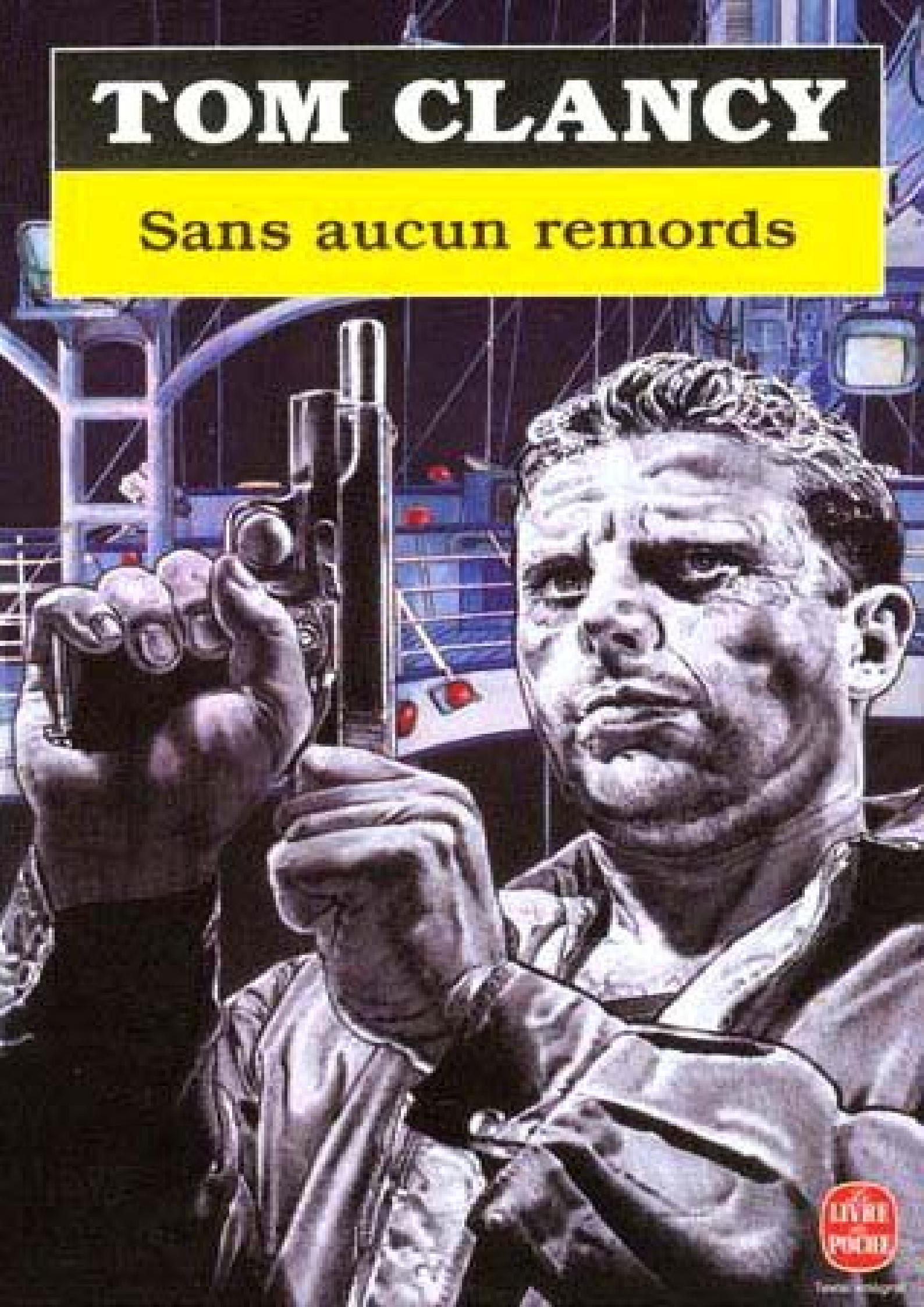
TOM CLANCY

Sans aucun remords



TOM CLANCY

Sans aucun remords

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR JEAN BONNEFOY

ALBIN MICHEL

Titre original :
WITHOUT REMORSE

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnages ou des événements existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

G.P. Putnam's Sons, 1993.
Éditions Albin Michel S.A., 1994,
pour la traduction française.

Rien ne se fait jamais sans aide :
Bill, Darell et Pat, pour les conseils « professionnels »,
Craig, Curt et Gerry, pour le complément,
Russell pour son expertise inattendue.

Et pour une aide, *ex post facto*, mais primordiale :
Shelly, pour avoir fait le boulot ;
Craig, Curt, Gerry, Steve P., Steve R.
et Victor pour m'avoir aidé à comprendre.

Songez où débute et finit la gloire de l'homme
Et dites que ma gloire fut d'avoir de tels amis.
William Butler YEATS

Dans l'édition originale de *Sans aucun remords* figurent les mots d'un poème que j'avais trouvé par hasard et dont je n'avais pu identifier le titre et l'auteur. Je trouvais qu'ils évoquaient à merveille mon « petit pote », Kyle Haydock, qui a succombé à un cancer à l'âge de 8 ans et 26 jours – pour moi, il ne sera jamais vraiment parti.

Plus tard, j'ai appris que le titre de ce poème est « Ascension », et que l'auteur de ces vers magnifiques est Colleen Hitchcock, poétesse d'un talent rare vivant dans le Minnesota. J'aimerais saisir ici l'occasion de recommander son œuvre à tous les étudiants de la phrase lyrique. Ses mots avaient retenu et stimulé mon attention, j'espère qu'ils auront le même effet sur d'autres que moi.

« Je chante les armes et les hommes. »

VIRGILE, *Énéide*

« Craignez la fureur d'un homme patient. »

John DRYDEN

PROLOGUE

Points de rencontre

NOVEMBRE

Camille avait été l'ouragan le plus violent, le cyclone le plus puissant de l'histoire. En tout cas, il l'avait bien arrangée, cette plate-forme pétrolière, songea Kelly en enfilant les bouteilles pour son ultime plongée dans le Golfe. La superstructure était délabrée, les quatre piles massives affaiblies – tordues comme le jouet brisé d'un enfant gigantesque. Tout ce qui pouvait être démonté sans risque avait été déjà découpé au chalumeau et déposé par grue sur la barge qui leur servait de base de plongée. Ne restait qu'un squelette de plate-forme qui ne tarderait pas à former un abri idéal pour la faune locale de poissons d'eau douce, songea-t-il en montant dans la chaloupe avec laquelle il allait aborder. Deux autres plongeurs travailleraient avec lui mais sous sa responsabilité. Ils révisèrent entièrement les procédures pendant le trajet, tandis qu'une vedette de sécurité tournait nerveusement pour éloigner les pêcheurs du coin. C'était idiot de leur part d'arriver déjà – la pêche ne serait guère bonne dans les prochaines heures –, mais c'était le genre d'événements qui attiraient les curieux. Et il risquait d'y avoir du spectacle. Kelly sourit en basculant en arrière du plat-bord de l'embarcation.

C'était sinistre, là-dessous. Comme toujours, mais tranquille, aussi. La lumière du soleil ondulait sous les rides de la surface, créant des draperies lumineuses qui s'accrochaient aux piles de la plate-forme. Elle procurait une visibilité confortable. Les charges de C4 étaient déjà en place : des pains de quinze centimètres d'arête sur huit d'épaisseur, solidement fixés contre les plaques d'acier et amorcés pour détoner vers l'intérieur. Kelly prit son temps pour vérifier une par une toutes les charges, en commençant par la première rangée, trois mètres

au-dessus du fond. Il faisait vite car il n'avait pas envie de traîner là-dessous, et les autres non plus. Les deux hommes derrière lui tiraient le cordon d'amorçage, en l'enroulant serré autour de chaque pain. C'étaient des autochtones, des plongeurs de combat expérimentés, presque aussi bien entraînés que Kelly. Il vérifia leur boulot, ils vérifièrent le sien, car la prudence et la minutie étaient la caractéristique de ces hommes. Ils terminèrent le niveau inférieur en vingt minutes et remontèrent lentement vers la rangée du haut, trois mètres à peine sous la surface, où l'opération fut répétée, avec lenteur et précaution. Quand on s'occupe d'explosifs, on ne se presse pas et on ne prend pas de risques.

*

Le colonel Robin Zacharias était concentré sur la tâche en cours. Il y avait un site de missiles SA-2 juste derrière la prochaine crête. Ils lui avaient expédié trois missiles, à destination des chasseurs-bombardiers qu'il était chargé de protéger. Dans le siège arrière de son F-105G Thunderchief, il y avait son « ours », Jack Tait, lieutenant-colonel et expert en neutralisation de défenses. Les deux hommes avaient contribué à mettre au point la doctrine qu'ils étaient en train d'appliquer. Il montra son *Wild Weasel*[1], cherchant à attirer le tir adverse, avant de plonger par-dessous pour fondre sur le site du lance-missiles. C'était un jeu vicieux, dangereux, non pas celui du chasseur et de la proie mais celui de deux chasseurs entre eux – le premier petit, agile et fragile, l'autre massif, immobile et fortifié. Le site avait donné du fil à retordre aux hommes de son escadrille. Le commandant était un as avec son radar, sachant toujours avec précision quand l'allumer et quand le couper. Robin ne savait pas qui était ce petit salaud ; tout ce qu'il savait c'est qu'il avait abattu deux de ses chasseurs la semaine précédente, aussi s'était-il adjugé la mission sitôt qu'était

[1] « Fouine enragée », surnom du chasseur-bombardier F-105G Thunderchief, dans sa version biplace de contre-mesures électroniques. Pour tous les détails techniques, sigles ou acronymes, on pourra se reporter au lexique en fin de volume. (N.d.T.)

redescendu l'ordre de frapper à nouveau le secteur. C'était sa spécialité : diagnostic, pénétration et destruction des défenses aériennes – un jeu tridimensionnel, rapide et de grande ampleur où la survie était le prix de la victoire.

Zacharias fonçait en rase-mottes, jamais à plus de cinq cents pieds, les doigts contrôlant le manche presque automatiquement tandis que ses yeux surveillaient la crête des collines et que ses oreilles écoutaient les indications venant du siège arrière.

— Il est à neuf heures, Robin, lui dit Jack. Toujours en balayage, mais il ne nous a pas encore accrochés. La spirale se resserre gentiment.

On va pas lui laisser l'occasion de tirer, songea Zacharias. Ils avaient tenté le coup la dernière fois et il avait plus ou moins merdé. Cette erreur leur avait coûté un commandant, un capitaine et un avion... un compatriote de Salt Lake City, Al Wallace... des amis de plusieurs années... bon Dieu de merde ! Il évacua cette pensée, sans même se reprocher ce blasphème mineur.

— On va lui en redonner un avant-goût, dit Zacharias en tirant sur le manche. Le Thud remonta brutalement, pénétrant dans la couverture radar du site, et resta là, en attente. Le commandant de la pièce avait sans doute été formé par les Russes. Ils ne savaient pas au juste combien d'appareils il avait abattus – beaucoup trop, en tout cas – mais il devait s'en glorifier, et dans ce métier, la gloire, c'est toujours meurtrier.

— Lancement... deux, je répète deux lancements confirmés, Robin, avertit Tait, de l'arrière.

— Seulement deux ? demanda le pilote.

— Peut-être qu'il les paye de sa poche, observa Tait, pince-sans-rire. Je les ai à neuf heures. C'est le moment de jouer les magiciens du manche à balai, Rob.

— Comme ça ? Zacharias roula sur la gauche pour les garder en visu, fonçant entre les deux avant de rompre par une descente en S. Il avait bien calculé son coup et plongea à l'abri d'une crête. Il se rétablit dangereusement bas mais il avait réussi à décrocher les missiles SA-2 Guideline qui allèrent se perdre quatre mille pieds au-dessus de lui.

— Je crois que c'est le moment, dit Tait.

— Je crois que t'as raison. Zacharias vira sec sur la gauche, tout en armant ses grappes de munitions. Le F-105 revint en rasant la crête et redescendit de l'autre côté tandis qu'il gardait les yeux fixés sur la crête suivante, neuf kilomètres et cinquante secondes plus loin.

— Son radar est toujours en veille, annonça Tait. Il sait qu'on arrive.

— Mais il n'en a plus qu'un à tirer. *À moins que ses servants soient vraiment en forme, aujourd'hui. Bon, on peut pas non plus tenir compte de tout.*

— DCA sporadique à dix heures. Trop loin pour être inquiétante même si cela lui indiquait quelle direction ne pas prendre. Voilà le plateau.

Peut-être pouvaient-ils le voir, peut-être pas. Il était possible qu'il ne soit qu'un point parmi d'autres sur un écran radar envahi de taches lumineuses qu'un opérateur essayait de déchiffrer. Le Thud filait plus vite que tout autre appareil à basse altitude, et les motifs de camouflage sur ses plans supérieurs étaient efficaces. Ils devaient être sans doute en train de chercher à s'y retrouver. Il y avait désormais une véritable muraille de brouillage, élément du plan qu'il avait établi pour l'autre Fouine et la tactique américaine normale dictait une approche à moyenne altitude suivie d'une attaque en piqué. Mais ils l'avaient fait deux fois déjà, sans succès, aussi Zacharias décida-t-il de changer de technique. Il ferait un passage en rase-mottes et aveuglerait le site, puis l'autre Fouine terminerait le boulot. Sa tâche était d'éliminer le camion de commandement et le commandant qui l'occupait. Il faisait de brusques écarts de gauche à droite, de haut en bas, pour empêcher le Thud de constituer une cible précise depuis le sol. C'est qu'il fallait se méfier aussi des armes légères.

— J'ai repéré l'étoile ! annonça Robin. Le manuel du SA-6, rédigé en russe, indiquait six lanceurs disposés en étoile autour d'un point de contrôle central. Avec l'ensemble de ses voies de liaison, le site de lancement typique de missiles Guideline ressemblait tout à fait à une étoile de David, ce qui pour le colonel avait quelque chose de blasphématoire, mais l'idée ne fit

que lui effleurer l'esprit tandis qu'il centrait le camion de commandement dans le réticule de son viseur.

— Rockeye sélectionné, annonça-t-il à haute voix, confirmant pour lui-même sa manœuvre. Les dix dernières secondes, il maintint son appareil sur une trajectoire parfaitement rectiligne.

— Ça s'annonce impec... largage... top !

Quatre des conteneurs tout sauf aérodynamiques jaillirent des tubes d'éjection du chasseur, pour s'ouvrir presque aussitôt, essaimant leurs milliers de charges sur la zone. Le site était déjà loin derrière lui quand les mini-bombes atterrirent. Il ne vit pas les hommes courir s'abriter dans les tranchées mais, restant en rase-mottes, il effectua un virage serré sur la gauche, et jeta un coup d'œil pour s'assurer qu'il avait nettoyé le site une bonne fois pour toutes. À cinq kilomètres, il aperçut un immense nuage de fumée qui s'élevait du centre de l'étoile.

Ça, c'est pour Al, se permit-il de penser. Rien d'un bulletin de victoire, juste une idée fugitive, tandis qu'il redressait et repérait le point qui lui permettrait d'émerger du site. La force de frappe n'allait pas tarder et la batterie de SAM était hors service. Parfait. Il choisit une entaille dans la barre montagneuse, et fonça dessus juste en dessous de Mach 1, volant en ligne droite et en palier maintenant que la menace était derrière lui. *Il serait de retour pour Noël.*

Les balles traçantes rouges qui jaillirent de la passe étroite le prirent par surprise. Elles n'étaient pas censées être là. Plus question de dévier, il fonçait droit dessus. Il monta en chandelle comme l'avait prévu le tireur, et le dessous de la carlingue traversa en plein la ligne de tir. La machine vibra violemment et en l'espace d'une seconde, le paradis se transforma en enfer.

— Robin ! haleta une voix dans l'intercom, mais l'essentiel du bruit venait des signaux d'alarme et Zacharias comprit en un fatal instant que son avion était perdu. La situation avait empiré avant même qu'il ait pu réagir. Le réacteur se coupa, dévoré par les flammes, puis le Thud entama une glissade avant de basculer en vrille, preuve que les commandes étaient devenues inopérantes. Sa réaction fut automatique, crier de s'éjecter, mais un autre cri étouffé venu de l'arrière le fit se retourner tandis

qu'il continuait désespérément de secouer le manche même s'il savait que c'était en vain. La dernière vision qu'il eut de Jack Tait fut ce rideau de sang qui flottait sous le siège comme une traînée de vapeur, et puis il sentit son dos déchiré par une douleur comme jamais il n'en avait éprouvé.

*

— Okay, dit Kelly et il tira une fusée. Une autre vedette se mit à larguer de petites charges explosives pour éloigner les poissons de la zone. Il observa l'opération, puis au bout de cinq minutes, consulta le responsable de la sécurité.

— Le secteur est dégagé.

— Feu au trou, lança Kelly avant de répéter ce mantra trois fois de suite. Puis il tourna la poignée du détonateur. Le résultat faisait plaisir à voir : un rideau d'écume s'éleva autour de chaque pile soutenant la plate-forme lorsque les charges les sectionnèrent à chaque extrémité.

La chute fut étonnamment lente. L'ensemble de la structure se mit à glisser dans une direction, il y eut une immense gerbe liquide lorsqu'elle toucha la surface et, durant un instant incongru, on put croire que l'acier arrivait à flotter. Mais non. L'assemblage arachnéen de poutrelles en I sombra et disparut pour reposer par le fond, nouvelle mission accomplie.

Kelly débrancha les fils de la batterie et les jeta sur le côté.

— Deux jours d'avance. Vous deviez la vouloir, cette prime, observa le responsable. Ancien pilote de l'aéronavale, il savait admirer un boulot vite fait bien fait. Le pétrole était perdu, de toute façon.

— Dutch avait raison sur votre compte.

— L'amiral est un type sympa. Il nous a bien aidés, Tish et moi.

— Mouais, on a quand même volé ensemble pendant deux ans. Sacrément vicieux, comme chasseur. Ça fait plaisir de voir que toutes ces amabilités étaient vraies. Le responsable aimait bosser avec les gens qui avaient partagé des expériences analogues aux siennes. Quelque part, il avait oublié la terreur du combat.

— C'est quoi, ça ? Je voulais toujours vous demander. Il indiquait le tatouage au bras de Kelly, un phoque rouge, dressé sur ses nageoires arrière, arborant un sourire impudent.

— On a tous fait pareil dans mon unité, expliqua Kelly, en prenant son air le plus désinvolte.

— Quelle unité était-ce ?

— Pas le droit de dire. Kelly sourit pour atténuer son refus.

— Je parie que ça a un rapport avec le retour de Sonny – mais d'accord. Un ancien officier de marine devait respecter le règlement. Bon, le chèque sera sur votre compte dès la fin du jour ouvrable, monsieur Kelly. Je vais passer un message radio pour que votre femme puisse vous récupérer.

*

Tish Kelly servait son air radieux aux autres femmes dans le magasin Stork. Même pas trois mois, elle pouvait encore mettre tout ce qu'elle voulait – enfin, presque. Trop tôt en tout cas pour acheter quelque chose de spécial mais elle avait du temps de libre et voulait déjà voir ce qu'il y avait comme choix. Elle remercia la vendeuse, décida de revenir avec John dans la soirée, qu'il l'aide à choisir quelque chose pour elle, c'était un truc qu'il aimait bien. Bon, il était temps d'aller le récupérer. Le break Plymouth qu'ils avaient pris pour descendre du Maryland était garé juste devant et elle avait vite appris à naviguer dans le dédale des rues de la ville côtière. Cela faisait une coupure agréable, loin des froides pluies d'automne de leur région, sur cette côte du golfe du Mexique où l'été ne disparaissait jamais plus de quelques jours. Elle démarra et prit la direction du sud, vers l'immense chantier logistique de la compagnie pétrolière. Même les feux de circulation étaient de son côté. L'un d'eux passa au vert avec un tel synchronisme que son pied n'eut pas à toucher la pédale de frein.

Le chauffeur du camion fronça les sourcils quand le feu passa à l'orange. Il était en retard, il roulait un peu trop vite, mais la fin de son parcours de neuf cents kilomètres depuis l'Oklahoma était proche. Il appuya simultanément sur l'embrayage et les freins en poussant un soupir qui se mua bien

vite en cri de détresse quand les deux pédales s'enfoncèrent à la même vitesse jusqu'au plancher. La voie était libre au carrefour et il continua tout droit, rétrogradant pour ralentir tout en actionnant frénétiquement sa trompe à compression. *Oh mon Dieu, oh mon Dieu, faites qu'il n'y ait...*

Elle n'eut pas le temps de le voir arriver. Elle ne tourna même pas la tête. Le break s'engagea à l'intersection et le chauffeur devait à jamais garder le souvenir du profil d'une jeune femme disparaissant sous le capot de son tracteur, puis de cet horrible embardée, de ce brusque saut en l'air lorsque le camion écrasa la voiture sous ses roues avant.

*

Le pire encore était de ne rien ressentir. Helen était son amie. Helen était en train de mourir et Pam savait qu'elle aurait dû ressentir quelque chose mais elle en était incapable. Le corps était bâillonné, mais cela n'empêchait pas tous les bruits tandis que Billy et Rick s'acharnaient sur elle. Des soupirs s'échappaient et bien qu'elle ne pût bouger les lèvres, ces bruits étaient ceux d'une femme pour qui le départ était proche ; auparavant, il lui faudrait payer le prix du voyage, et c'étaient Rick, Billy et Burt qui se chargeaient de recueillir la somme. Elle essaya de se dire qu'elle était en réalité ailleurs, mais les horribles sons étouffés ne cessaient de ramener son regard et sa conscience sur ce qu'était devenue la réalité. Helen avait mal agi. Helen avait essayé de s'enfuir et ça, ils ne pouvaient pas le tolérer. On le leur avait expliqué plus d'une fois, et elles avaient droit à une nouvelle explication, et une explication, avait dit Harry, qu'elles ne risqueraient pas d'oublier. Pam sentait encore ses côtes brisées, douloureux rappel de sa propre leçon. Elle savait qu'elle était impuissante tandis que les yeux d'Helen restaient rivés sur elle. Elle essaya de traduire toute sa compassion dans son regard. Elle n'osait guère faire plus et bientôt, Helen cessa d'émettre des bruits, tout était fini pour l'instant. Elle pouvait maintenant fermer les yeux et se demander quand viendrait son tour.

*

La foule trouvait le spectacle plutôt drôle. Ils avaient ligoté le pilote américain à l'extérieur, devant les sacs de sable, pour qu'il voie mieux les armes qui l'avaient abattu. Le moins drôle, c'est ce que leur prisonnier leur avait fait et ils avaient manifesté leur mécontentement à coups de poing et de botte. Ils avaient également récupéré l'autre corps, qu'ils avaient disposé juste à côté, pour mieux se délecter du chagrin et du désespoir qui s'étaient peints sur les traits du bandit en découvrant son compagnon. L'officier de renseignements d'Hanoi était enfin arrivé ; il vérifiait le nom de l'homme sur la liste qu'il avait amenée, se penchant à nouveau pour déchiffrer le nom. Ce devait être une prise de valeur, sans aucun doute, avaient songé tous les mitrailleurs, vu sa réaction et le coup de fil précipité qu'il avait passé. Après que le prisonnier se fut évanoui de douleur, l'officier de renseignements avait épongé un peu de sang sur le cadavre pour en maculer le visage du survivant. Puis il avait pris quelques photos. Cela intrigua les mitrailleurs. C'était presque comme s'il avait voulu que le survivant ait l'air aussi mort que le cadavre étendu auprès de lui. Vraiment très étrange.

*

Ce n'était pas le premier corps qu'il avait eu à identifier mais Kelly avait cru pouvoir tirer définitivement un trait sur cet aspect de son existence. D'autres l'entouraient pour le soutenir, mais ne pas tomber, ce n'est pas la même chose que survivre et il n'y a pas de consolation dans un moment tel que celui-ci. Il ressortit de la salle des urgences, tous les regards braqués sur lui, ceux des médecins et des infirmières. On avait appelé un prêtre pour qu'il prononce les derniers sacrements, et l'homme avait prononcé quelques paroles qu'il savait avoir résonné dans le vide. Un agent de police avait expliqué que ce n'était pas la faute du chauffeur-routier. Les freins avaient lâché. Défaillance mécanique. La faute à personne, en fait. La fatalité. Toutes ces phrases qu'il avait dites lui-même, en de semblables

circonstances, pour tenter d'expliquer à un innocent pourquoi l'essentiel de son univers personnel venait de s'écrouler, comme si elles pouvaient avoir une quelconque importance. Ce M. Kelly était un dur à cuire, l'agent l'avait bien vu, et d'autant plus vulnérable à cause de ça. Sa femme et son enfant à naître, qu'il aurait sans doute protégés de tous les risques possibles, étaient morts, par accident. Personne n'était responsable. Le chauffeur, lui-même père de famille, était à l'hôpital, sous tranquillisants, après avoir fouillé sous son attelage dans l'espoir de la retrouver vivante. Les collègues de travail de Kelly étaient assis près de lui et l'aideraient à remplir les formalités. Il n'y avait rien d'autre à faire pour un homme qui aurait préféré l'enfer à ce qu'il vivait maintenant ; parce que l'enfer, il connaissait. Mais il en existait bien d'autres, et il était loin de les avoir tous vus.

1

Enfant perdue[2]

MAI

Il n'avait jamais su pourquoi il s'était arrêté. Kelly immobilisa machinalement son Scout sur le bas-côté. Elle n'avait même pas le pouce levé pour demander qu'on la prenne. Elle restait simplement plantée là sur le bord de la route, à regarder les voitures filer dans un nuage de poussière de béton et un sillage de fumées d'échappement. Sa posture était celle d'une autostoppeuse, une jambe tendue, l'autre pliée. Ses vêtements étaient visiblement fatigués et elle avait un sac à dos négligemment jeté sur l'épaule. Le flot de la circulation soulevait ses cheveux d'un blond fauve tombant sur les épaules. Ses traits étaient inexpressifs mais Kelly ne s'en rendit compte qu'après avoir appuyé le pied droit sur la pédale de frein et obliqué vers la bande d'arrêt d'urgence. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de redémarrer et reprendre sa place dans le trafic puis estima qu'il s'était engagé – à quoi donc, il n'aurait su le dire au juste. Les yeux de la fille suivirent la voiture et, lorsqu'il jeta un coup d'œil dans son rétro, il la vit hausser les épaules sans enthousiasme particulier et se diriger vers lui. La vitre du passager était déjà descendue et en quelques instants, elle était parvenue à sa hauteur.

— Z'allez vers où ? s'enquit-elle.

Ce qui surprit Kelly. Il aurait cru que la première question – *Je vous emmène quelque part ?* – était censée venir de lui. Il hésita une ou deux secondes en la regardant. Dans les vingt, vingt et un ans, en tout cas plus vieille que son âge. Le visage n'était pas sale mais pas propre non plus, peut-être à cause du vent et de la poussière de l'autoroute. Elle portait une chemise

[2] En français dans le texte. (N.d.T.)

d'homme en coton qui n'avait pas été repassée depuis des mois et ses cheveux étaient pleins de nœuds. Mais ce qui le surprit par-dessus tout, c'étaient ses yeux. D'un gris-vert attrayant, ils semblaient regarder au-delà de Kelly et contempler... quoi ? Ce regard, il l'avait déjà vu bien souvent, mais seulement chez des hommes las. Ce regard, il l'avait eu lui aussi, il s'en souvenait, mais même alors, il n'aurait su dire ce que voyaient ses yeux. Il ne lui vint pas à l'esprit que son regard actuel n'était pas si différent.

— Je retourne à mon bateau, répondit-il enfin, faute de savoir quoi dire d'autre. Et tout aussi vite, il nota que son regard changeait.

— Vous avez un bateau ? Il vit ses yeux s'éclairer comme ceux d'une gosse, un sourire naître sur son visage et l'irradier tout entier, comme s'il venait de répondre à une question essentielle. Détail charmant, elle avait les dents du bonheur, nota Kelly.

— Un douze mètres – moteurs diesel. Il indiqua l'arrière du Scout, entièrement encombré de cartons de provisions. Ça vous dit d'embarquer ? demanda-t-il sans réfléchir.

— Bien sûr ! Sans hésiter, elle ouvrit la portière et jeta son sac à dos sur le plancher devant le siège.

Réintégrer la circulation était une manœuvre risquée. Court d'empattement et juste en puissance, le Scout n'était pas taillé pour la conduite sur autoroute : Kelly devait se concentrer. Le quatre-quatre n'était pas assez rapide pour emprunter une autre file que celle de droite, et avec les usagers qui entraient et sortaient à chaque échangeur, il devait faire attention parce que son engin n'était pas assez futé pour éviter tout seul les troupeaux de crétins qui mettent le cap vers l'océan ou Dieu sait quelle destination dès qu'ils ont un pont de trois jours.

« Ça vous dit d'embarquer ? » avait-il demandé et elle avait répondu « *Bien sûr »*, lui rappela son esprit. *Et après ?* Kelly observait les voitures en plissant le front, frustré, parce qu'il ignorait la réponse, mais d'un autre côté, il y avait tout un tas de questions auxquelles il n'avait pas su répondre ces six derniers mois. Il dit à son esprit de se tenir tranquille et de surveiller plutôt la circulation, quitte à poursuivre son petit interrogatoire

comme un irritant bruit de fond. Après tout, l'esprit obéit rarement à ses propres instructions.

Le pont du Memorial Day, songea-t-il. Autour de lui, les voitures étaient pleines de gens sortant du travail pour foncer chez eux, ou d'autres qui avaient déjà fait le trajet et récupéré leur famille. On voyait les gosses coller leur visage aux vitres arrière. Un ou deux lui firent signe mais Kelly fit celui qui n'avait rien remarqué. C'était dur de ne pas avoir d'âme, surtout quand on se rappelait parfaitement en avoir eu une.

Kelly se passa la main sur la joue et la sentit râpeuse comme du papier de verre. La main elle-même était sale. Pas étonnant qu'ils aient eu cette attitude à l'épicerie en gros. *Tu te laisses aller, Kelly.*

Merde, et après ?

Il tourna la tête pour regarder sa passagère et se rendit compte qu'il ne savait même pas son nom. Il l'invitait sur son bateau et il ne savait même pas son nom. Incroyable. Elle regardait droit devant, le visage serein. Un joli visage, vu de profil. Elle était mince – svelte était peut-être le terme approprié, avec des cheveux entre blond et châtain. Son jean était usé, déchiré à plusieurs endroits et il avait sans doute commencé sa vie dans une de ces boutiques où on vous fait payer un supplément pour vous vendre des jeans déjà usés ou délavés – ou Dieu sait quel autre traitement. Kelly ne savait pas au juste et c'était bien le cadet de ses soucis. Toujours ça de gagné.

Seigneur, mais comment t'as pu t'embringuer dans un truc pareil ? lui demanda son esprit avec insistance. Il connaissait la réponse mais même ça n'était pas une explication suffisante. Divers segments de l'organisme baptisé John Terrence Kelly connaissaient diverses parties de l'histoire complète, mais en quelque sorte sans parvenir à la reconstituer en entier, laissant les fragments épars de ce qui avait été jadis un homme solide, intelligent et plein de décision, en proie à l'hésitation, la confusion et, qui sait, au désespoir. Une pensée fort réjouissante.

Il se souvenait de l'homme qu'il avait été jadis. Se souvenait de toutes les épreuves auxquelles il avait survécu, et à son grand

étonnement. Et peut-être que le pire de tous les tourments était qu'il ne comprenait pas ce qui avait pu clocher. Certes, il savait parfaitement ce qui s'était produit, mais tout cela se déroulait en dehors de lui, et quelque part, la compréhension des événements lui avait échappé, le laissant en vie mais plein de confusion et sans aucun but. Il était en pilotage automatique. Il le savait mais sans savoir où le menait le destin.

Qui qu'elle pût être, elle ne cherchait pas à lier conversation et cela valait mieux, estima Kelly, même s'il sentait qu'il y avait un truc qu'il devait savoir. Ce fut comme un choc : une prise de conscience instinctive et il s'était toujours fié à son instinct, à ce frisson d'avertissement sur la nuque et les avant-bras. Ses yeux scrutèrent le trafic alentour sans y déceler de danger particulier, hormis des véhicules avec trop de puissance sous le capot et pas assez de cervelle derrière le volant. Malgré un examen attentif, il ne releva rien de particulier. Mais l'alerte refusait de disparaître, et Kelly se surprit à lorgner le rétro sans raison évidente, tandis que sa main gauche glissait entre ses jambes pour retrouver le contact strié de la crosse du Colt automatique planqué sous le siège. Sa main caressait l'arme avant qu'il ait pris conscience de son geste.

Enfin merde, pourquoi avoir fait une chose pareille ? Kelly ramena sa main et secoua la tête avec un rictus de frustration. Mais en gardant quand même l'œil sur le rétro – pour surveiller normalement le trafic, continua-t-il de se mentir durant les vingt minutes qui suivirent.

Le chantier naval était une ruche bourdonnante. Le pont de trois jours, bien sûr. Les voitures manœuvraient bien trop vite pour se garer dans le parking exigu et mal pavé, chacun des chauffeurs faisant son possible pour échapper à la presse du vendredi soir que chacun, bien entendu, contribuait à engendrer. Au moins, le Scout arrivait dans son domaine de prédilection. La garde au sol élevée, la bonne visibilité procuraient un avantage à Kelly tandis qu'il manœuvrait pour se mettre à cul contre le tableau arrière du *Springer ;* il avait fait demi-tour pour se ranger en marche arrière sur la cale de chargement qu'il avait quittée six heures plus tôt. C'était un soulagement de pouvoir enfin remonter les fenêtres et

verrouiller les portières. Ses aventures autoroutières étaient terminées, et la tranquillité des eaux sans limites lui faisait signe.

Le *Springer* était un yacht équipé d'un moteur diesel, un douze mètres de construction spéciale mais identique, par sa ligne et ses aménagements intérieurs, au Coho Pacemaker. Il n'était pas spécialement élégant, mais il était doté de deux cabines spacieuses et le salon central pouvait aisément être converti en cabine supplémentaire. Les diesels étaient de forte cylindrée mais sans compresseur parce que Kelly privilégiait la souplesse d'un gros moteur à la nervosité d'un petit moulin. Le bateau était équipé d'un radar de marine d'excellente qualité et de tout l'arsenal du matériel de communications légalement utilisable, ainsi que de dispositifs d'aide à la navigation normalement réservés aux engins de pêche hauturière. La coque en fibre de verre était immaculée et il n'y avait pas un seul point de rouille sur les accastillages chromés, même s'il avait délibérément renoncé au plat-bord verni tant apprécié des plaisanciers, car il estimait que cela ne valait pas le temps passé à son entretien. Le *Springer* était un outil de travail. Enfin, en théorie.

Kelly et son invitée descendirent. Il ouvrit le hayon et transborda les cartons. Il nota que la jeune femme avait le bon sens de rester en dehors du chemin.

— Salut, Kelly ! lança une voix depuis le pont supérieur.

— Ouais, Ed, qu'est-ce que c'était ?

— Le voltmètre qui déconnait. Les balais de la génératrice étaient un peu usés, je les ai remplacés mais je crois quand même que c'était le voltmètre. Alors, je l'ai remplacé aussi. Ed Murdock, le chef-mécanicien du chantier, descendait pour rejoindre le pont. Il avisa la jeune fille alors qu'il allait lâcher l'échelle. De surprise, il faillit manquer le dernier barreau et s'étaler. Le visage du mécanicien jaugea rapidement l'invitée, d'un air approbateur.

— Autre chose ? se hâta de demander Kelly.

— J'en ai profité pour faire le plein. Les moteurs sont chauds, dit Murdock en se retournant vers son client. Tout est sur la note.

— Parfait, Ed, merci.

— Oh, au fait, Chip m'a dit de vous prévenir, quelqu'un d'autre a fait une offre, au cas où vous voudriez vendre.

Kelly l'interrompit.

— Aucun risque, Ed.

— C'est un vrai bijou, Kelly, admit Murdock en récupérant ses outils avant de s'éloigner, tout sourire, ravi de sa phrase à double sens.

Il fallut plusieurs secondes à Kelly pour saisir l'astuce. Elle fit naître en lui un grognement à moitié amusé tandis qu'il empilait le reste de ses provisions dans le salon.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda la fille. Elle était restée plantée là et Kelly eut l'impression qu'elle tremblait un peu et cherchait à le cacher.

— Vous n'avez qu'à prendre un siège sur le pont, répondit-il en indiquant le pont supérieur. Il va me falloir quelques minutes pour tout mettre en branle.

— D'accord. Elle lui adressa un sourire radieux à vous fondre des glaçons, garanti, comme si elle savait exactement de quoi il avait besoin.

Kelly gagna sa cabine à l'arrière, ravi pour le coup de garder son bateau propre. Les toilettes de la cabine du capitaine étaient également impeccables et il se surprit à se contempler dans la glace et demander : « Bon, et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire, bordel ? »

Il n'y eut pas de réponse immédiate mais la simple décence lui dicta de se débarbouiller. Deux minutes après, il pénétrait dans le salon. Il vérifia que les cartons de provisions étaient bien rangés, puis monta sur le pont.

— Je, euh... j'ai oublié de vous demander une chose... commença-t-il.

— Pam, dit-elle en tendant la main. Et vous ?

— Kelly, répondit-il, encore une fois pris de court.

— Quelle est notre destination, monsieur Kelly ?

— Kelly tout court, rectifia-t-il, préférant pour l'heure garder ses distances. Pam se contenta de hocher la tête avec un nouveau sourire.

— D'accord, Kelly, où allons-nous ?

— Je possède une petite île à une trentaine de...

— Vous possédez une *île ?* Ses yeux s'arrondirent.

— Tout à fait. En vérité, il en était simplement locataire mais pour Kelly, cela faisait si longtemps qu'il n'y trouvait absolument rien de remarquable.

— Allons-y, lança-t-elle avec enthousiasme, en se retournant pour contempler la rive. Cela fit rire Kelly.

— Eh bien d'accord, allons-y !

Il mit en route les pompes de cale. Le *Springer* était équipé de moteurs diesel et il n'avait pas vraiment à se soucier d'une éventuelle accumulation des gaz mais malgré sa récente tendance à la négligence, Kelly demeurait un marin et, sur l'eau, sa vie se conformait à une routine stricte, ce qui voulait dire l'observance de tous les règlements de sécurité écrits avec le sang d'hommes moins prudents que lui. Après les deux minutes réglementaires, il pressa le démarreur du moteur bâbord, puis celui du moteur tribord. Les deux gros Detroit Diesel partirent du premier coup, dans un grondement impressionnant. Kelly vérifia les instruments. Tout semblait correct.

Il quitta la passerelle pour larguer les amarres, puis reprit la barre et démarra à petite vitesse pour s'éloigner du quai, tout en vérifiant l'état de la marée et du vent – l'une et l'autre étaient calmes, pour le moment – et en gardant l'œil sur les autres navires. Kelly mit un peu plus de gaz sur le moteur bâbord tout en tournant la barre pour faire pivoter le *Springer* et l'engager plus rapidement dans le chenal étroit, puis il redressa pour filer droit vers la baie. Il poussa ensuite légèrement les gaz du moteur tribord, jusqu'à ce que l'engin file gentiment ses cinq nœuds en longeant les rangées de voiliers et de bateaux à moteur. Pam contemplait elle aussi les embarcations, vers l'arrière, puis ses yeux s'arrêtèrent deux longues secondes sur le parking avant qu'elle ne reporte son attention vers l'avant, visiblement soulagée.

— Vous y connaissez quelque chose en navigation ? demanda Kelly.

— Pas grand-chose, non, admit-elle et pour la première fois, il nota son accent.

— D'où êtes-vous originaire ?

— Du Texas. Et vous ?

— Je suis natif d'Indianapolis. Mais ça fait un bail.

— Qu'est-ce que c'est ? Elle avait tendu la main pour effleurer le tatouage à son avant-bras.

— Ça vient d'un des coins où je suis allé, répondit-il. Pas un coin très agréable.

— Oh, là-bas. Elle avait compris.

— Tout juste. Kelly hocha la tête, sans broncher. Ils avaient quitté le bassin de plaisance et il remit encore un peu de gaz.

— Qu'est-ce que vous faisiez, là-bas ?

— Pas des trucs à raconter à une dame, rétorqua Kelly en se retournant, à demi penché.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis une dame ? La repartie le prit de court mais il commençait à en avoir l'habitude. Il avait également découvert que causer avec une fille, quel que soit le sujet, était un truc dont il avait besoin. Pour la première fois, il répondit à son sourire par un autre sourire.

— Eh bien, ce ne serait guère aimable de ma part de supposer que vous n'en êtes pas une.

— Je me demandais combien de temps il faudrait que j'attende votre premier sourire. *Et il est bien joli,* lui disait le ton de sa voix.

Qu'est-ce que tu dirais de six mois ? faillit-il lâcher. Au lieu de cela, il rit, surtout pour lui-même. Ça aussi, il en avait besoin.

— Je suis désolé. Je suppose que je ne suis pas un hôte très distrayant. Il se retourna pour la regarder à nouveau et lut dans ses yeux de la compréhension. Un regard simplement tranquille, très humain et féminin, qui ébranla Kelly. Il le sentit venir mais ignora cette partie de sa conscience qui lui disait qu'il en avait terriblement besoin depuis des mois. C'était un truc qu'il n'avait pas envie d'entendre, surtout venant de lui-même. La solitude était déjà bien assez pénible sans qu'il faille y ajouter l'auto-apitoiement. Elle tendit à nouveau la main, ostensiblement pour caresser le tatouage, mais il n'y avait pas que ça. C'était incroyable comme son contact était chaud, même par un après-midi de soleil torride. Cela indiquait peut-être à quel point lui-même était devenu froid.

Mais il avait un bateau à piloter. Il y avait un cargo trois cents mètres devant. Kelly avait atteint la vitesse de croisière et les volets d'équilibrage arrière s'étaient automatiquement déployés, favorisant le déjaugeage de la coque tandis que le bateau filait désormais dix-huit nœuds, sans le moindre à-coup jusqu'à ce qu'ils coupent le sillage du cargo. Le *Springer* se mit alors à taper, la proue montant et descendant de près d'un mètre, et Kelly vira pour contourner par bâbord le plus fort du sillage. Le cargo les dominait comme une falaise lorsqu'ils le dépassèrent.

— Il y a un endroit où je peux me changer ?

— Ma cabine est à l'arrière. Vous pouvez vous installer à l'avant, si vous voulez.

— Oh, vraiment ? Elle gloussa. Quelle idée !

— Hein ? Elle lui avait refait le même coup.

Pam descendit, trimbalant son sac et veillant à ne pas lâcher la main courante. Elle n'avait pas grand-chose sur le dos. Elle reparut quelques minutes plus tard avec encore moins, short ultra-court, caraco, les pieds nus, et manifestement plus détendue. Elle avait des jambes de danseuse, nota Kelly, fines et très féminines. Très pâles aussi, ce qui le surprit. Le caraco était ample et faisait même des plis. Peut-être avait-elle maigri, récemment, à moins qu'elle ne l'ait délibérément choisi une taille au-dessus. Quoi qu'il en soit, il dévoilait en partie sa poitrine. Kelly se surprit à avoir l'œil baladeur et se reprocha de reluquer la fille. Mais Pam ne lui facilitait pas la tâche. Voilà qu'elle lui avait saisi le bras et s'asseyait sur ses genoux. Il lui suffisait de baisser les yeux pour lorgner dans son décolleté aussi bas qu'il voulait.

— Ils vous plaisent ?

La cervelle et la bouche de Kelly se bloquèrent. Il émit quelques borborygmes embarrassés et avant qu'il ait pu trouver quoi répondre, elle riait. Mais pas pour se moquer de lui. Elle agitait les bras en direction de l'équipage du cargo, qui lui rendit son salut. C'était un navire italien et l'un des six hommes appuyés au bastingage à la proue lui envoya un baiser. Elle fit de même.

Cela rendit Kelly jaloux.

Il vira de nouveau à bâbord, croisant le sillage d'étrave du cargo, et au moment de dépasser la passerelle du bâtiment, il actionna sa corne. C'était la disposition réglementaire, même si bien peu de plaisanciers l'appliquaient. Dans l'intervalle, un officier de quart avait braqué ses jumelles sur Kelly – en fait, sur Pam, bien sûr. Il se retourna vers la timonerie et cria quelque chose. Un instant plus tard, l'énorme « sifflet » du cargo fit résonner sa note de basse, et la fille en sauta presque en l'air.

Cela fit rire Kelly et elle l'imita, puis noua étroitement ses bras autour de son biceps. Il sentait un doigt dessiner le contour de son tatouage.

— On dirait pas que c'est...

Kelly acquiesça.

— Je sais. La plupart des gens s'attendent à un contact évoquant une peinture, ou je ne sais quoi.

— Pourquoi...

— ... je l'ai fait faire ? Tout le monde dans ma formation y passait. Même les officiers. C'était obligatoire, j'imagine. Un peu crétin, en fait.

— Je trouve ça plutôt mignon.

— Eh bien, c'est vous que je trouve plutôt mignonne.

— Vous dites des trucs tellement gentils. Elle se dandina légèrement, frottant son sein contre le haut de son bras.

Kelly adopta une vitesse de croisière de dix-huit nœuds pour sortir du port de Baltimore. Le cargo italien était le seul navire marchand en vue et la mer était étale, avec juste des clapots de trente centimètres. Il resta dans le chenal de navigation principal jusqu'à l'entrée dans la baie de Chesapeake.

— Vous avez soif ? demanda-t-elle alors qu'ils viraient au sud.

— Ouais. Il y a un frigo dans la cuisinette – c'est dans...

— Je l'ai vu. Qu'est-ce que vous voulez ?

— N'importe, mais deux.

— D'accord, répondit-elle avec entrain. Quand elle se leva, la sensation douce remonta tout au long de son bras pour l'abandonner finalement à hauteur d'épaule.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en revenant. Kelly se retourna et fit la grimace. Il avait été si obnubilé par la

fille contre son bras qu'il avait négligé de prêter attention à la météo. « Ça », c'était un orage, une masse imposante de cumulo-nimbus qui s'élevaient jusqu'à douze ou quinze mille mètres dans le ciel.

— On dirait qu'un grain se prépare, dit-il en lui prenant des mains la boîte de bière.

— Quand j'étais petite, ça voulait dire une tornade.

— Eh bien pas ici, non, répondit Kelly en jetant un regard circulaire pour s'assurer qu'aucun objet n'était mal animé. En dessous, il le savait, tout était bien rangé, parce qu'il en allait toujours ainsi, grain ou pas grain. Puis il alluma sa VHF. Il capta aussitôt un bulletin météo, un qui se terminait avec l'avertissement d'usage.

— C'est un petit bateau ? demanda Pam.

— Techniquement oui, mais vous en faites pas. Je sais ce que je fais. J'étais quartier-maître de première classe.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un grade. Enfin, dans la marine. De toute façon, ce n'est pas une coque de noix. Ça risque juste de secouer un peu. Si vous êtes inquiète, il y a un gilet de sauvetage sous votre siège.

— Vous êtes inquiet ? demanda Pam. Kelly sourit et secoua la tête. Bon, alors parfait. Elle reprit sa position antérieure, la poitrine contre son bras, la tête sur son épaule, un air rêveur dans les yeux, comme dans l'attente de quelque chose d'inéluctable, grain ou pas grain.

Kelly n'était pas inquiet – pas à cause de la tempête, en tout cas – mais il restait toutefois prudent. Passé Bodkin Point, il continua dans le chenal de navigation. Il ne mit le cap au sud que lorsqu'il fut certain d'être dans des eaux trop peu profondes pour risquer l'abordage par un gros bâtiment. Toutes les deux ou trois minutes, il se retournait pour surveiller l'évolution de la tempête qui leur chargeait droit dessus à près de vingt nœuds. Les nuages avaient déjà masqué le soleil. Un grain en progression rapide est souvent synonyme de tempête violente et avec son changement de cap vers le sud, il avait cessé de s'en éloigner. Kelly finit sa bière et décida de s'abstenir d'une seconde. La visibilité allait rapidement diminuer. Il sortit une carte marine plastifiée et la fixa sur la planche à droite du

tableau de bord ; il y marqua sa position au crayon gras, puis vérifia que son cap ne l'amenait pas vers les hauts-fonds – le *Springer* avait un mètre trente-cinq de tirant d'eau et pour Kelly, toute profondeur inférieure à deux mètres quarante était un haut-fond. Satisfait, il régla son compas et se détendit à nouveau. Sa formation de marin était sa meilleure protection à la fois contre le danger et contre la suffisance.

— Ça va plus tarder, observa Pam, avec juste une trace d'inquiétude dans la voix, en s'accrochant à lui.

— Vous pouvez descendre à l'abri, si vous voulez. Il va y avoir pas mal de pluie et de vent. Et ça va secouer.

— Mais il n'y a pas de risque.

— Non, à moins que je fasse une manœuvre vraiment idiote. Je tâcherai d'éviter, promit-il.

— Est-ce que je peux rester, voir ce que ça donne ? Elle n'avait visiblement pas envie de le quitter, même si Kelly ne voyait pas pourquoi.

— Vous allez être trempée, crut-il bon de l'avertir.

— Pas grave. Sourire éclatant, elle s'accrocha encore plus fort à son bras.

Kelly réduisit un peu les gaz et la coque redescendit. Il n'y avait pas de raison de se presser. À vitesse réduite, il n'était plus nécessaire de tenir la barre à deux mains. Il passa un bras autour de la taille de la fille ; automatiquement, celle-ci posa de nouveau la tête sur son épaule et, malgré la tempête qui menaçait, tout lui parut soudain parfait. Du moins, c'était ce que lui dictaient ses émotions. Sa raison lui chantait un autre air et les deux avaient du mal à s'accorder. Sa raison ne cessait de lui rappeler que la fille à ses côtés était – était quoi d'ailleurs ? Il n'en savait rien. Ses émotions lui disaient qu'il n'en avait rien à cirer. Elle était ce dont il avait besoin. Mais Kelly n'était pas homme à se laisser guider par ses émotions et le conflit l'amena à lorgner l'horizon d'un air mauvais.

— Un problème ? s'enquit Pam.

Kelly faillit dire quelque chose, puis il se tut et se rappela qu'il était seul sur son yacht en compagnie d'une jolie fille. Il laissa l'émotion gagner cette reprise, pour une fois.

— Je suis un peu perplexe mais enfin, non, pas de problème à ma connaissance.

— Je sens bien que vous...

Kelly l'interrompit d'un signe de tête.

— Vous tracassez pas. Quoi que ce puisse être, ça peut attendre. Détendez-vous, profitez du voyage.

La première rafale arriva peu après, chassant le bateau de quelques degrés à bâbord. Kelly ajusta la barre pour compenser la dérive. La pluie arriva bientôt. Les premières gouttes d'avertissement furent rapidement suivies par de véritables rideaux liquides qui se déployèrent en travers de la baie de Chesapeake. En l'affaire de quelques minutes, la visibilité était tombée à quelques centaines de mètres et le ciel s'était assombri comme en fin de crépuscule. Kelly s'assura qu'il avait bien allumé ses feux de position. Les vagues commencèrent à déferler, chassées par un vent qu'il estima à trente nœuds. La mer et les embruns arrivaient par le travers. Il estima qu'il pouvait poursuivre sa route mais il était parvenu à un bon mouillage et il n'en retrouverait pas d'autre avant cinq heures de route. Il jeta un nouveau coup d'œil à la carte, puis alluma le radar pour vérifier sa position. Trois mètres d'eau, un fond sableux qualifié de HRD par sa carte, et donc de bonne résistance au mouillage. Il mit le Springer sous le vent et réduisit les gaz jusqu'à ce que les hélices fournissent juste assez de poussée pour surmonter celle du vent. Il se tourna vers Pam :

— Prends la barre, lui dit-il.

— Mais je sais pas ce qu'il faut faire !

— Pas dur. Tu n'as qu'à maintenir le cap et gouverner dans la direction que je t'indiquerai. Moi, je vais à l'avant préparer les ancres. D'ac ?

— Sois prudent ! lança-t-elle par-dessus les bourrasques. Les vagues atteignaient un mètre vingt et la proue montait et descendait violemment. Kelly lui serra l'épaule et se dirigea vers l'avant.

Il devait faire attention, bien sûr, mais ses chaussures avaient des semelles antidérapantes, et puis il connaissait son boulot. Il contourna la superstructure en tenant à deux mains le bastingage et une minute plus tard, il était sur le pont avant.

Deux ancres y étaient fixées, une Danforth et une ancre-charrue CQR, l'une et l'autre légèrement surdimensionnées. Il jeta d'abord la Danforth puis fit signe à Pam de mettre la barre légèrement à bâbord. Quand le bateau eut dérivé d'une quinzaine de mètres vers le sud, il jeta la CQR à son tour. Les deux cordages étaient déjà réglés à la bonne longueur et après avoir vérifié la tenue des amarres, Kelly retourna vers la passerelle.

Pam avait l'air nerveuse jusqu'à ce qu'il se soit rassis sur la banquette de vinyle – tout le pont était recouvert d'eau, à présent, et leurs vêtements étaient trempés. Kelly mit les moteurs au ralenti, laissant le vent chasser le *Springer* sur près de trente mètres. Entre-temps les deux ancres s'étaient plantées dans le fond. Kelly fronça les sourcils. Il aurait dû les écarter un peu plus. Mais en fait, une seule ancre était nécessaire. La seconde était une sécurité. Satisfait, il coupa les diesels.

— Bien sûr, j'aurais pu affronter la tempête mais j'ai préféré ne pas tenter le coup, expliqua-t-il.

— Donc, on mouille ici pour la nuit.

— Exact. Tu peux descendre dans ta cabine et...

— Tu me chasses ?

— Non pas... je veux dire... si tu ne te plais pas ici... Il sentit la main de Pam remonter jusqu'à son visage. Il eut du mal à saisir ses paroles au milieu des bourrasques.

— Je me plais bien ici. Quelque part, cela n'avait rien de contradictoire.

Un instant après, Kelly se demanda pourquoi cela avait pris si longtemps. Tous les signaux avaient été là. Il y eut de nouveau un bref débat entre émotion et raison, et la raison perdit une fois encore. Il n'y avait pas de quoi avoir peur, il n'y avait ici qu'une autre solitude, comme la sienne. C'était si facile d'oublier. La solitude ne vous disait pas ce que vous aviez perdu, seulement que vous aviez perdu quelque chose. Sa peau était douce, ruisselante de pluie, mais chaude. C'était si différent de la passion tarifée qu'il avait essayée à deux reprises au cours du mois écoulé, et chaque fois pour en revenir dégoûté de lui-même.

Mais là, c'était autre chose. C'était pour de bon. La raison protesta une dernière fois, lui criant que ce n'était pas possible, qu'il l'avait ramassée au bord de la route et ne la connaissait que depuis quelques heures. L'émotion rétorqua que ça n'avait aucune importance. Comme si elle était spectatrice de son conflit mental, Pam retira le caraco en le passant par-dessus la tête. L'émotion remporta le combat.

— Ils m'ont l'air absolument parfaits, dit Kelly. Sa main s'approcha, les effleura avec délicatesse. Au toucher aussi, ils étaient parfaits. Pam accrocha le caraco à la barre, pressa son visage contre le sien, le tira en avant à deux mains, avec un esprit de décision très féminin. Quelque part, sa passion n'avait rien d'animal. Quelque chose la rendait différente. Kelly ignorait quoi, mais il ne chercha pas à approfondir. Pas maintenant.

Tous deux se levèrent. Pam faillit déraper mais Kelly la rattrapa et se mit à genoux pour l'aider à retirer son short. Puis ce fut elle qui déboutonna sa chemise après qu'elle lui eut plaqué les mains sur ses seins. La chemise resta en place un bon moment parce que ni l'un ni l'autre ne voulaient bouger les mains, mais cela finit par arriver, un bras à la fois, et son jean suivit bientôt. Kelly se débarrassa de ses chaussures et le reste tomba. Ils s'étreignirent, debout, ondulant au gré du roulis et du tangage, fouettés par la pluie et battus par le vent. Pam prit sa main et l'attira juste devant la console de pilotage, le guidant pour l'allonger sur le pont. Elle le chevaucha aussitôt. Kelly voulut se rasseoir mais elle l'en empêcha, se penchant au contraire en avant en même temps qu'elle ondulait des hanches avec une douce violence. Kelly n'était pas aussi prêt à ça qu'il l'avait été pour tout le reste cet après-midi, et son cri parut couvrir le roulement du tonnerre. Quand ses yeux se rouvrirent, elle avait le visage à quelques centimètres du sien et son sourire était celui d'un ange de pierre dans une église.

— Je suis désolé, Pam, je...

D'un rire, elle coupa court à ses excuses.

— T'es toujours aussi bon ?

De longues minutes plus tard, les bras de Kelly enveloppant sa mince silhouette, ils restèrent allongés, immobiles, jusqu'à ce que la tempête soit passée. Kelly redoutait de la lâcher,

craignant que tout cela ne soit, comme on pouvait le prévoir, qu'un simple rêve. Puis le vent fraîchit et ils descendirent s'abriter. Kelly sortit des serviettes et ils se séchèrent mutuellement. Il essaya de lui sourire mais la douleur était revenue, d'autant plus intense par contraste avec le bonheur de l'heure écoulée, et ce fut au tour de Pam de manifester sa surprise. Elle s'assit près de lui sur le divan du salon et lorsqu'elle attira son visage contre sa poitrine, ce fut lui qui pleura, et bientôt elle se retrouva de nouveau trempée. Elle ne posa aucune question. Elle était trop intelligente pour ça. Elle se contenta de le serrer fort jusqu'à ce que la crise soit finie et qu'il ait retrouvé une respiration normale.

— Je suis désolé, dit-il au bout d'un moment. Kelly voulut bouger mais elle l'en empêcha.

— Tu n'as rien à expliquer. Mais j'aimerais pouvoir t'aider, dit-elle, sachant qu'elle l'avait déjà fait. Elle avait décelé en lui, presque depuis le début, un homme courageux douloureusement marqué. Si différent de tous ceux qu'elle avait connus. Quand il reparla, elle sentit ses mots vibrer contre sa poitrine.

— Cela fera bientôt sept mois. On était descendus dans le Mississippi, pour mon boulot. Elle était enceinte, on venait de l'apprendre. Elle est allée faire des courses et... c'était un camion, un semi-remorque. L'attelage s'est rompu.

Il ne parvint pas à en dire plus et c'était inutile.

— Comment s'appelait-elle ?

— Tish – Patricia.

— Depuis combien de temps étiez-vous...

— Un an et demi. Et puis, elle n'était plus là... comme ça. Je n'avais jamais envisagé ça. Je veux dire, j'ai risqué ma vie, j'ai fait des trucs dangereux, mais tout ça, c'était fini, et puis c'était moi, pas elle. Je n'aurais jamais cru... Sa voix se brisa de nouveau. Pam baissa les yeux pour le contempler dans la pénombre du salon, découvrant les cicatrices qu'elle n'avait pas vues auparavant et s'interrogeant sur leur histoire mutuelle. Peu importait. Elle posa la joue sur le sommet de son crâne. *Il aurait dû être père à l'heure qu'il est. Il aurait dû y avoir tout un tas de trucs.*

— Tu n'en avais jamais parlé, hein ?

— Non.

— Et pourquoi, maintenant ?

— Je n'en sais rien. Dans un souffle.

— Merci. Kelly leva les yeux, surpris. C'est la chose la plus gentille qu'un homme m'ait jamais dite.

— Je ne comprends pas.

— Oh mais si, rétorqua Pam. Et Tish comprend, elle aussi. Tu m'as laissée prendre sa place. Ou peut-être qu'elle l'a prise. Elle t'aimait, John. Elle a dû t'aimer énormément. Et elle continue. Merci de m'avoir permis de t'aider.

Il se remit à pleurer et Pam lui baisa de nouveau la tête, le berçant comme un petit enfant. Cela dura dix minutes, même si aucun des deux ne regarda une pendule. Quand il eut fini de pleurer, il l'embrassa avec une gratitude qui se mua bien vite en regain de passion. Pam s'allongea sur le dos, le laissant prendre l'initiative comme il en avait besoin maintenant qu'il était redevenu un homme en esprit. Sa récompense fut de rester à la hauteur de ce qu'elle avait fait pour lui, et cette fois, ce furent ses cris qui couvrirent le tonnerre. Plus tard, il s'endormit à ses côtés, et elle embrassa sa joue mal rasée. C'est à ce moment qu'elle se mit à son tour à verser des larmes face au miracle que lui avait apporté cette journée qui avait pourtant débuté dans la terreur.

2

Rencontres

Kelly s'éveilla comme à l'accoutumée, trente minutes avant le soleil, au cri des mouettes, et contempla les premières lueurs pâles de l'aube à l'horizon. Au début, il fut surpris de découvrir un bras mince en travers de son torse mais d'autres sensations, d'autres souvenirs lui expliquèrent la situation en l'espace de quelques secondes. Il se dégagea de l'étreinte de la jeune femme et remonta la couverture pour la protéger de la fraîcheur du matin. Il était temps de s'occuper du bateau.

Kelly mit en route le percolateur, puis enfila un short de bain et se dirigea vers l'avant. Il constata avec plaisir qu'il n'avait pas oublié d'allumer le feu de mouillage. Le ciel s'était dégagé et l'air était frais après l'orage de la nuit. Arrivé à la proue, il fut surpris de découvrir qu'une des ancres avait chassé. Kelly se le reprocha, même si l'incident n'avait eu aucune conséquence fâcheuse. La mer était étale, la brise modérée. À l'est, l'éclat rose orangé des premières lueurs du jour décorait la côte piquetée d'arbres. Dans l'ensemble, une des plus belles matinées depuis bien longtemps. Puis il se souvint que ce qui avait changé n'avait rien à voir avec la météo.

— Bigre, murmura-t-il à l'aube qui tardait. Il se sentait raide et fit quelques étirements pour se dénouer, lent à goûter le plaisir d'être débarrassé de sa gueule de bois habituelle. Encore plus lent à récapituler combien de temps avait passé. Neuf heures de sommeil ? Tant que ça ? Pas étonnant qu'il se sente aussi bien. La prochaine tâche matinale était de trouver une serpillière pour éponger les flaques d'eau sur le pont en fibre de verre.

Il tourna la tête en entendant le grondement bas, assourdi, de diesels marins. Il regarda vers l'ouest pour localiser l'origine du bruit mais il y avait un peu de brume de ce côté, chassée par la brise et il ne put rien distinguer. Il gagna le poste de pilotage

sur le pont volant pour récupérer ses jumelles, juste à temps pour découvrir l'éclat de projecteurs de trente centimètres dans ses 7 × 50 de marine. Kelly fut ébloui par les lumières qui s'éteignirent tout aussi brutalement, tandis qu'un porte-voix résonnait sur les eaux.

— Désolé, Kelly ! J'savais pas que c'était toi. Deux minutes plus tard, la silhouette familière d'un treize mètres des gardes-côtes abordait doucement le *Springer*. Kelly se précipita vers bâbord pour descendre ses boudins de protection.

— T'essayes de me tuer ou quoi ? lança Kelly sur le ton de la conversation.

— Pardon. Le maître de manœuvres Manuel « Portagee » Oreza sauta d'un plat-bord à l'autre avec l'aisance née d'une longue pratique. Il indiqua les boudins de caoutchouc :

— Tu veux me vexer ?

— Et mauvais marin, en plus, poursuivit Kelly en se dirigeant vers son visiteur.

— Ça, j'en ai déjà parlé au p'tit jeune, lui assura Oreza en tendant la main. Salut, Kelly.

La main tendue tenait un gobelet de plastique rempli de café. Kelly le prit et se mit à rire.

— Excuses acceptées, chef. Oreza était réputé pour son café.

— La nuit a été longue. On est tous crevés et j'ai un équipage de bleus, expliqua le garde-côte d'une voix lasse. Oreza aurait lui aussi bientôt vingt-huit ans et il était de loin le plus âgé à bord.

— Des problèmes ?

Oreza acquiesça en se retournant pour contempler la baie. Plus ou moins. Une espèce de bougre de crétin barrant un petit dériveur est porté disparu après le petit grain de la nuit dernière et on a remué ciel et terre pour tenter de le retrouver.

— Quarante nœuds de vent. Jolie brise quand même, Portagee, remarqua Kelly. Sans parler qu'elle s'est ramenée drôlement vite.

— Ouais, bon d'accord, on a déjà sauvé huit navires, manque plus que celui-ci. T'as remarqué quoi que ce soit d'inhabituel, cette nuit ?

— Non. On a quitté Baltimore aux alentours... oh, de seize heures, je suppose. Deux heures et demie pour arriver ici. On a mouillé juste après le début de la tempête. La visibilité était sacrément mauvaise, on n'a pas pu voir grand-chose avant de descendre s'abriter.

— On, observa Oreza en s'étirant. Il s'approcha de la barre, récupéra le caraco trempé de pluie et le lança à Kelly. Son visage était impassible mais il avait une lueur d'intérêt dans les yeux. Il espérait que son ami avait enfin trouvé quelqu'un. La vie n'avait pas été spécialement tendre avec lui, jusqu'à présent.

Kelly lui rendit la tasse avec la même expression impassible. Il reprit :

— Il y avait un cargo qui nous suivait. Pavillon italien, un porte-conteneurs à moitié chargé, il devait bien filer ses quinze nœuds. Il y en a d'autres qui devaient quitter le port ?

— Ouais. Oreza hocha la tête et expliqua, avec une irritation toute professionnelle : C'est bien ce qui me chagrine. Ces putains de gars de la marchande, ils foncent en avant toute sans regarder où ils vont.

— Merde, faut les comprendre, tu mets le nez hors de la passerelle, tu risques de te faire mouiller. En outre, à vouloir appliquer à la lettre le règlement maritime, on risque d'enfreindre l'une ou l'autre consigne syndicale, pas vrai ? Peut-être bien que ton gars s'est fait éperonner, remarqua Kelly, l'air sombre. Ce n'aurait pas été la première fois, même dans des eaux aussi civilisées que celles de la baie de Chesapeake.

— Peut-être bien, dit Oreza en scrutant l'horizon. Il fronça les sourcils, n'osant pas croire une telle suggestion et trop fatigué pour dissimuler son doute. En tout cas, si tu vois un petit dériveur avec une voile blanche à rayures orange, tu veux bien me prévenir par radio ?

— Sans problème.

Oreza regarda vers l'avant puis se retourna. Deux ancres, rien que pour ce petit coup de vent ? Elles sont pas assez écartées. Je te croyais plus prudent.

Kelly lui rappela son ancien grade de quartier-maître :

— Et depuis quand un rond-de-cuir se met à chercher des crosses à un vrai marin ? Ce n'était qu'une vanne. Kelly savait

que Portagee était meilleur que lui sur une petite embarcation. Même si ce n'était que d'une courte tête, et ça aussi, l'un et l'autre le savaient.

Oreza regagna sa vedette rapide en souriant. Après avoir sauté à bord, il indiqua du doigt le caraco dans la main de Kelly.

— Et oublie pas de remettre ta chemise, matelot ! M'a l'air de t'aller impec. C'est un Oreza hilare qui disparut dans la timonerie avant que Kelly ait pu trouver une repartie. Kelly s'avisa qu'il y avait un civil à l'intérieur, ce qui le surprit. Bientôt, les moteurs se remettaient à gronder et le treize mètres repartait, cap au nord-ouest.

— Salut. La voix de Pam. C'était quoi ?

Kelly pivota. Elle ne portait rien de plus que lorsqu'il avait remonté sur elle la couverture, mais Kelly décida aussitôt que si elle devait encore le surprendre, ce serait uniquement en agissant de manière prévisible. Ses cheveux étaient une masse hirsute, son regard était vague, comme si elle n'avait pas trop bien dormi.

— Les gardes-côtes. Ils cherchent un voilier disparu. Comment t'as dormi ?

— Très bien. Elle s'approcha de lui. Ses yeux avaient une lueur douce, rêveuse, qui paraissait étrange si tôt le matin mais pouvait difficilement être plus séduisante pour le marin bien éveillé, lui.

— Salut. Baiser. Étreinte. Pam leva les bras et exécuta une sorte de pirouette. Kelly saisit sa taille fine et la redressa.

— Tu veux quoi pour le petit déjeuner ?

— Je ne petit-déjeune pas, répondit Pam et sa main descendit.

— Oh. Kelly sourit. Bon, d'accord.

*

Elle changea d'avis une petite heure plus tard. Kelly avait préparé des œufs au bacon sur le réchaud de la cambuse et Pam les engloutit avec un tel entrain que, malgré ses protestations, il lui en prépara une seconde tournée. À mieux y regarder, la fille n'était pas seulement mince : en fait, ses côtes étaient visibles.

Elle était sous-alimentée, ce qui faisait naître une autre question muette. Mais quelle que soit la cause de son état, il avait de quoi y remédier. Une fois qu'elle eut absorbé quatre œufs, huit tranches de bacon, et cinq tranches de pain de mie grillé, en gros, le double de la portion matinale de Kelly, il était temps de sérieusement commencer la journée. Il lui montra le fonctionnement des appareils dans la cuisine tandis qu'il allait relever les ancres.

Ils étaient repartis, sans se presser, juste un poil avant huit heures. Le samedi s'annonçait torride et ensoleillé. Kelly chaussa ses lunettes noires et s'installa, tranquille, dans son fauteuil, sirotant son café pour se tenir en alerte. Il mit le cap à l'ouest, longeant le chenal de navigation pour éviter les centaines de bateaux de pêche qui n'allaient pas manquer de sortir aujourd'hui pour traquer la rascasse.

— C'est quoi, ces trucs ? Pam indiquait les bouchons décorant les eaux à bâbord.

— Les flotteurs des nasses à crabes. Plutôt des cages, en fait. Une fois entrés, les crabes ne peuvent plus en ressortir. On laisse des flotteurs pour savoir où elles sont. Kelly lui tendit ses jumelles en indiquant un bateau de construction locale à trois milles à l'est.

— Ils piègent ces pauvres bêtes ? Kelly éclata de rire.

— Pam, et le bacon de ton petit déjeuner ? Le cochon ne s'est pas suicidé, tu sais. Elle eut un regard espiègle.

— Ma foi, non.

— T'affole pas outre mesure. Un crabe, c'est jamais qu'une grosse araignée aquatique, même si c'est délicieux.

Kelly vira sur tribord pour éviter une bouée rouge.

— Ça paraît cruel, quand même.

— C'est la vie, parfois, répondit Kelly, trop vite, pour le regretter aussitôt.

La réaction de Pam partit également du fond du cœur.

— Ouais, je sais.

Si Kelly ne se retourna pas pour la regarder, c'est uniquement parce qu'il se retint. Il y avait eu une charge émotionnelle dans sa réponse, quelque chose qui lui rappelait qu'elle aussi avait ses démons. Moment fugitif, toutefois. Elle se

carra dans le vaste siège, s'appuya contre lui et bientôt, tout avait repris son cours normal. Une dernière fois, les sens de Kelly l'avertirent qu'il y avait décidément quelque chose de pas normal du tout. Mais il n'y avait aucun démon en vue, pas vrai ?

— Tu ferais mieux de descendre.

— Pourquoi ?

— Le soleil va taper aujourd'hui. Il y a de l'huile solaire dans la pharmacie, aux bouteilles.

— Les bouteilles ?

— Les toilettes !

— Pourquoi tout est-il différent sur un bateau ?

Kelly rigola.

— Pour que ce soient les marins qui commandent. Maintenant, du balai ! Va te tartiner copieusement ou t'auras l'air d'une frite trop grillée d'ici l'heure du déjeuner.

Pam fit la grimace.

— J'aurais aussi besoin d'une douche. Pas de problème ?

— Excellente idée, répondit Kelly sans se retourner. Inutile de faire fuir les poissons.

— Oh toi ! Elle lui donna une tape sur le bras avant de redescendre.

*

— Disparu, purement et simplement disparu, grommela Oreza. Il était penché sur la table des cartes au poste des garde-côtes de Thomas Point.

— On devrait demander une couverture aérienne, je ne sais pas, moi, un hélico, observa le civil.

— Ça nous aurait guère avancés, surtout la nuit dernière. Merde, il y avait que les mouettes pour tenir dans un vent pareil.

— Mais enfin, où a-t-il pu passer ?

— J'en sais rien. Peut-être que la tempête l'a coulé, ce con. Oreza lorgna les cartes, l'air mauvais. Vous dites qu'il allait vers le nord ? On a inspecté tous ces mouillages et Max s'est chargé de la côte ouest. Vous êtes sûr que la description du bateau était correcte ?

— Sûr ? Merde, c'est tout juste si on le leur a pas acheté, ce foutu rafiot ! Le civil était de fort méchante humeur, comme c'est compréhensible après vingt-huit heures de veille induite par la caféine, humeur encore aggravée par son mal de mer sur la vedette de patrouille, au grand amusement de l'équipage de simples matelots. Il avait l'impression d'avoir l'estomac tapissé de laine métallique.

— C'est ça, il aura coulé, conclut-il, bougon, sans y croire une seule seconde.

— Ça ne résoudrait pas votre problème ? Cette tentative d'apaisement lui valut un grognement et le maître de manœuvres Manuel Oreza surprit un regard d'avertissement du commandant de la station, un adjudant aux cheveux gris du nom de Paul English.

— Vous savez, dit l'homme au bord de l'épuisement, je ne crois pas que quoi que ce soit puisse résoudre ce problème, mais c'est mon boulot d'essayer.

— Monsieur, nous avons tous eu une dure nuit. Mes hommes sont vannés, et à moins que vous ayez une très bonne raison de rester encore debout, je vous suggère de vous trouver une couchette et d'en écraser un bon coup, si vous me passez l'expression.

Le civil leva les yeux avec un sourire las pour atténuer ses remarques précédentes.

— Chef Oreza, malin comme vous êtes, vous mériteriez d'être officier.

— Si je suis si malin, comment se fait-il qu'on ait loupé notre ami, cette nuit ?

— Ce type qu'on a découvert à l'aube ?

— Kelly ? Un ancien officier marinier. Un costaud.

— Plutôt jeune pour un officier marinier, non ? demanda English en examinant le cliché pas très bon qu'avait permis leur projecteur. Il était nouveau à la station.

— Le grade était assorti d'une *Navy Cross,* expliqua Oreza.

Le civil leva les yeux.

— Donc, vous n'imagineriez pas que...

— Pas la moindre chance.

Le civil hocha la tête. Il marqua un temps d'arrêt, puis se dirigea vers les cabines. Ils allaient devoir repartir avant le coucher du soleil et il avait besoin de récupérer.

— Alors, qu'est-ce que ça a donné ? demanda English après que l'autre fut sorti.

— Ce type trimbale pas mal de matos, mon capitaine. En tant que commandant de la station, English avait droit au titre, et Portagee était d'autant plus enclin à lui en donner qu'il le laissait maître à son bord. Sûr qu'il dort pas beaucoup, en tout cas.

— Il va être avec nous pour un certain temps, au coup pour coup, et je veux que vous vous en chargiez.

Oreza tapota la carte du bout de son crayon. Je persiste à dire que ce serait l'observatoire idéal, et je sais qu'on peut lui faire confiance.

— L'autre dit que non.

— L'autre n'est pas un marin, monsieur English. Je veux bien qu'il me dise ce qu'il faut faire, mais il n'en sait pas assez pour me dire comment le faire. Oreza entoura d'un cercle le point sur la carte.

*

— Ça me plaît pas.

— Ça n'a pas besoin de te plaire, répondit le plus grand. Il déplia son canif et fendit le papier d'emballage pour révéler un bac en plastique rempli de poudre blanche. Quelques heures de boulot et on se fait trois cents sacs. T'y vois un problème ou y a quelque chose qui m'échappe ?

— Et c'est qu'un début, observa le troisième homme.

— Qu'est-ce qu'on fait du rafiot ? demanda l'homme aux scrupules.

Le plus grand quitta des yeux ce qu'il faisait.

— Tu t'es débarrassé de la voile ?

— Ouais.

— Eh bien, on pourrait le planquer... mais ce serait sans doute plus malin de l'envoyer par le fond. Ouais, c'est ce qu'on va faire.

— Et Angelo ? Tous trois regardèrent en direction de l'autre homme qui gisait, toujours inconscient, et couvert de sang.

— Je suppose qu'on va faire pareil avec lui, observa le plus grand, sans émotion apparente. Et tout de suite, ce serait le mieux.

— D'ici quinze jours, il devrait plus en rester grand-chose. C'est pas les bestioles qui manquent, dans le coin. Le troisième indiqua d'un geste du bras les prés-salés.

— Tu vois comme c'est simple ? Plus de bateau, plus d'Angelo, plus de risques, et trois cents biftons dans la poche. Je veux dire, qu'est-ce que tu veux de mieux, Eddie ?

— Reste que ses potes vont pas apprécier. Le commentaire relevait plus de l'esprit de contradiction que d'une conviction morale.

— Quels potes ? demanda Tony sans lever le nez. Il a mouchardé, pas vrai ? Combien de potes a un mouchard ?

Eddie se plia à la logique de la situation et s'approcha de la forme inconsciente d'Angelo. Le sang continuait de couler de ses multiples écorchures et la poitrine se soulevait lentement dans un effort pour respirer. Il était temps d'y mettre un terme. Eddie le savait ; il n'avait fait que tenter de retarder l'inévitable. Il sortit de sa poche un petit .22 automatique, le plaça contre la nuque d'Angelo, pressa une fois la détente. Le corps eut un spasme, puis retomba inerte. Eddie écarta le pistolet et traîna le cadavre à l'extérieur, laissant Henry et son ami se charger de la partie importante de la mission. Ils avaient pris avec eux du filet de pêche dont il se servit pour envelopper le corps avant de le balancer dans l'eau, derrière leur petit canot à moteur. En homme prudent, Eddie jeta un coup d'œil alentour mais ils ne risquaient guère d'être dérangés, dans le secteur. Il s'éloigna avec le canot jusqu'à ce qu'il ait trouvé un endroit convenable, à quelques centaines de mètres au large, puis il coupa le moteur et laissa l'embarcation dériver tandis qu'il prenait quelques parpaings de béton au fond de la coque et les arrimait au filet. Six, ce serait suffisant pour couler Angelo par trois mètres de fond. L'eau était plutôt limpide et cela tracassa Eddie jusqu'à ce qu'il aperçoive tous les crabes. Angelo aurait disparu en moins de deux semaines. Ce qui constituait un net progrès par rapport

à leur méthode habituelle, un truc à se rappeler à l'avenir. Se débarrasser du petit voilier allait s'avérer plus délicat. Il faudrait trouver un endroit plus profond, mais enfin, il avait toute la journée pour y réfléchir.

*

Kelly obliqua sur tribord pour éviter une troupe de hors-bord. L'île était maintenant visible, à cinq milles droit devant. Elle n'avait rien de spectaculaire : une simple barre au ras de l'horizon, sans même un arbre, mais c'était la sienne et elle lui offrait toute l'intimité qu'un homme peut désirer. Son seul défaut, quasiment, était la réception TV désastreuse.

Battery Island avait une histoire longue et sans traits saillants. Son nom actuel, l'île de la Batterie, plus ironique qu'approprié, était apparu au début du dix-neuvième siècle lorsqu'un milicien à l'esprit d'entreprise avait décidé d'y installer une batterie de canons de petit calibre pour contrôler un goulet dans la baie de la Chesapeake, avec l'espoir de bloquer l'avance des Anglais qui faisaient alors voile vers Washington pour châtier la jeune nation qui avait eu la mauvaise idée de défier la puissance de la première marine du monde. Un capitaine de frégate britannique avait remarqué l'apparition de quelques inoffensifs panaches de fumée sur l'île et, plus sans doute par amusement que par malice, il avait détourné un de ses vaisseaux jusqu'à portée de tir pour qu'il lâche quelques salves des canons de marine du pont inférieur. Les miliciens qui servaient la batterie n'avaient pas eu besoin d'autre encouragement pour fuir vers leurs canots et rejoindre au plus vite le rivage, et peu après, un détachement de matelots encadrés de fusiliers marins de Sa Majesté avait abordé en chaloupe pour enfoncer des clous dans les lumières des canons, ce qui est le sens originel de l'expression « clouer le bec ». Après cette brève diversion, les Britanniques avaient poursuivi tranquillement leur route jusqu'à l'embouchure de la Patuxent, d'où leur armée avait débarqué pour rejoindre Washington à pied et en revenir, après avoir entre-temps contraint Dolly Madison à évacuer la Maison Blanche. Les Britanniques avaient

ensuite poursuivi leur campagne jusqu'à Baltimore, avec toutefois un résultat quelque peu différent.

Battery Island, retombée dans le giron de la tutelle fédérale, devint l'héritage encombrant d'une guerre singulièrement inutile. Sans même un gardien pour entretenir les parties hors d'eau, l'île fut bientôt envahie par les herbes et resta dans cet état durant près de cent ans.

Avec l'année 1917, l'Amérique connut son premier véritable conflit hors de ses frontières et, soudain confrontée à la menace des sous-marins, elle chercha un endroit pour essayer ses canons. Battery Island parut le site idéal, à quelques heures de vapeur à peine de Norfolk et de ses arsenaux. Aussi, pendant plusieurs mois au cours de cet automne, les pièces d'artillerie de marine de douze et de quatorze pouces avaient tonné et claqué, pulvérisant près du tiers de la surface de l'île qui se retrouva sous le niveau moyen des eaux, et dérangeant fortement les oiseaux migrateurs qui s'y étaient installés, car ils s'étaient depuis longtemps aperçus qu'aucun chasseur ne venait les tirer. Le seul événement notable, par la suite, fut le sabordage de plus d'une centaine de cargos construits durant la Grande Guerre, quelques milles plus au sud, et ces épaves, rapidement envahies par les herbes, eurent tôt fait de prendre l'aspect d'îlots naturels.

Une nouvelle guerre et de nouvelles armes devaient ressusciter l'île assoupie. La base aéronavale voisine avait besoin d'un périmètre de tir pour ses pilotes. L'heureuse coïncidence de la situation de Battery Island et des cargos coulés de la Grande Guerre en avaient fait un site tout désigné pour des essais de bombes. En conséquence, on avait édifié de lourdes casemates d'observation, d'où les officiers pouvaient surveiller les évolutions des bombardiers TBF et SB2C s'entraînant à toucher des cibles qui ressemblaient à des îles en forme de navires – et en pulvérisant quelques-unes à l'occasion, jusqu'à ce qu'une des bombes, tardant un peu trop à se détacher de son râtelier, vienne détruire l'une des casemates, heureusement vide à ce moment-là. Le site de l'ouvrage détruit avait été nettoyé, au nom de la propreté, et l'île reconvertie en poste de sauvetage, d'où une vedette de secours pouvait à tout

moment intervenir en cas d'accident aérien. Cette dernière utilisation avait nécessité la construction d'un quai et d'un abri à bateaux en béton ainsi que le réaménagement de deux des casemates restantes. À tout prendre, l'île avait profité à l'économie locale, sinon au budget fédéral, du moins jusqu'à ce que l'arrivée des hélicoptères rende inutiles les vedettes de sauvetage, et entraîne le déclassement de l'île dans les surplus. Et c'est ainsi qu'elle était restée oubliée sur un rôle des propriétés fédérales encombrantes, jusqu'à ce que Kelly réussisse à la louer.

Pam se rallongea sur sa couverture alors qu'ils approchaient, lézardant au chaud soleil sous une épaisse couche de lotion protectrice. Elle n'avait pas de maillot de bain et ne portait qu'un slip et un soutien-gorge. Cela ne choqua pas Kelly mais le côté incongru de la chose était vaguement gênant, pour une raison qui défiait l'analyse logique. En tout cas, sa tâche pour l'heure était de piloter son bateau. La contemplation de ses formes pouvait attendre, se répétait-il à peu près toutes les minutes, quand ses yeux dérivaient vers elle pour vérifier qu'elle était toujours là.

Il appuya sur la droite pour passer bien au large d'un gros bateau de pêche. Il jeta un nouveau coup d'œil vers Pam. Elle avait descendu les bretelles de son soutien-gorge pour ne pas avoir de marques aux épaules. Kelly approuva.

Le bruit les surprit l'un et l'autre, une rapide succession de coups brefs émis par une corne de bateau. Kelly tourna la tête de cent quatre-vingts degrés pour contempler le bâtiment ancré à deux cents mètres à bâbord. C'était le seul obstacle notable dans les parages et le bruit semblait en émaner. Sur la passerelle, un homme lui adressait des signes de la main. Kelly tourna la barre pour approcher. Il prit tout son temps pour amener le *Springer* bord à bord. Qui que soit le type, c'était un piètre marin et lorsqu'il réussit à immobiliser son engin, six ou sept mètres plus loin, il garda la main sur la poignée des gaz.

— Un problème ? lança Kelly, au porte-voix.

— On n'a plus d'hélices ! répondit un type au teint basané. Qu'est-ce qu'on fait ?

Tu rames, faillit répondre Kelly, mais ce n'était guère obligeant. Il rapprocha son bateau pour examiner la situation. L'engin était un bateau de pêche de bonne taille, un Hatteras de fabrication récente. L'homme sur le pont, la cinquantaine, mesurait aux alentours d'un mètre soixante-quinze et son torse nu était couvert d'une fourrure de poils bruns. Une femme était également visible, elle semblait passablement abattue.

— Vous reste même pas une pale ? demanda Kelly lorsqu'il fut à portée de voix.

— Je crois qu'on a heurté un banc de sable, expliqua l'homme. À un demi-mille dans cette direction. Il indiquait un endroit que Kelly prenait toujours soin d'éviter.

— Ça c'est sûr, il y en a un par là. Je peux vous prendre en remorque si vous voulez. Vous en avez une assez solide ?

— Oui ! répondit l'homme aussitôt. Il se précipita vers le coffre où il rangeait ses bouts. La femme gardait le même air embarrassé.

Kelly manœuvra pour se dégager et il observa l'autre « capitaine », terme qu'il lui appliquait avec ironie. L'homme ne savait pas lire une carte. Il ignorait les règles élémentaires pour attirer l'attention d'un autre navire. Il n'était même pas fichu de prévenir les gardes-côtes. Tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était s'acheter un Hatteras, et si cela plaidait en faveur de son jugement, Kelly supposait que tout le crédit devait en être attribué à l'habileté du vendeur. Et puis, l'homme surprit Kelly. Il maniait ses bouts avec dextérité et fit signe au *Springer* d'aborder.

Kelly manœuvra pour rapprocher la poupe, puis se rendit à l'arrière, au pont à coffres, pour sortir la remorque, qu'il arrima solidement au robuste taquet du tableau arrière. Pam s'était relevée pour regarder. Kelly revint en hâte à la barre pour donner un léger coup de gaz.

— Mettez-vous à la radio, dit-il au propriétaire du Hatteras. Laissez la barre droite tant que je ne vous aurai pas dit autre chose. D'accord ?

— Pigé.

— J'espère, murmura Kelly, pour lui-même, en poussant la manette des gaz jusqu'à ce que la remorque se tende.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda Pam.

— Les gens oublient qu'il y a un fond, sous l'eau. Qu'on tape un peu fort, et on casse des trucs. Il marqua un temps. Tu devrais te couvrir.

Pam gloussa et redescendit dans la cabine. Kelly accéléra prudemment jusqu'à quatre nœuds avant de commencer à obliquer au sud vers son île. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait ça et, ajouta-t-il en grommelant, s'il devait encore s'y coller, il se ferait imprimer du papier à en-tête pour leur envoyer la facture.

Kelly fit accoster le *Springer* tout doucement, attentif à ne pas endommager le bateau qu'il remorquait. Il descendit en vitesse sur le pont pour lâcher ses boudins de protection, puis sauta sur la rive pour attacher une paire de cordages avant de se diriger vers le Hatteras. Le propriétaire avait déjà sorti ses amarres qu'il lança à Kelly sur le quai pendant qu'il descendait ses boudins. Haler le bateau sur quelques dizaines de centimètres était une bonne occasion d'exhiber ses muscles à Pam. Il ne lui fallut que cinq minutes pour l'amarrer solidement, après quoi il fit de même avec le *Springer*.

— C'est chez vous ?

— Un peu, mon neveu. Bienvenue sur mon banc de sable.

— Sam Rosen, se présenta l'homme en tendant la main. Il avait enfilé une chemise et s'il avait la poigne solide, Kelly nota que ses mains étaient si douces qu'elles paraissaient délicates.

— John Kelly.

— Sarah, mon épouse.

Kelly rit.

— Vous devez être le navigateur.

Sarah était petite, boulotte, et ses yeux noisette étaient partagés entre l'amusement et l'embarras.

— Il faut vous remercier pour votre aide, observa-t-elle avec un accent new-yorkais.

— C'est une loi de la mer, m'dame. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— La carte indique deux mètres de fond là où on a touché. Et ce bateau n'a qu'un mètre vingt de tirant d'eau ! Et la marée basse, c'était il y a cinq heures ! aboya la femme. Ce n'était pas à

Kelly qu'elle en voulait mais il était la cible la plus proche et son époux avait déjà entendu ses récriminations.

— Ce banc de sable, il s'est accumulé avec les tempêtes qu'on a eues l'hiver dernier, mais mes cartes indiquent plus de profondeur. Et puis, c'est un fond mou.

Pam remonta sur ces entrefaites, vêtue de manière presque décente, et Kelly se rendit compte qu'il ignorait son nom de famille.

— Salut, moi, c'est Pam !

— Vous voulez faire un brin de toilette ? On a toute la journée pour réfléchir au problème. La proposition rencontra un accord général et Kelly guida tout le monde vers son logis.

— Merde, qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Sam Rosen. « Ce truc », c'était une des casemates, édifiée en 1943, six cents mètres carrés, avec un toit d'un mètre d'épaisseur. Toute la structure était en béton renforcé et presque aussi robuste que le laissait entendre son aspect. Une autre construction similaire, mais de plus petite taille, s'appuyait dessus.

— Cet endroit appartenait à la Marine, expliqua Kelly, mais je leur loue, maintenant.

— Un joli mouillage qu'ils vous ont construit là, nota Rosen.

— J'ai pas à me plaindre, admit Kelly. Je peux savoir ce que vous faites ?

— Chirurgien.

— Ah ouais ? Ça expliquait les mains.

— Professeur de chirurgie, corrigea son épouse. Mais il est pas foutu de piloter un bateau !

— C'est ces putains de cartes qui n'étaient pas à jour ! grommela le professeur tandis que Kelly les invitait à entrer. T'as donc pas entendu ?

— Allons, tout ça c'est du passé, un bon repas et une bière nous aideront à voir les choses sous un meilleur jour. Kelly fut surpris de son propre discours. Juste à cet instant, il entendit un claquement sec en provenance de quelque part au sud. Incroyable comme le son portait loin sur les eaux.

— Qu'est-ce que c'était ? Sam Rosen avait l'oreille fine, lui aussi.

— Sans doute un gamin qui tirait un ragondin à la .22 long rifle, estima Kelly. Le coin est plutôt calme, les chasseurs exceptés. À l'automne, ça a tendance à devenir bruyant au petit matin – entre les canards et les oies...

— Je vois, à l'état des volets. Vous chassez ?

— Plus maintenant, répondit Kelly.

Rosen le considéra d'un air entendu, et Kelly décida une seconde fois de réviser son jugement sur le bonhomme.

— Ça fait longtemps ?

— Suffisamment. Comment avez-vous deviné ?

— Juste après mon internat, j'ai fait Iwo et Okinawa. Sur un navire-hôpital.

— Hmmm, période kamikaze ?

Rosen acquiesça.

— Ouais, le pied. Et vous, vous étiez où ?

— Généralement à plat ventre, répondit Kelly avec un sourire.

— Plongeur de combat, non ? Vous avez l'air d'un homme-grenouille, commenta Rosen. J'ai dû en retaper quelques-uns.

— En gros, le même boulot, mais en plus con. Kelly composa la combinaison sur le verrou puis tira la lourde porte d'acier pour ouvrir.

L'intérieur de la casemate surprit les visiteurs. Quand Kelly avait pris possession des lieux, le volume était divisé en trois vastes salles nues par d'épaisses parois de béton mais aujourd'hui, cela ressemblait presque à une maison, avec les murs de pierre apparente et les tapis. Même le plafond était recouvert. Seules les étroites meurtrières rappelaient la destination première de la construction. Le mobilier et les tapis révélaient l'influence de Patricia mais l'état actuel de semi-abandon trahissait que l'endroit n'était plus occupé que par un homme seul. Tout était parfaitement rangé, mais pas disposé comme l'aurait fait une femme. Les Rosen notèrent également que c'était le maître de maison qui les conduisit à la « cambuse » et sortait les provisions de l'antique glacière tandis que Pam visitait les lieux, l'œil rond.

— Frais et sympa, observa Sarah. Et humide l'hiver, je parie.

— Pas aussi terrible que vous pourriez croire. Kelly indiqua les radiateurs tout autour de la pièce. Chauffage à vapeur. La construction a dû se conformer au cahier des charges du gouvernement. Tout marche à la perfection et tout a coûté bien trop cher.

— Comment es-tu tombé sur un endroit pareil ? demanda Pam.

— Un copain m'a aidé à décrocher le bail. Surplus gouvernemental.

— Ça doit être un sacré copain, remarqua Sarah en admirant le réfrigérateur encastré.

— Ça, oui.

*

Le vice-amiral Winslow Holland Maxwell, USN, avait ses bureaux dans l'aile E du Pentagone. C'était un bureau qui donnait sur l'extérieur, lui permettant d'être aux premières loges pour contempler la capitale – et les manifestants, nota-t-il avec colère. *Tueurs de bébés !* clamait une pancarte. Il y avait même un drapeau nord-vietnamien. Les slogans, ce samedi matin, étaient étouffés par la vitre épaisse. Il percevait la scansion mais pas les mots, et l'ancien pilote de chasse n'aurait su dire ce qui était le plus crispant.

— Ça ne te vaut rien, Dutch.

— Comme si je le savais pas ! grommela Maxwell.

— La liberté de faire ça est une de celles que nous défendons, remarqua le contre-amiral Casimir Podulski, sans toutefois être entièrement convaincu malgré ses belles paroles. Ça dépassait simplement les bornes. Son fils était mort au-dessus de Haiphong à bord d'un A-4 d'attaque tactique. L'événement avait fait les gros titres à cause des liens familiaux du jeune aviateur et pas moins de onze coups de fil anonymes leur étaient parvenus la semaine d'après, certains se contentaient de rire, d'autres demandaient à son épouse effondrée où il convenait d'expédier le registre.

— Tous ces charmants jeunes gens, si paisibles et pleins de tact.

— Qu'est-ce qui te met dans cette humeur, Cas ?

— Ça, ça retourne au coffre, Dutch. Podulski lui tendit un épais dossier. Les coins étaient bordés de ruban rayé rouge et blanc et il arborait la désignation codée VERT BUIS.

— Ils vont nous laisser jouer avec ? Ça, c'était une surprise.

— J'ai dû insister jusqu'à trois heures trente du matin, mais oui, c'est décidé. Seulement pour un petit nombre d'entre nous, toutefois. Nous avons l'autorisation de procéder à une étude complète de faisabilité. L'amiral Podulski se carra dans un fauteuil de cuir profond et alluma une cigarette. Son visage s'était émacié depuis la mort de son fils mais les yeux d'un bleu de cristal flamboyaient comme jamais.

— Ils vont nous laisser le feu vert et établir le planning ? Maxwell et Podulski travaillaient dans ce but depuis plusieurs mois, sans véritable espoir qu'on les autorise jamais à le concrétiser.

— Qui pourrait nous soupçonner ? demanda, l'œil ironique, l'amiral d'origine polonaise. Ils veulent que ça reste confidentiel.

— Jim Greer est aussi de la partie ? demanda Dutch.

— Le meilleur spécialiste en renseignement que je connaisse, à moins que vous en planquiez un autre en réserve.

— Il vient d'entrer à la CIA, ai-je appris la semaine dernière, avertit Maxwell.

— Parfait. On a besoin d'un bon espion et son complet n'a pas encore pris un faux pli, pour autant que je sache.

— On va se faire des ennemis si on se lance là-dedans. Un paquet.

Podulski indiqua la fenêtre et le vacarme. Il n'avait pas changé tant que ça, depuis 1944 et l'USS *Essex*.

— Avec tous ces zigotos à cent mètres de nous, quelques-uns de plus ou de moins, quelle importance ?

*

— Depuis combien de temps avez-vous le bateau ? demanda Kelly après avoir entamé sa seconde bière. Le déjeuner était frugal : viande froide et pain, avec des canettes de bière.

— Nous l'avons acheté en octobre dernier, mais nous ne le pilotons en fait que depuis deux mois, admit le docteur. Cela dit, j'avais pris des cours à l'Escadron de pilotage. J'ai même fini premier de ma classe. C'était le genre de mec à finir premier partout, estima Kelly.

— Vous savez bien manier les bouts, observa-t-il, essentiellement pour le mettre à l'aise.

— En chirurgie aussi, on est doué pour faire des nœuds.

— Vous êtes également toubib, m'dame ? demanda Kelly en se tournant vers Sarah.

— Pharmacologiste. J'enseigne aussi à Hopkins.

— Depuis combien de temps habitez-vous ici avec votre épouse ? demanda Sam. Il y eut un silence embarrassé.

— Oh, on vient juste de faire connaissance, leur répondit Pam, ingénument. Comme de juste, c'était Kelly le plus embarrassé. Le couple de médecins avait appris la nouvelle sans ciller mais Kelly redoutait d'être assimilé à un séducteur prenant avantage d'une jeune fille. Les idées liées à son comportement s'étaient mises à tourner en rond sous son crâne jusqu'à ce qu'il se rende compte que personne ne semblait particulièrement s'en formaliser. Il se leva.

— Bon, allons jeter un œil sur ces hélices. Venez. Rosen le suivit dehors. La chaleur montait déjà et le mieux serait de régler ça au plus vite. La casemate annexe abritait l'atelier de Kelly. Il choisit deux clefs et poussa un compresseur portable jusqu'à la porte.

Deux minutes plus tard, après l'avoir installé à côté du Hatteras du toubib, il bouclait autour de sa taille deux ceintures lestées.

— J'ai quelque chose à faire ? s'enquit Rosen.

Kelly fit un signe de dénégation tout en finissant d'ôter sa chemise.

— Pas vraiment. Si le compresseur lâche, j'aurai vite fait de m'en apercevoir et je ne serai jamais qu'à un mètre cinquante de profondeur.

— Je n'ai jamais fait ça. Avisant d'un œil professionnel le torse de Kelly, il avait repéré trois cicatrices bien nettes que tout bon chirurgien aurait eu à cœur de dissimuler. Puis il se souvint

que ses collègues au combat n'avaient pas toujours le temps de s'occuper d'esthétique.

— Moi si, ici où là, répondit Kelly en se dirigeant vers l'échelle.

— Je veux bien le croire, répondit doucement Rosen, pour lui-même.

Quatre minutes plus tard, à sa montre, Kelly remontait l'échelle.

— Trouvé votre problème. Il déposa les restes des deux hélices sur le béton du quai.

— Seigneur ! Qu'est-ce qu'on a heurté ?

Kelly s'assit quelques instants pour se débarrasser du lest. Il avait du mal à ne pas rigoler.

— De l'eau, toubib, rien que de l'eau.

— Quoi ?

— Avez-vous fait contrôler le bateau avant de l'acheter ?

— Bien sûr, la compagnie d'assurance l'exigeait. J'ai choisi le meilleur spécialiste du coin, il m'a pris cent sacs.

— Ah ouais ? Et quelles défaillances a-t-il relevées ? Kelly se redressa et coupa le compresseur.

— Quasiment rien. Il a bien dit qu'il y avait un problème d'électroménager et j'ai fait venir un installateur pour tout vérifier dans la cuisine mais il n'a rien trouvé de particulier. Je suppose qu'il fallait bien qu'il invente quelque chose pour justifier la note, hein ?

— Un problème d'électroménager ?

— C'est ce qu'il m'a dit au téléphone. Je dois sûrement avoir un compte rendu écrit quelque part, mais il m'avait donné son rapport oralement.

— Un problème d'électrodes, pas d'électroménager, dit Kelly en éclatant de rire.

— Quoi ? râla Rosen, vexé de ne pas saisir la blague.

— Ce qui a bousillé votre hélice, c'est l'électrolyse. Réaction galvanique. Elle se produit dès qu'un alliage est mis en présence d'eau salée. Le métal se corrode. Tout ce qu'a fait le banc de sable, c'est finir de les décaper. Mais elles étaient déjà pourries. On vous a pas appris ça, à votre cours ?

— Euh, si, mais...

— *Mais* – eh bien, vous venez d'apprendre quelque chose, docteur Rosen. Kelly lui mit sous le nez les restes de l'hélice. Le métal avait la consistance sableuse d'un biscuit d'apéritif. Ça, avant, c'était du bronze.

— Bigre ! Le chirurgien prit l'épave et en détacha une écaille.

— L'inspecteur technique voulait vous avertir de remplacer les anodes en zinc posées sur le tunnel d'hélice. Leur rôle est d'absorber l'énergie galvanique. On les remplace tous les deux ans : elles protègent les hélices et le gouvernail, en quelque sorte à distance, je sais pas tous les détails théoriques mais enfin, je connais les effets. Votre gouvernail aura également besoin d'être remplacé mais il n'y a pas urgence. En revanche, vous avez sûrement besoin de deux hélices neuves.

Rosen contempla les eaux et jura.

— Quel imbécile !

Kelly se permit un sourire de sympathie.

— Docteur, si c'est la plus grosse bourde que vous ayez commise cette année, vous avez bien de la chance.

— Bon, alors qu'est-ce que je fais, maintenant ?

— Je vais passer un coup de fil pour vous commander une paire d'hélices. Je vais appeler un type que je connais, du côté de Solomons, il enverra quelqu'un nous les apporter, sans doute demain. Kelly ouvrit les bras.

C'est pas bien grave, d'accord ? Bon, j'aimerais bien aussi jeter un œil sur vos cartes.

Comme de bien entendu, lorsqu'il vérifia les dates, elles étaient vieilles de cinq ans.

— Il faut les renouveler tous les ans, doc.

— Bigre, fit Rosen.

— Voulez un tuyau ? demanda Kelly avec un nouveau sourire. Prenez pas ça au tragique. C'était le mieux qui puisse vous arriver. Ça fait un peu mal mais pas trop. La leçon aura été profitable.

Le docteur se détendit enfin et se permit un sourire.

— J'imagine que vous avez raison mais vous pouvez compter sur Sarah pour me le rappeler tout le temps.

— Dites que c'est la faute aux cartes, suggéra Kelly.

— Vous m'épauleriez ? Kelly sourit.

— Les hommes doivent se serrer les coudes à des moments pareils.

— Je crois que vous allez bien me plaire, monsieur Kelly.

*

— Bon alors, bordel, où elle est passée ? demanda Bill.

— Merde, qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? répondit Rick, tout aussi furieux – et inquiet de la réaction d'Henry lorsqu'il reviendrait. Tous deux tournèrent les yeux vers la femme au fond de la pièce.

— T'es sa copine, observa Bill.

Doris tremblait déjà, elle aurait voulu fuir cette pièce, mais ce n'était pas une consolation. Ses mains furent prises de tremblements quand Billy s'avança vers elle ; elle tressaillit mais ne chercha pas à éviter la claque qui l'envoya par terre.

— Putain ! Tu ferais mieux de me dire ce que tu sais !

— Je sais rien du tout ! hurla-t-elle en sentant la brûlure sur sa joue à l'endroit où elle avait été frappée. Elle chercha du côté de Rick un regard de sympathie mais ne vit aucune émotion sur son visage.

— Tu sais quelque chose – et t'aurais intérêt à me le dire tout de suite, reprit Billy. Il se pencha pour déboutonner le short de la fille avant d'ôter son propre ceinturon.

— Fais rentrer les autres, dit-il en se tournant vers Rick.

Doris se releva sans attendre l'ordre, nue des pieds à la ceinture. Elle pleurait en silence, le corps secoué de sanglots à l'idée de la douleur imminente, trop terrorisée même pour se recroqueviller, sachant qu'elle n'avait aucun moyen de fuir. Nulle part, elle ne serait en sécurité. Les autres filles entrèrent lentement, sans regarder dans sa direction. Elle avait su que Pam allait tenter de s'enfuir mais c'était tout, et sa seule satisfaction alors qu'elle entendait siffler le ceinturon était qu'elle ne révélerait rien qui puisse nuire à son amie. Si déchirante que puisse être la douleur, Pam s'était échappée.

3

Captivité

Après avoir remis tout le matériel de plongée à l'atelier, Kelly regagna le quai avec un diable pour charger toutes ses provisions. Rosen tint absolument à l'aider. Ses hélices neuves arriveraient par bateau le lendemain et le chirurgien ne semblait pas particulièrement pressé de ressortir en mer.

— Alors comme ça, vous enseignez la chirurgie ?

— Depuis huit ans, ouais. Rosen empilait les cartons sur le diable.

— Vous n'avez pas l'air d'un chirurgien.

Rosen accepta le compliment avec grâce.

— Nous ne sommes pas tous violonistes. Mon père était maçon.

— Le mien, pompier. Kelly retourna vers la casemate avec sa cargaison.

— À propos de chirurgiens... Rosen indiqua le torse de Kelly. Vous avez eu droit à des bons. Ça m'a l'air d'avoir été un vilain truc.

Kelly s'arrêta presque. Ouais, j'avais vraiment été imprudent, ce coup-là. Mais c'était pas aussi grave que ça en a l'air. La balle n'a fait qu'effleurer le poumon.

— C'est ce que je vois, grommela Rosen. Elle a dû rater le cœur de quatre bons centimètres. Rien de grave.

Kelly rangea les cartons dans l'office. Ça fait toujours plaisir de causer avec quelqu'un qui comprend, nota-t-il mais il grimaça mentalement au souvenir de l'impact de la balle qui l'avait projeté au sol.

— Comme je disais... une imprudence.

— Combien de temps êtes-vous resté là-bas ?

— En tout ? Dans les dix-huit mois. Tout dépend si vous y incluez le séjour à l'hôpital.

— C'est la Navy Cross que j'ai vue accrochée au mur. C'est pour ça que vous l'avez eue ?

Kelly secoua la tête.

— Non, pour autre chose. Il fallait que j'aille au Nord récupérer quelqu'un, un pilote de A-6. Je n'ai pas été blessé mais j'en suis revenu malade comme un chien. J'avais pas mal d'écorchures, vous voyez – les épines, tout ça. Je me suis chopé une infection carabinée à cause de l'eau de rivière, pas croyable, non ? Trois semaines d'hosto. C'était pire que la balle.

— Pas très agréable comme coin, hein ? demanda Rosen alors qu'ils revenaient prendre le reste des provisions.

— On disait qu'il y avait cent espèces de serpents, là-bas. Dont quatre-vingt-dix-neuf venimeuses.

— Et le dernier ?

Kelly tendit un carton au toubib.

— Celui-là, il vous boulotte tout rond. Il rit. Non, je peux pas dire que je me sois trop plu, là-bas. Mais c'était le boulot et j'ai réussi à extraire ce pilote et l'amiral m'a filé des galons et une médaille. Venez, je vais vous montrer mon bébé. Kelly l'invita à monter à bord. Le tour prit cinq minutes, avec le docteur qui prenait note de toutes les différences. L'aménagement était complet, sans être briqué à neuf. Ce type, c'était évident, privilégiait le boulot efficace et ses cartes étaient toutes neuves. Kelly alla pêcher deux autres bières, une pour lui, une pour le docteur, dans la glacière.

— Comment c'était, Okinawa ? demanda-t-il avec un sourire. Chacun jaugeait l'autre et chacun semblait satisfait du résultat.

Rosen haussa les épaules, émit un grognement éloquent.

— Tendu. On était débordés de boulot et les kamikazes devaient trouver que la croix rouge sur les bateaux faisait une jolie cible.

— Vous travailliez quand ils faisaient un raid sur vous ?

— Les blessés ne peuvent pas attendre, Kelly.

Kelly acheva sa bière.

— À votre place, j'aurais répliqué... Le temps que je récupère les affaires de Pam, on pourra retrouver la climatisation. Il se dirigea vers l'arrière et récupéra son sac à dos. Rosen était déjà redescendu sur le quai et Kelly lui lança le sac. Rosen regarda

trop tard, le manqua et le sac atterrit sur le béton. Une partie du contenu se répandit et, à sept mètres de distance, Kelly vit aussitôt ce qui clochait avant que le docteur ne tourne la tête vers lui.

Il y avait un gros flacon à pilules en plastique marron, mais sans étiquette. La capsule s'était défaite, et deux comprimés s'en étaient échappés.

Certaines choses s'éclairèrent instantanément. Kelly descendit lentement sur le quai. Rosen ramassa le flacon et y remit les cachets qui étaient tombés avant de le refermer avec la capsule de plastique blanc. Puis il rendit le tout à Kelly.

— Je sais que ce n'est pas à vous, John.

— Qu'est-ce que c'est, Sam ?

Sa voix aurait difficilement pu être plus détachée.

— Le nom commercial est Quaalude. De la méthaqualone. C'est un barbiturique, un sédatif. Un somnifère. On s'en sert pour expédier les patients au pays des rêves. Très efficace. Un peu trop efficace, en fait. Beaucoup de gens estiment qu'on devrait le retirer du marché. Pas d'étiquette. Elle ne les a pas eues sur ordonnance[3].

Kelly se sentit soudain las et vieux. Et trahi, aussi, quelque part.

— Ouais.

— Vous ne saviez pas ?

— Sam, on se connaît... depuis vingt-quatre heures à peine. Je ne sais quasiment rien d'elle.

Rosen s'étira et parcourut lentement du regard l'horizon.

— Très bien, maintenant, je vais vraiment jouer les docteurs, d'accord ? Avez-vous déjà pris de la drogue ?

— Non ! Je hais cette foutue saloperie. Ça tue des gens ! La colère de Kelly était immédiate, vicieuse, mais elle ne visait pas Sam Rosen.

Le professeur prit cet éclat avec calme. C'était son tour de jouer les spécialistes.

---

[3] Rappelons que dans les pays anglo-saxons (comme jadis en France), les prescriptions sont, sinon préparées, du moins fournies à l'unité par le pharmacien, pour respecter scrupuleusement la posologie indiquée par le médecin. (N.d.T.)

— On se calme... Les gens deviennent accros à ces substances. Peu importe comment. S'exciter ne sert à rien. Respirez un bon coup, soufflez lentement.

Kelly obéit et réussit à sourire de l'incongruité de la situation.

— Je croirais entendre mon vieux.

— Les pompiers sont gens sages. Il marqua un temps. Bien, votre jeune amie a peut-être un problème. Mais elle semble une fille gentille et vous m'avez l'air d'être un Mensch[4]. Alors, on essaye de résoudre le problème, oui ou non ?

— Je suppose que c'est à elle d'en décider, observa Kelly. L'amertume s'était insinuée dans sa voix. Il se sentait trahi. Il avait commencé à lui donner son cœur et voilà qu'il devait affronter l'éventualité de l'avoir en réalité donné à la drogue, ou à ce que la drogue avait fait de ce qui aurait dû être une personne. Sans doute avait-il perdu son temps.

Rosen se crispa un peu.

— Entendu, c'est à elle d'en décider, mais c'est peut-être également à vous, en partie, et si vous vous comportez comme un idiot, ça ne l'aidera pas beaucoup.

Kelly fut sidéré par le ton raisonnable de l'homme dans une telle situation.

— Vous devez être un sacré bon toubib.

— Je suis un putain de sacré bon toubib, annonça Rosen. Ce n'est pas mon domaine mais Sarah, elle, est une spécialiste. Il se peut que vous ayez de la chance tous les deux. Ce n'est pas une mauvaise fille, John. Il y a quelque chose qui la tracasse. Un truc qui la rend nerveuse, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Certes, oui, mais... et une partie du cerveau de Kelly lui dit : « *Regarde !* »

— Mais ce que vous avez surtout remarqué, c'est qu'elle est jolie. J'ai eu vingt ans, moi aussi, John. Allez, il se peut qu'on ait pas mal de boulot devant nous. Il s'arrêta, lorgna Kelly. J'ai l'impression qu'il y a une chose qui m'échappe. C'est quoi ?

---

[4] Un mec, en allemand. (N.d.T.)

— J'ai perdu ma femme, il y a moins d'un an. Et pendant une minute ou deux, Kelly expliqua.

— Et vous avez cru qu'elle pourrait peut-être...

— Ouais, je suppose. Stupide, hein ? Kelly se demanda pourquoi il se confiait de la sorte. Pourquoi ne pas laisser Pam faire à sa guise ? Mais ce n'était pas une réponse. En agissant de la sorte, il ne ferait que l'utiliser pour assouvir ses besoins égoïstes, avant de la jeter comme une rose lorsqu'elle est fanée. Après tous les revers qu'il avait connus au cours de l'année écoulée, il savait qu'il ne pouvait faire une chose pareille, qu'il ne pouvait pas être ce genre d'homme. Il surprit Rosen qui le fixait avec insistance.

Le toubib hocha la tête d'un air entendu.

— Nous avons tous nos points faibles. Vous avez la formation, l'expérience pour résoudre vos problèmes. Pas elle. Allez, on a du boulot devant nous. Rosen prit les poignées du diable dans ses grandes mains douces et le poussa vers la casemate.

À l'intérieur, la fraîcheur de l'air était comme un dur retour à la réalité. Pam essayait de distraire Sarah mais sans guère de succès. Peut-être Sarah avait-elle jugé la situation décidément trop embarrassante, mais les médecins ont toujours l'esprit au travail et c'est d'un regard professionnel qu'elle s'était mise à considérer la personne en face d'elle. Quand Sam entra dans le séjour, Sarah se retourna et lui adressa un regard que Kelly n'eut aucun mal à déchiffrer.

— Et donc, eh bien, j'ai quitté la maison quand j'avais seize ans, était en train d'expliquer Pam, sur un ton monocorde qui en dévoilait plus qu'elle ne l'imaginait. Elle tourna la tête à son tour et ses yeux s'arrêtèrent sur le sac à dos que Kelly tenait entre les mains. Il y avait dans sa voix un ton curieusement crispé qu'il n'avait pas remarqué auparavant.

— Oh, super, j'en avais besoin. Elle se leva pour lui prendre le sac des mains avant de se diriger vers la chambre à coucher. Kelly et Rosen la regardèrent partir, puis Sam tendit à son épouse le flacon de plastique. Un simple regard lui suffit.

— Je ne savais pas, dit Kelly, éprouvant le besoin de se défendre. Je ne l'ai pas vue absorber quoi que ce soit. Il

réfléchit, essayant de se remémorer les moments où elle avait échappé à son regard, pour conclure qu'elle avait dû prendre ses pilules à deux ou trois reprises et comprendre enfin la raison de ces yeux rêveurs.

— Sarah ? demanda Sam.

— Trois cents milligrammes. Ce ne devrait pas être un cas grave mais elle a besoin d'assistance.

Pam revint quelques secondes plus tard pour dire à Kelly qu'elle avait oublié quelque chose à bord. Ses mains ne tremblaient pas mais uniquement parce qu'elle les serrait pour les empêcher de bouger. C'était tellement évident, une fois que vous saviez quoi chercher. Elle essayait de se contrôler et y parvenait presque, mais Pam n'était pas comédienne.

— Ce ne serait pas ça ? demanda Kelly. Il tenait le flacon. La réaction à sa question brutale fut comme un coup de poignard bien mérité en plein cœur.

Pam resta plusieurs secondes sans répondre. Ses yeux se fixèrent sur le flacon de plastique marron et la première chose que Kelly y déchiffra, ce fut une expression avide, comme si déjà son esprit cherchait à accaparer la bouteille, à en extraire un ou plusieurs comprimés, comme s'il anticipait déjà l'effet, quel qu'il soit, que pouvaient lui procurer ces saloperies, sans se soucier ni même être consciente de la présence de témoins dans la pièce. Puis la honte la frappa, la conscience que l'image d'elle qu'elle s'était efforcée de donner aux autres était en train de s'effacer très vite. Mais pis que tout, après être rapidement passés devant Sam et Sarah, ses yeux revinrent à Kelly, alternant entre sa main et son visage. Au début, l'avidité le disputait à la honte, puis la honte l'emporta et quand le regard de Pam croisa le sien, l'expression de son visage fut d'abord celle d'un gosse pris à se mal conduire, mais bien vite cette expression se durcit, et elle avec, lorsqu'elle découvrit que ce qui aurait pu devenu de l'amour s'était mué, en l'espace de quelques battements de cœur, en un mélange de mépris et de dégoût. Sa respiration changea aussitôt, se fit précipitée, puis irrégulière, avec la montée des sanglots, et elle se rendit compte que le dégoût le plus grand était dans son propre esprit, car même un drogué

doit savoir regarder en lui, et se regarder par les yeux de ses interlocuteurs ne fait qu'y ajouter de la cruauté.

— Je suis d-d-désolée, K-K-Kel-ly. Je ne t-t'ai pas d-dit... essaya-t-elle d'expliquer mais son corps se recroquevilla. On aurait cru qu'elle se ratatinait sous leurs yeux en découvrant que ce qui aurait pu être une chance était en train de se dissiper comme un nuage, derrière lequel il n'y avait que le désespoir. Pam se détourna, secouée de sanglots, incapable de regarder en face l'homme qu'elle avait commencé à aimer.

C'était l'heure de la décision pour John Terrence Kelly. Il pouvait se sentir trahi ou bien manifester à son égard la même compassion qu'elle avait su lui manifester moins de vingt heures auparavant. Mais plus que tout, ce qui le décida, ce fut son regard, cette honte si lisible sur ses traits. Il ne pouvait pas rester planté là. Il devait faire quelque chose, ou sinon, sa propre image de lui, si satisfaite, se dissoudrait aussi sûrement et rapidement que celle de la jeune femme.

Les yeux de Kelly s'emplirent également de larmes. Il se précipita vers elle et l'enveloppa de ses bras pour l'empêcher de tomber, la berçant comme une enfant, attirant sa tête contre sa poitrine parce que c'était maintenant son tour d'être fort pour elle, de laisser de côté provisoirement ses idées ; même la partie dissonante de son cerveau se refusait à caqueter *ses je te l'avais bien dit,* car c'était un être blessé qu'il tenait dans ses bras, et ce n'était pas le moment de lui faire la morale. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes sous le regard des deux autres, partagés entre la gêne et le détachement professionnel.

— J'ai essayé, finit-elle par dire. J'ai vraiment essayé... mais j'avais tellement peur.

— T'inquiète pas, répondit Kelly, sans bien saisir ce qu'elle venait de dire. Tu as été là pour moi et maintenant, c'est mon tour de te rendre la pareille.

— Mais... Elle se remit à sangloter et il lui fallut une bonne minute pour se ressaisir. Je ne suis pas ce que tu imagines.

Kelly laissa un sourire s'insinuer dans sa voix tandis qu'il manquait le second avertissement.

— Tu ne sais pas ce que j'imagine, Pammy. Ne t'inquiète pas, vraiment. Il était tellement obnubilé par la fille entre ses bras

qu'il n'avait pas remarqué la présence de Sarah Rosen à ses côtés.

— Pam, si on faisait un petit tour ensemble ? Pam acquiesça et Sarah la conduisit dehors, laissant Kelly face à Sam.

— Vous êtes un *Mensch,* annonça Rosen, satisfait de voir confirmé son diagnostic initial sur le caractère de son hôte. Kelly, quelle est la ville la plus proche possédant une pharmacie ?

— Solomons, je suppose. Ne faudrait-il pas l'hospitaliser ?

— Je laisserai Sarah en décider mais je doute que ce soit nécessaire.

Kelly contempla le flacon, resté dans sa main.

— Bon, je m'en vais envoyer par le fond ces foutues saloperies.

— Non ! s'écria Rosen. Je vais les prendre. Les cachets portent un numéro. La police pourra identifier le lot qui a été détourné. Je vais les mettre en lieu sûr dans mon bateau.

— Bon, alors que fait-on à présent ?

— On attend un peu.

Sarah et Pam revinrent vingt minutes plus tard, main dans la main, comme la mère et la fille. Pam avait relevé la tête, même si ses yeux étaient encore humides.

— Nous avons affaire à une vraie battante, les gars, leur annonça Sarah. Cela fait un mois qu'elle essaye de décrocher, toute seule.

— Elle dit que ce ne sera pas dur, ajouta Pam.

— Et on peut encore faciliter les choses, lui assura Sarah. Elle donna une liste à son mari. Trouve une pharmacie. John, mettez en route votre bateau. Tout de suite.

— Que se passe-t-il ? demanda Kelly, vingt minutes et cinq milles plus tard. Solomons était déjà une ligne brun-vert à l'horizon nord-ouest.

— Le régime est tout simple, en fait. On la soutient avec des barbituriques en diminuant progressivement les doses.

— Vous la droguez pour lui faire décrocher de la drogue ?

— Ouaip, acquiesça Rosen. C'est ainsi qu'on procède. Il faut du temps pour que l'organisme élimine tous les résidus de ses tissus. Le corps devient dépendant de la substance et si l'on

tente un sevrage trop brusque, on risque des effets secondaires indésirables, des convulsions, ce genre de choses. Il arrive parfois que les patients en meurent.

— Quoi ? s'alarma Kelly. Je n'en savais rien, Sam.

— Pourquoi auriez-vous dû le savoir ? C'est notre boulot, Kelly. D'après Sarah, ça ne devrait pas poser de problème. Relax, John. Vous lui donnerez... Rosen sortit la liste de sa poche... ouais, c'est ce que je pensais, du phénobarbital, on en donne pour atténuer les symptômes de sevrage. Écoutez, vous savez piloter un bateau, pas vrai ?

— Ouaip, dit Kelly en se retournant, connaissant déjà la suite.

— Alors, laissez-nous faire notre boulot. D'accord ?

*

L'homme n'avait apparemment pas trop besoin de sommeil, constatèrent les gardes-côtes, à leur grand déplaisir. Avant qu'ils aient eu la chance de récupérer de leurs aventures de la veille, il était déjà debout, buvait du café dans la salle du PC opérationnel, penché à nouveau sur les cartes, dessinant du doigt des cercles qu'il comparait mentalement avec l'itinéraire suivi par le treize mètres.

— Quelle vitesse peut atteindre un voilier ? demanda-t-il à un maître de manœuvre de seconde classe Manuel Oreza maussade et de fort méchante humeur.

— Celui-là ? Pas faramineuse, avec un bonne brise et par mer calme, dans les cinq nœuds, un peu plus si le skipper est habile et expérimenté. La règle empirique est que la vitesse est égale à un virgule trois fois la racine carrée de la longueur à la ligne de flottaison, donc pour celui-ci, entre cinq et six nœuds. Et il espérait bien avoir bluffé le civil avec cet étalage de b-a-ba des connaissances nautiques.

— Il y avait du vent, la nuit dernière, maugréa l'officier.

— Un petit bateau ne va pas plus vite sur une mer agitée, au contraire, ça le ralentit. C'est parce qu'il passe plus de temps à monter et descendre au lieu de tirer droit.

— Alors, comment a-t-il fait pour vous semer ?

— Il ne m'a pas *semé,* que ce soit entendu une bonne fois pour toutes ! Oreza ne savait pas trop d'où sortait ce type ou quelle était au juste sa position hiérarchique, mais il n'aurait jamais accepté ce genre de traitement d'un véritable officier – et jamais un véritable officier ne l'aurait harcelé de la sorte ; un véritable officier aurait écouté et compris. L'officier marinier inspira un grand coup, regrettant pour une fois l'absence d'un gradé pour expliquer les choses. Les civils écoutaient les gradés, ce qui en disait long sur l'intelligence des civils.

— Écoutez, monsieur, c'est vous qui m'avez dit de rester en retrait, non ? Moi, je vous ai prévenu qu'on allait le perdre au milieu de cette pluie, et c'est bien ce qui s'est passé. Les vieux radars dont on est équipé ne valent rien par mauvais temps, et c'est encore pire lorsqu'il s'agit de repérer une cible mobile aussi ridicule qu'un petit dériveur.

— Vous l'avez déjà dit.

Et je continuerai de le répéter jusqu'à ce que tu aies pigé, se retint juste à temps de dire Oreza, interceptant le regard d'avertissement de M. English. Portagee inspira de nouveau un grand coup et consulta la carte.

— Bon, où se cache-t-il, d'après vous ?

— Merde, la baie n'est pas si large, donc cela vous fait deux rives à surveiller. La plupart des maisons ont leur mouillage privé et il y a toutes ces criques. À leur place, j'aurais mis le cap sur une crique. C'est une meilleure planque qu'un appontement, non ?

— Vous êtes en train de me dire qu'il nous a échappé, observa sombrement le civil.

— Sûr et certain, approuva Oreza.

— Trois mois, trois mois de boulot pour en arriver là !

— Ça, j'y suis pour rien, monsieur. Le garde-côte marqua un temps. Écoutez, il a sans doute mis le cap à l'est plutôt qu'à l'ouest, d'accord ? Mieux vaut filer sous le vent que remonter vent debout. C'est le point positif. Le problème, c'est qu'une aussi petite embarcation, on peut toujours la prendre en remorque. Merde, il pourrait aussi bien avoir gagné le Massachusetts à l'heure qu'il est.

— Oh, manquait plus que ça. Il leva les yeux de la carte.

— Monsieur, vous préféreriez que je vous mente ?

— Trois mois !

Il ne pouvait tout bonnement pas l'admettre, songèrent au même moment English et Oreza. Il fallait pourtant bien s'y faire. Il arrivait que la mer prenne une chose, on faisait de son mieux pour fouiller et chercher, la plupart du temps on trouvait, mais pas toujours, et quand on échouait, il fallait bien se résoudre à laisser à la mer sa prise. Aucun homme n'a jamais vraiment réussi à s'y accoutumer mais c'est ainsi que vont les choses.

— Peut-être que vous pourriez réquisitionner une aide par hélicoptère. La Marine en a un paquet à la base de Pax River, remarqua l'adjudant English. En outre, cela les empêcherait d'avoir le gars dans les jambes, un objectif digne de considération, vu tous les embarras qu'il causait à English et à ses hommes.

— On essaye de se débarrasser de moi ? demanda l'intéressé avec un sourire en coin.

— Pardon, monsieur ? répondit English, l'air innocent. Quel dommage, songea l'adjudant, que le type ne soit pas un parfait abruti.

*

Il était dix-neuf heures passées quand Kelly revint s'amarrer. Il laissa Sam descendre avec les médicaments tandis qu'il restait à bord pour jeter des housses sur les instruments et tout ranger pour la nuit. Le retour de Solomons avait été sans histoires. Sam Rosen savait répondre aux questions et Kelly savait lesquelles poser. Tout ce qu'il avait eu besoin de savoir, il l'avait appris lors du trajet aller, et la majeure partie du retour, il l'avait passée seul avec ses pensées, à se demander quoi faire, comment réagir. C'étaient là des questions sans réponses, et s'occuper de la manœuvre et du bateau n'avait pas été d'une aussi grande aide qu'il l'aurait espéré. Il prit même plus de temps que nécessaire à vérifier les amarres, faisant la même chose avec le yacht du chirurgien avant de se décider enfin à rentrer.

*

Le Lockheed DC-130 Hercules croisait largement au-dessus du plafond de nuages, volant à un rythme régulier comme il l'avait fait au cours des 2 354 heures inscrites à son actif depuis qu'il avait quitté l'usine Lockheed de Marietta, Géorgie, quelques années plus tôt. Tout semblait annoncer un vol sans histoire. Dans la spacieuse cabine avant, l'équipage surveillait l'atmosphère limpide et les divers instruments de bord, conformément aux instructions. Les quatre turbopropulseurs ronronnaient avec leur fiabilité coutumière, engendrant une vibration régulière aiguë qui traversait l'épaisseur des sièges confortables à haut dossier et créait des ondes stationnaires circulaires dans les tasses de café en polystyrène expansé. Bref, l'ambiance respirait l'absolue normalité. Mais quiconque aurait vu l'extérieur de la carlingue aurait compris qu'il en allait autrement. L'appareil appartenait au 99e SRC, le 99e escadron de reconnaissance stratégique.

Au-delà des moteurs extérieurs sur chaque aile étaient accrochés de petits avions supplémentaires. Il s'agissait de drones, des avions-robots type 147SC. Conçus à l'origine comme avions-cibles à grande vitesse sous la désignation Firebee-II, ils portaient désormais le nom officieux de « Buffalo Hunter », « chasseur de bisons ». Dans la soute arrière du DC-130E, un second équipage était en train de s'affairer à préparer le largage des deux avions miniatures, après les avoir programmés pour une mission suffisamment secrète pour qu'aucun n'en connaisse avec précision la teneur. C'était inutile. L'essentiel était de dire aux drones quoi faire et quand le faire. Le technicien en chef, un sergent âgé de trente ans, était responsable d'un oiseau portant le nom de code Cody-193[5]. Son poste lui permettait, en se tournant pour jeter un œil par un petit hublot, d'inspecter visuellement son protégé, ce qu'il faisait même s'il n'avait pas vraiment de raison de le faire. Le sergent aimait ces engins comme un gosse aime un jouet particulièrement amusant. Il

[5] Cody comme William Cody, alias Buffalo Bill, le célèbre chasseur de bisons. (N.d.T.)

avait travaillé dix ans sur le programme drones, et sur ce modèle en particulier, qu'il avait téléguidé soixante et une fois. Un record en la matière.

Cody-193 avait des ancêtres prestigieux. Ses fabricants, Teledyne-Ryan à San Diego, Californie, avaient construit le *Spirit of Saint Louis* de Charles Lindbergh, mais la compagnie n'avait pas vraiment réussi à toucher les dividendes de cette page de l'histoire de l'aviation. Se débattant pour décrocher des petits contrats au coup par coup, elle n'avait finalement réussi à trouver son équilibre financier qu'en fabriquant des cibles volantes. Les chasseurs devaient bien s'entraîner à tirer sur quelque chose. Le Firebee avait commencé sa carrière ainsi, comme un avion à réaction miniature dont la mission était de mourir glorieusement sous les coups d'un pilote de chasse – excepté que le sergent n'avait jamais vraiment vu les choses ainsi. Il était un contrôleur de drone et son boulot, estimait-il, était de donner une bonne leçon à ces jeunes aigles qui se pavanaient, en pilotant « son » oiseau de telle manière que leurs missiles ne touchent rien de plus substantiel que des courants d'air. En fait, les pilotes de chasse avaient vite appris à maudire son nom, même si l'étiquette de l'Air Force exigeait qu'ils lui offrent une bouteille de gnôle à chaque tir manqué. Puis, quelques années plus tôt, quelqu'un avait remarqué que si un Firebee était si difficile à descendre par les pilotes américains, il devait en aller de même pour d'autres pilotes qui avaient des raisons plus sérieuses de lui tirer dessus que le concours annuel de Guillaume Tell. Il était par ailleurs bien mieux adapté aux équipages d'appareils de reconnaissance à basse altitude.

Le réacteur du Cody-193 fut allumé à pleine puissance. Toujours suspendu à son pylône, il ajoutait en fait quelques nœuds à la vitesse de son avion porteur. Le sergent jeta un dernier regard sur l'appareil avant de revenir à ses instruments. Soixante et un petits parachutes étaient peints sur le côté gauche de la carlingue, juste devant l'emplanture de l'aile, et avec un peu de chance, d'ici quelques jours, il pourrait en peindre un soixante-deuxième. Même s'il ne connaissait pas au juste la nature précise de la mission, le seul fait de battre le record était un motif suffisant pour qu'il prenne le plus grand

soin à peaufiner son jouet personnel en vue de la partie en cours.

« Sois prudent, petit », murmura le sergent, en libérant le drone. Cody-193 était désormais livré à lui-même.

*

Sarah était en train de cuisiner un dîner léger. Kelly le sentit avant même d'avoir ouvert la porte. Il entra et découvrit Rosen installé dans le séjour.

— Où est Pam ?

— Sarah lui a donné ses médicaments, répondit Sam. Elle devrait dormir à l'heure qu'il est.

— Tout à fait, confirma son épouse en traversant la pièce pour se rendre à la cuisine. Je viens de vérifier. Pauvre petite, elle est tellement épuisée, cela fait un bout de temps qu'elle n'a plus dormi. Elle récupère du sommeil en retard.

— Mais si elle a pris des somnifères...

— John, l'organisme réagit bizarrement à ces substances, expliqua Sam. Il lutte contre, du moins il essaye, en même temps qu'il en devient dépendant. Le sommeil risque d'être son plus gros problème pendant quelque temps.

— Il y a autre chose, annonça Sarah. Elle est absolument terrorisée par quelque chose mais elle refuse de dire quoi. Elle marqua un temps, puis décida que Kelly devait être mis au courant. Elle a subi des violences, John. Je ne l'ai pas interrogée – chaque chose en son temps –, mais quelqu'un lui a fait passer un sale quart d'heure.

— Oh ? Kelly leva les yeux. Comment ça ?

— Je veux dire qu'elle a subi des sévices sexuels, dit Sarah, sur un ton calme et professionnel qui démentait ses sentiments intimes.

— Vous voulez dire qu'elle s'est fait violer ? souffla Kelly, tandis que les muscles de ses bras se tétanisaient.

Sarah acquiesça, incapable de dissimuler son dégoût.

— C'est presque certain. Et sans doute plus d'une fois. Elle porte également des traces de violences physiques sur le dos et les fesses.

— Je n'avais pas remarqué.

— Vous n'êtes pas médecin. Comment avez-vous fait connaissance ?

Kelly le lui dit, se rappelant le regard dans les yeux de Pam et comprenant désormais à quoi elle voulait sans doute échapper. Kelly pesta. Pourquoi ne l'avait-il pas remarqué ? Pourquoi n'avait-il pas remarqué tout un tas de trucs ?

— Donc, elle cherchait à s'évader... je me demande si c'est le même type qui l'a mise aux barbituriques ? demanda Sarah. Charmant bonhomme, en tout cas.

— Vous voulez dire que quelqu'un la tabassait et l'a conduite à se droguer ? Mais pourquoi ?

— Kelly, ne le prenez pas mal... mais il se peut qu'on l'ait forcée à se prostituer. C'est ainsi que les maquereaux contrôlent les filles. Sarah Rosen n'était pas ravie de lui apprendre ça, mais c'était son boulot et Kelly devait le savoir.

— Elle est jeune, jolie, elle a fugué d'une famille à problèmes. Les sévices physiques, la sous-alimentation, tout cela correspond au tableau.

Kelly regardait par terre.

— Mais elle n'est pas comme ça. Je ne comprends pas.

Pourtant, quelque part, il comprenait, se dit-il en y repensant. La façon avec laquelle elle s'était accrochée à lui, l'avait attiré à elle. Quelle était la part du simple talent professionnel et celle des authentiques sentiments humains ? C'était une question à laquelle il n'avait pas envie de faire face. Que convenait-il de faire ? Laisser parler son esprit ? Laisser parler son cœur ? Et que pourraient-ils dire ?

— Elle s'est battue, John. Elle a du cran. Sarah vint s'asseoir en face de Kelly. Elle est à la rue depuis plus de quatre ans, à faire Dieu sait quoi, mais quelque chose en elle refuse de renoncer. Seulement, elle ne pourra pas y parvenir toute seule. Elle a besoin de vous. À présent, j'ai une question. Sarah le fixa, sans ciller. Serez-vous là pour l'aider ?

Kelly releva la tête. Ses yeux bleus avaient la couleur de la glace tandis qu'il cherchait en lui quels étaient ses sentiments véritables.

— Vous deux, cette histoire vous tient vraiment à cœur, hein ?

Sarah but une gorgée de l'apéritif qu'elle s'était préparé. C'était une femme plutôt boulotte, petite, avec des kilos en trop. Ses cheveux bruns n'avaient pas vu le coiffeur depuis des mois. Bref, c'était un peu l'archétype de ces femmes qui, au volant, attisent la haine des chauffeurs mâles. Mais elle s'exprimait avec une passion entêtée, et son intelligence était déjà parfaitement manifeste pour son hôte.

— Avez-vous une idée de la gravité de la situation actuelle ? reprit-elle. Il y a dix ans, les cas d'abus de drogue étaient si rares que ça n'était pas vraiment mon problème. Oh, bien sûr, je savais que ça existait, j'avais lu des articles de Lexington, et de temps en temps, on tombait sur un héroïnomane. Pas tant que ça. Un problème limité aux Noirs, pensaient les gens. Tout le monde s'en fichait plus ou moins. Cette erreur, on la paye aujourd'hui. Au cas où vous n'auriez pas remarqué, ça a changé du tout au tout – et quasiment du jour au lendemain. En dehors du projet sur lequel je travaille, je m'occupe presque à plein temps de gosses ayant des problèmes de drogue. Je n'ai jamais été formée à ça. Je suis une *scientifique,* moi, une experte en interactions, une spécialiste des structures chimiques, de la conception de nouvelles substances aux actions bien précises – mais aujourd'hui, je dois consacrer pratiquement tout mon temps à un travail de clinicien, à essayer de maintenir en vie des gosses qui devraient être en âge d'apprendre juste à boire une bière alors que leur organisme est déjà bourré de saloperies chimiques qui n'auraient jamais dû passer la porte d'un putain de laboratoire !

— Et ça ne va faire qu'empirer, nota Sam, lugubre. Sarah acquiesça.

— Oh oui. La prochaine grande étape, c'est la cocaïne. Elle a besoin de vous, John, répéta-t-elle en se penchant. C'était comme si elle s'était entourée d'un cumulus bourré d'énergie électrique.

— Vous avez foutrement intérêt à être là pour la soutenir, mon garçon. Vous avez intérêt ! Quelqu'un lui a refilé une main

vraiment merdique, mais elle a décidé de se battre. C'est une vraie personne qui est là.

— Oui, m'dame, dit Kelly, humblement. Il leva les yeux et sourit, toute confusion disparue. Au cas où vous vous inquiéteriez, j'avais déjà pris ma décision il y a un certain temps.

— Parfait. Sarah eut un bref hochement de tête.

— Je fais quoi, d'abord ?

— Avant tout, il lui faut du repos, de la bonne nourriture, et du temps pour éliminer les barbituriques de son organisme. Nous allons la soutenir avec du phénobarbital, juste au cas où elle aurait des problèmes de sevrage – mais je ne pense pas. Je l'ai examinée pendant que vous étiez partis. Son problème physique est moins un problème de dépendance que d'épuisement et de sous-alimentation. Il faudrait déjà qu'elle reprenne quelques kilos. Elle devrait relativement bien tolérer le sevrage si on lui fournit d'autres moyens de la soutenir.

— Vous voulez parler de moi ? demanda Kelly.

— En grande partie, oui. Elle tourna les yeux vers la porte de la chambre, restée ouverte, et poussa un soupir, laissant échapper sa tension. Enfin, compte tenu de son état, le phénobarbital va sans doute l'assommer jusqu'à la fin de la nuit. Demain matin, on commencera à l'alimenter, lui faire faire de l'exercice. Mais pour l'heure, annonça Sarah, nous pouvons nous alimenter, nous aussi.

La conversation du dîner porta délibérément sur d'autres sujets et Kelly se surprit à broder longuement sur la qualité des fonds de la baie de Chesapeake, enchaînant pour indiquer les meilleurs sites de pêche selon lui. Il fut bientôt décidé que ses visiteurs resteraient jusqu'au lundi matin. La discussion se prolongea et il n'était pas loin de dix heures lorsqu'ils sortirent de table. Kelly débarrassa, puis regagna sans bruit sa chambre, notant la respiration paisible de Pam.

*

Tout juste trois mètres quatre-vingt-dix de long pour un poids d'à peine plus de deux tonnes – dont près de la moitié en kérosène – le Chasseur de bisons piqua vers le sol en accélérant

à partir d'une vitesse initiale de cinq cents nœuds. Son calculateur de navigation, fabriqué par Lear-Siegler, surveillait les paramètres temps et altitude dans une mesure très limitée. Le drone était programmé pour suivre un plan de vol bien précis, laborieusement prédéterminé par des systèmes qu'on jugerait par la suite ridiculement primitifs. Cela mis à part, Cody-193 était une bête racée. Son profil était aussi remarquable que celui d'un requin bleu, avec son nez en saillie et l'entrée d'air inférieure en guise de bouche – du reste, on le décorait souvent de rangées de dents agressives. En l'occurrence, on lui avait appliqué un schéma de peinture expérimental – ventre blanc uni, un camouflage vert et brun sur le dessus – censé le rendre plus difficile à détecter tant du sol que du ciel. L'engin était également furtif – même si le terme n'avait pas encore été inventé. Des couches de RAM – matériau absorbant les ondes radar – étaient intégrées à la surface des ailes et les prises d'air étaient munies de volets pour atténuer l'écho radar des pales de turbine.

Cody-193 traversa la frontière entre Laos et Viêt-Nam à 11 : 48 : 38, heure locale. Descendant toujours, il fit un premier palier à cinq cents pieds d'altitude et vira vers le nord-est, volant un peu plus lentement à cause de l'air, plus dense près du sol. La faible altitude et la taille réduite de l'engin en faisaient une cible difficile, mais pas impossible, que repérèrent les positions avancées du réseau de défense aérienne dense et perfectionné dont disposaient les Nord-Vietnamiens. Le drone fila droit vers une double batterie de canons de 37 mm que ses servants réussirent à faire pivoter assez vite pour tirer une vingtaine de balles, dont trois passèrent à moins de trente centimètres mais sans le toucher. Cody-193 ne détecta rien, ne broncha pas, ne chercha pas à éviter le tir. Aveugle et sans cerveau, il poursuivit sa route, suivant son plan de vol à la manière d'un train miniature qui tourne obstinément autour du sapin de Noël tandis que son nouveau propriétaire prend son petit déjeuner dans la cuisine. En fait, il était surveillé. Très loin de là, un EC-121 « Warning Star » suivait Cody-193 grâce à la balise radar codée installée au sommet de sa dérive verticale.

— Continue de foncer, petit, murmura un commandant, l'œil vissé sur son écran radar. Il était au fait de la mission, de son importance, et de la raison pour laquelle nul autre que lui ne devait en connaître la teneur. Étalée près de lui, il y avait une feuille extraite d'une carte topographique. Le petit avion téléguidé tourna au nord à l'endroit prévu de sa trajectoire, descendant à trois cents pieds dès qu'il eut trouvé la bonne vallée, remontant le cours d'un petit affluent. Au moins les types chargés de la programmation connaissaient-ils leur boulot, se dit le commandant.

193 avait maintenant brûlé le tiers de kérosène et il consommait très vite le reste en volant à basse altitude, filant ainsi au-dessous de la crête des collines invisibles de part et d'autre. Les programmeurs avaient fait de leur mieux, pourtant il y eut une chaude alerte quand une rafale de vent le fît dévier vers la droite avant que son pilote automatique n'ait eu le temps de réagir, de sorte qu'il s'en fallut d'une petite vingtaine de mètres qu'il ne percute un arbre d'une hauteur supérieure à la moyenne. Deux miliciens se trouvaient sur cette crête et le canardèrent au fusil, mais là encore, les balles le manquèrent. L'un des deux hommes dévalait déjà la colline pour téléphoner mais son compagnon lui cria que c'était inutile, tandis que 193 poursuivait sa course aveugle. Le temps que le coup de fil parvienne à destination, l'ennemi aurait depuis longtemps disparu et, de toute façon, ils avaient fait leur devoir en tirant dessus. Il se demanda bien où avaient pu atterrir leurs projectiles mais il était un peu tard pour s'en préoccuper.

*

Le colonel Robin Zacharias de l'USAF traversait la poussière de ce qu'en d'autres temps et en d'autres circonstances, on aurait pu appeler un terrain de manœuvres, mais il n'était pas question de manœuvres ici. Prisonnier depuis plus de six mois, il affrontait chaque journée comme un combat, en butte à un désespoir plus noir et plus profond que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Abattu lors de sa quatre-vingt-neuvième mission, alors qu'il s'apprêtait à faire demi-tour, une mission

entièrement couronnée de succès dont la fin sanglante n'était due qu'à la malchance. Mais le pire, c'est que son « ours », son équipier, était mort. Et c'était sans doute lui le plus chanceux, songeait le colonel en traversant la cour de terre battue, poussé sans ménagement par deux nabots avec des fusils. Il avait les bras ligotés dans le dos, les chevilles entravées parce que, bien qu'armés, ils avaient quand même peur de lui, et malgré cela, il était encore surveillé par des types dans les miradors. *Faut-il qu'ils me trouvent l'air terrifiant, ces bougres de macaques,* se dit le pilote de chasse.

Zacharias pour sa part ne se sentait pas vraiment dangereux. Son dos était encore blessé des suites de son éjection. Il avait heurté le sol en bien piteux état et ses efforts pour éviter la capture avaient été symboliques, cent bons mètres parcourus en l'espace de cinq minutes, pour tomber dans les bras de la patrouille armée qui avait mis son zinc en pièces.

Et c'est là que les sévices avaient commencé. Après avoir été exhibé dans trois villages successifs, lapidé et couvert de crachats, il avait finalement échoué ici. Où diable cela pouvait-il être ? On voyait des oiseaux de mer. Peut-être était-il près de la côte. Mais le souvenir du mémorial de Salt Lake City, situé à quelques pâtés de maisons du domicile de son enfance, lui rappelait que les mouettes n'étaient pas seulement des oiseaux marins. Au cours des mois précédents, il avait enduré toutes sortes de sévices physiques ; or, les mauvais traitements avaient étrangement diminué depuis quelques semaines. Peut-être qu'ils commençaient à se lasser. Et peut-être que le Père Noël existait vraiment, songea-t-il, tête basse. Sa détention ne lui procurait guère de réconfort. Il y avait bien d'autres prisonniers mais toutes ses tentatives pour communiquer avec eux avaient échoué. Sa cellule était dépourvue de fenêtre. Il n'avait aperçu que deux visages, dont aucun ne lui était familier. À deux reprises, il avait fait mine de saluer ses compagnons d'infortune mais tout ce qu'il y avait gagné avait été d'être jeté au sol et bastonné par un de ses gardes. Les deux hommes l'avaient vu mais n'avaient pas émis un son. Les deux fois, il avait entrevu un sourire, un hochement de tête, c'était le mieux qu'ils pouvaient faire. Il estimait que les deux autres prisonniers

avaient son âge, un grade à peu près équivalent, mais il ne savait rien de plus. Le plus terrifiant, pour un homme qui avait largement eu de quoi être terrifié, c'est que rien dans son instruction ne l'avait préparé à ça. Ce n'était pas le Hilton d'Hanoi où tous les POW, les prisonniers de guerre, étaient censés avoir été regroupés. En dehors de cela, il ne savait rien et l'inconnu pouvait être ce qu'il y avait de plus terrifiant, surtout pour un homme accoutumé, depuis plus de vingt ans, à maîtriser totalement son destin. Son unique consolation, jugeait-il, c'est que la situation ne pouvait pas être pire. Mais là, il se trompait.

— Bonjour, colonel Zacharias, lança une voix de l'autre bout du camp. Il leva les yeux et découvrit un homme plus grand que lui, un Blanc, vêtu d'un uniforme bien différent de celui de ses gardes. L'inconnu s'approcha du prisonnier à grandes enjambées. Il souriait.

— Ça change drôlement d'Omaha, hein ?

C'est à cet instant qu'il entendit un bruit, un faible sifflement aigu, en provenance du sud-ouest. Il se tourna instinctivement – un aviateur doit toujours chercher à repérer visuellement un appareil, d'où qu'il vienne. L'engin apparut une fraction de seconde plus tard, avant même que les gardes aient eu la possibilité de réagir.

Chasseur de bisons, songea Zacharias, figé, en se retournant pour le regarder passer, tête levée, l'observer et fixer le rectangle noir de la fenêtre de l'appareil photo, en priant pour que celui-ci fonctionne. Quand les gardes comprirent ce qu'il faisait, un coup de crosse dans les reins le jeta au sol. Étouffant un juron, il essaya d'encaisser la douleur tandis qu'une paire de bottes venait obscurcir son champ visuel.

— Inutile de vous exciter outre mesure, dit l'autre homme. Il se dirige vers Haiphong pour compter nos navires. Et maintenant, mon ami, si nous faisions plus ample connaissance...

*

Cody-193 poursuivit sa route vers le nord-est, gardant une altitude et une vitesse constantes alors qu'il pénétrait dans la dense ceinture de défense entourant l'unique port important que possédât le Viêt-Nam du Nord. Les appareils photo du Chasseur de bisons enregistrèrent la présence de plusieurs batteries de DCA, de postes d'observation et d'un certain nombre d'individus armés d'AK-47, qui tous essayèrent, au moins symboliquement, de tirer sur le drone. 193 n'avait qu'une chose pour lui, sa petite taille. Du reste, il continua imperturbablement son vol en ligne droite sans changer d'altitude, tandis que ses caméras photo continuaient de tourner, enregistrant les images sur une pellicule de deux pouces un quart. Les seuls projectiles qu'on ne lui tira pas dessus furent des missiles sol-air : il volait trop bas.

— Fonce, bébé, fonce ! dit le commandant, à trois cents kilomètres de là. À l'extérieur, les quatre moteurs à piston du *Warning Star* s'époumonaient pour maintenir l'appareil à l'altitude lui permettant de surveiller la progression du drone. Ses yeux étaient rivés sur l'écran de verre plat, suivant la progression du spot clignotant de la balise radar. D'autres contrôleurs surveillaient la position d'autres appareils américains également en visite au-dessus du territoire ennemi. Ils restaient en communication constante avec RED CROWN, « Couronne rouge », le bâtiment de la Navy, chargé de gérer les opérations aériennes depuis la façade maritime.

— Vire à l'est, petit... maintenant !

Pile à l'instant prévu, Cody-193 vira sec sur la droite pour raser, un peu plus bas et à la vitesse de 500 nœuds, les docks du port de Haiphong, une centaine de balles traçantes à ses trousses. Dockers et marins des divers bâtiments levèrent les yeux, partagés entre curiosité et irritation, mais pas trop rassurés par tout cet acier qui leur volait au-dessus de la tête.

— Oui ! s'écria le commandant, assez fort en tout cas pour que le sergent installé à sa gauche lève les yeux avec irritation. On était censé garder son calme, ici. Il pressa la palette de son micro pour s'adresser à RED CROWN.

— Cody-un-neuf-trois bingo.

— Roger, bien copié bingo pour un-neuf-trois, fut la réponse indiquant que le message avait été bien reçu. C'était un usage impropre du mot de code « bingo » qui signifiait normalement qu'un appareil allait être à court de carburant mais le terme était si galvaudé qu'il offrait un camouflage idéal. Le matelot à l'autre bout de la ligne prévint aussitôt l'équipage d'un hélicoptère en attente circulaire de se réveiller.

Le drone s'éloigna de la côte à l'heure prévue, poursuivant son vol à basse altitude durant quelques kilomètres encore avant son ultime ascension, utilisant ses dernières livres de kérosène pour gagner la position préprogrammée sur son plan de vol, trente kilomètres au large, où il se mit à décrire des cercles. Dès lors, un autre répéteur entra en service, celui-ci calé sur la fréquence radar des bâtiments de guet de la Marine américaine. L'un d'eux, le destroyer *Henry B. Wilson*, prit note de la présence de la cible prévue à l'heure et au site prévus. Ses techniciens des missiles profitèrent de l'occasion pour lancer un exercice de simulation d'interception mais ils durent couper leurs radars d'illumination au bout de quelques secondes car cela rendait les chiens de garde nerveux.

Tournant à cinq mille pieds, un peu moins de quinze cents mètres, Cody-193 finit par épuiser ses dernières gouttes de carburant et se transforma en planeur. Quand sa vitesse eut décru à la valeur assignée, des boulons explosifs firent sauter un capot protecteur et un parachute se déploya. L'hélicoptère de l'aéronavale était déjà à poste et la corolle blanche faisait un objectif idéal. Le drone ne pesait qu'à peine plus de sept cents kilos désormais, le poids de huit hommes. Le vent et la visibilité étaient avec eux aujourd'hui. Ils réussirent du premier coup à élinguer le parachute et l'hélico fit aussitôt demi-tour pour regagner l'USS *Constellation*, porte-avions où le drone fut délicatement descendu dans un berceau, achevant ainsi sa soixante-deuxième mission de combat. Avant que l'hélicoptère ait pu trouver son point d'atterrissage sur le pont d'envol, un technicien avait déjà dévissé le couvercle du compartiment photo et extrait de son logement la lourde cassette de pellicule. Il la descendit immédiatement au laboratoire où il la confia à un autre technicien. Le développement ne prit que six petites

minutes et le film encore humide fut séché et confié cette fois-ci à un officier de renseignement. Le résultat était mieux que bon. Le film fut chargé sur deux bobines entre lesquelles se trouvait un dépoli qu'éclairaient par en dessous deux tubes fluorescents.

— Eh bien, lieutenant ? s'enquit un capitaine, d'une voix tendue.

— Une seconde, mon capitaine... Faisant tourner la bobine, il indiqua la troisième image. Voilà notre premier point de référence... là, le numéro deux, pile sur la trajectoire... bien, ici, le point d'inflexion... la descente dans la vallée, le survol de la colline... là, mon capitaine ! Nous avons deux, trois clichés ! Des bons, la position du soleil était idéale, la journée claire – vous savez pourquoi on appelle ces joujoux des Chasseurs de bisons ? C'est...

— Laissez-moi voir ! Le capitaine faillit bousculer son subordonné. Il y avait un homme sur les photos, un Américain, accompagné de deux gardes et un quatrième individu... mais c'était l'Américain qu'il voulait voir.

— Là, mon capitaine. Le lieutenant lui tendit une loupe. On devrait pouvoir en tirer un portrait correct, surtout si vous nous laissez un peu de temps pour travailler le négatif. Comme je disais, ces appareils sont capables de faire la différence entre un homme et une femme...

— Mmmmmmm. Le visage était noir sur le négatif, donc c'était un Blanc. Mais... Merde, je ne vois vraiment pas qui ça peut être.

— Mon capitaine, ça, c'est notre boulot, d'accord ? Il était officier de renseignement. Pas le capitaine. Laissez-nous faire.

— C'est un des nôtres !

— Ça, sans aucun doute, mon capitaine, et pas ce gars-là. Laissez-moi les ramener au labo, ils vont les tirer et les agrandir. Et l'aviation va vouloir jeter un œil sur les clichés du port.

— Ils peuvent attendre.

— Non, mon capitaine, ils ne peuvent pas. Mais il n'en prit pas moins une paire de ciseaux pour découper les photos correspondantes. Le reste de la pellicule fut confié à un premier maître tandis que les deux gradés retournaient au labo. Le vol

de Cody-193 représentait deux mois entiers de travail et le capitaine avait hâte de retirer toute l'information qu'il savait contenue dans ces trois clichés sur un film de deux pouces un quart.

Une heure plus tard, il l'avait. Une heure encore, et il s'envolait pour Danang. Une troisième heure et il prenait un autre avion, direction la base aéronavale de Cubi Point, aux Philippines, vol suivi d'un saut de puce pour la base aérienne de Clark d'où un KC-135 rallierait directement la Californie. Malgré l'heure et l'inconfort des vingt heures de vol, le capitaine réussit à dormir d'un sommeil agité, car il avait résolu un mystère dont la solution pouvait bien changer la politique de son gouvernement.

4

Première lumière

Kelly dormit presque huit heures et fut à nouveau réveille par le cri des mouettes, pour découvrir que Pam n'était plus là. Il sortit et la vit sur le quai, contemplant les eaux, encore lasse, encore incapable de trouver le repos dont elle avait tant besoin. Le calme matinal habituel régnait sur la baie, la surface vitreuse n'était ponctuée que par les rides circulaires des *bluefish*, le loup local, chassant les insectes. Des conditions qui semblaient idéales pour commencer la journée, une douce brise d'ouest sur son visage, et cet étrange silence qui vous permettait de percevoir le grondement d'un moteur de bateau bien avant qu'il ne soit visible. C'étaient ces instants qui vous permettaient d'être seul avec la nature, mais il savait que Pam se sentait simplement toute seule.

Kelly s'approcha d'elle le plus doucement possible et prit délicatement sa taille entre ses mains.

— Bonjour. Elle resta un long moment sans répondre et Kelly ne bougea pas, se contentant de la tenir, à peine, qu'elle sente juste sa présence. Elle portait une de ses chemises et il n'avait pas envie que son contact soit sexuel, uniquement protecteur. Il avait peur de s'imposer à une femme qui n'avait que trop souffert de ce genre d'abus et il n'était pas certain de savoir définir la ligne de démarcation invisible.

— Alors tu sais, maintenant, dit-elle, tout juste assez fort pour briser le silence, incapable de se retourner pour le regarder en face.

— Oui, répondit Kelly sur le même ton calme.

— Qu'en penses-tu ? Sa voix était un murmure douloureux.

— Je ne suis pas certain de saisir, Pam. Kelly sentait le tremblement commencer et il dut résister à l'envie de la serrer plus fort.

— De moi.

— De toi ? Il se permit de se rapprocher un peu, changeant de position jusqu'à ce que ses bras lui encerclent la taille, mais toujours sans serrer. Je pense que tu es belle. Je pense que je suis heureux qu'on se soit rencontrés.

— Mais je me drogue.

— Les deux toubibs disent que t'essaies de décrocher. Moi, ça me suffit.

— Il y a pire. J'ai fait des choses... Kelly l'empêcha de poursuivre.

— Peu m'importe, Pam. J'en ai fait, moi aussi. Et une des choses que tu as faites pour moi m'a beaucoup touché. Tu m'as redonné un but dans l'existence et cela, je n'aurais jamais cru que cela pourrait encore m'arriver. Kelly la serra plus fort. Tout ce que tu as pu faire avant, je m'en fiche. Tu n'es pas toute seule, Pam. Je suis là pour t'aider, si tu m'y autorises.

— Quand tu sauras..., avertit-elle.

— Je suis prêt à courir le risque. Je crois déjà savoir le plus important. Je t'aime, Pam. Kelly s'étonna lui-même.

Il avait eu trop peur pour oser, même dans l'intimité de ses réflexions, formuler une telle idée. C'était par trop irrationnel mais une fois encore, l'émotion prima sur la raison et la raison, pour une fois, se surprit à être d'accord.

— Comment peux-tu dire ça ? demanda Pam. Kelly la fit doucement pivoter et lui sourit.

— Si je le savais ? Peut-être à cause de tes cheveux emmêlés... ou de ton nez qui coule. Il effleura sa poitrine sous la chemise. Non, je crois que c'est à cause de ton cœur. Peu importe ce qu'il y a eu dans ta vie, ton cœur est très bien.

— Tu es sincère, hein ? demanda-t-elle, en fixant son torse. Il s'écoula un long moment, enfin Pam leva les yeux et sourit, et ça aussi, ce fut comme une aube nouvelle. La lumière jaune orangé du soleil levant illumina son visage, souligna ses cheveux blonds.

Kelly essuya les larmes de son visage et l'humidité de ses joues, élimina le peu de doutes qu'il aurait encore pu nourrir.

— Il va falloir qu'on te trouve des habits. Ce n'est pas une façon de se vêtir, pour une dame.

— Qui dit que je suis une dame ?

— Moi.

— J'ai tellement peur !

Kelly l'attira contre sa poitrine.

— C'est très bien d'avoir peur. J'avais tout le temps peur. L'important, c'est de savoir qu'on va y arriver. Ses mains lui massaient le dos de haut en bas. Il n'avait eu aucune arrière-pensée d'ordre sexuel mais il se surprit à être excité jusqu'au moment où il se rendit compte que ses mains étaient en train de caresser des cicatrices laissées par des hommes armés de fouets, de cordes, de ceinturons ou autres accessoires odieux. Alors, il détourna les yeux pour regarder droit vers les eaux et il valait mieux en cet instant qu'elle ne voie pas son visage.

— Tu dois être affamée, dit-il en s'écartant et en la prenant par les mains.

Elle acquiesça.

— Je meurs de faim.

— Je peux arranger ça. Kelly la prit par la main pour la ramener à la casemate. Il appréciait déjà son contact. Ils retrouvèrent Sam et Sarah qui revenaient de l'autre côté de l'île, de retour de leur promenade et de leurs étirements matinaux.

— Comment vont nos deux tourtereaux ? demanda Sarah avec un sourire radieux, parce qu'elle devinait déjà la réponse en les apercevant à cinquante mètres de distance.

— On la saute ! répondit Pam.

— Et ensuite, on en aura deux belles à enfiler, ajouta Kelly, avec un clin d'œil.

— *Quoi ?* s'écria Pam.

— Je parlais des hélices neuves, expliqua Kelly. Pour le bateau de Sam.

— Les enfiler ?

— Les emmancher sur leur arbre, si tu préfères. Il lui sourit, mais elle se demanda si elle devait ou non le prendre au sérieux.

*

— Ça en aura pris, du temps, observa Tony en sirotant un café dans une tasse en carton.

— Où est le mien ? demanda Eddie, que le manque de sommeil rendait irritable.

— Tu m'as dit de foutre dehors ce putain de réchaud, tu te souviens ? Va le chercher.

— Tu crois que j'ai envie d'avoir toute cette merde et cette fumée à l'intérieur ? Y a de quoi s'asphyxier, râla Eddie Morello.

Tony était crevé, lui aussi. Trop crevé pour discuter avec cette grande gueule.

— D'accord, vieux, de toute façon, la cafetière est dehors. Les tasses aussi.

Eddie grommela mais sortit. Le troisième homme, Henry, était en train d'emballer la marchandise et se tenait à l'écart de la discussion. En fait, ça avait marché un peu mieux qu'il ne l'avait escompté ; ils avaient même gobé son histoire concernant Angelo, ce qui avait permis d'éliminer un partenaire potentiel et un problème. Il y avait au bas mot pour trois cent mille dollars de drogue raffinée qu'il finissait de peser et de sceller en sachets de plastique qu'ils revendraient aux dealers. Les choses ne s'étaient pas déroulées exactement comme prévu. Les « quelques heures » de travail envisagées s'étaient en définitive muées en un marathon qui s'était prolongé jusqu'à l'aube, lorsque les trois hommes avaient découvert que la tâche qu'ils payaient d'autres à faire n'était pas aussi facile qu'en apparence. Et les trois bouteilles de bourbon qu'ils avaient amenées n'avaient pas aidé non plus. Cela dit, plus de trois cent mille dollars de bénef au bout de seize heures de boulot, ce n'était pas si mal. Et ce n'était qu'un début. Tucker leur avait simplement donné un avant-goût.

Eddie se tracassait malgré tout des éventuelles retombées dues à l'élimination d'Angelo. Mais il n'était pas question de faire machine arrière, pas après le meurtre, et il avait été contraint de soutenir le plan de Tony. Il grimaça tout en contemplant par un hublot dégagé une île au nord de ce qui avait été jadis un navire. Le soleil se reflétait sur les vitres de ce qui était sans doute un élégant gros yacht à moteur. Ne serait-il pas chouette d'avoir un de ces engins ? Eddie Morello aimait pêcher et peut-être qu'il pourrait ainsi emmener ses gosses, des fois. Ce serait une excellente couverture, non ?

Ou peut-être élever des crabes. Après tout, il savait comment ils se nourrissaient. L'idée suscita chez lui un éclat de rire silencieux, bientôt suivi d'un bref haussement d'épaules. Était-il en sécurité, acoquiné avec ces hommes ? Ils venaient de liquider – *il* venait de liquider – Angelo Vorano moins de vingt-quatre heures plus tôt. Mais Angelo ne faisait pas partie de la bande, Tony Piaggi, oui. Il était leur couverture, leur débouché sur la rue, et cela le rendait sûr – enfin, pour un temps. Aussi longtemps qu'Eddie garderait l'œil ouvert.

— Quelle pièce c'était, à ton avis ? demanda Tucker à Piaggi, histoire d'entretenir la conversation.

— Comment ça ?

— Quand c'était un bateau, ce devait être une cabine, quelque chose comme ça, dit-il en collant la dernière enveloppe avant de la placer dans la glacière. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. Ce qui était la pure vérité.

— La cabine du capitaine, tu crois pas ? demanda Tony. C'était une façon de passer le temps, et il était complètement écœuré après ce qu'ils avaient fait toute la nuit.

— Bien possible, je suppose. Elle est tout près de la passerelle. L'homme se leva, s'étira, en se demandant pourquoi c'était à lui de se taper tout le sale boulot. La réponse était assez évidente. Tony avait été « introduit ». Eddie aurait bien voulu l'être, lui aussi. Mais il ne le serait jamais, pas plus qu'Angelo, songea Henry Tucker, pas mécontent en définitive. Il n'avait jamais fait confiance à Angelo et désormais, il ne serait plus un problème. Un bon point pour ces mecs, en tout cas, c'est qu'ils semblaient être de parole – et ça allait durer, aussi longtemps qu'il serait leur lien avec la matière première, et pas une minute de plus. Tucker ne se faisait aucune illusion. Angelo avait été bien bon de faire le lien avec Tony et Eddie, et la mort d'Angelo avait fait exactement le même effet sur Henry que pourrait avoir la sienne vis-à-vis des deux autres : absolument aucun. Chaque homme avait son utilité, se dit Tucker, en refermant la glacière. Et il fallait bien que les crabes bouffent.

Avec de la veine, ce serait la dernière élimination avant un bout de temps. Tucker ne crachait pas sur la besogne, mais il détestait les complications qui accompagnaient souvent les

assassinats. Un bon bizness devait tourner rondement, sans faire de vagues, et rapporter à tout le monde, comme ça tout le monde était content, même les clients tout au bout de la chaîne. Et pas de doute que cette cargaison les rendrait heureux. C'était de la bonne héroïne asiatique, raffinée scientifiquement et coupée raisonnablement avec des substances non toxiques pour donner aux usagers un flash canon suivi d'une gentille redescente en douceur vers ce réel auquel ils cherchaient à échapper. Le genre de flash qui vous poussait à renouveler l'expérience, et donc à vous retourner vers votre fournisseur, toujours enclin à réclamer un petit supplément pour cette excellente came. Sur le trottoir, elle avait déjà trouvé un nom : « La Douce asiatique ».

Ce qui représentait d'ailleurs un danger, en fournissant un indice à la police, un nom à traquer, des questions précises à poser, mais c'était le risque à courir quand on disposait d'un produit extra ; c'est pour cette raison qu'il avait choisi ses associés pour leur expérience, leurs relations, leur sécurité. De même, le site du laboratoire avait été choisi en tenant compte de la sécurité. Ils disposaient d'une visibilité de près de huit kilomètres et d'une vedette rapide au cas où il faudrait fuir. Certes, il y avait du danger, sans aucun doute, mais la vie était pleine de dangers, et il fallait mesurer le risque à l'aune des gains. Le gain d'Henry Tucker pour moins d'une journée de travail s'élevait à cent mille dollars en liquide, non imposable, et il était prêt à risquer beaucoup pour ça. Il était même prêt à risquer bien plus pour ce que pouvaient apporter les relations de Piaggi, surtout à présent qu'il avait réussi à les intéresser. Bientôt, ils deviendraient aussi ambitieux que lui.

*

Le bateau de Solomons arriva avec cinq minutes d'avance, muni d'hélices neuves. Le couple de médecins n'avait pas dit à Kelly de distraire Pam mais c'était une prescription évidente, compte tenu de ses problèmes. Kelly ramena le compresseur portable sur le quai et le mit en route, puis il expliqua à la jeune femme comment régler le débit d'air en gardant l'œil sur le

manomètre. Ensuite, il prit les clefs dont il allait avoir besoin et les disposa également par terre sur le quai.

— Un doigt, celle-ci, deux doigts, celle-là, et trois doigts, cette dernière, d'accord ?

— D'accord, répondit Pam, impressionnée par la maîtrise professionnelle de Kelly. Il en rajoutait un brin, les autres s'en rendaient bien compte, mais personne n'y voyait rien à redire. Kelly descendit l'échelle et s'enfonça dans l'eau. Le premier boulot était de vérifier le filetage sur chaque arbre d'hélice ; ils lui parurent dans un état correct. Il sortit la main hors de l'eau, un doigt levé et reçut en échange la première clef ; il s'en servit pour dévisser les écrous de fixation, qu'il lui tendit un par un pour qu'elle les récupère. L'ensemble de l'opération de remplacement ne prit qu'un quart d'heure. Il termina de serrer les boulons neufs, puis inséra dans leur logement les nouvelles anodes protectrices. Il prit son temps pour jeter un coup d'œil sur le gouvernail et estima qu'il pourrait tenir jusqu'à la fin de l'année, même si Sam avait intérêt à le surveiller. C'était un soulagement, comme toujours, de ressortir de l'eau pour respirer à nouveau de l'air sans relents de caoutchouc.

— Qu'est-ce que je vous dois ? demanda Rosen.

— Pour quoi ? Kelly ôta son attirail et coupa le compresseur.

— Je paye toujours un homme pour son travail, répondit le chirurgien avec un rien de suffisance.

Kelly ne put s'empêcher de rire.

— Vous savez quoi, si jamais j'ai besoin d'être opéré du dos, j'espère que vous me ferez une faveur. Comment vous appelez ça, dans votre branche ?

— Échange de bons procédés – mais vous n'êtes pas médecin, objecta Rosen.

— Et vous n'êtes pas plongeur. Vous n'êtes pas marin non plus, mais ça, on va y remédier dès aujourd'hui, Sam.

— J'étais le premier de mon escouade ! tonna Rosen.

— Toubib, quand on héritait des gamins à la sortie de l'école de guerre, on leur disait toujours, « c'est très bien, fiston, mais ici, c'est la flotte ». Laissez-moi le temps de ranger mon matériel, et on va voir ce que vous valez aux commandes de cet engin.

— Je parie que je suis meilleur pêcheur que vous, proclama Rosen.

— Si ça continue, ils vont vérifier qui des deux pisse le plus loin, observa Sarah, acide, à l'adresse de Pam.

— Et ça aussi, rit Kelly en regagnant son atelier. Dix minutes plus tard, il s'était lavé et changé pour passer un T-shirt et un jean coupé.

Il monta sur la passerelle et regarda Rosen préparer son bateau au départ. À vrai dire, le chirurgien impressionna Kelly, en particulier par son habileté à manier les bouts.

— La prochaine fois, vous laissez tourner les ventilos quelques instants avant de lancer les moteurs, dit Kelly après que Rosen eut démarré.

— Mais c'est un diesel.

— Première consigne : c'est une bonne habitude à prendre. Le prochain bateau que vous aurez à piloter sera peut-être à essence. La sécurité d'abord, toubib. Ça vous est déjà arrivé de louer un bateau pour les vacances ?

— Oui, bien sûr.

— En chirurgie, vous faites toujours la même chose de la même manière, chaque fois ? demanda Kelly. Même quand vous n'y êtes pas vraiment obligé ?

Rosen hocha la tête, songeur.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Quittez le quai. Kelly agita la main. Rosen obéit, avec pas mal d'habileté, estima le chirurgien. Kelly ne partageait pas son avis :

— Moins de barre, plus de gaz. Vous n'aurez pas toujours de la brise pour vous aider à quitter le bord. Les hélices chassent l'eau, le gouvernail ne fait que la dévier légèrement. On peut toujours compter sur ses moteurs, surtout à petite allure. Et il arrive que la barre casse. Apprenez à faire sans.

— Oui, capitaine, grommela Rosen. C'était comme s'il recommençait son internat et Sam Rosen avait pris l'habitude que les internes lui obéissent au doigt et à l'œil. Quarante-huit piges, songea-t-il, c'est un peu vieux pour être étudiant.

— C'est vous le capitaine. Moi, je ne suis que le pilote. Ce sont mes eaux, Sam. Kelly se retourna vers le pont à coffre, en

contrebas. Ne riez pas, mesdames. Ce sera votre tour ensuite. Alors, soyez attentives ! Puis, plus doucement : Vous vous débrouillez bien, Sam.

Un quart d'heure après, ils dérivaient paresseusement avec la marée, après avoir jeté leurs lignes sous un chaud soleil de vacances. La pêche intéressait modérément Kelly, aussi décida-t-il de prendre le quart sur la passerelle tandis que Sam enseignait à Pam comment fixer à sa ligne un appât. L'enthousiasme de la jeune femme les surprit tous. Sarah s'assura qu'elle était largement tartinée de Coppertone pour protéger son teint pâle et Kelly se demanda si le hâle n'allait pas faire ressortir ses cicatrices. Seul avec ses pensées sur la passerelle, il se demandait quel genre d'homme pouvait violenter une femme. Les paupières plissées, il lorgnait la surface clapotante piquetée de navires. Combien d'individus de ce style étaient dans son champ visuel ? Pourquoi était-on incapable de les distinguer au premier coup d'œil ?

*

Charger le bateau n'était pas difficile. Ils avaient en stock une bonne quantité de produits chimiques, qu'ils devraient réapprovisionner périodiquement, mais Eddie et Tony avaient leurs entrées dans une entreprise de fournitures pharmaceutiques dont le propriétaire avait plus ou moins des liens avec leur organisation.

— Je veux voir, dit Tony tandis qu'ils larguaient les amarres. La manœuvre n'était pas aussi aisée qu'il l'aurait imaginé, car il fallait faufiler leur sept mètres dans les hauts-fonds marécageux, mais Eddie se rappelait à peu près l'endroit exact et les eaux étaient encore limpides.

Tony étouffa un cri.

— Doux Jésus !

— Ça promet d'être une bonne année pour les crabes, nota Eddie, ravi de voir Tony en état de choc. Une bonne façon de se venger, songea-t-il, mais le spectacle n'était agréable pour aucun d'eux. Il y avait déjà un demi-boisseau de crabes sur le corps. Le visage était entièrement recouvert, de même qu'un

bras, et ils voyaient déjà d'autres créatures arriver pour la curée, attirées par l'odeur de pourriture qui se diffusait dans l'eau aussi efficacement que dans l'air : c'est ainsi que la nature faisait sa publicité. Sur terre, Eddie le savait, ce seraient des buses et des corbeaux.

— Qu'est-ce que t'en penses ? Quinze jours, trois semaines, et plus d'Angelo.

— Si jamais quelqu'un...

— Pas grand risque, intervint Tucker sans chercher à y regarder de trop près. Les fonds sont trop hauts pour qu'un voilier s'y hasarde et les canots à moteur n'ont rien à faire dans le coin. Ils ont un chenal large comme une avenue à un demi-nautique plus au sud, la pêche y est meilleure, ce sont eux qui le disent. Je parie que les pêcheurs de crabes n'aiment pas trop le coin non plus.

Piaggi avait du mal à détourner les yeux du spectacle, même si son estomac, lui, s'était déjà retourné. Armés de leurs pinces, les crabes bleus de la baie de Chesapeake étaient en train de mettre en pièces le corps déjà ramolli par les eaux tièdes et les bactéries, petit bout par petit bout, déchirant les chairs avec leurs pinces, saisissant les morceaux avec leurs palpes, et fourrant le tout dans leur bouche étrangement extraterrestre. Il se demanda s'il y avait encore un visage là-dessous, des yeux pour contempler un monde abandonné, mais les crabes le recouvraient et il avait comme l'impression que les yeux avaient été les premiers à servir de festin. Le plus terrifiant, bien sûr, c'était que si un homme pouvait mourir ainsi, alors un autre pouvait subir le même sort, et même si Angelo était déjà refroidi, Piaggi était presque sûr que se débarrasser de vous de la sorte devait être pire encore que la mort. Il aurait volontiers regretté le décès d'Angelo, hormis que c'était le bizness... et qu'Angelo l'avait bien mérité. Il était même regrettable, en un sens, que son horrible destin dût être tenu secret mais ça aussi, c'était le bizness. C'était ainsi qu'on empêchait les flics de découvrir quoi que ce soit. Difficile de prouver un meurtre sans corps, or ils venaient de trouver, par accident, le moyen de dissimuler un certain nombre de meurtres. Le seul problème était d'amener les corps jusqu'ici – et sans dévoiler à des tiers

leur méthode car les gens parlent, se dit Tony Piaggi, tout comme Angelo avait parlé. Une chance encore qu'Henry l'ait découvert.

— Qu'est-ce que vous diriez d'une bonne tourte au crabe quand on sera revenus en ville ? lança Eddie Morello en rigolant, juste pour voir s'il arrivait à faire gerber Tony.

— Merde, tirons-nous d'ici, répondit tranquillement Piaggi, en se rasseyant. Tucker remit des gaz pour les faire sortir des marais et regagner les eaux fibres de la baie.

Il fallut deux ou trois minutes à Piaggi pour que la vision s'efface de son esprit et il espérait pouvoir oublier l'horreur pour ne se rappeler que l'efficacité de leur méthode d'élimination. Après tout, ils auraient peut-être à y recourir encore. Peut-être que d'ici quelques heures, il verrait l'humour de la chose, se dit Tony en lorgnant la glacière. Sous la quinzaine de bidons de *National Bohemian,* il y avait une couche de glace sous laquelle étaient planqués vingt sachets scellés d'héroïne. Au cas improbable où ils se feraient intercepter, il y avait bien peu de chance qu'on regarde plus loin que la bière, le vrai carburant qui faisait marcher les navigateurs de la Baie. Tucker avait mis cap au nord ; les autres apprêtèrent leurs filets comme s'ils essayaient de trouver un bon site pour taquiner le loup de la Chesapeake.

— C'est la pêche à l'envers, observa Morello après un moment, puis il éclata d'un rire si bruyant que Piaggi l'imita.

— File-moi une bière ! commanda Tony entre deux rires. C'était lui le chef et il méritait le respect.

*

Les idiots, se dit Kelly, à voix basse. Ce sept mètres filait trop vite, trop près des autres bateaux de pêche. Il risquait d'intercepter quelques lignes et, en tout cas, son sillage allait déranger les autres navires. C'était contraire aux usages maritimes, usages que Kelly prenait toujours soin d'observer. Il n'était que trop facile de... Merde, même le mot « facile » était excessif. Tout ce que vous aviez à faire, c'était vous acheter un bateau et vous aviez le droit de naviguer avec. Sans examen,

sans rien. Kelly trouva les jumelles 7 × 50 de Rosen et les braqua sur le bateau qui s'apprêtait à les croiser. Trois connards, dont un levait une boîte de bière en un salut narquois.

— Dégage, tête de nœud, murmura-t-il en réponse. Des crétins en bateau, avec leur bière, déjà sans doute à moitié pintes, et il n'était même pas onze heures du matin. Il les regarda avec insistance et fut vaguement satisfait de ne pas les voir passer à moins de cinquante mètres. Il nota le nom : *Henry VIII*. Si jamais il retombait dessus, il faudrait qu'il pense à se tenir à l'écart.

— J'en ai un ! s'écria Sarah.

— Gaffe ! Une vague de sillage nous arrive par tribord ! Elle arriva une minute plus tard, faisant rouler le gros Hatteras de vingt degrés de part et d'autre de la verticale.

— Voilà, dit Kelly en regardant les trois autres, ce que j'appelle ne pas savoir se conduire en mer !

— Bien compris ! répondit Sam.

— Je l'ai toujours, annonça Sarah. Kelly constata qu'elle travaillait sa prise avec un art consommé. Et c'est un gros !

Sam saisit l'épuisette et se pencha par-dessus le bastingage. Un instant après, il se redressait. L'épuisette contenait un loup qui se tortillait, une prise de treize ou quatorze livres. Il renversa l'épuisette dans un seau rempli d'eau où le poisson pourrait tranquillement mourir. Kelly trouvait ça cruel mais enfin, ce n'était qu'un poisson, et il avait vu pire.

Pam se mit à pousser des cris peu après, quand sa ligne se tendit. Sarah reposa sa canne sur son support et vint lui donner des conseils. Kelly observa. L'amitié entre Pam et Sarah était aussi remarquable que celle qui s'était nouée entre lui et la fille. Peut-être Sarah prenait-elle la place d'une mère qui n'avait pas su lui témoigner son affection – son affection ou autre chose. Insouciante, Pam réagissait bien aux avis et aux conseils de sa nouvelle amie. Kelly les regardait avec un sourire que Sam surprit et lui rendit. Pour elle, c'était une découverte, et elle trébucha à deux reprises en ferrant le poisson. Là encore, Sam mania l'épuisette pour récupérer cette fois un bleu de huit livres.

— Remets-le à la flotte ! conseilla Kelly. Ils ont un goût dégueulasse !

Sarah leva les yeux. Rejeter sa première prise ? Vous êtes quoi, un nazi ? Est-ce que vous avez du citron, chez vous, John ?

— Bien sûr, pourquoi ?

— Pour vous montrer ce qu'on peut faire d'un *blue fish*, voilà pourquoi. Elle murmura quelque chose à l'oreille de Pam, provoquant son rire. Le bleu échoua dans le même seau et Kelly se demanda comment le loup et lui allaient s'entendre.

*

Memorial Day, le jour des Morts au champ d'honneur, songea Dutch Maxwell en descendant de sa voiture officielle au Cimetière national d'Arlington. Pour beaucoup, ce dernier dimanche de mai ne signifiait que le jour d'une course de cinq cents miles à Indianapolis, ou bien un jour férié, ou encore la date traditionnelle d'ouverture de la saison estivale sur les plages, comme pouvait en témoigner la circulation relativement fluide dans les rues de Washington. Mais pas pour lui ni pour ses compagnons. Ce jour était leur jour, un moment pour se rappeler les camarades tombés quand d'autres avaient des préoccupations différentes, à la fois plus et moins personnelles. L'amiral Podulski descendit avec lui et tous deux s'avancèrent avec lenteur, en rompant le pas, comme il sied à des amiraux. Le fils de Casimir, le sous-lieutenant Stanislas Podulski, n'était pas là, et il n'y serait sans doute jamais. Son A-4 avait été abattu par un missile surface-air, lui avait dit le rapport officiel, quasiment une frappe directe. Le jeune pilote avait sans doute été trop distrait pour le remarquer avant peut-être l'ultime seconde, quand sa voix avait lancé son ultime épithète de dégoût sur le canal « réservé ». Peut-être que l'une des bombes qu'il transportait avait explosé à l'unisson. En tout cas, le petit bombardier d'assaut s'était volatilisé dans un nuage graisseux de noir et de jaune, laissant bien peu de débris ; en outre, l'ennemi ne faisait pas d'efforts excessifs pour respecter les dépouilles des aviateurs abattus. Et c'est ainsi que le fils d'un brave s'était vu dénier l'honneur de reposer avec ses camarades.

Ce n'était pas une chose dont parlait Cas. Podulski gardait ça pour lui.

Le contre-amiral James Greer était à sa place, comme les deux années précédentes, à une cinquantaine de mètres de l'allée pavée, en train de déposer une gerbe de fleurs près du drapeau, devant la pierre tombale de son fils.

— James ? dit Maxwell. Son cadet se tourna et salua ; il aurait voulu sourire pour témoigner sa gratitude pour leur amitié en un jour tel que celui-ci, mais il en était incapable. Tous avaient revêtu leur uniforme bleu marine car il était empreint d'une sorte de solennité. Les galons dorés sur leurs manches resplendissaient au soleil. Sans un mot, les trois hommes se mirent en rang devant la tombe de Robert White Greer, lieutenant du corps des Marines des États-Unis, et firent un salut impeccable. Chacun se souvenait d'un jeune homme qu'ils avaient jadis fait sauter sur leurs genoux, qui faisait du vélo à la base navale de Norfolk et à la base aérienne de Jacksonville, en compagnie des fils de Cas et de Dutch. Qui avait grandi pour devenir un jeune homme vigoureux et fier, toujours présent pour accueillir son père quand leur bâtiment revenait au port, et qui ne parlait que de marcher sur ses pas, mais pas de trop près, un jeune homme dont la chance n'avait pas su se montrer à la hauteur, ce jour-là, soixante-quinze kilomètres au sud-ouest de Danang. Chacun d'eux savait, mais sans jamais le dire, que la malédiction de leur métier était d'attirer leurs fils à leur tour, en partie par respect pour l'image du père, en partie par amour de la patrie, cet amour qu'on leur avait inculqué, mais surtout par amour pour leur prochain. De même que chacun des hommes présents ici au garde-à-vous avait pris ses risques, Bobby Greer et Stas Podulski avaient pris les leurs. Simplement, la chance n'avait pas souri à deux de leurs trois enfants.

Greer et Podulski se disaient aussi que tout cela avait eu son importance, que la liberté avait un prix, un prix que certains devaient payer, autrement il n'y aurait ni drapeau, ni Constitution, ni jour férié dont les gens après tout avaient bien le droit d'ignorer la signification. Mais dans l'un ou l'autre cas, ces paroles informulées sonnaient creux. Le mariage de Greer

s'était brisé, en grande partie à cause du chagrin causé par la mort de Bobby. La femme de Podulski ne serait plus jamais la même. Même si chacun des hommes avait d'autres enfants, le vide créé par la perte d'un seul était comme une faille à jamais impossible à combler et, pour autant qu'ils pouvaient s'avouer que oui, cela en valait le prix, nul homme capable de trouver une raison à la mort d'un enfant ne pouvait véritablement mériter le nom d'homme, et leurs vrais sentiments étaient renforcés par cette même humanité qui les avait poussés à une vie de sacrifice. C'était d'autant plus vrai que chacun nourrissait à l'égard de la guerre des sentiments que les plus aimables qualifieraient de « doutes », et que pour leur part, ils qualifiaient autrement, mais uniquement entre eux.

— Tu te rappelles le jour où Bobby avait sauté dans la piscine pour récupérer la petite-fille de Mike Goodwin... en lui sauvant la vie ? demanda Podulski. Je viens de recevoir un mot de Mike. Eh bien, la petite Amy a eu des jumelles, la semaine dernière. Elle a épousé un ingénieur de Houston, il bosse pour la NASA.

— Je ne savais pas qu'elle était mariée. Quel âge a-t-elle, maintenant ? demanda James.

— Oh, ça doit lui faire dans les vingt... vingt-cinq ans ? Tu te souviens, ses taches de rousseur, comment elles se multipliaient au soleil, à Jax ?

— La petite Amy, répéta doucement Greer. Comme ça pousse... Peut-être qu'elle ne se serait pas noyée, après tout, en ce jour torride de juillet, mais c'était un souvenir de plus attaché à son fils. *Une vie sauvée, trois peut-être ?* C'était quelque chose, ça, non ? se demanda Greer.

Les trois hommes se retournèrent et quittèrent la tombe sans un mot, pour regagner l'allée à pas lents. Là, ils durent s'arrêter. Un cortège funèbre gravissait la colline, les soldats du 3e régiment d'infanterie, la « Vieille Garde » rendant gravement les honneurs, pour porter en terre un autre homme. Les amiraux se mirent à nouveau au garde-à-vous pour saluer le drapeau recouvrant le cercueil et l'homme qu'il contenait. Le jeune lieutenant qui commandait le détachement fit de même. Il vit que l'un des officiers généraux portait le ruban bleu pâle de

la Médaille d'Honneur et la raideur de son geste traduisait la profondeur de son respect.

— Et voilà, un de plus, remarqua Greer avec une calme amertume après le passage du convoi. Dieu du ciel, pourquoi devons-nous ensevelir tous ces gosses ?

— Payer tous les prix, porter tous les fardeaux, affronter toutes les épreuves, soutenir tous les amis, s'opposer à tous les ennemis..., cita Cas. Ça ne remonte pas à si longtemps, non ? Mais quand l'heure est venue de mettre cartes sur table, où étaient-ils passés, ces salauds ?

— Les cartes, c'est nous qui en tenons lieu. Cas, observa Dutch Maxwell. La table, elle est ici.

Des hommes ordinaires auraient versé une larme, mais ces hommes-là n'étaient pas ordinaires. Chacun d'eux embrassa du regard le terrain parsemé de pierres blanches. Ce terrain jadis avait été la pelouse de la propriété de Robert E. Lee – la maison se dressait encore au sommet de la colline – et son choix pour y installer le cimetière traduisait le geste cruel d'un gouvernement qui s'était senti trahi par cet officier. Et pourtant, en définitive, Lee avait légué la maison de ses ancêtres à la mémoire de ces hommes qu'il avait tant aimés. C'était bien l'ironie la plus douce de cette journée, songea Maxwell.

— Comment ça se présente, là-bas dans la vallée, James ?

— Ça pourrait être mieux, Dutch. J'ai reçu l'ordre de nettoyer la baraque. Je vais avoir besoin d'un sacré balai.

— T'as eu des détails sur l'opération VERT BUIS ?

— Non. Greer se tourna et esquissa son premier sourire de la journée. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était déjà ça, se dirent les autres. Est-ce vraiment nécessaire ?

— On aura sans doute besoin de ton aide.

— En sous-main ?

— Tu es au courant de ce qui est arrivé à CHEVILLE OUVRIÈRE, intervint Casimir Podulski.

— Ils ont eu une sacrée chance de s'en sortir, reconnut Greer. On a dû jouer serré, hein ?

— Tu l'as dit.

— Dis-moi au juste ce qu'il vous faut. Vous aurez tout ce que je pourrai trouver. Tu fais un boulot d'indice « trois », Cas ?

— Exact. Tout dossier dont le code se terminait par un trois indiquait qu'il émanait du service de planification des opérations, et Podulski était doué pour ça. Ses yeux brillaient avec le même éclat que les Ailes d'or de son insigne au soleil matinal.

— Bien, observa Greer. Puis se tournant vers son autre compagnon : Et que fait le petit Dutch ?

— Il vole pour Delta Airlines, à présent. Copilote, il finira capitaine un de ces quatre et je serai grand-père d'ici un mois à peu près.

— Vrai ? Félicitations, mon vieux.

— Je ne lui en veux pas d'avoir abandonné l'uniforme. Au début, oui, mais plus maintenant.

— Comment déjà s'appelait le SEAL qui est allé le récupérer ?

— Kelly. Il a raccroché, lui aussi, dit Maxwell.

— Tu aurais dû lui faire avoir la Médaille, Dutch, remarqua Podulski. J'ai lu la citation. Il s'en est vraiment fallu d'un cheveu.

— Je lui ai obtenu une promotion. La Médaille, ce n'était pas possible. Maxwell hocha la tête. Pas pour le sauvetage d'un fils d'amiral, Cas. Tu connais la politique.

— Ouais. Podulski regarda le haut de la colline. Le cortège s'était arrêté et les hommes déchargeaient le cercueil de l'affût de canon. Une jeune veuve contemplait la fin du séjour terrestre de son mari. Ouais, je suis au courant de la politique.

*

Tucker fit monter le bateau dans sa cale. Le hors-bord facilitait la tâche. Il coupa le moteur, saisit les amarres qu'il attacha rapidement. Tony et Eddie sortirent la glacière tandis que Tucker récupérait le reste de l'équipement avant de jeter quelques bâches sur l'embarcation et rejoindre ses compagnons sur le parking.

— Eh bien, c'était plutôt facile, remarqua Tony. La glacière était déjà à l'arrière du break Ford Country Squire.

— À votre avis, qui a gagné la course, aujourd'hui ? demanda Eddie. Ils avaient oublié d'emporter une radio pour leur sortie en mer.

— J'avais parié cent sacs sur Foyt, histoire de me marrer.

— Pas sur Andretti ? s'étonna Tucker.

— C'est le régional de l'étape, mais il a pas de pot. Parier, c'est une affaire sérieuse, remarqua Piaggi. Angelo, c'était du passé désormais, et la méthode employée pour l'éliminer avait après tout quelque chose d'amusant, même s'il ne pensait pas de sitôt remanger de la tourte au crabe.

— Bon, dit Tucker, vous savez où me trouver.

— T'auras ton fric, dit Eddie, sans qu'on lui ait rien demandé. Fin de semaine, à l'endroit habituel. Il marqua un temps. Et si jamais la demande s'accroît ?

— J'ai de quoi tenir, lui assura Tucker. Je peux t'obtenir tout ce que tu voudras.

— Merde, mais tu t'approvisionnes où ? demanda Eddie, insistant encore.

— Angelo aurait bien voulu le savoir, lui aussi, tu te souviens ? Messieurs, si je vous le disais, vous n'auriez plus besoin de moi, pas vrai ?

Tony Piaggi sourit.

— Tu nous fais pas confiance ?

— Bien sûr que si. Tucker souriait également. Je vous fais confiance pour fourguer la marchandise et partager l'argent avec moi.

Piaggi hocha la tête avec approbation.

— J'aime les partenaires intelligents. Continuez comme ça. C'est mieux pour nous tous. Vous avez un banquier ?

— Pas encore, on n'a pas trop eu le temps d'y réfléchir, mentit Tucker.

— Eh bien, commence à réfléchir, Henry. On peut vous aider à arranger tout ça, avec une banque à l'étranger. Un plan sûr, compte numéroté, tout le tremblement. Vous pourrez demander à quelqu'un de confiance de retirer le fric. Rappelez-vous, ils peuvent remonter la filière si vous n'êtes pas prudent. Et ne faites pas trop la belle vie. On a perdu pas mal d'amis comme ça.

— Je prends pas de risques, Tony. Piaggi hocha la tête.

— Excellent raisonnement. Il faut toujours être prudent dans ce métier. Les flics commencent à devenir malins.

— Pas encore assez.

Pas plus que ses partenaires, tout bien considéré, mais chaque chose en son temps.

5

Engagements

Le colis arriva, accompagné d'un capitaine passablement désorienté par le décalage horaire, au quartier général du renseignement de la Navy, à Suitland, Maryland. Les experts de photo-interprétation du service reçurent le renfort de spécialistes dépêchés du 1 127e groupe d'action sur le terrain de l'Air Force, à Fort Belvoir. L'ensemble du traitement prit vingt heures mais en définitive, les clichés du Chasseur de bisons étaient d'une qualité peu commune et l'Américain au sol avait fait ce qu'il était censé faire : lever la tête et fixer l'engin téléguidé de reconnaissance qui le survolait.

— Le pauvre vieux a dû payer le prix, observa un sous-officier de la Navy à son pendant de l'Air Force. Juste derrière l'Américain, la photo montrait un soldat nord-vietnamien, le fusil levé, crosse en bas.

— J'aimerais bien te croiser dans une rue sombre, mon petit salaud.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Le sergent de carrière de l'Air Force superposa au cliché une photo d'identité.

— Vu la ressemblance, je serais prêt à parier dessus. Les deux spécialistes du renseignement trouvaient bizarre d'avoir une si maigre collection de documents d'archives à comparer avec ces clichés, mais qui que soit celui qui avait lancé l'hypothèse, il avait vu juste. L'un des sujets correspondait. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que la série de photos en leur possession étaient celles d'un homme mort.

*

Kelly la laissa dormir, content de voir qu'elle y parvenait sans aucune aide chimique. Il s'habilla, sortit et fit deux tours de son île au pas de course – la circonférence était de douze cents

mètres environ – pour suer un bon coup dans l'air calme du matin. Sam et Sarah, lève-tôt eux aussi, lui rentrèrent dedans alors qu'il décompressait sur le quai d'embarquement.

— Le changement en vous est également remarquable, observa-t-elle. Elle marqua une pause prolongée. Et comment était Pam, cette nuit ?

La question provoqua chez Kelly un brutal silence, suivi d'un *quoi ?* étonné.

— Oh, merde, Sarah... Sam détourna les yeux et faillit éclater de rire. Son épouse devint presque aussi cramoisie que le soleil de l'aube.

— Elle m'a persuadée de ne pas lui donner de médicaments, hier soir, expliqua Sarah. Elle était un peu nerveuse, mais elle voulait essayer et je me suis laissé convaincre. C'est simplement ce que je voulais dire, John. Désolée.

Comment expliquer la nuit passée ? Au début, il avait eu peur de la toucher, peur de donner l'impression de vouloir insister, alors elle avait cru y voir le signe qu'elle ne lui plaisait plus, et puis... et puis, les choses s'étaient arrangées.

— Elle avait surtout l'espèce d'idée complètement dingue de... Kelly s'arrêta. Pam pourrait lui en parler elle-même, ce n'était pas à lui de le faire, n'est-ce pas ? Il reprit :

— Elle a bien dormi, Sarah. Elle était vraiment épuisée hier.

— Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais eu patiente plus résolue. Elle enfonça l'index dans la poitrine de Kelly. Et vous l'y avez bougrement aidée, jeune homme.

Kelly détourna les yeux, sans trop savoir ce qu'il était censé répondre. « *Tout le plaisir était pour moi* » ? Quelque chose en lui persistait à croire qu'il abusait d'elle. Il était tombé sur une fille à problèmes et l'avait... exploitée.

Non, ce n'était pas vrai. Il l'aimait. Aussi incroyable que ça puisse paraître. Sa vie était en train de changer en quelque chose d'à peu près normal et reconnaissable – sans doute. Il l'aidait à guérir et la réciproque était également vraie.

— Elle... elle avait peur que je ne... je veux dire, tout ce qu'elle a vécu, c'est vraiment le cadet de mes soucis. Vous avez raison, c'est une fille très solide. Merde, moi aussi, j'ai eu un passé pour le moins agité, vous savez. J'ai rien d'un moine.

— Laissez-la ouvrir son cœur, dit Sam. Elle en a besoin. Il faut d'abord étaler les choses au grand jour avant de pouvoir commencer à les régler.

— Vous êtes sûr que ça ne vous affectera pas ? Il pourrait y avoir des trucs assez moches, observa Sarah en le regardant dans les yeux.

— Plus moches que la guerre ? Kelly secoua la tête. Puis il changea de sujet. Bon. Comment envisagez-vous le traitement ?

La question soulagea tout le monde et Sarah se remit aussitôt à parler boutique.

— Elle a surmonté la période la plus cruciale. S'il avait dû y avoir une sévère réaction de sevrage, elle se serait déjà produite. Il se peut qu'elle traverse des phases d'agitation, provoquées par des stress extérieurs, par exemple. Pour ça, on a le phénobarbital et je vous ai déjà rédigé la marche à suivre dans ce cas, mais elle ne veut rien entendre. Sa personnalité est bien trop forte pour lui permettre de juger par elle-même de son état. Vous êtes assez malin pour voir si elle traverse une de ces phases délicates. Dans ce cas, obligez-la, je dis bien : obligez-la à prendre un de ces comprimés.

L'idée de la contraindre à faire quoi que ce soit répugnait à Kelly.

— Écoutez, doc, je ne peux pas...

— Bouclez-la, John. Je n'ai pas dit de les lui faire avaler de force. Si vous lui dites qu'elle en a réellement besoin, elle vous écoutera, pas vrai ?

— Combien de temps ?

— Une semaine encore, dix jours peut-être, dit Sarah après quelques instants de réflexion.

— Et ensuite ?

— Ensuite, vous pourrez envisager éventuellement un avenir ensemble, dit Sarah.

Sam était gêné de voir la conversation prendre un tour aussi personnel.

— J'aimerais qu'elle subisse un examen complet, Kelly. Quand est-ce que vous devez regagner Baltimore ?

— D'ici une quinzaine, peut-être plus tôt. Pourquoi ? Sarah se chargea de répondre.

— Je n'ai pas pu l'examiner vraiment. Elle n'a pas vu de médecin depuis un bout de temps et je serais plus rassurée si on pouvait la soumettre à un bilan de santé complet, et faire l'historique de son cas. Qu'est-ce que t'en penses, Sam ?

— Tu connais Madge North ?

— Elle le fera. Puis, se retournant vers Kelly : Vous savez, ça ne vous ferait pas de mal, vous aussi, de passer une visite médicale.

— Est-ce que j'ai l'air malade ? Kelly écarta les bras pour leur faire admirer son corps d'athlète.

— Pas d'histoires, coupa, Sarah. Quand elle passe nous voir, venez avec elle. Je veux m'assurer que vous êtes tous les deux en parfaite santé, point final. Vu ?

— Oui, m'dame.

— Encore un détail, et je veux que vous m'écoutiez jusqu'au bout, reprit Sarah. Elle a besoin d'un psychiatre.

— Quoi ?

— John, la vie, ce n'est pas du cinéma. Dans la réalité, les gens ne laissent pas leurs problèmes derrière eux pour s'éloigner au soleil couchant, d'accord ? Elle a subi des sévices sexuels. Elle a été droguée. Son estime de soi est au plus bas. Les patients dans son état en viennent à se reprocher d'être des victimes. Une thérapie adaptée peut l'aider à surmonter cette phase. Ce que vous faites est important mais elle a besoin également de l'aide d'un spécialiste, d'accord ?

— D'accord.

— Bien. Sarah le fixa. Vous me plaisez, vous. Vous savez écouter.

— Est-ce que j'ai le choix, m'dame ? remarqua Kelly avec un sourire en coin.

Elle rit.

— Non, pas vraiment.

— Elle est toujours aussi obstinée, confia Sam. Elle a raté sa vocation, elle aurait dû être infirmière. Les toubibs sont censés être plus civilisés. C'est aux infirmières de nous harceler tout le temps.

Sarah flanqua un coup de coude à son mari.

— Alors, j'ai intérêt à ne jamais tomber sur une infirmière, nota Kelly en les précédant pour regagner la maison.

*

Pam dormit en définitive un peu plus de dix heures, et sans l'aide de barbituriques, même si elle s'éveilla avec une migraine épouvantable que Kelly soigna avec de l'aspirine.

— Prenez du Tylénol, lui conseilla Sarah. C'est moins agressif pour l'estomac. La pharmacologue tint absolument à examiner de nouveau Pam pendant que Sam remballait leurs affaires. Elle parut en gros satisfaite.

— J'aimerais bien que vous ayez repris trois kilos d'ici que je vous revoie.

— Mais...

— Et John vous amènera nous voir pour que nous puissions faire un bilan complet – disons, dans une quinzaine ?

— Bien, m'dame. Kelly hocha de nouveau la tête, soumis.

— Mais...

— Pam, ils se sont ligués contre moi. J'ai dû céder, moi aussi, confia Kelly d'une voix remarquablement docile.

— Il faut que vous partiez déjà ? Sarah opina.

— Nous aurions même dû partir dès hier soir mais tant pis. Elle regarda Kelly. Si jamais vous oubliez notre rendez-vous, je vous téléphone et je hurle.

— Sarah ! Comme emmerdeuse, vous vous posez là !

— Vous devriez entendre ce que dit Sam.

Kelly les raccompagna jusqu'au quai, où le bateau de Sam vrombissait déjà, moteurs au ralenti. Elle et Pam s'embrassèrent. Kelly voulut s'en tenir à une poignée de main mais il eut droit lui aussi à un baiser. Sam descendit pour les saluer.

— Et des cartes neuves ! lança Kelly au chirurgien.

— Oui, mon capitaine.

— Je défais les amarres.

Rosen était pressé de lui montrer ce qu'il avait appris. Il recula, jouant surtout de l'hélice tribord pour faire pivoter le Hatteras et l'amener par le travers. L'homme n'avait pas oublié

la leçon. Quelques instants après, il mit les gaz sur les deux moteurs et partit en ligne droite, vers les eaux qu'il savait profondes. Pam resta immobile, tenant la main de Kelly, jusqu'à ce que le bateau ne soit plus qu'un point blanc à l'horizon.

— J'ai oublié de la remercier, dit-elle enfin.

— Non, tu n'as pas oublié. Tu ne l'as pas dit, c'est tout. Alors, comment te sens-tu, aujourd'hui ?

— Ma migraine est passée. Elle leva les yeux. Ses cheveux auraient eu besoin d'un shampooing mais son œil était vif, sa démarche allègre. Kelly avait envie de l'embrasser et il ne s'en priva pas.

— Bon, alors qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On a besoin de causer, dit Pam, tranquillement. Il est temps.

— Attends une minute. Kelly retourna à l'atelier et en ressortit avec deux chaises longues pliantes. Il lui fit signe de s'asseoir. À présent, raconte-moi tous tes malheurs.

Pamela Starr Madden fêterait dans trois semaines ses vingt et un ans, apprit Kelly, découvrant enfin son nom de famille par la même occasion. Née d'une famille ouvrière pauvre du nord du Texas, à la frontière de l'Oklahoma, elle avait été éduquée par la main ferme d'un père qui était du genre à faire le désespoir d'un pasteur baptiste. Donald Madden était un homme qui comprenait l'apparence de la religion, mais pas sa substance, qui était strict faute de savoir aimer, qui buvait faute d'avoir réussi sa vie (et bien sûr, il s'en voulait pour ça), mais qui avait réussi malgré tout à se faire une raison. Quand ses enfants se conduisaient mal, il les battait, en général avec un ceinturon ou une badine, jusqu'à ce que sa conscience intervienne, mais souvent c'était la lassitude qui venait avant les remords. Pam n'avait jamais été une enfant heureuse, et la coupe avait été pleine au lendemain de son seizième anniversaire, quand, après s'être attardée à une réunion paroissiale, elle s'était quasiment laissé inviter par des amis, estimant qu'elle en avait bien le droit au bout du compte. En définitive, elle n'avait même pas reçu de baiser du garçon dont la famille était presque aussi stricte que la sienne. Mais peu importait pour Donald Madden. Rentrant chez elle à dix heures

et demie un vendredi soir, Pam découvrit une maison sens dessus dessous, toutes les lumières allumées, un père totalement enragé et une mère complètement terrorisée.

— Les choses qu'il m'a dites... Pam regardait l'herbe tout en lui parlant. Je n'avais rien fait de tout ça. L'idée ne m'était même pas venue, et ce pauvre Albert était tellement innocent... mais je l'étais, moi aussi, à l'époque.

Kelly lui prit la main et la serra.

— Tu n'as pas besoin de me raconter tout ça, Pam. Mais si, il le fallait, et Kelly le savait, aussi continua-t-il d'écouter son récit.

Après avoir subi la pire correction depuis sa naissance, Pamela Madden s'était faufilée par la fenêtre de sa chambre au rez-de-chaussée pour gagner le centre de la petite ville sinistre et poussiéreuse, distante de six kilomètres. Là, elle avait pris un car Greyhound pour Houston avant l'aube, uniquement parce que c'était le premier à partir, et que l'idée ne lui était pas venue de descendre avant. Autant qu'elle sache, ses parents n'avaient même pas pris la peine de signaler sa disparition. Une série de petits boulots et un logement encore plus sordide à Houston n'avaient fait qu'accroître sa détresse, et bientôt, elle décidait d'aller ailleurs. Avec ses maigres économies, elle avait pris un autre car – cette fois un Continental Trailways – et échoué à La Nouvelle-Orléans. Terrifiée, amaigrie, et si jeune, Pam n'avait jamais appris qu'il y avait des hommes qui traquaient les jeunes fugueuses. Repérée presque immédiatement par un beau parleur bien sapé de vingt-cinq ans, un certain Pierre Lamarck, elle avait accepté sa proposition de l'aider et de la loger à l'issue d'un dîner où ils avaient sympathisé. Trois jours après, il était devenu son premier amant. Une semaine plus tard, une bonne claque avait contraint l'adolescente de seize ans à connaître sa deuxième expérience sexuelle, cette fois avec un représentant de commerce de Springfield, Illinois, car elle lui rappelait sa fille – à tel point qu'il l'avait louée pour toute la soirée, payant deux cent cinquante dollars à Lamarck pour ses services. Le lendemain, Pam avait avalé le contenu d'un des tubes de cachets de son souteneur, mais n'y avait gagné que des vomissements et une sévère raclée pour cet acte d'indiscipline.

Kelly écouta son récit avec une sérénité apparente, le regard fixe, la respiration régulière. Mais intérieurement, c'était une tout autre histoire. Les filles qu'il avait eues au Viêt-Nam, qui ressemblaient à des gamines, et les quelques-unes qu'il avait connues depuis la mort de Tish... Jamais il ne lui était venu à l'esprit que ces jeunes femmes aient pu ne pas apprécier leur existence et leur travail. Il n'y avait pour tout dire jamais vraiment réfléchi, prenant leurs réactions feintes pour des sentiments sincères car, après tout, n'était-il pas un homme bien, un type convenable ? Pourtant, il avait acheté les services de jeunes femmes dont l'histoire collective n'était peut-être en rien différente de celle de Pam, et la honte de sa conduite brûlait en lui comme une torche.

À dix-neuf ans, elle s'était sortie des griffes de Lamarck et de trois autres proxénètes, pour retomber chaque fois aux mains d'un nouveau. L'un, à Atlanta, adorait fouetter ses filles devant ses pairs, en général avec du fil électrique. Un autre, à Chicago, l'avait mise à l'héroïne, le meilleur moyen de contrôler une fille qu'il jugeait un peu trop indépendante, mais elle l'avait quitté dès le lendemain, lui prouvant qu'il avait raison. Elle en avait vu une autre mourir sous ses propres yeux, des suites d'un shoot de drogue non coupée, et cela l'avait terrifiée plus encore que la perspective d'une correction. Comme il était exclu qu'elle retourne chez elle – elle avait appelé un jour et sa mère lui avait raccroché au nez avant même qu'elle ait pu implorer son aide – et comme elle n'avait aucune confiance dans les services sociaux qui auraient pu l'aider à prendre une autre voie, elle avait échoué en définitive sur les trottoirs de Washington, prostituée d'expérience accrochée à la drogue qui l'aidait à se masquer l'opinion qu'elle avait d'elle-même. Mais pas suffisamment. Et Kelly estimait que c'était sans doute ça qui l'avait sauvée. Entre-temps, elle avait connu deux avortements, trois maladies vénériennes et quatre arrestations, dont aucune ne l'avait conduite au tribunal. Pam pleurait maintenant et Kelly se rapprocha pour s'asseoir plus près d'elle.

— Tu vois ce que je suis, en réalité ?

— Oui, Pam. Ce que je vois, c'est une dame très courageuse. Il la serra fort entre ses bras. C'est pas grave, ma puce. Tout le

monde peut faire des erreurs. Il faut du cran pour changer, et il en faut encore plus pour oser en parler.

Le dernier chapitre s'était ouvert à Washington avec un certain Roscoe Fleming. À ce moment, Pam était sérieusement accrochée aux barbituriques mais elle était encore fraîche et jolie quand quelqu'un prenait la peine de l'arranger, en tout cas suffisamment pour réclamer un tarif élevé à ceux qui appréciaient les traits juvéniles. Un de ces individus lui avait soumis une idée, histoire d'arrondir ses revenus. Cet homme, qui répondait au nom d'Henry, avait désiré élargir son commerce de dealer et, en gars prudent habitué à sous-traiter le boulot, il s'était monté une écurie de filles chargées de passer la marchandise de son labo à ses revendeurs. Ces filles, il les achetait à des proxénètes établis dans des villes différentes et chaque fois, la transaction se faisait directement en liquide, ce que les filles jugeaient inquiétant. Cette fois-ci, Pam avait essayé de s'enfuir presque aussitôt, mais elle s'était fait reprendre et tabasser au point d'avoir trois côtes cassées, même si elle devait découvrir par la suite qu'elle pouvait s'estimer heureuse de s'en tirer à si bon compte. Henry avait également profité de l'occasion pour la bourrer de barbituriques, ce qui avait à la fois atténué la douleur et accru sa dépendance. Il avait augmenté la dose en la prêtant à tous ses associés qui en faisaient la demande. En cela, Henry avait réussi là où tous les autres avaient échoué : il avait fini par mater son énergie.

Sur une période de cinq mois, la combinaison des raclées, des sévices sexuels et de la drogue l'avait conduite à un état de dépression confinant à la catatonie, jusqu'à ce qu'elle soit brutalement ramenée à la réalité, à peine quatre semaines plus tôt, lorsqu'elle avait trébuché sur le corps d'un gamin de douze ans, étendu sur le pas d'une porte, une aiguille encore plantée dans le bras. Toujours docile en apparence, Pam avait lutté dès lors pour décrocher de la drogue. Ce n'étaient pas les autres amis d'Henry qui s'en seraient plaints. Ils trouvaient que c'était un bien meilleur coup désormais, et leur ego de mâle leur avait fait attribuer ses progrès à leurs prouesses plutôt qu'à une lucidité accrue. Elle avait attendu pour saisir sa chance, guettant un moment où Henry était en vadrouille, car les autres

relâchaient la surveillance lorsqu'il n'était pas dans le coin. Cela faisait cinq jours à peine qu'elle avait remballé ses affaires et fichu le camp. Sans un sou – Henry ne lui laissait jamais d'argent – elle avait quitté la ville en stop.

— Décris-moi Henry, dit doucement Kelly quand elle eut terminé.

— La trentaine, noir, ta taille à peu près.

— Est-ce que d'autres filles se sont enfuies ?

Le ton de Pam devint froid comme la glace.

— Je n'ai connaissance que d'une seule fille qui ait essayé. C'était aux alentours de novembre. Il... il l'a tuée.

Il croyait qu'elle allait voir les flics et... – elle leva les yeux – il nous a toutes obligées à y assister. C'était terrible.

— Alors, pourquoi as-tu essayé ?

— J'aimerais encore mieux mourir que recommencer, murmura-t-elle, avouant ouvertement le fond de ses pensées. J'avais envie de mourir. Ce pauvre gamin. Tu sais ce qui se produit ? On se fige, littéralement. Tout se fige. Et j'étais complice. J'avais contribué à le tuer.

— Comment t'es-tu enfuie ?

— La nuit d'avant... Je... j'avais baisé avec tous les types... pour qu'ils m'aient à la bonne... qu'ils me... me laissent échapper à leur surveillance. Tu comprends, maintenant ?

— Tu as fait ce qui était nécessaire pour t'échapper, répondit Kelly. Il devait mobiliser toute son énergie pour empêcher sa voix de trembler. Dieu merci.

— Je ne t'en voudrais pas si tu me ramenais où tu m'as trouvée et que tu me laisses me débrouiller. Peut-être que papa avait raison, tout ce qu'il disait sur moi.

— Pam, te souviens-tu quand tu fréquentais l'église ?

— Oui.

— Te souviens-tu de cette histoire qui se termine ainsi : « Va, et ne pèche plus » ? Tu crois peut-être que je n'ai jamais rien fait de mal ? Que je n'ai jamais eu honte ? Jamais eu la trouille ? Tu n'es pas toute seule, Pam. As-tu idée du courage qu'il t'a fallu pour me raconter tout cela ?

La voix de la jeune femme était désormais entièrement dépourvue d'émotion.

— Tu as le droit de savoir.

— Et maintenant je sais, et cela ne change rien. Il se tut une seconde. Quoique, si. Tu as encore plus de cran que je l'imaginais, ma puce.

— T'en es sûr ? Et par la suite ?

— La seule suite qui me préoccupe, c'est le sort de ces types à qui tu as faussé compagnie.

— Si jamais ils me retrouvent... L'émotion revenait.

Et la peur. Chaque fois qu'on retournera en ville, ils risquent de me reconnaître.

— On tâchera de faire attention.

— Je ne serai jamais en sécurité. Jamais.

— Ouais, eh bien, il y a deux façons de régler ça. Tu peux continuer de fuir et de te planquer. Ou tu peux aider à les éliminer.

Elle fit un violent signe de dénégation.

— La fille qu'ils ont tuée. Ils savaient. Ils savaient qu'elle irait voir les flics. C'est pour ça que je ne peux pas me fier à la police. En plus, tu ne te rends pas compte à quel point ces gens sont terrifiants.

Sarah avait eu raison sur un autre point, Kelly s'en rendait bien compte. Pam avait remis son caraco et le soleil soulignait les marques dans son dos. Il y avait des endroits qui n'arrivaient pas à bronzer aussi bien que les autres. Traces des coups et des blessures sanglantes que d'autres avaient faits pour leur plaisir. Tout était parti de Pierre Lamarck ou, plus exactement, de Donald Madden, de petits bonshommes couards incapables d'avoir des relations avec les femmes autrement que par la force.

Eux, des hommes ? se dit Kelly.

Non.

Il dit à Pam de rester tranquille une minute, le temps de retourner à l'atelier. Il en revint avec huit boîtes de bière et de Coca vides qu'il disposa par terre, à une dizaine de mètres de leurs chaises longues.

— Bouche-toi les oreilles.

— Pourquoi ?

— S'il te plaît. Quand elle eut obéi, la main droite de Kelly jaillit d'un coup, sortant de sous sa chemise un Colt .45 automatique. Tenant la crosse à deux mains, il décrivit un mouvement balayant de gauche à droite. L'une après l'autre, avec peut-être une seconde d'écart, les boîtes basculèrent ou sautèrent à une cinquantaine de centimètres dans les airs en synchronisme avec les détonations assourdissantes du pistolet. Avant que la dernière soit retombée au sol après son bref vol plané, Kelly avait éjecté le chargeur vide et inséré un autre, et de nouveau, sept des boîtes se mirent à voltiger. Il vérifia que l'arme était bien vide, rabattit le cran de sûreté et la passa de nouveau dans sa ceinture avant de se rasseoir près de la jeune femme.

— Il ne faut pas grand-chose pour effrayer une jeune fille sans amis. Il en faut un peu plus pour me flanquer la trouille. Pam, si jamais quelqu'un s'avise de te faire du mal, il faudra d'abord qu'il passe par moi.

Elle contempla les boîtes en alu, puis leva les yeux vers un Kelly tout content de lui et de son adresse. La démonstration avait constitué un défoulement bienvenu et, durant cette brève parenthèse de violence, il avait assigné un nom et un visage à chacune des boîtes. Mais il voyait bien qu'elle n'était toujours pas convaincue. Cela exigerait un certain temps.

— N'importe... Il se rassit près de Pamela. Bon, tu m'as raconté ton histoire, d'accord ?

— Oui.

— Crois-tu toujours que ça fait une différence pour moi ?

— Non. Tu as dit que non. Je suppose que je te crois.

— Pam, tous les hommes ne sont pas comme ça – il y en a même très peu, en fait. Tu n'as pas eu de chance, c'est tout. Tu n'as rien à te reprocher. Il y a des gens qui sont blessés dans des accidents ou qui tombent malades. Là-bas, au Viêt-Nam, j'ai vu des gars se faire tuer par malchance. Ça a failli m'arriver. Et ils n'avaient rien à se reprocher. C'était juste la déveine, le fait de se trouver au mauvais endroit, de tourner à gauche plutôt qu'à droite, de regarder du mauvais côté. Sarah veut que tu rencontres des médecins pour parler de tout ça. Je pense qu'elle a raison. On va te remettre sur pied.

— Et ensuite ? demanda Pam Madden. Kelly inspira un grand coup, mais il était trop tard pour reculer désormais.

— Est-ce que... est-ce que tu voudras rester avec moi, Pam ?

On aurait cru qu'on venait de la frapper. Kelly fut ébahi par sa réaction.

— Tu ne peux pas, tu fais ça uniquement parce que... Kelly se leva et la souleva à bout de bras.

— Écoute-moi, veux-tu ? Tu as été malade. Tu commences à aller mieux. Tu as enduré tout ce que ce putain de monde pouvait te balancer dessus, et tu n'as pas craqué. Moi, je *crois* en toi ! Ça prendra du temps. Comme tout. Mais au bout du compte, tu feras quelqu'un de sacrément bien. Il la reposa et recula d'un pas. Il s'était mis à trembler de rage, non seulement pour ce qu'elle avait subi mais contre lui-même, pour avoir voulu lui imposer sa volonté.

— Je te demande pardon. Je n'aurais pas dû faire ça. S'il te plaît, Pam..., crois simplement en toi, rien qu'un peu.

— C'est dur. J'ai fait des choses terribles.

Sarah avait raison. Elle avait besoin de l'aide de spécialistes. Il s'en voulait de ne pas savoir quoi dire au juste.

*

Les jours qui suivirent, le train-train s'établit avec une étonnante facilité. Quelles que puissent être ses autres qualités, Pam était une épouvantable cuisinière, que ses échecs amenèrent par deux fois à pleurer de dépit, même si Kelly réussit à ingurgiter tout ce qu'elle lui avait préparé, avec le sourire et un mot aimable. Mais elle apprenait vite, également, et dès le vendredi, elle avait réussi à confectionner des hamburgers qui ressemblaient à quelque chose de plus présentable qu'un bout de charbon de bois. Tout ce temps, Kelly n'avait cessé de l'encourager, faisant de gros efforts pour ne pas être trop directif et y parvenant dans l'ensemble. Un mot gentil, une caresse, un sourire, tels étaient ses instruments. Elle singea bien vite sa manie de se lever avant l'aube. Il réussit à la mettre à la gymnastique. Là, ce fut loin d'être évident. Même si elle était dans l'ensemble en bonne santé, elle n'avait pas dû courir

plus de la distance d'un demi-pâté de maisons depuis des années, aussi commença-t-il par des tours de l'île à la marche, deux au début, puis jusqu'à cinq à la fin de la semaine. Elle passait ses après-midi au soleil, et faute d'avoir autre chose à se mettre, elle restait le plus souvent en slip et soutien-gorge. Elle commençait à avoir un léger hâle et ne semblait pas se soucier des fines marques pâles qui lui zébraient le dos et donnaient à Kelly des frissons de colère. Elle se mit à faire bien plus attention à son apparence extérieure, se douchant et se lavant les cheveux au moins une fois par jour, les brossant jusqu'à ce qu'ils acquièrent un éclat soyeux, et Kelly ne manquait pas de l'en complimenter. Pas une fois elle ne parut avoir besoin du phénobarbital laissé par Sarah. Peut-être dut-elle lutter une fois ou deux, mais en recourant à l'exercice plutôt qu'à la chimie, elle finit par retrouver un cycle veille-sommeil normal. Ses sourires acquirent plus de confiance et, à deux reprises, il la surprit à se contempler dans la glace avec autre chose que de la douleur au fond des yeux.

— Joli, tout ça, non ? demanda-t-il le samedi soir, juste après la douche.

— Peut-être, admit-elle.

Kelly ramassa un peigne dans le lavabo et se mit à le passer dans ses cheveux.

— Tu sais que le soleil te les a vraiment éclaircis ?

— Il a fallu un bout de temps pour enlever toute cette crasse, dit-elle, en se détendant sous son contact.

Kelly se battit avec un nœud, prenant garde de ne pas tirer trop fort.

— Mais elle a fini par partir, pas vrai, Pammy ?

— Ouais, je suppose que oui, peut-être, dit-elle en regardant le miroir.

— Dur d'arriver à le dire, chou ?

— Très dur.

Un sourire, cette fois, un vrai, plein de chaleur et de conviction.

Kelly reposa le peigne et lui embrassa la nuque, en la fixant dans le miroir. Puis il reprit le peigne et poursuivit sa tâche. Elle lui semblait bien peu virile mais il adorait faire ça.

— Là, parfaitement lisses et démêlés.

— Faudrait quand même que tu t'achètes un sèche-cheveux.

Kelly haussa les épaules.

— J'en ai jamais eu besoin.

Pam se retourna et lui prit les mains.

— Maintenant, si. Si tu veux toujours.

Il resta silencieux dix secondes peut-être, et quand il parla de nouveau, sa voix n'était pas exactement ce qu'elle aurait dû être, car c'était désormais à lui d'avoir peur.

— Tu es sûre ?

— Est-ce que tu veux toujours...

— Oui ! Ce n'était pas facile de la soulever dans son état, les cheveux mouillés, encore nue et humide au sortir de la douche, mais un homme devait serrer sa femme dans des instants pareils. Elle était en train de changer. Ses côtes étaient moins apparentes. Elle avait repris du poids grâce à un régime régulier et sain. Mais c'était la personne à l'intérieur qui avait changé le plus. Kelly se demanda quel miracle s'était produit, redoutant de croire qu'il y avait joué un rôle, mais sachant qu'il en était pourtant ainsi. Il la reposa au bout de quelques instants, regardant l'allégresse pétiller dans ses yeux, fier d'avoir contribué à la faire revenir.

— J'ai mes côtés difficiles, moi aussi, l'avertit Kelly, inconscient de son propre regard.

— J'en ai déjà vu la plupart, le rassura-t-elle. Ses mains commencèrent à caresser son torse bronzé et couvert d'une épaisse toison brune, marqué des cicatrices de combats dans un pays lointain. Ses cicatrices à elle étaient intérieures, mais une partie de celles de Kelly également, et ensemble, ils se guériraient l'un l'autre. Pam en était sûre à présent. Elle avait commencé à envisager le futur autrement que comme un endroit sombre où se cacher et oublier. C'était désormais un lieu d'espoir.

6

Embuscade

Le reste fut facile. Un rapide trajet en bateau les conduisit à Solomons, où Pam put faire quelques achats de première nécessité. Un passage chez le coiffeur lui arrangea les cheveux. Dès la fin de sa deuxième semaine avec Kelly, elle s'était mise à la course et avait repris du poids. Elle pouvait déjà mettre un maillot deux-pièces sans exhiber trop visiblement sa cage thoracique. Les muscles de ses cuisses se raffermissaient ; tout ce qui avait été flasque était à présent ferme, comme il sied à une fille de son âge. Certes, elle avait encore ses démons. Par deux fois, Kelly fut tiré de son sommeil et la trouva tremblante, couverte de sueur et murmurant des paroles informulées mais pourtant aisément compréhensibles. Les deux fois, son contact réussit à la calmer, elle, mais pas lui. Bientôt, il lui apprit à manœuvrer le *Springer*, et même si son éducation avait eu des carences, elle était loin d'être idiote. Elle eut tôt fait d'assimiler des trucs qui dépassent la majorité des navigateurs. Il la surprit même à piquer une tête, plutôt étonné qu'on leur apprenne à nager au fin fond du Texas.

Mais avant tout, il l'aimait, il aimait l'image, le son, l'odeur et plus que tout, le contact de Pam Madden. Kelly se surprit à être rongé d'angoisse si jamais il ne la voyait plus de quelques minutes, comme si elle risquait d'une façon ou d'une autre de disparaître. Mais elle était toujours là, surprenant son regard, et y répondant par un sourire espiègle. Presque tout le temps. Parfois, il devinait chez elle une autre expression, quand elle se laissait aller à revenir sur les ténèbres du passé ou à envisager un futur différent de celui qu'elle avait déjà prévu. Il se prenait alors à souhaiter qu'elle puisse pénétrer au fond de son esprit pour en extraire les parties les plus noires, tout en sachant qu'il devrait s'en remettre à d'autres pour ça. En ces moments-là, comme en d'autres, il trouvait en général un prétexte pour

s'approcher d'elle, lui caresser l'épaule du bout du doigt, juste pour qu'elle sache qu'il était là.

Dix jours après le départ de Sam et Sarah, ils eurent une petite cérémonie. Il la laissa sortir avec le bateau, attacher le flacon de phénobarbital à un gros caillou et balancer le tout par-dessus bord. Le *plouf* qu'il fit en touchant l'eau sembla mettre un point final adéquat à tous leurs problèmes. Kelly derrière elle, lui enserrant la taille de ses bras vigoureux, ils contemplèrent ensemble les autres navires traversant la baie, et il envisageait déjà un avenir radieux et prometteur.

— Tu avais raison, dit-elle en lui caressant les avant-bras.

— Ça m'arrive, parfois, répondit Kelly avec un sourire lointain, qui laissa bien vite place à l'étonnement lorsqu'il l'entendit poursuivre :

— Il y en a d'autres, John, d'autres femmes qu'Henry a... comme Helen, celle qu'il a tuée.

— Que veux-tu dire ?

— Il faut que j'y retourne, je dois les aider... avant qu'Henry... avant qu'il en tue d'autres.

— Tu cours un sacré risque, Pammy, observa Kelly, la voix lente.

— Je sais... mais elles, alors ?

C'était un symptôme de son rétablissement, Kelly le savait. Elle était redevenue quelqu'un de normal et les gens normaux se font du souci pour leur prochain.

— Je ne peux pas me cacher éternellement, pas vrai ? Kelly sentait la peur dans sa voix, mais ses paroles la défiaient et il la serra un peu plus fort.

— Non, tu ne peux pas, pas vraiment. C'est bien là le problème. C'est trop difficile de se cacher.

— Es-tu sûr de pouvoir faire confiance à ton copain dans la police ?

— Oui : il me connaît. C'est un lieutenant à qui j'ai rendu service l'an dernier. Quelqu'un avait piqué un flingue, et je l'ai aidé à le retrouver. Il a une dette envers moi. En plus, j'ai fini par leur donner un coup de main pour l'entraînement de leurs plongeurs et je me suis fait quelques amis. Il marqua un temps. Tu n'es pas obligée de le faire, Pam. Si tu préfères laisser

tomber, je n'y vois pas d'inconvénient. Je n'ai aucune raison de retourner à Baltimore, sinon pour cet examen médical.

— Tout ce qu'ils m'ont fait subir, ils le font subir aux autres. Si je n'agis pas, ce ne sera jamais vraiment fini, pas vrai ?

Kelly songea à sa remarque, à ses propres démons. On ne pouvait pas tirer tout bonnement un trait sur certaines choses. Il savait. Il avait essayé. L'expérience de Pam était, dans son genre, bien plus horrible que la sienne, et si leur relation devait se poursuivre, il convenait d'enterrer ces démons.

— Laisse-moi passer un coup de fil.

*

— Lieutenant Allen à l'appareil, répondit l'homme dans son commissariat du quartier ouest. La climatisation ne marchait pas trop bien aujourd'hui, et son bureau était encombré de boulot en souffrance.

— Frank ? C'est John Kelly, entendit l'inspecteur, et cela fit naître sur ses traits un sourire.

— Comment va la vie au milieu de la baie, vieux ? *Comme j'aimerais être là-bas.*

— C'est peinard. Comment va, de ton côté ?

— J'aimerais bien que ce soit pareil, répondit Allen en s'appuyant au dossier de sa chaise tournante. Homme de forte carrure et, comme la plupart des flics de sa génération, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale – dans son cas, artilleur dans les Marines –, Allen était passé de l'îlotage à la criminelle. Malgré tout, le boulot n'était pas aussi exigeant qu'on pouvait le croire, même s'il avait ce côté pénible associé à la fin prématurée de l'existence.

Allen nota immédiatement le changement de ton de Kelly.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Euh, eh bien, j'ai rencontré une personne qui aimerait avoir une petite conversation avec toi.

— Comment ça ? demanda le flic, en tâtonnant dans sa poche de chemise à la recherche d'une clope et d'allumettes.

— Ton boulot, Frank. Une information concernant un meurtre.

Les yeux du flic se plissèrent légèrement, tandis que son cerveau changeait de vitesse.

— Où et quand ?

— Je ne sais pas encore et je préfère ne pas en parler au téléphone.

— Vraiment sérieux ?

— Ça reste entre nous, pour l'instant ?

Allen hocha la tête, regarda dehors.

— Pas de problème, vas-y.

— Le milieu de la drogue.

Il y eut un déclic dans l'esprit d'Allen. Kelly avait dit « une personne » en parlant de son informateur. Pas « un homme ». Allen en déduisit que l'individu était une femme. Kelly était intelligent mais pas si futé que ça pour ce genre de boulot. Allen était au courant de rapports officieux concernant une filière de la drogue utilisant des femmes à telle ou telle tâche. Rien de plus. Ce n'était pas son domaine. L'affaire était aux mains d'Emmet Ryan et Tom Douglas, au commissariat central, et Allen n'était même pas censé en savoir autant.

— Il y a au moins trois réseaux en activité en ce moment dans le domaine de la drogue. Aucun n'est formé d'enfants de chœur, observa Allen d'une voix égale. Dis-m'en un peu plus.

— Cette personne préfère rester en retrait. Juste quelques tuyaux pour toi, Frank, point final. Si ça va plus loin, on peut reconsidérer la question. C'est que ça implique des types assez effrayants, si cette histoire est vraie.

Allen réfléchit. Il ne s'était jamais penché sur le passé de Kelly mais il en savait assez. Kelly était un plongeur d'expérience, quartier-maître dans la Navy, engagé dans les opérations de plongeur-commando dans le delta du Mékong, en soutien au 9e d'infanterie ; un « calmar », mais un calmar prudent et compétent dont les services avaient été chaudement recommandés auprès des forces de police par une huile du Pentagone et qui avait fait un excellent boulot de remise à niveau des plongeurs du service – ce qui, incidemment, lui avait rapporté un assez joli chèque, se souvint Allen. La « personne » en question devait être de sexe féminin. Kelly n'aurait jamais fait de tels efforts pour protéger aussi étroitement un homme.

Les hommes n'avaient tout simplement pas ce genre d'attitude vis-à-vis de leurs semblables. Faute de mieux, voilà qui rendait déjà l'affaire intéressante.

— T'es pas en train de me mener en bateau, hein ? se crut-il obligé de demander.

— C'est pas mon genre, mec. Mes conditions : c'est uniquement à titre d'information, et c'est une rencontre discrète. D'accord ?

— Tu sais, n'importe qui d'autre, je lui aurais sans doute dit de se pointer ici, et ça aurait été réglé, mais je suis prêt à entrer dans ton jeu. Après tout, c'est toi qui m'as permis de résoudre l'affaire Gooding. Tu sais qu'on a fini par le coincer. Perpète, plus trente ans[6]. Je te dois bien ça. D'accord, je te suis. Ça te convient ?

— Merci. C'est quoi, ton emploi du temps ?

— Je suis de la dernière équipe, cette semaine. Il était à peine plus de quatre heures de l'après-midi et Allen venait donc de prendre son poste. Il ne savait pas que Kelly avait déjà appelé trois fois sans laisser de message. Je termine sur le coup de minuit, une heure, ça dépend comment se présente la soirée. Certaines sont plus chargées que d'autres.

— Bon. Demain soir. Je passe te prendre devant le commissariat. On pourra bouffer ensemble, tranquilles.

Allen fronça les sourcils. Ça ressemblait à un film de James Bond, ces conneries d'histoires d'espionnage.

Mais il savait que Kelly était un gars sérieux, même s'il ne connaissait rien aux méthodes de la police.

— Bon, ben d'accord, à demain, mec.

— Merci, Frank. Au revoir. Il y eut un déclic et Allen se remit au boulot, après avoir noté le rendez-vous sur son agenda de bureau.

— T'as la trouille ? demanda-t-il.

— Un peu, admit-elle.

Il sourit.

---

[6] Rappelons qu'aux États-Unis, les sentences sont cumulatives et un condamné peut donc se voir infliger plusieurs siècles de détention, les chefs d'inculpation ne pouvant pas fusionner. (N.d.T.)

— C'est normal. Mais j'ai entendu ce qu'il a dit. Il ne sait rien de toi. Tu peux toujours te retirer à tout moment. Je resterai armé en permanence. Et ce n'est qu'une conversation. Tu peux entrer et sortir. On fera ça dans la journée – la nuit, en fait. Et je serai toujours avec toi.

— À chaque minute ?

— Sauf quand tu seras aux toilettes, ma puce. Là, il faudra que tu te débrouilles toute seule. Elle sourit et se détendit.

— Il faut que je prépare le dîner, dit-elle, en se dirigeant vers la cuisine.

Kelly sortit. Quelque chose lui soufflait de refaire une séance de tir mais il s'était déjà entraîné. À la place, il entra dans sa casemate-réserve et décrocha le .45 du râtelier. Il commença par enfoncer le ressort récupérateur sur sa tige de recul. Puis, tout en maintenant le ressort, il fit pivoter la bague de retenue. Cela libéra ce dernier. Kelly démonta ensuite la glissière, retira le canon ; le démontage pour inspection était achevé. Kelly pointa le canon vers la lumière et, comme prévu, il était encrassé. Il nettoya chaque surface à l'aide d'un chiffon imbibé de liquide nettoyant Hoppe et d'une vieille brosse à dents jusqu'à ce qu'il n'y ait plus la moindre trace de saleté sur aucune des surfaces métalliques. Puis il lubrifia le mécanisme à l'huile fine. Pas trop, cela aurait attiré la poussière et la crasse, qui pouvaient bloquer l'arme et la faire s'enrayer au moment inopportun. Le nettoyage terminé, il remonta le Colt avec rapidité et précision – c'était une manœuvre qu'il était capable d'effectuer, et qu'il effectuait, les yeux fermés. Le contact dans sa main était agréable quand il manœuvra plusieurs fois la glissière pour vérifier qu'elle était convenablement remontée. Une ultime inspection visuelle le lui confirma.

Kelly sortit d'un tiroir deux chargeurs neufs, ainsi qu'une balle isolée. Il inséra un chargeur dans la crosse, manœuvrant la glissière pour faire monter la première balle dans la chambre. Il abaissa délicatement le chien avant d'éjecter le chargeur et d'y glisser la balle supplémentaire. Avec huit cartouches dans le pistolet plus un chargeur de rechange, il avait désormais quinze balles pour faire face au danger. Pas assez pour une balade dans la jungle vietnamienne, certes, mais il estima que c'était

amplement suffisant pour les faubourgs mal famés d'une grande ville. Il était capable de loger une balle en pleine tête d'un adversaire à dix mètres de distance, de jour comme de nuit. Il n'avait jamais paniqué au feu et il avait déjà tué des hommes. Quels que puissent être les dangers, Kelly était prêt à les affronter. En outre, il ne s'agissait pas de traquer le Viêt-Cong. Il s'agissait de se fondre dans la nuit, et la nuit était son amie. Il n'y aurait pas trop de monde dans les rues, un souci de moins, et à moins que ceux d'en face soient au courant de sa présence – ce qui ne serait pas le cas – il n'avait pas à redouter d'embuscade. Il lui suffisait de rester en alerte, ce qui pour lui était naturel.

Au dîner, il y avait du poulet, un plat que Pam savait préparer. Kelly faillit ouvrir une bouteille de vin mais il se ravisa. Pourquoi la tenter avec de l'alcool ? Peut-être en profiterait-il pour arrêter de boire. Ce ne serait pas une grosse perte et le sacrifice témoignerait de son engagement vis-à-vis d'elle. Leur conversation se cantonna à des sujets anodins. Il avait déjà fermé son esprit aux dangers. Inutile de les ressasser. Trop d'imagination ne faisait qu'aggraver les choses, au mieux.

— Tu penses vraiment qu'on aurait besoin de rideaux neufs ? demanda-t-il.

— Ils ne sont pas trop bien assortis au mobilier.

Kelly grommela.

— Pour un bateau ?

— Ça fait plutôt banal, à bord, tu trouves pas ?

— Banal ? observa-t-il en débarrassant la table. Tout à l'heure, tu vas me dire que tous les hommes se valent... Kelly se tut immédiatement. C'était la première fois qu'il se laissait aller à une remarque déplacée. Excuse-moi...

Elle eut un sourire espiègle.

— Eh bien, par certains côtés, c'est vrai. Et cesse un peu d'avoir peur d'aborder certains sujets avec moi, d'accord ?

Kelly se détendit.

— D'accord. Il la prit dans ses bras, l'attira contre lui. Si c'est ce que tu ressens... ma foi...

— Mmmmm. Elle sourit, accepta son baiser. Les mains de Kelly se promenèrent dans son dos sans trouver le contact d'un

soutien-gorge sous le corsage de coton. Elle le regarda en gloussant.

— Je me demandais combien de temps tu mettrais à remarquer.

— J'avais les bougies dans les yeux.

— Gentil, les bougies, mais l'odeur, pardon !

Elle avait raison. La casemate n'était pas très bien ventilée. Encore un truc à réparer. Kelly savait qu'il aurait de quoi faire les prochains jours tandis que ses mains glissaient vers un endroit plus agréable.

— Ai-je pris assez de poids ?

— Dis, je rêve ou est-ce que...

— Eh bien, peut-être juste un peu, admit Pam, en maintenant sa main plaquée contre elle.

*

— Il faudra te trouver une autre garde-robe, dit-il en observant son visage, cette confiance toute neuve. Il lui avait confié la barre et, une fois doublé le phare de Sharp Island, elle avait pris le cap correct, nettement à l'est du chenal de navigation bien encombré aujourd'hui.

— Bonne idée, admit-elle. Mais je ne sais pas s'il y a des boutiques bien. Elle vérifia son cap, comme tout bon barreur.

— Elles sont faciles à trouver. Suffit de regarder le parking.

— Hein ?

— Les Lincoln et les Cad, ma puce. Toujours synonymes de belles sapes. Immanquable.

Elle rit comme prévu. Kelly s'extasiait de voir à quel point elle avait repris de l'assurance, même s'il y avait encore du chemin à faire.

— Où coucherons-nous ce soir ?

— À bord. On sera plus en sûreté.

Pamela hocha simplement la tête mais il crut néanmoins utile de s'expliquer.

— Tu as changé d'allure, et ils ne me connaissent ni d'Ève ni d'Adam. Ils ne connaissent ni ma voiture ni mon bateau. Frank Allen ignore ton nom, il ne sait même pas que tu es une fille.

C'est la base de la sécurité en opération. Nous ne devrions pas avoir de problème.

— Je suis sûre que t'as raison, et elle se tourna pour lui sourire. La confiance qu'il lut sur ses traits lui réchauffa le cœur et gonfla encore son ego.

— Va pleuvoir, ce soir, releva Kelly en indiquant des nuages au loin. Ça aussi, c'est un bon point. Ça réduit la visibilité. On effectuait pas mal de missions sous la pluie. Les gens sont moins alertes lorsqu'ils sont trempés.

— Tu t'y connais vraiment dans ce genre de boulot, hein ?

Sourire viril.

— J'ai appris à rude école, chou.

Ils accostèrent trois heures plus tard. Kelly fit grand étalage de sa vigilance, inspectant le parc de stationnement, pour constater que le Scout était bien à son emplacement habituel. Il la fit descendre en cabine tandis qu'il attachait les amarres, puis il lui dit de ne pas bouger, le temps d'aller chercher la voiture. Comme convenu, Pam fonça directement du bateau au 4 × 4, sans regarder ni à gauche ni à droite, et il démarra aussitôt pour quitter le chantier. Il était encore tôt et ils quittèrent la ville pour trouver un centre commercial en banlieue, à Timonium, où Pam, pendant deux heures (pour Kelly, interminables), se choisit trois ensembles élégants, qu'il régla en liquide. Elle passa celui qu'il préférait, une jupe discrète avec un corsage, qui s'accordaient à sa propre mise, veston et chemise sans cravate. Pour une fois, Kelly portait une tenue en rapport avec sa fortune, et c'était bien agréable.

Ils dînèrent dans le même secteur, un restaurant plutôt chic avec une alcôve dans la pénombre. Kelly n'en dit rien mais il avait besoin d'un bon repas et même si Pam se contentait de poulet, elle avait encore pas mal de choses à apprendre question cuisine.

— Tu as l'air vraiment en forme... enfin, détendue, dit-il en sirotant son café.

— Je n'aurais jamais cru pouvoir me sentir comme ça. Je veux dire, ça ne fait que... même pas trois semaines ?

— Exact. Kelly reposa sa tasse. Demain, nous verrons Sarah et ses amis. D'ici deux mois, tout sera différent, Pam. Il lui prit

la main gauche, espérant un jour voir son annulaire s'orner d'une bague en or.

— J'y crois à présent. J'y crois vraiment.

— Parfait.

— Quel est le programme, maintenant ? Le dîner était fini et il leur restait encore plusieurs heures avant le rendez-vous clandestin avec le lieutenant Allen.

— On fait un petit tour en bagnole ? Kelly laissa de l'argent sur la table et la reconduisit à la voiture.

Il faisait sombre à présent. Le soleil était presque couché et la pluie s'était mise à tomber. Kelly prit vers le sud, par la route de York, pour retourner en ville, l'estomac rempli et l'esprit détendu, confiant et prêt pour une nuit de boulot. À l'entrée de Towson, il avisa les voies de tramway récemment abandonnées, signe annonciateur de la grande ville proche et de ses dangers supposés. Ses sens furent aussitôt en alerte. Les yeux de Kelly furetaient de gauche à droite, balayant rues et trottoirs, surveillant les trois rétroviseurs toutes les cinq secondes. En montant en voiture, il avait glissé le Colt .45 automatique à sa place habituelle, un étui fixé juste sous le siège avant, qui lui permettait de le dégainer plus vite que s'il était à sa ceinture – sans parler que c'était bien plus confortable ainsi.

— Pam ? Il surveillait les véhicules alentour, s'assura encore une fois que les portes étaient verrouillées de l'intérieur – précaution qui confinait à la paranoïa quand il était aussi vigilant.

— Oui ?

— Jusqu'à quel point me fais-tu confiance ?

— J'ai entièrement confiance en toi, John.

— Où est-ce que tu... disons, où est-ce que tu travaillais ?

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, il fait sombre et il pleut, et j'aimerais bien voir à quoi ressemble le quartier. Sans se tourner, il la sentit se crisper. Écoute, je serai prudent. Si jamais tu remarques un truc qui t'inquiète, je dégage vite fait.

— Ça me fout la trouille, dit aussitôt Pam, puis elle se tut. Elle avait confiance en son mec, non ? Il avait tant fait pour elle. Il l'avait sauvée. Elle devait lui faire confiance – non, il devait

être sûr qu'elle lui faisait confiance. Elle devait le lui montrer. Aussi, demanda-t-elle :

— Tu promets que tu seras prudent ?

— Ça, tu peux me croire, Pam. Tu remarques un seul truc pas catholique et on se barre.

— Bon, alors c'est d'accord.

C'était incroyable, songea Kelly, cinquante minutes plus tard. Les trucs qui sont là mais qu'on ne voit jamais. Combien de fois avait-il traversé ce quartier de la ville, sans jamais s'arrêter, sans jamais rien remarquer. Et dire que pendant des années, sa survie avait dépendu de sa capacité à tout noter, la moindre branche cassée, le moindre cri soudain d'un oiseau, la moindre empreinte de pas dans la terre. Or, il avait traversé ce coin des centaines de fois sans jamais noter ce qui s'y passait, parce que c'était une autre sorte de jungle peuplée d'un gibier bien différent. Une partie de son cerveau remarqua, désabusée : *Et alors, tu t'attendais à quoi ?* Une autre partie remarqua que le danger avait toujours été présent et qu'il n'avait pas su le déceler mais le signal d'alarme ne fut pas aussi fort et clair qu'il aurait dû.

Les conditions étaient idéales. La nuit, un ciel nuageux et sans lune. Le seul éclairage provenait des rares réverbères qui ne créaient que des globes lumineux isolés le long des trottoirs à la fois désertés et actifs. Il y avait des averses passagères, tantôt denses, tantôt modérées, de quoi faire baisser les têtes et réduire la visibilité, de quoi refréner en tout cas la curiosité d'un individu normal. Cela lui convenait à merveille car il tourna plusieurs fois autour des pâtés de maisons, relevant les changements entre le deuxième et le troisième passage, à un endroit précis. Il nota même qu'une partie des réverbères ne fonctionnaient pas. Était-ce simple négligence des employés municipaux ou bien de l'entretien créatif redevable aux « hommes d'affaires » du quartier ? Sans doute un peu des deux, estima Kelly. Les gars qui changeaient les ampoules ne devaient pas gagner leur vie si bien que ça et un billet de vingt dollars devait facilement les convaincre de ralentir un peu le travail, voire de ne pas revisser complètement l'ampoule. En

tout cas, ça contribuait à l'ambiance. Les rues étaient obscures et l'obscurité avait toujours été l'amie fidèle de Kelly.

Le quartier était si... si triste. Devantures miteuses d'anciennes épiceries familiales, sans doute poussées à la faillite par les supermarchés qui avaient été détruits à leur tour par les émeutes de 68, et le trou ainsi créé dans le tissu économique du quartier n'avait toujours pas été comblé. Le revêtement fissuré des trottoirs était jonché de toutes sortes de détritus. Y avait-il des gens qui habitaient ici ? Et qui étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Quels étaient leurs rêves ? Ils ne pouvaient pas tous être des criminels. Se cachaient-ils la nuit ? Et dans ce cas, que se passait-il de jour ? Kelly l'avait appris en Asie : laissez à l'ennemi une partie de la journée et il se la réservera, puis voudra la prolonger, car les journées ont vingt-quatre heures qu'il tiendra à s'accaparer entièrement pour ses activités. Non, il ne fallait jamais rien céder au camp adverse, pas un endroit, pas un instant, ne jamais rien lui laisser qu'il soit susceptible d'exploiter. C'est comme ça qu'on perdait une guerre, et c'était bien une guerre qui se déroulait ici. Et les vainqueurs n'étaient pas les forces du bien. Cela le frappa immédiatement. Il avait déjà vu ce qu'il savait être une guerre perdue d'avance.

Les dealers composaient une faune variée, constata Kelly en passant devant leurs zones de vente. À cette heure-ci, ils avaient pris possession des rues. Il régnait peut-être une certaine compétition entre eux, un sordide processus darwinien pour décider à qui revenait telle portion de trottoir, qui détenait les droits territoriaux sur telle ou telle vitrine brisée, mais avec ce genre de compétition, on parvenait rapidement à une sorte de stabilité et le bizness reprendrait bien vite le dessus car après tout, le but de la compétition, c'était le bizness.

Kelly prit à droite dans une nouvelle rue. L'idée provoqua chez lui un grognement assorti d'un mince sourire ironique. Une nouvelle rue ? Non, ces rues étaient vieilles, si vieilles que les « braves » gens les avaient désertées depuis des années, quittant la cité pour des endroits plus verdoyants et laissant place à une autre population, jugée moins estimable, puis cette nouvelle population était partie à son tour, et le cycle s'était poursuivi ainsi sur plusieurs générations jusqu'à ce que quelque

chose se détraque vraiment pour aboutir au spectacle qu'il avait maintenant sous les yeux. Il lui avait fallu une heure peut-être pour se rendre compte qu'il y avait des gens ici, et pas uniquement des trottoirs déserts couverts de détritus et peuplés de criminels. Il vit une femme qui quittait un arrêt d'autobus en tenant un enfant par la main et se demanda d'où ils revenaient. Une visite chez une tante ? La bibliothèque municipale ? Des endroits dont l'attrait valait d'effectuer le trajet inconfortable de l'arrêt de bus au domicile et de devoir passer devant des scènes, des bruits et des personnages dont la seule existence pouvait être préjudiciable à un jeune enfant.

Le dos de Kelly se raidit, ses yeux se plissèrent. Il avait déjà vu cela. Même au Viêt-Nam, un pays en guerre dès avant sa naissance, il y avait toujours des parents, des enfants et, même en pleine guerre, cette quête désespérée d'une chose comme la normalité. Les enfants avaient besoin de jouer une partie du temps, ils avaient besoin de tendresse et d'amour, besoin d'être protégés des aspects les plus durs de la réalité, aussi longtemps que le courage et l'habileté de leurs parents rendraient la chose possible. Et c'était également vrai ici. Partout, il y avait des victimes, toutes plus ou moins innocentes, et les enfants étaient les plus innocents de tous. Il le constatait ici, à moins de cinquante mètres de lui, avec cette jeune mère qui traversait la rue avec son gosse, pour éviter le coin où un dealer était en train d'effectuer une transaction. Kelly ralentit pour la laisser passer, espérant que l'amour et la sollicitude qu'elle manifestait ce soir feraient une différence pour son enfant. Les dealers l'avaient-ils remarquée ? Les honnêtes citoyens méritaient-ils simplement un regard ? Étaient-ils une couverture ? Des clients potentiels ? Une gêne ? Une proie ? Et l'enfant ? Y faisaient-ils même attention ? Sans doute pas.

— Merde, murmura-t-il doucement, trop détaché pour manifester ouvertement sa colère.

— Quoi ? demanda Pam. Elle était sagement assise, en retrait de la portière.

— Rien. Pardon. Kelly secoua la tête et poursuivit son observation. À vrai dire, il commençait à y prendre plaisir. C'était comme une mission de reconnaissance. Reconnaître,

c'était apprendre et apprendre avait toujours été une passion pour Kelly. Là, il découvrait un milieu entièrement nouveau pour lui. Certes c'était un milieu nocif, destructeur et laid, mais il était également différent et c'est ce qui le rendait passionnant. Ses mains sur le volant étaient parcourues de picotements.

La clientèle était variée, elle aussi. Certains étaient manifestement des gens du quartier, reconnaissables à leur couleur et leurs vêtements élimés. Certains paraissaient plus accrochés que d'autres et Kelly se demanda ce que cela signifiait. Les clients apparemment encore fonctionnels étaient-ils les derniers à tomber en esclavage ? Ceux à l'état d'épave étaient-ils les anciens combattants de l'autodestruction, irrévocablement en marche vers leur propre mort ? Comment un individu normal pouvait-il les contempler sans être terrifié en constatant qu'il était possible de se détruire ainsi à petite dose ? Qu'est-ce qui poussait les gens à faire ça ? Cette seule idée faillit l'amener à stopper sa voiture. C'était une chose qui dépassait son entendement.

Puis il y avait les autres, au volant de voitures moyennes si propres qu'elles devaient venir d'autres quartiers, où il convenait de respecter un certain statut. Il dépassa un de ces véhicules et observa discrètement son chauffeur. *Il porte même une cravate !* Certes desserrée, à cause de sa nervosité à traverser un quartier pareil, une main pour descendre la glace tandis que l'autre reposait au sommet du volant, le pied droit sans doute léger sur la pédale d'accélérateur, prêt à écraser le champignon si jamais le danger menaçait. L'homme devait être sur les nerfs, estima Kelly en l'observant dans le rétroviseur. Il ne pouvait pas se sentir à l'aise ici, et pourtant il avait dû venir. Oui, c'était ça. Une liasse de billets fut passée par la fenêtre ouverte et quelque chose reçu en échange, puis la voiture démarra aussi vite que le permettait la circulation dense. Sur un coup de tête, Kelly décida de suivre la Buick sur plusieurs pâtés de maisons, tournant à droite, puis à gauche dans une grande artère où la voiture alla se placer dans la file de gauche pour y rester, roulant aussi vite que le permettait la prudence pour se barrer de ce quartier sordide tout en évitant d'attirer l'attention d'un policier avec son carnet de contraventions.

Ouais, la police, parlons-en, songea Kelly en abandonnant la poursuite. *Où sont-ils, ceux-là ?* On violait la loi avec tout le battage apparent d'une kermesse de quartier, mais pas un flic n'était visible. Il hocha la tête et retourna vers les rues chaudes. Le décalage avec le quartier de son enfance, à Indianapolis, dix ans plus tôt, était énorme.

Comment les choses avaient-elles pu évoluer aussi rapidement ? Comment cela avait-il pu lui échapper ? Sa période sous les drapeaux, sa vie sur son île l'avaient isolé de tout. Il était devenu un plouc, un innocent, un touriste dans son propre pays.

Il se tourna pour regarder Pam. Elle semblait à l'aise, bien qu'un peu tendue. Ces gens étaient dangereux, mais pas pour eux deux. Il avait pris soin de demeurer invisible, de conduire comme tout le monde, sinuant entre les quelques pâtés de maisons du quartier des « affaires » sans suivre de chemin régulier. Il se répéta qu'il n'était pas aveugle aux dangers. Dans sa quête d'activités régulières, il avait pris garde de ne pas se trahir. Il aurait fallu être particulièrement attentif pour réussir à le repérer, avec son véhicule. Et de toute manière il avait toujours son Colt .45, planqué entre les jambes. Ces bandits avaient beau paraître formidables, ce n'était rien en comparaison des Nord-Vietnamiens et des Viêt-Congs qu'il avait affrontés. C'avait été des bons. Il avait été meilleur. Il y avait du danger dans ces rues, mais bien moins que celui auquel il avait déjà survécu.

Cinquante mètres devant, il avisa un dealer vêtu d'une chemise de soie, marron ou bordeaux. Difficile de savoir sa couleur exacte dans cette pénombre, mais elle devait être en soie, vu sa façon de refléter la lumière. Et même en soie naturelle, Kelly était prêt à le parier. Il y avait quelque chose de tapageur chez cette vermine. Ça ne leur suffisait donc pas de violer simplement la loi, hein ? Oh non, il fallait en plus qu'ils montrent aux gens à quel point ils étaient fiers et audacieux.

Crétin, songea Kelly. *Extrêmement crétin d'attirer sur soi l'attention ainsi. Quand on fait des trucs dangereux, on dissimule son identité, on dissimule même sa présence, et on se réserve toujours au moins une échappatoire.*

— C'est quand même incroyable qu'ils arrivent malgré tout à s'en tirer, murmura Kelly, pour lui-même.

— Hein ? Pam avait tourné la tête.

— Ils sont tellement idiots. Il indiqua du geste le dealer au coin de la rue. Même si les flics n'agissent pas, imagine que quelqu'un décide de... je veux dire, il a un sacré paquet d'argent sur lui, non ?

— Dans les mille, voire deux mille, confirma Pam.

— Alors, si quelqu'un essaye de le dévaliser ?

— Ça arrive mais il est armé, et si quelqu'un tente de...

— Oh – le type sur le pas de la porte ?

— C'est lui, le vrai dealer, Kelly. Tu ne savais pas ? Le type à la belle chemise est son lieutenant. C'est lui qui effectue la véritable... comment appelles-tu ça ?

— La transaction, répondit sèchement Kelly, en se souvenant qu'il n'avait pas réussi à remarquer une chose, qu'il avait laissé son orgueil obscurcir sa vigilance. *Pas une bonne habitude,* se dit-il.

Pam hocha la tête. C'est ça. Regarde... regarde-le maintenant.

Pas de doute, Kelly vit, il le comprenait à présent, comment se déroulait l'ensemble de la transaction. Un second automobiliste – un autre banlieusard en visite, estima Kelly – tendit son argent (une supposition car Kelly ne pouvait pas vraiment voir mais ce n'était sûrement pas une carte de crédit). Le lieutenant glissa la main sous sa chemise et lui tendit un paquet. Lorsque la voiture eut redémarré, le type en chemise flamboyante traversa la rue et, à la faveur de l'ombre que les yeux de Kelly n'arrivaient pas totalement à percer, un autre échange eut lieu.

— Oh, j'ai pigé. Le lieutenant détient la drogue et procède à l'échange mais il donne l'argent à son patron. Le patron garde le butin mais il a également une arme pour s'assurer que tout se passe bien. Ils ne sont pas aussi idiots que je le pensais.

— Ils sont même très malins.

Kelly hocha la tête et nota mentalement la leçon, se reprochant d'avoir fait au bas mot deux suppositions erronées.

Mais c'était pour cela qu'on effectuait des reconnaissances, somme toute.

Ne te sens pas trop à l'aise, Kelly, se morigéna-t-il. *Maintenant que tu sais qu'il y a deux* méchants *en face, l'un armé et l'autre dissimulé sur le pas de cette porte.* Il se cala dans son siège et garda les yeux rivés sur la menace potentielle, cherchant à définir leur comportement. Le type planqué dans l'embrasure devait être la cible véritable. Le « lieutenant », bien mal nommé, n'était qu'un homme de main, voire un apprenti, quantité négligeable ne ramassant que des miettes, rémunéré peut-être à la commission. C'était celui qu'il voyait à peine qui était le véritable ennemi. Voilà une méthode qui avait fait ses preuves, pas vrai ? Il sourit au souvenir d'un officier politique régional de l'Armée nord-vietnamienne. Le boulot avait même porté un nom de code. MANTEAU D'HERMINE. Quatre jours durant, ils avaient pisté ce salaud, quatre jours après l'avoir identifié de manière irréfutable, rien que pour s'assurer qu'il était bien leur homme, puis pour apprendre ses habitudes et décider de la meilleure méthode pour lui faire avaler son bulletin de naissance. Kelly n'oublierait jamais le regard sur le visage de cet homme à l'instant où la balle pénétrait dans sa poitrine. Puis, ç'avait été la fuite de cinq kilomètres jusqu'à la ZA, pendant que la patrouille de contre-attaque nord-vietnamienne filait dans la mauvaise direction, induite en erreur par les charges pyrotechniques qu'il avait posées.

Supposons que l'homme dans l'ombre soit sa cible ? Comment procéderait-il ? C'était un jeu intellectuel intéressant. Il se faisait étrangement l'effet d'être un démiurge. Il avait l'impression d'être un aigle, observateur, classificateur, mais, par-dessus tout, prédateur au sommet de la chaîne alimentaire, un aigle pas encore affamé, planant sur les ascendants thermiques au-dessus de ses proies.

Il sourit, ignorant les signaux avertisseurs que la partie de son cerveau rompue au combat commençait à générer.

Hmmm. Il n'avait pas vu cette voiture auparavant. C'était un *muscle-car,* un coupé Plymouth Roadrunner, rouge claquant, qui roulait cent mètres devant lui. Il y avait quelque chose de bizarre dans la façon...

— Kelly... Pam se crispa soudain sur son siège.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Sa main trouva le calibre 45 et le fit glisser d'un millimètre à peine dans son étui, retrouvant le contact rassurant de la crosse au bois usé. Mais le fait qu'il ait tendu la main vers le pistolet, et le fait qu'il ait éprouvé le besoin soudain de ce réconfort était un message que son esprit ne pouvait ignorer. La partie prudente de son cerveau commençait à reprendre le dessus, ses instincts de combattant commençaient à s'exprimer plus librement. Et même cette réaction engendra chez lui une bouffée d'orgueil. *C'est tellement agréable*, songea-t-il en une fraction de seconde, *d'avoir toujours cette réaction quand le besoin s'en fait sentir*.

— Je reconnais cette voiture... c'est...

La voix de Kelly était calme.

— D'accord, on dégage. Tu as raison, il est temps de partir. Il accéléra, donnant un coup de volant à gauche pour doubler la Roadrunner. Il pensa dire à Pam de se baisser mais ce n'était pas vraiment nécessaire. D'ici moins d'une minute, il serait parti et – *merde !*

C'était un des clients chic, un type dans un cabriolet Karmann-Ghia noir qui venait de terminer sa transaction et qui, pressé de quitter le secteur, déboîta à gauche juste sous le nez de la Roadrunner pour piler soudain derrière une autre voiture qui faisait en gros la même chose. Pédale de freins au plancher, Kelly essaya d'éviter la collision, ce n'était vraiment pas le moment, non ? Mais les choses se goupillèrent mal et il stoppa presque à la hauteur de la Plymouth dont le chauffeur choisit ce moment pour sortir. Au lieu de passer devant, il décida de contourner sa voiture par l'arrière ; au passage, ses yeux se retrouvèrent à moins d'un mètre du visage inquiet de Pam. Kelly regardait lui aussi dans la même direction, sachant que l'individu était un danger potentiel et il lut dans les yeux de l'autre. L'homme avait reconnu Pam.

— D'accord, je vois, annonça-t-il avec une voix d'un calme sinistre, sa voix de combat. Il braqua franchement sur la gauche, écrasa l'accélérateur, doublant le petit cabriolet Volkswagen et son chauffeur invisible. Kelly parvint au carrefour quelques secondes plus tard et, après un arrêt d'une

fraction de seconde pour vérifier que la voie était libre, il vira sec sur la gauche pour dégager en vitesse.

— Il m'a vue ! Pam criait presque.

— T'inquiète pas, Pam, répondit Kelly, surveillant la route dans son rétro. On dégage du secteur. Tu es avec moi et tu ne risques rien.

Imbécile, juraient ses instincts, s'adressant au reste de sa conscience. *Tu ferais mieux d'espérer qu'ils ne vont pas te suivre. Cette bagnole a trois fois plus de chevaux que la tienne* et...

— D'accord. Des phares bas exécutèrent le même virage que celui effectué par Kelly vingt secondes auparavant. Il les vit sinuer de droite à gauche. La voiture accélérait sec et chassait sur l'asphalte humide. Des phares jumelés. Ce n'était pas la Karmann-Ghia.

Tu es en danger maintenant, lui dit calmement son instinct. *Dans quelle mesure, impossible encore à savoir, mais il est temps de se réveiller.*

Bien compris.

Kelly plaqua les deux mains sur le volant. Le pistolet pouvait attendre. Il se mit à évaluer la situation et elle n'avait rien de réjouissant. Son Scout n'était pas taillé pour ce genre d'exercice. Ce n'était pas une voiture de sport, ce n'était pas un engin gonflé. Il avait quatre malheureux cylindres sous le capot. La Plymouth Roadrunner en avait huit, chacun plus gros que l'ensemble sollicité par Kelly. Qui plus est, la Roadrunner avait des chevaux à revendre à bas régime, une bonne tenue de route en virage, alors que le Scout avait été conçu pour cheminer en tout-terrain à un royal vingt-cinq à l'heure. Ça s'annonçait mal.

Le regard de Kelly se partageait équitablement entre le pare-brise et le rétro. L'écart était faible et la Roadrunner approchait rapidement.

Atouts, commença de récapituler son cerveau. *La voiture n'est pas totalement dépourvue d'avantages, c'est un petit engin robuste. Tu as de gros pare-chocs bien méchants, et la garde au sol élevée en fait un bélier efficace. Passons à la carrosserie. Cette Plymouth est peut-être un symbole social pour les cons mais ta petite bagnole peut être... non,* est *une*

arme et les armes, ça te connaît. Son esprit se débarrassa de ses dernières toiles d'araignée.

— Pam, dit Kelly, le plus calmement possible, veux-tu te coucher sur le plancher, ma puce ?

— Est-ce qu'ils... Elle fit mine de se retourner, la peur toujours manifeste dans sa voix mais la main droite de Kelly la rabattit vers le plancher du véhicule.

— On dirait qu'ils nous filent, oui. Maintenant, tu me laisses jouer, d'accord ? L'ultime partie de sa conscience non encore engagée dans l'action était fière de voir son calme et sa confiance. Oui, il y avait du danger mais Kelly, le danger il connaissait, et bigrement mieux que les types en Roadrunner. S'ils voulaient avoir une leçon sur ce qu'était réellement le danger, merde, ils n'auraient pas pu tomber mieux.

Ses mains sur le volant étaient prises de picotements quand il obliqua sur la gauche, puis freina et vira sec sur la droite. Il ne pouvait pas négocier les courbes avec l'efficacité de la Plymouth mais ces rues étaient larges – et se trouver en tête lui laissait l'avantage de la trajectoire et du moment précis. Il aurait du mal à les semer mais il savait où se trouvait le commissariat. Il suffisait de les y mener. Arrivés là, ils rompraient le contact.

Il y avait toujours le risque qu'ils tirent, qu'ils trouvent le moyen de mettre hors de combat sa voiture, mais si tel était le cas, il avait toujours le Colt, un chargeur de rechange, plus des balles dans la boîte à gants. Ils étaient peut-être armés mais sûrement pas entraînés comme lui. Il les laisserait s'approcher... combien étaient-ils ? Deux ? Trois, peut-être ? Il aurait dû vérifier, se dit-il, et il se souvint qu'il n'avait pas eu le temps.

Kelly regarda dans le rétro. Quelques instants après, il fut récompensé. Les phares d'un autre véhicule, indépendant de la poursuite, éclairèrent par-derrière l'habitacle de la Plymouth. Trois. Il se demanda quel arsenal ils pouvaient avoir. Dans le pire des cas, un fusil de chasse.

Non, le pire, serait une arme à tir rapide, un fusil d'assaut, mais les petits malfrats n'étaient pas des soldats et c'était improbable.

Sans doute, mais pas d'hypothèses hâtives, rétorqua son cerveau.

Le Colt .45, à bout portant, était aussi meurtrier qu'un fusil. Tout en virant à gauche, il bénit tranquillement son entraînement hebdomadaire. *S'il faut en venir là, laissons-les se rapprocher et montons une rapide embuscade.* Kelly savait tout ce qu'il y avait à savoir en matière d'embuscades. Un, les aspirer, deux, les souffler.

La Roadrunner était dix mètres derrière à présent, et son chauffeur se demandait quoi faire.

C'est la partie délicate, pas vrai ? songea Kelly, se mettant à la place de son poursuivant. *Tu peux te rapprocher autant que tu voudras, n'empêche que l'autre est toujours barricadé derrière une tonne de métal. Qu'est-ce que tu vas faire à présent ? M'emboutir, peut-être ?*

Non, l'autre conducteur n'était pas complètement idiot. Fixée sur son pare-chocs arrière, il y avait sa boule d'attelage et l'emboutir, ce serait la faire passer à travers le radiateur de la Plymouth. Pas de bol.

La Roadrunner glissa vers la droite. Kelly vit les phares se cabrer quand le chauffeur écrasa l'accélérateur de son gros V-8 mais être placé devant lui donnait un avantage. Kelly donna un brutal coup de volant pour bloquer l'adversaire. Ce qui lui apprit aussitôt que l'autre n'avait pas le cran d'abîmer sa voiture. Il entendit crisser les pneus tandis que la Roadrunner pilait pour éviter la collision. *On veut pas érafler sa belle peinture rouge, pas vrai ? Bonne nouvelle, pour changer !* Puis la Plymouth repartit sur la gauche mais Kelly, là aussi, anticipa la manœuvre. C'était comme deux voiliers tirant des bords en régate.

— Kelly, qu'est-ce qui se passe ? demanda Pam. Sa voix se brisait sur chaque mot.

Il répondit de la même voix calme qu'il employait depuis plusieurs minutes.

— Ce qui se passe, c'est qu'ils ne sont pas très malins.

— C'est la voiture de Billy... il adore la course.

— Billy, hein ? Eh bien, Billy aime un peu trop sa bagnole. Quand on veut faire du mal à quelqu'un, il faut être prêt à... Juste pour les surprendre, Kelly écrasa les freins. Le Scout piqua du nez, offrant à Billy une vue extra sur sa boule

d'attelage chromée. Puis Kelly accéléra de nouveau, surveillant la réaction de la Plymouth. *Ouais, il veut nous serrer de près mais je peux l'intimider sans problème, et ça risque de ne pas trop lui plaire. Sans doute un petit connard fier de lui.*

Bien, voilà comment on procède.

Kelly décida de l'éliminer en douceur. Inutile de compliquer les choses. Cependant, il savait qu'il devait la jouer fine, et avec une prudence extrême. Son cerveau se mit à évaluer les angles et les distances.

Kelly écrasa un peu trop violemment le champignon à l'angle d'une rue. Le Scout faillit partir en tête à queue mais il avait prévu le coup et se récupéra avec juste assez de retard pour donner une piètre idée de ses talents de conducteur à un Billy sans aucun doute impressionné par ses propres qualités de pilote. La Roadrunner profita de sa tenue en virage et de ses pneus larges pour réduire l'écart et venir à la hauteur de l'arrière droit de Kelly. Une percussion délibérée enverrait à coup sûr le Scout dans le décor. La Plymouth avait désormais l'avantage, c'est du moins ce que pensait son chauffeur.

Parfait...

Kelly ne pouvait plus virer à droite. Billy le bloquait de ce côté. Donc, il vira sec sur la gauche, empruntant une rue qui s'enfonçait au milieu d'un vaste terrain vague. Une autoroute devait passer ici. Les bâtiments avaient été détruits et les sous-sols comblés de terre que les pluies de la nuit avaient transformée en bourbier.

Kelly se tourna pour regarder la Plymouth. *Oh-oh.* La vitre côté passager était en train de descendre. Ça, ça voulait dire une arme. *Là, tu prends des risques, Kelly...* Mais il se rendit compte aussitôt qu'il pouvait en tirer avantage. Il laissa voir son visage et fixa l'autre chauffeur, bouche bée, avec toutes les apparences de la peur. En même temps, il écrasait les freins et donnait un brusque coup de volant à droite. Le Scout escalada le trottoir à moitié défoncé, à l'évidence une manœuvre de panique. La brusque embardée fit hurler Pam.

La Roadrunner avait un meilleur couple, son conducteur le savait, de meilleurs pneus et de meilleurs freins et le pilote avait d'excellents réflexes, tous détails que Kelly avait notés et sur

lesquels il comptait maintenant. Sa manœuvre de freinage fut anticipée et quasiment reproduite à l'identique par son poursuivant qui imita son virage, tressautant à son tour sur le revêtement bosselé du quartier démoli, poursuivant le Scout au milieu des décombres de ce qui avait été naguère un pâté de maisons, et tombant pile dans le piège tendu par Kelly. La Roadrunner réussit à parcourir une trentaine de mètres sur sa lancée.

Kelly avait déjà rétrogradé. La boue atteignait vingt bons centimètres d'épaisseur et il y avait toujours le risque que le Scout s'embourbe momentanément mais c'était bien improbable. Il sentit son véhicule ralentir, les pneus s'enfoncer de plusieurs centimètres sous la surface spongieuse puis les grosses sculptures accrochèrent et il repartit. *Ouais.* Ce n'est qu'à ce moment qu'il se retourna.

La position des phares était éloquente. La Roadrunner, déjà basse de caisse pour virer dans ces rues pavées, avait complètement ripé sur la gauche tandis que ses roues s'affolaient sur la surface gélatineuse et même quand le véhicule ralentit, la rotation de ses pneus continua d'excaver des ornières dans la surface détrempée. Les phares s'enfoncèrent rapidement tandis que le puissant moulin de la Plymouth ne servait qu'à creuser sa propre tombe. Un panache de vapeur s'éleva instantanément quand la culasse brûlante vint toucher une flaque.

La course était finie.

Trois hommes descendirent de la Plymouth et restèrent plantés là, l'air emprunté avec leurs pompes cirées gadouilleuses, contemplant le spectacle navrant de leur engin nickel transformé en truie fatiguée pataugeant dans la boue. Tous leurs plans diaboliques avaient été noyés par un peu de pluie et de terre. *Ça fait toujours plaisir de voir que je n'ai pas encore perdu la main*, songea Kelly.

Puis ils levèrent les yeux vers lui, à trente mètres de là.

— Bande de crétins ! leur lança-t-il, sous le crachin. À la revoyure, connards ! Puis il redémarra, non sans prendre soin bien sûr de les garder à l'œil. C'était ce qui lui avait permis de gagner la course : la prudence, la cervelle, l'expérience. Les

couilles aussi, mais Kelly repoussa cette idée, à peine effleurée. À peine. Il ramena avec précaution le Scout sur la chaussée, monta les rapports, et s'éloigna, accompagné par le petit crépitement des mottes de terre qui se détachaient des pneus pour taper contre les passages de roue.

— Tu peux te relever maintenant, Pam. On ne les reverra plus de sitôt.

Pam obéit, se retournant alors pour contempler Billy et sa Roadrunner. Le voir aussi près la fit de nouveau pâlir.

— Qu'est-ce que t'as fait ?

— Je me suis arrangé pour les attirer dans un endroit que j'avais choisi, expliqua-t-il. C'est une chouette bagnole pour brûler le bitume, mais dans la boue, c'est pas ça.

Pam lui sourit alors, manifestant une bravoure qu'elle était bien loin d'éprouver mais qui parachevait le tableau, tel que Kelly aurait pu le décrire à un bon copain. Il consulta sa montre. Encore une heure, à peu près, avant la relève au commissariat. Billy et ses potes risquaient d'être bloqués un bon moment. Le mieux à faire était de trouver un coin tranquille et d'attendre. En outre, Pam avait l'air d'avoir besoin de décompresser un peu. Il roula encore, puis ayant trouvé un endroit à peu près désert, se gara.

— Comment te sens-tu ?

— C'était terrifiant, répondit-elle, les yeux baissés. Elle tremblait violemment.

— Écoute, on peut retourner directement au bateau et...

— Non ! Billy m'a violée... et il a tué Helen. Si je ne l'arrête pas, il continuera de faire pareil avec les autres filles que je connais. Elle prononçait ces mots autant pour se persuader elle-même, Kelly le savait. Il reconnaissait cette attitude. Ça s'appelait le courage et c'était le pendant obligé de la peur. C'était ce qui poussait les gens à accomplir des missions, et ce qui permettait de choisir les missions pour eux. Elle avait vu les ténèbres et, ayant trouvé la lumière, il fallait qu'elle en fasse profiter les autres.

— D'accord, mais une fois qu'on en aura parlé à Frank, on se tire de Dodge City, vite fait.

— Ça ira, mentit Pam, sachant qu'il décelait son mensonge et honteuse de son attitude, ignorant combien il comprenait ses sentiments intimes.

Je n'en doute pas, avait-il envie de lui dire mais c'étaient des choses qu'elle n'avait pas encore apprises. Aussi lui posa-t-il une question.

— Combien y a-t-il de filles ?

— Doris, Xantha, Paula, Maria et Roberta... elles sont toutes comme moi, John. Et Helen... quand ils l'ont tuée, ils nous ont forcées à regarder.

— Eh bien, avec un peu de chance, tu peux aussi faire quelque chose pour ça, ma puce. Il lui passa un bras autour des épaules et au bout d'un moment, son tremblement cessa.

— J'ai soif, dit-elle.

— Il y a une glacière sur la banquette arrière.

Pam sourit.

— Bien. Elle se retourna sur son siège pour attraper le Coca – et son corps se raidit soudain. Elle eut un hoquet et Kelly se sentit envahi par une sensation qu'il ne connaissait que trop, telle une décharge électrique courant sur l'épiderme. La sensation du danger.

Kelly ! hurla Pam. Son regard était braqué vers l'arrière gauche de la voiture. Kelly avait déjà tendu la main vers son pistolet, tout en pivotant, mais il était trop tard et quelque chose en lui le savait déjà. La pensée scandaleuse lui traversa l'esprit qu'il avait commis une erreur terrible, fatale, mais il ne savait pas laquelle et il n'était plus temps de s'interroger parce qu'avant qu'il ait pu saisir son arme, il y eut un éclair, un impact sur sa tête, suivi par les ténèbres.

7

Rétablissement

Ce fut une patrouille de routine qui repéra le Scout. L'agent Chuck Monroe, seize mois de service, juste assez d'ancienneté pour conduire son véhicule radio en solo, avait pris l'habitude de sillonner en voiture son secteur avant de commencer son service sur le terrain. Il ne pouvait pas grand-chose contre les dealers – c'était le boulot de la brigade des stups – mais il pouvait agiter le drapeau, une expression qu'il avait apprise dans les Marines. Vingt-cinq ans, marié depuis peu, assez jeune pour être encore plein de dévouement et de colère devant ce qui se passait dans sa ville et son ancien quartier, le policier remarqua que le Scout était un véhicule inhabituel dans le secteur. Il décida de vérifier ça et releva le numéro d'immatriculation, puis il se rendit compte, avec un sursaut, que le flanc gauche de la voiture avait reçu au moins deux impacts de balles. L'agent Monroe arrêta sa voiture, mit ses gyrophares et lança par radio le premier appel annonçant un problème éventuel, demandant qu'on se tienne en alerte. Puis il descendit de voiture, la main gauche agitant sa matraque, la droite prête à dégainer l'arme de service. Ensuite seulement, il décida de s'approcher du véhicule suspect. Officier de police bien formé, Chuck Monroe évoluait avec lenteur et prudence, en inspectant du regard les alentours.

— Oh, merde ! Le retour à sa voiture émettrice fut rapide. D'abord, Monroe demanda des renforts, puis une ambulance, enfin, il transmit au standard du commissariat le numéro minéralogique du véhicule en question. Ensuite, muni de sa trousse de premier secours, il retourna au Scout. La portière du conducteur était verrouillée mais la vitre avait volé en éclats et il passa la main pour l'ouvrir de l'intérieur. Ce qu'il découvrit alors le figea sur place.

La tête du conducteur reposait sur le volant, ainsi que la main gauche, tandis que la droite était posée sur les genoux. Le sang avait éclaboussé tout l'habitacle. L'homme respirait encore, ce qui surprit l'officier. À l'évidence, une agression au fusil de chasse : les plombs avaient criblé le métal et la fibre de verre de la carrosserie, et touché la victime à la tête, au cou et dans le haut du dos. On voyait plusieurs orifices de petite taille dans la partie de peau visible, et du sang en suintait. La blessure valait bien, en horreur, toutes celles qu'il avait déjà vues dans le civil ou sous les drapeaux, et pourtant l'homme était encore en vie. C'était suffisamment incroyable pour que Monroe juge préférable de ne pas ouvrir sa trousse de secours. L'ambulance serait là d'ici quelques minutes et il décida que toute initiative de sa part risquait plutôt d'aggraver la situation. Monroe tenait sa trousse dans la main droite comme un livre, tout en considérant la victime avec cet air frustré de l'homme d'action à qui on refuse d'agir. Au moins le pauvre bougre était-il inconscient.

Qui était-ce ? Monroe considéra la forme affalée et estima qu'il pouvait sans risque extraire son portefeuille. L'agent fit passer la trousse de secours dans la main gauche et glissa la droite dans la poche intérieure. Pour découvrir, sans surprise, qu'elle était vide. Mais son contact avait provoqué une réaction. Le corps bougea légèrement et ce n'était pas bon du tout. Il déplaça la main pour le maintenir, puis la tête bougea également et il comprit qu'il valait mieux qu'elle reste immobile, aussi déplaça-t-il machinalement la main pour l'accompagner. Erreur. Il y eut un frottement et un cri de douleur résonna dans la rue humide et noire avant que le corps redevienne inerte.

— Merde ! Monroe contempla le sang au bout de ses doigts et, inconsciemment, il les essuya sur l'étoffe bleue de son pantalon d'uniforme. C'est à cet instant qu'il entendit la longue plainte d'une ambulance des pompiers qui arrivait par l'est et l'agent murmura une petite prière de remerciement à l'idée que des gens qui connaissaient leur affaire allaient bientôt le soulager de ce problème.

L'ambulance tourna au coin quelques secondes plus tard. Le gros fourgon trapu rouge et blanc s'immobilisa juste après la

voiture de patrouille et ses deux occupants s'approchèrent aussitôt du policier.

— Bon, voyons ce qui se présente... Curieusement, ce n'était pas formulé sur le mode interrogatif. De toute manière, le pompier secouriste responsable n'avait guère besoin de poser de question. Dans ce quartier et à cette heure de la nuit, ça ne risquait pas d'être un accident de la circulation. Ce serait un « traumatisme par pénétration », selon le lexique sec de sa profession.

— Bon Dieu !

Son jeune collègue était déjà retourné à l'ambulance quand une autre voiture de police arriva sur les lieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le brigadier de garde.

— Décharge de fusil de chasse, à bout portant, et le type est encore en vie ! indiqua Monroe.

— J'aime pas trop les blessures au cou, observa le premier ambulancier d'une voix tendue.

— Minerve ? demanda l'autre secouriste qui avait ouvert le coffre à matériel.

— Ouais, s'il bouge la tête... merde. Le pompier gradé posa les mains sur la tête de la victime pour la maintenir en place.

— Identité ? s'enquit le sergent.

— Aucun papier. Je n'ai pas encore eu le temps de fouiller la voiture.

— Tas signalé le numéro ?

Monroe acquiesça.

— Par radio ; faut un petit moment.

Le sergent braqua sa torche à l'intérieur de l'habitacle pour aider les deux pompiers. Plein de sang, sinon, rien. Une espèce de glacière sur la banquette arrière.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il à Monroe.

— La rue était vide quand je suis arrivé. Monroe consulta sa montre. Il y a onze minutes. Les deux officiers s'écartèrent pour laisser travailler les deux pompiers.

— Déjà vu l'individu ?

— Non, sergent.

— Inspecte la chaussée et les trottoirs.

— Entendu. Monroe se mit à examiner les parages du véhicule.

— Je me demande à quoi rime cette histoire, demanda le sergent, à personne en particulier. Contemplant le corps et tout ce sang, il lui vint à l'esprit qu'ils pouvaient fort bien ne jamais le découvrir. Tant de crimes commis dans le secteur restaient non élucidés. Ce n'était pas une perspective agréable pour le sergent. Il se tourna vers les pompiers.

— Comment est-il, Mike ?

— Il s'est quasiment vidé de son sang, Bert. Blessures par balle, pas de doute, répondit l'homme tout en fixant la minerve. Un paquet d'éclats dans le cou, certains près de la colonne vertébrale. J'aime pas ça du tout.

— Où l'emmenez-vous ? demanda le sergent.

— Le CHU est bondé, observa le jeune infirmier. Accident de car sur le périphérique. On va devoir l'emmener à Hopkins.

— Ça fait dix minutes de plus, jura Mike. Tu prends le volant, Phil, et tu leur dis que nous avons un traumatisme grave et qu'il faut qu'un neurochirurgien se tienne prêt à intervenir.

— Pas de problème. Les deux hommes l'installèrent sur la civière. Le corps réagit au déplacement et les deux policiers – trois autres voitures radio venaient d'arriver – aidèrent à le maintenir tandis que les pompiers le sanglaient.

— T'es vraiment un pauvre chiot bien mal en point, mon pote, mais on va t'amener à l'hosto vite fait, dit Phil à ce corps qui n'était peut-être même plus assez en vie pour entendre ses paroles. Traînons pas, Mike.

Ils chargèrent le blessé par l'arrière de l'ambulance. Mike Eaton, le pompier le plus âgé, était déjà en train d'installer une perfusion de compléments sanguins. Introduire l'aiguille dans une veine se révéla difficile avec une victime couchée sur le ventre mais il y parvint juste avant que l'ambulancier ne s'ébranle. Il passa les seize minutes du trajet jusqu'à l'hôpital Johns Hopkins à surveiller ses paramètres vitaux – la pression sanguine était dangereusement basse – et commencer à remplir la paperasse.

Qui es-tu ? demanda silencieusement Eaton. Bonne forme physique, nota-t-il, âge : vingt-six, vingt-sept. Curieux pour un

probable consommateur de drogue. Debout, ce type devait être imposant, même si ce n'était pas le cas maintenant. En ce moment, il avait plutôt l'air d'un gros poupon endormi, la bouche ouverte, aspirant l'oxygène par un masque en plastique transparent, avec une respiration bien trop lente et faible au goût d'Eaton.

— Accélère, dit-il au chauffeur, Phil Marconi.

— La chaussée est mouillée, Mike, je fais de mon mieux.

— Allons, Phil, les Ritals sont censés être des fous du volant.

— Ouais, mais on boit pas autant que vous, répondit l'autre, dans un rire. Je viens d'appeler, leur boucher est prêt à intervenir. La nuit est plutôt calme, à Hopkins, ils sont prêts à nous accueillir.

— Bien, répondit tranquillement Eaton. Il contempla sa victime de la fusillade. Ça devenait souvent un brin sinistre, d'être tout seul à l'arrière de l'ambulance, au point qu'il en venait à apprécier la plainte, si crispante en temps normal, de la sirène électronique. Le sang gouttait de la civière sur le plancher du véhicule ; les gouttes se promenaient sur la tôle, comme si elles étaient pourvues d'une vie propre. C'était un truc auquel on ne se faisait jamais.

— Deux minutes, annonça Marconi dans son dos. Eaton se glissa vers l'arrière du compartiment, prêt à ouvrir les portes. Bientôt, il sentit l'ambulance tourner, s'arrêter, puis reculer rapidement avant de s'immobiliser de nouveau. Les portes arrière s'ouvrirent à la volée avant qu'il ait eu le temps de toucher leur poignée.

— Waouh ! observa l'interne de garde. Bon, d'accord les gars, on l'emmène au bloc trois. Deux brancardiers baraqués sortirent la civière tandis qu'Eaton décrochait le flacon de perfusion de sa perche et le maintenait en avançant avec le chariot.

— Des problèmes au CHU ? demanda l'interne.

— Accident de car, indiqua Marconi, en arrivant à sa hauteur.

— De toute façon, il est mieux ici. Seigneur, dans quoi est-il rentré ? Le toubib se pencha pour inspecter la blessure tandis

qu'ils continuaient d'avancer. Il doit bien y avoir une centaine d'éclats.

— Et attendez de voir son dos, dit Eaton.

— Merde... dit l'interne dans un souffle.

Ils firent entrer le chariot dans la vaste salle des urgences, choisissant un box dans le coin. Les cinq hommes soulevèrent la victime pour la transférer sur une table d'examen et l'équipe médicale se mit au travail aussitôt. Un autre médecin se tenait prêt à intervenir, flanqué de deux infirmières.

L'interne, Cliff Severn, ôta délicatement la minerve après s'être assuré que la tête était parfaitement maintenue par des sacs de sable. Un seul coup d'œil suffit à son diagnostic.

— Atteinte possible à la moelle, annonça-t-il aussitôt. Mais d'abord, compenser le volume sanguin. Il émit une série d'ordres. Tandis que les infirmières mettaient en route deux nouveaux flacons de perfusion, Severn ôta les chaussures du patient et fit courir un instrument métallique pointu sur la plante du pied gauche. Le pied bougea. Bien, pas de dégâts neurologiques immédiats. Bonne nouvelle. Quelques coups de maillet sur les jambes déclenchèrent également des réactions. Remarquable. Pendant ce temps, une infirmière effectuait une prise de sang pour les examens habituels. Severn avait à peine besoin de surveiller son équipe bien entraînée où chacun accomplissait précisément sa tâche. Ce qui avait toutes les apparences d'une agitation désordonnée correspondait plutôt aux mouvements coordonnés d'une équipe de football en défense, le résultat de mois d'entraînement assidu.

— Merde, où est le neuro ? demanda Severn, en s'adressant au plafond.

— Il est ici ! répondit une voix.

Severn leva la tête.

— Oh... Professeur Rosen.

On en resta là pour les politesses. Sam Rosen n'était pas de bonne humeur, l'interne l'avait vu aussitôt. Cela faisait déjà une journée de vingt-quatre heures pour le chef du service. Ce qui aurait dû être un service normal de six heures s'était mué en marathon pour sauver la vie d'une femme âgée qui avait dégringolé un escalier, un effort qui s'était révélé vain moins

d'une heure auparavant. Il aurait dû la sauver, ne cessait de se répéter Sam, toujours sans bien savoir ce qui avait mal tourné. Il était plus reconnaissant que fâché pour cette prolongation imprévue d'une journée infernale. Au moins réussirait-il peut-être à sauver celui-ci.

— Dites-moi ce que nous avons, ordonna sèchement le professeur.

— Blessure au fusil de chasse, plusieurs éclats très proches de la moelle, monsieur.

— Bien. Rosen se pencha, les mains aux dos. C'est quoi, tout ce verre ?

— Il était en voiture, lança Eaton, de l'autre côté du box.

— Il va falloir nous débarrasser de tout ça. Et lui raser la tête, également, ajouta Rosen en inspectant les dégâts. Pression artérielle ?

— Cinq sur trois, annonça une aide-soignante. Pouls cent quarante, faible.

— On va avoir du boulot, observa Rosen. Ce gars est en état de choc. Hmmm. Il marqua un temps. L'état général du patient semble bon, bon tonus musculaire. Tâchons de lui remonter ce volume sanguin. Rosen vit les deux unités qu'on avait déjà mises en route. Les infirmières réanimatrices étaient particulièrement bonnes et, d'un signe de tête, il leur manifesta son approbation.

— Comment va votre fils, Margaret ? demanda-t-il à la plus âgée.

— Il commence à Carnegie en septembre, répondit-elle, en réglant le débit de la perfusion.

— Nous allons d'abord nettoyer le cou, Margaret. J'ai besoin d'y jeter un œil.

— Bien, docteur.

L'infirmière choisit une paire de forceps, saisit un gros tampon d'ouate qu'elle plongea dans l'eau distillée avant de le passer délicatement sur le cou du patient, le nettoyant du sang et exposant les blessures proprement dites. Cela paraissait plus grave que ça ne l'était sans doute, vit-elle aussitôt. Tandis qu'elle essuyait le patient, Rosen cherchait déjà des instruments. Le temps qu'il revienne près du lit, Margaret

Wilson avait déjà installé et ouvert une panoplie d'instruments stériles. Eaton et Marconi observaient toute la scène, en retrait.

— Bon boulot, Margaret, dit Rosen en chaussant ses lunettes. Vers quoi s'oriente-t-il, comme études ?

— Ingénieur.

— Parfait. Rosen leva une main. Pince. L'infirmière Wilson prit et déposa dans sa paume une paire de pinces chromées.

— On a toujours besoin d'un jeune ingénieur brillant. Rosen sélectionna un petit orifice rond dans l'épaule du patient, bien à l'écart de tout organe vital. Avec une délicatesse que ses grosses pattes rendaient presque comique à observer, il tâtonna et récupéra une chevrotine qu'il éleva à la lumière.

— Plomb de seize, à première vue. Quelqu'un a confondu ce type avec un pigeon. Excellent, expliqua-t-il en se tournant vers les pompiers secouristes. Maintenant qu'il savait le calibre des projectiles et leur capacité probable de pénétration, il examina le cou de plus près.

— Hmmm, que dit la PA, maintenant ?

— Je vérifie, dit une autre infirmière, à la tête de la table. Cinq et demi sur quatre. Ça remonte.

— Merci, dit Rosen, toujours penché sur son patient. Qui a commencé la première perfusion ?

— Moi, répondit Eaton.

— Bon boulot, pompier. Rosen leva la tête, cligna de l'œil. Parfois, je crois bien que vous sauvez plus de vies que nous. Celui-là en tout cas, vous l'avez sauvé, ça ne fait aucun doute.

— Merci, docteur. Eaton ne connaissait pas très bien Rosen, mais il ne manqua pas de noter que la réputation de l'homme était méritée. Ce n'était pas tous les jours qu'un pompier secouriste recevait ce genre de louange de la part d'un gros ponte de la chirurgie.

— Comment va-t-il s'en... je veux dire, la blessure au cou ?

Rosen avait repris son examen.

— Réactions, docteur ? demanda-t-il à l'interne de garde.

— Positives. Le Babinsky est bon. Pas de signes manifestes d'atteinte périphérique, répondit Severn. C'était comme un examen, ce qui rendait toujours nerveux le jeune interne.

— Ce ne sera peut-être pas aussi grave que ça en a l'air, mais nous allons devoir nettoyer tout ça en vitesse avant que ces plombs ne migrent. Deux heures ? demanda-t-il à Severn. Rosen savait que l'interne de garde était meilleur traumatologiste que lui.

— Peut-être trois.

— De toute façon, je ferai un somme après. Rosen consulta sa montre. Bon, je vous le prends à... disons, six heures.

— Vous voulez vous en charger personnellement ?

— Pourquoi pas ? Je suis ici. Celui-ci est sans complication, juste un peu de doigté. Rosen estimait qu'il avait bien droit à un cas facile, peut-être une fois par mois. En tant que professeur en titre, il héritait de presque toutes les opérations délicates.

— Pas de problème pour moi, monsieur.

— Avons-nous l'identité du patient ?

— Non, monsieur, répondit Marconi. Mais la police devrait pas tarder à arriver.

— Bien. Rosen se releva, s'étira. Vous savez, Margaret, les gens de nos âges ne devraient plus travailler à des heures pareilles.

— J'ai besoin de varier mes horaires, répondit l'infirmière Wilson. En outre, elle était chef d'équipe pour cette garde.

— Qu'est-ce que c'est, je me demande ? dit-elle au bout d'un moment.

— Hmph ? Rosen contourna la table d'examen pour venir de son côté tandis que le reste de l'équipe poursuivait son travail.

— Ça, dit-elle en indiquant un tatouage, sur le bras. L'infirmière Wilson fut surprise par la réaction qu'il provoqua chez le Professeur Rosen.

*

La transition du sommeil à la veille était en général facile pour Kelly, mais pas cette fois-ci. Sa première pensée cohérente fut la surprise, mais il ignorait pourquoi. Puis vint la douleur, mais pas tant la douleur que l'avertissement lointain d'une douleur imminente, et considérable. Quand il prit conscience qu'il pouvait ouvrir les yeux, il le fit, pour découvrir qu'il fixait

un sol de lino gris. Quelques gouttes de liquide éparses reflétaient les tubes fluorescents éclatants du plafond. Il sentit comme des picotements d'aiguille dans les yeux, puis se rendit compte seulement ensuite que de vraies aiguilles étaient plantées dans ses bras.

Je suis en vie.

Pourquoi cela me surprend-il ?

Il entendait des gens tourner autour de lui, des conversations assourdies, des carillons au loin. Le bruit de soufflerie s'expliquait par les buses de climatisation, dont une devait être toute proche car il sentait un frisson sur la peau du dos. Quelque chose lui dit qu'il devrait bouger, que rester ainsi immobile le rendait vulnérable mais, même après avoir réussi à commander à ses membres de se mouvoir, rien ne se produisit. C'est à ce moment que la douleur manifesta sa présence. Comme les rides occasionnées sur une mare par la chute d'un insecte, elle naquit quelque part sur l'épaule et s'étendit. Il lui fallut un moment pour la classifier. La plus proche approximation était un mauvais coup de soleil, car toute la partie gauche de son dos, de la nuque jusque sous l'omoplate gauche lui donnait l'impression d'être à vif. Il savait que quelque chose lui échappait, quelque chose sans doute d'important.

Bon Dieu, mais où suis-je ?

Kelly décela la vibration distante de... quoi donc ? Un moteur de navire ? Non, quelque part, ça ne correspondait pas et au bout de quelques secondes, il se rendit compte que c'était le bruit lointain d'un autobus démarrant de son arrêt. Pas un bateau. Une ville. Qu'est-ce que je fous dans une ville ?

Une ombre passa devant son visage. Il ouvrit les yeux et découvrit la moitié inférieure d'une silhouette entièrement vêtue de coton vert pâle. Les mains tenaient une espèce de calepin. Kelly n'arriva même pas à accommoder suffisamment pour distinguer le sexe de la silhouette avant qu'elle ne s'éloigne, et il ne lui vint pas à l'esprit de dire quoi que ce soit avant de replonger dans le sommeil.

*

— La blessure à l'épaule était étendue mais superficielle, indiqua Rosen à l'interne en neurochirurgie, dix mètres derrière.

— Suffisamment sanglante. Quatre unités, nota-t-elle.

— Les blessures par plombs de chasse sont toujours comme ça. C'était le seul vrai danger pour la moelle épinière. Il m'a fallu un petit bout de temps pour trouver comment ôter tout ce fourbi sans risquer de léser quoi que ce soit.

— Deux cent trente-sept plombs – elle éleva la radiographie à la lumière –, on dirait bien que vous les avez tous retirés. Mais il s'en tirera avec une jolie collection de cicatrices.

— J'y aurai mis le temps, observa Sam d'une voix lasse, sachant qu'il aurait dû passer la main à un collègue, mais après tout, c'est lui qui s'était porté volontaire.

— Vous connaissez le patient, n'est-ce pas ? dit Sandy O'Toole, de retour de la salle de réveil.

— Ouais.

— Il reprend conscience, mais ça prendra encore un petit moment. Elle lui tendit le graphique indiquant son état actuel. Ça m'a l'air de bien se présenter, docteur.

Le professeur Rosen acquiesça et poursuivit ses explications à l'intention de l'interne.

— Bonne forme physique. Les pompiers ont fait du bon boulot en maintenant sa pression artérielle. Il a failli être saigné à blanc mais les blessures paraissaient plus graves qu'elles n'étaient vraiment. Sandy ?

Elle se retourna.

— Oui, docteur ?

— Ce gars-là est un de mes amis. Cela vous dérangerait-il beaucoup si je vous demandais de le traiter...

— Avec un soin particulier ?

— Vous êtes une perle, Sandy.

— Une indication spécifique à me donner ? s'enquit-elle, appréciant le compliment.

— C'est un type bien, Sandy. Sam l'avait dit sur un ton de profonde sincérité. Sarah l'aime bien, également.

— Alors, il doit être super. Et elle reprit le chemin de la salle de réveil, en se demandant si le professeur ne lui refaisait pas le coup de l'entremetteuse.

— Qu'est-ce que je dis à la police ?

— Quatre heures, minimum. Et je veux être présent. Rosen jeta un œil vers le pot de café et décida de s'abstenir. Encore une tasse et il risquait la perforation d'estomac, avec tout cet acide.

— Alors, qui est-ce ?

— Je n'en sais pas tant que ça, mais j'avais eu des problèmes dans la baie avec mon bateau et il m'a tiré d'affaire. On a fini par se retrouver chez lui pour le week-end. Sam n'en dit pas plus. Il n'en savait effectivement pas tant que ça, mais il avait fait pas mal de déductions, et elles l'avaient passablement inquiété. Il avait joué son rôle. Même s'il n'avait pas sauvé la vie de Kelly – il en était plutôt redevable à la chance et aux pompiers –, il avait accompli une procédure extrêmement délicate, quitte pour le coup à avoir ennuyé l'interne, le docteur Ann Pretlow, en l'empêchant de faire autre chose que de regarder.

— Bon, j'ai besoin de dormir un peu, moi. Je n'ai pas grand-chose au programme pour aujourd'hui. Pouvez-vous vous charger des soins pour Mme Baker ?

— Certainement.

— Dites à quelqu'un de me réveiller d'ici trois heures, dit Rosen en regagnant son bureau où l'attendait un divan confortable.

*

— Joli bronzage, observa Billy avec un rictus. Je me demande où elle nous a pris ça. Amusement général. Bon, qu'est-ce qu'on fait d'elle ?

Il réfléchit un instant. Il venait de découvrir un moyen impeccable de se débarrasser des corps, bien plus net, dans son genre, et considérablement plus sûr, que celui qu'ils employaient jusqu'ici. Mais il impliquait également un interminable trajet en bateau et il n'avait tout bonnement pas de temps à perdre à ça. Il ne voulait pas non plus confier à un autre cette méthode si particulière. Elle était trop bonne pour

qu'il la partage avec qui que ce soit. Il savait que l'un ou l'autre finirait par parler. C'était d'ailleurs un de ses problèmes.

— Trouvez-moi un endroit, dit-il après quelques instants de réflexion. Si on la retrouve, ça n'aura pas grande importance. Puis il parcourut la pièce du regard, cataloguant les diverses expressions. La leçon avait porté. Personne d'autre ne voudrait recommencer la même chose de sitôt. Il n'avait rien à rajouter.

— Ce soir ? C'est mieux la nuit.

— Parfait. Rien ne presse. Les autres pourraient toujours continuer de s'instruire en la contemplant tout le reste de la journée, étendue par terre au milieu de la pièce. Il n'en tirait pas particulièrement plaisir, mais les filles devaient apprendre leurs leçons et même s'il était trop tard pour l'une d'elles, ses erreurs seraient toujours profitables aux autres.

— Et le type ? demanda-t-il à Billy.

Billy eut de nouveau son petit sourire narquois. C'était son expression favorite.

— Je l'ai dégommé. Les deux canons, à trois mètres. On n'entendra plus parler de lui.

— Parfait. Il sortit. Il y avait du boulot à faire et du fric à ramasser. Pour lui, ce petit problème était réglé. Quel dommage, songea-t-il en regagnant sa voiture, qu'on ne puisse pas tous les résoudre avec une telle aisance.

Personne ne toucha au corps. Doris et les autres filles restèrent assises dans la même pièce, incapables de détourner les yeux de celle qui avait été naguère une amie, apprenant leur leçon selon le vœu d'Henry.

*

Kelly nota vaguement qu'on le bougeait. Le sol se déplaçait sous lui. Il regardait les rainures entre les dalles du carrelage défiler comme un générique de film, tandis qu'on le poussait dans une autre salle, plus petite. Cette fois, il essaya de relever la tête et réussit effectivement à la mouvoir de quelques centimètres, assez pour entrevoir les jambes d'une femme. La blouse chirurgicale verte s'arrêtait au-dessus des chevilles et celles-ci étaient incontestablement féminines. Il y eut un

ronronnement et l'horizon bascula vers le bas. Au bout d'un moment, il comprit qu'il était sur un lit motorisé, suspendu entre deux anneaux en inox. Son corps était attaché au lit et, à mesure que la plate-forme pivotait, il perçut la pression des sangles qui le maintenaient en place, pas désagréable, mais sensible. Enfin, il vit une femme. De son âge, peut-être un ou deux ans de moins, cheveux châtains glissés sous un bonnet vert, yeux clairs qui pétillaient amicalement.

— Bonjour, dit-elle derrière son masque. Je suis votre infirmière.

— Où suis-je ? demanda Kelly d'une voix rauque.

— Hôpital Johns Hopkins.

— Qu'est-ce...

— Quelqu'un vous a tiré dessus. Elle s'avança pour lui toucher la main.

La douceur du contact enflamma quelque chose dans sa conscience anesthésiée par les médicaments. Durant une minute peut-être, Kelly fut incapable de savoir ce qui se passait. Comme un nuage de fumée, ça ondulait et tournoyait, en composant une image devant ses yeux. Les pièces manquantes commencèrent à se rassembler et, même s'il comprenait désormais que c'était l'horreur qui l'attendait, son esprit se débattait pour accélérer le processus. À la fin, ce fut l'infirmière qui le fit pour lui.

Sandy O'Toole avait gardé son masque pour une bonne raison. Femme séduisante, comme bien des infirmières, elle trouvait que les patients masculins réagissaient bien à l'idée de voir quelqu'un comme elle être aux petits soins pour eux. Maintenant que le patient Kelly, John, était plus ou moins alerte, elle leva la main et défit son masque pour lui offrir son radieux sourire féminin, la première bonne surprise de la journée pour lui. Les hommes aimaient bien Sandra O'Toole, sa haute silhouette athlétique et ses dents du bonheur. Elle se demandait bien pourquoi ils trouvaient sexy cet espace entre les incisives – après tout, la nourriture se coinçait dedans –, mais enfin, tant que ça marchait, c'était toujours un avantage de plus dans son boulot qui consistait à aider des gens malades à se sentir mieux. Et donc, elle lui sourit, pour des raisons purement

professionnelles. Le résultat n'eut rien à voir avec ce qu'elle rencontrait habituellement.

Son patient devint d'une pâleur cadavérique, non pas le blanc de la neige ou du linge propre, mais cette espèce de texture maladive et granuleuse qu'a le polystyrène expansé. Sa première idée fut que quelque chose de grave venait de se produire, hémorragie interne massive, ou thrombose induite par un caillot. Il aurait bien crié mais il n'avait pas assez de souffle et ses mains retombèrent, inertes. Il ne l'avait pas quittée des yeux et au bout de quelques secondes, O'Toole comprit qu'elle était la cause de cet étrange comportement. La première réaction de l'infirmière fut de lui prendre la main pour lui dire que tout allait bien, mais elle vit aussitôt que ce n'était pas vrai.

— Oh, bon Dieu... oh, bon Dieu... Pam. Le regard sur ce qui aurait dû être un beau visage aux traits burinés était empreint d'un sombre désespoir.

*

— Elle était avec moi, dit-il à Rosen quelques minutes plus tard. Savez-vous quelque chose, toubib ?

— La police sera ici dans quelques minutes, John, mais non, je ne sais rien. Peut-être l'ont-ils conduite dans un autre hôpital. Il voulait espérer. Mais Sam savait que c'était un mensonge, et il se détestait de faire une chose pareille. Il fit mine de prendre le pouls de Kelly, tâche dont Sandy aurait aussi bien pu s'acquitter, avant d'examiner le dos de son patient.

— Vous allez vous en tirer sans problème. Comment va cette épaule ?

— Pas trop bien, Sam, répondit Kelly, encore groggy. C'est grave ?

— Une décharge de chevrotines – vous avez pris pas mal de plombs mais... la vitre de la voiture était-elle remontée ?

— Ouais, dit Kelly, se souvenant de la pluie.

— C'est un des éléments qui vous ont sauvé. Les muscles des épaules sont pas mal amochés, vous avez bien failli être saigné à blanc mais il n'y aura pas de séquelles, en dehors de quelques

cicatrices. J'ai fait personnellement le boulot. Kelly leva les yeux.

— Merci, Sam. Je ne souffre pas trop... enfin, c'était pire la dernière fois que...

— Du calme, John, ordonna doucement Rosen, en examinant de près le cou de son patient. Il nota mentalement de demander une nouvelle série de radios, juste pour vérifier que rien ne lui avait échappé, plus près de la moelle épinière.

— Les analgésiques vont agir assez vite. Épargnez-vous l'héroïsme. On ne vous donnera pas de médaille pour ça, ici. Vu ?

— Bien, chef. S'il vous plaît... vérifiez dans les autres hôpitaux pour Pam, d'accord ? demanda Kelly, avec encore de l'espoir dans la voix, même s'il n'était pas dupe, lui non plus.

Deux policiers en tenue attendaient depuis le début que Kelly ait repris ses esprits. Rosen fit pénétrer le plus âgé des deux quelques minutes plus tard. L'interrogatoire fut bref, sur les ordres du médecin. Après avoir eu confirmation de son identité, ils l'interrogèrent sur Pam ; ils avaient déjà une description physique grâce à Rosen mais pas son nom de famille que Kelly dut leur fournir. Les agents prirent note de son rendez-vous avec le lieutenant Allen et s'en allèrent au bout de quelques minutes, alors que la victime commençait à sombrer de nouveau. Le choc de l'agression puis de l'intervention chirurgicale, couplé aux analgésiques, risquait de toute manière de réduire la valeur de son témoignage, observa Rosen.

— Alors, qui est cette fille ? demanda le gradé.

— J'ignorais jusqu'à son nom de famille il y a deux minutes encore, dit Rosen. Ils étaient assis dans son bureau. Il était abruti par le manque de sommeil et ses observations en souffraient. Elle était accrochée aux barbituriques quand nous avons fait sa connaissance – Kelly et elle vivaient ensemble, j'imagine. Nous l'avons aidée à se désintoxiquer.

— Qui ça, « nous » ?

— Moi et mon épouse, Sarah. Elle est pharmacologiste ici. Vous pouvez lui parler, si vous voulez.

— Certainement, l'assura l'agent. Et M. Kelly ?

— Ancien de la Navy. Ancien combattant du Viêt-Nam.

— Avez-vous une raison de croire qu'il est consommateur de drogue, docteur ?

— Aucun risque, répondit Rosen, la voix légèrement crispée. Il est en trop bonne condition physique pour ça et j'ai vu sa réaction quand nous avons découvert que Pam se droguait. J'ai dû le calmer. Non, sûrement pas un accro. Je suis médecin, j'aurais remarqué.

Le policier ne fut pas impressionné outre mesure mais il prit sa déclaration pour argent comptant. Les gars de la criminelle allaient avoir du boulot avec ce client, songea-t-il. Ce qui avait eu les apparences d'un banal braquage se muait pour le moins en enlèvement. Merveilleux.

— Bon, alors qu'est-ce qu'il fabriquait dans un quartier pareil ?

— Je n'en sais rien, admit Sam. Qui est ce lieutenant Allen ?

— Criminelle, commissariat ouest, expliqua le flic.

— Je me demande pourquoi ils avaient rendez-vous.

— C'est une chose que nous dira le lieutenant, monsieur.

— Était-ce un braquage ?

— Sans doute. En tout cas, ça en a toutes les apparences. Nous avons retrouvé son portefeuille un pâté de maisons plus loin, sans argent, sans carte de crédit, juste son permis de conduire. Il avait également un pistolet dans sa voiture. Il aura échappé à son agresseur. Au fait, il était dans l'illégalité, nota le flic. Un autre agent entra.

— J'ai encore vérifié le nom – je savais bien que cette tête me disait quelque chose. Il a bossé pour Allen. Tu te souviens, l'an dernier, l'affaire Gooding ?

L'aîné des deux agents leva le nez de ses notes.

— Oh, mais bien sûr ! C'est le type qui a retrouvé l'arme.

— Tout juste, et il s'est retrouvé à entraîner nos plongeurs.

— Ça n'explique toujours pas ce qu'il pouvait bien fiche là-bas, insista le flic.

— Exact, admit son collègue. Mais ça rend difficile de croire qu'il y était pour s'amuser.

L'aîné des deux hocha la tête.

— Il y avait une fille avec lui. Elle a disparu.

— Un enlèvement, en plus ? Que sait-on sur elle ?

— Juste son nom. Pamela Madden. Vingt ans, en cours de désintoxication, disparue. Nous avons M. Kelly, sa voiture, son arme. Point final. Pas de douilles. Pas de témoins. Une fugueuse, probablement, mais la description pourrait correspondre à dix mille filles dans la région. Vol plus enlèvement. L'un dans l'autre, un cas presque banal. Bien souvent, ils n'avaient presque aucun élément pour entamer l'enquête. En tout cas, les deux hommes en tenue étaient à peu près certains que les inspecteurs de la criminelle allaient s'emparer de l'affaire.

— Elle n'était pas d'ici. Elle avait un accent, du Texas ou de quelque part par là-bas.

— Quoi d'autre ? demanda le premier policier. Allez, toubib, dites-nous tout ce que vous savez, d'accord ?

Sam grimaça.

— Elle avait été victime de sévices sexuels. Il est possible qu'elle ait été une prostituée. C'est ce que ma femme disait... merde, je l'ai vu, moi aussi, elle avait des marques sur le dos. On l'avait fouettée, elle avait reçu des coups, ce genre de choses. Nous n'avons pas cherché à approfondir mais il est bien possible qu'elle se soit prostituée.

— M. Kelly a de curieuses manies et de drôles de fréquentations, vous ne trouvez pas ? observa le policier en continuant de prendre des notes.

— D'après ce que vous venez de dire, il aide également la police, non ? Le professeur Rosen commençait à sentir la moutarde lui monter au nez. Vous avez autre chose à me demander ? J'ai mes visites à faire.

— Docteur, ce que nous avons ici, c'est une tentative de meurtre manifeste, sans doute dans le cadre d'un vol, et peut-être un enlèvement, en plus. Ce sont là des crimes sérieux. J'ai une procédure à suivre, tout comme vous. Quand ce Kelly sera-t-il sur pied pour un véritable interrogatoire ?

— Demain, probablement, mais il va encore être sérieusement dans les vapes pendant un jour ou deux.

— Est-ce que dix heures demain, cela vous convient ?

— Oui.

Les flics se levèrent.

— Dans ce cas, monsieur, vous verrez un de nos collègues.

Rosen les regarda partir. Assez curieusement, c'était là sa toute première expérience d'une enquête criminelle sérieuse. Son travail l'amenait à être confronté plutôt aux accidents de la route ou du travail. Il n'arrivait pas à croire que Kelly pût être un criminel et pourtant, c'est bien ce qu'avait suggéré le sens général de leurs questions, non ? C'est à cet instant que le docteur Pretlow entra dans son bureau.

— Nous avons terminé les analyses sanguines de Kelly. Elle lui tendit la feuille de résultats. Blennorragie. Il devrait être plus prudent. Je suggère de la pénicilline. Est-il sujet aux allergies ?

— Non. Rosen ferma les yeux et jura. Merde, qu'est-ce qui allait encore lui tomber dessus, aujourd'hui ?

— Cela dit, pas de quoi s'affoler, monsieur. Le cas a l'air très précoce. Dès qu'il ira mieux, j'enverrai une assistante sociale lui parler de...

— Non, sûrement pas, gronda sourdement Rosen.

— Mais...

— Mais la fille qui la lui a refilée est sans doute morte et nous n'allons sûrement pas le forcer à se souvenir d'elle de cette manière. C'était la première fois que Sam admettait la probable réalité des faits et prononcer ainsi la mort de la jeune femme ne faisait qu'accroître son malaise. Il avait bien peu d'éléments sur lesquels tabler, mais son instinct lui disait qu'il devait en être ainsi.

— Docteur, la loi exige...

Là, c'était vraiment trop. Rosen était sur le point d'exploser.

— C'est un type bien, que nous avons là. Je l'ai vu tomber amoureux d'une fille qui s'est fait sans doute assassiner, et son souvenir d'elle ne sera sûrement pas qu'elle lui a refilé une maladie vénérienne. Est-ce clair, docteur ? Pour autant que le patient soit concerné, il s'agit de traiter une infection postopératoire. Arrangez son bulletin de santé en conséquence.

— Non, docteur, je ne ferai jamais ça.

Le professeur Rosen inscrivit les indications adéquates.

— Eh bien, voilà qui est fait. Il releva les yeux. Docteur Pretlow, vous avez les aptitudes techniques d'un excellent chirurgien. Tâchez de vous souvenir que les patients sur

lesquels vous exercez vos talents sont des êtres humains, pourvus de sentiments, voulez-vous ? Si vous le faites, je pense que vous découvrirez, à long terme, que cela pourra vous faciliter la tâche. Et cela fera de vous un bien meilleur médecin.

Mais qu'est-ce qui pouvait bien le mettre dans un état pareil ? se demanda Pretlow en quittant le bureau du chirurgien.

8

Dissimulation

Ce fut un concours de circonstances. Il faisait très chaud en ce 20 juin, et il ne se passait pas grand-chose. Un photographe du *Baltimore Sun* étrennait son appareil neuf, un Nikon qui remplaçait son vénérable Honeywell Pentax, et s'il regrettait son vieil appareil, son remplaçant, telle une nouvelle maîtresse, avait toutes sortes de séductions inédites méritant d'être explorées et goûtées. Parmi celles-ci, toute une batterie de téléobjectifs rajoutés par le revendeur. Le Nikon était un nouveau modèle et le fabricant désirait le voir rapidement admis dans la petite communauté des photographes de presse ; aussi vingt d'entre eux, choisis parmi divers journaux dans tout le pays, avaient-ils reçu un ensemble gratuit. Bob Preis avait eu le sien grâce à un prix Pulitzer décroché trois ans auparavant. Installé dans sa voiture, garée au bord du lac, sur Druid Lake Drive, il écoutait sur son émetteur-récepteur les fréquences de la police, espérant tomber sur quelque chose d'intéressant, mais peau de balle. Aussi jouait-il avec son nouveau boîtier, s'entraînant à changer les objectifs. Le Nikon était superbement construit et, de même qu'un fantassin doit apprendre à démonter et nettoyer son arme dans l'obscurité totale, Preis échangeait ses objectifs à tâtons, tout en se forçant à scruter les alentours, histoire de distraire son regard d'une manœuvre qui devait devenir aussi naturelle et automatique que remonter la fermeture de sa braguette.

Ce furent les corbeaux qui attirèrent son attention. Pas tout à fait au centre du lac de forme irrégulière, se dressait une fontaine. Loin d'être un exemple de prouesse architecturale, c'était un banal cylindre de béton qui s'élevait d'un mètre cinquante environ au-dessus de la surface, et dans lequel étaient encastrées plusieurs buses qui projetaient l'eau plus ou moins verticalement, même si la brise changeante qui soufflait

aujourd'hui expédiait les jets un peu dans toutes les directions. Des corbeaux tournaient autour du monument, essayant parfois de s'approcher, mais dissuadés par ces rideaux de gouttelettes ondulantes qui semblaient les effrayer. Qu'est-ce qui pouvait les intéresser autant ? Les mains du photographe cherchèrent à tâtons dans la valise le 200 mm, puis le vissèrent sur le boîtier, avant de le porter à son œil d'un geste souple.

— Nom de Dieu ! Preis prit instantanément dix clichés en rafale. Ce n'est qu'ensuite qu'il se précipita sur sa radio, pour contacter le siège du journal et leur dire de prévenir sans tarder la police. Il changea de nouveau d'objectif, choisissant cette fois un 300, sa plus longue focale. Après avoir terminé un rouleau, il en chargea un autre, cette fois une pellicule couleurs 100 ASA. Il cala le boîtier sur l'appui de fenêtre de la vieille Chevy et se remit à mitrailler, terminant l'autre rouleau. Il remarqua qu'un corbeau avait réussi à traverser le rideau liquide, pour se poser sur...

— Oh, mon Dieu, non... Parce que c'était, après tout, un corps humain qui reposait là, le corps d'une jeune femme, pâle comme l'albâtre, et dans le viseur du reflex, il distinguait parfaitement le corbeau, griffant le corps de ses pattes, jaugeant de ses petits yeux noirs sans pitié ce qui, pour lui, n'était jamais qu'un repas copieux changeant de l'ordinaire. Preis posa sur le siège son appareil photo et démarra. Il enfreignit au moins deux fois le code de la route pour s'approcher le plus possible de la fontaine et, fait rare chez lui, laissant la compassion primer sur la conscience professionnelle, il plaqua la main sur l'avertisseur de sa voiture, espérant ainsi effrayer l'oiseau. Ce dernier leva la tête mais vit que le bruit, d'où qu'il vienne, ne traduisait pas une menace, et il se remit en quête du premier morceau qu'attaquerait son bec dur comme le fer. C'est à cet instant que Preis prit, un peu au hasard, une initiative efficace. Il fit des appels de phares et, pour le volatile, la chose fut suffisamment inhabituelle pour qu'il s'envole sans demander son reste. Ce pouvait être un hibou, après tout, et son festin ne risquait pas de s'envoler. Il lui suffirait d'attendre que la menace s'éloigne avant de revenir manger.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda un flic en s'arrêtant à sa hauteur.

— Il y a un corps sur la fontaine. Regardez. Il lui tendit l'appareil photo.

— Bon Dieu, dit le policier dans un souffle, et il lui rendit l'appareil après un long moment d'examen silencieux. Il passa un appel radio pendant que Preis prenait une autre pellicule. Des voitures de police arrivèrent, un peu comme les corbeaux, une à la fois, jusqu'à ce qu'il y en ait huit garées en vue directe de la fontaine. Un camion de pompiers suivit dix minutes plus tard, ainsi qu'un pick-up du Service des parcs et jardins, traînant un canot en remorque. Celui-ci fut promptement mis à l'eau. Vint ensuite l'équipe du labo médico-légal avec un fourgon laboratoire ; cette fois, l'heure était venue de s'approcher de la fontaine. Preis demanda à les accompagner – il était meilleur photographe que celui qu'employaient les flics – , mais on déclina son offre, et il continua donc d'enregistrer la suite des événements depuis la berge du lac. Ce n'est pas ça qui lui rapporterait un nouveau Pulitzer. Quoique... Mais il aurait fallu qu'il accepte d'immortaliser l'acte instinctif d'un oiseau charognard en train de profaner le corps d'une jeune fille au beau milieu d'une grande cité. Et franchement, ça ne valait pas les cauchemars. Il en faisait déjà bien assez.

Une foule de badauds s'était déjà rassemblée. Les policiers formaient des petits groupes, échangeant tranquillement des commentaires ou se risquant à faire de l'humour noir. Un camion de reportage de la télé débarqua des studios de télévision Hill, situés juste au nord du parc qui abritait le zoo municipal. C'était un endroit où Bob Preis emmenait souvent promener ses jeunes enfants ; ils aimaient tout particulièrement le lion, baptisé (comme de juste) Léo, les ours polaires, et tous les autres prédateurs prudemment confinés derrière des grilles d'acier ou des murs de pierre. *Contrairement à certaines personnes,* songea-t-il en les regardant soulever le corps et le placer dans un sac en plastique. Au moins ses tourments étaient-ils terminés. Preis mit une dernière pellicule pour saisir le chargement de la dépouille dans le break du coroner. Un reporter du *Sun* venait enfin d'arriver. C'est lui qui poserait les

questions tandis que Preis serait en train de juger de la qualité réelle de son nouvel appareil, une fois de retour dans son labo de Calvert Street.

*

— John, ils l'ont retrouvée, dit Rosen.

— Morte ? Kelly était incapable de lever les yeux. Le ton de Sam lui avait déjà annoncé la nouvelle. Ce n'était pas une surprise, mais la fin d'un espoir n'est jamais facile à admettre pour quiconque.

Sam acquiesça.

— Ouais.

— Comment ?

— Je n'en sais rien encore. La police m'a appelé il y a quelques minutes, et je suis venu aussi vite que j'ai pu.

— Merci, mon vieux. Si une voix humaine pouvait donner l'impression d'être morte, se dit Sam, c'était bien celle de Kelly.

— Je suis désolé, John... Je sais ce que vous éprouviez pour elle.

— Oui, toubib, c'est vrai. Vous n'y êtes pour rien, Sam.

— Vous ne mangez rien. Rosen indiqua le plateau-repas.

— J'ai pas vraiment faim.

— Si vous voulez vous rétablir, il faut reprendre des forces.

— À quoi bon ? demanda Kelly, en fixant le carrelage. Rosen s'approcha et lui saisit la main droite. Il n'y avait pas grand-chose à dire. Le chirurgien n'avait pas le cran de regarder son visage. Il en savait assez pour se douter que son ami se reprochait cette mort, et il n'en savait pas assez pour en discuter avec lui, du moins pour l'instant. La mort était une compagne pour Sam Rosen, docteur en médecine, diplômé en chirurgie. Les neurochirurgiens traitaient les blessures graves touchant la partie la plus délicate de l'anatomie humaine, et les blessures qu'ils avaient le plus souvent à traiter étaient fréquemment au-delà de leurs capacités réparatrices. Mais la mort inattendue d'une personne qu'on connaît est parfois trop dure à supporter.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? demanda-t-il au bout d'une minute.

— Non, pas pour l'instant, Sam. Merci.

— Un prêtre, peut-être ?

— Non, pas maintenant.

— Ce n'est pas de votre faute, John.

— Non ? Alors la faute à qui ? Elle me faisait confiance, Sam. J'ai tout gâché.

— La police veut encore vous parler. Je leur ai dit demain matin.

Il avait déjà subi son deuxième interrogatoire ce matin. Kelly leur avait dit à peu près tout ce qu'il savait. Son nom, sa ville natale, les circonstances de leur rencontre. Oui, ils avaient été intimes. Oui, c'était une prostituée, une fugueuse. Oui, son corps avait révélé des traces de sévices. À peu près tout, mais pas tout. Quelque part, il avait été incapable de fournir délibérément des informations parce que le faire eût été admettre devant d'autres hommes la dimension de son échec. Et donc, il avait esquivé une partie de leurs questions, prétextant la douleur, qui était bien réelle, mais pas à ce point. Il avait déjà décelé que les flics ne l'aimaient pas trop, mais ce n'était pas un problème. Lui-même ne s'aimait pas trop non plus, en ce moment.

— Bien.

— Je peux... je devrais faire quelque chose concernant votre traitement. J'ai essayé de ne pas vous abrutir, je n'aime pas en donner trop, mais ça peut vous aider à vous détendre, John.

— Me doper un peu plus ? Kelly releva la tête et son expression n'était pas de celles que Sam Rosen avait envie de revoir. Vous croyez vraiment que ça fera une différence, Sam ?

Rosen détourna les yeux, incapable de croiser son regard maintenant qu'il en avait la possibilité.

— Vous êtes en état de retrouver un lit normal. Je vais vous faire transférer d'ici quelques minutes.

— Parfait.

Le chirurgien voulait rajouter quelque chose mais il n'arrivait pas à trouver les mots qu'il faut. Il partit sans en dire plus.

Il fallut Sandy O'Toole et deux garçons de salle pour le transférer, le plus délicatement possible, de son lit à un lit

d'hôpital normal. Elle releva légèrement la tête du lit pour soulager un peu son épaule blessée.

— J'ai entendu, lui dit-elle. Cela la gênait qu'il n'ait pas encore su exprimer son deuil. C'était un gars solide, mais pas un imbécile. Peut-être était-il de ces hommes qui pleurent quand ils sont seuls, mais elle était certaine qu'il ne l'avait pas encore fait. Et c'était pourtant nécessaire, elle le savait. Les larmes vous vidaient des poisons intérieurs, des poisons qui, s'ils n'étaient pas évacués, pouvaient être aussi mortels que les poisons réels. L'infirmière s'assit à son chevet.

— Je suis veuve, lui dit-elle.

— Viêt-Nam ?

— Oui, Tim était capitaine au 1er de cavalerie.

— Je suis désolé, dit Kelly sans tourner la tête. Ils m'ont sauvé la peau, une fois.

— C'est dur. Je sais.

— L'autre semaine, l'an dernier, je veux dire, j'ai perdu Tish, et aujourd'hui...

— Sarah m'a dit. Monsieur Kelly...

— John, rectifia-t-il doucement. Il n'avait pas le cœur de la rabrouer.

— Merci, John. Moi, c'est Sandy. Avoir de la malchance ne veut pas nécessairement dire qu'on est mauvais, lui dit-elle d'une voix convaincue même si, à l'entendre, elle ne donnait pas tout à fait cette impression.

— Ce n'était pas de la malchance. Elle m'avait prévenu que c'était un endroit dangereux et je l'ai conduite là malgré tout parce que je voulais me rendre compte par moi-même.

— Vous avez failli vous faire tuer en essayant de la protéger.

— Je ne l'ai pas protégée, Sandy. Je l'ai tuée. Kelly avait les yeux grands ouverts, maintenant, et il fixait le plafond. J'ai été imprudent et stupide et je l'ai tuée.

— Ce sont d'autres qui l'ont tuée, et ces autres ont tenté aussi de vous tuer. Vous êtes une victime.

— Pas une victime. Juste un imbécile.

Ça, on verra plus tard, se dit l'infirmière O'Toole.

— Quel genre de fille était-ce, John ?

— Malchanceuse. Kelly se força à la regarder en face mais cela ne fit qu'empirer la situation. Il réussit toutefois à donner à l'infirmière un bref résumé de la vie de Pamela Starr Madden, décédée.

— Donc, après tous ces hommes qui l'ont fait souffrir ou l'ont exploitée, vous lui avez donné ce que personne n'avait jamais su lui donner. O'Toole marqua un temps, guettant une réponse sans en obtenir aucune. Vous lui avez donné de l'amour, non ?

— Oui. Kelly eut un long frémissement. Oui, je l'ai aimée, certainement.

— Laissez-vous aller, lui dit l'infirmière. Il le faut.

D'abord, il ferma les yeux. Puis secoua la tête.

— Je ne peux pas.

Ça s'annonçait un patient difficile, jugea-t-elle. Le culte de la virilité était pour elle un mystère. Elle l'avait constaté chez son mari qui avait servi au Viêt-Nam comme lieutenant, avant de revenir avec le grade de chef de compagnie. Il n'avait pas apprécié la promotion, ne l'avait pas cherchée, mais il ne l'avait pas rejetée non plus. Cela faisait partie du boulot, lui avait-il expliqué lors de leur nuit de noces, deux mois avant son départ. Un boulot stupide, inutile, qui lui avait coûté un mari et, elle le craignait, sa propre vie. Qui se souciait vraiment de ce qui se passait dans un pays si lointain ? Et, pourtant, cela avait eu de l'importance pour Tim. Quelle qu'ait été cette force, elle en avait hérité ce grand vide, aussi dépourvu de sens que la sombre douleur qu'elle lisait sur les traits de son patient. O'Toole aurait pu en savoir plus sur cette douleur si elle avait été capable de surmonter ses a priori.

*

— C'était franchement stupide.

— C'est une façon de voir les choses, admit Tucker. Mais je ne peux pas laisser mes filles s'en aller sans permission, pas vrai ?

— Déjà envisagé de les enterrer ?

— N'importe qui peut faire ça. L'homme sourit dans l'obscurité, l'œil rivé à l'écran. Ils étaient installés au dernier

rang d'un cinéma du centre, une grande salle des années 30 qui tombait peu à peu en ruine et qui s'était mise à diffuser des films dès neuf heures du matin, rien que pour arriver à payer les notes d'entretien. En tout cas, ça restait un lieu idéal pour les rencontres discrètes avec un indic, qualification sous laquelle apparaîtrait le rendez-vous sur l'agenda du policier.

— Autre négligence, ne pas avoir tué le gars.

— Il risque d'être un problème ? demanda Tucker.

— Non. Il n'a rien vu, n'est-ce pas ?

— À toi de me le dire, mon vieux.

— Je n'ai pas accès à tout le dossier, souviens-toi. L'homme marqua une pause pour engloutir une poignée de pop-corn qu'il mastiqua avec irritation. Il est connu du service. Ancien de la Navy, pratiquant la plongée, il vit quelque part sur la côte Est, genre riche plaisancier, à ce que j'ai cru comprendre. Le premier entretien n'a pas donné grand-chose. Ryan et Douglas vont s'y atteler mais j'ai pas l'impression qu'ils auront beaucoup à se mettre sous la dent.

— C'est à peu près ce qu'elle nous a dit quand on a... « discuté » avec elle. Il l'avait levée, et ils s'étaient apparemment bien éclatés tous les deux, mais elle était parvenue au bout de sa réserve de cachets, disait-elle, et elle l'avait persuadé de la ramener en ville pour qu'elle refasse des provisions. Donc, pas de lézard ?

— Sans doute pas, mais tâchons quand même de surveiller nos arrières, vu ?

— Tu veux que j'aille lui régler son compte à l'hosto ? demanda Tucker d'une voix légère. Je peux sans doute arranger ça.

— Non ! Bougre d'imbécile, cette affaire va être classée comme un vol. Qu'il arrive quoi que ce soit, ça ne fera qu'aggraver les choses. Pas question. Fous-lui la paix. Il ne sait rien.

— Donc, il n'est pas un problème ? Tucker voulait être sûr.

— Non. Mais tâche de te souvenir qu'on ne peut pas ouvrir d'enquête pour meurtre tant qu'on n'a pas un corps.

— Il faut que je remette au pas tout mon petit monde.

— À ce que je sais, vu ce que tu lui as fait subir...

— Je me contente de les remettre au pas, insista Tucker. En faisant un exemple, disons. On s'y prend bien et on n'a plus de problème pendant un bout de temps. C'est pas ton rayon. Pourquoi que ça te tracasse ?

Une nouvelle poignée de pop-corn aida son interlocuteur à se couler dans la logique du moment.

— Qu'est-ce que t'as pour moi ?

Tucker sourit dans l'obscurité.

— M. Piaggi commence à apprécier de traiter avec moi.

Grognement dans le noir.

— Je me fierais pas à lui.

— Ça commence à se compliquer sérieux, pas vrai ? Tucker marqua une pause. Mais j'ai besoin de ses relations. On va pas tarder à décrocher le gros lot.

— Quel délai ?

— Bientôt, dit Tucker, sans se mouiller. Prochaine étape, selon moi, on commence à fournir le Nord. Tony est déjà monté là-haut discuter avec certaines personnes, soit dit en passant.

— Très bien, mais quoi de neuf, dans l'immédiat ? J'aimerais bien un tuyau juteux.

— Trois mecs avec une tonne d'herbe, ça te va ?

— Est-ce qu'ils te connaissent ?

— Non, mais moi, je les connais. C'était l'intérêt de la chose, après tout – son organisation était stricte. Seule une poignée de personnes le connaissaient et ceux-là savaient ce qui les attendait si jamais ils se laissaient aller. Il suffisait d'avoir les moyens de faire appliquer la discipline.

*

— Ne le brusquez pas trop, prévint Rosen à l'entrée de la chambre particulière. Il se rétablit de blessures graves et il est encore sous traitement lourd. Il n'a pas vraiment tous ses moyens pour vous parler.

— Moi aussi, j'ai mon boulot à accomplir, docteur. C'était un nouvel enquêteur qui s'occupait de l'affaire, un sergent du nom de Tom Douglas. La quarantaine, l'air assurément aussi las que Kelly, estima Rosen, et d'aussi méchante humeur.

— Je comprends très bien. Mais il a été grièvement blessé, sans parler du choc après ce qui est arrivé à son amie.

— Plus vite nous aurons l'information dont nous avons besoin, meilleures seront nos chances de retrouver ces salauds. Votre devoir est envers les vivants, monsieur. Moi, c'est envers les morts.

— Si vous voulez mon opinion de médecin, il n'est pas vraiment en état de vous aider dans son état actuel. Il en a trop encaissé. Cliniquement, il est en phase dépressive et cela retentit sur son rétablissement physique.

— Êtes-vous en train de m'expliquer que vous voulez être présent à l'interrogatoire ? demanda Douglas. *Comme si j'avais besoin de ça... un Sherlock amateur pour nous surveiller.* Mais c'était une bataille perdue d'avance qu'il n'allait pas se fatiguer à livrer.

— Je serais rassuré si je pouvais garder un œil sur le déroulement de l'entretien. Ne le brusquez pas, répéta Sam en ouvrant la porte.

— Monsieur Kelly, nous sommes désolés, dit l'inspecteur après s'être présenté. Douglas ouvrit son calepin. L'affaire était remontée jusqu'à son bureau à cause de son retentissement médiatique. La photo couleurs à la une de l'*Evening Sun* était à la limite du cliché pornographique impubliable et le maire s'en était personnellement ému. À cause de cela, Douglas avait pris l'affaire en main, tout en se demandant combien de temps durerait l'intérêt du maire. La seule chose qui intéressait un politicien plus d'une semaine, c'était de ramasser et conserver des voix. L'affaire était plus épineuse qu'avec les autres cinglés de Mike Cuellar, mais c'était son affaire, et le plus délicat était encore à venir.

— Avant-hier au soir, vous étiez bien en compagnie d'une jeune femme nommée Pamela Madden ?

— Oui. Kelly avait les yeux clos quand l'infirmière O'Toole entra avec sa dose matinale d'antibiotiques. Elle fut surprise de découvrir la présence des deux hommes, sans savoir si elle devait ou non intervenir.

— Monsieur Kelly, hier après-midi, nous avons découvert le corps d'une jeune femme qui correspond au signalement de Mlle Madden. Douglas glissa la main dans sa poche de manteau.

— Non ! dit Rosen en se levant brusquement.

— Est-ce bien elle ? demanda Douglas, en mettant la photo sous le nez de Kelly, avec l'espoir que son langage châtié contribuerait à diminuer l'impact.

— Bon Dieu de merde ! Le chirurgien fit pivoter le policier et le plaqua contre le mur de la chambre. Dans le mouvement, la photo tomba sur le torse du patient.

Les yeux de Kelly s'agrandirent d'horreur. Son corps fut pris d'un soubresaut, se débattit dans les sangles, puis il s'effondra, le teint livide. Tous se détournèrent, sauf l'infirmière dont les yeux étaient rivés sur le patient.

— Écoutez, toubib, je..., voulut dire Douglas.

— Foutez le camp de mon hôpital ! Rosen hurlait presque. Vous pouvez *tuer* quelqu'un avec un choc pareil ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit...

— Il doit identifier...

— Moi, j'aurais pu le faire !

O'Toole entendait ces deux adultes se chamailler comme des gosses dans la cour de récréation mais son souci premier était John Kelly. Les médicaments toujours dans la main, elle essaya d'enlever la photo de sous les yeux de Kelly mais son regard fut d'abord attiré par l'image avant de se détourner, plein de répulsion, tandis que la main du blessé s'emparait du cliché pour le tenir à moins de trente centimètres de ses propres yeux écarquillés. Sandy eut un bref mouvement de recul devant ce qu'elle y lut, mais bien vite, Kelly se ressaisit et il parla.

— Ça ira, Sam. Il a son boulot à faire, lui aussi. Kelly contempla une dernière fois la photo. Puis il referma les yeux et la rendit à l'infirmière.

Dès lors, l'incident parut classé pour tout le monde, mais pas pour l'infirmière O'Toole. Elle regarda son patient avaler le cachet surdimensionné, puis quitta la chambre pour retrouver le calme du couloir.

Sandra O'Toole regagna la salle de garde, ruminant ce qu'elle seule avait pu voir : le visage de Kelly devenir si pâle que sa

première réaction fut de croire qu'il était en état de choc, puis le tumulte derrière elle alors qu'elle se portait au secours de son patient... mais ensuite, quoi ? Ce n'avait pas été du tout comme la première fois. Les traits de Kelly s'étaient transformés. Un bref instant, comme une porte s'ouvrant sur ailleurs, et elle avait vu une chose qu'elle n'aurait jamais imaginée. Quelque chose de terriblement ancien, sauvage et monstrueux. Les yeux n'étaient pas agrandis mais concentrés sur une image pour elle invisible. La pâleur du visage ne traduisait pas le choc mais la rage. Elle vit ses poings se crisper, tremblants, rigides comme la pierre. Puis le visage changea de nouveau. La rage aveugle et meurtrière laissa place à la compréhension et ce qu'elle lut alors dans ce regard était plus dangereux que tout ce qu'elle avait pu contempler, même si elle n'aurait su dire pourquoi. Et puis la porte se referma. Les paupières de Kelly retombèrent et quand il rouvrit les yeux, ses traits étaient anormalement sereins. L'ensemble de la séquence n'avait pas duré plus de quatre secondes, réalisa-t-elle, pendant l'altercation de Rosen et Douglas contre le mur de la chambre. Son patient était passé de l'horreur à la rage et à la compréhension – puis à la dissimulation, mais ce qui s'était immiscé entre ces deux dernières attitudes était encore le plus terrifiant.

Qu'avait-elle vu sur le visage de cet homme ? Il lui fallut un moment pour répondre à la question. La Mort, voilà ce qu'elle y avait vu. Maîtrisée. Planifiée. Disciplinée.

Mais c'était malgré tout la Mort, qui vivait dans l'esprit d'un homme.

*

— Je n'aime pas faire ce genre de chose, monsieur Kelly, dit Douglas en retournant dans la chambre, tout en rajustant son col. L'inspecteur et le chirurgien échangèrent un regard embarrassé.

— John, est-ce que vous vous sentez bien ? Rosen l'examina, prit rapidement son pouls et découvrit, avec surprise, qu'il était presque normal.

— Ouais. Kelly hocha la tête. Il regarda l'inspecteur. C'est elle. C'est Pam.

— Je suis désolé. Vraiment, s'excusa Douglas avec sincérité, mais il n'y a pas de façon agréable de procéder. Il n'y en a jamais. Quoi qu'il ait pu arriver, c'est fini maintenant ; maintenant notre boulot est d'essayer d'identifier les gars qui ont fait ça. Et pour ça on a besoin de votre aide.

— D'accord, fit Kelly d'une voix neutre. Où est Frank ? Comment se fait-il qu'il n'est pas ici ?

— Il n'a pas le droit de s'occuper de l'affaire, répondit le sergent Douglas, avec un coup d'œil au chirurgien. Il vous connaît. Les relations personnelles dans une affaire criminelle, ça n'a rien de vraiment professionnel. Ce n'était pas entièrement vrai – en fait, ça l'était à peine –, mais cela servait son propos. Avez-vous vu les individus qui...

Kelly hocha la tête, contemplant le lit, et lorsqu'il parla, ce fut presque un murmure.

— Non, je regardais du mauvais côté. Elle a dit quelque chose mais je n'ai pas eu le temps de me retourner. Pam les a vus, j'ai d'abord tourné la tête vers la droite, puis j'ai commencé à la tourner vers la gauche. Je n'ai pas eu le temps de finir.

— Que faisiez-vous, à ce moment-là ?

— J'observais. Écoutez, vous avez parlé au lieutenant Allen, non ?

— C'est exact.

— Pam avait été témoin d'un meurtre. Je l'accompagnais pour qu'elle en parle avec Frank.

— Continuez.

— Elle était en relation avec des trafiquants de drogue. Elle les a vus tuer quelqu'un, une fille. Je lui ai dit qu'elle devait réagir. J'étais curieux de savoir ce que ça donnait, poursuivit Kelly d'un ton monocorde, encore imprégné de culpabilité tandis qu'il revoyait mentalement cette image.

— Des noms ?

— Pas que je me souvienne, répondit Kelly.

— Allons donc. Douglas se pencha vers lui. Elle doit bien vous avoir dit quelque chose !

— Je ne lui ai pas posé de questions précises. J'estimais que c'était votre boulot – celui de Frank, je veux dire. Nous étions censés le rencontrer ce soir-là. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'une bande qui fourgue de la drogue et qui exploite des femmes, j'ignore pourquoi.

— C'est tout ce que vous savez ?

Kelly le regarda droit dans les yeux.

— Oui. Pas très utile, hein ?

Douglas attendit quelques secondes avant de poursuivre. Ce qui aurait pu constituer une ouverture majeure dans une affaire difficile n'interviendrait pas, donc c'était à son tour de mentir à nouveau, en commençant par une part de vérité pour faciliter les choses.

— Il y a un couple de voleurs qui opèrent dans les quartiers ouest de la ville. Deux Noirs, de taille moyenne, c'est tout ce que nous avons comme signalement. Ils utilisent un fusil de chasse à canon scié. Leur spécialité est d'agresser les gens venus acheter de la drogue, et tout particulièrement les clients aisés. Il est probable que la majeure partie de ces agressions n'a pas fait l'objet de plaintes. Nous les avons déjà associés à deux meurtres. Ce pourrait être le troisième.

— C'est tout ? demanda Rosen.

— Le vol et le meurtre sont des crimes graves, docteur.

— Mais ce n'est qu'un accident !

— C'est une façon d'envisager les choses, reconnut Douglas en se retournant vers son témoin. Monsieur Kelly, vous devez avoir vu quelque chose. Que diable étiez-vous venu faire dans ce quartier ? Mlle Madden cherchait-elle à se procurer quoi que ce soit...

— Non !

— Écoutez, tout est fini. Elle est morte. Vous pouvez me le dire. Je dois savoir.

— Comme je vous l'ai dit, elle était associée à cette bande de types et je... ça paraît peut-être con, mais j'y connais rien en matière de drogue. *Mais je compte bien apprendre.*

*

Seul dans son lit, seul avec sa conscience, Kelly parcourut lentement du regard le plafond, balayant la surface blanche comme un écran de cinéma.

Pour commencer, la police se trompe, se dit-il. Il ne savait pas d'où il tenait cette certitude, mais c'en était une et ça lui suffisait. *Ce n'étaient pas des voleurs, c'étaient eux, les types dont Pam avait peur.*

Ce qui était arrivé correspondait à ce que Pam lui avait dit. C'était un truc qu'ils avaient déjà fait. Il avait eu le tort de se faire repérer – à deux reprises. Sa culpabilité restait intacte, mais c'était désormais du passé et il n'y pourrait plus rien changer. Quels qu'aient été ses torts, ce qui était fait était fait. Quels qu'ils soient, les agresseurs de Pam couraient toujours, et s'ils avaient déjà frappé à deux reprises, ils recommenceraient. Mais ce n'était pas vraiment ce qui lui accaparait l'esprit sous son masque indéchiffrable.

D'accord. D'accord. Ils n'ont encore jamais croisé un type comme moi.

Il faut que je me remette en forme, se dit le quartier-maître de première classe John Terrence Kelly.

Les blessures étaient graves mais il y survivrait. Il connaissait chaque étape du processus. Le rétablissement serait douloureux mais il ferait ce qu'ils lui avaient dit, quitte à en rajouter un peu, histoire de les rendre fiers de leur patient. C'est ensuite que débuterait la partie vraiment difficile. La course, la nage, les haltères. Puis le maniement d'armes. Puis la préparation mentale – mais ça, c'était déjà en cours, se rendit-il compte...

Oh, non. Même dans leurs pires cauchemars, jamais ils n'auront croisé un type comme moi.

Le surnom qu'ils lui avaient donné au Viêt-Nam remonta du passé.

Serpent.

Kelly pressa la poire épinglée à son oreiller. L'infirmière O'Toole apparut moins de deux minutes après.

— J'ai faim, lui annonça-t-il.

*

— J'espère bien ne jamais avoir à refaire ça, confia Douglas à son lieutenant, et ce n'était pas la première fois.

— Comment ça s'est passé ?

— Eh bien, ce professeur pourrait bien déposer plainte. Je crois avoir à peu près réussi à le calmer, mais avec les types dans son genre, on ne sait jamais.

— Kelly sait-il quelque chose ?

— Rien d'exploitable, en tout cas, répondit Douglas.

Après ce qui lui est arrivé, il est encore trop dans les vapes pour être parfaitement cohérent, mais il n'a vu aucun visage et il n'a... merde, s'il avait vu quoi que ce soit, il ne serait sans doute pas resté sans rien faire. Je lui ai même montré la photo, histoire de le secouer un peu. J'ai bien cru que le pauvre gars allait nous faire un arrêt cardiaque. Le toubib est devenu fou. J'en suis pas vraiment fier, Em. Personne ne devrait avoir à contempler des choses pareilles.

— Nous compris, Tom, nous compris. Le lieutenant Emmet Ryan leva les yeux de la vaste collection de photos, pour moitié prise sur les lieux, pour moitié au bureau du coroner chargé de l'instruction. Ce qu'il avait vu l'avait rendu malade, malgré toutes ses années dans la police, et en particulier parce que ce n'était pas un crime commis sous l'empire de la folie ou de la passion. Non, l'acte avait été accompli de manière délibérée par des individus froids et rationnels.

— J'ai parlé à Frank. Ce Kelly est un brave type, il a même contribué à élucider l'affaire Gooding. Il n'est absolument pas mouillé dans cette histoire. Tous les toubibs disent qu'il est sain, qu'il ne se drogue pas.

— Des infos sur la fille ? Pour Douglas, il était inutile d'ajouter que ç'aurait pu être l'ouverture dont ils avaient tant besoin. Si seulement Kelly s'était adressé à eux plutôt qu'à Allen, qui n'était absolument pas au courant de leur enquête. Mais non, et leur meilleure source potentielle d'informations était morte.

— Les empreintes sont revenues du sommier. Pamela Madden. Elle s'était fait ramasser à Chicago, Atlanta et La Nouvelle-Orléans pour prostitution. Jamais passée devant un

tribunal, pas une seule fois. Les juges l'ont toujours relâchée. Crime sans victime, pas vrai ?

Le sergent étouffa un juron en songeant à tous ces crétins au prétoire.

— Bien sûr, Em, pas la moindre victime. Résultat, on n'est pas plus près de ces gars qu'on l'était il y a six mois, n'est-ce pas ? Il nous faudrait davantage d'effectifs, conclut Douglas, soulignant l'évidence.

— Pour traquer les meurtriers d'une tapineuse ? demanda le lieutenant. Le maire n'a peut-être pas apprécié la photo mais ils lui ont déjà dit qui était la victime, et d'ici une semaine, tout sera redevenu normal. Tu crois qu'on va obtenir des révélations renversantes d'ici lundi, Tom ?

— On pourrait lui faire comprendre...

— Non. Ryan secoua la tête. Il parlerait. Tas déjà vu un homme politique qui ne parle pas ? Ils ont un gars ici, dans la place, Tom. Tu veux davantage d'effectifs ? Dis-moi, où va-ton les dénicher, des hommes à qui se fier ?

— Je sais, Em. Douglas lui accorda le point. Mais on est dans l'impasse.

— Peut-être que les Stups trouveront quelque chose.

— Compte là-dessus, renifla Douglas.

— Kelly peut-il nous aider ?

— Non. Ce bougre d'idiot regardait du mauvais côté.

— Bon, alors t'assures le suivi habituel, juste histoire de sauver les apparences et tu laisses courir. L'autopsie n'a pas encore eu lieu. Peut-être qu'ils découvriront quelque chose.

— Bien, chef, répondit Douglas. Comme il arrivait souvent dans la police, vous deviez compter sur des ouvertures inattendues, des erreurs dans le camp adverse. Ces gens-là n'en faisaient pas beaucoup mais, tôt ou tard, ils finissaient tous par en commettre une, se disaient les deux policiers. Le seul problème est que ça ne semblait jamais se produire à temps.

Le lieutenant Ryan reporta son attention sur les photos.

— Sûr qu'ils se sont bien amusés avec elle. Exactement comme avec l'autre.

*

— Ça fait plaisir de vous voir manger.

Kelly leva les yeux de l'assiette presque vide.

— Le flic avait raison, Sam. C'est terminé. Il faut que je me rétablisse, que je mobilise mon attention sur quelque chose, pas vrai ?

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Je n'en sais rien. Merde, je pourrais toujours me rengager dans la Marine, je ne sais pas.

— Il faut assumer votre deuil, John, dit Sam en s'asseyant près du lit.

— Ça, je sais comment faire. J'ai déjà donné, vous vous souvenez ? Il leva les yeux. Oh... au fait, qu'est-ce que vous avez raconté aux flics à mon sujet ?

— Comment nous avions fait connaissance, ce genre de choses. Pourquoi ?

— Ce que je faisais là-bas. C'est secret, Sam. Kelly réussit à prendre un air gêné. L'unité à laquelle j'appartenais. Officiellement, elle n'existe plus. Les trucs qu'on a pu faire... eh bien, ça n'est jamais arrivé, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ils n'ont pas demandé. De toute façon, vous ne m'en avez jamais vraiment parlé, observa le chirurgien, intrigué – et plus encore en constatant le soulagement sur les traits de son patient.

— Je leur avais été recommandé par un ami dans la Navy – en gros, il s'agissait de les aider à former leurs plongeurs. Ce qu'ils savent est ce que je suis autorisé à leur dire. Ce n'est pas exactement ce que je fais en réalité, mais les apparences sont sauves.

— D'accord.

— Je ne vous ai pas encore remercié de vous être aussi bien occupé de moi.

Rosen s'était levé et regagnait la porte mais il s'arrêta net un mètre avant et se retourna.

— Vous croyez que vous pouvez m'abuser ?

— J'imagine que non, Sam, répondit Kelly, sur ses gardes.

— John, j'ai passé toute ma putain d'existence à me servir de ces mains pour réparer les gens. Il faut savoir garder ses

distances, ne pas trop s'impliquer, sinon on perd ses moyens, son habileté, sa concentration. Je n'ai jamais blessé personne dans toute ma vie. Vous me comprenez ?

— Oui, parfaitement, monsieur.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je préfère que vous l'ignoriez, Sam.

— Je veux vous aider. Vraiment, dit Rosen, avec un étonnement sincère dans la voix. Je l'aimais bien, moi aussi, John.

— Je sais.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire ? demanda le chirurgien. Il avait peur que Kelly lui demande une chose hors de sa portée ; et il avait encore plus peur de lui dire d'accord.

— Me retaper.

9

Labeur

Ça faisait presque peur à regarder, songea Sandy. Le plus étrange était qu'il était un bon patient. Jamais une remarque. Jamais une plainte. Non, il faisait scrupuleusement ce qu'on lui disait de faire. Il y avait une touche de sadisme chez tous les médecins-rééducateurs. Il le fallait, puisque le boulot consistait à pousser les gens toujours un peu plus loin qu'ils le voulaient bien – exactement comme un entraîneur d'athlétisme – et le but de l'exercice était de les aider, en fin de compte. Malgré tout, un bon rééducateur devait savoir pousser le patient, encourager le faible, rudoyer le fort ; savoir cajoler et réprimander, toujours au nom de la santé ; cela voulait dire prendre plaisir aux efforts et à la douleur des autres et cela, O'Toole en aurait été incapable. Mais pour Kelly, elle le voyait bien, ce n'était pas un problème. Il faisait ce qu'on attendait de lui et quand le kiné en demandait plus, il en faisait plus, et ainsi de suite, sans arrêt, jusqu'à ce que le kiné, poussé au-delà de l'orgueil professionnel face au résultat de ses efforts, en vienne réellement à s'inquiéter.

— Vous pouvez souffler un peu, conseilla-t-il.

— Pourquoi ? demanda Kelly, le souffle légèrement court.

— Votre rythme cardiaque est de cent quatre-vingt-quinze. Et cela faisait déjà cinq minutes.

— Quel est le record ?

— Zéro, répondit le kiné sans un sourire. Cela lui valut un rire, puis un coup d'œil en coin, et Kelly ralentit son pédalage sur le vélo d'appartement, s'accordant deux minutes pour décompresser avant de s'arrêter, à contrecœur.

— Je viens le récupérer, annonça O'Toole.

— Bien, faites, avant qu'il me casse quelque chose.

Kelly descendit de selle et s'épongea le visage, ravi de constater qu'elle n'avait pas cru bon d'arriver avec une chaise roulante ou un autre accessoire insultant.

— Et à quoi dois-je cet honneur, m'dame ?

— Je suis censée garder l'œil sur vous, répondit Sandy. On essaye de prouver sa résistance ?

Kelly avait été un rien léger mais il reprit vite son sérieux.

— Madame O'Toole, je suis censé me distraire l'esprit, n'est-ce pas ? L'exercice m'y aide. Avec un bras attaché, je ne peux pas courir, faire des pompes ou soulever des haltères. En revanche, je peux faire du vélo. Vu ?

— Là, vous m'avez eue. D'accord. Dans la cohue anonyme du couloir, elle ajouta : Je suis sincèrement désolée pour votre amie.

— Merci, m'dame. Il tourna la tête, pris d'un léger vertige après ses efforts, et ils partirent se promener dans la foule. Nous avons des rituels sous l'uniforme. Le clairon, le drapeau, la présentation des armes. Ça marche plutôt bien avec les hommes. Ça vous aide à croire que tout ça a vraiment un sens. On a toujours mal, mais c'est une façon de dire adieu avec cérémonie. On apprend à l'assumer. Mais ce qui vous est arrivé est différent, et ce qui vient de m'arriver est différent. Alors, qu'est-ce que vous avez fait, vous ? Vous vous êtes plongée encore plus dans le travail ?

— J'ai terminé ma spécialisation. Je suis devenue infirmière-praticienne. J'enseigne. Je m'inquiète pour mes patients. Voilà toute ma vie désormais.

— Eh bien, vous n'aurez pas à vous inquiéter pour moi, d'accord ? Je connais mes limites.

— Et où sont-elles ?

— Encore bien loin, dit Kelly avec une amorce de sourire qui s'éteignit bien vite. Je me débrouille comment ?

— Très bien.

Tout ne s'était pas passé avec cette facilité, l'un et l'autre le savaient. Donald Madden avait débarqué à Baltimore pour réclamer la dépouille de sa fille au bureau du coroner ; il avait laissé sa femme à la maison, et refusé de voir qui que ce soit, malgré les supplications de Sarah Rosen. Il n'avait aucune

intention de parler avec un fornicateur, avait-il expliqué au téléphone, remarque qui était parvenue aux oreilles de Sandy mais qu'aucun des deux médecins n'avait cru bon de transmettre. Le chirurgien lui avait donné un aperçu de ses antécédents familiaux : ce n'était que le triste chapitre final d'une existence brève et triste, détails que leur patient n'avait pas besoin de connaître. Kelly s'était enquis des dispositions pour les obsèques et les deux médecins lui avaient expliqué qu'il serait de toute manière dans l'incapacité de quitter l'hôpital. Kelly avait accepté le verdict en silence, surprenant l'infirmière.

Son épaule gauche était toujours immobilisée, et il souffrait, l'infirmière le savait. Elle et ses collègues surprenaient parfois une grimace, en particulier peu avant l'heure du renouvellement de ses antalgiques, mais Kelly n'était pas du genre à se plaindre. Même maintenant, alors qu'il respirait encore bruyamment après sa redoutable demi-heure en selle, il mettait un point d'honneur à marcher le plus vite possible, pour se détendre tel un athlète entraîné.

— Pourquoi tout ce cinéma ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien. Faut-il une raison à tout ? Je suis comme ça, Sandy.

— Eh bien, vous avez des jambes plus longues que les miennes. Alors, ralentissez un peu, d'accord ?

— Bien sûr. Kelly ralentit le pas alors qu'ils arrivaient devant l'ascenseur. Combien de filles y a-t-il... comme Pam, je veux dire ?

— Bien trop. Elle ignorait le chiffre exact. Mais assez pour qu'elles forment une catégorie de patientes, assez pour qu'on remarque leur présence.

— Qui leur vient en aide ?

L'infirmière pressa le bouton d'appel.

— Personne. Ils sont en train de mettre en œuvre des programmes pour les sortir de la dépendance à la drogue, mais le vrai problème, c'est l'ensemble des mauvais traitements et tout ce qui en découle – ils ont trouvé un nouveau terme pour ça : « désordres comportementaux ». Si vous êtes un voleur, il y a des programmes. Si vous maltraitez des enfants, il y a un programme, mais ces filles sont des parias. Personne ne fait

grand-chose. Les seuls à s'en occuper, ce sont les groupes religieux. Si quelqu'un annonçait que c'est une maladie, peut-être que les gens y prêteraient attention.

— Est-ce une maladie ?

— John, je ne suis pas médecin, je ne suis qu'une infirmière spécialisée, et de toute façon, ce n'est pas mon domaine. Je m'occupe des soins post-opératoires au service de chirurgie. D'accord, on en parle au déjeuner, je ne suis pas complètement ignare. Le plus surprenant, c'est le nombre de filles qu'on retrouve mortes. Overdose, accident, crime, qui peut dire ? Soit elles tombent sur le mauvais client, soit leur maquereau devient un peu trop violent, alors elles se présentent chez nous, et ce n'est pas leur mauvais état général qui va les aider, en tout cas, une bonne partie n'arrivent pas à s'en sortir. Une hépatite due à des aiguilles sales, une pneumonie, ajoutez-y une blessure grave, et la combinaison est mortelle. Mais est-ce que quiconque va se décider à y faire quoi que ce soit ? O'Toole baissa les yeux quand l'ascenseur arriva. Des jeunes femmes ne devraient pas mourir de cette manière !

— Ouais. Kelly lui fit signe d'entrer la première.

— Vous êtes le patient, objecta-t-elle.

— Vous êtes la dame, insista-t-il. Désolé, j'ai été élevé comme ça.

Qui est ce type ? se demanda Sandy. Elle s'occupait de plusieurs patients, certes, mais le professeur lui avait ordonné – enfin, pas exactement, se corrigea-t-elle, mais une « suggestion » du docteur Rosen avait du poids, d'autant plus qu'elle avait un grand respect pour lui, en tant qu'ami et conseiller – de veiller particulièrement sur lui. Et ce n'était pas pour la marier, comme elle l'avait initialement soupçonné. Il était encore trop blessé – et elle aussi, même si elle ne voulait pas l'admettre. Quel homme étrange ! Si semblable à Tim par bien des aspects, mais bien plus réservé. Un bizarre mélange de douceur et de rudesse. Elle n'avait pas oublié ce qu'elle avait vu la semaine précédente, mais tout était fini aujourd'hui et elle n'en avait jamais vu revenir la moindre trace. Il la traitait avec respect et bonne humeur, sans jamais un commentaire sur sa silhouette, contrairement à la majorité des patients (soulevant

ses objections pour la forme). Il était si malheureux et pourtant si obstiné. Ses furieux efforts pour se rétablir. Sa dureté apparente. Comment concilier tout cela avec ces bonnes manières incongrues ?

— Quand est-ce que je sortirai ? demanda Kelly d'une voix légère, mais pas encore assez.

— Dans une semaine, répondit O'Toole, en lui faisant signe de descendre. Demain, on vous débande le bras.

— Vraiment ? Sam ne m'a rien dit. Quand pourrai-je recommencer à m'en servir ?

— Ça va vous faire mal au début, prévint l'infirmière.

— Merde, Sandy, ça fait déjà mal. Kelly sourit. Autant que la douleur serve à quelque chose.

— Couchez-vous, ordonna l'infirmière. Avant qu'il ait pu élever une objection, elle lui avait fourré un thermomètre dans la bouche et lui prenait le pouls. Puis elle contrôla sa pression artérielle. Les chiffres qu'elle inscrivit sur sa feuille de soins étaient 36,9 – 64 et 10,5/6. Les deux derniers étaient particulièrement surprenants, estima-t-elle. Quoi qu'elle puisse dire sur ce patient, il se rétablissait rapidement. Elle se demanda ce qui le pressait à ce point.

Encore une semaine, songea Kelly après son départ. *Faut que j'arrive à bouger ce satané bras.*

*

— Bref, qu'est-ce que tu nous amènes comme nouvelles ? demanda Maxwell.

— Du bon et du moins bon, répondit Greer. La bonne nouvelle est que l'opposition est faible, pour ce qui est des forces terrestres régulières à proximité de l'objectif. Nous avons identifié trois bataillons. Deux sont en instruction avant leur départ pour le sud. Le troisième revient de mission. Bien amoché, en cours de reconstitution. Équipements et effectifs habituels. Pas grand-chose côté armement lourd. Les formations mécanisées qu'ils peuvent avoir sont bien loin de la zone.

— Et les mauvaises nouvelles ? s'enquit l'amiral Podulski.

— Ai-je besoin de vous le dire ? Assez de triple-A le long de la côte pour obscurcir le ciel. Des batteries de SA-2 là, là et probablement là. Dangereux pour des avions rapides, Cas. Pour des hélicos ? Un ou deux appareils de sauvetage, bien sûr, c'est faisable, mais pour une récupération d'envergure, ça risque vraiment d'être tangent. On a déjà revu tout ça en débriefant CHEVILLE OUVRIÈRE, vous vous souvenez ?

— Ce n'est qu'à quarante-cinq kilomètres de la côte.

— Quinze à vingt minutes d'hélico, en volant en ligne droite, ce qu'ils seront incapables de faire, Cas. J'ai épluché personnellement le relevé des menaces sur les cartes.

Le meilleur itinéraire que je puisse identifier – c'est ton domaine, mais je m'y connais quand même un peu, d'accord ? – prend vingt-cinq minutes, et je ne voudrais pas le faire de jour.

— On pourrait utiliser des -52 pour nettoyer le corridor, suggéra Podulski. Il n'avait jamais été réputé pour sa finesse.

— Je croyais que tu voulais rester dans la discrétion, observa Greer. Écoute, la vraie mauvaise nouvelle, c'est que je n'ai rencontré nulle part de véritable enthousiasme pour ce genre de mission. CHEVILLE OUVRIÈRE a échoué...

— Ce n'était pas notre faute ! objecta l'amiral.

— Je sais bien, Cas, répondit Greer, patient. Podulski avait toujours été un avocat passionné.

— Ça devrait être jouable, grommela Cas.

Les trois hommes étaient penchés sur les photos de reconnaissance. Une belle collection, deux venaient de satellites, deux de SR-71 Blackbird, et trois autres des vues obliques à basse altitude prises par des drones Chasseurs de bisons. Le camp faisait deux cents mètres au carré, un carré parfait, d'ailleurs, sans doute la copie conforme d'un plan d'installations de haute sécurité tiré d'un quelconque manuel du bloc de l'Est. Chaque angle possédait un mirador doté d'un toit en tôle ondulée pour protéger de la pluie le fusil-mitrailleur RPD réglementaire de l'ANV, copie d'un modèle russe démodé. À l'intérieur de la clôture barbelée, il y avait trois grands bâtiments et deux petits. À l'intérieur de l'un des premiers se trouvaient, pensaient-ils, vingt officiers américains, tous de

grade équivalent ou supérieur à commandant ou lieutenant-colonel, car il s'agissait d'un camp spécial.

C'étaient les photos du Chasseur de bisons qui avaient les premières attiré l'attention de Greer. L'une était assez précise pour avoir permis l'identification d'un visage, celui du colonel Robin Zacharias, de l'USAE Son F-105G Wild Weasel avait été abattu quatorze mois auparavant ; lui et son observateur avaient été considérés comme tués par les Nord-Vietnamiens. On avait même publié une photo de son corps. Ce camp, dont le nom de code était VERT-DE-GRIS, était connu de moins de cinquante personnes ; il était indépendant du bien plus célèbre « Hilton d'Hanoi », déjà visité par des citoyens américains et où, depuis la spectaculaire mais infructueuse opération CHEVILLE OUVRIÈRE sur le camp de Sông Tay, presque tous les prisonniers de guerre américains avaient été regroupés. Situé à l'écart, installé dans un site parfaitement improbable, sans la moindre existence officielle, VERT-DE-GRIS était redoutable. Quelle que soit l'issue de la guerre, l'Amérique voulait récupérer ses pilotes. Il s'agissait ici d'un lieu dont l'existence même suggérait que certains de ces hommes ne seraient jamais restitués. Une étude statistique des pertes avait révélé une sinistre régularité dans les chiffres : les officiers aviateurs de grade relativement élevé connaissaient des pertes supérieures à celles des officiers de grade inférieur. On savait que l'ennemi disposait de bonnes sources de renseignement, dont une bonne partie au sein du mouvement « pacifiste » américain, qu'ils détenaient des dossiers sur les officiers supérieurs américains, qui ils étaient, ce qu'ils savaient, quelles autres fonctions ils avaient occupées. Il était possible que tous ces officiers soient détenus dans un endroit donné et que leurs connaissances servent aux Nord-Vietnamiens de monnaie d'échange pour traiter avec leurs commanditaires russes. Les informations détenues par les prisonniers sur les zones d'un intérêt stratégique particulier s'échangeaient – peut-être – contre une prolongation du soutien d'une nation qui se désintéressait de cette guerre interminable, surtout dans ce nouveau climat de détente. Tant de parties étaient simultanément en cours.

— Joli, apprécia Maxwell dans un souffle. Les trois agrandissements montraient le visage de l'homme, chaque fois fixant droit l'objectif. La dernière de la série avait surpris un garde en train de lever son fusil pour lui donner un coup de crosse dans les reins. Le visage était net. C'était Zacharias.

— Ce type est russe, remarqua Casimir Podulski, en tapotant les photos prises par l'engin sans pilote. L'uniforme était parfaitement identifiable.

Tous savaient ce que pensait Cas. Fils de l'ancien ambassadeur de Pologne à Washington, comte héréditaire et descendant d'une famille qui avait jadis combattu aux côtés du roi Jean Sobieski, il avait vu toute sa famille se faire décimer, d'un côté de la frontière par les nazis, en même temps que le reste de la noblesse polonaise, et de l'autre côté par les Russes dans la forêt de Katyn, où ses deux frères avaient été tués après avoir livré un bref et vain combat sur deux fronts. En 1941, le lendemain de sa remise de diplôme à l'université de Princeton, Podulski s'était engagé dans la Marine américaine, comme aviateur, adoptant un nouveau pays et un nouveau métier, qu'il servait l'un et l'autre avec talent et fierté. Et avec rage. Une rage désormais d'autant plus intense qu'il serait bientôt contraint de prendre sa retraite. Greer en voyait la raison. Ses mains étonnamment délicates étaient déformées par l'arthrite. Malgré tous ses efforts pour dissimuler son état, Cas se verrait radier pour de bon lors de sa prochaine visite médicale et devrait dès lors affronter une retraite partagée entre le souvenir d'un fils mort et une épouse sous traitement anti-dépresseur, après une carrière qu'il ne manquerait pas de considérer comme un échec, malgré ses médailles et ses galons.

— Il faut qu'on trouve un moyen, dit Podulski. Sinon, nous ne reverrons jamais ces hommes. Tu sais qui pourrait se trouver là-bas, Dutch ? Peter Francis, Hank Osborne.

— Pete travaillait pour moi, quand j'avais l'*Enterprise*, confirma Maxwell. Les deux hommes se tournèrent vers Greer.

— Je suis d'accord sur la nature du camp. Jusqu'ici, j'avais des doutes. Zacharias, Francis et Osborne, voilà des noms qui ne manqueront pas de les intéresser. L'officier d'aviation avait servi un temps à Omaha, où il avait fait partie du haut

commandement interarmes qui sélectionnait les objectifs des bombardements stratégiques, et sa connaissance des plans de guerre américains les plus secrets était proprement encyclopédique. Les deux officiers de marine détenaient des informations d'une importance similaire et si tous étaient sans aucun doute courageux, dévoués et obstinément décidés à nier, dissimuler et falsifier, ce n'étaient jamais que des hommes et l'homme avait ses limites ; et l'ennemi avait le temps.

— Écoutez, reprit-il, si vous voulez, je peux essayer de vendre l'idée à certaines personnes en haut lieu, mais je n'ai guère d'espoir.

— Si nous ne faisons rien, nous manquerons à notre parole envers notre peuple ! Podulski écrasa le poing sur le bureau. Mais Cas avait un calendrier à respecter, lui aussi. La découverte de ce camp, le sauvetage de ces prisonniers démontreraient publiquement que le Nord-Viêt-Nam avait menti. Cela risquait d'empoisonner les pourparlers de paix au point de contraindre Nixon à adopter une option différente, celle d'un plan d'action élaboré par un autre groupe de travail, plus large, au Pentagone : l'invasion du Nord. Ce devait être une opération militaire typiquement à l'américaine : une attaque combinée, sans précédent par son audace, son envergure et les dangers potentiels ; un parachutage directement sur Hanoi, le débarquement d'une division de Marines sur les plages encadrant Haiphong, des attaques aéroportées au milieu, avec tout ce que l'Amérique pouvait fournir comme appui tactique, en une offensive massive et conjointe pour tenter de briser le Nord en capturant ses dirigeants politiques. Ce plan, dont le nom de code était changé tous les mois – pour l'heure, c'était CORNET CERTAIN – était le Saint Graal de la vengeance pour tous les militaires de carrière qui voyaient depuis six ans leur pays tâtonner dans l'indécision et dilapider honteusement la vie de ses enfants.

— Comme si je ne le savais pas ! Osborne travaillait pour moi à Suidand. J'accompagnais l'aumônier quand il a apporté ce putain de télégramme, vu ? Je suis dans votre camp, vous vous souvenez ? Contrairement à Cas et Dutch, Greer savait que CORNET CERTAIN n'irait jamais au-delà d'une étude d'état-

major. Le plan était tout bonnement irréalisable, sans en avertir le Congrès et, au Congrès, il y avait bien trop de fuites. Possible encore en 66 ou 67, voire en 68, une telle opération était impensable aujourd'hui. Seulement, VERT-DE-GRIS était toujours là, et cette mission-ci était possible, de justesse.

— On se calme. Cas, suggéra Maxwell.

— D'accord.

Greer reporta son attention sur la carte en relief.

— Vous savez, vous autres airedales, vous avez tendance à penser de façon étroite.

— Comment cela ? demanda Maxwell.

Greer indiqua un trait rouge qui partait d'une ville côtière et rejoignait presque l'entrée principale du camp. Sur les photos aériennes, on aurait dit une route de bonne qualité, revêtue d'asphalte.

— Les forces adverses sont situées ici, ici et ici. La route est là, elle remonte la vallée en suivant le fleuve sur une bonne partie de son cours. Il y a des batteries de DCA dans tous les coins, il s'agit d'une route stratégique pour les approvisionner mais vous savez, les triple-A ne sont pas dangereux, à condition de savoir choisir l'équipement.

— Mais c'est une invasion, observa Podulski.

— Parce qu'expédier deux compagnies aéroportées, ce n'en est pas une ?

— J'ai toujours dit que tu étais futé, James, dit Maxwell. Tu sais, c'est pile à l'endroit où mon fils a été abattu. Ce SEAL y est allé et il l'a récupéré à peu près ici, dit l'amiral en tapotant la carte.

— Quelqu'un qui connaît le secteur vu du sol ? observa Greer. Voilà qui nous aiderait. Où est-il ?

*

— Salut, Sarah ! Kelly l'invita à s'asseoir. Elle lui paraissait plus âgée.

— C'est la troisième fois que je passe, John. Les deux premières, vous dormiez.

— J'ai pas mal dormi, effectivement. Mais tout va bien, lui assura-t-il. Sam passe me voir deux fois par jour. Il était déjà mal à l'aise. Le plus dur était encore d'affronter les amis, se dit Kelly.

— Eh bien, j'avais pas mal de travail. Sarah parlait rapidement. John, il fallait que je vous dise à quel point je suis désolée de vous avoir demandé de venir en ville. J'aurais pu vous envoyer ailleurs. Elle n'avait pas besoin de voir Madge en particulier. Je connais un toubib à Annapolis, un excellent praticien... Sa voix s'étrangla.

Tant de culpabilité, songea Kelly.

— Vous n'y êtes absolument pour rien, Sarah, dit-il quand elle se tut. Vous étiez une bonne amie pour Pam. Si seulement sa mère avait été comme vous, peut-être que...

C'était comme si elle ne l'avait pas entendu.

— J'aurais dû vous donner un rendez-vous plus tard. Si la date avait été légèrement différente...

De ce côté, elle avait raison, se dit Kelly. Toujours les variables. Et si ? Et si j'avais choisi une autre rue pour me garer ? Et si Billy ne l'avait pas reconnue ? *Et surtout, si je n'avais pas bougé et laissé ce salaud se barrer tranquillement ?* Un autre jour, une autre semaine ? Et si tout un tas de choses. Les choses arrivaient parce qu'une centaine de petits événements aléatoires se produisaient à l'endroit précis et au moment précis où il le fallait, et alors qu'il était aisé d'accepter les bons résultats, on ne pouvait qu'enrager contre les mauvais. Et s'il avait emprunté un itinéraire différent au sortir de l'entrepôt ? Et s'il n'avait pas remarqué Pam au bord de la route et ne l'avait pas prise en stop ? Et s'il n'avait pas remarqué les comprimés ? Et s'il ne s'en était pas soucié, ou si, au contraire, il en avait été scandalisé au point de l'abandonner ? Serait-elle encore en vie ? Si son père lui avait témoigné un peu plus de compréhension, et si elle n'avait jamais fait de fugue, ils ne se seraient jamais rencontrés. Était-ce un bien ou un mal ?

Et même si tout cela était vrai, alors qu'est-ce qui importait réellement ? Tout n'était-il donc qu'accidents survenant au hasard ? Le problème était qu'on ne pouvait jamais dire. Peut-être que s'il était Dieu surveillant toutes choses du haut du ciel,

peut-être alors qu'il découvrirait un schéma d'ensemble cohérent mais, vu de l'intérieur, c'était comme ça, point final, et il fallait faire avec, de son mieux, tirer la leçon de ses erreurs en prévision du prochain accident. Mais est-ce que tout cela avait un sens ? Merde, est-ce que quoi que ce soit avait un sens quelconque ? C'était une question trop complexe pour un ancien officier marinier gisant sur un lit d'hôpital.

— Sarah, vous n'y êtes vraiment pour rien. Vous l'avez aidée du mieux que vous avez pu. Comment pourriez-vous y changer quoi que ce soit ?

— Bon sang, Kelly, nous l'avions quasiment sauvée !

— Je sais. Et je l'ai amenée ici, et j'ai fait preuve de négligence. Moi, pas vous. Sarah, tout le monde me répète que ce n'est pas de ma faute, et là-dessus, vous arrivez et vous me dites que c'est de la vôtre. Sa grimace était presque un sourire. Il y a de quoi rendre perplexe, à un détail près.

— Ce n'était pas un accident, c'est ça ? releva Sarah.

— Non, ce n'était pas un accident.

*

— Le voilà, dit tranquillement Oreza, les jumelles pointées sur la petite tache au loin. Exactement comme vous aviez dit.

— Viens voir, papa, souffla le policier dans le noir. Ce n'était qu'une heureuse coïncidence, se dit l'officier.

Les individus en question avaient une ferme dans le comté de Dorchester, mais entre les rangs de maïs, il y avait des pieds de marihuana. Simple comme bonjour, mais efficace. Une ferme, cela voulait dire des hangars, des dépendances, et l'isolement. Comme ils étaient malins, ils n'allaient pas livrer leur marchandise par camionnette en empruntant le pont suspendu pour traverser la baie, avec les bouchons estivaux toujours imprévisibles, sans parler qu'un employé de péage à l'œil aiguisé avait aidé la Police d'État à opérer une saisie moins d'un mois auparavant. Ils étaient prudents au point de devenir une menace potentielle pour son ami. Il fallait que cela cesse.

Donc, ils utilisaient un bateau. La coïncidence tombée du ciel donnait aux gardes-côtes la chance de participer à une saisie et

par la même occasion de redorer son blason à leurs yeux. Ça ne pourrait pas faire de mal, après qu'il les avait utilisés comme prétexte pour l'aider à abattre Angelo Vorano, songea le lieutenant Charon, en souriant dans la timonerie.

— On les coince maintenant ? demanda Oreza.

— Oui. Les clients à qui ils livrent sont sous notre contrôle. N'en parlez à personne, ajouta-t-il aussitôt. Nous ne voulons pas les compromettre.

— Pigé. Le maître de manœuvre poussa les gaz et tourna la barre à tribord. Allons, debout là-dedans ! lança-t-il à son équipage.

Le treize mètres s'enfonça de la quille sous la poussée des moteurs. Le grondement des diesels était enivrant pour le commandant. La petite barre en acier vibrait entre ses mains candis qu'il la redressait pour suivre le nouveau cap. Le plus étonnant était que l'événement puisse être une surprise pour eux. Même si les gardes-côtes constituaient la principale force de police sur les eaux, leur activité principale avait toujours été la recherche et le sauvetage et, apparemment, certains n'étaient pas encore au courant. Ce qui, se dit Oreza, était bougrement regrettable. Ces deux dernières années, il avait surpris certains de ses hommes en train de fumer de l'herbe et sa colère à ce moment avait été un spectacle dont les témoins se souvenaient encore.

L'objectif était clairement visible maintenant, un bateau de pêche de construction locale, un dix mètres comme il en pullulait sur la Chesapeake, sans doute équipé d'un vieux moteur Chevrolet, ce qui signifiait qu'il ne risquait pas de distancer sa vedette rapide. C'était parfait d'avoir une bonne couverture, songea Oreza avec un sourire, mais pas si malin que ça de jouer sa vie et sa liberté sur une seule carte, si bonne fût-elle.

— N'ayez l'air de rien, dit tranquillement le policier.

— Constatez par vous-même, lieutenant, répondit le maître de manœuvre. L'équipage de la vedette était en alerte mais sans rien en laisser paraître, et les armes étaient rangées dans les étuis. Ils avaient mis le cap à peu près droit sur leur poste de Thomas Point et si les occupants de l'autre bateau les avaient

remarqués – et personne n'avait regardé derrière jusqu'ici –, ils pourraient facilement supposer que la vedette regagnait tout bonnement l'écurie. Encore cinq cents mètres. Oreza poussa les gaz à fond pour gagner encore un ou deux nœuds.

— Voilà M. English, lança un autre matelot. L'autre treize mètres venu de Thomas Point venait en sens inverse, parti de la station sur un cap rectiligne – en gros, droit vers le phare que la station entretenait également.

— Franchement, ils sont pas trop malins, non ? remarqua Oreza.

— Ma foi, s'ils étaient malins, pourquoi enfreindraient-ils la loi ?

— D'accord avec vous, lieutenant. Trois cents mètres à présent, et une tête se retourna pour découvrir la silhouette étincelante de la petite vedette blanche. Trois individus à bord de l'objectif, et celui qui les regardait se pencha en avant pour dire quelque chose à l'homme de barre. C'était presque comique à observer. Oreza pouvait imaginer leur dialogue à la réplique près. Il y a un bateau des gardes-côtes, là derrière. Alors on reste calme, peut-être que c'est simplement la relève, ou un truc comme ça, d'ailleurs regarde l'autre, là... hé là, j'aime pas trop ça... merde, je te dis de rester calme ! J'aime vraiment pas ça. Arrête un peu, ils ont pas mis leurs feux et puis leur poste est juste à côté, pour l'amour du ciel.

Bientôt le moment, sourit Oreza, *bientôt le moment du : oh, merde !*

Il sourit quand ça se produisit. Le type à la barre se retourna et sa bouche s'ouvrit et se referma, venant de prononcer exactement cette réplique. Un des jeunes matelots lut également sur les lèvres de l'homme et éclata de rire.

— J'ai dans l'idée qu'ils viennent de faire le point, capitaine !

— Mettez les feux ! ordonna le maître de manœuvre, et les gyrophares au sommet de la timonerie se mirent à clignoter, ce qui n'enchantait pas vraiment Oreza.

— Bien compris !

Le bateau de pêche obliqua rapidement vers le sud mais la vedette qui arrivait en face vira pour anticiper la manœuvre, et

il fut instantanément clair qu'il ne pourrait jamais distancer les deux vedettes de treize mètres avec leur double hélice.

— Z'auriez mieux fait d'employer le fric à vous payer un engin plus nerveux, les gars, se dit Oreza, sachant que les criminels tiraient eux aussi la leçon de leurs erreurs et que s'acheter un engin capable de distancer un patrouilleur de treize mètres n'était pas franchement pour eux un problème financier. Ce gibier-là était facile. Chasser un autre petit voilier serait tout aussi facile, si encore ce bougre de crétin de flic voulait bien les laisser agir à leur guise, mais les proies faciles ne dureraient pas éternellement.

Le bateau de pêche coupa ses moteurs, piégé qu'il était entre les deux vedettes. L'adjudant de police English s'immobilisa quelques centaines de mètres à l'écart tandis qu'Oreza s'approchait.

— Ohé du bateau ! lança le maître de manœuvre dans son porte-voix. Ici, les gardes-côtes des États-Unis, nous allons exercer notre droit de monter à bord et d'effectuer une visite de sécurité. Veuillez tous rester bien en vue, s'il vous plaît.

Cela ressemblait à une équipe de foot qui vient de perdre un match : ils savaient qu'ils ne pourraient rien changer, malgré tous leurs efforts. Ils savaient que toute résistance était inutile, et donc il ne leur restait plus qu'à attendre là, abattus, et à accepter leur sort. Oreza se demanda combien de temps cela durerait. Combien de temps avant d'être assez idiots pour vouloir se rebeller ?

Deux des matelots montèrent à bord, couverts par deux autres hommes postés à l'arrière de la vedette. M. English rapprocha son bateau. Habile à la manœuvre, nota Oreza, comme on pouvait l'attendre d'un adjudant, et lui aussi avait posté ses hommes pour couvrir l'intervention, au cas où les mauvais garçons auraient quelque idée en tête. Tandis que les trois suspects restaient immobiles, bien visibles, le nez baissé vers le pont, espérant encore une simple visite de sécurité, les deux matelots d'Oreza se dirigèrent vers la cabine avant. Tous deux en ressortirent moins d'une minute après. L'un d'eux caressa la visière de sa casquette, signe que la voie était libre,

puis il se tapota le ventre. Oui, il y avait de la drogue à bord. Cinq coups – un sacré paquet de drogue.

— Nous avons une prise, monsieur, observa calmement Oreza.

Le lieutenant Mark Charon, de la brigade des stups, Police municipale de Baltimore, s'appuya contre l'encadrement de la porte – de l'écoutille, ou Dieu sait quel terme employaient ces marins – et sourit. Il était habillé en civil et on aurait facilement pu le prendre pour un garde-côte, avec son gilet de sauvetage orange.

— À vous de jouer, dans ce cas. Quelle est la procédure réglementaire ?

— Inspection de sécurité de routine, eh mais sapristi, il y a de la drogue à bord ! dit Oreza en feignant la surprise.

— Absolument parfait, monsieur Oreza.

— Merci, lieutenant.

— Tout le plaisir est pour moi, capitaine.

Il avait déjà expliqué la procédure à Oreza et English. Afin de protéger ses informateurs, tout le crédit de l'arrestation irait aux gardes-côtes, ce qui n'était pas vraiment pour déplaire au maître de manœuvre ou à l'adjudant. Oreza pourrait peindre un symbole de victoire sur son mât, enfin, le truc auquel était fixé le radar, un symbole représentant la feuille à cinq lobes d'un plant de marihuana, et les matelots auraient un nouvel exploit à raconter. Ils pourraient même vivre l'aventure d'une déposition devant la cour fédérale de district – quoique ce soit improbable car ces revendeurs à la petite semaine n'écoperaient que de la plus petite peine que pourrait négocier leur avocat. Et ils s'empresseraient de faire savoir que les clients à qui était destinée leur livraison les avaient sans doute balancés. Avec un peu de chance, ces derniers pouvaient même disparaître, ce qui faciliterait d'autant la tâche. Il y aurait une faille dans l'écostructure de la drogue – encore un de ces termes ronflants que Charon avait ramassés. En tout dernier ressort, un rival potentiel dans l'écostructure était désormais hors jeu pour de bon. Le lieutenant Charon aurait droit à une tape dans le dos de la part de son capitaine, et sans doute à une lettre de compliments fleuris de la part des gardes-côtes des États-Unis

et du bureau du Procureur fédéral, sans oublier les félicitations pour avoir mené en douceur une opération aussi efficace sans compromettre ses informateurs. L'un de nos meilleurs éléments, ne manquerait pas de rappeler son capitaine. « Comment faites-vous pour avoir des indicateurs de cette qualité ? – Mon capitaine, vous savez comment c'est, je dois protéger mes sources. – Bien sûr, Mark, je comprends. Continuez à faire ce bon boulot. »

Je ferai de mon mieux, mon capitaine, se répéta mentalement Charon, en contemplant le soleil couchant. Il ne regarda même pas les gardes-côtes qui passaient les menottes aux suspects, puis leur énonçaient leurs droits constitutionnels en lisant leur carte Miranda plastifiée ; il ne pouvait s'empêcher de sourire, car pour eux, c'était là un jeu tout à fait distrayant. Mais il faut dire que pour Charon aussi.

*

Où étaient ces satanés hélicoptères ? se demanda Kelly.

Tout dans cette foutue mission était allé de travers depuis le début. Pickett, son compagnon habituel, terrassé par une violente dysenterie, était trop mal en point pour sortir et Kelly avait dû y aller seul. Pas recommandé, mais la mission était trop importante et ils devaient couvrir le moindre petit hameau, la moindre *ville*[7]. Et donc, il se retrouvait seul, remontant avec la plus extrême prudence les eaux puantes de ce... bon, la carte appelait ça une rivière mais ce filet d'eau n'était vraiment pas assez large pour que Kelly imagine de le baptiser ainsi.

Et bien sûr, c'était la *ville* où ils étaient entrés, les enculés.

FLEUR EN PLASTIQUE, songea-t-il, ouvrant l'œil, l'oreille aux aguets. *Mais où allaient-ils donc trouver des noms pareils ?*

FLEUR EN PLASTIQUE était le nom de code d'une unité d'action politique – ou appelez ça comme vous voulez – de l'ANV. Son équipe portait plusieurs autres noms, aucun vraiment flatteur. En tout cas, ils ne ressemblaient certainement pas aux militants de quartiers qu'il voyait les jours d'élections à

[7] En français dans le texte, on est dans l'ancienne Indochine. (N.d.T.)

Indianapolis. Ce n'était pas le genre de ces gars-là, éduqués à Hanoi sur la meilleure façon d'embrigader les cœurs et les esprits.

Le ponte, le chef, le maire – appelez ça comme vous voulez – de la ville, était juste un poil trop courageux pour être autre chose qu'un imbécile. Et il payait cette imbécillité devant les yeux du quartier-maître de seconde classe J.T. Kelly, planqué à bonne distance. L'équipe était arrivée à une heure trente et, en bon ordre et presque avec civilité, avait entrepris de visiter chaque hutte, de réveiller toute la population de paysans et de les rassembler sur la place du village pour découvrir le héros malavisé, ainsi que son épouse et ses trois filles, qui les attendaient, assis par terre, les bras cruellement ligotés dans le dos. Le commandant de l'ANV qui dirigeait FLEUR EN PLASTIQUE les invita tous à s'asseoir d'une voix polie qui parvint jusqu'au poste d'observation de Kelly, situé à deux cents mètres de là. La *ville* avait besoin d'une leçon sur la bêtise qu'il y avait à résister au mouvement de libération populaire. Ce n'était pas qu'ils étaient mauvais, ils avaient été simplement mal conseillés, et il espérait que cette simple leçon leur rendrait évidente cette erreur d'appréciation.

Ils commencèrent par l'épouse de l'homme. Cela prit vingt minutes.

Il faut que je fasse quelque chose ! se dit-il.

Ils sont onze, idiot. Mais si le salopard de commandant pouvait bien être le dernier des sadiques, les dix hommes qui l'accompagnaient avaient été sélectionnés exclusivement en fonction de leur rectitude politique. Ce devaient être des soldats fiables, expérimentés et consciencieux. Qu'un homme pût effectuer consciencieusement des choses pareilles, Kelly ne parvenait même pas à l'imaginer. Mais qu'ils en fussent capables était un fait qu'il ne pouvait se permettre d'ignorer.

Où était la putain d'équipe d'intervention ? Il les avait appelés quarante minutes plus tôt et la base de soutien n'était qu'à vingt minutes à vol d'hélicoptère. Ils voulaient ce commandant. Son équipe pourrait également être utile mais c'était le commandant qu'ils voulaient vivant. Il savait où se trouvaient les dirigeants politiques locaux, ceux que les Marines

n'avaient pas réussi à éliminer malgré leur raid superbe, six semaines plus tôt. Cette mission était probablement une opération de représailles ; une réaction délibérée si près de la base américaine ne pouvait que vouloir dire non, vous ne nous avez pas encore eus tous, et vous ne nous aurez jamais.

Et sans doute avaient-ils raison, se dit Kelly, mais cette question allait bien au-delà de sa mission de ce soir.

La fille aînée avait peut-être quinze ans. Difficile à dire avec ces Vietnamiennes si petites, si trompeusement délicates. Elle avait résisté vingt-cinq minutes entières et n'était toujours pas morte. Ses cris portaient clairement sur ce vaste terrain découvert jusqu'au point d'eau où était planqué Kelly, les mains crispées avec une telle violence sur la crosse en plastique de son CAR-15 que s'il y avait songé ou l'avait remarqué, il aurait pu redouter de casser quelque chose.

Les dix soldats qui accompagnaient le commandant s'étaient déployés de manière réglementaire. Deux d'entre eux étaient avec l'officier, et ils se relayaient avec les sentinelles en périphérie de manière que tous puissent prendre part aux festivités de la soirée. L'un d'eux acheva la fille avec un couteau. La suivante avait peut-être douze ans.

Kelly tendait l'oreille vers le ciel bas, priant pour qu'il entende le claquement caractéristique du rotor bipale d'un Huey. Il y avait d'autres bruits. Le grondement des pièces de 155 de marine de leur position de tir, sur la côte est. Le hurlement d'avions à réaction au-dessus de sa tête. Aucun n'était assez fort pour masquer les piaillements aigus d'une enfant, mais ils étaient toujours onze et lui tout seul, et même si Pickett avait été ici, les chances n'auraient pas été, et de loin, suffisantes pour tenter le coup. Kelly avait son fusil automatique CAR-15, un chargeur de quinze balles inséré dans son logement, un chargeur de rechange scotché à l'envers, à l'extrémité du premier, et deux autres couples analogues en réserve. Il avait également quatre grenades à fragmentation, deux grenades défensives et deux fumigènes. Son équipement le plus meurtrier était encore sa radio, mais il avait déjà lancé deux appels et reçu à chaque fois un accusé de réception assorti de l'ordre de ne pas bouger.

Facile à dire, bien au chaud à la base, n'est-ce pas ?

Douze ans, peut-être. Trop jeune pour ça. Il n'y avait pas d'âge pour ça, corrigea-t-il, mais il ne pourrait jamais changer les choses tout seul, et il ne servait à rien ni à personne d'ajouter sa mort à celles de cette famille.

Comment pouvaient-ils faire ça ? N'étaient-ils pas des hommes, des soldats, des guerriers professionnels, tout comme lui ? Qu'est-ce qui pouvait justifier qu'ils mettent de côté leur humanité ? Ce qu'il voyait était impossible. Ça ne pouvait pas être. Et pourtant. Il y avait toujours le grondement lointain de l'artillerie qui pilonnait une route d'approvisionnement supposée. Et au-dessus, un défilé aérien continu, peut-être des Intruder des Marines balançant des charges au magnésium sur tel ou tel objectif, sans doute des bois déserts, car c'était à quoi se réduisaient la plupart de leurs cibles. En tout cas, pas ici, où se trouvait l'ennemi, mais qu'est-ce que ça réglerait, en définitive ? Ces villageois avaient joué leur vie et leur famille sur un truc qui ne marchait pas, et peut-être ce commandant s'estimait-il clément en n'éliminant qu'une seule famille avec le maximum de théâtralité au lieu de tous les liquider d'une manière plus expéditive. En outre, les morts ne racontaient pas d'histoires ; or c'était une histoire qu'il comptait bien voir répéter. La terreur, c'était une chose qu'ils pouvaient exploiter, et bien exploiter.

Le temps se traînait, au ralenti puis à l'accéléré, et enfin, la gamine de douze ans cessa de gémir et fut rejetée. La troisième petite fille avait huit ans, constata-t-il dans ses jumelles. L'*arrogance* de ces salauds, préparant un grand feu. Ils ne Voulaient surtout pas qu'on puisse rater ce spectacle, pas vrai ?

Huit ans, même pas assez grande, même pas une gorge assez large pour un vrai cri. Il observa la relève de la garde. Deux nouveaux hommes quittèrent le périmètre pour rejoindre le centre du *bourg*. Une permission pour les groupes d'action politique qui ne pouvaient pas se rendre à Taiwan comme Kelly. L'homme situé le plus près de Kelly n'avait pas encore eu sa chance, et sans doute était-ce râpé pour ce soir. Le chef du village n'avait pas assez de filles, à moins qu'il soit sur la liste noire du commandant. Quelle que soit la véritable raison, il

devrait faire ceinture, et il devait se sentir frustré. Le soldat avait maintenant tourné les yeux vers l'intérieur du périmètre pour regarder ses compagnons partager des festivités auxquelles il n'aurait pas droit ce soir. La prochaine fois, peut-être... mais au moins pouvait-il se rincer l'œil... et, nota Kelly, il ne s'en privait pas, négligeant son devoir pour la première fois de la soirée.

Kelly avait parcouru la moitié de la distance avant que son esprit ne l'ait remarqué. Il rampait aussi vite que possible en silence, aidé par le sol détrempé. Une reptation à ras de terre, le corps le plus aplati possible, plus près, toujours plus près, à la fois poussé et attiré par le gémissement en direction du feu.

T'aurais dû te réveiller plus tôt, Johnnie-boy.

Ce n'était pas possible tout à l'heure.

Et merde, ça ne l'est pas plus maintenant !

C'est à cet instant que le destin intervint sous la forme du grondement d'un Huey, et même plusieurs, venant du sud-est. Kelly fut le premier à le percevoir, alors qu'il se relevait avec précaution derrière le soldat, le poignard brandi. Ils n'avaient toujours rien entendu lorsqu'il frappa, plongeant sa lame à la base du crâne de l'homme, là où la moelle épinière se relie au cerveau – le bulbe rachidien, lui avait-on appris dans un cours. Il la fit tourner, un peu comme un tournevis, l'autre main plaquée sur la bouche de l'homme et, pas de doute, ça marchait. Le corps devint instantanément inerte, et il le déposa doucement à terre, moins par un quelconque souci d'humanité que pour atténuer le bruit.

Mais du bruit, il y en avait. Les hélicos étaient trop près, maintenant. Le commandant leva la tête en se tournant vers le sud-est. Il avait reconnu le danger. Il lança l'ordre de rassemblement à ses hommes, puis fit demi-tour et tira une balle dans la tête de l'enfant aussitôt qu'un de ses soldats se fut retiré d'elle pour s'écarter de la trajectoire.

Le regroupement de l'escouade ne prit que quelques secondes. Le commandant fit une rapide revue d'effectif, découvrant qu'il manquait un homme, et il se tourna aussitôt dans la direction de Kelly, mais son acuité visuelle avait été

depuis longtemps diminuée par le feu et la seule chose qu'il releva, ce fut comme un mouvement fantomatique dans les airs.

— Un, deux, trois, murmura pour lui Kelly après avoir dégoupillé l'une de ses grenades à fragmentation. Les gars du 3e SOG préparaient eux-mêmes leurs amorces.

On ne savait jamais ce que pouvait faire la petite vieille sur la chaîne de l'usine d'armement. Les leurs brûlaient cinq secondes juste et à « trois », la grenade quitta sa main. L'enveloppe contenait juste assez de métal pour briller à la lueur orange du feu de camp. Un jet quasiment impeccable qui la fît atterrir pile au centre du cercle de soldats. Kelly s'était déjà jeté à terre. Il entendit le cri d'alarme qui venait juste une seconde trop tard pour aider qui que ce soit.

La grenade tua ou blessa sept des dix hommes. Kelly se releva, braqua son fusil automatique et descendit le premier de trois balles dans la tête. Son regard ne s'attarda même pas à regarder jaillir le nuage rouge car c'était son métier, pas un passe-temps. Le commandant était encore en vie. Gisant au sol, il essayait malgré tout de braquer son arme jusqu'à ce qu'il prenne cinq balles de plus dans la poitrine. Sa mort transformait cette nuit en succès. Désormais, Kelly n'avait plus qu'une chose à faire : survivre. Il s'était lancé dans une opération suicidaire et la prudence était son ennemie.

Kelly courut sur la droite, le fusil levé bien haut. Il restait au moins deux ANV sur pied. Ils étaient armés, furieux et suffisamment confus pour ne pas avoir détalé comme ils auraient dû le faire. Le premier hélico au-dessus était un illuminateur, qui lâchait des charges éclairantes que maudit Kelly car la nuit était désormais sa meilleure alliée. Il repéra et aligna l'un des ANV, vidant son chargeur sur la silhouette qui courait. Il échangea les chargeurs, tout en continuant de progresser vers la droite, dans une manœuvre de contournement, espérant ainsi dénicher l'autre, mais ses yeux s'attardèrent sur le centre du village. Des gens détalaient dans tous les sens, certains sans doute blessés par sa grenade, mais il ne pouvait rien y faire. Ses yeux restèrent fixés sur les victimes près du feu – trop longtemps, car lorsqu'il les détourna, la scène resta imprimée sur sa rétine, alternance d'images fantômes

orange et bleues qui ruinaient sa vision nocturne. Il entendait le rugissement d'un Huey en descente pour atterrir près du village et le bruit était assez fort pour couvrir même les cris des paysans. Kelly se cacha derrière le mur d'une hutte, les yeux tournés vers l'extérieur, loin du feu, cherchant à les accoutumer de nouveau au noir. Il restait au moins un Viêt indemne, et il n'allait pas se diriger vers le son de l'hélicoptère. Kelly continua d'avancer vers la droite, plus lentement à présent. Il y avait un écart de dix mètres entre cette hutte et la suivante, comme un corridor de lumière éclairé par le feu. Il jeta un œil derrière l'angle avant de se lancer, puis partit en courant, pour une fois tête baissée. Ses yeux surprirent une ombre en mouvement, et quand il se retourna pour regarder, il trébucha sur quelque chose et s'étala.

La poussière volait tout autour de lui mais il n'arriva pas à repérer assez vite l'origine du bruit. Il roula sur la gauche pour éviter les balles, mais cela le ramena vers la lumière. Il se redressa à demi et recula, se cogna contre le mur d'une hutte, tandis que ses yeux scrutaient éperdument la nuit pour repérer les éclairs d'un canon. Là ! Il éleva le CAR-15 et tira à l'instant même où deux balles de 7.62 le cueillaient en pleine poitrine. L'impact l'envoya bouler et deux autres balles détruisirent le fusil automatique entre ses mains. Quand il releva la tête, il était étendu sur le dos, et tout était calme dans le village. Sa première tentative pour bouger se solda uniquement par une intense douleur. Puis il sentit le canon d'un fusil plaqué contre sa poitrine.

— Par ici, lieutenant ! Suivi d'un : toubib !

L'univers se remit à bouger tandis qu'ils le traînaient à proximité du feu. La tête de Kelly pendait mollement sur la gauche et il aperçut les soldats qui investissaient le *bourg*, deux d'entre eux désarmant et examinant l'ANV.

— Ce salaud est en vie, remarqua l'un des deux.

— Ah ouais ? L'autre, qui était près du corps de la gosse de huit ans, s'approcha, plaqua le canon de son arme contre la tempe du Nord-Vietnamien et tira.

— Merde, Harry !

— Arrêtez vos conneries ! aboya le lieutenant.

— Regardez un peu ce qu'ils ont fait ! rétorqua Harry sur le même ton, avant de tomber à genoux pour vomir.

— Quel est votre problème ? demanda l'infirmier à un Kelly qui était bien incapable de répondre. Oh, merde, observa-t-il ensuite. L-T, ce doit être le gars qui nous appelait !

Un autre visage apparut, sans doute celui du lieutenant commandant l'unité bleue, et l'insigne surdimensionné cousu sur son épaule était celui de la 1re division de cavalerie.

— Mon lieutenant, secteur apparemment dégagé, on ratisse de nouveau le périmètre ! annonça une voix plus âgée.

— Tous morts ?

— Affirmatif, mon lieutenant !

— Merde, mais qui êtes-vous ? dit ce dernier en baissant de nouveau les yeux. Ces putains de cinglés de Marines.

— Navy ! protesta Kelly, dans un hoquet qui projeta quelques gouttes de sang sur l'infirmier.

— Quoi ? demanda l'infirmière O'Toole.

Kelly ouvrit grand les yeux. Son bras droit se rabattit rapidement sur sa poitrine en même temps qu'il tournait rapidement la tête pour scruter la pièce. Sandy O'Toole était assise dans le coin. Elle était en train de lire un bouquin, à la lueur d'une simple lampe.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'écoute votre cauchemar, répondit-elle. C'est la deuxième fois. Vous savez, vous devriez vraiment...

— Ouais, je sais.

10

Pathologie

— Votre pistolet est à l'arrière de la voiture, lui dit le sergent Douglas. Non chargé. Et qu'il le reste à l'avenir.

— Du nouveau pour Pam ? demanda Kelly, dans sa chaise roulante.

— On a quelques pistes, répondit Douglas, sans même chercher à dissimuler le mensonge.

Et cela expliquait tout, songea Kelly. Quelqu'un avait révélé à la presse que Pam avait un casier pour prostitution et après une telle révélation, l'affaire avait soudain perdu son urgence.

Sam avait ramené lui-même le Scout jusqu'à l'entrée de Wolfe Street. La carrosserie était entièrement réparée et il y avait une vitre neuve du côté conducteur. Kelly quitta sa chaise roulante pour examiner longuement le 4 × 4. L'encadrement de la portière et le pied adjacent lui avaient sauvé la vie en interceptant une partie de la volée de plombs. Bien mal visé de la part de son adversaire, surtout après une traque aussi soigneusement menée – aidée par le fait qu'il n'avait pas pris la peine de regarder dans ses rétros, se dit Kelly. Comment avait-il pu oublier une chose pareille, se répéta-t-il pour la millième fois. Une précaution si simple, le genre de chose qu'il soulignait pour chaque nouvelle recrue intégrant le 3e SOG : toujours regarder derrière soi, car on peut avoir un ennemi aux trousses. Pourtant pas difficile à se rappeler, non ?

Mais c'était du passé. Et le passé ne pouvait pas être changé.

— Vous retournez dans votre île, John ? demanda Rosen.

Kelly acquiesça.

— Ouais. J'ai du boulot qui m'attend, et il faut que je me retape.

— Je veux vous revoir d'ici, oh, disons deux semaines, pour une visite de contrôle.

— Bien, docteur. J'y serai, promit Kelly. Il remercia Sandy O'Toole de sa sollicitude et fut récompensé par un sourire. Elle était presque devenue une amie dans l'intervalle des dix-huit derniers jours. Presque ? Peut-être l'était-elle déjà devenue, si seulement il pouvait se permettre de penser en de tels termes.

Kelly monta dans sa voiture et attacha sa ceinture. Les adieux n'avaient jamais été son fort. Il hocha la tête, leur sourit, et démarra, tournant à droite vers Mulberry Street, à nouveau seul pour la première fois depuis son arrivée à l'hôpital.

Enfin. Près de lui, sur le siège du passager où il avait vu Pam en vie pour la dernière fois, il avisa une enveloppe de papier bulle marquée DOSSIER MÉDICAL/FACTURES de la grosse écriture de Sam Rosen.

— Bon Dieu, dit Kelly dans un souffle, en prenant vers l'ouest. Il ne se contentait plus d'observer la circulation, désormais. Le paysage urbain était à jamais transformé pour John Kelly. Les rues étaient devenues un curieux mélange de vide et d'activité, et ses yeux scrutaient en tous sens, reprenant une habitude qu'il avait fini par oublier, se focalisant sur les individus dont l'inactivité lui semblait suspecte. Il allait lui falloir du temps, se rendit-il compte, pour faire la part des choses. La circulation était clairsemée et de toute manière, les gens ne s'attardaient pas dans ces rues-là. Kelly regarda à gauche et à droite pour vérifier que les autres chauffeurs regardaient bien devant eux, éliminant tout ce qui les entourait, comme il le faisait encore naguère, s'arrêtant, mal à l'aise, aux feux rouges qu'ils ne pouvaient décemment pas brûler, mais écrasant le champignon dès qu'ils repassaient au vert. Espérant bien laisser tout ça derrière eux, espérant que les problèmes resteraient ici et surtout ne sortiraient pas pour aller essaimer ailleurs, là où vivaient les honnêtes gens. En ce sens, c'était l'inverse du Viêt-Nam, n'est-ce pas ? Là-bas, les sales trucs étaient dehors, dans la cambrousse, et vous faisiez tout pour les empêcher d'entrer. Kelly se rendit compte qu'il était rentré au pays pour ne retrouver que le même genre de folie et le même genre d'échec dans un environnement bien différent. Et il s'était montré aussi coupable et aussi imbécile que les autres.

Le Scout prit à gauche, vers le sud, longeant un autre hôpital, un vaste bâtiment blanc. Le quartier des affaires, des banques et des bureaux, le tribunal, l'hôtel de ville, une bonne partie de la ville investie dans la journée par les honnêtes gens qui s'empressaient de la quitter la nuit, en bloc, parce qu'ils trouvaient la sécurité dans leur troupeau pressé. Bien policés, parce que sans ces gens et leur commerce, la cité était promise à une mort certaine. Ou quelque chose d'équivalent. Peut-être que ce n'était pas une question de mort, en fin de compte, mais simplement de vitesse.

Même pas deux kilomètres et demi, remarqua Kelly. *Tant que ça ?* Il faudrait qu'il vérifie sur un plan. Une distance en tout cas dangereusement réduite entre ces gens et ce qu'ils redoutaient. Arrêté à une intersection, il pouvait voir très loin, car les artères de la ville, telles des tranchées coupe-feu, offraient d'étroites et longues perspectives rectilignes. Le feu passa au vert et il embraya.

Le *Springer était* à son emplacement habituel, vingt minutes plus tard. Kelly rassembla ses affaires et monta à bord. Dix minutes après, les diesels haletaient, la climatisation fonctionnait, et il était de retour dans sa petite bulle blanche de civilisation, prêt à larguer les amarres. Ayant arrêté les analgésiques et en manque de bière et d'un peu de détente – simple retour symbolique à la réalité –, il renonça néanmoins à l'alcool. Son épaule gauche était d'une raideur inquiétante bien qu'il en ait, plus ou moins, recouvré l'usage depuis près d'une semaine. Il tourna en rond dans le grand salon, en décrivant de larges moulinets de bras, grimaçant de douleur à chaque élancement du côté gauche, avant de monter sur le pont pour démarrer. Murdock sortit pour observer la manœuvre, à la porte de son bureau, mais il ne dit rien.

La mésaventure de Kelly avait fait les gros titres, même si sa relation avec Pam n'avait pas été évoquée, les journalistes n'ayant sans doute pas réussi à établir de rapport. Le plein des réservoirs était fait, tous les équipements semblaient en ordre de marche, mais il ne vit pas la moindre facture pour les travaux effectués par le chantier.

Kelly avait du mal à manier les amarres car son bras gauche refusait d'obéir aux ordres que son esprit lui donnait avec sa régularité habituelle. Il y parvint tant bien mal et le *Springer* s'éloigna du quai. Quand il eut quitté le bassin de plaisance, Kelly descendit s'installer au poste de pilotage du salon, barrant une course rectiligne pour quitter la baie, dans l'abri confortable de la cabine fermée et climatisée. Ce n'est qu'après être sorti de la passe, une heure plus tard, qu'il se permit de quitter l'eau des yeux. Un soda l'aida à faire passer deux cachets de Tylénol. C'était le seul médicament qu'il s'était autorisé ces trois derniers jours. Le dos bien calé dans le fauteuil du capitaine, il ouvrit enfin l'enveloppe que lui avait laissée Sam, pendant que le pilote automatique dirigeait le bateau vers le sud.

Seules les photos n'étaient pas incluses. Il en avait aperçu une et ça lui avait suffi. Une note manuscrite rajoutée en couverture – toutes les pages du dossier étaient des photocopies, pas des originaux – révélait que le professeur de pathologie avait obtenu les clichés de son ami, le médecin légiste, et recommandait à Sam la plus extrême prudence dans l'exploitation du dossier. Kelly ne put déchiffrer la signature.

Sur la couverture, les cases « mort suspecte » et « homicide » étaient cochées. La cause du décès, indiquait le rapport, était par strangulation manuelle avec un ensemble de marques de ligatures étroites et profondes autour du cou de la victime. La gravité et la profondeur des marques suggéraient que la mort cérébrale était survenue par privation d'oxygène avant même que l'écrasement du larynx n'interrompe l'arrivée de l'air aux poumons. Les striures sur la peau indiquaient que l'instrument utilisé était probablement un lacet de chaussure et, d'après la position des ecchymoses autour de la gorge, sans doute provoquées par les phalanges d'un homme pourvu de grandes mains, on pouvait inférer que le tueur regardait en face sa victime tandis qu'il perpétrait son acte. Le compte rendu se poursuivait sur cinq pages en simple interligne en précisant que la victime avait été soumise à des sévices violents et fortement traumatisants avant sa mort, sévices qui étaient complaisamment décrits avec toute la sécheresse de la prose médicale. Un formulaire joint précisait qu'on l'avait violée,

d'autant que l'aire génitale présentait des signes manifestes de meurtrissures et autres mauvais traitements. Une quantité de sperme exceptionnellement abondante était encore évidente dans le vagin après la découverte de la victime et son autopsie, indiquant que le meurtrier n'avait pas été seul à violer la victime. (« Groupes sanguins O +, O – et AB –, selon le rapport sérologique joint. ») De multiples ecchymoses et coupures dans la région des mains et des avant-bras étaient qualifiées de « classiquement défensives ». Pam avait lutté jusqu'au bout. Le maxillaire avait été brisé, de même que trois autres os, dont une fracture multiple du cubitus gauche. Kelly dut poser le rapport du médecin légiste et contempler l'horizon avant de reprendre sa lecture. Ses mains ne tremblaient pas, et il ne proféra pas un seul mot, mais il avait besoin d'oublier un instant cette froide terminologie médicale.

« Comme tu le constateras d'après les photos, Sam, poursuivait la note manuscrite au dos du dossier, « c'est là l'œuvre d'une bande de types franchement malades. Il s'agit de torture délibérée. Tout cela a dû prendre des heures. Encore un point omis dans le rapport. Examine bien le cliché n°6. Ses cheveux ont été peignés ou brossés, peut-être, presque certainement post-mortem. Le détail semble avoir échappé au pathologiste qui a pratiqué l'autopsie. C'est un jeunot. (Alan n'était pas sur place quand elle est arrivée, sinon je suis certain qu'il s'en serait chargé en personne.) Ça paraît plutôt bizarre mais c'est manifeste d'après la photo. Marrant comme les trucs les plus évidents peuvent vous échapper. C'était sans doute son premier cas de ce genre et il était probablement trop occupé à établir la liste de tous les sévices importants pour relever un détail aussi mineur. Je crois savoir que tu connaissais la fille. Je suis désolé, mon ami. » La page était signée « Brent », de manière plus lisible que sur la couverture de la chemise. Kelly fit de nouveau glisser le tout dans l'enveloppe.

Il ouvrit un tiroir de la console, en retira une boîte de cartouches de .45 ACP et garnit deux chargeurs pour son automatique qui retourna dans le tiroir. Il y avait peu de choses plus inutiles qu'un pistolet vide. Puis il se rendit dans la cambuse et choisit sur les rayons la plus lourde des boîtes de

conserve. De retour au poste de pilotage, il prit la boîte dans la main gauche et reprit ce qu'il faisait depuis maintenant près d'une semaine : se servir de la boîte comme d'un haltère, en élévation et en extension, cherchant la douleur, la savourant tandis que ses yeux continuaient à scruter la surface de l'eau.

— Plus jamais, Johnnie-boy, se dit-il tout haut sur le ton de la conversation. Plus jamais question de refaire des erreurs. Plus jamais.

Le C-141 atterrit à la BA de Pope, la base aérienne qui jouxtait Fort Bragg, en Caroline du Nord, peu après midi, mettant un terme à un vol qui avait débuté à plus de douze mille kilomètres de là. Le gros quadriréacteur de transport toucha la piste assez rudement. L'équipage était fatigué, malgré les escales en cours de route, et les passagers n'avaient pas besoin d'être particulièrement ménagés. Sur ce genre de vol, ils étaient rarement vivants. Les troupes rapatriées du théâtre d'opérations empruntaient les « Freedom Birds », ces *Oiseaux de la Liberté*, presque invariablement des avions de lignes commerciales réquisitionnés dont les hôtesses distribuaient avec libéralité alcools et sourires durant tout le long voyage de retour au monde réel. Ce genre de confort n'était pas nécessaire pour les vols à destination de Pope.

L'équipage se contentait des plateaux-repas standard de l'Air Force, sans avoir droit aux plaisanteries habituelles des jeunes aviateurs.

Le roulage au sol ralentit l'appareil qui vira au bout de la piste d'atterrissage pour s'engager sur une bretelle de roulement, pendant que les hommes s'étiraient sur leurs sièges. Le pilote, un capitaine, connaissait la procédure par cœur, mais il y avait une jeep peinte en orange vif, au cas où il aurait oublié, et il la suivit jusqu'au centre de réception. Son équipage et lui avaient depuis longtemps cessé de s'interroger sur la nature de leur mission. C'était un boulot, un boulot nécessaire, point final, estimaient-ils en descendant de l'appareil pour leur période de repos réglementaire qui consistait, après un bref rapport de mission avec notification des éventuelles avaries présentées par l'appareil au cours des trente dernières heures, à filer au mess

des officiers boire un verre, puis prendre une douche et aller dormir dans leurs quartiers. Aucun des hommes ne se retourna pour regarder l'appareil. Ils le reverraient bien assez tôt.

La nature routinière de la mission était contradictoire. Dans la plupart des conflits précédents, des soldats américains avaient été inhumés près de l'endroit où ils étaient tombés, comme en témoignaient les cimetières américains en France et ailleurs. Tel n'était pas le cas pour le Viêt-Nam. C'était comme si les gens comprenaient qu'aucun Américain n'avait envie de rester là-bas, mort ou vif, et tous les corps récupérés étaient rapatriés ; après avoir transité par un centre de traitement dans la banlieue de Saigon, chaque corps était de nouveau traité avant d'être rapatrié vers la ville natale qui avait envoyé ces hommes, souvent jeunes, mourir dans un pays lointain. Dans l'intervalle, les familles avaient le temps de décider du lieu de l'inhumation et les instructions concernant ces dispositions attendaient chaque corps identifié par son nom sur le manifeste de bord.

Au centre d'accueil, des employés civils des pompes funèbres attendaient les corps. C'était une spécialité que les militaires ne prenaient pas en compte dans la multiplicité de leurs stages d'instruction. Un officier en uniforme était toujours là pour vérifier les identités car il était de la responsabilité des autorités militaires de s'assurer que le bon corps était restitué à la bonne famille, même si les cercueils qui quittaient ce centre étaient scellés dans presque tous les cas. Les dommages physiques d'une mort au combat, ajoutés aux dégâts occasionnés par une récupération souvent tardive en climat tropical, n'étaient pas le genre de spectacle qu'il était loisible ou nécessaire d'imposer aux familles du cher disparu. En conséquence, l'identification positive des restes n'était pas franchement vérifiable, raison pour laquelle l'armée prenait cette mission extrêmement au sérieux.

Le centre était formé d'une vaste salle où de nombreux corps pouvaient être accueillis simultanément, même si elle ne connaissait pas la même activité que par le passé. Les hommes qui travaillaient ici ne crachaient pas sur une plaisanterie scabreuse et certains n'hésitaient pas à consulter les prévisions

météo de cette partie du monde pour prédire l'état de la cargaison de la semaine suivante. L'odeur seule suffisait à repousser l'observateur de passage et on voyait bien rarement la visite d'un officier supérieur, encore moins d'un fonctionnaire civil du ministère de la Défense, au fragile équilibre desquels le spectacle risquait d'être préjudiciable. Mais on finissait par s'habituer à la puanteur et celle des produits de conservation était de loin préférée à toutes les autres odeurs associées à la mort. Un de ces corps, celui du Spécialiste de quatrième classe, Duane Kendall, portait de multiples blessures thoraciques. Il avait réussi à tenir jusqu'à l'hôpital de campagne, constata le croque-mort. Une partie des balafres témoignaient du travail désespéré d'un chirurgien de front – les incisions qui lui auraient valu les foudres de son chef de service dans un hôpital civil étaient bien moins esthétiques que les marques faites par les fragments d'un engin piégé. Le chirurgien avait peut-être passé vingt minutes à tenter de sauver celui-ci, estima le croque-mort, en s'interrogeant sur les raisons de son échec – sans doute le foie, décida-t-il au vu de la localisation et de la taille des incisions. Ce n'est pas le genre d'organe dont on peut se passer longtemps, si bon que soit votre toubib. Plus intéressant pour l'homme était l'étiquette blanche glissée entre le bras droit et le torse et qui confirmait une marque, apparemment inscrite au hasard, sur la carte fixée à l'extérieur du conteneur dans lequel le corps était arrivé.

— Identité confirmée, annonça le croque-mort au capitaine qui faisait sa tournée, muni d'un calepin et accompagné d'un sergent. L'officier confronta l'information avec ses propres dossiers et passa au suivant avec un signe de tête, laissant l'employé des pompes funèbres à son travail.

Il y avait toutes les tâches habituelles à accomplir et l'employé s'y livra sans hâte ni indolence, relevant la tête pour vérifier que le capitaine était à l'autre bout de la salle. Puis il tira le fil d'une des coutures effectuées par un autre croque-mort à l'autre bout de la filière. La couture s'ouvrit de bout en bout presque instantanément, lui permettant de plonger la main dans la cavité abdominale pour en retirer quatre sachets de plastique transparent remplis d'une poudre blanche qu'il fourra

rapidement dans son sac avant de refermer l'ouverture béante dans le corps de Duane Kendall. C'était sa troisième et dernière récupération de la journée. Une demi-heure encore passée sur une autre dépouille, et sa journée de travail était finie. L'employé des pompes funèbres regagna sa voiture, une Mercury Cougar, et quitta la base. Il s'arrêta à un supermarché Winn-Dixie pour acheter une miche de pain, et en profita pour glisser quelques pièces dans un taxiphone.

*

— Ouais ? dit Henry Tucker en décrochant à la première sonnerie.

— Huit. On raccrocha.

— Bien, dit Tucker, en fait pour lui seul, en reposant le combiné. Huit kilos pour celui-ci. Sept pour son autre homme ; chacun ignorait l'existence de l'autre, et pour chacun, le ramassage s'effectuait un jour différent de la semaine. Le rythme pouvait rapidement croître maintenant qu'il avait repris en main ses problèmes de distribution.

Le calcul était simple. Chaque kilo faisait mille grammes. Chaque kilo était dilué avec un produit neutre, tel que le lactose, que ses amis obtenaient auprès d'un grossiste en produits alimentaires. Après un mélange soigneux pour assurer l'uniformité de tout le lot, d'autres comparses répartissaient la poudre en vrac en plusieurs « charges » de drogue qui seraient vendues en lots plus petits. La qualité et la réputation croissante de sa marchandise permettaient un prix de revente plus élevé que la moyenne, qui était anticipé par le prix de gros que lui réglaient ses amis blancs.

Le problème allait bientôt devenir celui de l'échelle. Tucker avait débuté petit, en homme prudent, et le volume attirait les convoitises. Mais bientôt cela deviendrait impossible. Son approvisionnement en héroïne pure raffinée était bien plus vaste que ne le croyaient ses partenaires. Pour l'heure, ils étaient déjà contents d'avoir une qualité si élevée, et il ne comptait leur dévoiler que progressivement le volume disponible, sans jamais leur donner le moindre indice sur la

méthode d'expédition dont il ne cessait de se féliciter. Son élégance absolue était sidérante, même pour lui. D'après les meilleures estimations gouvernementales – il se tenait régulièrement au fait de ce genre de données –, les importations d'héroïne en provenance d'Europe, par la filière « française » ou « sicilienne », car ils semblaient ne jamais arriver à s'accorder sur la terminologie, s'élevaient en gros à une tonne de drogue pure par an. Un chiffre appelé à croître, estimait Tucker, car la drogue devenait de plus en plus le vice à la mode aux États-Unis. S'il réussissait à faire entrer, ne fût-ce que vingt kilos par semaine – et sa technique d'expédition permettait bien plus –, il ferait tomber ce record, et sans avoir à se soucier des inspecteurs des douanes. Tucker avait monté son réseau en veillant soigneusement aux questions de sécurité. Pour commencer, aucun des responsables importants de son équipe ne touchait à la drogue. Le faire était signer son arrêt de mort, consigne qu'il avait illustrée dès le commencement, de la manière la plus simple et claire qui soit. Le tout début de la chaîne ne requérait que six hommes. Deux se procuraient la drogue auprès de sources locales dont la sécurité était garantie par les moyens habituels – de grosses sommes d'argent versées aux personnes idoines. Les quatre croque-morts employés sur place étaient grassement payés et on les avait sélectionnés pour leur stabilité toute professionnelle. L'Armée de l'air américaine se chargeait du transport, réduisant les coûts et les migraines occasionnées par ce qui était d'ordinaire la phase la plus complexe et la plus risquée du processus d'importation. Les deux employés de la station d'accueil étaient tout aussi consciencieux. Plus d'une fois, avaient-ils rapporté, les circonstances les avaient contraints à laisser l'héroïne dans les corps, qui avaient été ensuite inhumés comme prévu. C'était évidemment regrettable, mais une affaire qui tourne est une affaire gérée avec prudence, et le bénéfice à la revente compensait amplement la perte. En outre, ces deux-là savaient ce qui leur arriverait si jamais leur prenait l'idée de distraire deux ou trois kilos pour leur profit personnel.

À partir de là, il ne s'agissait plus que de transporter la marchandise par la route jusqu'à une planque pratique, phase

dont se chargeait un homme de confiance grassement payé et qui n'avait jamais commis le moindre excès de vitesse. Mais son coup de maître, estima Tucker en sirotant une gorgée de bière sans cesser de regarder le match de base-ball, avait été de venir s'installer dans la baie. En sus de tous les avantages que lui procurait le site, il avait donné à ses nouveaux partenaires des raisons de croire que la drogue était débarquée de navires remontant la baie de Chesapeake pour rejoindre le port de Baltimore – ce qu'ils jugeaient d'une habileté diabolique – alors qu'en réalité, il la transportait lui-même depuis un lieu de ramassage discret. Angelo Vorano en avait apporté la preuve en s'achetant son petit voilier ridicule et en se proposant pour effectuer la collecte. Convaincre Eddie et Tony qu'il les avait vendus aux flics avait été dérisoirement facile.

Avec un peu de veine, il pourrait s'approprier le marché entier de l'héroïne sur la côte Est, aussi longtemps que des Américains continueraient à mourir au Viêt-Nam. Il était également temps d'envisager une solution de rechange en prévision de la paix qui ne manquerait pas de survenir un jour. D'ici là, il avait besoin de réfléchir au moyen d'étendre son réseau de distribution. Celui dont il disposait, s'il fonctionnait bien et s'il lui avait valu l'attention de ses nouveaux partenaires, n'allait pas tarder à être dépassé. Il était trop réduit pour ses ambitions, et bientôt il allait falloir le restructurer. Mais chaque chose en son temps.

*

— D'accord, c'est officiel. Douglas lâcha sur le bureau le dossier de l'affaire et regarda son patron.

— Comment ça ? demanda le lieutenant Ryan.

— Primo, personne n'a rien vu. Secundo, personne ne savait pour quel maquereau elle bossait. Tertio, plus personne même ne sait qui elle était. Son père m'a raccroché au nez après m'avoir dit qu'il ne lui avait plus adressé la parole depuis quatre ans. Son petit copain n'y a vu que du feu avant ou après qu'on lui a tiré dessus. L'inspecteur s'assit.

— Et cette histoire n'intéresse plus le maire, ajouta Ryan pour compléter le résumé de l'affaire.

— Tu sais, Em, ça ne me gêne pas de mener une enquête non officielle, mais ça ne vaut rien pour mon taux de réussite. Et si je n'ai pas de promotion au prochain conseil ?

— Marrant, ça, Tom.

Douglas secoua la tête, regarda dehors.

— Merde, et si c'était bien le Duo Dynamo ? lança le sergent, déçu. Le couple de voleurs à la carabine avait encore tué l'avant-veille au soir. La victime, cette fois, avait été un avocat d'Essex. Un témoin oculaire, dans une voiture garée à cinquante mètres de là, avait confirmé qu'il s'agissait bien de deux hommes, ce qui n'était pas franchement un scoop. On avait également tendance, dans les rangs de la police, à estimer que le meurtre d'un avocat n'était pas vraiment un crime, mais aucun des hommes n'aurait pris cette enquête à la légère.

— Fais-moi savoir quand tu commenceras à croire à cette hypothèse, lança tranquillement Ryan. L'un comme l'autre n'étaient pas dupes, évidemment. Ces deux-là n'étaient que de vulgaires braqueurs. Ils avaient tué plusieurs fois, et à deux reprises avaient conduit le véhicule de leur victime sur une brève distance, mais les deux fois, il s'était agi d'un modèle de sport et sans doute ne cherchaient-ils qu'à se payer un peu de bon temps au volant d'une chouette bagnole. La police connaissait leur taille, la couleur de leur peau et guère plus. Mais les Duettistes étaient des truands très pros, alors que l'assassin de Pamela Madden avait tenu à signer son crime d'une manière toute personnelle ; à moins qu'un nouveau genre de tueur sérieusement malade ne sévisse dans le coin, possibilité qui ne faisait qu'ajouter une complication à leur existence de flic déjà passablement chargée.

— On n'était pas loin, hein ? demanda Douglas. La fille avait des noms, des visages, et c'était un témoin oculaire.

— Mais on n'aurait jamais su qu'elle était là-bas si l'autre crétin ne nous l'avait pas perdue, observa Ryan.

— En attendant, il est retourné dans son trou, et nous, nous voilà revenus à notre point de départ. Douglas ramassa le dossier et regagna son bureau.

*

Ce n'est qu'après la tombée de la nuit que Kelly amarra le *Springer*. Il leva les yeux et nota qu'un hélicoptère était au-dessus de lui, sans doute en mission quelconque pour la base aéronavale toute proche. En tout cas, il passa sans cercler ou s'attarder. Dehors, l'air était lourd, moite et confiné. À l'intérieur de la casemate, c'était pire, et il lui fallut une heure pour mettre en régime la climatisation. La « maison » lui sembla plus vide qu'auparavant, pour la seconde fois en l'espace d'un an, les pièces étaient automatiquement plus vastes, sans quelqu'un d'autre pour l'aider à occuper l'espace. Kelly tourna en rond durant une quinzaine de minutes. Sans but, jusqu'à ce qu'il se surprenne à contempler les vêtements de Pam. Un déclic se produisit alors dans son cerveau pour lui dire qu'il était en train de chercher quelqu'un qui n'était plus là. Il prit les articles et les empila soigneusement dans ce qui avait été naguère la commode de Tish, et aurait pu devenir celle de Pam. Peut-être que le plus triste dans tout ça était qu'il en restait si peu. Le short coupé, le caraco, quelques articles plus intimes, la chemise de flanelle qu'elle portait pour la nuit, ses chaussures bien usées au sommet de la pile. Si peu de choses pour se souvenir d'elle.

Kelly s'assit au bord du lit, contemplant les objets. Combien de temps en tout ? Trois semaines ? Seulement ? Cela ne se ramenait pas à cocher des jours sur un calendrier car le temps ne se mesurait pas vraiment de cette manière. Le temps était ce qui comblait les espaces vides de votre vie, et ces trois semaines avec Pam avaient été plus longues et plus profondes que tout le temps écoulé depuis la mort de Tish. Mais tout cela appartenait désormais à un lointain passé. Son séjour à l'hôpital ne lui semblait avoir duré qu'un clin d'œil mais c'était comme s'il avait érigé un mur entre cette partie si précieuse de son existence et l'endroit où il se trouvait maintenant. Il pouvait toujours s'approcher du mur, pour regarder par-dessus ce qui avait été, mais qui lui serait à jamais inaccessible. La vie pouvait être si cruelle, et la mémoire une telle malédiction, rappel sarcastique de ce qui avait existé et aurait pu s'épanouir si seulement il avait

agi différemment. Pis que tout, le mur entre là où il était et là où il aurait pu se rendre avait été construit par lui, de la même manière que quelques instants plus tôt, il avait empilé les effets de Pam parce qu'ils ne servaient plus à rien. Il lui suffisait de fermer les yeux pour la voir. Dans le silence, il l'entendait, mais les odeurs s'étaient évanouies, son contact aussi.

Kelly tendit la main vers le lit et caressa la chemise de flanelle, se souvenant de ce qu'elle avait naguère recouvert, se souvenant comment ses grosses mains robustes avaient maladroitement défait les boutons pour y trouver à l'intérieur son amour, mais à présent ce n'était qu'un simple bout d'étoffe dont la forme ne contenait que de l'air, et encore, si peu. C'est à cet instant que Kelly se mit à sangloter pour la première fois depuis qu'il avait appris sa mort. Son corps tremblait, secoué par la réalité du fait, et seul entre ses murs de béton armé, il appela son nom, espérant que quelque part elle pourrait l'entendre et, d'une manière ou de l'autre, lui pardonner de l'avoir tuée par sa stupidité. Peut-être avait-elle désormais trouvé la paix. Kelly pria que Dieu daigne comprendre qu'elle n'avait jamais réellement eu sa chance, et reconnaisse la bonté de son caractère et la juge avec miséricorde, mais c'était là un mystère dont la solution allait bien au-delà de ses capacités. Ses yeux étaient confinés aux limites de cette pièce, et ils ne cessaient de revenir à la pile de vêtements.

Les salauds n'avaient même pas accordé à son corps la dignité d'être protégé des éléments et de la concupiscence des hommes. Ils avaient voulu que chacun sache comment ils l'avaient punie, comment ils avaient pris du bon temps avec elle, avant de la jeter comme un détritus tout juste bon à nourrir les oiseaux. Pam Madden n'avait jamais eu la moindre valeur pour eux, sinon peut-être celle d'un objet commode qu'on prend et qu'on jette, de son vivant, et même dans la mort, tout juste bon à démontrer leurs prouesses. Quand elle avait eu un rôle si central dans son existence, voilà le peu d'importance qu'elle avait eue pour eux. Comme la famille du chef de village, réalisa Kelly. Une démonstration : défiez-nous, vous souffrirez. Et si d'autres le découvraient, tant mieux. Telle était l'étendue de leur orgueil.

Kelly s'étendit sur le lit, épuisé par ces semaines de repos forcé suivies d'une longue journée d'exercice. Il fixa le plafond, la lumière toujours allumée, espérant trouver le sommeil, espérant plus encore retrouver Pam dans ses rêves, mais sa dernière pensée consciente fut entièrement différente.

Si son orgueil pouvait tuer, alors le leur également.

*

Dutch Maxwell arriva à son bureau à six heures trente, comme à son habitude. Bien qu'au titre de chef adjoint des opérations aéronavales, il ne fit plus partie de la hiérarchie opérationnelle, il était toujours vice-amiral, et sa tâche actuelle l'obligeait à considérer comme siens tous les appareils volants utilisés par la Marine. Aussi, le premier dossier au sommet de sa pile de paperasse quotidienne était-il un résumé des opérations aériennes menées la veille au-dessus du Viêt-Nam – aujourd'hui, en fait, mais elles étaient arrivées la veille, suite aux divagations de la Ligne internationale de changement de date, un truc qui lui avait toujours paru ridicule même s'il avait combattu quasiment à cheval sur ladite ligne invisible, au-dessus du Pacifique.

Il s'en souvenait bien : moins de trente ans plus tôt, aux commandes d'un chasseur F4F-4 Wildcat embarqué sur l'USS *Enterprise*, jeune enseigne avec encore tous ses cheveux – quoique taillés ras –, tout jeune marié, pétant le feu, avec seulement trois cents heures de vol à son actif. Le 4 juillet 1942, en début d'après-midi, il avait repéré trois « Val » japonais, des bombardiers en piqué qui auraient dû suivre le reste de l'escadrille Hiryu pour attaquer le *Yorktown* mais s'étaient perdus et avaient mis par erreur le cap sur son porte-avions. Il en avait descendu deux dès sa première passe, en les surprenant au sortir d'un nuage. Le troisième avait pris plus longtemps, mais il se souvenait encore des reflets du soleil sur les ailes de sa cible, et des balles traçantes traduisant les futiles efforts du mitrailleur pour le chasser. Au retour sur son bâtiment, quarante minutes plus tard, il avait annoncé trois appareils abattus devant les yeux incrédules de son chef d'escadrille –

exploit confirmé par les caméras embarquées. Du jour au lendemain, sa chope à café officielle au mess de l'escadrille était passée de « Winny » – un sobriquet qu'il détestait – à DUTCH, gravé dans la porcelaine en lettres rouge sang, un surnom qu'il devait conserver pour le reste de sa carrière.

Quatre autres sorties de combat lui avaient permis d'ajouter douze trophées au flanc de son appareil et, le moment venu, il avait commandé une escadrille, puis une escadre aérienne, puis un porte-avions, puis un groupe, avant de devenir commandant des forces aériennes de la Flotte américaine du Pacifique et enfin d'assumer ses fonctions actuelles. Avec un peu de chance, un poste de commandant en chef de la Flotte l'attendait à l'avenir, et ses prévisions ne l'amenaient pas au-delà. Le bureau de Maxwell était assorti à son poste et à son expérience. Sur le mur à gauche de son grand bureau d'acajou, était accrochée la tôle de flanc du F6F Hellcat qu'il avait piloté en mer des Philippines et au large des côtes du Japon. Quinze étendards au soleil levant étaient peints sur la tôle bleu foncé, au cas où quelqu'un aurait oublié que le plus ancien des représentants de l'aéronavale au gouvernement était réellement allé au casse-pipe, jadis, et qu'il s'en était sorti plutôt mieux que d'autres. Sa vieille chope du vieil *Enterprise* trônait également sur son bureau, même si elle ne servait plus à quelque chose d'aussi vulgaire qu'y boire du café, et certainement pas contenir des crayons.

Cette quasi-culmination de sa carrière aurait dû lui procurer une satisfaction absolue ; au lieu de cela, ses yeux s'arrêtèrent sur le compte rendu des pertes quotidiennes envoyé par Yankee Station. Deux bombardiers d'attaque légers A-7A Corsair avaient été perdus et la note précisait qu'ils étaient du même bâtiment et de la même escadrille.

— Comment ça s'est passé ? s'enquit-il auprès du contre-amiral Podulski.

— J'ai vérifié, répondit Casimir. Collision en vol, sans doute. Anders était leader, son ailier Robertson était un bleu. Un incident a dû se produire mais personne n'a su quoi. Pas d'alerte aux SAM, et ils étaient trop haut pour la DCA.

— Des parachutes ?

— Non. Podulski secoua la tête. Le chef d'escadrille a aperçu la boule de feu. Mais il n'y avait plus que des débris.

— Quelle était leur mission ?

Le visage de Cas était éloquent.

— Attaquer ce qu'on soupçonnait être un dépôt de camions. Le reste de l'escadrille est allé au bout, a touché l'objectif. Bonne répartition des bombes mais pas d'explosions induites.

— Donc, toute cette histoire était du temps perdu. Maxwell ferma les yeux, se demandant ce qui avait cloché avec les deux appareils, ce qui avait cloché dans le plan de mission, dans sa carrière, dans la Marine, dans tout le pays.

— Pas du tout, Dutch. *Quelqu'un* a bien dû estimer que c'était un objectif important.

— Cas, on est trop tôt le matin pour ce genre de discussion, d'accord ?

— Oui, chef. Le CAG enquête sur les circonstances de l'incident et prendra sans doute des mesures symboliques. Si tu veux mon avis, c'est probablement parce que Robertson était un bleu et qu'il était nerveux – c'était sa deuxième mission de combat. Il a sans doute cru voir quelque chose et tirer trop sec sur le manche, mais comme ils étaient en queue de formation, personne ne l'a relevé. Merde, Dutch, on a déjà vu ça.

Maxwell hocha la tête.

— Quoi d'autre ?

— Un A-6 s'est fait déchiqueter au nord de Haiphong – des SAM – mais l'équipage a réussi à regagner indemne le bateau. Le pilote et le bombardier ont reçu tous les deux la DFC pour cette action. Sinon, journée calme en mer de Chine du Sud. Pas grand-chose dans l'Atlantique. Méditerranée orientale, il semblerait que les Syriens soient en train de batifoler avec leurs nouveaux MiG, mais ce n'est pas encore notre problème. Nous avons ce rendez-vous avec Grumman, demain, ensuite on monte au Capitole discuter du programme F-14 avec nos dignes représentants de la nation.

— Qu'est-ce que tu dis des caractéristiques du nouveau chasseur ?

— Quelque part, je regrette de ne plus avoir l'âge de prendre le manche, Dutch. Cas réussit à sourire. Mais, bon Dieu, de mon

temps, on arrivait à construire un porte-avions rien que pour le prix que va coûter un seul de ces zincs.

— C'est le progrès, Cas.

— Ouais, ça commence à bien faire, grommela Podulski. Encore une chose. J'ai reçu un coup de fil de Pax River. Ton copain a dû rentrer. Son bateau est à quai, en tout cas.

— Tu m'as fait mariner tout ce temps avant de me prévenir ?

— Rien ne presse. C'est un civil, pas vrai ? M'étonnerait pas qu'il roupille jusqu'à neuf ou dix heures.

Maxwell grommela. Ça doit être chouette. Faudra que j'essaye un de ces quatre.

11

Fabrication

Huit kilomètres de marche, ça peut être long. À nager, ça l'est toujours. Surtout quand on est seul. Et plus encore lorsque c'est la première fois depuis des semaines. Le fait apparut clairement à Kelly avant la mi-parcours, mais même s'il y avait assez peu de fond à l'est de son île pour qu'il ait pied à bien des endroits, il ne s'arrêta pas une seule fois, ne se permit pas une seule fois de faiblir. Il changea son mouvement de bras pour mettre un peu plus à l'épreuve son flanc gauche, accueillant la douleur comme le messager de ses progrès. La température de l'eau était idéale, estima-t-il, assez fraîche pour éviter l'hyperthermie, assez chaude pour ne pas vider le corps de toute énergie. Dans les huit cents derniers mètres avant l'île, son rythme commença à ralentir mais il mobilisa ces ultimes ressources dans lesquelles on peut toujours puiser pour accélérer de nouveau, à tel point que, lorsqu'il toucha la rive envasée qui marquait l'extrémité est de Battery Island, il était à peine capable de bouger. Instantanément, ses muscles commencèrent à se raidir et Kelly dut se forcer pour se relever et marcher. C'est à cet instant qu'il vit l'hélicoptère. Il l'avait entendu à deux reprises pendant qu'il nageait, sans plus. Il avait une longue expérience des hélicoptères et leur bruit lui était aussi naturel que le bourdonnement d'un insecte. Mais en voir un se poser sur une langue de sable était bien moins commun et il se dirigea vers l'appareil, jusqu'à ce qu'une voix l'appelle, en provenance des casemates.

— Par ici, chef !

Kelly se retourna. La voix était familière, et en se frottant les yeux, il reconnut la tenue blanche d'un officier général de la marine – certitude renforcée par les épaulettes dorées étincelant au soleil de la fin de matinée.

— Amiral Maxwell ! Kelly était ravi d'avoir de la compagnie, surtout celle de cet homme, mais il avait le bas des jambes couvert de vase après sa marche pour sortir de l'eau. J'aurais préféré que vous me préveniez, amiral !

— J'ai essayé, Kelly. Maxwell s'approcha de lui et lui prit la main. Ça fait deux jours que nous vous carillonnons ici. Où diable étiez-vous passé ? Vous étiez en mission ? L'amiral fut surpris du changement immédiat sur les traits du garçon.

— Pas exactement.

— Et si vous alliez plutôt vous décrasser ? Je vais me chercher un Coca. C'est alors que Maxwell remarqua les cicatrices récentes sur le dos et le cou de Kelly. Bon Dieu...

Leur première rencontre avait eu lieu à bord de l'USS *Kitty Hawk*, trois ans auparavant, lui en qualité d'AirPac et Kelly en celle de quartier-maître de seconde classe en bien piteux état. Ce n'était pas le genre de chose qu'un homme dans la position de Maxwell pouvait oublier. Kelly était parti en mission de sauvetage de l'équipage de Nova Un-Un, dont le pilote était le sous-lieutenant Winslow Holland Maxwell III, USN. Deux jours de reptation dans un secteur trop brûlant pour que vienne y batifoler un hélicoptère de secours, et il en était ressorti avec Dutch, troisième du nom, blessé mais vivant ; toutefois, Kelly y avait chopé une méchante infection due à l'eau croupie. Et comment, se demandait toujours Maxwell, comment remerciait-on un homme d'avoir sauvé votre fils unique ? Il avait paru si jeune dans ce lit d'hôpital, si pareil à son fils, avec le même genre d'orgueil provocant, la même intelligence timide. Dans un monde juste, Kelly aurait reçu la Médaille d'Honneur pour sa mission en solo dans cette rivière aux eaux boueuses, mais Maxwell n'avait même pas gâché le papier. Désolé, Dutch, lui aurait répondu CINCPAC, j'aurais aimé appuyer cette démarche, mais ce serait un effort inutile, cela paraîtrait simplement trop..., eh bien, trop louche. Alors, il avait fait ce qu'il avait pu.

— Parlez-moi de vous.

— Kelly, amiral, John T., quartier-maître de seconde... Maxwell l'avait interrompu d'un signe de tête.

— Non, je trouve que vous m'avez plutôt l'air d'un quartier-maître de *première* classe.

Maxwell était resté trois jours encore sur le *Kitty Hawk*, ostensiblement pour mener une inspection personnelle des opérations de vol, en vérité pour surveiller son fils blessé et le jeune SEAL qui lui avait sauvé la vie. Il avait été aux côtés de Kelly lorsque celui-ci avait reçu le télégramme lui annonçant la mort de son père, le pompier, victime d'une crise cardiaque en pleine action. Et voilà qu'il revenait le voir, s'aperçut-il, juste après un autre problème.

Kelly ressortit de la douche en short et maillot, pas très frais, physiquement, mais avec une lueur déterminée au fond des yeux.

— Combien avez-vous nagé, John ?

— Juste un peu moins de huit kilomètres, amiral.

— Bon entraînement, observa Maxwell en lui tendant une bouteille de Coca. Détendez-vous un peu.

— Merci, amiral.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Ces marques sur l'épaule, c'est nouveau.

Kelly lui conta brièvement son histoire, sur le ton d'un guerrier s'adressant à un autre guerrier, car malgré la différence d'âge et de grade, tous deux étaient de la même race, et pour la seconde fois, Dutch Maxwell s'assit pour l'écouter, en père de substitution qu'il était devenu.

— C'est un coup dur, John, observa l'amiral d'une voix calme.

— Oui, monsieur. Kelly ne savait pas ce qu'il était censé ajouter et il resta quelques instants les yeux baissés. Je ne vous ai jamais remercié pour la carte... après le décès de Tish. C'est un geste qui m'a touché. Comment va votre fils ?

— Il pilote un 727 pour Delta. Je vais être grand-père d'un jour à l'autre, maintenant, ajouta l'amiral avec satisfaction, avant de se rendre compte à quel point la remarque devait paraître cruelle à ce jeune homme solitaire.

— Super ! Kelly réussit à sourire, réconforté d'entendre enfin une bonne nouvelle, de constater qu'enfin l'un de ses actes avait

abouti à une heureuse conclusion. Alors, qu'est-ce qui vous amène ici, amiral ?

— Je veux examiner quelque chose avec vous. Maxwell ouvrit son porte-documents et déplia sur la table basse de Kelly la première d'une série de plusieurs cartes.

Le jeune homme grommela.

— Ouais, d'accord, je me souviens du coin. Ses yeux s'attardèrent sur certains symboles rajoutés à la main. Il s'agit là d'informations secrètes, amiral.

— Chef, ce dont nous allons discuter est un sujet extrêmement sensible.

Kelly se retourna pour regarder alentour. Les amiraux se promenaient toujours accompagnés d'aides de camp ; en général, un fringant jeune lieutenant chargé de porter la serviette officielle de son supérieur, de lui montrer où étaient les chiottes, de s'occuper de retrouver où était garée la voiture, bref d'accomplir le genre de tâches indignes d'un quartier-maître de première classe débordé de travail. Soudain, il se rendit compte que, même si l'hélicoptère avait son équipage qui faisait maintenant les cent pas devant la casemate, le vice-amiral Maxwell était seul, et ce détail était fort inhabituel.

— Pourquoi moi, monsieur ?

— Vous êtes la seule personne dans ce pays à avoir vu le secteur depuis le sol.

— Et si nous étions malins, on en resterait là. Les souvenirs qu'il gardait de l'endroit n'avaient rien de plaisant. Un simple coup d'œil à la carte à plat fit revenir instantanément de pénibles images.

— Jusqu'où avez-vous remonté le fleuve, John ?

— À peu près jusqu'ici. La main de Kelly glissa sur la carte. J'ai raté votre fils au premier passage, alors je suis revenu sur mes pas pour le retrouver dans ce coin-ci.

Et ce n'était pas mal du tout, songea Maxwell, bigrement près de l'objectif.

— Le pont sur cette route nationale a sauté. Il ne nous a fallu que seize missions mais ce coup-ci, il est dans l'eau.

— Vous savez ce que ça veut dire, n'est-ce pas ? Ils auront sans doute établi un gué ou installé un pont de campagne. Vous voulez des tuyaux pour l'éliminer ?

— Temps perdu. L'objectif est ici. Le doigt de Maxwell frappa un endroit marqué au crayon rouge.

— Ça fait un sacré parcours à la nage, amiral. Qu'est-ce qui se passe ?

— Chef, en quittant l'armée, vous avez coché la case Réserviste de la Flotte, remarqua Maxwell, affable.

— Hé, un instant, amiral !

— Relax, fils, je ne vous rappelle pas. *Quoique,* songea Maxwell. Vous aviez une autorisation secret-défense.

— Ouais, on en avait tous, à cause de...

— Cette affaire dépasse le S-D, John. Et Maxwell expliqua pourquoi, en sortant de nouveaux indices de son porte-documents.

— Ces salopards... Kelly leva les yeux des photos des missions de reconnaissance. Vous voulez entrer là-dedans pour les récupérer, comme à Sông Tay ?

— Qu'en savez-vous, au juste ?

— Juste ce qu'on a bien voulu en dire, expliqua Kelly. On en parlait dans le groupe. Ça avait l'air d'une mission sacrément délicate. Ces mecs des Forces spéciales savent s'y prendre quand ils le veulent. Mais...

— Ouais, *mais* il n'y avait personne à la maison. Ce gars, en revanche – Maxwell tapa du doigt sur la photo –, est positivement identifié comme un colonel de l'Air Force. Kelly, pas question de répéter ceci.

— Je comprends, amiral. Comment comptez-vous faire ?

— Nous ne sommes pas encore sûrs. Vous connaissez le secteur et nous voulons connaître vos informations pour nous aider à trouver des solutions de rechange.

Kelly se remémora. Il avait passé cinquante heures sans dormir dans le secteur.

— Ça risque d'être vraiment juste pour une insertion en hélico. Il y a un paquet de triple-A dans le coin. L'avantage avec Sông Tay, c'est que l'on était loin de tout, mais là, le site est tout

proche de Haiphong, sans parler des routes et de tout le reste. Mission délicate, monsieur.

— Personne n'a dit que ce serait facile.

— Si l'on arrive par un mouvement tournant, on peut se servir de la ligne de crête pour masquer son approche, mais il faudra bien franchir la rivière à un endroit ou à un autre... là, et l'on se retrouve sous le feu de la DCA... et là, c'est pire encore, si l'on se fie à ces indications.

— Les SEAL avaient-ils prévu des missions aériennes dans le secteur, chef ? demanda Maxwell, un rien amusé, mais plus encore surpris par la réponse de Kelly.

— Amiral, le 3e SOG était toujours en manque d'officiers. Ils n'arrêtaient pas de se faire canarder. J'ai été responsable des opérations du groupe pendant deux mois et nous savions tous, absolument tous, comment organiser des insertions. Il le fallait bien, c'était la partie la plus dangereuse de la majorité des missions. Ne le prenez pas mal, amiral, mais même des engagés savent se servir de leur cervelle.

Maxwell se braqua légèrement.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

Cela fit sourire Kelly.

— Tous les officiers ne sont pas aussi éclairés que vous, amiral. Il reporta son attention sur la carte. Ce genre d'opération doit se programmer à rebours. On commence par définir ce dont on aura besoin sur l'objectif, puis on remonte en arrière pour voir comment on pourra tout amener sur place.

— Gardez ça pour plus tard. Parlez-moi plutôt de la vallée, ordonna Maxwell.

Cinquante heures, se souvint Kelly. Récupéré à Danang par hélico, transféré à bord du sous-marin USS *Skate,* qui l'avait conduit jusque dans l'estuaire étonnamment profond de ce putain de fleuve puant ; ensuite, remonter le courant tant bien que mal derrière un scooter de mer à moteur électrique ; qui devait sans doute toujours être là-bas, à moins qu'un pêcheur y ait coincé sa ligne, rester en immersion jusqu'à ce que les bouteilles soient vides, et il se rappelait encore sa terreur de ne pouvoir se dissimuler sous les rides de la surface. Quand il n'avait plus eu cette possibilité, quand il était devenu trop

dangereux de bouger, rester planqué sous les roseaux de la rive, à surveiller le trafic sur la route de la vallée, l'oreille aux aguets du tonnerre crépitant des batteries de DCA sur les crêtes, en s'interrogeant sur les dégâts d'une rafale de canon de 37 mm si jamais un boy-scout nord-vietnamien tombait sur lui et prévenait son papa. Et voilà que cet amiral se ramenait pour lui demander comment risquer la vie d'autres hommes au même endroit, s'en remettant à lui, un peu comme Pam, pour savoir quoi faire. Cette idée glaça soudain l'ancien quartier-maître.

— Ce n'est pas vraiment un coin agréable, monsieur ; je veux dire, votre fils a pu le constater, lui aussi.

— Certes, mais pas de votre point de vue, nota Maxwell.

Et c'était exact, se souvint Kelly. Dutch junior avait échoué dans un coin peinard et touffu, n'utilisant sa radio qu'une heure sur deux, attendant que Serpent se radine pour le récupérer, souffrant en silence avec sa patte cassée, en écoutant les batteries de triple-A – celles-là mêmes qui avaient descendu son A-6 – marteler le ciel et tirer sur d'autres gars qui essayaient toujours de détruire le pont que ses propres bombes avaient raté. *Cinquante heures*, se souvint Kelly, sans repos, sans sommeil, rien que la peur et la mission.

— Combien de temps, amiral ?

— Nous ne sommes pas sûrs. Honnêtement, je ne suis même pas certain qu'on arrive à obtenir le feu vert pour cette mission. Dès que nous aurons un plan, nous pourrons le présenter. Une fois approuvé, nous pourrons réunir les moyens, organiser l'entraînement et exécuter l'opération.

— Considérations météo ? demanda Kelly.

— La mission doit se dérouler à l'automne, cet automne, ou sinon elle n'aura peut-être jamais lieu.

— Vous dites que ces gars ne rentreront jamais si on ne les récupère pas ?

— Je ne vois pas d'autre raison pour laquelle ils auraient installé ce camp comme ils l'ont fait.

— Amiral, je suis peut-être bon, mais je ne suis jamais qu'un simple soldat, souvenez-vous ?

— Vous êtes le seul individu qui se soit approché du site. L'amiral récupéra ses photos et ses cartes. Il en tendit à Kelly un jeu récent.

— Vous avez à trois reprises refusé l'OCS. J'aimerais savoir pourquoi, John.

— Vous voulez la vérité ? Cela aurait voulu dire retourner là-bas. Je ne voulais pas trop forcer ma chance.

Maxwell admit l'explication, regrettant en silence que sa meilleure source d'informations sur place n'ait pas obtenu le grade correspondant à son expertise, mais Maxwell se souvenait également des missions de combat au départ de l'ancien USS *Enterprise,* avec des pilotes engagés, un en tout cas, qui avait montré assez de jugeote pour se retrouver chef d'escadrille, et il savait que les meilleurs pilotes d'hélico disponibles étaient sans doute les adjudants de l'Armée sortis de leurs classes à Fort Rucker. La mentalité carrée des officiers n'était plus de mise.

— Une erreur de Sông Tay, observa Kelly après quelques instants de silence.

— Comment ça ?

— Ils étaient sans doute trop entraînés. Au bout d'un certain moment, ça finit par émousser. Choisissez bien vos hommes et avec quinze jours d'entraînement, maxi, la question sera réglée. Insistez et vous ne faites que de la broderie.

— Vous n'êtes pas le premier à le dire, l'assura Maxwell.

— Ce sera un boulot de marsouin ?

— Nous ne sommes pas encore sûrs, Kelly. Je peux vous laisser quinze jours, pendant qu'on travaille sur les autres aspects de la mission.

— Comment vous contacterai-je, amiral ?

Maxwell déposa sur la table un laissez-passer du Pentagone.

— Pas de coup de fil, pas de lettre. Uniquement des contacts en tête à tête.

Kelly se leva et le raccompagna à son hélicoptère. Sitôt que l'amiral fut sorti, l'équipage lança les turbines du SH-2 SeaSprite. Il prit le bras de l'amiral alors que le rotor s'était mis à tourner.

— La mission de Sông Tay a-t-elle été enterrée ?

Maxwell s'arrêta net.

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

Kelly secoua la tête.

— Vous venez de me fournir la réponse, amiral.

— Nous ne sommes pas certains, chef. Maxwell se pencha pour passer sous le rotor et monta à l'arrière de l'hélicoptère. Alors qu'il décollait, l'amiral se prit à regretter que Kelly n'ait pas accepté d'intégrer l'OCS, l'École d'officiers de réserve. Le garçon était plus intelligent qu'il ne l'imaginait et l'amiral se promit de contacter son ancien commandant pour mieux cerner le bonhomme. Il se demanda également ce que Kelly ferait pour son rappel officiel en service actif. On pouvait regretter de trahir la confiance du garçon – il pouvait le prendre ainsi, estima Maxwell tandis que le SeaSprite tournait pour mettre le cap au nord-est –, mais son esprit et son âme restaient avec ces vingt hommes qui, pensait-on, composaient VERT-DE-GRIS, et c'est à eux d'abord qu'il devait fidélité. Par ailleurs, Kelly avait peut-être besoin d'être distrait de ses problèmes personnels. L'amiral se consola avec cette pensée.

*

Kelly regarda l'hélico disparaître dans la brume de fin de matinée. Puis il se dirigea vers son atelier. Il avait espéré qu'au plus tard à cette heure aujourd'hui, son corps souffrirait et son esprit serait détendu. Or, bizarrement, c'était l'inverse qui était vrai. La rééducation à l'hôpital avait été plus efficace qu'il n'aurait osé l'espérer. Il avait encore un problème de résistance mais son épaule, après les douleurs habituelles de la mise en route, avait accepté l'effort avec une bonne grâce surprenante, et maintenant qu'il avait dépassé la période normale de souffrance suivant immédiatement l'exercice, la phase secondaire d'euphorie avait pris le relais. Normalement, il se sentirait bien toute la journée, même s'il comptait se coucher tôt en prévision d'une nouvelle séance d'exercices douloureux, et demain, il prendrait une montre et se mettrait sérieusement au boulot en se confrontant au chronomètre. L'amiral lui avait laissé deux semaines. C'était à peu près le délai qu'il s'était

accordé pour terminer sa préparation physique. Le moment était venu à présent pour un autre genre de préparatifs.

Les bases navales, quelle que soit leur taille et leur mission, se ressemblaient toutes. Et il y avait certaines installations dont elles disposaient toutes. Un atelier, par exemple. Six ans durant, des vedettes de sauvetage avaient été postées sur son île et, en vue de leur entretien, on avait installé des machines-outils pour réparer et fabriquer des pièces de rechange. La panoplie d'outillage de Kelly correspondait en gros à ce qu'on pouvait trouver à bord d'un destroyer, et sans doute avait-elle été achetée dans cette optique, Atelier d'entretien pour la Marine type 1 modèle 0, choisi tel quel dans le catalogue d'un fournisseur agréé. Peut-être que l'Aviation disposait du même genre d'équipement, allez savoir. Il mit en route son tour South Bend et entreprit de vérifier les différentes pièces et les divers réservoirs de lubrifiant pour s'assurer qu'il fonctionnerait comme il le voulait.

Fournis avec la machine, il y avait toute une panoplie d'outils et d'instruments de mesure, ainsi que des tiroirs entiers d'ébauches en acier de diverses nuances, des formes de métal à peine dégrossies destinées à être usinées selon les spécifications demandées par un technicien. Kelly s'assit sur un tabouret pour choisir ce dont il avait besoin au juste, avant de décider qu'il avait d'abord besoin d'autre chose. Il décrocha son .45 automatique de sa fixation au mur, le déchargea et le démonta avant d'inspecter avec soin canon et glissière, à l'intérieur comme à l'extérieur.

« Il va te falloir tout en double », se dit-il. Mais chaque chose en son temps. Il bloqua la glissière sur la tourelle et monta un foret sur la poupée pour percer deux petits trous à la partie supérieure de la glissière. Le South Bend faisait une perceuse admirablement efficace : même pas un dixième de tour de volant de la crémaillère et les dents minuscules du foret attaquèrent l'acier cémenté de l'automatique. Kelly répéta la manœuvre, forant un second trou à vingt-huit millimètres du premier. Quelques petits coups pour dégager les copeaux, puis un coup d'alésoir et la partie facile de sa journée de travail était achevée. Cela lui avait permis de se familiariser de nouveau avec

le maniement de la machine qu'il n'avait pas touchée depuis plus d'un an. Un dernier examen de la glissière modifiée lui permit de s'assurer qu'il n'avait rien endommagé. Venait à présent la phase délicate.

Il n'avait pas le temps ou l'équipement pour faire du boulot vraiment propre. Il savait à peu près se servir d'un poste de soudure mais ne disposait pas du matériel pour fabriquer les pièces spéciales nécessaires au genre d'instrument qu'il aurait aimé avoir. Pour cela, il lui aurait fallu s'adresser à une petite fonderie dont les ouvriers auraient pu deviner ce qu'il voulait faire et il n'était pas question de prendre un tel risque. Il se consola en se disant que c'était toujours mieux que rien, que la perfection était toujours chiante et que de toute façon, ça ne valait souvent pas toute cette peine.

Pour commencer, il choisit une robuste ébauche cylindrique en tôle, un peu comme une boîte de conserve, mais en plus étroit et avec des parois plus épaisses. À nouveau, il y perça un trou qu'il alésa, cette fois au centre de la plaque inférieure, dans l'axe du « bidon », comme il le baptisait déjà. Le trou faisait quinze millimètres de diamètre, une cote qu'il avait déjà vérifiée au compas. Il y avait sept autres ébauches similaires, mais de diamètre extérieur inférieur. Celles-ci, il les découpa à une longueur de dix-neuf millimètres avant d'en percer également le fond. Ces nouveaux trous avaient un diamètre de zéro millimètre six et les objets qu'il obtint en définitive évoquaient de petites tasses percées au fond, ou si l'on veut, des pots de fleur miniatures à flancs verticaux, songea-t-il avec un sourire. Chacun de ces éléments formait une « chicane ». Il essaya de les faire glisser à l'intérieur du « bidon » mais elles étaient encore trop larges. Il pesta intérieurement. Chaque chicane allait devoir passer au tour. Ce qu'il fit, meulant soigneusement l'extérieur de chaque coupelle pour obtenir des cylindres brillants de diamètre précisément inférieur d'un dixième au diamètre intérieur du bidon, opération fastidieuse qui le fit pester tout au long des cinquante minutes qu'elle lui prit. Ayant enfin terminé, il s'offrit un Coca glacé avant de glisser les chicanes à l'intérieur du tube. Cette fois, elles étaient assez précisément ajustées pour ne pas cliqueter mais avec

suffisamment de marge néanmoins pour pouvoir ressortir d'une simple secousse. Parfait. Il les mit de côté puis entreprit d'usiner un couvercle pour le tube qu'il dut également fileter. Cette tâche achevée, il vissa le couvercle, d'abord sans les chicanes, ensuite avec celles-ci, et se félicita de voir que toutes les pièces s'ajustaient à la perfection – avant de se rendre compte qu'il avait oublié de percer un trou dans l'axe du couvercle, ce qu'il entreprit de faire en remontant un foret sur la machine. L'orifice avait précisément cinq millimètres virgule neuf de diamètre, mais lorsqu'il eut terminé, il put vérifier qu'il voyait parfaitement à travers tout l'assemblage. Au moins avait-il réussi à percer droit.

Venait ensuite la phase cruciale. Kelly prit son temps pour préparer la machine, vérifier les réglages pas moins de cinq fois avant de lancer l'ultime opération d'alésage, d'une seule passe de chariot – après avoir respiré un grand coup. C'était une manœuvre qu'il avait observée plusieurs fois mais sans jamais l'effectuer lui-même, et s'il était assez adroit avec des machines-outils, il n'était qu'un ancien quartier-maître, pas un maître mécanicien. Son travail achevé, il libéra le canon et remonta le pistolet, puis se rendit dehors, muni d'une boîte de cartouches de .22 long rifle.

Kelly n'avait jamais été intimidé par l'imposant et lourd Colt automatique mais les .45 ACP revenaient bien plus cher que les cartouches de .22 chemisées ; aussi, l'année précédente, il s'était acheté un kit de conversion lui permettant de tirer des munitions plus légères. Il lança la boîte de Coca à cinq mètres environ avant de glisser trois balles dans le chargeur. Il ne prit même pas la peine de se protéger les oreilles. Il se mit en position comme à son habitude, détendu, les mains aux côtés, puis éleva rapidement l'arme en même temps qu'il adoptait une position accroupie, les deux mains sur la crosse. Il se figea aussitôt en se rendant compte que le cylindre vissé sur le canon bloquait la ligne de mire. Voilà qui allait poser un problème. Il redescendit l'arme, puis il la redressa et pressa la détente, tirant sa première balle sans vraiment voir la cible. Avec les résultats prévisibles : quand il regarda, le bidon de soda était intact. Mauvaise nouvelle. La bonne, c'était que le silencieux avait

parfaitement fonctionné. Souvent mal reproduit par les bruiteurs de cinéma ou de séries télé sous la forme d'un *plop* presque musical, le bruit émis par un silencieux de bonne qualité s'apparentait plutôt au chuintement d'une brosse métallique sur un morceau de bois de charpente bien poncé. Les gaz en expansion de la cartouche étaient piégés par les chicanes en même temps que la balle franchissait les trous, les obturant presque entièrement tour à tour et forçant les gaz à se dilater un peu dans chacune des chambres successivement. Avec cinq chicanes – le couvercle formant la sixième – la détonation du coup de feu se réduisait à un murmure.

Tout cela était bel et bon, mais si vous ratiez la cible, vous aviez des chances d'entendre encore mieux le claquement de la glissière reculant et revenant en position, et le bruit mécanique d'une arme à feu était impossible à confondre avec un bruit anodin. Rater une boîte de Coca à cinq mètres en disait long sur son manque d'entraînement. Un crâne humain était plus gros, certes, mais la cible qu'il visait à l'intérieur du crâne ne l'était pas. Kelly se relaxa, fit un deuxième essai, ramenant l'arme en position de tir d'un mouvement souple et rapide. Cette fois, il se mit à presser la détente juste avant que le silencieux ne commence de masquer la cible. Ça marcha. Plus ou moins. La boîte bascula, avec un trou de cinq millimètres à deux centimètres du fond. Le synchronisme n'était pas encore parfait. La troisième balle, en revanche, perça la boîte quasiment au milieu. Avec un sourire, il éjecta le magasin, le chargea de cinq balles à tête creuse et une minute plus tard, la boîte n'était même plus utilisable comme cible, transpercée qu'elle était de sept trous dont six à peu près regroupés au centre.

— Toujours pas perdu la main, Johnnie-boy, se dit Kelly en remettant le cran de sûreté. Mais c'était en plein jour contre un bout de métal rouge immobile, il en était parfaitement conscient. Il regagna l'atelier et démonta une nouvelle fois le pistolet. Le silencieux avait supporté l'épreuve sans dommage apparent mais il le nettoya malgré tout, et huila légèrement les pièces internes. Encore un détail, songea-t-il. Se munissant d'un pinceau fin et d'un pot de peinture blanche, il traça une ligne de visée au sommet de la glissière. Il était maintenant quatorze

heures et Kelly s'accorda un repas léger avant de se remettre à ses exercices de l'après-midi.

*

— Waouh, tant que ça ?

— T'es pas content ? rétorqua Tucker. Qu'est-ce ça peut te foutre, tu peux pas l'écouler ?

— Henry, je peux écouler tout ce que tu me fourniras, répondit Piaggi, quelque peu vexé par l'arrogance du bonhomme, avant de se demander ce qui allait bien pouvoir suivre.

— On est bons pour rester coincés là trois jours ! râla de son côté Eddie Morello.

— Tu fais pas confiance à ta nana aussi longtemps ? railla Tucker. Il faudrait qu'Eddie soit le prochain, il l'avait déjà décidé. Morello n'avait pas trop le sens de l'humour, de toute façon. Son visage était cramoisi.

— Écoute, Henry...

— On se calme, tout le monde. Piaggi considéra les huit kilos de came posés sur la table avant de se retourner vers Tucker. J'aimerais savoir où t'as trouvé toute cette marchandise.

— Ça, j'en suis sûr, Tony, mais on en a déjà causé. La seule question, c'est : peux-tu l'écouler ?

— Faut que tu te souviennes, une fois que tu lances ce genre de truc, c'est plutôt délicat de s'arrêter. Les gens dépendent de toi, genre qu'est-ce que tu vas raconter à l'ours une fois qu't'as plus de friandises à lui offrir, tu vois le plan ? Piaggi réfléchissait déjà à toute vitesse. Il avait des contacts à Philadelphie et à New York, des types jeunes, comme lui, fatigués de bosser pour un moustachu aux principes dépassés. Les bénéfices potentiels étaient ahurissants. Henry avait accès à... à quoi, au fait ? se demanda-t-il. Ils n'avaient commencé que depuis deux mois, avec deux kilos qui s'étaient révélés d'un degré de pureté seulement comparable à la meilleure Blanche de Sicile, mais pour un prix fournisseur moitié moindre. Et les problèmes de fournisseur, c'était pour Henry, pas pour lui, ce qui rendait l'affaire doublement intéressante. Finalement, c'étaient les

dispositions de sécurité matérielle qui impressionnaient le plus Piaggi. Henry n'était pas un imbécile, pas une espèce de parvenu avec de grandes idées et une toute petite cervelle. C'était un homme d'affaires, calme et professionnel, quelqu'un qui pouvait constituer un allié et un associé sérieux, estimait maintenant Piaggi.

— Mon approvisionnement est parfaitement solide. Laisse-moi m'en occuper, eh plouc.

— D'accord. Piaggi secoua la tête. Il y a quand même un problème, Henry. Il va me falloir du temps pour réunir le fric pour un tel volume de marchandise. T'aurais dû m'avertir, mec.

Tucker se permit de rire.

— Je voulais pas te flanquer la trouille, Anthony.

— Tu me fais confiance, pour le fric ?

Un hochement de tête, un regard.

— Je sais que t'es un mec sérieux. Ce qui était habilement joué. Piaggi ne voudrait pas lâcher la chance d'établir un filon régulier avec ses associés. Les bénéfices à long terme étaient trop tentants. Angelo Vorano n'avait peut-être pas saisi les implications mais il avait servi d'appât pour rencontrer Piaggi et c'était suffisant. D'ailleurs, Angelo servait maintenant de repas aux crabes.

— C'est de la pure, idem que la fois d'avant ? Ça, c'était Morello qui la ramenait.

— Eddie, ce type ne va pas à la fois nous faire confiance pour le règlement et nous entuber sur la marchandise, hein ? demanda Piaggi.

— Messieurs, laissez-moi vous expliquer de quoi il retourne au juste, d'accord ? J'ai un gros approvisionnement d'excellente marchandise. D'où je l'obtiens, comment je l'obtiens, c'est mon affaire. J'ai même mon territoire où je ne veux pas vous voir fourrer le nez mais enfin, on ne s'est pas encore accrochés dans la rue et j'aime autant que ça continue ainsi. Les deux Italiens hochèrent la tête, remarqua Tucker. Eddie, l'air obtus, mais Tony avec compréhension et respect. Piaggi poursuivit sur le même ton :

— Vous avez besoin d'écouler. On peut régler ça. Vous avez votre propre territoire et, ça aussi, on peut le respecter.

Le moment était venu de jouer sa nouvelle carte.

— Je suis pas arrivé là où je suis en étant un con. À partir d'aujourd'hui, les mecs, vous faites plus partie du deal.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire, fini les balades en bateau. Ça veut dire, les mecs, que vous touchez plus à la marchandise.

Piaggi sourit. C'était maintenant la quatrième fois qu'il rééditait le coup et l'attrait de la nouveauté avait déjà disparu.

— Je ne veux plus discuter de ça. Si vous voulez, je peux demander à mes hommes de se charger des livraisons quand vous voudrez.

— On sépare la marchandise du fric. On gère ça comme une affaire qui tourne, dit Tucker. Genre ligne de crédit.

— La marchandise passe d'abord.

— Tout juste, Tony. Tu choisis bien tes mecs, d'ac ? L'idée, c'est qu'on soit, toi et moi, séparés le plus possible de la drogue.

— Les gars se font prendre, et ils causent, remarqua Morello. Il se sentait exclu du débat mais n'était pas assez futé pour en saisir les implications.

— Pas les miens, nota Tucker d'un ton égal. Mes gars sont trop malins.

— C'était toi, hein ? demanda Piaggi, établissant le rapport et obtenant en réponse un signe affirmatif. J'aime ton style, Henry. Essaye d'être plus prudent la prochaine fois, vu ?

— J'ai passé deux ans à monter ce plan, ça m'a coûté un paquet de fric. Je veux que cette affaire tourne un bout de temps et je n'ai pas envie de prendre plus de risques qu'il ne faut. Bon, alors, quand est-ce que tu peux me payer cette livraison ?

— J'ai déjà pris cent plaques avec moi. Tony indiqua le sac en toile posé sur le pont. La petite affaire avait grossi avec une rapidité surprenante, à vrai dire, et Tucker, estimait Piaggi, était un type à qui on pouvait se fier, pour autant qu'on puisse se fier à quelqu'un dans cette branche d'activité. Mais il supposait que si Tucker avait voulu l'arnaquer, ça se serait déjà produit, et une telle quantité de drogue, c'était trop pour un mec de son envergure. C'est pour toi, Henry. M'est avis qu'on va encore t'en devoir... dans les cinq cents ? Il me faudra un peu de temps, disons une semaine. Désolé, mec, mais tu m'as plutôt lesté, ce

coup-ci. Ça se fait pas tout seul, de rassembler autant de liquide, tu sais ?

— Disons quatre cents, Tony. Ça sert à rien de pressurer tes copains dès la première fois. Commençons d'abord par faire un peu de promotion, vu ?

— Une offre spéciale de lancement ? Cela fit rigoler Piaggi qui lança à Henry un bidon de bière. Tu dois avoir du sang italien dans les veines, mon gars. D'accord ! On fera comme tu dis, mec.

— *T'as donc des fournisseurs si bons que ça, Henry ?* mais Piaggi ne pouvait pas le demander.

— Et maintenant, on a du pain sur la planche. Tucker fendit le premier sac en plastique et versa son contenu dans le grand bol en inox, ravi de ne plus avoir à s'embêter avec ce genre de bordel. La septième étape de son plan de marketing était maintenant achevée. Dorénavant, il aurait d'autres mecs pour se charger de cette cuisine, sous sa supervision au début, bien sûr, mais à partir d'aujourd'hui, Henry Tucker commencerait de se comporter comme le boss qu'il était devenu. Tout en mélangeant la matière inerte dans le bol, il se félicitait pour son intelligence. Il avait monté cette affaire exactement dans les formes, en prenant des risques, mais des risques soigneusement pesés, bâtissant son réseau du bas en haut, faisant les choses lui-même, n'hésitant pas à se salir les mains. Peut-être que les antécédents de Piaggi étaient identiques, se dit Tucker. Sans doute Tony l'avait-il oublié, oubliant par là même les implications. Mais, se dit Tucker, ce n'était pas le problème.

*

— Écoutez, colonel, je n'étais qu'un assistant, d'accord ? Combien de temps devrai-je vous le répéter ? Je faisais la même chose que les aides de camp de vos généraux, toutes les petites tâches idiotes.

— Alors, pourquoi accepter un tel poste ? Il était dit, songeait le colonel Nikolaï Ievgueniyevitch Grichanov, qu'un homme devait traverser ce genre d'épreuve, mais le colonel Zacharias

n'était pas un homme. C'était un ennemi, se rappela le Russe avec une certaine réticence, et il voulait le forcer à parler encore.

— Ça ne se passe pas pareil dans votre aviation ? Vous êtes remarqué par un général et vous avez une promotion bien plus rapide. L'Américain marqua un temps. J'ai écrit des discours, également. Ça, ça ne pouvait pas lui causer d'ennuis, non ?

— C'est le boulot d'un officier politique dans mon armée de l'air. Grichanov écarta cette frivolité d'un geste négligent.

C'était leur sixième séance. Grichanov était le seul officier soviétique autorisé à interroger ces Américains, tant les Viêts jouaient leurs cartes avec prudence. Ils étaient vingt, et tous différents. Zacharias était autant officier de renseignements que pilote de chasse, indiquait son dossier. Il avait passé la vingtaine d'années de sa carrière à étudier les systèmes de défense antiaérienne. Diplômé de l'Université de Californie à Berkeley, ingénieur en électronique. Le dossier comprenait même un exemplaire récemment acheté de son mémoire de maîtrise « Aspects de la propagation et de la diffusion micro-ondes en terrain anguleux », photocopié aux archives de l'université par une main secourable, un des trois inconnus qui avaient contribué à l'informer sur le colonel. Le mémoire aurait dû être classé secret-défense sitôt achevé – c'est en tout cas ainsi que ça se serait passé en Union soviétique, Grichanov le savait. Il s'agissait d'une analyse fort judicieuse de la déperdition d'énergie des faisceaux radar à basse fréquence – et incidemment, de la possibilité pour un avion d'utiliser les montagnes et les collines pour s'en protéger. Trois ans après cela, à la suite d'un stage en escadrille de chasse, il avait été affecté à la base d'Offutt, à proximité d'Omaha, Nebraska. Intégré à l'équipe d'élaboration des plans de guerre du Commandement aérien stratégique, il avait étudié des profils de vol permettant aux bombardiers B-52 américains de pénétrer les défenses aériennes soviétiques, appliquant ses connaissances théoriques en physique au monde concret d'un conflit nucléaire stratégique.

Grichanov ne pouvait se résoudre à haïr cet homme. Pilote de chasse lui-même, il venait de quitter la tête d'un régiment au PVO-Strany, le commandement de la défense aérienne

soviétique, et déjà assigné à un autre régiment, le colonel russe était curieusement l'exact reflet de Zacharias. Son boulot, en cas de conflit, était d'empêcher ces bombardiers de dévaster son pays, et en temps de paix, de mettre au point les méthodes pour compliquer le plus possible leur pénétration de l'espace aérien soviétique. Cette identité rendait sa tâche actuelle à la fois difficile et nécessaire. N'étant pas un officier du KGB, et certainement pas un de ces petits singes jaunes, il ne tirait aucun plaisir à faire souffrir les gens – les abattre était une tout autre affaire –, même ces Américains qui complotaient la destruction de son pays. Mais ceux qui savaient comment extraire l'information ne savaient pas comment analyser ce qu'il recherchait – ils ne savaient même pas quelles questions poser – et les coucher par écrit ne servirait à rien ; il fallait voir les yeux de l'homme lorsqu'il parlait. Un type assez habile pour formuler de tels plans l'était également assez pour vous mentir avec suffisamment d'aplomb et de conviction pour tromper quasiment n'importe qui.

Grichanov n'aimait pas ce qu'il voyait. C'était un homme talentueux et courageux, qui avait combattu pour former ces spécialistes de la chasse aux missiles que les Américains appelaient *Wild Weasels*, « Fouines enragées ». C'était un terme qu'un Russe aurait pu appliquer à la mission, en référence à ces petits prédateurs vicieux qui vous traquent leur proie jusqu'au fond de sa tanière. Le prisonnier avait piloté quatre-vingt-neuf missions de ce type, si du moins les Vietnamiens avaient bien récupéré les bonnes pièces correspondant au bon appareil – comme les Russes, les Américains aimaient inscrire sur leur carlingue la comptabilité de leurs exploits – et c'était précisément l'homme avec qui il avait besoin de parler. Peut-être était-ce une leçon sur laquelle il aurait de quoi écrire, songea-t-il. Ce genre d'orgueil révélait à vos ennemis qui ils avaient capturé et une bonne partie de ce que vous saviez. Mais c'était le style des pilotes de chasse et Grichanov aurait lui aussi rechigné à dissimuler ses faits d'armes contre les ennemis de sa patrie. Le Russe essayait également de se dire qu'il épargnait des souffrances à l'homme assis en face de lui de l'autre côté de la table. Sans doute Zacharias avait-il tué beaucoup de

Vietnamiens – et pas des simples paysans, mais des techniciens experts en missiles formés par les Russes – et le gouvernement de ce pays désirerait le châtier pour ces actes. Mais ce n'était pas son problème, et il ne voulait pas laisser les sentiments politiques interférer avec ses obligations professionnelles. Celles-ci recouvraient sans doute l'un des aspects les plus scientifiques et en tout cas les plus complexes de la stratégie de défense nationale. Sa tâche était de prévoir une attaque de centaines d'appareils, chacun doté d'un équipage de spécialistes hautement qualifiés. Leur mode de pensée, leur doctrine tactique étaient aussi importants que leurs plans. Et pour ce qui le concernait, les Américains pouvaient bien tuer autant de ces salauds qu'ils voulaient. Les sales petits fascistes avaient autant de rapport avec la philosophie politique de son pays que des cannibales avec la gastronomie.

— Colonel, je ne suis quand même pas dupe, dit patiemment Grichanov. Il déposa sur la table les documents les plus récemment arrivés. J'ai lu ceci la nuit dernière. C'est de l'excellent boulot.

Les yeux du Russe ne quittaient pas ceux du colonel Zacharias. La réaction physique de l'Américain était remarquable. Bien qu'un peu officier de renseignements lui-même, il n'avait jamais imaginé que quelqu'un au Viêt-Nam pût contacter Moscou, puis révéler tout cela aux Américains sous son contrôle. Son visage proclamait ses pensées : *Comment pouvaient-ils en savoir autant sur moi ?* Comment pouvaient-ils avoir fouillé si loin dans son passé ? Qui donc avait pu réaliser une chose pareille ? Pouvait-il exister un agent aussi bon, aussi professionnel ? Les Vietnamiens étaient de tels imbéciles ! Comme de nombreux officiers russes, Grichanov avait étudié avec sérieux et minutie l'histoire militaire. Il avait lu toutes sortes de documents secrets pendant qu'il traînait au mess. De l'un des textes qu'il n'oublierait jamais, il avait appris comment la Luftwaffe interrogeait les aviateurs prisonniers, et c'était cette leçon qu'il essayait d'appliquer ici. Alors que les sévices physiques n'avaient servi qu'à renforcer la résolution de cet homme, une simple feuille de papier avait suffi à l'ébranler jusqu'au tréfonds de l'âme. Tout homme avait ses forces et ses

faiblesses. Il fallait de l'intelligence à un être pour savoir discerner les différences.

— Comment se fait-il que ceci n'ait jamais été classé secret ? demanda Grichanov en allumant une cigarette.

— Ce n'est que de la physique théorique, dit Zacharias en haussant ses maigres épaules ; il avait suffisamment récupéré pour tenter de dissimuler son désespoir. À vrai dire, c'était la compagnie de téléphone la première intéressée.

Grichanov tapota le mémoire du bout du doigt.

— Eh bien, je vous avoue que j'ai appris pas mal de choses de ce document la nuit dernière. Prédire de faux échos à partir de cartes topographiques, modéliser mathématiquement les points aveugles ! Ça vous permet d'établir un itinéraire d'approche, de calculer les manœuvres successives d'un point à un autre. Brillant ! Dites-moi, à quoi ça ressemble, Berkeley ?

— Une simple université, style californien, répondit Zacharias avant de se ressaisir. Il parlait. Il n'était pas censé parler. On lui avait appris à ne pas parler. Il avait appris à quoi il devait s'attendre, ce qu'il pouvait faire sans risque, comment esquiver et dissimuler. Mais cette formation ne risquait pas d'avoir prévu ceci. Et, Dieu du ciel, il était las, et terrifié, et écœuré d'avoir à se conformer à un code de conduite qui comptait pour des clopinettes pour tout autre que lui.

— Je connais mal votre pays – en dehors des considérations professionnelles, bien sûr. Y a-t-il de grandes différences religieuses ? Vous venez de l'Utah. À quoi ça ressemble, comme pays ?

— Zacharias, Robin G. Colonel...

Grichanov éleva les mains.

— Je vous en prie, colonel. Je sais tout cela. Je sais également votre lieu de naissance en plus de la date. Votre Armée de l'air n'a pas de base à Salt Lake City. Je ne connais l'endroit que par les cartes. Je ne le visiterai sans doute jamais – pas plus que le reste de votre pays. Cette région de Berkeley, en Californie, est bien verte, n'est-ce pas ? On m'a dit un jour qu'on y cultivait la vigne. Mais je ne connais rien de l'Utah. Il y a un grand lac, là-bas, mais on l'appelle le Lac Salé, c'est ça ? Il est vraiment salé ?

— Oui, c'est pour ça que...

— Comment peut-il être salé ? L'océan est à mille kilomètres, avec des montagnes entre les deux, non ? Il ne laissa pas à l'Américain le temps de répondre. Je connais assez bien la mer Caspienne. J'ai été en poste dans une base, là-bas. Elle n'est pas salée. Mais ce lac, si ? Comme c'est étrange. Il écrasa sa cigarette.

La tête de l'homme se souleva légèrement.

— Je ne suis pas sûr, je ne suis pas géologue. Une histoire de dépôt datant d'une ère préhistorique, je suppose.

— Peut-être. Il y a des montagnes là-bas, également ?

— Les Wasatch, confirma Zacharias, comme ivre.

Un bon point pour les Vietnamiens, songea Grichanov, leur façon de nourrir les prisonniers, avec des trucs que des cochons ne boufferaient que contraints et forcés. Il se demanda si c'était un régime délibérément et mûrement réfléchi ou juste la conséquence fortuite de leur barbarie. Les prisonniers politiques du Goulag mangeaient mieux, mais le régime auquel étaient soumis ces Américains diminuait leur résistance à la maladie, les affaiblissait au point que toute tentative d'évasion serait compromise par un manque d'énergie. Cela ressemblait plutôt à ce que faisaient les *fascisti* aux prisonniers soviétiques, et écœurante ou non, la méthode était bien utile à Grichanov. La résistance, physique et mentale, exigeait de l'énergie et vous pouviez voir ces hommes perdre leurs forces au long des heures d'interrogatoire, constater la déperdition de leur courage à mesure que les exigences de leur corps tiraient de plus en plus sur leur résolution psychologique. Il avait appris à jouer là-dessus. Cela prenait du temps, mais c'était un processus distrayant d'apprendre ainsi à démonter le cerveau d'hommes qui n'étaient pas si différents de lui.

— Pour le ski, c'est valable ?

Zacharias plissa les paupières, comme si la question l'emmenait ailleurs, dans un autre temps.

— Ouais, sûrement.

— Voilà une chose qu'on ne fera jamais ici, colonel. J'apprécie le ski de fond, pour l'exercice, et pour me distraire. J'avais des skis en bois, mais l'officier mécanicien de mon

dernier régiment d'affectation m'a fabriqué des skis en acier à partir de pièces d'avion.

— En acier ?

— En inox, plus lourds qu'en aluminium mais plus flexibles. Je préfère. À partir d'un panneau d'aile de notre nouvel intercepteur, le projet E-266.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Zacharias ignorait tout du nouveau MiG-25.

— Vos stratèges l'ont baptisé Foxbat ; très rapide, conçu pour intercepter un de vos bombardiers B-70.

— Mais nous avons renoncé à ce projet, objecta Zacharias.

— Oui, je sais. En attendant, il m'a fourni un chasseur merveilleusement rapide à piloter. Quand je rentrerai au pays, j'en commanderai le premier régiment.

— Des chasseurs construits en acier ? Pourquoi ?

— L'acier résiste mieux que l'aluminium à réchauffement aérodynamique, expliqua Grichanov. Et on peut faire de bons skis avec les pièces de rebut. Zacharias était extrêmement perplexe. Alors, à votre avis, qu'est-ce que ça donnerait, la confrontation entre mes chasseurs en acier et vos bombardiers en alu ?

— Je suppose que tout dépend de... commença Zacharias avant de se taire aussitôt. Ses yeux contemplèrent son interlocuteur de l'autre côté de la table, d'abord confus parce qu'il avait failli se laisser aller, pins résolus.

Trop tôt, observa pour lui Grichanov, déçu. Il avait insisté un peu trop tôt. Celui-ci avait du courage. Assez pour amener son Wild Weasel jusqu'« en ville », pour reprendre l'expression des Américains, à plus de quatre-vingts reprises. Assez pour résister un bon moment. Mais Grichanov avait tout son temps.

12

Aménagements

VW 63, PEU ROULÉ, B.E.G., RAD...

Kelly glissa une pièce de dix cents dans le taxiphone et composa le numéro. C'était un samedi torride et étouffant, température et humidité étaient au coude à coude pour battre des records, et Kelly pestait contre sa stupidité. Certains détails étaient tellement évidents qu'on ne les voyait pas jusqu'au moment où on se fracassait le nez dessus.

— Allô ? Je vous appelle pour la petite annonce au sujet de la voiture... oui, c'est ça, dit Kelly. Tout de suite, si vous voulez... d'accord, disons, dans un quart d'heure ? Parfait, merci, m'dame. J'y serai. Au revoir. Il raccrocha. Au moins un truc qui se goupillait bien. Kelly grimaça dans la cabine. Le *Springer* était amarré à l'un des emplacements d'accueil dans l'une des marinas du Potomac. Il fallait qu'il s'achète une nouvelle voiture mais comment procéder pour aller la chercher ? Si vous vous y rendez en voiture, vous pouvez revenir avec la nouvelle mais qu'est-ce que vous faites alors de la première ? C'était assez marrant pour qu'il commence à rigoler. Puis le destin intervint sous la forme d'un taxi libre qui passa devant l'entrée du port, lui permettant d'honorer sa promesse vis-à-vis de la petite vieille.

— Bloc 4500, Essex Avenue, dit-il au chauffeur.

— C'est où, ça, mec ?

— Bethesda.

— Faudra payer un supplément, mec, avertit le chauffeur en tournant vers le nord.

Kelly lui tendit une coupure de dix dollars.

— Un de plus si vous m'y amenez en un quart d'heure.

— Ça baigne. Et l'accélération plaqua Kelly sur la banquette. Le taxi évita Wisconsin Avenue sur presque tout le trajet. À un feu rouge, le chauffeur trouva Essex Avenue sur sa carte et

réussit à gagner ses dix dollars de rab avec une marge de vingt secondes.

C'était un quartier résidentiel assez chic et la maison était facile à repérer. La voiture était garée devant : une Coccinelle d'un infâme beige cacahuète avec pas mal de petits points de rouille. Il n'aurait pas pu rêver mieux. Kelly escalada rapidement les quatre marches en bois du perron et frappa à la porte.

— Bonjour ? Le visage était assorti à la voix. Elle devait bien être octogénaire, petite et frêle, mais avec des yeux verts au regard perçant qui trahissaient ce qu'elle avait dû être, agrandis encore par les lunettes qu'elle portait. Quelques mèches blondes étaient encore visibles parmi les cheveux blancs.

— Mme Boyd ? C'est moi qui ai appelé tout à l'heure, pour la voiture...

— Quel est votre nom ?

— Bill Murphy, m'dame. Kelly sourit avec bienveillance. Quelle chaleur, hein ?

— Af-freux, dit-elle en traînant sur le mot. Attendez une minute. Gloria Boyd disparut et revint peu après avec les clés. Elle sortit même pour l'accompagner jusqu'à la voiture. Kelly lui prit le bras pour l'aider à descendre les marches.

— Merci bien, jeune homme.

— De rien, m'dame, répondit-il avec galanterie.

— Nous l'avons récupérée de ma petite-fille. Quand elle est partie à l'université, Ken s'en est servi, expliqua-t-elle, attendant de Kelly qu'il déduise qui était Ken.

— Pardon ?

— Mon mari, dit Gloria sans se retourner. Il est décédé le mois dernier.

— Je suis désolé de l'apprendre, m'dame.

— Il était malade depuis longtemps, dit la femme, pas encore remise du choc de sa perte mais acceptant sa réalité. Elle lui tendit les clés. Tenez, jetez un coup d'œil.

Kelly déverrouilla la portière. La voiture ressemblait à une voiture conduite par une étudiante puis par un homme âgé. Les sièges étaient fatigués, l'un d'eux avait même une profonde entaille, sans doute provoquée par une caisse de vêtements ou

de bouquins. Il tourna la clé de contact et le moteur démarra aussitôt. Le réservoir d'essence était même plein. L'annonce n'avait pas menti sur le kilométrage : seulement 84 000 kilomètres au compteur. Il demanda et obtint la permission de faire le tour du pâté de maisons. La voiture était mécaniquement saine, estima-t-il en revenant la garer devant son actuelle propriétaire.

— D'où vient toute cette rouille ? demanda-t-il en lui rendant les clés.

— Elle est allée à l'université à Chicago, à Northwestern, et avec toute cette neige et ce sel...

— C'est une bonne université. Laissez-moi vous raccompagner chez vous. Kelly lui prit le bras et la reconduisit à l'intérieur. Ça sentait la maison de personne âgée, cette atmosphère lourde de toute la poussière qu'on n'avait plus le courage d'essuyer, mêlée de nourriture pas fraîche parce que les repas étaient toujours préparés pour deux, pas encore pour une seule personne.

— Avez-vous soif ?

— Oui, m'dame, merci. De l'eau, ce sera très bien. Kelly examina la pièce pendant qu'elle se rendait à la cuisine. Il y avait une photo au mur, celle d'un homme en uniforme à col montant et ceinture Sam Browne, qui tenait le bras d'une jeune femme vêtue d'une robe de mariée blanche très serrée, presque cylindrique.

D'autres photos cataloguaient la vie conjugale de Kenneth et Gloria Boyd. Deux filles et un fils, une croisière sur l'Atlantique, une vieille voiture, des petits-enfants, toutes les choses gagnées au cours d'une vie utile et bien remplie.

— Et voilà, dit-elle en lui tendant un verre.

— Merci. Que faisait votre mari ?

— Il a travaillé quarante-deux ans au ministère du Commerce. Nous devions nous retirer en Floride mais il est tombé malade et aujourd'hui, je me retrouve toute seule. Ma sœur vit à Fort Pierce, elle est veuve, elle aussi, son mari était policier... Sa voix s'éteignit alors que le chat entrait pour examiner le nouveau visiteur. Cela parut revigorer Mme Boyd. Je descends là-bas la semaine prochaine. La maison est déjà

vendue, il faut que j'aie débarrassé jeudi prochain. Je l'ai vendue à un charmant jeune médecin.

— J'espère que vous vous plairez là-bas, m'dame. Combien voulez-vous pour la voiture ?

— Je ne peux plus m'en servir à cause de mes yeux, la cataracte. Il faut me conduire chaque fois que je dois sortir. Mon petit-fils dit qu'elle vaut quinze cents dollars.

Votre petit-fils doit être avocat pour être aussi gourmand, songea Kelly.

— Mettons douze cents ? Je vous paye en liquide.

— En liquide ? Ses yeux redevinrent perçants.

— Oui, m'dame.

— Alors, la voiture est à vous. Elle tendit la main et Kelly la prit avec délicatesse.

— Avez-vous les papiers à remplir ? Cela gênait Kelly de la forcer à se lever de nouveau, cette fois pour monter à l'étage, à pas lents, en se tenant à la rampe pendant qu'il sortait son portefeuille et comptait douze billets tout neufs.

Ça n'aurait dû prendre encore qu'une dizaine de minutes mais en fait, il en fallut trente. Kelly s'était déjà renseigné sur la procédure à suivre pour un transfert de carte grise et, du reste, il ne comptait pas faire toute la paperasse. La police d'assurance était glissée dans la même enveloppe que la carte grise, au nom de Kenneth W. Boyd. Kelly promit de s'occuper de tout pour elle, ainsi que du changement de plaques, bien sûr. Mais il s'avéra que tout ce liquide rendait Mme Boyd nerveuse, aussi Kelly dut-il l'aider à remplir un bordereau de remise d'espèces puis la conduire à sa banque, où elle put glisser l'enveloppe dans la boîte de dépôt de nuit. Puis il la déposa devant un supermarché pour qu'elle achète du lait et de la nourriture pour chats avant de la ramener chez elle et la raccompagner jusqu'à sa porte.

— Merci pour la voiture, madame Boyd, dit-il en partant.

— Vous comptez vous en servir pour quoi ?

— Pour affaires. Et sur un sourire, Kelly prit congé.

*

À neuf heures moins le quart ce soir-là, deux véhicules entrèrent dans une aire de service sur l'Interstate 95. La première était une Dodge Dart, suivie d'une Plymouth Roadrunner rouge. Espacées d'une quinzaine de mètres, elles se dirigèrent dans le parking à moitié plein au nord de la Maison du Maryland, un restoroute installé entre les deux voies de l'autoroute John F. Kennedy. L'établissement offrait un service de restauration complet, de l'essence et de l'huile, du bon café mais, et c'était compréhensible, aucune boisson alcoolisée. La Dart décrivit quelques zigzags dans le parking pour finir par s'arrêter à trois emplacements d'une Oldsmobile immatriculée en Pennsylvanie, blanche avec un toit en vinyle marron. La Roadrunner se gara dans la rangée suivante. Une femme en descendit et se dirigea vers le restaurant de brique, ce qui l'amena à passer devant l'Olds.

— Eh, poupée, lança un homme. La femme s'arrêta et fit quelques pas en direction de la voiture au toit de vinyle. L'homme était un Blanc aux cheveux bruns longs mais bien peignés ; il portait une chemise blanche à col ouvert.

— Henry m'a envoyée, dit-elle.

— Je sais. Il avança la main pour lui caresser le visage, geste auquel elle ne résista pas. Il jeta un bref coup d'œil alentour avant de glisser la main plus bas.

— T'as ce que je veux, poupée ?

— Oui. Elle sourit. C'était un sourire forcé, inquiet, terrifié mais pas embarrassé. Cela faisait des mois que Doris était au-delà de tout embarras.

— Jolis loloches, observa l'homme d'une voix parfaitement dénuée d'émotion. Va chercher la marchandise.

Doris regagna sa voiture, comme si elle avait oublié quelque chose. Elle revint avec un gros sac, quasiment un paquetage de marin. Au moment où elle repassait devant l'Olds, la main de l'homme se tendit et le récupéra. Doris entra dans le bâtiment, pour en ressortir une minute après avec un bidon de soda, les yeux fixés sur la Roadrunner, espérant avoir tout fait comme il fallait. L'Olds avait remis en route le moteur et le chauffeur lui envoya un baiser auquel elle répondit d'un sourire las.

— C'était pas bien compliqué, observa Henry Tucker, installé cinquante mètres plus loin, dans la zone repas en plein air, de l'autre côté du restaurant.

— C'est de la bonne ? demanda un autre homme à Tony Piaggi. Tous trois étaient assis à la même table, « profitant » de la touffeur de la soirée quand la majorité de la clientèle s'était réfugiée à l'intérieur avec la climatisation.

— La meilleure. La même que l'échantillon qu'on vous a fourni il y a quinze jours. Même lot, tout ça, lui assura Piaggi.

— Et si la mule se fait piéger ? demanda l'homme de Philadelphie.

— Elle parlera pas, garantit Tucker. Toutes ont pu constater ce qui arrive aux vilaines filles. Tandis qu'ils regardaient, un homme descendit de la Roadrunner et s'installa derrière le volant de la Dart.

— Excellent, dit Rick à Doris.

— Est-ce qu'on peut y aller, à présent ? lui demanda-t-elle. Elle tremblait maintenant que le boulot était fini, sirotant nerveusement son soda.

— Bien sûr, chou, je sais ce que tu veux. Rick sourit et lança le moteur. Sois gentille, maintenant. Montre-moi quelque chose.

— Il y a du monde, protesta Doris.

— Et alors ?

Sans un autre mot, Doris déboutonna sa chemise – c'était une chemise d'homme –, gardant les pans enfoncés dans son short en jean délavé. Rick tendit la main et sourit, tout en tournant le volant de la main gauche. *Ça aurait pu être pire,* se dit-elle en fermant les yeux, faisant comme si elle était une autre, ailleurs, et se demandant combien de temps il lui restait avant que sa vie ne s'achève, espérant que ce ne serait pas trop long.

— L'argent ? demanda Piaggi.

— J'ai besoin d'un café. L'autre homme se leva et entra dans la salle, abandonnant sa mallette dont Piaggi s'empara. Tucker et lui regagnèrent sa voiture, une Cadillac bleue, sans attendre le retour de l'autre.

— Tu vas pas le compter ? demanda Tucker au milieu du parking.

— S'il nous entube, il sait ce qu'il risque. C'est pas son intérêt, Henry.

— C'est vrai, reconnut Tucker.

*

— Bill Murphy, dit Kelly. J'ai lu que vous aviez des appartements vacants. Il brandit le journal du dimanche.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Un studio serait parfait. En fait, j'ai juste besoin d'une penderie où accrocher mes vêtements, dit Kelly. Je voyage beaucoup.

— Représentant ? demanda le gérant.

— Tout juste. En machines-outils. Je suis nouveau ici – un nouveau secteur, je veux dire.

C'était un ancien ensemble d'appartements avec jardins construit peu après la Seconde Guerre mondiale pour les anciens combattants, composé exclusivement d'immeubles de trois étages en brique. Les arbres avaient apparemment bonne mine, vu la période de l'année. Ils avaient été plantés à la construction et s'étaient bien développés ; ils étaient assez hauts pour abriter une jolie population d'écureuils et assez larges pour ombrager les emplacements de parking. Kelly considéra l'ensemble d'un regard approbateur tandis que le gérant le précédait pour lui faire visiter un studio meublé au rez-de-chaussée.

— C'est parfait, annonça Kelly. Il inspecta le studio, vérifia l'évier et le reste de la plomberie. Le mobilier était visiblement usagé mais encore en bon état. Il y avait même des climatiseurs encastrés sous chaque fenêtre.

— J'ai d'autres...

— C'est exactement ce qu'il me faut. Combien ?

— Cent soixante-quinze par mois, avec un mois de caution.

— Les charges ?

— Vous pouvez les régler directement ou nous pouvons les intégrer à votre quittance. Certains de nos locataires préfèrent

cette méthode. Elles s'élèvent en moyenne à quarante-cinq dollars par mois.

— Plus facile de régler une seule quittance que deux ou trois. Voyons voir. Cent soixante-quinze et quarante-cinq...

— Deux cent vingt, souffla le gérant.

— Quatre cent quarante, rectifia Kelly. Deux mois, d'accord ? Je peux vous faire un chèque mais sur une banque hors place. Je n'ai pas encore ouvert de compte ici. Du liquide, ça ira ?

— Le liquide, ça me va toujours, le rassura le gérant.

— Parfait. Kelly sortit son portefeuille et lui tendit les billets. Il s'arrêta. Non. Six cent soixante, mettons trois mois, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Et j'aimerais un reçu. Le gérant, serviable, sortit de sa poche un carnet à souche et le rédigea aussitôt.

— Et pour le téléphone ? s'enquit Kelly.

— Je peux vous régler ça pour mardi, si vous voulez. Il faudra une autre caution.

— Faites, je vous en prie, si ça ne vous dérange pas. Kelly rajouta quelques billets. Mes affaires n'arriveront pas tout de suite. Où est-ce que je peux trouver des draps et du linge ?

— Il n'y a pas grand-chose d'ouvert aujourd'hui. Demain, vous aurez l'embarras du choix.

Par la porte ouverte, Kelly avisa le matelas nu dans la chambre. Il pouvait remarquer d'ici qu'il était défoncé. Il haussa les épaules.

— Enfin, j'ai dormi sur pire.

— Ancien combattant ?

— Marine.

— Moi aussi, dans le temps, répondit le gérant, ce qui surprit Kelly. Vous faites pas de conneries, hein ? Il ne s'y attendait pas mais le propriétaire tenait à ce qu'il pose la question, même à un ex-Marine. En réponse, il reçut un sourire timide, rassurant.

— Je ronfle terriblement, il paraît.

Vingt minutes plus tard, Kelly regagnait le centre-ville en taxi. Il descendit à la gare de Pennsylvania et prit le train suivant pour la capitale, où un autre taxi le déposa devant son bateau. À la nuit tombée, le *Springer* descendait le Potomac. Ça aurait été tellement plus facile, se dit Kelly, s'il y avait eu une

personne pour l'aider. Une partie considérable de son temps était accaparée par des trajets inutiles. Mais était-ce si inutile que ça ? Peut-être pas. Ça l'obligeait à pas mal réfléchir et c'était aussi important que sa préparation physique. Kelly arriva chez lui juste avant minuit, au bout de six heures de réflexion et de planification ininterrompues.

Pendant un week-end d'agitation quasiment continue, il n'eut pas le temps de flâner. Kelly empaqueta des vêtements, achetés pour la plupart dans les faubourgs de Washington. Le linge de maison, il l'achèterait à Baltimore. Idem pour la nourriture. Son .45 automatique, plus le kit de conversion .22-.45, fut emballé dans un vieux chiffon, avec deux boîtes de cartouches. Il n'aurait pas besoin de plus, estima-t-il, et les munitions étaient pesantes. Tout en se confectionnant un autre silencieux, celui-ci pour le Woodsman, il envisagea d'autres préparatifs. Sa condition physique était excellente, presque aussi bonne que lorsqu'il était au 3e SOG et il s'exerçait à tirer tous les jours. Il s'estimait sans aucun doute au mieux de sa forme, question adresse, tandis qu'il effectuait presque machinalement les diverses opérations sur le tour. À trois heures du matin, le nouveau silencieux était fixé au Woodsman et essayé. Une demi-heure plus tard, il était de retour à bord du *Springer* et mettait le cap au nord, impatient d'avoir doublé Annapolis pour s'accorder enfin quelques heures de sommeil.

C'était une nuit solitaire, avec quelques nuages épars, et il laissa son esprit divaguer un peu avant de se forcer de nouveau à la concentration. Plus question de flemmarder, mais il s'accorda néanmoins une bière, la première depuis plusieurs semaines, tandis qu'il ruminait toutes les variables. Qu'avait-il oublié ? Ce qui était réconfortant, c'est que rien ne lui vint à l'esprit. Ce qui l'était moins, c'est qu'il avait toujours bien peu d'éléments. Billy et son coupé Plymouth rouge. Un Noir répondant au nom d'Henry. Il connaissait leur zone d'activité. Et c'était tout.

Oui, mais.

Oui, mais il avait combattu des ennemis armés et entraînés en en sachant encore moins, et même s'il devait se forcer à être aussi prudent aujourd'hui qu'il l'avait été là-bas, tout au fond de

lui, il avait la certitude de réussir cette mission. En partie, parce qu'il était autrement plus redoutable qu'eux, et autrement plus motivé. Pour le reste, se rendit-il compte avec surprise, c'est qu'il ne se souciait absolument pas des conséquences, uniquement des résultats. Il lui revint un souvenir d'école primaire, chez les curés, un passage de *l'Énéide* de Virgile qui avait défini sa mission près de deux mille ans à l'avance : *Una salus victus nullam sperare salutem*. Le seul espoir du condamné est de n'espérer nul salut. La terrible réalité de cette réflexion le fit sourire tandis qu'il naviguait sous les étoiles, dont la lumière provenait de distances si considérables qu'elle avait commencé son parcours bien avant que Kelly, et même Virgile, ne soient venus au monde.

*

Les cachets aidaient à oblitérer la réalité, mais pas entièrement. C'était moins une réflexion consciente pour Doris qu'une sensation que l'on écoute, que l'on perçoit, que l'on reconnaît sans oser l'affronter mais qu'on répugne à laisser échapper. Elle était trop dépendante des barbituriques, désormais. Elle avait du mal à trouver le sommeil et dans le vide de la chambre, elle était incapable de s'éviter. Elle aurait pris plus de cachets si elle avait pu mais ils refusaient de lui donner ce qu'elle voulait, même si elle ne voulait pas grand-chose. Juste un bref instant d'oubli, pour être momentanément libérée de ses peurs, c'était tout – et c'était une chose qu'ils n'avaient aucun intérêt à lui accorder. Ils ne se doutaient pas, ils n'auraient pas espéré qu'elle pouvait voir aussi loin : elle discernait l'avenir mais c'était une bien piètre consolation. Tôt ou tard, elle se ferait choper par la police. Elle s'était déjà fait arrêter, mais jamais pour un truc de cette ampleur, et ce coup-ci, elle se retrouverait à l'ombre pour un bail. Les flics essaieraient de l'amener à parler, lui promettraient leur protection. Elle n'était pas dupe. Deux fois déjà, elle avait vu mourir des amies. Des amies ? Enfin presque, en tout cas, quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui partageait son existence, comme elle se présentait, et même dans cette captivité, il y avait

de petites plaisanteries, de petites victoires contre les forces qui régentaient sa vie, comme de lointaines éclaircies dans un ciel lourd. Quelqu'un avec qui pleurer. Mais deux d'entre elles étaient mortes, et elle les avait vues mourir, plantée là, assise, droguée mais incapable de dormir et d'oblitérer ce spectacle, cette horreur si vaste qu'elle vous engourdissait, regardant leurs yeux, contemplant et ressentant leur souffrance, consciente qu'elle n'y pouvait rien, et consciente dans le même temps qu'elles en étaient conscientes elles aussi. Un cauchemar, c'était déjà terrible, mais un cauchemar ne pouvait surgir et vous atteindre. Vous pouviez toujours vous réveiller et le fuir. Pas ici. Elle pouvait se contempler de l'extérieur, comme si elle était devenue un robot indépendant de sa volonté mais pas de celle des autres. Son corps refusait de se mouvoir tant que d'autres ne le commandaient pas et elle était obligée de dissimuler ses pensées, elle redoutait même de les formuler mentalement, de peur qu'ils les entendent ou les déchiffrent sur son visage, mais désormais, et malgré tous ses efforts, elle était incapable de les chasser.

Étendu près d'elle, Rick respirait lentement dans le noir. Quelque part, elle aimait bien Rick. Il était le plus gentil de toute la bande et, parfois, elle se surprenait à croire qu'il l'aimait bien, enfin peut-être un peu, parce qu'il ne la battait pas trop. Elle devait se tenir à carreau, bien sûr, parce que ses colères étaient tout aussi mauvaises que celles de Billy ; alors, quand elle était avec Rick, elle faisait de son mieux. Elle était en partie consciente que c'était idiot, mais sa réalité était désormais définie par d'autres. Et elle avait pu voir les résultats que donnait une véritable résistance. Après une nuit particulièrement dure, Pam l'avait retenue, et lui avait murmuré son désir de s'échapper. Plus tard, Doris avait regretté de ne pas s'être enfuie, pour connaître au moins l'espoir, avant de la voir ramenée de force et de la voir mourir, assise, impuissante, à cinq mètres d'elle tandis qu'ils lui faisaient subir tout ce qui leur passait par la tête. Voir sa vie s'achever, voir son corps se convulser par manque d'oxygène, face à cet homme qui la fixait en riant, riant à quelques centimètres à peine de son visage. Son seul acte de résistance, heureusement à l'insu de ces hommes,

avait été de démêler les cheveux de son amie, en pleurant à chaudes larmes, avec l'espoir que Pam, quelque part, saurait qu'au moins quelqu'un pensait à elle, même dans la mort. Mais le geste lui avait paru vain, déjà alors même qu'elle l'accomplissait, rendant ses larmes plus amères encore.

Qu'avait-elle fait de mal ? se demanda Doris. Qu'avait-elle fait pour offenser Dieu au point de connaître une existence pareille ? Comment un individu pouvait-il mériter une existence aussi sinistre et dénuée d'espoir ?

*

— Je suis impressionné, John, observa Rosen en contemplant son patient. Kelly était assis sur la table d'examen, torse nu. Qu'avez-vous fait ?

— Huit kilomètres de natation pour les épaules. C'est mieux que les haltères, même si j'en ai fait également, le soir. Un peu de course à pied. À peu près ce que je pratiquais dans le temps.

— J'aimerais avoir votre tension artérielle, observa le chirurgien en ôtant le brassard. Il avait fait une opération lourde, ce matin, mais il s'était réservé du temps pour son ami.

— L'exercice, Sam, conseilla Kelly.

— Vrai, concéda Rosen. Comment ça va, sinon ?

En réponse, il n'eut droit qu'à un regard, ni sourire ni grimace, juste une expression neutre qui lui révéla tout ce qu'il désirait savoir. Il fit une nouvelle tentative :

— Il y a un vieux dicton : Avant de préparer ta vengeance, creuse deux tombes.

— Deux seulement ? demanda Kelly, d'un ton léger.

Rosen hocha la tête.

— J'ai lu le papier dans le *Post*, moi aussi. J'ai une chance de vous dissuader ?

— Comment va Sarah ?

Rosen accepta le faux-fuyant de bonne grâce.

— Plongée jusqu'au cou dans son projet. Elle est tellement excitée qu'elle m'en parle. C'est une recherche assez passionnante.

Juste à cet instant, Sandy O'Toole entra dans la salle d'examen. Kelly les surprit tous les deux en prenant son maillot pour se couvrir le torse.

— S'il vous plaît !

L'infirmière était si ahurie qu'elle éclata de rire, imitée par Sam jusqu'à ce que ce dernier comprenne que Kelly était assurément prêt pour la mission qu'il s'était assignée. Le conditionnement, l'air dégagé, le sérieux et la vigilance du regard qui savait à la demande pétiller de gaieté. *Comme un chirurgien*, songea Rosen, et quelle étrange idée, mais plus il contemplait cet homme et plus il trouvait en lui de l'intelligence.

— Vous m'avez l'air en forme pour un gars qui s'est fait canarder pas plus tard que le mois dernier, observa l'infirmière avec un coup d'œil amical.

— La vie saine, m'dame. Rien qu'une bière en un peu plus de trente jours.

— Mme Lott a repris connaissance, docteur Rosen, annonça l'infirmière. Rien de particulier, tout a l'air de bien se passer. Son mari est là pour la voir. Je crois qu'il tiendra le coup, lui aussi. J'avais eu quelques doutes.

— Merci, Sandy.

— Ma foi, John, vous êtes en bonne santé, vous aussi. Renfilez votre chemise avant que Sandy se mette à rougir, ajouta Rosen avec un gloussement.

— Où est-ce qu'on peut déjeuner dans le coin ? demanda Kelly.

— Je vous accompagnerais bien mais j'ai une conférence dans une dizaine de minutes. Sandy ?

Elle consulta sa montre.

— C'est bientôt l'heure de ma pause. Vous voulez prendre le risque de l'ordinaire hospitalier ou vous préférez déjeuner à l'extérieur ?

— C'est vous le guide, m'dame.

Elle le conduisit à la cafétéria où la nourriture avait la fadeur des menus d'hôpitaux mais on pouvait toujours rajouter du sel et des épices si l'on y tenait. Kelly choisit quelque chose de nourrissant et de roboratif, pour compenser le manque de goût.

— Vous avez beaucoup de boulot ? demanda-t-il après qu'ils se furent choisi une table.

— Toujours.

— Où habitez-vous ?

— De l'autre côté de Loch Raven Boulevard, dans le comté.

Elle n'avait pas changé, remarqua Kelly. Sandy O'Toole fonctionnait, et même plutôt bien, mais le vide de son existence était qualitativement d'un autre ordre que chez lui. La véritable différence était qu'il était capable de réaliser quelque chose ; pas elle. Elle faisait des efforts, elle était capable d'être enjouée, mais son chagrin reprenait le dessus à tout moment. Une force terrible, le chagrin. Il y avait des avantages à avoir des ennemis qu'on pouvait traquer et éliminer. Lutter contre une ombre était autrement difficile.

— En immeuble, comme il y a dans le quartier ?

— Non, c'est un vieux bungalow, ou je ne sais pas comment on peut appeler ça, une grande baraque carrée de deux étages. Deux mille cinq cents mètres carrés de terrain... Tiens, ça me fait penser que je dois tondre la pelouse, ce week-end. Puis elle se rappela que Tim aimait tondre la pelouse, qu'il avait décidé de quitter l'Armée après son second tour au Viêt-Nam, de finir sa licence de droit ; bref, de vivre enfin une existence normale, et que tout cela lui avait été arraché par des petits bonshommes dans un pays lointain.

Kelly ne savait pas ce qu'elle pensait, au juste, mais il n'en avait pas besoin. Le changement dans son expression, la façon qu'avait eue sa voix de s'éteindre étaient révélateurs. Comment la distraire ? C'était une bien étrange question pour lui, vu ses plans pour les semaines à venir.

— Vous avez été très gentille avec moi, quand j'étais dans le service. Merci.

— On essaye de bien s'occuper de nos patients, dit-elle avec une expression amicale inhabituelle chez elle.

— Avec une frimousse mignonne comme la vôtre, vous devriez faire ça plus souvent, lui dit Kelly.

— Quoi donc ?

— Sourire.

— C'est dur, fit-elle, de nouveau sérieuse.

— Je sais, m'dame. Mais je vous ai déjà vue rire.

— Vous m'aviez surprise.

— C'est Tim, n'est-ce pas ? demanda-t-il, la secouant un peu. Les gens n'étaient pas censés en parler, n'est-ce pas ?

Elle dévisagea Kelly durant peut-être cinq secondes.

— Je ne saisis pas.

— Par certains côtés, c'est facile. Par d'autres, c'est dur. Le plus dur, poursuivit Kelly, pensant tout haut, est de comprendre pourquoi les gens rendent ça nécessaire, pourquoi les gens font des choses pareilles. Pour faire bref, il y a des types peu recommandables qui se baladent, et il faut que quelqu'un s'en charge sinon, un de ces quatre, c'est eux qui se chargeront de vous. On peut essayer de les ignorer, mais ça ne marche jamais, en fait. Et parfois, on voit des trucs qu'on ne peut pas se permettre d'ignorer. Kelly se cala contre le dossier de sa chaise, cherchant ses mots. Vous voyez des tas de trucs moches, ici, Sandy. J'ai vu pire. J'ai vu des gens faire des trucs...

— Votre cauchemar ?

Kelly acquiesça.

— Tout juste. J'ai failli me faire tuer cette nuit-là.

— Qu'est-ce que...

— Vaut mieux pas que vous le sachiez. Franchement. Je veux dire, moi-même, je n'arrive pas à le comprendre, comment des gens en arrivent à faire des choses pareilles. Peut-être qu'ils croient si fort à certains trucs qu'ils en oublient combien il est important d'être humain. Peut-être qu'ils veulent tellement un truc qu'ils s'en moquent. Ou peut-être simplement que ça ne tourne pas rond dans leur façon de penser, de ressentir. Je ne sais pas. Mais ce qu'ils font est bien réel. Et il faut que quelqu'un essaye de les en empêcher.

Même quand tu sais que ça ne marchera pas, mais il n'eut pas le cœur d'ajouter ça. Comment pouvait-il lui dire que son mari était mort pour un échec ?

— Mon mari était un chevalier en armure étincelante juché sur un cheval blanc. C'est ce que vous êtes en train de me dire ?

— C'est vous qui êtes en blanc, Sandy. Vous luttez contre un certain type d'ennemi. Il y en a d'autres. Il faut aussi quelqu'un pour se battre contre eux.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi Tim devait mourir. Et tout se ramenait à cela, en définitive, songea Kelly. Ce n'était pas une question de grands problèmes sociaux ou politiques. Tout le monde avait une vie, qui était censée avoir une fin naturelle, après une période déterminée par Dieu ou le Destin, ou toute autre entité censée échapper à la maîtrise des hommes. Il avait vu mourir de jeunes gars, et il avait sa part de responsabilité dans d'autres morts, chaque vie était quelque chose de valeur pour son propriétaire et pour son entourage, et comment faisiez-vous pour expliquer aux autres les raisons profondes de tout cela ? Et tant qu'on y était, comment faisiez-vous pour vous l'expliquer ? Mais ça, c'était de l'extérieur. De l'intérieur, c'était encore une autre histoire. Peut-être la réponse était-elle là.

— Vous avez un boulot sacrément dur, pas vrai ?

— Oui, dit Sandy avec un léger hochement de tête.

— Pourquoi ne pas trouver quelque chose de plus facile ? Je veux dire, bosser dans un service où c'est différent, je ne sais pas, moi... à la maternité, peut-être ? C'est un endroit gai, non ?

— Effectivement, admit l'infirmière.

— C'est important, aussi, non ? S'occuper des petits bébés, c'est peut-être de la routine, mais il faut quand même travailler correctement, pas vrai ?

— Bien sûr.

— Mais ce n'est pas ce que vous avez choisi. Vous bossez en neurologie. Vous faites le boulot le plus dur.

— Il faut bien que quelqu'un...

Bingo ! songea Kelly en l'interrompant :

— C'est éprouvant – éprouvant de faire le boulot, éprouvant pour vous –, ça vous fait mal, n'est-ce pas ?

— Parfois.

— Mais vous le faites quand même, insista Kelly.

— Oui, dit Sandy. Ce n'était pas un aveu mais quelque chose de plus fort.

— Eh bien, c'est pour cela que Tim a fait ce qu'il a fait.

Kelly discerna chez elle une compréhension, ou peut-être un début de compréhension, juste avant que son chagrin latent ne reprenne le dessus, écartant l'argument.

— Malgré tout, ça ne rime à rien.

— L'acte en lui-même, peut-être, mais les gens, si, suggéra Kelly. C'était à peu près le mieux qu'il puisse faire. Désolé, je ne suis pas un prêtre, rien qu'un pauvre quartier-maître cassé en morceaux.

— Pas si cassé que ça, protesta O'Toole en finissant son assiette.

— Et je vous en suis redevable en partie, m'dame. Merci. Ce qui lui valut un nouveau sourire.

— Tous nos patients ne se remettent pas aussi bien. Nous sommes plutôt fiers de ceux qui réussissent.

— Peut-être que nous cherchons tous à sauver le monde, Sandy, petit bout par petit bout. Il se leva et insista pour la raccompagner jusqu'au service. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour lui dire ce qu'il avait envie de lui dire.

— Vous savez, j'aimerais bien dîner avec vous, peut-être... ? Pas maintenant, bien sûr, mais enfin...

— J'y réfléchirai, se permit-elle de lâcher, écartant à moitié la suggestion, s'interrogeant à moitié dessus, sachant tout comme Kelly que c'était encore trop tôt pour tous les deux, mais sans doute avant tout pour lui. Quel genre d'homme était-ce donc ? se demanda-t-elle. Quels dangers y avait-il à le fréquenter ?

13

Calendriers

C'était sa toute première visite au Pentagone. Kelly se sentait mal à l'aise, se demandant s'il aurait dû revêtir sa tenue kaki de quartier-maître, mais il n'avait plus l'âge pour ça. À la place, il avait mis un complet léger de couleur bleue, avec le ruban de sa Navy Cross au revers. Arrivé par la gare routière souterraine, il monta la rampe à pied et chercha un plan du vaste édifice, qu'il balaya et mémorisa rapidement. Cinq minutes plus tard, il entrait dans le bon bureau.

— Oui ? demanda un officier marinier.

— John Kelly. J'ai rendez-vous avec l'amiral Maxwell. On l'invita à prendre un siège. Sur la table basse, il avisa un exemplaire du *Navy Times* qu'il n'avait pas rouvert depuis qu'il avait quitté l'uniforme. Mais Kelly réussit à maîtriser sa nostalgie. Les pinailleries et prises de bec évoquées dans les articles étaient plus ou moins toujours les mêmes.

— M. Kelly ? demanda une voix. Il se leva et franchit la porte ouverte. Après qu'elle se fut refermée, une ampoule rouge « ne-pas-déranger » s'alluma pour dissuader de toute intrusion.

— Comment vous sentez-vous, John ? demanda Maxwell avant toute autre chose.

— Très bien, amiral, merci. En civil ou pas, Kelly ne pouvait dissimuler un léger malaise en présence d'un officier général. Cela empira aussitôt lorsqu'une autre porte s'ouvrit, livrant passage à deux autres hommes, le premier en civil, l'autre en tenue de contre-amiral – un autre aviateur, nota Kelly, et décoré de la Médaille d'Honneur, ce qui était encore plus intimidant. Maxwell fit les présentations.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit Podulski en serrant la main du jeune homme.

— Merci, monsieur. Kelly ne savait quoi dire d'autre.

— Cas et moi, nous nous connaissons depuis un bail, observa Maxwell en effectuant les présentations. J'en ai quinze à mon tableau de chasse – il indiqua la tôle latérale de son appareil accrochée au mur. Cas en a dix-huit.

— Et tous confirmés par les films, insista Podulski.

— Moi, j'en ai zéro, intervint Greer, mais je n'ai pas non plus laissé l'oxygène pur me cramer les neurones. Outre ses vêtements civils, cet amiral avait amené les documents. Il sortit une carte, la même que celle qu'il avait déjà placardée chez lui, mais encore plus couverte d'inscriptions. Puis vinrent les photos, et Kelly put à nouveau contempler le visage du colonel Zacharias, cette fois agrandi par une méthode quelconque, et manifestement similaire à la photo d'identité que Greer avait posée juste à côté.

— J'étais à moins de cinq kilomètres du site, nota Kelly. Personne ne m'avait jamais dit que...

— Il n'était pas encore installé. Ce camp est tout neuf, il a moins de deux ans, expliqua Greer.

— D'autres clichés, James ? demanda Maxwell.

— Juste quelques photos aériennes de SR-71, prises très en biais, rien de neuf. J'ai chargé un gars d'éplucher chaque cliché un par un, un type valable, un ancien de l'Armée de l'Air. Il ne rend compte qu'à moi seul.

— Tu vas finir par devenir un bon espion, nota Podulski en étouffant un rire.

— Ils ont besoin de moi, là-bas, répondit Greer sur un ton léger mais non dénué de sérieux. Kelly se contenta de dévisager les trois autres. Le climat n'était pas sans lui évoquer un mess d'officiers de pont, mais le langage était plus châtié. Greer se retourna de nouveau vers Kelly. Parlez-moi de la vallée.

— Un bon coin à éviter...

— Pour commencer, racontez-moi comment vous avez ramené le petit Dutch. Point par point, ordonna Greer.

Cela prit quinze minutes à Kelly, entre le moment où il avait quitté l'USS *Skate* et celui où l'hélicoptère les avait récupérés, le lieutenant Maxwell et lui, dans l'estuaire du fleuve pour les ramener sur le *Kitty Hawk*. Le récit coulait aisément. Ce qui le surprit, ce furent les regards qu'échangèrent les amiraux.

Kelly n'avait pas encore les données pour analyser ces regards. Il ne considérait pas les amiraux comme des individus âgés ou même totalement humains. Pour lui, c'étaient avant tout des amiraux, des créatures d'essence divine, sans âge, qui prenaient d'importantes décisions et qui avaient l'allure convenue, même celui qui ne portait pas d'uniforme. Kelly non plus ne se considérait pas comme jeune. Il avait connu le combat, après quoi tout homme est changé à jamais. Mais leur perspective était différente. Pour Maxwell, Podulski et Greer, ce jeune n'était pas terriblement différent de ce qu'ils avaient été trente ans plus tôt. Il était manifeste que Kelly était un guerrier et, en le voyant, ils se voyaient eux-mêmes. Les coups d'œil furtifs qu'ils échangeaient n'étaient pas différents de ceux d'un grand-père contemplant son petit-fils en train de hasarder son premier pas sur le tapis du salon. Mais ces pas-là étaient plus grands et plus sérieux.

— Sacré boulot, commenta Greer lorsque Kelly eut terminé. Donc, ce secteur est densément peuplé ?

— Oui et non, monsieur. Enfin, ce n'est pas une ville ou quelque chose d'analogue, disons qu'il y a des fermes, des trucs comme ça. J'ai entendu et j'ai aperçu des véhicules sur cette route. Juste quelques camions, mais pas mal de vélos, de chars à bœufs, vous voyez le topo.

— Pas beaucoup de trafic militaire ? demanda Podulski.

— Amiral, ces engins passeraient plutôt sur cette route-ci. Kelly tapota la carte. Il remarqua les indications d'unités nord-vietnamiennes. Comment comptez-vous arriver jusque là ?

— Ça n'a rien de facile, John. Nous avons envisagé une insertion par hélicoptère, voire un assaut par engins amphibies avant d'emprunter cette route.

Kelly secoua la tête.

— Trop loin. Cet itinéraire-ci est trop facile à défendre. Messieurs, vous devez bien comprendre que le Viêt-Nam est une véritable nation en armes, d'accord ? Dans ce pays, quasiment tout le monde un jour ou l'autre a porté l'uniforme, et leur distribuer des armes leur donne l'impression de faire partie de la bande. Il y a suffisamment de gens armés là-bas

pour vous poser de vrais problèmes si vous arrivez par ce chemin. Jamais vous ne passerez.

— Les gens soutiennent vraiment le gouvernement communiste ? demanda Podulski. Pour lui, c'était tout bonnement incroyable. Mais pas pour Kelly.

— Bon Dieu, amiral, selon vous, pourquoi se battent-ils depuis si longtemps ? Pourquoi, à votre avis, personne n'aide les pilotes abattus ? Ils ne sont pas comme nous, là-bas. C'est une chose que nous n'avons jamais comprise. Bref, si vous faites débarquer des Marines sur cette plage, n'espérez pas qu'on vienne les accueillir à bras ouverts. Oubliez l'idée d'attaquer par la route, monsieur. Je l'ai vue. Ça n'a pas grand-chose à voir avec une vraie route, elle n'est même pas aussi bonne qu'elle en donne l'impression sur ces photos. Quelques arbres abattus et elle est coupée. Kelly leva les yeux. Faudra en passer par les hélicos.

Il vit bien que la nouvelle était mal accueillie, et il n'était pas difficile de comprendre pourquoi. Cette région était truffée de batteries antiaériennes. Y faire pénétrer une force d'intervention n'aurait rien d'une sinécure. Deux de ces hommes au moins étaient des pilotes et si une attaque par voie de terre leur avait paru prometteuse, alors, c'est que le problème des triple-A devait être pire encore que ne l'évaluait Kelly.

— Nous pouvons neutraliser la DCA, estima Maxwell.

— Toi, tu penses encore aux -52, pas vrai ? observa Greer.

— Le *Newport News* sera de retour sur le front d'ici quelques semaines. John, vous l'avez déjà vu tirer ?

Kelly acquiesça.

— Absolument. Il nous a soutenus deux fois quand nous opérions près de la côte. Impressionnant, ce que peuvent faire ces tourelles de 76 mm. Mais monsieur, le problème c'est combien d'éléments doivent fonctionner parfaitement pour que la mission soit un succès ? Plus les choses sont complexes, plus il y a de risques qu'elles aillent de travers, et même une seule, ça peut déjà être passablement compliqué. Kelly s'appuya contre le dossier du fauteuil et se dit que l'avertissement qu'il venait de donner n'était pas seulement valable pour les amiraux.

— Dutch, nous avons une réunion dans cinq minutes, dit Podulski, à contrecœur. Cette réunion-ci n'avait pas été un succès, estimait-il. Greer et Maxwell en étaient moins sûrs. Ils avaient appris un certain nombre de choses. Cela ne comptait pas pour rien.

— Puis-je vous demander pourquoi vous gardez un tel secret ? demanda Kelly.

— Vous l'avez déjà deviné. Maxwell se tourna vers le vice-amiral avec un signe de tête.

— La mission Sông Tay a été compromise, dit Greer. Nous ignorons comment, mais nous avons découvert ultérieurement par l'une de nos sources qu'ils savaient – ou du moins, soupçonnaient – que quelque chose était dans l'air. Ils l'attendaient pour plus tard, et nous nous sommes retrouvés à attaquer l'objectif après qu'ils eurent évacué les prisonniers mais avant qu'ils aient monté leur embuscade. Chance et malchance. Ils n'escomptaient pas l'opération CHEVILLE OUVRIÈRE avant encore un bon mois.

— Bon Dieu, souffla Kelly. Quelqu'un de notre côté a délibérément trahi ?

— Bienvenue dans la réalité des opérations de renseignement, chef, dit Greer avec un sourire désabusé.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Si jamais je croise ce monsieur, je ne manquerai pas de lui demander. Greer regarda les autres. Pour nous, c'est un appât intéressant à utiliser. Relisez les comptes rendus de l'opération, plutôt menée en sourdine, non ?

— Où sont-ils, en ce moment ?

— À la base d'Eglin, là où ont été formés les gars de CHEVILLE OUVRIÈRE.

— Qui envoyons-nous ? demanda Podulski.

Kelly sentit leurs regards se porter sur lui.

— Messieurs, je n'étais qu'un simple quartier-maître, souvenez-vous.

— Monsieur Kelly, où est garée votre voiture ?

— En ville, monsieur. Je suis venu en bus.

— Venez avec moi. Une navette pourra vous ramener. Ils sortirent du bâtiment sans un mot. La voiture de Greer, une

Mercury, était garée à un emplacement pour visiteurs près de l'entrée côté fleuve. Il fit signe à Kelly de monter, puis démarra en direction de l'autoroute urbaine George Washington.

— Dutch a repris votre dossier. J'ai eu l'occasion de le lire. Je suis impressionné, fils. Ce que Greer omit de dire, c'est que dans sa batterie de tests d'engagement, Kelly atteignait le score de 147 sur trois évaluations calibrées de Q.I. Tous les supérieurs que vous avez eus chantent vos louanges.

— J'ai travaillé pour des hommes de valeur, monsieur.

— Apparemment, et trois d'entre eux ont essayé de vous persuader de faire l'OCS, mais Dutch vous a déjà interrogé là-dessus. Je voulais également savoir pourquoi vous n'avez pas accepté la bourse universitaire.

— J'en avais marre des études. Et la bourse était pour la natation, amiral.

— La belle affaire en Indiana, je sais, mais vos notes étaient amplement suffisantes pour vous ouvrir droit à une bourse universitaire. Vous avez suivi une école préparatoire plutôt réputée...

— J'étais également boursier. Kelly haussa les épaules. Dans ma famille, personne n'a jamais fréquenté l'université. Papa avait servi dans la Marine pendant la guerre. Je suppose que pour moi, c'était la voie naturelle. Que cela ait constitué une grosse déception pour son père, c'était une chose qu'il n'avait jamais avouée à quiconque.

Greer pesa cette explication. Ça ne répondait toujours pas à ses interrogations.

— Le dernier bâtiment que j'ai commandé était un sous-marin, le *Daniel Webster*. À bord, mon bosco, l'officier responsable du sonar, était titulaire d'un doctorat en physique. Un type de valeur, connaissant son boulot encore mieux que moi, mais pas un meneur d'hommes – il avait tendance à se dérober. Pas vous, Kelly. Vous avez essayé, mais vous ne vous êtes pas dérobé.

— Écoutez, amiral, quand vous êtes sur le terrain et qu'il est temps d'agir, il faut bien que quelqu'un se dévoue.

— Tout le monde ne voit pas les choses ainsi, Kelly, et il y a deux genres d'individus sur terre, ceux qui ont besoin qu'on leur explique et ceux qui trouvent tout seuls, décréta Greer.

Le panneau sur l'autoroute donnait une indication que Kelly n'eut pas le temps de déchiffrer, mais elle ne concernait pas la CIA. Il ne fit le point que lorsqu'il avisa le poste de garde surdimensionné.

— Avez-vous déjà collaboré avec les personnels de l'Agence quand vous étiez là-bas ? Kelly hocha la tête.

— Parfois. Nous étions... enfin, vous êtes au courant, le projet PHÉNIX, c'est ça ? Eh bien, nous en faisions partie, à notre modeste échelle.

— Qu'avez-vous pensé d'eux ?

— Deux ou trois étaient plutôt des bons. Pour les autres... vous voulez que je sois franc avec vous ?

— C'est précisément ce que je vous demande, lui assura Greer.

— Les autres s'y entendent sans doute à merveille pour préparer des martinis au shaker, pas à la cuillère, dit Kelly, sans broncher. Cela lui valut un rire désabusé.

— Ouais, les gens d'ici aiment bien le cinéma ! Greer se glissa dans son emplacement au parking et ouvrit sa portière. Suivez-moi, chef. L'amiral en civil guida Kelly jusqu'à l'entrée principale où il lui fit remettre un laissez-passer de visiteur, du type qui requérait une escorte.

Pour sa part, Kelly se faisait l'effet d'un touriste en pays étranger et exotique. La normalité même de l'édifice lui donnait quelque chose de sinistre. Bien que n'étant qu'un banal immeuble de bureaux relativement récent, le quartier général de la CIA était entouré d'une sorte d'aura. Quelque part, il se démarquait du monde réel. Greer surprit le regard de son hôte et étouffa un rire, avant de conduire Kelly à un ascenseur pour rejoindre son bureau au sixième. Ce n'est qu'une fois refermée la lourde porte en bois qu'il parla.

— Comment se présente votre emploi du temps pour la semaine prochaine ?

— Souple. Je n'ai rien de particulier qui m'attache, répondit Kelly, prudent.

James Greer hocha sobrement la tête.

— Dutch m'en a déjà parlé. Je suis sincèrement désolé, chef, mais mon boulot actuel concerne vingt braves gars qui ne reverront sans doute jamais leur famille si nous n'agissons pas. Il fouilla dans le tiroir central de son bureau.

— Amiral, je ne sais trop que penser, à l'heure qu'il est.

— Eh bien, nous pouvons procéder de deux façons. La méthode douce ou la manière forte. La manière forte, c'est que Dutch passe un coup de fil et vous fasse rappeler en service actif, dit Greer sans se démonter. La méthode douce, c'est que vous veniez travailler pour moi au titre de consultant civil. Nous vous verserons une indemnité journalière qui est largement supérieure à la solde d'un quartier-maître.

— Et pour faire quoi ?

— Vous filez en avion à la base d'Eglin, via La Nouvelle-Orléans et Avis, j'imagine. Ceci – Greer lui lança une carte d'identité à deux volets – vous donne accès à leurs archives. Je veux que vous examiniez leurs plans d'action pour vous en inspirer pour notre mission. Kelly ouvrit la carte. Elle portait même son ancienne photo du temps de la marine, comme une photo d'identité de passeport.

— Attendez une minute, amiral. Je n'ai pas les qualifications pour...

— À vrai dire, je pense que si, mais pour la galerie, on fera comme si vous ne les aviez pas. Non, vous n'êtes qu'un simple consultant tout à fait débutant, chargé de recueillir des informations en vue d'un rapport mineur que de toute façon personne ne lira. La moitié de l'argent que l'on dépense dans cette fichue agence s'évapore ainsi, au cas où personne ne vous l'aurait encore appris, dit Greer dont l'irritation vis-à-vis de l'organisme le poussait à exagérer quelque peu. C'est vous dire à quel point nous voulons que tout ça ait l'air vain et routinier.

— Vous êtes vraiment sérieux ?

— Chef, Dutch Maxwell est prêt à sacrifier sa carrière pour ces hommes. Moi aussi. S'il y a un moyen de les tirer de là...

— Et les pourparlers de paix ?

Comment j'explique ça à ce gosse ? se demanda Greer.

— Officiellement, le colonel Zacharias est mort. L'autre camp l'a annoncé, ils ont même publié une photo du corps. Quelqu'un est allé prévenir son épouse, accompagné de l'aumônier de la base et d'une autre femme d'aviateur, pour adoucir le choc. Là-dessus, ils lui ont laissé une semaine pour quitter son logement de fonction, histoire de donner à la chose un aspect officiel, ajouta Greer. Il est *officiellement* mort. J'ai eu des entretiens à mots couverts avec certaines personnes et nous... Il en arrivait au passage le plus délicat. Il n'est pas question pour notre pays de bousiller les pourparlers de paix avec une affaire comme celle-ci. La photo que nous possédons, agrandie et tout le tremblement, ne constitue pas une preuve suffisante devant un tribunal et c'est la version qui est en vigueur. Les preuves nécessaires, nous ne pourrons jamais les réunir, et les gens qui ont pris cette décision le savent. Ils ne veulent pas voir capoter les négociations de paix et s'il faut sacrifier la vie de vingt autres soldats pour terminer cette putain de guerre, alors on la sacrifiera. Ces hommes sont passés par profits et pertes.

C'était presque trop pour Kelly. Combien d'hommes l'Amérique passait-elle par profits et pertes, bon an, mal an ? Et tous ne portaient pas l'uniforme, n'est-ce pas ? Certains même étaient chez eux, dans des villes américaines.

— Est-ce donc si grave ?

L'épuisement se lisait sans peine sur les traits de Greer.

— Vous savez pourquoi j'ai accepté ce boulot ? J'étais prêt à prendre ma retraite. J'avais rempli mon engagement, j'ai commandé des navires, j'estime avoir fait ce que j'avais à faire. J'étais tout à fait partant pour me prélasser dans une jolie maison, faire un petit golf deux fois par semaine et jouer les consultants à mes heures perdues, d'accord ? Chef, trop d'individus se retrouvent dans des bureaux tels que ceux-ci, et pour eux la réalité n'est qu'une note de service. Ils se polarisent sur la « procédure » et finissent par oublier qu'il y a un être humain tout au bout de la chaîne de paperasse. C'est pour ça que j'ai rempilé. Il faut que quelqu'un essaye de réintroduire un minimum de réalité dans la chaîne de décision. Nous traitons cette affaire comme un projet « noir ». Vous savez ce que cela veut dire ?

— Non, monsieur, pas du tout.

— C'est nouveau, ça vient de sortir. Cela veut dire qu'il n'existe pas. C'est dingue. On ne devrait pas voir des trucs pareils, et pourtant... Vous êtes dans le coup, oui ou non ?

La Nouvelle-Orléans... Kelly plissa les yeux un bref instant qui se prolongea une quinzaine de secondes pour s'achever par un lent hochement de tête.

— Si vous estimez que je peux vous être utile, monsieur, alors j'accepte. De combien de temps est-ce que je dispose ?

Greer s'autorisa un sourire avant de lancer à Kelly un billet d'avion.

— Vos papiers sont au nom de John Clark ; ce ne devrait pas être difficile à mémoriser. Vous descendez là-bas demain après-midi. Il n'y a pas de réservation pour le retour mais je veux vous voir ici vendredi prochain. Je compte sur vous pour faire du bon boulot. Ma carte et mon numéro de téléphone personnel sont dans le dossier. Au boulot, fils.

— Bien, amiral.

Greer se leva pour raccompagner Kelly jusqu'à la porte.

— Et faites faire des factures pour tout. Quand vous bossez pour l'Oncle Sam, vous devez prendre soin que tout le monde soit payé dans les règles.

— Comptez sur moi, amiral. Kelly sourit.

— Une fois sorti, vous pouvez prendre le bus bleu pour regagner le Pentagone. Greer se remit au travail tandis que Kelly quittait son bureau.

La navette bleue arriva peu après qu'il eut gagné l'abribus couvert. Le trajet était curieux. La moitié des voyageurs qui montaient étaient en uniforme, l'autre moitié en civil. Personne n'adressait la parole à personne, comme si le simple fait d'échanger un bon mot ou une remarque sur le séjour prolongé des Sénateurs de Washington dans les profondeurs du classement du Championnat risquait d'enfreindre la sécurité. Il sourit avec un hochement de tête avant d'être repris par ses projets et secrets personnels. Et pourtant... Greer lui avait offert une possibilité à laquelle il n'avait pas songé. Kelly se cala contre le dossier et regarda défiler le paysage par la fenêtre alors

que les autres voyageurs de l'autobus gardaient les yeux obstinément fixés droit devant eux.

*

— Ils sont vraiment heureux, dit Piaggi.

— J'te l'ai dit depuis le début, mec. Ça aide, d'avoir la meilleure marchandise sur le marché.

— Tout le monde n'est pas heureux. Certains se retrouvent avec deux cents kilos de française sur les bras, faut dire qu'on a cassé les prix avec notre offre spéciale de lancement.

Tucker se laissa aller à rire franchement. La « vieille garde » avait gonflé les prix depuis des années. Ils étaient en situation de monopole pour le client. N'importe qui aurait pu les prendre tous les deux pour des hommes d'affaires, ou peut-être des avocats, d'ailleurs ces deux catégories étaient largement représentées dans ce restaurant à deux pâtés de maisons du nouveau tribunal Garmatz. Piaggi était le mieux vêtu des deux, complet de soie italien, et il prit mentalement note d'amener Henry chez son tailleur. Du moins, le gars avait-il appris à se peigner. Prochaine étape, apprendre à s'habiller de manière pas trop tapageuse. La respectabilité, tel était le mot d'ordre. Juste assez pour que les gens vous traitent avec déférence. Les tape-à-l'œil, genre maquereau, jouaient un jeu dangereux qu'ils étaient trop abrutis pour comprendre.

— Prochaine livraison, on double la quantité. Tes copains pourront l'écouler ?

— Facile. Les gars de Philly sont particulièrement heureux. Leur principal fournisseur a eu un petit accident.

— Ouais, j'ai lu les journaux, hier. Négligent. Trop de personnel autour de lui, c'est ça ?

— Henry, tu deviens de plus en plus futé. Mais sois pas trop futé non plus, vu ? Conseil d'ami, insista tranquillement Piaggi.

— Y a pas de lézard, Tony. Tout ce que je dis, c'est : faisons pas ce genre d'erreur, nous aussi. D'ac ?

Piaggi se relaxa, but une gorgée de bière.

— Tout juste, Henry. Et j'ai pas peur de dire que c'est chouette de bosser avec quelqu'un de doué pour l'organisation.

Il y a pas mal de gens curieux de savoir d'où vient ta marchandise. Ça, je m'en charge. Ultérieurement, toutefois, si t'as besoin d'une aide financière...

Les yeux de Tucker flamboyèrent brièvement de l'autre côté de la table.

— Non, Tony. Pas maintenant. Jamais.

— C'est bon pour ce coup-ci. Mais ça vaut le coup d'y repenser, pour plus tard.

Tucker hocha la tête, sans chercher à approfondir, apparemment, mais se demandant toutefois quel genre de plan son « partenaire » pouvait bien avoir derrière la tête. La confiance, dans ce genre d'entreprise, est une denrée fluctuante. Il faisait confiance à Tony pour le payer en temps et en heure. Il lui avait proposé des modalités avantageuses, qui avaient été honorées jusqu'ici et les œufs que pondait cette oie constituaient en fait son assurance-vie. Il en était déjà au point où même une échéance sautée ne risquait pas de compromettre l'opération, et tant qu'il serait régulièrement approvisionné en bonne héroïne, ils continueraient de faire affaire comme si de rien n'était, ce qui était la raison première pour laquelle il les avait contactés. Mais la loyauté n'avait rien à voir là-dedans. La confiance s'arrêtait à son utilité. Henry n'avait jamais espéré mieux, mais si jamais son associé s'avisait de presser un peu trop le citron...

Piaggi se demanda s'il n'avait pas poussé un peu trop, et si Tucker se doutait du potentiel de ce qu'ils étaient en train de monter. Contrôler la distribution sur l'ensemble de la côte Est, et le faire de l'intérieur d'un réseau sûr et discret, c'était comme un rêve réalisé. Sans doute aurait-il bientôt besoin de renforcer son capital, et ses contacts se plaçaient déjà pour lui proposer de l'aide. Mais il sentait bien que Tucker n'était pas dupe de l'innocence de sa requête et s'il prolongeait la discussion, protestant de sa bonne foi, cela ne ferait qu'empirer les choses. Aussi Piaggi revint-il à son assiette en décidant de laisser, provisoirement, les choses en plan. Pas de pot. Tucker était très malin, pour un dealer à la petite semaine, mais il restait dans le fond un gagne-petit. Peut-être qu'il apprendrait à passer la vitesse supérieure. Certes, Henry ne pourrait jamais devenir un

« ponte », mais il pouvait toujours devenir un rouage important de l'organisation.

— Vendredi prochain, d'accord ? demanda Tucker.

— Parfait. Prends pas de risque. Joue-la fine.

— Tu l'as dit, mec.

*

C'était un vol sans histoires, un Piedmont 737 au départ de l'aéroport de Friendship International. Kelly volait en première et l'hôtesse lui apporta une collation. Survoler l'Amérique le changeait complètement de ses autres aventures aériennes. Il fut surpris du nombre incroyable de piscines. Où que ce soit, même au-dessus des molles collines du Tennessee, à peine aviez-vous décollé que vous voyiez le soleil se refléter sur des petits carrés d'eau chlorée bleue entourés de pelouses verdoyantes. Son pays avait l'apparence d'un endroit si tranquille, si confortable, tant qu'on n'y regardait pas de trop près. Mais enfin, on n'avait pas besoin de guetter tout le temps des balles traçantes.

À l'agence Avis, une voiture l'attendait, avec une carte de la région. En fait, il aurait pu voler jusqu'à Panama City, Floride, mais La Nouvelle-Orléans lui convenait tout autant. Kelly jeta ses deux valises dans la malle et prit la direction de l'est. C'était un peu comme s'il barrait son bateau, malgré une conduite plus hachée, une parenthèse de temps où il pouvait laisser son esprit travailler, examiner possibilités et procédures, ses yeux surveillant le trafic tandis que sa tête était partie ailleurs. C'est à ce moment que se dessina sur ses traits un fin sourire tranquille, parfaitement inconscient, tandis que son imagination évaluait avec soin le calendrier des quelques semaines à venir.

Quatre heures après son atterrissage, et après avoir traversé le sud du Mississippi et de l'Alabama, Kelly immobilisa sa voiture devant la grille principale de la base d'Eglin. L'endroit idéal pour entraîner les hommes de l'opération CHEVILLE OUVRIÈRE, car température et humidité reproduisaient parfaitement les conditions du pays qu'ils allaient envahir :

torride et moite. Kelly attendit devant le poste de garde jusqu'à ce qu'une berline bleue de l'Armée de l'air s'arrête à sa hauteur. Un officier en descendit.

— Monsieur Clark ?

— Oui.

Il lui tendit sa carte d'identité. L'officier alla jusqu'à le saluer, expérience inédite pour Kelly. Manifestement, quelqu'un était extrêmement impressionné par la CIA. C'était sans doute la première fois que ce jeune officier était confronté à quelqu'un de la maison. Bien sûr, Kelly avait fait l'effort de mettre une cravate dans l'espoir de se donner l'air le plus respectable possible.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur. L'officier, un certain capitaine Griffin, le conduisit à une chambre au premier étage du quartier réservé aux célibataires, qui n'était pas sans évoquer un motel confortable et qui avait l'avantage d'être situé à proximité de la plage. Après avoir aidé Kelly à défaire ses bagages, Griffin le conduisit au mess des officiers où, expliqua-t-il, il jouissait des privilèges de tout visiteur. Tout ce qu'il avait à faire était de montrer la clé de sa chambre.

— Je ne peux pas me plaindre de l'hospitalité, capitaine. Kelly se crut obligé de payer la première bière. Vous savez pourquoi je suis ici ?

— Je travaille au renseignement, répondit Griffin.

— CHEVILLE OUVRIÈRE ? Comme dans un film, l'officier jeta un coup d'œil circulaire avant de répondre.

— Oui, monsieur. Tous les documents dont vous avez besoin sont à votre disposition. Je crois savoir que vous avez travaillé vous aussi pour les opérations spéciales, là-bas ?

— Affirmatif.

— J'ai une question à vous poser, monsieur.

— Allez-y, dit Kelly entre deux gorgées de bière. Le trajet en voiture depuis La Nouvelle-Orléans l'avait desséché.

— Savent-ils qui a brûlé la mission ?

— Non, répondit Kelly, avant d'ajouter, pris d'une idée soudaine : Peut-être que j'arriverai à savoir quelque chose.

— Mon frère aîné était dans ce camp, je crois. Il serait rentré aujourd'hui, s'il n'y avait pas eu ce...

— Cet enculé, souffla Kelly, serviable. Le capitaine rougit.

— Si vous l'identifiez, qu'est-ce que vous faites ?

— Pas mon rayon, répondit Kelly, regrettant déjà son commentaire précédent. Quand est-ce qu'on commence ?

— Normalement, demain matin, monsieur Clark, mais tous les documents sont dans mon bureau.

— J'aurai besoin d'une pièce tranquille, d'un pot de café et peut-être de quelques sandwiches.

— Je crois que ça peut se régler, monsieur.

— Alors, au boulot.

Dix minutes plus tard, le vœu de Kelly était exaucé. Le capitaine Griffin lui avait apporté un bloc de papier ministre et un stock de crayons. Kelly commença avec le premier ensemble de photos de reconnaissance, celles prises par un RF-101 Voodoo, et comme pour VERT-DE-GRIS, la découverte de Sông Tay avait été entièrement accidentelle, la révélation fortuite d'un élément imprévu là où on s'était attendu à ne trouver qu'un camp d'entraînement militaire d'importance secondaire. Mais au milieu de la cour du camp, des lettres avaient été tracées dans la poussière, ou bien dessinées avec des pierres ou du linge pendu à sécher. « K » pour « come and get us out of here » – *venez nous tirer d'ici* – et autres marques similaires faites au nez et à la barbe des gardiens. La liste des personnes impliquées était un véritable Who's who du petit milieu des opérations spéciales, des noms qu'il ne connaissait que de réputation.

La configuration du camp n'était pas foncièrement différente de celle des installations qui l'intéressaient présentement, remarqua-t-il en prenant des notes. Un document toutefois le surprit beaucoup. C'était une note de service d'un général de division à un collègue de brigade, indiquant que la mission Sông Tay, bien qu'importante en soi, n'était également qu'un prétexte. Le trois étoiles avait voulu valider sa capacité à engager des équipes d'opérations spéciales au Nord-Viêt-Nam. Cela, expliquait-il, devait ouvrir toutes sortes de possibilités, parmi lesquelles un certain barrage dont la salle des génératrices... oh, d'accord, comprit Kelly. Le galonné voulait un permis de chasse pour insérer plusieurs équipes sur le terrain et rejouer le genre de scénario qu'avait joué l'OSS derrière les

lignes allemandes durant la Seconde Guerre mondiale. La note se concluait en mentionnant que les circonstances politiques rendaient ce dernier aspect de CERCLE POLAIRE – l'un des premiers noms de code pour ce qui allait devenir l'opération CHEVILLE OUVRIÈRE – extrêmement délicat. Certains pourraient y voir un élargissement du conflit. Kelly leva les yeux, acheva sa deuxième tasse de café. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire de politiciens ? L'ennemi pouvait faire tout ce qu'il voulait, mais notre camp tremblait toujours devant l'éventualité d'être soupçonné d'élargir le conflit. Il avait vu ce genre d'attitude, même à son modeste échelon. Le projet PHÉNIX, qui visait délibérément l'infrastructure politique de l'ennemi, était une affaire extrêmement sensible. Merde, ils portaient quand même l'uniforme, non ? Un homme en zone de combat revêtu d'un uniforme était une cible valable, dans tous les règlements militaires, pas vrai ? L'autre camp massacrait sans vergogne élus locaux et instituteurs avec la dernière des sauvageries. Il y avait là manifestement deux poids deux mesures dans la façon de mener la guerre. C'était une pensée dérangeante, mais Kelly la mit de côté pour se consacrer à la deuxième pile de documents.

Rassembler l'équipe et planifier l'opération avait quasiment pris une éternité. Que des hommes valables, pourtant. Le colonel Bull Simons, autre homme qu'il connaissait, seulement de réputation, comme l'un des commandants les plus pointus qu'une armée ait connu sur le terrain ; Dick Meadows, un jeune homme coulé dans le même moule. Leur seule et unique pensée était de frapper et distraire l'ennemi et ils avaient assez de talent pour y parvenir avec des forces réduites et un minimum de risques. Comme ils devaient avoir convoité cette mission, songea Kelly. Mais la hiérarchie avec laquelle ils avaient dû se colleter... Kelly avait déjà compté dix documents différents adressés aux autorités supérieures, leur promettant le succès – comme si une note de service pouvait garantir ce genre de choses dans l'univers impitoyable des opérations de combat – avant qu'il renonce à les comptabiliser. Il y en avait tant qui recouraient aux mêmes expressions, qu'il suspectait un gratte-papier quelconque d'avoir recopié une lettre type. Sans doute un

des hommes s'était-il trouvé à court de tournures inédites à l'adresse de son colonel, avant d'exprimer son mépris de sous-off pour ses interlocuteurs en leur resservant les mêmes formules à chaque fois, en espérant que les répétitions ne seraient pas remarquées – et elles ne l'avaient pas été. Kelly passa trois heures à éplucher les tonnes de papiers échangés entre Eglin et la CIA, des préoccupations de ronds-de-cuir coupeurs de cheveux en quatre pour distraire les gars en uniforme vert, d'« utiles » suggestions émises par des bonshommes qui gardaient sans doute leur cravate jusqu'au pied du lit, des sommes de paperasses qui avaient exigé des réponses de la part des gars qui portaient les fusils... tant et si bien que CHEVILLE OUVRIÈRE était passée du stade de mission d'insertion certes spectaculaire mais relativement mineure, à celui d'épopée à la Cecil B. De Mille qui était remontée plus d'une fois jusqu'à la Maison Blanche, où elle était venue à la connaissance du personnel du Conseil de sécurité nationale du Président...

Et c'est arrivé là que Kelly s'arrêta, à deux heures et demie du matin, vaincu d'avance par la prochaine pile de papier. Il boucla soigneusement le tout dans les réceptacles prévus et regagna au petit trot sa chambre au quartier des officiers, en précisant qu'on le réveille à sept heures du matin.

C'était surprenant le peu de sommeil dont on a besoin quand on a un travail important à faire. Quand son téléphone sonna à sept heures, Kelly sauta du lit et un quart d'heure après, il courait pieds nus sur la plage, en short. Il n'était pas seul. Il ignorait combien d'hommes étaient basés à Eglin, mais ils n'étaient pas si différents de lui. Certains devaient être des agents des opérations spéciales, employés à des tâches qu'il ne pouvait que conjecturer. On les remarquait à leur carrure un peu plus large. La course n'était qu'un élément de leur entraînement. Les regards se croisaient, on s'évaluait réciproquement, on échangeait des expressions où chacun savait très bien ce que pensait l'autre – *est-ce qu'il est vraiment aussi solide qu'il en a l'air ?* –, une sorte d'exercice mental automatique, et Kelly sourit intérieurement en songeant qu'il était suffisamment intégré à la communauté pour mériter ce

genre de rivalité respectueuse. Un petit déjeuner copieux suivi d'une bonne douche le remit en pleine forme, la tête assez claire en tout cas pour retrouver son travail de rond-de-cuir et, sur le chemin de l'immeuble de bureaux, il se demanda, surpris, pourquoi diantre il avait quitté cette communauté d'hommes. Après tout, c'était la seule vraie famille qu'il ait connue après son départ d'Indianapolis.

Et les journées passèrent. Il s'accorda par deux fois six heures de sommeil mais jamais plus de vingt minutes par repas, et plus une seule boisson après cette bière du premier jour au mess, même si ses périodes d'entraînement physique finirent par atteindre plusieurs heures quotidiennes, essentiellement, se répétait-il, pour se raffermir. La véritable raison était de celles qu'il n'aurait jamais voulu admettre. Il voulait surpasser les autres sur cette plage matinale, ne pas se contenter d'être un élément au sein de ce petit groupe d'élite. Kelly était de nouveau un SEAL, et plus encore qu'un phoque ou un marsouin, il était un crapaud-buffle, mieux même, il était en train de redevenir *Serpent*. Dès le troisième ou quatrième matin, il put déjà constater le changement. Son visage et sa silhouette s'étaient désormais intégrés à la routine matinale des autres. L'anonymat ne lui convenait que mieux, l'anonymat et les cicatrices des combats : certains devaient se demander ce qui s'était mal passé, quelles erreurs il avait faites. Puis ils se diraient qu'il était toujours dans le métier, avec les cicatrices et tout le tremblement, sans savoir qu'il était parti – qu'il avait *abandonné,* rectifia-t-il, mentalement, et non sans une certaine culpabilité.

Le travail de bureau était étonnamment stimulant.

Jusqu'ici, il n'avait jamais essayé d'envisager les choses sous cet angle, et il fut surpris de s'y découvrir un certain talent. Le calendrier de l'opération, put-il constater, avait été une entreprise superbe uniquement gâchée par le temps et la répétition, comme une belle fille trop longtemps cloîtrée à la maison par un père jaloux. Chaque jour, la copie du camp de Sông Tay avait été édifiée par les joueurs, et chaque jour, et souvent plus d'une fois, démontée de peur que les satellites de reconnaissance soviétiques ne remarquent ce qui se tramait.

Comme cela avait dû être déprimant pour ces hommes. Et tout ce temps perdu, les soldats poursuivant sans relâche leur entraînement pendant que les gradés pinaillaient, et prenaient leurs aises pour soupeser les informations des services de renseignements, à tel point qu'en définitive... les prisonniers avaient été transférés.

— Merde, murmura Kelly pour lui seul. Le problème n'était pas tant l'éventualité d'une trahison interne. Simplement, l'opération avait traîné trop longtemps... et cela signifiait que s'il y avait bien eu trahison, la fuite avait dû provenir de l'une des dernières personnes à découvrir ce qui se tramait. Il mit de côté cette idée avec un point d'interrogation marqué au crayon.

L'opération en soi avait été méticuleusement étudiée, jusque dans les moindres détails – le plan principal et un certain nombre de solutions de remplacement –, avec tous les éléments d'une équipe si bien formée et entraînée que chaque homme pouvait s'acquitter de toutes les tâches les yeux fermés. Poser un énorme hélicoptère Sikorski au beau milieu du camp, pour que la force d'intervention se trouve immédiatement sur l'objectif. Se servir des canons de petit calibre comme des tronçonneuses sur de jeunes arbres pour cisailler les miradors. Pas de finesse, pas de tergiversations, pas de conneries hollywoodiennes, rien que la force brute, directe. Les analyses ultérieures révélèrent que les gardes du camp avaient été immolés dans les tout premiers instants. Quel soulagement avaient dû éprouver les hommes en constatant que les deux ou trois premières minutes de l'opération se déroulaient bien plus facilement que leurs simulations, juste avant de connaître l'incroyable, l'amère frustration quand les appels « Article négatif » avaient soudain retenti à répétition sur les fréquences radio. « Article » était le mot de code pour désigner un POW, un prisonnier de guerre américain, car aucun n'était au rendez-vous cette nuit-là. Les soldats venaient d'attaquer et de libérer un camp désert. Il n'était pas difficile d'imaginer le calme qui avait dû régner à bord de l'hélico durant le voyage de retour en Thaïlande, ce vide lugubre de l'échec après s'être acquitté mieux que bien de l'ensemble de la tâche.

L'expérience était malgré tout riche d'enseignements. Kelly avait pris un tas de notes, attrapant des crampes et usant quantité de crayons. Quoi qu'on puisse penser de CHEVILLE OUVRIÈRE, elle avait apporté une leçon inestimable. Tant de points s'étaient déroulés comme prévu, constata-t-il, qu'on pouvait sans honte s'en inspirer. La seule chose qui avait cloché, en définitive, c'était le facteur temps. Des troupes de cette qualité auraient dû être engagées bien plus tôt. La quête de la perfection n'avait pas été exigée au niveau opérationnel mais à un échelon bien plus élevé, par des hommes qui avaient vieilli et perdu le contact avec l'enthousiasme et l'intelligence de la jeunesse. L'une des conséquences avait été l'échec de la mission, non par la faute de Bull Simons ou de Dick Meadows ou d'aucun des Bérets verts qui avaient sans ciller risqué leur vie pour des hommes qu'ils n'avaient jamais vus, mais par la faute d'autres hommes qui avaient bien trop peur de risquer leur carrière et leur poste – affaires autrement importantes, évidemment, que le sang des gars en première ligne. Sông Tay résumait toute l'histoire du Viêt-Nam, dans ces quelques minutes qui avaient suffi à signer l'échec d'une unité superbement entraînée, trahie par la procédure tout autant que par les errances ou la félonie d'un individu perdu dans les échelons de la bureaucratie fédérale.

VERT-DE-GRIS se déroulerait autrement, se promit Kelly. S'il n'y avait qu'une seule raison, c'est que l'opération se jouerait en privé. Si le véritable risque dans ce genre de mission était la négligence, pourquoi ne pas tout faire pour l'éliminer ?

*

— Capitaine, vous m'avez été d'une aide inestimable, dit Kelly.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, monsieur Clark ? demanda Griffin.

— Tout à fait, monsieur Griffin, dit-il, revenant inconsciemment à la terminologie navale pour s'adresser au jeune officier. Votre analyse sur le camp secondaire était de premier ordre. Au cas où personne ne vous l'aurait encore dit,

cela aurait pu sauver quelques vies. Et je vais vous avouer une chose : j'aurais bien voulu qu'on ait à notre service un officier de renseignements comme vous quand je faisais le con dans la jungle.

— Je ne peux pas voler, monsieur. Il faut bien que je me rende utile, répondit Griffin, gêné parle compliment.

— Et c'est parfaitement réussi. Kelly lui tendit ses notes. Sous ses yeux, elles furent introduites dans une enveloppe qui fut ensuite scellée à la cire. Transmettez le pli à cette adresse.

— Bien, monsieur. Vous avez droit à un peu de repos. Avez-vous dormi, au moins ? demanda le capitaine Griffin.

— Eh bien, j'imagine que je décompresserai à La Nouvelle-Orléans, avant de reprendre l'avion.

— Il y a de plus mauvais endroits, monsieur. Griffin raccompagna Kelly jusqu'à sa voiture, déjà chargée.

La collecte d'un autre renseignement s'était révélée d'une facilité tout aussi déconcertante, songea Kelly en démarrant. Sa chambre au quartier des officiers possédait un annuaire téléphonique de La Nouvelle-Orléans dans les pages duquel il avait découvert, à son grand étonnement, le nom qu'il avait décidé de rechercher alors qu'il se trouvait dans le bureau de James Greer à la CIA.

*

C'était la livraison qui allait asseoir sa réputation, estima Tucker, en regardant Rick et Billy finir de charger la marchandise. Une partie échouerait à New York. Jusqu'à présent, il n'avait été qu'un intrus, un étranger au système avec de l'ambition. Il avait fourni suffisamment d'héroïne pour réussir à attirer l'attention sur lui et ses partenaires – le fait qu'il ait des partenaires avait eu son intérêt propre, en dehors des ouvertures que cela permettait. Mais aujourd'hui, c'était différent. Aujourd'hui, il se préparait à entrer dans la bande. Il ne tarderait pas à être considéré comme un homme d'affaires sérieux parce que cette livraison allait couvrir tous les besoins de Baltimore et Philadelphie pour... un mois peut-être, estimait-il. Voire moins, si leur réseau de distribution était aussi bon

qu'ils le prétendaient. Le reliquat contribuerait en partie à répondre à la demande croissante de la Grosse Pomme, qui en avait bien besoin après une saisie record. Après tous ces petits pas, c'était enfin le pas de géant. Billy mit la radio pour avoir les derniers résultats sportifs et tomba à la place sur un bulletin météo.

— Je suis pas mécontent qu'on se tire. Ils annoncent des orages.

Tucker regarda dehors. Le ciel était encore clair et limpide.

— On a rien à craindre pour l'instant, leur annonça-t-il.

*

Il adorait La Nouvelle-Orléans, ville de tradition européenne qui mélangeait le charme du passé avec l'entrain de l'Amérique. Riche d'histoire, propriété successive des Français et des Espagnols, elle n'avait jamais perdu ses traditions, au point même d'avoir conservé un code civil qui était quasiment incompréhensible pour les quarante-neuf autres États et qui provoquait souvent une certaine perplexité chez les autorités fédérales. De même pour le patois local, car nombre d'autochtones pimentaient de français leur conversation, enfin, ils appelaient ça du français. Les ancêtres de Pierre Lamarck avaient été acadiens, et certains de ses parents les plus éloignés habitaient encore les bayous de la région. Mais des coutumes excentriques et distrayantes pour les touristes, et une vie confortable et riche de traditions pour les autres étaient de peu d'intérêt pour Lamarck sinon à titre de point de référence, de signature personnelle pour le distinguer de ses pairs. Ce qui n'était déjà pas évident dans une profession qui réclamait un certain éclat, un certain brio personnel. Il accentuait donc son originalité avec un costume trois-pièces blanc pur fil, une chemise à manches longues et une cravate rouge uni qui s'harmonisaient avec son image d'homme d'affaires local respectable quoique non dénué d'ostentation. Cela allait également de pair avec son véhicule personnel, une Cadillac blanc cassé. Il répugnait aux excès ornementaux que certains autres souteneurs installaient sur leurs automobiles, comme les

pots latéraux factices. Un prétendu Texan avait même fixé les cornes d'un taureau sur la calandre de sa Lincoln mais ça, c'était typique d'un pauvre Blanc sorti du fin fond de l'Alabama, un plouc même pas fichu de se conduire avec élégance avec ses filles.

Cette dernière qualité était d'ailleurs le principal talent de Lamarck, songea-t-il avec une certaine satisfaction, en ouvrant la porte de sa voiture pour sa dernière acquisition : quinze ans, à peine rodée, avec ce regard innocent et ces gestes timides qui en faisaient un élément particulièrement insigne et séduisant parmi son écurie de huit filles. Elle avait mérité l'inhabituelle courtoisie de son marlou après lui avoir offert une gâterie particulière un peu plus tôt dans la journée. La luxueuse limousine démarra au premier tour de clé et, à dix-neuf heures trente, Pierre Lamarck prit le départ d'une nouvelle nuit de turbin, car la vie nocturne de la cité commençait tôt et se finissait tard. La Nouvelle-Orléans attirait quantité de congrès divers et les fluctuations de ses liquidités suivaient leur enchaînement. La soirée promettait d'être chaude et lucrative.

*

Ce devait être lui, estima Kelly, garé une demi-rue plus loin ; il avait gardé sa voiture de location. Qui d'autre pouvait porter un costume trois-pièces et se faire accompagner d'une gamine en minijupe serrée ? Certainement pas un courtier d'assurances. Les bijoux de la fille sentaient le toc clinquant même à cette distance. Kelly embraya pour les suivre. Inutile de les filer de trop près. Combien pouvait-il y avoir de Cad blanches ? se demanda-t-il en traversant le fleuve, trois voitures en retrait, les yeux fixés sur sa cible pendant qu'une partie périphérique de son esprit s'occupait du reste de la circulation. Hormis un feu qu'il faillit brûler à un moment donné, la filature se déroula sans problème. La Cad s'arrêta à l'entrée d'un hôtel chic et il vit la fille descendre et se diriger vers la porte, d'une démarche mi-professionnelle mi-résignée. Kelly n'avait pas trop envie de voir son visage de trop près, redoutant les souvenirs qu'il pourrait susciter. L'heure n'était pas à l'émotion. L'émotion avait été le

moteur initial de sa mission. Pour l'accomplir, la motivation devrait venir d'ailleurs. Ce serait un combat de tous les instants, se dit Kelly, mais un combat qu'il se devait de remporter. C'était après tout la raison de sa présence ici, ce soir.

La Cadillac alla se garer un peu plus loin, devant un bar miteux et vulgaire assez proche des grands hôtels et des centres d'affaires pour qu'on puisse le rejoindre à pied, sans être trop loin de la sécurité confortable du calme civilisé. Un flot quasi permanent de taxis lui indiqua que cet aspect de la vie locale était solidement établi. Il repéra le bar en question et se trouva une place libre trois rues plus bas.

Il avait deux raisons de se garer aussi loin de l'objectif. Parcourir à pied Decatur Street lui offrait à la fois un avant-goût du territoire et un aperçu des sites possibles pour son intervention. Aucun doute, la nuit allait être longue. Quelques filles en minijupe lui adressèrent des sourires aussi mécaniques que l'alternance des feux de circulation, mais il ne s'arrêta pas, scrutant sans arrêt à gauche et à droite, tandis qu'une petite voix lointaine lui rappelait ce qu'il pensait naguère encore d'une telle attitude. Il fit taire cette voix avec d'autres pensées, plus en prise sur la réalité. Il avait choisi une tenue sport, du genre que pouvait porter un honnête bourgeois dans ce climat lourd et humide, des vêtements sombres, anonymes, un peu trop amples. Ils sentaient l'argent, mais pas trop, et sa démarche révélait qu'il n'était pas homme à s'en laisser conter. Bref, un type d'allure discrète, décidé à s'encanailler en douce.

Il entra aux *Chats sauvages*[8] à huit heures dix-sept. Sa première impression fut celle d'un bar bruyant et enfumé. Un groupe de rock jouait au fond de la salle ; la formation était réduite mais enthousiaste. Il y avait une piste de danse, huit ou neuf mètres carrés, sur laquelle des gens de son âge ou moins se trémoussaient au rythme de la musique ; et il y avait Pierre Lamarck, installé à une table d'angle avec plusieurs individus, sans doute des connaissances, à leur attitude. Kelly se dirigea vers les toilettes, c'était à la fois une nécessité immédiate et l'occasion d'inspecter les lieux. Il y avait une autre entrée, sur le

[8] En français dans le texte. On est à La Nouvelle-Orléans. (N.d.T.)

côté, mais moins proche de la table de Lamarck que celle par laquelle Kelly et lui étaient arrivés. Le chemin le plus rapide pour rejoindre la Cad blanche passait devant le bar, ce qui indiqua à Kelly où il devrait se poster. Il commanda une bière et se retourna pour observer à loisir les musiciens.

À neuf heures dix, deux jeunes femmes arrivèrent à la table de Lamarck. La première s'assit sur ses genoux tandis que l'autre lui mordillait l'oreille. Les deux autres convives attablés observèrent leur manège sans ciller pendant que les deux femmes lui donnaient quelque chose. Kelly ne put voir ce que c'était parce qu'il était toujours tourné vers le groupe, évitant de regarder trop souvent dans la direction de Lamarck. Le souteneur résolut bientôt l'énigme qui n'en était pas vraiment une : il s'agissait de billets de banque et l'homme se fit un devoir d'enrouler avec soin les coupures autour d'une liasse qu'il avait sortie de sa poche. Kelly avait fait l'effort d'apprendre que le fric facile et ses manifestations ostentatoires tenaient un rôle important dans l'image de marque du proxénète. Les deux premières femmes repartirent et Lamarck fut bientôt rejoint par une troisième, début d'un manège qui devait s'avérer ininterrompu. Ses compagnons de table, nota Kelly, pratiquaient un manège identique, sirotant leur verre, payant cash, plaisantant et, à l'occasion, pelotant la serveuse, avant de la gratifier d'un gros pourboire en guise d'excuse. Kelly bougeait de temps en temps. Il ôta sa veste, remonta ses manches, histoire de présenter une image différente aux clients du bar, et il se limita à deux bières, qu'il tâcha de faire durer le plus possible. Si pénible que soit l'ambiance, il négligea l'aspect désagréable de la soirée, préférant s'attacher aux détails. Qui allait où. Qui entrait et sortait. Qui restait. Qui s'attardait. Kelly nota bientôt certains schémas et identifia certains individus auquel il attribua des noms de son cru. Plus généralement, il observa tout ce qui concernait Lamarck. L'homme avait gardé son veston et restait le dos collé au mur. Il devisait aimablement avec ses compagnons mais leur familiarité n'avait rien d'amical. Leurs plaisanteries étaient trop affectées. Il y avait trop d'emphase dans leurs gestes réciproques, pas cette aisance négligée que l'on note entre des individus dont on partage la

compagnie pour des raisons autres que pécuniaires. Même les souteneurs se retrouvent seuls, songea Kelly, et s'ils recherchaient la compagnie de leurs semblables, c'était moins de l'amitié qu'une simple association. Il mit de côté les considérations philosophiques. Si Lamarck n'ôtait jamais son veston, c'est qu'il devait porter une arme.

Juste après minuit, Kelly remit son blazer et fit un autre passage aux lavabos. Dans les toilettes, il sortit l'automatique dissimulé à l'intérieur de sa jambe de pantalon pour le glisser à sa ceinture. Deux demis en quatre heures, calcula-t-il. Son foie devait avoir éliminé l'alcool de son organisme et même si ce n'était pas le cas, deux bières ne devaient pas avoir trop d'effet sur un individu de sa carrure. C'était un point important et il espérait ne pas se tromper.

Son minutage était bon. Se lavant les mains pour la cinquième fois, Kelly vit enfin dans le miroir la porte s'ouvrir. Il n'apercevait que la nuque de l'homme mais sous les cheveux bruns, il y avait un complet blanc et Kelly attendit donc, prenant tout son temps, jusqu'à ce qu'il entende la chasse d'eau de l'urinoir. Du genre hygiénique, le bonhomme. Il se retourna et leurs regards se croisèrent.

— Excusez-moi, dit Pierre Lamarck. Kelly s'écarta du lavabo, continuant de se sécher les mains avec une serviette en papier.

— J'aime bien les dames, dit-il tranquillement.

— Hmmm ? Lamarck avait écluse six verres, au bas mot, et son foie n'avait visiblement pas été à la hauteur de la tâche, ce qui ne l'empêcha pas de s'admirer dans la glace.

— Celles qui viennent vous voir. Kelly baissa le ton. Elles, euh... travaillent pour vous, comme qui dirait ?

— On peut dire ça, l'ami. Lamarck sortit un petit peigne en plastique noir pour rectifier sa coiffure. Pourquoi cette question ?

— J'aurais peut-être besoin de quelques-unes, dit Kelly avec embarras.

— Quelques-unes ? Tes sûr d'être à la hauteur, mon gars ? demanda Lamarck, sourire narquois.

— J'ai des amis en ville avec moi. L'un d'eux fête son anniversaire et...

— Une partie fine, observa le proxénète, blagueur.

— C'est cela. Kelly essaya de jouer les timides, mais son ton évoquait plutôt la gaucherie. L'erreur joua en sa faveur.

— Eh bien, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? De combien de jeunes femmes avez-vous besoin, monsieur ?

— Trois, peut-être quatre. Si on en parlait dehors ? Je prendrais bien l'air.

— Bien sûr. Le temps que je me lave les mains, d'accord ?

— Je vous attends devant la porte.

La rue était calme. Si animée que puisse être une ville comme La Nouvelle-Orléans, on était toutefois au milieu de la semaine et les trottoirs, sans être déserts, étaient loin d'être bondés. Kelly patienta, sans regarder vers l'entrée du bar, jusqu'à ce qu'il sente une tape amicale sur son épaule.

— Il n'y a pas de quoi être gêné. On aime tous s'amuser un peu, surtout quand on se retrouve loin de la maison, pas vrai, ça ?

— Je payerai rubis sur l'ongle, promit Kelly avec un sourire gêné.

Lamarck sourit, en homme du monde qu'il était, histoire de mettre à l'aise cet éleveur de poulets.

— Avec mes filles, il vaut mieux. Vous auriez besoin d'autre chose ?

Kelly toussota et fit quelques pas, désirant être suivi par Lamarck, ce qui se produisit.

— Eh bien, euh, peut-être quelqu'un pour nous aider à animer la fête, disons ?

— Je peux m'occuper de ça, également, dit Lamarck alors qu'ils s'approchaient d'une impasse.

— J'ai l'impression qu'on s'est déjà vus, il y a un an ou deux. Je me souviens surtout de la fille, en fait, elle s'appelait... Pam ? Ouais, Pam. Mince, des cheveux fauves.

— Oh, effectivement, elle était chouette. Elle n'est plus avec nous, dit Lamarck, d'un ton léger. Mais j'en ai des tas d'autres. J'ai une clientèle qui les apprécie jeunes et fraîches.

— Je n'en doute pas, dit Kelly en glissant la main derrière son dos. Elles marchent toutes au... à la... je veux dire, elles prennent toutes des trucs qui les...

— Des euphorisants, mec. Comme ça, elles sont toujours prêtes à faire la fête. Une dame doit savoir bien présenter. Lamarck s'arrêta à l'entrée de l'impasse, jeta un coup d'œil inquiet alentour, guettant peut-être le passage de flics, ce qui convenait parfaitement à Kelly. Il ne prit même pas la peine de regarder derrière lui le corridor sombre entre deux murs de brique nue ; mal éclairé, seulement occupé par des poubelles et des chats errants, il était ouvert à l'autre bout.

— Voyons voir. Quatre filles pour le reste de la soirée, dirons-nous, et quelqu'un pour aider à lancer la partie... cinq cents, ça devrait faire l'affaire. Mes filles ne sont pas données mais vous en aurez pour votre argent...

— Les deux mains bien en évidence, dit Kelly, levant le Colt automatique à trente centimètres de la poitrine de l'homme.

La première réaction de Lamarck fut de fanfaronner, incrédule.

— Eh, mec, c'est vraiment idiot de...

Le ton de Kelly était parfaitement professionnel.

— Discuter avec un pistolet, c'est encore plus idiot, mon gars. Tourne-toi, file dans l'impasse et avec un peu de pot, tu seras de retour au bar pour un dernier verre.

— Faut vraiment que t'aies besoin de fric pour tenter un truc aussi con, dit le proxénète en cherchant à prendre un ton menaçant.

— Ta liasse de biftons mérite qu'on meure pour elle ? demanda Kelly, sur un ton raisonnable. Lamarck pesa les chances et pivota pour entrer dans la ruelle sombre.

— Stop, lui dit Kelly au bout de cinquante mètres. Ils étaient encore derrière le mur aveugle du bar, ou peut-être d'un établissement similaire. Il passa le bras gauche autour du cou de l'homme et le plaqua contre les briques. Son regard scruta les deux côtés de la ruelle à trois reprises. Il guettait un bruit qui se détacherait de celui de la circulation ou du son distordu des amplis. Pour le moment, l'endroit était sûr et tranquille.

— File-moi ton arme... Tout doucement.

— J'ai pas d... Le claquement du chien qui se rabattait était terriblement assourdissant, si près de son oreille.

— Ai-je l'air stupide ?

— D'accord, d'accord, dit Lamarck, dont la voix avait perdu de son moelleux. Restons calme. C'est jamais que du fric.

— Voilà qui est parler intelligemment, approuva Kelly. Un petit automatique apparut. Kelly glissa l'index droit dans le pontet. Il était inutile de laisser des empreintes sur l'arme. Il prenait déjà assez de risques et s'il s'était montré prudent jusqu'ici, les dangers de son action étaient soudain devenus tout à fait concrets et notables. Le pistolet glissa gentiment dans sa poche de blazer.

— Voyons les biftons, maintenant.

— Ils sont là, mec. Lamarck commençait à perdre les pédales. C'était à la fois bien et pas bien, estima Kelly. Bien parce que c'était plaisant à voir. Pas bien parce qu'un homme paniqué avait tendance à faire des bêtises. Au lieu de se relaxer, Kelly au contraire se crispa encore plus.

— Merci, monsieur Lamarck, dit poliment Kelly, pour le calmer.

À cet instant précis, l'homme tressaillit, sa tête tourna de quelques centimètres, comme son esprit s'extrayait de la brume des six verres qu'il avait consommés ce soir.

— Attends une minute... t'as dit que tu connaissais Pam.

— Effectivement.

— Mais pourquoi... Il se tourna un peu plus pour découvrir un visage plongé dans les ténèbres, où seuls les yeux luisaient, humides de larmes, au milieu d'un visage d'un blanc livide.

— T'es un de ceux qui ont ruiné sa vie.

Le ton était outré :

— Eh, mec, c'est elle qu'est venue me trouver !

— Et tu l'as mise aux barbituriques pour qu'elle puisse mieux faire la fête, c'est ça ? demanda la voix désincarnée. Lamarck avait du mal à se souvenir maintenant à quoi ressemblait l'homme.

— C'était le *turf,* donc tu l'as rencontrée, et c'était un bon coup, pas vrai ?

— Sans aucun doute.

— J'aurais dû mieux l'entraîner et t'aurais pu l'avoir de nouveau au lieu de... était, t'as dit ?

— Elle est morte, lui dit Kelly, en plongeant la main dans sa poche. Quelqu'un l'a tuée.

— Et alors ? C'est pas moi ! Lamarck avait l'impression d'affronter un examen final, un test qui le dépassait, établi selon des règles dont il ignorait tout.

— Oui, je sais, dit Kelly en vissant le silencieux sur le pistolet. Lamarck réussit à l'entrevoir, ses yeux s'accoutumant à l'obscurité. Sa voix devint un couinement perçant.

— Alors, pourquoi tu fais ça ? dit l'homme, trop intrigué même pour hurler, trop paralysé par l'incongruité des dernières minutes, par le passage soudain de sa vie de la normalité confortable de son bar favori à sa fin, quinze mètres plus loin à peine, contre un mur de brique aveugle : il lui fallait une réponse. Quelque part, c'était plus important que d'essayer de s'échapper, tentative qu'il savait être vaine.

Kelly réfléchit à la question une seconde ou deux. Il aurait pu répondre bien des choses mais il n'était que juste, estima-t-il, de dire à l'homme la vérité tandis que le canon s'élevait rapide, définitif.

— Pour l'entraînement.

14

Leçons retenues

Le premier vol pour Washington National au départ de La Nouvelle-Orléans était trop bref pour la diffusion d'un film et Kelly avait déjà petit-déjeuné. Assis près de la fenêtre, il se décida pour un jus de fruits, pas mécontent que la cabine ne soit remplie qu'au tiers car, comme après chaque action de combat, il se repassait celle-ci dans le moindre détail. C'était une habitude qu'il avait prise chez les SEAL. Chacun de leurs exercices était suivi d'une réunion baptisée de termes différents au gré des divers commandants qu'il avait eus. « Critique de performance » semblait ici la dénomination la plus appropriée.

Sa première erreur avait été le produit d'un désir et d'un oubli. À trop vouloir voir Lamarck mourir dans le noir, il s'était tenu trop près, oubliant dans le même temps que les blessures à la tête provoquaient souvent des explosions d'hémoglobine. Il s'était bien écarté d'un bond, tel un gosse évitant une guêpe dans le jardin, mais il n'avait pas entièrement réussi à échapper à la gerbe sanglante. La bonne nouvelle était qu'il n'avait commis que cette seule erreur ; et son choix d'une tenue sombre avait atténué le danger. Les blessures de Lamarck avaient été immédiatement et définitivement fatales. Le proxénète s'était affalé comme une poupée de chiffon. Les deux vis que Kelly avait fixées dans des trous taraudés au sommet de son pistolet servaient à retenir un petit sac en toile qu'il avait cousu lui-même, sac qui avait recueilli les deux douilles, ne laissant aucun indice concret à la police qui viendrait enquêter sur les lieux du crime. Sa traque avait été menée avec succès : il n'avait été qu'un visage anonyme parmi tant d'autres dans un bar anonyme.

Le choix rapide du site pour l'élimination s'était également révélé judicieux. Il se rappelait avoir continué de s'enfoncer dans la ruelle, s'être à nouveau fondu parmi les passants pour

retrouver sa voiture garée un peu plus loin et regagner son motel. Là, il s'était changé, entassant la veste et le pantalon éclaboussés de sang, et, par précaution, son slip, au fond d'un sac de pressing en plastique, qu'il était allé déposer de l'autre côté de la rue dans le conteneur à ordures d'un supermarché. Si les vêtements étaient découverts, on pourrait toujours les prendre pour ceux d'un boucher maladroit. Il avait évité de rencontrer Lamarck à découvert. Le seul endroit éclairé où ils s'étaient parlé étaient les toilettes pour hommes du bar et là, la fortune – et la préparation – lui avait souri. Le trottoir qu'ils avaient arpenté était trop sombre et trop anonyme. Certes, un éventuel passant qui aurait reconnu Lamarck pourrait toujours fournir à un enquêteur une idée approximative de la taille de Kelly, mais guère plus. C'avait été un risque raisonnable à courir, estima Kelly, tout en contemplant, au-dessous de lui, les collines boisées du nord de l'Alabama. Apparemment, il s'était agi d'un vol à main armée, les mille quatre cent soixante-dix dollars en liquide du souteneur s'étant retrouvés planqués au fond de son sac. Le fric c'était toujours le fric, après tout, et ne pas l'avoir pris aurait révélé à la police qu'il y avait un autre motif derrière cette élimination en dehors d'un mobile aisément compréhensible et agréablement aléatoire. Il estimait avoir traité l'aspect matériel de l'événement – il n'arrivait pas à le considérer comme un crime – aussi proprement qu'il était possible.

L'aspect psychologique ? s'interrogea Kelly. Plus que tout, il avait mis ses nerfs à l'épreuve, l'élimination de Pierre Lamarck ayant été une sorte de répétition sur le terrain, et de ce côté-là, il s'était surpris lui-même. Cela faisait un certain nombre d'années qu'il n'avait pas été engagé au combat et il s'était plus ou moins attendu à une crise de tremblements après coup. Cela lui était arrivé plus d'une fois auparavant, mais même si sa démarche, en s'éloignant du corps de Lamarck, avait été légèrement empruntée, il avait géré son retrait avec l'espèce d'aplomb tendu qui avait marqué nombre de ses opérations au Viêt-Nam. Tant de souvenirs avaient alors surgi. Il pouvait dresser le catalogue des sensations familières qui lui étaient revenues, comme s'il visionnait un film d'instruction de son

cru : la perception sensorielle aiguisée, comme si sa peau avait été sablée, exposant chaque terminaison nerveuse ; l'ouïe, la vue, l'odorat également amplifiés. *J'étais si sacrément vivant à cet instant*, songea-t-il. Il y avait quelque chose de vaguement triste à l'idée que cela se soit produit en corrélation avec la fin d'une vie humaine mais Lamarck avait depuis longtemps perdu tout droit à la vie. Dans un univers de justice, un individu – Kelly ne pouvait simplement se résoudre à penser à lui comme à un *homme* – qui exploitait des jeunes filles sans défense ne méritait tout bonnement pas le privilège de respirer le même air que les autres êtres humains. Peut-être avait-il pris le mauvais virage, à cause d'une mère sans amour ou d'un père qui le battait. Peut-être avait-il été privé de relations, élevé dans la pauvreté, soumis à une éducation inadéquate. Mais tout cela, c'était l'affaire des psychiatres et des travailleurs sociaux. Lamarck avait agi de manière suffisamment normale pour fonctionner comme un individu normal au sein de sa communauté, et la seule question qui importait pour Kelly était de savoir si oui ou non il avait mené son existence en conformité avec son libre arbitre. Cela avait été manifestement le cas, et ceux qui agissent de manière incorrecte, avait-il depuis bien longtemps décidé, auraient dû envisager les conséquences possibles de leurs actes. Chacune des filles qu'il exploitait ainsi pouvait avoir un père, une mère, un frère, une sœur ou un amant révolté par leur exploitation. En étant conscient et ayant pris ce risque, Lamarck avait sciemment plus ou moins joué sa vie. *Et jouer, cela veut dire qu'il arrive qu'on perde*, se dit Kelly. Et si Lamarck n'avait pas évalué les risques avec suffisamment de précision, ce n'était pas son problème, n'est-ce pas ?

Non, dit-il au sol, douze mille mètres plus bas.

Et que ressentait-il au juste, lui ? Il soupesa un moment la question, appuyé contre le dossier, les yeux clos comme pour faire un somme. Une voix tranquille, sa conscience peut-être, lui disait qu'il *aurait dû* ressentir quelque chose, et il chercha au fond de lui une émotion sincère. Après plusieurs minutes de considération, il n'avait réussi à en trouver aucune. Ni sentiment de perte, ni chagrin, ni remords. Lamarck n'avait rien signifié pour lui et sans doute ce n'était pas une perte pour

grand monde. Peut-être que ses filles – Kelly en avait compté cinq au bar – se retrouveraient sans protecteur, mais peut-être que l'une d'elles saisirait l'occasion pour refaire sa vie. Improbable, certes, mais possible. C'était le réalisme qui soufflait à Kelly qu'il ne pouvait pas résoudre tous les problèmes de l'univers ; c'était l'idéalisme qui lui soufflait que son incapacité à le faire ne l'empêchait pas d'en rectifier au coup par coup les imperfections.

Mais tout cela l'éloignait de la question initiale : que ressentait-il vraiment devant l'élimination de Pierre Lamarck ? La seule réponse qu'il put trouver était : Rien. Le soulagement professionnel d'avoir réalisé une tâche difficile était différent de la satisfaction, indépendant de la nature de la tâche. En mettant un terme à la vie de Pierre Lamarck, il avait retiré un élément nuisible de la surface de la planète. Cela ne l'avait enrichi en rien – subtiliser l'argent n'avait été qu'une tactique, une mesure de camouflage, sûrement pas un objectif. Cela n'avait pas vengé la mort de Pam. Cela n'avait pas changé grand-chose. Cela avait été comme de marcher sur un insecte venimeux – vous le faisiez et vous poursuiviez votre route. Il n'allait pas chercher à se raconter autre chose mais sa conscience n'allait pas non plus le troubler, et cela lui suffisait pour l'heure. Sa petite expérience avait été un succès. Après toute sa préparation mentale et physique, il s'était révélé digne de la tâche qui l'attendait. Derrière ses paupières closes, l'esprit de Kelly se concentra sur la mission à venir. Ayant tué bien des hommes meilleurs que Pierre Lamarck, il pouvait dorénavant envisager avec confiance de tuer des hommes bien pires que le proxénète de La Nouvelle-Orléans.

*

Cette fois, c'était à leur tour de lui rendre visite, nota Greer avec satisfaction. Dans l'ensemble, l'hospitalité de la CIA était supérieure. Greer avait réservé des places de stationnement dans l'aire assignée aux visiteurs de marque – l'équivalent au Pentagone était toujours encombré et d'un emploi malaisé –, ainsi qu'une salle de conférence parfaitement isolée. Cas

Podulski se choisit judicieusement un siège tout au bout de la table, près de la buse de climatisation, là où la fumée de sa cigarette ne gênerait personne.

— Dutch, tu avais raison au sujet de ce garçon, dit Greer en lui tendant des copies dactylographiées des notes manuscrites qui lui étaient parvenues deux jours plus tôt.

— Quelqu'un aurait dû lui plaquer un revolver contre la tempe et l'enrôler de force à l'OCS. Il aurait été le genre d'aspirant que nous étions jadis.

Podulski étouffa un rire à l'autre bout de la table.

— Pas étonnant qu'il soit parti, remarqua-t-il avec une amertume enjouée.

— J'aurais quand même fait gaffe pour le braquer, observa Greer en riant lui aussi. J'ai passé une soirée entière dimanche dernier à éplucher sa bio. Ce type est quand même un allumé, dans son genre.

— Allumé ? protesta Maxwell avec une trace de désapprobation. Fougueux, tu veux dire, James ?

— Peut-être un compromis, estima Greer.

— Mettons une tête brûlée. Il a eu trois commandants et tous l'ont soutenu dans chacune de ses actions, excepté une seule.

— FLEUR EN PLASTIQUE ? Le commissaire politique qu'il a tué ?

— Affirmatif. Son lieutenant était furieux mais si ce dont il a dû être témoin est exact, tout au plus peut-on lui reprocher une erreur de jugement, vu la précipitation.

— J'ai lu le rapport, James. À sa place, je doute que j'aurais pu me retenir, dit Cas en levant les yeux de ses notes. Un pilote de chasse le restait toujours. Regarde-moi ça, même sa grammaire est bonne ! Malgré son accent, Podulski avait mis un point d'honneur à apprendre sa langue adoptive.

— Il a étudié chez les Jésuites, indiqua Greer. J'ai parcouru notre dossier d'évaluation interne pour CHEVILLE OUVRIÈRE. L'analyse de Kelly recoupe tous les points essentiels à quelques détails près.

— Qui s'est chargé de l'évaluation pour la CIA ? demanda Maxwell.

— Robert Ritter. Un spécialiste de l'Europe qu'ils ont fait revenir tout exprès. Un type bien, un peu crispé, mais qui sait se débrouiller sur le terrain.

— Agent opérationnel ?

— Tout à fait, acquiesça Greer. Il a même fait du bon boulot en poste à Budapest.

— Et pourquoi, demanda Podulski, ont-ils fait revenir un gars de l'autre bout de la maison pour surveiller l'opération CHEVILLE OUVRIÈRE ?

— Je crois que tu connais la réponse, Cas, observa Maxwell.

— Si VERT-BUIS est lancé, on aura besoin d'un de leurs agents. Obligé. On n'a pas l'énergie pour tout faire. Et nous étions bien d'accord là-dessus ? Greer parcourut la table d'un regard circulaire, recueillant des hochements de tête réticents. Podulski replongea le nez dans ses documents avant d'exprimer la pensée générale.

— Pouvons-nous nous fier à lui ?

— Ce n'est pas lui qui a brûlé CHEVILLE OUVRIÈRE. Cas, nous avons mis Jim Angleton là-dessus. C'était son idée d'embarquer Ritter dans l'opération. Je suis un petit nouveau ici, messieurs. Ritter connaît mieux que moi la bureaucratie. C'est un agent. Je ne suis qu'un analyste. Et il a le cœur du bon côté. Merde, il a bien failli perdre son boulot en protégeant un gars – il avait un agent infiltré au GRU et le moment était venu de le faire sortir. En haut lieu, les responsables n'appréciaient pas le moment choisi, avec les pourparlers de désarmement en cours, et ils lui dirent de s'abstenir. Ritter a fait sortir le gars malgré tout. Il s'avéra que son homme détenait des renseignements utiles aux Affaires étrangères, et c'est ce qui a sauvé la carrière de Ritter. Greer s'abstint d'ajouter que ça n'avait pas trop servi en revanche l'expert ès martinis, mais c'était un personnage dont la CIA pouvait aisément se passer.

— Fanfaronnade ? demanda Maxwell.

— Il n'a été que fidèle à son agent. C'est une chose que les gens d'ici ont parfois tendance à oublier, remarqua Greer.

L'amiral Podulski leva les yeux.

— M'a tout l'air d'être notre homme.

— Mets-le au courant, ordonna Maxwell. Mais dis-lui bien que si jamais je découvre qu'un civil dans la maison a bousillé nos chances de libérer ces hommes, je descendrai *personnellement* à Pax River, je sortirai *personnellement* un A-4 et j'irai *personnellement* arroser sa maison au napalm.

— Tu devrais plutôt me laisser faire, Dutch, ajouta Cas avec un sourire. J'ai toujours été plus doué pour larguer les trucs. Sans parler que j'ai six cents heures de vol aux commandes du Scooter.

Greer se demanda jusqu'à quel point c'était de l'humour.

— Et Kelly dans tout ça ? demanda Maxwell.

— Pour la CIA, son identité est « Clark », désormais. Si on veut le mettre dans le coup, on aurait plutôt intérêt à l'utiliser en tant que civil. Il n'arrivera jamais à oublier son grade d'officier marinier, alors qu'un civil n'a pas à se soucier de problèmes de galon.

— Procédons ainsi, dit Maxwell. À vrai dire, c'était bien pratique, de refiler à la CIA un officier de la marine habillé en civil mais toujours soumis à la discipline militaire.

— Bien compris, chef. Et si nous devons l'entraîner, où l'envoyons-nous ?

— Base des Marines de Quantico, répondit Maxwell. Le général Young est un vieux pote. Un aviateur. Il comprendra.

— Marty et moi, nous avons fait ensemble l'école de pilotes d'essai, expliqua Podulski. D'après ce que dit Kelly, on n'a pas besoin de tant d'hommes que ça. J'ai toujours estimé que CHEVILLE OUVRIÈRE avait des effectifs pléthoriques. Tu sais, si jamais on arrive au bout, il faudra lui obtenir sa Médaille.

— Chaque chose en son temps, Cas. Maxwell mit la question de côté, pour se retourner vers Greer qui se levait déjà.

— Tu nous préviens si jamais Angleton découvre quoi que ce soit ?

— Ça dépendra, promit Greer. Si la brebis galeuse est dans la maison, on lui mettra la main dessus. J'ai déjà péché avec lui. Il est capable de vous ferrer comme par magie une truite dans n'importe quelle rivière.

Après leur départ, il décida de rencontrer dans l'après-midi Robert Ritter. Cela signifiait de reporter le rendez-vous avec

Kelly, mais Ritter était plus important désormais, et si la mission était toujours urgente, elle n'était pas urgente à ce point.

*

Les aéroports sont bien utiles, avec leur anonymat bruissant et leurs cabines téléphoniques. Kelly composa son numéro en attendant que son sac apparaisse – il l'espérait – à l'endroit prévu.

— Greer, répondit la voix.

— Clark, répondit Kelly, en souriant intérieurement. Cela faisait tellement James Bond d'avoir un nom d'emprunt. Je suis à l'aérogare, monsieur. Voulez-vous toujours me voir cet après-midi ?

— Non. Je suis pris. Greer feuilleta son agenda. Mardi... quinze heures trente. Vous pouvez venir en voiture. Donnez-moi sa marque et son numéro d'immatriculation.

Kelly s'exécuta, malgré tout surpris de ce contretemps.

— Vous avez reçu mes notes, monsieur ?

— Oui, et vous avez fait du bon boulot, monsieur Clark. Nous en reparlerons mardi. Nous sommes très satisfaits de votre travail.

— Merci, monsieur.

— Eh bien, à mardi. On raccrocha.

— Et merci pour ça, également, dit Kelly après avoir raccroché à son tour. Vingt minutes plus tard, il avait récupéré son sac et se dirigeait vers sa voiture. Une petite heure après, il était de retour dans son appartement de Baltimore. C'était l'heure du déjeuner et il se prépara deux sandwiches qu'il fit passer avec du Coca-Cola. Il ne s'était pas rasé aujourd'hui et son poil dru faisait déjà une ombre sur son visage, constata-t-il dans la glace. Il décida de la garder. Il entra dans sa chambre pour une sieste prolongée.

*

Les entrepreneurs ne comprenaient pas trop bien à quoi rimait leur boulot, mais ils étaient payés. C'était tout ce qui les intéressait, en fait, vu qu'ils avaient leur famille à nourrir et les traites de leur maison à régler. Les bâtiments qu'ils venaient de construire étaient on ne peut plus spartiates : de simples blocs de béton nu, sans le moindre aménagement, et suivant des proportions bizarres, sans aucun rapport avec les traditions américaines, excepté pour les matériaux de construction. C'était comme si la forme et le plan des bâtiments avaient été copiés sur un manuel de construction étranger. Toutes les dimensions étaient en système métrique, releva un des ouvriers, même si les plans, comme il est de règle dans le bâtiment aux États-Unis, étaient établis en pieds et en pouces, d'où ces chiffres bizarres. Le boulot proprement dit n'avait rien eu de difficile, le site étant déjà déblayé à leur arrivée. Un certain nombre d'ouvriers étaient d'anciens soldats, la plupart de l'Armée de terre, mais il y avait également quelques ex-Marines, à la fois ravis et mal à l'aise de se retrouver dans cette immense base militaire au milieu des collines boisées du nord de la Virginie. Pendant le trajet jusqu'au site de construction, ils apercevaient les formations d'aspirants officiers courant sur les routes pour leur entraînement matinal. Tous ces brillants jeunes gens au crâne rasé, avait songé ce matin-là un ancien caporal du 1er régiment de Marines. Combien d'entre eux recevraient-ils leur feuille de route ? Combien seraient affectés là-bas ? Et combien en reviendraient plus tôt que prévu, expédiés dans des caisses d'acier ? Certes, c'était une chose qu'il ne pouvait prédire ou maîtriser, bien sûr. Il avait fait son temps en enfer et en était revenu sans une égratignure, un exploit somme toute remarquable pour un ancien bidasse qui avait entendu un peu trop souvent le claquement supersonique des balles de fusil. Avoir simplement survécu tenait déjà du miracle.

Les toitures étaient finies. Bientôt, il serait temps de quitter pour de bon le site, après trois petites semaines de boulot grassement payé. Mais des semaines de sept jours. Et avec pas mal d'heures supplémentaires à chaque journée de présence. Quelqu'un avait voulu que la construction soit rondement menée. Sans parler d'un certain nombre de trucs quand même

bizarres. Le parking, par exemple. Une aire goudronnée de cent emplacements. Quelqu'un était même en train de peindre les lignes blanches. Pour des bâtiments non aménagés ? Mais le plus curieux de tout, c'était le boulot actuel qu'il avait réussi à décrocher parce que le contremaître l'avait à la bonne. Une aire de jeux. Une grande balançoire. Un immense portique. Un bac à sable – il avait fallu une demi-benne pour le remplir. Le genre d'aménagements parmi lesquels gambaderait son gamin de deux ans quand il serait en âge de fréquenter le jardin d'enfants à l'école du comté de Fairfax. Mais c'étaient des éléments préfabriqués, qui nécessitaient un assemblage, et l'ancien Marine et les deux ouvriers qui l'aidaient étaient perdus au milieu des plans comme des pères jouant à quatre pattes dans leur jardin, pour savoir où allait tel ou tel boulon. Cela dit, ce n'était pas leur rôle de poser des questions, en bons ouvriers syndiqués du bâtiment travaillant sur contrat gouvernemental. D'ailleurs, il n'était pas question de saisir les rouages de la Machine verte. Le Corps opérait selon un plan que personne ne comprenait vraiment, et s'ils tenaient absolument à lui payer des heures supplémentaires pour ça, ma foi, ça ferait toujours une traite mensuelle de gagnée pour sa maison à chaque tranche de trois journées passées ici. Des boulots comme ça étaient peut-être dingues, mais il ne crachait pas sur le fric. Le seul inconvénient était la longueur du trajet. Peut-être qu'ils auraient un truc aussi cinglé à réaliser à Fort Belvoir, espérait-il, en finissant de poser le dernier agrès sur le portique. La base n'était qu'à une vingtaine de minutes de chez lui en voiture. Mais dans l'Armée, ils étaient un peu plus rationnels que chez les Marines. Valait mieux.

*

— Alors, quoi de neuf ? demanda Peter Henderson. Ils étaient en train de dîner à deux pas de la Colline. Deux vieilles connaissances, tous deux natifs de Nouvelle-Angleterre, l'un était diplômé de Harvard, l'autre de Brown, l'un était secrétaire-adjoint d'un sénateur, l'autre avait un poste mineur dans l'équipe gouvernementale.

— Ça ne change jamais, Peter, dit Wally Hicks, résigné. Les pourparlers de paix sont dans l'impasse. Nous continuons de tuer les leurs. Ils continuent de tuer les nôtres. Tu sais, je n'ai pas l'impression qu'on connaîtra la paix de notre vivant.

— Il le faut, Wally, dit Henderson en prenant son deuxième verre de bière.

— Si jamais... commença Hicks, lugubre.

Tous deux étaient en terminale dans une boîte privée, l'Andover Academy, en octobre 1962 ; amis proches et copains de dortoir, ils partageaient notes de cours et petites amies. Leur véritable majorité politique, ils l'avaient connue un mardi soir, toutefois, quand ils avaient vu le président de leur pays s'adresser, tendu, à la nation, sur l'écran noir et blanc de la salle de télévision du dortoir. Il y avait des missiles à Cuba, avaient-ils appris, une information suggérée par les journaux depuis déjà plusieurs jours, mais ces enfants étaient ceux de la génération cathodique et la réalité contemporaine leur arrivait en lignes horizontales sur un tube de verre. Pour l'un et l'autre, cela avait été une entrée surprenante, quoique un rien tardive, dans la réalité à laquelle leur coûteuse école privée aurait pourtant dû plus rapidement les préparer. Mais c'était une époque de grasse oisiveté pour la jeunesse américaine, d'autant que leurs familles privilégiées les isolaient encore plus du réel grâce aux avantages que leur offrait la fortune sans pour autant leur transmettre la sagesse de l'utiliser à bon escient.

L'idée, soudaine et scandaleuse, leur était alors apparue simultanément : tout cela pourrait un jour prendre fin. Une discussion nerveuse dans la chambre leur apporta une autre révélation : ils étaient littéralement encerclés par des Cibles. Boston au sud-est, la base aérienne de Westover au sud-ouest, deux autres bases du SAC, Pease et Loring, dans un rayon de cent cinquante kilomètres. Et la base navale de Portsmouth, qui abritait des sous-marins nucléaires. Si les missiles décollaient, ils ne survivraient pas ; ils seraient atteints par l'onde de choc ou par les retombées. Et ni l'un ni l'autre n'avait encore *baisé*. D'autres garçons du dortoir s'en vantaient – certains peut-être même à juste titre –, mais Peter et Wally ne se mentaient pas l'un à l'autre et aucun des deux n'avait décroché la timbale,

malgré des efforts louables et renouvelés. Comment était-il possible que l'univers oublie de prendre en compte leurs désirs personnels ? Ne faisaient-ils pas partie de l'élite ? Leur vie n'avait-elle donc aucune importance ?

Ce fut une nuit blanche et ce mardi d'octobre, Henderson et Hicks restèrent assis à veiller, chuchotant tous les deux, essayant d'appréhender un monde qui venait sans crier gare de basculer du confort au danger. Manifestement, il fallait qu'ils trouvent le moyen de changer le cours des choses. Après leur bac, même si chacun devait suivre une voie différente, Brown et Harvard n'étaient après tout séparés que par un bref trajet en voiture et leur amitié comme la mission qu'ils s'étaient assignée se poursuivirent et se renforcèrent. Tous deux avaient choisi de faire sciences politiques parce que c'était la filière idéale pour s'intégrer au système qui comptait réellement dans la société. Tous deux décrochèrent leur maîtrise et, plus important que tout, tous deux furent remarqués par des personnages influents – leurs parents les y aidèrent, en leur trouvant dans la fonction publique des postes qui leur éviteraient de servir sous les drapeaux. À l'époque, ils n'étaient pas encore trop vulnérables à la conscription et un simple coup de fil au bureaucrate idoine suffisait à régler la question.

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui l'un et l'autre avaient réussi, par la petite porte, à avoir leurs entrées à des postes sensibles, comme assistants de personnages importants. Leur rêve enivrant de parvenir à un rôle politique influent avant d'avoir atteint la trentaine s'était heurté au mur aveugle de la réalité mais, en fait, ils en étaient bien plus près qu'ils ne s'en doutaient vraiment. En filtrant les informations pour leurs chefs et en décidant de ce qui devait apparaître sur le bureau du maître, et dans quel ordre, ils avaient un effet concret sur le processus de décision ; et ils avaient également accès à un large éventail d'informations variées et sensibles. Le résultat était que, sous bien des aspects, ils en savaient plus que leurs supérieurs respectifs. Et cela, estimaient Hicks et Henderson, était idéal, parce qu'ils *comprenaient* souvent, eux, les choses importantes bien mieux... que leurs patrons. C'était tellement évident. La guerre, c'était *mal* et il convenait de l'éviter complètement, ou

quand ce n'était pas possible, d'en finir avec au plus tôt ; parce que la guerre supprimait des vies humaines et ça, c'était *très mal,* et parce que, une fois qu'on en aurait fini avec la guerre, les gens pourraient enfin apprendre à régler leurs différends pacifiquement. C'était d'une telle évidence que l'un et l'autre ne manquaient pas de s'étonner de voir tant de gens incapables de saisir la limpide clarté de la Vérité que l'un et l'autre avaient découverte au lycée.

En fait, il n'y avait qu'une seule différence entre eux. Faisant partie du personnel de la Maison Blanche, Hicks travaillait à l'intérieur du système. Mais il partageait tout avec son ancien copain de classe, ce qui était idéal, vu que tous deux possédaient des autorisations d'accès aux dossiers classées Secrets d'État – et d'ailleurs, il avait besoin de confronter ses informations avec un esprit compétent qu'il comprenait et auquel il se fiait.

Hicks ne savait pas que son ami Henderson avait franchi un pas de plus. S'il ne pouvait changer la politique du gouvernement de l'intérieur, Henderson avait décidé durant les Journées de Rage suivant l'incursion au Cambodge, qu'il devait recourir à une aide extérieure – un organisme extérieur qui pourrait l'aider à entraver les actions gouvernementales qui mettaient le monde en danger. Il y en avait d'autres de par le monde qui partageaient son aversion pour la guerre, des gens conscients qu'on ne pouvait forcer les peuples à accepter une forme de gouvernement qu'ils ne désiraient pas vraiment. Le premier contact avait eu lieu à Harvard, un ami dans le mouvement pacifiste. Aujourd'hui, il communiquait avec quelqu'un d'autre. Il aurait dû partager l'information avec son ami, se disait-il, mais le moment n'était pas franchement propice. Wally risquait de ne pas comprendre encore.

— ... il le faut, et ça arrivera, répéta Henderson, en faisant signe à la serveuse pour une nouvelle tournée. La guerre se terminera. On s'en ira. Le Viêt-Nam aura le gouvernement qu'il désire. Nous aurons perdu une guerre et ce sera une bonne chose pour notre pays. Nous en tirerons la leçon. Nous apprendrons les limites de notre puissance. Nous apprendrons à vivre et laisser vivre, et nous pourrons alors donner une chance à la paix.

*

Kelly se réveilla après cinq heures. Les événements de la veille l'avaient laissé plus crevé qu'il ne l'aurait cru et, en outre, les voyages l'épuisaient toujours. Mais il n'était plus fatigué, à présent. Avec onze heures de sommeil au total, il se sentait parfaitement alerte et reposé. Se regardant dans le miroir, il vit une barbe fournie de près de deux jours. Parfait. Puis il choisit ses vêtements. Sombres, amples, et élimés. Il avait porté tout le paquet à la buanderie et lavé le tout à l'eau chaude en forçant sur l'eau de Javel pour user le tissu, déteindre les couleurs et rendre des habits déjà bien fatigués encore moins présentables. Des chaussettes de sport blanches usées et une vieille paire de tennis complétaient le tableau, même si elles étaient plus confortables que leur état ne le laissait paraître. La chemise était trop grande et très longue, ce qui convenait à son objectif. La métamorphose était achevée par une perruque brune faite d'épais cheveux asiatiques, pas trop longs. Il la mit sous le robinet d'eau chaude pour bien la détremper, puis la brossa pour lui donner délibérément un aspect négligé. Il faudrait également qu'il trouve un moyen pour qu'elle pue.

La nature lui fournit encore une fois une couverture supplémentaire. Les orages du soir grondaient dans le ciel, accompagnés de bourrasques de vent chargées de feuilles et de pluie qui le fouettèrent le temps qu'il rejoigne sa Volkswagen. Dix minutes plus tard, il se garait près d'un marchand de liqueur du quartier, chez qui il acheta une bouteille de mauvais vin blanc qu'il dissimula en partie dans un sac en papier. Il retira la capsule et déversa la moitié du contenu dans le caniveau. Il était temps à présent de se mettre en route.

L'endroit paraissait entièrement différent, désormais, nota Kelly. Ce n'était plus un quartier qu'il pouvait traverser sans encombre, conscient ou non de ses dangers.

Dorénavant, c'était un lieu où il recherchait les dangers. Il dépassa l'endroit où il avait conduit Billy et sa Roadrunner, tournant pour voir si les traces de pneus étaient toujours

visibles sur la chaussée – elles ne l'étaient plus. Il hocha la tête. C'était du passé, et seul le futur occupait ses pensées.

Au Viêt-Nam, il avait toujours paru exister un rideau d'arbres, un point où l'on quittait le terrain découvert d'un champ ou d'une zone cultivée pour entrer dans la jungle, et mentalement, on l'associait à la fin de la sécurité et au début du danger parce que Charlie vivait dans les bois. Cela se passait uniquement dans la tête, la frontière était plus imaginaire que réelle, mais en considérant les alentours, il eut la même impression. Sauf que cette fois-ci, il ne marchait pas avec cinq ou dix camarades vêtus comme lui d'une tenue de combat camouflée. Il franchissait la frontière au volant d'une bagnole piquetée de rouille. Il accéléra et, d'un coup, Kelly se retrouva dans la jungle, et de nouveau en pleine guerre.

Il trouva une place pour se garer entre des voitures aussi décrépites que la sienne, et descendit rapidement, comme naguère il aurait évacué au pas de course la ZA d'un hélicoptère que l'ennemi risquait de surprendre, pour se diriger vers une impasse encombrée de détritus et de plusieurs appareils électroménagers au rebut. Tous ses sens étaient en alerte à présent. Kelly était déjà en nage et c'était tant mieux. Il voulait transpirer et puer. Il prit une gorgée de pinard et s'en gargarisa puis la laissa couler sur son menton, son cou et ses vêtements. Se penchant vivement, il prit une poignée de terre, et s'en tartina les mains, les avant-bras et un peu le visage. Réflexion faite, il rajouta quelques cheveux tombés de sa perruque et lorsqu'il sortit à l'autre bout de la ruelle, il était devenu un ivrogne de plus, un de ces clochards qui hantaient le quartier en plus grand nombre que les dealers de came. Il adapta sa démarche, ralentit le pas et prit un style délibérément négligé, tandis que ses yeux scrutaient les alentours à la recherche d'un bon perchoir. Cela n'avait rien de difficile. Plusieurs immeubles du secteur étaient abandonnés et il suffisait d'en trouver un jouissant d'une bonne vue. Cela lui prit une demi-heure. Il arrêta son choix sur une maison d'angle avec des baies vitrées à l'étage. Kelly entra par la porte de service. Il faillit sauter en l'air en découvrant deux rats dans les décombres de ce qui, quelques années plus tôt, était encore une cuisine. *Putain de rats !* C'était

idiot d'en avoir peur, mais il détestait leurs petits yeux noirs, leur poil lépreux et leur queue nue.

— Merde ! dit-il dans un souffle. Pourquoi n'y avait-il pas songé ? Tout le monde avait une peur panique de quelque chose : les araignées, les serpents, ou les immeubles de grande hauteur. Pour Kelly, c'étaient les rats. Il se dirigea vers la porte, prenant soin de garder ses distances. Les rats le regardèrent sans broncher, s'écartant un peu, mais moins terrorisés par lui qu'il ne l'était par eux. « Bordel ! » l'entendirent-ils murmurer, avant de les laisser à leur repas.

Il poursuivit son chemin, en colère. Kelly se fraya un passage dans l'escalier privé de rampe et trouva la chambre d'angle avec les baies vitrées, furieux contre lui pour s'être laissé si stupidement distraire, comme un couard, par de simples rats. N'avait-il pas une arme parfaite pour leur régler leur compte ? Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Qu'ils allaient se rassembler en bataillons pour un assaut en vagues de rongeurs ? Cette dernière idée fit naître sur ses traits un sourire embarrassé dans l'obscurité de la chambre. Il alla se poster près de la baie vitrée, pour évaluer son champ visuel et sa propre visibilité. Les vitres étaient sales et fendillées. Certains carreaux manquaient même entièrement, mais chaque fenêtre avait un large appui sur lequel il pouvait s'asseoir à l'aise et la disposition de l'immeuble à l'angle de deux rues lui procurait une vue en enfilade sur les quatre points cardinaux puisque dans ce quartier, les voies étaient tracées selon un plan orthogonal précisément aligné nord-sud, est-ouest. Les rues n'étaient pas suffisamment éclairées pour que les passants en dessous puissent voir à l'intérieur de l'immeuble. Avec ses vieux habits de couleur sombre, perdu dans cette maison vide et délabrée, Kelly était invisible. Il sortit une petite paire de jumelles et commença sa reconnaissance.

Sa première tâche était de se familiariser avec l'environnement. Les averses passèrent, laissant une atmosphère humide qui ponctuait la nuit de petits globes de lumière piquetés d'insectes volants attirés vers leur perte par l'éclat des réverbères. La température était encore tiède, peut-être une quinzaine de degrés, elle ne descendait que lentement

et Kelly transpirait un peu. Sa première analyse de la situation fut qu'il aurait dû apporter de l'eau à boire. Bon, il pouvait toujours rectifier cela à l'avenir, et il n'avait pas vraiment besoin de se désaltérer avant plusieurs heures. Il avait pensé à prendre du chewing-gum et cela l'aida un peu. Les bruits montant de la rue étaient curieux. Dans la jungle, il avait entendu le pépiement des insectes, les appels des oiseaux, les battements d'ailes des chauves-souris. Ici, c'étaient des bruits de moteurs, proches ou lointains, un crissement de freins à l'occasion, des conversations, bruyantes ou assourdies, des aboiements de chiens, le fracas de poubelles métalliques, autant d'éléments qu'il analysait tout en observant le site à la jumelle et en envisageant son programme de la soirée.

Vendredi soir, le début du week-end, et les gens faisaient leurs emplettes. La nuit s'annonçait fructueuse pour le petit commerce. Il crut reconnaître un dealer à un pâté de maisons et demi plus loin. Vingt ans, guère plus. Une vingtaine de minutes d'observation lui donnèrent un portrait assez précis du dealer et du « lieutenant » qui l'assistait. L'un comme l'autre évoluaient avec l'aisance née de l'expérience et de l'assurance de soi sur son propre terrain, et Kelly se demanda s'ils avaient dû se battre pour remporter la place ou pour la défendre. Les deux, peut-être. Ils avaient un commerce florissant, peut-être une clientèle régulière, estima-t-il en regardant les deux hommes s'approcher d'une voiture d'importation, plaisanter avec le chauffeur et son passager avant de procéder à l'échange, suivi d'une poignée de main et d'un petit salut. Tous deux avaient à peu près la même taille et la même carrure et il décida de les baptiser Archie et Tête-de-cruche.

Seigneur, quel innocent je faisais, se dit Kelly en observant une autre rue. Il se rappela le connard qu'ils avaient surpris à fumer de l'herbe au 3e SOG – juste après être partis en mission. C'était le groupe de Kelly, c'était l'un de ses hommes, et même s'il n'était qu'un bleu tout juste sorti de l'école des commandos, ce n'était absolument pas une excuse. L'ayant pris à part, il lui avait expliqué sur un ton raisonnable mais ferme que se présenter sur le terrain sans être à cent pour cent de ses moyens pouvait signifier la mort pour l'ensemble du groupe. « Eh mec,

c'est cool. Je sais ce que je fais » n'avait pas été une réponse particulièrement intelligente et trente secondes plus tard, un autre de ses hommes avait estimé nécessaire de séparer Kelly et celui qui était déjà un ex-membre du groupe ; le gars devait partir le lendemain, et on ne l'avait jamais revu.

Et cela avait été le seul cas d'usage de drogue dans toute l'unité, pour autant qu'il sache. Certes, en dehors du service, ils se pintaient à la bière et quand Kelly et deux autres soldats s'étaient envolés pour Taiwan en permission, leur virée n'avait pas été sans analogie avec un véritable séisme ambulant de délire éthylique. Mais Kelly croyait sincèrement que ce n'était pas pareil, assez aveugle pour ne pas voir qu'il s'agissait là de deux poids deux mesures. Mais ils ne buvaient pas non plus de bière avant de partir dans la brousse. Simple question de bon sens. Et aussi de moral pour l'équipe. Kelly ne connaissait en fait aucune unité d'élite qui eût été confrontée à un problème de drogue. Le problème – et il était tout à fait sérieux, avait-il cru savoir – était circonscrit aux REMF, les réservistes, et aux unités d'appelés composées de jeunes hommes dont la présence au Viêt-Nam était encore moins volontaire que la sienne et dont les officiers avaient été incapables de résoudre la question, soit par inaptitude personnelle, soit parce qu'ils partageaient en partie leurs sentiments.

Quelle qu'en soit la cause, le fait que Kelly ait à peine songé au problème de la consommation de drogue était à la fois logique et absurde. Mais là n'était plus la question. Si tardive qu'ait été sa prise de conscience de celui-ci, il en avait l'illustration sous les yeux.

Au bout d'une troisième rue, il avisa un revendeur isolé qui n'avait ni envie ni besoin d'un lieutenant. À moins simplement, qu'il n'en ait pas. Il portait une chemise à carreaux et avait sa clientèle attitrée. Kelly décida de l'appeler Charlie Brown. Au cours des cinq heures suivantes, il repéra et identifia trois autres circuits de distribution à l'œuvre dans son champ visuel. Puis le processus de sélection commença. Archie et Tête-de-cruche semblaient les plus actifs mais ils restaient dans la ligne de mire des deux autres. Charlie Brown semblait avoir son pâté de maisons pour lui tout seul, mais il y avait un arrêt de bus à

quelques mètres seulement. Dagobert était posté juste en vis-à-vis du Magicien, sur le trottoir d'en face. Tous deux avaient des lieutenants, ce qui résolvait la question. Gros Bob dépassait en carrure Kelly et son lieutenant était encore plus costaud. C'était un défi. Kelly ne cherchait pas vraiment les défis – pas encore.

Il faut que je trouve un plan précis du quartier et que je le mémorise. En le divisant en secteurs distincts, songea Kelly. *Il faudra repérer les lignes d'autobus, les postes de police. Relever les heures des rondes. Le circuit des patrouilles. Il faut que je m'imprègne de ce quartier, un rayon de dix pâtés de maisons devrait suffire. Ne jamais garer la voiture deux fois de suite au même endroit, et même jamais à un emplacement en vue du précédent.*

On ne peut chasser dans une zone précise qu'une seule fois. Cela veut dire qu'il faut choisir sa cible avec soin. Aucun mouvement dans la rue, sauf dans le noir. Se munir d'une arme de secours... pas une arme à feu... un couteau, un bon. De deux bouts de corde ou de fil électrique. Des gants, en caoutchouc, comme ceux qu'emploient les femmes pour la vaisselle. Porter une autre veste, genre saharienne, un truc avec des poches – non, un truc avec des poches intérieures. Une bouteille d'eau. De quoi manger, des barres chocolatées, pour l'énergie. D'autres tablettes de chewing-gum... du bubble-gum, peut-être ? réfléchit Kelly, se permettant de perdre un peu son sérieux. Il consulta sa montre : trois heures vingt.

L'activité ralentissait en dessous. Le Magicien, et son numéro deux quittèrent leur bout de trottoir pour disparaître au coin d'une rue. Dagobert les imita bientôt, pour monter dans sa voiture conduite par son lieutenant. Charlie avait disparu lorsqu'il regarda de nouveau. Ce qui laissait Archie avec Tête-de-cruche au sud, et Gros Bob à l'ouest, l'un comme l'autre n'effectuant que des ventes sporadiques, bien qu'en majorité à des clients plutôt aisés. Kelly poursuivit encore une heure sa surveillance, jusqu'à ce que Arch et Cruche décident de laisser tomber pour ce soir... et ils disparurent plutôt vite, estima Kelly, sans trop savoir comment ils avaient procédé. Encore un point à vérifier. Il était raide quand il se leva et il en prit également bonne note. Il ne fallait pas qu'il reste assis trop longtemps. Ses

yeux accoutumés à l'obscurité scrutaient l'escalier tandis qu'il descendait, le plus silencieusement possible, car il y avait de l'activité dans l'immeuble voisin. Par chance, les rats étaient partis eux aussi. Kelly jeta un œil par la porte de derrière et, constatant que le passage était désert, il sortit, reprenant sa démarche d'ivrogne. Dix minutes plus tard, sa voiture était en vue. Parvenu à cinquante mètres, il se rendit compte qu'il l'avait inconsidérément garée à proximité d'un réverbère. C'était une erreur à ne pas répéter, se reprocha-t-il, en avançant d'un pas lent et mal assuré jusqu'à ce qu'il se trouve à moins d'une longueur de voiture. Puis, après avoir vérifié que la rue était bien déserte de chaque côté, il monta rapidement, mit le moteur en route et démarra. Il n'alluma ses phares qu'après le second carrefour où il prit à gauche pour réintégrer le large corridor vide, laissant derrière lui cette jungle pas si imaginaire et filant vers le nord en direction de son appartement.

Dans le confort et la sécurité retrouvée de sa voiture, il révisa ce qu'il avait vu ces neuf dernières heures. Les dealers étaient tous fumeurs, allumant leurs cigarettes apparemment avec des briquets Zippo dont la flamme brillante devait altérer leur vision nocturne. Plus la nuit avançait, plus l'activité diminuait et plus ils semblaient devenir négligents. Ils étaient humains. La fatigue les prenait. Certains restaient plus longtemps que d'autres. Tout ce qu'il avait vu était utile et important. C'était dans leur façon d'opérer, et surtout dans leurs différences, que résidait leur vulnérabilité.

La nuit avait été agréable, considéra Kelly, en passant devant le stade de base-ball municipal pour prendre à gauche Loch Raven Boulevard, se relaxant enfin. Il songea même à boire une gorgée de vin mais ce n'était pas le moment de se laisser aller à de mauvaises habitudes. Il ôta sa perruque, épongea la transpiration qu'elle avait provoquée. Bon Dieu, ce qu'il avait soif.

Il put satisfaire ce besoin dix minutes plus tard, après avoir garé sa voiture à son emplacement habituel et regagné tranquillement à pied son appartement. Il considéra la douche avec envie, il avait besoin de se sentir enfin propre après ces heures au milieu de la crasse, du sordide et... des rats. Cette

dernière image le fit frissonner. *Putains de rats,* songea-t-il en se remplissant un grand verre de cubes de glace avant d'y ajouter de l'eau du robinet. Il le fit suivre de plusieurs autres, tout en se déshabillant de sa main libre. Le souffle de la climatisation était merveilleusement agréable et il resta planté devant l'appareil mural, laissant l'air glacé baigner son corps. Tout ce temps, il n'avait pas éprouvé l'envie d'uriner. Il faudrait qu'il emporte de l'eau sur lui, désormais. Kelly sortit du réfrigérateur un sachet de viande froide et se confectionna deux gros sandwiches qu'il fit passer avec encore un demi-litre d'eau glacée.

Ce que j'ai envie d'une douche, se répéta-t-il. Mais il ne pouvait se le permettre. Il allait falloir qu'il s'habitue à cette impression d'être comme entièrement recouvert d'une pellicule de plastique gluant. Il allait falloir qu'il apprenne à l'aimer, à l'entretenir, car une partie de sa sécurité personnelle en dépendait. La crasse et l'odeur faisaient partie du déguisement. Son apparence et sa puanteur devaient amener les gens à détourner les yeux, à éviter de trop s'approcher. Plus question d'être une personne. Il devait devenir une créature de la rue qu'on esquivait. Invisible. La barbe s'était encore assombrie, constata-t-il dans la glace avant d'entrer dans la chambre et sa dernière décision fut de dormir par terre. Il ne pouvait pas salir ses draps neufs.

15

Travaux pratiques

L'enfer se déclencha brusquement à onze heures du matin, même si le colonel Zacharias n'avait aucun moyen de savoir l'heure. Le soleil tropical donnait toujours l'impression d'être à la verticale, implacable. Même dans sa cellule sans fenêtre, il était impossible d'y échapper, pas plus qu'il ne pouvait échapper aux insectes qui semblaient pulluler dans cette chaleur. Il se demanda comment quoi que ce soit pouvait prospérer dans un endroit pareil, mais apparemment ce n'étaient que des trucs acharnés à l'écœurer ou le blesser, et cela semblait une définition de l'enfer bien plus concise que tout ce qu'on avait pu lui seriner dans les temples de son enfance. Zacharias avait été entraîné en vue d'une capture possible. Il avait suivi les cours de survie, d'esquive, de résistance et d'évasion, ce qu'on appelait l'École de SERE. C'était une formation obligatoire pour tout aviateur de métier et c'était bien évidemment ce qu'on détestait le plus chez les militaires parce que cela impliquait pour les gradés, par ailleurs dorlotés, de l'Aviation et de l'Aéronavale, de faire des trucs devant lesquels même les instructeurs des Marines auraient tiqué – des trucs qui étaient, dans tout autre contexte, passibles de la cour martiale suivie d'une long séjour disciplinaire à Leavensworth ou à Portsmouth. L'expérience pour Zacharias, comme pour beaucoup d'autres, avait été de celles qu'on répugne à renouveler. Mais s'il se retrouvait dans la situation actuelle, ce n'était pas non plus de son plein gré, pas vrai ? Et il ne faisait que répéter l'instruction de l'École de SERE.

Il avait envisagé sa capture avec une certaine distanciation. Ce n'était pas le genre d'expérience que vous pouviez réellement ignorer une fois que vous aviez entendu l'horrible crissement électronique désespéré des appels radio de détresse, et vu les parachutes, et tenté d'organiser une RESCAP, une opération de

sauvetage-récupération, avec l'espoir de voir le Bon Géant vert se ramener depuis sa base au Laos à moins que ce ne soit une des « Grosses Mères » de la Marine, fonçant depuis la côte, pour reprendre les surnoms que donnaient les marsouins aux hélicoptères de secours. Zacharias avait vu ces opérations réussir mais encore plus souvent il les avait vues échouer. Il avait entendu les cris paniques et tragiquement inhumains des aviateurs sur le point d'être capturés : « Tirez-moi d'ici », avait hurlé un commandant avant qu'une autre voix ne se fasse entendre à la radio, crachant avec mépris des mots qu'aucun d'eux ne pouvait comprendre mais qu'ils avaient compris quand même, emplis d'amertume et de rage meurtrière. Les équipages de récupération de l'Armée et de la Navy avaient fait leur possible, et même si Zacharias était un Mormon et n'avait jamais touché une goutte d'alcool de sa vie, il avait acheté à ces équipages d'hélico largement de quoi rétamer un escadron entier de Marines, par gratitude et respect pour leur bravoure, car c'était ainsi qu'on exprimait son admiration au sein de la communauté des guerriers.

Mais comme tous les autres membres de cette communauté, il n'avait jamais vraiment cru qu'il puisse être capturé. La mort, tel était le risque et le destin probable auquel il avait songé. Zacharias avait été Roi des Fouines. Il avait contribué à inventer cette branche de la profession. Avec son intelligence et ses superbes qualités de pilote, il avait créé la doctrine et l'avait validée dans les airs. Il avait glissé son F-105 au milieu du réseau antiaérien le plus concentré qu'on ait jamais mis en œuvre, recherchant même délibérément les armes les plus dangereuses, et utilisant son expérience et son intelligence pour les affronter en duel, opposant la tactique à la tactique, le talent au talent, les excitant, les défiant, les appâtant dans ce qui était devenu la plus grisante des compétitions qu'un homme ait connue, une partie d'échecs jouée en trois dimensions aux alentours de Mach 1, avec d'un côté, lui et son Thud biplace et en face, les servants des radars et des lance-missiles de construction soviétique. Comme pour la mangouste face au cobra, il s'agissait d'une vendetta bien particulière qui se rejouait pour de bon chaque jour et, avec son orgueil et son

talent, il avait cru qu'il gagnerait ou, dans le pire des cas, rencontrerait son destin sous la forme d'un nuage noir et jaune qui signifierait une mort digne d'un véritable aviateur : immédiate, spectaculaire et éthérée.

Il ne s'était jamais pris pour un homme particulièrement courageux. Il avait sa foi. S'il devait trouver la mort dans les airs, alors il pouvait envisager de contempler Dieu en face, plein d'humilité, de sa position modeste, sans rougir de la vie qu'il avait vécue car Robin Zacharias était un juste, qui n'avait quasiment jamais dévié du chemin de la vertu. Il était un ami apprécié de ses camarades, un chef consciencieux attentif aux besoins de ses hommes ; un honnête père de famille aux enfants vigoureux, brillants et fiers ; d'abord et avant tout, il était un Ancien dans son église qui versait la dîme de sa solde d'Aviateur, comme l'exigeait sa position au sein de l'Église de Jésus-Christ des Saints du Dernier Jour. Pour toutes ces raisons, il n'avait jamais redouté la mort. Ce qui l'attendait par-delà le tombeau était une chose dont il envisageait avec confiance la réalité. C'était sa vie qui était incertaine et sa vie actuelle était la plus incertaine qu'il ait jamais connue ; or, même une foi bien ancrée comme la sienne avait des limites imposées par le corps qui l'abritait. C'était une réalité qu'il n'arrivait pas vraiment à comprendre ou, quelque part, à laquelle il ne croyait pas vraiment. Sa foi, lui avait dit le colonel, devait être capable de le soutenir dans n'importe quelle épreuve. Était. Devrait. Était, avait-il appris, enfant, de ses maîtres. Mais ces leçons avaient été enseignées dans le confort de la classe au pied des monts Wasatch, par des maîtres en chemise blanche et cravate impeccables, qui tenaient leur manuel et s'exprimaient avec la confiance issue de l'histoire de leur Église et de ses fidèles.

C'est différent ici, Zacharias entendit lui seriner la petite voix, essayant de l'ignorer, faisant tout son possible pour ne pas la croire, car la croire c'était contredire sa foi, et cette contradiction était la seule chose que son esprit ne pouvait se permettre. Joseph Smith était mort pour sa foi, assassiné dans l'Illinois. D'autres avaient fait de même. L'histoire du judaïsme et de la chrétienté était pleine de noms de martyrs – des *héros*

pour Robin Zacharias car c'était le terme employé dans son milieu professionnel – qui avaient subi la torture aux mains des Romains ou d'autres et qui étaient morts avec le nom de Dieu sur les lèvres.

Mais ils n'ont pas souffert aussi longtemps que toi, remarqua la petite voix. Quelques heures. Les brèves minutes d'enfer du bûcher, un jour ou deux, peut-être, cloué sur la croix. C'était une chose ; on pouvait en envisager la fin et quand vous saviez ce qui vous attendait ensuite, alors vous pouviez vous concentrer dessus. Mais pour voir par-delà la fin, encore fallait-il savoir *où* elle se trouvait.

Robin Zacharias était seul. Certes, il y en avait d'autres ici. Il avait surpris des regards mais il n'y avait aucune communication. Il avait essayé le Morse en tapant aux murs mais jamais personne ne répondait. Où que soient retenus les autres, ils étaient trop loin, ou la disposition du bâtiment empêchait la transmission, ou bien son ouïe était défectueuse. Il ne pouvait partager ses pensées avec personne et même la prière avait ses limites pour un esprit d'une intelligence comme la sienne. Il craignait de prier pour sa délivrance – une idée qu'il n'était même pas capable d'admettre car c'eût été admettre en même temps que sa foi avait été en quelque sorte ébranlée, et c'était une chose qu'il ne pouvait tolérer ; en même temps, il savait, quelque part, qu'en ne priant pas pour sa délivrance, il admettait quelque chose, par omission : que si, après avoir prié un certain temps, la délivrance n'était toujours pas intervenue, alors sa foi pouvait commencer à mourir, et avec elle son âme. Pour Robin Zacharias, c'était ainsi que commençait le désespoir, non à la suite d'une réflexion mais de sa réticence à implorer son Dieu pour une chose qui pouvait ne pas advenir.

Il ne pouvait connaître le reste. Les privations alimentaires, l'isolement si particulièrement douloureux pour un homme de son intelligence, et la peur dévorante de la douleur, car même la foi ne pouvait supprimer la douleur, et tous les hommes connaissaient cette peur. De même que lorsqu'un homme porte un lourd fardeau, si fort soit-il, sa force était limitée quand la gravité ne l'était pas. La force corporelle était simple à comprendre, mais obnubilé par l'orgueil et la droiture que lui

donnait sa foi, il avait omis d'envisager que le physique influait sur le psychologique, aussi sûrement que la gravité mais bien plus insidieusement. Il interprétait l'épuisement mental qui le brisait comme une faiblesse attribuable à ce qui était censé ne jamais céder, et il ne se reprochait rien moins que d'être humain. La consultation d'un autre Ancien aurait pu rectifier tout cela, mais ce n'était pas possible et en se refusant ainsi l'issue de secours qui eût été simplement d'admettre son humaine fragilité, Zacharias s'enfonçait de plus en plus dans un piège de sa propre invention, aidé et encouragé par ceux qui voulaient le détruire, corps et âme.

C'est alors que les choses empirèrent. La porte de sa cellule s'ouvrit. Deux Vietnamiens en uniforme kaki le contemplèrent comme s'il était une tache maculant le sol de leur pays. Zacharias savait la raison de leur présence ici. Il essaya de les affronter avec courage. Ils le prirent chacun par un bras pour le conduire dans une pièce plus grande, suivis d'un troisième homme armé d'un fusil – mais avant qu'il ait franchi le seuil de la cellule, ce dernier lui enfonça violemment le canon de son arme dans les reins, juste à l'endroit qui était toujours sensible, neuf mois après son éjection en catastrophe, et la douleur lui coupa le souffle. Les Viêts ne manifestèrent pas de plaisir devant son inconfort. Ils ne posaient pas de question. Zacharias n'arrivait pas à discerner un plan quelconque dans leurs sévices, ce n'était que l'agression physique de cinq hommes opérant en même temps ; il savait que toute résistance signifiait la mort et s'il désirait que sa captivité s'achève, rechercher la mort dans ces conditions eût été assimilable à un suicide, et il n'en était pas question.

Peu importait. En l'espace de quelques secondes, il avait perdu toute capacité d'agir, et il s'effondra simplement sur le sol de béton raboteux, sentant les coups de poing et de pied, et la douleur qui s'accumulait comme les chiffres sur une feuille comptable ; les muscles paralysés par la souffrance, incapable de mouvoir un de ses membres de plus de quelques centimètres, il souhaitait que cela cesse, tout en sachant que cela ne cesserait jamais. Et par-dessus tout cela, il entendait maintenant le caquètement de leurs voix, comme des chacals, des démons qui

le tourmentaient parce qu'il était un des justes et qu'ils avaient réussi à mettre la main sur lui, et ça continuait, continuait, continuait...

Un cri brutal transperça le mur épais de sa catatonie. Un dernier coup de pied lancé sans grande conviction l'atteignit à la poitrine et puis il vit leurs bottes reculer. Du coin de l'œil, il les vit tous se tourner, craintifs, vers la porte et l'origine du bruit. Un dernier beuglement et ils détalèrent en hâte. La voix changea. C'était la voix... *d'un Blanc ?* Comment le savait-il ? Des mains vigoureuses le relevèrent, l'assirent contre le mur, et le visage lui apparut. Grichanov.

— Mon Dieu, dit le Russe ; ses joues pâles étaient rouges de colère. Il se retourna et hurla quelque chose dans un vietnamien étrangement accentué. Instantanément, une gourde apparut dont il déversa le contenu sur le visage de l'Américain. Puis il hurla autre chose et Zacharias entendit la porte se refermer.

— Buvez, Robin, buvez ceci. Il porta aux lèvres de l'Américain une petite flasque métallique qu'il inclina.

Zacharias but une lampée, si vite que le liquide était dans son estomac avant qu'il ait relevé le goût acide de la vodka. Scandalisé, il leva la main pour essayer de la repousser.

— Je ne peux pas... dit l'Américain dans un hoquet. Je ne peux pas boire d'... pas boire d'...

— Robin, c'est un médicament. Ce n'est pas pour le plaisir. Ce n'est pas interdit par ta religion. Je t'en prie, mon ami, tu en as besoin. C'est le mieux que je puisse faire pour toi, ajouta Grichanov d'une voix qui tremblait de frustration. Il le faut, Robin.

Peut-être que c'est un médicament, se dit Zacharias. Certains médicaments utilisaient une base alcoolique comme conservateur et l'Église l'autorisait bien, non ? Il n'arrivait plus à se souvenir et, dans l'ignorance, il but une seconde gorgée. Ce qu'il ne savait pas non plus, c'est qu'à mesure que se dissipaient les effets de la décharge d'adrénaline provoquée par la correction, la boisson allait encore accentuer la relaxation naturelle de son organisme.

— Pas trop, Robin. Grichanov retira la flasque puis entreprit de s'occuper de ses blessures, lui étendant les jambes et lui nettoyant le visage à l'aide d'un linge humide.

— Les sauvages ! grogna le Russe. Les putains de sauvages puants. Je l'étranglerai, ce commandant Vinh, je lui tordrai son petit cou de singe. Le colonel russe s'assit par terre près de son collègue américain et lui ouvrit son cœur. Robin, nous sommes ennemis, mais nous sommes aussi des hommes et même la guerre a ses règles. Tu sers ton pays. Je sers le mien. Ces... ces gens-là ne comprennent pas que sans honneur, il n'y a pas de service véritable, rien que de la barbarie. Il leva de nouveau sa flasque. Tiens. Je n'arrive pas à obtenir autre chose pour calmer la douleur. Je suis désolé, mon ami, mais je n'ai rien d'autre.

Et Zacharias but une autre lampée, encore engourdi, encore désorienté et même plus confus que jamais.

— Brave gars, dit Grichanov. Je ne te l'ai jamais dit mais tu es un homme courageux, mon ami, pour résister à cette vermine comme tu l'as fait.

— Il faut bien, dit Zacharias dans un souffle.

— Bien sûr, bien sûr, dit Grichanov en lui essuyant le visage aussi tendrement qu'il l'aurait fait avec l'un de ses enfants. J'aurais fait pareil, moi aussi. Il marqua un temps. Dieu, pouvoir voler de nouveau !

— Ouais, colonel, j'aimerais bien...

— Appelle-moi Kolya, indiqua Grichanov. On se connaît depuis assez longtemps.

— Kolya ?

— Mon nom de baptême est Nikolaï. Kolya c'est... un surnom, c'est ça ?

Zacharias appuya la tête contre le mur, ferma les yeux et se remémora les sensations du vol.

— Oui, moi aussi, Kolya, j'aimerais tant voler de nouveau.

— Ça ne doit pas être si différent que ça, je suppose, dit Kolya et, s'asseyant de nouveau à côté de lui, il passa un bras fraternel autour de ses épaules endolories et couvertes d'ecchymoses, conscient que c'était la première manifestation de chaleur humaine que l'homme connaissait depuis près d'un an. Mon préféré reste le MiG-17. Dépassé, aujourd'hui, mais

Bon Dieu, quel bonheur à piloter. Juste le bout des doigts sur le manche et tu... il suffit d'y penser, de l'imaginer mentalement et l'appareil obéit.

— Le -86 était un peu comme ça, répondit Zacharias. Ils ont tous été retirés, eux aussi.

Le Russe étouffa un rire.

— Comme le premier amour, hein ? La première fille qu'on voit avec des yeux d'enfant, la première qui vous donne des idées d'homme, hein ? Mais le premier avion, c'est encore mieux pour des gens comme nous. Pas aussi chaud qu'une femme, mais bien moins complexe à manier. Robin voulut rire mais il s'étrangla. Grichanov lui offrit de nouveau à boire.

— Calme, mon ami. Dis-moi, quel est ton préféré ?

L'Américain haussa les épaules, sentant la chaleur irradier dans son ventre.

— J'ai piloté quasiment tout. Mis à part le F-94, et le -89, aussi. Pour ce que j'en sais, je n'ai pas raté grand-chose. Le -104 était marrant, genre voiture de sport, mais il manquait de jus. Non, le -86H est sans doute mon préféré, question maniabilité.

— Et le Thud ? demanda Grichanov, en employant le surnom du F-105 Thunderchief.

Robin eut une toux brève.

— Il lui faut toute la largeur de l'Utah pour virer, mais attention les yeux pour la vitesse au décollage. Je suis arrivé à en pousser un cent vingt nœuds au-dessus du trait rouge.

— C'est pas vraiment un chasseur, à ce qu'on dit. Plutôt un chariot à bombes. Grichanov avait étudié avec assiduité l'argot des pilotes américains.

— Tout à fait. Il tire tout droit quand on a un problème. Sûrement pas le genre de zinc pour du combat rapproché. La première passe a intérêt à être la bonne.

— Mais question bombardement... soit dit entre pilotes, votre précision de largage dans ces coins pourris est quand même excellente.

— On s'y emploie, Kolya, sûr qu'on s'y emploie, dit Robin d'une voix pâteuse. Le Russe fut ébahi par la vitesse avec laquelle la liqueur avait fait effet. Le gars n'avait jamais bu une goutte d'alcool jusqu'à ces vingt dernières minutes. Comme il

était remarquable qu'un homme puisse choisir de vivre sans boisson.

— Et votre façon d'attaquer les sites de fusées. Tu sais, on vous a bien observés. Nous sommes ennemis, Robin, répéta Kolya. Mais nous sommes également des pilotes. Ce courage et ce talent, je n'avais jamais rien vu de pareil. Tu dois être un professionnel du jeu, chez toi, oui ?

— Le jeu ? Robin hocha la tête. Non, je n'ai pas le droit.

— Pourtant, ce que tu as fait avec ton Thud...

— Ce n'est pas du jeu. C'est du risque calculé. On prévoit, on connaît ses limites, et on s'y tient, le tout c'est de deviner ce que l'autre pense.

Grichanov nota mentalement de remplir sa flasque pour la prochaine fois. Cela avait pris plusieurs mois, mais il avait fini par trouver un truc qui marchait. Quel dommage que ces petits singes basanés n'aient pas la jugeote de comprendre qu'en faisant souffrir un homme, on ne faisait le plus souvent que renforcer son courage. Malgré toute leur arrogance, qui était considérable, ils ne voyaient le monde qu'au travers d'une lorgnette aussi réductrice que le suggérait leur petite taille, et aussi étroite que leur culture. Ils semblaient incapables de tirer des leçons de l'expérience. Alors que Grichanov, au contraire, les recherchait. Celle-ci, il l'avait apprise d'un officier fasciste dans la Luftwaffe. Quel dommage également que les Vietnamiens n'autorisent que lui et lui seul à pratiquer ces interrogatoires particuliers. Il ne manquerait pas d'en avertir Moscou par écrit. Avec les pressions appropriées, ils pourraient vraiment se servir de ce camp. Quelle présence d'esprit incongrue chez ces sauvages de l'avoir établi et comme il était décevant, quoique logique, qu'ils aient été incapables d'en discerner les possibilités. Et surtout, quel dégoût d'être obligé de vivre dans ce pays torride, humide et grouillant d'insectes, entouré de ces petits bonshommes arrogants à l'esprit étroit et vicieux comme des serpents. Mais l'information dont il avait besoin se trouvait ici. Si odieuse que puisse être sa tâche, il avait, pour la qualifier, une expression tirée d'un roman américain contemporain, de ceux qu'il lisait afin de peaufiner ses dons pour les langues déjà impressionnants. Une tournure

d'ailleurs bien américaine. Ce qu'il faisait, c'était « juste le bizness ». C'était une façon d'envisager le monde qu'il était tout prêt à comprendre. Dommage que son voisin ne partage sans doute pas cette opinion, songea Kolya, en écoutant attentivement chaque mot de ses divagations sur la vie d'un pilote de Fouine.

*

Le visage dans la glace lui devenait étranger et c'était tant mieux. C'était bizarre comme les habitudes pouvaient être tenaces. Il avait déjà rempli d'eau brûlante le lavabo et s'était savonné les mains avant que son cerveau n'intervienne pour lui rappeler qu'il n'était pas censé se laver ou se raser. Kelly ne se brossa pas non plus les dents. Il avait du mal à supporter cette impression d'avoir en permanence une pellicule collée dessus, et pour cette partie de son déguisement, il avait sa bouteille de vin. *Quelle saloperie, ce truc ! Épais et sucré, avec une drôle de couleur.* Sans être œnologue, Kelly savait quand même qu'un bon vin de table n'était pas censé avoir la couleur de l'urine. Il dut quitter la salle de bains. Il ne supportait plus de se contempler plus longtemps dans la glace.

Il se fortifia avec un repas solide, se gavant de nourriture riche en sucre, qui lui apportait de l'énergie sans peser sur l'estomac. Puis vint le moment des exercices. Son appartement au rez-de-chaussée lui permettait de courir sur place sans craindre de déranger un voisin. Ce n'était pas pareil que de courir vraiment mais cela suffirait. Puis, c'étaient les pompes. Il avait fallu du temps mais son épaule gauche avait complètement récupéré, et les douleurs musculaires étaient désormais parfaitement symétriques. Enfin, venaient les exercices de dextérité, qu'il pratiquait pour entretenir sa vivacité, en plus des visées pratiques évidentes.

Il avait quitté son appartement en plein jour la veille, courant le risque d'être surpris dans cet état bien peu présentable, pour se rendre chez un Goodwill[9] où il avait

[9] Équivalent américain des chiffonniers d'Emmaüs. (N.d.T.)

déniché une saharienne à enfiler par-dessus ses autres vêtements. Elle était trop grande et élimée, mais ils la lui avaient refilée gratis. Kelly s'était rapidement aperçu que masquer sa taille et sa condition physique n'avait rien d'évident, mais cette tenue ample et flottante résolvait la question. Il avait également profité de l'occasion pour se comparer avec les autres clients de l'établissement. Inspection faite, son déguisement paraissait efficace. Même si l'on pouvait voir pire chez les clodos, il entrait sans problème dans la moitié inférieure, et l'employé qui lui avait donné la saharienne l'avait sans doute fait tout autant pour le chasser de la boutique que pour exprimer sa compassion devant son état. Et n'était-ce pas un progrès ? Que n'aurait-il pas donné au Viêt-Nam pour réussir à se faire passer pour n'importe quel villageois anonyme, et n'avoir plus qu'à attendre que se pointent les méchants ?

Il avait passé la nuit précédente à poursuivre sa mission de reconnaissance. Personne ne lui avait adressé ne fût-ce qu'un regard, lorsqu'il évoluait dans les rues, ivrogne crasseux et puant parmi tant d'autres, même pas digne d'être détroussé, ce qui avait mis un terme à sa crainte d'être démasqué. Il avait encore passé cinq heures dans son perchoir, à surveiller les rues depuis les baies vitrées du premier dans l'immeuble vide. Les patrouilles de police s'étaient révélées parfaitement routinières et les bruits d'autobus bien plus réguliers qu'il ne l'avait cru au premier abord.

Ayant terminé ses exercices, il démonta son pistolet et le nettoya, bien qu'il ne l'eût pas réutilisé depuis son retour en avion de La Nouvelle-Orléans. Il fit de même avec le silencieux. Il remonta le tout, vérifia le parfait assemblage des pièces. Il n'avait effectué qu'une modification minime. Désormais, un fin trait blanc peint sur la génératrice supérieure du cylindre lui servait de viseur nocturne. Insuffisant pour un tir de loin mais ce n'était pas ce qu'il prévoyait. Ayant terminé avec le pistolet, il chargea une balle dans la chambre et fit retomber délicatement le chien avant d'insérer le chargeur par le fond de la crosse. Il s'était également procuré un Ka-Bar, un couteau de combat de Marine dans une boutique de surplus et, tout en surveillant les rues, la nuit précédente, il avait affûté la lame de dix-huit

centimètres, crantée comme celle d'un Bowie, sur une pierre à aiguiser. Il y avait quelque chose dans les armes blanches qui faisait que les gens les redoutaient plus que les balles. C'était idiot mais bien utile. Il glissa pistolet et couteau sous la ceinture, côte à côte au creux de ses reins, bien à l'abri derrière la masse ample de la chemise sombre et de la saharienne. Dans l'une des poches de celle-ci, il glissa une flasque à whisky remplie d'eau du robinet. Quatre Snickers allèrent de l'autre côté. Autour de la taille, il avait passé un tronçon de fil électrique de huit dixièmes. Dans sa poche de pantalon, il y avait une paire de gants en caoutchouc Playtex. Ils étaient jaunes, pas terrible comme couleur pour la discrétion, mais il n'avait rien trouvé d'autre. En tout cas, ils couvraient efficacement les mains sans trop nuire au toucher et à sa dextérité, et il décida de les prendre malgré tout. Il avait déjà dans la voiture une paire de gants de travail en coton qu'il mettait pour conduire. Après avoir acheté la Coccinelle, il l'avait entièrement nettoyée, habitacle et carrosserie, essuyant chaque vitre, chaque surface de métal ou de plastique, en espérant avoir ôté toute trace d'empreintes digitales. Il avait béni tous les films et les feuilletons policiers qu'il avait pu voir, et il priait le ciel de s'être montré suffisamment paranoïaque dans l'ensemble de sa procédure.

Quoi d'autre ? se demanda-t-il. Il n'avait sur lui aucun papier d'identité. Il avait quelques dollars en liquide dans un portefeuille également obtenu aux Goodwill. Il avait envisagé de prendre plus mais à quoi bon. De l'eau. Des vivres. Des armes. Du câble. Ce soir, il laisserait les jumelles à la maison. Leur utilité ne compensait pas leur encombrement. Peut-être qu'il s'achèterait une paire de compactes – à noter. Il était prêt. Il alluma la télé et regarda les nouvelles pour avoir un bulletin météo – nuageux, risques d'averses, températures minimales au-dessous de dix. Il se prépara et but deux tasses de café instantané, pour la caféine, attendant que la nuit tombe, ce qui ne tarda pas.

Quitter l'immeuble s'avérait, curieusement, l'une des phases les plus délicates de l'exercice. Kelly regarda par la fenêtre, après avoir éteint dans l'appartement, pour s'assurer qu'il n'y

avait personne à l'extérieur, avant de s'y aventurer à son tour. Passé la porte de l'immeuble, il s'arrêta de nouveau, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, avant de se diriger droit vers la Volkswagen. Il déverrouilla la portière et entra. Aussitôt, il enfila les gants de coton, et ce n'est qu'ensuite qu'il referma la portière et mit le contact. Deux minutes après, il dépassait l'endroit où il garait habituellement le Scout, se demandant s'il n'était pas trop seul en ce moment. Il avait choisi une station de radio qui passait de la musique actuelle, du folk-rock tranquille, juste pour avoir la compagnie d'un bruit familier tandis qu'il regagnait la cité par le nord.

Quelque part, il fut surpris de sa tension au moment d'entrer en ville. Une fois sur place, il se détendit, mais cette entrée, comme un vol d'insertion dans un Huey, était une période où l'on était confronté à l'inconnu, et il devait se répéter d'être calme, de garder des traits parfaitement impassibles, alors que ses mains transpiraient à l'intérieur de ses gants. Il respectait scrupuleusement le code de la route, observait tous les feux rouges, et ignorait les autres automobilistes qui le doublaient à toute allure. Incroyable comme vingt minutes pouvaient paraître longues. Cette fois, il utilisa un itinéraire d'insertion légèrement différent. Il avait repéré la veille l'emplacement de stationnement, à deux rues de l'objectif – dans son esprit, l'environnement tactique actuel ramenait un pâté de maisons à un kilomètre dans la jungle réelle, une correspondance qui fit naître chez lui un bref sourire, tandis qu'il garait sa Coccinelle derrière une Chevrolet 57 noire. Comme les deux fois précédentes, il quitta rapidement la voiture pour foncer dans une ruelle sombre, en comptant sur l'obscurité et son déguisement pour passer inaperçu. Au bout de vingt mètres, il n'était déjà plus qu'un ivrogne titubant comme tant d'autres.

— Eh, mec ! lança une voix juvénile. Ils étaient trois, entre quinze et vingt ans, juchés sur une clôture et sirotant de la bière. Kelly se glissa sur le trottoir d'en face pour accentuer la distance mais ça ne suffirait pas. L'un d'eux descendit d'un bond de la palissade et se dirigea vers lui.

— Qu'est-ce que tu cherches, le clodo ? demanda le garçon avec toute l'arrogance insensible d'une petite frappe. Merde,

c'que tu peux fouetter, mec ! Ta vioque t'a donc jamais appris à t'laver ?

Kelly ne prit pas la peine de se retourner et continua d'avancer, en rentrant les épaules. Il n'avait pas prévu ça dans son plan. Tête baissée, légèrement tournée du côté opposé au gamin parvenu maintenant à sa hauteur, cherchant délibérément à harceler ce vieux clochard qui venait de faire glisser dans l'autre main sa bouteille de piquette.

— Je boirais bien un coup, mec, dit le jeune, en cherchant à s'emparer de la bouteille.

Kelly ne céda pas, un pochard ne lâchait jamais son litron. L'adolescent lui fit un croche-pied, le plaqua contre la palissade sur sa gauche, mais sans aller plus loin. Il retourna rejoindre ses copains, en rigolant, tandis que le vieux clodo se relevait pour poursuivre sa route.

— Et t'avise pas de revenir dans le coin, mec ! entendit Kelly alors qu'il parvenait au bout de la ruelle. Il n'en avait aucune intention. Il passa deux autres groupes similaires d'adolescents au cours des dix minutes suivantes, mais aucun des deux ne le jugea digne d'autre chose que de rires moqueurs. La porte de service de son perchoir était toujours entrebâillée et ce soir, Dieu soit loué, les rats étaient de sortie. Kelly marqua une pause à l'intérieur, l'oreille tendue et, n'entendant rien, il se redressa et se permit enfin de se relaxer.

— Chicago pour Serpent, murmura-t-il tout seul, en se souvenant de ses anciens signaux d'appel. Insertion réussie. Arrivé au point d'observation. Kelly grimpa pour la troisième et dernière fois le même escalier branlant, retrouvant sa place habituelle à l'angle sud-est et, s'asseyant, il commença sa surveillance.

Archie et Tête-de-cruche étaient eux aussi à leur poste habituel, une rue plus loin, constata-t-il aussitôt. Ils étaient en train de bavarder avec un motard. Il était vingt-deux heures douze. Kelly s'accorda une gorgée d'eau et une barre chocolatée, appuyé contre le chambranle, tout en les surveillant pour guetter le moindre changement dans leur manège des autres jours mais il n'en remarqua aucun à l'issue d'une demi-heure d'observation. Gros Bob était lui aussi à sa place, tout comme

son lieutenant, que Kelly baptisait désormais petit Bob. Charlie Brown était également de service ce soir, de même que Dagobert, le premier officiant toujours seul et le dernier toujours accompagné d'un lieutenant que Kelly n'avait pas pris la peine de baptiser. Mais le Magicien restait invisible ce soir. En fait, il arriva en retard, sur le coup de onze heures, suivi de son associé dont le pseudonyme était Toto, car il le faisait penser à un petit chien, comme celui qui est assis les oreilles rabattues dans le panier à l'arrière du vélo de la Méchante Sorcière.

— Et avec ton petit toutou, comme de juste... murmura Kelly, amusé.

Comme prévu, le dimanche soir, l'activité était plus ralentie que les nuits précédentes mais Arch et Cruche semblaient plus occupés que les autres. Peut-être parce qu'ils avaient une clientèle légèrement plus huppée. Même si tous servaient aussi bien les clients du coin que ceux venus de l'extérieur, Arch et Cruche semblaient attirer plus souvent les grosses voitures dont la propreté et les chromes rutilants amenaient Kelly à penser que leurs propriétaires n'étaient pas du quartier. La supposition était peut-être gratuite mais elle était sans incidence sur sa mission. Le point vraiment crucial était un détail qu'il avait relevé la nuit précédente en pénétrant à pied dans le secteur et dont il avait eu la confirmation ce soir. Désormais, il ne lui restait plus qu'à attendre.

Kelly prit ses aises, sentant ses muscles se détendre maintenant que toutes les décisions étaient prises. Il regarda le bout de la rue, toujours aux aguets, observant, écoutant, notant les moindres allées et venues tandis que les minutes s'écoulaient. À minuit quarante, une voiture radio de la police parcourut l'une des rues transversales, mais c'était juste pour se montrer. Sans doute repasserait-elle dans l'autre sens peu après deux heures. Les bus urbains faisaient gronder leur diesel et Kelly reconnut le 110, avec ses freins mal réglés. Leur crissement aigu devait exaspérer tous les gens sur le trajet qui essayaient de dormir. La circulation diminua nettement juste après deux heures. Les dealers fumaient et bavardaient plus, à présent. Gros Bob traversa la rue pour dire quelque chose au

Magicien ; ils semblaient en fort bons termes, ce qui surprit Kelly. Il n'avait pas encore vu ça. Peut-être l'homme avait-il besoin de faire la monnaie sur un billet de cent. La voiture de police repassa comme prévu. Kelly termina sa troisième barre de Snickers de la soirée, récupéra soigneusement les emballages. Il inspecta méticuleusement la pièce. Il n'avait rien oublié. Aucune des surfaces qu'il avait touchées ne risquait de garder d'empreinte. Il y avait bien trop de poussière et de crasse, et il avait bien pris garde de poser la main sur une vitre.

Parfait.

Kelly descendit l'escalier et sortit par la porte de derrière. Il traversa la rue pour gagner la ruelle qui la suivait parallèlement de l'autre côté, toujours dans l'ombre, toujours de la même démarche titubante, mais désormais dans le plus grand silence.

Le mystère de la première nuit s'était révélé une aubaine. Archie et Tête-de-cruche s'étaient volatilisés en l'affaire de deux ou trois secondes : il n'avait pas détourné les yeux plus longtemps. Ils n'étaient pas repartis en voiture et ils n'avaient pas eu le temps non plus de disparaître, à pied, au coin de la rue. Kelly avait deviné la solution la veille. Ces interminables barres d'immeubles n'avaient pas été construites par des imbéciles. À mi-longueur, la majorité des bâtiments étaient percés de passages voûtés permettant aux piétons de gagner plus facilement l'allée située derrière. Et cela constituait également une échappatoire bien pratique pour Arch et Cruche – d'ailleurs, lorsqu'ils officiaient, ils prenaient toujours soin de ne jamais s'en éloigner de plus de sept ou huit mètres. Mais sans pour autant donner l'impression de garder l'œil dessus.

Kelly s'en assura, appuyé qu'il était contre un appentis qui aurait été assez haut pour abriter une vieille Ford T. Ayant récupéré par terre deux boîtes de bière vides, il les relia par un bout de ficelle, puis les disposa en travers de l'allée cimentée qui menait au passage, de sorte que personne ne pourrait s'approcher de lui par-derrière sans faire de bruit. Puis il avança, du pas le plus léger possible, et glissa la main derrière sa ceinture pour sortir le pistolet muni du silencieux. Il n'avait qu'une douzaine de mètres à couvrir, mais les tunnels

transmettaient le son encore mieux que le téléphone et les yeux de Kelly ne cessaient de scruter le sol, guettant les obstacles susceptibles de le faire trébucher ou de faire du bruit. Ayant ainsi évité un vieux journal et un tas de verre pilé, il était presque arrivé au débouché du passage.

Vus de près, ils avaient l'air différents, presque humains. Appuyé contre un mur de briques sombres, Archie fumait une cigarette. Tête-de-cruche fumait lui aussi, appuyé contre l'aile d'une voiture ; il scrutait la rue et, toutes les dix secondes, l'embrasement du bout de leur cigarette entravait et dégradait un peu plus leur vision nocturne. Kelly les voyait parfaitement, mais même à trois mètres de distance, la réciproque n'était pas vraie. Et cela ne s'améliora pas.

— Pas un geste, murmura-t-il, seulement pour Archie. L'homme tourna la tête, plus exaspéré qu'inquiet, jusqu'à ce qu'il avise le pistolet avec le gros cylindre vissé sur le canon. Ses yeux glissèrent vers son lieutenant, toujours tourné du mauvais côté, et qui était en train de fredonner, attendant tranquillement un client qui ne viendrait jamais. Kelly se chargea lui-même de le prévenir.

— Eh ! Toujours un murmure, mais suffisant pour être audible dans la rue de plus en plus calme. Tête-de-cruche tourna la tête et vit le pistolet braqué contre la tempe de son employeur. Il se figea sans même y avoir été invité. C'était Archie qui avait l'arme, l'argent et le plus gros de la drogue. Il nota également l'appel de la main adressé par Kelly et, ne sachant quoi faire d'autre, il s'approcha.

— Les affaires sont bonnes, ce soir ? demanda Kelly.

— Pas à s'plaindre, répondit tranquillement Archie. Qu'est-ce tu veux ?

— À ton avis ? fit Kelly, avec un sourire.

— T'es flic ? s'enquit Tête-de-cruche, assez stupidement, estimèrent les deux autres.

— Non, je suis pas là pour arrêter qui que ce soit. Il fit un signe de main. Dans le tunnel, le nez par terre, en vitesse. Kelly les laissa avancer de deux ou trois mètres, juste assez pour qu'ils soient invisibles de la rue, pas trop loin pour qu'ils restent éclairés par la lumière extérieure. Il commença par les fouiller.

Archie avait un vieux 9 mm rouillé qui passa dans la poche de Kelly. Il sortit ensuite le fil électrique passé à sa ceinture et s'en servit pour ligoter fermement les poignets des deux hommes. Puis il les retourna sur le dos.

— Les gars, vous avez été très coopératifs.

— T'as intérêt à plus remettre le nez ici, mec, l'informa Archie, sans même se rendre compte qu'il n'avait pas été dévalisé. Tête-de-cruche secoua la tête en grommelant. La réponse de Kelly les plongea l'un et l'autre dans la perplexité.

— À vrai dire, j'ai besoin de votre aide.

— À quel sujet ? demanda Archie.

— Je cherche un mec. Un certain Billy. Il conduit une Roadrunner rouge.

— Quoi ? Tu cherches à m'entuber ou quoi ? demanda Archie, sur un ton passablement dégoûté.

— Réponds à ma question, s'il te plaît, insista Kelly, très raisonnable.

— Tu vas me foutre le camp d'ici, oui, suggéra Archie, méprisant.

Kelly tourna légèrement son arme et tira deux balles dans le crâne de Tête-de-cruche. Le corps eut un spasme violent, le sang jaillit, mais pas sur lui ce coup-ci. À la place, c'est le visage d'Archie qui fut arrosé et Kelly vit la surprise et l'horreur agrandir les yeux du fourgue, comme de petits lumignons dans l'obscurité. Archie n'avait pas prévu ça. De toute façon, Tête-de-cruche n'avait pas semblé doué pour la conversation et l'horloge tournait.

— J'ai dit, s'il te plaît, non ?

— Dieu du ciel, mec ! La voix était rauque, l'homme savait que le moindre bruit signifiait la mort.

— Billy. Plymouth Roadrunner rouge, il adore frimer. C'est un dealer. Je veux savoir où il crèche, dit tranquillement Kelly.

— Si je te dis ça...

— T'auras un nouveau fournisseur. Moi, dit Kelly. Et si tu dis à Billy que je suis dans le coin, tu retrouves ton pote, ajouta-t-il en indiquant le corps dont la masse tiède pressait mollement le flanc d'Archie. Il devait lui laisser un semblant d'espoir, après tout. Quitte à lui servir une demi-vérité, estima Kelly. Est-ce que

tu piges ? Billy et ses amis ont mal choisi leurs fréquentations et c'est mon boulot de remettre les choses en ordre. Désolé pour ton pote, mais fallait que je te montre que je plaisante pas, disons.

Archie essaya de prendre une voix calme, sans grand succès, même s'il essayait de se raccrocher à l'espoir qu'on lui avait offert.

— Écoute, mec, je peux pas...

— Je peux toujours demander à quelqu'un d'autre. Kelly marqua une pause éloquente. Est-ce que tu comprends ce que je viens de dire ?

Apparemment, ou du moins Archie le crut-il, car il se mit à parler sans entraves jusqu'à ce que sonne pour lui l'heure de rejoindre son comparse.

Une fouille rapide du cadavre révéla une jolie liasse de billets et une collection de petits sachets qui se retrouvèrent à leur tour dans les poches de la saharienne. Kelly enjamba avec précaution les deux corps et regagna l'allée, en se retournant pour s'assurer qu'il n'avait pas marché dans une flaque de sang. De toute façon, il se débarrasserait des chaussures. Kelly détacha le cordon des deux boîtes de bière et les replaça où il les avait trouvées, puis, reprenant sa démarche d'ivrogne, il fit un large détour pour rejoindre sa voiture, répétant pas à pas sa procédure mûrement élaborée. Dieu merci, se dit-il en repartant vers le nord de la ville, il pourrait enfin se doucher et se raser ce soir. Mais que diable allait-il faire de toute cette drogue ? C'était une question à laquelle seul le destin répondrait.

*

Les voitures commencèrent d'arriver juste après six heures, un horaire pas si incongru pour l'activité sur une base militaire. Il y en avait quinze, de vraies épaves, pas une de moins de trois ans, et toutes avaient eu leur carte grise annulée après un accident et leur vente à la casse. Le seul truc curieux était que, bien que parfaitement inconduisibles, elles donnaient presque l'impression de l'être. Le détachement chargé de les réceptionner était composé de Marines, sous les ordres d'un

sergent d'artillerie qui n'avait pas la moindre idée des raisons de la manœuvre. Mais il n'avait pas à le savoir. Les voitures furent poussées en place, au petit bonheur, non pas en rangées militaires rectilignes mais plutôt comme les gens se garaient d'habitude. La tâche prit quatre-vingt-dix minutes puis le détachement s'en alla. À huit heures du matin, un autre vint le remplacer, chargé, lui, de mannequins. Il y en avait de plusieurs tailles et ils étaient vêtus de vieux habits. Les plus petits allèrent sur les balançoires et dans le bac à sable. Les adultes furent mis debout, maintenus grâce aux supports métalliques qui les accompagnaient. Et la seconde équipe s'en alla à son tour ; à l'avenir, et pour une durée indéfinie, elle devrait revenir deux fois par jour déplacer les mannequins de manière aléatoire, mais selon un ensemble d'instructions élaborées et rédigées par une espèce de crétin d'officier qui ne devait avoir rien de mieux à faire.

Les notes de Kelly avaient insisté sur le fait que l'un des aspects les plus débilitants – car prenant un temps infini – de l'opération CHEVILLE OUVRIERE avait été l'obligation quotidienne de monter et démonter la maquette grandeur nature de leur objectif. Il n'avait pas été le premier à le relever. Si un satellite de reconnaissance soviétique repérait cet endroit, il ne verrait qu'une banale collection de bâtiments sans affectation précisément identifiable. Il verrait également un terrain de jeux, avec gosses, parents et voiture au parking, tous éléments qui changeraient chaque jour. Ce dernier point masquerait l'observation la plus évidente – que cet équipement de loisirs se trouvait à huit cents mètres de toute route goudronnée et hors de vue du reste de l'installation.

16

Exercices

Ryan et Douglas se reculèrent pour laisser travailler les gars du laboratoire. La découverte était intervenue peu après cinq heures du matin. De retour de sa patrouille de routine, l'agent Chuck Monroe avait descendu la rue et, avisant une ombre irrégulière dans le passage sous un immeuble, il y avait braqué le projecteur de son véhicule. La forme sombre aurait très bien pu être un ivrogne effondré dans le passage pour y cuver son vin, mais le faisceau de lumière blanche s'était reflété sur une mare rouge et avait révélé, sur la voûte de briques, une teinte rose qui avait paru aussitôt anormale au policier. Monroe avait garé sa voiture et il était entré jeter un coup d'œil, puis il avait appelé le central. L'agent était à présent appuyé contre la carrosserie de sa voiture et, tout en fumant une cigarette, il récapitulait les détails de sa découverte, qui était pour lui bien moins horrible et beaucoup plus routinière que ne l'imaginaient les civils. Il n'avait même pas cru utile d'appeler une ambulance. Ces deux gars étaient clairement au-delà de tout secours médical.

— Sûr qu'ils ont saigné comme des veaux, observa Douglas. C'était une déclaration purement gratuite, juste des mots pour remplir le silence tandis que les flashes crépitaient pour terminer une dernière pellicule couleurs. On aurait dit que deux pleins bidons de peinture rouge avaient été déversés au même endroit.

— Heure du décès ? demanda Ryan au représentant du bureau du coroner.

— Ça ne remonte pas à longtemps, observa l'homme en levant une main. Pas encore de rigidité cadavérique. Après minuit, certainement, sans doute après deux heures.

La cause du décès ne posait pas de problème. Les trous au front des deux hommes fournissaient la réponse.

— Monroe ? appela Ryan. Le jeune agent s'approcha. Qu'est-ce que vous savez sur ces deux-là ?

— Revendeurs, tous les deux. Le plus âgé, sur la droite, est Maceo Donald, pseudonyme Ju-Ju. Celui de gauche, je ne sais pas, mais il bossait avec Donald.

— Bon réflexe de les avoir repérés, officier. Autre chose ? demanda le sergent Douglas.

Monroe secoua la tête.

— Non, sergent. Rien du tout. Une nuit plutôt calme dans le quartier, en fait. J'ai bien dû traverser le secteur quatre fois durant mon quart, sans rien remarquer de spécial. Les mêmes revendeurs que d'habitude, le même petit commerce que d'habitude. La critique implicite d'un statu quo que chacun devait considérer comme normal ne provoqua aucune réaction. On était lundi matin, après tout, et c'était déjà bien assez pénible pour tout le monde.

— Terminé, annonça le chef photographe. Il s'écarta avec son partenaire, resté de l'autre côté des corps.

Ryan inspectait les alentours. Le passage était déjà bien éclairé et l'inspecteur l'illumina encore plus en faisant courir sa grosse torche sur le bord du trottoir, traquant un reflet cuivré.

— Repéré des douilles, Tom ? demanda-t-il à Douglas qui faisait la même chose.

— Pas une. Et les balles ont été tirées de cette direction, tu crois pas ?

— Les corps n'ont pas été déplacés, indiqua le coroner, précision superflue, avant d'ajouter : Oui, pas de doute, les deux ont été abattus de ce côté. Tous deux étaient allongés quand on leur a tiré dessus.

Douglas et Ryan prirent leur temps, examinant à trois reprises chaque centimètre du passage, car la minutie était leur principale arme professionnelle et ils avaient tout le temps du monde – ou en tout cas, plusieurs heures, ce qui revenait au même. Un lieu du crime comme celui-ci était une bénédiction. Pas d'herbe pour dissimuler des indices, pas de mobilier, rien qu'une coursive de brique nue d'un mètre cinquante de large à peine, parfaitement isolée. Voilà qui gagnerait du temps.

— Rien de rien, Em, dit Douglas après sa troisième inspection.

— Sans doute un revolver, alors. C'était une déduction logique. Les douilles de .22 léger éjectées d'un automatique pouvaient voler à des distances incroyables et elles étaient si petites que les retrouver avait de quoi vous faire tourner en bourrique. Rares étaient les criminels qui les récupéraient et réussir à mettre la main sur quatre minuscules douilles de .22, dans le noir, non, c'était assez improbable.

— Un voleur armé d'un revolver bon marché, tu paries ? demanda Douglas.

— S'pourrait. Les deux policiers s'approchèrent des corps et s'accroupirent pour la première fois près des deux cadavres.

— Pas de trace de poudre visible, observa le sergent avec une certaine surprise.

Ryan se tourna vers Monroe.

— Une de ces maisons est occupée ?

— Aucune, sergent, répondit Monroe en indiquant les deux bâtiments de part et d'autre du passage. Mais la plupart des appartements d'en face sont occupés.

— Quatre balles, au beau milieu de la nuit, tu crois que quelqu'un aurait pu les entendre ? *Le tunnel en brique aurait dû concentrer le son comme une lentille de télescope la lumière*, songea Ryan et le .22 avait un claquement sonore, violent. Mais combien de fois avaient-ils connu des affaires similaires où personne n'avait entendu quoi que ce soit ? D'ailleurs, vu le pli que prenait le quartier, ses habitants s'y classaient en deux catégories : ceux qui ne regardaient pas parce qu'ils s'en foutaient, et ceux qui savaient que regarder ne faisait qu'accroître le risque de prendre une balle perdue.

— Deux agents sont en train de frapper aux portes, lieutenant. Sans résultat, jusqu'ici.

— Pas mal visé, tout de même, observa Douglas. Il avait sorti son crayon qu'il pointait vers les trous au front de la victime non identifiée. Ils étaient distants d'à peine plus d'un centimètre, juste au-dessus de l'arête du nez. Pas de trace de poudre. L'assassin devait se tenir debout... disons à un mètre, un mètre vingt, maxi... Douglas se releva, au pied des deux corps, et il

étendit le bras. C'était une façon naturelle de tirer, le bras tendu, en visant vers le bas.

— Je ne crois pas. Peut-être qu'il y a des traces de poudre que nous ne voyons pas, Tom. C'est bien pour ça qu'on a les gars du labo. Il voulait dire que les deux victimes avaient la peau noire et que l'éclairage n'était pas si bon. Mais s'il y avait un tatouage de poudre autour de l'orifice d'entrée des balles, aucun des deux policiers n'arrivait à le discerner. Douglas s'accroupit de nouveau pour examiner les blessures.

— Sympa de découvrir que quelqu'un apprécie notre boulot, remarqua le représentant du coroner, trois mètres derrière eux. Il était en train de griffonner ses notes personnelles.

— Quoi qu'il en soit, Em, notre tireur avait quand même la main sûre. Le crayon se déplaça vers la tête de Maceo Donald. Les deux trous dans le front, peut-être un peu plus haut que chez l'autre victime, étaient encore plus rapprochés. C'est inhabituel.

Ryan haussa les épaules et entreprit de fouiller les corps. Bien qu'étant le supérieur hiérarchique, il préférait opérer lui-même tandis que Douglas prenait les notes. Il ne trouva aucune arme sur les deux cadavres, et même si l'un et l'autre avaient un portefeuille et des papiers qui identifiaient l'inconnu comme Charles Barker, vingt ans, le montant de l'argent découvert sur eux était de loin inférieur à celui que des individus dans leur branche possédaient habituellement. Il n'y avait pas non plus de drogue...

— Attends voir, voilà quelque chose – trois petits sachets cristal remplis d'une substance poudreuse blanche, décrivit Ryan, avec le langage de sa profession. De l'argent de poche, un dollar soixante-quinze ; un briquet, de marque Zippo, en acier brossé, le modèle bas de gamme. Un paquet de Pall Mall dans la poche de chemise – et un autre sachet cristal de substance poudreuse blanche.

— Un vol de drogue, diagnostiqua Douglas. Ce n'était pas terriblement professionnel mais c'était plutôt évident. Monroe ?

— Oui, sergent ? Le jeune agent ne cesserait jamais d'être un Marine. Presque chacune de ses phrases, nota Douglas, était ponctuée par un « sergent ».

— Nos amis Barker et Donald – des revendeurs expérimentés ?

— Ju-Ju traîne dans le coin depuis que je suis affecté à ce quartier, sergent. Je n'ai pas souvenance que quelqu'un ait jamais tenté de lui chercher noise.

— Pas trace de lutte sur les mains, observa Ryan après les avoir retournées. Les mains ont été ligotées avec... du fil électrique, âme en cuivre, isolant blanc portant une marque de fabrique, impossible encore à déchiffrer. Aucune trace manifeste de lutte.

— Quelqu'un a réussi à avoir Ju-Ju ! C'était Mark Charon qui venait d'arriver. Et moi qui avais un mandat contre ce connard.

— Deux blessures de sortie, à l'arrière du crâne de M. Donald, poursuivit Ryan, dérangé par cette interruption. J'imagine que nous retrouverons les balles quelque part au fond de cette mare, ajouta-t-il aigrement.

— Laisse tomber la balistique, grommela Douglas. Ce n'était pas inhabituel avec du calibre .22. Pour commencer, le projectile était coulé dans une espèce de plomb assez tendre et se déformait si aisément que les stries formées par les rayures du canon étaient la plupart du temps impossibles à identifier. En second lieu, la petite balle de .22 avait un pouvoir de pénétration important, supérieur même à celui d'une balle de calibre .45 et il était fréquent qu'on la retrouve aplatie sur un obstacle quelconque derrière la victime. En l'occurrence, le ciment du trottoir.

— Bon, parle-moi de lui, ordonna Ryan.

— Revendeur important, grosse clientèle. Conduit une chouette Cad rouge, ajouta-t-il. Un mec très intelligent.

— Plus maintenant. Il s'est fait homogénéiser la cervelle il y a environ six heures.

— Braquage ? demanda Charon.

Ce fut Douglas qui répondit.

— M'en a tout l'air. Pas d'arme sur lui, pas de drogue, pas de somme d'argent notable. Celui qui a fait ça connaissait son affaire. Du vrai boulot de professionnel, Em. Sûrement pas un camé qui aurait eu un coup de pot.

— J'aurais tendance à dire que c'est une opération de nettoyage, Tom, répondit Ryan en se relevant. Sans doute un revolver, mais il faut que ces groupes soient radins pour recourir à un flingue bon marché. Mark, des indices sur un voleur expérimenté qui zonerait dans le secteur ?

— Il y a bien le Duo, dit Charon. Mais ils travaillent au fusil de chasse.

— On dirait presque un règlement de comptes. On se regarde entre quatre-z-yeux – et pan. Douglas réfléchit. Non, ça ne collait pas non plus. Les règlements de comptes étaient rarement aussi élégants. Les criminels n'étaient pas des tireurs émérites et la plupart du temps, ils recouraient à des armes bon marché. Ryan et lui avaient enquêté sur une poignée de meurtres liés au milieu, et soit la victime avait été abattue d'une balle dans la nuque à bout portant, avec tous les signes médico-légaux consécutifs à ce genre d'exécution, soit le tir était effectué tellement au petit bonheur que la cible avait toutes les chances de se retrouver truffée d'une douzaine d'impacts répartis sur l'ensemble de son anatomie. Ces deux zigues avaient été descendus par un spécialiste et la liste des tueurs expérimentés de la Mafia était en vérité fort réduite. Mais qui avait dit qu'une enquête criminelle était une science exacte ? Cette affaire mêlait la routine et l'inhabituel. Un vol banal, puisque la victime avait été délestée de sa drogue et de son argent, et en même temps un meurtre d'une habileté peu commune qui témoignait soit que le tueur avait eu beaucoup de chance (et à deux reprises), soit qu'il était une fine gâchette. Et un règlement de comptes était rarement maquillé en vol ou en une autre forme d'agression. Les règlements de comptes servaient le plus souvent à faire un exemple.

— Mark, t'as entendu parler d'une reprise de la guerre des gangs, ces temps-ci ? demanda Douglas.

— Non, pas vraiment, rien d'organisé en tout cas. Pas mal de frictions entre dealers pour un coin de trottoir, mais ça n'est pas nouveau.

— Tu pourrais peut-être te renseigner de ce côté-là, suggéra le lieutenant Ryan.

— Pas de problème, Em. Je vais mettre mes gars là-dessus.

On va pas résoudre cette affaire de sitôt – peut-être jamais, songea Ryan. *Enfin, il n'y a peut-être qu'à la télé qu'on les élucide dans la première demi-heure – entre deux pubs.*

— Je peux les avoir, maintenant ?

— Ils sont à vous, dit Ryan à l'homme de l'institut médico-légal. Son break noir était prêt, et la température matinale commençait à monter. Déjà, on voyait tournoyer des mouches, attirées par l'odeur du sang. Il se dirigea vers sa voiture, accompagné par Tom Douglas. Ses adjoints s'occuperaient du reste du travail de routine.

— Quelqu'un qui sait tirer – mieux que moi, en tout cas, observa Douglas alors qu'ils regagnaient le centre. Il avait eu l'occasion de s'entraîner avec l'équipe de tir du service.

— Ma foi, c'est pas les bons tireurs qui manquent dans le coin, Tom. Peut-être que l'un d'eux a trouvé un emploi chez nos amis de l'organisation.

— Un tueur professionnel, alors ?

— Disons, expérimenté, jusqu'à plus ample informé, préféra suggérer Ryan. On va laisser Mark faire une partie du travail d'enquête sur le terrain.

— Voilà une nouvelle qui me comble d'aise, ricana Douglas.

*

Kelly se réveilla à dix heures trente ; pour la première fois depuis plusieurs jours, il se sentait propre. Il avait pris une douche sitôt rentré chez lui, en se demandant s'il ne risquait pas de boucher les égouts. Aujourd'hui, il pouvait même se raser et cela compensait bien le manque de sommeil. Avant le petit déjeuner – copieux –, Kelly se rendit en voiture au parc voisin pour courir trente minutes, puis il revint chez lui prendre une nouvelle douche absolument merveilleuse et se restaurer. Ensuite, il avait du pain sur la planche. Tous les vêtements utilisés la veille étaient roulés dans un grand sac en papier – pantalon, chemise, slip, chaussettes et chaussures. Ça semblait dommage d'avoir à se séparer de la saharienne dont la grande taille et les nombreuses poches s'étaient révélées si utiles. Il faudrait qu'il s'en procure une autre, et sans doute plusieurs. Il

était certain de ne pas s'être fait éclabousser de sang, ce coup-ci, mais avec les teintes sombres, on ne pouvait jamais savoir ; en tout cas, ils portaient sûrement des résidus de poudre, et ce n'était pas le moment de prendre le moindre risque. Le reste des provisions et du café instantané rejoignirent les vêtements dans le sac et finirent dans le vide-ordures de l'appartement. Kelly avait envisagé de les déposer dans une décharge éloignée mais cela risquait de soulever plus de problèmes que ça n'en résolvait. Quelqu'un risquait de l'apercevoir, de remarquer son manège et de s'interroger. Se débarrasser des quatre douilles de .22 avait été facile. Il les avait jetées dans une bouche d'égout pendant son jogging. Aux infos de midi, on annonça la découverte de deux corps, sans fournir de détails. Peut-être que le journal serait plus bavard. Il lui restait encore une chose à faire.

— Salut, Sam.

— Salut, John. Vous êtes en ville ? Rosen était à son bureau.

— Ouais. Ça ne vous dérange pas que je passe vous voir quelques minutes ? Disons vers les deux heures ?

*

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Rosen, assis derrière son bureau.

— Les gants, dit Kelly, en levant la main. Comme ceux que vous utilisez, en caoutchouc fin. Est-ce que ça coûte cher ?

Rosen faillit lui demander pour quel usage mais décida qu'il n'avait pas besoin de savoir.

— Bigre, c'est qu'ils sont livrés en boîtes de cent paires.

— Je n'ai pas besoin d'une telle quantité.

Le chirurgien ouvrit un tiroir de son secrétaire et lui en lança dix, dans leur emballage en papier et plastique.

— Vous avez l'air terriblement respectable. Et c'était vrai, avec sa chemise blanche à col fermé et son complet bleu CIA comme il avait pris l'habitude de le baptiser. C'était la première fois que Rosen le voyait mettre une cravate.

— Vous foutez pas de moi, toubib. Kelly sourit. Parfois, je suis bien obligé. J'ai même dégoté un nouveau boulot. Plus ou moins.

— Quel genre ?

— Disons, consultant. Kelly agita la main. Je ne peux pas donner plus de détails, mais cela m'oblige à être sapé correctement.

— Vous vous sentez bien ?

— Oui, docteur, tout à fait. Jogging et tout le tremblement. Et vous, ça marche ?

— Le train-train. Plus de paperasse que de chirurgie, mais j'ai un service entier à superviser. Sam caressa la pile de dossiers sur son bureau. Ces menus propos le mettaient mal à l'aise. Il avait l'impression que son ami portait un déguisement, et même s'il se doutait que Kelly tramait quelque chose, le fait de ne pas savoir quoi au juste lui permettait d'être à l'aise avec sa conscience. Pouvez-vous me rendre un service ?

— Bien sûr, toubib.

— La voiture de Sandy est en panne. Je comptais faire l'aller-retour pour la ramener mais j'ai une réunion qui va s'éterniser jusqu'à quatre heures. Et elle finit son service à trois.

— Vous lui laissez avoir des horaires réguliers, à présent ? demanda Kelly avec un sourire.

— Parfois, quand elle n'enseigne pas.

— Eh bien, si elle n'y voit pas d'inconvénient, moi non plus.

Cela ne faisait que vingt minutes à attendre et Kelly les fit passer en se rendant à la cafétéria pour manger un morceau. Sandy O'Toole l'y retrouva, juste après la relève de quinze heures.

— Vous vous êtes habitué à la nourriture ? lui demanda-telle.

— Même les hôpitaux ne peuvent pas trop abîmer une salade. Il n'avait malgré tout pas réussi à comprendre la fascination hospitalière pour la gelée sucrée. Il paraît que votre voiture est en panne ?

Elle acquiesça et Kelly vit pourquoi Rosen lui avait confié des horaires plus réguliers. Sandy paraissait épuisée, sa peau claire était livide, avec des bouffissures sombres sous les yeux.

— Une histoire de démarreur – le câblage. Elle est en réparation.

Kelly se leva.

— Eh bien, le carrosse de madame est avancé. Sa remarque fit naître un sourire, mais plus poli qu'amusé.

— Je ne vous ai jamais vu ainsi tiré à quatre épingles, remarqua-t-elle alors qu'ils descendaient vers le garage.

— Eh bien, n'allez pas vous faire des idées. Je suis encore capable de me rouler dans la boue avec mes plus beaux costumes. Une fois encore, sa plaisanterie tomba à plat.

— Je ne voulais pas dire...

— Ne vous en faites pas, m'dame. Vous avez eu une rude journée et votre chauffeur a un humour assez lamentable.

L'infirmière O'Toole s'arrêta et se tourna vers lui.

— Ce n'est pas de votre faute. On a eu une mauvaise semaine. Une gamine, un accident de la circulation. Le docteur Rosen a fait tout ce qu'il a pu, mais les dégâts étaient trop étendus, et elle s'est éteinte durant ma garde, avant-hier. Des fois, je déteste ce boulot, conclut Sandy.

— Je comprends, dit Kelly en lui ouvrant la portière. Écoutez, vous voulez la version abrégée ? Ce n'est jamais la bonne personne. Ce n'est jamais le bon moment. Et ça n'a jamais de sens.

— C'est une chouette façon de voir les choses. Vous cherchiez à me redonner le moral, là ? Et cela, perversement, la fit sourire mais ce n'était pas le genre de sourire que Kelly avait envie de contempler.

— On essaie tous de recoller les morceaux du mieux qu'on peut, Sandy. Vous luttez contre vos dragons, je me bats contre les miens, ajouta-t-il, sans réfléchir.

— Et combien de dragons avez-vous tués ?

— Un ou deux, répondit Kelly, distant, en essayant de maîtriser sa voix. Il était surpris de se retrouver si vite en terrain miné. Sandy vous invitait si facilement à la confidence.

— Et qu'est-ce que ça a amélioré, John ?

— Mon père était pompier. Il est mort quand j'étais là-bas. Une maison en feu, il est rentré, il a trouvé deux gamins asphyxiés par la fumée. P'pa a réussi à les en tirer sains et saufs

mais il s'est effondré aussitôt, terrassé par une crise cardiaque. Il paraît qu'il était mort avant même d'avoir touché le sol. C'est des trucs qui marquent. Il se souvenait des paroles de l'amiral Maxwell, à l'infirmerie de l'USS *Kitty Hawk,* quand il lui avait dit que la mort devait avoir un sens, et que celle de son père en avait eu un.

— Vous avez tué des gens, n'est-ce pas ?

— À la guerre, c'est des choses qui arrivent, reconnut Kelly.

— Quel était le sens de ces morts ? Qu'ont-elles apporté ?

— Si vous voulez la grande réponse, je ne l'ai pas. Mais ceux que j'ai descendus n'ont plus fait de mal à personne.

Et FLEUR EN PLASTIQUE non plus, ça c'était sûr. Terminé, le massacre des chefs de village avec leur famille. Peut-être que quelqu'un d'autre avait pris la relève mais peut-être que non, finalement.

Sandy regardait les voitures tandis qu'ils remontaient Broadway vers le nord.

— Et ceux qui ont tué Tim, est-ce qu'ils pensaient pareil ?

— Peut-être, mais il y a une différence. Kelly faillit ajouter qu'il n'avait jamais vu un de ses hommes assassiner qui que ce soit, mais ça, il ne pouvait plus le dire, désormais, n'est-ce pas ?

— Mais si tout le monde croit la même chose, alors ça nous mène où ? Ce n'est pas comme les maladies. On se bat contre des trucs qui font du mal à tout le monde. Pas de politique, pas de mensonges. On ne tue pas des gens. C'est pour ça que je fais ce boulot, John.

— Sandy, il y a trente ans, il y avait un type du nom d'Hitler qui prenait son pied à tuer des gens comme Sam et Sarah simplement à cause du putain de nom qu'ils portaient. Il fallait le mettre hors d'état de nuire, et on l'a fait, sacrément trop tard, d'accord, mais on l'a fait.

La leçon n'était-elle pas assez claire ?

— On a bien assez de problèmes ici, remarqua-t-elle. Il suffisait de contempler les trottoirs qu'ils longeaient, car Johns Hopkins n'était pas situé dans un quartier facile.

— Je le sais, au cas où vous auriez oublié.

La remarque la fit taire.

— Je suis désolée, John.

— Et moi, donc. Kelly marqua un temps. Il cherchait ses mots. Il y a une différence, Sandy. Ce sont de braves gens. Je suppose que la majorité des gens sont bons. Mais il y en a des mauvais. Il ne suffit pas de souhaiter leur disparition, et il ne sert à rien de souhaiter qu'ils s'amendent parce que la plupart ne changeront jamais. Alors il faut bien que quelqu'un se dévoue pour protéger les uns contre les autres. C'est mon boulot.

— Mais comment faites-vous pour ne pas finir comme eux ?

Kelly prit son temps pour lui répondre, regrettant déjà sa présence ici. Il n'avait pas besoin d'entendre tout ça, pas besoin d'être amené à faire son examen de conscience. Tout avait été si limpide depuis deux ou trois jours. Une fois qu'on avait décidé qu'il y avait un ennemi, alors agir en fonction de cette information se résumait à la simple mise en application de sa formation et de son expérience. Ce n'était pas un truc auquel on avait à réfléchir. Faire son examen de conscience, c'était toujours difficile, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais eu ce genre de problème, dit-il finalement, esquivant la difficulté. C'est à ce moment qu'il perçut la différence. Sandy et ses collègues luttaient contre une chose, et ils luttaient avec courage, risquaient leur santé mentale en résistant ainsi à l'action de forces dont les causes premières n'étaient pas directement accessibles. Kelly et les siens luttaient contre des gens, laissant certes à d'autres la responsabilité des actes de leurs ennemis, mais ils étaient à même de traquer l'adversaire, de se battre directement contre lui, voire de l'éliminer, avec un peu de chance. Un camp détenait l'absolue pureté de la cause, mais la satisfaction lui échappait. L'on pouvait parvenir à la satisfaction en détruisant l'ennemi, mais seulement au risque de finir par ressembler un peu trop à ceux contre qui on luttait. Combattre et guérir, deux guerres parallèles, deux buts similaires, mais si différents dans les faits. Les maladies du corps et les maladies de l'humanité elle-même. N'était-ce pas une façon intéressante de voir les choses ?

— Peut-être que c'est comme ça : le problème n'est pas de savoir contre qui on se bat. Mais pour quoi.

— Pour quoi vous battiez-vous, au Viêt-Nam ? insista Sandy. C'était une question qu'elle se reposait au moins dix fois par jour depuis qu'elle avait reçu le funeste télégramme. Mon mari est mort là-bas et je n'ai toujours pas compris pourquoi.

Kelly s'apprêtait à dire quelque chose mais il se tut. Franchement, il n'y avait pas de réponse. La malchance, de mauvaises décisions, une mauvaise synchronisation à plusieurs niveaux d'activité engendraient des événements aléatoires qui provoquaient la mort de soldats sur un champ de bataille lointain, et même quand vous étiez sur place, ça n'avait pas toujours plus de sens. Du reste, elle devait avoir déjà entendu plus d'une fois les justifications énoncées par celui-là même dont elle pleurait la perte. Peut-être que chercher ce genre de sens n'était rien de plus qu'un exercice futile. Peut-être qu'il ne fallait pas en chercher un. Même si c'était vrai, comment pouvait-on vivre sans au moins faire semblant d'y croire, quelque part ? Il était encore en train de soupeser ce problème quand il tourna dans sa rue.

— Votre maison aurait besoin d'un coup de peinture, observa-t-il, pas mécontent.

— Je sais. Je ne peux pas me payer les peintres et je n'ai pas le temps de le faire moi-même.

— Sandy... vous voulez une suggestion ?

— Comment cela ?

— Laissez-vous vivre. Je suis désolé que Tim ne soit plus là, mais c'est un fait. J'ai perdu des tas d'amis là-bas, moi aussi. La vie doit continuer.

L'épuisement sur ses traits faisait peine à voir. Ses yeux l'examinèrent avec une espèce d'intensité professionnelle, sans rien trahir de ce qu'elle pensait ou ressentait, mais qu'elle ait simplement fait l'effort de se dissimuler à lui était déjà révélateur.

Quelque chose a changé en vous. Je me demande quoi. Et je me demande pourquoi, était en train de penser Sandy. Quelque chose s'était résolu. Il avait toujours été poli, presque drôle par ses pathétiques efforts pour paraître distingué, mais la tristesse qu'elle avait remarquée, et qui était presque équivalente à son chagrin irrémédiable, cette tristesse avait désormais disparu,

remplacée par un sentiment qu'elle avait encore du mal à cerner. C'était étrange, parce qu'il n'avait jamais cherché à se cacher d'elle, et elle s'estimait capable de pénétrer tous les masques qu'il pourrait porter. Là-dessus, elle se trompait, ou peut-être qu'elle ne connaissait pas vraiment les règles. Elle le regarda descendre, contourner la voiture, lui ouvrir la portière.

— M'dame ? Il lui indiqua la maison.

— Pourquoi êtes-vous si gentil ? Est-ce que le docteur Rosen...

— Il a simplement dit que vous aviez besoin d'un chauffeur, Sandy. Véridique. De toute façon, vous avez l'air terriblement fatiguée. Kelly la raccompagna jusqu'à sa porte.

— Je ne sais pas pourquoi j'aime bien vous parler, dit-elle en gravissant les marches du perron.

— Je n'en étais pas sûr. C'est vrai ?

— Je crois que oui, répondit O'Toole, avec un demi sourire, qui s'éteignit au bout d'une seconde. John, c'est trop tôt pour moi.

— Sandy, c'est trop tôt pour moi aussi. Mais est-ce trop tôt pour être amis ?

Elle y réfléchit. Non, pas trop tôt pour ça.

— On dîne ensemble, un de ces soirs ? Je vous ai déjà demandé, vous vous souvenez ?

— Vous repassez souvent en ville ?

— Plus qu'avant. J'ai un boulot – enfin, un truc que je dois faire à Washington.

— Quoi donc ?

— Rien d'important. Et Sandy détecta l'odeur du mensonge, mais qui n'était sans doute pas destiné à la blesser.

— La semaine prochaine, peut-être ?

— Je vous passerai un coup de fil. Je ne connais aucun bon restaurant dans le coin.

— Moi, si.

— Allez vous reposer. Il ne chercha pas à l'embrasser, ou même à lui prendre la main. Juste un petit sourire amical avant de s'éloigner. Sandy le regarda partir, en se demandant toujours ce qu'il y avait de changé chez cet homme. Jamais elle

n'oublierait son regard, là-bas sur le lit d'hôpital, mais quelle qu'en ait pu être la raison, elle n'avait pas besoin de la redouter.

Kelly pestait silencieusement tandis qu'il s'éloignait. Cette fois, il avait enfilé les gants de coton et en frotta toutes les surfaces de l'habitacle à sa portée. Il ne pouvait pas se permettre d'avoir trop de conversations comme celle-ci. À quoi cela rimait-il ? Comment diable voulait-on qu'il sache ? C'était plus facile sur le terrain. On identifiait l'ennemi ou, encore plus souvent, quelqu'un vous expliquait ce qui se passait, et qui il était et où il était – fréquemment, cette dernière information était erronée, mais au moins vous donnait-elle un point de départ. Les ordres de mission toutefois ne vous disaient jamais en quoi cela allait changer le monde ou mettre fin à la guerre. Ça, c'étaient les trucs qu'on lisait dans les journaux, des informations répétées par des journalistes qui n'en avaient rien à foutre, provenant de correspondants ignorants ou de politiciens qui ne feraient jamais l'effort de creuser la question. « Infrastructure » et « cadre » étaient des mots à succès mais lui, il chassait des gens, pas de l'infrastructure, quoi que ce putain de terme puisse signifier. L'infrastructure était une *chose,* comme ce contre quoi Sandy luttait. Ce n'était pas une personne commettant des actes néfastes et qu'on pouvait traquer comme un gros gibier nuisible. Et comment cela s'appliquait-il à ce qu'il était en train de faire en ce moment ? Kelly se dit qu'il aurait intérêt à maîtriser le cours de ses réflexions, à se cantonner aux trucs clairs, à se rappeler simplement qu'il était en train de chasser des *gens,* exactement comme naguère. Il n'allait pas changer le monde, juste en nettoyer un petit coin.

*

— Ça fait toujours mal, mon ami ? demanda Grichanov.

— Je crois bien que j'ai quelques côtes cassées. Zacharias s'assit sur la chaise, la respiration difficile, souffrant manifestement. Cela inquiéta le Russe. Ce genre de blessure pouvait engendrer une pneumonie et une pneumonie pouvait tuer un homme dans son état physique. Les gardiens avaient manifesté un peu trop de zèle même s'ils avaient en fait agi sur

ses ordres car il avait simplement voulu lui infliger une bonne correction. Un prisonnier mort ne lui révélerait jamais ce qu'il avait besoin de savoir.

— J'ai parlé au commandant Vinh. Le petit sauvage dit qu'il n'a pas de médicaments à gâcher. Grichanov haussa les épaules. Il se pourrait même que ce soit vrai. La douleur, elle est pénible ?

— Chaque fois que je respire, répondit Zacharias, et il disait manifestement vrai. Son teint était encore plus livide que d'habitude.

— Je n'ai qu'un seul remède à la douleur, Robin, s'excusa Kolya en brandissant sa flasque.

Le colonel américain secoua la tête, et ce seul mouvement parut être douloureux.

— Je ne peux pas.

Grichanov prit le ton frustré de l'homme qui cherche à raisonner un ami.

— Alors, tu es un idiot, Robin. La douleur ne sert personne, ni toi, ni moi, ni ton Dieu. Je t'en prie, laisse-moi t'aider un peu. S'il te plaît ?

Je ne peux pas, se répéta Zacharias. Car le faire serait rompre son engagement. Son corps était un temple, et il devait le protéger de souillures comme celles-ci. Mais le temple était détruit. Ce qu'il redoutait le plus, c'était l'hémorragie interne. Son corps serait-il capable de se guérir seul ? Il le faudrait et, dans des circonstances à peu près normales, cela n'aurait pas posé de problème, mais il savait que sa condition physique était pitoyable, avec son dos toujours blessé, et maintenant les côtes. La douleur était désormais sa compagne et, avec la douleur, il lui serait plus difficile de résister aux questions, si bien qu'il devait dorénavant confronter sa religion à son devoir de résistance. Les choses étaient moins claires désormais. Apaiser la douleur pouvait hâter la guérison, et lui permettre de plus facilement rester fidèle à son devoir. Alors, quelle était la bonne voie ? Ce qui aurait dû être une question simple était devenu brumeux et ses yeux lorgnaient le récipient métallique. Le soulagement était là. Pas un bien grand soulagement, mais un

soulagement quand même, et c'était ce dont il avait besoin s'il voulait se contrôler.

Grichanov dévissa la capsule.

— Est-ce que tu skies, Robin ?

Zacharias fut surpris par la question.

— Oui, j'ai appris quand j'étais gosse.

— Du ski de fond ? L'Américain secoua la tête.

— Non, ski de piste.

— La neige dans les Wasatch, elle est bonne pour skier ?

Le souvenir fit naître un sourire chez Robin.

— Très bonne, Kolya. C'est de la neige sèche. Poudreuse, on dirait du sable très fin.

— Ah, la meilleure. Tiens... Il lui tendit la flasque.

Juste ce coup-ci, se dit Zacharias. *Juste pour la douleur.*

Il but une gorgée. *Repousser la douleur de quelques pas, le temps que je me ressaisisse.*

Grichanov le regarda faire et vit ses yeux s'emplir de larmes, en espérant que l'homme n'allait pas se mettre à tousser et se faire mal un peu plus. C'était de la bonne vodka, obtenue auprès des entrepôts de l'ambassade à Hanoi, la seule chose que son pays avait en abondance, et la seule dont l'ambassade disposât à profusion. La meilleure qualité de vodka de papier, la préférée de Kolya, effectivement parfumée avec du vieux papier, un détail que cet Américain avait peu de chances de noter – et qui du reste avait tendance à lui échapper, à lui aussi, après le troisième ou quatrième verre.

— Tu es bon skieur, Robin ?

Zacharias sentit la chaleur diffuser dans son ventre et il se laissa aller. Ce faisant, la douleur décrut et il se sentit un peu plus fort ; alors, si ce Russe avait envie de parler ski, eh bien, ça ne pouvait pas faire grand mal, pas vrai ?

— Je skie sur les pistes noires, dit Robin avec fierté. J'ai commencé quand j'étais tout gosse. Je crois que je devais avoir cinq ans quand papa m'a emmené pour la première fois.

— Ton père... pilote, aussi ?

L'Américain secoua la tête.

— Non, avocat.

— Mon père est professeur d'histoire à l'Université d'État de Moscou. Nous avons une datcha et l'hiver, quand j'étais petit, je pouvais aller skier dans les bois. J'aime le silence. Tout ce qu'on entend c'est... comment vous dites, chuinter ? Chuinter les skis sur la neige. Rien d'autre. Comme un tapis blanc sur la terre, aucun bruit, juste le silence.

— Si on se lève tôt, les montagnes peuvent être comme ça. Faut choisir un jour juste après une averse de neige, sans trop de vent.

Kolya sourit.

— C'est comme de voler, pas vrai ? Voler dans un monoplace, un jour de temps clair avec juste quelques petits nuages blancs. Il se pencha, prit un air entendu. Dis voir, ça t'arrive pas de couper ta radio, juste quelques minutes, histoire d'être seul ?

— Ils vous laissent faire ça ?

Grichanov rigola, secoua la tête.

— Non, mais je le fais quand même.

— T'as de la veine, dit Robin, souriant à son tour, en se souvenant de la sensation. Il repensait à un après-midi bien précis, au départ de la base aérienne de Mountain Home, un jour de février 1964.

— C'est l'impression que Dieu doit avoir, non ? Tout seul. On peut ignorer le bruit du moteur. Pour moi, il disparaît, comme ça, au bout de quelques minutes. Ça fait pareil, pour toi ?

— Ouais, si ton casque est bien ajusté.

— En fait, c'est pour ça que je vole, mentit Grichanov. Tout le reste des conneries, la paperasse, les trucs de mécanique, les conférences, c'est le prix à payer. Pour être là-haut, tout seul, comme quand j'étais un petit garçon qui skiait dans les bois – mais mieux. On peut voir si loin un jour de beau temps en hiver. Il tendit de nouveau le flacon à Zacharias. Est-ce que tu peux imaginer que ces petits sauvages comprennent ça ?

— Probablement pas.

Il hésita un instant. Bon, il en avait déjà bu un coup. Un second ne pouvait pas faire de mal, pas vrai ? Zacharias but une nouvelle lampée.

— Moi, ce que je fais, Robin, c'est tenir le manche juste du bout des doigts, comme ceci. Il fit la démonstration avec le

goulot de la flasque. Je ferme les yeux un moment et quand je les rouvre, le monde est différent. Alors, je ne fais plus partie du monde. Je suis autre chose – un ange, peut-être, dit-il, avec bonne humeur. Alors, je possède le ciel comme je posséderais une femme, mais ce n'est jamais tout à fait pareil. Les meilleures sensations sont toujours solitaires, je suppose.

Ce type pige vraiment, pas vrai ? Il pige réellement ce que c'est que voler.

— T'es poète, ou quoi ?

— J'adore la poésie. Je n'ai pas le talent pour en faire mais cela ne m'empêche pas d'en lire et de la mémoriser, et de ressentir ce que le poète me dit de ressentir, expliqua tranquillement Grichanov, et il était tout à fait sincère, en même temps qu'il regardait les yeux de l'Américain se brouiller, devenir rêveurs. Nous avons bien des points communs, mon ami.

*

— Qu'est-ce qu'ils racontent, pour Ju-Ju ? demanda Tucker.

— Ça ressemble à un braquage. Il est devenu négligent. Un de tes gars, hein ? demanda Charon.

— Ouais, il faisait pas mal de transports pour nous.

— Qui a fait le coup ? Ils étaient dans la Section générale de la Librairie de prêt Enoch Pratt, cachés entre les rangées de bouquins, la planque idéale, en fait. Difficile de s'approcher sans être immédiatement repéré, et impossible à piéger avec des micros. Même si l'endroit était relativement calme, ces petits recoins étaient bien trop nombreux.

— Difficile à dire, Henry. Ryan et Douglas étaient là-bas mais j'ai pas l'impression qu'ils aient trouvé grand-chose. Eh, t'es retourné à ce point à cause d'un simple dealer ?

— Tu sais bien que la question n'est pas là, mais ça fait quand même désordre. Jamais un de mes gars ne s'était encore fait descendre.

— Tu sais bien que la question n'est pas là non plus, Henry. Charon feuilleta quelques pages. C'est un boulot à haut risque. Un type veut palper du liquide, voire un peu de came, dans la

foulée, histoire de se lancer dans le métier, vite fait. Les mecs repèrent un nouveau revendeur qui fourgue ta marchandise, peut-être. Merde, vu comme ils ont visé, tu pourrais peut-être t'entendre avec eux.

— Des revendeurs, j'en ai suffisamment. Et les arrangements dans ce genre, c'est pas bon pour le commerce. Comment ils les ont descendus ?

— Très pro. Chacun deux bastos dans le crâne. Douglas avait l'air de pencher pour un règlement de comptes.

Tucker tourna la tête.

— Oh ?

Charon expliqua d'une voix calme, le dos tourné.

— Henry, ce n'était pas l'équipe. Tony ne ferait pas un truc pareil, hein ?

— Probablement pas. *Mais Eddie, si.*

— J'ai besoin de quelque chose, reprit Charon.

— Quoi ?

— D'un dealer. Qu'est-ce que tu croyais ? D'un tuyau dans la troisième à Pimlico ?

— Ça commence à bien faire, maintenant, non ? Jusqu'ici, utiliser Charon pour éliminer le plus gros de la compétition avait marché à la perfection – mieux que ça, même –, mais à mesure que Tucker renforçait sa mainmise sur le commerce local, il avait de plus en plus de mal à sélectionner des opérateurs indépendants pour les éliminations judiciaires. C'était surtout vrai de ses principaux rivaux. Il avait systématiquement choisi de préserver les individus avec lesquels il n'avait aucun intérêt à collaborer et les quelques-uns qui restaient pouvaient être d'utiles alliés plutôt que des rivaux, s'il arrivait à trouver le moyen de négocier avec eux.

— Si tu veux que je sois capable de te protéger, Henry, alors il faut que je sois en mesure d'orienter les enquêtes. Et pour pouvoir orienter les enquêtes, il faut bien que je leur sorte un gros poisson de temps en temps. Charon replaça son bouquin sur l'étagère. Pourquoi fallait-il qu'il lui explique des choses pareilles ?

— Quand ?

— Au début de la semaine, quelque chose de bien juteux. Je veux démonter un truc qui fasse de l'effet.

— Je te recontacte. Tucker replaça lui aussi son bouquin et s'éloigna. Charon resta quelques minutes encore, cherchant le bon livre. Il le trouva, en même temps que l'enveloppe glissée à côté. Le lieutenant de police ne se fatigua pas à compter. Il savait que le montant serait exact.

*

Greer se chargea des présentations.

— Monsieur Clark, je vous présente le général Martin Young, et voici Robert Ritter.

Kelly serra la main des deux hommes. Le Marine était aviateur, comme Maxwell et Podulski, tous deux absents de cette réunion. Il ignorait absolument qui était Ritter mais ce fut lui qui parla en premier.

— Excellente analyse. Votre langage n'était pas précisément bureaucratique mais vous avez mis le doigt sur tous les points cruciaux.

— En fait, monsieur, ce n'est pas si difficile à déduire. L'attaque au sol ne devrait pas poser trop de problèmes. Ce ne sont pas des troupes d'élite qu'on affecte à ce genre d'endroit et les hommes qui sont là-bas surveillent dedans, pas dehors. Mettons deux types par mirador. Les mitrailleuses vont être braquées vers l'intérieur du camp, d'accord ? Il faut plusieurs secondes pour les faire pivoter. On peut se servir de la rangée d'arbres pour s'approcher à distance de tir des M-79. Le doigt de Kelly entoura le diagramme. Voilà les baraquements. Deux portes seulement, et je parie qu'il n'y a pas quarante mecs à l'intérieur.

— On entre par ici ? Le général Young tapota l'angle sud-est du camp.

— Affirmatif, mon général. Pour un navigant, le Marine pigeait plutôt vite. L'astuce est d'amener le plus près possible le premier groupe d'assaut. Pour ça, il faut tirer profit de la météo et ce ne devrait pas être trop difficile en cette période de l'année. Deux hélicos de combat, avec roquettes et canons légers pour

transpercer ces deux bâtiments. On pose ici les hélicos d'évacuation. Tout doit être réglé moins de cinq minutes après qu'on aura ouvert le feu. C'est la phase d'atterrissage. Pour le reste, je laisse ça aux aviateurs.

— Donc, d'après vous, le point clé est d'amener les éléments d'assaut le plus près possible du site...

— Non, mon général. Si vous voulez avoir un nouveau Sông Tay, vous pouvez reproduire le même plan, poser l'hélico au beau milieu du camp, pile dans la cour – mais je crois savoir que vous voulez la jouer discrète.

— Affirmatif, confirma Ritter. Il le faut. Pas question de vendre le projet sous l'aspect d'une opération d'envergure.

— Si l'on dispose de moins d'atouts, il faut changer de tactique. La bonne nouvelle, c'est que l'objectif est de taille limitée, il n'y a pas tant d'hommes que ça à extraire, et il n'y a pas tant d'adversaires à éliminer.

— Mais on n'a pas non plus une grosse marge de sécurité, observa le général Young, en fronçant les sourcils.

— Quasiment pas, admit Kelly. Vingt-cinq hommes. Vous les posez dans cette vallée, ils gravissent la colline, entrent dans la place, neutralisent les miradors, font sauter ce portail. Puis les hélicos arrivent et arrosent ces deux bâtiments-là pendant que le groupe d'assaut s'attaque à ce bâtiment-ci. Les serpents restent en veille au-dessus, le groupe d'insertion effectue le ramassage, puis tout le monde dégage vite fait par la vallée.

— Monsieur Clark, vous êtes un optimiste, observa Greer, rappelant en même temps à Kelly son identité d'emprunt. Si le général Young découvrait que Kelly n'avait été qu'un simple quartier-maître, ils n'obtiendraient jamais son soutien, or Young en avait déjà beaucoup fait pour eux, en consacrant l'intégralité de son budget annuel de construction pour édifier la maquette du camp dans les bois de Quantico.

— Tout cela, c'est des trucs que j'ai déjà fait, amiral.

— Qui se charge de recruter le personnel ? demanda Ritter.

— On s'en occupe, lui assura James Greer.

Ritter se cala dans son fauteuil pour examiner les photos et les diagrammes. Il était en train de mettre en jeu sa carrière, au même titre que Greer et tous les autres. Mais c'était ou faire

quelque chose ou rester les bras croisés. Et rester les bras croisés voulait dire qu'au moins un homme de valeur, et peut-être vingt de plus, ne reverraient jamais le pays natal. Ce n'était toutefois pas la véritable raison, reconnut Ritter. La raison véritable était que d'autres avaient décidé que la vie de ces hommes n'avait pas d'importance, et ces autres risquaient d'en faire une mauvaise habitude. Ce genre de raisonnement finirait un jour par détruire son Agence. Comment vouliez-vous recruter des agents si le mot se répandait que l'Amérique ne protégeait pas ceux qui travaillaient pour elle ? Maintenir la confiance n'était pas uniquement une obligation morale. C'était de la simple efficacité.

— Mieux vaut mettre les choses en branle avant de révéler quoi que ce soit, remarqua-t-il. Il sera toujours temps d'obtenir le feu vert si nous sommes prêts à y aller. Faut présenter ça comme une occasion unique. C'est d'ailleurs l'autre grosse erreur que nous avons commise avec CHEVILLE OUVRIÈRE. L'opération était trop manifestement destinée à décrocher un permis de chasse et ça, ce n'est jamais couru d'avance. Cette fois-ci, il s'agit d'une mission de sauvetage ponctuelle. Je peux refiler le dossier à mes amis du NSC. Il a des chances de passer devant le Conseil mais en contrepartie, il faut qu'on soit prêt à démarrer aussitôt.

— Bob, est-ce à dire que vous êtes avec nous ? demanda Greer.

Ritter prit tout son temps pour répondre.

— Oui, absolument.

— Nous aurons quand même besoin d'un facteur de sécurité complémentaire, dit Young en considérant la carte à grande échelle et en se demandant comment les hélicoptères allaient passer.

— Oui, mon général, dit Kelly. Il faut que quelqu'un y aille d'abord en éclaireur. Les deux photos de Robin Zacharias étaient toujours sorties ; la première, en tenue impeccable de colonel de l'Air Force, au garde-à-vous, la casquette sous le bras, la poitrine bardée de rubans et d'ailes argentées, souriant avec confiance, sa famille bien rangée autour de lui ; et l'autre, celle d'un homme courbé, en loques, sur le point de recevoir un coup

de crosse dans le dos. *Merde*, se dit-il, *pourquoi pas une croisade de plus ?*

— Je suppose que c'est pour moi.

17

Complications

Archie n'avait pas eu grand-chose à lui révéler, mais en définitive, Kelly n'avait pas besoin de plus. Tout ce qu'il lui manquait, à présent, c'était de pouvoir dormir encore un peu.

Filer quelqu'un en voiture, découvrit-il, s'avérait plus délicat que ne le suggéraient les séries télévisées, et encore plus difficile que lors de sa première expérience, à La Nouvelle-Orléans. Si vous suiviez de trop près, vous risquiez d'être repéré. Si vous vous laissiez trop distancer, vous risquiez de perdre le gars. Le trafic compliquait les choses un peu plus. Les camions pouvaient vous boucher la vue. Surveiller une voiture située un demi-pâté de maisons en avant vous conduisait fatalement à négliger les véhicules plus proches et ceux-ci, découvrit-il, pouvaient faire les trucs les plus délirants. Tout compte fait, il bénissait Billy d'avoir choisi une Roadrunner rouge. Le coupé était facile à repérer, avec sa couleur vive, et même si le chauffeur aimait bien brûler de la gomme dans les virages et à tous les feux rouges, il ne pouvait pas non plus enfreindre trop systématiquement le code de la route sans attirer l'attention de la police, et ça, il n'y tenait pas plus que son poursuivant.

Kelly avait repéré la voiture juste après sept heures du soir, non loin du bar identifié par Archie. Quelle que soit l'allure du bonhomme, il n'était pas du genre discret, mais ça, sa voiture le lui avait déjà révélé. La boue était partie, remarqua-t-il aussitôt. La carrosserie venait apparemment d'être lavée et cirée et Kelly avait déjà pu constater, lors de leur rencontre précédente, que l'homme tenait énormément à son véhicule. Cela lui ouvrait d'intéressantes perspectives, qu'il considéra tout en continuant de filer Billy, toujours à une demi-rue d'écart, en s'imprégnant de son style de conduite. Il apparut bientôt que le type essayait au maximum d'éviter les artères principales et qu'il connaissait les voies secondaires comme un blaireau son terrier. Cela

donnait un handicap à Kelly. En contrepartie, celui-ci conduisait une voiture parfaitement anonyme. Bien trop de vieilles Coccinelle grouillaient dans les rues pour qu'on en remarque une de plus.

Au bout de quarante minutes, le schéma devint clair. La Roadrunner tourna brusquement à droite et s'arrêta au bout d'une rue. Kelly soupesa les options possibles et continua d'avancer, au ralenti. Alors qu'il approchait, il vit descendre une fille, un sac au bras. Elle aborda une vieille connaissance, le Magicien, à plusieurs rues de son point de chute habituel. Kelly n'observa aucune tractation particulière – tous deux pénétrèrent dans un immeuble et y restèrent cachés une minute ou deux jusqu'à ce que la fille en ressorte – mais il n'avait pas besoin de cette confirmation. Leur manège collait avec ce que Pam lui avait expliqué. Mieux encore, il identifiait le Magicien, estima Kelly en tournant à gauche pour se retrouver à un feu rouge. Il venait d'apprendre deux choses qu'il avait ignorées jusqu'ici. Dans son rétro, il vit la Roadrunner franchir le carrefour. La fille avait pris la même direction et disparut de son champ visuel au moment où le feu passait au vert. Kelly tourna à droite à deux reprises, pour retrouver la Plymouth qui se dirigeait vers le sud, avec trois passagers à bord. Il n'avait pas remarqué auparavant l'homme – oui, ce devait être un homme –, tapi à l'arrière.

L'obscurité tombait rapidement, le bon moment de la journée pour John Kelly. Il continua de filer la Roadrunner, restant le plus longtemps possible tous feux éteints, et fut récompensé de sa filature en la voyant s'arrêter à une maison d'angle en meulière, et ses trois occupants en descendre, après avoir livré à quatre revendeurs leur quota pour la soirée. Il leur laissa quelques minutes puis gara sa voiture deux ou trois rues plus loin et revint à pied observer les lieux, jouant de nouveau les poivrots. L'architecture locale lui facilitait la tâche. Toutes les maisons d'en face avaient des perrons en marbre, bordés d'épais blocs de pierre rectangulaire qui lui permettaient de se dissimuler facilement. Il lui suffisait de s'asseoir sur le trottoir, le dos appuyé contre le rebord et, ainsi caché derrière, il devenait invisible. Il choisit son perron avec soin, assez près,

mais pas trop, d'un réverbère en état de marche qui lui fournissait une ombre propice ; du reste, qui prêtait attention à un clochard ? Kelly avait adopté le même genre de démarche flageolante qu'il avait observée chez ce genre d'individu, et il n'hésitait pas à l'occasion à lever le sac en papier contenant sa bouteille pour faire semblant de boire au goulot tout en continuant de surveiller la maison d'angle en meulière.

Assis déjà depuis plusieurs heures, il se remémora les détails du rapport médico-légal. *Groupes sanguins O+, O– et AB–*. Le sperme retrouvé chez Pam correspondait à ces groupes et il se demanda duquel était Billy. Les voitures passaient dans la rue. Les piétons allaient et venaient. Trois d'entre eux au maximum lui accordèrent un regard, mais sans plus, tandis qu'il feignait d'être assoupi, sans cesser de lorgner la maison du coin de l'œil et de prêter l'oreille au moindre bruit annonciateur de danger tandis que les heures s'écoulaient. Un revendeur zonait sur le trottoir, une vingtaine de mètres derrière lui ; il tendit l'oreille pour l'écouter, entendant pour la première fois en quels termes il décrivait la marchandise et négociait le prix, écoutant également les voix des divers clients. Kelly avait toujours eu l'ouïe particulièrement fine – cela lui avait sauvé la vie plus d'une fois – et cela aussi constituait une base d'informations de valeur, à cataloguer mentalement pour les analyser à mesure que passait le temps. Un chien errant s'approcha de lui, le reniflant avec une curiosité amicale et Kelly ne le chassa pas. Cela n'aurait pas collé avec le personnage – un rat, encore, c'eût été différent – et préserver son incognito était fondamental.

À quoi ressemblait au juste ce quartier dans le temps ? se demanda Kelly. De son côté de la rue, les habitations étaient des alignements de maisons en brique assez ordinaires. Celles d'en face étaient quelque peu différentes, leur matériau était plus noble, leur superficie de moitié supérieure. Peut-être que cette rue avait marqué la frontière entre une classe laborieuse et une bourgeoisie un peu plus aisée au début du siècle. Peut-être que la maison de meulière avait été la demeure bourgeoise d'un commerçant ou d'un capitaine de bateau. Peut-être avait-elle résonné, le dimanche, des accents d'un piano joué par la fille qui avait étudié au conservatoire Peabody. Mais tous ces gens

avaient déménagé pour aller s'installer à des endroits où il y avait de la verdure et cette maison de trois étages était, comme les autres, aujourd'hui abandonnée, fantôme brun venu d'un autre temps. Il fut surpris par la largeur peu commune des artères, peut-être parce que, à l'époque où on les avait tracées, le principal mode de transport était le fiacre ou la calèche. Kelly secoua la tête pour chasser ces rêveries incongrues. Il devait se concentrer sur le présent.

En définitive, plus de quatre heures s'étaient écoulées quand les trois personnages ressortirent enfin, les deux hommes en tête, la fille sur leurs talons. Plus petite que Pam, boulotte. Kelly leva la tête et risqua un coup d'œil. Il avait besoin d'examiner de plus près Billy qui devait être le chauffeur. Pas vraiment impressionnant, le bonhomme, autour d'un mètre soixante-douze, un truc brillant au poignet, montre ou gourmette ; ses gestes étaient vifs, économes – et pleins d'arrogance. L'autre type était plus grand, plus imposant, mais c'était un subordonné, estima Kelly à son attitude et sa façon de suivre. La fille suivait encore plus docilement, tête basse. Son corsage, si c'était bien un corsage, n'était pas complètement reboutonné et elle monta en voiture sans lever la tête pour regarder alentour ou faire quoi que ce soit dénotant un quelconque intérêt pour le monde extérieur. Ses mouvements étaient lents et saccadés, sans doute l'effet de la drogue, mais ça n'expliquait pas tout. Il y avait autre chose, que Kelly n'arrivait pas à cerner, mais qui le mettait malgré tout mal à l'aise... une inertie, peut-être. Non pas de la paresse dans les mouvements mais une sorte d'apathie. Kelly plissa les paupières lorsque lui revint soudain où il l'avait constatée auparavant. Durant l'opération FLEUR EN PLASTIQUE, les mouvements des villageois pour se rassembler quand on leur en avait intimé l'ordre. Des gestes résignés, automatiques, ceux de robots soumis au contrôle de ce commandant et de ses troupes. Ils auraient marché à la mort de la même façon. Et c'est ainsi qu'elle marchait. Et qu'elle continuerait.

Alors, tout était donc vrai. Ils se servaient bel et bien des filles comme mulets... entre autres activités. La voiture démarra sous ses yeux et l'attitude de Billy au volant confirma bien qu'il

était le conducteur précédent. Le véhicule fit une brusque embardée, puis vira sec sur la gauche, accéléra dans un crissement de pneus pour traverser l'intersection et disparaître à la vue de Kelly. *Billy, un mètre soixante-douze, mince, montre ou gourmette, arrogant.* L'identification était désormais inscrite dans le cerveau de Kelly, avec le nom et la couleur des cheveux. Il ne l'oublierait plus. L'autre silhouette masculine fut enregistrée de même, le personnage sans nom – un destin beaucoup plus immédiat que ne le soupçonnait l'individu.

Kelly jeta un coup d'œil au bracelet-montre glissé dans sa poche. Une heure quarante. Qu'avaient-ils fabriqué là-dedans ? Puis il se souvint des autres révélations de Pam. Une petite fête, sans doute. Cette fille-là devait également avoir en elle des fluides de type O+, O– ou AB rhésus négatif. Mais Kelly ne pouvait pas non plus sauver le monde entier et le meilleur moyen de la sauver n'était certainement pas de la libérer tout de suite. Il se relaxa, imperceptiblement, et attendit car il ne voulait pas que son déplacement paraisse lié à quoi que ce soit au cas où quelqu'un l'aurait repéré, voire le surveillerait en ce moment même. Il y avait des lumières dans certaines de ces maisons, aussi traîna-t-il sur place une demi-heure encore, supportant la soif et quelques débuts de crampes avant de se relever et de clopiner jusqu'à l'angle de la rue. Il s'était montré très prudent ce soir, très prudent et très efficace, et il était temps de passer à la seconde phase de son activité nocturne. Temps de poursuivre ses efforts de diversion.

Il se cantonnait surtout aux ruelles, le pas lent, la démarche zigzaguant de gauche à droite en suivant la trajectoire ondulante d'un serpent – il sourit – avant de regagner les grandes artères, après juste une brève pause pour enfiler une paire de gants chirurgicaux en caoutchouc. Il passa devant plusieurs revendeurs avec leurs lieutenants, cherchant toujours le bon. Son itinéraire suivait une trame quadrillée, une spirale formée d'une série de virages à quatre-vingt-dix degrés qui se refermait sur l'endroit où était garée sa Volkswagen. Il devait se montrer prudent, comme toujours, mais il était le chasseur inconnu et le gibier n'avait pas conscience de sa situation, se

prenant lui-même pour un prédateur. Ils avaient bien le droit d'avoir leurs illusions.

Il était presque trois heures du matin lorsque Kelly choisit sa proie. Un solitaire, comme il avait fini par le qualifier. Celui-ci n'avait pas de lieutenant, c'était peut-être un nouveau, qui apprenait les ficelles du métier. Il n'avait pas l'air si vieux que ça, en tout cas vu à quarante mètres de distance, tandis qu'il comptait ses billets à l'issue d'une nuit d'activité. Il y avait une bosse sur sa hanche droite, un pistolet, sans aucun doute, mais il restait tête baissée. Aux aguets, toutefois : entendant Kelly approcher, il releva la tête et se retourna pour lui jeter un bref coup d'œil avant de revenir bien vite à sa tâche, négligeant l'inconnu qui s'avançait, pour reprendre son décompte des billets. La distance se réduisait.

Kelly avait pris la peine de revenir à bord de son bateau un peu plus tôt dans la journée pour y récupérer quelque chose. Il avait pris le Scout parce qu'il ne voulait révéler à personne au port qu'il possédait un autre véhicule. Alors qu'il approchait de Junior – chacun avait hérité d'un surnom, si fugitif soit-il –, Kelly fit passer la bouteille de vin dans sa main gauche. De la droite, il tira alors légèrement la goupille fixée à l'extrémité du *bang stick*, le bâton percuteur, sanglé dans le pan intérieur de sa nouvelle saharienne qu'il venait de déboutonner. C'était une simple tige métallique, longue de quarante-cinq centimètres, avec un cylindre vissé au bout, la clavette tenant lieu de goupille accrochée à l'extrémité d'un court tronçon de fine chaîne métallique. De la main droite, Kelly dégagea le manche avec précaution, maintenant toujours la goupille en place jusqu'à ce qu'il soit tout près de Junior.

Le fourgue tourna de nouveau la tête, l'air importuné. Sans doute avait-il du mal à compter et il décida de reclasser les billets par valeurs. Peut-être l'approche de Kelly avait-elle troublé sa concentration ou peut-être était-il simplement idiot, ce qui semblait l'explication la plus probable.

Kelly trébucha, tomba sur le trottoir, tête baissée, ce qui lui donnait l'air d'autant plus inoffensif. Tout en se relevant, il jeta un coup d'œil en arrière. Il ne vit aucun autre passant à moins de cent mètres et les seuls feux de véhicules étaient rouges, et

non blancs, signe que les voitures s'éloignaient. En relevant la tête, il constata qu'il n'y avait personne d'autre devant lui, excepté Junior, qui une fois achevé son travail nocturne, s'apprêtait à retourner au bercail, sans doute écluser un dernier verre.

Trois mètres maintenant, le fourgue l'ignorait toujours, comme il aurait ignoré un chien errant, et Kelly connut alors ce soulagement qui survenait juste avant le passage à l'acte, cet ultime instant de satisfaction surexcitée quand vous veniez de comprendre que ça allait marcher, que l'ennemi était dans la zone mortelle, inconscient que sa dernière heure était arrivée. Le moment où le sang puise dans les veines, où l'on est seul à savoir que le silence va se déchirer, à connaître la merveilleuse satisfaction de la certitude. La main droite de Kelly sortit légèrement alors qu'il avançait encore d'un pas, mais toujours sans se diriger franchement vers la cible, comme s'il allait plutôt lui passer devant, et les yeux du criminel se relevèrent une fraction de seconde, histoire d'avoir une confirmation : il n'y avait aucune crainte dans ces yeux, tout juste une vague irritation ; l'homme n'avait pas bougé, bien sûr, parce que c'était aux autres de se bouger autour de lui, pas l'inverse. Kelly n'était qu'une chose pour lui, un élément de mobilier urbain, sans plus d'intérêt qu'une tache d'huile sur le bitume.

Dans la Marine, on appelait ça la loxodromie, l'itinéraire le plus court pour rejoindre un autre navire ou un point à terre. Ici, la loxodromie était d'un mètre. Lorsque Kelly ne fut plus qu'à un demi-pas, sa main droite sortit le *bang stick* de sous son blouson. Puis il pivota sur son pied gauche et fit chasser le droit, en même temps que sa main droite jaillissait presque comme pour asséner un coup de poing, dans une manœuvre appuyée par toute la force de ses quatre-vingt-dix kilos de masse corporelle. La partie renflée du *bang stick* atteignit le revendeur juste sous le sternum, propulsée violemment vers le haut. À l'instant du contact, la poussée combinée du bras de Kelly et de l'inertie de sa masse repoussa la chambre en arrière, chassant l'amorce contre le percuteur fixe : la cartouche de fusil partit, alors que la face avant en plastique vert gaufré de la douille était littéralement plaquée contre la chemise de Junior.

Le son évoquait le bruit sourd d'une boîte en carton qui tombe sur le parquet. *Chtomp*. Sans plus, en tout cas rien à voir avec un coup de feu, parce que tout le volume de gaz en expansion généré par la poudre suivit la colonne ouverte par le projectile dans le corps de Junior. La charge légère – une cartouche à jupe mince, chargée de petit plomb de 8, le genre de grenaille qu'on employait pour le tir de compétition, ou à la rigueur l'ouverture de la chasse à la tourterelle – n'aurait occasionné que des blessures légères à plus de cinquante mètres, mais à bout touchant, l'effet était celui d'un fusil à éléphants. La violence du choc propulsa l'air hors des poumons avec un chuintement incroyablement intense, forçant la bouche de Junior à s'ouvrir comme s'il manifestait sa surprise. Et il l'aurait été à moins. Son regard croisa celui de Kelly : Junior était toujours vivant même si le cœur était déjà déchiqueté comme un ballon de baudruche et le bas des poumons réduit en bouillie. Par chance, il n'y avait pas de blessure de sortie. L'angle vertical du coup avait cantonné toute l'énergie du choc à l'intérieur de la cage thoracique ; la force de l'explosion avait même contribué à maintenir le corps debout durant une seconde, pas plus, mais pour Junior et Kelly, l'instant parut se prolonger des heures. Puis le corps s'affaissa, à la verticale, comme un immeuble qui s'effondre. Il y eut un étrange soupir grave, dû au mélange d'air et de gaz de combustion soufflé de la blessure d'entrée par le tassement de la chute, et une odeur nauséabonde, mélange de fumée âcre, de sang et d'autres choses, empuantit l'air, tel un résumé de l'existence qu'elle représentait. Les yeux de Junior étaient toujours ouverts, toujours braqués sur Kelly ; il continuait à le dévisager en cherchant à lui dire quelque chose, la bouche ouverte, tremblotante, jusqu'à ce que tout mouvement cesse en même temps que cette question à jamais inexprimée et destinée à rester sans réponse. Kelly prit la liasse de billets dans la main encore ferme de Junior et poursuivit son chemin, les yeux et les oreilles aux aguets, mais il n'y avait aucun danger immédiat. À l'angle de la rue, il se pencha vers le caniveau et rinça dans l'eau l'extrémité de son arme pour en ôter une éventuelle trace de sang. Puis il pivota, prit à l'ouest pour rejoindre sa voiture,

toujours de la même démarche lente et saccadée. Quarante minutes plus tard, il était chez lui, plus riche de huit cent quarante dollars et soulagé d'une cartouche de fusil.

*

— Et c'est qui, celui-ci ? demanda Ryan.

— Vous ne le croirez jamais : Bandanna ! répondit le policier en tenue. Un homme avec l'expérience du terrain, blanc, trente-deux ans. Il fourgue de la poudre. Enfin, plus maintenant.

Les yeux étaient ouverts, ce qui n'était pas terriblement fréquent chez les victimes de meurtre mais, pour celui-ci, la mort avait été une surprise, et même fort traumatisante, bien que le corps parût en étonnamment bon état. Il portait une blessure d'entrée d'un centimètre et demi de diamètre entourée, comme par un beignet, d'un anneau noir mat, d'environ trois millimètres d'épaisseur. C'était la marque laissée par la poudre et le diamètre de l'orifice trahissait indubitablement l'emploi d'un fusil de chasse de calibre 12. Sous la peau, il n'y avait qu'un trou, comme une boîte vide. Tous les organes internes avaient été carbonisés ou tout simplement décrochés par la gravité. C'était la première fois de toute sa vie qu'Emmet Ryan avait l'occasion de contempler ainsi *l'intérieur* d'un corps, comme si ce n'était pas vraiment un corps mais un mannequin.

— La cause du décès, observa le coroner avec une ironie bien matinale, est la vaporisation totale du cœur. Notre seul moyen d'identifier éventuellement le tissu cardiaque sera l'observation au microscope. Du steak tartare, ajouta l'homme avec un hochement de tête.

— Vu la blessure, manifestement un tir à bout portant. Le type a dû lui enfoncer le canon sous le diaphragme et presser la détente.

— Bon Dieu, il n'a même pas craché une goutte de sang, remarqua Douglas. L'absence de blessure de sortie faisait qu'il n'y avait pas une tache sur le trottoir et, de loin, Bandanna donnait vraiment l'impression d'être assoupi – si l'on exceptait ses grands yeux ouverts, sans vie.

— Plus de diaphragme, expliqua le médecin légiste en indiquant l'orifice d'entrée. Normalement, il se trouve entre ici et le cœur. Nous découvrirons sans doute que l'ensemble du système respiratoire a été également soufflé. Vous savez, je n'ai jamais vu un truc aussi propre de toute ma carrière. Et l'homme faisait ce métier depuis seize ans. Il faut me prendre des tas de photos. Ce gars-là va devenir un cas d'école.

— C'était un type expérimenté ? demanda Ryan au policier en tenue.

— Suffisamment pour ne pas se laisser avoir.

Le lieutenant se pencha, tâta autour de la hanche gauche.

— Il a toujours son arme.

— Une connaissance ? se demanda Douglas. Quelqu'un qu'il a laissé approcher bigrement près, en tout cas.

— Un fusil de chasse, ce n'est pas évident à planquer. Merde, même avec le canon scié, c'est plutôt volumineux. Il ne s'est pas méfié ? Ryan s'écarta pour laisser opérer le médecin légiste.

— Les mains sont propres, pas de trace de lutte. Qui que soit l'agresseur, il a fallu qu'il s'approche au plus près sans le moins du monde inquiéter notre client. Douglas observa un silence. Bon Dieu, un fusil de chasse, ça fait du boucan, merde ! Personne n'a rien entendu ?

— Le décès remonte à deux ou trois heures, approximativement, estima le médecin légiste, car une fois encore, il n'y avait pas de rigidité cadavérique.

— Les rues sont calmes à cette heure-ci, poursuivait Douglas. Et un fusil de chasse, ça fait un sacré putain de boucan.

Ryan examina les poches de pantalon. Là non plus, pas trace d'une liasse de billets. Il regarda alentour. Il y avait peut-être une quinzaine de badauds qui regardaient, attroupés derrière le barrage de police. On trouvait ce qu'on pouvait pour se distraire dans la rue et l'intérêt qu'on lisait sur leur visage n'était pas moins clinique et pas plus concerné que celui du médecin légiste.

— Le Duo, peut-être ? demanda Ryan, à personne en particulier.

— Non, sûrement pas, rétorqua aussitôt le légiste. Cette arme-ci était à canon simple. Un canon jumelé aurait laissé une

marque à gauche ou à droite de l'orifice d'entrée et la distribution de la poudre aurait été différente. Au fusil, à cette distance, un seul coup suffit. En tout cas, une arme à canon simple.

— Amen, accepta Douglas. Quelqu'un se charge de faire le travail du Seigneur. Trois dealers en l'espace de deux jours. Si ça continue, Mark Charon risque de se retrouver au chômage.

— Tom, dit Ryan, pas aujourd'hui. *Encore un dossier, songea-t-il. Encore un braquage de revendeur de drogue, réalisé avec une efficacité remarquable – mais pas par le type qui a descendu Ju-Ju. La* méthode *diffère.*

*

Nouvelle douche, nouveau rasage, nouveau jogging dans Chinquapin Park qui lui permit de réfléchir. Désormais, il avait un visage et un lieu à associer avec la voiture. La mission commence à prendre forme, songea Kelly, en tournant à droite sur Belvédère Avenue pour traverser la rivière avant de rebrousser chemin par l'autre rive et boucler ainsi son troisième tour. C'était un parc agréable. Pas terrible, côté équipements sportifs, mais cela permettait aux gosses de courir et de jouer comme bon leur semblait ; et d'ailleurs, bon nombre ne s'en privaient pas, certains sous l'œil à moitié distrait de quelques mères du voisinage, dont beaucoup avaient pris un livre pour accompagner leur bébé assoupi qui ne tarderait pas à grandir pour profiter à son tour de l'herbe et du plein air. Un semblant de partie de base-ball était en cours. La balle échappa au gant d'un gamin de neuf ans et atterrit non loin du sentier de course à pied. Kelly se pencha sans ralentir et relança la balle au gamin qui, cette fois, la rattrapa et lui cria un merci. Un autre gosse, plus jeune, était en train de jouer avec un Frisbee, pas trop bien d'ailleurs, car il arriva dans les jambes de Kelly qui dut l'esquiver d'un saut, provoquant le regard embarrassé de la mère, auquel il répondit par un signe de main amical accompagné d'un sourire.

C'est ainsi que ça devrait être, se dit-il. Pas si différent de sa propre jeunesse à Indianapolis. Papa au boulot. Maman avec les

gosses parce que c'était trop dur d'être une bonne mère et de travailler en même temps, surtout quand ils étaient petits ; ou en tout cas, les mères qui travaillaient, par force ou par choix, pouvaient toujours les confier à une amie, sûres que les petits pourraient jouer tranquillement et profiter de leurs vacances d'été dans la verdure et au bon air, en apprenant à jouer au ballon. Et pourtant, la société avait appris à accepter le fait qu'il n'en allait pas de même pour bon nombre de gens. Ce quartier était si différent de celui où il opérait, et les privilèges dont jouissaient ces gosses n'auraient pas du tout dû être des privilèges, car comment un gosse pouvait-il grandir convenablement sans un environnement tel que celui-ci ?

C'étaient là des pensées dangereuses, se dit Kelly. La conclusion logique était qu'il fallait essayer de changer le monde entier, et c'était au-delà de ses capacités, jugea-t-il à l'issue de ses cinq kilomètres de course, en sueur, crevé mais heureux, marchant pour décompresser avant de reprendre la voiture pour regagner son appartement. Le vent lui portait le bruit de rires d'enfants, de piaillements, de cris de colère, de « *tricheur !* » à la suite de quelque infraction à des règles pas vraiment comprises d'aucun des joueurs, ou traduisant un désaccord sur qui était « éliminé » ou qui était « chat » dans un autre jeu. Il monta en voiture, laissant derrière lui ces bruits et ces réflexions, car il trichait, lui aussi, en définitive, non ? Il enfreignait les règles, des règles importantes dont il était pourtant parfaitement conscient mais s'il le faisait, c'était au nom de la justice, tout du moins de ce qu'il appelait, lui, justice.

Vengeur ? s'interrogea-t-il en traversant une rue. *Vigilante* fut l'autre terme qui lui vint machinalement à l'esprit. C'était un terme plus approprié, estima-t-il. Il provenait du latin *vigiles*, qu'employaient les Romains pour baptiser ceux qui montaient la garde, la *vigilia* des heures nocturnes dans les rues de la cité, mais qui en fait étaient surtout chargés de prévenir d'éventuels incendies (s'il n'avait pas oublié ses cours de latin au lycée Saint-Ignace) ; étant des Romains, ils portaient sans doute également des armes, eux aussi. Il se demanda si, en ce temps-là, les rues de Rome étaient sûres, plus sûres que les rues de cette cité. Peut-être... sans doute. La justice romaine était...

ferme. La crucifixion n'avait pas dû être une façon agréable de mourir et pour certains crimes, comme le parricide, la peine encourue était d'être enfermé dans un sac de toile en même temps qu'un chien, un coq et un troisième animal, puis d'être jeté dans le Tibre – non pas pour s'y noyer mais pour être déchiqueté par les bêtes rendues folles cherchant à s'évader du sac. Peut-être était-il l'héritier direct de cette époque, d'un *vigile*, à jouer ainsi les guetteurs nocturnes. Cela le confortait plus que de se dire qu'il enfreignait la loi. Et les Vigilantes décrits dans les livres d'histoire américains étaient bien différents de ceux décrits par la presse. Avant l'organisation de véritables services de police, des milices privées de citoyens avaient patrouillé dans les rues et maintenu l'ordre de manière quelque peu expéditive. Comme lui ?

Eh bien non, pas vraiment, admit-il en garant la voiture. Alors, si c'était une vengeance, en définitive ? Dix minutes plus tard, un autre sac poubelle garni d'une tenue complète finissait au vide-ordures et Kelly se prit avec plaisir une nouvelle douche avant de passer un coup de fil.

— Salle de garde, infirmière O'Toole à l'appareil.

— Sandy ? C'est John. Vous quittez toujours à trois heures ?

*

— Vous tombez vraiment pile, observa-t-elle, derrière le comptoir d'accueil, en laissant échapper discrètement un sourire. Cette fichue bagnole est encore en panne. Et les taxis coûtent trop cher.

— Voulez que j'y jette un coup d'œil ?

— J'aimerais bien que quelqu'un la répare.

— Je ne promets rien, l'entendit-elle dire. Mais je ne prends pas cher.

— De quel ordre ? demanda-t-elle, connaissant d'avance la réponse.

— Vous m'autorisez à vous inviter à dîner ? Je vous laisse même le choix du resto.

— Bon, d'accord, mais...

— Mais, c'est encore trop tôt pour nous deux. Oui, m'dame, je sais. Votre vertu n'est pas en danger – promis.

Elle ne put que rire. C'était tellement incongru que ce grand bonhomme puisse être d'une telle timidité. Et pourtant, elle savait qu'elle pouvait lui faire confiance et puis, elle en avait marre de préparer à dîner pour une personne et d'être encore et toujours toute seule. Trop tôt ou pas, elle avait parfois besoin de compagnie.

— Trois heures et quart, lui dit-elle, à l'entrée principale.

— Je porterai même mon bracelet d'identité.

— D'accord. Un nouveau rire, qui surprit une autre infirmière qui passait avec un plateau de médicaments. D'accord, j'ai dit oui, pas vrai ?

— Tout à fait, m'dame. Bon, alors à tout à l'heure, rigola Kelly avant de raccrocher.

*

Avoir enfin un contact humain, ce serait chouette, se dit-il en sortant du studio. Pour commencer, il se rendit chez un chausseur, où il s'acheta une paire de bottillons noirs, pointure 45. Puis il trouva quatre boutiques analogues, où il fit la même chose, en essayant de changer de marque, même s'il ne put éviter de se retrouver avec une paire en double. Il rencontra le même problème avec l'achat des sahariennes. Ce genre de veste n'était disponible qu'en deux marques, et il se retrouva avec deux fois les mêmes paires, avant de découvrir qu'en fait tous les modèles étaient strictement les mêmes, mis à part l'étiquette à l'intérieur du col. Il s'aperçut qu'organiser la diversité dans son déguisement était plus difficile que prévu, mais cela ne diminuait pas la nécessité de se conformer à son plan. De retour au studio – qu'il en venait, perversement, à considérer comme son « logis », même s'il n'était pas dupe –, il décousit les étiquettes des vêtements avant de tous les mettre à bouillir dans la machine à laver avec une bonne dose d'eau de javel, en même temps que le reste d'habits sombres récupérés dans les ventes. Il n'avait plus que trois tenues complètes désormais et se rendit compte qu'il lui faudrait compléter sa garde-robe.

L'idée lui fit plisser le front. Se taper encore des ventes de particuliers l'ennuyait profondément. Comme la plupart des hommes, Kelly détestait le shopping, surtout quand ces aventures étaient nécessairement répétitives. Ses activités commençaient en outre à l'épuiser, tant à cause du manque de sommeil que de la tension nerveuse ininterrompue. Rien de tout cela n'était de la routine, en fait. Le risque était partout. Même s'il finissait par s'habituer à sa mission, il ne pourrait jamais se faire aux dangers et le stress était bien là. D'un côté, c'était un plus, la preuve qu'il ne prenait pas les choses à la légère, mais le stress pouvait également vous user un homme par petites touches insidieuses, telles que l'accélération du rythme cardiaque et l'augmentation de la tension sanguine, qui finissaient par provoquer l'épuisement. Il estimait gérer la question en faisant de l'exercice mais le manque de sommeil commençait à poser un problème. Tout bien considéré, ce n'était pas très différent de courir dans la brousse avec le 3e SOG, mais il était plus vieux, et le manque de soutien logistique, l'absence de compagnons avec qui partager le stress pendant les heures creuses faisaient payer leur tribut. *Dormir*, se dit-il avec un coup d'œil à sa montre. Il alluma la télé de la chambre et tomba sur un bulletin d'informations.

— Un nouveau dealer a été trouvé mort aujourd'hui dans l'ouest de Baltimore, annonçait le reporter.

— Je sais, répondit Kelly avant de piquer un petit roupillon.

*

— Voilà toute l'histoire, termina le colonel de Marines, à Camp Lejeune, Caroline du Nord, tandis qu'un de ses collègues faisait en gros la même chose, précisément à la même heure, à Camp Pendleton, Californie. Nous avons un boulot bien particulier : nous sélectionnons des volontaires exclusivement pour les Forces de reconnaissance. Nous avons besoin de quinze hommes. C'est une tâche dangereuse. Importante. Que vous serez fiers d'avoir accomplie, une fois qu'elle sera achevée. Le boulot va prendre deux ou trois mois. C'est tout ce que je peux dire.

À Lejeune, ils étaient peut-être soixante-quinze hommes, tous anciens combattants, tous membres des unités d'élite du Corps des Marines, installés sur des chaises inconfortables. Membres des unités de reconnaissance, tous étaient engagés volontaires – pas un seul appelé dans leurs rangs – et ils avaient rempilé pour rejoindre l'élite de l'élite. Il y avait dans leurs effectifs une légère surreprésentation des minorités mais cela n'avait d'intérêt que pour les sociologues. Ces hommes étaient d'abord, avant tout et définitivement des *Marines,* aussi uniformes que l'étaient leurs tenues et leurs bérets verts. Bon nombre avaient le corps lardé de cicatrices parce que leur boulot était autrement exigeant et risqué que celui du fantassin ordinaire. Leur spécialité : s'insinuer par petits groupes, observer et apprendre, ou tuer avec la plus extrême sélectivité. Nombreux étaient parmi eux les tireurs d'élite, capables de loger une balle dans un crâne désigné à quatre cents mètres, voire dans une poitrine à mille mètres, si la cible avait la courtoisie de demeurer immobile les deux petites secondes nécessaires au projectile pour parcourir le surcroît de distance. C'étaient des chasseurs. Rares étaient ceux à qui leur devoir donnait des cauchemars, et aucun ne serait jamais victime du syndrome de stress à retardement, car ils avaient à cœur d'être des prédateurs et non des proies, et les lions ignoraient de tels sentiments.

Mais c'étaient aussi des hommes. Plus de la moitié d'entre eux avaient des femmes, voire des enfants qui espéraient voir papa rentrer à la maison de temps en temps ; les autres avaient une petite amie et escomptaient bien se ranger dans un avenir indéterminé. Tous avaient déjà servi pour une période de treize mois. Beaucoup avaient déjà accompli deux périodes ; une poignée en avait même fait trois, et aucun parmi ce dernier groupe n'était volontaire. Certains auraient pu l'être, la plupart, sans doute, si seulement ils avaient connu la nature de la mission parce que chez eux, l'appel du devoir était d'une intensité peu commune, mais le devoir pouvait revêtir bien des formes, et ces hommes estimaient en avoir fait autant qu'il était possible d'exiger d'un homme pour une seule guerre. Aussi, leur tâche était-elle aujourd'hui d'entraîner leurs cadets, de

transmettre les leçons qui leur avaient permis de retourner chez eux quand d'autres, presque aussi bons qu'eux, n'étaient jamais revenus ; c'était leur devoir réglementaire, leur fidélité au Corps, estimaient-ils, assis sur leur chaise et regardant le colonel sur l'estrade en se demandant toutefois en quoi consistait au juste ce boulot ; ils étaient emplis d'une intense curiosité, mais pas au point de risquer à nouveau leur vie après l'avoir risquée bien trop souvent déjà. Quelques-uns jetaient des coups d'œil furtifs à gauche et à droite, scrutant les visages de leurs cadets, et reconnaissant à leur expression ceux qui resteraient dans la salle et mettraient leur nom dans le chapeau. Beaucoup regretteraient de ne pas pouvoir rester, déjà conscients que ne pas savoir à quoi s'en tenir, et sans doute à jamais, laisserait un vide dans leur conscience – mais dans l'autre plateau de la balance, ils auraient mis le visage de leur femme et de leurs enfants et décidé que non, non, plus cette fois.

Au bout de quelques minutes, des hommes se levèrent et sortirent. Entre vingt-cinq et trente restèrent dans la salle pour s'inscrire comme volontaires. Leurs dossiers personnels allaient être rapidement rassemblés et évalués, et quinze d'entre eux se retrouveraient sélectionnés au terme d'un processus qui paraissait aléatoire mais ne l'était pas. Certaines cases spéciales devaient être remplies par des talents particuliers et, par la nature même de la sélection, certains des candidats se voyaient rejeter, alors qu'en fait ils auraient été des guerriers meilleurs et plus efficaces que certains des élus, mais c'était parce que leurs capacités personnelles faisaient double emploi avec celles d'un autre volontaire. Telle était la vie sous l'uniforme et tous ces hommes l'avaient acceptée, partagés qu'ils étaient entre soulagement et regret alors qu'ils s'en retournaient à leur tâche habituelle. D'ici la fin de la journée, les sélectionnés seraient rassemblés et informés de leur heure de départ, rien de plus. Ils remarquèrent que c'était un car qui devait les prendre. Ils ne devaient donc pas aller bien loin. Pour l'instant, du moins.

*

Kelly s'éveilla à deux heures et se récura. La mission de cet après-midi exigeait qu'il ait l'air civilisé, aussi mit-il une chemise, une cravate et un veston. Ses cheveux, qui continuaient de pousser depuis sa coupe en brosse, auraient eu besoin d'être rafraîchis mais il était un peu tard pour y penser. Il choisit une cravate bleue assortie à son blazer bleu et sa chemise blanche, puis il sortit prendre le Scout avec la dégaine du représentant de commerce qu'il était censé jouer, adressant au passage un petit salut de la main au gérant.

La chance lui sourit. Il y avait une place libre sur la boucle d'accès à l'entrée principale de l'hôpital. Il entra à pied et se retrouva dans le hall devant une imposante statue du Christ, haute de six ou sept mètres, qui semblait le dévisager avec une douce expression qui convenait plus à un hôpital qu'aux activités de Kelly au cours des douze heures précédentes. Il la contourna, en lui tournant le dos car il n'avait pas besoin d'avoir ce genre de question sur la conscience – pas maintenant.

Sandy O'Toole apparut à trois heures douze et quand il la vit franchir les portes en chêne, Kelly sourit jusqu'au moment où il put lire l'expression sur son visage. Un instant plus tard, il en comprenait la raison. Un chirurgien la talonnait, un petit bonhomme trapu en blouse verte, qui trottinait aussi vite que le permettaient ses jambes courtes tout en lui parlant d'une voix forte. Kelly hésita, l'œil curieux, tandis que Sandy s'arrêtait pour se retourner, lasse peut-être de fuir ainsi ou cédant simplement aux exigences du moment. Le toubib était de sa taille, voire un peu plus petit, et s'exprimait si vite que Kelly avait du mal à saisir tout ce qu'il disait tandis que Sandy le fixait, impassible.

— J'ai fait mon rapport sur l'incident, docteur, dit-elle lors d'une brève pause dans sa tirade.

— Vous n'avez pas le droit de faire une chose pareille ! Les yeux flamboyaient d'une telle colère dans ce visage basané et bouffi que Kelly se sentit obligé d'approcher.

— Oh, mais si, docteur. Votre prescription était erronée. Je suis chef d'équipe et j'ai obligation de dénoncer toute erreur de prescription médicale.

— Je vous ordonne de retirer ce rapport ! Les infirmières n'ont pas à donner d'ordres aux médecins ! Suivit une tirade

dans un langage que Kelly n'appréciait pas, surtout en présence de l'image de Dieu. Il vit le teint sombre du médecin s'assombrir encore, en même temps qu'il serrait de près l'infirmière et que son ton continuait de monter. De son côté, Sandy tenait bon, refusant de se laisser intimider, irritant d'autant plus son interlocuteur.

— Excusez-moi, intervint Kelly, sans trop s'approcher – il s'agissait juste de manifester sa présence, ce qui lui valut momentanément un regard furieux de Sandy O'Toole. J'ignore le motif de votre discussion, mais si vous êtes docteur et que madame est infirmière, alors vous pourriez manifester votre désaccord sur un ton plus professionnel, suggéra-t-il d'une voix calme.

C'était comme si le chirurgien n'avait rien entendu. Depuis l'âge de seize ans, jamais Kelly n'avait été ignoré de manière aussi flagrante. Il s'effaça, attendant que Sandy prenne les choses en main mais le ton du docteur ne fit que monter encore ; l'homme était passé à une langue qu'il ne saisissait pas, mêlant à présent de farsi ses vitupérations en anglais. Sandy tenait toujours bon et Kelly se sentit fier d'elle, même si ses traits de plus en plus inexpressifs et impassibles devaient à présent masquer une peur bien réelle. Sa résistance passive ne fit que pousser le docteur à lever la main et la voix encore plus. Ce fut à l'instant où il la traita de « putain de connasse » – expression sans aucun doute apprise d'un autochtone – qu'il se tut. Le poing qu'il était en train de brandir à trois centimètres du nez de Sandy avait disparu, enfermé, constata-t-il avec surprise, dans la grosse patte poilue d'un type à la carrure imposante.

— Excusez-moi, dit Kelly de son ton le plus doux. Y a-t-il quelqu'un dans le service capable de réparer une main brisée ? Kelly avait refermé ses doigts autour de la main beaucoup plus délicate du chirurgien et il accentuait la pression de ses doigts, imperceptiblement.

Un vigile franchit la porte sur ces entrefaites, sans doute attiré par les éclats de voix. Les yeux du toubib se tournèrent aussitôt dans sa direction.

— Il n'arrivera pas assez vite pour vous secourir, docteur. Combien d'os y a-t-il dans la main humaine, monsieur ? demanda Kelly.

— Vingt-huit, répondit machinalement le chirurgien.

— Ça vous dit d'en avoir cinquante-six ? Kelly accentua sa pression.

Le chirurgien dévisagea Kelly et découvrit chez lui une expression ni fâchée ni ravie : l'homme se contentait de le regarder comme s'il n'était qu'un objet, et la politesse de sa voix n'était que la manifestation moqueuse de sa supériorité. Mais surtout, il savait que l'homme n'hésiterait pas.

— Faites vos excuses à la dame, ajouta Kelly.

— Je ne m'abaisse pas devant les femmes ! siffla le docteur. Un surcroît de pression sur la main le força à changer d'avis. Un poil de plus et les pièces allaient commencer à se séparer.

— Vous avez de bien mauvaises manières, monsieur. Vous n'avez que fort peu de temps pour en apprendre de meilleures, sourit Kelly. Tout de suite, commanda-t-il. S'il vous plaît.

— Je vous prie de m'excuser, infirmière O'Toole, dit l'homme sans vraiment le penser, mais l'humiliation était malgré tout une plaie saignante pour son personnage. Kelly libéra la main. Puis il souleva le badge d'identité du docteur et le lut avant de fixer de nouveau l'individu dans le blanc des yeux.

— N'est-ce pas plus agréable ainsi, docteur Khofan ? Maintenant, plus question d'élever la voix contre elle, en tout cas, pas lorsqu'elle aura raison et que vous aurez tort, entendu ? Et surtout, plus question de la menacer physiquement, c'est bien compris ? Kelly n'eut pas à expliquer pourquoi ce serait une mauvaise idée. Le chirurgien faisait jouer ses doigts pour calmer la douleur. Ce n'est pas le genre de l'établissement, d'accord ?

— Bon, bon, d'accord, dit l'homme, pressé de détaler. Kelly lui reprit la main, la serra avec un sourire, avec juste une pression suffisante pour lui rappeler la leçon.

— Je suis ravi de voir que vous avez compris, monsieur. Je pense que vous pouvez disposer, à présent.

Et le docteur Khofan s'en alla, passant devant le vigile sans même un regard. Ce dernier lança un coup d'œil à Kelly mais n'insista pas.

— Aviez-vous besoin de faire ça ? demanda Sandy.

— Que voulez-vous dire ? répondit Kelly en tournant la tête.

— Je maîtrisais la situation. Elle se dirigeait vers la porte.

— Oui, tout à fait. Que s'est-il passé, au fait ? demanda Kelly d'une voix raisonnable.

— Il a prescrit le mauvais médicament... un patient âgé avec un problème de cervicales. Il est allergique au produit, c'est indiqué sur sa feuille de température... Les mots se bousculaient dans sa bouche, maintenant que Sandy se libérait de son stress. Cela aurait vraiment pu être dangereux pour M. Johnson. Et ce n'est pas la première fois avec lui, d'ailleurs. Le docteur Rosen pourrait bien s'en débarrasser ce coup-ci, mais l'autre tient à rester. Sans parler qu'il aime bien harceler les infirmières. Ça ne nous plaît pas. Mais je maîtrisais la situation !

— Bon alors, la prochaine fois, je le laisserai vous casser le nez. Kelly lui indiqua la porte. Il n'y aurait pas de prochaine fois ; il l'avait lu dans les yeux de ce petit salaud.

— Et après ? demanda Sandy.

— Après, il cessera de pratiquer la chirurgie pendant un petit moment. Sandy, je n'aime pas voir des gens faire des choses comme ça, d'accord ? Je n'aime pas les goujats et j'aime encore moins les voir brusquer des femmes.

— Ça vous arrive souvent de malmener les gens de la sorte ?

Kelly lui ouvrit la porte.

— Non, pas très souvent. En général, ils écoutent mes avertissements. Faut voir les choses ainsi : s'il vous frappe, vous êtes blessée et il se retrouve blessé. Avec ma méthode, il n'y a aucun bobo, hormis quelques blessures d'amour-propre qui n'ont jamais tué personne.

Sandy n'insista pas. D'un côté, elle était ennuyée, estimant qu'elle avait bien tenu tête au docteur, qui du reste, n'était pas si bon chirurgien que ça et se montrait bien trop négligent en technique post-opératoire. Il ne traitait que les patients bénéficiant de l'aide sociale et encore, uniquement les cas simples, mais elle savait très bien que là n'était pas la question.

Les patients de l'aide sociale étaient des hommes comme les autres et ils méritaient les meilleurs soins que pouvait fournir la médecine. Il l'avait terrorisée. Sandy avait été heureuse d'avoir bénéficié de la protection de Kelly mais, quelque part, elle se sentait flouée, pour ne pas avoir pu toute seule affronter Khofan. Son rapport allait sans doute le couler une bonne fois pour toutes et les infirmières du service échangeraient des rires sous cape. À l'hôpital, c'étaient les infirmières, au même titre que les sous-off dans n'importe quelle unité, qui menaient la danse après tout, et il fallait être un médecin bien idiot pour les contrarier.

Mais elle avait appris quelque chose sur Kelly, aujourd'hui. Ce regard, qu'elle avait surpris chez lui et n'avait jamais pu oublier n'avait pas été une illusion. Lorsque John avait pris la main droite de Khofan, ses traits n'avaient trahi... aucune expression, même pas l'amusement d'humilier ce vermisseau et elle trouvait ça vaguement effrayant.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a, votre voiture ? demanda Kelly en s'engageant sur Broadway pour remonter vers le nord.

— Si je le savais, elle ne serait pas en panne.

— Mouais, je suppose que c'est logique, admit-il avec un sourire.

Ce n'est plus le même. Comme un enfant substitué. Il est tout l'un ou tout l'autre. Avec Khofan, c'était une espèce de gangster. D'abord, il a essayé de calmer le jeu par des paroles raisonnables mais ensuite il s'est comporté comme s'il était prêt à l'estropier. Comme ça. Sans la moindre émotion. Comme s'il écrasait un insecte. Si c'est vrai, qu'y a-t-il derrière ? Est-ce de la colère ? Non, se dit-elle, sans doute pas. Il se maîtrise trop. Est-il psychopathe ? C'était une pensée effrayante – mais non, ça non plus n'était pas possible. Sam et Sarah n'auraient pas un ami comme ça, et ce sont deux personnes intelligentes.

Bon, alors quoi ?

— Enfin, j'ai pris ma caisse à outils. Je m'y connais pas trop mal en diesels. Mis à part notre petit copain, comment s'est passé le boulot ?

— Une bonne journée, dit Sandy, ravie de cette diversion. Nous avons laissé sortir une patiente qui nous causait vraiment

du souci. Une petite fille noire, trois ans, une chute de berceau. Le docteur Rosen a fait un boulot superbe. D'ici un mois ou deux, on ne devinera même pas qu'elle s'est blessée.

— Sam est un bon élément, observa Kelly. Pas simplement un bon toubib – il a de la classe, en plus.

— Sarah aussi. *Un bon élément, c'est ce qu'aurait dit Jim*.

— Une grande dame, approuva Kelly en tournant à gauche sur North Avenue. Elle a fait beaucoup pour Pam, dit-il, rapportant cette fois simplement les faits sans se donner le temps de la réflexion. Puis Sandy vit ses traits changer de nouveau, se figer d'un seul coup, comme s'il avait entendu parler une autre voix.

La douleur ne s'en ira jamais, c'est ça ? se demanda Kelly. À nouveau, il la revit en imagination et, le temps d'une brève et cruelle seconde, il se dit – conscient aussitôt qu'il se mentait – qu'elle était à côté de lui, assise là sur le siège de droite. Mais ce n'était pas Pam, plus jamais. Ses mains se crispèrent sur le skaï du volant, les phalanges livides, tandis qu'il s'efforçait d'oublier. De telles idées étaient de vrais champs de mines. Vous vous baladiez dedans, innocent, l'air de rien, et vous découvriez trop tard le danger. *Mieux vaudrait ne pas remuer les souvenirs,* se dit Kelly, *oui ça vaudrait mieux pour lui.* Mais sans souvenirs, bons ou mauvais, à quoi rimait la vie, et si l'on oubliait ceux auxquels on tenait, alors que devenait-on ? Et si l'on ne s'appuyait pas sur ces souvenirs, quelle valeur avait donc l'existence ?

Sandy lut tout cela sur son visage. Un enfant substitué, peut-être, mais pas toujours sur ses gardes. *Tu n'es pas un psychopathe. Tu ressens de la douleur et pas eux – en tout cas, pas pour la mort d'une amie. Alors, qu'es-tu donc ?*

18

Interférence

— Encore, lui dit-il.

Grincement.

— Vu. Je sais ce que c'est. Il était penché sur le moteur de la Plymouth Satellite, blazer et cravate ôtés, manches relevées. Il avait déjà les mains pleines de cambouis au bout d'une demi-heure de tâtonnements.

— C'est tout ? Sandy descendit de voiture, en prenant les clés, ce qui semblait curieux, réflexion faite, vu que la satanée bagnole refusait de démarrer. *Pourquoi ne pas les laisser dessus, histoire de faire tourner en bourrique un voleur de voitures ?* se demanda-t-elle.

— J'ai réussi à cerner le problème. C'est l'interrupteur du solénoïde.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-elle. Debout à côté de Kelly, elle contemplait le mystère bleu huileux d'un moteur d'automobile.

— Le petit interrupteur dans lequel vous insérez votre clé n'est pas assez résistant pour encaisser tout le courant nécessaire à lancer le démarreur, alors ce premier interrupteur en commande un plus gros, celui-ci. Kelly indiqua l'élément avec sa clef à molette. Il active un électro-aimant qui referme un interrupteur plus volumineux, et c'est celui-là qui laisse passer le courant dans le moteur du démarreur. Vous me suivez jusqu'ici ?

— Je pense. Ce qui était presque vrai. Ils m'ont dit que j'avais besoin d'une batterie neuve.

— Je suppose que quelqu'un vous a déjà dit que les mécanos adorent...

— Mener en bateau les bonnes femmes parce qu'elles n'y pigent rien en mécanique ? termina Sandy avec une grimace.

— Quelque chose comme ça. Ça va quand même vous coûter un petit quelque chose, dit Kelly, en fouillant dans sa caisse à outils.

— Comment ça ?

— Je vais être trop crasseux pour vous emmener dîner. Il faudra qu'on mange ici, dit-il en disparaissant sous la voiture, chemise blanche, pantalon en worsted et tout. Une minute après, il en était ressorti, les mains sales. Essayez de nouveau.

Sandy remonta en voiture et mit le contact. La batterie était un peu faible mais le moteur démarra presque du premier coup.

— Laissez-le tourner, qu'il la recharge un peu.

— C'était quoi ?

— Un fil mal serré. Je n'ai eu qu'à revisser la cosse. Kelly contempla l'état de ses vêtements et fit la grimace. Il faudra quand même l'amener au garage, qu'ils vous mettent une rondelle crantée sur le boulon. Comme ça, il ne devrait plus se desserrer.

— Vous n'aviez pas besoin...

— Il faut bien que vous alliez bosser demain, non ? observa Kelly, sur un ton raisonnable. Où puis-je me laver ?

Sandy le conduisit chez elle et lui indiqua la salle de bains. Kelly se décrassa les mains avant de la rejoindre dans le séjour.

— Où avez-vous appris à réparer les voitures ? demanda-t-elle en lui tendant un verre de vin.

— Mon père était mécano à ses heures. Il était pompier, rappelez-vous ? Il avait dû apprendre sur le tas et ça lui plaisait bien. Je tiens ça de lui. Merci. Kelly trinqua. Il n'était pas connaisseur, mais le vin n'était pas mauvais.

— Était ?

— Il est mort quand j'étais au Viêt-Nam, un infarctus au boulot. M'man est décédée elle aussi. Cancer du foie, quand j'étais à l'école primaire, expliqua Kelly sur le ton le plus égal possible. La douleur était lointaine à présent. Ça a été dur. Papa et moi, nous étions très proches. Il fumait et c'est sans doute ce qui l'a tué. Moi-même, j'étais malade à l'époque, une infection chopée à la suite d'une mission. Je ne pouvais pas rentrer à la maison. Alors, je suis resté là-bas quand j'ai été mieux.

— Je me demandais pourquoi personne ne venait vous rendre visite mais je ne vous ai pas posé la question, dit Sandy en se rendant compte à quel point John était solitaire.

— J'ai deux oncles et quelques cousins, mais on ne se voit guère.

Ça devenait plus clair, estima Sandy. Perdre sa mère si jeune, et d'une façon particulièrement douloureuse et lente. Il serait sans doute toujours un grand gosse, dur et fier, mais impuissant à changer les choses. Toutes les femmes qu'il avait connues lui avaient été d'une façon ou d'une autre arrachées par la force ; sa mère, sa femme, sa maîtresse. *Quelle rage doit-il ressentir,* se dit-elle. Cela expliquait tant de choses. Quand il avait vu Khofan la menacer, c'était un péril dont il pouvait la protéger. Elle persistait à penser qu'elle aurait très bien pu se débrouiller seule mais à présent, elle comprenait un peu mieux. Cela désamorça sa colère persistante et son attitude s'en ressentit. Il ne cherchait pas à trop l'approcher, il ne la déshabillait pas des yeux – une chose que Sandy détestait particulièrement, même si, étrangement, elle laissait ses patients le faire parce qu'elle sentait que ça les aidait à se requinquer. Non, il se comportait en ami, comprit-elle, comme aurait pu le faire un des camarades de régiment de Tim, mêlant familiarité et respect de son identité, voyant d'abord en elle une personne, et seulement une femme ensuite. Sandra Manning O'Toole se surprit à l'apprécier. Si imposant et rude que soit cet homme, elle n'avait rien à redouter de lui. Cela lui parut une observation bizarre pour entamer une relation, si relation il devait y avoir.

Un autre bruit sourd annonça l'arrivée du journal du soir. Kelly le ramassa et en parcourut la une avant de le poser sur la table basse. En cette période creuse de l'été, la découverte d'un nouveau cadavre de dealer faisait les gros titres. Sandy vit Kelly regarder l'article, en survoler les deux premiers paragraphes.

*

La mainmise croissante d'Henry sur le trafic local de drogue garantissait quasiment que la nouvelle victime était l'un de ses lointains sbires. Il n'avait connu l'homme que par son

pseudonyme dans le milieu et n'avait appris sa véritable identité, Lionel Hall, que par le journal. Ils ne s'étaient jamais rencontrés en personne mais on disait que Bandanna était un type malin, de ceux qu'il valait mieux garder à l'œil. Pas si malin que ça, estima Tucker. Dans sa branche, l'échelle du succès était abrupte, ses barreaux glissants, le processus de sélection brutalement darwinien, et quelque part, Lionel Hall n'avait pas su se montrer à la hauteur des exigences de sa nouvelle profession. C'était regrettable, mais sans grande importance. Henry quitta sa chaise et s'étira. Il avait dormi tard, après avoir pris livraison l'avant-veille de quinze kilos de « marchandise », comme il avait pris l'habitude de l'appeler. L'aller-retour jusqu'au point d'emballage n'avait pas été de tout repos – ça commençait même à devenir chiant, estimait Tucker, cette couverture complexe à maintenir. Pareilles idées étaient dangereuses, toutefois, il en était conscient. Ce coup-ci, il se contenterait de regarder ses gars faire le boulot. Résultat, cela en faisait deux de plus au courant, mais il en avait marre de se taper tout seul les tâches subalternes. Il avait des laquais pour ça, des gagne-petit qui en étaient conscients et savaient que leur prospérité ne durerait qu'autant qu'ils suivraient précisément les ordres.

Les femmes étaient plus à l'aise que les hommes. Les hommes avaient un ego à nourrir au fond de leur esprit fertile, et plus l'esprit était petit, plus grand était l'ego. Tôt ou tard, l'un de ces bonshommes allait se rebeller, se pousser un peu trop du col. Ses putes étaient tellement plus faciles à amadouer, et puis il y avait toujours l'avantage complémentaire de les avoir sous la main. Tucker sourit.

*

Doris s'éveilla vers cinq heures, avec une migraine due aux barbituriques et encore accentuée par le double whisky que quelqu'un avait cru bon de lui refiler. La douleur lui annonçait qu'elle allait devoir vivre une nouvelle journée, que le mélange de médicaments et d'alcool n'avait pas fait le travail espéré lorsqu'elle avait considéré le verre, puis, après une hésitation,

l'avait descendu avant le début de la petite fête. La suite, après le whisky et les médicaments, n'était plus qu'un vague souvenir qui se mêlait à tant d'autres nuits identiques qu'elle avait du mal à séparer la dernière des précédentes.

Ils étaient plus prudents désormais. Pam leur avait enseigné ça. Elle se rassit, regarda les menottes attachées à sa cheville et à une chaîne, elle-même fixée à un anneau vissé dans le mur. Si l'idée lui était venue, elle aurait pu tenter de l'arracher, tâche à la portée de toute jeune femme en bonne santé, au prix de quelques heures d'efforts. Mais l'évasion signifiait la mort, une mort particulièrement longue et douloureuse, et elle avait beau désirer fuir une vie devenue plus horrible que n'importe quel cauchemar, la perspective de la souffrance l'effrayait toujours. Elle se releva, faisant cliqueter la chaîne. Au bout de quelques secondes, Rick entra.

— Eh, chou, dit le jeune homme avec un sourire plus amusé qu'affectueux. Il se pencha, déverrouilla les menottes, lui indiqua la salle de bains. À la douche ! T'en as besoin.

*

— Où avez-vous appris la cuisine chinoise ? demanda Kelly.

— D'une collègue avec qui j'ai travaillé l'an dernier. Nancy Wu. Elle enseigne à l'université de Virginie, aujourd'hui. Ça vous plaît ?

— Vous plaisantez ? Si le plus court chemin pour gagner le cœur d'un homme passe par l'estomac, alors l'un des plus beaux compliments qu'un homme puisse faire à une femme est de demander du rab. Il s'était cantonné à un seul verre de vin mais attaqua sa seconde assiette aussi vite que le permettaient les bonnes manières.

— Ce n'est pas si réussi que ça, dit Sandy, quêtant à l'évidence un compliment.

— C'est tellement meilleur que ce que je me concocte, mais si vous envisagez d'écrire un livre de cuisine, vous aurez besoin d'un cobaye qui a plus de goût. Il leva les yeux. J'ai passé une semaine à Taipei, dans le temps, et c'était presque aussi bon.

— Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

— J'étais en perm, histoire de me changer des pruneaux. Kelly se tut. Tout ce qu'il avait pu faire là-bas, avec ses copains, n'était peut-être pas vraiment à raconter à une dame. Puis il se rendit compte qu'il était déjà allé trop loin.

— C'est ce que Tim et moi... j'avais déjà prévu que nous nous retrouvions à Hawaii mais... Elle se tut de nouveau.

Kelly voulait la toucher, tendre la main par-dessus la table, juste pour la réconforter mais il redoutait qu'elle prenne cela pour une avance.

— Je sais, Sandy. Alors, qu'avez-vous encore appris à cuisiner ?

— Pas mal de choses. Nancy est restée chez moi plusieurs mois et m'a obligée à faire tout le temps la cuisine. C'est une enseignante merveilleuse.

— Je veux bien le croire. Kelly nettoya son assiette. À quoi ressemble votre emploi du temps ?

— Je me lève d'habitude à cinq heures et quart, je pars sur le coup de six heures. J'aime bien arriver dans le service une demi-heure avant la relève, pour voir où en sont les patients et me préparer à accueillir les urgences. C'est un service où il y a du boulot. Et vous ?

— Eh bien, ça dépend. Quand je tire...

— Vous tirez ? s'étonna Sandy.

— Des explosifs. C'est ma spécialité. On passe un temps fou à tout préparer et monter. En général, il y a toujours quelques ingénieurs dans le coin qui s'agitent, se tracassent et me disent ce qu'il ne faut pas faire. Ils n'arrêtent pas d'oublier que c'est bougrement plus facile de faire sauter un truc que de le construire. J'ai pourtant une marque de fabrique.

— Laquelle ?

— Quand je bosse sous l'eau, je fais toujours détoner mes amorces quelques minutes avant l'explosion proprement dite, rigola Kelly. Pour faire fuir les poissons.

Elle resta quelques secondes interdite.

— Oh... pour qu'ils ne soient pas blessés ?

— Ouais. C'est une manie personnelle.

C'était encore un truc. Il avait tué des gens à la guerre, menacé un chirurgien de l'estropier définitivement, sous ses

yeux et ceux d'un vigile, mais il se décarcassait pour protéger des *poissons ?*

— Vous êtes quand même bizarre.

Il eut la bonne grâce d'acquiescer.

— Je ne tue pas par plaisir. Je chassais dans le temps, mais j'ai renoncé. Je pêche un peu, mais pas à la dynamite. Quoi qu'il en soit, je pose les amorces à bonne distance du chantier principal, pour qu'elles n'aient pas d'effet dessus. Le bruit suffit à faire fuir la majorité des bancs. Pourquoi risquer de gâcher une bonne pêche ?

*

C'était machinal. Doris était un peu myope et les marques ressemblaient à de la crasse quand ses yeux étaient obscurcis par le rideau liquide, mais ce n'était pas de la crasse et elles ne partaient pas au lavage. Elles ne disparaissaient jamais, elles migraient simplement d'un endroit à l'autre au gré des fantasmes des hommes qui les lui infligeaient. Elle passa les mains dessus et la douleur lui rappela ce qu'elles étaient, des souvenirs des soirées les plus récentes, et aussitôt l'effort de se laver lui parut futile. Elle savait qu'elle ne serait plus jamais propre. La douche, c'était juste pour sentir bon, n'est-ce pas ? C'est d'ailleurs ce que Rick lui avait fait comprendre, et il était le plus gentil de toute la bande, se dit Doris, découvrant la pâle marque brune qu'il lui avait infligée, bien moins douloureuse pourtant que les bleus que Billy semblait tant apprécier.

Elle sortit pour se sécher. La douche était la seule partie de la pièce à être à peu près propre. Personne ne se fatiguait à nettoyer le lavabo ou le W.C. et le miroir était fendu.

— Beaucoup mieux, commenta Rick en l'observant. Il tendit la main pour lui offrir un comprimé.

— Merci. Et c'était reparti pour une journée, avec un barbiturique pour mettre de la distance entre elle et la réalité, pour lui rendre la vie sinon confortable, sinon tolérable, du moins supportable. Tout juste. Avec un petit coup de main de ses amis, qui veillaient à ce qu'elle réussisse à endurer la réalité qu'ils créaient. Doris avala le cachet avec une gorgée d'eau prise

au creux de la main, espérant que les effets se feraient rapidement sentir. Ça facilitait les choses, ça arrondissait les angles, ça mettait de la distance entre elle et son moi. Naguère encore, cette distance avait été trop grande pour apercevoir l'autre rive mais plus maintenant. Elle regarda le visage souriant de Rick au-dessus d'elle.

— Tu sais que j't'aime, chou, dit-il en avançant les mains pour la peloter.

Sourire résigné quand elle sentit le contact de ses doigts.

— Oui.

— Soirée spéciale ce soir, Dor. Henry doit passer.

*

Clic. Kelly entendit presque le déclic en descendant de la Volkswagen, à quatre rues de la maison d'angle en meulière, quand ses réflexions se mirent en branle. Franchir le « rideau d'arbres » était devenu une routine. Il avait instauré un niveau de confort que le dîner de ce soir avait accru, son premier repas partagé avec un autre être humain depuis... combien, cinq semaines, six ? Il revint à ses préoccupations immédiates.

Il se choisit un poste d'observation de l'autre côté de la rue transversale, trouvant une fois encore un perron de marbre et c'est dans son ombre favorable qu'il attendit l'arrivée de la Roadrunner. Toutes les quatre ou cinq minutes, il levait sa bouteille de pinard – il en avait une autre, maintenant, du gros rouge, cette fois – pour faire semblant de boire, tandis que son regard continuait de balayer les immeubles de gauche à droite et même de haut en bas pour surveiller les fenêtres des deux premiers étages.

Une partie des autres véhicules lui étaient plus familiers désormais. Il repéra la Karmann-Ghia noire qui avait joué son rôle dans la mort de Pam. Le chauffeur qui, remarqua-t-il, était un homme aux alentours de son âge, portant moustache, se mit à arpenter le trottoir à la recherche de son contact. Il se demanda quel pouvait être le problème de ce type pour l'amener, en vue de le soulager, à courir le risque de fréquenter cet endroit pour s'y fournir en drogues qui réduiraient son

espérance de vie. Sans parler qu'il laissait derrière lui un sillage de corruption et de destruction engendré par l'argent de ce commerce illicite. Est-ce qu'il s'en moquait ? Ne voyait-il donc pas les ravages de l'argent de la drogue dans ce quartier ?

Mais encore une fois, c'était une réflexion qu'il fit tout son possible pour ignorer. Car il restait encore dans ce quartier de vrais habitants qui essayaient tant bien que mal d'y survivre. Que ce soit grâce aux allocations ou à de petits boulots, des gens vivaient ici, en danger constant, dans l'espoir peut-être de s'échapper un jour vers un endroit où la vraie vie était possible. Ils tâchaient du mieux possible d'ignorer les trafiquants et, dans leurs efforts de droiture un peu dérisoires, ils en venaient à ignorer les clochards comme Kelly, mais il ne pouvait se résoudre à leur en vouloir. Dans un tel environnement, ils devaient, tout comme lui, se concentrer sur leur propre survie. La conscience sociale était un luxe que la plupart des gens d'ici ne pouvaient guère se permettre. Il fallait jouir d'un minimum de sécurité personnelle avant de se permettre d'en offrir le surplus à plus nécessiteux que soi – et d'ailleurs, combien y en avait-il qui étaient encore plus nécessiteux ?

*

Il y avait des moments où c'était un pur plaisir d'être un homme, songea Henry dans la salle de bains. Doris avait ses charmes. Maria, l'idiote maigrichonne de Floride, Xantha, la plus accrochée à la drogue, ce qui n'était pas sans poser quelques soucis, et puis Roberta, et Paula. Aucune n'avait beaucoup plus de vingt ans, deux étaient encore adolescentes. Toutes pareilles et toutes différentes. Il se tapota les joues avec de la lotion après-rasage. Il aurait dû se choisir une vraie bergère, une régulière bien roulée, histoire de faire baver les autres mecs. Mais c'était dangereux. On se faisait remarquer. Non, comme ça, c'était impec. Il sortit de la salle de bains, rafraîchi, relaxé. Doris était toujours là, à moitié dans les vapes après son expérience et ses deux comprimés de récompense, le contemplant avec un sourire qu'il jugea exprimer un respect suffisant. Elle avait émis les bruits convenables au moment

opportun, fait les trucs qu'il désirait sans se faire prier. Il pouvait préparer lui-même ses cocktails, après tout, et le silence de la solitude était une chose, tandis que le silence d'une pute abrutie dans votre salon, c'en était une autre, souvent assommante. Rien que pour être aimable, il se pencha, lui offrit un doigt à baiser, ce qu'elle fit obligeamment, le regard vague.

— Laissons-la cuver, confia-t-il à Billy en sortant.

— D'accord. De toute façon, j'ai une livraison à prendre, ce soir, lui rappela Billy.

— Oh ? Tucker l'avait oublié dans la chaleur du moment. Même Tucker était humain.

— Petit Bonhomme était trop court de mille sacs, l'autre soir. J'ai laissé courir. C'est la première fois, et il m'a expliqué qu'il s'était gouré dans ses comptes. En gage, il proposait cinq mètres de bitume en plus. C'est son idée.

Tucker hocha la tête. C'était la toute première fois que Petit Bonhomme commettait ce genre d'erreur et il avait toujours su manifester le respect convenable, son commerce tournait bien sur son bout de trottoir.

— Veille bien à ce qu'il sache qu'une seule erreur, c'est le maximum toléré par la maison.

— Oui, chef. Bobby inclina la tête, manifestant lui aussi le respect convenable.

— Et tâche également que ça ne s'ébruite pas.

C'était le problème. Il y en avait même plusieurs, réfléchit Tucker. Pour commencer, les revendeurs dans la rue étaient de vrais amateurs, bêtement avides d'en empocher un max, incapables de voir que chercher à bosser avec régularité était facteur de stabilité et que la stabilité était dans l'intérêt de tout le monde. Mais les petits dealers restaient de petits dealers – des criminels, après tout – et ça, il n'y changerait jamais rien. De temps en temps, l'un ou l'autre se faisait descendre après un braquage ou un règlement de comptes. Certains étaient même assez cons pour utiliser leur propre marchandise – Henry prenait grand soin de les éviter, avec un certain succès jusqu'ici. À l'occasion, l'un d'eux essayait de dépasser les limites, prétendant être à court de liquide, rien que pour gratter quelques centaines de billets quand il avait une affaire qui

représentait considérablement plus. À ce genre de problème, il n'y avait qu'un seul remède et Henry avait appliqué cette règle avec une telle fréquence et une telle brutalité qu'il n'avait plus été nécessaire de la répéter pendant un bon bout de temps. Petit Bonhomme avait sans doute dit la vérité. Son empressement à payer l'amende subséquente le confirmait, et prouvait également qu'il tenait à son approvisionnement régulier, dont le volume avait crû ces derniers mois en proportion de son chiffre d'affaires. Encore quelques mois sur ce rythme et il conviendrait de le tenir à l'œil.

Ce qui ennuyait le plus Tucker était qu'il devait s'embêter avec des bagatelles comme l'erreur de comptabilité de Petit Bonhomme. Il savait que ce genre de problème était destiné à se multiplier, rançon naturelle du passage de l'échelon de petit fournisseur à ses heures perdues à celui de distributeur de grande envergure. Il allait devoir déléguer son autorité, confier à Billy, par exemple, un plus haut niveau de responsabilité. Y était-il prêt ? Bonne question, se dit Henry, en quittant l'immeuble. Il glissa un billet de dix au gamin qui avait gardé sa voiture, sans cesser de réfléchir à la question. Billy avait un don pour tenir les filles. Un petit Blanc futé, natif du Kentucky, en plein pays minier. Casier vierge. Ambitieux. Bon équipier. Peut-être était-il prêt pour une promotion.

*

Enfin, se dit Kelly. Il était deux heures un quart lorsqu'il vit apparaître la Plymouth rouge, après s'être inquiété depuis plus d'une heure de ne pas la voir arriver. Il se rencogna dans l'ombre et se redressa un peu en tournant la tête pour mieux voir le bonhomme. Billy et son acolyte. Ils rigolaient tous les deux. L'autre trébucha sur les marches, peut-être avait-il un petit coup dans l'aile. Plus intéressant, lorsqu'il s'étala, un nuage de petits rectangles verts qui devaient être des billets s'envola en tourbillonnant.

C'est donc là qu'ils comptent leurs sous ? Intéressant. Les deux hommes s'empressèrent de récupérer le fric et Billy fila une tape sur l'épaule de l'autre homme, mi-taquin, en lui

glissant à l'oreille quelque chose que Kelly ne put saisir, car il était trop loin.

Les bus passaient toutes les quarante-cinq minutes à cette heure avancée de la nuit et leur itinéraire empruntait des rues assez éloignées. Les patrouilles de police étaient parfaitement prévisibles. Dès vingt heures, le trafic habituel disparaissait et à partir de vingt et une heures trente, les habitants du quartier abandonnaient définitivement la rue pour se barricader à triple tour derrière leur porte, remerciant le Ciel d'avoir survécu un jour de plus, redoutant déjà les dangers du lendemain et laissant désormais la place au commerce illicite. Lequel commerce vivotait jusqu'aux alentours de deux heures, comme l'avait depuis longtemps constaté Kelly qui, après avoir bien réfléchi, décida qu'il savait désormais tout ce qu'il avait besoin de savoir. Il restait toujours des éléments aléatoires à prendre en compte. Il y en avait toujours mais, par définition, on ne pouvait pas prédire l'aléatoire, juste s'y préparer. Les itinéraires de remplacement, une vigilance constante, des armes étaient sa seule défense. Il restait toujours une part de hasard, et si inconfortable que soit cette idée, Kelly devait l'admettre comme un élément constitutif de la vie normale – même si sa mission était loin de l'être.

Il se leva, pesamment, et traversa la rue en direction de l'immeuble en meulière, de sa démarche habituelle d'ivrogne. Il put vérifier que la porte n'était pas verrouillée. La plaque de laiton derrière le bouton était inclinée, comme le lui confirma un coup d'œil insistant alors qu'il passait devant. L'image s'imprima dans sa mémoire et, tout en continuant d'avancer, il entreprit d'élaborer sa mission de la nuit suivante. Il entendit à nouveau la voix de Billy, un rire qui filtrait par une des fenêtres de l'étage, un son aux accents étranges, qui n'avaient rien de mélodieux. Une voix qu'il détestait déjà, et pour laquelle il avait déjà son plan. Pour la première fois, il était tout proche de l'un, voire de deux des hommes qui avaient assassiné Pam. Cela n'avait pas sur lui l'effet physique qu'on aurait pu escompter. Son corps se relaxa. Il ferait ça dans les règles.

À bientôt, les mecs, promit-il dans le silence de ses pensées. C'était en fait sa prochaine grande étape et il ne voulait pas

risquer de flamber le coup. Kelly remonta le pâté de maisons, les yeux fixés sur les deux Bob, à quatre cents mètres de là, sur le trottoir opposé, tout à fait visibles grâce à leur taille et à la rue large et parfaitement rectiligne.

C'était un autre test – il devait être absolument sûr de lui. Il poursuivit vers le nord, sans traverser la rue, car s'il se dirigeait droit sur eux, ils pourraient le remarquer et cela risquait d'éveiller sinon leur méfiance, du moins leur curiosité. Son approche devait rester invisible et, en modifiant son angle d'attaque vis-à-vis de la cible au lieu de garder un cap constant, cela lui permettait de fondre plus aisément sa silhouette voûtée dans l'arrière-plan des façades et des voitures en stationnement. Une simple tête, une vague ombre sombre, rien de dangereux. Parvenu au dernier carrefour, il traversa la rue, profitant de l'occasion pour scruter les quatre points cardinaux. Puis, tournant à gauche, il remonta le trottoir. Large de quatre ou cinq mètres, et ponctué par les perrons de marbre, celui-ci lui laissait toute la place pour étaler les méandres de sa démarche titubante. Kelly s'arrêta pour porter à ses lèvres la bouteille de rouge emballée dans son sac en papier, avant de reprendre sa route. Tant qu'à faire, autant donner une preuve supplémentaire de son caractère inoffensif : il s'arrêta une nouvelle fois pour uriner dans le caniveau.

— Merde ! dit une voix. Gros Bob ou Petit Bob, il ne prit pas la peine de vérifier. Le dégoût exprimé par ce mot était suffisant, c'était le genre de chose à vous détourner de celui qui le prononçait. De toute façon, estima Kelly, il avait besoin de cet exutoire.

Les deux hommes étaient plus grands que lui. Gros Bob, le dealer, frisait le mètre quatre-vingt-dix. Petit Bob, son lieutenant, dépassait un mètre quatre-vingt-quinze, tout en muscles, mais avec un début de bedaine dû à la bière ou à une nourriture trop grasse. En tout cas, l'un et l'autre étaient passablement intimidants, estima Kelly, révisant rapidement sa tactique. Autant passer son chemin et les laisser tranquilles, non ?

Non.

Mais il les dépassa malgré tout une première fois. Petit Bob surveillait le trottoir d'en face. Gros Bob était adossé au mur de l'immeuble. Kelly traça une ligne imaginaire entre eux deux et compta trois pas avant de pivoter sur la gauche avec lenteur pour ne pas les alerter. Dans le même temps, il glissait la main droite sous sa vieille saharienne toute neuve. Lorsqu'elle en ressortit, la gauche la recouvrit, se refermant autour de la crosse du Colt automatique pour la prendre à deux mains tout en adoptant une posture de boxeur, en un mouvement qu'on devait baptiser par la suite position du tisserand. Il baissa les yeux pour se caler sur le trait peint en blanc au sommet du silencieux, en même temps qu'il élevait l'arme. Ses bras se tendirent en gardant les coudes souples, et le mouvement amena le viseur dans l'axe de la première cible, rapidement mais en douceur. L'œil humain est attiré par le mouvement, en particulier la nuit. Gros Bob l'aperçut, devina aussitôt qu'il se passait quelque chose d'anormal, mais sans trop savoir quoi. Son instinct aiguisé par la rue fit l'analyse correcte et lui dicta d'agir au plus vite. Trop tard. Pistolet, lui cria-t-il, et il esquissa un geste pour dégainer sa propre arme au lieu de chercher à esquiver, ce qui aurait pu retarder sa mort.

Le doigt de Kelly pressa deux fois la détente, la première lorsque le silencieux masqua la cible, la seconde dans la foulée, sitôt que le poignet eut compensé le léger recul du calibre .22. Sans bouger les pieds, il fit pivoter le buste sur la droite, dans un mouvement mécanique qui fit décrire au canon un arc de cercle parfaitement horizontal en direction de Petit Bob, qui avait déjà réagi en voyant son chef commencer à s'effondrer et qui s'apprêtait à dégainer le pistolet à sa ceinture. Kelly avait pivoté, mais pas assez vite : sa première balle était trop basse et ne fit pas grand mal. Mais la seconde pénétra dans la tempe et rebondit contre les portions les plus épaisses de la boîte crânienne en cabriolant comme un hamster en cage. Petit Bob tomba, la tête la première. Kelly ne s'attarda que le temps de vérifier que les deux hommes étaient bien morts, avant de se retourner et de repartir.

Et de six, songea-t-il en se dirigeant vers le coin de la rue ; son pouls ralentissait, l'adrénaline retombait, et le pistolet

retrouva sa place habituelle dans son dos, près du couteau. Il était deux heures cinquante-six lorsque Kelly entama sa manœuvre de repli.

*

Les choses n'avaient pas trop bien commencé, songea le Marine. Le bus spécial était tombé en panne et le « raccourci » choisi par le chauffeur pour combler son retard avait abouti dans un embouteillage. Le bus n'avait franchi les portes de la base de Quantico que juste après trois heures du matin ; il suivit alors une jeep pour rejoindre sa destination finale où les Marines découvrirent des baraquements isolés déjà à moitié occupés par des hommes qui ronflaient à poings fermés. Ils se choisirent à leur tour des couchettes pour essayer de dormir un peu. Quelle que soit la mission passionnante, fascinante et dangereuse qu'on leur promettait, son démarrage ressemblait à une journée comme une autre dans la grosse Machine verte.

*

Elle s'appelait Virginia Charles et sa nuit ne se passait pas trop bien non plus. Aide-soignante à l'Hôpital Sainte-Agnès, à quelques kilomètres seulement de là où elle habitait, elle avait vu sa garde de nuit se prolonger à cause de l'arrivée tardive de sa remplaçante et de sa réticence à laisser sans surveillance la partie d'étage sous sa responsabilité. Bien qu'elle prît le même poste depuis huit ans, elle ignorait que l'horaire des bus changeait peu après l'heure habituelle de son départ et, ayant raté le premier, elle avait dû attendre une éternité le suivant. Elle en descendait tout juste, soit deux heures après l'heure où elle se couchait normalement ; en plus, elle avait manqué « Votre soirée » qu'elle regardait religieusement chaque soir. Quarante ans, divorcée d'un homme qui lui avait donné deux enfants – le premier soldat, heureusement en Allemagne et pas au Viêt-Nam, le second encore au lycée – et pas grand-chose d'autre. Dans son boulot au syndicat, qui était à la fois servile et professionnel, elle avait réussi à faire au mieux pour ses deux

fils, toujours inquiète, comme toutes les mères, de leurs fréquentations et des risques qu'ils couraient.

Elle était crevée en descendant de l'autobus et se demanda une fois encore pourquoi elle n'avait pas consacré une partie des économies rassemblées toutes ces années pour s'acheter une voiture. Mais qui disait voiture disait assurance, et elle avait encore un jeune fils à la maison qui aurait augmenté le coût de la prime et lui aurait créé d'autres soucis. Dans quelques années, peut-être, quand celui-ci revêtirait à son tour l'uniforme, ce qui était son seul espoir de lui donner la formation supérieure qu'elle souhaitait pour lui mais n'aurait jamais les moyens financiers de lui offrir.

Elle pressa le pas, malgré la raideur de ses jambes lourdes. Comme le quartier avait changé. Elle avait passé toute sa vie dans le même groupe de trois pâtés de maisons, et elle se souvenait encore d'une rue plus animée et surtout plus sûre, avec des voisins aimables. Elle se souvenait même qu'elle pouvait se rendre à pied à l'église de la Nouvelle Sion sans la moindre inquiétude, ces précieux mercredis soir où elle était libre, ce qu'elle avait également raté, à cause de son boulot. Mais elle se consolait en songeant aux deux heures supplémentaires qu'elle allait pouvoir engranger, tout en guettant la rue, à l'affût des dangers. Ça ne faisait jamais que trois pâtés de maisons à longer, après tout. Elle marchait vite, fumant une cigarette pour se tenir éveillée, se répétant d'être calme. Elle s'était déjà fait braquer – en fait, le terme local était « taxer » – à deux reprises au cours de l'année écoulée, chaque fois par des drogués qui avaient besoin d'argent pour assouvir leur coupable habitude, et le seul avantage de l'expérience avait été la leçon de choses que cela avait donné à ses deux fils. Du reste, on ne lui avait pas piqué grand-chose. Virginia Charles ne portait guère plus que le peu d'argent nécessaire à sa course en bus et son repas à la cafétéria de l'hôpital. C'était l'atteinte à sa dignité qui la blessait, mais pas autant que le souvenir de temps meilleurs dans un quartier peuplé d'une majorité de citoyens respectueux des lois. Encore une rue à traverser, se dit-elle en tournant le coin.

— Eh, mémé, t'as pas un dollar ? dit une voix, déjà sur ses talons. Elle avait aperçu une ombre et poursuivi sa route, sans tourner la tête, sans relever sa présence, l'ignorant avec l'espoir qu'on lui rendrait la politesse, mais ce genre de courtoisie se faisait rare. Elle continua d'avancer, baissant la tête, se répétant de continuer à marcher, qu'il n'y avait pas tant de petites frappes capables d'agresser une femme par-derrière. Une main plaquée sur son épaule démentit bientôt cette assertion.

— Aboule le fric, salope, reprit la voix, sans même une trace de colère, un ordre prosaïque, énoncé sur un ton égal qui définissait quelles étaient les nouvelles règles de la rue.

— J'ai pas assez pour t'intéresser, petit gars, répondit Virginia Charles, avec un mouvement d'épaules pour se dégager et continuer d'avancer, refusant toujours de se retourner, car sa seule sécurité était dans le mouvement. C'est alors qu'elle perçut un *déclic*.

— Je vais te saigner, dit la voix, toujours aussi calme, expliquant la dure réalité de la vie à cette pauvre conne.

Ce bruit la terrifia. Elle se figea, murmura une prière silencieuse et ouvrit son petit sac à main. Elle pivota lentement, la colère dominant encore la peur. Elle aurait pu hurler et, quelques années plus tôt, c'est ce qui aurait fait la différence. Des hommes auraient entendu le cri et auraient regardé, et ils seraient peut-être descendus pour mettre en fuite l'agresseur. Elle le voyait maintenant, un simple gosse, de dix-sept ou dix-huit ans, avec cet œil sans vie, agrandi sous l'effet d'une drogue quelconque et de cette inhumanité arrogante que procure la force. Très bien, se dit-elle, file-lui ton fric et rentre chez toi. Elle plongea la main dans son sac et en sortit une coupure de cinq dollars.

— Cinq sacs, royalement ? ricana le gosse. J'ai besoin de plus que ça, ma salope. Vite, ou je te saigne !

C'était ce regard qui la terrorisa vraiment, l'amenant pour la première fois à se démonter et à insister :

— Mais c'est tout ce que j'ai !

— Plus, ou tu saignes.

Kelly surgit au coin, à un demi-pâté de maisons de sa voiture ; il commençait juste à se détendre. Il n'avait rien

entendu avant de tourner à l'angle, mais il y avait deux silhouettes, à six ou sept mètres de la Coccinelle rouillée, et un brusque reflet de lumière lui révéla que l'une des deux tenait un couteau.

Sa première pensée fut *merde !* Il avait déjà décidé de la conduite à tenir dans ce genre de situation. Il ne pouvait pas sauver le monde entier et il n'allait pas essayer. Empêcher une agression nocturne dans la rue était peut-être parfait pour une émission télévisée, mais il était en quête d'un gibier d'un autre calibre. Ce qu'il n'avait pas envisagé, en revanche, c'était un incident à deux pas de sa voiture.

Il se figea, considéra la situation, tandis que son cerveau se mettait à mouliner aussi vite que le permettait le nouvel afflux d'adrénaline. S'il survenait ici quoi que ce soit de grave, la police allait débarquer dans le quartier, elle risquait d'y traîner des heures, et il avait laissé deux cadavres à moins de quatre cents mètres derrière lui – même pas, parce qu'il n'était pas venu en ligne droite. Ce n'était pas bon du tout et il n'avait pas beaucoup de temps pour prendre une décision. Le garçon tenait la femme par le bras, il brandissait un couteau, il lui tournait le dos. Une cible à sept mètres, c'était facile, même dans le noir, mais pas avec un .22 dont la force de pénétration était excessive, et pas avec quelqu'un d'innocent, ou en tout cas de non menaçant, situé juste derrière. La femme portait une sorte d'uniforme, elle était plus âgée, quarante ans peut-être, constata Kelly en essayant de se glisser de son côté. C'est alors que la situation évolua de nouveau. Le garçon taillada le bras de la femme, et le rouge du sang éclata à la lueur des réverbères.

Virginia Charles étouffa un cri lorsque le couteau entailla son bras et elle fit un écart, du moins essaya-t-elle, laissant échapper le billet de cinq dollars. De son autre main, le garçon la prit à la gorge pour la maîtriser et elle lut dans ses yeux qu'il était en train de décider de l'endroit où porter son prochain coup. Puis elle décela le mouvement, un homme peut-être à cinq mètres et, dans sa douleur et sa panique, elle voulut appeler à l'aide. Ce n'était guère audible mais suffisant pour que l'agresseur le remarque. Elle avait les yeux fixés sur quelque chose – quoi ?

Le jeune se retourna, aperçut un ivrogne à dix pas de là. Ce qui avait été une inquiétude instantanée, automatique, se mua en sourire indolent.

Merde. Ça n'allait plus du tout. Kelly, tête baissée, leva les yeux pour considérer le garçon, conscient que la situation commençait à lui échapper.

— Peut-être que t'as de la thune, pépé ? lança-t-il, ivre de puissance et, sur un coup de tête, il fit un pas vers le bonhomme qui devait trimbaler plus de fric que cette mijaurée.

Kelly n'avait pas prévu cette réaction qui bouleversait ses plans. Il porta la main à son arme mais le silencieux se prit dans la ceinture et l'agresseur qui approchait prit instinctivement ce mouvement pour la menace qu'elle était. Il fit un autre pas, plus rapide, brandit la main qui tenait le couteau. Plus le temps de dégainer. Kelly stoppa, recula d'un demi-pas et se redressa complètement.

Malgré toute son agressivité, le braqueur n'était pas très habile. Son premier assaut était bien maladroit et il fut surpris de l'aisance avec laquelle l'ivrogne l'esquiva, puis se glissa à l'intérieur de sa trajectoire. Un direct du droit au plexus solaire lui vida les poumons, lui coupant le souffle mais sans bloquer entièrement ses mouvements. La main tenant le couteau revint, au hasard, alors que le garçon commençait à se plier en deux. Kelly saisit cette main, tordit et tendit le bras, puis enjamba le corps qui plongeait déjà vers l'asphalte. Un bruit de déchirement accompagné d'un craquement sonore annonça la dislocation de l'épaule de son adversaire et Kelly poursuivit le mouvement, rendant le bras inutilisable.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous, m'dame, dit-il d'une voix calme à Virginia Charles, en détournant le visage avec l'espoir qu'elle ne l'aurait pas très bien vu. Normalement, non, se dit-il ; il avait agi à la vitesse de l'éclair.

L'aide-soignante se pencha pour récupérer sur le trottoir son billet de cinq dollars et repartit sans un mot. Kelly la surveilla du coin de l'œil, la vit soutenir de la main droite son bras blessé en essayant de ne pas tituber, sans doute était-elle en état de choc. Il remercia le ciel qu'elle n'ait pas besoin d'aide. Merde, elle risquait d'appeler quelqu'un, au moins une ambulance, et il

aurait vraiment dû l'aider à panser sa blessure mais les risques s'accumulaient bien plus vite que sa capacité à les gérer. Le soi-disant braqueur s'était mis à gémir, la douleur de son épaule démise commençant à pénétrer la brume protectrice des narcotiques. Et celui-ci avait définitivement vu son visage, de près.

Merde, se dit Kelly. Bon, il avait tenté d'agresser une femme, et il avait attaqué Kelly avec un couteau, dans l'un et l'autre cas, même s'il avait échoué, on pouvait considérer cela comme des tentatives de meurtre. Et il ne devait pas en être à son coup d'essai. Il avait choisi la mauvaise donne et, ce soir, le mauvais terrain ; ce genre d'erreur avait son prix. Kelly prit le couteau dans la main inerte et l'enfonça d'un coup sec à la base du crâne, où il le laissa planté. Moins d'une minute après, sa Volkswagen était à l'autre bout de la rue.

Et de sept, se dit-il, en tournant vers l'est.

Merde.

19

Quantité de miséricorde

Cela commençait à devenir une habitude, au même titre que le café-chausson du matin au bureau, se dit le lieutenant Ryan. Encore deux dealers abattus, chacun de deux balles de .22 dans la tête, mais sans être dévalisés, cette fois-ci. Pas la moindre douille aux alentours, pas trace visible de lutte. L'une des victimes avait la main posée sur la crosse de son pistolet mais l'arme n'avait pas eu le temps de sortir de sa poche revolver. Là, c'était inhabituel. Au moins avait-il vu venir le danger et tenté, en vain, de réagir en conséquence. Là-dessus était venu l'appel radio, à quelques rues à peine, et Douglas et lui s'étaient rendus sur les lieux, laissant leurs adjoints poursuivre l'investigation. L'appel radio précisait que ce nouveau cas était intéressant.

— Waouh ! s'exclama Douglas en descendant le premier. Ce n'était pas souvent qu'on voyait un couteau saillir d'une nuque, dressé en l'air comme un piquet de clôture. Ils ne plaisantaient pas, remarqua-t-il.

Le tout-venant des meurtres dans ce quartier de la ville, voire dans n'importe quel quartier de n'importe quelle ville, relevait toujours plus ou moins d'une querelle domestique. Les gens tuaient d'autres membres de leur famille, ou des amis proches, pour les motifs les plus anodins. À la dernière Fête de Thanksgiving[10], un père de famille avait tué son fils pour une histoire de cuisse de dinde. Le cas « préféré » de Ryan était un homicide pour une tourte au crabe – moins par le côté amusant de l'anecdote que par son caractère excessif. Dans de tels cas, les facteurs aggravants étaient en général l'alcool et une vie sordide qui transformaient de banales disputes anodines en affaires de la plus grande importance. *Je n'avais pas l'intention* était la

[10] Jour d'actions de grâce, traditionnellement fêté aux États-Unis le quatrième jeudi de novembre. (N.d.T.)

phrase la plus fréquemment entendue par la suite, suivie par l'une ou l'autre variante sur le thème du *mais aussi pourquoi s'est-il entêté à ce point ?* La tristesse de tels événements agissait sur l'âme de Ryan comme un acide lentement corrosif. L'identité de tous ces meurtres était encore ce qu'il y avait de pire. La vie humaine ne devrait pas s'achever comme autant de variations sur un thème unique. Elle était trop précieuse pour cela, c'était une leçon qu'il avait apprise dans le bocage normand et les forêts enneigées autour de Bastogne, quand il était jeune para au 101e régiment de parachutistes. Le meurtrier typique prétendait toujours ne pas avoir eu l'intention de commettre son acte et, fréquemment il allait aussitôt se livrer à la police, plein de remords, autant qu'il était possible de l'être devant la perte, par sa faute, d'un ami ou d'un être cher, de sorte que bien souvent c'étaient deux vies qui étaient détruites par ce crime. Des crimes dus à la passion et à la faiblesse de jugement ; c'était la raison essentielle du meurtre, dans la plupart des cas. Mais pas cette fois-ci.

— Merde, mais qu'est-ce qui lui est arrivé au bras ? demanda le médecin légiste. En dehors des marques d'aiguille, le bras était en effet retourné à tel point qu'il le regardait en fait à l'envers.

— L'épaule de la victime semble avoir été disloquée. Disons brisée, ajouta le légiste après une seconde de réflexion. Nous avons des ecchymoses autour des poignets, témoignant de la force de la prise. Quelqu'un lui a saisi le bras à deux mains et a bien failli l'arracher, comme on arrache une branche d'un arbre.

— Prise de karaté ? demanda Douglas.

— Quelque chose comme ça. Sûr que ça a dû ralentir ses ardeurs. Vous constatez comme moi la cause de la mort.

— Lieutenant, par ici, lança un sergent en tenue. C'est Virginia Charles, elle habite juste à côté. C'est elle qui a signalé le crime.

— Est-ce que vous allez bien, madame Charles ? demanda Ryan. Un secouriste des pompiers était en train de vérifier le pansement qu'il lui avait posé au bras, tandis que son fils, élève de terminale au lycée Dunbar, debout à côté d'elle, lorgnait d'un regard dénué de la moindre sympathie la victime du meurtre.

En moins de quatre minutes, Ryan avait recueilli une jolie brassée d'informations.

— Un clochard, dites-vous ?

— Un ivrogne... c'est la bouteille qu'il a laissé échapper. Elle tendit le doigt. Douglas la recueillit avec le plus grand soin.

— Pouvez-vous le décrire ? demanda le lieutenant Ryan.

*

L'entraînement, éreintant, ressemblait à tous les entraînements dans une base de Marines, de Lejeune à Okinawa. La douzaine d'exercices quotidiens étaient suivis par une course au pas cadencé, rythmé par un adjudant. Ils prenaient un malin plaisir à doubler les formations de jeunes sous-lieutenants qui faisaient leurs classes d'élèves officiers, voire de la vraie bleusaille, genre aspirants venus en stage d'été à Quantico. Huit kilomètres, en longeant d'abord les cinq cents mètres du parcours du combattant, puis diverses autres installations d'entraînement, toutes baptisées en souvenir de Marines défunts, jusqu'à proximité de l'Académie du FBI mais là, ils quittaient brusquement la grand-route pour s'enfoncer dans les bois vers leur site d'entraînement. Cette routine matinale leur rappelait simplement qu'ils étaient des Marines, et la longueur du parcours en faisait des Marines de commandos de reconnaissance, pour qui la forme olympique était la norme. À leur arrivée, ils découvrirent avec surprise qu'un officier général les attendait. Sans parler du bac à sable et de la balançoire.

— Bienvenue à Quantico, Marines, leur dit Marty Young, une fois qu'ils eurent un peu récupéré et qu'on leur eut permis de se mettre au repos. Sur le côté, ils remarquèrent deux officiers de marine, uniforme blanc resplendissant, et un couple de civils, qui observaient et écoutaient. Tous les hommes plissèrent les paupières, la mission devenait soudain très intéressante.

— Pareil que sur les photos, observa tranquillement Cas, en contemplant le camp d'entraînement ; ils connaissaient leur sujet. Pourquoi le terrain de jeux ?

— Une idée à moi, dit Greer. Ivan a des satellites.

Leurs plans de survol pour les six prochaines semaines sont affichés à l'intérieur du bâtiment A. Nous ignorons la qualité de leurs caméras et je préfère supposer qu'elles valent les nôtres, d'accord ? Soit on montre au gars d'en face ce qu'il a envie de voir, soit on lui présente un truc facile à deviner. Tout site vraiment inoffensif dispose d'un parking.

Le programme d'entraînement était déjà décidé. Chaque jour, les nouveaux arrivants déplaceraient les voitures au hasard. Tous les dix jours environ, ils en sortiraient les mannequins pour les répartir sur l'aire de jeux. À deux ou trois heures de l'après-midi, les véhicules seraient de nouveau déplacés et les mannequins arrangés autrement. Ils suspectaient, ajuste titre, que ce rituel allait beaucoup amuser dans les rangs.

— Et une fois l'opération terminée, ça devient une véritable aire de jeux ? demanda Ritter, avant de répondre lui-même à la question. Merde, pourquoi pas ? Beau boulot, James.

— Merci, Bob.

— Ça paraît plus petit, vu comme ça, observa l'amiral Maxwell.

— Les dimensions sont exactes à huit centimètres près. Nous avons triché, dit Ritter. Nous avons le manuel technique soviétique pour la construction de bâtiments de ce genre. Votre général Young a fait du bon boulot.

— Il n'y a pas de vitres aux fenêtres du bâtiment C, nota Casimir.

— Vérifie sur les photos, Cas, suggéra Greer. Il y a pénurie de verre à vitres, là-bas. Ce bâtiment est juste équipé de volets, çà et là. La réserve – il indiqua le bâtiment B – est pourvue de barreaux. En bois, pour qu'on puisse les ôter ensuite. Nous n'avons pu que deviner la disposition intérieure, mais nous avons quelques hommes qui en sont revenus et la disposition des pièces s'inspire de leurs rapports. Ce n'est pas totalement de l'improvisation.

Les Marines examinaient le site, ayant quelque vague idée la mission. Ils connaissaient le plan dans ses grandes lignes et réfléchissaient déjà au moyen d'appliquer leurs leçons de combat sur le terrain à cette aire de jeux improbable,

entièrement aménagée, jusqu'aux mannequins d'enfants qui les regarderaient s'entraîner avec leurs yeux bleus de poupée. Des grenades M-79 pour faire sauter les tours de guet. Des incendiaires à travers les fenêtres des bâtiments. Des hélicos de combat pour arroser le tout dans la foulée... les « épouses » et les « gosses » regarderaient la répétition et ne répéteraient rien à personne.

Le site avait été sélectionné avec soin pour sa similarité avec un autre endroit – les Marines n'avaient pas besoin de savoir lequel ; il le fallait, c'est tout – et plusieurs paires d'yeux s'attardèrent sur une colline à huit cents mètres de là. D'en haut, on voyait partout. Après l'allocution d'accueil, les hommes se divisèrent en unités décidées à l'avance pour recevoir leurs armes. Au lieu des fusils M16-A1, on leur fournit des carabines CAR-15, plus courtes, plus maniables, préférables pour l'action rapprochée. Les grenadiers héritaient de lance-grenades M-79 classiques, dont la ligne de mire avait été passée au tritium radioactif pour être visible dans le noir, et leurs cartouchières étaient déjà chargées de balles à blanc car l'entraînement allait démarrer aussitôt. Ils commenceraient de jour pour se mettre en train et pour gagner du temps, mais presque aussitôt après, ils passeraient exclusivement à l'entraînement de nuit que le général n'avait pas évoqué. C'était évident de toute manière. Ce genre de mission ne se déroulait que de nuit. Les hommes se rendirent au stand de tir le plus proche pour se familiariser avec le matériel. On y avait déjà installé des encadrements de fenêtres, six en tout. Les grenadiers échangèrent des regards et tirèrent leur première salve. L'un d'eux, à sa honte, rata l'ouverture. Ses cinq compagnons le mirent en boîte aussitôt, après avoir vérifié que la bouffée blanche de leurs grenades au plâtre était bien apparue derrière les bois des fenêtres.

— Ça va, ça va, faut juste que je m'échauffe, dit le caporal, sur la défensive, avant de placer cinq coups au but en l'espace de quarante secondes. Il était lent – il faut dire qu'ils avaient eu quasiment une nuit sans sommeil.

*

— Quelle force physique faut-il avoir pour faire une chose pareille, je me demande... s'étonna Ryan.

— Sûr que ce n'est pas Wally Cox, observa le médecin légiste. Le couteau a sectionné la moelle épinière à l'endroit où elle pénètre dans le bulbe rachidien. La mort a été instantanée.

— Il nous l'avait déjà estropié. L'épaule est-elle en aussi mauvais état qu'on dirait en la voyant ? demanda Douglas, en s'écartant pour laisser le photographe finir son travail.

— Pire, même. On l'examinera mais je suis prêt à vous parier que toute la structure de l'articulation est bousillée. On ne répare pas une blessure comme celle-ci, pas complètement. Sa carrière de tireur était de toute façon terminée, avant même le coup de couteau.

Blanc, quarante ans ou plus, longs cheveux noirs, râblé, sale. Ryan consulta ses notes.

— Rentrez chez vous, m'dame, dit-il à Virginia Charles.

Douglas s'approcha de son lieutenant.

— Notre victime était encore en vie quand elle est repartie. Il a dû ensuite prendre son couteau avant de le lui... restituer. Hum, voyons, ces dernières semaines, nous avons vu quatre assassins extrêmement expérimentés et six victimes extrêmement défuntes.

— Et les quatre fois, par des méthodes différentes. Deux gars ligotés, dévalisés et exécutés au calibre .22, sans trace de lutte. Un autre avec une décharge de chevrotine dans les boyaux, également volé, sans la moindre chance de se défendre. Les deux de la nuit dernière simplement descendus, sans doute encore une fois au .22 mais pas de vol, ils n'étaient pas ligotés et ont été alertés avant de se faire abattre. Tous étaient des dealers.

Or, ce gars-là n'est qu'un petit malfrat. Non, ça ne colle pas, Tom. Mais le lieutenant avait déjà commencé d'y réfléchir. Avons-nous déjà identifié celui-ci ?

C'est le sergent en uniforme qui répondit.

— Un drogué. Il a un casier, six arrestations pour vol à main armée. Et Dieu sait quoi d'autre.

— Ça ne colle pas, répéta Ryan. Ça ne colle pas du tout, et notre gars était si malin, pourquoi aurait-il laissé un témoin le

voir, pourquoi l'avoir laissé partir, pourquoi lui avoir parlé – et puis merde, pourquoi avoir zigouillé ce type, après tout ? Quel schéma cela suit-il ? Aucun. Certes, les deux couples de dealers avaient été abattus à la .22, mais cette arme de petit calibre était la plus usitée par les bandes de rue et si un des duos avait été dévalisé, pas les autres ; de plus, le second couple n'avait pas été tué avec la même précision meurtrière, même si tous les quatre avaient effectivement reçu deux balles dans la tête. L'autre dealer assassiné et dévalisé avait été abattu au fusil de chasse.

— Bon, reprit-il, nous avons l'arme du meurtre, nous avons la bouteille de vin, l'un et l'autre objet devraient nous fournir des empreintes. Quel que soit notre bonhomme, sûr qu'il s'est montré négligent.

— Un ivrogne qui aurait le sens de la justice, Em ? l'asticota Douglas. Qui que soit le type qui a descendu ce petit voyou...

— Ouais, ouais, je sais. Ce n'était pas Wally Cox.

Mais qui, alors ? Et même : quoi ?

*

Dieu merci, j'avais les gants, songea Kelly, en contemplant les ecchymoses sur sa main droite. Il avait laissé sa colère prendre le dessus et ce n'était pas malin ! Récapitulant l'incident, il se rendit compte qu'il avait dû affronter une situation délicate. S'il avait laissé la femme se faire tuer ou sérieusement blesser, pour monter tranquillement en voiture et s'en aller, d'abord il n'aurait jamais pu se le pardonner vraiment et ensuite, si quelqu'un avait remarqué sa voiture, il se serait retrouvé suspecté d'un meurtre. Réflexion qui fit naître un reniflement de dégoût. Il était bel et bien suspect d'un meurtre, désormais. Enfin, lui ou un autre. De retour dans son studio, il se contempla dans la glace, toujours déguisé et emperruqué. Quoi qu'ait pu voir cette femme, ce n'était pas John Kelly, pas avec ce visage masqué par une barbe fournie, maculé de crasse et caché sous une longue perruque sale. Sa posture voûtée le faisait paraître plus petit d'une quinzaine de centimètres. Et la rue était mal éclairée. Et puis, ce qui avait surtout intéressé la femme, c'était de pouvoir fuir. Et pourtant ! Il avait quand

même réussi à oublier sur les lieux sa bouteille de pinard. Il se souvenait de l'avoir laissée tomber pour parer le coup de couteau, et dans la chaleur de l'action, il avait oublié de la reprendre. *Crétin !* Il était en rogne après lui.

Quels indices pouvait avoir la police ? Le signalement dont ils disposeraient ne serait pas bon. Il portait une paire de gants de chirurgien, et même s'ils ne l'avaient pas protégé des ecchymoses, ils ne s'étaient pas déchirés et il n'avait pas saigné. Plus important que tout, il n'avait jamais touché la bouteille sans avoir de gants. Cela, il en était certain parce qu'il avait décidé dès le début de prendre ses précautions de ce côté-là. La police saurait qu'un clochard avait tué ce jeune voyou, mais il y avait des tas de clochards, et il ne lui fallait qu'une nuit supplémentaire. Cela voulait dire toutefois qu'il allait devoir modifier son plan d'attaque et que la mission de ce soir serait plus délicate que prévu, mais ses informations sur Billy étaient trop précieuses pour être négligées, et le petit salaud pouvait être assez malin pour changer lui aussi son programme. Et s'il utilisait plusieurs maisons pour faire ses comptes ou ne gardait la même que quelques nuits ? Si oui, alors attendre un jour ou deux risquait d'anéantir tout son travail de reconnaissance et de le forcer à reprendre à zéro avec un nouveau déguisement – à supposer qu'il réussisse à se trouver une couverture aussi efficace, ce qui n'était pas si évident. Kelly se dit qu'il avait tué six personnes pour en arriver là – la septième était une erreur qui ne comptait pas... excepté peut-être pour cette passante anonyme. Il inspira profondément. S'il l'avait regardée se faire malmener, voire tuer, aurait-il été capable de se regarder ensuite dans la glace ? Il dut bien admettre qu'il s'était sorti au mieux d'une situation difficile. Les merdes, ça arrive. Cela certes accroissait les risques mais sa seule inquiétude était d'échouer dans sa mission, pas de courir des dangers personnels. Il était temps de mettre de côté ces réflexions. Et il avait également d'autres responsabilités. Kelly décrocha le téléphone et composa un numéro.

— Greer.

— Clark, répondit Kelly. Au moins, c'était toujours amusant.

— Vous êtes en retard, observa l'amiral. Kelly était censé l'appeler avant le déjeuner et le reproche déclencha les protestations de son estomac. Enfin, pas de problème, reprit l'amiral, je viens juste de rentrer. Nous allons avoir besoin de vous bientôt. Ça a commencé.

Bigre, c'est rapide, pensa Kelly.

— Bien, monsieur.

— J'espère que vous êtes en forme. Dutch dit que oui, reprit James Greer, se radoucissant.

— Je pense pouvoir tenir le coup, monsieur.

— Vous connaissez Quantico ?

— Non, amiral.

— Prenez votre bateau. Il y a un mouillage là-bas et ça nous donnera un endroit pour bavarder. Dimanche matin. Dix heures pile. Nous vous attendrons, monsieur Clark.

— À vos ordres. Kelly entendit le déclic de la ligne.

Dimanche matin. Il ne l'avait pas prévu. Tout allait trop vite et cela rendait d'autant plus urgente son autre mission. Depuis quand le gouvernement se mettait-il à manifester une telle célérité ? Quelle qu'en soit la raison, elle affectait directement Kelly.

*

— Je déteste ça mais c'est ainsi que ça marche, dit Grichanov.

— Vous êtes vraiment liés à ce point à votre radar au sol ?

— Robin, ils parlent même de confier la mise à feu du missile à l'officier de contrôle d'interception depuis sa casemate ! Le dégoût dans sa voix était manifeste.

— Mais vous n'êtes plus que de vulgaires chauffeurs ! commenta Zacharias. On doit faire confiance à ses pilotes.

Je devrais l'envoyer discuter avec l'état-major, se dit Grichanov non sans un certain écœurement. *Moi, ils ne veulent pas m'écouter. Peut-être qu'ils l'écouteraient, lui.* Ses compatriotes avaient le plus grand respect pour les idées et les pratiques des Américains, même s'ils envisageaient de les combattre et de les défaire.

— C'est une combinaison de facteurs. Les nouveaux régiments de chasse seront déployés le long de la frontière chinoise, vois-tu...

— Comment ça ?

— Comment ? Tu n'es pas au courant ? Nous nous sommes déjà battus trois fois contre les Chinois, cette année, sur le fleuve Amour et plus à l'ouest.

— Oh, arrête ! C'était trop incroyable pour l'Américain. Vous êtes alliés !

Grichanov renifla.

— Alliés ? Amis ? De l'extérieur, oui, ça donne peut-être l'impression que tous les socialistes sont identiques. Mon ami, nous guerroyons contre les Chinois depuis des siècles. Ne lis-tu pas d'histoire ? Nous avons soutenu Tchang contre Mao pendant longtemps – nous lui formions son armée. Mao nous déteste. Nous avons fait la bêtise de lui fournir des réacteurs nucléaires et maintenant, il a des armes atomiques, et à ton avis, ses missiles peuvent atteindre mon pays ou le tien ? Ils ont des bombardiers Tu-16 – des *Badgers*, c'est comme ça que vous les appelez, non ? Peuvent-ils atteindre l'Amérique ?

Zacharias connaissait la réponse.

— Non, bien sûr que non.

— Mais ils peuvent atteindre Moscou, je te le garantis, et ils emportent des bombes d'une demi-mégatonne. C'est pour cette raison que les régiments de MiG-25 sont postés le long de la frontière chinoise. Le long de cet axe, nous n'avons aucune profondeur stratégique. Robin, nous avons livré de véritables batailles avec ces salopards de Jaunes, des engagements à l'échelon de la division ! L'hiver dernier, nous avons écrasé leur tentative d'occupation d'une île qui nous appartient. Ils ont frappé les premiers, tué un bataillon de gardes-frontière et mutilé les morts – pourquoi faire ça, Robin, à cause de leurs cheveux roux et de leurs taches de rousseur ? demanda Grichanov, amer, en citant mot pour mot un article vengeur de l'*Étoile rouge*. Les événements prenaient un tour étrange pour le Russe. Maintenant qu'il était parfaitement sincère, il avait plus de mal à convaincre Zacharias qu'avec tous les habiles mensonges qu'il aurait pu utiliser. Nous ne sommes pas alliés.

Nous avons même cessé d'expédier par train des armes vers ce pays – les Chinois volent directement les marchandises dans les wagons.

— Pour les utiliser contre vous ?

— Et contre qui, selon toi ? Les Indiens ? Le Tibet ? Robin, ces gens-là sont différents de toi ou moi. Ils ne voient pas le monde comme nous. Ils sont comme les hitlériens contre lesquels s'est battu mon père, ils se croient supérieurs aux autres hommes, ils se prennent pour... comment dites-vous, déjà ?

— La race supérieure ? suggéra l'Américain.

— C'est le mot, oui. C'est ce qu'ils croient. Pour eux, nous sommes des animaux, des animaux utiles, certes, mais ils nous détestent et ils convoitent ce que nous avons. Ils veulent notre pétrole, notre bois et notre terre.

— Comment se fait-il que je n'en aie jamais été informé ? insista Zacharias.

— Merde, répondit le Russe. C'est donc pas différent dans ton pays ? Quand la France s'est retirée de l'OTAN, quand ils ont dit à vos soldats d'évacuer leurs bases, crois-tu qu'on nous en avait informés auparavant ? À l'époque, j'avais un poste au commandement en Allemagne et personne n'a pris la peine de m'informer qu'il se passait quoi que ce soit. Robin, vous nous considérez de la même façon que nous vous considérons : comme un immense colosse, mais la politique intérieure de ton pays est tout aussi mystérieuse pour moi que la mienne l'est pour toi. Tout cela reste bien déroutant, mais je peux te dire une chose, mon ami, c'est que mon nouveau régiment de MiG sera basé entre la Chine et Moscou. Je peux t'apporter une carte et te montrer.

Zacharias s'appuya contre le mur, grimaçant de nouveau à cause de ses douleurs dorsales persistantes. C'était franchement trop incroyable.

— Ça fait toujours mal, Robin ?

— Ouais.

— Tiens, mon ami. Grichanov lui tendit la flasque et, cette fois, elle fut acceptée sans résistance. Il regarda Zacharias boire une grande lampée avant de la lui rendre.

— Alors, qu'est-ce qu'il vaut, ce petit dernier ?

— Le MiG-25 ? Une vraie fusée ! répondit Grichanov avec enthousiasme. Il vire probablement encore plus mal que votre Thud mais pour ce qui est de la vitesse en ligne droite, aucun chasseur ne peut rivaliser avec lui. Quatre missiles, pas de mitrailleuse. Le radar est le plus puissant jamais conçu pour un chasseur et il est impossible à brouiller.

— À courte portée ? demanda Zacharias.

— Une quarantaine de kilomètres, admit le Russe. Nous avons privilégié la fiabilité au détriment de la portée. On a bien essayé d'avoir les deux mais sans succès.

— C'est difficile pour nous aussi, reconnut l'Américain avec un grognement.

— Tu sais, je n'imagine pas une guerre entre mon pays et le tien. Franchement, non. Nous avons peu de choses que vous pourriez convoiter. Ce que nous avons – les ressources, la terre, l'espace –, tout cela, vous l'avez déjà. Mais les Chinois, ajouta-t-il, ils en ont besoin, et ils ont une frontière commune avec nous. Et nous leur avons fourni les armes qu'ils retourneront contre nous ; et ils sont si nombreux ! Des nabots, aussi méchants que ceux d'ici, mais tellement plus nombreux !

— Et qu'est-ce que tu peux y faire ?

Grichanov haussa les épaules.

— Commander mon régiment. Je compte défendre la mère patrie contre une attaque nucléaire venue de Chine. Je n'ai pas encore décidé comment.

— Ce n'est pas facile. Ça aide d'avoir de l'espace et du temps devant soi, et de savoir faire jouer les uns contre les autres.

— Nous avons des pilotes de bombardiers mais pas comparables aux vôtres. Tu sais, même sans résistance, je doute qu'on arrive à en amener une vingtaine au-dessus de ton pays. Ils sont tous basés deux mille kilomètres en retrait de là où je serai. Tu sais ce que ça veut dire ? Pas d'autre équipe pour pouvoir s'entraîner.

— Tu veux dire des rouges ?

— Chez nous, on les appelle les bleus, Robin. J'espère que tu comprends. Grichanov étouffa un rire, redevint sérieux. Mais oui, tout sera théorique. Certains chasseurs joueront peut-être

les bombardiers mais leur endurance est trop faible pour que l'exercice soit valable.

— C'est pas des vannes ?

— Robin, je ne te demanderai pas de me faire confiance. Ce serait trop. Tu le sais et moi aussi. Mais pose-toi la question : est-ce que tu crois vraiment que ton pays fera la guerre contre le mien ?

— Sans doute pas, admit Zacharias.

— Est-ce que je t'ai interrogé sur vos plans de guerre ? Oui, ce sont certainement des exercices théoriques du plus grand intérêt et qui me paraîtraient sans doute des jeux stratégiques fascinants, mais est-ce que je t'ai demandé de m'en parler ? Son ton était celui d'un instituteur plein de patience.

— Non, tu ne m'as rien demandé, Kolya, c'est vrai.

— Robin, ce ne sont pas vos B-52 qui m'inquiètent. Ce sont les bombardiers chinois. Voilà la guerre à laquelle se prépare mon pays. Il regarda le sol de béton, tira sur sa cigarette, poursuivit à voix basse. Je me souviens, quand j'avais onze ans. Les Allemands étaient à moins de cent kilomètres de Moscou. Mon père a rejoint son régiment du génie – ils l'avaient composé avec des professeurs d'université. La moitié ne sont jamais revenus. Ma mère et moi, nous avons évacué la ville, vers un petit village de l'Est dont j'ai oublié le nom – c'était si déroutant pour moi, à l'époque, il faisait si noir tout le temps –, je me faisais du souci pour mon père, professeur d'histoire, au volant d'un camion. Nous avons perdu vingt millions de compatriotes tués par les Allemands, Robin. Vingt millions. Des gens que je connaissais. Les pères d'amis – le père de ma femme est mort à la guerre. Deux de mes oncles sont morts. Alors que je traversais la neige avec ma mère, je me suis promis qu'un jour je défendrais mon pays, à mon tour, et je suis devenu pilote de chasse. Je n'envahis pas. Je n'attaque pas. Je défends. Est-ce que tu comprends ce que je te dis, Robin ? Mon boulot est de protéger mon pays pour que les autres petits garçons n'aient pas à s'enfuir de chez eux en plein hiver. Certains de mes camarades de classe sont morts, il faisait si froid. C'est pour ça que je défends mon pays. Les Allemands voulaient ce que nous

possédions, et maintenant c'est au tour des Chinois. Il indiqua la porte de la cellule. Des gens comme... comme *ça*.

Avant même que Zacharias n'ouvre la bouche, Kolya sut qu'il le tenait. Des mois de travail pour ce moment, songea Grichanov, c'était comme de séduire une vierge, mais en plus triste. Cet homme ne reverrait plus jamais son pays. Les Vietnamiens comptaient les tuer tous dès qu'ils n'en auraient plus l'utilité. C'était un si colossal gâchis de talents, et son antipathie pour ses supposés alliés était devenue tout aussi réelle que celle qu'il feignait de manifester – il ne faisait plus semblant. Et ce, dès le premier instant où il avait débarqué à Hanoi et découvert par lui-même leur supériorité arrogante, leur incroyable cruauté et leur insondable stupidité. Avec quelques paroles aimables et moins d'un litre de vodka, il venait d'obtenir plus de résultats qu'eux avec leurs tortures et des années de fiel imbécile. Au lieu d'infliger la souffrance, il l'avait partagée. Au lieu de torturer l'homme à côté de lui, il lui avait offert de la tendresse, avait respecté ses vertus, apaisé ses blessures de son mieux, il l'avait protégé contre de nouveaux sévices et avait regretté amèrement d'avoir été l'agent nécessaire de ceux qu'il avait subis.

Il y avait une contrepartie, malgré tout. Pour réussir cette percée, il avait dû ouvrir son âme, raconter des histoires véridiques, déterrer les cauchemars de son enfance, réexaminer ses raisons véritables d'avoir choisi le métier qu'il aimait. Ce n'avait été possible, et envisageable, que parce qu'il avait su que l'homme assis près de lui était promis à une mort solitaire à l'insu de tous – il était déjà mort pour sa famille et son pays – et à une tombe anonyme. Cet homme n'était pas un fasciste hitlérien. C'était un ennemi, mais un ennemi honnête qui avait sans doute fait tout son possible pour épargner les non-combattants parce que, lui aussi, il avait une famille. Aucune illusion de supériorité raciale chez lui, pas même de la haine pour les Nord-Vietnamiens et cela, c'était encore le plus remarquable car lui, Grichanov, il était en train d'apprendre à les haïr. Zacharias ne méritait pas de mourir, se dit-il, tout en reconnaissant la suprême ironie de ce constat.

Kolya Grichanov et Robin Zacharias étaient amis désormais.

*

— Qu'est-ce que t'en dis ? demanda Douglas en posant l'objet sur le bureau de Ryan. La bouteille de vin était dans un sac en plastique transparent et sa surface était recouverte d'une couche uniforme de fine poudre jaune.

— Aucune empreinte ? Emmet l'examina avec surprise.

— Pas la moindre, Em. Que dalle. Le couteau vint rejoindre le premier indice. C'était un banal couteau à cran d'arrêt, également recouvert de poudre et emballé.

— Des marques, ici.

— Un bout d'empreinte de pouce, correspondant à celui de la victime. Sinon, rien d'exploitable. Des marques, des marques uniformes, dixit le service d'anthropométrie. Soit il s'est poignardé lui-même dans la nuque, soit notre suspect portait des gants.

Il faisait terriblement chaud à cette période de l'année pour mettre des gants. Emmet Ryan se cala contre le dossier et contempla les indices posés sur son bureau, puis Tom Douglas, assis à côté.

— Vas-y, Tom, continue.

— Nous avons eu quatre meurtres différents, avec un total de six victimes. Aucun indice. Cinq des victimes – pour trois des incidents – sont des dealers, abattus avec deux armes différentes. Mais à chaque fois, l'agression s'est déroulée sans témoin, toujours à peu près à la même heure, et dans un rayon de cinq pâtés de maisons.

— Un professionnel. Le lieutenant Ryan acquiesça. Il ferma les yeux, se remémorant les différents lieux des crimes, puis corrélant les données. Avec vol, sans vol, un changement d'arme. Mais le dernier crime avait eu un témoin. *Rentrez chez vous, m'dame.* Pourquoi était-il poli ? Ryan hocha la tête. La réalité ne ressemble pas à un roman d'Agatha Christie, Tom.

— Notre jeune gars d'aujourd'hui, Tom. Décris-moi la méthode utilisée par notre ami pour lui régler son compte ?

— Poignardé, là... Ça faisait un bail que je n'avais pas vu ça. Il a de la force, le mec. Je me rappelle un cas analogue... ça

remonte à 58 ou 59. Ryan marqua un temps, rassemblant ses souvenirs. Un plombier, je crois, un grand type, baraqué, il avait trouvé sa régulière au pieu avec quelqu'un. Il a laissé partir le type, puis s'est emparé d'un poinçon, a maintenu la tête de sa femme...

— Faut vraiment être en rogne pour ne pas adopter la solution de facilité. La colère, tu crois pas ? Sinon, pourquoi procéder de la sorte ? demanda Douglas. C'est tellement plus simple de trancher la gorge, et la victime est morte, pareil.

— Ça fait plus de gâchis, également. Et c'est bruyant... La voix de Ryan s'éteignit tandis qu'il réfléchissait. On ne se rendait pas compte à quel point les gens qu'on égorge peuvent être bruyants. Si vous leur coupiez la trachée, cela provoquait un gargouillis épouvantable et dans le cas contraire, la victime hurlait jusqu'à la fin. Sans parler des quantités de sang projeté dans tous les sens comme l'eau d'un tuyau qu'on coupe, vous éclaboussant les mains et les vêtements.

D'un autre côté, si vous vouliez tuer quelqu'un en vitesse, d'un coup, comme on tourne un interrupteur, si vous en aviez la force physique et si vous aviez déjà immobilisé la victime, la base du crâne, là où la moelle épinière rejoint le cerveau, c'était l'idéal : une mort rapide, tranquille, et relativement propre.

— Les deux dealers on été retrouvés à deux rues de là, l'heure de la mort est à peu près identique. Notre ami leur règle leur compte, poursuit son chemin, tourne au coin de la rue, et aperçoit Mme Charles en train de se faire agresser.

Le lieutenant Ryan hocha la tête.

— Pourquoi ne pas passer son chemin ? Traverser la rue, c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Pourquoi se retrouver impliqué ? Un tueur avec des scrupules moraux ? demanda Ryan. C'était là que la théorie flanchait. Et si c'est le même type qui liquide les dealers, quel est son motif ? Hormis les deux dernières nuits, ça ressemble à des attaques à main armée. Peut-être que ces deux fois, quelque chose l'aura fait détaler avant qu'il ait pu piquer l'argent et la drogue. Une voiture passant dans la rue, un bruit quelconque ? Mais si on envisage l'hypothèse du voleur, ça ne colle plus avec Mme Charles et son ami. Tom, tout cela n'est que pure spéculation.

— Quatre méthodes différentes, aucune preuve matérielle, et un type qui porte des gants – un clochard, un ivrogne avec des gants !

— Pas suffisant, Tom.

— Je vais quand même demander au commissariat ouest de nous les ramasser.

Ryan acquiesça. Il n'y avait pas de raison.

*

Il était minuit quand il quitta son appartement. Le coin était si agréablement calme les soirs de semaine. L'immeuble était peuplé de résidants qui ne s'occupaient que de leurs affaires. Kelly n'avait même pas serré une seule main depuis qu'il avait vu le gérant. Quelques signes de tête amicaux, c'est tout. Il n'y avait aucun enfant dans l'immeuble, juste des gens d'âge mûr, pour l'essentiel des couples mariés, quelques veufs et veuves. En majorité des petits cadres, dont une proportion surprenante empruntait le bus pour aller travailler en ville, regardait la télé le soir et se couchait aux alentours de vingt-deux ou vingt-trois heures. Kelly monta dans la Coccinelle et s'éloigna rapidement, descendant Loch Raven Boulevard, longeant des églises et d'autres bâtiments d'habitation, puis les divers stades de la ville ; passant d'un milieu bourgeois à un milieu ouvrier, puis d'un milieu ouvrier à un milieu déshérité, comme son itinéraire habituel l'amenait à traverser le centre-ville et ses immeubles de bureaux déserts. Mais ce soir, il y avait une différence.

Ce soir, il allait enfin toucher ses premiers dividendes. C'était synonyme de risque, mais ça l'était toujours, se dit Kelly en fléchissant ses doigts sur le plastique du volant. Il n'aimait pas les gants de chirurgien. Le caoutchouc empêchait la chaleur de s'évacuer et même si la transpiration ne gênait pas sa prise, c'était quand même désagréable. De toute manière, il n'avait pas le choix, et il se rappela de tout un tas de choses qu'il n'appréciait pas au Viêt-Nam, les sangsues, par exemple, un souvenir qui lui donna le frisson. C'était pire encore que les rats. Au moins, les rats ne vous suçaient pas le sang.

Kelly prit son temps pour contourner l'objectif sans itinéraire bien précis, histoire d'appréhender la situation. Bien lui en prit. Il avisa deux policiers en train d'interpeller un clochard, le premier tout près, l'autre deux pas en arrière, l'air de rien, mais la distance entre les deux flics lui indiqua ce qu'il avait besoin de savoir : le second couvrait son collègue. Ils voyaient dans ce pochard un individu potentiellement dangereux.

C'est toi qu'ils recherchent, Johnnie-boy, se dit-il, en braquant pour changer de rue.

Mais les flics n'allaient pas pour autant changer leur travail de routine, pas vrai ? Surveiller et interroger les clochards ne serait qu'une charge supplémentaire au cours des prochaines nuits. Ils avaient d'autres priorités, autrement importantes : répondre aux alertes au braquage chez les marchands de liqueurs, intervenir dans les disputes familiales, voire régler les infractions à la circulation. Non, traquer les ivrognes ne serait qu'un fardeau de plus pour des hommes déjà surchargés de travail. Le surcroît de danger était déjà plus ou moins prévisible et Kelly estimait qu'il avait déjà eu sa part de malchance pour cette mission. Une dernière, et il changerait de méthode. Pour adopter laquelle, il l'ignorait encore, mais si tout se passait bien, ce qu'il allait apprendre lui fournirait les informations nécessaires.

Merci, dit-il au destin, arrivé à une rue de la maison d'angle en meulière. La Roadrunner était garée là et il était encore tôt ; c'était une nuit de relève des compteurs ; la fille ne serait pas là. Il passa devant la maison, continua son chemin jusqu'à la rue suivante qu'il prit à droite, puis il tourna encore deux fois en faisant le tour du pâté de maisons. Il repéra une voiture de police et vérifia l'heure sur la montre du tableau de bord. Elle avait cinq minutes d'avance sur l'horaire habituel et le policier était seul au volant. Il ne repasserait pas avant deux heures, se dit Kelly, en tournant une dernière fois pour se diriger vers le bâtiment en meulière. Il se parqua aussi près que possible, puis descendit et s'éloigna à pied de son objectif, en direction du pâté de maisons voisin avant de retrouver son déguisement.

Il y avait deux dealers dans le secteur, mais ils opéraient seuls. Ils avaient l'air un peu tendus. Peut-être la nouvelle s'était-elle ébruitée, songea Kelly en retenant un sourire. Plusieurs de leurs collègues avaient disparu et il y avait de quoi s'inquiéter. Il les contourna de loin, amusé intérieurement à l'idée qu'aucun ne se doutait à quel point la Mort les avait frôlés. À quel point leur vie tenait à un fil, sans qu'ils en sachent rien. Mais il ne devait pas se laisser distraire par de telles idées, se dit-il en tournant une nouvelle fois au coin pour se diriger vers l'objectif. Il s'arrêta à l'angle, jeta un coup d'œil. Il était un peu plus d'une heure du matin, à présent, et la vie retrouvait son train-train ennuyeux comme après toute journée de travail même illégal. L'activité diminuait sur le pavé, comme le lui avaient déjà révélé ses diverses reconnaissances. Il n'y avait rien d'inhabituel dans cette rue, et Kelly se dirigea vers le sud, passant entre les rangées d'habitations en meulière qui se dressaient de ce côté de la rue et les immeubles de brique édifiés en face. Il lui fallait toute sa concentration pour maintenir sa démarche inégale, d'allure inoffensive. Un des tortionnaires de Pam se trouvait maintenant à moins de cent mètres. Et peut-être même un second. Kelly laissa remonter le souvenir de son visage, de sa voix, des courbes de son corps. Il laissa son propre visage se muer en masque de pierre figée, ses poings se serrer tandis que ses jambes continuaient de tituber sur le large trottoir, mais seulement durant quelques secondes. Puis il fit le vide dans son esprit et prit lentement cinq profondes inspirations.

— La tactique, murmura-t-il pour lui, ralentissant le pas tout en observant la maison d'angle qui n'était plus qu'à une trentaine de mètres. Il s'emplit la bouche de vin puis le laissa de nouveau dégoutter sur sa chemise. *Chicago pour Serpent. Objectif en vue. En approche.*

La sentinelle, si tel était bien son rôle, se trahit. L'éclairage de la rue révéla des bouffées de fumée de cigarette qui s'élevaient de sous le porche, indiquant avec précision à Kelly où se trouvait sa première cible. Il fit passer le litre de vin dans sa main gauche et fléchit la droite, avec un mouvement pivotant du poignet pour s'assurer que les muscles étaient détendus et prêts

à l'action. Arrivé à proximité des marches du perron, il s'affala dessus en toussant. Puis il les gravit laborieusement en direction de la porte, qu'il savait entrouverte, et se laissa choir contre le battant. Il s'effondra par terre et se retrouva aux pieds de l'homme qu'il avait vu accompagner Billy. En même temps, la bouteille de vin se brisa et Kelly ignora l'homme, geignant après la casse tout en étalant la flaque de mauvais rouge de Californie.

— C'est vraiment pas de veine, l'ami, dit une voix. Elle était d'une douceur surprenante. Tu ferais mieux de dégager, à présent.

Kelly continuait ses jérémiades, toujours à quatre pattes, et zigzaguant vers lui. Il se remit à tousser, tourna la tête pour vérifier la position des jambes et des souliers de la sentinelle et confirmer son identification.

— Allez, grand-père ! Des mains robustes se penchèrent, le saisirent et le soulevèrent. Kelly laissa pendre ses bras, dont l'un passa derrière l'homme qui avait commencé de le traîner vers la porte. Il tituba, accentua son pivotement : désormais la sentinelle le soutenait presque entièrement. Des années d'entraînement, de préparation et de soigneuse reconnaissance se concrétisèrent en un seul instant.

La main gauche de Kelly se plaqua contre le visage de l'homme. La droite enfonça le Ka-Bar entre les côtes et ses sens étaient si aiguisés que, du bout des doigts, il décela la palpitation du cœur qui cherchait à battre mais ne pouvait que se déchirer contre la double lame acérée du poignard de combat. Kelly la fit tourner, puis la laissa en place tandis que le corps était secoué d'un frémissement. Les yeux sombres étaient agrandis, ahuris, les genoux se dérobaient déjà. Il laissa l'homme s'affaler lentement, doucement, tout en continuant de maintenir le couteau mais il ne put s'empêcher d'éprouver une parcelle de satisfaction. Il avait travaillé trop dur en vue de ce moment pour arriver à évacuer toute émotion.

— Tu te souviens de Pam ? murmura-t-il au corps qui s'éteignait entre ses bras, et il vit que sa question n'avait pas été vaine. Derrière la douleur, les yeux l'avaient reconnu avant de se révulser.

Serpent.

Kelly attendit, comptant jusqu'à soixante avant de retirer le poignard qu'il essuya sur la chemise de la victime. C'était un bon poignard qui ne méritait pas d'être maculé par ce genre de sang.

Kelly se reposa quelques secondes, respirant profondément. Il avait touché la bonne cible, le sous-fifre. L'objectif principal était à l'étage. Tout se déroulait selon le plan. Il s'accorda précisément une minute pour se calmer et récupérer.

Les marches grinçaient. Kelly atténua le bruit en restant près du mur, pour minimiser le déplacement des lames de bois, progressant avec une lenteur extrême, les yeux rivés vers le haut parce qu'il n'y avait désormais plus aucune menace en dessous. Il avait déjà remis le couteau dans sa gaine. Son .45 rectifié .22 était à présent dans sa main droite, silencieux vissé sur le canon, braqué vers le bas, tandis que sa main gauche suivait à tâtons le plâtre fissuré du mur.

Arrivé à mi-hauteur, il commença à percevoir d'autres sons que le battement du cœur dans ses artères. Une claque, une plainte, un gémissement. Des bruits lointains, animaux, suivis d'un rire cruel, à peine audible, même lorsqu'il eut atteint le palier et tourné à gauche vers leur origine. Puis une respiration, lourde, rapide, basse.

Oh... merde ! Mais il ne pouvait plus reculer désormais.

— Je t'en supplie...

Une plainte, désespérée. Ses phalanges se crispèrent, livides sur la crosse du pistolet. Il s'enfonça lentement le long du couloir de l'étage, se guidant de nouveau grâce à sa main plaquée contre la paroi. Un rai de lumière provenait de la chambre principale. Il venait uniquement de l'éclairage de la rue, mais ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité et il distingua des ombres sur un mur.

— Qu'est-ce qui se passe, Dor ? demanda une voix masculine au moment où Kelly arrivait à la hauteur de la porte. Très lentement, il passa la tête de l'autre côté de la barrière verticale que formait le battant en bois peint.

Il y avait un matelas par terre, et sur le matelas, une femme à genoux, tête baissée, tandis qu'une main lui pinçait un sein sans

douceur, puis le tirait. Kelly vit la bouche de la femme s'ouvrir en un cri silencieux, et il se souvint de la photo que l'inspecteur lui avait montrée. *Tu as fait la même chose à Pam, pas vrai... espèce de salopard !* Du liquide dégoulinait de la bouche de la femme et le visage qui la contemplait souriait lorsque Kelly s'avança d'un pas dans la chambre.

Son ton était détendu, léger, presque humoristique.

— On a l'air de s'amuser. Je peux jouer, moi aussi ?

Billy se tourna, regarda l'ombre qui venait de parler, et ne vit qu'un bras tendu tenant un gros automatique. Son visage se tourna vers une pile de vêtements et une espèce de sac à dos. Il était nu, et sa main gauche tenait un instrument qui n'était ni une arme à feu ni un couteau. Ce genre d'accessoire était ailleurs, à dix pas de là, et son seul regard était impuissant à les rapprocher.

— N'y songe même pas, Billy, dit Kelly sur le ton de la conversation.

— Merde, qui...

— Par terre, bras et jambes écartés, ou je te dégomme ta petite zigounette. Kelly déplaça le canon du pistolet. Incroyable, l'importance que les hommes pouvaient attribuer à cet organe, à quel point toute menace dans cette direction pouvait intimider. Même pas une menace sérieuse, sans parler de la taille. Le cerveau constituait une cible bien plus volumineuse et facile à toucher. Allonge-toi, vite !

Billy obéit. Kelly repoussa la fille sur le matelas et chercha à sa ceinture la boucle de fil électrique. En quelques secondes, les poignets de l'homme étaient solidement ligotés. Sa main gauche tenait encore une paire de pinces que Kelly récupéra pour serrer le câble plus fort, provoquant un cri étouffé chez Billy.

Des pinces ?

Mon Dieu.

La fille le dévisageait, les yeux agrandis, le souffle court, mais ses mouvements étaient lents, sa tête inclinée. Elle devait être plus ou moins droguée. Et elle avait vu son visage, elle était en train de le regarder, de le mémoriser.

Pourquoi fallait-il qu'elle soit là ? Ce n'était pas prévu dans le plan. Ça crée une complication. Je devrais la... je devrais la...

Si tu fais ça, John, alors quel monstre es-tu donc ?

Oh, et merde !

C'est alors que ses mains se mirent à trembler. C'était un véritable danger. S'il la laissait vivre, alors quelqu'un saurait qui il était, aurait un signalement suffisant pour lancer une véritable chasse à l'homme, et cela pourrait bien, risquerait bien de l'empêcher d'accomplir sa mission. Mais le plus grand danger était pour son âme. S'il la tuait, alors, tout était perdu à jamais. Cela, il en était certain. Kelly ferma les yeux et secoua la tête. Tout était censé se dérouler sans la moindre anicroche.

Les tuiles, ça arrive, Johnnie-boy.

— Rhabillez-vous, dit-il à la fille en lui jetant un paquet de fringues. Vite, en silence, et ne bougez pas.

— Qui es-tu ? demanda Billy, fournissant à Kelly un exutoire à sa rage. Le dealer sentit quelque chose de froid et de rond contre sa nuque.

— Tu t'avises simplement de respirer un peu fort, et ta cervelle gicle sur le plancher, pigé ? Hochement de tête en guise de réponse.

Bon, et maintenant, qu'est-ce que je fais, moi ? se demanda Kelly. Il se tourna pour considérer la fille qui se débattait avec son pantie. La lumière joua sur ses seins et Kelly sentit son estomac se retourner quand il vit les marques sur la peau. Grouille ! lui dit-il.

Merde merde merde. Il vérifia les nœuds autour des poignets de Billy et décida de donner un tour de plus au niveau des coudes ; il serra, entravant douloureusement les épaules de son prisonnier, mais au moins était-il sûr qu'il ne manifesterait aucune velléité de résistance. Et comme si cela ne suffisait pas, il releva Billy en le soulevant par les bras, ce qui fit naître un hurlement.

— Ça fait bobo ? demanda-t-il avant de le bâillonner et de le tourner vers la porte. Avance ! S'adressant à la fille : Vous aussi.

Kelly les fit descendre l'escalier. Il y avait du verre brisé et les pieds de Billy dansèrent pour le contourner, mais il se coupa quand même. Ce qui surprit Kelly fut la réaction de la fille et son cri étouffé en découvrant le cadavre, en bas.

— Rick ! fit-elle avant de s'accroupir pour toucher le corps.

Ça portait donc un nom, songea Kelly en relevant la fille.

— Dehors, par-derrière !

Il les fit s'arrêter à la cuisine, les laissant seuls un instant, le temps de jeter un œil par la porte de derrière. Il pouvait apercevoir sa voiture et il n'y avait aucune activité en vue. La phase suivante était risquée, mais le danger était de nouveau devenu son compagnon. Kelly les fit sortir. La fille regarda Billy et celui-ci la regarda, lui faisant signe d'obéir. Kelly fut abasourdi de voir comment elle réagissait à ses prières silencieuses. Il la saisit par le bras et la prit à l'écart.

— Vous tracassez donc pas pour lui, mam'zelle. Il lui indiqua la voiture, tout en tirant Billy par le bras.

Une voix lointaine lui dit que si jamais elle essayait d'aider Billy, alors il aurait un prétexte pour...

Non, bordel !

Kelly déverrouilla la portière, poussa Billy à l'intérieur, puis fit monter la fille à l'avant, avant de contourner rapidement la voiture pour ouvrir la portière gauche. Avant de démarrer, il se pencha au-dessus du siège pour entraver les poignets et les genoux du dealer.

— Qui êtes-vous ? demanda la fille alors que la voiture s'ébranlait.

— Un ami, répondit Kelly, très calme. Je ne vais pas vous faire de mal. Si j'avais voulu, j'aurais pu vous laisser avec Rick, pas vrai ?

Sa réponse était lente, hésitante mais malgré tout, Kelly en resta ébahi.

— Pourquoi fallait-il que vous soyez obligé de le tuer ? Il était gentil avec moi.

Hé là, qu'est-ce qui se passe, là ? songea-t-il en la contemplant. Elle avait le visage écorché, elle était hirsute. Il reporta son attention sur la conduite. Une voiture de police arrivait en sens inverse et, malgré un bref instant de panique chez Kelly, elle les croisa tranquillement et disparut lorsqu'il tourna vers le nord.

Réfléchis vite, petit.

Kelly aurait pu faire tout un tas de choses mais une seule était réaliste. *Réaliste ?* se demanda-t-il. *Oh, sûr !*

*

Personne ne s'attend à entendre carillonner à sa porte à trois heures moins le quart du matin. Au début, Sandy crut avoir rêvé mais ses yeux étaient ouverts, et dans les méandres de son esprit, le son se répéta comme si elle s'était en fait réveillée une seconde plus tôt. Même ainsi, elle devait l'avoir rêvé, se dit-elle en secouant la tête. L'infirmière venait juste de commencer à refermer les yeux quand le bruit reprit. Sandy se leva, passa une robe de chambre et descendit, trop désorientée pour avoir peur. Il y avait une silhouette sous le porche. Elle alluma la lumière et ouvrit la porte.

— Éteignez cette putain de lampe ! Une voix rauque, malgré tout familière. Le ton était si impératif qu'elle bascula de nouveau l'interrupteur sans réfléchir.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Il avait une fille à côté de lui, dans un état franchement épouvantable.

— Faites-vous porter pâle. Vous n'allez pas bosser aujourd'hui. Vous allez rester pour vous occuper d'elle. Elle s'appelle Doris, dit Kelly, la voix basse, sur le ton impérieux d'un chirurgien au milieu d'une opération délicate.

— Attendez une minute ! Sandy se redressa, son esprit tournait à toute allure. Kelly portait une perruque de femme... enfin, non, trop sale pour ça. Il n'était pas rasé, il portait des vêtements affreux, mais une flamme étrange brûlait dans son regard. De la rage, en partie, une espèce de fureur, et les mains vigoureuses de l'homme qu'elle connaissait tremblaient à son côté.

— Vous vous souvenez de Pam ? demanda-t-il d'une voix insistante.

— Eh bien, oui, mais...

— Cette fille est dans la même situation. Je ne peux pas l'aider. Pas maintenant. J'ai autre chose à faire.

— Qu'est-ce que vous faites, John ? demanda Sandy, avec une autre sorte d'insistance dans la voix. Et puis, quelque part, tout fut soudain très clair. Les infos qu'elle avait vues à la télé pendant le dîner, sur le petit poste noir et blanc de la cuisine, le

regard qu'elle avait lu dans ses yeux à l'hôpital ; ce regard qu'elle voyait maintenant, si proche de l'autre mais différent, cette compassion désespérée et cette confiance qu'il venait implorer...

— Quelqu'un lui a flanqué une raclée, Sandy. Elle a besoin d'aide.

— John, murmura-t-elle... John... c'est votre vie même que vous êtes en train de remettre entre mes mains...

Kelly ne put s'empêcher de rire, une espèce de rire lugubre, au-delà de l'ironie.

— Ouais, eh bien, vous vous êtes plutôt pas mal débrouillée la première fois, non ? Il poussa Doris à l'intérieur et s'éloigna vers une voiture, sans se retourner.

— Je crois que je vais être malade..., dit la fille qui s'appelait Doris. Sandy la conduisit en hâte vers la salle de bains du premier et l'assit juste à temps sur les toilettes. La jeune femme resta une minute ou deux, se vidant sur le siège de porcelaine blanche. Au bout d'une minute, elle leva enfin les yeux. Dans le reflet des lampes à incandescence fixées sur le carrelage blanc cassé, Sandra O'Toole vit l'image de l'enfer.

20

Dépressurisation

Il était quatre heures passées lorsque Kelly entra dans le port de plaisance. Il recula pour amener le Scout à cul contre le tablier arrière de son bateau, puis il descendit ouvrir le hayon après avoir scruté les ténèbres pour s'assurer de l'absence de témoin, ce qui, par chance, était le cas.

— Saute ! dit-il à Billy qui obéit. Kelly le poussa à bord, puis le dirigea vers le salon principal. Arrivé là, il sortit des chaînes, équipement courant sur un bateau, et attacha l'homme par les poignets à l'un des montants du bastingage. Dix minutes encore, et il avait démarré, mis le cap vers la baie et s'accordait enfin un instant de détente. Une fois le pilote automatique en marche, il relâcha les câbles électriques ligotant son prisonnier.

Kelly était épuisé. Traîner Billy de l'arrière de la Coccinelle à la soute du Scout avait été plus difficile qu'il ne l'avait escompté, et encore, il avait eu de la chance d'éviter la fourgonnette qui déposait aux coins de rue les liasses de journaux que les petits livreurs ouvriraient pour les distribuer avant six heures du matin. Il se cala dans le siège du pilote, but une gorgée de café et s'étira ; c'était sa façon de récompenser son corps de ses efforts.

Kelly avait baissé les lumières pour pouvoir naviguer sans être aveuglé par les reflets de l'éclairage intérieur du salon. Au loin sur bâbord, une demi-douzaine de cargos étaient mouillés au terminal de Dundalk, mais bien peu d'activité était discernable. Il y avait toujours quelque chose de relaxant sur les eaux à des heures comme celle-ci, les vents étaient faibles et la surface était un miroir ondulant doucement qui faisait danser les lumières du rivage. Les feux rouges et verts des bouées clignotaient pour indiquer aux navires les hauts-fonds à éviter. Le *Springer* passa devant Fort Carroll, octogone trapu de pierre grise, construit par le premier lieutenant Robert E. Lee, du Corps du génie de l'Armée américaine ; moins de soixante ans

plus tôt, il abritait encore des pièces de trois cents millimètres. Les flammes orange de l'usine de Sparrow Point de la Bethlehem Steel luisaient au nord. Des remorqueurs se tenaient prêts à quitter leurs bassins pour sortir les navires de leur mouillage ou en aider d'autres à aborder, et le grondement de leurs diesels se réverbérait sur la surface des eaux avec un grognement lointain, amical. D'une certaine façon, ce bruit ne faisait que souligner le silence paisible qui précède l'aube. Le calme avait quelque chose de terriblement réconfortant, comme ce devrait toujours être le cas dans l'attente de l'aube d'un jour nouveau.

— Qui es-tu au juste, bordel ? demanda Billy, libéré de son bâillon et incapable de supporter le silence. Il avait les bras toujours ligotés dans le dos mais ses jambes étaient libres et il était assis sur le bastingage du salon.

Kelly sirota une gorgée de café, étendit les bras pour les décrisper, ignorant le bruit derrière lui.

— J'ai dit : qui es-tu au juste, bordel ! répéta Billy, plus fort.

La journée s'annonçait chaude. Le ciel était clair. Un tas d'étoiles étaient visibles et il ne voyait même pas trace du moindre soupçon de nuage. Pas de « ciel rouge du matin » annonciateur de grain, mais la température extérieure n'était descendue que jusqu'à vingt-cinq au cours de la nuit et cela laissait mal augurer de la journée à venir, terrassée sous le chaud soleil d'août.

— Écoute, connard, j'aimerais savoir qui tu es, merde !

Kelly bougea un peu les fesses dans son fauteuil, but une autre gorgée de café. Il avait mis le cap au cent vingt et un, longeant le bord sud du chenal de navigation, comme à son habitude. Un remorqueur brillamment éclairé arrivait en sens inverse, venant sans doute de Norfolk, avec deux barges, mais il faisait encore trop sombre pour discerner leur cargaison. Kelly vérifia que ses feux étaient bien allumés et disposés de manière réglementaire. Voilà qui devrait satisfaire les gardes-côtes qui avaient bien souvent à se plaindre du comportement des remorqueurs de la région. Kelly se demanda à quoi devait ressembler leur existence, à passer ainsi leurs journées à tirer des barges d'un bout à l'autre de la baie. Ce devait être

bougrement ennuyeux, toujours faire la même chose, chaque jour des allers-retours, du nord au sud, à une vitesse régulière de six nœuds, en voyant toujours le même paysage. D'accord, ça payait bien. Un capitaine et son second, un mécanicien et un chef coq – il en fallait bien un. Peut-être un ou deux matelots, il n'était pas trop sûr. Tout ce petit monde payé au tarif syndical, qui était plutôt confortable.

— Eh, bon, d'accord. Je ne sais pas quel est le problème, mais on peut toujours en causer, d'accord ?

Quoique... la manœuvre de mouillage devait sans doute être délicate. Surtout dès qu'il y avait le moindre vent, les barges ne devaient pas être des trucs faciles à mettre à quai. Enfin, pas aujourd'hui. Aujourd'hui, la journée serait sans un poil de vent. Juste un peu plus torride que l'enfer. Kelly commença à virer au sud dès qu'il eut passé Bodkin Point et qu'il aperçut les feux rouges clignotant au sommet des tours du pont sur la baie, à Annapolis. Les premières lueurs de l'aube festonnaient l'horizon est. Cela avait quelque chose de triste, en fait. Les deux dernières heures avant le lever du soleil étaient le meilleur moment de la journée, mais c'était un spectacle que bien peu de gens se souciaient d'apprécier. Encore un exemple de ce que les gens ne voyaient jamais ce qui se passait autour d'eux. Kelly crut apercevoir quelque chose mais la vitre du pare-brise gênait la visibilité, aussi quitta-t-il le poste de pilotage pour monter sur la passerelle. Il prit ses 7 × 50 de marine et saisit le microphone de sa radio.

— Du yacht à moteur *Springer* au garde-côte Quarante et Un, à vous.

— Ici le garde-côte, *Springer*. Portagee en fréquence. Qu'est-ce que tu fabriques à une heure pareille, Kelly ? À vous.

— Je fais mon petit commerce en mer, Oreza. Et vous, quelle est votre excuse ? À vous.

— Je cherche des petits planqués dans ton genre à sauver, histoire de pas perdre la main, qu'est-ce que tu crois ? À vous.

— Ravi de l'apprendre, garde-côte. Tu pousses ces petits trucs en forme de manettes vers l'avant du bateau – c'est la partie pointue, en général – et il accélère. Et la partie pointue va

dans le même sens que celui où on tourne la barre – enfin, à gauche pour aller à gauche, à droite pour aller à droite. À vous.

Kelly entendit le rire sur la FM.

— Compris, bien copié, *Springer*, je transmettrai à l'équipage. Merci du conseil, chef. À vous.

*

L'équipage du treize mètres s'emmerdait au bout de huit longues heures de patrouille sans grand-chose à faire. Oreza avait confié la barre à un jeune matelot et, appuyé au montant de la cabine, il sirotait son café en jouant avec la pédale du micro.

— Vous savez, *Springer*, je ne me laisse pas trop souvent raconter ce genre de vannes. À vous.

— Un bon marin respecte toujours ses aînés, garde-côte. Eh, c'est vrai que vos bateaux ont des roulettes en dessous ? À vous.

— Ouh là là ! observa un des bleus.

— Ah, la réponse est négative, *Springer*. On enlève les stabilisateurs dès que ces salauds de la Navy quittent le chantier naval. On n'aime pas voir les femmelettes dans votre genre choper le mal de mer rien qu'à les regarder. À vous !

*

Kelly étouffa un rire et obliqua à bâbord pour passer au large de la petite vedette.

— Ravi de constater que les voies navigables de notre beau pays sont en des mains aussi capables, garde-côte, spécialement à l'approche du week-end.

— Gaffe, *Springer*, ou je vous allume pour inspection de sécurité !

— Histoire de rentabiliser mes impôts ?

— J'ai horreur de voir gâcher l'argent du contribuable.

— Eh bien, garde-côte, c'était juste pour m'assurer qu'on était tous bien réveillés.

— Roger et merci beaucoup, chef. On somnolait un peu. Ça fait plaisir de constater qu'on a des vrais pros dans votre genre pour nous aider à garder l'œil ouvert.

— Bon vent, Portagee.

— Et à toi aussi, Kelly. Terminé. La fréquence radio fut de nouveau envahie par le bruit de fond habituel.

Et voilà qui réglait la question. Il eût été mal venu de l'inviter à bord pour discuter le bout de gras. Pas vraiment le moment. Kelly raccrocha le micro et redescendit. L'horizon oriental était rose orangé maintenant, d'ici dix minutes le soleil allait faire son apparition.

— À quoi rime toute cette histoire ? demanda Billy.

Kelly se versa une autre tasse de café et jeta un œil au pilote automatique. La chaleur était déjà telle qu'il ôta sa chemise. Les cicatrices de la décharge de chevrotine pouvaient difficilement être plus évidentes, nonobstant la pénombre du petit matin. Il y eut un silence remarquablement long, seulement ponctué d'une lente inspiration.

— T'es le...

Cette fois, Kelly se retourna pour contempler l'homme nu enchaîné sur le pont.

— Exact.

— Mais je t'ai tué, objecta Billy. On ne l'avait donc pas prévenu. Henry n'avait pas transmis l'information, l'estimant sans intérêt pour la marche du réseau.

— Tu crois ça ? demanda Kelly en se tournant de nouveau vers le tableau de bord. Un des diesels chauffait un peu plus que l'autre et il prit note de vérifier le système de refroidissement sitôt réglée son autre affaire. Autrement, le bateau se comportait avec sa docilité coutumière, doucement bercé par la houle presque invisible, progressant à une vitesse régulière de vingt nœuds, l'étrave efficacement relevée pour déjauger avec un angle de quinze degrés. Bien posé, comme disait Kelly. Il s'étira de nouveau, fit jouer ses muscles, exhibant à Billy ses balafres et ce qu'il y avait en dessous.

— C'est donc ça le fin mot de l'histoire... elle nous avait tout balancé sur ton compte avant qu'on la liquide.

Kelly parcourut les instruments de bord, puis consulta la carte à l'approche du pont sur la baie. Il n'allait pas tarder à traverser pour rejoindre le côté est du chenal. Il consultait à présent l'horloge de bord – elle lui tenait lieu de chronomètre – au moins une fois par minute.

— Pam était un super coup. Et jusqu'à la fin, dit Billy, le ton persifleur, remplissant le silence avec son fiel, y puisant comme une sorte de courage. Quoique, pas franchement maligne. Non, pas franchement maligne.

Juste passé sous le pont suspendu, Kelly débraya le pilote automatique et vira de dix degrés sur bâbord. Le trafic matinal était pour ainsi dire nul, mais il jeta néanmoins un coup d'œil prudent avant d'entamer la manœuvre. Deux feux de route au ras de l'horizon annonçaient l'approche d'un navire marchand, sans doute à douze mille mètres au large. Kelly aurait pu enclencher le radar pour vérifier, mais dans ces conditions de visibilité, c'eût été gâcher du courant.

— Est-ce qu'elle t'a causé des marques de la passion ? ricana Billy. Il ne vit pas les mains de Kelly se crisper sur la barre.

Les marques autour des seins semblent avoir été provoquées par une paire de pinces ordinaires, avait précisé le rapport médico-légal. Kelly l'avait intégralement mémorisé, jusqu'au dernier terme de sa sèche phraséologie médicale, comme s'il avait été gravé à la pointe de diamant sur une plaque d'acier. Il se demanda si les toubibs avaient éprouvé la même chose que lui. Sans doute. Leur colère s'était probablement manifestée par le détachement croissant des notes qu'ils dictaient. Les professionnels étaient comme ça.

— Elle a causé, tu sais, elle nous a tout raconté. Comment tu l'avais ramassée, comment vous vous étiez envoyés en l'air. C'est qu'elle avait bien retenu nos leçons. Tu nous dois bien ça ! Avant de s'enfuir, je parie que ça, elle te l'a pas dit, elle nous a tous baisés, trois ou quatre fois chacun. Je suppose qu'elle croyait que c'était rusé de sa part, hein ? Je parie qu'elle se doutait pas qu'on aurait l'occasion de la sauter encore un coup.

O+, *O-*, *AB-*, songea Kelly. Le groupe O était de loin le plus répandu, et donc cela pouvait très bien signifier qu'ils étaient plus de trois. *Et de quel groupe sanguin es-tu, Billy ?*

— Rien qu'une pute. Jolie, mais rien qu'une conne de petite pute. Et c'est comme ça qu'elle est morte, tu savais pas ? Elle est morte pendant qu'elle baisait un mec. On l'a étranglée et son mignon petit cul se trémoussait avec ardeur, jusqu'au moment où sa tronche est devenue toute violette. Marrant à regarder, assura Billy avec un rictus que Kelly n'avait pas besoin de voir. J'ai pris mon pied avec elle – trois fois, mec ! Et je lui ai fait mal, je lui ai fait drôlement mal, tu m'entends ?

Kelly ouvrit grand la bouche, pour respirer lentement et régulièrement, empêcher ses muscles de se crisper tout de suite. La brise matinale s'était formée, faisant rouler la coque sur quatre ou cinq degrés de part et d'autre de la verticale, et il se laissait porter par les oscillations du roulis, se forçant à accepter le mouvement apaisant de la mer.

— Je vois pas vraiment pourquoi t'en fais un tel bazar, je veux dire, c'est jamais qu'une pute qui est morte. On devrait être capable de trouver comme qui dirait un arrangement. Tu sais que t'es quand même con, mec ! Il y avait soixante-dix mille sacs, là-bas, dans la baraque, non mais quel con ! Soixante-dix mille ! Billy s'interrompit, voyant que ça ne marchait pas. Pourtant, un homme en colère faisait des erreurs et il avait déjà réussi à ébranler ce mec-là. Ça, il en était sûr, aussi reprit-il : Tu sais, la vraie tasse, je suppose, c'est qu'elle avait besoin de dope. Du reste, si elle avait pu faire son turbin ailleurs, on vous aurait pas revus. Et puis, t'as quand même merdé, toi aussi, souviens-toi.

Oh oui, je me souviens.

— Je veux dire, t'as vraiment été con. T'as jamais entendu parler du téléphone ? Bon Dieu, mec. Dès que notre tire s'est retrouvée embourbée, on a appelé Burt et pris sa voiture. On repart zoner, tranquilles, et qu'est-ce qu'on voit ? Nos deux tourtereaux, à peine repérables dans cette jeep ! Faut-il vraiment qu'elle t'ait ensorcelé, mec !

Le téléphone ? C'était donc un truc aussi simple qui avait tué Pam. Les muscles de Kelly se crispèrent. *Bougre de crétin, Kelly*. Puis ses épaules s'affaissèrent, rien qu'une seconde, quand il comprit à quel point il avait trahi sa confiance, et une partie de lui-même reconnut combien étaient vains ses efforts

de vengeance. Mais vains ou pas, il devait aller jusqu'au bout. Il se raidit sur son siège de pilote.

— Je veux dire, enfin merde, une tire aussi facile à repérer, comment un mec peut-il être con à ce point ? demanda Billy, ayant enfin constaté que ses piques venaient cette fois de porter vraiment. Maintenant on allait peut-être enfin pouvoir entamer les négociations. Disons que je suis même surpris que tu sois encore en vie... eh, je veux dire, ça n'avait rien de personnel. Peut-être que t'étais pas au courant du boulot qu'elle faisait pour nous. On pouvait pas la laisser se barrer avec ce qu'elle savait, d'accord ? Mais je peux te dédommager. Passons un marché, d'accord ?

Kelly vérifia le pilote automatique, puis la surface. Le *Springer* suivait un cap régulier, sans encombre, et rien en vue ne risquait de croiser sa route. Il quitta son siège pour en prendre un autre, à quelques pas de Billy.

— Elle t'a dit qu'on était en ville pour écouler de la drogue ? Elle t'a dit ça ? demanda Kelly, les yeux à la hauteur de ceux de Billy.

— Ouais, tout à fait. Billy commença à se détendre.

Puis il fut intrigué en voyant Kelly se mettre à pleurer devant lui. Peut-être tenait-il là une chance d'échapper à son sort. Bigre, je suis vraiment désolé, mec, dit-il, mais pas vraiment sur le ton qui convenait. Je veux dire, c'est vraiment pas de pot pour toi.

Pas de pot pour moi ? Kelly ferma les yeux. Il n'était qu'à quelques centimètres du visage de Billy. *Dieu du ciel, elle me protégeait. Même après que j'eus trahi sa confiance. Elle ne savait même pas si j'étais ou non en vie, mais elle a menti pour me protéger.* C'était plus qu'il ne pouvait en supporter, et Kelly se laissa simplement aller durant plusieurs minutes. Mais même cela avait un but. Ses yeux s'asséchèrent au bout d'un moment et, tout en s'essuyant le visage, il se débarrassait en même temps de tout reste de sentiment humain qu'il aurait encore pu éprouver pour son prisonnier.

Kelly se redressa et regagna le siège de pilote. Il ne voulait plus regarder ce salaud en face. Sinon, il risquait réellement de

perdre tout contrôle, et c'était un risque qu'il ne voulait pas courir.

*

— Tom, je crois que tu pourrais bien avoir raison, en fin de compte, dit Ryan.

D'après le permis de conduire – déjà vérifié : pas d'arrestation, mais une longue liste d'infractions au code de la route –, Richard Oliver Farmer était âgé de vingt-quatre ans et il ne vieillirait plus. Il avait expiré des suites d'un unique coup de couteau dans la poitrine, qui avait traversé le péricarde et transpercé le cœur de part en part. La taille de la blessure – d'ordinaire, ce genre de plaie traumatique se refermait au point de devenir difficilement décelable pour le profane – indiquait que l'assaillant avait fait tourner la lame autant que le permettait l'espace intercostal. L'ouverture était importante, dénotant une lame d'environ cinq centimètres de large. Plus important, il y avait des indices supplémentaires.

— Pas vraiment malin, annonça le médecin légiste. Ryan et Douglas hochèrent la tête de concert, en regardant la victime. M. Farmer avait porté une chemise à col boutonné en coton blanc. Il y avait également un veston, présentement accroché à un bouton de porte. L'inconnu qui l'avait tué avait essuyé son couteau sur la chemise. En trois fois, apparemment, et l'une d'elles avait laissé l'empreinte indélébile de la lame, marquée du sang du défunt, qui portait un revolver à sa ceinture mais n'avait pas eu l'occasion de l'utiliser. Encore une victime du métier et de la surprise mais, cette fois, exercés avec moins de circonspection. Le plus jeune des deux policiers indiqua l'une des taches avec son pinceau.

— Tu sais ce que c'est ? demanda Douglas. La question était purement rhétorique ; il y répondit lui-même aussitôt. C'est un Ka-Bar, le couteau de combat réglementaire des Marines. J'en ai un moi-même.

— Et joliment affûté, leur précisa le légiste. Coupure très propre, presque chirurgicale dans la façon de trancher la peau. Il a dû quasiment couper le cœur en deux. Un coup d'une précision extrême, messieurs, le couteau a pénétré parfaitement

à l'horizontale de manière à ne pas être bloqué par les côtes. La plupart des gens croient que le cœur est sur la gauche. Notre ami ne s'est pas laissé avoir. Une seule pénétration. Il connaissait son affaire.

— Un de plus, Em. Un criminel armé. Notre gars s'est approché et a agi si vite...

— Ouais, Tom. Maintenant, je te crois. Ryan hocha la tête et monta à l'étage rejoindre l'autre groupe d'enquêteurs. Dans la chambre de devant, il y avait une pile de vêtements d'hommes, un sac en toile contenant une tonne de billets, un pistolet et un couteau. Un matelas avec des taches de sperme, certaines encore humides. Et un sac à main de femme. Tant d'indices à cataloguer pour les plus jeunes des inspecteurs. Le groupe sanguin des taches de sperme. L'identité complète des trois individus – ils supposaient qu'il y en avait eu trois – qui s'étaient trouvés dans cette pièce. Et même une voiture garée dehors à éplucher. Enfin, quelque chose qui ressemblait à un meurtre ordinaire. L'endroit devait être truffé d'empreintes. Les photographes avaient déjà pris une douzaine de pellicules. Mais pour Ryan et Douglas, l'affaire avait déjà pris un tour particulier.

— Tu connais ce mec, Farber, qui travaille à Hopkins ?

— Ouais, Em, celui qui avait bossé sur l'affaire Gooding avec Frank Allen. C'est moi qui l'avais contacté. Très fort, le gars, admit Douglas. Un peu spécial, mais fort. Seulement, faut que je sois au tribunal cet après-midi, tu te souviens ?

— D'accord, je pense que je pourrai me débrouiller seul. Je te dois une bière, Tom. T'as pigé ce coup-ci plus vite que moi.

— Eh bien, merci, peut-être qu'un de ces quatre je pourrai être lieutenant, moi aussi.

Ryan rigola et sortit de sa poche une cigarette en redescendant les marches.

*

— Tu comptes résister ? demanda Kelly avec un sourire. Il venait de retourner dans le salon après avoir amarré le bateau le long du quai.

— Pourquoi que je devrais t'aider en quoi que ce soit ? demanda Billy sur un ton qui se voulait plein de défi.

— D'accord. Kelly sortit le Ka-Bar et le tint tout près d'un endroit particulièrement sensible. On peut commencer tout de suite si tu veux.

Le corps tout entier se ratatina, mais une partie encore plus que le reste.

— D'accord, d'accord !

— Bien. Je veux que ça te serve de leçon. Je ne veux plus que tu fasses souffrir une fille à l'avenir. Kelly dénoua les fers qui enchaînaient Billy pour le relever, mais en laissant ses bras solidement entravés.

— Va te faire foutre, mec ! Tu vas me tuer ! Et je te dirai pas un mot.

Kelly le fit pivoter pour le regarder droit dans les yeux.

— Je ne vais pas te tuer, Billy. Tu quitteras cette île vivant. Je te le promets.

La confusion sur les traits était suffisamment amusante pour faire naître chez Kelly un bref sourire. Puis il secoua la tête. Il se dit qu'il était en train d'emprunter un sentier fort étroit et risqué entre deux pentes également dangereuses, et à ses deux extrémités l'attendait la folie, sous deux formes différentes mais également destructrices. Il devait se détacher de la réalité du moment mais continuer à garder prise sur elle. Kelly l'aida à descendre du bateau et le conduisit vers sa casemate-atelier.

— Soif ?

— J'ai envie de pisser, aussi.

Kelly le guida vers l'herbe.

— Vas-y. Kelly attendit. Billy n'appréciait pas d'être tout nu, pas devant un autre homme, pas en position d'infériorité. Assez absurdement, il n'essayait plus de parler à Kelly, du moins pas comme il conviendrait. Couard comme il l'était, c'est plus tôt qu'il avait tenté d'asseoir sa virilité, cherchant moins à s'adresser à Kelly qu'à lui-même en narrant son rôle dans les derniers instants de Pam, se créant une illusion de puissance, quand le silence aurait pu – enfin sans doute pas – le sauver. Mais il aurait peut-être suscité des doutes, surtout s'il avait eu l'adresse de lui broder une histoire qui se tienne un peu ; mais la

couardise et la stupidité vont souvent de pair, n'est-ce pas ? Kelly le laissa seul, le temps d'ouvrir la serrure à combinaison. Il alluma l'éclairage et poussa Billy à l'intérieur.

On aurait dit, et de fait c'était bien un cylindre d'acier, de quarante-deux centimètres de diamètre, posé sur des pieds métalliques munis de grosses roulettes orientables, abandonné tel qu'il l'avait laissé. Le tampon de fermeture à l'extrémité était ouvert, pendu à ses charnières.

— Tu vas entrer là-dedans, lui dit Kelly.

— Va te faire foutre, mec ! Toujours le défi. Kelly se servit du manche du coutelas pour le frapper à la nuque. Billy tomba à genoux.

— D'une façon ou de l'autre, tu vas rentrer là-dedans – que tu saignes ou pas, vraiment, je m'en fous. Ce qui était un mensonge, mais tout à fait efficace. Kelly le souleva par la peau du cou et poussa sa tête et ses épaules par l'ouverture. Ne bouge pas.

C'était tellement plus facile que prévu. Kelly prit une clef au râtelier mural et déboulonna les fers qui entravaient les mains de Billy. Il sentit son prisonnier se crisper, s'imaginant avoir une chance mais Kelly avait été prompt : il n'avait qu'un seul boulon à dévisser pour libérer les deux mains et une petite pique du couteau au bon endroit encouragea l'homme à ne pas reculer, préalable nécessaire à toute résistance. Billy était simplement trop pleutre pour accepter la douleur comme prix d'une chance d'évasion. Il trembla mais ne manifesta pas la moindre résistance, quelles qu'aient été ses velléités.

— Allez, dedans ! Une petite poussée l'y aida et quand les pieds eurent passé le bord, Kelly releva le tampon et le boulonna en place. Puis il sortit, éteignit les lumières. Il avait besoin de manger un morceau et de faire un somme. Billy pourrait attendre. L'attente ne ferait que lui faciliter la tâche.

*

— Allô ? La voix semblait très inquiète.

— Salut, Sandy, John à l'appareil.

— John ? Que se passe-t-il ?

— Comment va-t-elle ?

— Vous parlez de Doris ? Elle dort en ce moment, lui dit Sandy. John, qui... enfin, que lui est-il arrivé ?

Kelly étreignit dans sa main le combiné téléphonique.

— Sandy, je veux que vous m'écoutiez avec le plus grand soin, d'accord ? C'est vraiment important.

— D'accord, allez-y. Sandy était dans sa cuisine, devant une cafetière. Dehors, elle apercevait les gosses du quartier qui jouaient au base-ball sur un terrain vide, spectacle dont la réconfortante normalité lui semblait désormais bien lointaine.

— Primo, ne dites à personne qu'elle est là. En tout cas, n'en dites pas un mot à la police.

— John, elle est sérieusement blessée, elle est accro aux barbituriques, et elle a sans doute plusieurs problèmes médicaux pour couronner le tout. Je dois...

— Sam et Sarah, alors. Personne d'autre. Sandy, vous avez bien compris ? *Personne d'autre.* Sandy... Kelly hésita. C'était trop dur à dire mais il fallait que ce soit bien clair. Sandy, j'ai mis votre vie en danger. Les types qui ont tabassé Doris sont les mêmes qui...

— Je sais, John. J'avais plus ou moins deviné. L'expression de l'infirmière était neutre mais, elle aussi, elle avait vu la photo du corps de Pamela Starr Madden. John, elle m'a dit que vous... que vous aviez tué quelqu'un.

— Oui, Sandy, tout à fait.

Sandy O'Toole ne fut pas surprise. Elle avait procédé aux déductions qui s'imposaient quelques heures auparavant mais l'entendre confirmer de sa bouche – c'était son ton, surtout. Calme, terre à terre. *Oui, Sandy, tout à fait.* C'est toi qui as sorti les poubelles ? Oui, Sandy, tout à fait.

— Sandy, ces gens-là sont particulièrement dangereux. J'aurais pu abandonner Doris à son sort, mais franchement, comment aurais-je pu ? Bon Dieu, Sandy, est-ce que vous avez vu ce qu'ils ont...

— Oui. Cela faisait un bout de temps qu'elle n'avait plus travaillé aux urgences et elle en avait presque oublié les horreurs que les gens pouvaient infliger à leurs semblables.

— Sandy, je suis désolé d'avoir...

— John, c'est fait. Je me débrouillerai, d'accord ?

Kelly se tut quelques instants, puisant du courage dans la voix de cette femme. Peut-être était-ce là ce qui les différenciait. Son propre instinct le poussait à agir, à identifier les individus nuisibles et à leur régler leur compte. *Traquer et détruire.* L'instinct de Sandy était de protéger d'une autre manière et ce qui frappa l'ancien SEAL, c'est qu'elle était peut-être bien la plus forte des deux.

— Il va falloir que je lui procure les soins appropriés. Sandy repensa à la jeune femme dans la chambre du fond, à l'étage. Elle l'avait aidée à se déshabiller et avait été horrifiée par les marques dans sa chair, les traces de sévices physiques. Mais le pire encore, c'étaient ses yeux, morts, dépourvus de cette étincelle de défi qu'elle voyait chez ses patients, même lorsqu'ils étaient en train de perdre leur combat pour la vie. Malgré ses années de travail auprès de cas désespérés, elle ne s'était jamais doutée qu'on pouvait ainsi détruire quelqu'un volontairement, par une malveillance délibérée, sadique. Désormais, elle pouvait fort bien se retrouver à son tour dans la ligne de mire de tels individus, elle en était consciente, mais à leur égard, plus que la peur, c'était le mépris qui l'emportait.

Pour Kelly, ces sentiments étaient précisément inversés.

— D'accord, Sandy, mais je vous en conjure, soyez prudente. Promettez-le-moi.

— Promis. Je vais appeler le docteur Rosen. Elle marqua un temps. John ?

— Oui, Sandy ?

— Ce que vous êtes en train de faire... c'est mal, John. Elle se détestait d'avoir à lui dire cela.

— Je sais.

Sandy ferma les yeux, continuant de voir les gosses qui couraient après leur balle de base-ball dehors, puis elle vit John, où qu'il soit, connaissant parfaitement l'expression qui devait se lire sur son visage. Elle savait également qu'elle allait devoir lui dire ce qui allait suivre et elle prit une profonde inspiration.

— Mais je m'en fiche, désormais. Complètement. Je comprends, John.

— Merci, murmura Kelly. Vous tiendrez le coup ?

— Ça ira.

— Je serai de retour dès que possible. Je ne sais pas ce qu'on pourra faire avec elle...

— Ça, c'est mon problème. On va s'en occuper. On trouvera bien une solution.

— D'accord, Sandy... Sandy ?

— Quoi, John ?

— Merci. La ligne fut coupée.

Pas de quoi, songea-t-elle en raccrochant. Quel type étrange ! Il tuait des gens, mettait un terme à l'existence de ses semblables, et le faisait avec une détermination impitoyable qu'elle n'avait pas vue – qu'elle n'avait nul désir de voir – mais que traduisait avec éloquence sa voix dépourvue d'émotion. Mais il avait pris le temps de sauver Doris, quitte à se mettre lui-même en danger. Elle n'arrivait toujours pas à comprendre, se dit-elle en reprenant le téléphone pour composer un numéro.

*

Le docteur Sidney Farber avait tout à fait l'allure qu'imaginait Emmet Ryan : la quarantaine, petit, barbu, juif, la pipe au bec. Il ne se leva pas à l'entrée de l'inspecteur, se contentant d'indiquer une chaise à son hôte d'un geste de la main. Ryan avait fait parvenir au psychiatre des extraits des dossiers avant le déjeuner et, manifestement, le toubib les avait lus. Tous étaient ouverts sur son bureau, classés en deux rangées.

— Je connais votre collègue, Tom Douglas, dit Farber en tirant sur sa pipe.

— Oui, docteur. Il m'a dit que votre travail dans l'affaire Gooding nous a été d'une aide considérable.

— Un grand malade, ce M. Gooding. J'espère qu'il bénéficiera du traitement dont il a besoin.

— Et celui-ci, quel est son état ? demanda le lieutenant Ryan.

Farber leva les yeux.

— Il est en aussi bonne santé que vous et moi – voire en meilleur état physique. Mais l'important n'est pas là. Ce que vous venez de dire : « Celui-ci. » Vous supposez un seul

meurtrier pour tous ces incidents. Dites-moi pourquoi. Le psychiatre se cala dans son fauteuil.

— Je n'y ai pas songé au début. Tom l'a discerné avant moi. C'est l'habileté du travail.

— Exact.

— Avons-nous affaire à un psychopathe ?

Farber hocha la tête.

— Non. L'authentique psychopathe est incapable d'affronter la vie. Il appréhende le réel d'une manière très particulière, très excentrique, et généralement tout à fait différente de celle du reste de la population. Dans presque tous les cas, le désordre se manifeste d'une façon parfaitement évidente et reconnaissable.

— Pourtant Gooding...

— M. Gooding est ce que nous... on a trouvé un nouveau terme : « psychopathe organisé ».

— D'accord, très bien, mais ce n'était pourtant pas si évident que cela pour ses voisins.

— C'est exact, mais le désordre de M. Gooding se manifestait dans la façon horrible avec laquelle il tuait ses victimes. Avec ces meurtres, en revanche, il n'y a aucun aspect rituel. Pas de mutilation. Pas de pulsion sexuelle – indiquée habituellement par des coupures au niveau du cou, je ne vous apprends rien. Non... Farber hocha de nouveau la tête. Ce bonhomme agit en pro. Il ne manifeste pas la moindre décharge émotionnelle. Il tue des gens, c'est tout, et il le fait pour des motifs sans doute rationnels, à ses yeux en tout cas.

— Lequel, alors ?

— À l'évidence, il ne s'agit pas du vol. C'est autre chose. L'homme est très coléreux mais j'ai déjà rencontré des cas analogues.

— Où ça ? demanda Ryan. Farber indiqua le mur opposé. Dans un cadre en chêne, il y avait un carré de velours rouge sur lequel était épinglé un insigne de l'infanterie de combat, des ailes de para et l'éclair des Rangers. L'inspecteur ne put que manifester sa surprise.

— Plutôt stupide, en fait, expliqua Farber avec un geste méprisant. Le petit garçon juif qui veut montrer qu'il est un dur. Enfin – Farber sourit – je suppose que j'ai réussi.

— Je n'ai pas trop aimé l'Europe moi non plus, mais je n'ai pas vu les coins chouettes.

— Quelle unité ?

— La planque. La 2e compagnie du 506e.

— 101e régiment de parachutistes, c'est ça ?

— Tout juste, doc, répondit l'inspecteur, confirmant que lui aussi, il avait été jeune et insouciant, et se rappelant qu'il n'avait alors que la peau sur les os, lorsqu'il sautait des portes de la soute des C-47. J'ai sauté sur la Normandie et sur Eindhoven.

— Et Bastogne ?

Ryan hocha la tête.

— Là, c'était vraiment pas drôle mais au moins, on y est allés en camion.

— Eh bien, voilà ce à quoi vous êtes confronté, lieutenant Ryan.

— Comment cela ?

— Voilà la clef du problème. Farber brandit la transcription de l'interview avec Mme Charles. Le déguisement. Il faut que ce soit un déguisement. Il faut être un homme vigoureux pour introduire un couteau dans la nuque de quelqu'un. Ce n'est pas un alcoolique. Ces gens-là ont toutes sortes de problèmes physiques.

— Mais celui-là ne correspond pas du tout au schéma, objecta Ryan.

— Je crois que si, mais ce n'est pas évident. Remontez le temps. Vous êtes dans l'Armée, membre d'élite d'une unité d'élite. Vous prenez le temps de reconnaître l'objectif, exact ?

— Toujours, confirma l'inspecteur.

— Appliquez cela à une ville. Comment procédez-vous ? Vous vous camouflez. Donc, notre ami décide de se déguiser en ivrogne. Combien y a-t-il de clochards dans les rues ? Sales, puants, mais quasi inoffensifs, sinon entre eux. Ils sont invisibles et vous les évacuez de votre champ visuel. Tout le monde fait ça.

— Vous n'avez toujours pas...

— Mais comment fait-il pour arriver et repartir ? Vous croyez qu'il prend le bus... le taxi ?

— Une voiture.

— Un déguisement, c'est une chose qu'on met et qu'on ôte. Farber saisit la photo prise sur les lieux du meurtre après l'agression de Mme Charles. Il commet son double meurtre à deux pâtés de maisons de là, dégage le secteur, et se retrouve ici – qu'est-ce que vous imaginez ? Et là, c'était évident, au milieu de la photo, un emplacement libre entre deux voitures garées.

— Nom de Dieu ! L'humiliation éprouvée par Ryan valait le coup d'œil. Que voyez-vous d'autre qui m'ait échappé, docteur Farber ?

— Appelez-moi Sid. Pas grand-chose. Cet individu est très habile, il change ses méthodes, et ce cas-ci est le seul où il a manifesté sa colère. Car il s'agit bien de cela, voyez-vous. C'est le seul crime où se traduit de la rage – à l'exception peut-être de celui de ce matin, mais nous y reviendrons plus tard. Ici, nous voyons de la rage. D'abord, il estropie sa victime, puis il la tue d'une manière particulièrement compliquée. Pourquoi ? Farber marqua une pause pour souffler des ronds de fumée, l'air contemplatif. Il était en colère, mais pourquoi était-il en colère ? Ce devait être une action non prévue. Il n'aurait pas pu organiser quoi que ce soit, Mme Charles étant présente sur les lieux. Pour une raison quelconque, il a dû faire une chose qu'il n'avait pas prévu de faire, et cela l'a mis en colère. En outre, il l'a laissée s'en aller – sachant pertinemment qu'elle l'avait vu.

— Vous ne m'avez toujours pas dit...

— C'est un ancien combattant. En excellente forme physique. Cela signifie qu'il est plus jeune que nous, et supérieurement entraîné. Ranger, béret vert, quelque chose comme ça.

— Qu'est-ce qu'il fait dans les rues ?

— Je n'en sais rien. Il va falloir que vous lui demandiez. Mais ce que vous avez là, c'est quelqu'un qui prend son temps. Il observe ses victimes. Il choisit toujours le même moment de la journée – quand elles sont fatiguées, que la circulation est clairsemée, pour réduire les risques de se faire repérer. Il ne les vole pas. Il leur prend peut-être leur argent, mais ce n'est pas pareil. Maintenant, parlez-moi du meurtre de ce matin, demanda Farber d'une voix douce mais sur un ton parfaitement explicite.

— Vous avez la photo. Il y avait des masses de billets dans un sac, au premier. Nous ne les avons pas encore comptés mais au bas mot, cela fait cinquante mille dollars.

— De l'argent de la drogue ?

— C'est ce qu'on pense.

— Il y avait d'autres personnes ? Il les a enlevées ?

— Deux, pensons-nous. Un homme, c'est établi, et sans doute une femme.

Farber hocha la tête et tira quelques instants sur sa bouffarde.

— De deux choses l'une. Soit, c'est l'individu qu'il cherchait depuis le début, soit il n'est qu'une étape supplémentaire vers autre chose.

— Donc, tous les dealers qu'il a tués ne seraient qu'un camouflage.

— Les deux premiers, ceux qu'il a ligotés...

— Interrogés. Ryan fit la grimace. Nous aurions dû nous en douter. Ce sont les seuls qui n'ont pas été tués à l'extérieur. Il a procédé ainsi pour avoir plus de temps.

— Il est toujours facile de déduire a posteriori, observa Farber. N'ayez pas trop de regrets. Ce meurtre avait toutes les apparences d'un vol et vous n'aviez aucun autre élément au départ. Le temps que vous arriviez sur place, il y avait tout un tas d'autres informations à examiner. Le psychiatre se cala contre le dossier et sourit au plafond. Il adorait jouer les détectives. Jusqu'à celui-ci – il tapota du tuyau de sa pipe les photos du dernier meurtre – vous ne disposiez pas de grand-chose, en fait. C'est celui qui éclaircit tout le reste. Votre suspect s'y connaît en armes. Il s'y connaît en tactique. Il est très patient. Il traque ses victimes comme un chasseur le cerf. Il change ses méthodes pour vous perdre, mais aujourd'hui, il a commis une erreur. En outre, cette fois-ci, il a quelque peu donné libre cours à sa rage, car il a utilisé un couteau de manière délibérée et révélé le genre d'entraînement qu'il avait subi en nettoyant son arme aussitôt après.

— Mais il n'est pas fou, avez-vous dit.

— Non. Je doute qu'il soit dérangé au sens clinique du terme, mais il ne fait aucun doute qu'il a une motivation puissante. Les

gens comme lui sont extrêmement disciplinés, tout comme vous et moi nous l'étions. La discipline est manifeste dans sa façon d'opérer – mais sa colère apparaît également dans ses motivations. Quelqu'un a poussé cet homme à se lancer là-dedans.

— « M'dame. »

Là, Farber fut pris de court.

— Exact ! Excellent. Pourquoi ne l'a-t-il pas éliminée ? C'est le seul témoin dont nous disposions. Il s'est montré poli avec elle. Il l'a laissée s'en aller... intéressant... mais pas assez pour fournir une piste.

— Sinon pour affirmer qu'il ne tue pas par plaisir.

— Correct. Farber secoua la tête. Tout ce qu'il réalise suit un objectif et il peut appliquer son entraînement de pointe à l'accomplissement de sa mission. Car il s'agit bel et bien d'une mission. C'est un fauve réellement dangereux qui rôde en ce moment dans vos rues.

— Il traque les trafiquants de drogue. C'est manifeste, observa Ryan. La personne – ou les deux personnes – qu'il a enlevée...

— Si l'une des deux est une femme, elle survivra. L'homme, non. Selon l'état du corps, nous serons en mesure de dire s'il était ou non sa cible.

— La rage ?

— Ce sera évident. Encore une chose... si la police est lancée à la recherche de votre bonhomme, n'oubliez pas qu'il surpasse à peu près tout le monde dans le maniement d'armes. Il aura l'air inoffensif. Il évitera la confrontation. Il ne veut pas tuer les gens à tort et à travers, sinon il aurait descendu Mme Charles.

— Mais si nous l'acculons...

— Je ne vous le conseille pas.

— Tout baigne ? demanda Kelly.

Le caisson de recompression faisait partie des quelques centaines d'appareils produits au terme d'un contrat d'équipement de la Marine par la *Dyskra Foundry and Tool Company, Inc.*, Houston, Texas, comme l'indiquait la plaque du constructeur. Coulé en acier de haute qualité, il était conçu pour reproduire les pressions engendrées par la plongée autonome. Il

était muni à une extrémité d'un hublot de dix centimètres de côté formé de trois couches de Plexiglas. Il était même équipé d'un petit sas permettant de faire passer des objets, comme les vivres et la boisson, et l'intérieur du caisson était éclairé par une ampoule de vingt watts logée sous une grille protectrice. Sous le caisson proprement dit était installé un puissant compresseur diesel qu'on pouvait contrôler depuis un siège pliant installé devant deux manomètres. Le premier portait des cercles concentriques gravés successivement en millimètres, en pouces de mercure, livres par pouce carré, kilogrammes par centimètre carré, et enfin en « bars » ou multiples de la pression atmosphérique, qui était de 14,7 PSI ou 1 013 Pa. L'autre cadran indiquait la profondeur d'eau équivalente en mètres et en pieds. Tous les trente-trois pieds, soit tous les dix mètres de profondeur simulée, la pression atmosphérique s'accroissait de 14,7 PSI ou 1 bar.

— Écoute, quoi que tu veuilles savoir, c'est d'accord... entendit Kelly par l'interphone.

— Je me doutais bien que tu te rangerais à mon avis. Kelly tira sur la corde de lancement du compresseur. Il s'assura que l'unique robinet de vidange était hermétiquement fermé. Puis il ouvrit la vanne de mise en pression, admettant dans la chambre l'air venu du compresseur, et regarda les aiguilles tourner lentement dans le sens des aiguilles d'une montre.

— Tu sais nager ? demanda Kelly en observant le visage de l'homme.

Billy releva brutalement la tête, inquiet.

— Que... ? Écoute, s'il te plaît, me noie pas, d'accord ?

— Ça risque pas d'arriver. Alors, tu sais nager ?

— Ouais, bien sûr.

— T'as déjà fait de la plongée ?

— Non, non, jamais, répondit un dealer fort perplexe.

— Parfait, eh bien, tu vas apprendre quel effet ça fait. Tu devrais bâiller et te déboucher les oreilles, disons, histoire d'égaliser la pression, lui indiqua Kelly tout en gardant l'œil sur le « profondimètre » qui venait de dépasser les trente pieds.

— Écoute, pourquoi tu me poses pas simplement tes putains de question, d'accord ?

Kelly coupa l'interphone. Il y avait déjà trop de terreur dans sa voix. Kelly n'aimait pas franchement faire souffrir les gens et il redoutait de finir par éprouver de la compassion pour Billy. Il stabilisa le mano à cent pieds de profondeur et ferma la valve de pressurisation, mais en laissant le moteur tourner. Pendant que Billy s'accoutumait à la pression, il alla chercher un tuyau qu'il fixa au pot d'échappement du moteur. Puis il le dévida jusqu'à l'extérieur pour évacuer le monoxyde de carbone à l'air libre. Le processus allait prendre du temps, c'était juste une question de patience. Kelly travaillait de mémoire et c'était pénible. Il y avait certes une table de décompression, utile quoique simplifiée, fixée sur le côté du caisson, et sa dernière ligne renvoyait à un manuel qu'il ne possédait pas. Il n'avait pas plongé depuis un bon bout de temps et encore, la dernière fois il s'était agi d'un travail d'équipe, cette plate-forme pétrolière dans le Golfe. Kelly passa une heure à ranger des affaires dans l'atelier, et entretenir ses souvenirs et sa rage avant de revenir s'installer sur le pliant.

— Comment te sens-tu ?

— Bon, écoute, très bien, vu ? En fait, la voix était plutôt nerveuse.

— Prêt à répondre à quelques questions ?

— N'importe quoi, d'accord ? Mais laisse-moi sortir d'ici !

— À la bonne heure. Kelly exhiba un bloc-notes. As-tu déjà été arrêté, Billy ?

— Non. Il y avait une certaine fierté dans la voix, nota Kelly. Parfait.

— Servi dans l'armée ?

— Non. La question était stupide.

— Donc, tu n'as jamais été emprisonné, on n'a jamais pris tes empreintes, rien de tout ça ?

— Jamais. Hochement de tête derrière la vitre.

— Comment puis-je savoir que tu dis la vérité ?

— C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai !

— Ouais, probablement, mais faut que je m'en assure, pas vrai ? Kelly tendit la main gauche et tourna le robinet de vidange. L'air évacua le caisson avec un sifflement bruyant tandis qu'il surveillait les jauges.

Billy ne savait à quoi s'attendre et la surprise fut désagréable. Au cours de l'heure précédente, il s'était retrouvé soumis à quatre fois la pression atmosphérique normale. Son corps s'y était adapté. L'air inspiré par les poumons, également pressurisé, avait pénétré dans la circulation sanguine et désormais, la pression dans l'ensemble de son organisme s'était égalisée à quatre kilos par centimètre carré. Divers gaz, l'azote en particulier, étaient dissous dans le sang et lorsque Kelly évacua l'air de la chambre, des bulles de ces gaz commencèrent à se former. Les tissus autour des bulles résistèrent au début mais pas trop bien et presque aussitôt, les parois des cellules commencèrent à s'étirer voire, dans certains cas, à se rompre. La douleur commença aux extrémités, d'abord diffuse et lancinante, pour évoluer bientôt et devenir la sensation la plus intense et la plus désagréable que Billy ait jamais connue. Elle arrivait par vagues, exactement synchronisées avec les battements de son cœur qui avait maintenant accéléré. Kelly écouta le gémissement qui se mua en cri, et la pression n'était redescendue qu'à vingt mètres. Il ferma la valve de vidange et rouvrit celle de pressurisation. Au bout de deux minutes, la pression était revenue à quatre bars. La douleur s'atténua presque entièrement, ne laissant que ces espèces de courbatures analogues à celles dues à un exercice intense. Ce n'était pas une chose à laquelle Billy était habitué et, pour lui, ce genre de douleur n'avait rien de la sensation agréable que connaissent les athlètes. À vrai dire, les yeux agrandis et terrifiés révélaient à Kelly à quel point son hôte était éperdu de frayeur. Ils n'avaient plus rien d'humain et c'était tant mieux.

Kelly brancha l'interphone.

— C'est la peine pour une vie ôtée. Je pensais que tu le saurais. Bien, maintenant, as-tu déjà été arrêté, Billy ?

— Seigneur, non !

— Jamais de séjour en prison, jamais de relevé d'empreintes...

— Non, mec, c'est comme les excès de vitesse, j'me suis jamais fait aligner.

— Servi dans l'armée ?

— Non, j'te l'ai déjà dit.

— Bien, merci. Kelly cocha le premier groupe de questions. À présent, parlons d'Henry et de son réseau.

Il y eut une autre surprise à laquelle Billy ne s'était pas attendu. À partir de trois bars, l'azote, qui constitue la majeure partie de ce que le commun des mortels appelle l'air, a un effet narcotique assez analogue à celui de l'alcool ou des barbituriques. Malgré sa terreur, Billy éprouva un brusque sursaut d'euphorie, qu'accompagnait un obscurcissement du jugement. Encore un avantage supplémentaire de la technique d'interrogatoire que Kelly avait toutefois choisie, d'abord, pour la gravité des dommages qu'elle était susceptible d'infliger.

*

— Il a laissé le fric ? demanda Tucker.

— Plus de cinquante mille. Ils comptaient encore quand je suis parti, dit Mark Charon. Ils s'étaient retrouvés dans la salle de cinéma, les deux seuls clients au balcon. Mais cette fois, Henry ne mangeait pas de pop-corn, nota le policier. Ce n'était pas souvent qu'il voyait Tucker agité de la sorte.

— J'ai besoin de savoir ce qui se passe. Dis-moi tout ce que vous savez.

— Nous avons eu plusieurs dealers qui se sont fait descendre ces huit ou dix derniers jours...

— Ju-Ju, Bandanna, deux autres que je ne connais pas. Ouais, ça je sais. Tu crois qu'il y a un rapport ?

— C'est tout ce qu'on a, Henry. C'est Billy qui a disparu ?

— Ouais. Rick est mort. Couteau ?

— Merde, quelqu'un lui a littéralement arraché le cœur, exagéra Charon. Une de tes filles a disparu également ?

— Doris, confirma Henry d'un signe de tête. Il a laissé le fric... pourquoi ?

— Ça pourrait être un vol qui a mal tourné, mais je vois pas ce qui aurait pu clocher. Ju-Ju et Bandanna s'étaient bien fait dévaliser – merde, peut-être que ces affaires sont sans relation. Peut-être que ce qui s'est passé l'autre nuit était... enfin, autre chose.

— Quoi, par exemple ?

— Eh bien, disons, une attaque directe contre ton organisation, Henry, répondit Charon sur un ton patient. À ton avis, qui voudrait faire une chose pareille ? Pas besoin d'être flic pour comprendre les motivations, pas vrai ? Une partie, et même une bonne partie, de lui-même goûtait le plaisir, si fugace soit-il, d'avoir la mainmise sur Tucker. Que sait Billy ? Beaucoup de choses ?

— Énormément... merde, je venais juste de lui donner... Tucker s'interrompit.

— Ça va, ça va, je n'ai pas besoin de savoir et je ne veux pas le savoir. Mais quelqu'un d'autre est au courant, t'as intérêt à pas l'oublier. Un peu tardivement, Mark Charon commençait à apprécier à quel point son bien-être était associé à celui d'Henry Tucker.

— Pourquoi ne pas avoir au moins maquillé ça en vol ? insista Tucker en fixant l'écran sans le voir.

— Quelqu'un cherche à te transmettre un message, Henry. Et là, ne pas dérober l'argent est un signe de mépris. À ton avis, qui n'a pas besoin d'argent ?

*

Les cris s'amplifiaient. Billy revenait juste d'une nouvelle excursion par vingt mètres de fond, où il était resté une ou deux minutes. C'était bien pratique de pouvoir contempler son visage. Kelly le vit agripper ses oreilles quand les deux tympans éclatèrent, à moins d'une seconde d'écart. Puis les yeux et les sinus avaient été affectés. Ce serait bientôt le tour des dents, s'il y avait la moindre cavité – ce qui devait être probable, estima Kelly, mais ce ne devrait pas être trop douloureux, enfin, pas encore.

— Billy, dit-il après avoir rétabli la pression et ainsi éliminé le plus gros de la douleur, je ne suis pas sûr de croire ça.

— Espèce d'enculé ! hurla dans le micro l'occupant du caisson. Je lui ai réglé son compte, tu le sais ? J'ai regardé ta petite poupée chérie mourir avec la bite d'Henry enfoncée dans son con bien mouillé, et je t'ai vu chialer comme un mouflet en entendant ça, pauvre connard de dégonflé !

Kelly prit bien soin d'avoir les yeux plaqués au hublot quand sa main rouvrit le robinet de vidange, ramenant Billy de vingt-cinq mètres de fond, juste de quoi lui donner une bonne leçon. Les hémorragies allaient toucher les articulations principales, car les bulles d'azote tendaient à s'y rassembler pour une raison quelconque, et la réaction instinctive au malaise de la décompression était de se rouler en boule, d'où le nom que portait à l'origine en anglais la maladie des caissons : *the bends*, le « mal plié ». Mais Billy ne pouvait pas se plier à l'intérieur de l'étroit cylindre, malgré ses efforts. Son système nerveux central était également touché, à présent, les fibres arachnéennes étaient pincées et la douleur avait désormais de multiples facettes : l'impression d'écrasement des articulations et des extrémités, et en même temps celle d'avoir le corps parcouru de filaments incandescents. Les spasmes nerveux commencèrent lorsque les minuscules fibres électriques se rebellèrent contre ce qui leur arrivait : Billy fut secoué de sursauts incontrôlables, comme s'il était soumis à des électrochocs. L'atteinte neurologique était quelque peu inquiétante à un stade aussi précoce. Cela suffisait pour le moment. Kelly rétablit la pression et regarda les spasmes décroître.

— Maintenant, Billy, sais-tu comment c'était pour Pam ? demanda-t-il, en fait juste pour entretenir le souvenir.

— Ça fait mal ! Il pleurait maintenant. Il avait tendu les bras, ses mains étaient plaquées sur son visage mais il ne pouvait pas dissimuler sa souffrance.

— Billy, reprit Kelly, patient. Tu vois comment ça se passe ? Si je trouve que tu mens, ça fait mal. Si je n'aime pas ce que tu me dis, ça fait mal. Tu veux que je continue à te faire mal ?

— Seigneur... non, je t'en supplie ! Les mains s'écartèrent et leurs yeux étaient à moins de quarante-cinq centimètres d'écart.

— Tâchons de nous montrer un petit peu plus courtois, d'accord ?

— ... désolé...

— Je suis désolé moi aussi, Billy, mais tu dois faire ce que je te dirai, d'accord ? Il obtint un hochement de tête. Kelly saisit un verre d'eau. Il vérifia l'état des joints du sas avant d'ouvrir la

porte et de poser le verre à l'intérieur. Bien. Si tu ouvres la porte située près de ta tête, tu pourras avoir quelque chose à boire.

Billy obéit et bientôt, Kelly le vit aspirer de l'eau à l'aide d'une paille.

— Et maintenant, revenons à nos moutons, d'accord ? Dis-m'en un peu plus sur Henry. Où habite-t-il ?

— J'en sais rien, hoqueta Billy.

— Mauvaise réponse ! aboya Kelly.

— Non, s'il te plaît ! J'en sais rien, on se rencontre dans un bar au bord de la nationale 40, il ne nous laisse aucune indication sur...

— Il faudra faire mieux que ça ou l'ascenseur remonte de six étages. Prêt ?

— *Nooooon !* Le cri était si fort qu'il traversa les trois centimètres d'acier. *Je t'en supplie, non ! Je n'en sais rien... Je n'en sais vraiment rien.*

— Billy, je n'ai pas de raison particulière d'être sympa avec toi, lui rappela Kelly. Tu as tué Pam, tu te souviens ? Tu l'as torturée à mort. Tu as pris ton pied à te servir de pinces sur elle. Combien d'heures, Billy, combien d'heures toi et tes amis l'avez-vous fait souffrir ? Dix ? Douze ? Merde, Billy, ça n'en fait jamais que sept qu'on cause tous les deux. Tu me racontes que tu bosses pour ce type depuis deux ans et tu saurais même pas où il habite ? J'ai du mal à le croire. On remonte ! annonça Kelly d'une voix mécanique, la main sur la vanne. Il lui suffit de l'entrouvrir. Le premier sifflement de l'air qui s'échappait véhiculait une frayeur telle que Billy se mit à hurler avant même que le premier soupçon de douleur ait eu une chance de revenir.

— *J'EN SAIS RIEEEN MEEEEERDE !*

Bigre ! Et si c'était vrai ?

Eh bien, se dit Kelly, *on ne risque rien à vérifier.* Il le fit remonter un poil, à vingt-cinq mètres, juste de quoi lui rappeler les vieilles douleurs sans aggraver encore les effets. La crainte de la souffrance était à présent aussi terrible que la souffrance elle-même, estima Kelly, et s'il allait trop loin, la douleur risquait de devenir son propre narcotique. Non, cet homme était un pleutre qui avait trop souvent joui en infligeant à d'autres souffrance et terreur, et s'il découvrait qu'on pouvait survivre à

la douleur, si redoutable soit-elle, alors il pourrait finir par trouver en lui du courage. C'était un risque que Kelly ne voulait pas courir, si infime soit-il. Il referma le robinet de vidange et laissa remonter la pression jusqu'à cent dix pieds – trente-trois mètres –, cette fois autant pour atténuer la douleur que pour accroître la narcose.

*

— Mon Dieu, dit Sarah dans un souffle. Elle n'avait pas vu les clichés post mortem de Pam et sa seule tentative de question avait été découragée par son mari, avertissement qu'elle avait suivi.

Doris était nue, et d'une passivité troublante. Ce qui lui était encore arrivé de mieux, c'est que Sandy l'avait aidée à prendre un bain. Sam avait ouvert sa trousse et l'auscultait au stéthoscope. Son rythme cardiaque dépassait quatre-vingt dix, vigoureux mais trop rapide pour une fille de son âge. La tension sanguine était également élevée. La température, normale. Sandy entra, portant les tubes à essai de 5 cc remplis de sang qui seraient analysés au labo de l'hôpital.

— Qui peut faire des choses pareilles ? murmura Sarah, pour elle seule. Il y avait de nombreuses marques sur les seins, l'ombre d'une ecchymose à la joue droite et d'autres œdèmes, plus récents, aux jambes et à l'abdomen. Sam examina les yeux, pour contrôler le réflexe pupillaire, qui était positif – hormis cette absence totale de réaction volontaire.

— Les mêmes que ceux qui ont tué Pam, répondit rapidement le chirurgien.

— Pam ? demanda Doris.

— Vous la connaissiez ? Comment ?

— L'homme qui vous a amenée ici, dit Sandy. C'est lui qui...

— Celui que Billy a tué ?

— Oui, répondit Sam, puis il se rendit compte à quel point sa réponse pouvait paraître absurde.

*

— Je ne connais que le numéro de téléphone, dit Billy, d'une voix d'ivrogne due à la pression partielle d'azote élevée ; en outre, le soulagement de la douleur contribuait à le rendre plus docile.

— Donne-le-moi, ordonna Kelly. Billy obtempéra et Kelly le recopia. Il avait à présent deux pages entières de notes manuscrites. Des noms, des adresses, quelques numéros de téléphone. En apparence fort peu, mais bien plus que ce qu'il possédait à peine vingt-quatre heures auparavant.

— Comment entre la drogue ?

Billy détourna la tête du hublot.

— J'en sais rien...

— Il faudra faire mieux que ça.

Chhhhhhhh...

Encore une fois, Billy hurla et cette fois, Kelly le laissa crier, tout en regardant l'aiguille du profondimètre remonter jusqu'à vingt-cinq mètres. Billy se mit à hoqueter. Sa fonction pulmonaire était maintenant touchée, et la quinte de toux ne faisait qu'amplifier la douleur qui emplissait chaque centimètre cube de son corps délabré. Tout son corps lui donnait l'impression d'être gonflé comme un ballon, ou plus précisément, une collection de ballons, grands et petits, tous sur le point d'exploser, pressant tous les uns contre les autres, et il sentait que certains étaient moins résistants que d'autres, et les plus faibles étaient situés aux endroits les plus critiques. Ses yeux lui faisaient mal, ils lui donnaient l'impression de vouloir jaillir de leurs orbites, et la dilatation concomitante des sinus maxillaires supérieurs ne faisait qu'accentuer la douleur, comme si l'ensemble de son visage allait se détacher du reste du crâne ; il y porta soudain les mains, cherchant désespérément à le maintenir en place. La douleur dépassait tout ce qu'il avait jamais ressenti et tout ce qu'il avait jamais pu infliger. Ses jambes s'arquaient autant que le permettait l'étroit diamètre du cylindre, ses rotules lui donnaient l'impression de creuser des sillons dans l'acier, tant elles pressaient fort contre la paroi. Il était encore capable de bouger les bras, qui se tortillaient autour de sa poitrine, cherchant un soulagement, mais ne faisant qu'accroître la souffrance alors qu'il se débattait pour maintenir

ses yeux dans leur orbite. Il n'y avait plus ni lumière, ni obscurité, ni son, ni silence. La seule réalité était la douleur.

— Je t'en supplie... t'en supplie..., chuinta le hautparleur près de l'oreille de Kelly. Il fit remonter lentement la pression, s'arrêtant cette fois à cent dix pieds de profondeur.

Le visage de Billy était marbré, comme à la suite d'une horrible allergie. Certains capillaires sanguins venaient de se rompre juste sous l'épiderme et un gros vaisseau avait éclaté à la surface de l'œil gauche. Bientôt, la moitié du « blanc » devint rouge, presque pourpre, en fait, accentuant encore sa ressemblance avec l'animal vicieux, terrorisé qu'il était.

— La dernière question était de savoir comment entre la drogue.

— J'en sais rien, gémit-il.

— Billy, reprit Kelly d'une voix douce dans le micro, il y a une chose que tu dois bien comprendre. Jusqu'à présent, ce qui t'est arrivé, eh bien, ça fait très mal, mais je ne t'ai pas encore fait vraiment mal. Je veux dire, pas vraiment.

Les yeux de Billy s'agrandirent. Aurait-il été capable de considérer les choses sans passion, il se serait certainement fait la remarque que l'horreur doit bien s'arrêter quelque part, une observation où il y avait du vrai et du faux.

— Tout ce qui t'est arrivé jusqu'ici, ce sont des choses que les médecins peuvent encore réparer, d'accord ? Ce n'était pas un trop gros mensonge, et ce qui suivit n'en était pas un du tout : La prochaine fois que nous laisserons s'échapper l'air, Billy, alors il va commencer de se produire des dégâts irréversibles. Des vaisseaux sanguins à l'intérieur de tes yeux vont éclater, et tu seras aveugle. D'autres vaisseaux dans le cerveau lâcheront à leur tour, d'accord ? Rien de tout cela n'est réparable. Tu seras aveugle et tu seras fou. Mais la douleur ne disparaîtra pas. Jusqu'à la fin de tes jours, Billy, tu seras aveugle, fou, et tu souffriras. T'as quel âge ? Vingt-cinq ans ? Tu as encore pas mal de temps devant toi. Quarante ans, peut-être, aveugle, fou, estropié. Alors, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de ne pas mentir, vu ?

« Je reprends : comment entre la drogue ?

Pas de pitié, se dit Kelly. Il aurait tué un chien, un chat ou un chevreuil, soumis aux conditions qu'il infligeait à ce... cet objet. Mais Billy n'était pas un chien, un chat ou un chevreuil. C'était un être humain, dans un sens. Pire que le souteneur, pire que le dealer. Si les rôles avaient été inversés, Billy n'aurait jamais ressenti ce que lui-même ressentait. C'était un individu dont l'univers était en fait très réduit. Il ne contenait qu'une seule personne, lui-même, entourée d'objets dont l'unique fonction était d'être manipulée pour son amusement ou son profit. Billy était de ces hommes qui jouissent d'infliger de la souffrance, qui jouissent d'instaurer leur domination sur des *choses* dont les sentiments n'avaient aucune importance, quand bien même ils existeraient. Quelque part, il n'avait jamais appris qu'il existait d'autres êtres humains dans son univers, des *gens* dont le droit à la vie et au bonheur était égal au sien ; à cause de cela, il avait couru le risque imprévu de heurter un autre individu dont il n'avait jamais reconnu l'existence propre. Il allait peut-être devoir réviser son jugement, désormais, même s'il était un petit peu tard. Voilà qu'il était en train d'apprendre que son avenir se révélait un univers bien solitaire, partagé non pas avec des gens mais avec la souffrance. Assez intelligent pour discerner cet avenir, Billy craqua. Son visage était éloquent. Il se mit à parler d'une voix inégale, étranglée mais qui, en fin de compte, était parfaitement sincère. Simplement, c'était dix bonnes années trop tard, estima Kelly, quittant des yeux ses notes pour regarder le robinet de vidange. Cela aurait dû être regrettable et ça l'était assurément pour tous ceux et celles qui avaient partagé l'univers pour le moins tordu de Billy. Peut-être n'avait-il tout simplement jamais imaginé que quelqu'un puisse un jour le traiter comme il en avait traité tant d'autres, plus petits et plus faibles que lui. Mais là aussi, la prise de conscience venait bien trop tard. Trop tard pour Billy, trop tard pour Pam et, en un sens, trop tard pour Kelly. Le monde était plein d'iniquité et ne débordait pas de justice. C'était aussi simple que ça, n'est-ce pas ? Billy ignorait que la justice pouvait guetter, peut-être pas de manière suffisamment manifeste pour l'avertir. Alors, il avait joué. Et il avait perdu. Et Kelly garderait sa pitié pour d'autres.

— Je n'en sais rien... Je n'en...

— Je t'aurai prévenu, n'est-ce pas ? Kelly ouvrit le robinet, le remontant directement jusqu'à quinze mètres. Les vaisseaux sanguins oculaires avaient dû se rompre précocement. Kelly crut voir un peu de rouge dans les pupilles agrandies, tandis que leur propriétaire continuait de hurler même après que ses poumons furent vides d'air. Les genoux, les pieds, les coudes tambourinaient contre l'acier. Kelly laissa faire, attendant avant de rétablir la pression.

— Dis-moi ce que tu sais, Billy, ou cela ne fera qu'empirer. Parle vite.

Son ton était celui de la confession, désormais. L'information avait quelque chose de remarquable mais elle devait être vraie. Aucun individu dans son genre n'aurait assez d'imagination pour l'inventer. La dernière partie de l'interrogatoire dura trois heures, entrecoupée par un seul sifflement de la valve, et encore, durant seulement une seconde ou deux. Kelly laissa, puis reprit certaines questions pour voir si les réponses changeaient, mais non. En fait, leur renouvellement apporta de nouvelles informations qui permettaient de relier entre eux certains éléments, de composer un tableau général de plus en plus limpide et, dès minuit, Kelly était sûr d'avoir vidé l'esprit de Billy de toutes les données utiles qu'il contenait.

Il fut presque saisi d'un sursaut d'humanité lorsqu'il reposa ses crayons. Si Billy avait manifesté la moindre pitié à l'égard de Pam, peut-être aurait-il agi différemment car ses blessures personnelles n'étaient, comme l'avait dit Billy, qu'une simple affaire de métier – plus précisément, elles avaient été occasionnées par sa propre stupidité et il ne pouvait pas, en toute conscience, s'en prendre à un homme qui avait tiré avantage de ses erreurs personnelles. Mais Billy ne s'était pas arrêté là. Il avait torturé une jeune femme que Kelly avait aimée et pour cette raison, Billy n'avait rien d'un homme et il ne méritait pas sa sollicitude.

Quelle importance, de toute façon. Les dégâts étaient faits, et ils progressaient à leur vitesse propre maintenant que les fragments de tissus, affaiblis par le trauma barométrique, se baladaient dans les vaisseaux sanguins, les obstruant les uns après les autres. Les pires manifestations étaient dans le

cerveau. Bientôt, les yeux aveugles proclamèrent la folie qu'ils contenaient et même si l'ultime phase de décompression s'effectua lentement et en douceur, ce qui sortit de la chambre n'était pas un homme – mais ce n'en avait jamais été un.

Kelly dévissa les boulons de fermeture du sas. Il reçut en pleine figure une puanteur infecte à laquelle il aurait pourtant dû s'attendre. La montée et le relâchement de la pression dans la vessie et les intestins de Billy avaient eu des effets prévisibles. Il lui faudrait nettoyer au jet le caisson, par la suite, songea-t-il en extrayant la créature pour la déposer sur le sol de béton. Il se demanda s'il devait l'enchaîner à quelque chose mais le corps gisant à ses pieds était désormais inutile à son propriétaire, ses principales articulations quasiment détruites, le système nerveux central tout juste bon à transmettre la douleur. Billy respirait encore et c'était tant mieux, se dit Kelly en sortant pour gagner son lit, content d'en avoir terminé. Avec de la chance, il n'aurait pas à renouveler l'expérience. Avec de la chance et de bons soins médicaux, Billy pourrait vivre quelques semaines. Si on pouvait appeler ça vivre.

21

Possibilités

Kelly fut à vrai dire surpris de dormir aussi bien. Ce n'était pas convenable, s'inquiéta-t-il, d'avoir ainsi dormi dix heures sans interruption après ce qu'il avait fait subir à Billy. C'était bien le moment d'avoir des scrupules, observa-t-il devant sa glace tout en se rasant ; et tardifs, qui plus est. Quand un individu s'amusait à faire souffrir des femmes et à fourguer de la drogue, il devait envisager les conséquences. Kelly s'essuya le visage. Il n'éprouvait aucun soulagement d'avoir infligé de la souffrance – cela, il en était sûr. Il ne s'était jamais agi que de recueillir les informations nécessaires tout en exerçant la justice d'une manière particulièrement appropriée. Mais être en mesure de catégoriser ses actions en termes familiers ne suffisait pas toutefois à faire taire sa conscience.

Il fallait qu'il aille quelque part. Après s'être habillé, Kelly sortit une bâche en plastique qu'il alla ranger dans le coffre arrière de son bateau. Il avait déjà fait ses bagages et le reste de ses affaires trouva place dans le salon principal.

Le voyage allait durer plusieurs heures, un trajet ennuyeux, effectué de nuit sur plus de la moitié du parcours. Mettant le cap au sud vers la pointe Lookout, Kelly prit tout son temps pour scruter la collection d'« épaves » qui longeaient l'île de Bloodsworth. Construits pour la Grande Guerre, les navires formaient une collection extrêmement bigarrée. Bâtis en bois ou parfois en béton – ce qui pouvait paraître étrange – ils avaient tous survécu à la première campagne d'attaque par submersibles mais n'étaient déjà plus viables commercialement dès les années vingt, quand les équipages de la marine marchande étaient devenus bien moins chers que ceux des remorqueurs qui sillonnaient régulièrement la baie de Chesapeake. Kelly remonta sur le pont et tandis que le pilote automatique réglait sa course vers le sud, il les examina à la

jumelle, car l'un d'eux avait sans doute un certain intérêt. Il ne put toutefois noter le moindre mouvement et ne vit aucune embarcation parmi les marécages qu'était devenu leur cimetière marin. C'était prévisible. L'entreprise ne devait pas déborder d'activité, même si c'était une cachette habile pour le trafic auquel Billy prenait récemment encore une part active. Il obliqua vers l'ouest. L'affaire pourrait attendre. Kelly fit un effort délibéré pour changer le cours de ses pensées. Il allait bientôt intégrer une équipe, se retrouver de nouveau associé à des hommes comme lui. Un changement bienvenu, estima-t-il, au cours duquel il aurait tout le temps d'envisager sa tactique pour la prochaine phase de son opération.

*

Les agents en patrouille n'avaient reçu qu'un bref compte rendu sur l'incident avec Mme Charles mais leur seuil de vigilance s'était accru lorsqu'ils avaient eu vent de la méthode employée pour mettre un terme à la vie de son agresseur. Nul n'avait eu besoin d'avertissement supplémentaire. Les patrouilles automobiles se faisaient en majorité en binôme, même si certains officiers, poussés par l'expérience – ou par un excès de confiance – agissaient en solo, avec une décontraction qui aurait hérissé Ryan et Douglas s'ils les avaient vus opérer. L'un des agents s'approchait tandis que son collègue restait en retrait, la main négligemment posée sur son arme de service. Le premier agent relevait alors l'ivrogne et le fouillait, cherchant des armes et découvrant souvent des couteaux mais pas d'arme à feu – leurs possesseurs les mettaient au clou en échange d'argent pour s'acheter du vin ou, parfois, de la drogue. Dès la première nuit, onze individus répondant à ce signalement furent interpellés et identifiés, dont deux appréhendés pour leur attitude considérée comme suspecte. Mais en définitive, rien de concluant n'en sortit.

— Bon – j'ai découvert quelque chose, dit Charon. Sa voiture était garée dans le parking du supermarché, près d'une Cadillac.

— Quoi donc ?

— Ils cherchent un type déguisé en clochard.

— Tu te fous de moi ? demanda Tucker avec un certain dégoût.

— C'est bien la consigne, Henry, confirma l'inspecteur. Ils ont ordre d'agir avec prudence.

— Merde, renifla le dealer.

— Blanc, pas très grand, la quarantaine. Un type plutôt robuste et qui sait se remuer quand il le faut. Ils filent l'information au compte-gouttes mais à peu près au même moment où il intervenait dans une partie fine, deux nouveaux dealers se sont retrouvés refroidis. Je parie que c'est le même gars qui les élimine.

Tucker secoua la tête.

— Rick et Billy aussi ? Ça ne tient pas debout.

— Henry, que ça tienne ou non debout, c'est comme ça que ça se passe, vu ? Bon, t'aurais intérêt à prendre ça au sérieux. Quel qu'il soit, ce mec est un pro ! Tu piges ? Un vrai pro.

— Eddie et Tony, dit doucement Tucker.

— C'est ma meilleure hypothèse, Henry, mais ce n'est qu'une hypothèse. Charon quitta l'emplacement de parking.

Rien de tout cela ne tenait debout, se répéta Tucker en démarrant à son tour pour s'engager sur Edmondson Avenue. Pourquoi Eddie et Tony chercheraient-ils à... à quoi faire ? Merde, mais qu'est-ce qui se passait ? Ils ne savaient pas grand-chose de son trafic, au mieux son existence et le fait qu'il voulait qu'on le laisse opérer tranquille et qu'on lui laisse son territoire, tandis qu'il devenait peu à peu leur principal fournisseur. Pour eux, entraver son commerce sans avoir d'abord suborné sa méthode d'importation de la matière première n'était pas logique. Suborner... ce n'était pas le terme correct... mais...

Suborner. Billy était-il toujours en vie ? Et à supposer que Billy ait conclu un marché, sans que Rick soit dans le coup... une possibilité ; Rick avait été plus faible mais plus fiable que Billy.

Billy élimine Rick, emmène Doris et la planque quelque part – Billy sait y faire, pas vrai ? – mais pourquoi ? Billy avait établi le contact avec – avec qui ? Un petit salaud ambitieux, ce Billy, songea Tucker. *Pas si malin que ça, mais ambitieux et brutal, ça, aucun doute.*

Possibilités. Billy établit le contact avec quelqu'un. Qui ? Que sait-il ? Il sait où la marchandise est raffinée, mais pas comment elle entre... peut-être l'odeur, l'odeur de formaldéhyde imprégnant les sachets en plastique. Jusqu'ici, Henry s'était montré prudent de ce côté ; quand Eddie et Tony l'avaient aidé à emballer la marchandise lors de la phase de mise en route, Tucker avait pris la peine de revérifier tous les emballages, simple question de prudence. Mais pas pour les deux dernières expéditions... *Bigre.* Ça, c'était une erreur, non ? Billy savait en gros dans quel coin s'opérait le raffinage mais pouvait-il découvrir seul l'endroit précis ? Henry ne le pensait pas. Il n'y connaissait pas grand-chose en bateaux, d'ailleurs il appréciait modérément la navigation, et c'était un art qu'on n'apprenait pas si aisément.

Eddie et Tony s'y connaissaient en bateaux, espèce d'idiot, se rappela Tucker.

Mais *pourquoi* le doubleraient-ils maintenant, juste quand ça commençait à marcher ?

Qui d'autre avait-il froissé ? Bon, il y avait la bande de New York, mais il n'avait jamais eu de contact direct avec eux. Il avait envahi leur marché, malgré tout, tirant parti d'une pénurie dans les livraisons pour établir une tête de pont. Pouvaient-ils l'avoir mal pris ?

Et la bande de Philadelphie ? Ceux-là étaient devenus l'interface entre New York et lui, et il se pouvait qu'ils soient devenus voraces. Peut-être avaient-ils découvert ce qui était arrivé à Billy ?

Peut-être Eddie avait-il décidé d'avancer ses pions, trahissant du même coup Tony et Henry.

Peut-être, peut-être un tas de choses. Quoi qu'il en soit, Henry contrôlait toujours la filière d'approvisionnement. Mais surtout, il devait tenir et défendre coûte que coûte ce qu'il avait, c'est-à-dire son territoire et sa filière. Son réseau commençait tout juste à rapporter vraiment. Il lui avait fallu des années d'efforts pour en arriver là, se dit-il en tournant à droite pour rentrer chez lui. Tout reprendre à zéro impliquait des dangers que l'on n'envisageait pas de gaieté de cœur quand on les avait déjà courus. Trouver une nouvelle ville, monter un nouveau

réseau. Et la filière du Viêt-Nam ne tarderait pas à se tarir. Le nombre des corps dont il dépendait déclinait. Le moindre problème risquait de tout flanquer par terre. S'il réussissait à maintenir son affaire, son scénario le plus pessimiste l'amenait à ramasser dix millions de dollars – plus près de vingt, même, s'il la jouait fine – avant de décrocher pour de bon. L'option n'était pas sans attraits. Deux ans de bénéfices élevés pour parvenir à ce stade. Il se pouvait bien qu'il ne puisse pas repartir de zéro. Il faudrait d'abord qu'il résiste et se batte.

Résiste et bats-toi, mon gars. Un plan commençait à se former. Il ferait courir le mot : qu'il voulait Billy et qu'il le voulait vivant. Il en parlerait à Tony et le sonderait pour voir quelles étaient les chances que Billy ait décidé de jouer sa propre partie, qu'il soit en relation avec des rivaux du Nord. Ce serait son point de départ pour recueillir de l'information. Après, il aviserait.

*

Il y a un coin possible, se dit Kelly. Le *Springer* avançait au ralenti, en silence. Le truc était de trouver un endroit habité mais sans attirer l'attention. Rien d'excessif dans ces exigences, observa-t-il en souriant. Ce n'étaient pas les méandres du fleuve qui manquaient, et il en avisa justement un. Il scruta soigneusement la rive. On aurait dit une école, sans doute une boîte privée, et aucune fenêtre n'était éclairée. Il y avait une ville derrière, une bourgade assoupie, avec quelques lumières, des voitures qui passaient toutes les deux minutes, sur la route principale, de sorte que personne ne risquait de l'apercevoir.

Il laissa son bateau poursuivre sur son erre et découvrit le reste du méandre. Encore mieux : c'était une ferme, apparemment une plantation de tabac, avec des bâtiments anciens et une de maître imposante, à cinq ou six cents mètres en retrait ; les propriétaires étaient à l'intérieur, profitant de la climatisation. L'éclairage et la lumière de la télé les empêcheraient de voir dehors. Il allait risquer le coup.

Kelly mit les moteurs au ralenti et gagna l'avant pour mouiller un simple grappin. Il agit à gestes rapides et silencieux,

mit à l'eau son petit canot et le hala vers l'arrière. Hisser Billy par-dessus le bastingage ne souleva pas de difficulté, mais faire redescendre le corps dans le canot s'avéra impossible. Il retourna en hâte dans la cabine arrière et revint avec un gilet de sauvetage qu'il passa autour du cou de Billy avant de le jeter par-dessus bord. C'était plus facile ainsi. Il attacha le gilet à la poupe. Puis il souqua ferme pour gagner le rivage au plus vite. Il ne lui fallut que trois ou quatre minutes avant que l'étrave du canot ne touche la rive boueuse. C'était bien une école, constata Kelly. Elle avait sans doute un programme d'été et presque à coup sûr du personnel d'entretien qui arriverait dans la matinée. Kelly descendit du canot et tira Billy sur la rive avant doter le gilet de sauvetage.

— Tu vas rester ici, à présent.

— ... rester...

— C'est ça.

Kelly remit à l'eau le canot pour regagner son yacht. Sa position de nage l'amena à contempler Billy. Il l'avait laissé nu. Sans identification. Le corps ne portait aucune marque distinctive en dehors de celles créées par Kelly. L'homme avait répété à plusieurs reprises qu'on n'avait jamais relevé ses empreintes. Si c'était vrai, alors la police n'aurait aucun moyen de l'identifier aisément et sans doute ne l'identifierait-elle jamais. D'ailleurs, dans son état, il ne pourrait guère survivre longtemps. Les dégâts cérébraux étaient plus profonds que ce qu'avait prévu Kelly, et cela indiquait que d'autres organes internés avaient dû être sévèrement endommagés. Mais Kelly avait manifesté une certaine pitié, après tout. Les corbeaux auraient peu de chances de lui faire la peau. Juste les toubibs. Bientôt, Kelly regagnait le *Springer* et continuait à remonter le Potomac.

Deux heures encore et il apercevait le port de la base des Marines de Quantico. Fatigué, il manœuvra avec prudence, choisissant un mouillage à l'extrémité de l'un des quais.

— Qui va là ? demanda une voix dans la nuit.

— Je m'appelle Clark, répondit Kelly. On devrait m'attendre.

— Ah, ouais. Belle embarcation, commenta l'homme en regagnant la cabine de son petit poste de garde. Au bout de

quelques minutes, une voiture descendait la colline, en provenance du quartier des officiers.

— Vous êtes en avance, observa Marty Young.

— Autant se mettre en route le plus vite possible, mon général. Vous montez à bord ?

— Merci, monsieur Clark. Il contempla le salon. Comment vous êtes-vous trouvé cette belle bête ? Moi qui dois me contenter d'un méchant petit dériveur.

— Je ne sais trop quoi dire, répondit Kelly. Désolé. Le général Young accepta l'excuse de bonne grâce.

— Dutch dit que vous devez faire partie de l'opération.

— Oui, mon général.

— Sûr de pouvoir vous en tirer ? Young nota le tatouage sur l'avant-bras de Kelly et se demanda ce qu'il dénotait.

— J'ai bossé du côté de Phoenix pendant plus d'un an, mon général. Quel genre de gars se sont engagés ?

— Ils font tous partie des Forces de reconnaissances. On les entraîne dur.

— Vous les tirez du pieu à cinq heures trente ? demanda Kelly.

— Tout juste. J'enverrai quelqu'un vous prendre. Young sourit. Vous aussi, on veut vous voir en bonne forme.

Kelly se contenta de sourire.

— C'est de bonne guerre, mon général.

*

— Merde, alors qu'est-ce qui est si important ? demanda Piaggi, ennuyé qu'on vienne l'embêter si vite un soir de fin de semaine.

— J'ai l'impression que quelqu'un cherche à me doubler. Je veux savoir qui.

— Oh ? Et c'est ça qui rendait la réunion importante, même si l'horaire était mal choisi, s'avisa Tony. Raconte-moi un peu ce qui s'est passé.

— Quelqu'un est en train de liquider les dealers sur la rive ouest, dit Tucker.

— J'ai lu les journaux, lui assura Piaggi. Il remplit le verre de vin de son invité. C'était dans ce genre de moments qu'il importait de la jouer normale au maximum. Tucker ne ferait jamais partie de la famille à laquelle appartenait Piaggi, mais il n'en restait pas moins un associé de valeur. Pourquoi est-ce si important, Henry ?

— Le même type a descendu deux de mes gars : Rick et Billy.

— Les deux qui...

— Tout juste. Et une de mes filles a disparu également. Il leva son verre et but une gorgée, en fixant Piaggi droit dans les yeux.

— Le vol ?

— Billy avait dans les soixante-dix mille, en liquide. Les flics ont retrouvé l'argent, sur place. Tucker lui donna quelques détails encore. D'après la police, ce serait un vrai boulot de professionnel.

— Tu as d'autres ennemis dans le milieu ? s'enquit Tony. Ce n'était pas une question terriblement futée – tout le monde avait des ennemis, dans le milieu –, mais l'habileté du tueur était le facteur important.

— Je me suis arrangé pour que les flics connaissent mes principaux rivaux.

Piaggi hocha la tête. Cela faisait partie de la pratique courante dans le métier, mais c'était quelque peu risqué. Il écarta l'objection d'un haussement d'épaules. Henry pouvait se conduire en véritable cow-boy, voire être une source de tracas pour Tony et ses collègues. Mais Henry savait se montrer prudent quand il le fallait et l'homme semblait savoir doser ces deux qualités.

— Un règlement de comptes ?

— Les mecs n'auraient pas craché sur une somme pareille.

— Exact, concéda Piaggi. J'ai un tuyau pour toi, Henry. Moi, je ne laisserais pas un tel pacson traîner n'importe où.

Oh, vraiment ? se demanda Tucker, le regard toujours impassible.

— Tony, soit le mec a merdé, soit il cherche à me dire quelque chose. Il a tué sept ou huit zigues, en beauté. Il a liquidé Rick au couteau. J'ai pas franchement l'impression qu'il ait

merdé, si tu vois ce que je veux dire ? Le plus curieux, c'est que chaque homme estimait que c'était plutôt l'autre qui serait du genre à le poignarder. Henry avait l'impression que c'était l'arme favorite des Ritals. Piaggi aurait juré que c'était la marque de fabrique des Blacks.

— D'après ce que j'avais entendu, quelqu'un était en train d'abattre les dealers au pistolet – un petit calibre.

— L'un d'eux a été descendu d'une décharge de chevrotine en plein buffet. Les flics mettent le grappin sur tous les clodos, et ils font ça avec soin.

— Pas au courant, admit Piaggi. Cet homme disposait de sources de valeur, mais, d'un autre côté, il vivait plus près de ce quartier de la ville et il était logique que son réseau de renseignements soit plus rapide que celui de Piaggi.

— Ça ressemble à du travail de pro, conclut Tucker. Et un type vraiment bon, tu crois pas ?

Piaggi hocha la tête d'un air entendu, mais il était pris dans un dilemme. L'existence d'habiles tueurs dans la Mafia était pour l'essentiel une invention du cinéma et des séries télévisées. La moyenne des meurtres commis par le crime organisé était certes perpétrée par des professionnels mais qui exerçaient en général d'autres activités lucratives. Il n'y avait pas une catégorie spécifique de tueurs qui passeraient leur temps à attendre patiemment un coup de fil, rempliraient leur contrat, puis regagneraient leur appartement chic pour guetter le coup de téléphone suivant. Il y avait effectivement des spécialistes dans le milieu, plus habiles ou plus expérimentés que d'autres pour tuer, mais ce n'était pas la même chose. Tel ou tel acquérait simplement une réputation d'insensibilité à faire le boulot – et cela garantissait que l'élimination serait effectuée avec un minimum de dégâts, et non pas avec un maximum de talents artistiques. Les véritables psychopathes étaient rares, même au sein de la Mafia, et les assassinats à la va-vite étaient la règle plutôt que l'exception. Aussi, dans la bouche d'Henry le terme « professionnel » signifiait-il un concept qui n'existait qu'au niveau de la fiction, l'image télé de l'homme de main de la Mafia. Mais comment Tony expliquait-il ça, lui ?

— C'est pas un de mes gars, Henry, dit-il après quelques instants de réflexion. Qu'il n'en ait à vrai dire aucun était un tout autre problème, se dit Piaggi, en contemplant l'effet de ses révélations sur son associé. Henry avait toujours fait la supposition que Piaggi en connaissait un rayon question meurtres. Piaggi savait pour sa part que Tucker avait plus d'expérience que lui sur cet aspect terminal du boulot, en tout cas plus qu'il ne désirait jamais en avoir, mais ce n'était qu'une des explications qu'il aurait un jour à lui fournir, et ce n'était manifestement pas le moment. Pour l'instant, il observait le visage de Tucker, cherchant à déchiffrer ses pensées tout en finissant de siroter son verre de chianti.

Comment puis-je savoir s'il dit vrai ? Il n'y avait pas besoin d'être grand clerc pour deviner le cheminement de ses pensées.

— Tas besoin d'un coup de main, Henry ? demanda Piaggi, histoire de rompre un silence qui devenait gênant.

— Je ne pense pas que ce soit toi. Je pense que t'es trop malin, dit enfin Tucker, en finissant son verre.

— Ravi de l'entendre. Tony sourit et les resservit tous les deux.

— Et Eddie ?

— Comment ça ?

— Est-ce qu'il a une chance de devenir un ponte ? Les yeux baissés, Tucker fit tourbillonner le vin au fond de son verre. Un bon point pour Tony, c'est qu'il savait toujours créer le climat propice à une discussion d'affaires. C'était une des raisons pour lesquelles ils avaient été attirés l'un vers l'autre. Tony était calme, sérieux, toujours poli, même quand vous posiez une question épineuse.

— C'est assez délicat, Henry, et je devrais vraiment pas en discuter avec toi. On ne « devient » jamais vraiment un ponte. Tu devrais le savoir.

— Pas de promotion personnelle dans la branche, c'est ça ? Enfin, bon, pas de problème. De toute façon, je sais que je détonnerais un peu. Autant continuer à bosser ensemble, Anthony. Tucker en profita pour sourire, soulager quelque peu la tension et, espérait-il, mettre en condition Tony pour qu'il réponde à sa question. Son vœu fut exaucé.

— Non, dit Piaggi après quelques instants de réflexion. Personne ne croit qu'Eddie a ce qu'il mérite.

— Peut-être qu'il cherche un moyen de le démentir.

Piaggi secoua la tête.

— Je ne crois pas. Dans cette affaire, Eddie va se ramasser un joli paquet. Il le sait très bien.

— Alors qui ? insista Tucker. Qui d'autre en sait suffisamment ? Qui d'autre commettrait des meurtres en série pour dissimuler ce genre de manœuvre ? Qui d'autre s'amuserait à les camoufler en travail de pro ?

Eddie n'est pas assez malin. Piaggi le savait, ou croyait le savoir.

— Henry, éliminer Eddie entraînerait des problèmes graves. Il marqua un temps. Mais je vérifierai.

— Merci, dit Tucker. Il se leva et laissa Tony seul avec son vin.

Piaggi resta assis à table. Pourquoi fallait-il que les choses soient aussi compliquées ? Henry était-il digne de confiance ? Sans doute. Il était son seul lien avec la filière et le rompre risquait de causer des problèmes à tout le monde. Tucker pouvait devenir un type important mais ce ne serait jamais un ponte. D'un autre côté, il n'était pas con, et il fourguait. Dans la filière, il y avait pas mal de gars comme lui, dedans-dehors, vacataires, membres associés, baptisez-les comme vous voulez, dont la valeur et le statut étaient proportionnels à leur utilité. Bon nombre avaient en fait réussi à acquérir plus de pouvoir que certains pontes authentiques mais il restait toujours une différence. Dans une dispute sérieuse, être un ponte comptait pour beaucoup – dans la plupart des cas, c'était même essentiel.

Cela pouvait expliquer bien des choses. Eddie était-il jaloux de la position d'Henry ? Avait-il une envie telle d'être admis au sein du réseau qu'il était prêt à perdre les bénéfices de l'arrangement actuel ? Ça ne tenait pas debout, se dit Piaggi. Mais qu'est-ce qui tenait debout ?

*

— Ho-hé, du *Springer !* lança une voix. Le caporal de Marines fut surpris de voir la porte de cabine s'ouvrir immédiatement. Il s'était attendu à devoir secouer ce... civil... pour le tirer de son lit douillet. Au lieu de ça, il vit sortir un homme en treillis et rangers. Sans être l'uniforme « réglementaire » des Marines, sa tenue s'en rapprochait assez pour montrer que son porteur était sérieux. Le sous-officier remarqua que certains insignes avaient été décousus, à l'endroit d'une étiquette d'identité ou d'une marque quelconque et, quelque part, cela rendait ce M. Clark encore plus sérieux.

— Par ici, monsieur, indiqua le caporal. Kelly le suivit sans un mot.

Ce *Monsieur* ne voulait rien dire, Kelly le savait. En cas de doute, un Marine aurait appelé « monsieur » un réverbère. Il suivit la jeune recrue jusqu'à une voiture et ils démarrèrent, franchirent le passage à niveau et grimpèrent la colline tandis qu'il rêvait de quelques heures de sommeil supplémentaire.

— Vous êtes le chauffeur du général ?

— Oui, monsieur. Et ce fut là toute leur conversation. Ils étaient à peu près vingt-cinq, debout dans la brume matinale, à s'étirer et bavarder entre eux tandis que les sous-off d'encadrement arpentaient les rangs, traquant l'œil livide et l'expression vague. Toutes les têtes se tournèrent lorsque la voiture du général s'immobilisa. Un homme en descendit. Ils virent qu'il portait une drôle de tenue et se demandèrent qui diable était ce zigue, d'autant plus qu'il ne portait aucun insigne de grade. Il se dirigea droit vers le sergent-chef.

— Vous êtes Gunny Irvin ?

Le sergent-chef artilleur Paul Irvin hocha poliment la tête tout en jaugeant le visiteur.

— Correct, monsieur. Êtes-vous M. Clark ?

Kelly acquiesça.

— Enfin, j'essaie de l'être, à une heure pareille.

Les deux hommes échangèrent un regard. Paul Irvin était sombre et sérieux. Pas franchement aussi menaçant que l'aurait escompté Kelly, il avait les yeux d'un type réfléchi, prudent, comme il sied à un homme de son âge et de son expérience.

— En forme ? demanda Irvin.

— Qu'un moyen de le savoir, répondit « Clark ».

Large sourire d'Irvin.

— Bien. Je vous laisse donner la cadence, monsieur. Notre capitaine est je ne sais où à se branler.

Et merde !

— Bien, on va se dérouiller un peu. Irvin se retourna vers l'escouade, mettant les hommes au garde-à-vous. Kelly prit place du côté droit, au second rang.

— Bonjour, Marines !

— *Reconnaissance !* aboyèrent-ils en réponse.

La séance d'échauffement n'avait rien d'une sinécure mais Kelly n'avait pas besoin de se faire remarquer. Il observa toutefois Irvin avec soin ; l'homme se prenait de plus en plus au sérieux, accomplissant les exercices comme une espèce de robot. Une demi-heure plus tard, ils étaient tous effectivement dérouillés et Irvin les fit se remettre au garde-à-vous en préparation de leur parcours d'entraînement.

— Messieurs, je voudrais vous présenter un nouveau membre de notre équipe. M. Clark. Il conduira l'entraînement avec moi.

Kelly prit sa place et glissa, dans un murmure :

— Je ne sais foutre pas où on va.

Irvin eut un sourire mauvais.

— Pas de problème, monsieur. Vous n'aurez qu'à nous suivre dès que vous vous retrouverez à la traîne.

— Passe devant, tête de mule, rétorqua Kelly, sur le même ton. On était entre pros.

Quarante minutes plus tard, Kelly menait toujours le train. Rester en tête lui permettait de fixer le rythme et c'était le seul avantage. Ne pas trébucher était son autre souci principal, et ça devenait difficile car avec la fatigue, ce sont ces contrôles délicats qui pâtissent en premier.

— À gauche, gauche ! dit Irvin en tendant le doigt. Kelly n'aurait pu deviner qu'il aurait besoin de dix secondes pour retrouver assez de souffle pour parler. Sans oublier qu'il avait la charge de chanter la cadence. Le nouvel itinéraire, un simple chemin de terre, les mena dans la pinède.

Des bâtiments. Bon Dieu, j'espère que c'est enfin notre destination. Même ses pensées étaient hachées maintenant. Le sentier sinuait un peu mais il avisa des voitures et ce qui devait être... quoi ? Il faillit s'arrêter, de surprise, et de son propre chef, il lança : « Au pas gymnastique, marche ! » pour ralentir la formation.

Des mannequins ?

— Section, halte ! lança Irvin. Avant d'ajouter : Repos !

Kelly toussa deux ou trois fois, légèrement penché en avant. Il bénissait ses séances de jogging dans le parc et autour de son île qui lui avaient permis de survivre à cet exercice matinal.

— Un peu lent, fut le seul commentaire que se permit Irvin.

— Bonjour, monsieur Clark. Un des véhicules était donc vrai, nota Kelly. James Greer et Marty Young lui faisaient signe d'approcher.

— Bonjour. J'espère que vous avez bien dormi, leur dit Kelly.

— Vous étiez volontaire, John, remarqua Greer.

— Z'ont mis quatre minutes de plus, ce matin, observa Young. Enfin, pas mal pour un bleu, malgré tout.

Kelly se retourna, à moitié écœuré. Il lui fallut une bonne minute pour comprendre où il se trouvait.

— Merde !

— Voilà votre colline, indiqua Young.

— Les arbres ici sont plus hauts, nota Kelly en estimant la distance.

— La colline aussi. C'est une esquisse.

— Ce soir ? Il n'était pas difficile de deviner le sens des paroles du général.

— Vous pensez être à la hauteur ?

— Je suppose qu'on aura besoin de le savoir. Pour quand la mission est-elle prévue ?

Greer intervint :

— Vous n'avez pas besoin de la date pour l'instant.

— Quel délai de préparation aurons-nous ?

L'officier de la CIA soupesa la question avant de répondre.

— Trois jours avant le départ. Nous examinerons les paramètres de mission dans quelques heures. En attendant,

regardez comment se débrouillent ces hommes. Greer et Young regagnèrent leur voiture.

— À vos ordres, répondit Kelly dans leur dos. Les Marines étaient en train de préparer du café. Il prit une tasse et se mêla aux hommes du peloton.

— Pas mal, dit Irvin.

— Merci. J'ai toujours considéré que c'était un des trucs les plus importants à savoir dans ce métier.

— Quoi donc ?

— Comment détaler le plus loin et le plus vite possible.

Irvin rigola, puis vint le moment de la première corvée de la journée, un truc qui permit aux hommes de décompresser tout en rigolant eux aussi un bon coup. Il s'agissait de déplacer les mannequins. C'était devenu un rituel, quelle bonne femme allait avec quels gosses. Ils avaient découvert qu'on pouvait donner des poses aux modèles, et les Marines ne s'en privaient pas. Deux d'entre eux avaient apporté des habits de rechange, à chaque fois de simples bikinis qu'ils s'empressèrent, avec force mines, de passer à deux des silhouettes féminines allongées. Kelly les regarda faire avec une surprise incrédule, puis il se rendit compte qu'on avait poussé le souci du réalisme jusqu'à... peindre le corps des mannequins. *Seigneur, et on dit que les marins sont vicieux !*

*

L'USS *Ogden* était un bâtiment neuf, sorti des chantiers navals de New York en 1964. Long de cent soixante-seize mètres, il avait une silhouette assez inhabituelle. Si la moitié avant de la superstructure était à peu près normale, avec ses huit canons antiaériens, la partie arrière était plus étrange : plate sur le dessus, creuse en dessous. La plate-forme permettait l'atterrissage des hélicoptères et, juste au-dessous, il y avait un radier, sorte de bassin intérieur qu'on pouvait emplir d'eau pour manœuvrer une péniche de débarquement. Ce bâtiment et ses onze sister-ships avaient été conçus pour soutenir les opérations de débarquement, déposer à terre un bataillon de Marines dans le cadre de ces opérations d'assaut

amphibies que le Corps avait inventées dans les années 20 et perfectionnées dans les années 40. Mais la flotte de navires d'assaut amphibies du Pacifique était privée d'affectation aujourd'hui – les Marines étaient directement amenés à terre, ils arrivaient en général à bord d'appareils civils réquisitionnés qui allaient se poser sur des aéroports classiques – aussi une partie de ces bâtiments étaient-ils reconvertis pour d'autres missions. C'était le cas de l'*Ogden*.

Des grues étaient en train de charger des semi-remorques sur le pont d'envol. Dès qu'elles furent solidement arrimées, des matelots entreprirent de dresser toute une série d'antennes radio. D'autres équipements similaires étaient boulonnés en divers emplacements de la superstructure. Toute cette activité se déroulait au grand jour – il est difficile de dissimuler un bâtiment de guerre de 17 000 tonnes – et il était clair que l'*Ogden*, comme deux autres bâtiments similaires, était en cours de transformation en ELINT, une plate-forme d'acquisition de renseignements par surveillance électronique. Il quitta la base navale de San Diego juste comme le soleil commençait à se coucher, avec un escorteur mais sans le bataillon de Marines qu'il était prévu d'embarquer. Ses trente officiers et quatre cent quatre-vingt-dix hommes d'équipage s'attelèrent aussitôt à leur mission de surveillance routinière, effectuant leurs exercices d'entraînement, bref, accomplissant les tâches auxquelles on pouvait s'attendre quand on s'était engagé dans la Marine plutôt que de risquer la loterie de la conscription. Au crépuscule, le bâtiment était largement sous l'horizon et la teneur de sa nouvelle mission avait été communiquée aux diverses parties intéressées qui toutes n'étaient pas alliées du pavillon que battait le navire. Avec toutes ces remorques et la vingtaine d'antennes ressemblant à des souches d'arbres brûlés qui encombraient son pont d'envol – et pas un seul Marine à bord – , il ne constituait visiblement une menace directe pour personne. C'était évident pour quiconque aurait pu l'observer.

Douze heures plus tard, et deux cent milles au large, les quartiers-maîtres rassemblèrent une partie de l'équipage et demandèrent à des jeunes matelots passablement perplexes de déboulonner les ancrages de toutes les remorques – qui étaient

vides – sauf une, et de démonter l'ensemble des antennes qui encombraient le pont d'envol. Celles fixées à la superstructure resteraient en place. Les antennes démontées descendirent à la cale en premier, dans les vastes soutes à matériel. On y poussa ensuite les remorques vides, ce qui permit de dégager entièrement la plate-forme d'appontage.

*

À la base navale de Subic Bay, le commandant de l'USS *Newport News*, son second et son officier de tir examinèrent leurs missions pour le mois à venir. Le bâtiment était l'un des derniers authentiques croiseurs encore en service dans le monde, avec ses canons de 203 mm comme en avaient bien peu d'autres unités. Semi-automatiques, leur charge propulsive n'était pas conditionnée en sacs isolés mais sous la forme de cartouches chemisées en laiton qui différaient seulement par la taille de celles que tout chasseur de chevreuil pourrait charger dans sa carabine Winchester de calibre 7,62 mm. Disposant d'une portée de près de trente kilomètres, le *Newport News* avait une puissance de feu assez redoutable, comme un bataillon de l'armée nord-vietnamienne avait pu l'apprendre à ses dépens moins de quinze jours plus tôt. Cinquante balles par tube et par minute. Le canon central de la tourelle numéro deux avait été endommagé, de sorte que le croiseur ne pouvait plus déverser que quatre cents projectiles à la minute sur son objectif, mais cela restait l'équivalent de cent bombes de cinq cents kilos. Pour son prochain déploiement, apprit le capitaine, le croiseur devrait s'attaquer à un certain nombre de batteries antiaériennes installées sur la côte vietnamienne. Ça lui convenait parfaitement, même si la mission qu'il brûlait d'accomplir était d'entrer de nuit dans le port d'Haiphong.

*

— Ton gars a l'air de connaître son affaire – jusqu'à présent, du moins, observa le général Young, aux alentours de deux heures et quart.

— C'est beaucoup lui demander de faire une chose pareille dès la première nuit, Marty, rétorqua Dutch Maxwell.

— Enfin, merde, s'il veut jouer avec mes Marines... Young était comme ça. Ils étaient tous « ses » Marines. Il s'était envolé de Guadalcanal en compagnie de Foss, il avait couvert le régiment de Chesty Puller en Corée, et il était de ces hommes qui avaient perfectionné l'appui tactique aérien pour en faire la véritable forme d'art qu'il était devenu aujourd'hui.

Ils se trouvaient au sommet de la colline qui dominait le site récemment construit par Young. Quinze Marines étaient postés sur les pentes et leur mission était de détecter et d'éliminer Clark alors qu'il cherchait à atteindre son perchoir imaginaire. Même le général Young jugeait que le test était rude pour la première journée de Clark au sein de l'équipe, mais Jim Greer ne s'était pas privé de lui vanter les qualités de son gars et les civils avaient toujours besoin d'être remis en place. Même Dutch Maxwell était d'accord là-dessus.

— Quelle façon merdique de gagner sa vie, observa l'amiral qui avait dix-sept cents appontages à son actif.

— Celle des lions, des tigres et des ours, rétorqua Young dans un rire. Sapristi ! J'imagine pas vraiment qu'il y arrivera du premier coup. On a quelques bons éléments dans cette unité, pas vrai, Irvin ?

— Oui, mon général, approuva aussitôt le sergent-chef artilleur.

— Alors, qu'est-ce que vous pensez de Clark ? demanda ensuite Young.

— M'a l'air de connaître deux-trois trucs, admit Irvin. Plutôt en bonne forme pour un civil – et puis, j'aime bien son regard.

— Oh ?

— Vous avez noté, mon général ? Il a le regard froid. Il n'est pas né de la veille. Ils s'entretenaient à voix basse. Kelly était censé arriver ici mais ils ne voulaient pas que le son de leur conversation lui facilite la tâche, ou n'ajoute des bruits inopportuns susceptibles de masquer les murmures des bois. Mais ce soir, ce ne sera pas son jour, ajouta le sous-officier. J'ai bien prévenu mes gars de ce qui arriverait si jamais ce type franchissait les lignes du premier coup.

— Vous ne savez donc pas jouer franc-jeu, dans les Marines ? objecta Maxwell en dissimulant un sourire. Irvin lui répondit du tac au tac :

— Amiral, « franc-jeu », ça veut dire que tous mes gars rentrent chez eux vivants. Rien à cirer des autres, si vous me passez l'expression.

— Marrant, sergent, mais ça a toujours été ma définition, moi aussi. *Ce gars aurait fait un sacré major*, observa Maxwell, sans rien dire.

— Tu suis le championnat de base-ball, Marty ? Les hommes se détendirent. Impossible que Clark puisse y arriver.

— Je crois que les Orioles sont imbattables, cette année.

— Messieurs, il me semble que nous perdons notre concentration, suggéra Irvin, sur un ton diplomate.

— Absolument. Veuillez nous excuser, répondit le général Young. Les deux officiers généraux retombèrent dans le silence, regardant les aiguilles lumineuses de leurs montres progresser vers le trois de l'heure convenue pour interrompre l'exercice. Durant tout ce temps, ils n'entendirent pas une seule fois la voix, ou même la respiration d'Irvin. Cela dura une heure. Une heure assez confortable pour le général des Marines, mais l'amiral n'appréciait pas trop d'être dans les bois, avec tous ces insectes qui lui suçaient le sang, et sans doute des serpents et toutes sortes de bestioles désagréables qu'on ne rencontrait pas d'habitude dans le poste de pilotage d'un chasseur. Ils écoutèrent la brise murmurer dans les pins, entendirent le froissement d'ailes de chouettes, de chauves-souris et peut-être d'autres volatiles nocturnes, et guère autre chose. Finalement, leur montre marqua deux heures cinquante-cinq. Marty se leva et s'étira, plongeant la main dans sa poche à la recherche d'une cigarette.

— Quelqu'un aurait une clope ? Je suis à court, et je m'en fumerais bien une, murmura une voix.

— Tenez, Marine, dit le général Young, aimablement. Il tendit une cigarette vers l'ombre et battit son fidèle Zippo. Puis il sursauta, recula d'un pas. Merde !

— Personnellement, général, je crois que Pittsburgh est meilleur cette année. Les Orioles sont un tantinet faibles, côté

lanceurs. Kelly tira une bouffée, sans inspirer la fumée, puis il écrasa par terre la cigarette.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda Maxwell.

— Les lions, les tigres et les ours, sapristi ! imita Kelly. J'ai « tué » aux alentours d'une heure et demie, monsieur.

— L'enculé ! ! s'exclama Irvin. C'est moi que vous avez tué.

— Et vous avez eu la politesse de rester silencieux.

Maxwell alluma sa lampe torche. M. Clark – l'amiral avait délibérément décidé de débaptiser le garçon, même mentalement – se tenait devant eux, un couteau à lame de caoutchouc dans la main, le visage maquillé d'ombres vertes et noires, et pour la première fois depuis la bataille de Midway, il sentit son corps frissonner de peur. Le jeune visage se fendit d'un sourire tandis qu'il rengainait son « couteau ».

— Comment diable avez-vous fait ça ? insista Dutch Maxwell.

— Plutôt bien, je pense, amiral. Kelly étouffa un rire et se pencha pour saisir la gourde de Marty Young. Général, si je vous disais comment, tout le monde serait capable de faire pareil, pas vrai ?

Irvin se leva pour rejoindre le civil.

— Monsieur Clark... Monsieur, je pense que vous ferez l'affaire.

22

Titres

Grichanov était à l'ambassade. Hanoi était une ville étrange, mélange d'architecture française Second Empire, de petits bonshommes jaunes et de cratères de bombes. Voyager dans un pays en guerre était un exercice inhabituel, plus encore lorsqu'on le faisait dans une voiture tartinée de peinture camouflage. Un chasseur-bombardier américain de retour d'une mission avec une bombe non larguée ou quelques balles restant dans son canon de vingt millimètres pouvait très bien prendre sa voiture comme cible d'exercice, même s'ils semblaient ne jamais céder à la tentation. Un hasard heureux voulait que le temps soit couvert, orageux, avec une activité aérienne réduite au minimum, ce qui lui permettait de se détendre, sans pour autant goûter le déplacement. Trop de ponts étaient détruits, trop de routes cratérisées et le trajet était trois fois plus long que la normale. Avec un hélicoptère, le voyage aurait été plus rapide mais c'eût été également de la folie. Les Américains semblaient habités par cette fiction qu'une voiture ne pouvait être que la propriété d'un civil – dans un pays où un simple vélo était un symbole social ! s'étonnait toujours Grichanov. En revanche, un hélicoptère était un appareil aérien, et quand on en abattait un, il s'inscrivait à votre tableau de chasse. Maintenant qu'il était arrivé à Hanoi, il pouvait enfin s'asseoir dans un immeuble en béton où l'électricité était un confort épisodique – d'ailleurs elle était coupée en ce moment – et la climatisation, un rêve absurde. Les fenêtres ouvertes et les moustiquaires mal ajustées laissaient aux insectes la part bien plus belle qu'aux gens qui venaient travailler et transpirer ici. Bref, ça valait le voyage de se retrouver ici, à l'ambassade de son pays, où il pouvait parler sa langue natale et, durant quelques heures précieuses, cesser d'être un diplomate au rabais.

— Alors ? demanda son général.

— Ça se passe bien mais j'aurais besoin de renforts. C'est trop de boulot pour un seul homme.

— Ce n'est pas possible. Le général servit à son hôte un verre d'eau minérale. Question sels minéraux, le principal était le sel tout court. Les Russes en faisaient une énorme consommation, ici. Nikolaï Yevgueniyevitch, il y a eu de nouvelles difficultés.

— Camarade général, je sais que je ne suis que pilote de chasse et pas théoricien politique. Je sais que nos fraternels alliés socialistes sont en première ligne dans le conflit entre le marxisme-léninisme et l'Occident capitaliste réactionnaire. Je sais que cette guerre de libération nationale est un élément vital dans notre lutte pour libérer le monde de l'oppression...

— Oui, Kolya – le général eut un sourire désabusé, dispensant cet homme qui était tout sauf un théoricien politique de poursuivre ses incantations idéologiques –, nous savons que tout cela est vrai. Poursuivez, je vous en prie. J'ai un emploi du temps chargé.

Le colonel acquiesça.

— Ces petits salopards arrogants ne nous aident pas. Ils se servent de nous, ils se servent de moi, ils se servent de mes prisonniers pour nous faire chanter. Et si ça, c'est du marxisme-léninisme, alors moi, je suis un trotskiste. C'était une blague que peu d'hommes auraient pu se permettre de faire à la légère, mais le père de Grichanov était membre du Comité central et politiquement irréprochable.

— Qu'avez-vous appris, camarade colonel ? demanda le général, pour ramener la conversation en terrain plus sûr.

— Le colonel Zacharias correspond en tous points à ce qu'on nous avait dit, et même plus. Nous sommes en ce moment en train d'organiser la défense de la *Rodina* contre les Chinois. Il est chef des « bleus ».

— Quoi ? Le général haussa les sourcils. Expliquez.

— Cet homme est pilote de chasse mais c'est également un expert en contre-mesures anti-défense aérienne. Croyez-le ou non, il n'a piloté des bombardiers qu'à titre d'invité, mais il a bel et bien mis sur pied des missions du SAC et contribué à rédiger la doctrine de celui-ci concernant l'évitement et la suppression

des défenses aériennes. Alors, c'est ce qu'il est en train de faire avec moi.

— Vos notes ?

Les traits de Grichanov s'assombrirent.

— Elles sont restées au camp. Nos frères socialistes sont en train de les « étudier ». Camarade général, est-ce que vous vous rendez compte de l'importance de ces données ?

De formation, le général était tankiste, pas aviateur, mais c'était également une des plus brillantes étoiles montant au firmament de l'état-major soviétique, dépêché tout exprès ici au Viêt-Nam pour étudier ce que tramaient les Américains. C'était une des tâches essentielles dévolues aux forces armées de son pays.

— J'ose imaginer qu'elles sont de la plus haute valeur. Kolya se pencha en avant.

— D'ici deux mois, peut-être six semaines seulement, je serai en mesure de contrer les plans du SAC. De penser comme ils pensent. Je saurai non seulement quels sont leurs plans actuels mais également dupliquer leur pensée prospective. Excusez-moi, je ne cherche pas à gonfler mon importance, dit-il, sincère. Cet Américain est en train de me donner un cours théorique sur la doctrine et la philosophie de son pays. J'ai vu de mes propres yeux les estimations de renseignements que nous fournissent le KGB et le GRU. La moitié au moins sont fausses. Et ce n'est qu'un seul homme. Un autre m'a parlé de la doctrine de leurs porte-avions. Un autre, des plans de guerre de l'OTAN. Ça avance, camarade général.

— Comment vous y prenez-vous, Nikolaï Yevgueniyevitch ? Le général était nouveau à ce poste, il n'avait rencontré Grichanov qu'une seule fois jusqu'ici, même si sa réputation professionnelle était mieux qu'excellente.

Kolya se cala contre le dossier de sa chaise.

— Douceur et sympathie.

— Envers nos ennemis ? demanda sèchement le général.

— Notre mission est-elle de faire souffrir ces hommes ? D'un geste, il indiqua l'extérieur. C'est ce qu'ils font, eux, et qu'est-ce que ça leur rapporte ? Pour l'essentiel, des mensonges qui sonnent vrai. Ma section à Moscou n'a quasiment tenu aucun

compte de ce qu'ont pu nous transmettre ces macaques. On m'a dit de venir ici pour recueillir de l'information. C'est ce que je fais. Je suis prêt à endosser toutes les critiques si c'est pour obtenir des informations de cette valeur, camarade.

Le général hocha la tête.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— J'ai besoin de renforts ! C'est trop pour un seul homme. Imaginez que je me fasse tuer – que j'attrape la malaria ou une intoxication alimentaire –, qui fera mon travail ? Je ne peux pas interroger tous ces prisonniers moi-même. Surtout à présent qu'ils se mettent à parler, je passe de plus en plus de temps avec chacun d'eux, je perds de l'énergie. Je perds le fil. Mes journées n'ont pas assez d'heures.

Le général soupira.

— J'ai essayé. Ils mettent à votre disposition leurs meilleurs...

Grichanov en gronda presque de frustration.

— Leurs meilleurs *quoi ?* Leurs meilleurs barbares ? Ça détruirait tout mon travail. J'ai besoin de *Russes.* D'hommes, d'hommes *kulturnii !* Des pilotes, des officiers expérimentés. Ce ne sont pas des troufions que j'interroge. Mais de vrais guerriers professionnels. Ils nous sont précieux par ce qu'ils savent. Ils savent beaucoup de choses parce qu'ils sont intelligents et comme ils sont intelligents, ils réagissent mal aux méthodes grossières. Vous savez de qui j'aurais vraiment besoin pour m'épauler ? D'un bon psychiatre. Et j'aurais besoin d'encore une chose, ajouta-t-il, tremblant intérieurement de son audace.

— D'un psychiatre ? Ce n'est pas sérieux. Et je doute que nous parvenions à faire entrer d'autres hommes dans le camp. Moscou retarde les expéditions de missiles antiaériens pour « raisons techniques ». Nos alliés sur place recommencent à nous créer des difficultés, comme je vous l'ai dit, et les désaccords s'amplifient. Le général se cala dans son fauteuil en épongeant son front trempé de sueur. Alors c'est quoi, ce qu'il vous faut d'autre ?

— De l'espoir, camarade général. J'ai besoin d'espoir. Le colonel Nikolaï Yevgueniyevitch Grichanov rassembla tout son courage.

— Expliquez.

— Certains de ces hommes sont conscients de leur situation. Tous ont sans doute plus ou moins des soupçons. Ils sont parfaitement informés du sort qui attend les prisonniers ici et ils savent très bien que leur statut est inhabituel. Camarade général, le savoir que détiennent ces hommes est encyclopédique. L'équivalent d'années d'informations essentielles.

— Vous avez une idée derrière la tête.

— Nous ne pouvons pas les laisser mourir, dit Grichanov, tempérant immédiatement ses paroles pour atténuer l'impact de sa proposition. Pas tous. Nous devons en récupérer certains. Certains nous serviront, mais je dois avoir quelque chose à leur offrir en échange.

— Le rapatriement ?

— Après l'enfer qu'ils ont vécu ici...

— Ce sont des *ennemis*, colonel ! Ils ont tous été formés pour nous tuer, quand même ! Gardez plutôt votre compassion pour nos compatriotes ! grogna un homme qui avait combattu dans les neiges aux abords de Moscou.

Grichanov resta sur ses positions, comme le général avait pu le faire jadis.

— Ce sont des hommes pas si différents de nous, camarade général. Ils ont des connaissances qui sont utiles, si nous avons l'intelligence de les extraire. C'est aussi simple que ça. Est-ce trop demander que de les traiter avec des égards, de leur donner quelque chose en échange des moyens qui nous permettront de sauver notre pays d'une éventuelle destruction ? Car ça revenait à cela et le général le savait. Il considéra le colonel de la Défense aérienne et la première idée qu'il manifesta était la plus évidente.

— Vous voulez que je risque ma carrière en même temps que la vôtre ? Je n'ai pas un père au Comité central, moi. *J'aurais bien utilisé cet homme dans mon bataillon...*

— Votre père est un soldat, souligna Grichanov. Et un bon soldat, comme vous. C'était habilement joué, et l'un et l'autre le savaient mais ce qui importait vraiment, c'était la logique et l'intérêt de la proposition de Grichanov, un coup qui avait de

quoi ébranler les professionnels de l'espionnage du GRU et du KGB. Il n'y avait qu'une seule réaction possible pour un vrai soldat ayant un vrai sens du devoir.

Le général de brigade Youri Konstantinovitch Rokossovski sortit de son bureau une bouteille de vodka. C'était de la Starka, de l'ambrée, pas de l'incolore, la meilleure et la plus chère. Il en versa dans deux petits verres.

— Je ne peux pas vous obtenir de renforts en hommes. Et certainement pas un médecin, pas même un en uniforme, Kolya. Mais, oui, je vais faire mon possible pour vous donner un peu d'espoir.

*

Le troisième choc depuis son arrivée sous le toit de Sandy était mineur mais néanmoins troublant. Sarah avait réussi à la calmer grâce à une injection de barbituriques dosés au minimum. Les analyses sanguines étaient revenues et Doris était une véritable somme de problèmes. Deux maladies vénériennes différentes, les symptômes d'une autre infection généralisée et sans doute un début de diabète. Elle s'était déjà attaquée aux trois premiers problèmes avec une dose carabinée d'antibiotiques. Le quatrième serait traité par un régime et réévalué un peu plus tard. Pour Sarah, les signes de sévices physiques tenaient du cauchemar venu d'un autre continent et d'une autre génération, et c'étaient les séquelles mentales de cette épreuve qui restaient les plus inquiétantes, alors même que Doris Brown fermait les yeux et glissait dans le sommeil.

— Docteur, je...

— Sandy, voulez-vous me faire le plaisir de m'appeler Sarah ? Nous sommes chez vous, rappelez-vous.

L'infirmière O'Toole réussit à sourire avec embarras.

— D'accord, Sarah. Je suis inquiète.

— Moi aussi. Je suis inquiète devant son état physique. Je suis inquiète devant son état psychologique. Je suis inquiète quand je songe à ses « amis »...

— Moi, je suis inquiète pour John, rétorqua Sandy, note discordante. Doris était en de bonnes mains. Elle y veillerait.

Sarah Rosen était une praticienne douée mais elle avait tendance à s'inquiéter outre mesure, comme c'est souvent le cas des bons médecins.

Sarah sortit de la chambre. Du café les attendait en bas. Elle le sentait et se dirigea vers l'odeur. Sandy la suivait.

— Oui, moi aussi. Quel homme bizarre et intéressant.

— Je ne jette jamais mes journaux. Toutes les semaines, le même jour, je les mets en liasse pour les vieux papiers – et j'ai jeté un œil sur les derniers numéros.

Sarah versa deux tasses. Elle avait des mouvements très délicats, remarqua Sandy.

— J'ai mon idée. Dites-moi la vôtre, dit la pharmacologue.

— Il tue des gens. Cet aveu lui causait une véritable douleur physique.

— Je crois que vous avez raison. Sarah Rosen s'assit et se massa les paupières. Vous n'avez pas connu Pam. Plus jolie que Doris, plutôt svelte, sans doute à cause d'un régime inadéquat. Ce fut beaucoup plus facile de la faire décrocher. Elle n'avait pas subi de sévices aussi graves, physiquement du moins, mais les dégâts psychologiques étaient équivalents. Nous n'avons jamais su le fin mot de l'histoire. Sam dit que John, si. Mais ce n'est pas le plus important. Sarah leva les yeux et la douleur qu'y lut O'Toole était réelle et profonde. Nous l'avions sauvée, Sandy. Sauvée, et puis il s'est produit un événement et ensuite... quelque chose chez John a brusquement changé.

Sandy se détourna pour regarder par la fenêtre. Il était sept heures moins le quart du matin. Elle voyait les gens sortir en peignoir et pyjama pour prendre leur journal et ramasser leur demi-litre de lait. Les travailleurs du matin se dirigeaient vers leur voiture, un manège qui dans le quartier se prolongeait jusqu'à huit heures et demie. Elle se retourna.

— Non, rien n'a changé. Ça a toujours été là. Une chose... comment dire ? qu'il a libérée, qu'il a laissée échapper ? Comme lorsque s'ouvre la porte d'une cage. Quel genre d'homme est-il... ? D'un côté, il ressemble à Tim, mais pour le reste... non, je ne comprends vraiment pas.

— Que sait-on de sa famille ?

— Il n'en a aucune. Il a perdu père et mère, il n'a ni frère ni sœur. Il a été marié...

— Oui, ça, je suis au courant et ensuite : Pam. Sarah hocha la tête. Une telle solitude.

— Quelque chose en moi me dit qu'il est un homme bon, mais d'un autre côté... La voix de Sandy s'éteignit.

— Mon nom de jeune fille était Rabinowicz, dit Sarah en buvant une gorgée de café. Ma famille vient de Pologne. Papa est parti quand j'étais trop jeune pour me souvenir ; maman est morte quand j'avais neuf ans, d'une péritonite. J'en avais dix-huit lorsque la guerre a éclaté, poursuivit-elle. Pour sa génération « la guerre » ne pouvait signifier qu'une chose. Nous avions des tas de parents en Pologne. Je me rappelle quand je leur écrivais. Et puis, ils ont tous disparu. Comme ça. Tous – aujourd'hui encore, c'est dur de croire que ça s'est vraiment produit.

— Je suis désolée, Sarah, je ne savais pas.

— Ce n'est pas le genre de chose dont on parle volontiers. Le docteur Rosen haussa les épaules. Ces gens m'ont pris quelque chose, pourtant, et je n'y peux rien.

Ma cousine Reva et moi, nous correspondions beaucoup. Je suppose qu'ils ont réussi à la tuer, mais je n'ai jamais pu trouver qui, où et quand. À l'époque, j'étais trop jeune pour comprendre. Je suppose que j'étais intriguée, avant tout. Plus tard, je suis devenue furieuse – mais contre qui ? Je n'ai rien fait. Je n'y pouvais rien. Et il reste toujours cet espace vide que Reva occupait. J'ai toujours sa photo, en noir et blanc, une petite fille avec des nattes, douze ans, j'imagine. Elle voulait être ballerine. Sarah leva les yeux. Kelly aussi, il a cet espace vide.

— Mais la vengeance...

— Oui, la vengeance. L'expression du docteur Rosen était désolée. Je sais. Nous sommes censées le considérer comme quelqu'un de mauvais, n'est-ce pas ? Appeler la police, le dénoncer pour ce qu'il a fait.

— Je ne peux pas... je veux dire, bien sûr, oui, mais je ne peux simplement pas...

— Moi non plus, je ne pourrai jamais, Sandy. Si c'était quelqu'un de mauvais, pourquoi aurait-il amené Doris ici ? Il risquait sa vie des deux côtés.

— Mais il y a en lui quelque chose de terriblement effrayant.

— Il aurait pu la laisser simplement tomber, poursuivit Sarah sans vraiment entendre. Peut-être qu'il est de ces individus qui se croient obligés de tout régler eux-mêmes. Mais en attendant, nous avons quelqu'un à secourir.

La remarque fit se retourner Sandy, la distrayant de ses véritables pensées.

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ?

— Nous allons l'aider à se rétablir, aussi vite que possible, et ensuite, ce sera à elle de jouer. Que peut-on faire de plus ? demanda Sarah en regardant s'altérer de nouveau les traits de Sandy, reprise par son véritable dilemme.

— Mais John, dans tout ça ?

Sarah leva les yeux.

— Je ne l'ai jamais vu commettre quoi que ce soit d'illégal. Et vous ?

*

C'était une journée pour le maniement d'armes. Une dense couverture nuageuse signifiait qu'aucun satellite de reconnaissance, qu'il soit américain ou soviétique, ne pouvait voir ce qui se déroulait ici. On dressa des cibles en carton tout autour du camp, et les yeux sans vie des mannequins regardaient, depuis le portique et le bac à sable, les Marines émerger des bois, franchir la clôture simulée, et tirer à la carabine des balles d'exercice. En quelques secondes, les cibles furent déchiquetées. Deux mitrailleuses M-60 arrosèrent la porte ouverte des « baraquements », censés avoir été déjà démolis par les deux hélicos Huey Cobra – tandis que l'équipe d'extraction se précipitait dans le « bloc prison ». Là, vingt-cinq autres mannequins étaient installés dans des pièces séparées. Chacun était lesté à soixante-dix kilos environ – personne n'imaginait que les Américains de VERT-DE-GRIS arriveraient à ce poids – et chacun d'eux fut tiré dehors pendant que les

éléments chargés du soutien de l'artillerie couvraient l'opération.

Kelly se tenait à côté du capitaine Pete Albie qui, dans le cadre de cet exercice, était censé être mort. C'était le seul officier du groupe, aberration compensée par une pléthore de sous-officiers. Tandis qu'ils observaient, les mannequins furent traînés jusqu'aux fuselages simulés des hélicoptères de sauvetage. Ceux-ci étaient montés sur des semi-remorques arrivés à l'aube. Kelly arrêta son chronomètre quand le dernier homme fut monté à bord.

— Cinq secondes au-dessous du minutage nominal, capitaine. Kelly brandit son chrono. Ces petits gars sont plutôt bons.

— Excepté que nous opérons en plein jour, pas vrai, monsieur Clark ? Comme Kelly, Albie connaissait la nature de la mission. Les Marines pas encore – du moins, pas officiellement – même si depuis le temps, ils commençaient à s'en faire une assez bonne idée. Il se tourna et sourit. Bon, d'accord, ce n'est que la troisième répétition.

Les deux hommes entrèrent dans le camp. Les cibles simulées, transformées en charpie, étaient exactement deux fois plus nombreuses que l'estimation la plus pessimiste pour l'effectif de la garde de VERT-DE-GRIS. Ils se rejouèrent mentalement l'assaut, vérifiant les angles de tir. La disposition du camp présentait ses avantages et ses inconvénients. Conformément aux règles de quelque manuel anonyme du bloc de l'Est, il n'épousait pas strictement le relief du terrain. Autre avantage pratique, la meilleure voie d'accès coïncidait avec l'entrée principale. En se pliant ainsi à des règles qui privilégiaient une sécurité maximale contre une éventuelle tentative d'évasion des prisonniers, cette disposition facilitait en même temps un assaut venu de l'extérieur – mais cela, ils ne l'avaient pas vraiment prévu, n'est-ce pas ?

Kelly repassa mentalement le plan d'attaque. L'insertion déposerait le commando de Marines à une crête de distance du camp. Trente minutes de marche d'approche. Des grenades M-79 pour éliminer les gardes des miradors. Deux hélicoptères d'assaut Huey Cobra – que leur élégance meurtrière avait fait

baptiser « serpents » par les troupes, et cela lui plaisait bien – arroseraient les baraquements et fourniraient un appui-feu important. Il restait toutefois persuadé que leurs grenadiers au sol seraient capables de neutraliser les tours en cinq secondes, puis de balancer des incendiaires dans les baraquements et de brûler vifs les gardiens sous leurs mortelles fontaines de flammes blanches, quitte à se passer totalement des serpents si nécessaire. Si limitée en moyens que soit l'opération, la taille réduite de l'objectif et la qualité des effectifs engagés devraient permettre de couvrir tous les imprévus. Le mot *overkill* lui vint à l'esprit – le terme « capacité de surextermination » ne s'appliquait pas qu'aux armes nucléaires. En situation de combat, la sécurité consistait à ne pas laisser la moindre chance à l'adversaire, à être prêt à le tuer deux, trois, voire dix ou douze fois, dans le laps de temps le plus réduit possible. Le combat n'était pas censé être équitable. Pour Kelly, les choses se présentaient plutôt bien.

— Et si jamais ils ont des mines ? s'inquiéta Albie.

— Sur leur propre terrain ? rétorqua Kelly. Pas trace sur les photos. Le sol n'apparaît pas retourné. Aucun signe d'avertissement pour mettre en garde leurs hommes.

— Eux, ils sauraient où elles sont disposées, non ?

— Sur l'un des clichés, on voit même une chèvre en train de paître juste devant la clôture, vous vous souvenez ?

Albie hocha la tête, embarrassé.

— Ouais, vous avez raison. Je me souviens.

— Cessons de nous inventer des problèmes, lui suggéra Kelly. Il se tut quelques instants, conscient de n'avoir jamais été qu'un quartier-maître d'échelon E-7 dans la hiérarchie alors qu'il était en train de s'adresser à un homme qui était l'équivalent – voire le supérieur – d'un capitaine de commando de Marines d'échelon O-3. Cela aurait dû être... quoi ? Mal ? Dans ce cas, pourquoi cela prenait-il si bien et surtout, pourquoi le capitaine acceptait-il ses paroles ? Pourquoi était-il ce *M. Clark* pour cet officier habitué au combat ? Il reprit : Nous allons y arriver.

— Je pense que vous avez raison, monsieur Clark. Et comment comptez-vous ressortir ?

— Dès que les hélicos arrivent, je bats le record olympique pour redescendre la colline et rejoindre la ZA. Disons, une course de deux minutes.

— Dans le noir ?

Kelly rigola.

— Je cours particulièrement vite dans le noir, capitaine.

*

— Sais-tu combien de couteaux Ka-Bar sont en circulation ?

Au ton de la question de Douglas, le lieutenant Ryan se douta que les nouvelles étaient mauvaises.

— Non, mais je suppose que je ne vais pas tarder à l'apprendre.

— Les Surplus Sunny ont reçu une livraison de mille exemplaires de ces putains de trucs pas plus tard que le mois dernier. Les Marines doivent en avoir trop, résultat, n'importe quel boy-scout peut s'en procurer un à même pas cinq dollars. Et idem dans d'autres boutiques. Je ne me doutais pas qu'il pouvait en circuler une telle quantité.

— Moi non plus, admit Ryan. Le Ka-Bar était une arme de taille imposante. Les petits voyous avaient des couteaux plus petits, surtout des crans d'arrêt, même si les armes à feu étaient de plus en plus répandues.

Ce qu'aucun des deux hommes n'aurait voulu admettre ouvertement, c'est qu'ils étaient de nouveau dans l'impasse, malgré ce qui avait paru de prime abord une abondance d'indices dans la maison en meulière. Ryan contempla le dossier ouvert et la vingtaine de clichés du labo. Il était *presque* certain qu'une femme s'était trouvée là. La victime du meurtre – sans doute un malfrat, lui aussi, mais ce n'en était pas moins toujours officiellement une victime – avait été identifiée aussitôt grâce aux cartes que contenait son portefeuille ; toutefois l'adresse inscrite sur son permis de conduire s'était révélée celle d'un immeuble abandonné. L'individu, du nom de Richard Farmer, avait réglé toutes ses contraventions dans les délais, en liquide. Il avait déjà eu maille à partir avec la police, mais rien qui vaille une enquête approfondie. Retrouver sa famille n'avait

strictement rien donné. Sa mère – le père était décédé depuis longtemps – avait toujours cru son fils représentant de commerce. Pourtant, quelqu'un lui avait quasiment arraché le cœur avec un poignard de combat, d'un geste si rapide et décidé que la victime n'avait même pas eu le temps d'effleurer son arme. Une collection complète d'empreintes digitales de Farmer ne fit que générer une nouvelle fiche. Il n'était pas au sommier du FBI. Ni à celui de la police locale, et même si les empreintes de Farmer allaient être comparées à celles d'un large choix d'inconnus, Ryan et Douglas n'en attendaient pas grand-chose. La chambre avait fourni trois ensembles complets d'empreintes de Farmer, toutes sur les vitres, et les taches de sperme correspondaient à son groupe sanguin – O. Un autre groupe de taches avait été identifié avec le groupe A, ce qui pouvait correspondre au tueur ou au disparu qu'on suspectait (sans aucune certitude) d'être le propriétaire de la Roadrunner. Pour autant qu'ils sachent, le tueur pouvait avoir pris le temps de tirer un petit coup avec la femme supposée – à moins qu'il s'agît d'une affaire d'homosexualité, auquel cas la femme supposée pouvait fort bien n'avoir jamais existé.

Il y avait également une sélection d'empreintes partielles, celles d'une fille (toujours une supposition, compte tenu de leur taille) et celles d'un homme (une supposition encore), mais elles étaient vraiment si fragmentaires qu'il n'espérait guère de résultats. Pis encore, lorsque l'équipe du labo avait voulu procéder aux relevés sur la voiture garée en bas, le soleil torride du mois d'août avait tellement réchauffé l'habitacle que les éventuelles traces qu'on aurait pu comparer aux empreintes du propriétaire officiel du véhicule, un certain William Peter Grayson, s'étaient réduites à une collection de taches déformées par la chaleur. On appréciait modérément d'avoir à corréler des empreintes partielles lorsqu'on n'avait même pas dix points d'identification. C'était, pour le moins, considéré comme délicat.

Une vérification au nouveau fichier criminel centralisé du FBI ne donna rien sur Grayson ou Farmer. Finalement, l'équipe des stups de Mark Charon n'avait rien non plus aux noms de Farmer ou Grayson. Le problème n'était pas tant de se retrouver

à la case départ. C'était simplement que la case dix-sept ne les menait nulle part. Le travail d'enquête policière était une combinaison de banal et de remarquable mais il tenait plus du premier que du second. La science médico-légale pouvait vous indiquer bien des choses. Ils avaient réussi à obtenir les empreintes d'une marque de baskets fort répandue grâce aux traces sur le béton – des chaussures neuves, indication intéressante. Ils connaissaient également la foulée approximative du meurtrier, d'où ils avaient déduit une taille oscillant entre un mètre soixante-quinze et un mètre quatre-vingt-sept, estimation malheureusement supérieure à celle fournie par Virginia Charles – dont ils avaient toutefois décidé de ne pas tenir compte. Ils savaient que l'homme était blanc. Qu'il devait être vigoureux. Ils savaient, soit qu'il avait eu une chance insigne, soit qu'il était expert dans le maniement de toutes sortes d'armes. Ils savaient qu'il avait au moins des connaissances rudimentaires du combat à main nue – ou, soupira Ryan, que là aussi, il avait eu de la chance ; après tout, il n'y avait eu qu'un seul affrontement de ce genre, et avec un adversaire drogué bourré d'héroïne. Ils savaient qu'il se déguisait en clochard.

Tout cela ne se ramenait à pas grand-chose en définitive. Plus de la moitié de la population masculine entrait dans la gamme de taille estimée. Bien plus de la moitié des hommes de l'agglomération de Baltimore étaient blancs. Il y avait plusieurs millions d'anciens combattants du Viêt-Nam aux États-Unis, dont bon nombre issus d'unités d'élite – et le nœud du problème était que les talents de fantassin restaient des talents de fantassin, qu'il n'y avait pas besoin d'être ancien combattant pour les connaître, et que son pays pratiquait la conscription depuis plus de trente ans, réfléchit Ryan. On pouvait peut-être dénombrer trente mille individus, dans un rayon de quarante kilomètres, qui correspondaient au signalement et aux capacités de son suspect inconnu. Était-il lui-même lié au milieu de la drogue ? Était-ce un voleur ? L'homme se sentait-il, comme l'avait suggéré Farber, investi d'une espèce de mission ? Ryan comptait beaucoup sur cette dernière hypothèse mais il ne pouvait se permettre de négliger les deux autres. Ce ne serait

pas la première fois que des psychiatres et des policiers se trompaient. Un simple fait qui ne cadrait pas suffisait à mettre à bas les plus élégantes théories. Bigre. Non, se dit-il, ce gars-là devait exactement correspondre à la description donnée par Farber. Ce n'était pas un *criminel*. C'était un *tueur*, ce qui n'était pas du tout la même chose.

— Il nous manque juste le truc, dit tranquillement Douglas, en déchiffrant l'expression de son lieutenant.

— Le truc, répéta Ryan. C'était un terme de leur jargon. Le *truc* pour résoudre l'affaire pouvait être un nom, une adresse, le signalement ou le numéro d'un véhicule, un témoin qui savait quelque chose. Toujours pareil, bien que souvent différent, c'était pour l'enquêteur l'élément crucial, la pièce manquante du puzzle qui rendait l'image lisible et, pour le suspect, la brique qui, ôtée du mur, entraînait l'effondrement général de la construction. Et ce truc était là, quelque part. Ryan en était certain. C'était obligé, parce que ce tueur était habile, bien trop habile pour son propre bien. Un suspect dans son genre, qui éliminait une seule cible pouvait fort bien ne jamais se faire prendre, mais ce gars-là ne se contentait pas de tuer une seule personne, n'est-ce pas ? Motivé ni par la passion ni par le gain financier, il était engagé dans un *processus*, dont chaque phase impliquait à chaque fois des dangers complexes. C'était ce qui le perdrait. L'inspecteur en était convaincu. Si malin soit-il, ces complications continueraient à s'accumuler jusqu'à ce qu'un détail important finisse par tomber de la pile. Cela s'était même peut-être déjà produit, réfléchit Ryan, supposition correcte.

*

— Deux semaines, dit Maxwell.

— Si vite ? James Greer s'avança, les coudes posés sur les genoux. Dutch, c'est vraiment court.

— Tu crois qu'on devrait finasser ? demanda Podulski.

— Bon Dieu, Cas, j'ai dit que c'était court. Je n'ai pas dit que c'était mal. Encore deux semaines d'entraînement, puis une semaine pour le transport et le déploiement ? demanda Greer et il reçut un signe d'acquiescement. Et la météo, dans tout ça ?

— C'est le seul élément qui échappe à notre contrôle, admit Maxwell. Mais l'arme est à double tranchant. Elle entrave les manœuvres aériennes. Elle brouille également les radars et l'artillerie.

— Comment diable es-tu arrivé à tout mettre en branle aussi vite ? Greer était partagé entre l'incrédulité et l'admiration.

— On trouve toujours des moyens, James. Merde, nous sommes des amiraux, non ? Nous donnons des ordres et tu sais quoi ? Les navires réussissent à avancer.

— Donc, la fenêtre s'ouvre dans vingt et un jours ?

— Affirmatif. Cas s'envole demain pour rejoindre le *Constellation*. Nous commençons l'instruction des gars du soutien aérien. Le *Newport News* a déjà été informé de la mission – enfin, partiellement. Ils pensent que nous allons nettoyer la côte de ses batteries de triple-A. À l'heure qu'il est, notre vaisseau amiral traverse la grande mare. Ils ne sont au courant de rien, sinon qu'ils ont rendez-vous avec la TF-77.

— J'aurai pas mal d'instruction à faire, confirma Cas avec le sourire.

— Les équipages des hélicos ?

— Ils se sont entraînés à Coronado. Ils arrivent à Quantico dès ce soir. Entraînement classique, en fait. La tactique est simple et directe. Qu'est-ce qu'en dit ton bonhomme, ton « Clark » ?

— C'est mon bonhomme, maintenant ? demanda Greer. Il me dit qu'il se sent à l'aise, vu comme les choses se présentent. Ça t'a plu, toi, de te faire tuer ?

— Il t'a raconté ? Maxwell étouffa un rire. James, je savais que ce gars était un bon, connaissant ce qu'il avait fait avec le fiston, mais c'est une autre paire de manches quand on a l'occasion de le voir à l'œuvre – merde, plutôt, de *ne pas* le voir ou l'entendre. Il a cloué le bec à Marty Young et ce n'est pas un mince exploit. Et mis dans leurs petits souliers un bon paquet de Marines.

— Donne-moi un délai estimatif pour l'obtention de l'accord officiel, dit Greer. Il était redevenu sérieux. Il avait toujours considéré que l'opération avait du mérite, et la voir ainsi se développer lui avait enseigné bien des choses intéressantes sur

le fonctionnement de la CIA. Désormais, il la jugeait possible. VERT BUIS avait de bonnes chances de réussir si elle obtenait le feu vert.

— Tu es sûr que M. Ritter ne va pas nous mettre des bâtons dans les roues ?

— Je ne crois pas. Il est des nôtres, en fait.

— Pas tant que tous les éléments ne seront pas en place, nota Podulski.

— Il veut assister à une répétition, avertit Greer. Avant de demander à un gars de s'y coller, il faut qu'il ait pleine confiance dans le boulot.

— Rien à dire. On fera une répétition à balles réelles dès demain soir.

— Nous y serons, promit Greer.

*

L'équipe était dans un vieux baraquement conçu pour au moins soixante hommes, et il y avait largement de la place pour tout le monde, au point que personne n'avait eu de couchette supérieure. Kelly disposait d'une chambre individuelle à l'écart, une de celles aménagées dans le baraquement classique prévu pour les sergents d'escouade. Il avait décidé de ne pas coucher à bord de son bateau. On ne pouvait pas faire partie de l'équipe sans s'y intégrer totalement.

Ils goûtaient leur première nuit de repos depuis leur arrivée à la base et une âme charitable avait songé à livrer trois caisses de bière. Cela faisait exactement trois boîtes chacun, puisque l'un d'eux ne buvait que du Dr Pepper et que le sergent-chef artilleur Irvin veillait à ce qu'aucun de ses hommes ne dépasse la dose prescrite.

— Monsieur Clark, demanda l'un des grenadiers, à quoi rime toute cette histoire ?

Kelly estimait qu'il était injuste d'entraîner les hommes sans les mettre au courant. Ils se préparaient au danger sans savoir pourquoi, sans savoir quelle mission exigeait qu'ils risquent leur vie et leur avenir. C'était injuste mais c'était loin d'être inhabituel. Il regarda l'homme droit dans les yeux.

— Je ne peux pas vous le révéler, caporal. Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous pourrez en être particulièrement fier. Vous avez ma parole, Marine.

Le caporal qui, à vingt et un ans, était le plus jeune et le moins expérimenté du groupe, n'avait pas escompté de réponse, mais il avait fallu qu'il pose la question. Il salua la réplique de Kelly en levant sa boîte de bière.

— Je connais le refrain, intervint un autre homme, plus expérimenté.

Kelly sourit, finissant sa seconde boîte.

— Oh, j'étais bourré, l'autre soir, et j'imagine qu'on a dû me prendre pour un autre.

— Tous les marsouins bien dressés savent jongler avec une balle, observa un simple sergent, ponctuant sa remarque avec un rot.

— Tu veux que je fasse une démonstration avec les tiennes ? rétorqua Kelly, du tac au tac.

— Bien envoyé ! Le sergent lui lança une autre bière.

— Monsieur Clark ? Irvin indiqua la porte. Il faisait la même touffeur collante à l'extérieur, avec une petite brise qui agitait les pins sylvestres les claquements d'ailes des chauves-souris pourchassant des insectes, invisibles.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kelly, buvant une grande lampée.

— C'est justement ma question, monsieur Clark, sauf votre respect, dit Irvin, le ton léger. Puis son ton changea. Je vous connais.

— Oh ?

— Troisième Groupe d'opérations spéciales. C'est mon équipe qui vous servait d'appui pour MANTEAU D'HERMINE. Vous avez fait du chemin, pour un E-6, observa le sergent-chef.

— Le dites à personne, mais j'ai pris du galon avant mon départ. Quelqu'un d'autre est-il au courant ?

Irvin rigola.

— Non, je suis sûr que le capitaine Albie tirerait un nez long comme ça s'il le découvrait ; quant au général Young, il serait fichu d'avoir une attaque. Alors, on gardera ça pour nous, monsieur Clark, dit Irvin, un peu gêné aux entournures.

— Ce n'était pas mon idée... d'être ici, je veux dire. Les amiraux sont faciles à impressionner, je suppose.

— Moi pas, monsieur Clark. Vous avez failli me flanquer une crise cardiaque avec votre couteau en caoutchouc. J'ai oublié votre nom, le vrai, je veux dire, mais vous êtes le gars qu'on appelait Serpent, c'est ça ? Le gars de l'opération FLEUR EN PLASTIQUE ?

— C'est l'un des trucs les plus délicats que j'aie jamais accomplis, fit remarquer Kelly.

— On était en soutien sur ce coup-là, nous aussi. Ce putain d'hélico qui nous lâche – moteurs en rideau après trois mètres d'ascension ! – *vlan*. C'est pour ça qu'on n'y est pas arrivé. L'appareil de remplacement le plus proche venait du 1er de cavalerie. C'est pour ça qu'on a mis tout ce temps.

Kelly se tourna. Le visage d'Irvin était aussi noir que la nuit.

— Je ne savais pas.

Le sergent-chef artilleur haussa les épaules dans le noir.

— J'ai vu les photos de ce qui s'est passé. Le pilote nous a dit que vous étiez fou d'enfreindre les règles comme ça. Mais c'était de notre faute. Nous aurions dû être sur place vingt minutes après votre appel. Si nous étions arrivés à temps, peut-être qu'une ou deux de ces gamines aurait pu s'en sortir. Et dire que le truc qui a tout fait foirer, c'était un joint défectueux sur le moteur, rien qu'une sacrée putain de petite rondelle en caoutchouc qui a lâché.

Kelly grogna. C'était sur de tels événements que se jouait le destin des nations.

— Ça aurait pu être pire – elle aurait pu lâcher en altitude et là, vous auriez été vraiment dans la merde.

— Vrai. C'est quand même une putain d'excuse dérisoire pour justifier la mort d'un gosse, non ? Irvin marqua un temps, scrutant l'obscurité des bois de pin, comme le faisaient ceux de sa profession, toujours l'œil et l'oreille aux aguets. Je comprends pourquoi vous avez fait ça. Je voulais que vous le sachiez. J'aurais sans doute fait pareil. Peut-être pas aussi bien, mais sûr que j'aurais tenté le coup, merde, et j'aurais pas laissé la vie sauve à cet enculé, il n'y avait pas d'ordres qui tiennent.

— Merci, l'Artillerie, dit Kelly, retrouvant le jargon de la Navy.

— C'est Sông Tay, c'est ça ? observa Irvin quand il reprit la parole, sachant désormais qu'il aurait sa réponse.

— Quelque chose comme ça, oui. Ils ne devraient pas tarder à vous mettre au parfum.

— Il faut m'en dire plus, monsieur Clark. J'ai des Marines sous ma responsabilité.

— Le site a été très bien reconstitué, quasiment à la perfection. Eh, je suis dans le coup, moi aussi, l'oubliez pas.

— Continuez, ordonna Irvin, doucement.

— J'ai contribué à l'organisation de l'insertion. Avec des gars bien choisis, on devrait y arriver. Ce sont des garçons de valeur que vous avez là. Je n'irai pas vous raconter que ce sera une sinécure ou des conneries dans ce genre, mais ce n'est pas non plus si difficile. J'ai fait plus dur. Vous aussi. L'entraînement se déroule bien. En fait, tout cela me paraît plutôt bien se présenter.

— Vous êtes sûr que ça vaut le coup ?

La question était si lourde de sens que peu d'hommes l'auraient pleinement comprise. Irvin avait fait deux rotations sur le front et même si Kelly n'avait pas eu l'occasion de voir sa brochette de décorations, c'était manifestement un homme qui avait roulé sa bosse. À présent, Irvin se voyait contraint d'envisager la destruction possible de son corps de Marines. Des hommes mouraient pour des collines restituées aussitôt après leur prise et l'évacuation des victimes, et ils revenaient six mois après pour remettre ça. Il y avait tout simplement quelque chose chez le soldat de métier qui lui faisait haïr la répétition. Même si l'entraînement se réduisait essentiellement à cela – ils avaient « pris d'assaut » le site un nombre incalculable de fois – , la guerre réelle était censée se réduire à une bataille unique pour une position unique. C'était le seul moyen qui permettait à un homme de mesurer sa progression. Avant d'envisager un nouvel objectif, vous pouviez toujours vous retourner pour considérer votre avance et évaluer vos chances de succès à l'aune des leçons précédentes. Mais quand vous aviez vu pour la troisième fois des gars mourir pour le même bout de terrain,

alors vous saviez. Vous saviez parfaitement comment tout cela allait finir. Leur pays continuait à envoyer là-bas des hommes, à leur demander de risquer leur vie pour une terre déjà arrosée de sang américain. La vérité était qu'Irvin n'aurait jamais été volontaire pour une troisième rotation au combat. Ce n'était pas une question de manque de courage, de dévouement ou de patriotisme. C'était qu'il savait que sa vie avait trop de prix pour qu'on la risque pour rien. Ayant juré de défendre son pays, il avait le droit d'exiger quelque chose en échange – une vraie mission pour justifier qu'il se batte ; pas une abstraction, quelque chose de concret. Et pourtant, Irvin ressentait de la culpabilité, il avait l'impression d'avoir rompu son serment, d'avoir trahi la devise du Corps : *Semper fidelis,* Toujours fidèle. La culpabilité l'avait poussé à se porter volontaire pour cette ultime mission malgré ses questions et ses doutes. Comme un homme dont l'épouse bien-aimée avait couché avec un autre, Irvin ne pouvait s'empêcher d'aimer, de manifester sa sollicitude, et il était prêt à accepter la culpabilité que refusaient d'assumer ceux qui auraient été en droit de le faire.

— L'Artillerie, je ne dois pas vous le dire, mais je vais le faire quand même. L'objectif, c'est un camp de prisonniers, comme vous vous en doutiez, pas vrai ?

Irvin acquiesça.

— Ça se tient mieux. Il fallait bien.

— Ce n'est pas un camp régulier. Les gars, là-bas, ils sont tous morts, l'Artillerie. Kelly écrasa la boîte de bière.

J'ai vu les photos. On a formellement identifié un des prisonniers : un colonel d'aviation ; les ANV affirment l'avoir tué, ce qui nous porte à croire que ces hommes ne reviendront jamais au pays sauf si on arrive à les récupérer. Je n'ai pas envie de retourner là-bas, moi non plus, mec. J'ai la trouille, vu ? Oh, d'accord, je suis un bon, je suis même très bon dans ce genre de boulot. Bien entraîné, et puis j'ai peut-être le coup. Kelly haussa les épaules, ne voulant pas avouer le reste de son histoire.

— Ouais. Mais vous ne pouvez pas continuer éternellement. Irvin lui tendit une autre boîte de bière.

— Je croyais qu'on était limité à trois.

— Je suis méthodiste, je suis censé ne rien boire du tout. Irvin rigola. Des gars comme nous, monsieur Clark.

— On est quand même des sacrés fils de putes, pas vrai ? Il y a des Russes dans le camp, sans doute interrogent-ils nos hommes. Tous sont des officiers supérieurs, des gradés et nous pensons que tous sont morts officiellement. Les Russes les ont sans doute sérieusement cuisinés pour leur soutirer ce qu'ils savent, à cause de leur rang. Nous savons qu'ils sont là-bas et si nous ne faisons rien... de quoi aurons-nous l'air ? Kelly s'arrêta, il éprouvait soudain le besoin de poursuivre, de révéler ce qu'il faisait d'autre, parce qu'il avait trouvé quelqu'un vraiment capable de comprendre, et parce que le fardeau de son obsession permanente : venger Pam, pesait lourdement sur son âme.

— Merci, monsieur Clark. C'est une putain de mission, dit le sergent-chef artilleur Paul Irvin, en s'adressant aux pins et aux chauves-souris. Alors, vous serez le premier à partir et le dernier à rentrer ?

— J'ai déjà opéré tout seul.

23

Altruisme

Où suis-je ? demanda Doris Brown d'une voix presque inaudible.

— Eh bien, vous êtes chez moi, répondit Sandy. Assise dans un coin de la chambre d'amis, elle éteignit la lampe de chevet et posa le livre de poche qu'elle bouquinait depuis plusieurs heures.

— Comment suis-je arrivée ici ?

— C'est un ami qui vous a amenée. Je suis infirmière. Le docteur est en bas, il prépare le petit déjeuner. Comment vous sentez-vous ?

— Horrible. Elle ferma les yeux. Mon crâne...

— C'est normal mais je sais que c'est dur. Sandy se leva, vint vers elle, lui toucha le front. Pas de fièvre, ce qui était bon signe. Puis elle lui prit le pouls. Vigoureux, régulier, quoique toujours un peu rapide. À voir sa façon de fermer hermétiquement les paupières, Sandy supposa que la gueule de bois due aux barbituriques avait été épouvantable ; cela aussi, c'était normal. La fille sentait la sueur et le vomi. Ils avaient bien essayé de la décrasser mais la bataille avait été perdue d'avance, même si ce n'était pas très important en comparaison du reste. Jusqu'à maintenant, du moins. Doris avait la peau livide et flasque, comme si la personne à l'intérieur s'était ratatinée. Elle devait avoir perdu sept ou huit kilos depuis son arrivée et, si ce n'était pas entièrement négatif, elle était tellement faible qu'elle n'avait pas remarqué les sangles qui lui maintenaient les mains, les pieds et la taille.

— Ça fait combien de temps ?

— Presque une semaine. Sandy prit une éponge et lui essuya le visage. Vous nous avez flanqué une belle trouille. Ce qui était un euphémisme. Pas moins de sept convulsions, dont la deuxième avait presque paniqué l'infirmière et le médecin, mais

la numéro sept – modérée, celle-ci – remontait à dix-huit heures à présent et les paramètres vitaux s'étaient stabilisés. Avec un peu de chance, cette phase du rétablissement était dépassée. Sandy laissa Doris boire un peu d'eau.

— Merci, dit la jeune femme d'une toute petite voix. Où sont Billy et Rick ?

— J'ignore qui sont ces gens, répondit Sandy. C'était techniquement correct. Elle avait vu les articles dans la presse locale, en s'interdisant toujours d'y lire le moindre nom. L'infirmière O'Toole se répétait qu'en définitive, elle ne savait rien. C'était sa défense intérieure contre des sentiments si partagés que, même si elle avait pris le temps d'en faire le tri, cela n'aurait servi, elle en était sûre, qu'à accroître sa confusion. L'heure n'était pas à l'analyse. Sarah l'en avait convaincue. Pour l'heure, il fallait faire avec l'apparence des événements, pas avec leur substance. Ce sont les types qui vous ont mise dans cet état ?

Doris était nue, à l'exception des sangles et des couches pour adultes qu'on réservait pour les patients incapables de maîtriser leurs sphincters. Elle était plus facile à traiter dans ces conditions. Les horribles marques sur le torse et les seins commençaient à s'atténuer. Au lieu des affreuses ecchymoses plus ou moins discrètes variant du bleu au noir et du violet au rouge, on ne voyait plus maintenant que de vagues zones mal définies de couleur brun-jaune à mesure que son corps luttait pour la guérison. Elle était jeune, se dit Sandy, et bien que loin d'être en bonne santé, elle pouvait retrouver la forme. Suffisamment en tout cas pour espérer une guérison, intérieure comme extérieure. Déjà, les infections généralisées reculaient face aux doses massives d'antibiotiques. La fièvre était tombée et l'organisme allait pouvoir se consacrer à des tâches de réparation moins critiques.

Doris tourna la tête et rouvrit les yeux.

— Pourquoi faites-vous ça pour moi ?

La réponse était simple.

— Je suis infirmière, mademoiselle Brown. C'est mon boulot de m'occuper des malades.

— Billy et Rick, reprit-elle, se souvenant de nouveau. Pour Doris, la mémoire était une chose fragmentaire, variable, formée pour l'essentiel de souvenirs de souffrance.

— Ils ne sont pas ici, lui garantit O'Toole. Elle marqua un temps avant de poursuivre et, à sa propre surprise, elle éprouva une certaine satisfaction à dire : Et je ne crois pas qu'ils vous ennuieront à l'avenir. Sandy crut presque lire de la compréhension dans les yeux de sa patiente. Presque. Et c'était encourageant.

— Il faut que je me lève. S'il vous plaît... Elle voulut bouger et remarqua alors seulement les entraves.

— D'accord, attendez une minute. Sandy retira les sangles. Vous pensez être capable de tenir debout aujourd'hui ?

— Vais essayer, grogna-t-elle. Doris réussit à se soulever peut-être de trente degrés avant que son corps ne la trahisse. Sandy l'assit mais la jeune femme n'arrivait pas à maintenir sa tête droite. La mettre debout se révéla encore plus ardu, mais la salle de bains n'était pas si loin que ça et la satisfaction d'y arriver seule valait bien la douleur et les efforts de sa patiente. Sandy l'assit elle-même, puis lui tint la main. Elle prit le temps d'humecter un gant de toilette et de lui nettoyer le visage.

— Il y a du progrès, observa Sarah Rosen depuis la porte. Sandy se retourna et d'un sourire l'informa de l'état de sa patiente. Elles lui passèrent un peignoir avant de la ramener dans la chambre. Sandy changea d'abord les draps pendant que Sarah faisait boire une tasse de thé à la jeune femme.

— Vous avez l'air en bien meilleure forme aujourd'hui, Doris, dit la toubib en la regardant boire.

— Je me sens mal.

— C'est normal, Doris. Vous devez commencer par vous sentir mal avant d'être capable de vous sentir mieux. Hier encore, vous ne ressentiez pas grand-chose. Vous croyez pouvoir manger un peu de pain grillé ?

— J'ai tellement faim.

— Encore un bon signe, nota Sandy. Le regard au fond de ses yeux était si terrible que la toubib et l'infirmière pouvaient quasiment ressentir elles-mêmes cette atroce migraine, qu'elles ne traiteraient pourtant aujourd'hui qu'avec une vessie à glace.

Elles avaient passé la semaine à purger son organisme des drogues chimiques et ce n'était pas le moment d'en rajouter d'autres. Inclinez la tête en arrière.

Doris obéit, posant la tête contre le dossier du fauteuil rembourré que Sandy avait trouvé un jour dans une brocante. Elle ferma les yeux et ses membres étaient si faibles qu'elle resta les bras posés sur les coussins tandis que Sarah lui donnait la becquée. L'infirmière prit une brosse et entreprit de démêler les cheveux de sa patiente. Ils étaient crasseux et auraient mérité un shampooing mais les peigner serait déjà un progrès. Les malades hospitalisés accordaient une importance surprenante à leur aspect physique et, si étrange ou illogique que cette préoccupation puisse paraître, elle était bien réelle et par conséquent Sandy en savait le prix. Aussi fut-elle légèrement surprise de voir Doris frissonner une minute à peine après qu'elle eut commencé.

— Est-ce que je suis en vie ? L'inquiétude de son ton était alarmante.

— Tout à fait, répondit Sarah, souriant presque de cette exagération. Elle vérifia la tension sanguine. Douze sur sept et demi.

— Excellent ! nota Sandy. C'étaient les meilleurs chiffres de toute la semaine.

— Pam...

— Comment ça ? demanda Sarah.

Il s'écoula plusieurs secondes avant que Doris soit capable de poursuivre ; elle continuait à se demander si c'était la vie ou la mort et, dans ce dernier cas, quelle partie de l'éternité elle avait découverte.

— Les cheveux... après sa mort... brossé ses cheveux. *Mon Dieu,* pensa Sarah. Sam lui avait relaté cette partie du rapport médico-légal, tout en sirotant, morose, un whisky-soda dans leur maison de Green Spring Valley. Il n'était pas allé plus loin. Cela n'avait pas été nécessaire. La photo à la une du journal avait amplement suffi. Le Dr Rosen caressa le visage de sa patiente le plus délicatement possible.

— Doris, qui a tué Pam ? Elle estimait pouvoir poser la question sans accroître la souffrance de sa patiente. Elle se trompait.

— Rick et Billy et Burt et Henry... l'ont tuée... regarder... Elle se mit à pleurer et les sanglots hoquetants ne firent qu'accroître les ondes de douleur qui lui vrillaient le crâne. Sarah planqua sa tartine. La nausée risquait de suivre.

— Ils vous ont obligée à regarder ?

— Oui... La voix de Doris semblait venir d'outre-tombe.

— N'y pensons plus maintenant. Le corps de Sarah fut pris de ce frisson qu'elle associait à la présence de la mort tandis qu'elle caressait la joue de la jeune femme.

— Là, là ! dit Sandy avec entrain, espérant la distraire. C'est bien mieux.

— Fatiguée...

— Bien, on va vous remettre au lit, mon chou. Les deux femmes l'aidèrent à se lever. Sandy lui laissa le peignoir et lui posa sur le front une vessie à glace. Doris s'endormit presque aussitôt.

— Le petit déjeuner est prêt, indiqua Sarah. Inutile pour l'instant de lui remettre les sangles.

— Brossé ses cheveux ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Sandy en descendant l'escalier.

— Je n'ai pas lu le rapport...

— J'ai vu la photo, Sarah – ce qu'ils lui ont fait subir – Pam, c'était son nom, c'est ça ? Sandy était presque trop crevée pour se rappeler elle-même les événements.

— Oui. Et je l'ai eue aussi comme patiente, confirma le docteur Rosen. Sam disait que ce n'était pas joli à voir. Le plus bizarre, c'est que quelqu'un lui avait brossé les cheveux après sa mort, c'est ce qu'il m'a dit. Je suppose que c'est Doris qui l'a fait.

— Oh ! Sandy ouvrit le réfrigérateur et sortit le lait pour le café matinal. Je vois.

— Moi, pas, répondit la toubib, avec colère. Je n'arrive pas à imaginer comment des gens peuvent faire une chose pareille. Quelques mois encore et Doris serait morte, elle aussi. À vrai dire, il s'en est fallu de peu...

— Je suis surprise que vous ne l'ayez pas hospitalisée sous un nom d'emprunt, observa Sandy.

— Après ce qui était arrivé à Pam, prendre un tel risque... et cela aurait voulu dire...

O'Toole hocha la tête.

— Oui, ça aurait voulu dire risquer de mettre John en danger. C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Hmph ?

— Ils ont tué son amie et l'ont forcée à regarder... les sévices qu'ils lui ont fait subir... Pour eux, elle n'était qu'un simple objet... Billy et Rick, dit-elle à haute voix, sans même s'en rendre compte.

— Burt et Henry, rectifia Sarah. Je ne crois pas que les deux autres nuiront à qui que ce soit, désormais. Les regards des deux femmes se croisèrent par-dessus la table du petit déjeuner : elles partageaient des pensées identiques, même si l'une et l'autre éprouvaient comme une vague honte à la seule idée de les entretenir, et plus encore de les admettre.

— Bien.

*

— Bon, nous avons alpagué tous les clodos à l'ouest de la rue Charles, rapporta Douglas à son lieutenant. Un de nos hommes a reçu un coup de couteau – pas bien grave – mais son agresseur est à l'ombre pour une longue période de désintoxication à Jessup. On en a cuisiné un bon nombre, ajouta-t-il avec un rictus, mais on n'est toujours pas plus avancés. Il n'est pas dans le secteur, Em. Rien de neuf depuis huit jours.

Et c'était vrai. La nouvelle s'était répandue, avec une lenteur surprenante mais c'était inévitable. Les dealers étaient d'une prudence qui confinait à la paranoïa. Cela aurait pu ou non expliquer le fait que pas un n'avait perdu la vie depuis plus d'une semaine.

— Il est toujours là, Tom.

— Peut-être bien, mais il n'agit pas.

— Auquel cas, tout ce qu'il a réussi à faire, c'est descendre Farmer et Grayson, nota Ryan avec un coup d'œil à son sergent.

— Tu vas pas croire une chose pareille ?

— Non, mais me pose pas la question parce que je serais incapable de te répondre.

— Eh bien, ça nous aiderait bien si Charon pouvait nous dire quelque chose. Il s'y entend pour coincer les mecs. Tu te rappelles l'arrestation qu'il a opérée avec les gardes-côtes ?

Ryan acquiesça.

— C'était un bon coup mais il a quelque peu levé le pied ces derniers temps.

— Nous aussi, Em, nous aussi, remarqua le sergent Douglas. La seule chose que nous sachions vraiment sur ce type, c'est qu'il est vigoureux, qu'il chausse des baskets neuves, et qu'il est blanc. Nous ignorons son âge, son poids, sa taille, son mobile, le genre de voiture qu'il conduit.

— Le mobile. Nous savons qu'un truc l'a mis en rogne. Nous savons qu'il sait tuer. Nous savons qu'il est assez impitoyable pour liquider des gens rien que pour couvrir ses actes... et qu'il est patient. Ryan se cala dans son fauteuil. Assez patient pour se prendre un congé ?

Tom Douglas avait une idée plus dérangeante.

— Assez malin pour changer de tactique.

C'était une idée troublante. Ryan la soupesa. Et s'il avait vu leur rafle ? S'il avait décidé qu'on ne pouvait pas toujours continuer pareil, qu'il fallait passer à autre chose ? S'il avait réussi à tirer des informations de William Grayson et que ces informations l'aient porté dans une autre direction – voire conduit en dehors de la ville ? Et s'ils ne devaient jamais savoir, ne jamais élucider ces crimes ? Une telle hypothèse serait une insulte professionnelle pour Ryan qui détestait laisser les affaires en suspens, mais il devait l'envisager. Malgré des douzaines d'interrogatoires sur le terrain, ils n'avaient pas réussi à trouver un seul témoin, hormis Virginia Charles, et elle avait été traumatisée au point que ses informations étaient à peine croyables – et contredisaient le seul indice matériel dont ils disposaient. Le suspect devait être plus grand qu'elle ne l'avait dit, plus jeune et, sans aucun doute, plus solide qu'un

arrière de la National Football League. Ce n'était pas un poivrot mais il avait délibérément choisi ce déguisement de clochard. Ces gens-là, on oubliait tout simplement de les voir. Comment décrit-on un chien errant ?

— L'Homme invisible, commenta Ryan, placide ; il avait enfin trouvé un nom à l'affaire. Il reprit : Il aurait dû tuer Mme Charles. Tu sais ce qu'on tient là ?

Douglas renifla.

— Un gars que j'aimerais pas rencontrer seul.

*

— Trois groupes pour rayer Moscou de la carte ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ? rétorqua Zacharias. C'est la direction politique de l'État, non ? C'est un important centre de communication, et même si vous évacuez le Politburo, il restera encore la majeure partie des centres de décision politique et de commandement militaire...

— Nous avons les moyens d'évacuer tous nos dirigeants importants, objecta Grichanov, par orgueil national autant que professionnel.

— Bien sûr. Grichanov vit qu'il rigolait presque. Quelque part, il se sentait insulté mais, réflexion faite, il n'était pas mécontent de voir le colonel américain se sentir enfin si détendu. Kolya, nous avons le même genre d'installation, nous aussi. Nous avons aménagé un abri vraiment classe quelque part en Virginie occidentale pour le Congrès et toutes les huiles. Le 1er escadron d'hélicoptères est basé à Andrews et sa mission est d'évacuer fissa tout ce beau monde, mais tu sais quoi ? Ces putains d'hélicos sont pas foutus de faire la rotation jusqu'à l'abri sans devoir ravitailler au retour. Personne n'y a pensé quand ils ont choisi le site parce que c'était en fait une décision politique. Et tu sais quoi, en plus ? Nous n'avons jamais testé le dispositif d'évacuation. Vous avez testé le vôtre ?

Grichanov était assis près de Zacharias, par terre, le dos calé contre le mur de béton sale. Nikolaï Yevgueniyevitch baissa les yeux et se contenta de hocher la tête ; l'Américain lui en apprenait tous les jours.

— Tu vois ? Tu vois pourquoi je dis que nous ne nous ferons jamais la guerre ? Nous sommes *pareils !* Non, Robin, nous ne l'avons jamais testé, nous n'avons jamais essayé d'évacuer Moscou depuis l'époque où j'étais un gamin dans la neige. Notre grand abri est à Jigouli. C'est un énorme caillou – pas une montagne, plutôt comme une grosse... bulle ? Je ne sais pas le nom, un immense cylindre de pierre venu du centre de la terre.

— Un monolithe ? Comme Stone Mountain en Géorgie ?

Grichanov acquiesça. Il n'y avait pas de risque à révéler des secrets à cet homme, n'est-ce pas ?

— Les géologues disent qu'elle est immensément résistante et nous l'avons creusée dès la fin des années cinquante. Je suis allé là-bas deux fois. J'ai contribué à superviser la construction des bureaux de la défense aérienne. Nous comptons – c'est la vérité, Robin –, nous comptons y emmener nos responsables *en train*.

— Qu'importe. On est au courant. Si l'on sait où se trouve l'objectif, on pourra toujours l'éliminer, il suffit d'y mettre le nombre de bombes. L'Américain avait déjà cent grammes de vodka dans le sang. Et les Chinois sont sans doute au courant, eux aussi. Mais ils attaqueront quand même d'abord Moscou, surtout s'il s'agit d'une attaque surprise.

— Trois groupes ?

— C'est ainsi que je procéderais. Les pieds de Robin étaient posés de part et d'autre d'une carte de navigation aérienne du sud-est de l'Union soviétique. Trois vecteurs, partis de trois bases, formés de trois appareils chacun, deux pour transporter les bombes, le troisième pour le brouillage de protection. Le brouilleur prend la tête. On fait arriver les trois groupes de front, disons, espacés comme ça. Il traça sur la carte des itinéraires possibles. On entame la descente de pénétration ici, ce qui les amène pile dans ces vallées, et lorsqu'ils déboucheront au-dessus de la plaine...

— De la steppe, rectifia Kolya.

— Ils auront déjà franchi la première ligne de défense, d'accord ? Ils volent en rase-mottes, disons aux alentours de trois cents pieds. Peut-être qu'ils n'auront même pas à recourir

au brouillage. Tiens, imagine même qu'il y ait un groupe spécial. Des types vraiment entraînés.

— Que veux-tu dire, Robin ?

— Vous avez bien des vols de nuit qui se posent à Moscou, des vols civils réguliers, je veux dire ?

— Bien sûr.

— Eh bien, imagine que tu prennes, disons, un Badger, tu lui laisses ses feux de position, d'accord, peut-être même qu'on a poussé le vice jusqu'à installer, tout le long du fuselage, des petites veilleuses qu'on peut allumer et éteindre à la demande – tu vois, comme des hublots ? Et hop : coucou, les mecs, j'suis un avion de ligne.

— T'es sérieux ?

— C'est une hypothèse qu'on a envisagée. On a encore une escadrille équipée ainsi, elle doit être basée à... Pease, je crois. C'était leur boulot... celui des B-47 basés en Angleterre. Imagine qu'on ait décidé que vos petits gars risquaient de nous intercepter, grâce à l'espionnage ou je ne sais quoi, vu ? Faut bien tout prévoir. Eh bien, c'était un de nos plans ! On l'avait baptisé JUMPSHOT. Il est sans doute enterré dans les archives, à l'heure qu'il est, c'était encore une des idées tordues de LeMay. Moscou, Leningrad, Kiev – et Jigouli. Trois zincs pour chaque objectif, avec deux bombes chacun. Et hop, on décapitait toute votre structure de commandement politique et militaire. Coucou, les mecs, j'suis un avion de ligne !

Ça pourrait marcher, songea Grichanov avec un frisson de terreur. En choisissant bien son heure et la période de l'année... le bombardier arrive en se conformant à l'horaire et à la route d'un vol régulier. Même en période de crise, l'illusion de normalité serait comme une pierre de touche alors que les gens traqueraient le détail inhabituel. Peut-être qu'une escadrille de défense aérienne enverrait un avion, un jeune pilote qui se tape l'alerte de nuit pendant que ses aînés expérimentés roupillent. Il s'approcherait jusqu'à un millier de mètres peut-être, mais la nuit... la nuit, l'esprit voit ce que lui dicte le cerveau. Des lumières sur le fuselage, eh bien, mais évidemment, c'est un avion de ligne. Quel bombardier volerait tous feux allumés ? C'était un plan opérationnel que le KGB n'avait jamais envisagé.

Combien d'autres cadeaux dans ce genre allait encore lui servir Zacharias ?

— Quoi qu'il en soit, si j'étais le Chinetoque moyen, c'est une option que j'étudierais. S'ils n'ont pas trop d'imagination et préfèrent attaquer bille en tête, sur ce terrain, ouais, ils peuvent y arriver. Sans doute l'un des groupes servira de diversion. Ils ont un véritable objectif, eux aussi, mais à l'écart de Moscou. Ils volent à haute altitude, en suivant un vecteur entièrement différent. Arrivés à peu près à cette hauteur – sa main balaya la carte – ils opèrent un changement de cap radical et touchent un objectif quelconque, à toi de voir ce qu'il y a d'important, ce n'est pas le choix qui manque. Il y a de bonnes chances que vos chasseurs se lancent à leurs trousses, pas vrai ?

— *Da*. Ils s'imagineraient que les bombardiers sont en train de se détourner vers un objectif secondaire.

— Les deux autres groupes décrivent une boucle et arrivent d'une autre direction, en rase-mottes. L'un d'eux va passer, fatalement. On l'a rejoué des millions de fois, Kolya. On connaît vos radars, on connaît vos bases, on connaît vos avions, on connaît vos méthodes d'entraînement. Vous êtes pas si difficiles à battre. Et les Chinois, ils ont étudié avec vous, pas vrai ? Vous les avez instruits. Ils connaissent votre doctrine, tout ça.

Il parlait en toute franchise. Sans la moindre dissimulation. Et c'était un homme qui avait pénétré les défenses aériennes nord-vietnamiennes plus de quatre-vingts fois. Quatre-vingts.

— Alors, comment est-ce que je peux me...

— Défendre contre ça ? Robin haussa les épaules et se pencha pour examiner à nouveau la carte. J'aurais besoin de cartes meilleures, mais pour commencer, il faut examiner les passes une par une. Rappelle-toi qu'un bombardier n'est pas un chasseur. Il n'est pas d'une manœuvrabilité terrible, surtout à basse altitude. Le mieux que puisse faire son pilote, en gros, c'est de l'empêcher de s'écraser, pas vrai ? Je ne sais pas pour toi, mais moi ça me rend nerveux. Notre pilote va donc sélectionner une vallée assez large pour manœuvrer. Surtout de nuit. Vous, vous mettez vos chasseurs là. Vous placez vos radars au sol, là. Pas besoin de gros machins sophistiqués. Suffit d'un

truc pour sonner l'alarme. Puis vous comptez l'intercepter lorsqu'il débouchera de la vallée.

— Reculer nos défenses ? je ne peux pas faire une chose pareille !

— On met ses défenses là où elles peuvent marcher, Kolya, pas pour le plaisir de suivre un pointillé sur un bout de papier. Ou t'apprécies à ce point la cuisine chinoise ? Ça a toujours été une faiblesse avec vous, les Russes. Du reste, ça raccourcit vos lignes, mine de rien. Vous faites une économie d'argent et d'investissement. Étape suivante, tu te souviens de l'autre gars, il sait lui aussi comment pensent les pilotes – tous les combats aériens se ressemblent, pas vrai ? Peut-être qu'il y a un autre groupe chargé de détourner les vôtres avec des leurres, vu ? On a des escadrilles équipées de leurres radar qu'on compte bien utiliser. C'est un truc sur lequel vous devez compter. Vous savez contrôler vos gars. Ils restent cantonnés dans leur secteur, à moins que vous ayez vraiment une bonne raison de les déplacer...

Le colonel Grichanov avait étudié son métier durant plus de vingt ans, il avait étudié les documents de la Luftwaffe, et non seulement ceux ayant trait à l'interrogatoire des prisonniers mais aussi les études confidentielles sur l'installation de la Ligne Kammhuber. C'était incroyable, presque au point de le pousser à boire, lui aussi. Mais pas tout à fait, quand même. Ce n'était pas un document d'instruction en cours d'élaboration, ce n'était pas une communication savante destinée à l'Académie Vorochilov. C'était un livre documenté, hautement confidentiel, mais ce n'était jamais qu'un livre : *Origine et évolution de la doctrine des bombardiers.* Avec le contenu d'un tel bouquin, il pouvait lorgner sur les étoiles de maréchal, tout cela grâce à son ami américain.

*

— Restons bien en retrait, dit Marty Young. Ils tirent à balles réelles.

— Pas d'objection, dit Dutch. J'ai l'habitude de voir les choses péter à deux cents mètres derrière moi.

— Et avec quatre cents nœuds de delta-V, crut bon d'ajouter Greer, évoquant la vitesse de survol d'un zinc.

— C'est beaucoup moins risqué comme ça, James, souligna Maxwell.

Ils se tenaient à l'abri d'un merlon, terme militaire officiel pour baptiser une levée de terre, à deux cents mètres du camp. Cela rendait l'observation difficile, mais deux des cinq hommes avaient des yeux d'aviateur et ils savaient où regarder.

— Depuis combien de temps avancent-ils ?

— Une heure environ. Ça ne devrait plus tarder, répondit Young dans un souffle.

— Je n'entends rien du tout, murmura l'amiral Maxwell.

Le site était assez difficile à distinguer. Les bâtiments étaient juste reconnaissables à leurs formes rectilignes, que la nature abhorre pour une raison quelconque. Un surcroît de concentration révélait les rectangles sombres des fenêtres. Les tours de guet, érigées seulement d'aujourd'hui, étaient tout aussi difficiles à repérer.

— On a quelques trucs en réserve, nota Marty Young. Tout le monde a reçu des suppléments de vitamine A. Ça fera toujours quelques pour-cent d'amélioration de la vision nocturne. Faut jouer toutes les cartes possibles, pas vrai ?

Tout ce qu'ils entendaient, c'était le vent murmurant au sommet des arbres. Il y avait quelque chose de surréaliste à se trouver ainsi dans les bois. Maxwell et Young étaient plutôt habitués au ronronnement d'un moteur d'avion, à la pâle lueur du tableau de bord que leurs yeux scrutaient machinalement entre deux manœuvres pour échapper à un appareil hostile, et à la douce sensation de flottement que vous procure le vol dans le ciel nocturne. Se retrouver enraciné au sol leur donnait l'impression d'un mouvement qui n'existait pas, alors qu'ils attendaient d'assister à un événement totalement inédit pour eux.

— Là !

— Pas bon signe si vous l'avez vu bouger, observa Maxwell.

— Monsieur, VERT-DE-GRIS n'a pas un parking rempli de voitures blanches, fit remarquer la voix. L'ombre fugitive s'était

découpée devant celles-ci et, de toute façon, seul Kelly l'avait aperçue.

— Je suppose que vous avez raison, monsieur Clark. La radio posée sur le talus n'avait transmis jusqu'ici que des crépitements de parasites. Cela changea, avec quatre traits en Morse. Auxquels répondirent, à intervalles successifs, un, puis deux, puis trois et enfin quatre points.

— Les équipes sont en place, murmura Kelly. Protégez vos oreilles. Le chef des grenadiers tire la première salve dès qu'il sera prêt et ce sera le signal de départ.

— Merde, ricana Greer. Il le regretta bientôt.

La première chose qu'ils entendirent fut le grondement lointain de rotors d'hélicoptère bipales. Destiné à faire se tourner les têtes, et même si tous les hommes cachés derrière le talus connaissaient le plan dans ses moindres détails, cela marcha quand même, ce qui plut infiniment à Kelly. Une bonne partie du plan était de sa conception, après tout. Toutes les têtes se tournèrent, sauf la sienne.

Kelly crut avoir entrevu le reflet vert de la peinture au tritium du viseur d'un lance-grenades M-79, mais cela aurait aussi bien pu être tout bêtement le clignotement d'un ver luisant. Il vit l'éclair atténué d'un tir et, moins d'une seconde plus tard, l'éclair blanc-rouge-noir aveuglant d'une grenade à fragmentation s'écrasant sur le plancher de l'une des tours. Le claquement sec fit sursauter les hommes à ses côtés, mais Kelly n'y prêta pas attention. Le mirador sur lequel étaient censés se trouver hommes et fusils-mitrailleurs se désintégra. L'écho de la déflagration ne s'était pas encore dispersé dans le théâtre de la pinède que les trois autres tours étaient détruites de façon similaire. Cinq secondes plus tard, les hélicoptères arrivaient en rasant la cime des arbres, moins de quinze mètres séparaient leurs rotors, tandis que leurs mitrailleuses déchiquetaient les baraquements, tels deux longs rayons de néon fouaillant les murs. Les grenadiers étaient déjà en train de balancer des grenades au phosphore par les fenêtres et, en un instant, tout semblant de vision nocturne avait été aboli.

— Seigneur ! Les murs qui confinaient les fontaines de phosphore incandescent à l'intérieur du bâtiment rendaient le

spectacle encore plus effroyable, tandis que les pistolets-mitrailleurs concentraient leur tir sur les issues.

— Ouais, dit Kelly, à voix haute pour se faire entendre. Tous ceux qui se trouvent à l'intérieur sont réduits à l'état de grillades. Et les petits malins qui tenteront de s'échapper tomberont sous le feu des pistolets-mitrailleurs. Bien joué.

Le premier élément de la force d'assaut des Marines continuait de déverser un torrent de feu dans les baraquements des dortoirs et de l'administration tandis que l'équipe de récupération fonçait vers le bloc de la prison. C'était au tour des hélicos de sauvetage d'intervenir, derrière les AH-1 Huey Cobra, pour se poser bruyamment tout près de l'entrée principale. La section de tir se dispersa, une moitié se déployant autour des hélicos tandis que l'autre continuait d'arroser les bâtiments. L'un des hélicoptères d'assaut s'était mis à cercler autour du camp, tel un chien de berger inquiet à l'affût des loups.

Les premiers Marines réapparurent, se relayant pour traîner dehors les simulacres de prisonniers. Kelly, nota Irvin, était à la porte pour faire le décompte. On entendait des cris maintenant, des hommes appelant des noms et des matricules, mais ils étaient presque entièrement couverts par le rugissement des gros Sikorsky. Les derniers Marines à embarquer furent ceux des équipes de soutien feu, et puis les hélicoptères de sauvetage firent gronder leurs moteurs et s'élevèrent dans l'obscurité.

— C'était rapide, dit Ritter dans un souffle tandis que le bruit diminuait. Peu après, deux voitures de pompiers apparurent pour éteindre les incendies déclenchés par les divers engins explosifs.

— Quinze secondes en dessous de l'horaire prévu, dit Kelly en levant son chronomètre.

— Et si jamais quelque chose cloche, monsieur Clark ? demanda Ritter.

Un sourire cruel illumina les traits de Kelly.

— Mais c'est ce qui s'est passé, monsieur. Quatre des hommes du commando se sont fait « tuer » pendant l'assaut. Je suppose également qu'il y aura une ou deux jambes brisées...

— Attendez voir, vous voulez dire qu'il y a un risque que...

— Puis-je m'expliquer, monsieur ? D'après les photos, il n'y aucune raison de croire qu'il y ait qui que ce soit entre la ZA et l'objectif. Ces collines ne sont pas cultivées, d'accord ? Pour l'exercice de ce soir, j'ai éliminé quatre hommes au hasard. Disons qu'il s'agit de jambes cassées. Les gars ont dû être transportés jusqu'à l'objectif puis se faire évacuer ensuite, au cas où vous n'auriez pas remarqué. Il faut des renforts à tous les stades. Monsieur, j'escompte bien que la mission se déroulera sans encombres mais j'y ai un peu mis la pagaïe ce soir, histoire de vérifier. Ritter hocha la tête, impressionné.

— Je m'attendais à un déroulement conforme au plan pour une telle répétition.

— En situation de combat, les choses se passent mal, monsieur. J'en ai tenu compte. Chacun des hommes a été entraîné pour exercer au moins une autre fonction en remplacement. Kelly se frotta le nez. Lui aussi avait été nerveux. Ce que vous venez de voir était une simulation réussie malgré des complications plus importantes que prévu. Cette mission va marcher, monsieur.

— Monsieur Clark, vous m'avez convaincu. L'officier supérieur de la CIA se tourna vers les autres. Qu'en est-il de la logistique médicale, ce genre de truc ?

— Dès que l'*Ogden* rejoint la Task Force 77, nous transférons à bord le personnel médical, expliqua Maxwell. À l'heure qu'il est, Cas est déjà parti pour instruire le personnel. Le CTF-77 est un de mes hommes, il jouera le jeu. L'*Ogden* est un assez gros bâtiment. Nous aurons tout ce qu'il faut à bord, le personnel médical, des gars du renseignement pour le débriefing, tout le tremblement. Il évacuera les hommes directement vers Subic Bay. De là, on les transfère ASAP à la base de Clark. Entre le moment du décollage des hélicos et leur arrivée en Californie, disons... quatre jours et demi.

— D'accord, cette partie-là de la mission m'a l'air impeccable. Mais le reste ?

Maxwell se chargea de la réponse :

— L'ensemble des appareils embarqués sur le *Constellation* sera là en soutien. L'*Enterprise* se trouvera un peu plus au nord, pour couvrir la zone d'Haiphong. Cela devrait attirer l'attention

de leur réseau de défense aérienne et de leur haut commandement. Le *Newport News* doit patrouiller tout le long de la côte pour éliminer tous les sites de triple-A au cours des prochaines semaines. Il faudra procéder de manière aléatoire, et ce secteur sera le cinquième à être touché. Le bâtiment restera posté à dix milles au large pour pilonner les objectifs. La ceinture de batteries de DCA est à portée de ses canons. Entre le croiseur et l'aéronavale, nous devons être en mesure d'ouvrir un corridor permettant aux hélicos d'entrer et de sortir. En gros, nous allons tout faire pour qu'ils ne remarquent pas cette mission avant qu'elle ne soit quasiment achevée.

Ritter hocha la tête. Il avait déjà épluché le plan, et avait simplement voulu entendre Maxwell l'expliquer – plus exactement, entendre comment il s'exprimait. L'amiral était calme et confiant, plus que Ritter ne l'avait escompté.

— C'est quand même très risqué, dit-il après quelques secondes.

— Tout à fait, confirma Marty Young.

— Quel est le risque pour notre pays si les hommes détenus dans ce camp révèlent tout ce qu'ils savent ? demanda Maxwell.

Kelly aurait préféré se retirer de cette partie de la discussion. L'évaluation du danger pour son pays dépassait sa compétence. Sa réalité se limitait à l'échelon de la petite unité – voire à l'échelon encore inférieur, ces derniers temps – et même si la santé et le bien-être de son pays commençaient dès cette cellule élémentaire, les implications de plus grande envergure exigeaient une mise en perspective qu'il ne possédait pas. Mais faute d'un prétexte élégant pour se retirer du débat, il resta donc, écouta et en profita pour apprendre.

— Vous voulez une réponse honnête ? demanda Ritter. Je vais vous la donner : aucun.

Maxwell l'accepta avec un calme surprenant qui dissimulait son indignation.

— Fils, vous voulez m'expliquer ça ?

— Amiral, c'est une question de perspective. Les Russes veulent en apprendre le plus possible sur nous et nous voulons en apprendre le plus possible sur eux. Bien. Donc ce Zacharias peut leur révéler les Plans de guerre du SAC, et nos autres

spécialistes détenus pourront leur raconter d'autres trucs. En conséquence... Nous modifions nos plans. C'est l'aspect stratégique qui vous tracasse, pas vrai ? Primo, ces plans sont modifiés chaque mois. Secundo, croyez-vous franchement que nous les appliquerons ?

— On pourrait bien avoir à le faire un jour.

Ritter tira de sa poche une cigarette.

— Amiral, est-ce que vous voulez vraiment qu'on applique ces plans ?

Maxwell se raidit un peu.

— Monsieur Ritter, j'ai survolé Nagasaki avec mon F6F juste après la fin de la guerre. J'ai pu constater les dégâts que peuvent faire ces engins, et encore ce n'était qu'une petite bombe. Il n'y avait rien à rajouter.

Ritter hocha simplement la tête.

— Eh bien, ils éprouvent la même chose. Qu'est-ce que vous dites de ça, amiral ? Ils ne sont pas fous, eux non plus. Ils ont même encore plus peur de nous que nous d'eux. Ce qu'ils vont apprendre de ces prisonniers pourrait même leur flanquer la trouille au point de les dégriser. C'est comme ça que ça marche, croyez-le ou non.

— Alors, pourquoi soutenez-vous... d'abord, est-ce que vous nous soutenez ?

— Évidemment que oui. *Quelle question stupide*, sous-entendait son ton, ce qui mit en rogne Marty Young.

— Mais pourquoi, alors ? insista Maxwell.

— Ce sont nos hommes. Nous les avons envoyés. Nous devons les ramener. N'est-ce pas une raison suffisante ? Mais ne venez pas me parler d'intérêts vitaux pour la sécurité nationale. Vous pouvez vendre ce bobard au personnel de la Maison Blanche, voire au Capitole, pas à moi. Soit vous gardez confiance en vos hommes, soit vous la leur retirez, poursuivit l'officier de renseignements qui avait risqué sa carrière pour sauver un étranger qu'il ne portait pourtant pas spécialement dans son cœur. Si vous commencez à prendre cette habitude, alors vous n'êtes pas digne de sauver ou de protéger, et les gens cessent de vous aider, et c'est là que les ennuis vous attendent pour de bon.

— Je ne suis pas sûr de vous approuver, monsieur Ritter, intervint le général Young.

— Une opération comme celle-ci aura pour seul effet de sauver nos gars. Cela suscitera le respect des Russes. Cela leur montrera que nous sommes sérieux. Cela facilitera mon boulot, qui est de diriger mes agents derrière le Rideau de fer. Cela veut dire que j'aurai la possibilité de recruter plus d'hommes et de recueillir plus d'information. De cette manière, je pourrai obtenir des informations qui vous intéressent, d'accord ? Et ce petit jeu se poursuivra jusqu'au jour où nous en aurons trouvé un autre. Il n'avait pas besoin d'un autre emploi du temps. Ritter se retourna vers Greer. Quand voulez-vous que j'aille informer la Maison Blanche ?

— Je vous le ferai savoir. Bon, c'est important... est-ce que vous nous appuyez ?

— Oui, monsieur, répondit le Texan. Pour des raisons que les autres ne comprenaient pas, et dont ils doutaient, mais qu'ils devaient bien accepter.

*

— Bon, qu'est-ce que t'as encore à râler ?

— Écoute, Eddie, dit Tony, avec patience. Notre ami a un petit problème. Quelqu'un a descendu deux de ses gars.

— Qui ça ? demanda Morello. Il n'était pas spécialement de bonne humeur. Il venait d'apprendre, une fois encore, qu'il n'était toujours pas un candidat valable pour être admis de plein droit dans la famille. Après tout ce qu'il avait fait. Morello se sentait trahi. Incroyablement, Tony prenait le parti d'un nègre au lieu de laisser parler le sang – ils étaient cousins éloignés, après tout –, et maintenant, ce salaud se radinait pour lui demander de l'aide, évidemment.

— On n'en sait rien. Ses contacts, mes contacts, on n'a rien trouvé.

— Voyez-vous ça, n'est-ce pas dommage ? Eddie rappela son emploi du temps personnel. Le Tony, il est venu me voir, moi, t'as pas oublié ? Par l'entremise d'Angelo et peut-être qu'Angelo avait essayé de nous doubler, et on a réglé la question, tu te

souviens ? Tu ne voudrais pas me refaire ce coup-là, alors qu'est-ce qui se passe, à présent ? Je dois fermer boutique et lui, il prend la place – allons, allons, c'est quoi, ça, Tony, t'irais me soutenir ce mec-là ?

— On se calme, Eddie.

— Comment ça se fait que t'as pas pris mon parti ? insista Morello.

— Je peux rien y faire, Eddie. Je suis désolé, mais je peux rien y faire.

Piaggi n'avait pas escompté que la conversation se passe bien, mais il n'avait pas envisagé non plus qu'elle tourne aussi mal, et surtout aussi vite. D'accord, Eddie était déçu. D'accord, il avait espéré être admis. Mais ce bougre de connard gagnait bien sa vie dans le réseau, alors qu'est-ce qu'il préférait ? Faire partie de la famille ou bien faire sa pelote ? Henry arrivait à comprendre ça. Pourquoi Eddie en était-il incapable ? Puis Eddie remit ça.

— Je t'offre une affaire en or. Là-dessus, tu as comme un léger problème et faut que tu t'en prennes à qui ? À ma pomme ! Mais tu me dois tout, Tony ! Les implications de cette dernière remarque étaient parfaitement claires pour Piaggi. C'était tout simple du point de vue d'Eddie. La position de Tony dans l'organisation prenait de l'importance. Avec le risque potentiel – et bien réel – de voir Henry devenir un fournisseur principal, Tony aurait plus qu'une position importante : il aurait de l'influence. Il faudrait qu'il continue à manifester respect et obéissance à ses supérieurs, mais la structure hiérarchique de l'organisation était d'une souplesse admirable et les méthodes en double aveugle d'Henry signifiaient que quiconque était son contact avec l'organisation bénéficiait d'une véritable assurance. L'assurance de sa position au sein de celle-ci était un trésor rare. L'erreur de Piaggi avait été de ne pas mener le raisonnement jusqu'à son terme. Au lieu de cela, il regardait vers l'intérieur plutôt que vers l'extérieur. Tout ce qu'il voyait, c'est qu'Eddie pouvait le remplacer, devenir l'intermédiaire, et se retrouver dès lors intégré dans l'organisation, ajoutant le statut social à un niveau de vie confortable. Tout ce qu'avait à faire Piaggi, c'était de mourir, obligé, au bon moment. Henry était un homme

d'affaires. Il prendrait les dispositions qui convenaient. Piaggi le savait. Et Eddie aussi.

— Tu ne vois pas ce qu'il est en train de goupiller ? Il se sert de toi, mec. Le plus curieux c'était que, alors que Morello commençait à comprendre que Tucker était en train de les manipuler tous les deux, Piaggi, l'objet même de cette manipulation, ne l'avait toujours pas compris. Résultat, l'observation judicieuse d'Eddie tombait singulièrement à contretemps.

— J'y ai réfléchi, mentit Piaggi. Qu'est-ce qu'il nous mijote ? Un contact avec Philadelphie, avec New York ?

— Peut-être. Peut-être qu'il s'en croit capable. Ces types se prennent incroyablement la grosse tête, mec.

— On réglera ça plus tard, mais je le sens pas faire un truc pareil. Ce que je veux savoir, c'est qui s'amuse à descendre ses gars. Aucun tuyau sur un type qui viendrait de l'extérieur ? *Mets-le sur l'affaire,* songea Piaggi. *Force-le à s'impliquer.* Les yeux de Tony contemplaient de l'autre côté de la table un homme trop en colère pour noter ce que pensait son vis-à-vis et encore moins s'en soucier.

— Rien de rien.

— Sors tes antennes, intima Tony, et c'était un ordre. Morello devrait le suivre, il devrait ouvrir l'œil.

— Et s'il opérait de l'intérieur de l'organisation, disons pour régler des problèmes de fiabilité ? Tu crois qu'il obéit à quelqu'un ?

— Non. Mais je ne crois pas non plus qu'il éliminerait ses propres gars. Tony se leva et lança un dernier ordre. Ouvre l'œil.

— D'accord, renifla Eddie, resté seul à sa table.

24

Saluts

— Ça s'est très bien passé les gars, annonça le capitaine Albie pour conclure sa critique de l'exercice. Il y avait eu plusieurs déficiences mineures dans la marche d'approche mais rien de sérieux, et même avec son œil aiguisé, il n'avait relevé aucun problème notable dans la phase d'assaut de la simulation. Les tirs avaient même été d'une précision quasiment diabolique et ses hommes avaient une telle confiance réciproque qu'ils étaient désormais capables de courir à quelques pas seulement de rideaux de feu pour rejoindre leur position. Au fond de la salle, les équipages de Cobra retraçaient leurs propres performances. Les pilotes et les mitrailleurs étaient traités avec grand respect par les hommes dont ils assuraient le soutien, tout comme les équipages de l'aéronavale à bord des hélicos de sauvetage. L'antipathie traditionnelle, c'est eux-c'est nous, si fréquente entre unités disparates, était ramenée au niveau de la blague amicale, tant ces hommes s'étaient entraînés et impliqués dans l'opération. L'antipathie était sur le point de disparaître entièrement.

— Messieurs, conclut Albie, vous allez bientôt apprendre le fin mot de ce petit pique-nique dans les bois...

— Gaaa-rde à vous ! lança Irvin.

Le vice-amiral Winslow Holland Maxwell gagna le centre de la pièce, accompagné du général de division Martin Young. Les deux officiers généraux avaient revêtu leur grand uniforme d'apparat. La tenue blanche de Maxwell resplendissait littéralement sous les lumières incandescentes du bâtiment et l'étoffe kaki de l'uniforme de Marines de Young était tellement amidonnée qu'on aurait cru du contre-plaqué. Un lieutenant de Marines amena un tableau de présentation qui traînait presque par terre. Il le plaça sur un chevalet tandis que Maxwell prenait place derrière le pupitre. De son poste à l'angle de l'estrade, le

sergent-chef d'artillerie Irvin contempla les visages juvéniles de l'auditoire, et il se rappela qu'il devait feindre la surprise en entendant l'annonce.

— Asseyez-vous, Marines, commença Maxwell, aimablement, et il attendit avant de poursuivre. Avant tout, je veux vous dire personnellement combien je suis fier d'être associé avec vous. Nous avons observé attentivement votre préparation. Vous êtes venus ici sans rien savoir de votre mission et jamais je n'ai vu des hommes travailler aussi dur que vous. Voici enfin la raison de tous vos efforts. Le lieutenant retourna la couverture du tableau de présentation, dévoilant une photographia aérienne.

— Messieurs, cette mission est baptisée VERT BUIS. Votre objectif est de récupérer vingt hommes, des compatriotes qui se trouvent actuellement aux mains de l'ennemi.

John Kelly se tenait à côté d'Irvin et, lui aussi, il observait les visages plutôt que l'amiral. La plupart de ces hommes étaient plus jeunes que lui, mais pas de beaucoup. Leurs yeux étaient rivés sur les photos de reconnaissance – une danseuse exotique n'aurait pas attiré une telle attention, entièrement focalisée sur les agrandissements des clichés de l'avion robot Chasseur de bisons. Au début, tous ces visages restèrent impassibles. On aurait dit des statues de jeunes éphèbes élégants, respirant à peine, assis, figés, à l'écoute de l'amiral.

— L'homme que vous voyez ici est le colonel Robin Zacharias de l'US Air Force, poursuivit Maxwell, en se servant d'un long réglet de bois. Vous pouvez constater ce que lui a fait subir le Vietnamien pour avoir simplement contemplé l'engin qui a pris la photo. La règle se dirigea vers le gardien du camp sur le point de frapper dans le dos l'Américain. Rien que pour avoir levé les yeux.

Tous les regards sans exception se braquèrent sur la scène, constata Kelly. C'était une sorte de colère calme, décidée, qu'ils manifestaient là, une colère parfaitement disciplinée, mais parfaitement meurtrière.

Kelly réfléchit, retenant un sourire que lui seul aurait compris. Et il en était de même pour les jeunes Marines dans la salle. L'heure n'était pas au sourire. Chacun des hommes

présents dans cette pièce était conscient des dangers. Chacun d'eux avait survécu au minimum à treize mois d'opérations de combat. Chacun d'eux avait vu des amis mourir dans des conditions plus terribles et plus spectaculaires que le plus noir des cauchemars. Mais il n'y avait pas que la peur dans la vie. Peut-être était-ce une quête. Un sens du devoir que bien peu auraient su exprimer mais que tous ressentaient. Une vision du monde que ces hommes partageaient sans réellement la voir. Chacun des hommes dans cette pièce avait contemplé la mort dans toute son épouvantable majesté, et su que toute vie doit finir. Mais tous savaient que la vie, ce n'était pas seulement éviter la mort. La vie devait avoir un but, et l'un de ces buts était de servir les autres. Même si aucun de ces hommes n'aurait sacrifié sa vie de gaieté de cœur, tous étaient prêts à en courir le risque et à s'en remettre à Dieu, à la chance ou au destin en sachant que chacun de leurs compagnons ferait de même. Les hommes sur ces clichés étaient inconnus des Marines, mais c'étaient des camarades – plus que des amis – à qui on devait fidélité. Et donc, ils risqueraient leur vie pour eux.

— Je n'ai pas besoin de vous souligner les dangers de la mission, conclut l'amiral. Le fait est que vous connaissez ces dangers mieux que moi, mais ces gens sont des Américains, et ils sont en droit d'escompter qu'on vienne les chercher.

— Bigrement affirmatif, *sir !* lança une voix dans la salle, surprenant le reste des hommes.

Maxwell faillit être décontenancé. *Alors c'est bien vrai. C'est vraiment important. Malgré les erreurs et tout le reste, on reste quand même ce qu'on est.*

— Merci, Dutch, dit Marty Young en gagnant à son tour le centre de l'estrade. Bien, Marines, vous êtes à présent au courant. Vous vous êtes portés volontaires pour venir ici. Vous allez devoir à nouveau être volontaires pour le déploiement. Certains parmi vous ont une famille, une petite amie. Nous ne vous forcerons pas à partir. Certains parmi vous peuvent avoir envie de se raviser, poursuivit-il, scrutant les visages et constatant l'insulte qu'il avait provoquée, délibérément. Vous avez la journée pour y réfléchir. Rompez.

Les Marines se levèrent, dans un concert de raclements de chaises sur le sol carrelé, et quand tous furent debout au garde-à-vous, ils s'écrièrent comme un seul homme :

— RECONNAISSANCE !

C'était manifeste pour quiconque contemplait ces visages. Ils ne pouvaient pas plus refuser cette mission que renier leur virilité. On voyait des sourires désormais. La plupart des Marines échangeaient des remarques avec leurs amis, et ce n'était pas la soif de gloire qu'ils lisaient dans les yeux de leurs camarades. C'était de la résolution et peut-être le même regard qu'ils verraient dans les yeux des hommes dont ils allaient sauver la vie. *Nous sommes des Américains et nous sommes ici pour vous ramener à la maison.*

— Eh bien, monsieur Clark, votre amiral nous a fait un bien beau discours. Je regrette qu'on ne l'ait pas enregistré.

— Vous êtes assez grand pour ne pas être dupe, l'Artillerie. Ça va pas être du gâteau.

Irvin eut un sourire étonnamment enjoué.

— Ouais, je sais. Mais si vous croyez que c'est un piège, pourquoi diantre y allez-vous tout seul ?

— Quelqu'un me l'a demandé. Kelly secoua la tête, puis alla rejoindre l'amiral. Il avait lui aussi une requête à lui formuler.

*

Elle réussit à descendre l'escalier, en s'agrippant à la rampe, attirée par l'odeur du café et le bruit des conversations. Sa migraine était encore là, mais pas aussi violente ce matin.

Un sourire fendit le visage de Sandy.

— Eh bien ! Bonjour !

— Salut ! fit Doris, encore pâle et faible, mais elle lui rendit son sourire, alors qu'elle passait la porte, en se tenant au chambranle. J'ai vraiment faim.

— J'espère que vous aimez les œufs. Sandy lui avança une chaise et alla chercher un verre de jus d'orange.

— Je boufferais les coquilles, répondit Doris, manifestant son premier signe d'humour.

— Vous pouvez déjà commencer avec ceux-là, et ne vous inquiétez pas pour les coquilles, lui dit Sarah Rosen en versant dans une assiette le contenu d'une poêle à frire, prélude à un premier petit déjeuner normal.

Elle avait passé le cap. Les mouvements de Doris étaient d'une lenteur douloureuse, sa coordination était encore celle d'un petit enfant, mais les progrès depuis seulement vingt-quatre heures étaient miraculeux. La prise de sang de la veille révélait des signes encore plus favorables. Les doses massives d'antibiotiques avaient enrayé les infections et les dernières traces d'intoxication aux barbituriques avaient presque entièrement disparu – ne restaient que celles dues aux doses palliatives prescrites par Sarah et qu'elle lui avait injectées mais qui ne seraient pas répétées. Le signe le plus encourageant, toutefois, était sa façon de manger. Si maladroits que soient ses gestes, elle déplia sa serviette et la posa sur son peignoir en éponge. Elle ne se jeta pas sur la nourriture. Au contraire, elle consomma son premier vrai petit déjeuner depuis des mois avec autant de dignité que le permettaient son état physique et son appétit. Doris était en train de redevenir une personne humaine.

Mais elles ne savaient toujours rien d'elle en dehors de son nom : Doris Brown. Sandy se servit une tasse de café et s'assit à table.

— D'où venez-vous ? demanda-t-elle sur le ton le plus dégagé possible.

— Pittsburgh. Un endroit aussi lointain pour son hôte que la face cachée de la lune.

— De la famille ?

— Juste mon père. M'man est morte en 65, cancer du sein, répondit lentement Doris, avant de tâter machinalement l'intérieur de son peignoir. Pour la première fois depuis une éternité, ses seins ne gardaient pas le douloureux souvenir des attentions de Billy. Sandy remarqua le geste et en devina la signification.

— Personne d'autre ? demanda l'infirmière, d'une voix égale.

— Mon frère... au Viêt-Nam.

— Je suis désolée, Doris.

— Pas grave...

— Je m'appelle Sandy, vous vous rappelez ?

— Et moi, c'est Sarah, ajouta le Dr Rosen en échangeant l'assiette vide contre une pleine.

— Merci, Sarah. Ce sourire était bien timide mais Doris Brown réagissait désormais au monde environnant, un fait d'une importance insoupçonnée pour le simple observateur. *De petits pas*, se dit Sarah. *Pas besoin qu'ils soient grands. Il suffit que tous aillent dans la bonne direction.* Le médecin et l'infirmière échangèrent un regard.

Il n'y avait rien de comparable. C'était trop dur à expliquer à quiconque ne l'avait pas vu et vécu. Sandy et elle avaient plongé dans la tombe pour arracher cette fille à l'étreinte avide de la terre. Trois mois de plus, avait estimé Sarah, voire moins, et son corps aurait été affaibli au point que la plus infime influence extérieure aurait pu mettre fin à ses jours en l'affaire de quelques heures. Mais plus maintenant. Maintenant, cette fille allait vivre et toubib et infirmière n'avaient pas besoin de mots pour partager le sentiment que Dieu lui-même avait dû connaître lorsqu'il avait soufflé la vie dans le corps d'Adam. Elles avaient vaincu la Mort, rendant ce que Dieu seul pouvait accorder. C'était pour cette raison que l'une et l'autre avaient choisi leur profession commune, et des moments comme celui-ci aidaient à ravaler la rage, le chagrin et les regrets pour tous les patients qu'elles n'avaient pu sauver.

— Ne mangez pas trop vite, Doris. Quand on arrête de manger pendant un certain temps, la taille de l'estomac diminue quelque peu, lui expliqua Sarah, retrouvant le ton du docteur en médecine. Il était inutile de la mettre en garde contre les douleurs et les problèmes gastro-intestinaux qui n'allaient pas manquer de survenir. Rien ne pourrait les empêcher et réussir à l'alimenter l'emportait sur toute autre considération.

— D'accord. Je me sens un peu gavée.

— Alors, détendez-vous un peu. Parlez-moi de votre père.

— J'ai fugué, répondit Doris, du tac au tac. Juste après... David... le télégramme... et puis papa avait des problèmes, et il me les mettait sur le dos...

*

Raymond Brown était contremaître à l'atelier du Four à oxygène numéro trois de l'aciérie Jones & Laughlin, et c'était tout ce qui lui restait, aujourd'hui. Sa maison était sise Dunleavy Street, à mi-hauteur d'une des collines les plus escarpées de sa ville natale, une de ces innombrables maisons ouvrières en bois bâties au début du siècle, avec un appentis en planches qu'il devait repeindre tous les deux ou trois ans, selon la sévérité de la bise hivernale qui balayait la vallée de la Monongahela. Il travaillait dans l'équipe de nuit, parce que sa maison était encore plus vide la nuit. Ne plus jamais entendre la présence de sa femme, ne plus jamais avoir à conduire son fils au club de football junior, ou jouer au catch avec lui dans le sanctuaire pentu de son jardin, ne plus jamais avoir à se faire du souci pour les fréquentations de sa fille les samedis soir...

Il avait essayé, il avait fait tout ce qu'un homme peut faire, alors qu'il était trop tard, comme bien souvent. Simplement, ç'avait été trop pour lui. Sa femme, découvrant une grosseur alors qu'elle était encore une jolie jeune femme dans sa trente-septième année, sa meilleure et sa plus proche amie. Il l'avait soutenue de son mieux, après l'opération, et puis il y avait eu une autre grosseur, une autre intervention, le traitement médical, et l'irrémédiable déclin, mais il avait toujours été fort pour deux, jusqu'au bout. Cela aurait été un fardeau écrasant pour n'importe quel homme, mais un autre l'avait suivi. Son fils unique, David, envoyé au Viêt-Nam et tué deux semaines plus tard dans quelque vallée anonyme. Le soutien de ses camarades de travail, leur présence aux funérailles de Davey l'avaient empêché de fuir dans l'alcool, et il s'était raccroché désespérément à ce qui lui restait, mais il s'était raccroché trop fort. Doris avait eu elle aussi sa part de chagrin à supporter, une chose que Raymond n'avait pas su comprendre ou évaluer à sa juste valeur, et lorsqu'elle était rentrée à la maison un peu tard, les habits en désordre, les paroles méchantes et cruelles qu'il lui avait dites ! Il se les rappelait mot pour mot, se rappelait le son creux qu'avait fait la porte d'entrée en claquant.

Ce n'était que le lendemain qu'il avait recouvré ses esprits et pris le volant, en larmes, pour aller au commissariat, s'abaissant devant des hommes dont il n'avait jamais vraiment admis la compréhension et la sympathie, tant il désirait désespérément retrouver sa petite fille, implorer d'elle le pardon qu'il ne pourrait jamais s'accorder tout seul. Mais Doris avait disparu. La police avait fait ce qu'elle avait pu, et ce n'était pas grand-chose. Alors, il avait passé les deux années suivantes à noyer son chagrin dans la boisson, jusqu'à ce que deux camarades de travail se décident à le prendre à part et lui parlent comme des amis. Son prêtre était désormais un hôte régulier dans la maison solitaire. Il se désintoxiquait – Raymond Brown buvait encore, mais sans excès désormais, et il s'efforçait de réduire sa consommation à zéro. Il devait, en homme, faire face à sa solitude de cette manière, il devait l'assumer de son mieux. Il savait que la dignité solitaire était de piètre valeur. C'était une coquille creuse à laquelle se raccrocher, mais c'était tout ce qu'il avait. La prière l'aidait aussi, un peu, et grâce à la répétition des mots, il trouvait souvent le sommeil, même si c'était sans les rêves de la famille qui avait naguère partagé la maison avec lui. Il se tournait et se retournait dans son lit, trempé de sueur à cause de la chaleur, quand le téléphone sonna.

— Allô ?

— Allô, c'est bien Raymond Brown ?

— Ouais, qui est à l'appareil ? demanda-t-il, les yeux fermés.

— Je m'appelle Sarah Rosen. Je suis médecin à Baltimore. Je travaille à l'hôpital Johns Hopkins.

— Oui ? Le ton de la voix le força à ouvrir les yeux. Il fixa le plafond, le carré vide et blanc, reflet parfait du vide de son existence. Et il éprouva une crainte soudaine. Pourquoi une toubib de Baltimore l'appellerait-elle ? Son esprit tournoyait déjà vers une crainte parfaitement définie quand la voix enchaîna très vite.

— J'ai ici quelqu'un qui voudrait vous parler, monsieur Brown.

— Hein ? Puis il entendit des bruits étouffés qui auraient pu être des parasites sur la ligne mais qui n'en étaient pas.

— Je ne peux pas.

— Vous n'avez rien à perdre, mon petit, dit Sarah en lui tendant le téléphone. C'est votre père. Faites-lui confiance.

Doris prit le combiné, le tenant à deux mains tout près de son visage, et sa voix n'était qu'un murmure.

— Papa ?

*

Venu de centaines de kilomètres, le mot chuchoté résonna avec la limpidité d'un carillon d'église. Il dut respirer trois fois avant de répondre et sa réponse ne fut qu'un sanglot :

— Dor ?

— Oui... Papa, je suis désolée.

— Tu vas bien, mon bébé ?

— Oui, papa, je vais bien. Et aussi incongrue que soit la déclaration, elle n'était pas mensongère.

— Où es-tu ?

— Attends une minute. Puis la voix changea.

— Monsieur Brown, c'est encore le docteur Rosen.

— Elle est là-bas ?

— Oui, monsieur Brown, tout à fait. Elle est en traitement chez nous depuis une semaine. Elle est souffrante, mais elle va se rétablir. Est-ce que vous comprenez ? Elle va se rétablir.

Sa main se crispa sur sa poitrine. Le cœur de Brown était comme un poing d'acier et sa respiration sortait comme un souffle rauque qui aurait pu induire en erreur un médecin.

— Elle va bien ? demanda-t-il, angoissé.

— Elle va se rétablir, lui garantit Sarah. Cela ne fait aucun doute, monsieur Brown. Croyez-moi, je vous en conjure, d'accord ?

— Oh, Dieu soit loué ! Où, où êtes-vous ?

— Monsieur Brown, vous ne pouvez pas encore lui rendre visite. Nous vous l'amènerons dès qu'elle sera entièrement rétablie. J'hésitais à vous appeler avant qu'on puisse vous réunir, mais... mais on ne pouvait pas non plus ne pas vous prévenir. J'espère que vous comprenez.

*

Sarah dut attendre deux minutes avant de pouvoir entendre à nouveau quelque chose de compréhensible mais les bruits que transmettait la ligne lui touchèrent le cœur. En plongeant ainsi dans une tombe, c'étaient deux vies qu'elles avaient réussi à en extraire.

— Elle va vraiment bien ?

— Elle a traversé une période difficile, monsieur Brown, mais je vous promets qu'elle se rétablira entièrement. Je suis un bon médecin, d'accord ? Je ne vous dirais pas ça si ce n'était pas la vérité.

— Je vous en prie, je vous en prie, laissez-moi lui reparler, s'il vous plaît !

Sarah rendit le téléphone et bientôt, il y eut quatre personnes en larmes. L'infirmière et la toubib étaient les plus chanceuses, tombant dans les bras l'une de l'autre pour savourer leur victoire contre les cruautés du monde.

*

Bob Ritter gara sa voiture sur West Executive Drive, l'ancienne rue, aujourd'hui fermée à la circulation, séparant la Maison Blanche de l'immeuble des Services administratifs de la Présidence. Il se dirigea vers ce dernier, qui était peut-être le bâtiment le plus laid de toute la capitale – pas un mince exploit – et qui abritait, naguère, la majeure partie de l'exécutif du gouvernement, les Affaires étrangères, la Guerre et la Marine. Il abritait également la salle des Traités indiens, aménagée dans le but d'en mettre plein la vue à des visiteurs primitifs grâce à la splendeur des pâtisseries architecturales victoriennes et la majesté du gouvernement qui avait édifié ce tipi géant. Le bruit de ses pas résonnait sur le marbre des vastes corridors tandis qu'il cherchait le bon bureau. Il le trouva au premier, Roger MacKenzie, Assistant spécial du Président pour les Affaires de sécurité nationale. « Spécial », en l'occurrence, signifiait, perversement, un fonctionnaire de rang subalterne. Le *conseiller* à la Sécurité nationale jouissait d'un bureau d'angle dans l'aile ouest de la Maison Blanche. Ceux qui lui

rendaient compte avaient des bureaux ailleurs, et même si l'éloignement du Siège du pouvoir définissait l'influence, il ne définissait pas l'arrogance de la position. MacKenzie devait avoir son équipe personnelle afin de mieux se convaincre de sa propre importance, réelle ou illusoire. L'homme n'était pas vraiment mauvais et il était même plutôt brillant, estimait Ritter, mais MacKenzie n'en était pas moins jaloux de sa position et, dans une autre époque, il aurait été l'éminence qui conseillait le chancelier qui conseillait le Roi. Sauf qu'aujourd'hui l'éminence devait avoir un secrétaire exécutif.

— Salut, Bob. Quoi de neuf, à Langley ? demanda MacKenzie devant l'ensemble de son secrétariat, histoire de bien leur faire savoir qu'il rencontrait un jeune loup de la CIA, et qu'il était par conséquent un personnage suffisamment important pour que des hôtes de cette envergure se déplacent pour lui rendre visite.

— Le train-train habituel. Ritter lui rendit son sourire. *Finissons-en au plus vite.*

— Des problèmes de circulation ? s'enquit-il, glissant ainsi à Ritter qu'il était presque, quoique pas tout à fait, en retard à son rendez-vous.

— Il y avait un petit problème sur la GW. D'un signe de tête, Ritter indiqua le bureau particulier de MacKenzie. Son hôte acquiesça.

— Wally, nous aurons besoin de quelqu'un pour prendre des notes.

— J'arrive, monsieur. Son secrétaire particulier se leva de son bureau en prenant un bloc-sténo.

— Bob Ritter, je vous présente Wally Hicks. Je ne crois pas que vous vous soyez déjà rencontrés.

— Comment allez-vous, monsieur ? Hicks tendit la main. Ritter la saisit. Encore un de ces petits fonctionnaires gouvernementaux avides de réussite. Accent de la Nouvelle-Angleterre, bien de sa personne, poli, ce qui était bien le moins qu'on puisse attendre de tels individus. Une minute plus tard, ils étaient installés dans le bureau de MacKenzie, portes intérieure et extérieure hermétiquement fermées dans leur chambranle en acier moulé qui donnait à l'immeuble du Secrétariat du gouvernement l'intégrité structurelle d'un

bâtiment de guerre. Hicks s'empressa de servir du café à tout le monde, tel un page de quelque cour médiévale, car il en allait ainsi dans la démocratie la plus puissante de la planète.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ici, Bob ? demanda MacKenzie, installé derrière son bureau. Hicks ouvrit son bloc-sténo et entreprit d'y coucher chaque mot de l'entretien.

— Roger, une occasion assez unique vient de se présenter là-bas au Viêt-Nam. Dans le bureau, les yeux s'agrandirent et les oreilles se dressèrent.

— Et qui serait... ?

— Nous avons identifié un camp de prisonniers bien particulier au sud-ouest d'Haiphong, commença Ritter, et il lui exposa rapidement ce qu'ils savaient et ce qu'ils soupçonnaient.

MacKenzie l'écouta attentivement. Si imbu de lui-même soit-il, le banquier à la réussite récente avait été aviateur lui aussi. Il avait piloté des B-24 durant la Seconde Guerre mondiale, y compris lors de la mission spectaculaire quoique ratée au-dessus de Ploesti. Un patriote avec ses défauts, se dit Ritter. Il tâcherait de tirer parti de ce premier trait et d'ignorer les autres.

— Voyons voir votre imagerie, dit-il au bout de quelques minutes, recourant au terme de métier plutôt qu'au banal « photos » des rampants.

Ritter sortit de sa serviette le classeur, qu'il posa sur le bureau. MacKenzie l'ouvrit et sortit d'un tiroir une loupe.

— Nous savons qui est ce gars ?

— Il y a un meilleur cliché derrière, crut bon d'indiquer Ritter.

MacKenzie compara le portrait de famille officiel avec la photo prise au-dessus du camp, puis avec son agrandissement.

— Très spectaculaire. La ressemblance n'est pas absolue, mais pas loin. Qui est-ce ?

— Le colonel Robin Zacharias. Air Force. Il a passé un certain temps à la BA d'Offutt, affecté aux plans de guerre du SAC. Il sait tout, Roger.

MacKenzie leva les yeux et siffla, ce qui, estimait-il, était la réaction attendue de lui en de telles circonstances.

— Et ce type-là n'est pas un Viêt...

— C'est un colonel d'aviation soviétique, identité inconnue, mais il n'est pas difficile de deviner ce qu'il fait là-bas. Mais voilà le point vraiment crucial. Ritter lui tendit une photocopie du télégramme annonçant le décès de Zacharias.

— Bigre.

— Ouais, brutalement, tout s'éclaire, pas vrai ?

— Ce genre de truc pourrait ruiner les pourparlers de paix, observa MacKenzie, pensant tout haut.

Walter Hicks ne pouvait rien dire. Ce n'était pas à lui de parler en de telles circonstances. Il était comme un accessoire nécessaire – un magnétophone animé – et la seule raison de sa présence ici était de permettre à son chef d'avoir un enregistrement de la conversation. *Ruiner les pourparlers de paix,* griffonna-t-il, en prenant le temps de souligner la phrase et, même si personne ne le remarqua, ses doigts blanchirent en se crispant autour du stylo.

— Roger, les hommes qui, pensons-nous, se trouvent dans ce camp en savent beaucoup, assez pour sérieusement compromettre notre sécurité nationale. Je dis bien *sérieusement,* insista Ritter d'une voix calme. Zacharias connaît nos plans de guerre nucléaire, il a contribué à la rédaction du SIOP. C'est une affaire extrêmement sérieuse. Par la seule mention du sigle SIOP, de ce nom impie de « Single Integrated Operations Plan », le Plan opérationnel intégré unique, Ritter avait délibérément fait monter les enchères de la conversation. L'officier supérieur de la CIA s'étonnait lui-même de l'habileté avec laquelle il avait énoncé ce mensonge. Les salauds de la Maison Blanche pouvaient avoir des difficultés à envisager l'idée de faire évader des hommes parce que c'étaient simplement des hommes. Ils avaient en revanche leurs sujets brûlants, et les plans de guerre nucléaire étaient le saint des saints dans ce temple du pouvoir gouvernemental comme dans bien d'autres.

— Je suis tout ouïe, Bob.

— Monsieur Hicks, s'il vous plaît ? demanda Ritter en tournant la tête.

— Oui, monsieur ?

— Pouvez-vous nous excuser, je vous prie ?

Le jeune secrétaire regarda son patron ; son visage neutre implorait MacKenzie de le laisser rester dans la pièce, mais il n'en était pas question.

— Wally, je pense que nous allons poursuivre en session exécutive, expliqua l'assistant spécial du Président, qui atténua l'impact du congédiement avec un sourire amical – et un signe de la main vers la porte.

— Bien, monsieur. Hicks se leva et se dirigea vers la porte qu'il referma sans bruit.

Et merde, pesta le secrétaire en retournant s'asseoir à son bureau. Comment pouvait-il conseiller son patron s'il n'entendait pas la suite de l'entretien ? Robert Ritter, songea Hicks. Le gars qui avait pratiquement fait capoter des négociations épineuses à un moment particulièrement délicat en violant les ordres et en faisant sortir un putain d'espion de Budapest. Les informations qu'il avait transmises avaient effectivement quelque peu modifié la position des États-Unis dans les négociations, avec pour conséquence immédiate de retarder de trois mois la signature du traité. Les Américains avaient en effet décidé d'extorquer encore un avantage des Soviétiques, qui avaient été assez raisonnables pour concéder les points sur lesquels on était déjà tombé d'accord. Ce fait avait sauvé la carrière de Ritter – et l'avait sans doute conforté dans l'idée bêtement romantique que les individus étaient plus importants que la paix du monde, quand la paix était bien la seule chose qui importait.

Et Ritter s'y entendait pour mener en bateau Roger, pas vrai ? Toutes ces histoires de plans de guerre étaient du pur bobard. Roger avait les murs de son bureau tapissés de photos du bon vieux temps quand, aux commandes de son zinc, il partait survoler l'enfer et faisait comme s'il remportait personnellement la guerre contre Hitler ; encore une putain de guerre qu'une diplomatie bien comprise aurait pu empêcher si seulement les gens s'étaient polarisés sur les vrais problèmes, comme Peter et lui espéraient un jour y parvenir. Il ne s'agissait pas ici de plans de guerre, de SIOP ou autres conneries de militaires que les occupants de cette section de l'administration de la Maison Blanche se jouaient à longueur de journée. Il

s'agissait de la vie des hommes, pour l'amour du ciel. Des hommes en uniforme. Ces cons de militaires, ces crétins à grosses épaulettes et tout petits cerveaux qui ne savaient rien faire de mieux que tuer, comme si ça pouvait améliorer le monde. Et d'ailleurs, pestait Hicks, ils avaient pris leurs risques, pas vrai ? S'ils voulaient larguer des bombes sur un peuple paisible et amical comme le peuple vietnamien, eh bien, ils auraient dû prévoir que ces gens pouvaient ne pas franchement apprécier. Plus important encore, s'ils étaient assez cons pour risquer leur vie, c'est qu'ils acceptaient implicitement la possibilité de la perdre, et alors qu'est-ce que des Wally Hicks en avaient à foutre du sort de ces mecs si la chance tournait ? Ils devaient apprécier l'action. En tout cas, ça attirait sans aucun doute ces bonnes femmes persuadées que les grosses queues allaient de pair avec les petites cervelles, celles qui appréciaient les « vrais hommes » qui rasaient le sol avec leurs phalanges comme des singes bien dressés.

Cela pourrait ruiner les pourparlers de paix. Même MacKenzie le croyait.

Tous ces petits gars de sa génération, morts. Et voilà qu'ils s'apprêtaient à courir le risque de ne pas mettre fin à la guerre à cause de *quinze* ou *vingt tueurs* professionnels qui aimaient sans doute ce qu'ils faisaient. Ça ne tenait simplement pas debout. *Et s'ils déclaraient la guerre et que personne n'y allait ?* était l'un des aphorismes préférés de sa génération, même s'il savait que c'était un rêve. Parce que les types comme l'autre – ce Zacharias – arriveraient toujours à convaincre les petits gars de les suivre, parce que les braves gens qui n'avaient pas le recul et les informations dont disposait Hicks seraient incapables de voir que ce n'était qu'un pur gâchis d'énergie. C'était bien ce qu'il y avait de plus incroyable. N'était-il pourtant pas *évident* que la guerre était un truc franchement *épouvantable ?* Fallait-il être si intelligent que ça pour comprendre une chose pareille ?

Hicks vit la porte s'ouvrir. MacKenzie et Ritter sortirent.

— Wally, nous allons en face pour quelques minutes. Pouvez-vous dire à mon rendez-vous de onze heures que je serai de retour aussi tôt que possible ?

— Oui, monsieur.

N'était-ce pas typique ? Ritter avait réussi son opération de séduction. Il avait tellement bien embobiné MacKenzie que celui-ci allait avertir le Conseiller à la Sécurité nationale. Et ils allaient sans doute foutre la merde autour de la table des négociations, et peut-être retarder les choses de trois mois ou plus, sauf si quelqu'un éventait la ruse. Hicks décrocha son téléphone et composa un numéro.

— Bureau du sénateur Donaldson.

— Salut, j'essayais de toucher Peter Henderson.

— Je suis désolée, le sénateur et lui sont en Europe en ce moment. Ils ne reviendront pas avant la semaine prochaine.

— Oh ! bon, très bien. Merci. Hicks raccrocha. *Merde.* Il était si contrarié qu'il avait oublié.

*

Certaines choses doivent être faites avec le plus grand soin. Peter Henderson ne savait même pas que son nom de code était CASSIUS. Il lui avait été attribué par un analyste de l'Institut américano-canadien dont l'amour pour l'œuvre de Shakespeare était digne d'un professeur d'Oxford. La photo du dossier, accompagnée du profil de l'agent en un feuillet, lui avait fait penser au « patriote » intéressé de la tragédie de *Jutes César*. Brutus n'aurait pas convenu. Henderson, avait jugé l'analyste, n'avait pas une force de caractère suffisante.

Son sénateur était en Europe afin de « recueillir des informations », pour l'essentiel en rapport avec l'OTAN, même s'ils comptaient faire étape à Paris où se tenaient les négociations de paix, histoire d'avoir du matériel à diffuser sur les chaînes de télé du Connecticut à l'automne. En fait, la « tournée » était surtout un voyage d'agrément entrecoupé de réunions de travail tous les deux jours. Henderson, qui goûtait son premier déplacement au titre d'expert du sénateur sur les affaires de sécurité nationale, devait être présent aux réunions de travail, mais le reste de son temps était libre et il avait pris ses propres dispositions. Pour l'heure, il visitait la Tour blanche, le fameux donjon de la Tour de Londres de Sa Majesté qui

depuis bientôt neuf cents ans montait la garde au bord de la Tamise.

— Belle journée pour Londres, commenta un autre touriste.

— Je me demande s'ils ont des orages, ici, répondit négligemment l'Américain tout en examinant l'imposante armure d'Henry VIII.

— Tout à fait, confirma l'homme, mais pas aussi violents qu'à Washington.

Henderson chercha des yeux une sortie et s'y dirigea aussitôt. Peu après, il déambulait sur la pelouse au pied de la Tour avec son nouveau compagnon.

— Votre anglais est excellent.

— Merci, Peter. Appelez-moi George.

— Enchanté, George. Henderson sourit sans regarder son nouvel ami. C'était vraiment comme James Bond, et faire ça ici – pas seulement à Londres mais au cœur historique même de la famille royale britannique –, ma foi, c'était tout bonnement délicieux.

George était son vrai nom – en fait, Georgi, qui en était l'équivalent russe – et il partait rarement sur le terrain, aujourd'hui. Bien qu'étant un officier supérieur du KGB extrêmement efficace, ses capacités d'analyse étaient telles qu'on l'avait rappelé à Moscou cinq ans auparavant et promu au grade de lieutenant-colonel avant de lui confier une section entière. Aujourd'hui colonel à part entière, George briguait les étoiles de général. La raison de sa venue à Londres, via Helsinki et Bruxelles, était qu'il voulait zieuter personnellement CASSIUS – et faire quelques courses pour sa famille. Trois hommes seulement au KGB partageaient son grade, et sa jeune et jolie épouse aimait bien porter des vêtements occidentaux. Et où en trouver ailleurs qu'à Londres ? George ne parlait ni le français ni l'italien.

— Ce sera la seule fois où nous nous rencontrerons, Peter.

— Dois-je être flatté ?

— Si vous voulez. George était d'une jovialité inhabituelle pour un Russe, même si cela faisait partie de sa couverture. Il sourit à l'Américain. Votre sénateur a accès à bien des choses.

— Oui, tout à fait, reconnut Henderson. Il n'avait pas besoin d'ajouter : *et moi aussi.*

— De telles informations nous sont utiles. Votre gouvernement, surtout le nouveau... honnêtement, il nous fait peur.

— Il me fait peur, moi aussi, admit Henderson.

— Mais en même temps, il y a de l'espoir, poursuivit George en s'exprimant sur un ton raisonnable et plein de bon sens. C'est également un réaliste. Sa proposition de *détente* est vue par mon gouvernement comme un signe annonciateur d'une large compréhension internationale. À cause de cela, nous souhaitons examiner la possibilité que son offre de discussions soit sincère. Malheureusement, nous avons également des problèmes de notre côté.

— Lesquels ?

— Votre président, peut-être qu'il est plein de bonnes intentions. Je parle sincèrement, Peter, ajouta George. Mais il est extrêmement... joueur. S'il en sait trop sur nous, il aura tendance à nous presser un peu trop dans certains domaines, et cela pourrait nous empêcher de parvenir à l'accord que nous désirons tous. Vous avez des éléments politiques adverses au sein de votre gouvernement. Nous aussi : des survivants de l'ère stalinienne. La clef de négociations telles que celles qui pourraient s'ouvrir bientôt est que chaque camp sache se montrer raisonnable. Nous avons besoin de vous pour nous aider à contrôler les éléments déraisonnables dans notre propre camp.

Henderson fut surpris de cette proposition. Les Russes pouvaient se montrer si ouverts, si proches des Américains ?

— Comment puis-je faire ?

— Il y a certaines choses que nous ne pouvons nous permettre de laisser s'ébruiter. Sinon, elles risqueraient d'empoisonner nos chances de *détente.* Si nous en savons trop sur vous, et réciproquement, la partie est biaisée. L'un ou l'autre cherche à tirer trop d'avantages et, dès lors, il ne peut y avoir aucun accord, mais seulement de la domination, ce qu'aucun des camps ne pourra tolérer. Vous voyez ?

— Oui, c'est logique.

— Ce que je demande, Peter, c'est que vous nous informiez de temps en temps de certains points particuliers que vous aurez appris nous concernant. Je n'aurai même pas à vous dire précisément lesquels. Je pense que vous êtes assez intelligent pour en décider seul. Nous vous ferons confiance. Le temps de la guerre est derrière nous. La paix qui s'annonce, si elle doit s'instaurer, dépendra de gens comme vous et moi. La confiance doit régner entre nos deux nations. Cette confiance commence d'abord entre deux individus. Il n'y a pas d'autre moyen. J'aimerais qu'il y en ait d'autres mais c'est ainsi que la paix doit commencer.

— La paix... ce serait chouette, avoua Henderson. Mais d'abord, il faudrait terminer notre satanée guerre.

— Nous œuvrons dans ce but, comme vous le savez. Nous sommes en train de... enfin, pas exactement forcer, disons, encourager nos amis à adopter une ligne plus modérée. Trop de jeunes gens sont morts. Il est temps d'y mettre un terme, un terme que chaque camp pourra juger acceptable.

— Cela fait plaisir à entendre, George.

— Alors, pouvez-vous nous aider ?

Ils avaient fait le tour complet de la pelouse et se retrouvaient devant la chapelle. Un billot se trouvait posé là. Henderson ignorait s'il avait ou non réellement servi. Il y avait, tout autour, une clôture basse formée de chaînes sur laquelle se tenait juché un corbeau, un de ceux qui gardaient le domaine de la Tour pour des raisons mêlant tradition et superstition. Plus loin sur la droite, un gardien-hallebardier guidait un troupeau de touristes.

— Je vous ai aidé, George. Ce qui était vrai. Henderson tournait autour de sa ligne depuis bientôt deux ans. Tout ce qu'il restait à faire au colonel du KGB, c'était le ferrer et voir si l'Américain avalerait l'appât et l'hameçon.

— Oui, Peter, je le sais mais maintenant, nous demandons un petit peu plus, des informations extrêmement sensibles. La décision vous appartient, mon ami. Il est aisé de s'engager dans la guerre. S'engager dans un processus de paix peut être bien plus dangereux. Personne ne saura jamais le rôle que vous y aurez joué. Les personnages importants à l'échelon ministériel

se mettront d'accord et se serreront la main par-dessus la table des négociations. Les caméras enregistreront l'événement pour la postérité mais les gens comme vous et moi, on ne trouvera jamais leurs noms dans les livres d'histoire. Mais ce sera important, mon ami. Ce sont les gens comme nous qui prépareront la scène pour les ministres. Je ne peux pas vous forcer à agir, Peter. C'est également à vous de décider de ce qu'il convient de nous faire savoir. Vous êtes un jeune homme intelligent et votre génération, en Amérique, a su retenir les leçons qu'il fallait. Si vous le désirez, je vous laisse le temps de la réflexion...

Henderson se retourna, il avait déjà pris sa décision.

— Non. Vous avez raison. Quelqu'un doit aider à instaurer la paix et tergiverser n'y changera rien. Je vous aiderai, George.

— L'affaire est risquée. Vous le savez, avertit George. Il fallait qu'il se retienne de réagir, mais maintenant que l'Américain avait avalé l'hameçon, il s'agissait de ferrer adroitement sa prise.

— Je suis prêt à courir le risque. Ça le mérite.

Aahh.

— Les gens comme vous ont besoin de protection. On vous contactera quand vous serez rentré dans votre pays. George marqua un temps. Peter, je suis père. J'ai une fille de six ans et un fils de deux ans. Grâce à votre travail et au mien, ils grandiront dans un monde bien meilleur – un monde de paix. En leur nom, Peter, je vous remercie. Je dois y aller, maintenant.

— À bientôt, George, dit Henderson. Cela amena George à se retourner et sourire une dernière fois.

— Non, Peter, sûrement pas. George redescendit les degrés de pierre pour gagner la Porte du Traître. Il lui fallut toute sa maîtrise de soi pour ne pas éclater de rire devant la formidable ironie de la conjonction entre ce qu'il venait d'accomplir et le nom de la poterne fortifiée qui se dressait devant lui. Cinq minutes plus tard, il montait dans un taxi noir londonien et demandait au chauffeur de le conduire aux grands magasins Harrods, à Knightsbridge.

Cassius, songea-t-il. Non, ça ne convenait pas. Casca, peut-être. Mais il était trop tard pour le changer maintenant et, d'ailleurs, qui aurait vu l'humour de la chose ? Glazov plongea la main dans sa poche pour sortir sa liste d'emplettes.

25

Départs

Une seule démonstration, si parfaite soit-elle, n'était bien sûr pas suffisante. Chacune des quatre nuits suivantes, ils la renouvelèrent, et encore deux fois supplémentaires de jour, pour que chacun mémorise bien sa place. L'équipe d'extraction foncerait vers le bâtiment de la prison à moins de trois mètres du rideau de feu d'une mitrailleuse légère M-60 – la disposition physique du camp l'exigeait, ce qui ne réjouissait personne – et c'était en fait le problème technique le plus dangereux que soulevait l'attaque. Mais à la fin de la semaine, les hommes de VERT BUIS étaient aussi parfaitement entraînés qu'ils pouvaient l'être. Ils le savaient, et les officiers généraux le savaient aussi. L'instruction ne se ralentit pas vraiment, mais elle se stabilisa pour éviter le surentraînement et l'accoutumance née de la routine. Ce qui suivit était la phase finale de la préparation. En cours d'exercice, les hommes n'hésitaient pas à s'interrompre pour se faire mutuellement telle ou telle petite suggestion. Les bonnes idées étaient aussitôt répercutées à un sous-officier ou au capitaine Albie et, plus d'une fois, intégrées au plan. C'était l'aspect intellectuel du travail et il était important que chaque membre du groupe sente qu'il avait une chance d'en affecter le déroulement à un titre ou à un autre. C'est de là que naissait la confiance, non pas la bravade si souvent associée aux corps d'élite, mais ce jugement professionnel autrement profond et significatif qui soupesait, ajustait et rajustait jusqu'à ce que tout tourne parfaitement rond – avant de décider enfin d'arrêter.

Fait remarquable, les heures de quartier libre étaient beaucoup plus détendues maintenant. Les hommes connaissaient la teneur de la mission et l'ambiance n'était pas à ces chahuts pleins d'entrain courants avec les jeunes soldats. Ils regardaient la télé au mess, bouquinaient ou lisaient des

magazines en attendant le signal du départ, conscients qu'à l'autre bout du monde, d'autres hommes attendaient, eux aussi, et dans le silence de vingt-cinq esprits, des questions se posaient. Les choses tourneraient-elles bien ou mal ? Si ça se passait bien, quel soulagement éprouveraient-ils ? Si ça se passait mal – eh bien, tous avaient décidé depuis longtemps que, gagnée ou perdue, ce n'était pas le genre de mission devant laquelle on se défilait. Il y avait des maris à rendre à leurs femmes, des pères à leurs enfants, des hommes à leur pays. Chacun d'eux savait que s'il devait mettre sa vie en jeu, alors c'était le moment et l'occasion ou jamais.

À la requête du sergent Irvin, des aumôniers vinrent rendre visite au groupe. Les consciences furent soulagées. Quelques testaments furent rédigés – juste au cas où, expliquèrent, gênés, les Marines aux prêtres en visite – et, tout ce temps-là, les hommes se concentraient de plus en plus sur la mission, mettant de côté les préoccupations annexes pour se concentrer entièrement sur une mission identifiée uniquement par un nom de code choisi au hasard dans des listes de mots différentes. Chaque homme se dirigeait vers le site d'entraînement, vérifiant angles et position, en général avec son plus proche compagnon, répétant la course d'approche ou l'itinéraire à emprunter dès que les tirs auraient commencé. Chacun d'eux avait entamé son régime d'exercices personnels, courant de son côté entre quinze cents et trois mille mètres en plus des exercices réguliers du matin et de l'après-midi, à la fois pour évacuer la tension et pour s'assurer un peu plus qu'il était prêt à agir. Un observateur exercé l'aurait constaté à leur regard : sérieux, mais pas tendu, appliqué mais sans obsession, confiant mais sans outrecuidance. Les autres Marines de Quantico faisaient un écart lorsqu'ils croisaient le groupe, s'interrogeant sur l'existence du camp spécial et les horaires bizarres, la présence des Cobra dans le ciel et des équipages de sauvetage de la Marine dans leurs quartiers, mais un simple coup d'œil aux hommes à l'entraînement dans les bois de pins suffisait à faire taire toutes les questions et maintenir ses distances. Décidément, quelque chose de spécial était en préparation.

*

— Merci, Roger, dit Bob Ritter dans le sanctuaire de son bureau à Langley. Il bascula des commutateurs sur son téléphone et composa un autre numéro intérieur. James ? Bob, à l'appareil. C'est oui. Vous pouvez commencer à presser les boutons.

*

— Merci, James. Dutch Maxwell pivota sur son fauteuil et contempla la plaque de tôle accrochée au mur de son bureau, le panneau d'alu peint en bleu de son chasseur F6F Hellcat, avec ses rangées régulières de drapeaux blancs à soleil rouge alignés dessus, un étendard par victime de son talent. C'était son hommage personnel à sa profession. Enseigne Grafton, lança-t-il.

— Oui, amiral ? Un sous-officier apparut à la porte.

— Transmettez ce signal à l'amiral Podulski sur le *Constellation :* « Vert olive ».

— À vos ordres, amiral.

— Faites venir ma voiture, puis appelez Anacostia. J'aurai besoin d'un hélico d'ici un quart d'heure.

— Bien, amiral.

Le vice-amiral Winslow Holland Maxwell, de la Marine des États-Unis, quitta son bureau et se dirigea vers la porte latérale ouvrant sur la coursive E. Sa première étape fut au bureau de la section aviation de l'immeuble.

— Gary, nous allons avoir besoin du transport dont nous avions parlé.

— Vous l'avez, Dutch, répondit le général, sans poser de questions.

— Vous informerez mon bureau des détails. Je pars, maintenant, mais j'appellerai toutes les heures.

— Bien, amiral.

La voiture de Maxwell l'attendait à l'entrée côté fleuve, un quartier-maître de première classe derrière le volant.

— Destination, amiral ?

— Anacostia, quartier-maître, l'héliport.

— À vos ordres. Le sous-officier embraya et se dirigea vers le fleuve. Il ignorait ce qui se passait, mais il savait qu'il se passait quelque chose. Le Vieux avait la même démarche décidée que sa fille quand elle se rendait à un rendez-vous galant.

*

Kelly travaillait de nouveau sur son tour, comme il le faisait depuis plusieurs semaines. Il avait choisi son arsenal avec le fervent espoir qu'il n'aurait jamais à tirer une seule balle. La première arme était une CAR-15, version carabine du fusil d'assaut M-16. Un 9 mm automatique à silencieux alla dans l'étui d'épaule, mais son arme véritable était une radio, et il en emporterait deux, par sécurité, plus des vivres, de l'eau et une carte – et des piles de rechange. L'ensemble atteignait dix kilos et demi, sans compter son matériel spécial pour l'insertion. Le poids n'était pas excessif et il découvrit qu'il pouvait évoluer à travers bois et escalader les collines sans le remarquer. Kelly progressait rapidement pour un homme de sa taille, et sans bruit. Ce dernier point tenait surtout à l'endroit où il posait les pieds, à sa manière de se faufiler entre les branches et les buissons, surveillant à la fois son itinéraire et les alentours avec une égale attention.

Surentraînement, se dit-il. *Tu devrais te détendre un peu, maintenant.* Il se redressa et redescendit la colline, cédant à ses instincts. Il retrouva les Marines qui s'entraînaient par petits groupes, mimant l'emploi de leur arme, tandis que le capitaine Albie s'entretenait avec les équipages des quatre hélicoptères. Kelly approchait la ZA du site quand il vit un hélico bleu de la Marine atterrir et l'amiral Maxwell en descendre. Par chance, Kelly était le premier sur place. Il apprit la raison et le message justifiant la visite avant qu'aucun des autres n'ait eu une chance de parler.

— On y va ?

— Ce soir, confirma Maxwell d'un signe de tête. Nonobstant l'impatience et l'enthousiasme, Kelly ressentit le frisson habituel. Fini l'exercice. Sa vie était de nouveau enjeu. Et celle des autres allait dépendre de lui. Il faudrait qu'il veille à ce que

le boulot soit accompli. *Bon,* se dit-il. *Ça, je sais faire.* Kelly attendit près de l'hélico tandis que Maxwell se dirigeait vers le capitaine Albie. La voiture de service du général Young arriva sur ces entrefaites. On échangea des saluts sous le regard de Kelly. Albie apprit la nouvelle et son dos se raidit légèrement. Les Marines se rassemblèrent, et leur réaction fut étonnamment sobre et terre à terre. On échangea des regards quelque peu dubitatifs, qui se transformèrent bientôt en simples hochements de tête décidés. Le feu vert était donné. Le message transmis, Maxwell regagna l'hélicoptère.

— Je suppose que vous avez besoin de cette brève permission.

— Vous aviez dit que vous me l'obtiendriez, amiral. L'amiral lui donna une tape sur l'épaule et lui fit signe de monter dans l'hélico. Une fois à l'intérieur, ils coiffèrent un casque tandis que l'équipage emballait les moteurs.

— Quel délai, amiral ?

— Soyez de retour ici pour minuit. Le pilote se retourna pour les regarder, depuis le siège de droite. Maxwell lui fit signe de ne pas décoller.

— À vos ordres, amiral. Kelly ôta le casque et sauta au sol pour rejoindre le général Young.

— Dutch m'a prévenu, dit Young sur un ton désapprobateur. C'étaient des choses qui ne se faisaient pas. Point. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Retourner au bateau pour me changer, ensuite, que vous me rameniez à Baltimore, d'accord ? Je conduirai moi-même au retour.

— Écoutez, Clark...

— Général, j'ai aidé à mettre sur pied cette mission. Je serai le premier à entrer et le dernier à sortir. Young avait envie de jurer mais il se retint. À la place, il indiqua successivement son chauffeur, puis Kelly.

Quinze minutes plus tard, Kelly était dans une autre vie. Depuis qu'il avait laissé le *Springer* au mouillage, le monde s'était arrêté et il avait reculé dans le temps. Désormais, il était reparti en marche avant pour une brève période. Un rapide coup d'œil lui permit de constater que l'officier de port avait

veillé à tout. Il prit une douche en vitesse, enfila des vêtements civils, puis retourna vers la voiture de service du général.

— À Baltimore, caporal. Au fait, je vais vous faciliter la tâche. Vous n'aurez qu'à me déposer à l'aéroport. Je finirai le trajet en taxi.

— Pas de problème, monsieur, dit le chauffeur à son passager qui glissait déjà vers le sommeil.

*

— Alors, qu'en est-il, monsieur MacKenzie ? demanda Hicks.

— Ils l'ont approuvé, répondit l'assistant spécial, tout en signant quelques papiers et en apposant son paraphe sur quelques autres destinés à diverses archives officielles ; les historiens du futur relèveraient son nom comme celui d'un acteur mineur des grands bouleversements de son époque.

— Pouvez-vous me dire quoi ?

Et puis merde, se dit MacKenzie. Hicks avait les autorisations et cela lui donnait une chance de donner à ce garçon une idée de son importance. En deux minutes, il lui avait brossé à grands traits l'opération VERT BUIS.

— Monsieur, mais c'est une invasion, fit remarquer Hicks, du ton le plus neutre possible, malgré sa chair de poule et son estomac noué.

— Je suppose qu'ils pourraient voir les choses ainsi, mais pas moi. Ils ont envahi trois pays souverains, pour autant que je sache.

Sur un ton plus pressant :

— Mais les pourparlers de paix... vous l'avez dit vous-même.

— Oh, au diable les pourparlers de paix ! Bordel, Wally, nous avons des *gars* à nous, là-bas, et ce qu'ils savent est d'une importance vitale pour la sécurité nationale. En outre (il sourit), j'ai aidé à vendre l'idée à Henry. *Et si celle-là se répand...*

— Mais...

MacKenzie leva les yeux. Ce gamin n'entravait donc rien ?

— Mais quoi, Wally ?

— C'est dangereux.

— C'est le propre de la guerre, au cas où vous ne le sauriez pas.

— Monsieur, je suis censé pouvoir parler librement, ici, n'est-ce pas ? demanda Hicks, l'air entendu.

— Évidemment, Wally. Alors, parlez.

— Les négociations de paix en sont arrivées à une phase délicate...

— Les négociations de paix sont toujours délicates, non ? Poursuivez, ordonna MacKenzie, assez satisfait de son couplet pédagogique. Peut-être que ce gamin apprendrait quelque chose, pour changer.

— Monsieur, nous avons déjà perdu trop d'hommes. Nous en avons tué un million, un million. Et pour quoi ? Qu'avons-nous gagné ? Qui a gagné quoi que ce soit ? Le ton était presque implorant.

Ce n'était pas précisément une nouvelle, et MacKenzie était las d'y réagir.

— Si vous me demandez de justifier les raisons qui nous ont amenés dans ce bourbier, Wally, vous perdez votre temps. C'était un bourbier dès le début mais le gouvernement actuel n'y est pour rien, non ? On nous a élus sur la promesse de nous tirer de là-bas au plus vite.

— Oui, monsieur, reconnut Hicks, comme il se devait. C'est exactement mon argument. Une telle action risque de compromettre nos chances de terminer la guerre. Je pense que c'est une erreur, monsieur.

— Très bien. MacKenzie se détendit et gratifia son jeune secrétaire d'un regard tolérant. Ce point de vue peut avoir – allons, je serai généreux – a effectivement du mérite. Mais les gars, Wally ?

— Ils ont pris leurs risques. Ils ont perdu, répondit Hicks avec la froideur de la jeunesse.

— Vous savez, ce genre de détachement peut avoir son utilité mais la différence entre nous, voyez-vous, c'est que moi, je suis allé là-bas et pas vous. Vous n'avez jamais porté l'uniforme, Wally. C'est regrettable. Ça aurait pu vous apprendre quelque chose.

Hicks fut sincèrement désarçonné par cette remarque hors de propos.

— Je ne vois pas vraiment quoi, monsieur. Cela n'aurait qu'entravé mes études.

— La vie n'est pas un livre, fils, dit MacKenzie, voulant se montrer chaleureux mais ne réussissant qu'à paraître condescendant envers son jeune adjoint. Les citoyens réels saignent. Les citoyens réels ont des sentiments. Des rêves, une famille. Ils ont une vraie vie. Ce que vous auriez appris, Wally, c'est qu'ils ont beau peut-être ne pas vous ressembler, ce sont malgré tout des citoyens réels, et si vous voulez travailler dans ce gouvernement des citoyens, il faudra bien que vous en teniez compte.

— Oui, monsieur. Que pouvait-il dire d'autre ? Il lui était impossible de remporter l'argument. Bigre, il allait vraiment falloir qu'il s'en ouvre à quelqu'un.

*

— John ! Pas un mot en quinze jours. Elle avait redouté qu'il lui soit arrivé quelque chose mais à présent, elle se retrouvait confrontée à la notion contradictoire qu'il était bel et bien vivant, et qu'il accomplissait peut-être des actes qu'il valait mieux envisager de manière abstraite.

— Salut, Sandy. Kelly souriait. Il était de nouveau vêtu décemment, cravate et blazer bleu. Le déguisement était si flagrant, son aspect tellement différent de sa dernière apparition que même son allure était déroutante.

— Où étiez-vous passé ? demanda Sandy en lui faisant signe d'entrer, car elle préférait ne pas alerter les voisins.

— Parti faire un truc, esquiva Kelly.

— Quoi donc ? Le ton pressant réclamait une réponse concrète.

— Rien d'illégal, promis.

— Vous êtes sûr ? Un ange passa. Kelly restait planté sur le seuil, balançant soudain entre colère et culpabilité, se demandant ce qu'il faisait ici, pourquoi il avait réclamé une

faveur exceptionnelle à l'amiral Maxwell. Il ne savait pas encore au juste.

— John ! lança Sarah du haut des marches, les distrayant l'un comme l'autre de leurs pensées.

— Eh, toubib ! répondit Kelly, et tous deux furent soulagés par cette interruption.

— Vous savez qu'on a une surprise pour vous !

— Quoi ?

Le docteur Rosen descendit l'escalier, toujours aussi mal fagotée et souriante.

— Vous avez l'air changé.

— J'ai fait régulièrement de la gymnastique, expliqua Kelly.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? demanda Sarah.

— Je m'apprête à partir et je voulais passer vous voir avant mon départ.

— Pour où ?

— Je ne peux rien dire. La réponse jeta un froid.

— John, dit Sandy. Nous savons.

— Bien. Kelly hocha la tête. Je m'en doutais. Comment va-t-elle ?

— Elle va bien, je vous remercie, répondit Sarah.

— John, nous avons besoin de parler, d'accord ? insista Sandy. Le docteur Rosen se plia à son vœu de bonne grâce et remonta à l'étage, tandis que l'infirmière et l'ancien patient se glissaient dans la cuisine.

— John, qu'avez-vous fait au juste ?

— Récemment ? Je ne peux rien dire, Sandy. Je suis désolé mais je ne peux pas.

— Je voulais parler... de tout. Qu'est-ce que vous tramez, vraiment ?

— Il vaut mieux que vous restiez en dehors de ça, Sandy.

— Billy et Rick ? lança l'infirmière O'Toole, jouant cartes sur table.

D'un signe de tête, Kelly indiqua l'étage.

— Vous avez vu ce qu'ils lui ont fait ? Ils ne recommenceront plus.

— John, vous ne pouvez pas faire des choses pareilles ! La police...

— ... est infiltrée, l'interrompit Kelly. L'organisation a réussi à compromettre quelqu'un, sans doute haut dans la hiérarchie. Raison pour laquelle je ne peux pas me fier à la police, et vous non plus, Sandy, conclut-il de son ton le plus raisonnable.

— Mais il y a d'autres moyens, John. D'autres gens qui... Sa révélation pénétra enfin l'esprit de la jeune femme. Comment savez-vous une chose pareille ?

— J'ai posé à Billy quelques questions. Kelly marqua un temps d'arrêt et l'expression de Sandy accrut encore sa culpabilité. Sandy, est-ce que vous croyez vraiment que quelqu'un va se décarcasser pour enquêter sur la mort d'une prostituée ? Qu'est-ce que ça représente pour eux ? Vous croyez que quelqu'un se préoccupe vraiment de ces filles ? Je vous ai déjà posé la question, souvenez-vous. Vous m'avez dit qu'on n'avait même pas de programme pour les aider. Vous, vous vous occupez d'elles. C'est pour ça que je l'ai amenée ici. Mais les flics ? Non. Peut-être que je pourrais soutirer quelque information permettant d'interrompre la filière de la drogue. Je ne suis pas sûr, je n'ai pas été formé à ça, mais c'est pourtant ce que j'ai fait. Si vous voulez me dénoncer, ma foi, je ne peux pas vous empêcher. Je ne vous ferai pas de mal...

— Je le sais ! Sandy cria presque. John, vous ne pouvez pas faire une chose pareille, ajouta-t-elle, plus calmement.

— Pourquoi pas ? insista Kelly. Ils tuent des gens. Ils commettent des actes horribles, et personne n'y trouve rien à redire. Et les victimes, là-dedans, Sandy ? Qui prend leur défense ?

— La loi !

— Et quand la loi ne marche pas, qu'est-ce qu'on fait ? On les laisse mourir ? Mourir comme ça ? Vous vous rappelez la photo de Pam ?

— Oui, répondit Sandy, elle avait perdu, elle le savait. Elle aurait voulu qu'il en soit autrement.

— Des heures, ils se sont acharnés sur elle, Sandy.

Sous les yeux de votre... de votre protégée. Ils *l'ont forcée à regarder*.

— Elle me l'a dit. Elle nous a tout dit. Pam et elle étaient amies. Après... après la mort de Pam, c'est elle qui lui a brossé les cheveux, John.

Sa réaction la surprit. Il était manifeste que le chagrin de Kelly était caché derrière une porte et que certains mots pouvaient le révéler au grand jour avec une soudaineté terriblement douloureuse. Il détourna quelques instants les yeux et prit une profonde inspiration avant de la regarder à nouveau.

— Elle va bien ?

— Nous allons la ramener chez elle d'ici quelques jours. Nous la reconduirons en voiture, Sarah et moi.

— Merci de me dire ça. Merci de vous occuper d'elle.

C'était cette dichotomie qui la troublait tant. Il pouvait parler de donner la mort à des gens avec un tel calme, on aurait dit Sam Rosen discutant d'une technique chirurgicale particulièrement délicate – et comme le chirurgien, Kelly se préoccupait du sort des gens qu'il... sauvait ? qu'il vengeait ? Était-ce la même chose ? Il le pensait.

— Sandy, c'est ainsi : ils ont tué Pam. Ils l'ont violée, torturée et tuée – pour faire un *exemple*, pour pouvoir exploiter les autres filles de la même manière. Je compte bien les avoir tous, et si jamais je dois mourir dans l'opération, je suis prêt à en courir le risque. Je suis désolé si cet aspect de moi ne vous plaît pas.

Elle prit une profonde inspiration. Il n'y avait rien à ajouter.

— Vous avez dit que vous alliez partir.

— Oui. Si tout se passe bien, je devrais être de retour d'ici une quinzaine.

— Ce sera dangereux ?

— Pas si je m'y prends bien. Kelly savait qu'elle ne serait pas dupe.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une mission de sauvetage. C'est le plus que je puisse dire et, s'il vous plaît, ne le répétez à personne. Je pars ce soir. J'étais allé m'entraîner en prévision, dans une base militaire.

Ce fut au tour de Sandy de détourner les yeux vers la porte de la cuisine. Il ne lui laissait pas une chance. Il y avait bien trop

de contradictions. Il avait sauvé une fille promise à une mort certaine, mais pour cela, il avait dû tuer. Il aimait une fille qui était morte. Il était prêt à tuer d'autres gens à cause de cet amour, prêt à tout risquer pour cela. Il leur avait fait confiance, à Sarah, Sam et elle. Était-il bon ou méchant ? Le mélange des faits et des idées était impossible à concilier. Avoir vu ce qu'avait subi Doris, faire maintenant tant d'efforts pour qu'elle se rétablisse, pour entendre sa voix – et celle de son père –, tout cela avait eu pour elle une cohérence logique, au début. Il était toujours facile d'envisager les choses sans passion. Mais plus maintenant, en face de l'homme qui était à l'origine de tout cela, qui s'était expliqué avec calme et franchise, sans mentir, sans dissimuler, exposant simplement la vérité et escomptant une fois encore qu'elle le comprenne.

— Le Viêt-Nam ? demanda-t-elle après quelques instants. Elle temporisait, cherchait à donner un peu de cohérence à un magma d'idées passablement embrouillées.

— Exact. Kelly se tut. Il devait s'expliquer un minimum pour l'aider à comprendre. Il y a des gars là-bas qui ne reviendront pas sauf si nous intervenons, et je suis dans le coup.

— Mais pourquoi est-ce à vous d'y aller ?

— Pourquoi moi ? Il faut bien que quelqu'un se dévoue et c'est moi qui ai demandé. Pourquoi faites-vous ce que vous faites, Sandy ? Je vous ai déjà posé la question, souvenez-vous.

— Bon Dieu, John ! Je commence à me tracasser pour vous, lâcha-t-elle.

La douleur revint sur les traits de Kelly.

— N'en faites rien. Vous pourriez de nouveau vous faire du mal et ça, je ne le veux pas. C'était précisément ce qu'il ne fallait pas dire. Les gens qui s'attachent à moi se font du mal, Sandy.

Sarah arriva sur ces entrefaites, précédant Doris dans la cuisine, les sauvant l'un et l'autre d'une confrontation avec eux-mêmes. La jeune femme était métamorphosée. Ses yeux étaient désormais pleins de vie. Sandy lui avait coupé les cheveux et lui avait trouvé des vêtements convenables. Quoique encore faible, elle était maintenant autonome. Ses doux yeux noisette fixèrent Kelly.

— C'est vous, dit-elle calmement.

— J'imagine, oui. Comment vous sentez-vous ?

Elle sourit.

— Je vais bientôt rentrer à la maison. Papa... Papa veut que je revienne.

— J'en suis sûr, m'dame, dit Kelly. Elle était tellement différente de la victime qu'il avait vue à peine quelques semaines plus tôt. Peut-être que tout cela avait un sens, en définitive.

La même idée traversa l'esprit de Sandy au même moment. Doris était innocente, elle était la véritable victime de forces qui l'avaient assaillie et, sans Kelly, elle serait morte. Rien d'autre n'aurait pu la sauver. D'autres morts avaient été nécessaires, mais... mais *quoi ?*

*

— Donc, c'était peut-être Eddie, dit Piaggi. Je lui ai demandé de fureter un peu et il m'a dit n'avoir rien trouvé.

— Et il ne s'est rien passé depuis votre entrevue. Tout a plus ou moins repris un cours normal, rétorqua Henry, ne lui révélant rien de nouveau et parvenant à une conclusion qu'il avait déjà envisagée : Et s'il essayait juste de secouer un peu le cocotier ? S'il voulait simplement avoir un peu plus d'importance, Tony ?

— Possible.

Ce qui entraînait la question suivante :

— Combien es-tu prêt à parier que si Eddie fait un petit voyage, il ne se produira plus rien ?

— Tu veux dire qu'il tenterait un coup ?

— T'as une autre explication logique ?

— Qu'il arrive quoi que ce soit à Eddie, ça pourrait faire du vilain. Je ne crois pas que je puisse...

— Tu veux que je m'en occupe ? J'ai une méthode impeccable.

— Dis voir. Deux minutes plus tard, Piaggi, d'un signe de tête, marquait son approbation.

*

— Pourquoi êtes-vous venu ici ? demanda Sandy tandis qu'elle débarrassait la table avec Kelly. Sarah reconduisit Doris à l'étage pour qu'elle continue de se reposer.

— J'avais envie de voir comment elle allait. Mais c'était un mensonge, et pas particulièrement habile.

— Vous êtes bien seul, n'est-ce pas ?

Kelly mit un long moment à répondre.

— Ouais. Elle l'avait forcé à se confronter à quelque chose. La vie de solitude n'était pas celle qu'il recherchait, mais le destin et sa nature propre l'y avaient conduit. Chaque fois qu'il avait voulu en sortir, quelque terrible événement s'était produit. Se venger de ceux qui avaient fait de sa vie ce qu'elle était lui procurait certes un but, mais qui ne suffisait pas à combler le vide qu'ils avaient d'abord créé. Et maintenant, il était manifeste que tout ce qu'il faisait n'était qu'un moyen de s'éloigner de quelqu'un d'autre. Comment l'existence pouvait-elle devenir à ce point compliquée ?

— Je ne peux pas dire que tout est pour le mieux, John. J'aimerais pouvoir. Sauver Doris, c'est très bien, mais pas en tuant les gens. On est censé recourir à d'autres méthodes...

— Et s'il n'y en a pas, alors, quoi ?

— Je peux terminer ?

— Pardon.

Elle lui toucha la main.

— S'il vous plaît, soyez prudent.

— Je le suis en général, Sandy. Franchement.

— Ce que vous allez faire, cette mission, ce n'est pas... Il sourit.

— Non, c'est un vrai boulot. Avec bénédiction officielle et tout le bataclan.

— Quinze jours ?

— Si tout se déroule conformément au plan, oui.

— Ce sera le cas ?

— Ça arrive parfois.

Elle serra violemment sa main.

— Je vous en prie, John, réfléchissez-y. S'il vous plaît ! Essayez de trouver un autre moyen. Laissez courir. Arrêtez.

Vous avez sauvé Doris. C'est magnifique. Peut-être que ce que vous avez appris pourra sauver les autres sans... sans autres meurtres ?

— Je tâcherai. Il ne pouvait pas lui dire non, pas avec la chaleur de sa main sur la sienne ; le piège était que lorsqu'il avait donné sa parole, il ne pouvait pas la reprendre. Il ajouta : De toute façon, j'ai d'autres soucis, désormais. Ce qui était la stricte vérité.

— Comment le saurai-je, John – je veux dire...

— Pour moi ? Il était surpris qu'elle cherche simplement à le savoir.

— John, vous ne pouvez pas me laisser dans l'incertitude.

Kelly réfléchit un instant, sortit de sa poche un stylo et griffonna un numéro de téléphone.

— Il vous mettra en contact avec un gars... un amiral du nom de James Greer. Il sera au courant, Sandy.

— Je vous en prie, soyez prudent. Son étreinte, son regard étaient désespérés, maintenant.

— Promis. Je sais tenir mes promesses, d'accord ?

Tim également. Elle n'eut pas besoin de le dire. Ses yeux parlaient pour elle et Kelly comprit à quel point il pouvait être cruel d'abandonner quelqu'un.

— Il faut que j'y aille à présent, Sandy.

— Faites tout pour revenir, c'est tout ce que je vous demande.

— C'est promis. Mais les mots sonnaient creux, même à ses propres oreilles. Kelly avait envie de l'embrasser mais il ne pouvait pas. Il s'écarta de la table, sentant toujours sa main posée sur la sienne. C'était une femme vigoureuse, pleine de force et de courage, mais elle avait déjà beaucoup souffert et Kelly redoutait de lui causer de nouvelles souffrances. Je vous revois dans une quinzaine. Dites au revoir pour moi à Sarah et Doris, d'accord ?

— Oui. Elle le raccompagna jusqu'à l'entrée. Et John, quand vous rentrez, arrêtez.

— J'y réfléchirai, dit-il sans se retourner parce qu'il avait peur de la regarder de nouveau. Oui.

Kelly ouvrit la porte. Il faisait déjà sombre dehors, il allait devoir se dépêcher s'il voulait être rentré à Quantico dans les délais. Il l'entendait derrière lui, il l'entendait respirer. Deux femmes dans sa vie, la première perdue par accident, la seconde par meurtre, et maintenant peut-être une troisième qu'il cherchait délibérément à éloigner de lui.

— John ? Elle ne lui avait pas lâché la main et il fut bien obligé de se retourner, malgré ses craintes.

— Oui, Sandy ?

— Revenez.

Il lui effleura le visage, baisa sa main, et se libéra. Elle le regarda gagner la Volkswagen et démarrer.

Même maintenant, se dit-elle. *Même maintenant, il essaye de me protéger.*

*

Est-ce suffisant ? Je peux arrêter maintenant ? Mais c'était quoi, « suffisant » ?

« Réfléchis bien, se dit-il à haute voix. Qu'est-ce que tu sais que d'autres pourraient utiliser ? »

Un bon paquet, en fait. Billy lui en avait déjà dit beaucoup, peut-être suffisamment. La drogue était raffinée à bord d'une de ces épaves de bateau. Il avait le nom d'Henry, et celui de Burt. Il savait qu'un inspecteur des stups mangeait la soupe chez Henry. Cela donnait-il à la police de quoi établir un dossier suffisamment solide pour tous les mettre derrière les barreaux pour meurtre et trafic de drogue ? Henry pouvait-il écoper de la peine de mort ? Et si la réponse à chacune de ces questions était oui, cela suffisait-il ?

Au même titre que les doutes de Sandy, sa collaboration avec les Marines avait fait renaître en lui des questions identiques. Que penseraient-ils si jamais ils venaient à apprendre qu'ils étaient associés à un meurtrier ? Verraient-ils les choses sous cet angle ou seraient-ils prêts à admettre son point de vue ?

« Les sacs puent, avait dit Bill. Ça pue le cadavre, comme le truc qu'ils utilisent. »

Qu'est-ce que ça voulait dire, bordel ? se demanda Kelly, en traversant la ville une dernière fois. Il croisa des voitures de police en patrouille. Elles ne pouvaient quand même pas être toutes conduites par des flics pourris, non ?

— Merde, grogna Kelly, en pestant à cause des embouteillages. Éclaircis-toi les idées, moussaillon. Tas un boulot qui t'attend, un vrai boulot.

Mais cela résumait tout. VERT BUIS était un vrai boulot, et la prise de conscience fut aussi claire et limpide que les phares des voitures venant en sens inverse. Si une fille comme Sandy ne comprenait pas – c'était une chose de faire ça tout seul, seul avec ses pensées, sa rage et sa solitude, mais quand d'autres voyaient et savaient, en particulier des gens qui vous aimaient bien et savaient précisément à quoi s'en tenir... Quand ils en venaient à vous demander d'arrêter...

Où était le bien ? Où était le mal ? Où était la frontière entre les deux ? C'était facile de circuler sur l'autoroute. Des ouvriers peignaient les lignes, vous n'aviez qu'à garder la bonne file, mais dans la vie, ce n'était pas aussi évident.

Quarante minutes plus tard, il était sur la I-495, le périphérique du district de Washington. Qu'est-ce qui était le plus important, tuer Henry ou libérer ces autres femmes ?

Quarante minutes encore, et il traversait le fleuve pour pénétrer en Virginie. Voir Doris – quel nom idiot – en vie, après l'avoir découverte à deux doigts de la mort. Plus il y réfléchissait, plus il était convaincu.

L'objectif de VERT BUIS n'était pas de tuer l'ennemi. Mais de sauver des gens.

Il prit au sud, l'Interstate 95, et un dernier changement de cap de quarante-cinq degrés à peu près l'amena à Quantico. Il était vingt-trois heures trente lorsqu'il pénétra dans le camp d'entraînement.

— Content de vous voir dans les temps, observa un Marty Young aigre-doux. Pour une fois, il avait troqué sa chemise kaki contre une tenue civile.

Kelly vrilla son regard dans les yeux du général.

— Monsieur, j'ai eu une soirée difficile. Alors, soyez sympa et fermez-la, d'accord ?

Young le prit bien, en authentique baroudeur qu'il était.

— Monsieur Clark, vous m'avez l'air d'être fin prêt.

— Là n'est pas la question, monsieur. Les gars de VERT-DE-GRIS sont prêts, eux.

— Bien vu.

— Puis-je laisser la voiture ici ?

— Avec toutes ces épaves ?

Kelly marqua un temps, mais la décision fut vite prise.

— Je crois qu'elle a fait son temps. Balancez-la avec les autres.

— Alors venez, notre bus nous attend un peu plus bas, au pied de la colline.

Kelly récupéra ses affaires personnelles et les mit dans la voiture de service. Le même caporal était au volant. Il s'assit à l'arrière, avec l'aviateur des Marines qui ne les accompagnerait pas.

— Votre opinion, Clark ?

— Mon général, je pense réellement que nous avons de bonnes chances.

— Vous savez, j'aimerais bien qu'une fois, rien qu'une putain de fois, on puisse dire, ouais, ça va marcher.

— Ça vous est déjà arrivé ? demanda Kelly.

— Non, admit Young. Mais l'espoir fait vivre.

*

— Comment c'était, l'Angleterre, Peter ?

— Très joli. Mais il a plu à Paris. Bruxelles, c'était pas mal, je ne connaissais pas encore, répondit Henderson.

Leurs appartements n'étaient qu'à deux rues d'écart, dans des immeubles confortables de Georgetown construits à la fin des années trente pour accueillir l'afflux de bureaucrates au service d'un gouvernement en expansion. Avec leur construction en poutrelles et parpaings, ils étaient bien plus solides que les bâtiments plus récents. Hicks disposait de deux chambres, ce qui compensait la taille quelque peu exiguë du séjour.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé dont tu voulais m'entretenir ? demanda le secrétaire du sénateur, encore sous le coup du décalage horaire.

— Nous envahissons de nouveau le Nord, répondit le secrétaire de la Maison Blanche.

— Quoi ? Eh, mais j'étais aux pourparlers de paix, je te signale ! J'ai pu observer les retombées de leurs petits bavardages. Ça avance gentiment. L'autre camp vient de lâcher un sacré morceau.

— Eh bien, tu peux lui dire au revoir pour un bout de temps, observa Hicks, morose. Sur la table basse, il y avait un sac en plastique de marihuana et il commença de préparer un joint.

— Tu devrais laisser tomber cette saloperie, Wally.

— Ça me flanque pas la gueule de bois comme la bière. Merde, Peter, quelle est la différence ?

— La différence, c'est ton putain de visa de sécurité ! remarqua Henderson, l'air entendu.

— Tu parles d'une importance ! Peter, ils écoutent rien. Tu leur causes, tu leur causes, tu leur causes, et ils écoutent rien. Hicks alluma son joint et tira une longue bouffée. Je crois que je vais pas tarder à tout lâcher, du reste. P'pa veut que je le rejoigne dans l'affaire familiale. Peut-être qu'une fois que j'aurai ramassé quelques millions, quelqu'un daignera me prêter l'oreille, une fois de temps en temps.

— Tu devrais pas te monter la tête, Wally. Ça prend du temps. Tout prend du temps. Tu crois pouvoir régler les problèmes du jour au lendemain ?

— Je ne crois pas qu'on puisse régler quoi que ce soit ! Tu sais à quoi ça se résume, tout ça ? C'est comme dans une pièce de Sophocle. Nous avons notre défaut fatal, ils ont leur défaut fatal, et le jour où le putain de *deus* sortira sa putain *d'ex machina,* le *deus* se révélera un nuage d'ICBM et la question sera définitivement réglée, Peter. Exactement comme on le pensait il y a quelques années, sur les bancs de New Hampshire. Ce n'était pas son premier joint de la soirée, constata Henderson. L'intoxication rendait toujours son ami morose.

— Wally, dis-moi quel est le problème.

— On parle d'un camp... Et Hicks commença de relater ce qu'il savait, les yeux baissés, sans regarder son ami.

— Mauvaise nouvelle.

— Ils *croient* qu'il y aurait un tas de nos gars là-bas mais ce n'est qu'une supposition. Pour l'instant, on n'en a identifié qu'un. Imagine un peu qu'on fasse capoter les pourparlers de paix rien que pour un seul mec, Peter ?

— Éteins-moi ce putain de truc, dit Henderson en buvant une gorgée de bière. Il ne pouvait pas supporter l'odeur de cette saloperie.

— Non. Wally tira une longue bouffée.

— C'est prévu pour quand ?

— On ne sait pas au juste. Roger n'a pas précisé.

— Wally, il faut pas que tu lâches ça. On a besoin de gens comme toi dans le système. Un de ces jours, ils finiront bien par écouter.

Hicks leva les yeux.

— Ah ouais, et quand ça, à ton avis ?

— Imagine un peu que la mission échoue. Qu'il apparaisse en définitive que c'est toi qui avais raison ? Roger sera bien forcé de t'écouter, à ce moment, et Henry écoute Roger, non ?

— Ouais, enfin, des fois.

Quelle chance insigne, songea Henderson.

*

Le bus spécial rejoignit la base aérienne d'Andrews, refaisant en sens inverse, nota Kelly, plus de la moitié de son propre parcours. Il y avait un nouveau C-141 sur la rampe de chargement, peint en blanc sur le dessus et en gris par-dessous, feux de position tournant déjà. Les Marines descendirent du bus pour retrouver Maxwell et Greer qui les attendaient.

— Bonne chance, dit Greer à chacun des hommes.

— Bonne chasse, fut l'encouragement que leur donna Maxwell.

Prévu pour embarquer le double de passagers, le Lockheed Starlifter avait été réaménagé en avion sanitaire, avec un total de quatre-vingts lits boulonnés sur un côté de la cabine, et une

vingtaine de sièges pour le personnel médical. Cela donnait à chaque Marine un endroit où s'allonger et dormir, plus de la place pour tous les prisonniers qu'ils comptaient récupérer. L'heure nocturne incitait à profiter des aménagements et le Starlifter se mit à faire tourner ses moteurs sitôt la porte de la soute refermée.

— Seigneur, j'espère que ça marchera, dit Maxwell en regardant l'appareil s'éloigner en roulant dans l'obscurité.

— Vous les avez bien entraînés, amiral, observa Bob Ritter. Quand partons-nous ?

— Dans trois jours, Bob, répondit James Greer. Vous avez libéré votre agenda ?

— Pour ça ? Je veux !

26

Transit

Appareil récent, le Starlifter était toutefois d'une lenteur désespérante. Sa vitesse de croisière plafonnait à 800 km/h et leur première escale fut à la base d'Elmendorf, en Alaska, après 3 350 nautiques et huit heures de vol. Kelly ne cessait de s'étonner que la plus courte distance d'un point à un autre sur Terre soit une courbe, mais c'était parce qu'il utilisait une carte plate et que le monde était une sphère. Le grand cercle de Washington à Da Nang aurait dû leur faire survoler la Sibérie, ce qui, expliqua le navigateur, était hors de question. Lorsqu'ils atterrirent à Elmendorf, les hommes avaient récupéré. Ils descendirent pour contempler la neige et les montagnes assez proches, alors qu'ils avaient quitté quelques heures plus tôt un endroit où le thermomètre flirtait avec les 35° et le taux d'hygrométrie avec le chiffre 100. Mais ici, en Alaska, ils trouvèrent des moustiques assez gros pour emporter l'un d'entre eux en s'y mettant à plusieurs. La plupart des hommes profitèrent de l'occasion pour courir quelques kilomètres, au grand amusement du personnel de la base qui avait en général peu de contacts avec les Marines. La visite d'entretien du C-141 était programmée pour durer deux heures quinze. Après le plein de carburant et le remplacement d'un instrument secondaire, les Marines furent ravis de rembarquer pour la deuxième étape du voyage, Yakoda, au Japon. Trois heures plus tard, fatigué par le bruit et l'atmosphère confinée, Kelly gagna le poste de pilotage.

— C'est quoi, ça, là-bas ? demanda-t-il. Dans la brume au lointain, apparaissait une ligne vert-brun dénotant une côte.

— La Russie. Leurs radars viennent de nous accrocher.

— Oh ! super, observa Kelly.

— Le monde est petit, monsieur, et ils en possèdent un bon morceau.

— Vous leur parlez – genre dialogue avec les contrôleurs aériens ?

— Non. Le navigateur rigola. Ils sont pas vraiment conviviaux. On est en liaison HF avec Tokyo pour cette étape ; après Yakoda, nous dépendrons du contrôle de Manille. Tout se passe bien ?

— Pas d'anicroche jusqu'ici. Mais c'est quand même long.

— Ça c'est sûr, reconnut le navigateur en reportant son attention sur ses instruments.

Kelly quitta le poste de pilotage. Le C-141 était bruyant, un gémissement aigu constant dû aux réacteurs et à l'air qu'ils traversaient. L'Air Force ne dépensait pas d'argent, comme les compagnies civiles, en isolation phonique. Chaque homme avait mis des boules Quies, ce qui rendait la conversation difficile et d'ailleurs, les tampons finissaient par perdre leur efficacité. Kelly estimait que le plus pénible dans les voyages aériens, c'était l'ennui, encore renforcé par l'isolement dû au bruit. On ne pouvait pas passer son temps à dormir. Certains des hommes affûtaient des couteaux qu'ils n'auraient pas vraiment à utiliser, mais ça vous donnait quelque chose à faire, et un guerrier devait toujours posséder un couteau, quelle qu'en soit la raison. D'autres faisaient des pompes sur le plancher métallique de la soute. Les militaires de l'Air Force qui composaient l'équipage les regardaient, impassibles, essayant de ne pas rire, se demandant à quoi se préparait ce groupe de Marines manifestement triés sur le volet, mais ils étaient incapables de poser la question. Pour eux, ce n'était jamais qu'un mystère de plus, tandis que leur appareil descendait le long de la côte sibérienne. Ils en avaient l'habitude, mais ils leur souhaitaient bonne chance, quelle que soit leur mission.

*

Le problème fut la première chose à lui revenir à l'esprit dès qu'il ouvrit les yeux. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir en faire ? se demanda Henderson, perplexe.

La question était moins ce qu'il avait envie que ce qu'il serait en mesure de faire. Il avait déjà livré des informations. Au

début, sans le savoir, par l'entremise de contacts au sein du mouvement pacifiste, il avait... enfin, moins livré des informations que participé à de vagues discussions dont le thème s'était progressivement affiné ; jusqu'au moment où l'une de ses amies l'avait interrogé de manière un peu trop directe pour que ce ne soit qu'une simple question en passant. Certes, elle l'avait posée amicalement, et dans un moment de chaude amitié, mais son regard avait été un peu trop intéressé par la réponse de Peter et pas assez par Peter lui-même, situation qui s'était renversée sitôt qu'il avait répondu à la question de la belle. Un su-sucre, s'était-il dit par la suite, un rien vexé d'être tombé dans un piège aussi éculé et démodé – enfin, pas vraiment une erreur, en fait. Il l'aimait bien, partageait ses vues sur un monde idéal, et la seule chose qui l'ennuyait, c'était qu'elle ait jugé nécessaire de manipuler son corps pour obtenir ce que la raison et l'intellect auraient pu sans difficulté soutirer de son esprit... enfin, probablement.

Elle était partie, à présent, quelque part. Henderson ne savait où, même s'il était certain qu'il ne la reverrait plus. Ce qui était bien triste, en vérité. C'était un super coup. Puis tout s'était enchaîné en une succession d'étapes qui avaient, tout naturellement semblait-il, débouché sur sa brève conversation à la Tour de Londres ; et aujourd'hui... aujourd'hui, il tenait un truc dont aurait vraiment besoin l'autre camp. Le seul problème, c'est qu'il n'avait personne à qui le dire. Est-ce que les Russes savaient ce qu'ils avaient sous la main, dans ce putain de camp installé au sud-ouest d'Haiphong ? C'étaient des informations qui, à condition d'être exploitées comme il le fallait, pouvaient leur faire voir d'un bien meilleur œil la *détente,* leur permettrait de faire un pas en arrière, permettant à son tour à l'Amérique de faire de même. Ça devait commencer ainsi. Il était vraiment dommage que Wally ne saisisse pas que ça devait commencer par de petites choses, qu'on ne pouvait pas changer le monde d'un seul coup. Peter savait qu'il devait faire passer le message. Il ne pouvait pas se permettre de voir Wally quitter la fonction publique en ce moment, pour aller grossir les rangs de ces salauds de banquiers, comme si on n'en avait pas déjà suffisamment. Non, il était inestimable là où il se trouvait.

Wally avait la langue trop bien pendue. Cela allait de pair avec son instabilité émotionnelle. Et son usage de la drogue, estima Henderson, tout en se rasant devant la glace.

Le petit déjeuner était accompagné du journal du matin. C'était encore là, à la une, comme chaque jour. Une nouvelle bataille d'importance moyenne, pour une colline quelconque déjà passée une douzaine de fois d'un camp à l'autre, au prix de X Américains et X Vietnamiens. Les implications pour les négociations de paix de tel ou tel raid aérien, encore un éditorial aussi ennuyeux que prévisible. L'annonce d'une prochaine manifestation. *Et un et deux et trois/Votre putain de guerre, on n'en veut pas.* Comme si un truc aussi puéril rimait vraiment à quelque chose. Pourtant si, en un sens, il le savait. Cela faisait effectivement pression sur les hommes politiques, cela attirait l'attention des médias. Il y avait une masse de politiciens qui voulaient voir la guerre se terminer, comme Henderson, mais leur chiffre n'avait pas encore atteint la masse critique. Son propre sénateur, Robert Donaldson, était encore partagé. On le considérait comme un homme raisonnable et réfléchi, mais aux yeux d'Henderson il était surtout indécis, toujours à considérer toutes les implications possibles pour suivre en fin de compte le troupeau, comme s'il n'avait aucune idée personnelle. Il devait bien y avoir une meilleure solution, et Henderson y travaillait, conseillant avec soin son sénateur, nuançant imperceptiblement les choses, prenant son temps pour acquérir sa confiance afin de réussir à apprendre des détails que Donaldson était censé ne révéler à personne – mais c'était le problème avec les secrets. On était bien obligé de les révéler aux autres, estima-t-il en gagnant la porte de son appartement.

Henderson se rendait au travail en autobus. Se garer sur la Colline était tellement chiant, et le trajet en bus l'amenait quasiment de porte à porte. Il trouva une place au fond où il pourrait tranquillement terminer de lire son journal. Deux rues plus loin, le bus s'arrêta et aussitôt après, un homme vint s'asseoir à côté de lui.

— C'était comment, Londres ? demanda celui-ci sur le ton de la conversation, masquant à peine le bruit de diesel du véhicule.

Henderson, lui, jeta un bref coup d'œil. Il ne l'avait encore jamais vu. Étaient-ils donc efficaces à ce point ?

— J'ai rencontré quelqu'un, là-bas, répondit Peter, sur ses gardes.

— J'ai un ami à Londres. Il s'appelle George. Pas le moindre accent, et maintenant que le contact était établi, l'homme se plongea dans la page des sports du *Washington Post*. Je ne crois pas que les Sénateurs gagneront le championnat, cette année. Et vous ?

— George m'a dit qu'il avait un... ami dans la capitale.

L'homme sourit en regardant les résultats de boxe.

— Mon nom est Marvin ; vous pouvez m'appeler ainsi.

— Comment allons-nous... comment vais-je. ?

— Que faites-vous pour dîner ce soir ? demanda Marvin.

— Pas grand-chose. Vous voulez venir...

— Non, Peter, ce ne serait pas malin. Connaissez-vous le restaurant chez Alberto ?

— Sur Wisconsin Avenue ? Ouais.

— Dix-neuf heures trente, dit Marvin. Il se leva et descendit à l'arrêt suivant.

*

La dernière étape partait de la base aérienne de Yakoda. Après une nouvelle escale technique réglementaire de deux heures quinze, le Starlifter parcourut la piste d'envol pour se hisser de nouveau dans le ciel. C'est à ce moment que chacun sentit qu'on passait vraiment aux choses sérieuses. Maintenant, tous les Marines s'efforçaient de dormir. C'était le seul moyen de supporter la tension qui croissait en raison inverse de la distance de leur objectif. Les choses étaient différentes, à présent. Il ne s'agissait plus d'un simple exercice et leur comportement s'adaptait à la réalité nouvelle. Sur un vol différent, peut-être à bord d'un avion de ligne où la conversation aurait été possible, on se serait raconté des blagues, des récits de conquêtes amoureuses, on aurait évoqué la famille, le pays, les projets d'avenir, mais le bruit du C-141 l'interdisait, alors on échangeait des sourires braves sous des

regards méfiants ; chaque homme était seul avec ses peurs et ses pensées, qu'il avait besoin à la fois d'échanger et d'esquiver, mais c'était impossible dans la soute bruyante du Starlifter. C'était la raison pour laquelle ils étaient si nombreux à faire de la gymnastique, pour évacuer la tension, s'épuiser afin de trouver ensuite l'oubli dans le sommeil. Kelly regardait tout cela en témoin, il l'avait déjà vu et vécu lui-même, perdu dans ses pensées qui étaient encore plus complexes que les leurs.

Il s'agit toujours de sauvetage, se dit Kelly. Ce qui avait lancé toute l'aventure était qu'il avait sauvé Pam et qu'il avait été responsable de sa mort. Puis il avait tué, pour égaliser la marque, se disant que c'était par amour et en souvenir d'elle, mais était-ce la vérité ? Quels bienfaits apportait la mort ? Il avait quand même torturé un homme et maintenant, il était bien obligé d'admettre qu'il avait tiré plaisir de la souffrance de Billy. Si Sandy l'apprenait, que penserait-elle de lui ? Son opinion prenait soudain une grande importance. Elle qui faisait tant d'efforts pour sauver cette fille, qui nourrissait et protégeait, poursuivant son entreprise de sauvetage toute simple, que penserait-elle d'un homme qui avait mis en pièces le corps de Billy, cellule après cellule ? Après tout, il ne pouvait pas supprimer tout le malheur du monde.

Il ne pouvait pas remporter la guerre à laquelle il retournait à présent, et si entraînée que soit son équipe de Marines, ils ne pourraient pas non plus gagner cette guerre. Ils y allaient pour autre chose. Leur objectif était une opération de sauvetage car si ôter la vie ne donnait guère de satisfaction, la sauver était un acte ou on pouvait se souvenir avec fierté. Telle était sa mission désormais, et telle devait être sa mission à son retour. Il y avait encore quatre filles enchaînées au réseau. D'une façon ou d'une autre, il les libérerait... et peut-être réussirait-il à informer les flics de ce que tramait Henry, et ainsi pourraient-ils ensuite passer un marché avec lui. D'une façon ou d'une autre. Comment, il ne le savait pas au juste. Mais au moins pourrait-il accomplir une chose que sa mémoire ne chercherait pas à effacer.

Tout ce qu'il avait à faire, c'était survivre à cette mission. Kelly bougonna. Pas de quoi en faire un plat, non ?

T'es un dur, se dit-il avec une bravade qui sonnait faux, même confinée sous son crâne. *Je peux y arriver. Je l'ai déjà fait.* Étrange, songea-t-il, que l'esprit ne se souvienne pas toujours des passages terribles avant qu'il ne soit trop tard. C'était peut-être une question de proximité. Peut-être était-il plus facile d'envisager les dangers lorsqu'ils étaient situés à l'autre bout du monde, mais lorsque vous commenciez à vous en approcher, la perspective changeait...

— Le plus dur, monsieur Clark, dit Irvin, d'une voix forte, en s'asseyant à côté de lui après avoir fait ses cent pompes.

— Vous m'en direz tant, répondit Clark, criant presque.

— Un truc que t'as intérêt à pas oublier, le calmar – t'es entré et t'as réussi à m'avoir, l'autre nuit, pas vrai ? sourit Irvin. Et je suis pourtant un bon.

— Ils ne devraient pas être aussi en alerte que ça, ils sont sur leur terrain, observa Kelly après quelques instants.

— Sans doute pas, en tout cas, pas autant que nous cette nuit-là. Merde, on était au courant de votre arrivée.

En revanche, vous pouvez vous attendre à des soldats du genre territoriale, pressés de retrouver leur régulière tous les soirs et de s'envoyer en l'air après dîner. Pas comme nous, mec.

— Il n'y en a pas beaucoup comme nous, reconnut Kelly avec un sourire. Pas beaucoup qui soient aussi cons que nous.

Irvin lui flanqua une claque sur l'épaule.

— Bien vu, Clark. Le sergent-chef artilleur changea de place pour encourager un autre homme, car c'était sa façon de procéder.

Merci, l'Artillerie, songea Kelly, en se calant contre le dossier du siège et en se forçant à retrouver le sommeil.

*

Alberto méritait le détour. Petit restaurant italien assez typique, cuisine familiale, où le veau était particulièrement succulent. En fait, tout était bon, et la mamma et le papa qui dirigeaient l'établissement attendaient patiemment que le critique gastronomique du *Post* vienne faire un tour chez eux et leur amène la prospérité. D'ici là, ils gagnaient leur vie grâce à la

foule estudiantine de l'université Georgetown toute proche et surtout grâce à cette clientèle régulière de gens du quartier sans qui aucun restaurant ne pourrait réellement survivre. La seule fausse note était la musique, des cassettes guimauve d'opéra italien qui suintaient d'enceintes à bas prix. La mamma et le papa auraient besoin de revoir la question.

Henderson trouva une alcôve au fond. Le garçon, sans doute un immigré clandestin mexicain qui cherchait comiquement à faire passer son accent pour un accent italien, craqua une allumette pour allumer la bougie sur la table et repartit chercher le gin-tonic demandé par le nouveau client.

Marvin arriva quelques minutes plus tard, en tenue sport, portant le journal du soir qu'il déposa sur la table. Il avait l'âge d'Henderson et l'air parfaitement anodin : ni grand ni petit, ni gros ni maigre, les cheveux châtain neutre et de longueur moyenne, le nez chaussé de lunettes munies ou non de verres correcteurs. Il portait une chemise bleue à manches courtes sans cravate, et ressemblait tout à fait à un habitant du quartier qui ne se sentait pas d'humeur à dîner seul chez lui ce soir.

— Les Sénateurs ont encore perdu, dit-il quand le garçon arriva avec l'apéritif d'Henderson. Et pour moi, du rouge, cuvée du chef, indiqua-t-il au Mexicain.

— Si, dit le garçon et il repartit.

Marvin devait être un clandestin, se dit Peter, en jaugeant son vis-à-vis. En tant qu'assistant d'un membre du Comité spécial du Renseignement, Henderson avait reçu un début d'instruction des gars de la Division de renseignements du FBI. Les agents « officiels » du KGB avaient une couverture diplomatique et, s'ils se faisaient pincer, on ne pouvait que les déclarer PNG – persona non grata – et les expulser. De la sorte, ils étaient à l'abri de tout mauvais traitement de la part des autorités américaines, ce qui était le point positif ; le point négatif était qu'ils étaient également plus faciles à repérer, puisque leur résidence et leur véhicule étaient connus. Les clandestins n'étaient en revanche que de simples agents de renseignement soviétiques qui entraient dans le pays sous une fausse identité et qui, s'ils étaient pris, se retrouvaient dans une prison fédérale jusqu'au prochain échange, ce qui pouvait

prendre des années. Cela expliquait l'anglais excellent de Marvin. La moindre erreur pouvait avoir des conséquences graves. Cela rendait d'autant plus remarquable son allure dégagée.

— Fan de base-ball, hein ?

— J'ai appris à y jouer il y a bien longtemps. J'étais un assez bon bloqueur mais je n'ai jamais réussi à lancer une balle avec effet. L'homme eut un grand sourire. Henderson le lui rendit. Il avait vu des images satellite de l'endroit précis où Marvin avait appris son métier, cette intéressante bourgade au nord-ouest de Moscou.

— Comment ça va marcher ?

— Bien. Revenons à nos moutons. Nous ne ferons pas cela très souvent. Vous savez pourquoi.

Nouveau sourire.

— Ouais, paraît que les hivers à Leavenworth, c'est pas de la tarte.

— Pas de quoi rire, Peter, contra l'officier du KGB. C'est une affaire très sérieuse. *Oh non, pas encore un de ces putains de cow-boys, se dit Marvin.*

— Je sais. Pardon. Je débute dans le métier.

— Avant tout, il faut mettre au point une procédure pour me contacter. Votre appartement a des rideaux aux fenêtres sur la rue. Quand ils seront complètement ouverts, ou complètement fermés, c'est qu'il n'y aura rien d'intéressant pour nous. Dans le cas contraire, laissez-les entrouverts. J'examinerai vos fenêtres deux fois par semaine, les mardis et vendredis matin, vers neuf heures. Est-ce acceptable ?

— Oui, Marvin.

— Pour commencer, Peter, nous utiliserons une méthode de transfert simple. Je garerai ma voiture dans une rue près de chez vous. C'est une Plymouth Satellite bleu foncé, immatriculée HVR-309. Répétez le numéro après moi. Surtout, ne l'écrivez jamais.

— HVR-309.

— Glissez vos messages là-dedans. Il fit passer un objet sous la table. Petit et métallique. Ne l'approchez pas trop de votre montre. Il contient un aimant puissant. Quand vous passerez

devant ma voiture, vous n'aurez qu'à vous pencher pour ramasser un papier, ou poser le pied sur le pare-chocs et relacer votre soulier. Collez alors le boîtier à l'intérieur de la lame du pare-chocs. L'aimant le maintiendra en place.

Cela paraissait bien compliqué pour Henderson, même si tout ce qu'il avait appris jusqu'ici était de l'espionnage du niveau jardin d'enfants. La méthode était bonne pour l'été. Les intempéries hivernales exigeraient autre chose. Le garçon apporta les menus et les deux hommes choisirent du veau.

— J'ai déjà quelque chose, si ça vous intéresse, dit Henderson à l'agent du KGB. *Autant leur faire comprendre au plus tôt mon importance.*

*

Marvin, de son vrai nom Ivan Alexeïevitch Yegorov, avait un véritable emploi et tout ce qui l'accompagnait. Employé comme actuaire dans une compagnie d'assurances, l'Aetna Casualty and Surety Company, il avait suivi le stage de formation de l'entreprise au siège de Farmington Avenue, à Hartford, Connecticut, avant de retourner au bureau régional de Washington où son boulot était d'évaluer les possibilités d'accident que représentaient les nombreux souscripteurs connus dans le métier comme des « risques ». Choisi surtout pour sa mobilité – le poste s'accompagnait d'ailleurs d'une voiture de service –, le boulot avait l'avantage imprévu de permettre de visiter les bureaux de diverses administrations officielles, clientes de la compagnie, et dont les employés ne pensaient pas toujours, comme ils l'auraient dû, à ne pas laisser traîner des papiers sur leurs bureaux. Le supérieur immédiat de Marvin était ravi par son efficacité. Son nouvel employé était très observateur et franchement épatant pour vous constituer un dossier. Il avait déjà refusé une promotion et un transfert à Detroit – *désolé, chef, mais je me plais trop dans le secteur de Washington* – ce qui ne désolait pas vraiment son supérieur. Un gars aussi doué, gardant un boulot plutôt mal payé, voilà qui ne faisait que mettre en valeur son service. Du côté de Marvin, le poste signifiait qu'il était hors du bureau quatre jours sur

cinq, ce qui lui permettait de rencontrer des gens où et quand il voulait, de disposer gratuitement d'un véhicule – Aetna payait l'essence et l'entretien – et de jouir d'une existence si confortable qu'il aurait pu, eût-il été croyant, s'imaginer mort et au paradis. Une vraie passion pour le base-ball l'amenait à fréquenter le stade RFK que l'anonymat de la foule rendait idéal pour des échanges sous le manteau et autres rencontres dans les conditions idéales évoquées par le *Manuel des opérations sur le terrain du KGB*. Somme toute, le capitaine Yegorov était un homme qui montait, à l'aise avec sa couverture et son environnement, accomplissant son devoir pour son pays. Il avait même réussi à entrer en Amérique juste à temps pour prendre le train de la révolution sexuelle. La seule chose qu'il regrettait en fait, c'était la vodka. L'américaine n'était pas terrible.

N'est-ce pas intéressant ? se demanda Marvin, de retour dans son appartement de Chevy Chase. C'était franchement hilarant que ce soit un Américain qui lui ait appris l'existence d'une importante opération de renseignements russe. Voilà qu'il tenait une chance de nuire au Grand Ennemi de sa patrie, par personne interposée – s'ils s'y prenaient à temps. Il était également en mesure d'informer ses officiers de liaison d'un truc préparé par ces crétins de l'Armée de l'air soviétique et qui avait de graves implications pour la défense de l'Union soviétique. Ils allaient sans doute essayer de s'accaparer l'opération. On ne pouvait pas se fier aux pilotes – ce devait être un officier du PVO Strany qui s'était chargé de l'interrogatoire, il en était sûr – pour un truc aussi grave que la défense nationale ! Il rédigea ses notes, les photographia, puis rembobina la pellicule dans la minuscule cassette. Son premier rendez-vous de demain était aux petites heures, avec un entrepreneur local. De là, il irait petit-déjeuner dans un Howard Johnson, où il opérerait son transfert. La cassette serait à Moscou dans deux jours, peut-être trois, par la valise diplomatique.

Le capitaine Yegorov termina son travail de la soirée juste à temps pour la fin du match des Sénateurs – malgré un coup de circuit réussi par Frank Howard au neuvième tour de batte, ils échouèrent de nouveau, perdant devant Cleveland par 5 à 3.

C'est incroyable, quand même, observa-t-il en sirotant sa bière. Henderson était une véritable aubaine et personne n'avait cru bon de l'avertir – sans doute personne n'était au courant – qu'il avait son propre informateur au sein même du Bureau des Affaires de Sécurité nationale à la Maison Blanche. Si ce n'était pas un coup fumant !

*

Pour des hommes soumis au stress de la mission, ce fut un soulagement quand les roues du C-141 touchèrent la piste de Da Nang. Ils étaient en vol depuis maintenant vingt-trois heures dans ce fracas abrutissant, et ils en avaient Largement assez, estimaient-ils, jusqu'à ce que la réalité vienne les frapper en plein visage. À peine la porte de la soute s'était-elle ouverte que la puanteur les assaillit. Tous les anciens avaient fini par la baptiser l'Odeur de Viêt-Nam le contenu des diverses latrines était vidé dans des fûts et brûlé avec du gazole.

— Ah, l'odeur du pays ! lança un Marine, plaisanterie maladroite, qui ne suscita que de rares éclats de rire mi-amusés.

— En selle ! lança Irvin dès que se tut le bruit des réacteurs. Cela prit un certain temps. Les réactions étaient ralenties par la fatigue et les courbatures. Bon nombre d'hommes secouèrent la tête pour éliminer le vertige induit par les boules Quies, avec moult bâillements et étirements que des psychologues auraient qualifiés d'expressions non verbales de malaise caractérisé.

L'équipage passa en cabine alors que les Marines s'apprêtaient à descendre. Le capitaine Albie s'avança au-devant des aviateurs, pour les remercier du voyage qui s'était déroulé sans encombre, malgré sa longueur. Les pilotes de l'Air Force s'attendaient à quelques jours de repos forcé après cette étape marathon, car ils ne savaient pas encore qu'ils devraient rester sur place jusqu'à ce que le commando soit prêt à rentrer, avec peut-être, d'ici là, quelques rotations jusqu'à Clark, pour transporter du fret. Puis Albie descendit en tête de ses hommes. Deux camions les attendaient qui les conduisirent vers une autre partie de la base aérienne où stationnaient deux avions. C'étaient des C-2A Greyhound de la Navy. Avec quelques

plaintes désabusées, les Marines s'installèrent pour l'étape suivante de leur voyage, un saut d'une heure pour rejoindre l'USS *Constellation*. Une fois sur le porte-avions, ils montèrent à bord de deux hélicoptères CH-46 Sea Knight pour le transfert sur l'USS *Ogden* où, épuisés et désorientés par le voyage, on les conduisit vers de spacieux quartiers vides – et des couchettes. Kelly les regarda défiler devant lui en se demandant ce qui les attendait ensuite.

— Comment était le voyage ? Il se retourna pour découvrir l'amiral Podulski, en tenue kaki fripée, l'air bien trop chaleureux compte tenu des circonstances.

— Les aviateurs doivent être cinglés, maugréa Kelly.

— C'est effectivement un rien longuet. Suivez-moi, ordonna l'amiral en le précédant à l'intérieur de la superstructure. Kelly jeta d'abord un coup d'œil alentour. Le *Constellation* était à l'horizon est, et il apercevait des avions qui en décollaient à un bout, tandis que d'autres tournaient en attendant d'apponter par l'autre côté. Des croiseurs suivaient de près et des destroyers encadraient la formation. C'était une partie de la Marine que Kelly avait rarement eu l'occasion d'observer, l'escadre du Grand Bleu dans ses œuvres, maîtresse de l'océan.

— C'est quoi ça ? demanda-t-il, le doigt tendu.

— Un chalutier russe, un AGI. D'un signe, Podulski lui fit signe de franchir une porte étanche.

— Oh, manquait plus que ça !

— Vous en faites pas, on a l'habitude, l'assura l'amiral.

À l'intérieur de la superstructure, les deux hommes grimpèrent une série d'échelles pour se retrouver au quartier des officiers ou ce qui en tenait lieu pour le moment. L'amiral Podulski avait réquisitionné les appartements d'escale du capitaine pour la durée de la mission, reléguant le CO de l'*Ogden* à sa cabine d'opérations, plus petite, située à proximité de la passerelle. L'amiral disposait d'un salon confortable et le commandant de bord était présent.

— Bienvenue à bord ! lança le capitaine Ted Franks en signe d'accueil. Vous êtes Clark ?

— Oui, mon capitaine.

Franks était un vieux briscard de cinquante ans qui commandait des bâtiments amphibies depuis 1944. L'Ogden était son cinquième et dernier commandement. Petit, râblé, calvitie naissante, il avait gardé un air martial sur des traits où pouvaient alterner bonhomie et sérieux mortel. Pour l'heure, c'était la première expression qui primait. Il fit signe à Kelly de prendre un siège près de la table au milieu de laquelle trônait une bouteille de Jack Daniels.

— Ce n'est pas réglementaire, observa aussitôt Kelly.

— Pas pour moi, reconnut le capitaine Franks. Rations d'aviateurs.

— Je leur ai arrangé le coup, expliqua Casimir Podulski. Je les ai amenées du *Connie*. Vous avez besoin de quelque chose pour vous requinquer, après tout ce temps avec nos éclaireurs de l'air.

— Monsieur, je ne discute jamais avec des amiraux. Kelly fit tomber deux glaçons dans un gobelet et les recouvrit d'alcool.

— Mon XO est en train de discuter avec Albie et ses hommes, dit le capitaine en parlant de son second. On se charge également de bien les accueillir, ajouta Franks, entendant par là que chaque homme avait trouvé deux mignonnettes d'alcool posées sur sa couchette personnelle. Monsieur Clark, notre navire vous appartient. Tout ce que nous avons est à votre disposition.

— Ben mon capitaine, sûr que vous vous y entendez pour recevoir les gens. Kelly but une gorgée et le premier contact avec la gnôle lui fit sentir à quel point il était rompu. Alors, quand est-ce qu'on commence ?

— Dans quatre jours. Il vous en faut bien deux pour vous remettre du voyage. Le sous-marin nous aura rejoints le surlendemain. Les Marines embarqueront vendredi matin, en fonction des conditions météo.

— Parfait. Il ne voyait rien d'autre à dire.

— Seuls le XO et moi sommes au courant, pour l'instant. Tâchez de ne rien ébruiter. Nous avons un équipage de valeur. Les gars du renseignement sont à bord et se sont déjà mis au boulot. L'équipe médicale sera là demain.

— Reconnaissances ?

Podulski se chargea de répondre.

— Nous aurons des photos du camp un peu plus tard dans la journée, prises par un Vigilante qui a décollé du *Connie*. Puis un nouveau jeu, douze heures avant que vous fassiez mouvement. Nous avons déjà des clichés pris par des Chasseurs de bisons, datant de cinq jours. Le camp est toujours là, toujours bien gardé, pareil qu'avant.

— Articles ? demanda Kelly, employant le mot de code pour prisonniers.

— Nous n'avons que trois clichés d'Américains dans le camp. Podulski haussa les épaules. Ils n'ont pas encore fabriqué d'appareil capable de voir à travers un toit en tuiles.

— Juste. Le visage de Kelly était éloquent.

— Croyez que j'en suis également désolé, admit Cas. Kelly se tourna vers le commandant.

— Mon capitaine, vous avez un endroit où s'entraîner ou quelque chose d'équivalent ?

— La salle de gymnastique, après le mess de l'équipage. Comme je vous l'ai dit, elle est à vous si vous le voulez.

Kelly vida son verre.

— Eh bien, je crois que quelques exercices à l'échelle ne me feraient pas de mal.

— Vous prendrez vos repas avec les Marines. Je pense que vous apprécierez la nourriture, promit le capitaine Franks.

— Pas de problème.

*

— J'ai noté deux gars qui ne portaient pas leur casque, indiqua Marvin Wilson au patron.

— Je leur parlerai.

— Cela dit, merci beaucoup pour votre coopération. Il avait fait au total onze recommandations de sécurité que le propriétaire de la cimenterie avait acceptées en bloc, avec l'espoir d'une réduction de sa prime d'assurance. Marvin ôta son casque protecteur blanc et épongea la sueur de son front. La journée s'annonçait torride. Le climat estival n'était pas si

différent de celui de Moscou, mais en plus humide. Au moins les hivers ici étaient-ils plus cléments.

— Vous savez, s'ils munissaient leurs trucs de petits trous pour la ventilation, ils seraient bien plus confortables à porter.

— Je leur ai dit la même chose, reconnut le capitaine Yegorov, en regagnant sa voiture. Un quart d'heure plus tard, il s'arrêtait à un Howard Johnson. Il gara la Plymouth bleue à un emplacement le long du flanc gauche du bâtiment et, alors qu'il descendait, un client à l'intérieur finit son café et laissa sa place au comptoir, avec une pièce de vingt-cinq cents de pourboire pour la serveuse. Le restaurant était équipé de portes doubles pour faire des économies de climatisation, et quand les deux hommes se croisèrent, eux seuls dans le sas, à l'abri des glaces qui auraient gêné un observateur éventuel, le film passa d'une main à l'autre. Yegorov/Wilson poussa la porte intérieure, tandis qu'un commandant « officiel » du KGB nommé Ischenko sortait de son côté. Débarrassé de son fardeau quotidien, Marvin Wilson s'installa au comptoir et commanda un jus d'orange pour commencer. Il y avait tant de bonnes choses à manger en Amérique.

*

— Je mange trop. C'était sans doute vrai mais ça n'empêcha pas Doris d'attaquer la pile de petits pains chauds.

Sarah ne comprenait pas cet amour des Américaines pour l'émaciation.

— Vous avez perdu beaucoup de poids ces quinze derniers jours. Ça ne vous fera pas de mal d'en reprendre un peu, dit Sarah Rosen à sa patiente en convalescence.

La Buick de Sarah était garée dehors ; c'était aujourd'hui qu'elles devaient se rendre à Pittsburgh. Sandy avait continué d'arranger les cheveux de Doris et elle était retournée lui acheter des vêtements convenant à ce grand jour, un corsage de soie beige et une jupe bordeaux s'arrêtant juste au-dessus du genou. Le fils prodigue pouvait rentrer chez lui en haillons mais la fille devait arriver avec une certaine dignité.

— Je ne sais pas quoi dire, leur avoua Doris Brown, en se levant pour ramasser les assiettes.

— Vous avez l'air d'aller de mieux en mieux, répondit Sarah. Elles sortirent prendre la voiture et Doris monta à l'arrière. Si Kelly leur avait enseigné une chose, c'était bien la prudence. Le docteur Sarah Rosen démarra rapidement et tourna au nord sur Loch Raven, montant sur le périphérique de Baltimore en direction de l'ouest pour rejoindre l'Interstate 70. La vitesse limite sur la nouvelle autoroute était de cent dix kilomètre/heure, et Sarah la dépassa, poussant sa lourde Buick toujours plus loin vers le nord-ouest, en direction des Catoctin Mountains ; chaque kilomètre supplémentaire entre elles et la métropole accroissait leur sécurité, et lorsqu'elles eurent dépassé Hangerstown, Sarah se détendit et commença de goûter le plaisir du voyage. Quels risques avait-on, après tout, de se faire repérer dans un véhicule en mouvement ?

Le trajet fut étrangement silencieux. Elles avaient épuisé les sujets de conversation les jours précédents, à mesure que la condition de Doris se rapprochait de la normale. Il lui fallait encore être suivie pour sa désintoxication et elle avait sérieusement besoin d'une aide psychiatrique, mais Sarah avait déjà envisagé le problème avec une collègue exerçant à l'excellente école de médecine de l'université de Pittsburgh, une sexagénaire qui savait ne pas dénoncer les affaires à la police locale, une fois reçue l'assurance que cet aspect de la question était déjà traité. Dans le silence de l'habitacle, Sandy et Sarah sentaient monter la tension. C'était une chose dont elles avaient déjà discuté. Doris retournait vers un toit et un père qu'elle avait quittés pour une vie qui avait failli devenir synonyme de mort. Pendant de nombreux mois, désormais, la composante essentielle de sa nouvelle existence serait la culpabilité, en partie méritée, en partie non. En définitive, c'était une jeune femme qui avait eu beaucoup de chance, notion que Doris devait encore appréhender. Déjà, elle était en vie. Avec le retour de sa confiance et de sa dignité, elle pouvait, d'ici deux ou trois ans, être en mesure de retrouver une vie au cours si normal que personne ne pourrait jamais soupçonner son passé ou remarquer les cicatrices en cours d'effacement. Recouvrer la

santé changerait cette fille, lui permettant de retrouver non seulement son père mais l'univers des gens normaux.

Peut-être qu'elle réussirait encore à être plus forte, espérait Sarah, si la psychiatre réussissait à l'accompagner avec lenteur et précaution. Le docteur Michelle Bryant avait une réputation en or – justifiée, espérait-elle. Pour le docteur Rosen, qui fonçait toujours vers l'ouest un peu au-dessus de la vitesse limite, c'était l'une des phases difficiles de la pratique médicale. Elle devait abandonner sa patiente alors que la tâche n'était pas terminée. Son travail clinique avec les drogués l'y avait préparée, mais les tâches telles que celle-ci n'étaient jamais vraiment achevées. Simplement, il venait un moment où il fallait décrocher, avec l'espoir et la confiance que votre patient serait capable de faire le reste. Peut-être que voir votre fille se marier faisait le même effet, songea Sarah. Cela aurait pu être bien pire sous tant d'autres aspects. Au bout du fil, le père de Doris lui avait paru un brave homme et Sarah Rosen n'avait pas besoin d'un certificat en psychiatrie pour savoir que, plus que de toute autre chose, Doris avait besoin d'une relation avec un homme affectueux et honorable capable, un jour, d'instaurer avec elle une nouvelle relation qui pourrait durer toute la vie. Elle allait devoir laisser le boulot à d'autres mais cela n'empêchait pas Sarah de se faire du souci pour sa patiente. N'importe quel toubib pouvait se prendre pour une mère juive et dans son cas personnel, c'était bien difficile à éviter.

Les collines étaient escarpées à Pittsburgh. Doris leur fit longer les berges de la Monangahela, puis tourner pour remonter la bonne rue, soudain crispée, tandis que Sandy vérifiait les numéros sur les maisons. Cette fois, elles y étaient. Sarah gara la Buick rouge dans une place libre et tout le monde inspira un grand coup.

— Ça ira ? demanda-t-elle à Doris, obtenant un hochement de tête effrayé.

— C'est ton père, mon petit. Il t'aime.

Raymond Brown n'avait rien de remarquable, nota Sarah quelques instants après. Il avait dû rester à attendre derrière la porte depuis des heures et, lui aussi, il était nerveux en descendant les marches de béton fissuré du perron, se

maintenant à la rampe d'une main qui tremblait. Il ouvrit la portière de la voiture, aidant Sandy à descendre avec une galanterie maladroite. Puis il s'avança vers l'intérieur, et malgré ses efforts pour rester insensible et courageux, quand ses doigts touchèrent ceux de Doris, il éclata en sanglots. Doris trébucha en descendant de voiture et son père l'empêcha de tomber puis la plaqua contre sa poitrine.

— Oh, papa !

Sandy O'Toole détourna les yeux, moins remuée par l'émotion du moment que parce qu'elle voulait les laisser la partager seuls, et le regard qu'elle échangea avec le docteur Rosen était lui aussi un moment culminant pour des gens de sa profession. La toubib et l'infirmière se mordirent les lèvres en contemplant réciproquement leurs yeux embués de larmes.

— Entrons, ma chérie, dit Ray Brown, en aidant sa fille à gravir les marches, pressé de l'avoir sous son toit et sous sa protection. Les deux autres femmes suivirent sans se faire prier.

Le séjour était curieusement obscur. Dormant le jour, M. Brown avait installé des stores sombres à ses fenêtres et oublié de les lever aujourd'hui. C'était une pièce confinée, encombrée de tapis à franges, de fauteuils années 40 trop rembourrés et de petites tables en acajou recouvertes de napperons en dentelle. Il y avait des photos encadrées partout. D'une épouse décédée. D'un fils décédé. Et d'une fille disparue – en quatre exemplaires. Dans l'obscurité protectrice de la maison, père et fille s'étreignirent à nouveau.

— Ma chérie, dit-il, prononçant les paroles qu'il avait répétées depuis des jours. Les choses que j'ai dites, j'avais tort. J'avais complètement tort !

— Ce n'est pas grave, papa. Merci... merci de m'avoir...

— Dor, tu es ma petite fille. Il n'y avait rien à ajouter. Cette étreinte dura plus d'une minute, et puis Doris dut s'écarter avec un petit rire.

— Il faut que je...

— La salle de bains est toujours au même endroit, dit le père en s'essuyant lui aussi les yeux. Doris trouva l'escalier et monta à l'étage. Raymond Brown reporta son attention sur ses hôtes.

— J'ai, euh... j'ai préparé le déjeuner. Il marqua une pause, gêné. L'heure n'était pas aux bonnes manières ou aux formules choisies. Je ne sais pas ce que je suis censé dire...

— Ne vous inquiétez pas. Sarah lui adressa son sourire bienveillant de médecin, de ces sourires qui vous disaient que tout allait pour le mieux même si ce n'était pas vraiment le cas. Mais nous aurons besoin de bavarder. Au fait, je vous présente Sandy O'Toole. Sandy est infirmière, et elle est encore plus que moi responsable du rétablissement de votre fille.

— Enchantée, dit Sandy et il y eut un échange de poignées de main général.

— Doris a encore besoin de beaucoup d'aide, monsieur Brown, reprit le docteur Rosen. Elle a traversé des épreuves terribles. Pouvons-nous parler un peu ?

— Bien sûr, m'dame. Asseyez-vous, je vous en prie. Puis-je vous servir quelque chose ? demanda-t-il avec empressement.

— J'ai confié le dossier de votre fille à une collègue de Pittsburgh. Elle s'appelle Michelle Bryant. C'est une psychiatre...

— Vous voulez dire que Doris est... malade ?

Sarah fit non de la tête.

— Non, pas vraiment. Mais elle a vécu une épreuve vraiment terrible et un suivi médical attentif l'aidera à se rétablir beaucoup plus vite. Est-ce que vous comprenez ?

— Doc, je ferai tout ce que vous me direz, tout, d'accord ? J'ai toute la couverture médicale qu'il faut grâce à la mutuelle de la compagnie.

— Ne vous tracassez pas pour ça. Michelle s'occupera de tout cela à titre gracieux. Vous devrez aller la voir avec Doris. Maintenant, il est très important que vous compreniez ça, elle a vécu une expérience réellement horrible. Des choses terribles. Elle va aller mieux – elle va se rétablir complètement mais vous aurez votre rôle à jouer. Michelle pourra vous expliquer tout cela bien mieux que moi. Ce que je puis vous dire, monsieur Brown, c'est ceci : quelles que soient les horreurs que vous appreniez, je vous en conjure...

— Doc, l'interrompit-il d'une voix douce, c'est ma petite fille. Je n'ai plus qu'elle et je ne vais pas... tout gâcher et la perdre à nouveau. J'aimerais mieux mourir.

— Monsieur Brown, c'est exactement ce que nous désirions entendre.

*

Kelly s'éveilla à une heure du matin, heure locale. La bonne dose de whisky qu'il avait descendue en cours de route n'avait, Dieu soit loué, pas entraîné de gueule de bois. En fait, il se sentait même inhabituellement reposé. Le doux bercement du bateau avait apaisé son corps durant sa « nuit » et, toujours allongé dans l'obscurité de sa cabine d'officier, il perçut les faibles craquements de l'acier qui se comprimait et se dilatait alors que l'USS *Ogden* virait à bâbord. Il se dirigea vers la douche, ouvrant l'eau froide pour se réveiller. Dix minutes après, il était habillé et présentable. Il était temps d'explorer le bateau.

Les bâtiments de guerre ne dorment jamais. Si la plupart des corvées étaient synchronisées avec les heures du jour, le cycle inflexible des quarts signifiait qu'il y avait toujours des hommes en activité. Pas moins d'une centaine de marins étaient en permanence à leur poste et bon nombre d'autres circulaient dans la pénombre des coursives pour aller accomplir telle ou telle tâche mineure. D'autres profitaient d'un repos au mess pour se mettre à jour de leurs lectures ou de leur courrier.

Kelly était vêtu d'un treillis rayé. Il portait une étiquette avec le nom *Clark* mais aucun insigne de grade. Aux yeux de l'équipage, cela faisait de « M. Clark » un civil, et l'on chuchotait déjà qu'il était un agent de la CIA – bruit qui s'accompagnait des blagues habituelles sur James Bond mais celles-ci s'évaporaient à son approche. Les marins s'effaçaient dans les coursives dès qu'il apparaissait, on lui adressait des saluts respectueux auxquels il répondait, ébahi d'avoir ce statut d'officier. Même si seuls le capitaine et son second connaissaient la teneur de cette mission, les marins n'étaient pas idiots. Vous n'expédiez pas un bâtiment de guerre

directement depuis ’Dago juste pour soutenir un petit peloton de Marines à moins d’avoir une sacrée bonne raison, et le ramassis de durs qui avaient embarqué étaient du genre à tenir un John Wayne en respect.

Kelly monta sur le pont d’envol. Il avisa trois marins au travail. Le *Connie* était toujours visible à l’horizon, continuant à catapulter ses appareils dont on voyait les feux de position clignoter dans le ciel étoilé. Au bout de quelques minutes, ses yeux s’accoutumèrent à l’obscurité. Il y avait également des destroyers, à quelques milliers de mètres de distance. Sur le flanc de l’*Ogden*, les antennes radar tournaient dans le ronronnement de leurs moteurs électriques, mais le son qui dominait était le crissement de balai continu de la coque d’acier fendant les eaux.

— Bon Dieu, c’est quand même joli, dit-il, surtout pour lui-même.

Il retourna à l’intérieur et continua de monter, un peu au hasard, vers l’avant, jusqu’à ce qu’il tombe sur le Centre d’Information de Combat. Le capitaine Franks était là, insomniaque comme tant de capitaines.

— On se sent mieux ? demanda le CO.

— Oui, capitaine. Kelly scruta l’écran radar, y comptant les bâtiments de cette escadre désignée sous le matricule TF-77.1. Quantité de radars étaient en service car le Nord-Viêtnam avait une aviation et pouvait bien un de ces jours être tenté de faire des bêtises.

— Lequel est l’AGI ?

— Voici notre ami russe. Le doigt de Franks tapota l’écran principal. Il fait la même chose que nous. Les gars de l’Elint que nous avons embarqués sont en train de prendre leur pied, poursuivit le capitaine, évoquant les spécialistes du renseignement électronique. Ils ont plutôt l’habitude de bosser sur de petites unités : ils ont l’impression de se retrouver sur le *Queen Mary*.

— Imposant, comme bâtiment, en effet, reconnut Kelly. Mais il fait un peu vide.

— Ouaip. Enfin, on aura pas à craindre les frictions – entre mes gars et les Marines, je veux dire. Vous voulez consulter les cartes ? J'ai tout le lot sous clé dans ma cabine.

— Pas une mauvaise idée, cap'taine. Avec un petit café, peut-être ?

La cabine d'opérations de Franks était tout à fait confortable. Un steward leur apporta café et petit déjeuner. Kelly déplia la carte, examinant de nouveau le fleuve qu'il allait devoir remonter.

— Large et profond, observa Franks.

— Sur le tronçon qui m'intéresse, approuva Kelly en mastiquant une tartine. L'objectif se trouve pile ici.

— J'aimerais pas être à votre place, l'ami. Franks sortit un compas de sa poche et mesura la distance.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans le métier ?

— Quoi donc, la navigation ? Franks rigola. Ma foi, à Annapolis, ils m'ont foutu dehors au bout de deux ans et demi. Je briguais les destroyers, alors ils m'ont refilé un LST. Officier en second sur un navire de débarquement de blindés, faut le faire, non ? Mon premier débarquement, c'était Pelileu. J'ai obtenu mon premier commandement pour Okinawa. Ensuite, ça a été Inchon, Wonsan, le Liban. J'ai raclé pas mal de peinture sur des tas de plages. Vous pensez que... ? demanda-t-il en levant les yeux.

— Nous ne sommes pas venus pour échouer, capitaine. Kelly avait mémorisé les moindres méandres du fleuve ; malgré tout, il continuait de regarder la carte, copie conforme de celle qu'il avait étudiée à Quantico, cherchant un détail nouveau, sans rien trouver. Il continua de l'examiner néanmoins.

— Vous y allez seul ? C'est long à la nage, monsieur Clark, observa Franks.

— J'aurai de l'aide et je n'ai pas besoin de revenir par le même chemin, n'est-ce pas ?

— Je suppose que non. Sûr que ça sera chouette de libérer ces petits gars.

— Oui, capitaine.

27

Insertion

La phase un de l'opération VERT BUIS débuta juste avant l'aube. Le porte-avions USS *Constellation* dévia de sa course vers le sud dès réception d'un mot de code unique. Deux croiseurs et six destroyers imitèrent son virage à bâbord et, sur neuf transmetteurs d'ordre, la manette fut rabattue sur la position EN AVANT TOUTE. Toutes les chaudières étaient déjà en pression et en même temps qu'ils viraient, les bâtiments se mirent à accélérer. La manœuvre prit l'équipage de l'AGI russe par surprise. Ils s'attendaient à voir le *Connie* virer dans l'autre sens, se placer vent debout pour entamer les opérations aériennes mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le porte-avions était déconsigné ce matin tandis qu'il filait vers le nord-est. Le chalutier espion changea de cap à son tour, poussant les machines dans le vain espoir de rattraper le porte-avions et ses navires d'accompagnement. Ce qui laissait l'*Ogden* avec pour seule escorte deux destroyers lance-engins de la classe *Adams,* précaution judicieuse après la mésaventure toute récente arrivée à l'USS *Pueblo,* au large des côtes coréennes[11].

Le capitaine Franks regarda le navire russe disparaître à l'horizon une heure plus tard. On laissa passer deux heures de plus, par précaution. À huit heures, ce matin-là, deux AH-1 Huey Cobra achevèrent leur vol nocturne solitaire au-dessus des flots, après avoir décollé de la base des Marines à Da Nang, pour se poser sur le large pont arrière de l'*Ogden*. Les Russes auraient pu s'interroger sur la présence de ces deux hélicoptères d'assaut sur un bâtiment qui, leur avaient indiqué avec assurance les rapports du renseignement, était affecté à une mission de surveillance électronique pas si différente de la leur.

[11] Navire espion américain arraisonné par les Nord-Coréens en janvier 1968. Voir également le lexique. (N.d.T.)

Les personnels d'entretien déjà embarqués s'empressèrent de faire rouler les « serpents » sous un abri couvert et entamèrent aussitôt une visite complète pour vérifier l'état de chaque composant des deux appareils. Des marins de l'*Ogden* mirent en route leur atelier et d'habiles maîtres-mécaniciens se mirent aussitôt au service des nouveaux venus. On ne les avait pas encore informés de la teneur de la mission mais il ne faisait désormais plus de doute que quelque chose de fort inhabituel se tramait. L'heure n'était plus aux questions. Quel que soit l'enfer qui se préparait, tous les moyens disponibles à bord étaient mis à disposition des équipages d'hélicoptères avant même que les officiers n'aient eu à répercuter l'ordre aux services dont ils étaient responsables. Les hélicoptères d'attaque Cobra étaient synonymes d'action et tous les hommes à bord se rendaient compte qu'ils étaient bougrement plus proches du Nord-Viêtnam que du Sud. Les spéculations allaient bon train, mais pas tant que ça. D'abord les gars du renseignement, puis les Marines, maintenant les hélicos d'attaque, et d'autres hélicos devaient apponter dans l'après-midi. Les personnels médicaux de la Marine reçurent l'ordre de mettre en œuvre l'hôpital de bord en prévision d'arrivées prochaines.

— On va lancer un raid sur ces salauds, observa un quartier-maître de seconde classe, s'adressant à son supérieur.

— Va pas ébruiter ça, répondit en grognant ce dernier, un ancien combattant de vingt-huit ans.

— Merde, à qui veux-tu que j'aille le raconter, matelot ? Eh, mec, j'suis partant, moi, d'accord ?

Où va encore se fourrer ma Navy ? se demanda l'ancien du golfe de Leyte.

— Vous, vous et vous, lança le quartier-maître en désignant trois des nouveaux venus. Inspection de FOD ! C'était le signal d'une visite détaillée du pont d'envol, à la recherche de tout objet susceptible d'être aspiré dans la prise d'air d'un moteur. Il se retourna vers son supérieur.

— Avec votre permission, chef !

— Allez-y. *Des collégiens,* songea l'officier-marinier, *évitant la conscription.*

— Et si jamais j'en vois un fumer dans le secteur, je lui perce un second trou du cul ! lança aux jeunes recrues un quartier-maître de seconde classe qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

Mais les choses sérieuses se passaient chez les galonnés.

— Pas mal de travail de routine, annonça l'officier de renseignement à ses visiteurs.

— On s'est pas mal occupé de leur réseau téléphonique, ces derniers temps, expliqua Podulski. Ça les force à recourir plus souvent à la radio.

— Malin, observa Kelly. Trafic émis par l'objectif ?

— Modéré, et un message la nuit dernière était en russe.

— C'est le signal qu'on attendait ! dit aussitôt l'amiral. Il n'y avait qu'une seule raison pour qu'un Russe se trouve à VERT-DE-GRIS. J'espère qu'on aura ce fils de pute !

— Monsieur, promit Albie avec un sourire, s'il est bien là, il est cuit.

Le climat avait changé de nouveau. Avec le repos et la proximité de l'objectif, les réflexions quittaient le domaine de la menace abstraite pour se concentrer sur la dure réalité de la mission. La confiance était revenue – nivelée toutefois par la prudence et l'inquiétude, mais c'était quand même en vue de ça qu'ils s'étaient entraînés. Ils songeaient désormais à ce qui allait se dérouler comme prévu.

Les derniers clichés étaient arrivés à bord, pris par un RA-5 Vigilante qui avait survolé en rase-mottes pas moins de trois batteries de SAM pour aller satisfaire sa curiosité dans un coin perdu et secret de la jungle. Kelly prit les agrandissements.

— Toujours des hommes dans les miradors.

— Ils doivent garder quelque chose, approuva Albie.

— Pas de changement notable, poursuivit Kelly. Une seule voiture. Pas de camions... pas grand-chose aux alentours immédiats. Messieurs, tout cela me paraît à peu près normal.

— Le *Connie* restera en position à quarante milles au large. L'équipe médicale est transférée aujourd'hui. L'équipe de commandement arrive demain et le jour d'après... Franks regarda de l'autre côté de la table.

— Je me jette à l'eau, dit Kelly.

*

La cassette contenant la pellicule était rangée, non développée, à l'intérieur d'un coffre dans le bureau d'un chef de section du KGB en poste à Washington, dans les anciens locaux de l'Ambassade soviétique, sur la 16e Rue, à quelques pâtés de maisons seulement de la Maison Blanche. Jadis hôtel particulier de George Mortimer Pullman, le créateur des wagons-lits et racheté par le gouvernement de Nicolas II, il abritait à la fois le deuxième plus ancien ascenseur de la ville et son premier centre d'espionnage. Le volume de matériel engendré par plus d'une centaine d'agents de renseignements exercés signifiait que les informations qui franchissaient la porte n'étaient pas toutes traitées sur place, et le capitaine Yegorov n'avait pas encore suffisamment d'ancienneté dans le service pour que son chef ait jugé ses informations dignes d'être analysées. La cassette échoua en définitive dans une petite enveloppe de papier bulle scellée à la cire, puis rangée dans le sac de toile grossière que convoyait un agent d'ambassade ; celui-ci embarqua à bord d'un vol pour Paris, en première classe, grâce à l'obligeance d'Air France. À Orly, huit heures plus tard, le diplomate prit en correspondance un vol de l'Aeroflot pour Moscou, ce qui lui permit de passer trois heures et demie à deviser agréablement avec un agent de sécurité du KGB qui était son escorte attitrée pour cette partie du voyage. Outre sa tâche officielle, le courrier de l'ambassade améliorait son ordinaire en se procurant divers biens de consommation lors de ses voyages réguliers à l'Ouest. L'article particulièrement demandé ces temps-ci était le collant – dont deux paires étaient réservées à son escorte du KGB.

Après l'arrivée à Moscou et le passage à la douane, il monta dans la voiture qui attendait pour le ramener en ville ; son premier arrêt ne fut pas au ministère des Affaires étrangères mais au quartier général du KGB, 2, place Dzerjinski. Plus de la moitié du contenu de la valise diplomatique y échoua, y compris la plus grande partie des étuis minces contenant les collants.

Deux heures plus tard, le courrier retrouvait son appartement familial, une bouteille de vodka et un sommeil bien mérité.

La cassette atterrit sur le bureau du commandant du KGB. L'étiquette d'identification lui indiqua de quelle unité elle lui provenait et l'officier remplit à son tour un formulaire, puis il appela un subordonné et lui demanda de porter la pellicule au laboratoire photographique pour qu'on la développe. Le labo, bien que vaste, était surchargé de boulot aujourd'hui et il allait devoir attendre vingt-quatre heures, voire quarante-huit, lui annonça le lieutenant à son retour. Le commandant hocha la tête. Yegorov débutait sur le terrain, c'était un officier prometteur qui commençait à nouer des relations intéressantes au sein de l'exécutif américain, mais on estimait qu'il faudrait attendre encore un peu avant que CASSIUS ne transmette des informations vraiment importantes.

*

Lorsque Raymond Brown quitta le CHU de Pittsburgh, il faisait des efforts pour ne pas trembler de colère à l'issue de sa première visite au docteur Bryant. Elle s'était en fait plutôt bien déroulée. Doris avait expliqué une bonne partie des événements des trois dernières années d'une voix franche quoique crispée, et tout du long, il lui avait tenu la main pour lui offrir son soutien, tant physique que moral. À vrai dire, Raymond Brown se reprochait tout ce qui avait pu advenir à sa fille. Si seulement il avait pu se maîtriser ce vendredi soir-là, il y avait si longtemps – mais il n'avait pas pu. Ce qui est fait est fait. Il ne pouvait pas changer les choses. Il était devenu un autre, depuis. Aujourd'hui, il était plus vieux et plus sage, aussi contrôlait-il sa rage en regagnant sa voiture. Le traitement visait l'avenir, pas le passé. La psychiatre avait été tout à fait explicite. Et il était bien décidé à suivre point par point ses conseils.

Le père et la fille dînèrent dans un petit restaurant familial tranquille – il n'avait jamais réussi à apprendre à cuisiner correctement – et ils évoquèrent le voisinage, les amis d'enfance de Doris, qui faisait quoi, s'exerçant à rattraper doucement le temps perdu. Raymond se forçait à parler à voix basse, à sourire

beaucoup et à laisser Doris faire l'essentiel de la conversation. De temps en temps, elle baissait la voix et son air blessé revenait.

C'était le signe qu'il fallait changer de sujet, dire un petit mot gentil sur son allure, voire rappeler une anecdote de boulot. Avant tout, il devait être fort et solide pour deux. Durant les quatre-vingt-dix minutes de leur première séance avec la psychiatre, il avait appris que les choses qu'il avait redoutées depuis trois ans avaient fini par se produire et, quelque part, il savait que d'autres, non dites, étaient pires encore. Il allait devoir puiser dans des ressources insoupçonnées pour réussir à contenir sa colère, mais sa petite fille avait besoin qu'il soit un... *un roc*, se promit-il. Un grand et gros roc auquel elle pourrait se raccrocher, aussi solide que les collines sur lesquelles était bâtie sa ville. Elle avait besoin d'autre chose, également. Elle avait besoin de redécouvrir Dieu. Le docteur avait partagé son opinion et Ray Brown comptait bien s'en occuper, avec l'aide de son pasteur, se promit-il en regardant dans les yeux sa petite fille.

*

C'était bon d'être de retour au boulot. Sandy avait retrouvé son service après quinze jours d'une absence que Sam Rosen, jouant de son statut de patron, pourrait sans problème faire passer pour une affectation spéciale. Les patients au sortir de réanimation regroupaient la collection habituelle de cas graves et bénins. L'équipe de Sandy se chargeait de tout. Deux de ses collègues infirmières lui posèrent quelques questions sur son absence. Elle leur répondit simplement qu'elle avait effectué un travail de recherche particulier pour le docteur Rosen et cette réponse leur suffit, surtout avec tous les lits du service occupés pour accaparer leur attention. Le reste de ses collègues nota qu'elle était quelque peu distraite. Elle avait de temps en temps le regard lointain, la tête ailleurs, l'air de songer à quelque chose. Nul ne savait à quoi. Peut-être à un homme, c'est ce que tous espéraient, heureux de voir leur surveillante de retour. C'était Sandy qui, de tous, savait le mieux manier les

chirurgiens et avec le professeur Rosen pour l'épauler, le service tournait rond.

*

— Alors comme ça, c'est toi qui remplaces déjà Rick et Billy ? demanda Morello.

— Ça va prendre un petit moment, Eddie, répondit Henry. Ça risque de compliquer nos livraisons.

— Arrête tes conneries ! Tu les as déjà compliquées suffisamment comme ça.

— Lâche-nous un peu, Eddie, intervint Tony. Henry a bien monté son affaire. Un truc sûr, qui tourne rond...

— Et bien trop compliqué. Qui va se charger de Philadelphie, à présent ? insista Morello.

— On y bosse, répondit Tony.

— Tout ce que vous avez à faire, c'est répartir la came et ramasser le fric, bon Dieu de merde ! Ils vont pas se faire braquer, on bosse avec des hommes d'affaires, au cas où vous auriez oublié ? *Pas des nègres qui traînent dans les rues,* eut-il le bon sens de ne pas ajouter. Cette partie du message passa néanmoins. *Sans vouloir te vexer, Henry.*

Piaggi remplit les verres de vin. Un geste que Morello jugeait à la fois condescendant et irritant.

— Écoute, dit-il en se penchant en avant. J'ai aidé à monter ce coup-là, tu te souviens ? Tu serais même pas en train d'aborder le marché de Philly si j'avais pas été là.

— Qu'est-ce que t'es en train de me dire, Eddie ?

— Je vais te la faire, moi, ta putain de livraison, pendant qu'Henry ramasse ses billes. Franchement, je vois pas ce qu'il y a de dur là-dedans ! Merde, t'as des pétasses qui bossent pour toi ! *Montre un peu de panache,* se dit Morello, *montre-leur un peu que t'en as.* Bordel, lui au moins, il leur montrerait, aux gars de Philly, et peut-être qu'eux, ils pourraient lui offrir ce dont Tony était incapable. Ouais.

— T'es sûr que tu veux prendre le risque, Eddie ? demanda Henry en souriant intérieurement. Ce Rital était tellement prévisible.

— Putain, ouais.

— Eh bien, d'accord. Tony joua les mecs impressionnés. Tu établis le contact et tu arranges le coup. Henry avait raison, se dit Piaggi. Ç'avait été Eddie depuis le début qui cherchait à faire cavalier seul. Quelle stupidité. Et comme ce serait facile à régler.

*

— Chou blanc, dit Emmet Ryan, résumant l'Affaire de l'Homme invisible. Tous ces indices... et rien.

— La seule explication qui se tienne, Em, c'est que quelqu'un cherche à jouer pour son compte. Les meurtres en série, ça ne débutait pas d'un coup pour s'arrêter de même. Il devait y avoir une raison. La raison pouvait être difficile, voire impossible à trouver dans bien des cas, mais lorsqu'il s'agissait de meurtres à la chaîne, organisés et préparés avec un tel soin, c'était une autre histoire. Qui se ramenait à deux possibilités. La première était que quelqu'un avait provoqué une série d'assassinats pour dissimuler sa véritable cible. Cette cible devait être William Grayson qui avait disparu de la surface de la terre, sans doute définitivement, et dont on retrouverait peut-être le corps un jour – ou peut-être pas. Quelqu'un vraiment en rogne à propos de quelque chose, quelqu'un de très méticuleux et de très habile, et ce quelqu'un – l'Homme invisible – devait avoir réglé son problème et décidé d'arrêter.

Quelle était la probabilité de cette hypothèse ? se demanda Ryan. La réponse était impossible à évaluer mais quelque part, ce brusque coup d'arrêt lui semblait par trop arbitraire. Bien trop de préparatifs pour une cible unique et apparemment sans grande envergure. Quoi qu'ait pu représenter Grayson, il n'avait jamais dirigé aucune organisation et si les meurtres s'étaient échelonnés selon une séquence prédéfinie, sa mort ne constituait tout bonnement pas un terme logique. En tout cas, observa Ryan, le front plissé, c'était ce que lui dictait son instinct. Comme tous les flics, il avait appris à se fier à ces pressentiments mal définis. Et pourtant, les meurtres s'étaient bel et bien arrêtés. Trois autres dealers étaient morts au cours des dernières semaines ; Douglas et lui avaient enquêté sur

place à chaque fois, pour découvrir banalement qu'il s'agissait de deux braquages qui avaient mal tourné et, pour le troisième, d'une rivalité territoriale perdue par l'un et gagnée par l'autre. L'Homme invisible avait disparu, en tout cas il était devenu inactif et ce dernier fait mettait à bas la théorie qui lui avait jusqu'ici semblé l'explication la plus logique à tous ces meurtres, ne lui laissant qu'une hypothèse bien moins satisfaisante.

L'autre possibilité était beaucoup plus logique, par certains côtés. Quelqu'un avait mis la main sur un réseau de drogue encore inconnu de Mark Charon et de son escouade, éliminant les dealers, sans aucun doute pour les encourager à passer chez un nouveau fournisseur. Vu sous cet angle, William Grayson acquérait une autre importance dans le plan général – et peut-être allait-on encore découvrir un ou deux meurtres, qui auraient permis d'éliminer les chefs de ce réseau hypothétique. Un nouvel effort d'imagination permit à Ryan d'estimer que le réseau démantelé par l'Homme invisible était le même que celui que Douglas et lui n'avaient cessé de traquer, au cours de ces longs mois. Tout cela composait un échafaudage logique fort cohérent.

Mais c'était rarement le cas des meurtres. Les vrais meurtres ne se déroulaient pas comme dans les séries policières télévisées. On ne les élucidait jamais entièrement. Quand vous saviez qui, vous risquiez de ne jamais découvrir le pourquoi, du moins pas d'une façon vraiment satisfaisante, et la difficulté d'appliquer des théories élégantes à la réalité concrète de la mort était que les gens n'entraient pas vraiment dans le moule de la théorie. Qui plus est, même si ce modèle des événements des derniers mois était correct, il impliquait qu'un individu hautement organisé, impitoyable et d'une efficacité meurtrière était désormais à la tête d'un réseau criminel dans la ville de Ryan, ce qui n'était pas franchement une bonne nouvelle.

— Tom, franchement, je n'arrive pas à l'avaler.

— Eh bien, si c'est ton commando, pourquoi s'est-il arrêté ? demanda Douglas.

— Si je me souviens bien, c'est pas toi qui as lancé cette idée le premier ?

— Ouais, et alors ?

— Dites donc, vous n'aidez pas beaucoup votre lieutenant, sergent !

— On a tout le week-end pour y réfléchir. Personnellement, je m'en vais tondre ma pelouse, me taper les deux films du dimanche et faire semblant d'être un citoyen ordinaire. Notre copain s'est tiré, Em. Je ne sais pas où, mais il pourrait aussi bien être parti à l'autre bout du monde. Je suis prêt à parier que c'est un gars de l'extérieur qui est venu accomplir un contrat, qu'il l'a rempli et qu'il est reparti.

— Attends une minute !

C'était une théorie entièrement nouvelle ça, un tueur à gages tout droit sorti d'Hollywood, et ces gens-là n'existent pas. Point final. Mais Douglas sortit du bureau sans rien dire, coupant court à toute possibilité d'une discussion qui aurait pu révéler que chacun des policiers avait à la fois tort et raison.

*

L'entraînement au maniement d'armes commença sous l'œil attentif des officiers, sans oublier les marins qui avaient pu trouver une excuse pour venir à l'arrière. Les Marines se dirent que les deux amiraux fraîchement débarqués et l'autre con de la CIA devaient souffrir du décalage horaire autant qu'eux à leur arrivée, sans savoir que Maxwell, Greer et Ritter avaient fait la majeure partie du trajet à bord d'un avion réservé aux VIP, traversant le Pacifique en plusieurs sauts de puce, avec boissons et sièges confortables.

On jeta un paquet de détritus par-dessus bord, tandis que le bâtiment continuait de progresser à une vitesse régulière de cinq nœuds. Les Marines perforèrent les divers blocs de bois et autres sacs en papier jetés à la mer au cours d'un exercice qui avait plus d'intérêt comme attraction pour l'équipage que par son efficacité réelle. Kelly prit son tour, tirant avec sa CAR-15 par salves de deux ou trois balles, et faisant mouche à tout coup. Quand l'exercice fut terminé, les hommes rangèrent leurs armes et regagnèrent leurs quartiers. Un maître-mécanicien arrêta Kelly alors qu'il rentrait dans la superstructure.

— C'est vous qui devez y aller seul ?

— Vous n'êtes pas censé le savoir.

Le chef-mécanicien se contenta de rigoler.

— Suivez-moi, monsieur.

Ils se dirigèrent vers l'avant, évitant le détachement de Marines pour se retrouver dans l'atelier de l'*Ogden*. Il était de taille impressionnante car il devait non seulement permettre l'entretien du navire proprement dit mais également pourvoir à tous les besoins des engins mécaniques susceptibles d'embarquer. Sur l'un des établis, Kelly avisa le scooter sous-marin qu'il allait utiliser pour remonter le fleuve.

— On l'a à bord depuis San Diego, monsieur. Le chef-électricien et moi, on l'a un peu bricolé. On l'a entièrement démonté, nettoyé, on a vérifié les batteries – des bonnes, soit dit en passant. Les joints sont neufs, donc il ne devrait pas y avoir de problèmes d'étanchéité. On l'a même testé dans le radier. L'autonomie garantie d'origine est de cinq heures. On a bossé dessus, Deacon et moi. Il devrait en tenir sept, dit le maître-mécanicien avec un orgueil tranquille. J'ai pensé que ça pourrait être pratique.

— Sûrement, chef. Merci.

— Maintenant, voyons voir cette arme. Kelly tendit la carabine après un instant d'hésitation et le chef entreprit de la démonter. En quinze secondes, elle était prête au nettoyage mais le chef-mécanicien ne s'arrêta pas en si bon chemin.

— Eh, attendez ! s'écria Kelly alors que le canon était déjà privé de son guidon de visée.

— Elle est trop bruyante, monsieur. Vous devez bien y aller seul, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait.

Le machino ne leva même pas les yeux.

— Vous voulez que je la fasse taire ou vous préférez qu'elle claironne votre présence ?

— Impossible, avec une carabine.

— Qui a dit le contraire ? Vous devrez tirer à quelle distance, à votre avis ?

— Pas plus de trente mètres, sans doute moins. Merde, j'aimerais autant ne pas avoir à m'en servir...

— À cause du boucan, c'est ça ? Le chef sourit. Vous voulez me regarder faire, m'sieur ? Vous allez apprendre quelque chose.

Il alla placer le canon sous une perceuse à colonne. Le foret du bon diamètre était déjà monté sur le mandrin et, sous les yeux attentifs de Kelly et de deux premiers maîtres, le chef-mécanicien perça une série de trous dans les quinze derniers centimètres du cylindre d'acier creux.

— Bon, il n'est pas question de supprimer totalement le bruit d'une balle supersonique, mais ce qu'on peut faire, c'est piéger entièrement les gaz d'éjection, et c'est déjà pas mal.

— Même avec une cartouche à forte puissance ?

— Gonzo, tout est prêt ?

— Ouais, chef, répondit un seconde classe du nom de Gonzales. Il passa le canon au tour, pour y fileter un pas de vis peu profond mais assez long.

— J'ai déjà préparé ça. Le chef-mécano montra un silencieux cylindrique, de soixante-quinze millimètres de diamètre et trente-cinq centimètres de long. Il se vissa en douceur à l'extrémité du canon. Une fente à l'extrémité supérieure permettait de fixer à nouveau le guidon de visée qui faisait office en même temps de verrou de blocage.

— Combien de temps avez-vous bossé là-dessus ?

— Trois jours, monsieur. En examinant les armes que nous avions embarquées, je n'ai pas eu de mal à juger ce qui pourrait vous être utile et puis, j'avais du temps devant moi. Alors, j'ai bricolé un peu.

— Mais comment diable saviez-vous que j'allais...

— Nous échangeons des signaux avec un sous-marin. C'est pas vraiment difficile à deviner, non ?

— Mais comment avez-vous su ? insista Kelly, sachant d'avance la réponse.

— Vous connaissez un navire où on peut garder un secret ? Le capitaine a des sous-off. Les sous-off bavardent, expliqua le machino en terminant de remonter la carabine. Cela rallonge l'arme d'une quinzaine de centimètres. J'espère que ça ne vous dérangera pas.

Kelly épaula. En fait, ça avait même amélioré l'équilibre. Il préférait une arme lourde du canon, cela augmentait la précision de tir.

— Très chouette. Il faudrait qu'il l'essaye, bien sûr. Kelly et le chef remontèrent vers l'arrière. En chemin, le machino ramassa une caisse en bois vide. Sur la plateforme arrière, Kelly glissa un chargeur plein dans la culasse. Le chef balança la caisse à la mer et recula. Kelly épaula et pressa la détente.

Plop. Un instant plus tard, leur parvint le bruit de la balle touchant le bois. En fait, il était même plus fort que la détonation de la cartouche. On avait même distinctement entendu le claquement de la culasse. Le quartier-maître mécanicien avait réussi avec une carabine de forte puissance la même chose que Kelly avec un pistolet de calibre .22. L'homme de métier eut un sourire bienveillant.

— Le seul truc un peu délicat, c'est de vérifier qu'il y a assez de gaz pour actionner la culasse. Essayez-la en tir en rafale, m'sieur.

Kelly passa en mode automatique et tira six balles coup sur coup. Le bruit de la salve restait perceptible mais il était en fait réduit d'au moins quatre-vingt-quinze pour cent, et cela voulait dire que personne ne pourrait l'entendre au-delà de deux cents mètres – contre plus de mille mètres pour une carabine normale.

— Bon boulot, chef, bon boulot.

— Quoi que vous fassiez, m'sieur, soyez prudent, d'accord ? suggéra le chef en s'éloignant sans un autre mot.

— Je veux ! dit Kelly, pour les vagues. Il épaula encore une fois sa carabine et vida le chargeur sur la caisse avant qu'elle n'ait dérivé trop loin. Les balles la transformèrent en échardes au milieu de petites gerbes blanches d'eau de mer.

T'es prêt, John.

*

Tout comme la météo, comme il devait l'apprendre quelques minutes plus tard. C'était sans doute le service de prévisions météorologiques le plus perfectionné du monde qui épaulait les

opérations aériennes au-dessus du Viêt-Nam – même si les pilotes ne l'appréciaient pas à sa juste valeur. Le chef-météorologiste avait été transféré du *Constellation* avec les amiraux. Il fit courir ses mains sur une carte isobarique et les dernières photos satellite.

— Les averses commencent demain et nous pouvons nous attendre à des pluies intermittentes au cours des quatre prochains jours. Assez fortes. Cela doit se poursuivre jusqu'à ce que cette zone dépressionnaire en lente progression ait glissé vers le nord au-dessus de la Chine, leur expliqua le maître principal.

Tous les officiers étaient là. Les quatre équipages d'aviateurs assignés à la mission apprirent l'information sans broncher. Piloter un hélico par mauvais temps n'était pas vraiment une sinécure et aucun aviateur n'appréciait d'avoir à voler par visibilité réduite. Mais d'un autre côté, la pluie étoufferait le bruit des moteurs et la baisse de visibilité était à double tranchant : leur principal souci était en effet les batteries antiaériennes de petit calibre ; or celles-ci étaient à guidage optique. Tout ce qui pouvait empêcher leurs servants de voir et entendre leurs zincs renforçait leur sécurité.

— Vent maxi ? s'enquit un pilote de Cobra.

— Au pire, des rafales de trente-cinq à quarante nœuds. Ça risque de secouer pas mal.

— Notre radar de veille principal est excellent pour la surveillance météo. Nous pourrons toujours vous aider à contourner le plus gros du grain, proposa le capitaine Franks. Les pilotes acquiescèrent.

— Monsieur Clark ? C'était l'amiral Greer.

— Pour moi, la pluie c'est parfait. Le seul moyen qu'ils aient de me repérer lors du trajet aller, c'est la traînée de bulles que je laisserai à la surface. La pluie les effacera. Ce qui veut dire que je pourrai progresser en plein jour s'il le faut. Kelly marqua un temps, conscient que s'il ajoutait quelque chose, ce serait pour confirmer l'engagement définitif de la mission. Le *Skate* est prêt pour moi ?

— Il attend nos ordres, répondit Maxwell.

— Alors, de mon côté, vous pouvez donner le feu vert. Kelly sentit sa peau se glacer. Il eut l'impression qu'elle se contractait autour de son corps, comme s'il se ratatinait. Mais il l'avait dit quand même.

Tous les yeux se tournèrent vers le capitaine Albie, USMC. Un vice-amiral, deux contre-amiraux et un agent de la CIA plein d'avenir se reposaient désormais sur ce jeune officier du Corps des Marines des États-Unis pour prendre la décision finale. C'est lui qui commanderait le plus gros de la troupe. C'était à lui qu'incombait la responsabilité ultime de l'opération. Cela faisait certes un drôle d'effet pour le jeune capitaine que sept étoiles aient besoin de l'entendre dire « go », mais la vie de vingt-cinq Marines et peut-être celle de vingt autres hommes dépendaient de son jugement. C'était sa mission et il faudrait qu'elle se déroule parfaitement du premier coup. Il regarda Kelly et sourit.

— Monsieur Clark, soyez extrêmement prudent. Je crois qu'il est temps que vous plongiez. Le signal de la mission est « go ».

Il n'y eut pas d'exultation. En fait, tous les hommes assemblés autour de la table baissèrent les yeux pour consulter les cartes, essayant de convertir l'image bidimensionnelle de l'encre couchée sur le papier en réalité à trois dimensions. Puis tous relevèrent la tête, presque simultanément, et chacun scruta les yeux de son voisin. Maxwell fut le premier à reprendre la parole pour s'adresser à l'équipage de l'un des hélicos.

— Je suppose que vous feriez mieux de faire chauffer vos moulins. Puis il se retourna. Capitaine Franks, voulez-vous avertir le *Skate ?* Deux *À vos ordres, amiral !* lui répondirent et les hommes se mirent au garde-à-vous, reculant d'un pas de la table, maintenant que la décision était prise.

Il était un peu tard pour se livrer à la réflexion, songea Kelly. Il tâcha de mettre sa trouille de côté et commença à concentrer toute son attention sur les vingt prisonniers. Cela paraissait tellement étrange de risquer sa vie pour vingt personnes qu'il n'avait jamais vues mais enfin, ce genre de risque n'était pas censé être rationnel. Son père avait passé son existence à faire la même chose et il avait perdu la vie en réussissant à sauver deux

mioches. Si *je peux être fier de mon père, alors je peux honorer sa mémoire de mon mieux.*

Tu peux le faire, mon gars. Tu sais comment. Il sentait la détermination commencer à prendre le dessus. Toutes les décisions avaient été prises. Désormais, il était entièrement engagé dans l'action. Son visage se durcit. Les dangers n'étaient plus des risques à redouter mais à gérer. À surmonter.

Maxwell le vit. Il avait vu la même mutation s'opérer dans la salle de briefing des porte-avions, les collègues pilotes effectuer la préparation mentale nécessaire avant le lancer de dés, et l'amiral évoqua ses propres souvenirs, la tension des muscles, l'acuité visuelle soudain accrue. Premier entré, dernier sorti, comme souvent pour ses missions, aux commandes de son F6F Hellcat pour abattre les chasseurs ennemis puis protéger l'escadrille sur le chemin du retour. *Mon deuxième fils,* se dit soudain Dutch, *aussi courageux que le fiston et tout aussi doué.* Mais il n'avait jamais personnellement envoyé son fils affronter le danger, et Dutch était aujourd'hui bien plus âgé qu'au moment d'Okinawa. Quelque part, le danger assigné aux autres était plus vaste, plus horrible que celui qu'on assumait seul. Mais il fallait qu'il en soit ainsi et Maxwell savait que Kelly se fiait à lui, comme en son temps il s'était fié à Pete Mitscher. Ce fardeau était lourd à porter, d'autant plus lourd qu'il devait contempler le visage de celui qu'il envoyait en territoire ennemi, seul. Kelly surprit le regard de Maxwell et ses traits esquissèrent aussitôt un sourire entendu.

— Vous en faites pas, amiral. Il quitta la salle des cartes pour préparer son paquetage.

— Tu sais, Dutch – l'amiral Podulski alluma une cigarette –, nous aurions pu l'utiliser, ce petit gars, il y a quelques années. Je crois qu'il aurait convenu à merveille. Cela faisait bien plus que « quelques » années mais Maxwell reconnut qu'il y avait du vrai dans la remarque. Ils avaient été l'un et l'autre de jeunes guerriers, eux aussi, mais aujourd'hui, il était temps de laisser la place à la nouvelle génération.

— Cas, j'espère simplement qu'il sera prudent.

— Il le sera. Comme nous l'avons été.

*

Le scooter sous-marin fut poussé sur le pont d'envol par les hommes qui l'avaient préparé. L'hélicoptère était paré au décollage, ses rotors à cinq pales tournaient dans l'obscurité d'avant l'aube lorsque Kelly franchit la porte étanche. Il inspira un grand coup avant de s'avancer sur le pont. Il n'avait encore jamais eu un tel public. Irvin était là, en même temps que trois autres sous-officiers des Marines, Albie, les officiers généraux, et ce Ritter, tous venus lui dire au revoir comme s'il était Miss Amérique ou Dieu sait quoi. Mais ce furent les deux maîtres-mariniers qui l'abordèrent.

— Les batteries sont chargées à bloc. Votre équipement est dans la soute. Elle est étanche, donc pas de problème de ce côté, sir. La carabine est chargée, une balle engagée dans la chambre, au cas où vous en auriez rapidement besoin, le cran de sécurité est mis. Toutes les radios ont des piles neuves et vous avez deux jeux de rechange. S'il y a autre chose à faire, je ne vois pas quoi, conclut le maître-machiniste en criant pour couvrir le bruit des moteurs de l'hélicoptère.

— Ça m'a l'air impeccable ! répondit Kelly.

— Bon vent, monsieur Clark.

— Allez, à plus ! Et merci !

Kelly serra la main des deux officiers mariniers, puis se dirigea vers le capitaine Franks. Par jeu, il se mit au garde-à-vous et le salua.

— Permission de quitter le navire, mon capitaine.

Le capitaine Franks lui rendit son salut.

— Permission accordée, monsieur.

Alors, Kelly regarda tous les autres. *Premier entré, dernier sorti.* Un demi-sourire et un signe de tête suffisaient amplement, car en cet instant, c'était en lui qu'ils puisaient leur courage.

Le gros Sikorsky de sauvetage s'éleva de quelques dizaines de centimètres. Un matelot attacha le scooter sous-marin sous la carlingue puis l'appareil recula, s'écartant des turbulences générées par la superstructure de l'*Ogden*, s'élevant dans la

nuit, tous feux éteints, pour disparaître au bout de quelques secondes.

L'USS *Skate* était un sous-marin démodé, développé après modifications à partir du premier navire à propulsion nucléaire, l'USS *Nautilus*. Sa coque avait presque la forme de celle d'un bâtiment de surface plutôt que celle d'une baleine, ce qui le rendait relativement lent en plongée, mais ses deux hélices amélioraient sa manœuvrabilité, en particulier en eaux peu profondes. Depuis des années, le Skate accomplissait des tâches de navire espion, s'approchant au plus près des côtes vietnamiennes et déployant ses antennes-fouets pour intercepter faisceaux radar et autres émissions électroniques. Il avait également débarqué plus d'un plongeur sur la plage. Y compris Kelly, plusieurs années auparavant, même si pas un seul homme de l'actuel équipage ne se souvenait de ses traits. Il l'aperçut à la surface, silhouette noire plus sombre que les eaux que faisaient scintiller un pâle dernier quartier de lune bientôt dissimulé par les nuages. Le pilote de l'hélicoptère commença par déposer le scooter sur le pont avant du *Skate,* où l'équipage l'arrima aussitôt. Puis Kelly et son paquetage furent treuillés à leur tour. Une minute plus tard, il se trouvait dans le poste de contrôle du submersible.

— Bienvenue à bord, dit le commandant Silvio Esteves, savourant à l'avance sa première mission avec un plongeur. Il n'avait pas encore achevé sa première année de commandement.

— Merci, monsieur. Combien de temps d'ici la côte ?

— Six heures, plus, si jamais nous repérons quelque chose. Vous voulez boire ? Manger ?

— Dormir, plutôt, si vous permettez.

— Il y a une couchette supplémentaire dans la cabine du second. Nous veillerons à ce que vous ne soyez pas dérangé. Ce qui était un meilleur traitement que celui alloué aux techniciens de la NSA, la sécurité militaire, qui se trouvaient déjà à bord.

Kelly se dirigea vers l'avant, pour goûter ses derniers instants de repos avant les trois prochains jours – si tout se déroulait conformément au plan. Il était endormi avant que le

sous-marin soit retourné sous les eaux de la mer de Chine du Sud.

*

— Voilà un truc intéressant, observa le commandant. Il posa la traduction sur le bureau de son supérieur immédiat, un autre commandant, mais celui-ci était dans les petits papiers du lieutenant-colonel.

— J'ai entendu parler de cet endroit. Le GRU dirige l'opération – enfin, disons qu'ils essayent. Nos fraternels alliés socialistes ne sont pas très coopératifs. Alors comme ça, les Américains ont fini par être au courant, hein ?

— Continuez de lire, Youri Petrovitch, suggéra son cadet.

— Mazette ! Il leva les yeux. Qui est au juste ce CASSIUS ? Youri avait déjà vu le nom, lié à quantité d'informations d'intérêt mineur en provenance de diverses sources au sein de la gauche américaine.

— Glazov n'a fini de recruter les derniers éléments que tout récemment, expliqua le commandant.

— Eh bien, dans ce cas, je vais lui transmettre. Je suis surpris que Georgi Borissovitch ne se soit pas chargé personnellement de l'affaire.

— Je pense qu'il va le faire, à présent, Youri.

*

Ils savaient que quelque chose de sérieux se préparait. Le Nord-Viêt-Nam avait disposé une multitude de radars le long de ses côtes. Leur but principal était de déclencher l'alerte aérienne pour les missions lancées depuis les porte-avions croisant sur ce que les Américains appelaient Yankee Station, et le Nord-Viêt-Nam d'un autre nom. Fréquemment, les radars de recherche étaient brouillés mais pas tant que ça. Cette fois-ci, le brouillage était si puissant qu'il couvrait l'écran des moniteurs de fabrication russe d'un cercle compact de neige immaculée. Les opérateurs se penchèrent un peu plus, traquant des points plus

éblouissants qui pourraient dénoter les vraies cibles au milieu du bruit de fond.

— Navire ! lança une voix au centre d'opérations. Navire à l'horizon ! C'était encore un cas où l'œil humain surpassait le radar.

*

S'ils étaient assez cons pour poser leurs radars et leurs canons au sommet des collines, ce n'était pas son problème. Le major contrôleur de tir était en poste au « SPOT 1 », la tourelle avant de l'officier de tir qui était l'élément le plus élégant de la superstructure de son navire. Ses yeux étaient collés aux oculaires du théodolite qui, bien que conçu à la fin des années 30, restait l'un des meilleurs appareils d'optique produits par les Américains. Sa main fit tourner le petit volant d'un mécanisme assez similaire à celui de mise au point d'un appareil photo, pour faire coïncider deux demi-images. Il visait l'antenne radar dont le treillis métallique, saillant du filet de camouflage, en faisait une référence de visée idéale.

— Top !

À ses côtés l'officier de tir en second pressa la palette du microphone, tout en lisant à haute voix les chiffres du cadran. Portée un-cinq-deux-cinq-zéro.

Au poste de tir central, trente mètres en dessous de Spot 1, les calculateurs électromécaniques digérèrent les données, indiquant la hausse aux huit canons du croiseur. Ce qui se produisit alors était tout simple. Déjà chargés, les canons tournèrent sur leurs tourelles, en s'élevant pour atteindre l'angle de hausse calculé une génération plus tôt par des douzaines de jeunes femmes – aujourd'hui grand-mères – ou de calculateurs mécaniques. À l'intérieur du calculateur de bord, la vitesse et la course du croiseur étaient déjà intégrés, et comme ils tiraient sur une cible fixe, il suffisait de leur assigner un vecteur de correction de vélocité identique mais de sens inverse. De la sorte, les canons resteraient automatiquement verrouillés sur l'objectif.

— Paré à faire feu ! commanda l'officier de tir. Un jeune matelot rabattit les clés de tir et l'USS *Newport News* fut ébranlé par la première salve de la journée.

— Parfait, en azimut, nous sommes trop courts de... trois cents... énonça le major, d'une voix tranquille, observant les geysers de poussière dans les jumelles grossissant vingt fois.

— Hausse trois cents ! relaya l'homme au micro, et la salve suivante tonna quinze secondes plus tard. Il ignorait que la première avait, par inadvertance, détruit le bunker de commandement du complexe de radars. La deuxième salve décrivit son arc dans les airs.

— Celle-ci devrait être la bonne, commenta le major. Effectivement. Trois des huit obus atterrirent à moins de cinquante mètres de l'antenne et la mirent en pièces.

— Objectif atteint, dit-il dans son propre micro, attendant que la poussière se dissipe. Objectif détruit.

— Ça vaut tous les zincs, commenta le capitaine qui observait depuis la passerelle. Il était jeune officier de tir sur l'USS *Mississippi*, vingt-cinq ans plus tôt, quand il avait eu l'occasion d'apprendre le pilonnage des côtes sur cibles réelles, dans le Pacifique Ouest, de même que son indispensable major installé au Poste numéro un. C'était sans aucun doute le baroud d'honneur pour les derniers vrais croiseurs lourds de la Navy et le capitaine était bien décidé à ce qu'il se fasse entendre.

Quelques secondes après, des gerbes d'eau apparurent à mille mètres environ du navire. Elles provenaient des canons de 130 mm que l'armée nord-vietnamienne utilisait pour répliquer à la Navy. Il s'en occuperait avant de se concentrer sur les sites de DCA.

— Contrebatterie ! lança le skipper au poste de tir central.

— À vos ordres, mon capitaine, on est dessus. Une minute plus tard, le *Newport News* réorientait son tir, ses canons à tir rapide traquant et repérant la batterie dont les six canons de 130 auraient mieux fait de se taire.

C'était une diversion, le capitaine le savait. Forcément. Quelque chose se passait ailleurs. Il ignorait quoi, mais ce devait être un truc assez important pour qu'on l'ait laissé, avec son croiseur, passer au nord de la zone démilitarisée. Il n'y voyait

pour sa part aucun inconvénient, estima-t-il, en sentant à nouveau vibrer la superstructure. Trente secondes plus tard, un nuage orange grossit rapidement, annonçant la destruction de la batterie ennemie.

— Objectif secondaire atteint, annonça le commandant de bord. Les hommes d'équipage sifflèrent brièvement leur allégresse puis se remirent à la tâche.

*

— Vous voilà arrivé. Le capitaine Mason s'écarta du périscope.

— Pas loin. Kelly n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour savoir qu'Esteves était un cow-boy. La coque du *Skate* raclait les bigorneaux. Son périscope saillait à peine au-dessus des flots, l'eau léchait la moitié inférieure de la lentille. Je suppose qu'on fera aller.

— Z'avez un bon grain, là-haut, nota Esteves.

— Bon pour moi, effectivement. Kelly finit sa tasse de café, un vrai café de marin, avec du sel dedans. Je vais en tirer parti.

— Tout de suite ?

— Oui, sir. Kelly fit un bref signe de tête. À moins que vous comptiez vous approcher encore, ajouta-t-il avec un sourire de défi.

— Malheureusement, nous n'avons pas de roues sous la coque, sinon j'aurais bien essayé. Esteves pointa le pouce vers l'avant. Qu'est-ce que vous nous mijotez ? D'habitude, je suis au courant.

— Capitaine, je ne peux rien dire. À part ceci : si ça marche, vous saurez le fin mot de l'histoire. Il faudrait qu'il s'en contente et Esteves le comprit.

— Alors, vous feriez mieux de vous préparer.

Si chaudes que soient les eaux, Kelly devait se préoccuper du froid. Huit heures en immersion, même avec un faible écart de température, ça pouvait vous vider le corps de toute son énergie comme un court-circuit vide une batterie. Il se glissa à l'intérieur de la combinaison de plongée vert et noir en néoprène, puis doubla le nombre des ceintures lestées. Seul

dans le poste de commandement du second, il marqua sa dernière pause de réflexion, priant Dieu non pas de l'aider, lui, mais les hommes qu'il tentait de secourir. Cela faisait drôle de prier, songea Kelly, après tout ce qu'il avait pu accomplir récemment si loin d'ici, et il prit le temps de demander le pardon pour tout le mal qu'il avait pu faire, se demandant toujours s'il avait ou non péché. Le moment était propice à ce genre de réflexion mais sans trop s'y attarder. Il devait regarder devant lui. Peut-être que Dieu l'aiderait à sauver le colonel Zacharias, mais il aurait à jouer sa partie, lui aussi. Sa dernière pensée avant de quitter le poste de commandement fut pour la photo d'un Américain solitaire sur le point de se faire assommer par-derrière par un petit salopard de l'ANV. Il était temps d'y mettre un terme, se dit-il en ouvrant la porte.

— Le sas d'évacuation est par ici, dit Esteves.

Kelly grimpa l'échelle, sous les yeux d'Esteves et de peut-être six ou sept marins du *Skate*.

— Tâchez qu'on sache le fin mot de l'histoire, dit le capitaine, en refermant lui-même l'écoutille.

— Sûr que je ferai tout pour ça, répondit Kelly alors que se verrouillait le panneau métallique. Un scaphandre autonome l'attendait. Les bouteilles étaient pleines, nota-t-il en vérifiant à nouveau lui-même les manos. Il décrocha l'hydrophone.

— Ici Clark. Dans le sas. Paré à sortir.

— Le sonar ne remarque rien en dehors de la pluie dense en surface. Recherche visuelle négative. *Vaya con Dios*, señor Clark.

— *Gracias*, répondit Kelly, dans un rire. Il reposa l'hydrophone et tourna la vanne d'immersion. L'eau envahit le fond du compartiment et la pression de l'air s'accrut brusquement dans l'espace confiné.

*

Kelly consulta sa montre. Il était huit heures seize quand il ouvrit l'écoutille extérieure du sas pour se hisser sur le pont avant de l'USS *Skate*. Il alluma une torche pour éclairer le scooter sous-marin. L'engin était arrimé en quatre points mais

avant de le libérer, il s'assura en accrochant un harnais de sécurité à sa ceinture. Il aurait l'air malin si le truc démarrait sans lui. Le profondimètre indiquait quarante-neuf pieds, un peu moins de quinze mètres. Le sous-marin était effectivement dans des fonds dangereusement hauts, et plus vite il s'en irait, plus vite son équipage serait de nouveau en sécurité. Après avoir largué les amarres du scooter, il bascula le contact et les deux hélices carénées se mirent aussitôt à tourner lentement. Bien. Kelly sortit le couteau de sa ceinture et donna deux coups de manche sur la coque puis il régla les élevons latéraux et partit en avant, cap au trois cent huit.

Plus question de faire demi-tour, désormais. Mais pour Kelly, c'était rarement le cas.

28

Premier entré

Il valait mieux qu'il ne puisse pas sentir l'odeur de l'eau. Enfin, au début. Peu d'expériences sont aussi déroutantes que de nager sous l'eau en pleine nuit. Par chance, les concepteurs du scooter sous-marin étaient eux-mêmes plongeurs et le savaient. L'engin était un peu plus long que la taille de Kelly. En fait, il s'agissait d'une torpille modifiée, avec divers accessoires permettant à un homme de la piloter et d'en contrôler la vitesse, la transformant en sous-marin de poche, même si l'aspect évoquait plutôt un avion dessiné par un enfant. Les « ailes » – les nageoires, plutôt – étaient actionnées à la main. Il y avait une jauge de profondeur, un inclinomètre, un ampèremètre pour la batterie et bien sûr l'indispensable compas magnétique. Le moteur électrique et les batteries avaient été conçus à l'origine pour propulser l'engin à haute vitesse en plongée, sur une distance de dix mille mètres. À vitesse lente, il pouvait aller bien plus loin. Dans ce cas en effet, il avait une autonomie de cinq à six heures à cinq nœuds – et même plus, si les mécaniciens de l'*Ogden* avaient dit vrai.

Cela ressemblait curieusement au vol à bord du C-141. Le ronronnement des deux hélices était quasiment inaudible à quelque distance mais les oreilles de Kelly étaient à deux mètres d'elles à peine, et le gémissement aigu le faisait déjà grimacer derrière son masque. C'était dû en partie à tout le café qu'il avait ingurgité. Il devait rester en permanence aux aguets et il avait assez de caféine dans l'organisme pour ressusciter un mort. Tant de choses à surveiller. Il y avait le trafic fluvial. Entre les transbordages de munitions pour les batteries de triple-A et la version viêt de l'ado traversant pour rejoindre sa petite amie, ce n'étaient pas les petits bateaux qui manquaient dans le secteur. Heurter l'une de ces embarcations pouvait entraîner diverses conséquences plus ou moins immédiates, mais toujours fatales.

Pour ajouter à la perversité, la visibilité était presque nulle, de sorte que Kelly savait assumer qu'il n'aurait pas plus de deux ou trois secondes pour éviter un obstacle quelconque. Il se maintenait du mieux possible dans l'axe du chenal. Toutes les trente minutes, il ralentissait et sortait la tête hors de l'eau pour se repérer. Il n'y avait aucune activité notable. Il ne restait plus guère de centrales électriques dans le pays et, sans lumières pour lire, voire alimenter un poste de radio, l'existence des gens ordinaires était aussi primitive qu'elle était bestiale pour leurs ennemis. Tout cela était vaguement triste. Kelly n'avait pas l'impression que le peuple vietnamien fût par nature plus belliqueux qu'un autre mais enfin, on était en guerre, et leur comportement, comme il avait pu le constater, était loin d'être exemplaire. Il fit le point et replongea, évitant avec soin de descendre plus bas que trois mètres. Il avait entendu parler d'un plongeur qui était mort à la suite d'une remontée trop rapide après être resté pressurisé plusieurs heures par seulement cinq mètres de fond, et il n'avait pour sa part aucune envie de rééditer l'expérience.

Le temps s'écoulait au ralenti. De temps à autre, la couverture nuageuse se dissipait et la lumière d'un quartier de lune soulignait les gouttes de pluie à la surface de l'eau, frêles cercles noirs s'étendant avant de disparaître sur l'écran bleu spectral, dix pieds au-dessus de sa tête. Puis les nuages se refermaient et il ne voyait plus qu'un toit gris sombre tandis que le crépitement des gouttes rivalisait avec le grondement infernal des hélices. Un autre risque était celui des hallucinations. Kelly avait un esprit actif, or il se retrouvait dans un environnement dépourvu de stimuli. Pire, son corps était trompé. Il était dans un état de quasi impesanteur, sans doute comme on devait l'être *in utero,* et le confort même de l'expérience était dangereux. Son esprit pouvait réagir en se réfugiant dans le rêve et cela, il ne pouvait se le permettre. Kelly mit au point une stratégie qui consistait à scruter des yeux ses instruments rudimentaires, à s'inventer de petits jeux, comme de maintenir son engin parfaitement horizontal sans se servir de l'inclinomètre, mais cela s'avéra impossible. Le vertige que connaissaient les aviateurs se produisait ici bien plus vite qu'en l'air, et il

découvrit qu'il ne pouvait tenir plus de quinze ou vingt secondes avant de recommencer à s'incliner et descendre. De temps à autre, il effectuait un tour complet sur lui-même, histoire de changer, mais pour l'essentiel il faisait alterner son regard entre les eaux et les instruments, répétant sans arrêt le processus jusqu'à ce qu'à son tour, il s'avère dangereusement monotone. Seulement deux heures de trajet, devait-il se répéter pour garder sa concentration – mais il ne pouvait pas se concentrer sur une seule chose, ou même deux. Il avait beau se sentir à l'aise, tous les êtres humains dans un rayon de cinq kilomètres n'avaient qu'une seule envie, mettre un terme à son existence. Ces gens vivaient ici, ils connaissaient le terrain et le fleuve, les bruits et le paysage. Et ce pays, leur pays, était en guerre, où l'inhabituel est synonyme de danger et d'ennemi. Kelly ignorait si le gouvernement offrait une prime pour les Américains capturés morts ou vifs, mais il devait bien y avoir quelque chose comme ça. Les gens travaillaient dur pour gagner une récompense, surtout quand elle s'associait au patriotisme. Kelly se demanda comment on en était arrivé là. Non que cela eût une quelconque importance. Ces gens-là étaient des ennemis. Rien ne changerait de sitôt cet état de fait. Et sûrement pas dans les trois jours, qui était l'avenir le plus lointain envisagé par Kelly. S'il devait exister quelque chose au-delà, il devait faire comme s'il n'en était rien.

Sa prochaine halte programmée était à un méandre en fer à cheval. Kelly ralentit le scooter et haussa la tête avec précaution. Du bruit sur la rive nord, à une centaine de mètres. Le son portait sur l'eau. Des voix masculines s'exprimant dans une langue dont les intonations, quelque part, lui avaient toujours semblé poétiques – mais devenaient rapidement horribles quand elles exprimaient la colère. Comme tous les gens, supposa-t-il, en prêtant l'oreille une dizaine de secondes. Il redescendit, surveillant le changement de cap au compas alors qu'il suivait la courbe du méandre. Quelle étrange intimité, même si elle n'avait duré que dix secondes. De quoi parlaient-ils ? De politique ? Sujet ennuyeux en pays communiste. D'agriculture, qui sait ? De la guerre ? Peut-être, car les voix étaient assourdies. L'Amérique tuait un assez grand nombre de

jeunes gens de ce pays pour qu'ils aient de bonnes raisons de nous détester, songea Kelly, et la perte d'un fils n'était sans doute guère différente ici que chez lui. Ils pouvaient ainsi narrer combien ils étaient fiers de leur garçon abattu par un soldat – carbonisé au napalm, démembré par une mitrailleuse ou pulvérisé par une bombe ; les nouvelles devaient finir par arriver d'une manière ou d'une autre, y compris sous forme de mensonges, ce qui revenait au même –, mais dans chaque cas, ce devait être un enfant qui avait fait un jour son premier pas et dit « papa » dans sa langue maternelle. Mais certains de ces mêmes enfants avaient été élevés pour suivre FLEUR EN PLASTIQUE, et il ne regrettait pas de les tuer. La conversation qu'il avait entendue paraissait tout à fait humaine, bien qu'il ne puisse la comprendre, et alors, mine de rien, surgit la question : qu'est-ce qu'ils avaient de différent ?

Bien sûr qu'ils sont différents, connard ! Laisse ces scrupules aux hommes politiques. Poser ce genre de questions le distrayait du fait concret qu'il y avait vingt types comme lui en amont du fleuve. Il pesta mentalement et se concentra de nouveau sur le pilotage de sa torpille.

*

Peu de choses distrayaient le pasteur Charles Meyer de la préparation de ses sermons hebdomadaires. C'était peut-être la partie la plus importante de son ministère, dire aux gens ce qu'ils avaient besoin d'entendre d'une manière claire et concise, parce que ses ouailles ne le voyaient qu'une fois par semaine, sauf accident – et quand survenait un accident grave, il devait leur offrir le refuge d'une foi solidement ancrée s'il voulait que sa sollicitude et ses conseils particuliers soient réellement efficaces. Meyer était prêtre depuis trente ans, toute sa vie d'adulte, et l'éloquence naturelle était l'un de ses dons que des années de pratique lui avaient permis de polir au point qu'il était capable de choisir un passage des Écritures et de le développer en leçon de morale parfaitement ciblée. Le révérend Meyer n'était pas un homme sévère. Son message de foi était tout d'amour et de miséricorde. Il était prompt à sourire et à

plaisanter, et même si ses sermons étaient, par nécessité, une affaire sérieuse, car le salut était la plus sérieuse des ambitions de l'homme, c'était sa tâche, estimait-il, de souligner la nature authentique de Dieu Amour. Miséricorde. Charité. Rédemption. Pour Meyer, son existence tout entière était consacrée à aider les gens à revenir après une crise d'oubli, à embrasser de nouveau malgré le rejet. Une tâche d'une telle importance méritait qu'il y consacrât une partie de son temps.

— Bienvenue parmi nous, Doris, dit Meyer en pénétrant dans la maison de Ray Brown. Homme de taille moyenne, sa tête massive aux cheveux gris lui donnait un air imposant et érudit. Il prit les deux mains de la jeune femme entre les siennes, avec un sourire chaleureux. Nos prières ont été exaucées.

Nonobstant ses airs compatissants, la rencontre s'annonçait délicate pour les trois participants. Doris avait péché, sans doute gravement. Meyer en était conscient mais tâchait de ne pas insister d'une manière intransigeante. L'essentiel était que l'enfant prodigue fût revenu, et si Jésus avait eu besoin d'une seule raison pour justifier Son séjour sur terre, cette parabole la résumait en quelques versets. Toute la chrétienté en une seule histoire : quelle que soit la gravité des erreurs commises, ceux qui avaient le courage de revenir seraient toujours les bienvenus.

Père et fille étaient assis l'un à côté de l'autre sur le vieux canapé bleu, Meyer était à leur gauche dans un fauteuil. Trois tasses de thé étaient disposées sur la table basse. Le thé était le breuvage tout indiqué pour un moment pareil.

— Je suis surpris de te voir en si bonne forme, Doris. Il sourit, dissimulant son désir éperdu de mettre la jeune fille à l'aise.

— Merci, pasteur.

— Ça a été dur, n'est-ce pas ?

D'une voix soudain crispée :

— Oui.

— Doris, nous commettons tous des erreurs. Dieu nous a créés imparfaits. Tu dois l'accepter et tu dois en permanence essayer de t'améliorer. Nous n'y réussissons pas toujours – mais

toi, tu as réussi. Tu es de retour. Le mal est derrière toi, et avec un petit effort, tu pourras l'y laisser à jamais.

— Je le ferai, dit-elle avec détermination. Je le ferai vraiment. J'ai vu... et fait... des choses tellement affreuses...

Meyer était un homme difficile à choquer. Les prêtres ont pour métier d'écouter des histoires évoquant la réalité de l'enfer, car les pécheurs ne pouvaient accepter le pardon que lorsqu'ils étaient capables de se pardonner eux-mêmes, une tâche qui exigeait toujours une oreille compatissante et une voix calme emplie d'amour et de raison. Mais ce qu'il entendit alors le choqua vraiment. Il essaya de rester parfaitement impassible. Par-dessus tout, il essaya de se rappeler que ce qu'il entendait appartenait effectivement au vécu de sa paroissienne affligée, alors qu'en l'espace de vingt minutes il apprit des choses dont il n'avait même jamais rêvé, des choses surgies d'un autre temps, celui où il servait comme jeune aumônier militaire en Europe. Il y avait un démon dans la Création, une chose à laquelle sa Foi l'avait préparé, mais le visage de Lucifer n'était pas fait pour les yeux non protégés des hommes – et certainement pas pour ceux d'une jeune fille qu'un père en colère avait malencontreusement égarée à un âge tendre et vulnérable.

Cela ne fit qu'empirer. La prostitution était déjà quelque chose d'horrible. Les dégâts qu'elle occasionnait chez les jeunes femmes pouvaient durer toute la vie, et il fut heureux d'apprendre que Doris consultait le docteur Bryant, un praticien merveilleusement doué à qui il avait déjà adressé deux de ses ouailles. Durant plusieurs minutes, il partagea la souffrance et la honte de Doris, tandis que son père lui tenait courageusement la main, en refoulant ses larmes.

Puis on passa à la drogue, son usage d'abord, puis son recel pour d'autres, des gens nuisibles. Elle était toujours absolument sincère, tremblante, les yeux ruisselant de larmes, confrontée à un passé à faire défaillir le cœur le plus endurci. Puis vint le récit des sévices sexuels, et enfin le pire.

Cela devint tout à fait concret pour le pasteur Meyer. Doris semblait se souvenir de tout – rien d'étonnant. Il faudrait tout le métier du docteur Bryant pour enfouir cette horreur dans le passé. Elle raconta son histoire comme si c'était un film, ne

laissant apparemment rien dans l'ombre. C'était quelque chose de salutaire de tout déballer ainsi au grand jour. Salutaire pour Doris. Et même pour son père. Mais cela faisait fatalement de Charles Meyer le réceptacle de l'horreur dont les autres cherchaient à se débarrasser. Des vies avaient été perdues. Des vies innocentes – les vies de victimes, deux jeunes filles guère différentes de celle qu'il avait devant lui, assassinées d'une façon digne de...

— Le geste que tu as fait pour Pam, ma chère enfant, c'est l'un des actes les plus courageux qu'il m'ait été donné d'entendre, dit le pasteur d'une voix calme, quand tout fut terminé. Lui était aussi ému aux larmes. C'était Dieu, Doris. C'était Dieu qui agissait par tes mains et te révélait la bonté de ton caractère.

— Vous croyez ? demanda-t-elle, incapable soudain de retenir ses sanglots.

Il fallait maintenant qu'il bouge et c'est ce qu'il fit, s'agenouillant devant père et fille, prenant leurs mains entre les siennes.

— Dieu t'a visitée, et il t'a sauvée, Doris. Ton père et moi avons prié pour cet instant. Tu es revenue et tu ne commettras plus jamais de tels actes. Le pasteur Meyer ne pouvait pas savoir ce qu'on ne lui avait pas dit, les choses que Doris avait délibérément passées sous silence. Il savait qu'un médecin de Baltimore et une infirmière avaient rendu à sa paroissienne la santé physique. Il ignorait comment Doris en était arrivée là, il supposa qu'elle s'était échappée, comme avait presque réussi à le faire l'autre fille, Pam. Tout comme il ignorait que le docteur Bryant avait reçu l'avertissement de garder pour elle toutes ces informations. Quelle importance, d'ailleurs. Il restait d'autres filles aux mains de ce Billy et de son ami Rick. De même qu'il avait consacré sa vie à priver d'âmes Lucifer, de même avait-il le devoir de priver ces monstres de leurs corps. Il devait être prudent. Une conversation comme celle-ci était un privilège au plein sens du terme. Il pouvait conseiller à Doris d'informer la police, même s'il ne pourrait jamais l'y forcer. Mais en tant que citoyen, et homme de Dieu, il avait certainement quelque chose à faire pour venir en aide à ces autres jeunes filles. Quoi au

juste, il n'était pas sûr. Il faudrait qu'il interroge son fils, jeune sergent dans la police municipale de Pittsburgh.

*

Là. Kelly avait glissé la tête hors de l'eau, juste assez pour dévoiler ses yeux. Des deux mains, il saisit le bonnet de caoutchouc pour l'ôter, dégageant ses oreilles pour mieux percevoir les sons environnants. Il régnait toutes sortes de bruits. Crissements d'insectes, battements d'ailes de chauves-souris et, couvrant tout, la pluie qui tombait en fine averse pour l'instant. Au nord, des ténèbres que ses yeux accoutumés à l'obscurité commençaient à pénétrer. « Sa » colline était là, à quinze cents mètres derrière une autre, plus basse. Il savait, par les photos aériennes, qu'il n'y avait aucune habitation entre l'endroit où il se trouvait et son objectif. Une route passait à cent mètres à peine, absolument déserte. Le calme était tel qu'il aurait sûrement détecté le moindre bruit de moteur. Il n'y en avait aucun. C'était le moment.

Kelly rapprocha le scooter de la rive. Il choisit d'aborder sous des arbres en surplomb qui le dissimuleraient mieux. Son premier contact physique avec le sol du Nord-Viêt-Nam avait quelque chose d'électrique. La sensation passa bientôt. Kelly se débarrassa de la combinaison de plongée, la tassant dans le conteneur étanche du scooter remonté à la surface. Il enfila rapidement son treillis camouflé. Les semelles de ses bottes de jungle reproduisaient celles des ANV, au cas où l'on remarquerait des traces de pas sortant de l'ordinaire. Ensuite, il se camoufla le visage avec du maquillage, vert foncé sur le front, les pommettes, la mâchoire, et de couleurs plus claires sous les yeux et au creux des joues. Une fois son barda sur le dos, il remit en route les moteurs électriques du scooter. L'engin gagna le milieu du fleuve et, ses chambres de flottaison désormais ouvertes, alla par le fond. Kelly dut faire un effort pour ne pas le regarder s'éloigner. Ça portait la poisse, se rappela-t-il, de regarder l'hélico quitter la ZA. Ça trahissait le manque de détermination. Kelly regagna la terre ferme, prêtant l'oreille à un éventuel véhicule sur la route. N'en entendant aucun, il

escalada la berge et traversa aussitôt le chemin gravillonné pour disparaître dans l'épais feuillage et gravir d'un pas lent mais décidé la première colline.

Les gens d'ici coupaient du bois pour faire la cuisine. C'était ennuyeux – ne risquaient-ils pas de sortir en couper demain matin ? – mais bien pratique aussi, car cela lui permettait de progresser plus vite et plus silencieusement. Il marchait voûté, attentif, regardant où il mettait les pieds, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, surveillant en permanence les alentours à mesure qu'il progressait. Il tenait sa carabine à la main. Son pouce tâta le sélecteur placé sur le cran de sûreté. Une balle était engagée dans la chambre. Il l'avait déjà vérifié. Le maître-mécanicien de la Navy lui avait préparé son arme dans les règles et il pourrait comprendre que Kelly ait voulu s'en assurer visuellement, mais s'il y avait une chose dont il désirait s'abstenir, c'était bien de tirer une seule balle de sa CAR-15.

Gravir la première colline lui prit une demi-heure. Kelly s'arrêta au sommet, après avoir trouvé un endroit dégagé pour regarder et écouter. Il était bientôt trois heures du matin, heure locale. Les seuls individus encore éveillés l'étaient par obligation et ils ne devaient pas trop l'apprécier. L'organisme était assujetti à un cycle circadien et à ces petites heures de la nuit, les fonctions corporelles étaient au plus bas.

Rien.

Kelly reprit sa progression, descendant la colline. En bas coulait un ruisseau qui se jetait dans le fleuve. Il en profita pour emplir une de ses gourdes, puis y ajouta une pastille purificatrice. À nouveau, il tendit l'oreille car les sons se propageaient idéalement au fond des vallées en suivant les cours d'eau. Toujours rien. Il leva les yeux et contempla « sa » colline, masse grise sous le ciel nuageux. La pluie redoubla alors qu'il entamait l'ascension. Peu d'arbres avaient été coupés ici, ce qui était logique car la route passait bien plus loin. La pente était un peu trop escarpée pour être cultivée et vu la proximité de la zone alluviale, il estima pouvoir s'attendre à un minimum de visiteurs. C'est sans doute pourquoi VERT-DE-GRIS avait été installé ici, se dit-il. Il n'y avait rien alentour pour attirer vraiment l'attention. Cela valait dans les deux sens.

À mi-hauteur, son regard embrassa pour la première fois le camp de prisonniers. C'était un espace dégagé en pleine forêt. Il n'aurait su dire si le site était déjà une prairie à l'origine ou si les arbres avaient été abattus pour une raison ou pour une autre. Un embranchement de la route longeant le fleuve montait directement depuis l'autre flanc de « sa » colline. Kelly aperçut un éclat lumineux provenant de l'une des tours de guet – quelqu'un avec une cigarette, sans aucun doute. Les gens n'apprenaient-ils donc jamais ? Il fallait parfois des heures avant que votre vision nocturne soit vraiment efficace et cela pouvait suffire à la ruiner. Kelly détourna le regard pour se concentrer de nouveau sur la fin de l'ascension, contournant les fourrés, cherchant les passages dégagés où son uniforme ne risquait pas de frotter contre les branches ou les feuilles et de provoquer un bruit mortel. Ce fut presque une surprise quand il déboucha au sommet.

Il s'assit quelques instants, se forçant à rester parfaitement immobile, écoutant, surveillant encore une fois les alentours avant d'entreprendre son examen du camp. Il trouva un endroit idéal, sept ou huit mètres en dessous de la crête. Le flanc opposé de la colline était raide et un grimpeur non averti ne manquerait pas de faire du bruit. Depuis son poste, sa silhouette ne risquait pas de se découper sur le ciel pour un observateur en contrebas car il s'était installé exprès au milieu des fourrés. Ce serait son poste sur la colline. Il glissa la main dans une poche intérieure et sortit l'un de ses émetteurs-récepteurs.

— SERPENT appelle CRICQUET, à vous.

— SERPENT, ici CRICQUET, je vous copie cinq sur cinq, répondit l'un des radios installé dans le camion de communications garé sur le pont de l'*Ogden*.

— Sur site, entame surveillance. À vous.

— Bien copié. Terminé.

Le radio leva les yeux vers l'amiral Maxwell. La phase deux de l'opération VERT BUIS était désormais achevée.

La phase trois commença aussitôt. Kelly sortit de leur étui les jumelles 7 × 50 de marine et commença son examen du camp. Il y avait des gardes sur les quatre tours ; deux d'entre

eux fumaient. Cela devait vouloir dire que leur officier était endormi. L'armée nord-vietnamienne avait une discipline stricte et punissait sévèrement les infractions – la mort n'était pas un châtiment rare même pour des fautes mineures. Une seule voiture était là, garée comme de juste près du bâtiment qui devait abriter les officiers du camp. Il n'y avait aucune lumière et aucun bruit. Kelly essuya la pluie de ses yeux et vérifia la mise au point des deux oculaires avant d'entamer sa surveillance. Bizarrement, il avait l'impression d'être de retour à la base des Marines de Quantico. La similitude d'angle et de perspective était déroutante. Il semblait exister quelques différences mineures dans les bâtiments mais l'obscurité pouvait en être la cause, ou peut-être un léger changement de couleur. Non, se rendit-il compte. C'était la cour, le terrain de manœuvre – quel que soit le nom qu'on lui donnait ici. Il n'y avait pas un brin d'herbe. Sa surface était plate et nue, comme l'argile rouge de cette région. La différence de teinte et l'absence de texture donnaient aux bâtiments un cadre légèrement autre. Le matériau de couverture différait mais la pente était identique. On se croyait quand même à Quantico et avec de la chance, la bataille réelle se terminerait aussi bien que les exercices. Kelly s'installa, s'allouant une gorgée d'eau. Elle avait l'insipidité distillée de la flotte recyclée à bord des sous-marins : propre, étrangère, comme lui-même en cet endroit.

À quatre heures moins le quart, il avisa quelques lumières dans les baraquements, lueurs jaunes vacillantes, comme des chandelles. La relève de la garde, peut-être. Les deux soldats des miradors les plus proches de lui s'étirèrent et se mirent à deviser tranquillement. Kelly percevait tout juste le murmure de la conversation, sans distinguer les mots. Ils s'ennuyaient. C'était le service qui voulait ça. Sans doute râlaient-ils, mais pas tant que ça. Cette affectation était bien préférable à la piste Hô Chi Minh à travers le Laos et on avait beau être patriote, seul un imbécile goûterait une telle perspective. Ici, ils avaient à surveiller une vingtaine de bonshommes, bouclés dans des cellules individuelles, peut-être enchaînés aux murs ou, en tout cas, entravés, avec autant de chances de s'évader du camp que Kelly en avait de marcher sur l'eau – et même s'ils réussissaient

cet improbable exploit, où iraient-ils ? Des Blancs d'un mètre quatre-vingts dans un pays de petits hommes jaunes, dont pas un ne lèverait le petit doigt pour les aider. Le pénitencier fédéral d'Alcatraz ne pourrait pas être plus sûr que cette prison-ci. Donc, les gardes avaient trois revues quotidiennes et une tâche bien ennuyeuse qui émoussait leurs sens.

Bonne nouvelle, se dit Kelly. *Continuez à vous ennuyer, les mecs.*

Les portes du baraquement s'ouvrirent. Huit hommes en sortirent. Pas de sous-officier en tête du détachement. Intéressant, et marquant une désinvolture surprenante pour l'ANV. Par groupes de deux, les hommes se dirigèrent vers les tours. Dans chaque cas, la relève escalada le mirador avant que l'équipe en faction ne soit descendue, ce qui était prévisible. On échangea quelques remarques, et les soldats relevés redescendirent. Deux d'entre eux allumèrent une cigarette avant de retourner dans le baraquement, s'arrêtant pour bavarder à l'entrée. Tout cela respirait la routine confortable et à peu près normale, conduite par des hommes qui accomplissaient la même tâche depuis des mois.

Minute. Deux d'entre eux boitaient, remarqua Kelly. *Des anciens combattants.* C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Les gens avec l'expérience du combat étaient simplement différents. Que vienne l'heure de l'action et ils réagiraient bien, c'était probable. Même sans un entraînement récent, leur instinct reprendrait le dessus, et ils essaieraient de riposter avec efficacité malgré l'absence de chef – mais étant d'anciens combattants, ils seraient également plus ramollis, dédaigneux de leur tâche, même si c'était une bonne planque, privés de cette ardeur un peu maladroite des jeunes recrues. Comme toutes les épées, celle-ci était à double tranchant. Dans l'un et l'autre cas, le plan d'attaque en tenait compte. Tuez les gens sans prévenir et leur entraînement devient un point mineur, ce qui réduisait bougrement les risques.

Toujours est-il que cette supposition était erronée. Les troupes chargées de garder les prisonniers de guerre n'étaient en général pas des troupes d'élite. Or, ces hommes étaient pour le moins des combattants, même s'ils avaient subi des blessures

qui les avaient relégués à l'arrière. D'autres erreurs ? se demanda Kelly. Apparemment non.

Son premier message radio significatif était une simple expression codée qu'il émit en Morse.

*

— COUP FACILE, monsieur. Le technicien des communications émit un accusé de réception.

— Bonne nouvelle ? s'enquit le capitaine Franks.

— Le message indique que tout va comme prévu, rien de spécial, répondit l'amiral Podulski. Maxwell était allé faire un somme. Cas ne dormirait pas jusqu'à ce que la mission soit achevée. Notre ami Clark l'a émis pile à l'heure.

*

Le colonel Glazov n'appréciait pas plus que ses homologues occidentaux de travailler le week-end, surtout lorsque c'était parce que son adjoint administratif avait rangé son rapport sur la mauvaise pile. Au moins le garçon avait-il reconnu son erreur, et appelé aussitôt son chef à son domicile pour l'en avertir. Glazov ne pouvait guère que le réprimander pour cette négligence, tout en étant bien forcé de louer l'honnêteté et le sens du devoir de ce garçon. Il quitta sa datcha pour Moscou à bord de sa voiture particulière, trouva une place derrière l'immeuble et se soumit aux pénibles procédures du contrôle d'accès avant de monter par l'ascenseur. Puis il dut rouvrir son bureau et faire demander les bons documents aux Archives centrales, ce qui, là aussi, prenait plus de temps que d'habitude en ce jour de congé. Bref, parvenir simplement au point où il pouvait examiner le satané dossier exigea deux bonnes heures depuis le coup de téléphone intempestif qui avait mis en route le processus. Le colonel signa les documents et regarda s'éloigner l'employé des archives.

— *Bloody hell,* jura le colonel en anglais, enfin seul dans son bureau du troisième étage. CASSIUS avait un ami au Service de Sécurité nationale de la Maison Blanche ? Pas étonnant que

certaines de ses informations aient été aussi bonnes – bonnes au point d'amener Georgi Borissovitch à faire un saut à Londres en avion pour confirmer le recrutement. Le haut responsable du KGB n'avait plus qu'à s'en prendre à lui-même. CASSIUS avait gardé pour lui cet élément d'information, se doutant peut-être qu'il tenait là le moyen de faire pression sur son supérieur hiérarchique. L'agent de liaison, le capitaine Yegorov, avait admis le tout sans sourciller – il avait intérêt – et décrit avec force détails ce premier contact.

« Vert buis », dit Glazov. Un simple nom de code pour l'opération, choisi sans raison particulière, selon la tradition américaine. La question suivante était de savoir s'il convenait ou non de transmettre l'information aux Vietnamiens. Cela constituait une décision politique, et qu'il convenait de prendre au plus vite. Le colonel décrocha son téléphone et composa le numéro de son supérieur immédiat qu'il trouva lui aussi à son domicile, et aussitôt, lui aussi, d'une humeur massacrante.

*

Le lever du soleil était un instant équivoque. La couleur des nuages passa du gris ardoise au gris fumée alors que quelque part au-dessus l'astre du jour manifestait sa présence, même si, au niveau du sol, il faudrait encore l'attendre, jusqu'à ce que la zone de basses pressions ait dérivé vers le nord et la Chine – c'est du moins ce que déclarait le bulletin météo. Kelly consulta son chrono, récapitulant mentalement chaque phase. L'effectif des gardes était de quarante-quatre hommes, plus quatre officiers – et peut-être un ou deux cuistots. Tous, hormis les huit de garde sur les miradors, se rassemblèrent juste après l'aube pour la séance de gymnastique. Bon nombre avaient du mal à faire leurs exercices matinaux et l'un des officiers, un capitaine, d'après ses épaulettes, sautillait avec une canne – et il était également invalide d'un bras, à voir comment il s'en servait. *Qu'est-ce qui t'est arrivé ?* se demanda Kelly. Un sous-off estropié et de mauvaise humeur passait en revue les soldats, les engueulant sur un ton qui dénotait de longs mois de pratique. Derrière ses jumelles, Kelly observa les expressions

des hommes dans son sillage. Cela donnait aux gardes nord-vietnamiens une qualité humaine dont il aurait préféré pouvoir faire abstraction.

L'exercice matinal dura une demi-heure. Lorsqu'il fut terminé, les soldats rentrèrent pour la boustifaille, retrouvant leur allure manifestement désinvolte et tout sauf réglementaire. Les gardes des miradors passaient l'essentiel de leur temps à surveiller l'intérieur du périmètre, comme prévu, le plus souvent accoudés. Il ne devait pas y avoir de balle engagée dans la culasse de leurs armes, mesure de sécurité logique qui jouerait contre eux cette nuit ou la nuit prochaine, en fonction du temps. Kelly examina une fois encore les alentours. Inutile pour lui de trop se polariser sur l'objectif. Il allait rester immobile, alors même qu'un jour gris s'était levé, mais il pouvait toujours tourner la tête pour écouter et regarder. Repérer le motif des chants d'oiseaux, s'y accoutumer de manière à noter aussitôt le moindre changement. Il avait enroulé une étoffe verte autour du canon de son arme, mis un béret pour diluer le contour de sa tête au milieu des fourrés et s'était peinturluré le visage ; tout cela contribuait à le rendre invisible, le fondre dans cet environnement chaud et humide que... *enfin merde, quelle idée d'aller se battre pour un endroit pareil ?* Il sentait déjà des insectes grouiller sur sa peau. Le plus gros de leurs troupes avait été chassé par le produit répulsif non parfumé qu'il avait bombé alentour.

Mais pas tous, et la sensation de ces bestioles lui rampant dessus était aggravée à l'idée que tout geste brusque lui était interdit. Il n'y avait pas de risques mineurs dans un endroit tel que celui-ci. Il avait oublié tant de choses. L'entraînement, c'était très bien, et utile, mais il était toujours loin de vous préparer totalement. Rien ne remplaçait la présence du danger réel, ce léger accroissement du rythme cardiaque qui pouvait vous épuiser même quand vous restiez immobile. On ne l'oubliait jamais mais on ne s'en souvenait jamais vraiment non plus complètement.

Se nourrir, reprendre des forces. À tâtons, il glissa doucement la main dans une poche, en ressortit deux barres vitaminées. Pas le genre de truc qu'il aurait mangé d'habitude,

mais à présent, c'était vital. Il déchira avec les dents leur emballage en plastique et les mastiqua lentement. L'énergie procurée par la barre était sans doute aussi psychologique que réelle, mais l'un et l'autre facteur avaient leur utilité, car son corps devait affronter à la fois l'épuisement et le stress.

À huit heures, nouvelle relève de la garde. Les soldats relevés entrèrent dans le bâtiment pour bouffer. Deux hommes allèrent se poster à la porte, déjà las avant d'arriver, pour surveiller la route et guetter des véhicules qui ne viendraient sans doute jamais jusqu'à ce camp perdu. Plusieurs détachements se formèrent pour accomplir des corvées manifestement aussi vaines pour Kelly que pour ceux qui les accomplissaient avec stoïcisme et sans trop se presser.

*

Le colonel Grichanov se leva juste après huit heures. Il avait veillé tard la nuit précédente, et bien qu'il eût prévu de se lever tôt, il venait de constater amèrement que son réveil mécanique avait finalement rendu l'âme, rongé de rouille par ce climat détestable. Huit heures dix, nota-t-il en consultant sa montre d'aviateur. *Merde.* Pas de course à pied matinale. Il ferait bientôt beaucoup trop chaud, sans compter que la pluie était partie pour tomber toute la journée. Il se prépara un pot de thé sur un petit réchaud de campagne. Pas de journal du matin à lire – comme d'habitude. Pas un résultat de foot. Pas de critique de la dernière création de ballet. Rien de rien dans ce putain de coin lamentable pour le distraire un peu. Si importante que soit sa mission, il avait besoin de distraction, comme n'importe qui. Et même pas une plomberie décente. Il avait fini par s'y faire mais ce n'était pas une consolation. Dieu, pouvoir rentrer chez soi, entendre à nouveau des gens parler sa langue natale, se retrouver dans un milieu éduqué où l'on avait des sujets de conversation. Grichanov fronça les sourcils en se rasant devant sa glace. Encore des mois à tirer, et il râlait comme un seconde classe, un putain de troufion. Il était censé avoir plus de jugeote.

Son uniforme avait besoin d'un coup de fer. L'humidité attaquait les fibres du coton, transformant sa tunique,

d'habitude impeccable, en pyjama informe et il en était déjà à sa troisième paire de chaussures, remarqua-t-il en sirotant son thé tout en parcourant les notes de l'interrogatoire de la veille. Service service... et il était déjà en retard. Il essaya d'allumer une cigarette mais l'humidité avait également bouffé ses allumettes. Enfin, il avait toujours son réchaud. Où avait-il fourré son briquet... ?

Enfin, il y avait des compensations, si l'on peut dire. Les soldats vietnamiens le traitaient avec respect, presque avec crainte – hormis le commandant du camp, ce salaud d'incapable de commandant Vinh. La courtoisie à l'égard d'un camarade socialiste allié exigeait de fournir à Grichanov une ordonnance, en l'occurrence un jeune paysan ignare, borgne et rabougri tout juste bon à faire son lit et lui porter son bol de tambouille tous les matins. Le colonel pouvait sortir avec l'assurance que sa chambre serait à peu près propre à son retour. C'est qu'il avait du boulot. C'était important, ça le stimulait professionnellement. Mais il aurait tué pour avoir son *Sovietskiy Sport* matinal.

*

— Bonjour, Ivan, murmura Kelly, pour lui-même. Il n'avait même pas besoin de prendre les jumelles. La taille était différente – l'homme dépassait le mètre quatre-vingts – et son uniforme était bien plus soigné que ceux portés par les Viêts. Les jumelles lui révélèrent ses traits, le visage pâle, les joues rubicondes, l'air renfrogné devant la journée qui s'annonçait. Il fit signe à un petit seconde classe posté à la porte du quartier des officiers. *Son ordonnance.* Un colonel russe en visite aimait avoir son petit confort, pas vrai ? Sans conteste, un pilote, au vu des ailes sur la poche du blouson, et une belle brochette de rubans. *Tout seul ?* Kelly était étonné. *Un seul officier russe pour aider à torturer les prisonniers ? Bizarre si l'on y réfléchissait.* Mais cela voulait dire aussi qu'il n'y aurait qu'un élément étranger à tuer et, sans être grand clerc en politique, Kelly savait que tuer des Russes n'aiderait personne. Il regarda le Russe traverser le terrain d'exercice. Puis, l'officier

vietnamien déjà visible, un commandant, vint à sa rencontre. Encore un traîne-la-patte, nota Kelly. Le petit commandant salua le grand colonel.

*

— Bonjour, camarade colonel.

— Bonjour, commandant Vinh. *Ce petit salopard n'est même pas fichu d'apprendre à saluer convenablement. C'est peut-être trop lui demander que de respecter ses supérieurs ?* Les rations pour les prisonniers ?

— Ils devront se satisfaire de ce qu'ils ont, répondit le petit bonhomme dans un russe maladroit à l'accent épouvantable.

— Commandant, il est crucial que vous me compreniez, dit Grichanov en s'approchant d'un pas pour toiser d'encore plus haut le Vietnamien. J'ai besoin des informations qu'ils détiennent. Je ne pourrai pas les obtenir s'ils sont malades.

— *Tovaritch*, nous avons déjà bien assez de problèmes pour nourrir notre peuple. Et vous nous demandez de gâcher de la bonne nourriture pour des assassins ? répondit tranquillement le militaire vietnamien, sur un ton qui exprimait à la fois le mépris de l'étranger tout en paraissant respectueux pour ses hommes, car ils n'auraient pas compris au juste de quoi il retournait. Après tout, ils croyaient que les Russes étaient des alliés sûrs.

— *Votre* peuple n'a pas ce dont a besoin mon pays, commandant. Et si *mon* pays obtient ce dont il a besoin, alors le vôtre aura des chances d'avoir un peu plus de ce qu'il lui faut.

— J'ai mes ordres. Si vous éprouvez des difficultés pour interroger les Américains, alors je suis prêt à vous aider. *Chien arrogant.* C'était un suffixe qu'il était inutile d'exprimer et Vinh savait enfoncer l'aiguille à un endroit sensible.

— Merci, commandant. Ce ne sera pas nécessaire. Et il salua à son tour, un salut encore plus désinvolte que celui adressé par ce désagréable nabot. Ce serait bien agréable de le voir crever, celui-là, songea le Russe, en se dirigeant vers le baraquement des prisonniers. Son premier « rendez-vous » de la journée était

avec un pilote américain de l'aéronavale qui était quasiment sur le point de craquer.

*

Plutôt détendus, jugea Kelly, à quelques centaines de mètres de là. *Ces deux lascars doivent plutôt bien s'entendre.* Sa surveillance du camp était désormais moins assidue. Sa plus grande crainte était que les gardes envoient à l'extérieur des patrouilles de sécurité, comme l'aurait fait sans aucun doute une unité combattante en territoire ennemi. Mais ils n'étaient pas en terrain hostile, et ce n'était pas vraiment une unité combattante. Son nouveau message radio à l'*Ogden* confirma que tout demeurait dans les limites de risques acceptables.

*

Le sergent Peter Meyer fumait. Son père n'approuvait pas mais il tolérait la faiblesse de son fils tant qu'il s'y livrait à l'extérieur, comme c'était le cas maintenant, sur la terrasse derrière le presbytère, après le repas du dimanche soir.

— C'est Doris Brown, hein ? demanda Peter. À vingt-six ans, il était l'un des plus jeunes agents dans le service et comme la plupart des collègues de son âge, un ancien du Viêt-Nam. Il était à six heures de la fin de son stage de formation de nuit et envisageait de s'inscrire à l'Académie du FBI. L'annonce du retour de la fille errante circulait maintenant dans tout le quartier. Je me souviens d'elle. Elle avait déjà la réputation d'être un sacré numéro, dans le temps.

— Peter, tu sais que je ne peux rien dire. C'est le secret pastoral. Je conseillerai à cette personne de te parler en temps utile, mais...

— P'pa, moi, dans cette histoire, je me conforme à la loi, d'accord ? Tu dois bien le comprendre, il s'agit quand même de deux homicides. Deux morts, plus cette affaire de drogue. Il écrasa dans l'herbe le mégot de sa Salem. C'est un truc sacrément grave, p'pa.

— Et même pire que ça, confia son père, d'une voix encore plus calme. Ils ne se contentent pas de tuer les filles. Torture, sévices sexuels. C'est franchement horrible. La personne consulte d'ailleurs un médecin. Je sais bien que je dois faire quelque chose mais je ne peux pas...

— Ouais, je sais que tu peux pas. Bon, d'accord, je peux toujours appeler les gars de Baltimore et leur transmettre ce que tu m'as raconté. En fait, je devrais attendre jusqu'à ce qu'on puisse leur fournir quelque chose de vraiment consistant mais, enfin, comme tu dis, il faut bien qu'on fasse quelque chose. Je les appellerai dès demain matin.

— Est-ce que cela risque de la... de mettre en danger la personne ? demanda le révérend Meyer, vexé de son lapsus.

— Normalement, non, estima Peter. Si elle a réussi à se tirer – je veux dire, ils ne devraient pas savoir où elle se trouve, s'ils le savaient, ils auraient sans doute déjà réussi à l'avoir.

— Comment des gens peuvent-ils faire des choses pareilles ?

Peter alluma une autre cigarette. Son père était simplement un homme trop bon pour comprendre. Sans pour autant qu'il comprenne mieux lui-même.

— P'pa, je vois ça tous les jours, et j'ai du mal à le croire, moi aussi. Le plus important, c'est d'arrêter ces salauds.

— Oui, je suppose que tu as raison.

*

Le résident du KGB à Hanoi avait le grade de général de division, et sa tâche essentielle était d'espionner les alliés putatifs de son pays. Quels étaient leurs objectifs réels ? Leur prétendue brouille avec la Chine était-elle réelle ou simulée ? Coopéreraient-ils avec l'Union soviétique après la guerre et une éventuelle victoire ? Laisseraient-ils la marine soviétique utiliser une base après le départ des Américains ? Leur détermination politique était-elle vraiment aussi solide qu'ils le prétendaient ? Tel était l'ensemble des questions dont il pensait détenir les réponses, mais les ordres de Moscou et son propre scepticisme à l'égard de tout le monde le poussaient à continuer à les poser. Il employait des agents du PCVN, du ministère des Affaires

étrangères et d'autres organismes, des Vietnamiens que leur empressement à fournir des renseignements à un allié risquait de conduire à la mort – même si, diplomatie oblige, celle-ci serait maquillée en « accident » ou en « suicide » car il n'était dans l'intérêt d'aucun des deux pays de reconnaître officiellement des fuites. La pratique de la langue de bois était encore plus importante en pays socialiste que chez les capitalistes, le général le savait, car les symboles sont bien plus faciles à produire que la réalité.

La dépêche chiffrée sur son bureau était d'autant plus intéressante qu'elle ne lui fournissait aucune indication directe sur la conduite à tenir. Comme c'était typique des bureaucrates moscovites ! Toujours prompts à se mêler d'affaires qu'il était capable de régler tout seul, ils ne savaient plus comment s'en dépêtrer maintenant – mais ils avaient peur de rester sans rien faire. Alors, ils lui refilaient le bébé.

Il était au courant de l'existence du camp, bien sûr. Bien que l'opération relevât du renseignement militaire, il avait des hommes au bureau de l'attaché militaire qui lui en rendaient compte également. Le KGB surveillait tout le monde ; après tout, c'était son boulot. Le colonel Grichanov employait des méthodes peu orthodoxes mais il obtenait de bons résultats, meilleurs en tout cas que ceux que les services du général tiraient de ces petits sauvages. Là-dessus, le colonel avait trouvé une idée des plus audacieuses. Au lieu de laisser les Vietnamiens tuer les prisonniers en temps opportun, les ramener dans la mère Russie. L'idée était certes brillante et le général du KGB se tâtait pour savoir s'il allait l'appuyer auprès de Moscou où la décision finale serait certainement transmise à l'échelon ministériel, voire même jusqu'au Politburo. Dans l'ensemble, il estimait que l'idée avait réellement du mérite... et cela emporta sa décision. Si amusant soit-il de voir les Américains sauver leurs hommes avec cette opération VERT BUIS (d'autant que cela montrerait peut-être aux Vietnamiens qu'ils feraient mieux de collaborer plus étroitement avec l'Union soviétique et qu'ils étaient réellement un État client), cela voulait dire aussi que les informations détenues par ces

cerveaux américains seraient perdues pour sa patrie, or il fallait absolument qu'ils les aient.

Combien de temps pouvait-il laisser traîner l'affaire ? Les Américains étaient prompts à l'action, mais pas à ce point. La mission avait reçu le feu vert de la Maison Blanche au mieux la semaine précédente. Toutes les bureaucraties se ressemblaient, après tout. À Moscou, cela aurait pris une éternité. L'opération CHEVILLE OUVRIÈRE s'était éternisée – sinon elle aurait réussi. Seul le coup de veine d'un agent d'importance mineure au fin fond du sud des États-Unis leur avait permis de prévenir Hanoi, et encore, presque trop tard – mais cette fois, ils tenaient un réel avertissement.

La politique. Impossible de la séparer des opérations de renseignement. Avant, ils l'avaient quasiment accusé de retarder les choses – plus question de leur fournir encore cette excuse. Même les États clients avaient besoin d'être traités en camarades. Le général décrocha son téléphone pour réserver le déjeuner. Il inviterait son contact à l'ambassade, histoire d'être certain d'avoir quelque chose de décent à se mettre sous la dent.

29

Dernier sorti

On avait plaisir rien qu'à les observer. Les vingt-cinq Marines firent leur exercice, qui s'acheva par une course en file indienne en boucle autour des hélicoptères garés sur le pont. Les marins les regardaient sans un mot. Le bruit s'était répandu désormais. Trop d'hommes avaient aperçu le scooter sous-marin et, comme des professionnels du renseignement, les matelots au mess réunirent les quelques faits en leur possession et les farcirent d'hypothèses. Les Marines allaient s'infiltrer au Nord. Ensuite, nul ne savait mais les spéculations allaient bon train : peut-être démolir une base de missiles et rapporter tel ou tel matériel important ; peut-être détruire un pont, mais il était plus probable que l'objectif était humain. Les dirigeants du Parti vietnamien, peut-être.

— Des prisonniers, lança un quartier-maître de seconde classe en finissant son hamburger, son « ballast » dans le jargon de la Marine. Forcé, ajouta-t-il, en indiquant de la tête les gars du personnel médical arrivés dernièrement et qui faisaient bande à part, dans leur coin. Six infirmiers, quatre toubibs, sacrée brochette de talents, les mecs. Sont là pour quoi, à votre avis ?

— Bon Dieu, observa un autre matelot en sirotant son verre de lait. Tas raison, mec.

— Y a du galon pour nous si ça pète, nota un autre.

— Sale temps, cette nuit, intervint un maître de manœuvre. Le chef météo de la flotte avait pourtant l'air tout content – pourtant, j'l'ai vu cracher tripes et boyaux l'autre soir. Je parie qu'il a du mal à se sentir bien ailleurs que sur un porte-avions. L'USS *Ogden* avait certes une tenue en mer un peu curieuse, résultat de sa configuration, et courir vent de côté dans ces rafales d'ouest n'était pas fait pour améliorer la situation. C'était toujours amusant de voir un maître principal restituer son

repas – le dîner en l'occurrence – et il était improbable qu'un homme arrive à se réjouir de conditions météo qui le rendaient malade. C'est donc qu'il avait une raison sérieuse pour ça. La conclusion était évidente et propre à faire le désespoir d'un responsable de la sécurité.

— Bon Dieu, j'espère qu'ils réussiront.

— Remontons *fodder* le pont d'envol, suggéra le quartier-maître. Tout le monde acquiesça aussitôt. Un peloton de volontaires fut rapidement réuni. En moins d'une heure, il ne resterait même plus une allumette sur le revêtement noir antidérapant.

— De braves petits gars, capitaine, observa Dutch Maxwell en regardant, depuis l'aile tribord de la passerelle, les hommes accomplir leur corvée. Régulièrement, l'un des matelots se penchait pour ramasser quelque chose, un « corps étranger » susceptible d'être aspiré dans une tuyère et de détruire un moteur – d'où le terme *FOD* pour *Foreign Object Damage*. Si jamais il devait y avoir des problèmes ce soir, ces hommes faisaient tout pour que ce ne soit pas à cause de leur navire.

— Pas mal pour des étudiants, répondit Franks, contemplant ses hommes avec fierté. Par moments, j'ai l'impression qu'on est plus malin dans l'entrepont que dans mon carré. Ce qui était une hyperbole bien pardonnable. Il voulait dire tout autre chose, celle-là même que tout le monde avait en tête : *À votre avis, quelles sont leurs chances ?* Il n'exprima pas sa pensée. Ce serait le meilleur moyen de leur porter la poisse. Le seul fait d'y trop songer risquait de nuire à la mission mais il avait beau faire, il ne pouvait empêcher son esprit de ressasser la question.

Dans leurs quartiers, les Marines étaient rassemblés autour d'un plan en relief de l'objectif. Ils avaient déjà révisé la mission et recommençaient. Le processus serait répété avant le déjeuner, et quantité de fois encore par la suite, par le groupe tout entier et par équipes individuelles. Chaque homme pouvait tout voir les yeux fermés, se remémorer le site d'entraînement à Quantico, revivre les exercices à balles réelles.

— Capitaine Albie, mon capitaine ? Un cadet entra dans le compartiment. Il tendit à l'officier un calepin. Message de M. Serpent.

Le capitaine de Marines sourit.

— Merci, matelot. Vous l'avez lu ?

Le cadet rougit.

— Faites excuses, mon capitaine. Mais, oui. Tout baigne. Il hésita un instant avant d'ajouter une dépêche de son cru. Mon capitaine, mes hommes et moi, on vous souhaite bonne chance. Tâchez de leur botter le cul.

— Vous savez, skipper, observa le sergent Irvin alors que le cadet se retirait, je crois bien que je pourrai plus tabasser un mataf.

Albie lut la dépêche.

— Messieurs, notre ami est en place. Il a compté quarante-quatre gardes, quatre officiers, un Russe. Le train-train normal, rien de spécial apparemment. Le jeune capitaine leva les yeux. Cette fois, ça y est, Marines. Nous partons ce soir.

L'un des plus jeunes hommes mit la main dans sa poche et en sortit un gros bracelet de caoutchouc. Il le cassa, marqua deux yeux dessus avec son stylo et le lâcha au-dessus de ce qu'ils appelaient désormais la Colline du Serpent.

— Ce gars, dit-il à ses camarades de commando, c'est un sacré putain de mec.

— Tâchez de tous vous souvenir, avertit Irvin d'une voix forte. Et surtout vous, les gars de l'appui-feu, il va dévaler cette colline sitôt qu'on sera sur site. Ça serait con de le canarder.

— Pas de lézard, l'Artillerie, lança le chef du groupe armé.

— Marines, allons manger un morceau. Je veux que vous vous reposiez cet après-midi. Et bouffez vos carottes. Je veux qu'on y voie clair dans le noir. Armes démontées et nettoyées pour l'inspection à dix-sept heures pile, leur dit Albie. Vous savez tous à quoi vous en tenir. Tâchons de garder notre sang-froid et le contrat sera rempli. C'était le moment pour lui de retrouver les équipages des hélicos afin de réviser une dernière fois leurs plans d'insertion et d'extraction.

— Rompez, lança-t-il à ses hommes.

*

— Salut, Robin.

— Salut, Kolya, répondit Zacharias, d'une voix faible.

— Je bosse toujours pour qu'on améliore l'ordinaire.

— S'rait pas du luxe, admit l'Américain.

— Goûte-moi ça. Grichanov lui tendit un morceau du pain noir que son épouse lui avait envoyé. Dans ce climat, il avait déjà commencé à moisir et Kolya avait dû le nettoyer avec un couteau. L'Américain l'engloutit malgré tout. Avec l'aide d'une gorgée de la flasque du Russe.

— Je vais te transformer en vrai Russe, dit le colonel d'aviation soviétique en riant franchement. Vodka et pain noir, ça va ensemble. J'aimerais te montrer mon pays. C'était histoire simplement de planter la graine de l'idée, amicalement, comme on discute entre hommes.

— J'ai une famille, Kolya. À la grâce de Dieu...

— Oui, Robin, à la grâce de Dieu. Ou du Nord-Viêt-Nam, ou de l'Union soviétique. Ou de quelqu'un. Quoi qu'il en soit, il sauverait cet homme, et les autres. Il avait tant d'amis, désormais, parmi eux. Il savait tant de choses sur eux, leur mariage, réussi ou non, leurs enfants, leurs espoirs et leurs rêves. Ces Américains étaient si étranges, si ouverts. Et puis, à la grâce de Dieu, si jamais les Chinois décident de bombarder Moscou, j'ai un plan maintenant pour les arrêter. Il déplia la carte et l'étala par terre. C'était le résultat de ses conversations avec son collègue américain, tout ce qu'il avait appris et analysé, couché sur une simple feuille de papier. Grichanov n'en était pas peu fier, d'autant plus que c'était une présentation claire d'un concept opérationnel extrêmement complexe.

Zacharias fit courir ses doigts sur le plan, lisant les notations en anglais, plutôt incongrues sur une carte dont la légende était en cyrillique. Il approuva d'un sourire. Un gars brillant, ce Kolya, un bon élève dans son genre. Sa façon d'étager ses forces, de faire patrouiller ses appareils au retour plutôt qu'à l'aller. Il saisissait désormais le concept de défense en profondeur. Les batteries de SAM placées en embuscade sur les itinéraires les plus probables, au débouché des passes de montagne, afin de créer la surprise maximale. Kolya pensait maintenant en pilote de bombardier plutôt qu'en pilote de chasse. C'était la première étape pour comprendre la stratégie. Si chaque commandant de

PVO russe savait le faire, alors le SAC risquait d'avoir de gros problèmes...

Dieu du ciel.

Les mains de Robin s'immobilisèrent.

Les cocos chinois n'avaient strictement rien à voir là-dedans.

Zacharias leva les yeux et son visage trahit ses pensées avant même qu'il ait trouvé la force de parler.

— De combien de *Badger* disposent les Chinois ?

— Aujourd'hui ? Vingt-cinq. Ils essayent d'en fabriquer d'autres.

— Vous pouvez développer à partir de tout ce que je t'ai déjà dit.

— Il faudra bien, car ils sont en train de se renforcer, Robin. Je te l'ai expliqué, s'empressa d'ajouter Grichanov, d'une voix calme, mais il était trop tard, il le voyait bien, en tout cas sous un aspect.

— Je t'ai tout dit, répondit l'Américain en baissant les yeux vers la carte. Puis ses paupières se fermèrent, ses épaules furent secouées de sanglots. Grichanov le prit dans ses bras pour atténuer la douleur dont il était le témoin.

— Robin, tu m'as dit comment protéger les enfants de mon pays. Je ne t'ai pas menti. C'est vrai que mon père a quitté l'université pour combattre les Allemands. C'est vrai que j'ai dû évacuer Moscou quand j'étais gosse. C'est vrai que j'ai perdu des amis cet hiver dans la neige – des petits garçons et des petites filles, Robin, des gamins qui sont morts de froid. Tout cela s'est vraiment produit. Je l'ai vu, de mes yeux vu.

— Et j'ai trahi mon pays, murmura Zacharias. La prise de conscience s'était produite avec la vitesse et l'impact d'une bombe. Comment avait-il pu être aveugle à ce point, stupide à ce point ? Robin s'appuya contre le mur, une douleur soudaine lui déchira la poitrine et, en cet instant, il aurait voulu avoir une crise cardiaque ; pour la première fois de sa vie, il souhaitait être mort. Mais non. Ce n'était qu'une crampe d'estomac, la libération d'une grande quantité d'acide, tout ce qu'il lui fallait, vraiment, pour lui bouffer l'estomac dans le même temps que

son esprit bouffait les défenses de son âme. Il avait renié son pays et son Dieu. Il s'était damné.

— Mon ami...

— Tu t'es servi de moi ! siffla Robin, cherchant à se dégager.

— Robin, il faut que tu m'écoutes. Grichanov ne voulait pas lâcher prise. J'aime ma patrie, Robin, comme tu aimes la tienne. J'ai juré de la défendre. Je ne t'ai jamais menti à ce sujet et à présent, il est temps pour toi d'apprendre d'autres choses.

Il fallait que Robin comprenne. Kolya devait l'expliquer à Zacharias, tout comme Robin lui avait expliqué tant de choses.

— Quoi, par exemple ?

— Robin, tu es un homme mort. Les Vietnamiens ont déjà déclaré à ton pays que tu l'étais. On ne t'autorisera jamais à retourner chez toi. C'est pour cela que tu n'es pas dans la prison – Hoa Lo, le Hilton, c'est ainsi que vous l'appelez, hein ? Cela lui déchira l'âme lorsque Robin le regarda, tant l'accusation qu'il lut dans ses yeux était presque insupportable. Quand il reparla, c'était à son tour de prendre un ton implorant.

— Ce que tu es en train d'imaginer est faux. J'ai supplié, oui, supplié mes supérieurs de me laisser te sauver la vie. Je te le jure sur la tête de mes enfants : *je ne te laisserai pas mourir*. Tu ne peux pas rentrer en Amérique. Je t'aiderai à te sentir à nouveau chez toi. Tu pourras voler de nouveau, Robin, voler ! Tu auras une vie nouvelle. Je ne peux rien faire de plus. Si je pouvais te rendre ton Ellen et tes enfants, je le ferais. Je ne suis pas un monstre, Robin, je suis un homme, comme toi. J'ai un pays, comme toi. J'ai une famille, comme toi. Au nom de ton Dieu, mets-toi un peu à ma place. Qu'est-ce que tu aurais fait ? Qu'est-ce que tu ressentirais si tu étais à ma place ?

Il ne reçut pas d'autre réponse qu'un sanglot de honte et de désespoir.

— Tu préfères que je les laisse te torturer ? Je peux, tu sais. Six hommes sont déjà morts, dans ce camp, tu le savais ? Six hommes sont morts avant que j'arrive ici. *J'y ai mis un terme !* Il n'y en a eu qu'un depuis mon arrivée – rien qu'un seul, et je l'ai pleuré, Robin, si tu veux savoir ! J'aurais tué avec plaisir le commandant Vinh, ce petit fasciste. *Je t'ai sauvé !* J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, et j'ai imploré pour avoir encore

plus. Je t'offre ma propre nourriture, Robin, que m'envoie ma Marina !

— Et je t'ai dit comment tuer des pilotes américains...

— Il n'y a que s'ils attaquent mon pays que je pourrai leur faire du mal. Que s'ils essayent de tuer mon peuple, Robin ! Dans ce cas seulement ! Veux-tu qu'ils tuent ma famille ?

— La question n'est pas là.

— Mais si. Tu ne vois donc pas ? Ce n'est pas un jeu, Robin. Notre commerce, à toi et moi, c'est la mort, et pour sauver des vies, on doit également en prendre.

Peut-être comprendrait-il un jour. Grichanov l'espérait. C'était un homme intelligent, un homme raisonnable. Quand il aurait examiné les faits à tête reposée, il verrait bien que la vie valait mieux que la mort, et peut-être alors pourraient-ils être amis de nouveau. Pour l'heure, se dit Kolya, j'ai déjà sauvé la vie d'un homme. *Même si l'Américain doit me maudire pour cela, il faudra bien qu'il continue à respirer pour exprimer sa malédiction.* Le colonel Grichanov était prêt à en porter le fardeau avec orgueil. Il avait soutiré les informations qu'il cherchait et sauvé une vie par la même occasion, comme était tenu de le faire un pilote de la défense aérienne du PVO Strany et comme il se l'était juré, alors qu'il était encore un gamin terrorisé et déboussolé en fuite entre Moscou et Gorki.

*

Le Russe sortit du baraquement de la prison juste à temps pour le dîner, nota Kelly. Il avait un calepin à la main, sans nul doute bourré d'informations arrachées aux prisonniers.

— Tu sais qu'on va te faire la peau, sale Rouge, murmura Kelly. Ils vont te balancer trois grenades incendiaires par cette fenêtre, mon gars, et te faire rissoler pour le dîner, toi et tes putains de notes. Ouais.

Il la sentait revenir, cette jouissance intime de savoir ce qui allait advenir, ce plaisir quasiment divin de voir le futur. Il but une gorgée d'eau à sa gourde. Pas question de se déshydrater. Le plus dur à présent était de patienter. Il avait sous les yeux une bâtisse où étaient enfermés vingt compatriotes, isolés,

terrifiés, horriblement meurtris, et même s'il ne les avait jamais vus, s'il ne les connaissait que de nom, sa quête en valait la peine. Pour le reste, il puisa dans ses souvenirs de latin scolaire *Morituri non cognant,* peut-être. Ceux qui vont mourir... n'en savent rien. Ce qui était parfait pour lui.

*

— Brigade criminelle.

— Salut, j'essaye de joindre le lieutenant Frank Allen.

— Vous l'avez au bout du fil, répondit l'intéressé. Cela faisait juste cinq minutes qu'il était à son bureau, en ce lundi matin. Qui est à l'appareil ?

— Sergent Pete Meyer, de Pittsburgh, répondit la voix. Je vous appelle sur le conseil du capitaine Dooley, monsieur.

— Ça fait une éternité que je n'ai plus causé avec Mike. Toujours un supporter acharné des Pirates ?

— Tous les soirs, lieutenant. J'essaye moi-même de suivre les matches, quand je peux.

— Je vous file un tuyau pour le championnat, sergent ? demanda Allen avec un sourire. Un coup de main entre flics.

— Les Bucs sont en roue libre. Mais Roberto est vraiment dur à prendre cette année. D'accord, Clemente était à son meilleur niveau.

— Ah ouais ? Eh bien, c'est pareil pour Brooks et Frank. Et les Robinsons ne se débrouillaient pas trop mal non plus. Bon, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Lieutenant, j'ai certaines informations à vous transmettre. Deux homicides, les deux victimes de sexe féminin, aux alentours de vingt ans...

— Attendez, ne quittez pas. Allen prit une feuille de papier. Qui est votre source ?

— Je ne peux pas encore le révéler. C'est confidentiel. J'essaye de changer la situation mais ça risque de prendre du temps. Est-ce que je peux continuer ?

— Très bien. Les noms des victimes ?

— La dernière s'appelait Pamela Madden – c'est tout récent, quelques semaines au plus.

Les yeux du lieutenant Allen s'écarquillèrent.

— Bon Dieu, l'assassin de la fontaine. Et l'autre ?

— Son nom était Helen, ça remonte aux alentours de l'automne dernier. Les deux meurtres étaient particulièrement horribles, lieutenant, torture et sévices sexuels.

Allen se pencha, le combiné plaqué contre son oreille.

— Et vous êtes en train de me dire que vous avez un témoin de ces deux meurtres ?

— C'est exact, monsieur. Je crois bien que oui. J'ai en outre deux suspects possibles. Deux hommes, blancs, le premier prénommé Billy et le second Rick. Pas de signalement mais je peux également creuser la question.

— Bien, je ne m'occupe pas personnellement de ces affaires. C'est le commissariat du centre-ville qui s'en charge – le lieutenant Ryan et le sergent Douglas. Ces deux noms me disent quelque chose – je parle des victimes. Ce sont deux affaires explosives, sergent. Votre information est-elle fiable ?

— Tout à fait fiable, à mon avis. Je peux vous fournir un indice : la victime numéro deux, Pamela Madden – on lui avait démêlé les cheveux après sa mort.

Dans toute affaire criminelle grave, plusieurs indices importants étaient toujours omis des communiqués de presse afin de pouvoir faire le tri dans la collection habituelle de témoignages spontanés de détraqués téléphonant pour confesser les fantasmes qui traversaient leur esprit tordu. Cette histoire de cheveux avait été gardée secrète au point que même le lieutenant Allen n'était pas au courant.

— Qu'avez-vous d'autre ?

— Les meurtres sont en relation avec le trafic de drogue. Les deux filles servaient de fourmis.

— Dans le mille ! lâcha tranquillement Allen. Votre source est en taule ou quoi ?

— Je ne devrais pas vous le dire mais... bon, d'accord, je vais être franc. Mon père est pasteur. Il conseille la fille. Lieutenant, cette information doit strictement rester entre nous, d'accord ?

— Je comprends. Que voulez-vous que je fasse ?

— Pourriez-vous transmettre l'information aux policiers chargés de l'enquête ? Ils pourront me contacter via le

commissariat. Le sergent Meyer donna son numéro. Je suis responsable des permanences ici et je dois m'absenter pour aller faire une conférence à l'académie. Je serai de retour vers quatre heures.

— Très bien, sergent. Je transmettrai. Merci beaucoup pour le tuyau. Vous aurez des nouvelles d'Em et Tom. Vous pouvez compter dessus. *Putain, on filerait volontiers le championnat à Pittsburgh s'ils nous aidaient à pincer ces salopards.* Allen bascula des interrupteurs sur son téléphone.

*

— Eh, Frank, dit le lieutenant Ryan. Lorsqu'il reposa sa tasse de café, on aurait dit que c'était au ralenti. L'impression cessa lorsqu'il saisit un stylo. Continue. J'écris.

Le sergent Douglas était en retard ce matin à cause d'un accident sur l'I-83. Il entra avec son café-chausson habituel et découvrit son patron en train de griffonner comme un malade.

— Démêlé les cheveux ? Il a dit ça ? demandait Ryan. Douglas se pencha au-dessus du bureau et la lueur dans les yeux de Ryan était celle du chasseur qui vient de voir bouger quelque chose dans le feuillage. Très bien, quels noms a-t-il... L'inspecteur serra brusquement le poing. Longue inspiration. D'accord, Frank. D'où est le gars ?... Merci. R'voir.

— Une révélation ?

— Pittsburgh.

— Hein ?

— Un coup de fil d'un sergent de la police de Pittsburgh. Un témoin possible pour les meurtres de Pamela Madden et Helen Waters.

— Sans blague ?

— Celle-là même qui a brossé les cheveux, Tom. Et devine les autres noms qui ont été fournis ?

— Richard Farmer et William Grayson ?

— Rick et Billy. Pas mal, non ? Sans doute une fourmi dans le trafic de drogue. Attends voir... Ryan se cala dans le dossier, fixa le plafond jauni. Il y avait une nana quand Farmer s'est fait dessouder. Il rectifia : Enfin, c'est ce qu'on pense. C'est notre

connexion, Tom. Pamela Madden, Helen Waters, Farmer, Grayson, ils sont tous reliés... et cela signifie...

— Les dealers également. Tous sont en rapport d'une manière ou de l'autre. Mais qu'est-ce qui les relie, Em ? Nous savons qu'ils appartenaient tous – Enfin, probablement tous – au milieu de la drogue.

— On a deux MO différents, Tom. Les filles ont été massacrées comme... non, on ne peut même pas dire comme du bétail. Tous les autres, en revanche, tous les autres se sont fait descendre par l'Homme invisible. Un homme investi d'une mission ! C'est le terme même qu'a employé Farber, un homme investi d'une mission.

— La vengeance, dit Douglas, suivant de son côté l'analyse de Ryan. Si l'une de ces filles m'était proche... Bon Dieu, Em, qui pourrait lui en vouloir ?

Il n'y avait qu'une seule personne liée aux deux meurtres qui ait été proche d'une victime, et c'était un individu connu de la police, non ? Ryan saisit son téléphone et rappela le lieutenant Allen.

— Frank, quel est le nom déjà de ce type qui a travaillé sur l'affaire Gooding, le gars de la Navy ?

— Kelly, John Kelly. Il avait trouvé l'arme piquée à Fort McHenry, ensuite le central l'a contacté pour entraîner nos plongeurs, tu te souviens ? Oh ! Pamela Madden ! Bon Dieu ! s'exclama Allen en faisant brusquement le rapport.

— Dis-m'en un peu plus sur lui, Frank.

— Un mec vachement sympa. Calme, un peu triste – il a perdu sa femme, un accident de voiture, ou je ne sais quoi.

— Ancien du Viêt-Nam, non ?

— Plongeur. Spécialiste des explosifs sous-marins. C'est d'ailleurs comme ça qu'il gagne sa vie, dans le civil. En faisant sauter des trucs. Des chantiers de démolition sous-marins, si tu veux.

— Continue.

— Physiquement, c'est un dur à cuire, il s'entretient très bien. Allen marqua un temps. Je l'ai vu plonger, il a des marques sur le corps, des cicatrices, je veux dire. Il a combattu

au front et il a reçu des balles. J'ai son adresse et tout, si tu veux.

— J'ai déjà tout ça dans mes dossiers, Frank. Merci, vieux. Ryan raccrocha. C'est notre zigue. L'Homme invisible.

— Kelly ?

— Il faut que je sois au tribunal ce matin – merde ! pesta Ryan.

*

— Ça fait plaisir de vous revoir, dit le Dr Farber. Le lundi était un jour calme pour lui. Il avait vu son dernier patient de la journée et se préparait à sa partie de tennis d'après déjeuner avec ses fils. Les flics l'avaient intercepté de justesse comme il quittait son bureau.

— Qu'est-ce que vous savez des UDT ? demanda Ryan, en l'accompagnant dans le couloir vers la sortie.

— Vous parlez des hommes-grenouilles ? De la Navy ?

— C'est ça. Des durs, non ?

Farber sourit en mordillant sa pipe.

— Ce sont toujours les premiers sur la plage. Avant même les Marines. Qu'est-ce que vous croyez ? Il marqua un temps. Un déclic se produisit dans son esprit. Mais il y a encore mieux maintenant.

— Comment ça ? demanda l'inspecteur adjoint.

— Eh bien, je continue de bosser un peu pour le Pentagone. Hopkins fait pas mal de trucs pour le gouvernement. Avec le Laboratoire de physique appliquée, tout un tas de recherches de pointe. Vous connaissez ma formation... Il m'arrive d'effectuer des tests psychologiques, des consultations – sur les effets du combat sur les individus. Il s'agit de travaux confidentiels, n'est-ce pas ? Ils ont un nouveau groupe d'opérations spéciales. C'est un rejeton des UDT. Ils l'ont baptisé SEAL – pour SEa, Air, Land – Terre, Air, Mer. Ce sont des plongeurs commando, du sérieux, et leur existence n'est pas très connue. Pas seulement des durs. Des mecs qui en ont dans la tête. Ils sont formés à réfléchir, à prévoir. Pas seulement des tas de muscles. De la cervelle, aussi.

— Le tatouage... Douglas se rappela. Il avait un phoque[12] tatoué sur le bras.

— Doc, imaginez que l'un de ces SEAL ait une petite amie qui se fasse sauvagement assassiner ? C'était la question la plus évidente, mais il fallait qu'il la pose.

— C'est la mission que vous cherchez à cerner, hein ? dit Farber en se dirigeant vers la porte, répugnant à poursuivre ses révélations, même dans le cadre d'une enquête criminelle.

— C'est notre gars. À un détail près, dit tranquillement Ryan, devant la porte fermée.

— Ouais. Aucune preuve. Rien qu'un putain de mobile.

*

Le crépuscule. La journée avait été bien morne pour tout le monde à VERT-DE-GRIS, sauf pour Kelly. Le terrain d'exercice était un bourbier, envahi de flaques fétides, des larges, des petites. Les soldats avaient passé le plus clair de la journée à essayer de l'assécher. Ceux de garde dans les miradors avaient essayé de trouver une position pour s'abriter des vents tourbillonnants. Ce genre de temps vous minait le moral. La majorité des gens n'aimaient pas être mouillés. Cela les rendait irritables et lugubres, et d'autant plus lorsque les corvées étaient ennuyeuses comme c'était le cas ici. Au Nord-Viêt-Nam, ce genre de temps était synonyme d'attaques aériennes moins fréquentes, une autre raison pour les fantassins de se relâcher. La chaleur croissante de la journée avait rempli d'énergie les nuages, les alourdissant d'humidité, qu'ils s'empressaient de restituer au sol.

Quelle journée merdique, ne manqueraient pas de se dire tous les gardes au dîner. Et tous hocheraient la tête en se concentrant sur ce qu'ils mangent, regardant dans leur assiette, pas dehors, perdus dans leurs pensées, oubliant l'extérieur. Les bois seraient détrempés. Cela faisait beaucoup moins de bruit de marcher sur des feuilles mouillées que sur des feuilles sèches. Pas de craquements de brindilles. L'air humide

[12] En anglais : Seal = phoque. (N.d.T.)

étoufferait les sons, au lieu de les transmettre. En un mot, c'était parfait.

Kelly profita de l'obscurité pour bouger un peu, l'inactivité l'avait ankylosé. Il se rassit sous le fourré, se frotta la peau, se restaura encore avec ses rations concentrées. Il vida entièrement une gourde, puis étira ses membres. Il apercevait la ZA des hélicos, il avait déjà défini son itinéraire pour la rejoindre, espérant que les Marines n'auraient pas la gâchette facile lorsqu'il dévalerait la pente dans leur direction. À vingt et une heures, pile, il lança son ultime message radio.

*

Feu vert, écrivit le technicien sur son calepin. *Activité normale.*

— Ça y est. On n'attendait plus que ça. Maxwell regarda les autres. Tout le monde hocha la tête.

— L'opération VERT BUIS, phase quatre, commence à vingt-deux heures zéro zéro. Capitaine Franks, signalez au *Newport News.*

— À vos ordres, amiral.

Sur l'*Ogden,* les équipages des hélicos revêtirent leur combinaison anti-feu puis se dirigèrent vers l'arrière pour la préparation avant vol de leurs appareils. Dans les compartiments réservés aux Marines, les hommes enfilèrent leur treillis rayé. Les armes étaient nettoyées. Les chargeurs garnis de munitions neuves directement sorties de leurs conteneurs hermétiques. Les grognements individuels allaient par paire, chaque homme s'appliquant à grimer de vert camouflage le visage de son vis-à-vis. L'heure n'était plus aux sourires ou aux plaisanteries. C'étaient des comédiens pleins de sérieux le soir de la générale et la délicatesse du travail de maquillage offrait un étrange contrepoint à la nature de la représentation de ce soir. Hormis pour l'un des acteurs.

— Doucement sur l'ombre à paupières, mon capitaine, dit Irvin à un Albie un rien nerveux, en proie à la trouille habituelle au chef et qui avait besoin d'un sergent pour lui calmer les nerfs.

*

Dans la salle de briefing de l'USS *Constellation,* un tout jeune chef d'escadrille du nom de Joshua Painter donnait les dernières instructions à ses pilotes. Il avait huit F-4 *Phantom* sous sa responsabilité.

— Cette nuit, nous sommes chargés de la couverture d'une opération spéciale. Nos objectifs sont des sites de SAM au sud d'Haiphong, poursuivit-il, sans connaître la teneur exacte de la mission, mais souhaitant qu'elle vaille la vie des quinze officiers qui voleraient avec lui ce soir, et encore, cela ne représentait que son escadrille. Dix A-6 *Intruder* étaient également de l'opération Main de Fer, et la plus grande partie de la force aérienne du *Connie* leur filerait le train pour remonter la côte en saturant l'éther d'un maximum de bruit électronique. Il espérait que la mission était aussi importante que l'avait laissé entendre l'amiral Podulski. Faire joujou avec les SAM n'avait rien d'une sinécure.

*

Le *Newport News* était à vingt-cinq nautiques de la côte, maintenant. Il approchait d'un point situé précisément à mi-distance de l'*Ogden* et de la plage. Ses radars étaient éteints et les stations côtières devaient se demander quel était au juste ce bâtiment. Depuis quelques jours, les ANV hésitaient quelque peu à utiliser leurs systèmes de surveillance côtière. Le capitaine était assis dans son fauteuil sur la passerelle de commandement. Il consulta sa montre et ouvrit une enveloppe en papier bulle scellée à la cire qu'il gardait dans son coffre depuis deux semaines, et parcourut rapidement l'ordre de mission qu'elle contenait.

— Hmm, se dit-il. Puis : Monsieur Shoeman, transmettez aux machines de mettre en pression les chaudières un et quatre. Je veux avoir au plus tôt le maximum de puissance disponible. On a encore de la route à tracer cette nuit. Adressez mes

félicitations au second, à l'officier d'artillerie et à ses officiers mariniers. Je veux qu'ils me retrouvent immédiatement dans ma cabine.

— À vos ordres, capitaine. L'officier de pont transmit les ordres nécessaires. Avec ses quatre chaudières en pression, le *Newport News* était capable de filer trente-quatre nœuds, et plus vite il s'approcherait de la plage, plus vite il pourrait s'en éloigner.

— Surf City, nous voici ! lança à pleine voix le maître de timonerie derrière la barre, sitôt que le capitaine eut quitté la passerelle. C'était la plaisanterie officielle à bord – parce que le capitaine l'aimait bien –, trouvée à vrai dire plusieurs mois auparavant par un matelot breveté de première classe. Elle voulait dire filer droit sur le rivage et les déferlantes, et faire donner l'artillerie.

— Surf City, nous voilà, il est moins une, accroche-toi !

— Surveillez votre cap, Baker, lança l'officier de pont pour couper court à la sérénade.

— Droit au cent quatre-vingt-cinq, monsieur Shoeman. Son corps s'agitait en mesure. *Surf City, nous voici !*

*

— Messieurs, au cas où vous vous demanderiez ce que nous avons fait pour mériter le cirque de ces derniers jours, voici pourquoi, dit le capitaine dans sa cabine d'opérations jouxtant la passerelle de commandement. Ses explications prirent plusieurs minutes. Sur son bureau s'étalait une carte de la zone côtière où toutes les batteries antiaériennes avaient été reportées à partir des données fournies par les photographies aériennes et satellitaires. Ses officiers d'artillerie examinèrent la situation. Il y avait de nombreuses crêtes pour faciliter le calibrage des radars.

— Bon, ouais ! commenta le major d'artillerie. Toute la sauce, mon capitaine ? Y compris les batteries de 127 ?

Le skipper acquiesça.

— Major Skelley, si jamais vous me ramenez des munitions à Subic, je serai bougrement déçu.

— Mon capitaine, je suggère qu'on utilise la tourelle de 127 numéro 3 pour lancer des obus éclairants et qu'on tire à vue autant que possible.

C'était un exercice de géométrie, à vrai dire. Les experts en artillerie – y compris le commandant de bord – se penchèrent sur la carte pour décider de la tactique la plus rapide à mettre en œuvre. Ils étaient déjà informés de la mission et le seul changement était qu'ils avaient compté l'accomplir de jour.

— Il ne restera plus âme qui vive pour canarder les hélicos, mon capitaine.

L'interphone sur le bureau du commandant sonna. Il le saisit.

— Ici, le capitaine.

— Les quatre chaudières sont en pression, monsieur. À plein régime, nous pouvons fournir trente nœuds, trente-trois, en avant toute.

— Ravi de constater que mon chef-mécanicien est complètement réveillé. Parfait. Sonnez le branle-bas. Il raccrocha au moment où le gong de bord se mettait à retentir. Messieurs, nous avons des Marines à protéger, annonça-t-il avec assurance. L'artillerie de son croiseur valait largement celle du *Mississippi*. Deux minutes plus tard, il avait regagné la passerelle.

— Monsieur Shoeman, je reprends le commandement.

— Le capitaine reprend le commandement, répéta l'officier de pont.

— Paré à virer, nouveau cap deux-six-cinq.

— Paré à virer, capitaine, nouveau cap deux-six-cinq, paré. Le premier maître Sam Baker fit tourner la barre. Capitaine, ma barre est à zéro.

— Parfait, dit le capitaine, puis il ajouta : Surf City, nous voici !

— À vos ordres, mon capitaine ! beugla le timonier. Pas à dire, il en voulait encore, le vieux schnoque.

*

Il avait désormais tout le temps de se ronger les sangs. *Qu'est-ce qui pouvait clocher ?* se demanda Kelly au sommet de sa colline. Des tas de choses. Les hélicoptères pouvaient s'accrocher en plein vol. Ils pouvaient foncer droit sur un site de DCA non repéré et se faire descendre. Un bidule quelconque, joint ou autre, pouvait lâcher, provoquant l'écrasement au sol. Et si jamais la Garde nationale du coin décidait de faire un exercice, justement ce soir ? Il restait toujours une part de hasard. Il avait vu des missions échouer pour tout un tas de raisons idiotes et imprévues. Mais pas ce soir, se promit-il. Pas avec tous ces préparatifs. Les pilotes d'hélico avaient effectué trois semaines d'entraînement intensif, comme les Marines. Les zincs étaient entretenus avec amour. Les marins de l'*Ogden* avaient inventé des trucs bien pratiques. On ne pouvait jamais éliminer le risque mais la préparation et l'entraînement pouvaient le réduire. Kelly s'assura que son arme était en état de marche et bien calée. Rien à voir avec une planque dans une maison d'angle des quartiers ouest de Baltimore. On ne jouait plus. Ça lui permettrait de laisser tous ces problèmes derrière lui. Sa tentative pour sauver Pam s'était soldée par un échec dû à une erreur de sa part, mais peut-être qu'elle avait eu son utilité, après tout. Pour cette mission-ci, il n'avait pas commis d'erreur. Personne n'en avait commis. Il ne s'agissait plus de sauver une seule personne mais vingt. Il consulta le cadran lumineux de sa montre. La trotteuse se traînait maintenant. Kelly ferma les yeux avec l'espoir, lorsqu'il les rouvrirait, qu'elle se déciderait à accélérer. Mais non. Il n'était pas dupe. L'ex-maître plongeur commando se força à respirer profondément et à reprendre la mission. Pour lui, cela voulait dire poser la carabine en travers de ses genoux et continuer son observation aux jumelles. Sa reconnaissance devrait se poursuivre jusqu'au moment où les premières grenades M-79 seraient tirées sur les tours de guet. Les Marines comptaient sur lui.

*

Eh bien, voilà qui donnerait peut-être aux gars de Philly une idée de son importance. Le réseau d'Henry se casse la gueule et c'est moi qui reprends les rênes. *Eddie Morello est un mec important,* songea-t-il, poussant les feux de son ego, tandis qu'il fonçait sur la Route 40 en direction d'Aberdeen.

L'autre idiot n'est pas foutu de diriger son réseau, pas foutu d'avoir des gars de confiance. J'ai dit à Tony qu'il était trop futé pour son propre bien, trop malin, pas vraiment l'étoffe d'un véritable homme d'affaires – oh, pas d'accord, il est sérieux. Il est plus sérieux que toi, Eddie. Henry va être le premier nègre à devenir un « ponte ». Tu verras. Tony va le parrainer. Toi, il peut même pas. Ton propre cousin peut pas t'offrir ça, alors que tu l'as mis en rapport avec Henry. Sans moi, jamais ce putain de coup n'aurait pu se monter. C'est lui qui l'avait monté, mais lui, ils ne voulaient pas le faire monter en grade.

— *Et merde !* grogna-t-il à un feu rouge. *Quelqu'un s'est mis à démanteler le réseau d'Henry et ils me demandent,* à moi, *de régler le problème. Comme si Henry était pas fichu de se démerder tout seul. Sans doute pas, l'est pas si malin qu'il le croit. Bon, et là-dessus, il vient s'interposer entre moi et Tony.*

Car c'était bien ça, non ? Henry voulait *me brouiller avec* Piaggi – *de la même façon qu'ils avaient réussi à éliminer Angelo. Angelo avait été son premier contact. Angelo me l'a présenté... Je l'ai présenté à mon tour à Tony... Tony et moi, nous faisons la liaison avec Philly et New York... À nous deux, Angelo et moi, on constituait une paire de connexions... Angelo était le maillon faible... et Angelo se prend une raclée...*

Tony et moi, nous formons une autre paire de connexions...

Une seule lui suffit, non ? Une seule connexion avec le reste du réseau.

Me brouiller avec Tony...

Bordel.

Morello puisa dans sa poche une cigarette et pressa le bouton de l'allume-cigares au tableau de bord de son cabriolet Cadillac. La capote était baissée. Eddie appréciait le soleil et le vent. C'était presque comme s'il était à bord de son bateau de pêche. Cela lui procurait en outre une excellente visibilité. À

côté de lui, sur le plancher, il y avait une mallette en cuir. Dedans, six kilos d'héroïne pure. Philadelphie, lui avaient-ils dit, connaissait une véritable pénurie. Ils se chargeraient eux-mêmes de couper la came. Une grosse transaction en liquide. En ce moment même, une mallette identique fonçait vers le sud, remplie de coupures de vingt dollars minimum. Deux mecs. Pas de lézard, c'étaient des pros et ce devait être une relation d'affaire à long terme. Peu de risque de se faire arnaquer mais il avait pris néanmoins son petit automatique, planqué sous la chemise ample, simplement glissé sous la ceinture, l'emplacement le plus pratique – et le plus inconfortable.

Il avait intérêt à bien calculer son coup, se dit-il soudain. Il aurait quand même dû s'en douter depuis le début. Henry les manipulait. *Henry manipulait* le réseau. Un négro était en train de les doubler.

Et il était en train de réussir. Probable qu'il éliminait lui-même ses gars. L'enculé aimait chier sur les bonnes femmes – les Blanches surtout. Logique, estima Morello. Ils étaient tous comme ça. Sans doute qu'il se croyait malin. Bon, il l'était, sûrement. Mais pas assez.

Plus assez. Ce serait pas dur d'expliquer tout ça à Tony. Eddie en était sûr. Finir la transaction et se rentrer vite fait. Dîner avec Tony. Se montrer calme et raisonnable. Ça lui plaît. Comme s'il avait fait Harvard ou quoi. On dirait un putain d'avocat. Là-dessus, on règle son compte à Henry et on reprend son réseau. C'était comme ça que ça marchait. Ses gars joueraient le jeu. Ils n'étaient pas dans le coup pour ses beaux yeux. Ils y étaient pour le fric. Comme tout le monde. Ensuite, Tony et lui pourraient reprendre l'affaire à leur compte, et à ce moment, Eddie Morello deviendrait un ponte.

Ouais. Il avait tout bien goupillé, maintenant. Morello vérifia l'heure. Il était pile dans les temps, alors qu'il entrait dans le parking à moitié vide d'un restoroute. Un vrai, à l'ancienne, aménagé dans une ancienne voiture de chemin de fer – les voies du Pennsylvania Railroad n'étaient pas loin. Il se souvint de son premier dîner dehors avec son père, dans un établissement identique, en regardant passer les trains. L'évocation le fit

sourire tandis qu'il finissait sa clope et écrasait le mégot sur le bitume.

L'autre voiture arriva. C'était une Oldsmobile bleue, comme il s'y était attendu. Les deux mecs en descendirent. Le premier portait une mallette et se dirigea vers lui. Eddie ne le connaissait pas mais le type était bien sapé, l'air respectable, genre homme d'affaires, en chouette costard beige. Comme un avocat. Morello sourit discrètement, évitant de le dévisager trop ostensiblement. L'autre était resté près de la bagnole, en couverture, simple précaution. Ouais, des gens sérieux. Et qui ne tarderaient pas à savoir qu'Eddie Morello était un type sérieux, lui aussi, se dit-il, la main passée à sa ceinture, à quinze centimètres de son automatique planqué.

— T'as la came ?

— T'as le fric ? demanda Morello, du tac au tac.

— Tas fait une erreur, Eddie, répondit l'homme sans prévenir, tout en ouvrant la mallette.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Morello, soudain en alerte, dix secondes et une vie entière trop tard.

— Je veux dire que c'est le terminus, Eddie, ajouta l'autre, tranquille.

Son regard était éloquent. Morello porta aussitôt la main à son arme mais cela ne fit que faciliter la tâche de son interlocuteur.

— Police, plus un geste ! s'écria l'homme, un instant avant que la première balle ne traverse le couvercle de la mallette.

Eddie sortit son arme, tout juste, et réussit à loger une balle dans le plancher de sa voiture mais le flic n'était qu'à un mètre de lui et ne pouvait pas manquer son coup. L'agent en couverture se précipitait déjà, surpris que le lieutenant Charon n'ait pas été capable de prendre l'avantage sur l'autre. Il vit la mallette tomber et l'inspecteur tendre le bras, placer son arme de service quasiment sur la poitrine de l'homme et lui tirer une balle en plein cœur.

Tout était soudain si parfaitement clair pour Morello, mais pour une seconde ou deux, seulement. Henry avait tout monté. Il s'était parrainé tout seul, voilà. Et Morello comprit que son

unique objectif avait été de réunir Henry et Tony. Ça paraissait plutôt dérisoire, désormais.

— À moi ! lança Charon tout en se penchant vers le mourant. Il saisit son revolver. Moins d'une minute après, deux voitures de la police d'État entraient dans le parking dans un crissement de pneus.

— Le bougre de crétin, dit Charon à son collègue. Cinq minutes après, il était encore tout tremblant, comme tous les hommes après avoir tué. Il a voulu dégainer – comme si je n'avais pas l'avantage sur lui.

— J'ai tout vu, dit son jeune collègue, et il en était persuadé.

— Eh bien, c'était exactement comme vous aviez dit, monsieur, annonça le sergent de la police d'État. Il ouvrit la mallette abandonnée sur le plancher de l'Olds. Elle était bourrée de sachets d'héroïne. Sacrée prise.

— Ouais, grommela Charon. Sauf que le bougre de crétin refroidi pourra plus rien dire à personne. Ce qui était la stricte vérité. Remarquable, estima-t-il, en réussissant à ne pas sourire de l'humour insensé de la situation. Il venait de commettre le crime parfait, sous les yeux mêmes d'autres policiers. Désormais, l'organisation d'Henry n'avait plus rien à craindre.

*

C'était presque l'heure. La garde avait été relevée. *Pour la dernière fois.* Il pleuvait toujours sans discontinuer. *Parfait.* Les soldats étaient blottis dans les miradors pour rester au sec. La journée sinistre avait été encore plus ennuyeuse que d'ordinaire et des hommes qui s'ennuient sont moins sur le qui-vive. Toutes les lumières étaient éteintes à présent. Même pas une chandelle dans les baraquements. Kelly balaya lentement et soigneusement le site à la jumelle. Il avisa une silhouette derrière une fenêtre du carré des officiers, un homme en train de contempler le temps dehors – le Russe, peut-être ? *Oh, alors c'est donc ta chambre ? Super. Le premier tir du grenadier numéro trois – le caporal Mendez, non ? – est prévu pour cette ouverture. Et un Russe grillé, un.*

Bon, au boulot. Je prendrais bien une douche. Bon Dieu, tu crois qu'il leur reste encore de ce Jack Daniels ? Le règlement, c'était le règlement, mais certaines occasions étaient spéciales.

La tension montait. Le danger n'avait rien à y voir. Kelly estimait ne courir aucun danger. La partie effrayante avait été l'insertion. Désormais, la balle était dans le camp des airedales, et ensuite des Marines. Son rôle était quasiment fini.

*

— Ouvrez le feu, ordonna le capitaine.

Le *Newport News* avait allumé ses radars à peine quelques minutes plus tôt. Le navigateur était au poste de tir central pour aider les artilleurs à calculer la position exacte du croiseur grâce à une triangulation par radar sur des points de repère connus. C'était un surcroît de précaution mais la mission de cette nuit l'exigeait. Dorénavant, radars de navigation et de contrôle de tir aidaient tout le monde à calculer leur position à un poil de grenouille près.

La première salve jaillit de la tourelle double bâbord. Le claquement sec des deux canons de 127 mm était douloureux aux tympans mais il s'accompagnait d'un spectacle étrangement beau. Au moment du tir, un anneau de feu jaune avait jailli de la bouche du canon. Ce n'était dû qu'à une particularité de conception de l'arme tirée. Comme un serpent d'or courant après sa queue, il ondula durant ses quelques millisecondes d'existence. Puis s'évanouit. Six mille mètres plus loin, les deux premières charges éclairantes s'allumèrent, et ce fut la même lueur jaune métallique qui avait quelques secondes plus tôt ceint comme d'une guirlande la tourelle. Le paysage humide et verdoyant du Nord-Viêt-Nam vira à l'orangé sous cet éclairage.

— On dirait une batterie de cinquante-sept-Mike-Mike[13]. Je distingue même les servants. Au Spot-1, l'officier de télémétrie avait déjà l'azimut correct. L'éclairage ne faisait que faciliter la tâche. Le major Skelley régla la hausse avec une délicatesse remarquable. Elle fut transmise aussitôt au « PC de tir ». Dix

[13] Comprendre « 57-M-M », c'est-à-dire une batterie de cinquante-sept millimètres. (N.d.T.)

secondes plus tard, huit canons tonnaient simultanément. Quinze secondes encore, et la batterie de triple-A était volatilisée dans un nuage de poussière et de feu.

— Cible atteinte à la première salve. Objectif Alpha détruit. Le major reçut l'ordre d'en dessous de régler son tir sur la cible suivante. Comme le capitaine, il n'était pas loin de la retraite. Peut-être qu'il ouvrirait une armurerie.

C'était comme un orage, au loin, mais pas tout à fait. Le plus surprenant, c'était l'absence de réaction là-dessous. Derrière ses jumelles, il vit certes des têtes se tourner. On échangea peut-être quelques remarques. Mais sans plus. Ce pays était en guerre, après tout, et les bruits désagréables étaient normaux ici, surtout ceux qui ressemblaient à un orage, au loin. Manifestement bien trop loin pour susciter l'inquiétude. On n'apercevait même pas d'éclairs avec cette pluie. Kelly s'était attendu à voir un ou deux officiers sortir jeter un œil. C'est ce qu'il aurait fait à leur place. Sans doute. Mais non.

Quatre-vingt-dix minutes, le compte à rebours était commencé.

*

Les Marines étaient légèrement tendus en se rendant vers l'arrière. Un bon nombre de marins étaient venus les regarder. Ils défilèrent sur le pont d'envol devant Albie et Irvin qui leur assignaient leurs hélicos.

Les derniers marins de la rangée étaient Maxwell et Podulski. Tous deux avaient enfilé leur uniforme kaki le plus usé, choisissant de reprendre la culotte et le pantalon qu'ils portaient lors de leur dernier commandement en mer, des effets qu'ils associaient à de bons souvenirs et à des résultats heureux. Même les amiraux étaient superstitieux. Pour la première fois, les Marines virent que l'amiral pâlichon – ils le voyaient ainsi – portait la Médaille d'Honneur. Le ruban attira plus d'un regard et nombre de saluts respectueux auxquels l'homme répondit, le visage tendu.

— Tout est prêt, capitaine ? demanda Maxwell.

— Oui, monsieur, répondit Albie, la voix calme malgré sa nervosité. C'était l'heure de vérité. Je vous revois d'ici trois heures.

— Bonne chasse. Maxwell se mit au garde-à-vous et salua le jeune officier.

— Ils ont l'air sacrément impressionnants, commenta Ritter. Lui aussi avait passé une tenue kaki, histoire de s'intégrer au carré des officiers. Bon Dieu, j'espère bien que ça va marcher.

— Ouaip, murmura James Greer tandis que le bâtiment tournait pour se mettre face au vent. Sur le pont, des matelots munis de bâtons lumineux s'approchèrent des deux transports de troupe pour guider leur décollage et puis, l'un après l'autre, les gros Sikorsky s'élevèrent, se stabilisèrent au milieu des bourrasques, puis mirent le cap à l'ouest, vers la terre et leur mission. Elle était entre leurs mains, désormais.

— De braves petits gars, James, dit Podulski.

— Ce Clark est passablement impressionnant, lui aussi. Intelligent, le bonhomme, observa Ritter. Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— J'ai cru comprendre qu'il aurait quelques petits problèmes en ce moment. Pourquoi ?

— Nous avons toujours de la place pour un gars capable de réfléchir tout seul. Ce garçon est intelligent, répéta Ritter tandis qu'ils retournaient vers le CIC. Sur le pont d'envol, les équipages des Cobra effectuaient leur dernière vérification pré-vol. Ils décolleraient dans quarante-cinq minutes.

*

— SERPENT, ici CRICQUET. Chronologie nominale. Confirmez.

— Affirmatif ! lança Kelly, d'une voix forte – pas trop forte, quand même. Il transmit trois longues sur sa radio, en reçut deux en réponse. L'*Ogden* venait de lui annoncer que la mission était en cours et qu'il avait bien reçu sa confirmation. Deux heures d'ici la liberté, les gars, dit-il aux hommes dans le camp en bas. Que l'événement fût moins libérateur pour les autres occupants des lieux était le cadet de ses soucis.

Kelly mangea sa dernière barre vitaminée et fourra tous les emballages et toutes les ordures dans les poches de cuisse de son treillis. Il quitta sa cachette. La nuit était tombée, il pouvait se le permettre. Il se retourna et, se penchant, essaya d'effacer toutes traces de sa présence. Une mission telle que celle-ci pouvait être tentée de nouveau, qui sait, alors inutile de laisser à l'autre camp des indices sur ce qui s'était réellement passé. La tension finit par devenir telle qu'il éprouva l'envie d'uriner. C'était presque drôle, comme s'il était un mioche, même s'il avait quand même bu plus de deux litres d'eau aujourd'hui.

Trente minutes de vol jusqu'à la première ZA, encore trente pour l'approche. Dès qu'ils ont franchi la dernière crête, j'entre en contact direct avec eux pour prendre en main l'approche finale.

C'est parti.

*

— Décaler tir sur la droite. Objectif Hôtel en vue, annonça Skelley. Hausse... neuf-deux-cinq-zéro. Les canons tonnèrent encore une fois. Une des batteries de cent millimètres adverses s'était mise à leur tirer dessus. L'équipage avait vu le *Newport News* anéantir le reste de leur bataillon antiaérien et, dans l'impossibilité d'abandonner leur position, ils essayaient, au moins, de riposter et de blesser le monstre qui menaçait leur rivage.

— Voilà les hélicos ! annonça le second à son poste au Centre d'Information de Combat. Les échos sur l'écran radar principal atteignirent la côte à l'endroit précis où s'étaient trouvés les objectifs Alpha et Bravo. Il décrocha le téléphone.

— Le capitaine.

— Ici le second, monsieur. Les hélicos ont les pieds au sec, engagés dans le corridor que nous leur avons ouvert.

— Très bien. Préparez-vous à suspendre le tir. Nous établirons le contact HF avec ces hélicos dans trente minutes. Surveillez de près vos radars, XO.

— À vos ordres, mon capitaine.

— Bon Dieu, s'exclama l'opérateur radar. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— D'abord, on leur tire dans le cul, opina son voisin. Ensuite, on s'enfile dedans.

*

Plus que quelques minutes avant l'atterrissage des Marines. La pluie continuait, même si le vent était tombé.

Kelly était en terrain découvert à présent. Mais protégé. Impossible à repérer du ciel. Le couvert végétal était épais derrière lui. Ses vêtements comme les parties exposées de sa peau étaient teints pour se fondre dans le paysage. Ses yeux n'arrêtaient pas de scruter les alentours, guettant le danger, le détail incongru, sans rien trouver. Un vrai bourbier, ce coin. L'humidité et l'argile rouge de ces misérables collines l'imprégnaient entièrement, traversant l'étoffe de son uniforme, chaque pore de sa peau.

Dix minutes de la ZA. Les coups de tonnerre lointains sur la côte se poursuivaient, sporadiques, et par leur répétition, ils évoquaient moins un danger. On aurait même dit de plus en plus un orage, et seul Kelly savait qu'il s'agissait des canons de 203 mm d'un navire de guerre. Il se rassit, posa les coudes sur les genoux et scruta le camp aux jumelles. Toujours pas de lumière. Toujours pas un mouvement. La mort fonçait vers eux et ils n'en savaient rien. Il avait les yeux tellement accaparés qu'il en avait presque fini par négliger de tendre l'oreille.

C'était difficile à détecter au milieu de la pluie : un grondement lointain, grave et ténu, mais qui ne décrut pas. Au contraire, il gagnait en intensité. Kelly décolla les yeux des oculaires et se tourna, la bouche ouverte, cherchant à identifier le bruit.

Des moteurs.

Des moteurs de camion. Bon, d'accord, il y avait une route qui passait, pas trop loin – non la route était trop loin... dans la direction opposée.

Un camion de ravitaillement peut-être. Livrant les vivres et le courrier.

Plus d'un.

Kelly regagna le sommet de la colline, s'appuya contre un arbre et regarda en dessous l'endroit où ce tronçon de chemin de terre s'embranchait sur la route qui longeait la rive nord du fleuve. Du mouvement. Il chaussa les jumelles.

Un camion... deux... trois... quatre... oh, mon Dieu...

Leurs phares étaient allumés – juste des fentes, les verres étaient masqués. Donc, des camions militaires. Les phares du deuxième véhicule éclairaient un peu le premier. Des hommes à l'arrière, alignés de chaque côté.

Des soldats.

Minute, Johnnie-boy, pas de panique. Prends ton temps... peut-être...

Ils contournèrent la base de la Colline au Serpent. Un garde en faction dans l'une des tours cria quelque chose. Le cri fut répété. Des lumières apparurent dans le carré des officiers. Quelqu'un sortit, sans doute le commandant, en petite tenue, criant une question.

Le premier camion s'arrêta devant le portail. Un homme descendit et rugit qu'on lui ouvre. L'autre camion s'arrêta derrière. Des soldats en descendirent. Kelly compta... dix... vingt... trente... plus... mais le pire, ce n'était pas le nombre. C'était ce qu'ils commençaient à faire.

Il dut détourner les yeux. Pourquoi le destin s'acharnait-il ainsi sur lui ? Pourquoi ne pas prendre simplement sa vie, que tout soit réglé une bonne fois pour toutes ? Mais ce n'était pas seulement sa vie qui intéressait le destin. Ce n'était jamais le cas. Il était comme toujours responsable de plus que ça. Kelly saisit sa radio et l'alluma.

— CRICQUET pour SERPENT, à vous.

Rien.

— CRICQUET pour SERPENT, à vous.

*

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Podulski.

Maxwell saisit le micro.

— SERPENT pour CRICQUET EN PERSONNE, quel est votre message ? À vous.

— Annulez, annulez, annulez – confirmez, fut tout ce qu'ils entendirent.

*

— Répétez, SERPENT. Répétez.

— Annulez la mission, dit Kelly, trop fort pour sa propre sécurité. Annulez, annulez, annulez. Confirmez immédiatement.

Cela prit plusieurs secondes.

— Nous copions votre ordre d'annulation. Bien reçu. Mission annulée. Restez à l'écoute.

— Bien compris. Je reste à l'écoute.

*

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le commandant Vinh.

— On nous a informés que les Américains pourraient tenter un raid sur votre camp, répondit le capitaine, en se retournant pour observer ses hommes. Ils se déployaient avec adresse, une moitié du détachement fonçant vers les arbres, l'autre prenant position à l'intérieur du périmètre, chaque homme creusant son emplacement sitôt choisie sa place. Camarade commandant, j'ai mission de prendre en charge la défense jusqu'à l'arrivée de renforts. Par mesure de sécurité, vous avez ordre de raccompagner à Hanoi notre hôte russe.

— Mais...

— Les ordres viennent du général Giap en personne, camarade commandant.

Ce qui régla très rapidement la question. Vinh retourna dans ses quartiers pour s'habiller. Le sergent du camp alla réveiller son chauffeur.

*

Kelly n'avait guère d'autre choix que de regarder. Quarante-cinq hommes, plus peut-être. Difficile de les compter avec leurs

déplacements. Des pelotons creusant des nids de mitrailleuses. Des patrouilles dans les bois. Ceux-là constituaient pour lui un danger immédiat mais, pourtant il ne broncha pas. Il devait s'assurer qu'il avait pris la bonne décision, qu'il n'avait pas cédé à la panique, qu'il ne s'était pas brusquement montré froussard.

Vingt-cinq contre cinquante, avec l'effet de surprise et un plan de bataille, pas de problème. Vingt-cinq contre une centaine, sans l'effet de surprise... aucun espoir. Il avait fait ce qu'il fallait. Il n'y avait aucune raison d'ajouter vingt-cinq corps à la liste qu'ils comptabilisaient là-bas à Washington. Dans sa conscience, il n'y avait pas place pour ce genre d'erreur et pour toutes ces vies en jeu.

*

— Les hélicos reviennent, monsieur, même itinéraire qu'à l'aller, indiqua au second l'opérateur radio.

— Trop rapide, dit le second.

*

— Bordel de merde, Dutch ! Bon sang, qu'est-ce qui...

— La mission est annulée, Cas, dit Maxwell en baissant les yeux vers la table des cartes.

— Mais pourquoi ?

— Parce que M. Clark l'a dit, répondit Ritter. Il observe. Il annonce. Vous n'avez pas besoin qu'on vous explique ça, amiral. Nous avons toujours un homme sur place, messieurs. Ne l'oublions pas.

— Nous en avons *vingt*.

— C'est exact, monsieur, mais un seul reviendra ce soir. *Et encore, seulement si on a de la chance.*

Maxwell se tourna vers le capitaine Franks.

— Foncez vers le rivage, aussi vite que vous pourrez.

— À vos ordres, amiral.

*

— Hanoi ? Pourquoi ?

— Parce que nous avons des ordres. Vinh parcourait la dépêche apportée par le capitaine. Alors comme ça, les Américains voulaient venir ici, hein ? J'espère bien. Il n'y aura pas de nouveau Sông Tay !

L'idée d'une opération d'infanterie n'enthousiasmait pas vraiment le colonel Grichanov et un voyage à Hanoi, même à l'improviste, signifiait également un voyage à l'ambassade.

— Laissez-moi prendre mes affaires, commandant.

— Mais faites vite ! aboya le petit homme, en se demandant si ce retour à Hanoi était dû à une faute quelconque.

Ce pourrait être pire. Grichanov avait réuni toutes ses notes qu'il glissa dans un sac à dos. Tout son travail, maintenant que Vinh le lui avait si aimablement restitué. Il le confierait au général Rokossovski et, une fois les documents entre des mains officielles, il pourrait plaider pour qu'on laisse la vie sauve à ces Américains. À quelque chose, malheur est bon, comme disaient les Occidentaux.

*

Il les entendait venir à présent. Très loin, progressant sans grande adresse, crevés sans doute, mais progressant néanmoins.

— CRICQUET pour SERPENT, à vous.

— On vous copie, SERPENT.

— J'avance. Il y a du monde sur ma colline, ils viennent vers moi. Je vais me diriger vers l'ouest. Pouvez-vous m'envoyer un hélico ?

— Affirmatif. Soyez prudent, fils. C'était la voix de Maxwell, encore inquiète.

— J'y vais. Terminé. Kelly mit la radio dans sa poche et regagna la crête. Là, il prit son temps pour regarder les alentours et comparer ce qu'il voyait maintenant avec ce qu'il avait vu auparavant.

Et je cours particulièrement vite dans le noir, avait-il dit aux Marines. Le moment était venu de le prouver. Après avoir une dernière fois prêté l'oreille à l'approche des Viêts, Kelly choisit

une éclaircie dans le feuillage et commença de redescendre la colline.

30

Agents de voyage

Manifestement, ça se passait mal. Les deux hélicos de sauvetage appontèrent sur l'*Ogden* moins d'une heure après être partis. Le premier fut aussitôt garé sur le côté. Le second, piloté par le chef d'escadrille, fut ravitaillé. Le capitaine Albie en descendit, presque à la seconde où il s'était posé, et sprinta vers la superstructure où l'attendaient les responsables de mission. Il sentait que l'*Ogden* et son escorte étaient en train de foncer vers le rivage. Ses Marines, déprimés, sortirent à leur tour, silencieux, fixant le pont d'envol, tête basse, tandis qu'ils se débarrassaient de leur barda.

— Que s'est-il passé ? demanda Albie.

— Clark a donné le signal de tout annuler. Tout ce que nous savons, c'est qu'il a décroché de sa colline ; il indiquait que d'autres éléments étaient là. Nous allons tenter de le récupérer. Où va-t-il aller, à votre avis ? demanda Maxwell.

— Il va chercher un endroit où l'hélico pourra le récupérer. Examinons la carte.

*

S'il avait eu le temps, Kelly aurait pu se livrer à des réflexions sur la rapidité avec laquelle une situation favorable pouvait se détériorer. Mais il s'en abstint. La survie était un jeu total et pour l'heure, c'était également le seul en magasin. Certes, il n'avait rien d'ennuyeux et, avec de la chance, ses règles n'étaient pas trop difficiles. Il n'y avait pas tant d'hommes que ça pour protéger le camp contre un assaut, pas assez en tout cas pour organiser des patrouilles de défense réellement efficaces. S'ils redoutaient une nouvelle mission à la Sông Tay, ils regrouperaient leur puissance de feu. Ils disposeraient des postes d'observation sur les crêtes, et sans doute se limiteraient-

ils à cela pour l'instant. Le sommet de la Colline au Serpent était désormais à cinq cents mètres derrière lui. Kelly ralentit le rythme de sa descente pour reprendre sa respiration – c'était plus la peur que l'effort qui l'essoufflait, même si les deux influaient fortement l'un sur l'autre. Il profita d'une crête secondaire pour se reposer de l'autre côté. Maintenant qu'il était immobile, il entendait parler derrière lui – parler, pas bouger. Parfait, il avait bien calculé la situation tactique. Des renforts arriveraient sans doute en temps utile, mais il aurait dégagé depuis longtemps.

S'ils arrivent à faire passer l'hélico.

Agréable perspective.

J'ai connu pire, proclama Arrogance.

Et quand ? s'enquit finement Pessimisme.

Le seul truc logique pour l'instant était de mettre le plus de distance entre lui et les Viêts. Venait ensuite la nécessité de trouver un site fournissant une zone d'atterrissage approximative, pour qu'il puisse se tirer d'ici, vite fait. Ce n'était pas le moment de céder à la panique, mais il ne s'agissait pas non plus de lambiner. Avec le jour arriveraient les renforts, et si leur chef était compétent, il voudrait s'assurer qu'il n'y avait pas d'élément de reconnaissance ennemi sur son terrain. S'il n'avait pas évacué avant l'aube, Kelly verrait se dégrader ses chances matérielles de quitter le pays. Bouger. Trouver un endroit favorable. Appeler l'hélico. Se tirer en vitesse. Il lui restait quatre heures d'ici l'aube. Il fallait une trentaine de minutes pour que l'hélicoptère arrive. Mettons deux ou trois heures pour trouver un endroit et lancer l'appel radio. La difficulté ne semblait pas insurmontable. Il connaissait les alentours de VERT-DE-GRIS par les photos de reconnaissance aérienne. Il prit quelques minutes pour se repérer. Le chemin le plus rapide pour rejoindre une clairière était par là, de l'autre côté d'un virage de la route. Le pari était risqué mais jouable. Il réarrangea son barda, déplaça ses chargeurs de rechange pour les rendre plus accessibles. Plus que tout, il redoutait d'être capturé, de se retrouver à la merci d'hommes comme ceux de FLEUR EN PLASTIQUE, d'être incapable de résister, de perdre l'emprise sur sa propre vie. Une petite voix tranquille au fond de

sa tête lui serinait que la mort était préférable à ça. Résister, même quand les chances étaient impossibles, n'était pas du suicide. Très bien. C'était décidé. Il se remit en route.

*

— L'appeler ? demanda Maxwell.

— Non, pas maintenant. Le capitaine Albie hocha la tête. C'est lui qui nous appellera. M. Clark est occupé en ce moment. On va le laisser tranquille. Irvin entra au Centre d'Information de Combat.

— Clark ? s'enquit le sergent-chef artilleur.

— Il a décroché, lui dit Albie.

— Vous voulez que je prenne quelques gars avec moi et qu'on y aille en commando armé, avec Sauvetage Un ? Et qu'ils fassent tout pour tenter de récupérer Clark n'était même pas une question. De nature, les Marines détestaient laisser un homme derrière eux.

— C'est mon boulot, Irvin, dit Albie.

— Mieux vaut que vous dirigiez les opérations de sauvetage, mon capitaine, indiqua Irvin, raisonnable. N'importe qui peut tenir un fusil.

Maxwell, Podulski et Greer évitèrent de se mêler à la conversation, préférant observer et écouter ces deux professionnels qui connaissaient leur métier. Le chef des Marines s'en remit à la sagesse de l'aîné de ses sous-officiers.

— Prenez ce qu'il vous faut. Albie se tourna vers Maxwell. Amiral, je veux que Sauvetage Un reprenne l'air immédiatement.

Le chef adjoint des Opérations aéronavales tendit le casque d'écoute à un officier de Marines de vingt-huit ans à peine ; les écouteurs s'accompagnaient du commandement tactique de la mission avortée. Et aussi de la fin de la carrière militaire de Dutch Maxwell.

*

C'était plus rassurant d'être en mouvement. Kelly avait l'impression de contrôler sa vie. C'était une illusion et s'il en était conscient intellectuellement, son corps comprenait le message ainsi, ce qui améliorait la situation. Il parvint au pied de la colline, où le couvert était plus fourni. Là. Juste de l'autre côté de la route, il y avait un espace dégagé, une espèce de prairie, peut-être une zone inondable dans le lit majeur du fleuve. Impeccable. Rien de bien sorcier. Il saisit sa radio.

— CRICQUET pour SERPENT, à vous.

— Ici CRICQUET. Bien copié, on reste en fréquence.

*

Le message arriva, haletant, saccadé, en une succession de phrases brèves :

— À l'ouest de ma colline... de l'autre côté de la route... trois kilomètres environ à l'ouest de l'objectif... un espace dégagé. Je suis tout près. Envoyez l'hélico. Je pourrai baliser le terrain.

Albie considéra la carte, puis les photos aériennes. D'accord, ça n'avait pas l'air trop dur. Son doigt s'écrasa sur la carte et le premier maître responsable du contrôle aérien répercuta aussitôt l'information. Albie attendit confirmation avant de rappeler Clark.

— Bien compris, je vous copie. Sauvetage Un est en vol, il est à deux-zéro minutes de vous.

— Bien copié. Albie décela le soulagement dans la voix de Clark malgré les parasites. Je serai prêt. Terminé.

*

Merci mon Dieu.

Kelly prit tout son temps désormais pour s'approcher lentement et sans bruit de la route. Son deuxième séjour au Nord-Viêt-Nam allait en définitive être plus court que le premier. Ce coup-ci, il n'aurait pas besoin de repartir à la nage et, avec tous les vaccins qu'on lui avait injectés avant son départ, il ne risquerait pas de tomber malade à cause de cette saloperie de flotte. Sans pour autant se relaxer, il se libéra d'une partie de

sa tension nerveuse. Comme à un signal, la pluie redoubla, étouffant les bruits et réduisant la visibilité. Encore une bonne nouvelle. Peut-être que Dieu, ou le destin, ou la Grande Citrouille, avait décidé de ne pas le maudire, en définitive. Il s'immobilisa de nouveau, à dix mètres de la route et regarda alentour. Rien. Il s'accorda quelques minutes de détente pour évacuer la tension. Il était inutile de se dépêcher de traverser pour se retrouver en terrain découvert. Rester à découvert, c'était dangereux pour un homme isolé en territoire ennemi. Ses mains serraient sa carabine, le nounours du fantassin, tandis qu'il se forçait à respirer lentement et profondément afin de ralentir ses battements cardiaques. Quand il sentit que son cœur avait à peu près retrouvé un rythme normal, il décida de s'approcher de la route.

*

Épouvantables, ces routes, songeait Grichanov. *Encore pires qu'en Russie.* Détail curieux, la voiture était de marque française. Ce qui était encore plus remarquable, c'est qu'elle marchait plutôt bien, enfin, s'ils n'avaient pas eu ce chauffeur. Le commandant Vinh aurait dû prendre le volant. En tant qu'officier, il savait sans doute conduire, mais imbu de son rang comme il l'était, ce crétin devait laisser faire son ordonnance, et l'autre bouseux rabougri ne devait probablement pas être fichu de conduire autre chose qu'un attelage de bœufs. La voiture dérapait dans la boue. En plus, le chauffeur avait du mal à y voir à travers cette pluie. Sur la banquette arrière, Grichanov était assis, les yeux fermés, agrippant des deux mains son paquetage. Inutile de regarder. Ça risquait juste de lui flanquer la trouille. C'était comme de voler par mauvais temps, une perspective que n'appréciait aucun pilote – et encore moins quand c'était un autre qui était aux commandes.

Il attendit, regardant avant de traverser, guettant le bruit d'un moteur de camion, qui représentait pour lui le plus grand danger. Rien. Bon, plus que cinq minutes environ avant l'hélico. Kelly se redressa en passant la main gauche derrière lui pour saisir la balise lumineuse. Il traversa, en regardant toujours sur

sa gauche, direction d'où viendraient les renforts motorisés en route vers le camp de prisonniers désormais entièrement bouclé. *Merde !*

Jamais Kelly n'avait été trahi par sa concentration, ce fut pourtant le cas cette fois-ci. Le bruit de la voiture qui s'approchait, son chuintement sur la surface boueuse, était un peu trop similaire aux bruits ambiants et le temps qu'il arrive à le distinguer, il était trop tard. Quand le véhicule déboucha du virage, il se trouvait pile au milieu de la route, planté là comme un chevreuil dans le faisceau des phares, et le chauffeur était forcé de le voir. Ce qui suivit fut automatique.

Kelly leva sa carabine et tira une brève rafale dans la direction approximative du conducteur. La voiture garda sa trajectoire et il tira une seconde salve du côté du siège du passager avant. Le véhicule dévia alors, percutant un arbre de plein fouet. La séquence entière n'avait pas dû prendre trois secondes et le cœur de Kelly se remit à battre après un hiatus terriblement long. Il courut vers l'épave. Qui avait-il tué ?

Le chauffeur avait traversé le pare-brise, deux balles dans la tête. Kelly réussit à ouvrir la portière droite. Le passager était... le commandant ! Lui aussi touché à la tête. Les coups n'étaient pas aussi bien centrés et bien qu'il eût le crâne fendu sur le côté droit, son corps était encore agité de spasmes. Kelly l'arracha de l'épave et s'agenouilla pour le fouiller quand il entendit un gémissement venir de l'habitacle. Il se pencha à l'intérieur, trouva un autre homme – un Russe ! – tassé sur le plancher, à l'arrière. Kelly le sortit lui aussi. L'homme agrippait un sac à dos.

Là aussi, l'automatisme revint et Kelly assomma le Russe d'un coup de crosse, avant de se retourner vivement pour fouiller l'uniforme du commandant, à la recherche d'indices. Il fourra tous les papiers et documents dans ses poches. Le Vietnamien le regardait, l'œil gauche fonctionnait encore.

— La vie est dure, pas vrai ? dit Kelly, glacial, tandis que le regard perdait tout éclat. Qu'est-ce que je vais faire de toi, bordel ? ajouta-t-il, en se tournant vers le Russe étendu. T'es le mec qui harcelait nos petits gars, pas vrai ? Il s'agenouilla, ouvrit le sac à dos et trouva des liasses entières de papiers qui

répondirent à sa question – ce dont le colonel soviétique était singulièrement incapable.

Réfléchis vite, John – l'hélico n'est plus très loin.

*

— J'ai repéré la balise ! dit le copilote.

— Je fonce dessus. Le pilote poussait son Sikorsky au maximum de ses turbines. À deux cents mètres de la clairière, il tira violemment sur le levier de rapport cyclique et le brutal relèvement du nez à quarante-cinq degrés stoppa rapidement l'avance de l'appareil – à la perfection, en fait, en même temps qu'il se stabilisait à quelques pieds de la balise stroboscopique infrarouge. L'hélicoptère de sauvetage resta en vol stationnaire à soixante centimètres au-dessus du sol, secoué par les rafales. Le commandant de la Navy devait lutter de toutes ses forces pour maintenir son appareil et il ne réagit pas tout de suite au message que ses yeux lui avaient transmis. Il avait vu le souffle du rotor plaquer au sol son survivant mais...

— N'ai-je pas vu *deux* types, là-dessous ? demanda-t-il dans l'interphone.

— Go go go ! lança une autre voix sur le circuit radio intérieur. Pax embarqué, go !

— On décolle vite fait de Dodge City, top ! Le pilote tira le levier de pas général pour prendre l'altitude, enfonça la pédale de palonnier et inclina le nez, direction le fleuve, tandis que l'hélicoptère accélérait. *Ne devait-il pas y avoir un seul gars, normalement ?* Il laissa de côté la question. Pour l'instant, il fallait piloter, et il y avait quarante-cinq kilomètres de méandres pour rejoindre la mer et la sécurité.

— Merde, qui c'est ce mec ? demanda Irvin.

— Un auto-stoppeur, répondit Kelly par-dessus le fracas des turbines. Il hocha la tête. Les explications seraient interminables et devraient attendre. Irvin comprit et lui offrit une gourde. Kelly l'éclusa. C'est à ce moment que les tremblements commencèrent. Devant l'équipage de l'hélicoptère et cinq Marines, Kelly frissonnait comme un type en pleine banquise, les bras serrés autour de lui, s'accrochant à

son arme jusqu'à ce qu'Irvin la lui prenne et la vide. Elle avait servi, nota aussitôt le sergent-chef artilleur. Il aurait le temps de découvrir pourquoi et sur qui. Les mitrailleurs latéraux scrutaient la vallée pendant que leur appareil fonçait, à trente mètres à peine au-dessus des méandres liquides. Le trajet se déroula sans encombre, bien différent de ce qu'ils avaient prévu, comme d'ailleurs le reste de cette nuit. Qu'est-ce qui avait cloché ? Tous se posaient la question. La réponse était détenue par l'homme qu'ils venaient de récupérer. Mais qui diable était l'autre, et n'était-ce pas un uniforme russe ? Deux Marines l'encadraient. L'un d'eux lui ligota les mains. Un troisième boucla le rabat de son sac avec ses sangles.

*

— Sauvetage Un, les pieds dans l'eau. Nous avons SERPENT à bord, à vous.

— Sauvetage Un, ici CRICQUET, Roger, bien copié.

Restons en fréquence. Terminé. Albie leva les yeux. Eh bien, voilà.

De tous, c'est Podulski qui le prit le plus mal. VERT BUIS avait été son idée depuis le début. Que l'opération ait réussi, et cela aurait pu tout changer. Cela aurait pu ouvrir la porte à CORNET CERTAIN, cela aurait pu changer le cours de la guerre – et son fils ne serait pas mort pour rien. Il leva les yeux vers les autres. Il se demanda presque s'ils ne devaient pas refaire une tentative mais il n'était pas dupe. Un fiasco. C'était un concept amer et une réalité plus amère encore pour quelqu'un qui avait servi son pays adoptif depuis près de trente ans.

*

— Rude journée ? demanda Frank Allen.

Le lieutenant Mark Charon était drôlement en forme pour un homme qui avait vécu une fusillade avec mort d'homme, puis l'interrogatoire presque aussi pénible qui avait suivi.

— Le bougre d'imbécile. Ça aurait pu se passer autrement, dit Charon. Je parie qu'il n'appréciait pas trop l'idée de vivre du côté de Falls Road, ajouta le lieutenant de la brigade des stups, faisant allusion au pénitencier d'État du Maryland. Situé dans le centre de Baltimore, le bâtiment était tellement sinistre que ses pensionnaires l'avaient baptisé le château de Frankenstein.

Allen n'avait pas grand-chose à ajouter. La procédure pour un tel incident était simple. Charon serait mis en congé administratif pendant dix jours ouvrables, le temps que le service s'assure que la fusillade n'avait pas été contraire aux règlements officiels de la police en cas de recours à la « force majeure ». Cela se résumerait en fait à quinze jours de congés payés, hormis que Charon pourrait éventuellement subir d'autres interrogatoires. C'était peu probable en l'occurrence, car plusieurs agents de police avaient été témoins des faits de bout en bout, dont l'un placé à dix mètres, tout au plus.

— On m'a confié l'affaire, Mark, lui dit Allen. J'ai pu parcourir le dossier préliminaire. M'est avis que tu t'en tireras sans problème. Tu vois quelque chose que tu aurais pu faire pour l'amener à paniquer ?

Charon secoua la tête. Non, je n'ai pas crié, ni quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'il porte la main à son feu. J'ai bien essayé de le prendre en douceur, t'sais, enfin, de le calmer, tu vois ? Mais il a simplement fait le mauvais choix. Eddie Morello est mort par sa bêtise, observa le lieutenant, goûtant, impassible, le fait d'énoncer la stricte vérité.

— Bon, on ne va pas pleurer non plus sur la mort d'un dealer. Quand même une bonne journée dans l'ensemble, Mark.

— Comment ça, Frank ? Charon s'assit et lui piqua une cigarette.

— J'ai reçu un coup de fil de Pittsburgh, aujourd'hui. Il semblerait qu'il y ait eu un témoin au meurtre de la fontaine dont s'occupent Em et Tom.

— Sans blague ? Excellente nouvelle. Qu'est-ce qu'on a ?

— Quelqu'un, probablement une fille vu la façon dont le gars s'exprimait, qui a vu Madden et Waters opérer. Apparemment, elle en parle à son pasteur et ce dernier essaye de la convaincre de tout révéler.

— Super, observa Charon, dissimulant son frisson intérieur aussi bien qu'il avait caché son soulagement lors de sa première mission de tueur à gages. Encore un truc à nettoyer. Avec un peu de veine, la question serait définitivement réglée.

*

L'hélicoptère arrondit et effectua un atterrissage en douceur à l'arrière de l'USS *Ogden*. Sitôt qu'il fut posé, des hommes revinrent sur le pont d'envol. Le personnel d'appontage arrima l'appareil avec des chaînes tandis qu'ils approchaient. Les Marines descendirent en premier, soulagés d'être sains et saufs, mais également amèrement déçus par le tour qu'avait pris la nuit. Le minutage avait été quasiment parfait, ils le savaient. C'était l'heure prévue du retour à bord, avec les camarades qu'ils devaient sauver, et ils avaient attendu cet instant avec l'impatience d'une équipe sportive qui espère savourer l'allégresse des vestiaires après la victoire. Mais pas cette fois. Ils avaient perdu et ils ne savaient toujours pas pourquoi.

Irvin et un autre Marine descendirent, soutenant un corps, ce qui ne manqua pas de surprendre les officiers généraux rassemblés, puis Kelly débarqua ensuite. Les yeux du pilote de l'hélicoptère s'agrandirent lorsqu'il contempla la scène. Il avait vu deux corps dans la prairie. Mais il était surtout soulagé d'avoir terminé sur un demi-succès une nouvelle mission de sauvetage au Nord-Viêt-Nam.

— Merde, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Maxwell tandis que le bâtiment commençait à virer vers l'est.

— Écoutez, les gars, vous m'amenez ce mec à l'intérieur et vous me le mettez au secret. Fissa ! lança Ritter.

— Il est inconscient, sir.

— Eh bien, allez aussi chercher un toubib, ordonna Ritter.

Ils réquisitionnèrent un des nombreux dortoirs vides de l'*Ogden* pour le compte rendu de mission. On laissa Kelly se débarbouiller, mais sans plus. Un médecin-major ausculta le Russe, diagnostiqua qu'hormis un léger étourdissement, il se portait bien, avec réaction pupillaire symétrique et normale,

aucune commotion. Deux Marines l'encadraient pour le surveiller.

— Quatre camions, expliqua Kelly. Ils sont arrivés sans prévenir. Un peloton renforcé – infanterie et génie, probablement – ils se sont pointés alors même que l'unité d'assaut était en route et ils ont commencé aussitôt à creuser des défenses – avec une cinquantaine d'hommes. J'ai été obligé de décrocher.

Greer et Ritter échangèrent un regard. *Sûrement pas une coïncidence.*

Kelly regarda Maxwell.

— Bon Dieu, je suis désolé, amiral. Il marqua une pause. Il n'aurait pas été possible de mener à bien la mission. J'ai dû quitter la colline parce qu'ils étaient en train de la truffer de postes de surveillance. Je veux dire, même si nous avions pu régler ce problème...

— Nous avions des hélicoptères d'assaut, je vous signale ! grommela Podulski.

— Du calme, Cas, avertit James Greer.

Kelly regarda longuement l'amiral avant de répondre à l'accusation.

— Amiral, les chances de succès étaient exactement égales à zéro. Vos gars m'ont confié la tâche de surveiller de visu l'objectif pour que la mission puisse s'accomplir à moindres frais, d'accord ? Avec plus de moyens, peut-être aurions-nous pu réussir – l'équipe de Sông Tay aurait pu y arriver. Il y aurait eu du dégât, mais ils avaient une puissance de feu suffisante pour l'emporter, réussir à pénétrer l'objectif, comme ils l'ont fait. Il secoua la tête. Mais pas dans les conditions actuelles.

— Vous êtes sûr ? demanda Maxwell.

Kelly acquiesça.

— Oui, monsieur. Sûr et certain.

— Merci, monsieur Clark, dit tranquillement le capitaine Albie, reconnaissant la vérité des faits. Kelly était assis, tendu, immobile, encore sous le coup des événements de la nuit.

— Bien, dit Ritter au bout d'un moment. Et qu'en est-il de notre hôte, monsieur Clark ?

— J'ai merdé, admit Kelly, expliquant dans quelles conditions s'était produite la rencontre avec la voiture. Il fouilla dans les poches de son treillis. J'ai tué le chauffeur et le commandant du camp – enfin, je pense que c'était sa fonction. Voilà tout ce qu'il avait sur lui. Kelly exhiba les documents. Tout un tas de papiers en russe. Je me suis dit qu'il ne serait peut-être pas malin de les laisser sur place. Je me suis dit – j'ai pensé qu'ils pourraient peut-être nous être utiles.

— Ces papiers sont écrits en russe, annonça Irvin.

— Faites voir, ordonna Ritter. Mon russe est assez bon.

— Nous aurons également besoin de quelqu'un qui sache lire le vietnamien.

— J'ai l'homme qu'il vous faut, dit Albie. Irvin, allez me chercher le sergent Chalmers.

— À vos ordres, mon capitaine.

Ritter et Greer allèrent s'installer à une table à l'écart.

— Seigneur, observa l'officier supérieur en feuilletant les notes. Ce gars a récupéré un sacré... Rokossovski ? Il est à Hanoi ? Voilà un résumé du dossier...

Le sergent-chef Chalmers, spécialiste du renseignement, se mit à lire les papiers pris au commandant Vinh. Tous les autres attendirent que les barbouzes aient fini de prendre connaissance des documents.

*

— Où suis-je ? demanda Grichanov, en russe. Il voulut ôter son bandeau mais ses mains ne pouvaient pas bouger.

— Comment vous sentez-vous ? répondit une voix dans la même langue.

— La voiture a percuté quelque chose. La voix s'interrompit. Où suis-je ?

— Vous êtes à bord de l'USS *Ogden*, colonel, lui dit Ritter, en anglais.

Le corps ligoté sur la couchette se raidit et le prisonnier dit aussitôt, en russe, qu'il ne parlait pas anglais.

— Alors, pourquoi une partie de vos notes sont-elles dans cette langue ? rétorqua Ritter, d'une voix raisonnable.

— Je suis un officier soviétique. Vous n'avez pas le droit...

— Nous avons autant de droits que vous en aviez d'interroger des prisonniers de guerre américains et de comploter pour les tuer, camarade colonel.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre ami le commandant Vinh est mort, mais nous avons ses dépêches. Je suppose que vous aviez fini de parler à nos hommes, n'est-ce pas ? Et que les ANV essayaient de trouver le moyen le plus pratique de les éliminer. Êtes-vous en train de me dire que vous n'étiez pas au courant ?

Le juron qu'entendit Ritter était particulièrement obscène, mais la voix exprimait une surprise sincère qui n'était pas inintéressante. Cet homme était trop secoué pour dissimuler convenablement. Ritter se tourna vers Greer.

— J'ai encore de la lecture à faire. Vous voulez lui tenir compagnie ?

*

Le seul point positif pour Kelly cette nuit-là, c'est que le capitaine Franks n'avait finalement pas jeté les rations d'aviateur par-dessus bord. La séance de compte rendu terminée, il retrouva sa cabine et s'en descendit trois coup sur coup. Avec le relâchement de la tension de la nuit, l'épuisement physique prit son lourd tribut et le jeune homme, assommé par les trois verres d'alcool, s'effondra sur sa couchette sans même avoir eu la force de se laver sous la douche.

On décida que l'*Ogden* poursuivrait sa route comme prévu, fonçant à vingt nœuds pour regagner Subic Bay. Le gros transport d'assaut amphibie était soudain devenu bien paisible. L'équipage, gonflé à bloc pour une mission importante et spectaculaire, était abasourdi par son échec. Les quarts se relayaient, la vie à bord avait retrouvé son cours antérieur, mais le seul bruit qu'on entendait dans les mess était celui des couverts et des plats métalliques. Pas de blagues, pas d'histoires. C'étaient les personnels médicaux supplétifs qui accusèrent le plus le coup. Sans patients à traiter et sans rien à faire, ils traînaient, désœuvrés. Avant midi, les hélicoptères

avaient redécollé, les Cobra vers Da Nang, et les appareils de sauvetage vers leur porte-avions. Les équipes de surveillance électronique retournèrent à des tâches plus classiques, guettant les messages radio sur les ondes, trouvant une nouvelle mission pour remplacer l'ancienne.

Kelly ne se réveilla pas avant dix-huit heures. Après avoir pris une douche, il descendit retrouver les Marines. Il estimait leur devoir une explication. Quelqu'un devait le faire. Ils étaient au même endroit. La maquette en relief était toujours là également.

— J'étais pile au sommet, dit-il en indiquant le bracelet de caoutchouc marqué de deux yeux.

— Combien d'adversaires ?

— Quatre camions. Ils sont venus par cette route, se sont arrêtés ici, expliqua Kelly. Ils creusaient des nids de mitrailleuses, là et là. Ils ont envoyé un groupe d'hommes à l'assaut de ma colline. J'ai vu un autre détachement prendre cette direction juste avant que je décroche.

— Seigneur, nota un chef d'escouade. Droit vers notre route d'approche.

— Ouais, confirma Kelly. En tout cas, voilà l'explication.

— Comment ont-ils pu savoir qu'il fallait envoyer des renforts ? demanda un caporal.

— Pas mon rayon.

— Merci, Serpent, dit le chef d'escouade, en quittant des yeux le plan en relief qui ne tarderait pas à être balancé par-dessus bord. Il était moins une, pas vrai ?

Kelly acquiesça.

— Je suis désolé, mon vieux. Dieu du ciel, je suis vraiment désolé.

— Monsieur Clark, ma femme attend un bébé pour dans deux mois. Sans vous, ma foi... le Marine tendit la main par-dessus la maquette.

— Merci, chef. Kelly la serra.

— Monsieur Clark, sir ? Un matelot passa la tête par la porte du compartiment. Les amiraux vous cherchent. Là-haut, chez les galonnés, sir.

*

— Docteur Rosen, dit Sam en décrochant le téléphone.

— Salut, docteur. C'est le sergent Douglas.

— Que puis-je pour vous ?

— On essaye de retrouver votre ami Kelly. Son téléphone ne répond pas. Avez-vous une idée de l'endroit où il se trouve ?

— Je ne l'ai pas vu depuis un bout de temps, répondit le chirurgien, méfiant.

— Connaissez-vous quelqu'un qui l'aurait vu ?

— Je me renseignerai autour de moi. C'est à quel sujet ? ajouta Sam, posant une question sans doute extrêmement inconvenante et se demandant quel genre de réponse il obtiendrait.

— Je... euh, je ne peux rien dire, monsieur. J'espère que vous comprenez.

— Hmmmm. Ouais, bon, d'accord, je me renseignerai.

*

— On se sent mieux ? demanda Ritter pour commencer.

— Un peu, lâcha Kelly, prudent. Qu'est-ce que ça donne, avec le Russe ?

— Monsieur Clark, il se pourrait que vous ayez fait quelque chose d'utile. Ritter indiqua une table encombrée de pas moins de dix piles de documents.

Greer intervint.

— Ils prévoient de tuer les prisonniers.

— Qui ça ? Les Russes ?

— Les Viêts. Les Russes les veulent vivants. Le gars que vous avez récupéré voulait les ramener chez lui, expliqua Ritter en brandissant une feuille de papier. Voilà le brouillon de sa lettre pour justifier son idée.

— C'est bon ou c'est mauvais ?

*

Dehors, les bruits avaient changé, jugea Zacharias. Et il y en avait plus. Des cris décidés, même s'il ne savait pas à quoi. Pour la première fois depuis un mois, Grichanov ne lui avait pas rendu visite, même pour quelques minutes. La solitude qu'il éprouvait n'en devenait que plus aiguë et sa seule compagnie était la conscience d'avoir livré à l'Union soviétique un cours de troisième cycle sur la défense aérienne continentale. Il n'en avait pas eu l'intention. Il ne s'était même pas rendu compte de ce qu'il faisait. Maigre consolation, malgré tout. Le Russe s'était bien payé sa tête et le colonel Robin Zacharias, US Air Force, lui avait tout balancé, tranquille, embobiné par la sollicitude et l'amitié d'un athée... et par l'alcool, la stupidité et le péché, cette combinaison si prévisible de faiblesses humaines, et il y avait cédé.

Il n'arrivait même pas à pleurer sur cette honte. Il était au-delà des larmes, assis sur le sol de sa cellule, fixant le béton rugueux et sale entre ses pieds nus. Il avait manqué à sa parole envers son Dieu et sa patrie, se dit Zacharias, alors qu'on lui passait son repas du soir par le guichet au bas de la porte. Une soupe de potiron claire et insipide, et du riz charançonné. Il ne fit pas un geste pour ramasser le plateau.

*

Grichanov savait qu'il était un homme mort. Ils ne le restitueraient pas. Ils ne pouvaient même pas admettre qu'ils le détenaient. Il disparaîtrait, comme d'autres Russes avaient disparu au Viêt-Nam, certains en poste sur des sites de SAM, d'autres occupés à d'autres missions pour ces petits salauds parfaitement ingrats. Pourquoi le nourrissaient-ils si bien ? Il devait être à bord d'un gros bâtiment, mais il faut dire aussi que c'était la première fois qu'il se retrouvait en mer. Même une nourriture correcte avait du mal à passer, mais il se jura de ne pas céder à l'humiliation de succomber à un mal de mer aggravé par la peur. Il était pilote de chasse, un bon pilote qui avait déjà affronté la mort, en général aux commandes d'un appareil défaillant. Il se souvint de s'être demandé à l'époque ce qu'ils iraient dire à sa Marina. Il se posait la même question. Une

lettre ? Et quoi ? Est-ce que ses collègues officiers au PVO Strany s'occuperaient de sa famille ? La pension serait-elle suffisante ?

*

— Vous vous foutez de moi ?

— Monsieur Clark, le monde peut être un endroit bien compliqué. Pourquoi imaginiez-vous que les Russes les aimaient ?

— Ils les instruisent et leur fournissent quand même des armes, non ?

Ritter écrasa sa Winston.

— Nous faisons la même chose avec quantité de gens de par le monde. Ils ne sont pas tous sympathiques mais nous sommes bien obligés de collaborer avec eux. C'est la même chose pour les Russes, peut-être moins, mais en gros, à peu près pareil. Toujours est-il que ce Grichanov a fait des efforts considérables pour garder en vie nos gars. Ritter tendit une autre feuille. Voilà une requête pour qu'on améliore leur ordinaire – pour avoir un *médecin,* même.

— Bon, alors qu'est-ce qu'on fait de lui ? demanda l'amiral Podulski.

— Ça, messieurs, c'est notre affaire, dit Ritter avec un coup d'œil vers Greer qui acquiesça.

— Attendez une minute, objecta Kelly. Il leur soutirait des informations.

— Et alors ? demanda Ritter. C'était son boulot.

— Nous sommes en train de nous écarter du sujet, là, objecta Maxwell.

James Greer se versa une tasse de café.

— Je sais. Nous devons agir vite.

— Et finalement... Ritter tapota sur une transcription du message du vietnamien. Nous avons la certitude que quelqu'un a grillé la mission. Nous allons traquer ce salopard.

Kelly était encore trop abruti de sommeil pour suivre parfaitement et prendre le recul nécessaire pour discerner son rôle dans cette affaire.

*

— Où est John ?

Sandy O'Toole quitta des yeux sa paperasse. Elle était près de la fin de sa garde et la question du professeur Rosen faisait renaître une inquiétude qu'elle avait réussi à étouffer depuis plus d'une semaine.

— À l'étranger, pourquoi ?

— J'ai reçu aujourd'hui un coup de fil de la police. Ils le recherchent.

Oh, mon Dieu.

— Pourquoi ?

— Ils n'ont pas dit. Rosen jeta un coup d'œil circulaire. Ils étaient seuls au bureau des infirmières. Sandy, je sais qu'il faisait certaines choses... je veux dire, enfin, je crois savoir, mais je n'ai pas...

— Je n'ai pas eu non plus de ses nouvelles. Qu'est-ce que nous devrions faire, à votre avis ?

Rosen grimaça et détourna les yeux avant de répondre.

— En tant que bons citoyens, nous sommes censés collaborer avec la police... mais nous n'allons pas faire une chose pareille, n'est-ce pas ? Aucune idée de l'endroit où il est ?

— Il me l'a dit mais je ne suis pas censée... il fait quelque chose pour le gouvernement... là-bas au... Elle ne put finir, incapable qu'elle était d'articuler le mot. Il m'a donné un numéro de téléphone où je peux appeler. Je ne m'en suis pas servie.

— Moi, je l'aurais fait, lui dit Sam, puis il sortit.

Ce n'était pas juste. Il partait à l'étranger remplir une mission délicate et terriblement importante, pour se retrouver au retour confronté à une enquête policière. Il semblait à l'infirmière O'Toole que la vie ne pouvait pas être plus injuste. Elle se trompait.

*

— Pittsburgh ?

— C'est ce qu'il a dit, confirma Henry.

— C'est pas con, soit dit en passant, de te servir de lui comme indicateur, observa Piaggi, avec respect. Très professionnel.

— Il a dit qu'on aurait intérêt à régler ça, vite fait. Elle n'a pas encore raconté grand-chose.

— Elle a tout vu ? Piaggi n'avait pas besoin d'ajouter qu'il ne jugeait pas cela très professionnel, en revanche. Henry, savoir tenir son petit personnel, c'est une chose. Le transformer en témoins, c'en est une autre.

— Tony, je m'en vais arranger ça, mais il faut d'abord qu'on règle ce problème, et vite, tu piges ? Il semblait à Henry Tucker qu'il était dans la dernière ligne droite, et que de l'autre côté de la ligne d'arrivée, l'attendaient à la fois sécurité et prospérité. Que cinq autres personnes dussent mourir pour lui permettre de la franchir n'était qu'un détail après l'épreuve qu'il avait déjà traversée.

— Continue.

— Son nom de famille est Brown. Prénom Doris. Le prénom du père est Raymond.

— T'en es sûr ?

— Les filles parlent entre elles. Moi, j'ai ma réputation dans le milieu, tout le bazar. Toi, t'as les contacts. J'aurais besoin que tu les fasses jouer en vitesse.

Piaggi nota l'information.

— D'accord. Nos contacts à Philly peuvent s'en occuper. Ça va pas être gratuit, Henry.

— Je n'y comptais pas.

*

Le pont d'envol paraissait bien vide. Les quatre appareils assignés à l'*Ogden* étaient repartis et le pont reprit son rôle officieux antérieur de place du village. Les étoiles avaient retrouvé leur position habituelle, maintenant que le navire avait retrouvé des cieux dégagés. Un fin croissant de lune planait haut dans le ciel à cette heure matinale. Aucun marin n'était encore visible, toutefois.

Ceux qui étaient réveillés étaient de quart mais pour Kelly et les Marines le cycle jour/nuit était décalé et puis, les parois d'acier gris de leurs cabines étaient trop exiguës pour contenir leurs réflexions. Le sillage du navire était d'un curieux vert luminescent dû au photoplancton brassé par les hélices qui laissaient une longue traînée marquant leur passage. Installés à la poupe, une demi-douzaine d'hommes contemplaient le spectacle sans mot dire.

— Ça aurait pu se passer sacrément plus mal, vous savez. Kelly se retourna. C'était Irvin. Forcé.

— Ça aurait pu également se passer sacrément mieux, l'Artillerie.

— Ce n'était pas un accident, leur soudaine apparition, pas vrai ?

— Je ne crois pas que je sois censé en parler. Ça vous va, comme réponse ?

— Oui, monsieur. Et Notre Seigneur a dit : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

— Et s'ils savaient ? Irvin grommela.

— Je pense que vous connaissez mon opinion. Quel que soit le responsable, on aurait pu tous se faire tuer.

— Vous savez, l'Artillerie, une fois, rien qu'une fois, j'aimerais pouvoir finir un truc comme il faut, dit Kelly.

— Ouais. Irvin prit une seconde avant de répondre et de revenir à la question initiale. Mais merde, pourquoi quelqu'un ferait-il une chose pareille ?

Une forme sombre se dessinait à proximité. C'était le *Newport News,* silhouette élégante à moins de deux mille mètres d'eux, visible de manière spectrale malgré l'absence de feux. Lui aussi battait en retraite, ultime représentant des croiseurs lourds de la Navy à canons de gros calibre, créature d'un autre âge, rentrant au bercail après avoir connu le même échec que celui évoqué par Irvin et Kelly.

*

— Le soixante et onze, trente et un, dit la voix féminine.

— Bonjour, je voudrais parler à l'amiral James Greer, dit Sandy à la secrétaire.

— Il n'est pas là.

— Pouvez-vous me dire quand il sera de retour ?

— Désolée, non, je n'en sais rien.

— Mais c'est important.

— Pourrais-je savoir qui appelle, je vous prie ?

— Où suis-je, au juste ?

— Au bureau de l'amiral Greer.

— Non, je veux dire, est-ce le Pentagone ?

— Parce que vous n'en savez rien ?

Non, Sandy n'en savait rien et cette question la fit dévier dans une direction qu'elle ne comprenait plus.

— Je vous en prie, j'ai besoin de votre aide.

— Qui appelle, je vous prie ?

— Je vous en supplie, j'ai besoin de savoir où vous êtes !

— Je n'ai pas le droit de vous le dire, répondit la secrétaire, tout imbue de son rôle de mur fortifié protégeant la sécurité nationale des États-Unis.

— Est-ce le Pentagone ?

Bon, elle pouvait au moins lui dire ça.

— Non, ce n'est pas le Pentagone.

Bon, et maintenant ? se demanda Sandy. Elle respira un grand coup.

— Un de mes amis m'a donné ce numéro. Il est avec l'amiral Greer. Il a dit que je pouvais appeler ici pour savoir s'il allait bien.

— Je ne comprends pas.

— Écoutez, je sais parfaitement qu'il est parti au Viêt-Nam !

— Madame, je ne peux pas discuter de l'endroit où se trouve ou non l'amiral Greer ! *Qui a enfreint la sécurité ?* Elle allait devoir le signaler.

— Je ne m'occupe pas de lui, je parle de John ! *Du calme. Tu n'aideras personne en procédant ainsi.*

— John qui ? demanda la secrétaire.

Respire un grand coup. Avale.

— S'il vous plaît, voulez-vous transmettre un message à l'amiral Greer. C'est Sandy. Au sujet de John. Il comprendra.

D'accord ? Il comprendra. C'est de la plus haute importance. Elle donna son numéro personnel et celui de son travail.

— Merci. Je verrai ce que je peux faire. On raccrocha. Sandy avait envie de hurler et elle faillit le faire. Donc, l'amiral était parti, lui aussi. Parfait, il devait côtoyer John. La secrétaire allait transmettre le message. Obligé. Ces gens-là, quand vous leur disiez *de la plus haute importance,* ils n'avaient pas assez d'imagination pour ne pas obtempérer. Calme-toi. De toute façon, où qu'il se trouve, les flics ne risquaient pas non plus de lui mettre le grappin dessus. Mais jusqu'à la fin de la journée, et jusqu'au lendemain, la trotteuse de sa montre lui parut immobile.

*

L'USS *Ogden* entra dans la base navale de Subic Bay au début de l'après-midi. La mise à quai parut durer une éternité sous la chaleur moite des tropiques. Finalement, on jeta des amarres et une rampe de débarquement fut amenée au flanc du navire. Un civil l'escalada avant même qu'elle soit convenablement arrimée. Peu après, les Marines se préparèrent à rejoindre un car qui les conduirait à Cubi Point. L'équipage les regarda s'éloigner. On échangea quelques poignées de main, car chacun essayait de laisser au moins un bon souvenir de l'expérience mais les « bon travail, quand même » semblaient déplacés et les « bonne chance » carrément blasphématoires. Leur C-141 les attendait pour les rapatrier en métropole. Ils notèrent que M. Clark n'était pas avec eux.

*

— John, il semble que vous ayez une amie qui se fait du souci pour vous, dit Greer en lui transmettant le message. C'était la plus amicale de toutes les dépêches que le petit fonctionnaire de la CIA avait ramenées de Manille. Kelly la parcourut pendant que les trois amiraux examinaient les autres.

— Ai-je le temps de l'appeler, monsieur ? Elle se tracasse pour moi.

— Vous lui avez donné mon numéro au bureau ? Greer était légèrement fâché.

— Son mari a été tué, il était au 1er de cavalerie, monsieur. Alors, elle s'inquiète, expliqua Kelly.

— D'accord. Greer mit de côté ses problèmes personnels. Je demanderai à Barbara de lui dire que vous êtes sain et sauf.

Le reste des messages était moins plaisant. Les amiraux Maxwell et Podulski étaient rappelés à Washington pour s'expliquer au plus vite sur l'échec de VERT BUIS. Ritter et Greer recevaient des ordres similaires, même s'ils gardaient pour leur part un atout dans la manche. Leur KC-135 les attendait à la base aérienne de Clark. Un saut de puce leur permettrait de franchir les montagnes. Pour l'heure, la meilleure nouvelle concernait le décalage horaire. Le vol de retour vers la côte Est des États-Unis les recalerait sur un cycle de sommeil normal.

Le colonel Grichanov sortit au soleil avec les amiraux. Il portait des vêtements empruntés au capitaine Franks – les deux hommes avaient approximativement la même taille – et Maxwell et Podulski l'escortaient. Kolya ne se faisait aucune illusion sur ses chances de fuite, pas sur une base navale américaine située sur le sol d'un allié des États-Unis. Ritter lui parlait tranquillement, en russe, tandis que les six hommes se dirigeaient vers les voitures qui les attendaient. Dix minutes plus tard, ils montaient à bord d'un Beechcraft C-12 de l'Air Force. Une demi-heure après, le bimoteur roulait pour se placer contre le flanc du gros quadriréacteur Boeing qui décolla moins d'une heure après leur débarquement de l'*Ogden*. Kelly se trouva un siège bien large et boucla sa ceinture ; il dormait avant que l'avion de transport sans hublots se soit mis à rouler sur la piste. La prochaine étape, lui avaient-ils dit, était Hickam à Hawaii, et il n'escomptait pas se réveiller avant.

31

Le chasseur est de retour

Le vol ne fut pas aussi reposant pour les autres. Greer avait réussi à transmettre deux messages avant le décollage mais c'étaient Ritter et lui qui étaient les plus occupés. Leur appareil – l'Air Force le leur avait prêté pour la mission, sans discuter – était plus ou moins réservé aux transports de personnalités. Basé à Andrews, il était souvent utilisé par des députés pour se déplacer aux frais de la princesse. Cela expliquait l'ample réserve de liqueurs et, tandis qu'ils buvaient leurs cafés « secs », ceux de leur hôte russe étaient arrosés de cognac, en doses minimes au début, puis croissantes et ce n'était pas la lavasse décaféinée qui en aurait atténué l'effet.

C'était surtout Ritter qui se chargeait de l'interrogatoire. Sa tâche première fut d'expliquer à Grichanov qu'ils n'avaient nulle intention de le tuer. Oui, ils appartenaient à la CIA. Et oui, Ritter était un agent de renseignement – un espion, si vous voulez – avec à son actif de nombreuses missions derrière le Rideau de Fer ; excusez-moi, mais aller accomplir cette tâche méprisable d'espion dans les pays du bloc socialiste si attachés à la paix, c'était son boulot, tout comme Kolya – vous permettez que je vous appelle Kolya ? – avait son boulot, lui aussi. Maintenant, s'il vous plaît, colonel, pouvez-vous nous donner les noms de nos hommes ? (Ils étaient déjà consignés dans les volumineuses notes de Grichanov.) Vos amis, dites-vous ? Oui, nous vous sommes extrêmement reconnaissants de vos efforts pour qu'ils aient la vie sauve. Ils ont tous une famille, vous savez, exactement comme vous. Encore un peu de café, colonel ? Oui, il est très bon, n'est-ce pas ? Mais bien sûr, que vous rentrerez chez vous retrouver votre famille. Pour qui nous prenez-vous ? Des barbares ? Grichanov eut la courtoisie de ne pas répondre.

Bigre, se dit Greer, *enfin, Bob sait s'y prendre.* Ce n'était pas une question de courage ou de patriotisme. C'était une question d'humanité. Grichanov était un dur à cuire, sans doute un sacré putain de bon pilote – quel dommage qu'ils ne laissent pas Maxwell, et surtout Podulski, s'occuper de ce chapitre ! – mais c'était, à la base, un homme, et sa noblesse de caractère jouait contre lui. Il ne voulait pas voir mourir les prisonniers américains. Cela, ajouté au stress de la capture, au brusque effet de surprise d'un traitement cordial, le tout arrosé d'un excellent cognac, tout cela complotait pour lui délier la langue. D'autant plus que Ritter n'essayait même pas d'aborder des sujets particulièrement sensibles pour l'État soviétique. *Merde, colonel, je sais bien que vous n'allez pas nous livrer le moindre secret – alors pourquoi demander ?*

— Votre homme a tué Vinh, n'est-ce pas ? demanda le Russe alors qu'ils avaient franchi la moitié du Pacifique.

— Oui. C'était un accident et... Le Russe coupa Ritter d'un mouvement de la main.

— Bien. C'était un *niekulturny,* un salaud de petit fasciste vicieux. Il vouloir ces hommes, les assassiner, ajouta Kolya avec l'aide de six cognacs.

— Eh bien, colonel, nous espérons bien trouver un moyen d'empêcher ça.

*

— Neurochirurgie ouest, dit l'infirmière.

— Je voudrais parler à Sandra O'Toole.

— Ne quittez pas, je vous prie. Sandy ? L'infirmière de permanence au standard tendit le combiné. Sa chef de service s'en saisit.

— O'Toole à l'appareil.

— Mademoiselle O'Toole, c'est Barbara – nous nous sommes déjà parlé. Du bureau de l'amiral Greer.

— Oui !

— L'amiral me dit de vous faire savoir... John va bien et il est en ce moment sur le chemin du retour.

Sandy tourna brusquement la tête, pour regarder dans une direction où personne ne verrait ses yeux soudain remplis de larmes de soulagement. Une bénédiction douteuse peut-être, mais une bénédiction quand même.

— Pouvez-vous me dire quand ?

— Demain dans la journée, c'est tout ce que je sais.

— Merci.

— Certainement. On raccrocha.

Eh bien, c'était déjà quelque chose – peut-être beaucoup. Elle se demanda ce qui se passerait quand il serait ici mais au moins, il en revenait vivant. Tim n'avait pas eu cette chance.

*

L'atterrissage plutôt rude à Hickam – le pilote était fatigué – réveilla brutalement Kelly. Un sergent de l'Air Force vint lui secouer gentiment l'épaule, au cas où, tandis que l'appareil roulait vers une aire de service située à l'écart pour les opérations de ravitaillement et d'entretien. Kelly prit le temps de descendre et de marcher un peu. Il faisait chaud ici, mais ce n'était pas la chaleur oppressante du Viêt-Nam. Il était sur le sol américain et les choses étaient différentes ici...

Sûr qu'elles le sont.

Rien qu'une fois, une seule fois... se souvint-il d'avoir dit. *Oui, je réussirai à libérer ces autres filles comme j'ai libéré Doris. Ça ne devrait pas être si difficile que ça. Ensuite, je coincerai Burt, et on causera. Je le laisserai même filer, ce salaud, probablement. Je ne peux pas sauver le monde entier mais... bon Dieu, j'en sauverai quand même une partie !*

Il trouva un téléphone dans le salon des Visiteurs de Marque et composa un numéro.

— Allô ? dit une voix pâteuse, à sept mille cinq cents kilomètres de là.

— Salut, Sandy. C'est John ! dit-il avec un sourire. Même si ces aviateurs ne rentraient pas tout de suite au pays – eh bien, lui, si, et il en était heureux.

— John ? Où êtes-vous ?

— Croyez-le ou non, à Hawaii.

— Vous allez bien ?

— Un peu crevé mais dans l'ensemble, oui. Pas de trous dans la peau ou quoi que ce soit, annonça-t-il avec un sourire. Rien que le son de sa voix suffisait à illuminer sa journée. Mais pas pour longtemps.

— John, il y a un problème.

Le sergent à l'accueil vit les traits de son VM se décomposer. Puis l'homme se retourna dans sa cabine et devint moins intéressant.

— D'accord. Ce doit être Doris, dit Kelly. Je veux dire, il n'y a que vous et les toubibs qui me connaissent et...

— Ce n'était pas nous, lui assura Sandy.

— D'accord. S'il vous plaît, appelez Doris et... soyez prudente mais...

— Pour la mettre en garde ?

— Pouvez-vous faire ça ?

— Oui !

Kelly essaya de se détendre, y réussit presque.

— Je serai de retour d'ici environ... oh, neuf ou dix heures. Vous serez au boulot ?

— J'ai une journée de repos.

— D'accord, Sandy. Bon, à bientôt. Au revoir.

— John, dit-elle, pressante.

— Quoi ?

— Je veux... je veux dire... Sa voix se tut.

Kelly sourit de nouveau.

— On pourra en parler quand je serai là, mon chou.

Peut-être qu'il ne rentrait pas simplement chez lui. Peut-être qu'il rentrait retrouver quelque chose. Kelly fit un bref inventaire de tout ce qu'il avait fait. Il avait toujours son pistolet modifié et le reste de son arsenal à bord du bateau, mais tout ce qu'il avait porté pour chacune de ses missions : souliers, chaussettes, vêtements et même sous-vêtements était à la décharge, quelque part. Il n'avait pas laissé le moindre indice à sa connaissance. La police pouvait avoir envie de lui causer, parfait. Mais rien ne l'y obligeait de son côté. C'était un des avantages de la Constitution, observa-t-il en regagnant la piste et en gravissant la passerelle au petit trot.

Le premier équipage rejoignit les couchettes à l'arrière pendant que la relève prenait les commandes et démarrait les moteurs. Kelly retrouva les agents de la CIA. Il nota aussitôt que le Russe dormait en ronflant comme un bienheureux.

Ritter étouffa un rire.

— Il va se retrouver avec une sacrée gueule de bois.

— Qu'est-ce que vous lui avez refilé ?

— On a commencé avec du bon cognac. Et terminé avec de la gnôle californienne. Le cognac me rend vraiment patraque le lendemain, expliqua Ritter, d'une voix lasse, alors que le KC-135 se mettait à rouler. Il était en train de boire un Martini maintenant que son prisonnier n'était plus en mesure de répondre aux questions.

— Alors, qu'est-ce que ça donne ? demanda Kelly.

Ritter expliqua ce qu'il savait. Le camp avait effectivement été conçu pour servir de monnaie d'échange avec les Russes mais il semblait que les Vietnamiens n'avaient pas su en jouer de manière réellement efficace, de sorte qu'ils songeaient à présent à l'éliminer en même temps que les prisonniers.

— Vous voulez dire, à cause du raid ? Oh mon Dieu !

— Correct. Mais pas d'affolement, Clark. Nous tenons un Russe, et c'est une monnaie d'échange également, ajouta Ritter avec un fin sourire. Monsieur Clark, j'apprécie votre style.

— Comment ça ?

— En ramenant ce Russe, vous avez fait preuve d'un louable esprit d'initiative. Et votre façon d'annuler cette mission, cela dénote un bon jugement.

— Écoutez, je n'avais pas l'intention... je veux dire, je ne pouvais pas...

— Vous n'avez pas merdé. Un autre à votre place aurait pu. Vous avez pris une décision rapide, et c'était la bonne. Ça vous intéresse de servir votre pays ? demanda Ritter, avec un sourire bien aidé par l'alcool.

*

Sandy s'éveilla à six heures trente, ce qui était tard pour elle. Elle ramassa le journal du matin, mit en route le café et décida

de se contenter de pain grillé, lorgnant la pendule murale de la cuisine et se demandant à partir de quand elle pourrait envisager d'appeler Pittsburgh.

La une était consacrée au dealer abattu. Un policier s'était retrouvé pris dans une fusillade avec un trafiquant. Eh bien, à la bonne heure, se dit-elle. Six kilos d'héroïne « pure », précisait l'article – c'était une sacrée prise. Elle se demanda s'il s'agissait de la même bande que celle... non, le chef de ce groupe était un Noir, du moins, à en croire Doris. En tout cas, ça faisait toujours un trafiquant de moins à la surface de la planète. Nouveau coup d'œil à la pendule. Encore trop tôt décemment pour téléphoner. Elle passa au séjour pour allumer la télé. La journée s'annonçait déjà brûlante, une journée de paresse. Elle s'était couchée tard la veille et avait eu du mal à se rendormir après le coup de fil de John. Elle essaya de regarder le « Today Show » et ne se rendit pas vraiment compte que ses paupières devenaient lourdes...

Il était dix heures passées quand ses yeux se rouvrirent. En rogne après elle, elle secoua la tête pour se clarifier les idées et retourna dans la cuisine. Elle appela, entendit le téléphone sonner... quatre, six, dix fois, sans obtenir de réponse. Bigre. Sortis faire des courses ? Voir le docteur Bryant ? Elle essaierait de nouveau dans une heure. Entre-temps, elle n'avait qu'à tâcher de mettre au point ce qu'elle allait dire au juste. Cela pourrait-il constituer un crime ? Entravait-elle le cours de la justice ? Dans quelle mesure était-elle impliquée dans cette affaire ? L'idée provoquait une désagréable surprise. Mais elle était impliquée. Elle avait aidé à sauver cette fille en la tirant d'une existence dangereuse et elle ne pouvait plus s'arrêter dorénavant. Elle dirait juste à Doris de ne pas faire de mal aux gens qui l'avaient aidée, d'être très, très prudente. Par pitié.

*

Le révérend Meyer arriva en retard. Il avait été retenu au presbytère par un coup de téléphone et il avait un métier où il ne pouvait pas dire aux gens qu'il devait partir à cause d'un rendez-vous. Alors qu'il se garait, il remarqua une camionnette de fleuriste qui gravissait la colline. Elle prit à droite,

disparaissant à sa vue alors qu'il prenait la place qu'elle avait occupée à quelques numéros au-dessus de la maison des Brown. Il se tracassait en verrouillant la portière. Il allait devoir convaincre Doris de parler avec son fils. Peter lui avait assuré qu'ils prendraient un maximum de précautions. Oui, p'pa, nous pouvons la protéger. Tout ce qui lui restait à faire, désormais, c'était de transmettre le message à une jeune femme terrorisée et à un père dont l'amour avait survécu aux épreuves les plus rigoureuses. Enfin, il avait résolu des problèmes autrement délicats, se dit le pasteur. Comme éviter plusieurs divorces. Négocier des traités internationaux pouvait se révéler moins difficile que de sauver un mariage branlant.

Malgré tout, les degrés du perron parurent horriblement escarpés au pasteur Meyer qui s'agrippa à la rampe pour s'aider à gravir les marches de béton usées et écornées. Quelques pots de peinture traînaient sur le porche. Peut-être Raymond avait-il décidé de refaire sa maison, maintenant qu'elle abritait de nouveau une famille. Un bon signe, estima le pasteur en pressant la sonnette. Il entendit résonner le carillon à deux notes. La Ford blanche de Raymond était garée juste devant. Donc ils étaient chez eux... mais personne ne vint ouvrir. Eh bien, peut-être que quelqu'un était en train de s'habiller, ou aux toilettes, comme il arrive souvent, à l'embarras général. Il attendit encore une minute et, le front plissé, pressa de nouveau le bouton de la sonnette. Il mit du temps à remarquer que la porte n'était pas tout à fait refermée. *Tu es un prêtre,* se dit-il, *pas un cambrioleur.* Un peu gêné, il poussa le battant et passa la tête à l'intérieur.

— Hé-oh ? Raymond ?... Doris ? lança-t-il, assez fort pour être entendu dans toute la maison. La télé était allumée, il entendait un de ces jeux idiots sur le récepteur du salon. Hé oooh !

C'était bizarre. Il entra, embarrassé de faire une chose pareille. Il remarqua une cigarette qui se consumait dans un cendrier, presque jusqu'au filtre, et la colonne de fumée verticale était le signe manifeste qu'il se passait quelque chose d'anormal. N'importe qui de sensé se serait retiré à ce moment, mais le révérend Meyer n'était pas n'importe qui. Il avisa une

boîte de fleurs ouverte sur le tapis, des roses à longue tige encore à l'intérieur. La place des roses n'était pas par terre. Il se souvint juste à cet instant de son service militaire, souvenir certes désagréable, mais quel sentiment d'élévation de pouvoir accompagner les hommes devant la mort – il se demanda pourquoi cette idée lui était venue si clairement à l'esprit ; ce rappel soudain lui donna des palpitations. Meyer traversa le séjour, silencieux maintenant, l'oreille tendue. Il trouva la cuisine également vide, une bouilloire posée sur le réchaud allumé, des tasses et des sachets de thé sur la table. La porte de la cave était également ouverte, la lumière allumée. Il ne pouvait plus s'arrêter désormais. Il ouvrit complètement la porte et posa le pied sur l'escalier. Il l'avait descendu à moitié quand il vit leurs jambes.

*

Père et fille étaient allongés face contre terre, sur le sol de béton brut, et les rigoles de sang qui s'écoulaient de leurs blessures à la tête avaient conflué en une seule flaque sur la surface inégale. L'horreur était immédiate, suffocante. Bouche bée, le souffle coupé, il contempla les deux paroissiens dont il célébrerait les funérailles dans quarante-huit heures. Il vit qu'ils se tenaient la main, père et fille. Ils étaient morts ensemble, mais la consolation que cette famille tragiquement affligée était désormais réunie avec son Dieu ne pouvait empêcher un cri de colère de jaillir contre ceux qui avaient été sous ce toit à peine dix minutes plus tôt. Meyer se ressaisit après quelques secondes, termina de descendre les marches et s'agenouilla, se penchant pour toucher les mains entrelacées et implorer Dieu d'avoir pitié de leur âme. De cela, il ne doutait pas. Peut-être avait-elle perdu sa vie, mais pas son âme, c'est ce que dirait Meyer au-dessus de leurs dépouilles, et le père avait retrouvé l'amour de sa fille. Il ferait comprendre à ses paroissiens que l'un et l'autre avaient été sauvés, se promit Meyer. Mais il était temps de prévenir son fils.

*

La camionnette de fleuriste volée fut abandonnée dans un parking de supermarché. Deux hommes en descendirent et entrèrent dans le magasin, simple mesure de prudence, puis en ressortirent par l'arrière, où ils avaient garé leur voiture. Ils quittèrent la ville par le sud-est et rejoignirent l'autoroute de Pennsylvanie pour retourner à Philadelphie. Un trajet de trois heures, peut-être plus, estima le chauffeur. Ils n'avaient pas envie de se faire arrêter par un flic. Les deux hommes étaient plus riches de dix mille dollars. Ils ignoraient les détails de l'affaire. Ils n'avaient pas besoin de savoir.

*

— Allô ?

— Monsieur Brown ?

— Non. Qui est à l'appareil ?

— Sandy. M. Brown est-il là ?

— Comment connaissez-vous la famille Brown ?

— Qui est à l'appareil ? demanda Sandy, regardant par la fenêtre de la cuisine avec inquiétude.

— Le sergent Peter Meyer, de la police de Pittsburgh. Et vous, qui êtes-vous ?

— C'est moi qui ai reconduit Doris – qu'est-ce qui se passe ?

— Votre nom, je vous prie.

— Est-ce qu'ils vont bien ?

— Il semble qu'ils aient été assassinés, répondit Meyer d'une voix sèche et patiente. À présent, j'aimerais savoir votre nom et votre...

Sandy plaqua le doigt sur la fourche, coupant la communication avant d'en entendre plus. En entendre plus risquait de la forcer à répondre aux questions. Ses jambes tremblaient mais il y avait une chaise, pas loin. Ses yeux étaient agrandis d'horreur. Ce n'était pas possible. Comment quelqu'un a-t-il pu savoir où elle se trouvait ? Elle n'avait quand même pas appelé elle-même les gens qui... non, pas possible, songea l'infirmière.

— Pourquoi ? murmura-t-elle tout haut. Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? *Elle ne pouvait plus faire de mal à personne – si, elle pouvait… mais comment ont-ils trouvé ?*

Ils ont infiltré la police. Elle se souvint des paroles de John. Il avait raison, non ?

Mais c'était un problème annexe.

— Bon Dieu, on l'avait sauvée ! lança-t-elle aux murs de la cuisine. Sandy se souvenait de chaque minute de cette première semaine où ils n'avaient presque pas dormi, et puis les progrès, le soulagement, la plus belle et la plus pure des satisfactions professionnelles pour un boulot bien fait, la joie profonde de lire l'expression sur les traits de son père. Tout cela, disparu. Son temps, gâché.

Non.

Pas gâché. C'était sa mission dans la vie, soigner les malades. C'est ce qu'elle avait fait. Elle en était fière. Ce n'était pas du temps gâché. Mais du temps volé. Du temps volé, deux existences volées. Elle se mit à pleurer et dut se rendre aux toilettes, en bas, prendre des mouchoirs en papier pour s'essuyer les yeux. Alors, elle se regarda dans la glace et y vit des yeux qu'elle n'avait jamais contemplés. Et voyant cela, elle comprit vraiment.

La maladie était un dragon qu'elle combattait quarante heures et plus par semaine. Infirmière et enseignante douée qui travaillait consciencieusement avec les chirurgiens de son service, Sandra O'Toole combattait ces dragons à sa manière, avec professionnalisme, sollicitude et intelligence, plus souvent victorieuse que défaite. Et chaque année, il y avait du mieux. Les progrès n'étaient jamais assez rapides mais ils étaient réels et mesurables, et peut-être vivrait-elle assez pour voir définitivement terrasser l'ultime dragon de son service.

Mais il y avait plus d'une race de dragons, n'est-ce pas ? Certains ne pouvaient être terrassés par la sollicitude, les médicaments et les soins habiles d'une infirmière. Elle en avait défait un mais un autre avait pourtant tué Doris. Ce dragon-là exigeait le glaive, entre les mains d'un guerrier. Le glaive était un instrument, non ? Un instrument nécessaire, si l'on voulait détruire ce dragon particulier. Un instrument qu'elle ne

pourrait sans doute jamais employer elle-même, mais qui était néanmoins nécessaire. Quelqu'un devait tenir ce glaive. John n'avait rien d'un méchant homme, il était simplement réaliste.

Elle combattait ses dragons. Lui, les siens. *C'était le même combat.* Elle avait eu tort de le juger. À présent, elle comprenait, découvrant dans ses propres yeux la même émotion qu'elle avait contemplée des mois plus tôt dans ceux de John, alors que sa rage s'éloignait, juste un peu, et que la détermination prenait sa place.

*

— Enfin, tout le monde s'en est bien tiré, dit Hicks en levant sa bière.

— Comment ça, Wally ? demanda Peter Henderson.

— La mission a été un échec. Elle a été annulée juste à temps. Y a même pas eu un blessé, Dieu merci. Ils sont tous en train de rentrer au bercail, à l'heure qu'il est.

— Bonne nouvelle, Wally ! dit Henderson, et il était sincère. Il n'avait pas envie de tuer qui que ce soit, lui non plus. Il voulait simplement voir finir cette foutue guerre, exactement comme Wally. C'était regrettable pour les hommes de ce camp, mais il y a des choses auxquelles on ne peut rien. Que s'est-il passé, au juste ?

— Personne ne sait encore. Tu veux que je cherche ? Peter acquiesça.

— Discrètement. C'est un truc à faire saisir la Commission sur le renseignement, quand l'Agence fout ce genre de merde. Je peux leur transmettre l'information. Mais il faut que tu sois prudent.

— Pas de problème. Je suis en train d'apprendre dans quel sens caresser Roger. Hicks alluma son premier joint de la journée, au grand dam de son hôte.

— Tu sais que c'est le bon moyen de perdre ton visa de sécurité ?

— Ben mon vieux, faudra que je m'associe avec papa pour aller me ramasser quelques millions chez lui, pas vrai ?

— Wally, tu veux vraiment changer le système, ou tu préfères que d'autres maintiennent le statu quo ?

Hicks hocha la tête.

— Ouais, je suppose.

*

Les courants porteurs avaient permis au KC-135 d'accomplir la dernière étape depuis Hawaii sans ravitaillement intermédiaire et, cette fois, l'atterrissage se passa en douceur. Détail remarquable, le cycle de sommeil de Kelly avait retrouvé un rythme à peu près normal. Il était cinq heures du soir et d'ici six ou sept heures, il serait prêt à piquer un nouveau roupillon.

— Puis-je me prendre un jour ou deux de congé ?

— D'accord, mais nous voulons vous voir à Quantico pour un compte rendu de fin de mission approfondi, l'informa Ritter, raide et courbaturé après ce vol interminable.

— Parfait, c'était juste pour savoir si je n'étais pas en prison ou quoi que ce soit. J'aurai peut-être besoin d'un moyen de transport pour rejoindre Baltimore.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Greer alors que leur appareil s'immobilisait.

Deux agents de sécurité de l'Agence étaient les premiers au sommet de la passerelle mobile, avant même que se lève l'immense porte de la soute. Ritter réveilla le Russe.

— Bienvenue à Washington.

— Vous me conduisez à mon ambassade ? demanda-t-il, plein d'espoir. Ritter faillit rire.

— Pas encore tout à fait. Mais nous allons quand même vous trouver un joli petit coin sympa.

Grichanov était trop groggy pour objecter. Il se massa la tête, et il avait besoin de quelque chose pour sa migraine. Il accompagna les agents de sécurité, descendit l'escalier et rejoignit leur voiture au pied de la passerelle. Elle partit aussitôt pour une planque isolée près de Winchester, Virginie.

— Merci quand même d'avoir essayé, dit l'amiral Maxwell, en prenant la main du jeune homme.

— Je suis désolé pour ce que j'ai pu dire, intervint Cas en lui serrant la main à son tour. Vous aviez raison.

Une voiture les attendait, eux aussi. Kelly les regarda y monter.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va leur arriver ? demanda-t-il à Greer.

James haussa les épaules avant de précéder Kelly au bas des marches. Le bruit des réacteurs rendait sa voix difficile à saisir.

— Dutch était sur les rangs pour obtenir une flotte, voire même le poste de chef des Opérations navales. Je suppose que c'est râpé, à présent. L'opération... disons que c'était son bébé, et il est mort-né. Cela signe sa fin.

— C'est injuste, dit Kelly, tout haut. Greer se retourna.

— Non, ça ne l'est pas, mais c'est comme ça. Greer avait lui aussi une voiture qui l'attendait. Il indiqua à son chauffeur de les conduire au QG de l'Armée de l'air, où il réquisitionna un véhicule pour ramener Kelly à Baltimore.

— Reposez-vous un peu et appelez-moi quand vous serez prêt. Bob était sérieux avec sa proposition. Réfléchissez-y.

— Bien, monsieur, répondit Kelly en se dirigeant vers la berline bleue de l'Air Force.

La vie était bizarre, quand même. Moins de cinq minutes après, le chauffeur s'était engagé sur l'autoroute. À peine vingt-quatre heures plus tôt, il était encore à bord d'un navire sur le point d'accoster à Subic Bay. Trente-six heures auparavant, il foulait le sol d'un pays ennemi – et voilà qu'il se retrouvait sur la banquette arrière d'une Chevrolet de fonction, et les seuls dangers auxquels il pouvait être confronté venaient des autres automobilistes. Pour le moment, du moins. Tous les détails familiers, les panonceaux de sortie d'autoroute avec leur jolie teinte verte, les embouteillages de la dernière demi-heure de pointe, tout, autour de lui, soulignait la normalité de la vie, quand, trois jours plus tôt, tout avait été étranger et hostile. Le plus incroyable, c'est qu'il s'y était habitué.

Le chauffeur n'ouvrait pas la bouche, hormis pour s'enquérir du chemin, même s'il devait se demander qui était cet homme débarqué d'un vol spécial. Peut-être accomplissait-il si souvent

ce genre de tâche, se dit Kelly, songeur, qu'il devait avoir cessé de s'interroger sur les trucs dont on ne l'informait jamais.

— Merci du voyage, dit Kelly quand la voiture s'arrêta au débouché de Loch Raven Boulevard.

— De rien, monsieur, à votre service. La voiture redémarra et Kelly regagna à pied son appartement, amusé de constater qu'il avait emporté ses clés jusqu'au Viêt-Nam. Savaient-elles, les clés, qu'elles étaient allées si loin ? Cinq minutes plus tard, il était sous la douche, l'expérience primordiale pour tout Américain qui se respecte, troquant une réalité contre une autre. Cinq minutes encore et, vêtu d'un pantalon et d'une chemisette, il ressortait prendre son Scout, garé une rue plus loin. Et dix minutes après, il se rangeait en vue du bungalow de Sandy. Le trajet à pied du Scout à sa porte constituait encore une transition. Il était revenu chez lui pour quelque chose, se répéta Kelly. Pour la première fois.

— John ! Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle se jette dans ses bras. Encore moins à voir des larmes dans ses yeux.

— Pas de problème, Sandy. Je vais bien. Pas de trous dans la peau, pas de bobos, rien. Il mit du temps à saisir le désespoir de son étreinte, tant elle était agréable. Et puis il sentit ce visage plaqué contre son torse se mettre à sangloter et comprit enfin que ces manifestations ne lui étaient pas du tout destinées. Qu'est-il arrivé ?

— Ils ont tué Doris.

Le temps s'arrêta de nouveau. Comme éclaté en une multitude de fragments. Kelly ferma les yeux, frappé de douleur, d'abord, et en cet instant il se retrouva sur sa crête surmontant VERT-DE-GRIS, observant l'arrivée des troupes nord-vietnamiennes ; il était dans son lit d'hôpital, contemplant une photographie ; il était à l'extérieur d'un village anonyme, écoutant les cris des enfants. Il était revenu, certes, mais pour retrouver de nouveau ce qu'il avait quitté. Non, rectifia-t-il, ce qu'il n'avait jamais quitté, qui lui collait à la peau où qu'il aille. Il ne réussirait jamais à s'en débarrasser, parce qu'il n'avait jamais réussi à en venir à bout, pas une seule fois. *Pas une seule.*

Et pourtant, il y avait aussi un élément nouveau, cette femme qui s'accrochait à lui et qui éprouvait elle aussi cette douleur ardente qui lui déchirait la poitrine.

— Que s'est-il passé, Sandy ?

— On l'avait bien soignée, John. On l'a ramenée chez elle et puis j'ai appelé, aujourd'hui, comme vous me l'aviez dit, et c'est un policier qui a répondu. Doris et son père, assassinés tous les deux.

— D'accord. Il l'amena vers le divan. Il voulait avant tout qu'elle se calme, pas la serrer trop fort, mais impossible. Elle s'accrochait à lui, laissant s'épancher les sentiments qu'elle avait retenus, en même temps que ses inquiétudes pour la sécurité de Kelly, et celui-ci dut lui maintenir la tête appuyée contre son épaule. Sam et Sarah ?

— Je ne les ai pas encore prévenus. Elle leva le visage et regarda vers l'autre bout de la pièce, le regard encore vague. Puis l'infirmière en elle reprit le dessus, comme il convenait. Comment allez-vous ?

— Un peu fripé par tous ces voyages, dit-il, histoire de meubler le vide après sa question. Puis il dut lui avouer la vérité. Ça a été un fiasco. La mission n'a pas réussi. Ils sont toujours là-bas.

— Je ne comprends pas.

— Nous essayions d'extraire des gens du Nord-Viêt-Nam, des prisonniers... mais quelque chose a mal tourné. Raté, encore une fois, ajouta-t-il, doucement.

— Était-ce dangereux ?

Kelly émit un vague grognement.

— Ouais, on peut le dire, mais j'en suis sorti indemne. Sandy laissa la question de côté.

— Doris disait qu'il y en avait d'autres, d'autres filles, ils les tiennent toujours.

— Ouais. Billy disait pareil. Je vais essayer de les libérer. Kelly nota qu'elle n'avait pas réagi à la mention du nom de Billy.

— Ça ne servira à rien... de les faire sortir, tant que...

— Je sais.

La chose qui ne cessait de le poursuivre. Il n'y avait qu'un moyen pour qu'elle arrête. En fuyant, il ne pourrait jamais la distancer. Il devait se retourner et y faire face.

*

— Eh bien, Henry, cette petite affaire a été réglée ce matin, lui annonça Piaggi. Bien proprement.

— Ils n'ont pas laissé de...

— Henry, c'étaient deux pros, vu ? Ils ont fait leur boulot puis ils sont rentrés chez eux, à trois cents kilomètres d'ici. Ils n'ont rien laissé derrière eux, à part deux cadavres. Le rapport téléphonique avait été sans équivoque. Le boulot avait été facile, vu qu'aucune des victimes ne s'était attendue à quoi que ce soit.

— Eh bien, c'est parfait, observa Tucker, avec satisfaction. Il plongea la main dans sa poche et en ressortit une enveloppe gonflée. Il la tendit à Piaggi qui avait avancé l'argent, en bon partenaire qu'il était.

— Eddie éliminé, et cette fuite colmatée, les choses devraient reprendre un cours normal. Mais ça m'aura quand même coûté vingt mille dollars, dit Henry.

— Henry, et les autres filles ? remarqua Piaggi. T'es à la tête d'une vraie écurie, à présent. Employer ce genre de personnes peut se révéler dangereux. Fais gaffe, d'accord ? Il empocha l'enveloppe et quitta la table.

*

— Balle de .22, derrière la tête, pour les deux, indiqua l'inspecteur de Pittsburgh, au téléphone. Nous avons recherché des empreintes dans toute la maison – rien. L'emballage des fleurs – rien. La camionnette – rien. Le véhicule a été volé la nuit dernière – ou ce matin, peu importe. Le fleuriste en a huit. Merde, on l'a récupérée avant même qu'on ait diffusé l'alerte générale. Du boulot de spécialistes, obligé. Trop pro, trop propre pour des mecs du coin. Personne n'est au courant dans le milieu. Ils ont déjà dû quitter la ville. Deux témoins ont aperçu la camionnette. Une femme a vu les deux gars se diriger

vers la porte. Elle a cru que c'était une livraison de fleurs et de toute façon, elle se trouvait de l'autre côté de la rue, un pâté de maisons plus loin. Aucun signalement, rien. Elle ne se souvient même pas de la couleur de leur peau.

Ryan et Douglas avaient chacun un écouteur et leurs regards se croisèrent durant quelques secondes. Le ton même de leur interlocuteur était éloquent. C'était le genre d'affaire que les flics détestaient et redoutaient.

Pas de mobile immédiatement apparent, aucun témoin, aucun indice exploitable. Pas de point de départ et pas de piste. La routine s'avérait aussi prévisible que futile. Ils cuisineraient les voisins pour leur soutirer des informations mais c'était un quartier ouvrier et bien peu étaient chez eux à cette heure-ci. Les gens remarquaient surtout l'inhabituel et une camionnette de fleuriste ne l'était pas assez pour attirer le regard curieux qui débouchait sur une description physique. Commettre le crime parfait n'était pas si difficile, un secret connu de la confrérie des policiers et pourtant démenti par toute une littérature qui en faisait les créatures surhumaines qu'ils ne prétendaient jamais être, même entre eux dans un bar à flics. Un jour peut-être, l'affaire serait élucidée. Un des tueurs se ferait pincer pour tout autre chose et il balancerait ce meurtre-ci, histoire d'obtenir une remise de peine. Plus improbable, quelqu'un pouvait en parler, se vanter devant un indic qui répercuterait l'information, mais dans l'un et l'autre cas, cela prendrait du temps et la piste, déjà refroidie, le serait encore plus. C'était la partie la plus frustrante du travail de policier. Des gens parfaitement innocents étaient morts et il n'y avait personne pour les défendre, pour venger leur mort ; entretemps, d'autres affaires se présenteraient, alors les flics mettraient celle-ci de côté pour s'occuper d'un problème plus frais ; certes, épisodiquement, quelqu'un rouvrirait le dossier pour le parcourir avant de le ranger à nouveau dans le tiroir marqué *Inexpliqué*, où il grossirait, uniquement à cause de l'accumulation des imprimés annonçant qu'il n'y avait toujours rien de neuf sur l'affaire.

Pour Ryan et Douglas, c'était encore pire. Une fois de plus, ils avaient espéré un lien possible susceptible de rouvrir deux de leurs dossiers marqués *Inexpliqué*. Tout le monde s'apitoierait

sur Raymond et Doris Brown. Ils avaient des amis et des voisins, et manifestement un bon prêtre. On les regretterait, et les gens se diraient *Quelle honte, quand même !...* Mais les dossiers entassés sur le bureau de Ryan concernaient des gens dont personne ne se souciait, hormis la police, et quelque part, c'était pire, parce qu'il fallait toujours quelqu'un pour pleurer les morts, et pas seulement des flics payés pour ça. Pire encore, cela constituait un MO de plus dans une longue chaîne d'homicides liés d'une manière ou de l'autre, mais pas d'une façon cohérente. Ce n'était pas leur Homme invisible. Certes, il utilisait également un .22 long rifle, mais il avait eu par deux fois l'occasion de tuer des innocents. Or il avait épargné Virginia Charles, et avait d'une certaine façon pris des risques considérables pour épargner Doris Brown. Il l'avait sans doute même sauvée des griffes de Farmer et Grayson, et quelqu'un d'autre...

— Inspecteur, demanda Ryan, dans quel état est le corps de Doris ?

— Que voulez-vous dire ?

La question lui parut absurde, alors même qu'il l'énonçait, mais l'homme à l'autre bout du fil comprendrait sûrement.

— Quelle était sa condition physique ?

— L'autopsie est prévue pour demain, lieutenant. Elle était bien habillée, propre, les cheveux bien peignés, elle avait l'air tout à fait convenable. L'homme n'eut pas besoin d'ajouter : *Hormis les deux trous derrière la tête.*

Douglas lut les pensées de son chef et hocha la tête. *Quelqu'un a pris le temps de la soigner.* C'était déjà un point de départ.

— J'aimerais que vous puissiez me transmettre tous les éléments que vous jugerez utiles. La réciproque sera vraie, bien sûr, lui assura Ryan.

— Il y a des types qui se sont vraiment décarcassés pour les assassiner. On n'en voit pas souvent, des comme ça. J'aime pas trop, ajouta l'inspecteur. C'était une conclusion puérile, mais Ryan comprenait parfaitement. Comment le dire autrement, après tout ?

*

On appelait ça une planque et elle était effectivement bien planquée. Au milieu d'un domaine de cinquante hectares dans les collines en Virginie, se dressait une bâtisse imposante accompagnée d'une écurie à douze stalles dont la moitié étaient occupées par des chevaux de chasse à courre. Le titre de propriété du domaine indiquait un nom, mais cette personne possédait en réalité une autre résidence à proximité et louait celle-ci à l'Agence centrale de renseignements – plus précisément, une société écran qui n'existait que sur le papier, avec une boîte postale : l'homme avait fait son service à l'OSS et l'argent était toujours le bienvenu. De l'extérieur, on ne remarquait rien de particulier, mais un examen plus attentif aurait pu révéler que les portes et leurs chambranles étaient en acier, que les fenêtres avaient des vitres d'une épaisseur inhabituelle et qu'elles étaient scellées. Protégé aussi bien qu'une prison de haute sécurité contre les attaques extérieures ou les tentatives d'évasion, le bâtiment était simplement plus agréable à regarder.

Grichanov trouva de quoi s'habiller et du matériel de rasage qui fonctionnait mais avec lequel il ne risquait pas de se blesser. Le miroir de la salle de bains était en acier et le verre à dents en carton. Le couple qui entretenait la maison parlait un russe passable et ils étaient tout à fait charmants ; on les avait déjà informés de la nature de leur nouvel hôte – ils avaient plus l'habitude des transfuges, même si tous leurs visiteurs étaient également « protégés » à l'intérieur par une équipe de quatre gardes qui venaient lorsqu'ils avaient de la « compagnie », plus deux autres vigiles logés à plein temps dans la maison du gardien située près des écuries.

Leur hôte était décalé avec l'heure locale, ce qui n'avait rien d'étonnant, et sa désorientation et son malaise le rendaient loquace. Ils avaient eu la surprise de recevoir l'ordre de limiter leurs conversations aux sujets anodins. La femme prépara le petit déjeuner, toujours ce qu'il y avait de mieux pour les victimes du décalage horaire, pendant que son mari entamait une discussion sur Pouchkine, ravi de découvrir qu'à l'instar de

bien des Russes, Grichanov était un fervent amateur de poésie. Le garde de sécurité resta appuyé au chambranle de la porte, histoire de surveiller la situation.

*

— Les choses que j'ai dû faire, Sandy...

— John, je comprends, lui dit-elle, impassible. L'un et l'autre furent surpris de noter à quel point elle avait une voix ferme, décidée. Je n'avais pas compris avant, maintenant, si.

— Quand j'étais là-bas – n'était-ce vraiment que trois jours plus tôt ? – j'ai pensé à vous. J'ai besoin de vous remercier.

— De quoi ?

Kelly baissa les yeux, fixa la table de la cuisine.

— Dur à expliquer. C'est terrifiant, les trucs que je fais. Alors, ça aide quand on a quelqu'un à qui penser. Excusez-moi... je ne veux pas dire... Kelly s'arrêta. En fait, quand même. L'esprit divague quand on lui laisse la bride sur le cou, et le sien avait divagué.

Sandy lui prit la main et sourit avec douceur.

— À un moment, vous me faisiez peur.

— Je ne vous ai jamais fait souffrir, dit-il sans lever les yeux, encore plus misérable maintenant qu'elle avait avoué avoir cru devoir le craindre.

— Je le sais, maintenant.

Malgré cet aveu, Kelly éprouva le besoin de s'expliquer. Il voulait qu'elle comprenne, sans se rendre compte qu'elle avait déjà compris. Comment faire ? Oui, il avait tué des gens, mais seulement pour une bonne cause. Comment en était-il venu à être ce qu'il était ? Son entraînement l'expliquait en partie, les mois rigoureux passés à Coronado, le temps et les efforts consacrés à s'imprégner d'automatismes, toujours plus meurtriers, à apprendre la patience. En même temps, lui était venue comme une autre façon d'envisager les choses – et puis, d'y être confronté réellement, et d'y discerner les raisons pour lesquelles tuer était parfois nécessaire. Ces raisons s'étaient accompagnées d'un code, en fait une révision de ce que lui avait enseigné son père. Ses actes devaient avoir un but, en général

assigné par d'autres, mais il avait l'esprit assez agile pour savoir prendre ses propres décisions, adapter son code à un contexte différent, l'appliquer avec circonspection – mais l'appliquer tout de même. Produit d'influences multiples, il se surprenait parfois lui-même. Il fallait bien que quelqu'un se lance et le plus souvent, c'était lui le mieux armé pour...

— Vous aimez trop, John, dit-elle. Vous êtes comme moi...

Ces mots lui firent lever la tête.

— Nous perdons des patients dans mon service, nous en perdons tout le temps... et je déteste ça ! Je déteste être là quand la vie s'en va. Je déteste voir pleurer la famille et savoir qu'on ne pourra rien y faire. Nous faisons tous de notre mieux. Le professeur Rosen est un merveilleux chirurgien, mais nous ne gagnons pas toujours et je déteste quand nous perdons. Or avec Doris – nous avions gagné ce coup-ci, John, et pourtant, quelqu'un est venu l'emporter. Et ce n'était pas la maladie ou un putain d'accident de voiture. C'était un acte délibéré. C'était une de mes patientes, et quelqu'un l'a tuée et a tué son père. Alors, je comprends, vu ? Je comprends parfaitement.

Seigneur, c'est vrai qu'elle comprend... mieux que moi.

— Tous ceux qui ont côtoyé Pam et Doris, vous êtes tous en danger désormais.

Sandy acquiesça.

— Vous avez sans doute raison. Elle nous a révélé des choses sur Henry. Je sais de quel genre d'individu il s'agit. Je vous raconterai tout ce qu'elle nous a dit.

— Vous êtes bien consciente de ce que je vais faire de ces informations ?

— Oui, John. Je vous en prie, soyez prudent. Elle marqua un temps et lui dit pourquoi. Je veux que vous reveniez.

32

La proie est de retour

Le seul élément d'information exploitable transmis par Pittsburgh était un nom. *Sandy*. Sandy avait raccompagné Doris Brown au domicile de son père. Un simple prénom, même pas un nom de famille, mais c'était souvent ainsi qu'on résolvait les énigmes. C'était comme de tirer sur une ficelle. Parfois, on n'avait qu'un bout de fil cassé, d'autres fois, ça continuait jusqu'à ce qu'on se retrouve avec une pelote emmêlée entre les mains. Une certaine Sandy, une voix féminine, jeune. Elle avait raccroché avant de dire quoi que ce soit, même s'il paraissait bien improbable qu'elle ait le moindre rapport avec les meurtres. L'auteur pouvait certes revenir sur les lieux de son crime – ça s'était vu – mais pas par téléphone.

Comment faire coller ça ? Ryan se cala dans son fauteuil et fixa le plafond, tandis que son esprit exercé examinait tous les éléments en sa possession.

L'hypothèse la plus probable était que feu Doris Brown avait été en rapport direct avec la même entreprise criminelle qui avait abouti à la mort de Pamela Madden et d'Helen Waters, et qui avait également impliqué, comme éléments actifs, Richard Farmer et William Grayson. John Terrence Kelly, ancien plongeur de combat, peut-être ancien SEAL de la Navy était, d'une façon ou d'une autre, intervenu sur ces entrefaites pour sauver Pamela Madden. Il en avait entretenu Frank Allen, quelques semaines plus tard, sans lui dire rien de précis. Quelque chose manifestement avait mal tourné – bref, il avait fait le con –, résultat, Pamela Madden était morte. Les photos du corps étaient une image que Ryan ne parviendrait jamais à évacuer complètement de son esprit. Kelly avait été durement touché. Un ancien commando dont la petite amie se faisait sauvagement assassiner. Cinq trafiquants éliminés comme si James Bond était apparu soudain dans les rues de Baltimore.

Un meurtre indépendant où l'on voyait le meurtrier intervenir pour des raisons inconnues lors d'un vol à la tire. Richard Farmer – « Rick » ? – éliminé au couteau, peut-être la seconde manifestation de rage (et la première ne comptait pas, se rappela Ryan). William Grayson, probablement enlevé et tué. Doris Brown, probablement sauvée en même temps, qu'on met plusieurs semaines à requinquer avant de la ramener chez elle. Cela indiquait des soins médicaux, non ? Sans doute. Peut-être, rectifia-t-il. L'Homme invisible... pouvait-il l'avoir fait lui-même ? Doris était la fille qui avait démêlé les cheveux de Pamela Madden. Il y avait une relation. *Attends voir*.

Kelly avait sauvé la fille Madden, mais il avait dû avoir de l'aide pour la retaper. Le professeur Sam Rosen et son épouse, médecin également. Donc Kelly trouve Doris Brown – et chez qui pouvait-il l'amener ? Là, il tenait un point de départ ! Ryan décrocha son téléphone.

— Allô ?

— Docteur, c'est le lieutenant Ryan.

— Je ne savais pas que je vous avais donné mon numéro personnel, observa Farber. Qu'est-ce qui se passe ?

— Connaissez-vous Sam Rosen ?

— Le professeur Rosen ? Bien sûr. Il dirige un service, un véritable as du bistouri, de classe internationale. Je ne le vois pas très souvent mais le jour où vous avez besoin de travaux côté ciboulot, c'est votre homme.

— Et sa femme ? Ryan entendait l'homme biberonner sa pipe.

— Je la connais très bien, Sarah. Elle est pharmacologiste, elle fait de la recherche sur le terrain ; elle collabore également avec notre groupe d'étude sur la drogue. Je lui donne aussi un coup de main et nous...

— Merci, le coupa Ryan. Encore un nom : Sandy.

— Sandy qui ?

— C'est tout ce que j'ai, admit le lieutenant Ryan. Il n'avait aucun mal à s'imaginer Farber, s'écartant de son bureau pour se caler dans son fauteuil à haut dossier, l'air contemplatif.

— Mettons les choses bien au point, d'accord ? Êtes-vous en train de me demander de vous renseigner sur deux collègues dans le cadre d'une enquête criminelle ?

Ryan pesa les mérites du mensonge. Le bonhomme était psychiatre. Son boulot était de voir clair dans l'esprit des gens. On ne la lui ferait pas.

— Oui, docteur. Tout à fait, reconnut l'inspecteur après une pause assez longue pour que le psychiatre pût assez précisément en cerner la cause.

— Vous allez devoir vous expliquer, annonça Farber d'une voix égale. Sam et moi, nous ne sommes pas exactement intimes, mais ce n'est pas le genre d'individu qui pourrait en quelque circonstance faire souffrir un être humain. Et Sarah est vraiment un ange avec les gosses déglingués comme ceux qu'on voit dans le coin. Et pour faire ça, elle n'hésite pas à mettre de côté un travail de recherche pourtant important, le genre de truc à vous bâtir une sacrée réputation. Puis Farber se rendit compte qu'elle s'était beaucoup absentée ces quinze derniers jours.

— Docteur, j'essaye simplement de creuser certaines informations, d'accord ? Je n'ai aucune raison de croire que l'un ou l'autre soit impliqué dans un acte illégal quelconque. Sa formulation était par trop officielle, et il en était conscient. Changer de tactique, peut-être. Jouer l'honnêteté, qui sait ? Si mon hypothèse est correcte, ils pourraient même, sans le savoir, courir un danger.

— Laissez-moi quelques minutes. Farber raccrocha.

— Pas mal, Em, dit Douglas.

C'était de la pêche à l'aveuglette, estimait Ryan mais, merde, il avait à peu près tout essayé. Les cinq minutes avant que le téléphone sonne à nouveau lui parurent une éternité.

— Ryan.

— Farber. Aucun toubib en neurologie avec ce prénom. Une infirmière, en revanche, Sandra O'Toole. Elle est chef d'équipe dans le service. Je ne la connais pas personnellement. Sam l'estime beaucoup, en tout cas, c'est ce que je viens de découvrir par son secrétariat. Il lui avait confié un travail particulier, récemment. Il a dû tripatouiller les feuilles de paye. Farber avait

déjà établi le rapport de son côté. Sarah s'était absentée au même moment. Aux flics de faire eux-mêmes leurs déductions. Il était allé assez loin – trop loin. C'étaient des collègues, après tout, et ce n'était pas un jeu.

— Ça remonte à quand ? demanda Ryan, mine de rien.

— Deux ou trois semaines, ça a duré dix jours ouvrables.

— Merci, docteur. Je vous recontacterai.

— Le lien, observa Douglas, après avoir raccroché. Combien tu paries qu'elle connaît Kelly, également ?

La question était plus un vœu pieux qu'autre chose, bien sûr. Sandra était un prénom répandu. Pourtant, ils étaient sur cette affaire, cette interminable série de morts, depuis plus de six mois, et après tout ce temps sans le moindre indice et le moindre lien, c'était comme de voir apparaître l'étoile du matin. Le problème, c'est qu'on était le soir et qu'il était temps de rentrer à la maison dîner avec sa femme et ses gosses. Jack retournerait à l'université de Boston d'ici une huitaine de jours, estimait Ryan, et il avait hâte de revoir son fils.

*

Il n'était pas évident d'organiser son emploi du temps. Sandy dut le conduire à Quantico. C'était la première fois qu'elle pénétrait sur une base de Marines, mais la visite fut brève, Kelly la guidant aussitôt vers le port de plaisance. Déjà, songea-t-il. Pour une fois qu'il retournait au pays en ayant rattrapé le décalage horaire, il fallait déjà qu'il rompe ce rythme. Sandy n'avait pas encore rejoint l'I-95 qu'il larguait les amarres et gagnait le milieu du fleuve, poussant les moteurs à plein régime dès que possible.

La petite avait de la cervelle en même temps que du cran, se dit Kelly en sirotant sa première bière depuis une éternité. Il supposa qu'il était normal qu'une infirmière ait une bonne mémoire. Henry avait apparemment tendance à se montrer bavard, en particulier lorsqu'il avait une fille directement sous sa coupe. Un vantard de première bourre, songea Kelly. Il n'avait toujours pas d'adresse correspondant au numéro de téléphone mais il avait un nouveau nom, Tony quelque chose –

Piggi, quelque chose comme ça. Blanc, italien, conduisant une Lincoln bleue –, en même temps qu'une description assez précise. Probablement de la Mafia, ou aspirant à y entrer. Plus un certain Eddie – mais Sandy avait associé ce nom à celui d'un type qui avait été descendu par un flic ; cela avait fait la une du quotidien local. Kelly fit un pas supplémentaire : et si ce flic était l'homme d'Henry dans la police ? Cela lui paraissait bizarre qu'un policier ayant le grade de lieutenant soit impliqué dans une fusillade. Une hypothèse, certes, mais qui méritait d'être vérifiée – il ne savait pas encore au juste comment. Il avait toute la nuit pour y penser, et une étendue d'eau calme devant lui pour réfléchir, tout comme elle réfléchissait la lueur des étoiles. Bientôt, il avait dépassé l'endroit où il avait déposé Billy. Au moins, quelqu'un avait récupéré le corps.

*

La terre finissait de recouvrir la tombe en un lieu que d'aucuns continuaient d'appeler le cimetière des pauvres – une tradition qui remontait à un certain Judas. Les médecins de l'hôpital public qui avaient soigné l'homme épluchaient encore le rapport de pathologie de la faculté de médecine de Virginie. Baro-traumatisme. On relevait moins de dix cas graves sur l'ensemble du pays chaque année, et tous dans les régions côtières. Pas étonnant qu'ils n'aient pas réussi à poser le diagnostic – et, poursuivait le rapport, cela n'aurait fait aucune différence. La cause précise de la mort avait été un fragment de *moelle osseuse* qui avait réussi à se frayer un chemin dans une artère cérébrale, dont l'occlusion avait engendré une attaque massive et fatale. Les dégâts sur les autres organes avaient été si étendus que, de toute façon, la survie n'aurait été que de quelques semaines. L'occlusion par la moelle osseuse révélait un accident de pressurisation très important, trois bars, sans doute plus. En ce moment même, la police enquêtait sur les accidents de plongée dans le Potomac qui pouvait être fort profond à certains endroits. On espérait toujours que quelqu'un finirait par réclamer le corps, dont la situation était consignée au bureau d'état civil du comté. Mais sans trop d'illusions.

*

— Comment ça, vous n'en savez rien ? rugit le général Rokossovski. C'est un de mes hommes ! L'avez-vous égaré ?

— Camarade général, répliqua Giap. Je vous ai dit tout ce que je savais !

— Et vous dites que c'est l'œuvre d'un Américain ?

— Vous avez lu comme moi les rapports des services de renseignements.

— Cet homme détient des informations indispensables à l'Union soviétique. J'ai du mal à croire que les Américains aient organisé un raid dans le seul but d'enlever l'unique officier soviétique présent dans la région ! Je vous suggérerais, camarade général, de faire un peu plus d'efforts !

— Nous sommes en guerre !

— Oui, je suis au courant, observa Rokossovski, sèchement. Pourquoi sommes-nous ici, à votre avis ?

Giap aurait pu injurier le grand Blanc qui se tenait devant son bureau. Il était le commandant en chef des forces armées de son pays, après tout, et un officier qui avait fait ses preuves, lui aussi. Le général vietnamien eut du mal à ravaler son orgueil. C'est qu'il avait également besoin des armes que seuls les Russes pouvaient fournir, aussi devait-il s'abaisser devant cet homme pour le bien de son pays. Mais il était certain d'une chose. Le camp ne valait pas les ennuis qu'il lui avait causés.

*

Le plus étrange était que la discipline s'était relativement adoucie. Kolya n'était plus là. C'était certain. Zacharias était suffisamment désorienté pour avoir du mal à comptabiliser le passage des jours, mais cela faisait maintenant quatre périodes de sommeil qu'il n'avait pas entendu la voix du Russe, même derrière la porte. Dans le même temps, personne n'était entré pour le brutaliser. Il avait pu manger, rester assis et réfléchir en toute solitude. À sa grande surprise, cela avait amélioré les choses plutôt que l'inverse. Ses rapports avec Kolya avaient

engendré une accoutumance pire que sa mésalliance avec l'alcool, il s'en rendait bien compte à présent. C'était la solitude qui était sa véritable ennemie, pas la souffrance, pas la peur. Issu d'une famille et d'une communauté religieuse qui prônaient la camaraderie, il s'était engagé dans une profession qui nourrissait les mêmes valeurs et, faute de pouvoir les appliquer, son esprit avait dû puiser dans ses réserves. Ajoutez-y la souffrance et surtout la peur et qu'obteniez-vous ? C'était une évolution bien plus facile à constater de l'extérieur que de l'intérieur. Nul doute que Kolya l'avait relevé. *Comme toi*, disait-il si souvent, *comme toi.* C'est donc ainsi qu'il accomplissait sa tâche, se dit Zacharias. Et avec habileté, reconnut le colonel. Même s'il n'était pas un homme coutumier de l'échec et des erreurs, il n'était pas à l'abri de ceux-ci. Il avait failli se tuer à cause d'une erreur de jeunesse, à la base aérienne de Luke, lors de son instruction de pilote de chasse, et cinq ans plus tard, quand il s'était demandé à quoi pouvait bien ressembler l'intérieur d'un orage et qu'il avait bien failli s'écraser au sol comme la foudre. Et voilà qu'il en avait commis une troisième.

Zacharias ignorait les raisons de ce répit dans les interrogatoires. Peut-être Kolya était-il allé rendre compte de ce qu'il avait appris. Quelle que soit la raison, on lui avait accordé la faveur d'une période de réflexion. *Tu as péché*, se dit Robin. *Tu as été bien écervelé. Mais ça ne se reproduira pas.* Sa détermination était faible et Zacharias savait qu'il devait travailler à la renforcer. Par chance, il avait tout le temps pour se livrer à la réflexion. Si ce n'était pas une véritable délivrance, c'était déjà quelque chose. Brusquement, il se retrouva totalement concentré, comme s'il effectuait une mission de combat. *Mon Dieu*, pensa-t-il, *ce mot. J'avais peur de prier pour mon salut... et pourtant...* Ses gardiens auraient été bien surpris de découvrir le sourire rêveur sur ses traits, surtout s'ils avaient su qu'il s'était remis à prier. La prière, leur avait-on enseigné, était une farce. Mais c'était leur infortune, songea Robin, et pourtant, ce serait peut-être là son salut.

*

Il ne pouvait pas appeler de son bureau. Pas possible. Et il n'avait pas non plus envie de le faire de chez lui. La communication traverserait un fleuve et une frontière d'État, or il savait que pour raisons de sécurité, il existait des dispositions spéciales concernant les appels téléphoniques passés depuis le District fédéral. Ils étaient tous enregistrés sur bande informatique – le seul endroit en Amérique où la chose était vraie. Malgré cela, une procédure était prévue pour ce qu'il devait faire. On était censé obtenir un agrément officiel. Il fallait en discuter avec son chef de section, ce dernier répercutait la demande à son directeur, qui pouvait très bien remonter jusqu'au « bureau principal » au sixième. Ritter ne pouvait pas se permettre d'attendre aussi longtemps, pas quand des vies étaient en jeu. Il prit sa journée, prétendant – ce qui n'avait rien d'absurde – qu'il avait besoin de récupérer des fatigues du voyage. Il décida donc de se rendre en ville et entra au Muséum Smithsonian d'Histoire naturelle. Il passa devant l'éléphant qui trônait dans le hall et consulta le plan de situation affiché au mur pour repérer les téléphones publics. Cela fait, il glissa une pièce de dix cents dans un taxiphone et appela le 347-1347. C'était presque devenu une blague chez les fonctionnaires. Ce numéro faisait sonner un téléphone sur le bureau du résident du KGB, le chef de réseau pour Washington, D.C. Ils le savaient, comme ils savaient que les gens intéressés savaient qu'ils savaient. Le petit monde de l'espionnage pouvait se montrer d'un baroque, observa Ritter.

— Oui ? dit une voix. C'était la première fois qu'il faisait une chose pareille, goûtant toute une panoplie de sensations inédites – sa propre nervosité, la voix égale à l'autre bout du fil, l'excitation du moment. Ce qu'il avait à dire, toutefois, était programmé de telle sorte qu'il n'avait pas à craindre des ingérences extérieures :

— Charles à l'appareil. Il y a un problème pour vous. Je vous propose une brève réunion pour en discuter. Je serai au Zoo national dans une heure, devant l'enclos des tigres blancs.

— Comment vous reconnaîtrai-je ? demanda la voix.

— J'aurai un exemplaire de *Newsweek* dans la main gauche.

— Une heure, grommela la voix. Il devait avoir une réunion importante prévue ce matin, se dit Ritter. Pas de veine, hein ? L'agent de la CIA quitta le muséum pour prendre sa voiture. Sur le siège de droite était posé un exemplaire de Newsweek acheté dans un drugstore avant d'entrer en ville.

*

La *tactique,* songea Kelly en tournant à bâbord pour finir de contourner Pointe Lookout. Ce n'était pas le choix qui manquait. Il avait toujours sa planque à Baltimore, sous un faux nom. La police pouvait avoir envie de l'interroger mais ils n'avaient pas encore réussi à le contacter. Il tâcherait de faire que ça continue. L'ennemi ignorait son identité. C'était son point de départ. Le problème fondamental était l'équilibre entre ce qu'il connaissait, ce qu'il ne connaissait pas, et enfin, comment utiliser le premier élément pour influer sur le second. Ce troisième élément, le *comment,* c'était de la tactique. Il pouvait se préparer pour ce qu'il ne connaissait pas encore. Il n'était pas en mesure de bâtir des hypothèses là-dessus mais il savait en revanche ce qu'il ferait. En arriver là exigeait simplement une analyse stratégique du problème. C'était malgré tout frustrant. Quatre jeunes femmes attendaient son action. Un nombre encore indéterminé d'individus attendaient la mort.

Ils étaient mus par la peur, Kelly en était conscient. Ils avaient eu peur de Pam, et peur de Doris. Peur au point de tuer. Il se demanda si le décès d'Edward Morello en avait été une autre manifestation. Nul doute qu'ils avaient tué pour se protéger et qu'ils devaient désormais se croire à l'abri. Tant mieux ; si la peur était leur force motrice – alors ils devaient s'être relâchés maintenant qu'ils estimaient l'alerte passée.

L'élément préoccupant était le facteur temps. Il luttait contre la montre. Les flics étaient en train de flairer sa trace. Même s'il estimait qu'ils n'avaient sans doute rien à relever contre lui, il ne laissait pas d'éprouver un certain malaise. L'autre élément d'inquiétude était la sécurité – il renifla avec dérision – de ces quatre jeunes femmes. Une bonne opération qui traînait, ça

n'existait pas. Enfin, bon, il faudrait quand même qu'il se montre patient sur un point et, avec de la chance, sur celui-là seulement.

*

Il n'était plus retourné au zoo depuis des années. Ritter se dit qu'il devrait revenir avec ses gamins, maintenant qu'ils étaient assez âgés pour mieux apprécier les choses. Il prit le temps de faire un détour par la fosse aux ours – les ours avaient décidément quelque chose de fascinant. Les enfants y voyaient de grosses versions animées des jouets en peluche qu'ils serraient dans leurs bras la nuit. Pas Ritter. Ils étaient l'image de l'ennemi, grands et forts, bien moins empotés et bien plus intelligents qu'ils n'en donnaient l'air. Mieux valait ne pas l'oublier, se dit-il en se dirigeant vers la cage aux tigres. Il roula *Newsweek* dans sa main gauche, contempla les grands fauves et attendit. Il ne jugea pas utile de regarder sa montre.

— Bonjour, Charles, dit une voix derrière lui.

— Bonjour, Sergueï.

— On ne se connaît pas, observa le résident.

— Cette conversation n'a rien d'officiel, expliqua Ritter.

— N'est-ce pas toujours le cas ? remarqua Sergueï. Il se mit à marcher. N'importe quel endroit pouvait être placé sur écoute, mais pas un zoo tout entier. Cela dit, son contact pouvait porter un fil émetteur, mais cela aurait détonné avec les règles du genre. Accompagné de Ritter, il descendit le chemin pavé en pente douce en direction de l'enclos suivant, l'agent de sécurité du résident sur leurs talons.

— Je rentre juste du Viêt-Nam, dit l'agent de la CIA.

— Il y fait plus chaud qu'ici.

— Pas en mer. Le temps est assez agréable.

— La raison de votre croisière ? s'enquit le résident.

— Une visite, à l'improviste.

— J'ai cru comprendre qu'elle avait échoué, remarqua le Russe. Aucune ironie, il s'agissait juste d'informer « Charles » qu'il était au courant des événements.

— Pas totalement. Nous avons ramené quelqu'un avec nous.

— Qui cela pourrait-il être ?

— Il s'appelle Nikolaï. Ritter lui tendit le livret de solde de Grichanov. Ce serait gênant pour votre gouvernement si l'on venait à apprendre qu'un officier soviétique interrogeait des prisonniers de guerre américains.

— Pas tant que cela, rétorqua Sergueï, en feuilletant rapidement le livret avant de le fourrer dans sa poche.

— Oh ! mais que si. Voyez-vous, les gens qu'il a interrogés ont été déclarés morts par vos petits amis.

— Je ne saisis pas. Il disait vrai et Ritter dut passer plusieurs minutes à lui expliquer la situation. J'ignorais totalement, dit enfin Sergueï après avoir appris le fin mot de l'histoire.

— C'est la vérité, je vous assure. Vous aurez la possibilité de le vérifier de votre côté. Et il n'y manquerait pas, bien sûr. Ritter le savait, et Sergueï savait qu'il savait.

— Et où se trouve notre colonel ?

— En lieu sûr. Il jouit d'une bien meilleure hospitalité que nos hommes.

— Le colonel Grichanov n'a largué de bombe sur personne, fit remarquer le Russe.

— C'est exact, mais il a pris part à un processus qui va conduire à la mort de prisonniers américains, or nous avons des preuves formelles qu'ils sont vivants. Comme je vous l'ai dit, une situation potentiellement embarrassante pour votre gouvernement.

Sergueï Volochine était un observateur politique madré et il n'avait pas besoin de ce jeune agent de la CIA pour le lui dire. Il pouvait également discerner vers où s'orientait leur conversation.

— Que proposez-vous ?

— Il serait judicieux que votre gouvernement puisse persuader Hanoi de rendre la vie à ces hommes. Disons, les regrouper avec les autres prisonniers et prendre les dispositions idoines pour que leurs familles soient informées qu'ils sont en vie, après tout. En échange, le colonel Grichanov vous sera restitué sain et sauf, et sans avoir été interrogé.

— Je transmettrai la proposition à Moscou.

Avec un avis favorable, indiquait manifestement son ton.

— Faites vite, je vous en prie. Nous avons tout lieu de croire que les Vietnamiens pourraient envisager une mesure radicale pour se débarrasser d'une gêne potentielle. Ce serait une complication très sérieuse, menaça Ritter.

— Oui, j'imagine. Le Russe marqua un temps. Votre assurance que le colonel Grichanov est vivant et en bonne santé ?

— Je peux vous le faire rencontrer d'ici... oh, une quarantaine de minutes, si vous le désirez. Pensez-vous que je mentirais sur un sujet aussi important que celui-ci ?

— Non, je ne crois pas. Mais certaines questions doivent être posées.

— Oui, Sergueï Ivanovitch, je le sais. Nous n'avons aucune intention de faire le moindre mal à votre colonel. Il semble s'être comporté honorablement à l'égard de nos hommes. Il savait également les interroger très efficacement. J'ai ses notes... dit-il avant d'ajouter : Ma proposition de rencontre avec lui tient toujours si vous souhaitez en faire usage.

Volochine y réfléchit, décelant le piège. Une telle offre, si elle était acceptée, exigerait une contrepartie, car il en allait toujours ainsi. Suivre la proposition de Ritter lierait son gouvernement et Volochine ne voulait pas s'engager en aveugle. Cela dit, ce serait folie pour la CIA de mentir dans une affaire pareille. On pouvait toujours faire disparaître ces prisonniers. Seule la bonne volonté de l'Union soviétique pouvait les sauver et seule la persistance de cette bonne volonté pouvait les maintenir en bonne santé.

— Je vous prends au mot, monsieur...

— Ritter. Bob Ritter.

— Ah ! Budapest.

Ritter eut un sourire un peu timide. Certes, après tout ce qu'il avait fait pour extraire cet agent, il était clair qu'il ne retournerait jamais sur le terrain, en tout cas pas dans des endroits sensibles – pour Ritter, ils commençaient sur les rives de l'Elbe. Le Russe lui tapota la poitrine.

— Vous avez su extraire votre homme avec talent. Je vous félicite pour votre loyauté envers votre agent. Volochine le

respectait par-dessus tout pour le risque qu'il avait pris, une initiative impossible au sein du KGB.

— Merci, général. Et merci d'avoir accepté ma proposition. Quand puis-je être fixé ?

— J'aurai besoin de deux jours... je vous recontacte ?

— D'ici quarante-huit heures. C'est moi qui vous appellerai.

— Parfait. Bonne journée. Ils se serrèrent la main en professionnels qu'ils étaient. Volochine rejoignit son chauffeur-garde du corps et remonta en voiture. Leur promenade s'était achevée à l'enclos de l'ours Kodiak, gros, brun, formidable. Était-ce délibéré ? Ritter se posa la question.

En regagnant sa voiture, il se rendit compte que tous ces événements avaient été plus ou moins fortuits. S'il savait jouer fermement, Ritter pourrait devenir chef de poste. Que la mission de sauvetage ait échoué ou non, il venait de négocier une concession importante avec les Russes et tout cela était arrivé grâce à la présence d'esprit d'un gars plus jeune que lui, en fuite et terrifié, mais qui avait pris le temps de réfléchir. Il voulait à l'Agence des gars de ce calibre, et voilà qu'il avait les arguments pour le recruter. Certes, Kelly s'était fait prier, il avait temporisé lors du vol de retour depuis Hawaii. D'accord, il avait besoin d'un supplément de persuasion. Il faudrait qu'il y travaille avec Jim Greer mais Ritter décida sur-le-champ que sa prochaine mission serait de sortir Kelly de la glacière ou du four, c'était selon.

*

— Vous connaissez bien Mme O'Toole ? demanda Ryan.

— Son mari est mort, dit la voisine. Il est parti au Viêt-Nam juste après l'achat de leur maison, et puis il s'est fait tuer. Un si gentil jeune homme, lui aussi. Elle n'a pas de problème, j'espère ?

L'inspecteur secoua la tête.

— Non, non, pas du tout. Je n'ai entendu dire que du bien à son sujet.

— C'est fou, l'activité qu'il y a eu par ici, poursuivit la vieille dame. C'était l'interlocutrice idéale, dans les soixante-cinq ans,

veuve et désœuvrée, qui compensait le vide de son existence en notant celles de tout le voisinage. Pour peu qu'on lui assure qu'elle ne ferait de mal à personne, elle relaterait tout ce qu'elle savait.

— Que voulez-vous dire ?

— Je crois qu'elle avait un invité, il y a quelque temps. Sûr en tout cas qu'elle faisait plus de courses que d'habitude. C'est une petite jeune fille si gentille, si jolie. C'est tellement triste pour son mari. Elle devrait vraiment se remettre à fréquenter. J'aimerais bien le lui dire mais je ne veux pas qu'elle s'imagine que je suis indiscrète. Quoi qu'il en soit, elle faisait beaucoup de courses et quelqu'un passait tous les jours et restait souvent même coucher la nuit.

— Qui ça ? demanda Ryan en buvant une gorgée de son thé glacé.

— Une femme, petite comme moi, mais plus enveloppée, les cheveux en bataille. Elle conduisait une grosse voiture, une Buick rouge, je crois, avec un truc adhésif sur le pare-brise. Oh ! C'est ça !

— Quoi donc ? demanda Ryan.

— J'étais au jardin à soigner mes roses quand la fille est sortie, c'est à ce moment que j'ai vu le truc adhésif.

— La fille ? demanda Ryan, innocemment.

— C'est pour elle qu'elle faisait des courses ! clama la petite vieille, ravie de cette soudaine découverte. Elle lui achetait des habits, je parie. Je me rappelle les sacs de chez Hecht Company.

— Pouvez-vous me dire à quoi ressemblait la fille ?

— Jeune, dans les dix-neuf, vingt ans, cheveux bruns. Plutôt pâle, comme si elle était en mauvaise santé. Elles sont parties en voiture, quand était-ce... ? Oh, ça me revient. C'est le jour où mes nouvelles roses sont arrivées de chez le pépiniériste. Le 11. Le camion est venu très tôt parce que je crains la chaleur et j'étais dehors à travailler dans le jardin quand elles sont sorties. J'ai fait signe à Sandy. C'est une si gentille jeune femme. On ne se parle pas beaucoup mais chaque fois, elle a toujours un mot gentil. Elle est infirmière, vous savez, elle travaille à Johns Hopkins et...

Ryan finit son thé sans laisser transparaître sa satisfaction. Doris Brown était retournée chez elle à Pittsburgh dans l'après-midi du 11. Sarah Rosen conduisait une Buick qui portait sans aucun doute une vignette de stationnement sur le pare-brise. Sam Rosen, Sarah Rosen, Sandra O'Toole. Ils avaient soigné la demoiselle Brown. Deux d'entre eux avaient soigné la demoiselle Madden. Ils avaient également soigné le sieur Kelly. Après des mois de frustration, le lieutenant Emmet Ryan avait enfin un dossier.

— Tenez, la voilà, dit la vieille dame, le tirant brusquement de ses réflexions. Ryan se retourna et découvrit une jeune femme séduisante, plutôt grande, portant un sac d'épicerie.

— Je me demande bien qui était cet homme.

— Quel homme ?

— Il était là hier soir. Peut-être qu'elle a un bon ami, après tout. Grand, comme vous, brun, large.

— Que voulez-vous dire ?

— Comme un joueur de football, vous savez, large. Il doit être gentil, pourtant. Je l'ai vue le serrer dans ses bras. C'était pas plus tard qu'hier soir.

Merci mon Dieu, pensa Ryan, merci pour *tous les gens qui ne regardent pas la télé.*

Comme arme à canon long, Kelly avait choisi une carabine .22 long rifle Savage, modèle 54, la version allégée de leur arme de compétition. Elle n'était pas donnée, à cent cinquante dollars, toutes taxes. Presque aussi coûteuse était la lunette Leupold avec sa monture. Le fusil était presque trop bon pour l'usage auquel il le destinait, à savoir la chasse au petit gibier, et il possédait une crosse en noyer absolument superbe. C'était bien dommage de devoir la trafiquer. Mais il aurait été encore plus dommage de ne pas profiter des leçons de ce chef-mécanicien de la marine.

Le seul inconvénient de l'élimination d'Eddie Morello était que la conclusion du marché avait exigé la perte d'une appréciable quantité d'héroïne pure non coupée, un don de six kilos à l'armoire à indices de la police. Il faudrait compenser ça.

Philadelphie avait de plus en plus d'appétit et ses contacts à New York manifestaient un intérêt grandissant maintenant qu'ils avaient pu avoir un avant-goût de la marchandise. Il préparait une ultime fournée sur le bateau. Ensuite, il pourrait de nouveau déménager. Tony était en train d'installer un laboratoire clandestin plus accessible, plus adapté au succès qu'il sentait bourgeonner avec plaisir, mais d'ici là, encore un tour comme au bon vieux temps. Il n'assurerait pas lui-même le transport.

— C'est pour quand ? demanda Burt.

— Ce soir.

— D'accord, patron. Qui m'accompagne ?

— Phil et Mike.

Les deux petits nouveaux étaient issus du réseau de Tony. Jeunes, brillants, ambitieux. Ils ne connaissaient pas encore Henry et ne feraient pas partie de son réseau local de distribution, mais ils pourraient se charger des livraisons à l'extérieur et ils étaient prêts à se taper les corvées indispensables, comme couper la came et l'empaqueter. Ils y voyaient – pas à tort – un rite de passage, un point de départ d'où ils pourraient gagner en statut et en responsabilité. Tony se portait garant de leur fiabilité. Henry accepta. Tony et lui étaient liés désormais, liés par les affaires, liés par le sang. Il accepterait désormais les conseils de Tony maintenant qu'il lui faisait confiance. Il reconstituerait son réseau de distribution, se passerait des filles pour jouer les fourmis et n'ayant plus de raison de les garder, il n'aurait plus de raison non plus de les garder en vie. C'était regrettable mais après trois désertions, il était évident qu'elles devenaient dangereuses. Utiles au réseau en phase de développement, peut-être, elles constituaient désormais un poids mort.

Mais chaque chose en son temps.

— Combien ? demanda Burt.

— Assez pour te tenir occupé un moment. Henry indiqua les glacières. Il ne restait plus beaucoup de place pour la bière à présent. Burt les porta dans sa voiture, sans désinvolture mais pas tendu non plus. Affairé, comme il convenait. Peut-être que Burt allait devenir son lieutenant principal. Il était loyal,

respectueux, ferme quand c'était nécessaire, bien plus sûr que Rick ou Billy, et c'était un frère. C'était drôle, en fait. Billy et Rick avaient été nécessaires au début puisque les grands distributeurs étaient toujours blancs et il les avait pris à titre de gage. Bon, le destin s'en était chargé. Et maintenant, les petits Blancs venaient chez lui, pas vrai ?

— Prends Xantha avec toi.

— Patron, on va être occupés, objecta Burt.

— Tu peux la larguer quand t'auras fini. Peut-être qu'une à la fois, c'était encore la meilleure méthode.

*

Cultiver la patience n'avait rien de facile. C'était une vertu qu'il avait apprise, d'une certaine façon, mais uniquement par nécessité. L'activité aidait. Il plaça le canon du fusil dans l'étau, endommageant déjà le poli avant même d'avoir commencé à travailler. Après avoir réglé le tour à haute vitesse, il fit tourner le volant et se mit à forer une série de trous à intervalles réguliers sur les quinze derniers centimètres du canon. Une heure plus tard, le cylindre d'acier était vissé au bout et la lunette de visée fixée dessus. Le fusil ainsi modifié se révélait tout à fait précis, estima Kelly.

*

— Ça a été dur, p'pa ?

— Onze mois de boulot, Jack, admit Emmet pendant le dîner. Pour une fois, à la grande joie de son épouse, il était rentré à l'heure – enfin, presque.

— Cette histoire horrible ? demanda sa femme.

— Pas à table, chérie, d'accord ? rétorqua-t-il en guise de réponse. Emmet faisait son possible pour laisser à la porte cette partie de son existence. Il considéra son fils et décida de commenter la décision que ce dernier venait récemment de prendre. Les Marines, hein ?

— Eh bien, p'pa, ça payera les deux dernières années de lycée, non ? C'était tout son fils de s'inquiéter de choses

pareilles, le prix de l'éducation de sa petite sœur, qui était encore lycéenne et partie en camp de vacances. Et comme son père, Jack avait envie de connaître un peu l'aventure avant de se caser là où la vie déciderait de le poser.

— Mon fils, la boule à zéro, grommela Emmet, avec bonne humeur. Il se tracassait, malgré tout. Au Viêt-Nam, ce n'était pas encore fini, ça risquait de ne pas être fini avant que son fils ait achevé ses études et, comme la plupart des pères de sa génération, il se demandait pourquoi il avait dû risquer sa vie à se battre contre les Allemands – pour que son fils soit obligé de faire pareil, lutter contre des gens dont lui-même n'avait jamais entendu parler à son âge.

— Qu'est-ce qui dégringole du ciel, p'pa ? demanda Jack avec un sourire de collégien, répétant une des formules préférées des Marines.

Ce genre de conversation mettait mal à l'aise Catherine Burke Ryan, qui se rappelait le départ d'Emmet, qui se rappelait avoir prié toute la journée à l'église Sainte-Élisabeth, le 6 juin 1944, et encore bien des jours par la suite, malgré les lettres régulières et les messages rassurants. Elle se rappelait l'attente. Elle savait que cela mettait également Emmet mal à l'aise, même si ce n'était pas tout à fait pour les mêmes raisons.

Qu'est-ce qui dégringole du ciel ? Les emmerdes ! faillit répondre l'inspecteur à son fils, car dans les troupes aéroportées, on avait aussi sa fierté, mais la phrase s'arrêta au bord des lèvres.

Kelly. On a essayé de l'appeler. On a demandé aux gardes-côtes d'aller voir du côté de cette île qu'il habite. Son bateau n'y était pas. Son bateau était introuvable. Où était Kelly ? Il était pourtant revenu, si la petite vieille ne s'était pas trompée. Si même il était parti. Mais cette fois, il est de retour. Les meurtres en série s'étaient arrêtés, pile juste après l'incident Farmer-Grayson-Brown. Le gardien du port de plaisance s'était souvenu d'avoir vu le bateau à peu près au même moment mais il l'avait vu larguer les amarres au milieu de la nuit – *cette nuit-là* – et ensuite, il avait purement et simplement disparu. Lien. Où était allé le bateau ? Où se trouvait-il à présent ? Qu'est-ce qui dégringole du ciel ? Les emmerdes. C'était exactement ce qui

s'était produit avant. C'était tombé du ciel, sans prévenir. Pour s'arrêter idem.

Sa femme et son fils le virent de nouveau. Alors qu'il mastiquait sa nourriture, son regard se perdit dans l'infini, incapable qu'il était d'empêcher son esprit de ruminer et ruminer encore ses informations. Kelly n'est pas si différent en fin de compte de ce que j'ai été, se disait Ryan. La Un-zéro-un, les Aigles hurlants de la 101e division d'infanterie (aéroportée), qui continuaient de fanfaronner dans leurs culottes d'aviateur. Emmet avait débuté seconde classe et fini la guerre avec une promotion, acquise au combat, au grade (qu'il détenait toujours) de lieutenant. Il se rappelait cet orgueil d'être vraiment spécial, ce sentiment d'invincibilité qui, étrangement, allait de pair avec la terreur de sauter de la carlingue d'un avion, d'arriver le premier en territoire ennemi, dans le noir, armé seulement d'un fusil. Aux plus endurcis, la mission la plus dure. La mission. Il avait été comme ça, jadis. Mais personne n'avait tué sa femme... que serait-il arrivé, disons en 1946, si quelqu'un s'en était pris ainsi à Catherine ?

Rien de bon.

Il avait sauvé Doris Brown. Il l'avait confiée à des amis sûrs. Il avait revu une de ces personnes la veille. Or, il sait qu'elle est morte. Il a sauvé Pamela Madden, elle est morte, et il était à l'hôpital, et quelques semaines après sa sortie, des gens se mettent à mourir, abattus de manière fort experte. Quelques semaines... le temps d'une remise en forme. Puis les meurtres s'arrêtaient d'un coup et Kelly devenait introuvable.

Et s'il était simplement parti ?

Il est à présent de retour.

Quelque chose va se produire.

Ce n'était pas un truc qu'il pouvait présenter devant un tribunal. Le seul indice matériel en leur possession était l'empreinte d'une semelle de chaussure – une marque courante de baskets, évidemment, ces semelles, on en voyait des centaines tous les jours. Peau de balle. Ils tenaient un mobile. Mais combien dénombrait-on de meurtres, chaque année, et combien étaient-ils à pouvoir suivre l'enquête jusqu'au bout ? Ils avaient une occasion. Pouvait-il justifier devant un jury le

temps qu'il y avait passé ? Personne n'aurait pu. Comment, songea l'inspecteur, comment expliquer ça à un juge – non, certains juges comprendraient, mais pas des jurés, pas après qu'un avocat tout frais émoulu de la fac de droit leur aurait expliqué deux ou trois trucs.

L'affaire était résolue, songea Ryan. Il *savait*. Mais il n'en avait aucune preuve tangible, hormis la certitude que quelque chose allait arriver.

*

— Qui est-ce, à ton avis ? demanda Mike.

— Un pêcheur, on dirait, observa Burt depuis le siège du pilote. Il maintenait le *Henry VIII* à bonne distance du cabin cruiser blanc. Le crépuscule était proche. Il était presque trop tard pour naviguer dans ces eaux encombrées et rejoindre leur laboratoire, qui paraissait si différent de nuit. Burt jeta un coup d'œil au bateau blanc. Le type à la canne à pêche les salua d'un geste de la main, salut auquel il répondit en même temps qu'il virait sur bâbord – à gauche, comme il traduisait mentalement. Ils avaient une sacrée nuit en perspective. Xantha ne serait pas d'un grand secours. Enfin, peut-être un peu, pour les pauses repas. Dommage, franchement. C'était pas vraiment une mauvaise fille, juste un peu conne. Elle avait l'air en plein trip. Ça tenait peut-être à la méthode qu'ils avaient employée, en lui refilant une bonne dose de came de première avant de déballer le filet et les blocs de ciment. Ils étaient assis à découvert, sur le pont, et elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils étaient venus faire. Enfin, c'était pas non plus ses oignons.

Burt secoua la tête. Il y avait des problèmes plus importants. Que diraient Mike et Phil de bosser sous ses ordres ? Il aurait à se montrer poli, bien sûr. Ils comprendraient. Vu les sommes en jeu, ils avaient intérêt. Il se détendit dans son fauteuil, sirotant sa bière en lorgnant la balise flottante rouge.

*

— Voyons voir, dit Kelly dans un souffle. Ce n'était pas dur, en fait. Billy lui avait dit tout ce qu'il voulait savoir. Ils avaient

une planque là-dedans. Ils arrivaient par la baie, en bateau, généralement de nuit, et repartaient le lendemain. Allumaient la petite balise lumineuse rouge. Bougrement dure à trouver, quasiment impossible dans le noir. Enfin, si l'on ne connaissait pas les eaux. Kelly, si. Il enroula sa ligne sans hameçon et prit ses lunettes. Taille et couleur correspondaient. Le nom était *Henry VIII*. Vu. Il se cala dans son fauteuil, le vit poursuivre vers le sud puis virer vers l'est à hauteur de la bouée rouge. Kelly fit une marque sur sa carte. Douze heures au moins. Cela devrait suffire amplement. Le problème avec un endroit aussi bien protégé, c'est qu'il était absolument dépendant du secret qui, une fois éventé, devenait un handicap fatal. Les gens n'apprenaient jamais. Un seul accès, une seule issue. Encore un moyen habile de se suicider. Il attendrait le coucher du soleil. D'ici là, Kelly sortit deux bombes de peinture et zébra de bandes vertes la coque de son canot. L'intérieur, il le peignit en noir.

33

Charme empoisonné

En général, ça prenait toute la nuit, lui avait dit Billy. Cela lui laissait le temps de manger, se détendre et se préparer. Il rapprocha le *Springer* du terrain encombré où il allait chasser cette nuit, et jeta ses ancres. Le repas qu'il se prépara était exclusivement composé de sandwiches, mais c'était toujours mieux que ce qu'il avait eu au sommet de « sa » colline moins d'une semaine plus tôt. *Dieu, une semaine plus tôt, il était à bord de* l'Ogden, *en train de se préparer,* songea-t-il en hochant la tête avec mélancolie. Comment la vie pouvait-elle être à ce point insensée ?

Peu après minuit, il mit à l'eau son petit canot désormais camouflé. Il avait fixé un petit moteur électrique au tableau arrière et espérait que la batterie serait suffisamment chargée pour tenir l'aller-retour. Il ne devrait pas avoir trop de chemin à faire. La carte indiquait que la zone était assez étroite, et l'endroit qu'ils utilisaient devait se trouver au beau milieu, pour être le plus isolé possible. Le visage et les mains barbouillés de noir, il pénétra dans le dédale d'épaves, gouvernant de la main gauche tandis que ses yeux et ses oreilles guettaient le moindre détail incongru. Le ciel était avec lui. Il n'y avait pas de lune et juste assez d'étoiles pour révéler l'herbe et les algues envahissant la zone inondable formée à cet endroit, après l'abandon de ces monstres qui avaient colmaté cette partie de la baie, créant un refuge apprécié des oiseaux à la belle saison.

C'était comme avant. Le murmure grave du moteur électrique lui rappelait celui du scooter sous-marin, tandis qu'il progressait aux alentours de deux nœuds, pour économiser l'énergie, se guidant cette fois aux étoiles. Les herbes du marécage dépassaient de près de deux mètres le niveau des eaux et il n'était pas difficile de voir pourquoi ils s'abstenaient d'y pénétrer en bateau à cette heure de la nuit. C'était réellement un

labyrinthe quand on ne savait pas y faire. Mais Kelly, si. Il surveillait les étoiles, sachant laquelle suivre et laquelle ignorer à mesure qu'elles tournaient sur la voûte des cieux. C'était une question d'aisance, en fait. Ils venaient de la ville, n'étaient pas des marins comme lui, et ils avaient beau se croire en sécurité dans leur planque pour élaborer leurs substances illicites, ils ne se sentaient pas à l'aise dans cet endroit plein de trucs sauvages et d'itinéraires incertains. *Entrez donc au salon, je vous prie,* se dit Kelly. Il écoutait plus qu'il ne regardait, maintenant. Une brise légère faisait frissonner les hautes herbes en remontant, comme lui, le chenal le plus large entre les bras envasés ; bien que sinueux, c'était celui qu'ils devaient emprunter. Tout autour, les carcasses vieilles de cinquante ans ressemblaient à des fantômes d'un autre âge, ce qu'elles étaient en fait, reliques d'une guerre qu'elles avaient remportée, épaves d'une époque bien plus simple ; certaines reposaient selon des angles bizarres, tels les jouets oubliés de l'enfant géant qu'avait été leur pays, un enfant devenu aujourd'hui un adulte à problèmes.

Une voix. Kelly coupa le moteur, poursuivant sur l'erre quelques secondes encore, tournant la tête de tous côtés pour la localiser. Il avait deviné juste pour le chenal. Il décrivait une boucle à droite juste devant lui, et le bruit était également venu de la droite. Avec précaution, lentement, il contourna la boucle. Il avisa trois épaves. Peut-être avaient-elles été halées ensemble et les capitaines de remorqueurs avaient probablement mis un point d'honneur à vouloir les garder parfaitement alignées. Celle la plus à l'ouest, reposant sur des fonds instables, avait une légère gîte de sept ou huit degrés sur bâbord. La silhouette datait, avec sa superstructure basse d'où les hautes cheminées avaient depuis longtemps disparu, mangées par la rouille. Mais il y avait une lumière, à l'endroit correspondant à la passerelle. Et de la musique, du rock contemporain émis par une de ces stations de radio qui essayent de tenir les routiers en éveil, la nuit.

Kelly attendit quelques minutes, le temps d'embrasser en détail les ténèbres et de choisir un itinéraire d'approche. Il longerait la proue pour aborder, de façon à être dissimulé par la coque. Il distinguait à présent d'autres voix. Un brusque concert

de rires, à cause d'une blague, peut-être. Il attendit de nouveau, scrutant le pont du navire, traquant une forme en saillie, une silhouette incongrue, une sentinelle. Rien.

Ils avaient eu le nez creux en choisissant cette planque. C'était l'endroit le plus improbable qu'on puisse imaginer, dédaigné même des pêcheurs du coin, mais il fallait quand même avoir une vigie parce que nulle cachette n'était parfaitement sûre... là, leur vedette. Parfait. Kelly avait réduit à un demi-nœud maintenant, longeant bord à bord le vieux bâtiment jusqu'à ce qu'il arrive près de leur vedette. Il amarra son canot au taquet le plus proche. Une échelle de corde permettait d'accéder au pont de l'épave rouillée. Kelly inspira un grand coup et entama son ascension.

*

La tâche était aussi parfaitement ennuyeuse et répétitive que le leur avait promis Burt, songea Phil. Mélanger le lactose était la partie la plus facile – le verser dans les grands bols en inox comme de la farine à gâteau, veiller à ce qu'il soit également réparti. Ça lui rappela lorsqu'il aidait sa mère à faire de la pâtisserie, quand il était petit, qu'il la regardait et apprenait tout un tas de trucs qu'un gamin s'empresse d'oublier sitôt qu'il a découvert le base-ball. Tout ça lui revenait à présent, le cliquetis du batteur, la façon qu'avaient les diverses poudres de se mélanger. C'était en fait une excursion pas désagréable en ce temps où il n'avait même pas besoin de se lever pour aller à l'école. Mais ça, c'était la partie facile. Venait ensuite la tâche ingrate de transvaser des doses mesurées avec précision dans les petits sachets en plastique qu'il fallait ensuite agrafer, puis empiler, compter et emballer. Il échangea un regard exaspéré avec Mike qui éprouvait la même chose que lui. Burt aussi, sans doute, mais il n'en laissait rien paraître et il avait même eu l'amabilité d'amener de la distraction. Un poste de radio pour la musique, et pour la pause, cette Xantha, à moitié défoncée aux amphés mais... complaisante, comme ils avaient pu le constater à la coupure de minuit. En tout cas, ils se l'étaient faite gentiment. Elle roupillait dans son coin. Il y aurait une nouvelle

pause à quatre heures du matin, ça laissait à chacun le temps de récupérer. C'était dur de garder l'œil ouvert, et toute cette poudre, ça tracassait Phil, avec la poussière qui volait dans les airs. Est-ce qu'il en respirait ? Cela ne risquait-il pas de le rendre accro ? S'il devait recommencer, il se promit d'utiliser un masque quelconque. Il avait beau apprécier la perspective de se faire du blé en fourguant cette merde, il n'avait aucune envie d'y toucher. Enfin, Tony et Henry étaient en train d'installer un labo dans les règles. Le transport serait moins chiant. Ce serait déjà ça.

Encore un lot de fait. Phil était un peu plus rapide que les autres, il était pressé d'en finir. Il se dirigea vers la glacière et sortit un autre sac d'un kilo. Il le huma, comme il l'avait fait avec les autres. Une odeur fétide, chimique, comme les produits utilisés en labo de biologie au lycée, le formaldéhyde, quelque chose comme ça. Il fendit l'emballage avec un canif et, le tenant à bout de bras, en versa le contenu dans le premier bol avant d'ajouter une dose calibrée de sucre, puis de mélanger le tout avec une cuillère, à la lumière de l'une des lampes Coleman.

— Coucou.

Il n'y avait eu aucun avertissement. Tout d'un coup, quelqu'un apparut à la porte, un pistolet à la main. L'homme était en tenue militaire, treillis rayé, et son visage était zébré de vert et de noir.

*

Le bruit n'était pas un problème. Sa proie avait prévu le coup. Kelly avait reconverti son Colt en calibre .45, et il savait qu'aux yeux de ses interlocuteurs, la bouche de son automatique aurait l'air assez large pour y garer une voiture. Il fit un signe de la main gauche.

— Par ici. Sur le pont, à plat ventre, mains croisées sur la nuque, un par un, toi d'abord, dit-il au type devant le bol mixeur.

— Merde, t'es qui, toi ? demanda le Noir.

— Tu dois être Burt. Fais pas le con.

— Comment qu'tu sais mon nom ? demanda Burt alors que Phil allait s'allonger sur le pont.

Kelly désigna l'autre Blanc, lui enjoignant de rejoindre son pote.

— Je sais des tas de trucs, répondit Kelly en s'approchant à présent de Burt. C'est alors qu'il remarqua la fille assoupie dans le coin. Qui est-ce ?

— Dis donc, connard... !

L'automatique se leva à hauteur de son visage, à une longueur de bras.

— Comment ça ? demanda Kelly, sur le ton de la conversation. Allez, à plat ventre sur le pont, tout de suite. Burt obéit aussitôt. Il nota que la fille dormait profondément. Qu'elle en profite, pour le moment. Sa tâche première était de les fouiller. Deux des hommes avaient un pistolet de petit calibre. Le troisième un petit canif sans danger.

— Eh, qui tu es ? On pourrait peut-être causer ? suggéra Burt.

— J'y compte bien. Parle-moi de la drogue, commença Kelly.

*

Il était dix heures du matin à Moscou quand la dépêche de Volochine émergea du service de décryptage. Haut responsable au conseil d'administration du KGB, il avait des contacts avec quantité de hauts fonctionnaires, dont un académicien au Service I, un spécialiste de l'Amérique qui conseillait la direction du KGB et le ministère des Affaires étrangères sur cette nouvelle orientation que les médias américains appelaient la *détente*. Cet homme, qui n'avait aucun rang dans la hiérarchie paramilitaire du KGB, était sans doute le meilleur élément pour agir rapidement, même si une copie de la dépêche avait été également transmise pour information au directeur adjoint chargé de chapeauter le conseil d'administration de Volochine. Comme toujours, le message était bref et précis. L'académicien était consterné. La réduction de la tension entre les deux superpuissances, alors que l'une était en guerre ouverte, était quasiment miraculeuse et, associée au rapprochement des

Américains avec la Chine, elle pouvait bien présager une ère nouvelle dans les relations internationales. C'est ce qu'il avait dit au Politburo lors d'une interminable réunion d'information, à peine quinze jours plus tôt. Révéler publiquement qu'un officier soviétique avait été impliqué dans une action pareille – c'était de la folie... Quel crétin du GRU avait-il pu avoir une idée pareille ? À supposer qu'elle soit vraie, ce qu'il devrait encore vérifier. Pour cela, il appela le directeur adjoint.

— Yevgueni Leonidovitch ? J'ai une dépêche urgente de Washington.

— Moi aussi, Vanya. Tes recommandations ?

— Si ce que prétendent les Américains est exact, je préconise une action immédiate. La diffusion d'une telle idiotie pourrait être catastrophique. Pouvez-vous confirmer que c'est bel et bien en cours ?

— *Da*. Et ensuite... Les Affaires étrangères ?

— Je suis d'accord. Avec l'Armée, ça prendrait trop longtemps. Mais écouteront-ils ?

— Nos fraternels alliés socialistes ? Ils écouteront une livraison de roquettes. Ça fait des semaines qu'ils les réclament, rétorqua le directeur adjoint.

Comme c'était typique, observa l'académicien. *Pour sauver des Américains, nous allons expédier des armes pour en tuer encore plus et les Américains le comprendront.* Quelle folie ! S'il devait y avoir une illustration de la nécessité de la *détente*, elle était bien là. Comment deux grands pays pouvaient-ils gérer leurs affaires quand l'un et l'autre étaient impliqués, directement ou non, dans les affaires de puissances mineures ? Quelle futile distraction des problèmes importants.

— Je préconise une action rapide, Yevgueni Leonidovitch, répéta l'académicien. Malgré le rang supérieur du directeur adjoint, ils avaient été camarades de classe, bien des années plus tôt, et leurs itinéraires s'étaient croisés bien des fois depuis.

— Je suis entièrement d'accord, Vanya. Je te rappelle dans l'après-midi.

*

C'était un miracle, pensait Zacharias en regardant autour de lui. Il n'avait pas vu l'extérieur de sa cellule depuis des mois et le simple fait de respirer l'air, si chaud et moite fût-il, lui semblait une bénédiction divine. Mais ce n'était pas le cas, il compta les autres, dix-huit hommes en file indienne, des gars comme lui, dans la même tranche d'âge à cinq ans près, et dans la pénombre du crépuscule, il entrevit leur visage. Il y avait celui qu'il avait déjà vu, si longtemps auparavant, un gars de la Marine, à son allure. Ils échangèrent un regard et un sourire timide, comme tous les autres. Si seulement les gardiens les laissaient se parler, mais la simple tentative avait valu une gifle au premier qui avait essayé. Malgré tout, le seul fait de voir leur visage était suffisant. Une chose si dérisoire. Si importante. Robin essayait de se tenir droit autant que le permettait son dos blessé, effaçant les épaules tandis que ce petit officier racontait quelque chose à ses hommes, qui s'étaient mis en rang eux aussi. Il n'avait pas encore appris assez de vietnamien pour saisir ce débit rapide.

— Voilà l'ennemi, disait à ses hommes le capitaine. Il allait conduire son unité vers le sud et, après tous les beaux discours et les séances d'instruction, c'était enfin pour eux l'occasion inespérée de se frotter à la réalité. Ils n'étaient pas si terribles, ces Américains, leur disait-il. Regardez, ils ne sont pas si grands et menaçants, n'est-ce pas ? Ils plient, cassent et saignent – et très facilement, même ! Et ceux-là sont l'élite, ceux qui larguent des bombes sur notre pays et tuent notre peuple. Ce sont les hommes contre lesquels vous allez vous battre. Les redoutez-vous, à présent ? Et si les Américains sont assez idiots pour essayer de sauver ces chiens, on pourra déjà se faire la main pour les liquider. Sur ces paroles revigorantes, il congédia ses troupes, les renvoyant à leur garde nocturne.

Il pourrait le faire, se dit le capitaine. Bientôt, cela n'aurait plus d'importance. Il avait entendu la rumeur qui courait parmi son état-major et selon laquelle, une fois que les politiques auraient les mains libres, ce camp allait être fermé d'une manière définitive, et ses hommes apprécieraient sans aucun doute un peu d'exercice avant d'avoir à redescendre la piste de l'oncle Hô, où ils auraient l'occasion de tuer ensuite d'autres

Américains, armés ceux-là. D'ici là, il les gardait comme des trophées à exhiber à ses hommes, pour réduire leur appréhension face au grand inconnu du combat, et pour focaliser leur rage, car c'étaient bel et bien les hommes qui avaient bombardé leur beau pays pour en faire un désert. Il avait sélectionné des recrues – dix-neuf hommes – pour les soumettre à un entraînement particulièrement intensif... qu'ils aient un avant-goût de la mise à mort. Ils en auraient besoin. Le capitaine d'infanterie se demanda combien d'entre eux il ramènerait au bercail.

*

Kelly s'arrêta pour faire le point au bassin de Cambridge avant de remettre le cap au nord. Il détenait tous les éléments, désormais – enfin, suffisamment pour l'heure, estimait-il. Les soutes pleines, l'esprit rempli de données utiles, et pour la première fois, il avait touché ces salauds. Deux semaines de stock, peut-être trois, de leur marchandise. De quoi les ébranler. Il aurait pu récupérer la dope, l'utiliser peut-être comme appât, mais non, il ne pouvait pas faire ça. Il ne voulait pas y toucher, surtout maintenant qu'il suspectait par quel moyen elle arrivait. Quelque part sur la côte Est, à vrai dire, Burt n'en savait pas plus. Qui que soit ce Henry Tucker, il avait la parano habile et il avait cloisonné son réseau d'une manière qui aurait forcé l'admiration de Kelly en d'autres circonstances. Mais c'était de l'héroïne asiatique, les sacs dans laquelle elle transitait sentaient la mort et ils arrivaient sur la côte Est. Combien de produits venus d'Asie et sentant la mort arrivaient sur la côte Est des États-Unis ? Kelly n'en voyait qu'un seul, et le fait qu'il avait connu des hommes dont les corps auraient été traités à la base aérienne de Pope ne fit que nourrir sa colère et sa détermination à élucider cela. Mettant le cap au nord, il doubla la tour de brique du phare de Sharp Island, retournant vers la cité où le danger le guettait de toutes parts.

Une dernière fois.

*

Il n'y avait guère d'endroit plus tranquille dans tout l'est des États-Unis que le comté de Somerset. Région de grandes exploitations agricoles très espacées, il ne possédait qu'un seul lycée. Il n'y avait qu'une seule route nationale importante, qui permettait de traverser le pays rapidement et sans arrêt. Le trafic en direction d'Océan City, la station balnéaire de l'État, contournait la région et l'autoroute la plus proche passait de l'autre côté de la baie. C'était également une zone où le taux de criminalité était si bas qu'il était presque imperceptible hormis pour ceux qui relevaient un accroissement d'une unité dans telle ou telle catégorie de délit. Un simple meurtre pouvait faire les gros titres de la presse locale pendant des semaines, et le cambriolage était rarement un problème dans une région où les propriétaires avaient des chances d'accueillir un intrus nocturne avec un calibre .12 et quelques questions. Non, le seul problème tenait à leur façon de conduire, et pour ça, ils avaient la police d'État qui sillonnait les routes avec ses voitures jaune pâle. Et pour compenser l'ennui des hommes, les véhicules affectés à la côte est du Maryland avaient des moteurs d'une puissance inusitée pour leur permettre de traquer les chauffards qui avaient trop souvent tendance à faire au préalable un détour par le débit de liqueurs local, dans leurs efforts pour mettre un peu d'animation dans une région certes agréable mais si morne.

Le brigadier Ben Freeland effectuait sa patrouille de routine habituelle. De temps en temps, il se passait vraiment quelque chose et il estimait que c'était son boulot de connaître le secteur, chaque centimètre de son territoire, chaque ferme et chaque carrefour, de sorte que si jamais il recevait un appel vraiment urgent, il saurait s'y rendre par l'itinéraire le plus court. Sorti depuis quatre ans de l'École de Pikesville, ce natif du comté songeait à sa promotion au grade de brigadier-chef quand il avisa un piéton marchant sur Postbox Road, près d'un hameau au nom improbable de Dames Quarter – le Quartier des Dames. C'était inhabituel. Tout le monde circulait en voiture ici. Même les gamins se mettaient à la moto tout petits, et ils prenaient souvent le volant bien avant l'âge légal, ce qui était encore un des délits les plus graves qu'il avait à relever chaque mois. Il

l'avait remarqué à quinze cents mètres de distance – le relief était très plat – et n'y fit pas particulièrement attention avant d'avoir couvert les trois quarts de cette distance. Elle – c'était incontestablement une femme – avançait d'une démarche titubante. Cent mètres encore et il nota qu'elle n'était pas vêtue comme les gens du coin. Bizarre. On ne venait pas ici autrement qu'en voiture. Elle marchait en outre en zigzags et la longueur de sa foulée changeait à chaque pas, tous indices suggérant la possibilité d'une intoxication alcoolique – une infraction grave dans la légion, sourit le brigadier. Cela signifiait qu'il allait devoir s'arrêter pour voir ça de plus près. Il rangea la grosse Ford sur le bas-côté gravillonné, l'immobilisant prudemment et en douceur une cinquantaine de mètres devant la femme, et il descendit, comme on le lui avait appris, coiffant son Stetson et rajustant son ceinturon.

— Bonjour ! lança-t-il d'un ton enjoué. Et où vous rendez-vous comme ça, m'dame ?

Elle s'arrêta au bout de quelques pas et leva sur lui un regard qui appartenait à une autre planète.

— Qui êtes-vous ?

Le brigadier s'approcha. Son haleine ne sentait pas l'alcool. La drogue n'était pas encore vraiment un problème dans le coin, Freeland le savait. Ça avait peut-être changé.

— Quel est votre nom ? demanda-t-il sur un ton plus ferme.

— Xantha, avec un X, répondit-elle en souriant.

— Et d'où êtes-vous, Xantha ?

— Du coin.

— De quel coin ?

— 'Lanta.

— Vous êtes drôlement loin d'Atlanta.

— Ça, je le sais bien ! Puis elle rit. Y savait pas qu'j'en avais encore. Ce qui, estima-t-elle, était trop drôle, et un secret digne d'être partagé. J'les avais planqués dans mon soutif !

— Allons bon, et quoi donc ?

— Mes cachets. J'les ai planqués dans mon soutif et il en savait rien.

— Puis-je les voir ? demanda Freeland, tout en se posant des tas de questions mais avec la certitude qu'il aurait enfin une vraie arrestation à opérer aujourd'hui.

Elle rit lorsqu'il tendit la main.

— Bas les pattes, à présent !

Freeland obtempéra. Il était inutile de l'inquiéter outre mesure, même s'il avait déjà fait glisser sa main droite sur son ceinturon, juste devant son arme de service. Sous ses yeux, Xantha glissa la main dans son corsage fort peu boutonné et en sortit une poignée de gélules rouges. C'était donc ça. Il ouvrit la malle pour sortir une enveloppe de la trousse de matériel d'enquête qu'il emportait toujours.

— Pourquoi ne pas les mettre vous-même là-dedans, pour ne pas risquer d'en perdre ?

— D'accord ! Quel type aimable que ce policier.

— Puis-je vous conduire, madame ?

— Sûr. Marre d'aller à pince.

— Eh bien, si vous voulez bien me suivre ? Le règlement exigeait qu'il lui passe les menottes et, tout en l'aidant à monter à l'arrière, c'est ce qu'il fit. Elle ne parut pas le moins du monde s'en formaliser.

— Où qu'on va ?

— Ma foi, Xantha, je pense qu'il vous faut un endroit où vous étendre et vous reposer un peu. Et je crois bien vous avoir trouvé ça, ça marche ? Il tenait déjà un joli cas de détention de drogue, Freeland en était sûr alors qu'il reprenait la route.

— Burt et les deux autres se r'posent, eux aussi, sauf qu'y se relèveront pas d'sitôt.

— Comment ça, Xantha ?

— Il leur a troué la peau, pan pan pan. Elle mima avec la main. Freeland le remarqua dans le rétro, et faillit quitter la route.

— Qui ça ?

— C't un Blanc, pas entendu son nom, pas vu non plus sa tronche, mais il leur a troué la peau, pan pan pan.

Bordel de merde.

— Où ça ?

— À bord.

Comme s'il le savait pas !

— À bord de quoi ?

— Du bateau.

— Quel bateau ?

— Çui qu'est sur l'eau, eh pomme !

Ça aussi, c'était marrant.

— Vous vous foutez de moi, mademoiselle ?

— Et vous savez le plus drôle, il a laissé sur place toute la drogue, lui aussi, ouais, le p'tit Blanc. Enfin, sauf qu'il était *vert*.

Freeland ne savait trop à quoi rimait toute cette histoire mais il avait bien l'intention de le découvrir au plus vite. Pour commencer, il alluma ses gyrophares et poussa dans ses derniers retranchements le gros V8 427 de sept litres, fonçant vers le QG de la police d'État, à Westover. Il aurait dû les prévenir par radio mais ça n'aurait pas avancé à grand-chose, hormis persuader son capitaine que c'était lui le drogué.

*

— Yacht *Springer*, jetez un œil sur votre quart bâbord.

Kelly saisit le micro.

— Quelqu'un que je connais ? demanda-t-il sans regarder.

— Bon Dieu, où que t'étais passé, Kelly ? demanda Oreza.

— En voyage d'affaires. Ça te regarde ?

— J'm'ennuyais. Ralentis un poil.

— C'est important ? J'ai un rendez-vous, Portagee.

— Eh, Kelly, un conseil entre marins, on se calme, d'accord ?

S'il n'avait pas connu le bonhomme... non, il fallait qu'il obtempère, quelle que soit son identité. Kelly coupa les gaz, laissant la vedette venir à sa hauteur en l'espace de quelques minutes. Étape suivante, on allait lui demander l'autorisation de monter à bord, ce qu'Oreza était parfaitement en droit de faire, et tenter de se défiler ne résoudrait rien. Sans y avoir été prié, Kelly laissa tourner les moteurs au ralenti et bientôt mit en panne. Sans demander l'autorisation, Oreza vint l'aborder et sauta sur le pont.

— Salut chef !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis descendu par deux fois sur ta langue de sable, ces quinze derniers jours, histoire de partager une bière, mais t'étais pas là.

— Ben, c'est que je voudrais pas te rendre inapte au service.

— On se sent un peu seul dans le coin, sans personne à traquer. Il était soudain manifeste que les deux hommes étaient mal à l'aise, mais aucun ne savait pourquoi l'autre l'était. Où diable étais-tu passé ?

— J'ai dû quitter le pays. Le boulot, répondit Kelly. Il était clair qu'il n'en dirait pas plus.

— Très bien. T'es là pour un bout de temps ?

— Je pense, ouais.

— C'est ça. Et peut-être que si je passe la semaine prochaine, tu pourras me raconter quelques bobards sur tes galons dans la Marine.

— Dans la Marine, on n'a pas besoin de raconter de bobards. T'as encore besoin de quelques tuyaux de navigation ?

— Mon cul, oui ! Je me demande si je devrais pas te balancer une petite inspection de sécurité, pas plus tard que tout de suite !

— Je croyais que c'était une visite amicale ? observa Kelly et le malaise des deux hommes s'accrut encore. Oreza tâcha de le dissimuler avec un sourire.

— D'accord, j'arrête de t'emmerder. Mais ça ne marcha pas. On s'revoit la semaine prochaine, chef.

Ils se serrèrent la main, mais quelque chose avait changé. Oreza fit signe au treize mètres de se rapprocher, puis il sauta à bord avec l'aisance d'un vrai pro. La vedette s'éloigna sans qu'il ait rajouté un mot.

Bon, c'est logique. Kelly remit les gaz, malgré tout.

*

Oreza regarda le *Springer* poursuivre sa route vers le nord, en se demandant ce qui pouvait bien se passer. *À l'étranger,* avait-il dit. Une chose était sûre, son bateau n'était allé nulle part sur la Chesapeake – mais alors où, dans ce cas ? Et pourquoi les flics s'intéressaient-ils tant à lui ? Kelly, un tueur ?

Bon, il avait quand même décroché la *Navy Cross* pour une raison. Un plongeur-commando de l'UDT, ça en tout cas, il le savait. En dehors de ça, plutôt un brave mec pour partager une bière et un marin sérieux, dans son genre. Sûr que ça devenait coton quand on cessait de faire de la recherche et du sauvetage pour se lancer dans ce boulot de flic, se dit le maître de manœuvre, en mettant le cap au sud-ouest, sur Thomas Point. Il avait un coup de fil à passer.

*

— Et que s'est-il passé ?

— Roger, ils savaient qu'on arrivait, répondit Ritter sans ciller.

— Comment ça, Bob ? demanda MacKenzie.

— On ne sait pas encore.

— Une fuite ?

Ritter sortit de sa poche la photocopie d'un document qu'il lui tendit. L'original était rédigé en vietnamien. Sous le texte de la photocopie, il y avait la traduction manuscrite. Dans le texte anglais, on lisait les mots « vert bosquet ».

— Ils connaissaient le nom ?

— Il s'agit d'une fuite de leur part, Roger, mais effectivement, il semblerait que oui. Je suppose qu'ils comptaient utiliser cette information avec les Marines qu'ils auraient pu capturer. Ce genre de détail est bien utile pour casser rapidement la volonté des individus. Mais nous avons eu de la chance.

— Je sais. Personne n'a été blessé.

Ritter acquiesça.

— Nous avions déposé un de nos hommes en éclaireur. Un SEAL de la Navy, un bon. Toujours est-il qu'il était en train de surveiller la zone lorsque les renforts de l'ANV sont arrivés. C'est lui qui a fait annuler la mission. Puis il a tranquillement redescendu la colline. Il était toujours plus dramatique de manier la litote, surtout pour qui avait en son temps senti l'odeur de la poudre.

Voilà, estima MacKenzie, qui méritait bien un sifflement appréciatif.

— Ce doit être un sacré client.

— Mieux que ça, dit tranquillement Ritter. Sur le chemin du retour, il a embarqué le Russe qui causait à nos hommes, plus le commandant du camp. Nous les avons à Winchester. Vivants, ajouta Ritter avec un sourire.

— C'est comme ça que vous avez obtenu la dépêche ? Je pensais au Sigint, dit MacKenzie, évoquant le *Signals intelligence*, l'interception des signaux radio. Comment a-t-il réussi ça ?

— Vous l'avez dit vous-même, c'est un sacré client, sourit Ritter. C'est la bonne nouvelle.

— Je ne suis pas certain de vouloir entendre la mauvaise.

— Nous avons des indices que ceux d'en face voudraient éliminer le camp avec l'ensemble de ses occupants.

— Seigneur... Henry est à Paris en ce moment, dit MacKenzie.

— Mauvais plan. S'il sort l'affaire, même lors des séances officieuses, ils nieront tout en bloc et ça risque tellement de les affoler qu'ils pourraient faire en sorte qu'ils n'aient rien à nier. Il était bien connu que dans ce genre de conférence, le véritable travail s'effectuait durant les pauses, pas quand les délégués devaient aborder les problèmes de manière officielle autour de la table de conférence, table dont la forme même avait fait l'objet d'interminables discussions.

— Vrai. Que faire, alors ?

— Nous travaillons par l'entremise des Russes. On a une filière. J'ai établi le contact moi-même.

— Vous m'informez de ce que ça donne ?

— J'y compte bien.

*

— Merci de me recevoir, dit le lieutenant Ryan.

— De quoi s'agit-il ? demanda Sam Rosen. Ils étaient dans son bureau ; dans la pièce, plutôt exiguë, s'entassaient quatre personnes. Car Sarah et Sandy étaient également là.

— C'est au sujet de votre ancien patient... John Kelly.

La nouvelle n'était pas vraiment une surprise, nota Ryan. J'aurais besoin de lui parler.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ? s'enquit Sam.

— J'ignore où il se trouve. Disons que j'espérais que vous le sauriez.

— Et lui parler de quoi ? demanda Sarah.

— D'une série de meurtres, répondit Ryan, du tac au tac, espérant les décontenancer.

— Lesquels ? La question venait de l'infirmière.

— Doris Brown, pour commencer, plus quelques autres.

— John ne lui a pas fait de mal... lâcha Sandy avant que Sarah Rosen ait eu le temps de lui toucher la main.

— Donc, vous savez qui est Doris Brown, observa le policier, un rien trop vite.

— John et moi avons... lié amitié, expliqua Sandy. Il était à l'étranger ces quinze derniers jours. Il n'a pu tuer personne.

Ouïe, se dit Ryan. C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Il avait un peu trop misé sur Doris Brown, même si la réaction de l'infirmière à l'accusation avait provoqué une réponse émotionnelle un rien excessive. Cela venait malgré tout de confirmer une spéculation.

— À l'étranger ? Où ça ? Comment le savez-vous ?

— Je ne pense pas être habilitée à le dire. Je ne suis pas censée le savoir.

— Comment cela ? Le flic était surpris.

— Je ne crois pas pouvoir vous en dire plus, désolée. Le ton révélait plus la sincérité que la dérobade.

Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'elle a bien voulu dire ? Impossible d'y répondre. Ryan décida de poursuivre.

— Une personne prénommée Sandy a téléphoné chez les Brown, à Pittsburgh. C'était vous, n'est-ce pas ?

— Inspecteur, dit Sarah, je ne suis pas sûre de saisir pourquoi vous posez toutes ces questions.

— J'essaye de compléter certaines informations, et j'aimerais que vous préveniez votre ami qu'il aurait intérêt à s'entretenir avec moi.

— C'est une enquête criminelle ?

— Oui, absolument.

— Et vous nous posez des questions, observa Sarah. Mon frère est avocat. Dois-je lui demander de venir ? Vous semblez vouloir nous interroger au sujet de certains meurtres. Vous m'inquiétez. J'ai une question... l'un d'entre nous est-il suspecté de quoi que ce soit ?

— Non, mais votre ami, oui. S'il y avait un truc dont Ryan n'avait pas besoin, c'était bien de se retrouver avec un avocat sur le dos.

— Une minute, intervint Sam. Si vous estimez que John pourrait avoir commis quelque acte répréhensible et que vous voulez que nous vous le trouvions, cela sous-entend que vous pensez que nous savons où le trouver ? Cela ne risque-t-il pas de faire de nous des... complices, c'est bien le mot, n'est-ce pas ?

L'êtes-vous ? aurait aimé demander Ryan. Il décida de choisir :

— Ai-je dit ça ?

— Je n'ai jamais été questionné de la sorte, cela me rend nerveux, confia le chirurgien à sa femme. Appelle ton frère.

— Écoutez, rien ne me porte à croire que l'un d'entre vous ait commis quoi que ce soit de répréhensible. J'ai tout lieu de croire en revanche que c'est le cas de votre ami. Je vais vous dire une chose : vous lui rendrez service en lui disant de m'appeler.

— Qui aurait-il tué ? insista Sam.

— Plusieurs trafiquants de drogue.

— Vous savez ce que je fais ? intervint brutalement Sarah. Vous savez à quoi je passe le plus clair de mon temps ici, vous le savez ?

— Oui, m'dame, je le sais. Vous faites énormément de boulot avec les drogués.

— Si John fait vraiment ce que vous dites, peut-être que je devrais lui acheter moi-même un fusil !

— Ça vous fait un choc quand vous en perdez un, n'est-ce pas ? demanda tranquillement Ryan, histoire de la lancer.

— Qu'est-ce que vous croyez ? On ne fait pas ce boulot pour perdre des patients !

— Comment avez-vous ressenti la mort de Doris Brown ? Elle ne répondit pas, mais uniquement parce que son intelligence retint sa bouche de réagir comme elle le désirait. Il

vous l'a amenée pour que vous vous occupiez d'elle, n'est-ce pas ? Et avec l'aide de Mme O'Toole ici présente, vous avez travaillé dur pour la remettre en état. Vous croyez que je vous le reproche ? Mais avant de vous la confier, il a tué deux personnes. J'en ai la certitude. Pamela Madden a sans doute été assassinée par deux individus : c'étaient ses cibles. Votre ami Kelly est un vrai dur mais il n'est peut-être pas aussi malin qu'il l'imagine. S'il revient ici, c'est une chose. S'il nous oblige à le capturer, c'en est une autre. Dites-le-lui. Vous lui rendrez service, d'accord ? Et à vous aussi, par la même occasion. Je ne crois pas que vous ayez enfreint la loi, jusqu'ici. Faites quoi que ce soit d'autre que ce que je vous ai dit, et ça pourrait changer. Et je n'ai pas pour habitude d'avertir les gens de la sorte, ajouta Ryan, impavide. Vous n'êtes pas des criminels. Je le sais. Ce que vous avez fait pour cette jeune femme est admirable et je regrette que ça se soit terminé ainsi. Mais Kelly se balade en tuant des gens et ça, ça ne se fait pas, d'accord ? Je vous le dis au cas où vous auriez oublié certains détails. Je n'aime pas plus que vous les trafiquants de drogue. Pamela Madden, la fille sur la fontaine, j'en ai fait une affaire personnelle. Ces gars-là, je veux les voir mis en cage ; je veux les voir entrer dans la chambre à gaz. C'est ça, mon boulot, veiller à ce que justice soit faite. Pas le sien, le mien. Comprenez-vous ?

— Oui, je crois, répondit Sam Rosen, en repensant aux gants de chirurgien qu'il avait donnés à Kelly. Il voyait désormais les choses autrement. Naguère encore, tout cela était si lointain pour lui... De cœur, il partageait ces moments terribles mais restait pourtant bien loin des actes que commettait son ami, l'approuvant comme s'il lisait un compte rendu sportif dans le journal. C'était différent à présent mais il était impliqué. Dites-moi, reprit-il, êtes-vous près de mettre la main sur les assassins de Pam ?

— Nous savons certaines choses, répondit Ryan sans se rendre compte qu'en répondant de la sorte, il venait de tout gâcher alors même qu'il touchait au but.

*

Oreza se retrouvait derrière son bureau. C'était la partie de son travail qu'il détestait et la raison pour laquelle il redoutait une promotion car, avec les galons, il aurait également un bureau particulier et ferait partie de la « direction » au lieu d'être un simple pilote de navire. M. English était en congé et son adjoint, un maître-principal, était sorti pour une inspection quelconque, lui laissant la responsabilité du poste ; mais c'était son boulot, après tout. Le second-maître fouilla sur son bureau pour retrouver une carte et composa le numéro.

— Brigade criminelle.

— Le lieutenant Ryan, je vous prie.

— Il est absent.

— Le sergent Douglas ?

— Il est au tribunal aujourd'hui.

— Bien, je rappellerai.

Oreza raccrocha. Il regarda la pendule qui approchait tranquillement des quatre heures de l'après-midi – il était de permanence depuis minuit. Il ouvrit un tiroir et se mit à remplir les formulaires justifiant le carburant qu'il avait dépensé aujourd'hui à sillonner la baie de Chesapeake pour traquer les ivrognes à la barre de bateaux. Puis il s'apprêta à rentrer chez lui, dîner et dormir un peu.

*

Le plus dur était de démêler ce qu'elle disait. On appela le cabinet du médecin installé juste en face, et celui-ci diagnostiqua que le problème de la femme était une intoxication aux barbituriques, ce qui n'était pas précisément une nouvelle, avant d'ajouter qu'ils n'avaient qu'à attendre que l'organisme ait éliminé le produit, deux opinions pour lesquelles il réclama au comté la somme de vingt dollars. Plusieurs heures de discussion avec elle les avaient tour à tour amusés et lassés ; toutefois, elle n'avait rien changé à ses déclarations. Trois morts, *pan pan pan*. Elle trouvait ça moins drôle, à présent. Elle commençait à se remémorer qui était Burt et ce qu'elle en dit n'était pas joli-joli.

— Elle aurait pas besoin de planer beaucoup plus haut pour rejoindre les astronautes sur la lune, observa le capitaine.

— Trois cadavres sur un bateau quelque part, répéta le brigadier Freeland. Avec les noms et tout.

— Tu y crois ?

— Son récit n'a pas changé, non ?

— Ouais. Le capitaine leva les yeux. Tu devrais aller jeter un coup d'œil par là-bas. Ça te fait penser à quoi, Ben ?

— Aux alentours de Bloodsworth Island.

— On va la garder au chaud pour ivresse sur la voie publique... on l'a pincée pour détention de substances toxiques, non ?

— Mon capitaine, je n'ai eu qu'à lui demander. C'est elle-même qui m'a sorti ces trucs.

— D'accord, mais tu me la cuisines à fond.

— Et ensuite, capitaine ?

— Une virée en hélico, ça te dit ?

*

Il choisit une autre marina, cette fois-ci. C'était à vrai dire très facile, avec tous ces bateaux sortis pêcher ou se balader, et ce port-ci disposait de quantité d'anneaux pour les navires de passage qui sillonnaient la côte durant la saison estivale, faisaient étape et en profitaient pour se ravitailler en vivres et en carburant, comme la majorité des propriétaires d'engins à moteur. L'officier de port le regarda manœuvrer avec expertise pour venir l'amarrer au troisième par la taille de ses emplacements libres, ce qui n'était pas toujours le cas avec les propriétaires des plus gros yachts. Il fut encore plus surpris en constatant son jeune âge.

— Combien de temps comptez-vous rester ? demanda l'homme en l'aidant avec les aussières.

— Dans les quarante-huit heures. Pas de problème ?

— Aucun.

— Je peux vous payer en liquide ?

— Nous acceptons le liquide, lui assura le chef de port.

Kelly compta les billets et annonça qu'il dormirait à bord cette nuit. Il ne précisa pas ce qu'il comptait faire le lendemain.

34

Traque

— Il y a quand même un truc qui nous a échappé, Em, annonça Douglas, à huit heures dix, le lendemain.

— Quoi donc, cette fois-ci ? demanda Ryan. Qu'un truc leur échappe n'était pas franchement inédit dans leur métier.

— Comment ils ont fait pour savoir qu'elle était à Pittsburgh. J'ai appelé ce sergent Meyer, qu'il vérifie le nombre d'appels interurbains sur la facture téléphonique de la maison. Pas un seul au cours du dernier mois.

L'inspecteur écrasa sa cigarette.

— Il faut donc en déduire que notre ami Henry savait d'où elle venait. Deux de ses filles avaient déjà filé, il a sans doute pris le temps de demander d'où elles étaient originaires. T'avais raison, dit Ryan après une seconde de réflexion. Il a sans doute supposé qu'elle était morte.

— Qui savait qu'elle était là-bas ?

— Ceux qui l'y ont amenée. Ils n'en ont sûrement pas dit un mot à quiconque.

— Kelly ?

— Je l'ai découvert hier en passant à Hopkins, il était à l'étranger.

— Oh, vraiment ? Où ça ?

— L'infirmière, O'Toole, elle prétend le savoir mais ne pas avoir le droit de le dévoiler. Si t'y piges quelque chose. Il marqua un silence. Revenons à Pittsburgh.

— Apparemment, le père du sergent Meyer est pasteur. Il conseillait la fille et il a raconté à son fils le peu qu'il savait. Bon. Là-dessus, l'agent en informe son capitaine, par la voie hiérarchique. Le capitaine connaît Frank Allen et le sergent appelle celui-ci pour lui demander qui s'occupe de l'enquête. Frank le rabat sur nous. Meyer n'en a parlé à personne d'autre.

Douglas alluma une de ses clopes. Alors la question reste : qui a tuyauté nos amis ?

Question bien normale mais pas particulièrement facile. Désormais, les deux hommes étaient conscients de tenir une ouverture. Enfin, après tout ce temps. Et comme souvent, les choses se produisaient maintenant trop vite pour le processus d'analyse nécessaire à tout débrouiller logiquement.

— Comme nous le pensions depuis le début, ils ont un informateur dans la maison.

— Frank ? demanda Douglas. Il n'a jamais été en rapport avec aucune des affaires. Il n'a même pas accès à l'information dont nos amis auraient besoin. Ce qui était exact. L'affaire Helen Waters avait débuté dans le district ouest avec l'un des jeunes inspecteurs sous les ordres d'Allen mais le chef l'avait presque aussitôt confiée à Ryan et Douglas à cause de la violence des faits. Je suppose qu'on pourrait appeler ça un progrès, Em. Maintenant, nous avons une certitude. Il doit y avoir une fuite à l'intérieur du service.

— Qu'est-ce qu'on a comme autre bonne nouvelle ?

*

La police de l'État ne disposait que de trois hélicoptères, tous trois des Bell Jet Rangers, et elle en était encore à en apprendre le maniement. Arriver à en obtenir un fut loin d'être une sinécure mais le capitaine responsable de la caserne centrale était un officier rassis, à la tête d'un comté calme – cela tenait moins à sa compétence qu'à la nature de la région ; toutefois, dans la police, la hiérarchie s'intéresse d'abord aux résultats, quel que soit le moyen de les obtenir. L'hélicoptère se posa sur le terrain de la caserne à neuf heures moins le quart. Le capitaine Ernest Joy et le brigadier de première classe Freeland attendaient. Ni l'un ni l'autre n'étaient encore montés en hélicoptère et tous deux étaient un peu nerveux en découvrant à quel point l'engin était exigu. Ils avaient toujours l'air minuscules vus de près, et plus encore de l'intérieur. Utilisé avant tout pour des évacuations sanitaires, son équipage comprenait un pilote, et un auxiliaire médical, l'un et l'autre

agents de la police d'État. Tous deux étaient armés et vêtus d'une combinaison de vol qu'ils jugeaient assortie à leur étui d'épaule et à leurs lunettes d'aviateur. La lecture du formulaire PPV prit au total quatre-vingt-dix secondes, à peu près incompréhensible tant il était débité rapidement. On harnacha les deux rampants et l'hélico décolla. Le pilote décida de ne pas trop les secouer. L'officier était un capitaine, après tout, et nettoyer les dégueulis à l'arrière, c'était d'un chiant !

— Direction ? demanda-t-il par l'interphone.

— Bloodsworth Island, le cimetière, dit le capitaine Joy.

— Roger, répondit le pilote comme tout bon aviateur, et il vira au sud-est en inclinant le nez. Cela ne prit pas longtemps.

Le monde avait un aspect différent vu de haut et la première fois que les gens montent en hélicoptère, leur réaction est toujours la même. Le décollage, ambiance démarrage de grand huit à la foire, est déjà surprenant mais aussitôt après, la fascination commence. Le monde se transformait sous les yeux des deux policiers et c'était comme s'il devenait soudain entièrement compréhensible. Ils voyaient les routes et les fermes s'étaler devant eux comme sur une carte. Freeland le saisit le premier. Connaissant son territoire comme il le connaissait, il nota immédiatement que l'image mentale qu'il s'en faisait était déformée ; son idée de l'agencement réel des choses n'était pas tout à fait exacte. Il n'était qu'à trois cents mètres à peine au-dessus, une distance que sa voiture parcourait en quelques secondes, pourtant sa perspective était nouvelle et il se mit aussitôt à en tirer parti.

— C'est là que je l'ai trouvée, dit-il au capitaine par l'interphone.

— C'est bien loin de notre destination. Tu crois qu'elle a couvert cette distance à pied ?

— Non, mon capitaine. Mais ce n'était pas si loin que cela de l'eau, non ? Trois kilomètres plus loin, peut-être, ils virent le vieil appontement d'une ferme mise en vente, et celui-ci était situé à moins de huit kilomètres de leur destination, à peine deux minutes de vol. La baie de Chesapeake était à présent un large bandeau bleu sous la brume matinale. Au nord-ouest, on distinguait les vastes installations du Centre d'essais en vol de la

Marine à Patuxent et l'on voyait des avions au-dessus du terrain – cause de nervosité pour le pilote de l'hélico, inquiet de voir surgir un appareil volant à basse altitude. Dans l'Aéronavale, on aimait raser les pâquerettes.

— Droit devant, lança l'auxiliaire médical en tendant le doigt, au cas où ses passagers ne sauraient pas ce que droit devant voulait dire.

— Sûr que ça a une autre gueule vu d'en haut, observa Freeland, avec dans la voix un émerveillement de petit garçon. Je pêche dans le coin. Depuis la surface, on dirait juste des marécages.

Mais ce n'était plus le cas maintenant. De mille pieds d'altitude, cela ressemblait à un chapelet d'îles au début, reliées par des bandes d'herbe et de vase, mais des îles tout de même. Comme ils approchaient, ces îles révélaient d'abord des formes régulières, vaguement en losange, puis on apercevait le fin tracé des bateaux, recouverts de végétation, entourés d'herbes et de roseaux.

— Bigre, il y en a un paquet, observa le pilote. Il avait rarement volé jusqu'ici et, la plupart du temps, de nuit pour des accidents.

— La Première Guerre mondiale, expliqua le capitaine. Mon père disait que c'étaient des reliques de la Grande Guerre, ceux que les Allemands n'avaient pas coulés.

— Que cherchons-nous au juste ?

— On ne sait pas trop, peut-être un bateau. Nous avons ramassé une droguée, hier, expliqua le capitaine. Elle disait qu'il y avait un labo, là-dedans, et trois cadavres.

— Sans blague ? Un labo de drogue dans ce truc ?

— C'est ce qu'a dit la dame, confirma Freeland, découvrant encore autre chose. Si rébarbative que paraisse la zone vue de la surface, elle était bel et bien sillonnée de chenaux. Sans doute un coin idéal pour la pêche aux crabes. Depuis le pont de son bateau, elle ressemblait à une île unique et massive mais plus depuis l'hélicoptère. N'était-ce pas intéressant ?

— J'ai aperçu un éclat de lumière, par ici. L'auxiliaire médical indiqua au pilote un point sur la droite. Un reflet sur du verre ou quelque chose comme ça.

— Allons-y voir. Le manche bascula sur la droite et légèrement vers le bas pour faire descendre le Ranger. Ouais, j'ai repéré un canot près de ces trois bâtiments.

— Regardons ça de plus près, ordonna l'auxiliaire médical avec un sourire.

— Sans problème. Ce serait l'occasion de faire un peu de vrai pilotage. Ancien pilote de Huey au 1er régiment de cavalerie, il adorait pouvoir s'amuser avec son appareil. N'importe qui pouvait voler droit en palier, après tout. Il cercla d'abord au-dessus du site, estimant les vents, puis abaissa légèrement le levier de pas collectif, faisant descendre son appareil à deux cents pieds.

— Un six mètres, à vue de nez, dit Freeland, et tous aperçurent l'aussière de nylon blanc qui l'amarrait solidement à l'épave.

— Plus bas, commanda le capitaine. En quelques secondes, ils étaient quinze mètres au-dessus du pont de l'épave. Le bâtiment était vide. Il y avait une glacière à bière et quelques autres affaires entassées à l'arrière mais c'était tout. L'appareil fit une embardée quand deux oiseaux s'envolèrent de la superstructure délabrée. Le pilote avait instinctivement manœuvré pour les éviter. Un volatile aspiré dans la prise d'air du moteur pouvait les transformer en locataires définitifs de ce marécage d'origine humaine.

— Je ne sais pas qui est le proprio, remarqua le pilote dans l'interphone, mais on n'a pas vraiment l'air de l'intéresser. À l'arrière, Freeland mima avec la main trois coups de revolver. Le capitaine acquiesça.

— Je crois bien que t'as raison, Ben. Puis, au pilote : pouvez-vous marquer la position exacte sur une carte ?

— D'accord. Il envisagea la possibilité de descendre encore pour les déposer sur le pont. Sans problème s'ils avaient été dans la Cavalerie, la manœuvre paraissait trop dangereuse vu le contexte. L'auxiliaire médical sortit une carte et y porta les annotations idoines. Vous avez vu ce que vous vouliez ?

— Ouais, demi-tour.

Vingt minutes plus tard, le capitaine Joy était au téléphone.

— Les garde-côtes, Thomas Point.

— Le capitaine Joy, police d'État, à l'appareil. Nous aurions besoin d'un coup de main. Il passa quelques minutes à expliquer la situation.

— Mettons dans les quatre-vingt-dix minutes, lui dit l'adjudant English.

— Impeccable.

*

Kelly appela un Taxi jaune qui vint le prendre à l'entrée du port de plaisance. Sa première étape de la journée était pour une officine de réputation douteuse baptisée *Kolonel Klunker,* où il loua une Volkswagen 59, réglant un mois d'avance, kilométrage illimité.

— Merci, monsieur Aiello, dit le garagiste à un Kelly souriant, qui utilisait les papiers d'un homme qui n'en aurait plus besoin. Il ramena la voiture à la marina et se mit à débarquer tout ce dont il avait besoin. Personne ne lui prêta spécialement attention et, un quart d'heure après, la Coccinelle était repartie.

Kelly profita de l'occasion pour traverser sa zone de chasse et repérer les flux de circulation. Le quartier était agréablement désert ; c'était un coin de la ville qu'il n'avait encore jamais visité, non loin d'un faubourg industriel sinistre, O'Donnell Street, que plus personne n'habitait et où personne d'ailleurs n'aurait voulu s'installer. L'air était chargé des odeurs de divers produits chimiques, dont aucune n'était franchement agréable. La zone n'était plus aussi active que jadis, bon nombre d'édifices semblaient aujourd'hui à l'abandon. Point plus intéressant, il y avait de larges espaces découverts, la plupart des bâtiments étant séparés par de vastes zones de terre battue utilisées par les camions pour faire demi-tour. Pas de gosses jouant au ballon, pas une seule habitation en vue, et donc pas une seule voiture de police à l'horizon. Un stratagème habile de la part de ses ennemis, estima Kelly, en tout cas sous un certain angle. L'endroit qui l'intéressait était un bâtiment isolé surmonté d'une pancarte à moitié démolie au-dessus de l'entrée. L'arrière était un simple mur aveugle. Il n'y avait que trois portes et, bien

que percées sur deux murs différents, elles pouvaient être surveillées d'un point unique. Dans son dos se dressait une autre bâtisse vide, une haute structure en béton truffée de fenêtres brisées. Sa reconnaissance préalable terminée, Kelly se dirigea vers le nord.

*

Oreza se dirigeait vers le sud. Il s'était déjà rendu dans les parages, dans le cadre d'une patrouille de routine, et il se demandait pourquoi les gardes-côtes ne se décidaient pas à installer un poste plus bas sur la rive est, voire près du phare de Cove Point, où se trouvait déjà une station pour les gars qui passaient leurs heures de veille (s'il y en avait) à contrôler que l'ampoule au sommet de la tour n'avait pas sauté. Oreza estimait que le poste n'était pas trop foulant, même s'il devait convenir idéalement à son actuel bénéficiaire. Après tout, sa femme venait de donner le jour à des jumeaux, et les gardes-côtes étaient une branche de l'Armée où l'on avait plutôt l'esprit popote.

Il avait confié la barre à un de ses jeunes matelots, pour profiter de la matinée, et s'était installé à l'extérieur de la timonerie exiguë pour déguster à l'aise son café maison.

— Message radio, annonça un des hommes.

Oreza rentra et saisit le micro.

— Quatre-un Alpha à l'écoute.

— Quatre-un Alpha pour English à la base Thomas. Votre gaillard est amarré à Dame's Choice. Vous y verrez des voitures de flics. Vous comptez arriver quand ?

— Disons vingt vingt-cinq minutes, monsieur E.

— Bien compris. Terminé.

— Barre à gauche, dit Oreza en consultant sa carte. Le fond semblait largement suffisant. Cap un-six-cinq.

— Un-six-cinq, à vos ordres.

*

Bien qu'encore faible, Xantha avait à peu près émergé. Sa peau noire avait une pâleur grisâtre et elle se plaignait d'une migraine que les analgésiques avaient à peine atténuée. Elle savait désormais qu'elle était en état d'arrestation et que son mandat d'arrêt venait d'arriver par télex. Elle était également assez maligne pour avoir réclamé la présence d'un avocat. Curieusement, cela n'avait pas tracassé les flics outre mesure.

— Ma cliente, dit le conseil, désire coopérer. Il n'avait pas fallu dix minutes pour parvenir à un accord. Si elle disait la vérité, et si elle n'était pas impliquée dans un crime majeur, on renoncerait aux poursuites pour détention de drogue, à condition qu'elle accepte de se soumettre à un programme de désintoxication. C'était un marché qui valait bien tous ceux qu'on avait pu proposer à Xantha Matthews depuis des années. L'évidence de la chose apparut immédiatement.

— Ils s'apprêtaient à me tuer ! Tout lui revenait maintenant qu'elle n'était plus sous l'effet des barbituriques et que son avocat lui avait donné l'autorisation de parler.

— Qui ça, « ils » ? demanda le capitaine Joy.

— Sont morts. Il les a tués, l'autre Blanc, il les a descendus. Et il a laissé la drogue, des sacs entiers.

— Parlez-nous de ce Blanc, pressa Joy en adressant à Freeland un coup d'œil qui aurait dû être incrédule mais qui ne l'était pas.

— Un grand mec, comme lui – elle désigna Freeland –, mais le visage tout vert comme une feuille. Il m'a mis un bandeau au moment de m'embarquer, puis il m'a déposée sur ce quai en me disant de prendre un car et de me débrouiller.

— Comment savez-vous qu'il était blanc ?

— Les poignets. Les mains étaient vertes mais pas jusqu'en haut, jusque-là, indiqua-t-elle sur ses propres bras. Il était habillé en vert, avec des rayures, comme un soldat, il portait un calibre .45. J'étais endormie quand il a tiré, même que c'est ce qui m'a réveillée. Il m'a fait m'habiller, m'a emmenée, m'a descendue à bord, et puis le bateau est parti.

— Quel genre de bateau ?

— Grand, blanc, gros, dans les dix mètres de long.

— Xantha, qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils allaient vous tuer ?

— C'est ce qu'a dit le Blanc, il m'a montré les trucs dans le bateau, le petit.

— Comment ça ?

— Comme un filet d'pêche, et des blocs de ciment. Même qu'ils lui avaient dit l'avoir déjà fait.

L'avocat décida qu'il était temps d'intervenir.

— Messieurs, ma cliente détient là des informations sur ce qui pourrait bien être une affaire criminelle grave. Elle a besoin de protection et, en échange de sa collaboration, nous aimerions obtenir une aide financière de l'État pour son traitement.

— Maître, répondit calmement Joy, si c'est ce que j'imagine, je suis prêt à la payer de ma poche. Puis-je vous suggérer, en échange, qu'on la garde provisoirement au frais chez nous ? Dans l'intérêt même de sa propre sécurité, qui me semble manifestement en jeu. Le capitaine de la police d'État négociait depuis des années avec des avocats et leur style commençait à déteindre sur lui, estima Freeland.

— Ici, on bouffe de la merde ! s'exclama Xantha, en fermant douloureusement les yeux.

— On vous arrangera ça, également, promit Joy.

— Je crois qu'elle a besoin d'aide médicale, nota l'avocat. Comment peut-elle l'obtenir ici ?

— Le Dr Paige passera l'examiner juste après déjeuner. Maître, votre cliente n'est pas en état de se débrouiller seule. Toutes les charges relevées contre elle sont provisoirement suspendues en attendant qu'on ait vérifié sa déposition. Vous aurez tout ce que vous voudrez, en échange de votre coopération. Je ne peux pas mieux faire.

— Ma cliente accepte vos conditions et vos suggestions, répondit l'avocat sans la consulter. Le comté lui réglerait même ses honoraires. D'ailleurs, il se sentait d'humeur à faire une bonne action. C'était autre chose qu'obtenir la liberté des automobilistes en état d'ivresse.

— Il y a une douche par là. Si elle se débarbouillait un peu ? Vous pouvez peut-être aussi lui procurer des habits décents. Vous nous donnerez la facture.

— C'est un plaisir de traiter avec vous, capitaine Joy, dit-il alors que l'officier sortait avec lui pour monter dans la voiture de Freeland.

— Ben, t'es vraiment tombé sur quelque chose. Et tu t'en es très bien sorti. Je ne l'oublierai pas. Maintenant, montre-moi ce que cette bête a dans le ventre.

— Accrochez-vous, mon capitaine. Freeland alluma les gyrophares avant de dépasser les cent dix. Ils parvinrent à l'appontement pile comme le garde-côte débouchait de la passe.

*

L'homme portait des galons de lieutenant – bien qu'il se baptisât capitaine – et Oreza le salua lorsqu'il monta à bord. On donna des gilets de sauvetage aux deux policiers, comme l'exigeait le règlement des gardes-côtes sur les bâtiments de petit tonnage, puis Joy lui montra la carte.

— Vous pensez pouvoir nous conduire là-bas ?

— Non, mais notre chaloupe, oui. Qu'est-ce qui se passe ?

— Sans doute un triple homicide, en relation avec une affaire de drogue. Nous avons survolé la zone ce matin. On y a aperçu un bateau de pêche.

Oreza hocha la tête, le plus imperceptiblement possible, et prit lui-même la barre, ramenant les gaz à zéro. Il y avait à peine cinq milles jusqu'au cimetière marin – c'était le nom que lui donnait Oreza – et il calcula son itinéraire d'approche avec le maximum de précaution.

— Pas plus près ? La marée nous porte, observa Freeland.

— C'est le problème. Ce genre d'endroit, on y pénètre à marée basse, comme ça, si on s'échoue, on peut toujours se dégager. À partir d'ici, on va prendre le canot. Des rouages tournaient dans sa tête, tandis que l'équipage larguait la chaloupe de cinq mètres. Plusieurs mois auparavant, lors de cette nuit d'orage avec le lieutenant Charon de Baltimore, pour une livraison de drogue censée se dérouler quelque part dans la baie... *Des clients sérieux,* avait-il dit à Portagee. Oreza se demandait déjà s'il n'y avait pas un rapport.

Ils pénétrèrent dans la zone, propulsés par les dix chevaux du hors-bord. Le maître de manœuvre prit note du jusant, suivant ce qui ressemblait à un chenal dont les méandres étaient orientés dans la direction générale indiquée par la carte. L'endroit était calme et rappelait à Oreza son affectation à l'Opération JOUR DE MARCHÉ, la contribution des gardes-côtes à l'effort de guerre de la Marine au Viêt-Nam. Il avait côtoyé les pataugeurs en eaux troubles, à la barre de canots Swift sortis des chantiers Trumpy d'Annapolis. C'était tellement similaire, les hautes herbes qui pouvaient (et c'était bien souvent le cas) dissimuler des hommes armés. Il se demanda s'ils n'allaient pas tarder à faire le même genre de rencontre. Les flics tripotaient leurs revolvers et Oreza se demanda, un peu tard, pourquoi il n'avait pas emporté un Colt. Non qu'il sache s'en servir. Sa réflexion suivante fut que Kelly aurait été à l'aise dans un endroit pareil. Il n'arrivait pas trop à cerner le bonhomme mais il le soupçonnait d'appartenir aux SEAL, avec qui il avait brièvement collaboré dans le delta du Mékong. Sûr qu'il avait dû décrocher sa *Navy Cross* pour quelque chose, et son tatouage au bras n'était pas arrivé là par accident.

— Bigre, souffla Oreza. On dirait un Starcraft seize... non, plutôt un dix-huit. Il prit sa radio portative. Quatre-un-Alpha pour Oreza.

— Je vous copie, Portagee.

— On a trouvé le bateau, pile où ils avaient dit. Restez en fréquence.

— Roger.

Soudain, la tension devint palpable. Les deux flics échangèrent un regard, en se demandant pourquoi ils n'avaient pas pris de renforts. Oreza accosta en douceur le Starcraft. Les flics montèrent à bord, avec précaution.

Freeland indiqua l'arrière. Joy acquiesça. Il y avait six blocs de béton et un tronçon roulé de filet de pêche en nylon. Xantha n'avait pas menti à ce sujet. Il y avait également une échelle de corde qui montait. Joy passa le premier, le revolver dans la main droite. Freeland le suivit tandis qu'Oreza se contentait d'observer. Une fois sur le pont, les hommes saisirent à deux mains leur arme de service et se dirigèrent vers la

superstructure, pour disparaître durant ce qui parut une heure mais ne représentait en vérité que quatre minutes. Quelques oiseaux s'égaillèrent. Quand Joy revint, son revolver était invisible.

— Nous avons trois cadavres là-haut, et une sacrée quantité d'héroïne, selon toute vraisemblance. Appelez votre vedette, dites-leur de prévenir ma caserne que nous aurons besoin des gars du labo. Matelot, vous venez d'inaugurer un service de ferry.

— Monsieur, le service des pêches dispose de bateaux plus adaptés. Vous voulez que je les appelle en renfort ?

— Bonne idée. Vous pourriez peut-être sillonner la zone. Les eaux sont relativement limpides et elle nous a dit qu'ils avaient jeté plusieurs corps dans les parages. Vous voyez ce matériel dans le bateau de pêche ? Oreza regarda et nota pour la première fois le filet et les gueuses en béton.

Bon Dieu.

— C'est leur méthode. D'accord, je fais un tour dans le coin. Il repartit aussitôt, après avoir lancé son appel radio.

*

— Salut, Sandy.

— John ! Où êtes-vous ?

— Chez moi, en ville.

— Il y a un policier qui est passé nous voir, hier. On vous recherche.

— Oh ? Kelly plissa les paupières tout en mordant dans son sandwich.

— Il a dit que vous feriez bien de venir lui parler, que ça serait mieux si vous le faisiez tout de suite.

— C'est sympa de sa part, observa Kelly en étouffant un rire.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Vaut mieux pas que vous le sachiez, Sandy.

— Sûr.

— Oui, sûr.

— Je vous en prie, John. Réfléchissez bien.

— Je l'ai fait, Sandy. Véridique. Tout se passera bien. Merci pour le tuyau.

— Un problème ? demanda une collègue infirmière après qu'elle eut raccroché.

— Non, répondit Sandy et son amie sut que c'était un mensonge.

*

Hmmm. Kelly termina son Coca. Voilà qui confirmait ses soupçons sur la petite visite d'Oreza. Les choses se compliquaient donc, mais elles n'étaient déjà pas simples la semaine précédente. Il sortit de la chambre, presque en même temps qu'on frappait à la porte. La surprise était plutôt désagréable mais il fallait bien qu'il réponde. Il avait ouvert les fenêtres pour aérer l'appartement et il était évident qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Il inspira un grand coup et ouvrit.

— J'me demandais où vous étiez passé, monsieur Murphy.

À son grand soulagement, Kelly reconnut le gérant.

— Ma foi, deux semaines de boulot dans le Midwest et une semaine de vacances dans le Sud, en Floride, mentit-il avec un sourire détendu.

— Vous n'avez pas beaucoup bronzé.

Sourire embarrassé.

— J'suis quasiment pas sorti. Le gérant parut se satisfaire de l'explication.

— À la bonne heure, je voulais juste savoir si tout se passait bien.

— Pas de problème, lui assura Kelly en refermant la porte avant que l'autre ne puisse lui poser une autre question. Il avait besoin de faire un somme. C'était à croire qu'il travaillait toujours de nuit. L'impression de se retrouver à l'autre bout du monde, se dit-il en s'effondrant sur son lit défoncé.

*

Il faisait torride, au zoo. Ils auraient mieux fait de fixer leur rendez-vous au pavillon des pandas. Il y avait une foule de gens

venus s'extasier devant ce merveilleux cadeau d'amitié de la République populaire de Chine – les communistes chinois, pour Ritter. Le bâtiment était climatisé et confortable mais les agents de renseignement se sentaient en général mal à l'aise dans ce genre d'endroits, aussi se promenait-il aujourd'hui dans les allées de l'enclos remarquablement vaste réservé aux tortues des Galapagos – des tortues de mer, même si Ritter ignorait la différence avec leurs congénères terrestres, s'il y en avait une. Il ne savait pas non plus pourquoi elles avaient besoin d'autant d'espace. Cela lui paraissait bien luxueux pour une créature qui évoluait à peu près à la vitesse d'un glacier.

— Salut, Bob. « Charles » était désormais un subterfuge superflu, même si Volochine avait pris l'initiative de l'appel – directement au bureau de Ritter, histoire de montrer son habileté. Cela marchait dans les deux sens dans le renseignement. Lorsque c'étaient les Américains qui appelaient, le nom de code était « Bill ».

— Salut, Sergueï. Ritter indiqua les reptiles. Ça ne vous évoque pas la façon de travailler de notre gouvernement ?

— Pas dans ma branche. Le Russe sirota son Coca. Ni dans la vôtre.

— Bien, que dit Moscou ?

— Vous avez omis de me préciser un détail.

— Lequel ?

— Que vous déteniez également un officier vietnamien.

— En quoi cela devrait-il vous concerner ? demanda Ritter d'une voix légère, dissimulant à l'évidence sa contrariété d'avoir découvert que Volochine le savait, comme put le constater son interlocuteur.

— C'est une complication. Moscou n'est pas encore au courant.

— Alors, ne leur dites rien, suggéra Ritter, mettant un terme à la discussion. Cette phase de la partie devait être jouée avec une prudence extrême et ce, pour plusieurs raisons. Écoutez, général, vous n'aimez pas plus que nous ces petits salopards, exact ?

— Ce sont nos fraternels alliés socialistes.

— Oui, et dans le même ordre d'idées, nous sommes le rempart de la démocratie dans toute l'Amérique latine. Vous êtes venu me donner un cours accéléré de philosophie politique ?

— Ce qu'il y a d'agréable avec les ennemis, c'est qu'on connaît leurs positions. Ce n'est pas toujours le cas des amis, admit Volochine. Cela expliquait également pourquoi son gouvernement se sentait à l'aise avec l'actuel président américain. Un salaud, peut-être, mais un salaud connu. Et non, admit Volochine – sans l'avouer –, les Vietnamiens ne leur servaient pas à grand-chose. L'important se passait en Europe. De tout temps, il en avait été ainsi. Et cela continuerait. C'était là que se jouait depuis des siècles le cours de l'histoire, on n'y changerait rien.

— Appelez ça un rapport non confirmé, et essayez de voir ce que cela donne. Quel est le délai ? Je vous en conjure, général, les enjeux sont trop graves pour jouer à ça. Si jamais il arrive quoi que ce soit à ces hommes, je vous le promets, nous exhiberons votre officier. Le Pentagone est au courant, Sergueï, et ils veulent voir revenir ces hommes ; la *détente,* ils se la mettent au cul. La grossièreté de l'expression traduisait les sentiments réels de Ritter.

— Et vous ? Et votre conseil d'administration ?

— Sûr que ça rendrait l'existence bien plus prévisible. Où étiez-vous en 62, Sergueï ? demanda Ritter – connaissant la réponse et se demandant ce qu'il dirait.

— À Berlin, comme vous le savez, à regarder nos forces mises en état d'alerte parce que Nikita Sergueïevitch avait décidé de se lancer dans ce jeu stupide. Malgré l'avis contraire du KGB et des Affaires étrangères, comme ils le savaient tous les deux.

— Nous ne serons jamais amis mais même des ennemis peuvent se mettre d'accord sur la règle du jeu. N'est-ce pas tout le fond du problème actuel ?

Un esprit judicieux, songea Volochine, ce qui ne lui déplut pas. Cela rendait son comportement prévisible et c'était ce que les Russes recherchaient par-dessus tout chez les Américains.

— Vous êtes persuasif, Bob. Vous m'assurez que nos alliés ignorent que leur homme a disparu ?

— Affirmatif. Et ma proposition de rencontrer le vôtre tient toujours, ajouta-t-il.

— Sans exigence réciproque ? hasarda Volochine.

— Pour ça, j'aurai besoin du feu vert de ma hiérarchie. Je peux tenter le coup si vous me le demandez, mais cela risque également de compliquer les choses. Il jeta son gobelet vide dans une poubelle.

— Je pose la question. Volochine désirait que ce soit clair.

— Bon d'accord. Je vous appellerai. Et en échange ?

— En échange, j'examinerai votre requête.

Volochine s'éloigna sans un mot de plus.

Gagné ! se dit Ritter, en retournant vers l'endroit où il avait garé sa voiture. Il avait joué un jeu prudent mais inventif. Trois personnes pouvaient être à l'origine des fuites pour VERT BUIS. Il avait rendu visite aux trois. À la première, il avait annoncé qu'ils avaient extrait un prisonnier, qui était mort de ses blessures. À une autre, que le Russe était grièvement blessé et ne survivrait peut-être pas. Mais Ritter avait gardé son plus bel appât pour la fuite la plus probable. Maintenant, il savait. Cela réduisait le champ à quatre suspects. Roger MacKenzie, cet assistant conseiller pédagogique, et deux secrétaires. C'était en réalité un boulot pour le FBI mais il ne voulait pas de complications supplémentaires, et une enquête pour espionnage au niveau de la Présidence des États-Unis était ce qu'on pouvait imaginer de plus compliqué. Remonté en voiture, Ritter décida de rencontrer un ami à la Direction des sciences et de la technologie. Ritter avait énormément de respect pour Volochine. En homme intelligent, fort prudent et méthodique, il avait dirigé ses agents dans toute l'Europe occidentale avant de se voir assigner la *rezidentura* de Washington. Il avait tenu parole et, pour être sûr de ne pas se créer de problème, il avait pris soin de toujours suivre scrupuleusement les règles de sa maison mère. Ritter jouait gros là-dessus. Qu'il tire son épingle du jeu sur ce coup-ci, en plus de celui qui était en cours, et quels sommets ne pourrait-il pas atteindre ? Mieux encore, son ascension, il l'avait méritée, lui qui n'était pas du sérail mais le fils d'un agent de la police montée du Texas qui avait dû travailler comme serveur pour payer ses études à Baylor. Un

destin que Sergueï aurait apprécié, dans la bonne tradition marxiste-léniniste, se dit Ritter en s'engageant dans Connecticut Avenue. Le fils de prolétaire qui réussit.

*

C'était une manière incongrue de recueillir des informations, un coup qu'il n'avait encore jamais tenté, mais assez agréable pour qu'il finisse par s'y accoutumer. Installé dans une alcôve d'angle chez Mama Maria, il faisait traîner son second plat – non merci, pas de vin, je conduis. Vêtu de son costume CIA, impeccable avec sa coupe de cheveux rafraîchie, il appréciait les regards de quelques femmes seules et d'une serveuse qui avait littéralement jeté son dévolu sur lui, surtout à cause de ses bonnes manières. L'excellence de la chère expliquait la salle bondée, et la foule expliquait pourquoi c'était l'endroit idéal pour une rencontre entre Tony Piaggi et Henry Tucker. Mike Aiello avait été fort loquace à ce sujet. Le Mama Maria était en fait la propriété des Piaggi qui depuis maintenant trois générations nourrissaient la communauté locale et lui fournissaient d'autres services, moins légaux, une tradition qui remontait à la Prohibition. Le patron était un bon vivant, accueillant en personne les bons clients, les guidant jusqu'à leur table avec une hospitalité surannée. Et tiré à quatre épingles, nota Kelly, en s'imprégnant de son visage, sa carrure, ses gestes et ses tics, tout en dégustant son plat de calmars. Un Noir entra dans la salle, vêtu d'un costume de bonne coupe. Il avait l'air d'un habitué, souriant à l'hôtesse et attendant quelques secondes sa récompense – et celle de Kelly.

Piaggi leva les yeux et se dirigea vers l'entrée, ne s'arrêtant que brièvement pour serrer la main de l'une ou l'autre connaissance. Il fit de même avec le Noir puis, repassant avec lui devant la table de Kelly, il le conduisit vers l'escalier du fond qui menait à ses appartements privés. Personne n'avait rien remarqué. Il y avait d'autres couples de Noirs dans le restaurant, qui n'avaient pas droit à un traitement de faveur. Mais ceux-là travaillaient honnêtement, Kelly en était sûr. Il revint à ses préoccupations du moment. *C'est donc lui, Henry*

Tucker. Celui qui a tué Pam. Il n'avait pas l'air d'un monstre. Comme c'est souvent le cas avec les monstres. Pour Kelly, il n'était qu'une cible, et ses traits caractéristiques se gravèrent dans sa mémoire, à côté de ceux de Tony Piaggi. Il baissa les yeux et découvrit avec surprise que la fourchette dans sa main était tordue.

*

— Quel est le problème ? demanda Piaggi, à l'étage. Il servit à chacun un verre de chianti, en hôte qui se respecte, mais sitôt qu'il eut refermé la porte, les traits d'Henry devinrent éloquents.

— Ils ne sont pas revenus.

— Phil, Mike et Burt ?

— Oui ! aboya Henry. Comprendre : *non*.

— Bon, explique voir. Quelle quantité avaient-ils ?

— Vingt kilos de pure, mec. Normalement de quoi couvrir mes besoins, plus ceux de Philly et de New York pour un bout de temps.

— Ça fait un sacré paquet, Henry, reconnut Tony. Peut-être que ça leur a pris du temps, d'accord ?

— Ils devraient être déjà là.

— Écoute, Phil et Mike sont des nouveaux, sans doute un peu empotés, comme on l'était, Eddie et moi, la première fois... merde, Henry, et il n'y en avait que cinq kilos, tu te souviens ?

— J'en ai tenu compte, dit-il en se demandant s'il s'était trompé ou non.

— Henry, dit Tony en buvant une gorgée de vin. Il essayait de se montrer calme et raisonnable. Écoute-moi, d'accord ? Pourquoi t'excites-tu de la sorte ? On a réglé tous nos problèmes, d'accord ?

— Il y a un truc qui déconne, mec.

— Quoi donc ?

— J'en sais rien.

— Tu veux prendre un bateau et descendre vérifier ?

Tucker fit non de la tête.

— Trop long.

— Le rendez-vous avec l'autre mec n'est pas avant trois jours. Calme-toi. Ils sont probablement en route, à l'heure qu'il est.

Piaggi crut saisir l'origine de la trouille soudaine de Tucker. À présent, on ne rigolait plus. Vingt kilos d'héroïne pure, ça faisait une énorme quantité de doses à la revente, et la distribuer ainsi, déjà diluée et empaquetée, était suffisamment pratique pour que les clients soient prêts, pour la première fois, à payer rubis sur l'ongle. C'était réellement le gros coup que Tucker cherchait à décrocher depuis des années. Le seul fait d'avoir réuni la somme pour une telle quantité était déjà une prouesse. On pouvait comprendre sa nervosité.

— Tony, et si ce n'était pas Eddie, en définitive ?

Exaspération de Piaggi.

— C'est toi qui as dit que ça ne pouvait être que lui, tu te souviens ?

Mieux valait ne pas continuer sur cette voie. Tucker avait surtout cherché un prétexte pour éliminer ce bonhomme qu'il jugeait une complication inutile. Tony avait décelé en partie la raison de son anxiété, mais il y avait autre chose. Tout ce qui s'était produit un peu plus tôt dans l'été, tout ce qui s'était déclenché sans raison, et s'était arrêté également sans raison – pour lui c'était l'œuvre de Tony Morello. Il avait réussi à s'en convaincre, mais uniquement parce qu'il avait envie d'y croire. Quelque part, la petite voix qui l'avait amené si loin lui avait soufflé autre chose, et cette voix était de retour, et il n'avait plus sous la main un Eddie pour servir d'exutoire à son angoisse et sa colère. En homme réaliste qui avait jusqu'ici réussi à faire son trou grâce à une alchimie complexe de cerveau, de tripes et d'instinct, c'était en cette dernière qualité qu'il se fiait le plus. Et son instinct lui disait maintenant des trucs qu'il n'arrivait pas à comprendre, qu'il n'arrivait pas à démêler. Tony avait raison. Ce n'était peut-être qu'une simple question de maladresse dans le boulot. C'était une des raisons pour lesquelles ils avaient décidé de rapatrier leur labo dans les faubourgs est de Baltimore. Ils pouvaient se le permettre, dorénavant, avec l'expérience qu'ils avaient derrière eux et la solide couverture qu'ils auraient dès la semaine prochaine. Alors il but son vin et décida de se calmer, l'alcool de la boisson capiteuse apaisant son instinct écorché.

— Laisse-leur jusqu'à demain.

*

— Alors, ça ressemblait à quoi ? demanda l'homme à la barre. À une heure de route au nord de Bloodsworth Island, il estima avoir patienté suffisamment pour interroger le maître de manœuvre, toujours silencieux à ses côtés. Après tout, ils étaient tous restés là à attendre que ça se passe.

— Ils ont donné un mec à bouffer à ces saletés de crabes, leur expliqua Oreza. Ils ont pris peut-être deux mètres carrés de filet, l'ont lesté avec des blocs de ciment, et l'ont simplement balancé à la flotte – merde, il reste quasiment plus que les os ! Les gars du labo étaient sans doute encore en train de discuter du meilleur moyen de récupérer le corps. Oreza était certain que c'était un spectacle qu'il mettrait des années à oublier, ce crâne qui gisait là, ce squelette encore habillé, bougeant encore au gré des courants... ou peut-être des crabes restés à l'intérieur. Il avait préféré ne pas y regarder de trop près.

— Sale affaire, chef, reconnut le timonier.

— Et tu sais qui c'est ? lança Oreza.

— Comment ça, Portagee ?

— En mai, quand on avait ce type, Charon, à bord – le petit dériveur avec sa grand-voile rayée... voilà qui c'était, j'veux bien te le parier.

— Mouais. S'pourrait bien que vous ayez raison, chef.

Ils l'avaient laissé profiter de tout le spectacle, courtoisie dont, rétrospectivement, il se serait bien passé mais qui sur le coup, avait été impossible à éviter. Pas question de se défiler devant des flics, alors qu'il en était un lui aussi, dans son genre. Alors, il avait escaladé l'échelle après avoir signalé le corps qu'il avait trouvé à cinquante mètres à peine de l'épave et il en avait découvert trois autres, tous étendus à plat ventre sur le pont de ce qui avait été probablement le carré du navire de transport. Tous les trois abattus d'une balle dans la nuque, et dont les blessures avaient été attaquées par les oiseaux. Lorsqu'il en avait pris conscience, il avait failli perdre ses moyens. Les

oiseaux avaient quand même eu la présence d'esprit de ne pas toucher à la drogue.

— Vous savez que ça va chercher dans les vingt kilos – quarante livres de merde – en tout cas, c'est ce qu'ont dit les flics. Il y en a pour des millions, annonça Oreza.

— J'ai toujours dit que j'aurais dû faire un autre boulot.

— Putain, on aurait dit que ça les faisait bander, tous ces flics, surtout le capitaine. J'ai bien l'impression qu'ils sont partis pour y passer la nuit.

*

— Eh, Wally ?

La bande était noyée dans les grésillements. C'était dû à la vétusté des lignes téléphoniques, expliqua le technicien. Il ne pouvait rien y faire. Le boîtier de répartition de l'immeuble datait du temps où Alexander Graham Bell fabriquait encore des appareils acoustiques.

— Ouais, qu'est-ce que c'est ? répondit la voix quelque peu inégale.

— Le marché qu'ils ont passé avec l'officier vietnamien. T'en es sûr ?

— C'est ce que m'a dit Roger. *Gagné !* pensa Ritter.

— Où le détiennent-ils ?

— Selon moi, à Winchester, avec le Russe.

— T'en es sûr ?

— Fichtre oui. Ça m'a même surpris, d'ailleurs.

— Je voulais m'en assurer avant de... enfin, tu sais quoi.

— Sûr, mec.

Sur ces mots, la communication fut coupée.

— Qui est-ce ? demanda Greer.

— Walter Hicks. Les meilleures écoles, James : Andover et Brown. Le père est un gros banquier d'affaires qui a su tirer les ficelles politiques convenables, et regardez-moi où ça a mené le petit Wally. Ritter crispa le poing. Vous voulez savoir la raison pour laquelle ces gars se trouvent toujours à VERT-DE-GRIS ? La voilà, mon ami.

— Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Je n'en sais rien. *Mais ce ne sera pas légal.* La bande ne l'était pas. L'écoute avait été placée en dehors de toute décision judiciaire.

Greer le mit en garde :

— Réfléchissez bien, Bob. J'étais là, moi aussi, n'oubliez pas.

— Et si Sergueï n'y arrive pas assez vite ? Alors l'autre petit saligaud s'en tire en massacrant vingt hommes !

— Ça ne me plaît pas trop non plus.

— Moi, ça ne me plaît pas du tout !

— La trahison est toujours un crime capital, Bob.

Ritter leva les yeux.

— Il paraît.

*

Encore une longue journée. Oreza se surprit à envier le collègue responsable du phare de Cove Point. Au moins avait-il tout le temps sa famille auprès de lui. Ici, Oreza était avec la plus belle poule de la classe et c'est à peine s'il avait le temps de la voir. Peut-être qu'il accepterait ce poste d'instructeur à New London, après tout, histoire d'avoir un semblant de vie de famille pendant un an ou deux. Cela voulait dire côtoyer des gamins qui deviendraient un jour des officiers, mais au moins apprendraient-ils correctement leur métier de marin.

Dans l'ensemble, il était seul avec ses pensées. Son équipage était allé se pieuter au dortoir, et il aurait dû les imiter, mais les images le hantaient. L'homme-crabe, et les trois mangeoires à oiseaux allaient lui ôter le sommeil pour des heures, à moins qu'il n'arrive à les évacuer de sa conscience... et il avait une excuse, non ? Oreza fourragea autour de son bureau et retrouva la carte.

— Allô ?

— Lieutenant Charon ? C'est le maître de manœuvre de première classe Oreza, à Thomas Point.

— Il est un peu tard, vous savez, remarqua Charon qui était sur le point de se coucher.

— Vous vous rappelez, en mai dernier, quand on cherchait ce dériveur ?

— Ouais, pourquoi ?

— Je crois bien qu'on a retrouvé notre homme, monsieur. Oreza crut entendre le déclic des paupières de l'autre.

— Racontez-moi ça.

Ce que fit Portagee, sans rien omettre, et à mesure, il sentit l'horreur le quitter, comme s'il la transmettait par la ligne téléphonique. Il ne savait pas au juste ce qu'il faisait.

— Qui est le capitaine qui s'occupe de cette affaire pour la gendarmerie ?

— Il s'appelle Joy, monsieur. Comté de Somerset. Vous le connaissez ?

— Non.

— Ah, ouais, encore autre chose. Ça revenait à Oreza.

— Dites. Charon prenait des notes sans arrêt.

— Vous connaissez un lieutenant Ryan ?

— Ouais, il travaille en centre-ville, lui aussi.

— Il voulait que je lui surveille un gars, un certain Kelly. Bon sang ! Mais, vous l'avez vu, vous vous souvenez ?

— Comment ça ?

— La nuit où on cherchait ce fameux dériveur, le type dans le yacht à moteur que nous avons croisé juste avant l'aube. Il habite une île, non loin de Bloodsworth. Toujours est-il que ce Ryan veut que je le lui retrouve, d'accord ?... Eh bien, il est revenu, m'sieur, sans doute qu'il est remonté à Baltimore, à l'heure qu'il est. J'ai essayé de prévenir votre collègue, mais il était pas là, et de mon côté, j'ai couru toute la journée. Vous pouvez lui transmettre l'information, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, répondit Charon et son cerveau s'était mis à calculer à toute vitesse.

35

Rite de passage

Mark Charon se retrouvait dans une position passablement délicate. Ce n'était pas parce qu'il était un flic corrompu qu'il était un flic stupide. En fait, il avait un esprit prudent et analytique et s'il avait commis des erreurs, il en était conscient. C'était précisément le cas alors que, étendu sur son lit, il venait de raccrocher le téléphone après sa conversation avec le garde-côte. Le premier problème était qu'Henry ne serait pas trop ravi d'apprendre que son labo avait disparu, et trois de ses hommes avec. Pire encore, il semblait qu'une grosse quantité de drogue avait été perdue et même pour Henry, les sources d'approvisionnement n'étaient pas illimitées. Pis que tout, l'auteur – ou les auteurs – de cette prouesse était non identifié, avait pris le large et faisait... quoi au juste ?

Il savait qui était Kelly. Il avait même reconstitué les faits jusqu'à cette coïncidence assez incroyable que Kelly avait été celui qui avait ramassé Pam Madden dans la rue, par un pur hasard, le jour même où Angelo Vorano avait été liquidé, et qu'elle se trouvait en fait à bord de son bateau, à moins de dix mètres de la vedette des gardes-côtes, au sortir de cette nuit de tempête vomitive. Et voilà qu'Em Ryan et Tom Douglas cherchaient à se renseigner sur lui et qu'ils avaient pris l'incroyable initiative de demander aux gardes-côtes de faire le boulot pour eux. Pourquoi ? Un interrogatoire de confirmation avec un témoin ne résidant pas en ville était une question qui se réglait le plus souvent au téléphone. Em et Tom travaillaient sur l'affaire de la fontaine, de même que sur toutes celles qui s'étaient déclenchées au cours des semaines ultérieures. « Un riche plaisancier excentrique », c'est tout ce qu'il avait révélé à Henry, mais les plus fins limiers de la criminelle s'intéressaient à lui, il avait été en relation directe avec l'une des filles qui avaient lâché Henry, il possédait un bateau et il n'habitait pas

loin du laboratoire clandestin que ce même Henry avait la stupidité d'utiliser encore. Voilà qui formait une chaîne de coïncidences aussi longue qu'improbable, et rendue d'autant plus troublante que Charon n'était plus un policier enquêtant sur un crime, mais bien lui-même un criminel précisément impliqué dans les crimes sur lesquels on enquêtait.

La découverte fut plutôt rude pour le lieutenant étendu sur son lit. Quelque part, ce n'était pas ainsi qu'il se décrivait. Charon s'était cru en vérité au-dessus de tout ça : observateur, figurant occasionnel, mais certainement pas acteur principal du drame qui se déroulait au-dessous de lui. Après tout, c'était lui qui avait le plus beau palmarès dans la longue histoire de la brigade des stups, couronné par l'élimination d'Eddie Morello, peut-être la plus belle action de toute sa vie professionnelle – doublement plus belle parce qu'il avait éliminé un authentique trafiquant, grâce à un meurtre prémédité commis devant pas moins de six autres officiers de police et aussitôt maquillé en acte de légitime défense, ce qui lui avait valu un congé payé en sus du contrat que lui avait réglé Henry. En quelque sorte, cela lui avait fait l'effet d'un jeu particulièrement distrayant, et finalement pas si éloigné du boulot pour lequel le payaient les citoyens de cette ville. Les hommes se nourrissaient de leurs illusions, et Charon n'était pas différent des autres. Ce n'était pas tant parce qu'il s'était persuadé que ce qu'il faisait était bien, que parce qu'il avait pris à cœur les tuyaux à lui fournis par Henry au point d'éliminer lui-même tous les rivaux susceptibles d'entraver le petit commerce de ce dernier. Étant en mesure de contrôler qui enquêtait sur quoi parmi ses hommes, il avait fini par offrir l'ensemble du marché local au seul fournisseur sur lequel ses dossiers restaient vierges d'informations. Cela avait permis à Henry d'étendre son réseau, attirant par là même l'attention de Tony Piaggi et de ses relations personnelles sur la côte Est. Sous peu, et il en avait averti Henry, il allait être obligé de laisser ses hommes écorner les franges de son réseau. Henry l'avait compris, sans aucun doute après avoir pris conseil auprès de Piaggi, homme assez raffiné pour saisir les points les plus délicats de la partie en cours.

Mais quelqu'un avait balancé une allumette dans ce mélange hautement volatil. Les informations qu'il détenait n'allaient que dans un sens, mais pas assez loin. Il lui fallait donc creuser ça, pas vrai ? Charon réfléchit quelques secondes et décrocha son téléphone. Il lui fallut trois coups de fil pour obtenir le bon numéro.

— Police d'État.

— J'essaye de joindre le capitaine Joy. De la part du lieutenant Charon, de la police municipale de Baltimore.

— Vous avez de la veine, lieutenant. Il rentre à l'instant. Ne quittez pas, je vous prie. La voix qui prit le relais était lasse.

— Capitaine Joy.

— Bonjour, ici le lieutenant Charon, Mark Charon, police municipale. Je travaille aux stups. J'ai appris que vous aviez effectué une grosse prise.

— Ça, vous pouvez le dire. Charon entendit l'homme se laisser tomber dans son fauteuil avec un mélange de satisfaction et de lassitude.

— Pourriez-vous me faire un rapide topo ? J'aurais peut-être certaines informations sur cette affaire, de mon côté.

— Qui vous en a parlé, d'abord ?

— Ce garde-côte qui vous a piloté – Oreza. J'ai bossé avec lui sur deux ou trois coups. Vous vous souvenez de cette grosse prise de marihuana, dans la ferme du comté de Talbot ?

— C'était vous ? J'ai l'impression que les côtiers s'en sont attribué le mérite exclusif.

— J'ai été bien obligé, pour protéger mon indicateur. Écoutez, vous pouvez toujours les appeler si vous voulez une confirmation. Je vous donnerai leur numéro de téléphone, le chef de station s'appelle Paul English.

— C'est bon, Charon, vous m'avez convaincu.

— En mai dernier, j'ai passé une journée et une nuit entières en leur compagnie, à chercher un gars qui avait disparu sous notre nez. On ne l'a jamais retrouvé, on n'a jamais retrouvé son bateau. Oreza dit que...

— L'homme-crabe, dit Joy dans un souffle. Quelqu'un l'a balancé à la flotte, et on dirait qu'il y est depuis un bout de temps. Vous avez des trucs à me dire sur lui ?

— Il s'appelle probablement Angelo Vorano. Il vivait dans le coin ; un dealer à la petite semaine qui cherchait à décrocher le filon. Charon donna son signalement.

— La taille semble correspondre. On va quand même vérifier la formule dentaire pour confirmer l'identité. Parfait, ça devrait nous aider, lieutenant. Que voulez-vous en échange ?

— Que pouvez-vous me dire ? Charon passa plusieurs minutes à prendre des notes. Et qu'est-ce que vous comptez faire de Xantha ?

— On la garde comme témoin, avec la bénédiction de son avocat, soit dit en passant. Nous voulons protéger cette fille. Il semblerait qu'on soit tombés sur une sacrée bande de salopards.

— Je veux bien le croire, répondit Charon. D'accord, donnez-moi le temps de voir ce que je peux vous obtenir de mon côté.

— Merci de votre assistance.

— Bon Dieu, dit Charon après avoir raccroché. *Un Blanc… avec un grand bateau blanc.* Burt et les deux gars que Tony avait visiblement désignés pour le seconder, abattus chacun d'une balle de .45 dans la nuque. Les meurtres aux allures d'exécution n'étaient pas encore en vogue dans le milieu de la drogue, et le sang-froid dont ils témoignaient lui flanquait la chair de poule. Mais c'était moins du sang-froid que de l'efficacité, non ? Comme les revendeurs. Comme l'affaire sur laquelle Em et Tom travaillaient, et ils voulaient avoir des renseignements sur ce fameux Kelly, et c'était un Blanc avec un gros bateau blanc qui vivait non loin du labo. Ça faisait un peu trop de coïncidences.

La seule bonne nouvelle, en fait, était qu'il pouvait appeler Henry en toute impunité. Il connaissait toutes les écoutes téléphoniques du secteur en rapport avec les stupéfiants, et aucune ne visait le réseau de Tucker.

— Ouais ?

— Burt et ses potes sont morts, annonça Charon.

— C'est quoi, c't'histoire ? dit une voix soudain parfaitement réveillée.

— Tu m'as très bien entendu. La police d'État de Somerset a emballé les corps. Angelo également, enfin, ce qu'il en reste. Le labo n'existe plus, Henry. La drogue a disparu, et ils détiennent

Xantha. Tout cela lui procurait à vrai dire une certaine satisfaction. Charon était encore suffisamment flic pour ne pas s'apitoyer du démantèlement d'un réseau criminel.

— Bordel, mais qu'est-ce qui se passe ? s'enquit une voix criarde.

— Ça, je crois que je peux aussi te l'expliquer. Il faut qu'on se voie.

*

Kelly jeta un nouveau coup d'œil à son perchoir, derrière le volant de sa Coccinelle de location, avant de retourner à son appartement. Il était fatigué, quoique rassasié par ce dîner succulent. Sa sieste de l'après-midi lui avait suffi pour tenir le coup après une longue journée, mais la raison principale de cette sortie était d'évacuer sa colère, et conduire l'y aidait le plus souvent. Il avait vu l'homme, désormais. Celui qui avait achevé Pamela, avec un lacet. Cela aurait été si facile de lui régler son compte tout de suite. Kelly n'avait jamais tué personne à mains nues, mais il savait comment procéder. Tout un tas de spécialistes avaient passé un temps considérable à Coronado, Californie, à lui enseigner les finesses de la technique, au point que, chaque fois qu'il croisait quelqu'un, il plaquait sur sa silhouette une sorte de feuille de papier millimétré, tel endroit pour tel geste, tel endroit pour tel autre – et se rendre compte qu'il savait s'y prendre, oui, ça valait le coup. Ça valait de courir le danger, ça valait d'en, assumer les conséquences... mais ce n'était pas pour autant une raison de s'y livrer, de même que prendre des risques ne signifiait pas être casse-cou. C'était le revers de la médaille.

Mais il voyait maintenant le bout du tunnel, et il fallait commencer à envisager la suite. Il devrait même redoubler de précaution. Donc les flics connaissaient son identité mais il était sûr que ça se limitait à ça. Même si la fille, cette Xantha, se décidait un jour à leur parler, elle n'avait jamais vu ses traits – la peinture de camouflage était faite pour ça. En gros, le seul danger était qu'elle ait noté le numéro d'immatriculation de son bateau au moment où il s'éloignait du quai où il l'avait

débarquée, mais c'était peu probable. Faute de preuve matérielle, ils se retrouveraient les mains vides devant un tribunal. Donc, ils savaient qu'il détestait certains individus – à la bonne heure. Ils pouvaient même connaître la teneur de son entraînement – parfait. La partie qu'il jouait suivait un certain nombre de règles. La leur en avait d'autres. Tout bien pesé, elles jouaient plutôt en sa faveur.

Il examina les lieux depuis sa voiture, pour estimer les angles et les distances, esquisser déjà un plan et envisager diverses variantes. Ils avaient choisi un quartier peu fréquenté par les patrouilles de police et doté de vastes espaces vides. Personne ne pouvait s'approcher de leur planque sans se faire aisément repérer... et leur laisser sans doute le temps de détruire si nécessaire toute trace compromettante. C'était une façon logique d'aborder leur problème tactique, à un détail près. Ils n'avaient pas envisagé un ensemble de règles tactiques différentes.

Pas mon problème, se dit Kelly en démarrant pour rejoindre son appartement.

*

— Dieu Tout-puissant... Roger MacKenzie pâlit et fut pris d'une nausée soudaine. Ils prenaient le petit déjeuner sous la véranda de sa maison au nord-ouest de Washington. Son épouse et sa fille étaient allées faire des courses à New York pour la rentrée. Ritter avait débarqué à l'improviste à dix-huit heures quinze, complet strict et mine résolue, note discordante dans l'agréable fraîcheur de la brise matinale. Je connais son père depuis trente ans.

Ritter but une gorgée de son jus d'orange, même si l'acidité ne faisait pas non plus franchement du bien à son estomac. C'était une trahison de la pire espèce. Hicks avait su pertinemment qu'elle nuirait à des concitoyens, dont au moins un qu'il connaissait de nom. Ritter s'était déjà fait son opinion là-dessus mais il fallait laisser à Roger le temps de radoter.

— Nous avons fait Randolph ensemble, nous étions dans le même Groupe de bombardement, poursuivait MacKenzie.

Ritter décida de le laisser tout déballer, même si cela risquait de prendre un bout de temps. On a fait des trucs ensemble... conclut l'homme en regardant son petit déjeuner intact.

— Je ne peux pas vous reprocher de l'avoir pris dans votre service, Roger, mais le garçon est coupable d'espionnage.

— Que voulez-vous faire ?

— L'espionnage est un crime, Roger, souligna Ritter.

— Je dois partir bientôt. Ils me veulent dans leur équipe pour la réélection, je devrais m'occuper de tout le Nord-Est.

— Si tôt ?

— Jeff Hicks dirigera la campagne dans le Massachusetts, Bob. Je travaillerai directement avec lui. MacKenzie regarda de l'autre côté de la table. Il s'exprimait par phrases courtes, presque sans suite. Bob, une enquête pour espionnage dans notre service – ça pourrait tout foutre en l'air. Si ce que nous avons fait – si votre... opération était dévoilée au public – je veux dire, son déroulement et les circonstances de son échec...

— Je suis désolé, Roger, mais ce petit salopard a trahi sa patrie.

— Je pourrais lui retirer son visa de sécurité, le flanquer dehors...

— Pas suffisant, observa Ritter, glacial. Des gens risquent de mourir par sa faute. Il ne s'en tirera sûrement pas comme ça.

— On pourrait vous ordonner de...

— De faire obstacle à la justice, Roger ? observa Ritter. Parce qu'il s'agit de ça. C'est un crime.

— Cette écoute était illégale.

— Enquête relevant de la sécurité de l'État – nous sommes en guerre, au cas où vous l'auriez oublié – les règles sont légèrement différentes et d'ailleurs, la seule chose à faire est de les lui repasser et il craquera aussitôt. Ritter en était certain.

— Et courir le risque d'abattre le Président ? Maintenant ? En ce moment ? Croyez-vous que ça servira notre pays ? Vous avez songé à nos relations avec les Russes ? Le moment est *crucial*, Bob. *Certes, mais ne l'est-il pas toujours ?* C'est ce que Ritter avait envie d'ajouter mais il se retint.

— Enfin, j'étais venu vous voir pour prendre un conseil, dit Ritter, qu'il finit par obtenir, d'une certaine façon.

— Nous ne pouvons nous permettre une enquête qui déboucherait sur un procès public. Politiquement, c'est inacceptable. MacKenzie espérait que ce serait suffisant.

Ritter acquiesça et se leva. Le retour à son bureau à Langley n'était pas aussi confortable que prévu. Même s'il était agréable d'avoir les coudées franches, il se retrouvait confronté à une situation qu'il ne voulait pas, si désirable soit-elle, voir se muer en habitude. La première chose à faire était de supprimer l'écoute. Au plus vite.

*

Après tout ce qui était arrivé, ce fut le journal qui annonça le premier la nouvelle. Le titre, sur quatre colonnes à la une, annonçait un triple meurtre lié à une affaire de drogue dans le comté tranquille de Somerset. Ryan dévora l'article, en oubliant de lire la page des sports qui occupait d'habitude un quart d'heure de son train-train matinal.

Ce ne peut être que lui, se dit le lieutenant. *Qui d'autre laisserait derrière lui « une importante quantité de drogue », en plus de trois cadavres ?* Il quitta la maison quarante minutes plus tôt ce matin-là, à l'étonnement de son épouse.

*

— Mme O'Toole ? Sandy venait tout juste d'achever sa première tournée de la matinée et elle était en train de remplir des papiers quand le téléphone sonna.

— Oui ?

— James Greer à l'appareil. Vous avez eu affaire à ma secrétaire, Barbara, je crois.

— Oui, tout à fait. Puis-je vous être utile ?

— Cela me gêne de vous déranger mais nous cherchons à mettre la main sur John. Il n'est pas chez lui.

— Non, je crois qu'il est en ville, mais je ne sais pas où exactement.

— Si vous avez de ses nouvelles, pouvez-vous lui demander de m'appeler ? Il a mon numéro. Excusez-moi encore de vous demander cela, ajouta poliment l'homme.

— Ce sera avec plaisir. *Qu'est-ce que c'était encore ?* se demanda-t-elle.

L'inquiétude la gagnait. La police en avait après John, elle l'avait prévenu et il n'avait pas paru s'en soucier. Et voilà que quelqu'un d'autre essayait également de lui mettre la main dessus. Pourquoi ? Puis elle avisa un exemplaire du journal du matin posé sur la table de l'aire d'accueil. Le frère de l'un de ses patients était en train de lire un article quelconque, mais à l'angle inférieur droit de la une s'étalait le titre : MEURTRE LIÉ À LA DROGUE DANS LE SOMERSET.

*

— Tout le monde s'intéresse à ce type, observa Frank Allen.

— Comment cela ? Charon était entré au commissariat ouest, sous prétexte de jeter un œil au dossier d'enquête administrative sur la mort d'Eddie Morello. Il avait réussi à convaincre Allen de lui permettre de consulter les dépositions des autres policiers et des trois témoins civils. Comme il avait gracieusement décliné son recours à un avocat et comme les circonstances de la fusillade semblaient parfaitement limpides, Allen n'y avait pas vu d'inconvénient, à condition qu'il le fasse devant lui.

— Je veux dire, juste après le coup de fil de Pittsburgh, cette dénommée Brown qui se fait descendre, Em a appelé ici pour avoir des renseignements sur lui. À présent, c'est toi. Comment ça se fait ?

— Son nom a été cité. Nous ne savons pas encore pourquoi, et il s'agit juste d'une vérification rapide. Qu'est-ce que tu peux me dire sur lui ?

— Eh, Mark, t'es en congé, souviens-toi ? remarqua Allen.

— Tu es en train de me dire que je ne vais pas reprendre le boulot tout de suite ? Je suis censé mettre ma cervelle en veilleuse, Frank ? Aurais-je manqué dans le journal l'article annonçant que les escrocs ont décidé de prendre des vacances ?

Allen dut en convenir.

— Toute cette attention... j'en viens à me demander si ce type n'aurait pas quelque chose à se reprocher. Je suppose que j'ai deux-trois renseignements sur lui – ouais, c'est vrai, j'avais oublié. Attends une minute. Allen se leva de son bureau pour se rendre aux archives, et Charon fit semblant de lire les dépositions, le temps qu'il revienne. Une mince chemise en papier bulle atterrit sur ses genoux. Tiens tiens...

C'était un extrait des états de service de Kelly, mais il n'y avait pas grand-chose, comme put le constater Charon en feuilletant le dossier. Il comprenait ses diplômes de plongée, le rapport de son instructeur et une photographie, accompagnés d'autres paperasses de style officiel. Charon leva les yeux.

— Il vit sur une île ? C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Ouais, je lui ai posé la question. L'histoire est assez marrante. Cela dit, pourquoi ça t'intéresse ?

— C'est juste un nom qui a été cité, sans doute rien, mais je voulais quand même vérifier. Je n'arrête pas d'entendre parler d'une bande qui officierait dans la baie.

— Je devrais vraiment refiler ce truc à Em et Tom. J'avais complètement oublié que je l'avais.

Déjà mieux.

— Je file justement de ce côté. Tu veux que je le dépose ?

— Tu ferais ça ?

— Bien sûr. Charon glissa la chemise sous son bras. Son premier arrêt fut dans une succursale des librairies Pratt où il put photocopier les documents à dix cents la page. Puis il trouva une boutique de photographe. Sa plaque de policier lui permit d'obtenir en moins de dix minutes cinq agrandissements de la petite photo d'identité. Il les laissa dans la voiture lorsqu'il se gara au quartier général, mais il n'entra que le temps de confier le dossier au planton qui courut le monter à la criminelle. Il aurait pu garder l'information par-devers lui, mais réflexion faite, il semblait plus intelligent de se comporter en flic normal accomplissant une tâche normale.

*

— Alors, que s'est-il passé ? demanda Greer, derrière la porte close de son bureau.

— Roger dit qu'une enquête aurait des conséquences politiques désastreuses, répondit Ritter.

— Allons bon, si c'est pas dommage ?

— Là-dessus, il a dit qu'on n'avait qu'à régler ça, ajouta Ritter. *Pas en ces termes, mais c'était le sens général.* Inutile de tout embrouiller.

— Ce qui veut dire ?

— À votre avis, James ?

*

— D'où vient ce truc ? demanda Ryan quand le dossier atterrit sur son bureau.

— Un inspecteur m'a donné ça, en bas, répondit le jeune planton. Je ne le connais pas, mais il a dit que c'était à remettre à votre bureau.

— D'accord. Ryan le congédia d'un geste et ouvrit la chemise, découvrant pour la première fois une photographie de John Terrence Kelly. Il s'était engagé dans la Marine quinze jours après son dix-huitième anniversaire, il y était resté... six ans, et avait été rendu à la vie civile avec le grade de quartier-maître de première classe. Ryan se rendit compte aussitôt qu'il manquait pas mal de pièces au dossier. Rien d'étonnant, car le service avait été surtout intéressé par ses qualités de plongeur. Restaient sa date de sortie de l'école d'UDT et sa qualification ultérieure d'instructeur qui avait intéressé le service. Les trois rapports d'évaluation consignés dans le dossier portaient tous un 4.0, la note la plus élevée attribuée par la Navy, et ils étaient accompagnés d'une chaleureuse lettre de recommandation émanant d'un amiral à trois étoiles, que le service avait prise pour argent comptant. L'amiral avait eu la prévenance d'y joindre la liste de ses décorations, histoire d'impressionner un peu plus la police municipale de Baltimore : Croix de la Navy, avec Étoile d'argent. Étoile de bronze avec « V » de citation au combat et deux épis, valant attribution répétée de la même

récompense. Cœur de pourpre, avec deux épis valant attribution répétée...

Bon Dieu, ce type est le portrait craché de ce que j'imaginais, non ?

Ryan reposa la chemise, remarquant qu'elle faisait partie du dossier de l'affaire Gooding. Cela voulait dire Frank Allen... encore une fois. Il l'appela.

— Merci pour les infos sur Kelly. Qui a déposé le dossier ?

— Mark Charon est passé me voir, lui expliqua Allen. Je suis en train de boucler le dossier sur le suspect qu'il a abattu et il m'a cité ce nom, indiquant qu'il était apparu au cours d'une de ses enquêtes. Désolé, vieux, j'avais oublié que je l'avais. Il m'a proposé de passer le déposer chez vous. Ce n'est pas franchement le mec que j'imagine se piquer, mais cela dit... La voix poursuivit mais elle n'intéressait déjà plus Ryan.

Ça commence à aller trop vite, bougrement trop vite.

Charon. On le retrouve partout, non ?

— Frank, j'ai une question vache à te poser. Quand ce sergent Meyer a appelé de Pittsburgh, t'en as parlé à quelqu'un d'autre ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Em ? demanda Allen. La suggestion faisait naître en lui un début d'inquiétude.

— Je n'ai pas dit que t'as appelé la presse, Frank.

— C'était le jour même où Charon a descendu le dealer, n'est-ce pas ? réfléchit Allen. J'aurais pu lui dire quelque chose... c'est la seule autre personne avec qui j'ai discuté ce jour-là, maintenant que j'y pense.

— D'accord, merci Frank. Ryan chercha le numéro de la caserne « V » de la police d'État.

— Capitaine Joy, répondit une voix fort lasse. Le commandant de la caserne serait volontiers allé se coucher dans son propre cachot, mais la tradition étant ce qu'elle était dans une caserne, de la police d'État, il avait trouvé un lit confortable pour ses quatre heures trente de repos réglementaire. Joy avait déjà hâte de voir le comté de Somerset retrouver une vie normale, même si l'épisode pouvait bien lui rapporter des galons de commandant.

— Ici le lieutenant Ryan, de la brigade criminelle de Baltimore.

— Eh bien, on peut dire qu'on intéresse les gars de la grande ville, commenta Joy, avec une ironie désabusée. Et vous, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que j'étais sur le point d'aller me coucher hier soir, quand un autre de vos collègues m'a appelé ici, un lieutenant Caron, ou quelque chose comme ça, je n'ai pas noté le nom. Il prétendait pouvoir identifier un des corps... ce nom-là, je l'ai écrit... enfin, quelque part. Désolé, je deviens un zombie.

— Pourriez-vous me tuyauter ? Vous me la faites courte. Il s'avéra que la version courte était à rallonge. Ryan reprit : La femme est toujours en garde à vue ?

— Un peu, oui.

— Capitaine, gardez-la ainsi jusqu'à ce que je vous avise du contraire, d'accord ? Excusez-moi, veuillez, s'il vous plaît la garder ainsi. Il se pourrait qu'elle soit citée comme témoin dans une affaire criminelle.

— Ouais, j'suis au courant, vous vous rappelez ?

— Non, je veux dire, de notre côté également, capitaine. Deux affaires sérieuses, cela fait neuf mois que j'enquête dessus.

— Elle sortira pas d'ici un bout de temps, promit Joy. On a pas mal à causer avec elle, de notre côté, et son avocat joue le jeu.

— Rien de neuf sur le tireur ?

— Juste ce que je vous ai dit : blanc, sexe masculin, aux alentours d'un mètre quatre-vingt-cinq, et il s'était barbouillé en vert, d'après la fille. Joy avait omis ce détail de sa relation initiale.

— Quoi ?

— Elle a dit qu'il avait la figure et les mains vertes, comme une peinture de camouflage, je suppose. Il y a encore un truc, ajouta Joy. C'est un sacré bon fusil. Les trois bonshommes, il les a refroidis d'une balle chacun, en plein dans le mille – la perfection.

Ryan rouvrit la chemise d'un geste sec. C'était indiqué au bas du palmarès de Kelly : Tireur d'élite à la carabine, Maître-tireur au pistolet.

— Je vous rappellerai, capitaine. On dirait que vous avez fait du sacré bon boulot pour un gars qui n'a pas souvent des homicides.

— Ouais, j'aimerais autant me remettre à aligner les chauffards, confirma Joy en raccrochant.

— T'es en avance, observa Douglas, qui entrait en retard, lui. T'as vu le journal ?

— Notre ami est de retour, et il a recommencé ses exploits. Ryan lui passa la photo.

— Il a l'air plus âgé, nota le sergent.

— Trois Cœurs de pourpre, ça donne toujours un coup de vieux. Ryan mit Douglas au courant. Tu veux descendre à Somerset interroger cette fille ?

— Tu crois... ?

— Oui, je crois qu'on tient notre témoin. Je crois aussi qu'on tient notre fuite. Ryan expliqua rapidement ce dernier point.

*

Il avait appelé juste pour entendre le son de sa voix. Arrivé si près du but, il se permettait de regarder un peu plus loin. Ce n'était peut-être pas vraiment digne d'un pro, mais Kelly avait beau en être un, il demeurait humain.

— John, où êtes-vous ? Le ton était encore plus inquiet que la veille.

— J'ai un endroit. Il ne voulait pas en dire plus.

— J'ai un message pour vous de James Greer, il a dit que vous le rappeliez.

— D'accord. Kelly grimaça – il était censé l'avoir contacté la veille.

— C'était vous, dans le journal ?

— Comment ça ?

— Je parle des trois cadavres retrouvés sur la côte Est ! dit-elle dans un souffle.

— Je vous rappelle, dit-il, presque aussi vite que le frisson l'envahit.

Kelly n'était pas abonné au journal à l'adresse de son appartement, pour des raisons évidentes, mais il fallait qu'il en ait un sous la main. Il se souvint qu'il y avait un distributeur au coin de la rue. Il n'avait besoin que d'y jeter un œil.

Que sait-elle de moi ?

Il était trop tard pour s'adresser des reproches. Il allait connaître le même problème avec elle qu'avec Doris. Celle-ci dormait quand il avait fait le boulot et les détonations l'avaient réveillée. Il lui avait bandé les yeux, puis l'avait larguée après lui avoir expliqué que Burt s'apprêtait à la tuer, en lui laissant de quoi se payer le Greyhound et filer quelque part. Même sous l'influence de la drogue, elle avait paru terrorisée, en état de choc. Pourtant, les flics lui avaient déjà mis le grappin dessus. Merde, comment était-ce possible ?

Rien à cirer du comment, *mec, l'important c'est qu'ils l'aient.*

L'univers avait aussitôt basculé pour lui.

Bon, d'accord, alors tu fais quoi à présent ? C'était ce qui accaparait ses pensées durant tout le trajet du retour à son appartement.

Pour commencer, il fallait qu'il se débarrasse du Colt .45 mais il avait déjà décidé de le faire. Même s'il n'avait laissé aucun indice derrière lui, le lien était possible. Quand sa mission était terminée, elle l'était pour de bon. Mais pour l'heure, il avait besoin d'aide et où l'obtenir, sinon de ceux pour qui il avait tué ?

— L'amiral Greer, je vous prie ? De la part de M. Clark.

— Ne quittez pas. Puis Kelly entendit : Vous étiez censé m'appeler hier, l'auriez-vous oublié ?

— Je peux être là dans deux heures, monsieur.

— Je vous attends.

*

— Où est Cas ? demanda Maxwell. Il était suffisamment préoccupé pour avoir utilisé le sobriquet de son ami. Le quartier-maître qui lui tenait lieu de secrétaire comprit aussitôt.

— J'ai déjà appelé chez lui, amiral. Pas de réponse.

— C'est drôle. Ce qui ne l'était pas, mais le quartier-maître comprenait également.

— Voulez-vous que j'envoie quelqu'un à Bolling, jeter un œil ?

— Bonne idée. Maxwell hocha la tête et retourna dans son bureau.

Dix minutes plus tard, un sergent de la sécurité militaire de l'Armée quittait sa guérite et partait en voiture vers un lotissement formé de pavillons jumelés, où logeaient les officiers supérieurs en poste au Pentagone. La plaque à l'entrée indiquait : Contre-amiral C.P. Podulski, USN, avec les ailes des aviateurs. Le sergent n'avait que vingt-trois ans et ne cherchait pas spécialement à fréquenter les huiles, mais il avait reçu l'ordre de vérifier s'il y avait un problème quelconque. Le journal du matin était posé sur les marches. Il y avait deux voitures garées à l'emplacement réservé, dont une portant le macaron du Pentagone sur le pare-brise, et il savait que l'amiral et son épouse vivaient seuls. Rassemblant tout son courage, le sergent frappa à la porte, fermement mais pas trop fort. Aucune réaction. Il essaya alors la sonnette. Aucune réaction. *Et maintenant ?* se demanda le jeune sous-off. La base tout entière était propriété de l'État et le règlement l'autorisait à pénétrer dans tous les bâtiments du périmètre, il avait des ordres et son lieutenant le couvrirait sans doute. Il ouvrit la porte. Aucun bruit. Il visita le rez-de-chaussée, ne découvrant rien d'autre que ce qui s'y était trouvé la veille au soir. Il appela plusieurs fois, sans résultat, et décida qu'il n'avait pas d'autre choix qu'aller voir à l'étage. Ce qu'il fit, une main posée sur l'étui en cuir blanc de son arme...

L'amiral Maxwell était là vingt minutes plus tard.

— Crise cardiaque, annonça le médecin de l'Air Force. Sans doute durant son sommeil.

Ce n'était pas le cas de son épouse, gisant près de lui. Une femme naguère si jolie, se souvenait Dutch Maxwell, mais

ravagée par la perte de leur fils. Le verre d'eau à moitié rempli était posé sur un mouchoir pour ne pas marquer le bois de la table de nuit. Elle avait même remis le bouchon sur le tube de cachets avant de s'étendre auprès de son mari. Dutch avisa le valet de nuit. La chemise blanche était posée sur le cintre, prête pour une nouvelle journée de service pour son pays d'adoption, les Ailes d'or surmontant la brochette de rubans, dont le premier, bleu pâle frappé de cinq étoiles blanches. Ils devaient se voir pour discuter de son départ à la retraite. Quelque part, Dutch n'était pas surpris.

— Seigneur, prends pitié ! dit Dutch, en contemplant les seules victimes dans leur camp de l'opération VERT BUIS.

*

Qu'est-ce que je dis ? s'interrogea Kelly en franchissant la grille d'entrée. Le garde le scruta avec insistance malgré son laissez-passer, sans doute étonné que l'Agence paye vraiment si mal son personnel d'active. Il alla garer son épave sur l'aire réservée aux visiteurs, mieux située que celle dévolue au personnel, ce qui paraissait un peu bizarre. Kelly pénétra dans le hall où il fut accueilli par un agent de la sécurité qui le conduisit dans les étages. L'endroit lui semblait plus menaçant aujourd'hui, tous ces couloirs banals et sinistres sillonnés par des anonymes, mais c'était uniquement parce que cet édifice s'apprêtait à devenir une sorte de confessionnal pour une âme qui n'avait pas encore décidé si elle était, oui ou non, celle d'un pécheur. Il ne connaissait pas le bureau de Ritter. Il était situé au troisième et étonnamment exigu. Kelly avait cru le personnage important – et même s'il l'était effectivement, ce n'était pas encore le cas de son bureau.

— Salut, John, dit l'amiral Greer, encore sous le coup de la nouvelle reçue de Dutch Maxwell une demi-heure plus tôt. Greer lui indiqua un siège et l'on ferma la porte. Ritter fumait, au grand désagrément de Kelly.

— Heureux de retrouver le pays, monsieur Clark ? demanda l'officier supérieur. Un exemplaire du *Washington Post* était

posé sur le bureau, et Kelly nota avec surprise que l'affaire du comté de Somerset y avait également fait la une.

— Oui, monsieur, j'imagine qu'on peut dire ça. Ses deux aînés saisirent l'ambivalence du propos. Pourquoi teniez-vous à me recruter ?

— Je vous l'ai dit dans l'avion. Il se pourrait bien que votre récupération du Russe contribue à sauver nos gars, en définitive. Nous avons besoin d'hommes qui réfléchissent en gardant les pieds sur terre. Comme vous. Je vous propose de travailler dans la section dont je m'occupe.

— Pour faire quoi ?

— Tout ce qu'on vous dira de faire, répondit Ritter. Il avait déjà une idée derrière la tête.

— Je n'ai même pas de diplôme universitaire.

Ritter sortit un épais dossier de son bureau.

— J'ai fait venir ceci de Saint Louis. Kelly reconnut les formulaires. C'était l'ensemble de son dossier personnel dans la Navy. Vous auriez vraiment dû accepter cette bourse. Vos résultats aux tests d'intelligence sont encore plus élevés que je ne le pensais, et ils révèlent que vous êtes encore plus doué que moi pour les langues. Avec James, nous pouvons vous accorder une dérogation.

— Une Croix de la Navy, cela pèse dans la balance, John, expliqua Greer. Et ce que vous avez fait, votre contribution au plan VERT BUIS, puis votre action sur le terrain, ce genre de chose pèse également son poids.

Kelly sentait son instinct affronter sa raison. Le problème, c'était qu'il n'était pas sûr de savoir quelle partie se rangeait dans quel camp. Puis il décida qu'il fallait qu'il avoue à quelqu'un la vérité.

— Il y a un problème, messieurs.

— Lequel ? demanda Ritter.

Kelly avança la main et tapa du doigt l'article à la une du journal.

— Vous feriez mieux de lire ça.

— Je l'ai fait. Et alors ? Quelqu'un a rendu service à l'humanité, dit l'officier, sur un ton léger. Puis il intercepta le

regard de Kelly et son ton devint aussitôt méfiant. Continuez, monsieur Clark.

— C'est moi, monsieur.

— De quoi voulez-vous parler, John ? demanda Greer.

*

— Le dossier est sorti, monsieur, dit au téléphone l'employé aux archives.

— Comment ça, sorti ? objecta Ryan. J'en ai des copies sous les yeux.

— Pouvez-vous patienter un instant ? Je vous passe mon supérieur. La ligne passa en attente, ce que l'inspecteur détestait cordialement.

Ryan regarda par la fenêtre avec une grimace. Il avait appelé le Service central des Archives militaires, situées à Saint Louis. L'ensemble des papiers concernant tous les hommes et femmes ayant servi sous les drapeaux étaient regroupés là, dans ce complexe parfaitement protégé et gardé – le policier y avait recouru plus d'une fois pour obtenir des renseignements.

— Irma Rohrerbach, je vous écoute, dit une voix après quelques gazouillis électroniques. L'inspecteur imagina aussitôt une femme de forte carrure, assise derrière un bureau encombré de dossiers qui auraient pu être réglés depuis une semaine.

— Je suis le lieutenant Emmet Ryan, de la police municipale de Baltimore. J'aurais besoin d'informations provenant d'un de vos dossiers personnels...

— Monsieur, il n'est pas ici. Mon employé vient de me montrer les notes.

— Que voulez-vous dire ? Vous n'avez pas le droit de sortir ainsi les dossiers. Je le sais très bien.

— Monsieur, ce n'est pas tout à fait exact. Il existe certaines dérogations. C'est le cas ici. Le dossier a été retiré et sera restitué mais je ne sais pas quand.

— Qui le détient ?

— Je ne suis pas habilitée à le dire, monsieur. Le ton de la bureaucrate révélait également l'intensité de sa curiosité. Le

dossier était sorti et, tant qu'il ne serait pas revenu, il ne faisait plus partie de l'univers connu pour ce qui la concernait.

— Je peux vous balancer une décision judiciaire, vous savez. En général, ça marchait sur les gens, qui appréciaient assez peu d'être l'objet des attentions de la justice.

— Oui, certainement. Puis-je vous être utile à autre chose, monsieur ? Elle devait également avoir l'habitude de se faire rabrouer. Le coup de fil venait de Baltimore, après tout, et la citation d'un juge officiant à douze cents kilomètres de là semblait une péripétie futile et bien lointaine. Avez-vous notre adresse postale, monsieur ?

En vérité, il ne pouvait pas. Il n'avait pas encore assez d'éléments à faire valoir devant un juge. Ce genre de situation se réglait en général à l'amiable plutôt que par la contrainte judiciaire.

— Merci, je rappellerai.

— Bonne journée, monsieur. La formule de politesse n'était que la façon narquoise de se débarrasser d'un de ces innombrables détails importuns dans la journée d'un fonctionnaire aux archives.

À l'étranger. Pourquoi ? Pour qui ? Qu'y a-t-il donc de si différent cette fois-ci ? Ryan savait qu'il y avait quantité de différences. Il se demanda s'il les avait relevées toutes.

*

— Et voilà ce qu'ils lui ont fait subir, leur dit Kelly. C'était la première fois qu'il décrivait tout cela à haute voix, et en narrant ainsi en détail le rapport d'autopsie, il avait l'impression d'entendre parler un autre. À cause de son passé, les flics n'ont jamais vraiment considéré l'affaire comme prioritaire. J'ai réussi à sortir deux autres filles. Ils en ont tué une. L'autre, eh bien... Il indiqua le journal.

— Pourquoi l'avez-vous simplement libérée dans la nature ?

— Vous vouliez que je l'assassine, monsieur Ritter ? C'était ce qu'ils comptaient faire, dit Kelly, les yeux toujours baissés. Elle avait plus ou moins émergé quand je l'ai libérée. Je n'avais pas le temps de faire autre chose. J'ai mal calculé.

— Combien ?

— Douze, monsieur, répondit-il, sachant que Ritter voulait le nombre total de tués.

— Bonté divine, observa Ritter. En fait, il avait envie de sourire. À vrai dire, on envisageait à la CIA de se lancer dans des opérations anti-drogue. Il était opposé à cette politique – ce n'était pas important au point de distraire des gens qui seraient mieux occupés à protéger leur pays des menaces bien réelles contre la sûreté de l'État. Mais il ne pouvait pas sourire. C'était bien trop sérieux. L'article parle de vingt kilogrammes de drogue. Est-ce exact ?

— Probablement. Kelly haussa les épaules. Je ne l'ai pas pesée. Il y a autre chose. Je crois savoir comment elle est introduite dans le pays. Les sachets sentent... le bain d'embaumement. C'est de l'héroïne asiatique.

— Oui ? demanda Ritter.

— Vous ne voyez donc pas ? Came asiatique. Bain d'embaumement. Point de chute, quelque part sur la côte Est. Ça ne vous paraît pas évident ? Ils se servent des corps de nos soldats tués au combat pour faire entrer cette saloperie.

Toutes ces qualités, plus des capacités d'analyse ?

Le téléphone de Ritter sonna. C'était la ligne intérieure.

— J'avais dit, pas d'appels, grommela l'officier de renseignements.

— C'est « Bill », monsieur. Il dit que c'est important.

*

Le minutage était absolument parfait, songea le capitaine. On sortit les prisonniers dans le noir. Il y avait encore une coupure d'électricité, et le seul éclairage provenait des lampes à accumulateurs et des quelques torches que son sergent-chef avait réussi à récupérer. Tous les prisonniers avaient les pieds entravés ; tous avaient les mains et les coudes liés dans le dos. Ils marchaient tous légèrement voûtés. Ce n'était pas simplement pour les contrôler. L'humiliation importait aussi, et chaque homme était talonné par un conscrit chargé de le harceler jusqu'à ce qu'ils soient regroupés au centre du camp.

Ses hommes y avaient bien droit, estima le capitaine. Ils s'étaient entraînés dur, ils étaient sur le point d'entamer leur longue marche vers le sud pour achever de libérer et réunifier leur pays. Les Américains étaient déboussolés, visiblement terrifiés par ce bouleversement de leur train-train quotidien. Les choses s'étaient plutôt bien passées pour eux depuis une semaine. Peut-être avait-il commis une erreur en les regroupant un peu plus tôt. Cela aurait pu fortifier un semblant de solidarité dans leurs rangs, mais la leçon de choses pour ses troupes valait amplement ce risque. Ses hommes ne tarderaient pas à tuer des Américains à plus grande échelle encore, le capitaine en était sûr, mais il fallait bien qu'ils commencent quelque part. Il cria un ordre.

Comme un seul homme, les vingt soldats sélectionnés prirent leur fusil pour frapper chacun son prisonnier d'un coup de crosse à l'abdomen. Un seul Américain réussit à tenir encore debout après le premier coup mais pas au second.

Zacharias était surpris. C'était la première attaque physique qu'il subissait depuis que Kolya avait arrêté les sévices, des mois auparavant. L'impact lui coupa le souffle. Il souffrait déjà du dos, parce qu'il gardait des séquelles de son éjection et qu'ils l'avaient délibérément forcé à marcher les membres entravés, et sous l'impact de la plaque de crosse en acier du AK-47, son corps épuisé et blessé l'avait trahi aussitôt. Il tomba sur le flanc, contre un autre prisonnier, et essaya de replier les jambes et de se protéger. Puis les coups de pied commencèrent. Il ne pouvait même pas se protéger la figure à cause de ses bras douloureusement ligotés dans le dos, et ses yeux virent le visage de son ennemi. Rien qu'un gamin, de dix-sept ans peut-être, les traits presque féminins, et ce regard était celui d'une poupée, les mêmes yeux vides, dénués d'expression. Aucune fureur, il ne montrait même pas les dents, non, il le frappait comme il aurait frappé une balle, parce qu'on lui avait dit de le faire. Il ne pouvait haïr le garçon, mais il pouvait le mépriser pour sa cruauté, et même après que le premier coup de botte lui eut cassé le nez, il continua de le fixer. Robin Zacharias avait touché le fond du désespoir, avait assumé le fait qu'on l'avait brisé et qu'il avait livré les secrets qu'il connaissait. Mais il avait

également eu le temps de l'assimiler. Il n'était pas plus un couard qu'il n'était un héros, se répéta-t-il au milieu des coups, rien qu'un homme. Il endurerait la souffrance comme un châtiment physique pour sa faute passée, et il continuerait d'implorer son Dieu pour qu'il lui donne du courage. Le colonel Zacharias gardait ses yeux, à présent bouffis d'ecchymoses, fixés sur le visage de l'enfant qui le tourmentait. *J'y survivrai. J'ai survécu à pire, et même si je meurs, je suis encore un homme meilleur que tu le seras jamais,* disait son visage au tout petit soldat. *J'ai survécu à la solitude et c'est bien pis que ça, gamin.* Il ne priait plus pour sa délivrance. Elle était venue de l'intérieur, après tout, et si la mort devait arriver, alors il saurait y faire face comme il avait fait face à sa faiblesse et ses défauts.

Un nouvel ordre aboyé par leur officier et ils reculèrent. Dans le cas de Robin, il y eut un dernier, un ultime coup de botte. Il saignait, un œil presque clos, et sa poitrine était déchirée par la douleur et la toux, mais il était toujours en vie, il était toujours un Américain, et il avait survécu à une épreuve de plus. Il se tourna pour regarder le capitaine qui commandait le détachement. Il y avait de la fureur sur ses traits, une fureur différente de celle du soldat qui avait reculé de quelques pas. Robin se demanda pourquoi.

— Relevez-les ! hurla le capitaine. Deux des Américains avaient perdu connaissance et durent être relevés chacun par deux hommes. C'était le mieux qu'il pouvait faire pour ses hommes. Il aurait mieux valu les tuer mais l'ordre dans sa poche l'interdisait formellement et, dans son armée, on ne tolérait aucune violation des ordres.

Robin regardait à présent dans les yeux le garçon qui l'avait assailli. De près, moins de quinze centimètres. Il n'y lut aucune émotion, mais il continua de le fixer, et dans ses yeux non plus, il n'y avait aucune émotion. C'était une épreuve de force entre eux deux, à leur échelle. Pas un mot ne fut échangé mais les deux hommes respiraient irrégulièrement, l'un à cause de l'épuisement, l'autre à cause de la douleur.

Ça te dit de remettre ça un de ces quatre ? Entre hommes. Tu crois que tu serais capable de tenir la distance, fiston ? Est-ce que tu éprouves de la honte pour ce que tu as fait ? Est-ce

que ça en valait le coup ? Te sens-tu plus un homme à présent, gamin ? Je ne le pense pas, et t'as beau le masquer de ton mieux, nous savons tous les deux qui a gagné cette reprise, pas vrai ? Le soldat se porta à la hauteur de Robin, ses yeux n'avaient rien trahi, mais sa main agrippa avec force le bras de l'Américain, il fallait bien ça pour le maîtriser, et Robin y vit une victoire. Le gamin avait toujours peur de lui, malgré tout. Car il était de la race de ceux qui hantent le ciel – haïs peut-être, mais redoutés aussi. La torture était l'arme du couard, après tout, et ceux qui l'appliquaient le savaient aussi bien que ceux qui devaient la subir.

Zacharias faillit trébucher. Voûté comme il l'était, il avait du mal à redresser la tête, et il n'aperçut le camion que parvenu à moins de deux mètres de celui-ci. C'était une antiquité russe, grillagé au-dessus, à la fois pour empêcher toute évasion et pour rendre visible le chargement. On les emmenait quelque part. Robin ne savait pas vraiment où et il pouvait difficilement échafauder des hypothèses. Rien ne pourrait être pire que ce camp – et pourtant, il y avait survécu d'une certaine manière, se dit-il tandis que le véhicule s'éloignait en cahotant. Le camp disparut dans le noir, et avec lui, la pire épreuve de son existence. Le colonel inclina la tête, murmura une prière d'action de grâces, et puis pour la première fois depuis des mois, il pria pour sa délivrance, quelque forme qu'elle puisse prendre.

*

— C'était votre œuvre, monsieur Clark, dit Ritter après un long regard appuyé au combiné téléphonique qu'il venait de reposer sur sa fourche.

— Je ne l'avais pas exactement calculé ainsi, monsieur.

— Certes non, mais au lieu de tuer cet officier russe, vous l'avez ramené avec vous. Ritter se retourna vers l'amiral Greer. Kelly ne remarqua pas le hochement de tête qui annonçait le bouleversement de son existence.

— Je regrette que Cas ne l'ait pas su.

*

— Alors, qu'est-ce qu'ils savent ?

— Ils ont Xantha, vivante ; elle est détenue dans la prison du comté de Somerset. Que sait-elle au juste ? demanda Charon. Tony Piaggi était là, lui aussi. C'était la première fois qu'ils se rencontraient tous les deux. Ils se trouvaient dans le labo qu'ils s'apprêtaient à mettre en route, dans les quartiers est de Baltimore. Le policier des stups avait jugé qu'il ne risquait rien à s'y rendre juste une fois.

— Problème..., observa Piaggi. Ça paraissait facile pour les autres jusqu'à ce qu'il poursuive. Mais on peut le régler. La première priorité, toutefois, c'est d'assurer la livraison à mes amis.

— Merde, on a quand même perdu vingt kilos, mec, remarqua Tucker, atterré. Il savait maintenant ce que c'était que la peur. À l'évidence, un truc leur rôdait autour, qui la justifiait amplement.

— Il t'en reste ?

— Ouais, dix kilos, à la maison.

— Parce que tu la gardes chez toi ? demanda Piaggi. Bon Dieu ! Henry !

— La pute sait pas où je crèche.

— Elle sait ton nom, Henry, rétorqua Charon. On peut faire des tas de trucs rien qu'avec un nom. Merde, pourquoi selon toi j'ai tout fait pour éloigner mes gars des tiens ?

— Il va falloir rebâtir toute l'organisation, observa calmement Piaggi. On en est capables, d'accord ? Il faut qu'on déménage, mais c'est pas bien difficile. Henry, ta came arrive ailleurs qu'ici, d'accord ? Eh bien, tu nous l'amènes et on se charge de la faire sortir. Alors, déménager le réseau, c'est vraiment pas un problème.

— Ouais mais, sur la région, j'ai perdu...

— Laisse tomber la région, Henry ! Je m'apprête à monopoliser la distribution sur toute la côte Est. Est-ce que tu vas te mettre à réfléchir, pour l'amour de Dieu ? T'as paumé peut-être vingt-cinq pour cent de ce que tu comptais ramasser. On peut se refaire en deux semaines. Cesse de penser petit.

— Toute la difficulté ensuite, c'est de masquer vos traces, poursuivit Charon, intéressé par le portrait de l'avenir qu'avait brossé Piaggi. Xantha n'est qu'une personne isolée, et droguée en plus. Quand ils l'ont ramassée, elle était défoncée. Pas terrible, comme témoin, et à moins qu'ils aient un autre atout à jouer et à condition que vous déménagiez dans un autre secteur, vous devriez pas avoir de problème.

— Tous les autres vont devoir partir. Et vite, insista Piaggi.

— Burt éliminé, je suis en manque d'effectifs. Je peux recruter des types que je connais...

— Pas question, Henry ! Tu veux faire rentrer de nouvelles recrues, en ce moment ? Laisse-moi appeler Philadelphie. On a deux mecs qui attendent, tu te souviens ? Piaggi obtint un hochement de tête qui réglait la question. Première étape, satisfaire mes amis. On a besoin de l'équivalent de vingt kilos de came, traitée et prête à partir, et on en a besoin vite.

— J'en ai que dix, remarqua Tucker.

— Moi je sais où trouver le reste, et vous aussi. N'est-ce pas exact, lieutenant Charon ? La question ébranla tellement le flic qu'il en oublia de les informer d'un autre truc le concernant.

36

Drogues dangereuses

L'heure était à l'introspection. Il ne s'était jamais livré à ce genre d'exercice sur l'ordre d'autres personnes, sauf pour le Viêt-Nam, mais les circonstances alors étaient bien différentes. Il lui avait fallu être de retour à Baltimore, ce qui était l'une des choses les plus dangereuses qu'il ait faites jusqu'ici. Il possédait de nouveaux papiers d'identité, mais c'étaient ceux d'un individu passé pour mort, si jamais quelqu'un prenait le temps de les vérifier. Il se rappela presque avec affection le temps pas si lointain où la ville était divisée en deux zones – la première relativement circonscrite et dangereuse, la seconde bien plus vaste et parfaitement sûre. Les choses avaient changé. À présent, le danger était partout. La police avait son nom. Ils pouvaient bientôt connaître son visage, ce qui voudrait dire que dans chaque voiture de police – et elles lui semblaient grouiller, désormais – se trouveraient des gens susceptibles de le repérer au premier coup d'œil. Pire encore, il ne pouvait s'en défendre, il ne pouvait pas se permettre de tuer un policier.

Et maintenant ça... Tout était devenu bien confus aujourd'hui. Moins de vingt-quatre heures auparavant, il avait identifié sa dernière cible mais il se demandait à présent si le boulot serait jamais fini.

Peut-être aurait-il mieux valu ne jamais l'avoir commencé, avoir accepté simplement la mort de Pam et poursuivi sa vie, attendant patiemment que la police élucide l'affaire. Mais non, ils ne l'auraient pas élucidée, ils n'auraient jamais consacré leur temps et leurs effectifs à élucider la disparition d'une putain. Les mains de Kelly se crispèrent sur le volant. Et son assassinat n'aurait jamais été réellement vengé.

Aurais-je pu supporter de vivre avec cela ?

Il se souvint de ses cours d'anglais au lycée, alors qu'il filait vers le sud, sur la voie express Baltimore-Washington. Les

règles de la tragédie d'Aristote. Le héros doit avoir une faille tragique, qui le conduit vers son destin. La faille de Kelly... c'était qu'il aimait trop, qu'il s'occupait trop, s'investissait trop dans les choses et les gens qui touchaient sa vie. Il ne pouvait pas se défiler. Même si c'était le moyen de sauver sa vie, c'était aussi le moyen immanquable d'empoisonner celle-ci. Alors, il lui fallait prendre des risques pour aller jusqu'au bout.

Il espérait que Ritter l'avait compris, qu'il avait compris pourquoi il faisait ce qu'on lui avait demandé de faire. Il ne pouvait tout simplement pas se défiler. Pas avec Pam. Pas avec les hommes de VERT BUIS. Il secoua la tête. Mais il aurait voulu pouvoir interroger quelqu'un d'autre.

La voie express devint une artère urbaine, New York Avenue. Le soleil était couché depuis longtemps. L'automne approchait, adieu la chaleur moite de l'été sur la côte Atlantique. La saison de football allait bientôt commencer, celle de basket se terminer, et le ballet des ans se poursuivre.

*

Peter avait raison, se dit Hicks. Il devait rester. Son père traçait lui aussi sa voie dans le système, à sa façon, en devenant la plus essentielle des créatures politiques, collecteur de fonds et coordinateur de campagne électorale. Le Président serait réélu et Hicks accumulerait lui aussi le pouvoir. Dès lors, il pourrait réellement influer sur les événements. Attirer l'attention sur ce raid était bien l'initiative la plus valable qu'il ait jamais prise. Ouais, ouais, tous les éléments se rassemblaient, estimait-il en allumant son troisième joint de la soirée. Il entendit sonner le téléphone.

— Comment va ? C'était Peter.

— Bien, mec. Et toi ?

— Tas cinq minutes ? Je voudrais voir un truc avec toi. Henderson faillit pester – il sentait bien que Wally était encore une fois défoncé.

— Dans une demi-heure ?

— D'accord, à tout de suite.

Moins d'une minute plus tard, on frappait à la porte. Hicks écrasa son joint et se leva pour ouvrir. Trop tôt pour Peter. Est-ce que ça pouvait être un flic ? Veine, non.

— Vous êtes Walter Hicks ?

— Ouais, qui êtes-vous ? Le type avait à peu près son âge, mais son allure laissait quelque peu à désirer.

— John Clark. Il regarda, nerveux, les deux extrémités du corridor. J'aurais besoin de vous parler quelques minutés, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Me parler de quoi ?

— De VERT BUIS.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a des choses qu'il faut que vous sachiez, lui dit Clark. Il travaillait pour l'Agence, désormais, donc Clark était son nom. Ça facilitait les choses, dans un sens.

— Entrez donc, mais je n'ai que quelques minutes.

— Il ne m'en faut pas plus. Je n'ai pas l'intention de m'attarder.

Clark accepta le geste d'invitation et, sitôt entré, décela l'odeur âcre de chanvre brûlé. Hicks lui indiqua un siège en face du sien.

— Je vous sers quelque chose ?

— Non, merci, sans façon, répondit-il, veillant à l'endroit où il posait ses mains. J'étais là-bas.

— Comment cela ?

— À VERT-DE-GRIS, pas plus tard que la semaine dernière.

— Vous étiez du groupe ? demanda Hicks, pris d'une curiosité intense et incapable de déceler le danger qui venait de s'introduire dans son appartement.

— C'est exact. Je suis le gars qui a sorti le Russe, dit calmement son visiteur.

— Vous avez *enlevé* un *citoyen* soviétique ? Pourquoi bordel avez-vous fait un truc pareil ?

— Pourquoi je l'ai fait n'est pas important à présent, monsieur Hicks. L'est, en revanche, un des documents que j'ai trouvés sur lui. C'était un ordre de prendre des dispositions pour tuer tous nos prisonniers de guerre.

— Oh, c'est vraiment pas de veine, dit Hicks en secouant la tête sans grande conviction. *Oh... votre chien est mort ? C'est vraiment pas de veine.*

— Est-ce donc que ça ne signifie rien pour vous ?

— Bien sûr que si, mais les gens prennent des risques. Attendez une minute... Kelly vit ses yeux devenir soudain vitreux et il comprit qu'il essayait d'identifier un point qui lui avait échappé. J'avais cru que nous détenions également le commandant du camp, ce n'est pas le cas ?

— Non, je l'ai tué moi-même. Ce détail a été délibérément fourni à votre patron pour nous permettre d'identifier qui avait trahi la mission. Clark se pencha. Et c'était vous, monsieur Hicks. J'étais là-bas. Tout était prêt. Ces prisonniers devraient être auprès de leurs familles à l'heure qu'il est – tous les vingt.

Hicks écarta la remarque.

— Je ne voulais pas leur mort. Écoutez, je vous l'ai dit, les gens prennent leurs risques. Vous ne comprenez donc pas ? Ça ne valait pas le coup, point final. Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ? M'arrêter ? Pour quoi ? Vous me prenez pour un idiot ? C'était une opération confidentielle. Vous ne pouvez pas la révéler, ou c'est vous qui risqueriez de foutre en l'air les pourparlers de paix, et la Maison Blanche ne vous laissera jamais faire une chose pareille.

— C'est exact. Je suis venu pour vous tuer.

— Quoi ? Hicks rigola presque.

— Vous avez trahi votre pays. Vous avez trahi vingt hommes.

— Écoutez, c'était une affaire de conscience.

— Ceci également, monsieur Hicks. Clark glissa la main dans sa poche et en sortit un sachet en plastique. Dedans, il y avait la drogue récupérée sur le cadavre de son vieux pote Archie, mais aussi une cuillère et une seringue hypodermique en verre. Il posa le sachet sur ses genoux.

— Je refuse de faire ça.

— À votre guise. De derrière son dos, il sortit le coutelas Ka-Bar. J'ai également exécuté des gens de cette manière. Il y a là-bas vingt hommes qui devraient aujourd'hui être dans leur foyer. Vous leur avez volé leur vie. Choisissez, monsieur Hicks.

Son visage était livide à présent, ses yeux dilatés.

— Allons, vous n'iriez quand même pas...

— Le commandant du camp était un ennemi de mon pays. Vous aussi. Il vous reste une minute.

Hicks regarda le couteau que Clark faisait tourner dans sa main et il comprit qu'il n'avait aucune chance. Il n'avait encore jamais croisé un regard comme celui de son vis-à-vis, de l'autre côté de la table basse, mais ce regard était éloquent.

Hicks parcourut des yeux la pièce, avec l'espoir d'y découvrir un élément susceptible de changer le cours des choses. Les aiguilles de l'horloge sur le dessus de cheminée semblaient s'être figées alors qu'il récapitulait les événements. Il avait affronté la perspective de la mort d'une manière toute théorique à Andover, en 1962, et avait par la suite bâti sa vie selon cette même image théorique. Le monde avait été une équation pour Walter Hicks, une chose à gérer et ajuster. Il découvrait maintenant, conscient que c'était trop tard, qu'il n'en constituait jamais qu'une variable comme les autres, qu'il n'était pas le gars contemplant le tableau noir, sa craie à la main. Il songea à se ruer hors de son siège mais son visiteur s'était déjà penché en avant, le couteau avancé de quelques centimètres et ses yeux se fixèrent sur le mince tranchant argenté de la lame crénelée. Elle lui paraissait si aiguisée qu'il eut du mal à trouver sa respiration. Il regarda de nouveau la pendule. La trotteuse s'était décidée à bouger, après tout.

*

Peter Henderson prit son temps. C'était une nuit de semaine et Washington se couchait tôt. Tous les bureaucrates, leurs adjoints et leurs assistants-particuliers-pour-se-lever-tôt devaient avoir leur content de sommeil s'ils voulaient être alertes pour gérer les affaires de leur pays. D'où les rues désertes de Georgetown, où les racines des arbres soulevaient les dalles de béton des trottoirs. Il avisa deux personnes âgées promenant leur petit chien, mais seulement un autre passant, du côté du pâté de maisons de Wally. Un homme d'à peu près son âge, à cinquante mètres de lui, pénétrant dans une voiture dont le bruit de tondeuse à gazon trahissait la Coccinelle, sans

doute d'un modèle ancien. Ces fichues horreurs étaient increvables, pour peu qu'on y mette du sien. Quelques secondes plus tard, il frappait à la porte de Wally. Elle n'était pas complètement fermée. Wally était négligent pour un certain nombre de choses. Il ne ferait jamais un bon espion. Henderson poussa le battant, prêt à réprimander son ami, jusqu'au moment où il le découvrit, assis sur une chaise, au milieu de la pièce.

Hicks avait retroussé sa manche gauche. Sa main droite avait saisi son col, comme s'il cherchait sa respiration, mais la raison véritable était à la saignée du coude gauche. Peter ne s'approcha pas du corps. Durant plusieurs secondes, il resta sans rien faire. Puis il comprit qu'il ne devait pas rester là.

Il sortit son mouchoir, essuya le bouton de la porte, referma celle-ci et s'éloigna, en essayant de se retenir de vomir.

Va te faire foutre, Wally ! rageait Henderson. *J'avais besoin de toi. Et crever comme ça... d'une overdose.* Pour lui, l'irrévocabilité de cette mort était aussi évidente qu'elle était inattendue. Mais il lui restait toujours ses convictions, estimait-il en retournant chez lui à pied. Elles n'étaient pas mortes, elles. Il allait y veiller.

*

Le trajet prit toute la nuit. Chaque fois que le camion cahotait sur la route, les os et les muscles hurlaient leur protestation. Trois des hommes étaient plus touchés que lui, deux gisaient inconscients sur le plancher et il ne pouvait rien faire pour eux, avec ses mains et ses jambes entravées. Il y avait pourtant une certaine satisfaction. Chaque pont détruit qu'ils devaient contourner était pour eux une victoire. Quelqu'un ripostait ; quelqu'un faisait souffrir ces salauds. Plusieurs hommes chuchotaient des trucs que le garde à l'arrière ne pouvait entendre à cause du bruit du moteur. Robin se demanda où on les emmenait. Le ciel nuageux empêchait de se guider aux étoiles mais l'aube lui permit de repérer la direction du levant et il apparut qu'ils roulaient vers le nord-ouest. Deviner leur véritable destination, c'était trop espérer, estima Robin, puis il

se ravisa et décida que l'espoir était réellement une chose illimitée.

*

Kelly était soulagé d'en avoir terminé. Il n'avait éprouvé aucune satisfaction à la mort de Walter Hicks. L'individu était un traître et un couard, mais il aurait dû exister une meilleure méthode. Il était content que Hicks ait décidé de se suicider, car il n'était pas du tout certain qu'il aurait été capable de le tuer au poignard – ou par tout autre moyen. Mais Hicks avait mérité son sort, ça au moins, il en était sûr. *Mais n'est-ce pas le cas pour nous tous ?* songea-t-il.

Kelly rangea ses vêtements dans la valise, assez grande pour contenir toute sa garde-robe, et il l'emporta dans la voiture de location, marquant ainsi la fin de son séjour dans l'appartement. Il était minuit passé quand il repartit vers le sud, retournant dans la zone dangereuse, prêt pour son ultime action.

*

Le calme était à peu près revenu pour Chuck Monroe. Il avait encore à s'occuper de cambriolages et de toutes sortes d'autres crimes, mais le massacre des trafiquants dans son secteur avait cessé. Il avait presque tendance à le regretter et il s'en ouvrit auprès de ses collègues au repas – en l'occurrence, le semblant de collation de trois heures du matin.

Monroe conduisait sa voiture radio en suivant un itinéraire à peu près régulier, traquant toujours le détail sortant de l'ordinaire. Il nota que deux nouveaux avaient pris la place de Ju-Ju. Il allait devoir apprendre leurs surnoms dans le milieu, voire se faire tuyauter sur eux par un indic. Peut-être que la brigade des stups du commissariat central pourrait enfin se décider à agir dans le coin. Quelqu'un avait bien montré la voie, même fugitivement, admit Monroe en filant vers l'ouest et la limite de sa zone de patrouille. Quel que pût être ce type. Un clochard... L'idée le fit sourire dans l'obscurité. Le nom dont on

l'avait officieusement affublé lui allait si bien. L'Homme invisible. Étonnant que les journaux ne l'aient pas repris. Les nuits mornes favorisaient ce genre de réflexion. Il en était reconnaissant. Les gens avaient veillé tard pour voir les Orioles flanquer une tannée aux Yankees. Il avait appris qu'on pouvait souvent corréler la criminalité urbaine avec le calendrier des équipes sportives. Les O's étaient dans la course au titre et semblaient bien capables de le décrocher, rien que grâce à la batte de Frank Robinson et au gant de son frère Brooks. Même les truands aiment le base-ball, songea Monroe, intrigué par cette observation incongrue mais l'acceptant comme un fait admis. D'où la nuit morne, mais ça ne le dérangeait pas. Cela lui donnait l'occasion de rouler tranquille, d'observer et d'apprendre, et puis de réfléchir. Il connaissait à présent tous les habitués officiant dans la rue et s'entraînait à repérer les moindres différences, à les jauger en flic expérimenté, afin de décider ce qui méritait plus ample examen et ce qu'on pouvait laisser couler. C'est ainsi qu'il parviendrait à prévenir certains crimes, et pas seulement réagir lorsqu'ils survenaient. C'était un talent qui ne pouvait s'acquérir qu'avec de la patience, estimait Monroe.

L'extrémité ouest de son secteur était délimitée par une rue nord-sud. Un de ses trottoirs était pour lui, l'autre dépendait d'un collègue. Il s'apprêtait à s'y engager quand il avisa un autre clodo. Quelque part, l'individu lui parut familier, même s'il n'était pas celui qu'il avait alpagué quelques semaines plus tôt. Fatigué de rester assis au volant, et las de n'avoir, de toute la soirée, rien eu d'autre à se mettre sous la dent qu'un banal PV, il se rangea le long du trottoir et descendit.

— Hep, arrête-toi voir, l'ami ! La silhouette continua d'avancer, lentement, d'une démarche inégale. Peut-être une arrestation pour ivresse sur la voie publique en perspective, plus probablement un clochard au cerveau définitivement rétamé par les longues nuits passées à biberonner du picrate. Monroe glissa sa matraque dans l'anneau de retenue et pressa le pas pour rattraper le bonhomme. Il n'était qu'à cinquante pas, mais on aurait cru que le pauvre diable était sourd, il n'entendait même pas le chuintement de ses bottes en cuir sur le trottoir. Sa

main s'abattit sur l'épaule du clodo : J'ai dit, on s'arrête. Maintenant.

Le contact physique changea tout. Cette épaule était ferme et robuste – et tendue. Monroe n'y était tout bonnement pas préparé – trop crevé, trop las, trop conforté par ce que lui avaient dit ses yeux, et même si son cerveau lui cria aussitôt *l'Homme invisible,* son corps n'était pas prêt à agir. Ce qui n'était pas le cas du clochard. Presque avant que sa main se soit abattue, Monroe vit l'univers vaciller brutalement en diagonale, d'en bas à droite en haut à gauche, lui montrant le ciel, puis le trottoir, puis à nouveau le ciel, mais cette fois, la vue des étoiles fut interceptée par un pistolet.

— T'aurais pas pu rester dans ta putain de bagnole ? gronda l'homme, furieux.

— Qui...

— Silence ! Le pistolet plaqué contre sa tempe lui donnait la réponse, presque. Mais ce furent les gants de chirurgien qui le trahirent et forcèrent le policier à parler.

— Mon Dieu... C'était un murmure respectueux. C'est vous...

— Oui, c'est moi. Merde, et maintenant, qu'est-ce que je vais faire de toi ? demanda Kelly.

— Je ne vais pas implorer. Le nom de l'homme était Monroe, nota Kelly en lisant sa plaque. Ça ne semblait effectivement pas son genre.

— Tu n'as pas besoin. Tourne-toi – vite ! Le policier obéit, avec un peu d'aide. Kelly détacha les menottes de sa ceinture et les lui mit aux poignets. Détendez-vous, agent Monroe.

— Que voulez-vous dire ? L'homme gardait un ton égal, forçant l'admiration de Kelly.

— Je veux dire que je ne vais pas tuer des flics. Kelly le releva et le poussa pour le raccompagner à sa voiture.

— Ça ne change rien au problème, l'ami, lui dit Monroe, prenant soin de toujours parler à voix basse.

— Expliquez-moi. Où rangez-vous vos clés ?

— Dans ma poche droite.

— Merci. Kelly les sortit avant de pousser le policier sur la banquette arrière de la voiture. Il y avait un grillage de séparation pour empêcher les passagers arrêtés de déranger le

chauffeur. Kelly démarra rapidement et alla se garer dans une impasse. Les poignets, ça va ? Les menottes ne serrent pas trop ?

— C'est ça, c'est ça, tout baigne impec. Le flic tremblait à présent, de rage surtout, estima Kelly. C'était compréhensible.

— Calmez-vous. Je ne veux pas vous faire de mal. Je vais verrouiller la voiture. Les clefs seront dans un égout quelque part.

— Et je suis censé vous remercier, peut-être ?

— J'ai rien demandé, non ? Kelly avait terriblement envie de lui présenter ses excuses. Vous m'avez facilité la tâche. La prochaine fois, soyez plus prudent, agent Monroe.

Le relâchement de la tension était tel qu'il avait du mal à ne pas rire en s'éloignant de nouveau à pied en direction de l'ouest. *Dieu merci*, mais pas pour tout. Ils continuent à emmerder les ivrognes. Il avait espéré qu'ils auraient fini par se lasser au bout d'un mois. Encore une complication. Kelly tâchait autant que possible de marcher à l'ombre.

C'était une devanture, comme le lui avait dit Billy et comme l'avait confirmé Burt, une boutique fermée entourée d'immeubles vides de part et d'autre. Ces gens étaient si bavards, quand les circonstances s'y prêtaient. Kelly examina le bâtiment depuis le trottoir d'en face. Malgré le rez-de-chaussée vide, il y avait de la lumière à l'étage. Il nota que la porte de devant était fermée par un gros cadenas de laiton. Celle de derrière également, sans doute. Eh bien, il pouvait recourir à la méthode forte... ou à l'autre, tout aussi radicale. Le chrono tournait. Ces flics devaient avoir un système d'appel régulier. Et même si ce n'était pas le cas, tôt ou tard, Monroe recevrait un appel radio pour aller récupérer le petit chat de quelqu'un dans un arbre, son sergent aurait vite fait de se demander où diantre il était passé, et bientôt les flics allaient grouiller dans tout le secteur, à la recherche du disparu. Et ils fouilleraient avec soin. C'était une possibilité que Kelly se refusait à envisager et que l'attente n'allait pas améliorer.

Il traversa la rue en vitesse ; pour la première fois, il abandonnait en fait sa couverture, un risque qu'il avait pesé pour découvrir que la balance penchait du côté de la folie. Mais

enfin, toute cette entreprise avait été folle depuis le début, non ? Il tâcha d'abord de s'assurer autant que possible qu'il n'y avait personne au rez-de-chaussée. Rassuré, il sortit le poignard de son étui et entreprit d'attaquer le mastic autour du panneau vitré de la vieille porte en bois. Peut-être que les cambrioleurs n'étaient tout bêtement pas assez patients, voire carrément idiots – ou au contraire, beaucoup plus malins que lui en ce moment, se dit Kelly, en s'y prenant à deux mains pour détacher les rubans de mastic. Cela lui prit six minutes interminables, tout cela sous un réverbère situé à moins de trois mètres, avant d'être en mesure d'ôter la glace, en se coupant par deux fois dans l'opération. Kelly pesta silencieusement en contemplant la profonde entaille à sa main gauche. Puis il se glissa de biais par l'ouverture et se dirigea vers le fond du bâtiment. Une petite boutique familiale, abandonnée ou fermée, sans doute parce que le quartier mourait aussi. Enfin, ça aurait pu être pire. Le sol était poussiéreux mais dégagé. Il y avait un escalier au fond. Kelly percevait du bruit à l'étage et il gravit les marches, son .45 lui ouvrant la voie.

— On s'est bien éclatés, ma poule, mais c'est fini maintenant, dit une voix masculine. Kelly perçut l'humour grivois, suivi d'un gémissement de femme.

— Je t'en supplie... tu ne veux pas dire que...

— Désolé, chou, mais c'est comme ça que ça se passe, dit une autre voix. Je m'occupe de devant.

Kelly se glissa au bout du couloir. Ici aussi, le sol était dégagé, juste sale. Le plancher était vieux mais il avait été récemment...

Il crissa.

— Qu'est-ce... ?

Kelly se figea une imperceptible fraction de seconde, mais il n'avait ni le temps ni d'endroit où se cacher, alors il fonça sur les cinq derniers mètres avant de plonger, rouler sur lui-même et démasquer son arme.

Il y avait deux hommes, la vingtaine l'un et l'autre, de simples silhouettes, en fait, tandis que son esprit éliminait les détails importuns pour se concentrer sur ce qui était important pour l'instant : taille, distance, mouvement. L'un des hommes

voulut saisir un pistolet pendant la roulade de Kelly, et il réussit même à sortir l'arme de sa ceinture et se retourner avant que deux balles ne pénètrent dans sa poitrine et une autre dans sa tête. Kelly avait déjà fait pivoter le Colt avant que le corps n'ait touché le sol.

— Nom de Dieu ! D'accord ! D'accord ! Un petit revolver chromé tomba par terre. Un cri perçant retentit, quelque part devant, mais Kelly l'ignora pour se relever, l'automatique braqué sur le second homme, verrouillé sur sa cible comme s'il lui était relié par une tige d'acier.

— Ils vont nous tuer. C'était une curieuse petite voix de souris, terrifiée mais à l'élocution pâteuse.

— Combien ? aboya Kelly.

— Juste ces deux-là, ils vont me...

— Je ne pense pas, dit Kelly en se redressant. Tu es laquelle, toi ?

— Paula. Il surveillait toujours sa cible.

— Où sont Maria et Roberta ?

— Devant, lui dit Paula, encore trop désorientée pour se demander comment il connaissait leurs noms. L'autre homme répondit pour elle :

— Elles sont HS, mec, vu ? *Causons,* semblaient dire ses yeux.

— T'es qui, toi ? Il y avait quelque chose dans le .45 qui rendait les gens loquaces, nota Kelly, ignorant à quoi ressemblait son regard, derrière le viseur.

— Frank Molinari. Un accent, et la compréhension que Kelly n'était pas un flic.

— Et d'où tu viens, Frank ? – Vous, vous ne bougez pas ! lança-t-il à Paula, en étendant la main gauche. Il braquait toujours son arme, balayant des yeux la pièce, l'oreille tendue, guettant le moindre bruit suspect.

— De Philly. Eh, mec, on peut causer, d'accord ? L'homme tremblait et ne cessait de jeter des coups d'œil vers l'arme qu'il avait laissée tomber, tout en se demandant ce qui avait bien pu lui arriver.

Pourquoi un gars de Philadelphie venait-il faire le sale boulot d'Henry ? L'esprit de Kelly tournait à toute vitesse. Deux des

gars au labo avaient eu le même genre d'accent. Tony Piaggi. Bien sûr, la même filière, et Philadelphie...

— Déjà visité Pittsburgh, Frank ? La question avait jailli, comme à l'improviste.

Molinari joua son va-tout. Mauvais choix.

— Comment tu sais ça ? Pour qui tu bosses ?

— T'as tué Doris et son père, hein ?

— C'était un contrat, mec, t'as déjà rempli un contrat ?

Kelly lui fournit la seule réponse possible, et il entendit un autre cri venir de la pièce de devant, en même temps qu'il ramenait le pistolet près de sa poitrine. Temps de réfléchir. Le chrono tournait toujours. Kelly se dirigea vers Paula et la releva sans ménagement.

— Ça fait mal !

— Grouille, allons récupérer tes copines.

Maria était juste en slip et trop défoncée pour réagir. Roberta était consciente, et terrifiée. Il n'avait pas envie de les regarder, pas maintenant. Il n'avait pas le temps. Kelly les regroupa, les poussa au bas des marches, puis dehors. Aucune des trois n'avait de chaussures et la combinaison de la drogue, de la crasse et du verre pilé sur le trottoir les faisait marcher comme des estropiées, avec force pleurs et gémissements tout au long du chemin vers l'est. Kelly les poussait, leur grondait dessus, les brusquant pour les faire accélérer, ne redoutant rien tant qu'une voiture passant dans la rue, car cela suffirait à flanquer par terre tout ce qu'il avait accompli. La vitesse était vitale et le trajet lui prit dix minutes, aussi interminables que sa cavalcade au bas de la colline de VERT-DE-GRIS, mais la voiture de patrouille était toujours là où il l'avait abandonnée. Kelly déverrouilla l'avant et dit aux filles de monter. Il avait menti pour les clés.

— C'est quoi, ce bordel ? objecta Monroe. Kelly confia les clefs à Paula qui semblait la plus en mesure de tenir le volant. Au moins était-elle capable de garder la tête droite. Les deux autres se tassèrent sur le siège du passager, évitant de cogner la radio avec leurs jambes.

— Agent Monroe, ces dames vont vous conduire au poste. J'ai des instructions pour vous. Êtes-vous prêt à écouter ?

— J'ai le choix, connard ?

— Vous voulez jouer au plus fin, ou ça vous branche d'avoir des renseignements intéressants ? demanda Kelly sur le ton le plus raisonnable possible. Deux regards posés se croisèrent en un long moment de contact. Monroe eut du mal à ravaler son orgueil mais il acquiesça.

— Allez-y.

— C'est au sergent Tom Douglas que vous allez vous adresser – à lui et à personne d'autre. Ces dames sont dans de très sales draps. Elles peuvent vous aider à élucider un certain nombre d'affaires délicates. J'insiste. Personne d'autre que lui... c'est important, vu ? *TU fais le con et on se retrouve,* lui disaient les yeux de Kelly.

Monroe saisit l'ensemble des messages et hocha la tête.

— Ouais.

— Paula, vous conduisez, vous ne vous arrêtez sous aucun prétexte, quoi qu'il vous dise, compris ? La fille acquiesça. Elle l'avait vu tuer deux hommes. Décolle !

Elle était vraiment trop défoncée pour conduire mais il n'avait guère le choix. La voiture de police démarra et s'éloigna au ralenti, éraflant un poteau télégraphique avant le bout de la rue. Puis elle tourna au coin et disparut. Kelly inspira un grand coup et rebroussa chemin vers l'endroit où il avait garé sa voiture. Il n'avait pas sauvé Pam. Il n'avait pas sauvé Doris. Mais il avait sauvé ces trois-là et Xantha, au péril de sa vie, prenant involontairement un risque, mais un risque nécessaire. Il en avait presque terminé.

Enfin, pas tout à fait.

*

Les deux camions du convoi avaient dû emprunter un itinéraire plus détourné que prévu, et ils n'arrivèrent pas avant midi à leur destination. Qui était la prison de Hoa Lo. Son nom signifiait « endroit où l'on fait la cuisine » et sa réputation était bien connue des Américains. Une fois les camions entrés dans la cour et les grilles bouclées, on fit descendre les hommes. Une nouvelle fois, chacun se vit assigner un gardien qui l'emmena à

l'intérieur. On leur permit juste de boire un verre d'eau avant de leur attribuer des cellules individuelles réparties dans tout le bâtiment. Robin Zacharias pénétra enfin dans la sienne. Ça ne le changeait pas beaucoup en fin de compte. Il trouva un coin de sol propre et s'assit, épuisé du voyage, la tête calée contre le mur. Il lui fallut plusieurs minutes avant d'entendre qu'on tapait.

Une coupe et un rasage, six fois.

Une coupe et un rasage, six fois.

Il rouvrit les yeux. Il fallait qu'il réfléchisse. Les prisonniers de guerre communiquaient en utilisant un code aussi simple qu'ancien, un alphabet graphique.

A	B	C	D	E
F	G	H	I	J
L	M	N	O	P
Q	R	S	T	U
V	W	X	Y	Z

tap-tap-tap-tap-tap pause tap-tap

5/2, transcrivit Robin ; la surprise contrait son épuisement. *La lettre W. Bien. C'est dans mes cordes.*

2/3, 3/4, 4/2, 4/5

« W-H-O R U » : *Who are you.* Qui êtes-vous ?

tap-tap-tap-tap-tap-tap... Robin interrompit la séquence pour fournir sa réponse.

4/2, 3/4, 1/2, 2/4, 3/3, 5/5, 1/1, 1/3

« R-O-B-I-N Z-A-C »

tap-tap-tap-tap-tap-tap

1/1, 3/1, 5/2, 1/1, 3/1, 3/1

« A-L W-A-L-L »

Al Wallace ? Al ? Il est vivant ?

tap-tap-tap-tap-tap-tap

COMMENT VA ? demanda-t-il à son pote de quinze ans.

ON FAIT ALLER, réponse complétée d'un additif pour ses compatriotes de l'Utah.

1/3, 3/4, 3/2, 1/5, 1/3, 3/4, 3/2, 1/5, 5/4, 1/5

Come, come, ye saints... Venez, venez, vous les saints...

Robin étouffa un cri, ce n'était plus les coups qu'il entendait, c'était le Chœur, c'était la musique, et le sens qu'elle véhiculait.

tap-tap-tap-tap-tap-tap

1/1, 3/1, 3/1, 2/4, 4/3, 5/2, 1/5, 3/1, 3/1, 1/1, 3/1, 3/1, 2/4, 4/3, 5/2, 1/5, 3/1, 3/1

A-L-L I-S W-E-L-L A-L-L I-S W-E-L-L

Robin ferma les yeux et remercia son Dieu pour la seconde fois de la journée et depuis plus d'un an en tout. Il avait été stupide, après tout, d'imaginer que la délivrance pouvait ne pas venir. Le lieu lui semblait étrange, les circonstances plus étranges encore pour une telle révélation, mais il y avait un autre Mormon dans la cellule voisine et son corps fut pris de tremblements alors que son esprit entendait le plus émouvant de tous les cantiques, celui dont le dernier vers n'était pas du tout un mensonge, mais une affirmation.

Tout est bien, tout est bien.

*

Monroe ne savait pourquoi cette fille, cette Paula, refusait de l'écouter. Il essaya de la raisonner, essaya de gueuler, mais elle continuait, imperturbable, quoique en suivant ses indications, se traînant dans les rues du petit matin à un bon quinze à l'heure, et encore, en ne maintenant son cap qu'avec difficulté. Le trajet prit quarante minutes. Elle se perdit à deux reprises, confondant droite et gauche, et dut une autre fois s'arrêter complètement quand une des deux autres vomit par la fenêtre. Lentement, Monroe réussit à comprendre ce qui se passait. Cela grâce à une combinaison de divers éléments, mais surtout parce qu'il avait tout le temps pour deviner.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Maria.

— I... I... ils allaient nous tuer, comme les autres, mais il les a *descendus !*

Bon Dieu, se dit Monroe. Ça collait.

— Paula ?

— Oui ?

— Avez-vous connu une fille du nom de Pamela Madden ?

Elle hocha lentement la tête, en se concentrant de nouveau sur la route devant elle. Le poste de police était en vue.

— Dieu du ciel, dit le policier dans un souffle. Paula, tournez à droite dans le parking, d'accord ? Faites le tour par-derrière... brave fille... vous pouvez vous arrêter là, parfait. La voiture s'arrêta dans une dernière embardée et Paula se mit à pleurer piteusement. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre une ou deux minutes, jusqu'à ce qu'elle ait surmonté le plus gros de la crise, et si Monroe avait peur, c'était pour elles désormais, pas pour lui. Bon, ça va, maintenant je veux que vous me laissiez descendre.

Elle ouvrit sa portière, puis celle de derrière. Il fallut aider le flic à se mettre debout, et elle le fit instinctivement.

— Le trousseau de clefs de la voiture, celle des menottes est dessus, pouvez-vous me libérer, mademoiselle ? Il lui fallut trois essais pour lui libérer les mains. Merci.

*

— Ça a intérêt à être bon ! grommela Tom Douglas. Le cordon du téléphone qui passait devant le visage de sa femme la réveilla à son tour.

— Sergent, c'est Chuck Monroe, district ouest. J'ai là trois témoins du meurtre de la fontaine. Il marqua un temps. Je crois également que nous avons deux autres cadavres à mettre à l'actif de l'Homme invisible. Il m'a dit que je ne devais m'adresser qu'à vous.

— Hein ? Un rictus déforma le visage de l'inspecteur dans le noir. Qui ça ?

— L'Homme invisible. Vous voulez passer ici, monsieur ? C'est une longue histoire, ajouta Monroe.

— N'en parlez à personne d'autre. Absolument personne, pigé ?

— C'est ce qu'il m'a dit aussi, monsieur.

— Qu'est-ce qui se passe, chéri ? demanda Beverly Douglas, aussi réveillée maintenant que son inspecteur de mari.

Cela faisait huit mois maintenant, depuis la mort d'une gamine triste nommée Helen Waters. Puis Pamela Madden.

Puis Doris Brown. Il allait enfin pouvoir coincer ces salauds, à présent, se dit Douglas, mais il se trompait.

*

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Sandy au personnage debout à côté de sa voiture, celle-là même qu'il avait réparée.

— Je venais vous faire mes adieux pour un petit moment, dit Kelly, très calme.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais devoir m'absenter. J'ignore pour combien de temps.

— Pour où ?

— Je ne peux pas vraiment le dire.

— Encore le Viêt-Nam ?

— Peut-être. Je ne suis pas sûr. Véridique.

Ce n'était tout simplement pas le moment, comme si ça pouvait l'être un jour, se dit Sandy. Il était tôt, et elle devait être au boulot à six heures trente, et même si elle n'était pas encore en retard, elle n'avait tout bonnement pas les minutes nécessaires pour lui dire les mots qu'il fallait.

— Est-ce que vous reviendrez ?

— Si vous y tenez, oui.

— J'y tiens, John.

— Merci. Sandy... J'en ai sorti quatre, ajouta-t-il.

— Quatre ?

— Quatre filles, comme Pam et Doris. L'une est sur la côte Est, les trois autres sont ici, en ville, dans un poste de police. Veillez à ce que quelqu'un s'occupe bien d'elles, d'accord ?

— Oui.

— Ne prêtez pas attention à ce que vous entendrez. Je reviendrai. Je vous supplie de me croire.

— John !

— Plus le temps, Sandy. Je reviendrai, lui promit-il en s'éloignant.

*

Ni Ryan ni Douglas ne portaient de cravate. Tous deux sirotaient un café dans des tasses en carton pendant que les gars du labo remettaient ça.

— Deux dans le corps, remarquait l'un d'eux, une dans la tête – il laisse toujours ses cibles sur le carreau. Un vrai boulot de professionnel.

— Un vrai, souffla Ryan à son partenaire. C'était un .45. Forcé. Aucun autre calibre ne faisait de tels dégâts – en outre, il y avait six douilles en laiton sur le plancher de bois, chacune cerclée à la craie à l'attention des photographes.

Les trois femmes étaient dans une cellule du district ouest, sous la surveillance constante d'un policier en uniforme. Douglas et lui s'étaient brièvement entretenus avec elles, mais cela leur avait suffi à comprendre qu'ils tenaient enfin leurs témoins contre un certain Henry Tucker, assassin. Un nom, un signalement, rien d'autre, mais infiniment plus que ce qu'ils avaient encore, quelques heures plus tôt à peine. Ils allaient commencer par éplucher le nom dans leurs propres archives, puis au sommier national du FBI, et enfin dans la rue. Ils contrôleraient ensuite le fichier des véhicules, pour trouver une carte grise à ce nom. La procédure était parfaitement définie, et avec une identité, ils finiraient par le pincer, bientôt peut-être, ou peut-être pas. Cela dit, il leur restait quand même cette autre petite affaire sur les bras.

— Les deux venaient de l'extérieur ? demanda Ryan.

— Philadelphie. Francis Molinari et Albert d'Andino, confirma Douglas, lisant les noms sur leur permis de conduire. Combien es-tu prêt à parier...

— Pas de pari, Tom. Il se retourna, il tenait une photo. Monroe, ce visage vous dit quelque chose ?

L'agent prit le petit cliché d'identité de la main de Ryan et l'examina dans la faible lumière de l'appartement à l'étage. Il secoua la tête.

— Pas vraiment, monsieur.

— Que voulez-vous dire ? Vous l'avez vu en face.

— Les cheveux plus longs, des marques sur le visage, et puis, quand il était près, j'ai surtout vu le canon de son Colt. Trop vite, trop sombre.

*

C'était délicat et dangereux, ce qui n'avait rien d'étonnant. Quatre voitures étaient garées devant, et il ne pouvait pas se permettre le moindre bruit – mais c'était encore la méthode la plus sûre, avec ces quatre bagnoles. Il se tenait dressé sur l'étroite corniche formée par l'appui d'une fenêtre murée, pour attraper le câble du téléphone. Kelly espéra que personne n'était en communication lorsqu'il cisailla les fils, avant d'y pincer rapidement ses propres câbles. Cela fait, il se laissa retomber au sol et se mit à longer vers le nord l'arrière du bâtiment, en déroulant derrière lui sa bobine de fil téléphonique, le laissant simplement courir sur le sol. Il tourna le coin, laissant la bobine pendre de sa main gauche comme une gamelle à repas, et traversa la rue déserte avec la démarche tranquille de quelqu'un du coin. Cent mètres encore et il tourna de nouveau, pénétrant dans l'immeuble désert pour gagner son perchoir. Une fois là, il retourna à sa voiture de location récupérer le reste de son barda, y compris sa fidèle flasque à whisky, remplie d'eau du robinet, et une provision de barres Snickers. Ainsi paré, il s'attela à la tâche.

Le fusil était mal aligné. Si fou que cela puisse paraître, la méthode la plus sensée était de prendre l'immeuble pour cible. Il épaula en position assise et chercha sur le mur un endroit adéquat. Là, cette brique abîmée. Kelly maîtrisa sa respiration, la lunette réglée au grossissement maximal, et pressa doucement la détente.

Cela faisait drôle de tirer avec ce fusil. La balle de .22 chemisée est un petit projectile, naturellement peu bruyant, et avec le silencieux élaboré qu'il y avait adapté, pour la première fois de sa vie il entendit le *pinggg* musical du percuteur venant frapper l'amorce, accompagné du *plop* assourdi de la décharge. La nouveauté de la perception faillit lui faire manquer le bruit sec et bien plus sonore de l'impact du projectile sur la cible. La

balle créa un nuage de poussière, cinq centimètres à gauche et deux centimètres et demi plus bas que le point visé. Kelly rectifia le réglage du viseur Leupold et tira de nouveau. Parfait. Il fit jouer la culasse et mit trois balles dans le chargeur, ramenant le viseur au grossissement minimal.

*

— Tas pas entendu quelque chose ? demanda Piaggi, d'une voix lasse.

— Quoi donc ? Tucker leva les yeux de sa tâche. Plus de douze heures maintenant, à se taper le boulot minable dont il se croyait définitivement débarrassé. Et il n'en était même pas à la moitié, malgré les deux « soldats » descendus exprès de Philadelphie. Tony n'était pas non plus à la fête.

— Comme un truc qui tombe, dit Tony, hochant la tête avant de se remettre à la tâche. Le seul avantage était que l'épisode lui vaudrait le respect d'un bout à l'autre de la côte quand il le relaterait à ses associés. Un gars sérieux, l'Anthony Piaggi. Alors que tout partait à vau-l'eau, il s'était tapé le boulot lui-même. Il livre et il fait face à ses obligations. Vous pouvez compter sur Tony. C'était une réputation qui valait d'être gagnée, même s'il fallait en payer le prix. Cette saine résolution dura peut-être trente secondes.

Tony fendit un nouveau sachet, notant l'infecte odeur chimique qui en émanait, sans bien en reconnaître l'origine. La fine poudre blanche emplit le bol. Puis il ajouta le lactose. Il mélangea les deux éléments à la cuillère, en touillant lentement. Il était sûr qu'il devait exister une machine pour effectuer cette opération, mais elle était probablement trop grosse, comme celles utilisées en boulangerie industrielle. C'était surtout que son esprit se révoltait devant ce boulot de grouillot, de sous-fifre. Et pourtant, il fallait bien qu'il assure la livraison, et il n'avait personne d'autre pour l'aider.

— Qu'est-ce t'as dit ? demanda Henry, d'une voix lasse.

— Laisse tomber. Piaggi se concentra sur sa tâche. Mais où étaient passés Albert et Frank, bordel ? Ils étaient censés être ici depuis deux heures. Se croyaient spéciaux parce qu'ils

éliminaient les gens ? Comme si ça avait réellement de l'importance.

*

— Eh, mon lieutenant ! Le sergent responsable de la salle où l'on consignait les pièces à conviction était un ancien agent de la circulation dont le side-car avait été percuté par un chauffard. Cela lui avait coûté une jambe et l'avait relégué aux tâches administratives. Ça convenait au sergent qui avait son bureau, ses beignets et son journal, en échange d'un boulot de paperasse qui lui prenait aux alentours de trois heures de travail effectif par quart de huit heures. On appelait ça retraite en poste.

— Comment va la famille, Harry ?

— Très bien, merci. Que puis-je pour vous ?

— J'aurais besoin de vérifier les numéros sur les sachets de drogue que j'ai amenés la semaine dernière, lui dit Charon. Je crois qu'il y a eu un mic-mac dans les étiquettes. En tout cas – il haussa les épaules –, faut que je les vérifie.

— D'accord, laissez-moi une minute et je vous les...

— Lisez votre canard, Harry. Je sais où chercher, lui dit Charon avec une tape sur l'épaule. La consigne était que personne ne venait fureter dans cette pièce sans escorte officielle, mais Charon était lieutenant et Harry n'avait qu'une jambe, et sa prothèse le faisait souffrir, comme bien souvent.

— C'était une sacrée prise, Mark, dit le sergent à l'officier qui lui avait déjà tourné le dos. *Merde, Mark avait quand même descendu le gars qui transportait la came.*

Charon ouvrit l'œil et tendit l'oreille, guettant s'il y avait quelqu'un dans les parages, mais non. Il faudrait qu'ils alignent les gros billets. Alors comme ça, ils envisageaient de déménager leur réseau, hein ? En le laissant, lui, mariner derrière, recommencer à traquer les petits dealers... enfin, il n'y avait pas que des inconvénients. Il avait déjà mis de côté pas mal de fric, largement de quoi rendre heureuse son ancienne femme et payer l'éducation des trois gosses qu'il lui avait donnés, plus un petit chouïa pour lui. Et même, il ne tarderait sans doute pas à

décrocher une promotion pour le boulot accompli en éliminant plusieurs trafiquants de drogue...

Là... les dix kilos qu'il avait saisis dans la voiture d'Eddie Morello étaient dans une boîte en carton étiquetée, posée sur le troisième rayon, à l'endroit précis où ils étaient censés être. Il descendit le carton et vérifia quand même son contenu. Chacun des dix sacs d'un kilo avait été ouvert, analysé et scellé de nouveau. Le technicien du labo qui s'en était chargé avait simplement inscrit des initiales sur les étiquettes, et des initiales, c'est facile à maquiller. Charon fouilla dans ses poches de chemise et de pantalon, et en sortit les sachets plastique de sucre en poudre extra-fin de même couleur et de même consistance que l'héroïne. Seul son service toucherait à cette pièce à conviction, et il pouvait maîtriser ça. Dans un mois, il enverrait une note de service recommandant la destruction des pièces, puisque l'affaire était close. Son capitaine approuverait. Il jetterait la poudre à l'égout, devant plusieurs témoins, les sacs en plastique seraient brûlés, ni vu ni connu. Cela ne semblait pas si compliqué. Moins de trois minutes après, il ressortait d'entre les étagères à pièces à conviction.

— Z'avez vérifié les numéros ?

— Ouais, Harry, merci, dit Charon qui lui adressa un signe de la main en sortant.

*

— Que quelqu'un décroche ce putain de téléphone ! grogna Piaggi. Merde, qui pouvait bien appeler ici, d'abord ? Ce fut l'un des gars de Philly qui alla décrocher, prenant quand même le temps d'allumer une clope.

— Ouais ? Le type se retourna. Henry, c'est pour toi.

— Merde, quoi encore ? Tucker traversa la pièce.

*

— Salut, Henry, dit Kelly. Il avait branché un téléphone de campagne sur la ligne de l'immeuble, désormais coupé du monde extérieur. Assis près de l'appareil recouvert de sa housse

en toile, il avait sonné à l'autre bout de la ligne rien qu'en tournant la manivelle. La technique pouvait sembler primitive, mais elle lui était familière, elle était rassurante et, surtout, efficace.

— Qui est-ce ?

— Mon nom est Kelly, John Kelly.

— Et qui est John Kelly ?

*

— Vous vous y êtes mis à quatre pour tuer Pam. Tu es le seul qui reste, Henry, dit la voix. J'ai eu les autres. À présent, c'est ton tour. Tucker se retourna et parcourut la pièce du regard, comme s'il s'attendait à y trouver son mystérieux interlocuteur. Était-ce une espèce de tour sordide qu'ils étaient en train de lui jouer ?

— Comment... comment avez-vous eu ce numéro ? Où êtes-vous ?

— Tout près, Henry, lui dit Kelly. T'es bien peinard, là-dedans, avec tes potes ?

— Écoutez, j'ignore qui vous êtes...

— Je t'ai dit qui j'étais. Tu es là-dedans avec Tony Piaggi. Je t'ai vu au restaurant l'autre soir. Tu t'es régalé, au fait ? Moi, c'était super, ajouta la voix, narquoise.

Tucker se raidit, la main crispée sur le combiné du téléphone.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, hein, petit ?

— Sûrement pas t'embrasser sur les deux joues, *petit.* J'ai eu Rick, j'ai eu Billy, j'ai eu Burt et maintenant, c'est toi que je vais avoir. Fais-moi plaisir, passe-moi M. Piaggi, suggéra la voix.

— Tony, tu ferais bien de venir ici, dit Tucker.

— Qu'est-ce que c'est, Henry ? Piaggi se prit les pieds dans sa chaise en se levant. *Tellement crevé avec tout ce bordel. Ces salopards de Philly ont intérêt à avoir déjà sorti le fric.* Henry lui passa le téléphone.

— Qui est à l'appareil ?

— Ces deux types sur le bateau, ceux que t'avais prêtés à Henry ? Je les ai descendus. J'ai également descendu les deux autres, ce matin.

— C'est quoi cette histoire, enfin merde ?

— Devine. On raccrocha. Piaggi lorgna son partenaire et puisqu'il n'avait pu obtenir de réponse au téléphone, il allait l'exiger de Tucker.

— Henry, qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

*

Parfait, voyons un peu ce que ça donne. Kelly s'autorisa une gorgée d'eau et un Snickers. Il était installé au deuxième étage du bâtiment. Une espèce d'entrepôt, sans doute, une construction massive en béton renforcé, la bonne planque pour le jour de la Bombe. Le problème tactique était intéressant. Il ne pouvait pas se ruer comme ça à l'intérieur. Même avec un pistolet-mitrailleur – ce qui n'était pas le cas –, à quatre contre un, les chances étaient quasiment nulles, surtout quand on ignorait ce qui guettait derrière la porte et qu'on ne pouvait plus jouer sur l'effet de surprise. Il lui fallait donc tenter une autre méthode. Il n'avait encore jamais rien fait de tel mais du haut de son perchoir, il couvrait toutes les portes de l'édifice. Les fenêtres de derrière étaient murées. Les seules issues étaient situées dans son champ visuel, à peine à plus de cent mètres et il espérait bien qu'ils tenteraient une sortie. Kelly épaula le fusil mais garda la tête levée pour continuer de scruter les parages de gauche à droite, patiemment, consciencieusement.

*

— C'est lui, dit Henry, doucement, pour que les autres n'entendent pas.

— Qui ?

— Le type qui a descendu tous ces dealers, le type qui a eu Billy et les autres, le type qui a attaqué le bateau. C'est lui, *lui !*

— Putain, mais c'est qui, lui, Henry ?

— Mais j'en sais rien, moi, bordel de merde ! La voix était devenue perçante et les deux autres levèrent la tête. Tucker essaya de se dominer. Il dit qu'il veut que nous sortions.

— Oh, impeccable – contre qui on se bat ? Attends voir une minute... Piaggi décrocha le téléphone mais n'obtint aucune tonalité. Bon sang ?

*

Kelly entendit le bourdonnement et décrocha aussitôt.

— Ouais, qu'est-ce que c'est ?

— Qui êtes-vous, bordel ?

— C'est Tony, c'est ça ? Pourquoi fallait-il que tu tues Doris, Tony ? Elle ne représentait aucun danger pour toi. Maintenant, je vais me voir obligé de t'éliminer, toi aussi.

— Moi, je n'ai rien...

— Tu sais ce que je veux dire, mais merci quand même d'avoir fait venir les deux autres zigues. Je voulais régler cette affaire une bonne fois pour toutes et je n'espérais pas avoir cette chance. À l'heure qu'il est, ils doivent être à la morgue, je suppose.

— T'essayes de me foutre la trouille ? lança l'homme, sur la ligne grésillante.

— Non, juste de te tuer.

*

— Merde ! Piaggi raccrocha violemment.

— Il dit qu'il nous a vus au restaurant, mec. Il dit qu'il y était.

Il était clair pour les deux autres que quelque chose clochait. Ils avaient levé la tête, curieux mais surtout méfiants, en voyant leurs supérieurs dans un tel état d'agitation. Qu'est-ce qui se passait, bordel ?

— Comment a-t-il pu savoir – oh ! dit Piaggi. Le ton devint traînant, plus calme. Ouais, ils me connaissaient, pas vrai... ? Bon Dieu.

Il n'y avait qu'une seule fenêtre aux vitres transparentes. Les autres étaient munies de dalles de verre, ces pavés de dix

centimètres réputés laisser passer la lumière et dissuader les vandales. Ils empêchaient également de voir à l'extérieur. La seule fenêtre transparente était équipée d'une manivelle permettant d'ouvrir d'un certain angle les panneaux pivotants. Ce bureau avait sans doute été aménagé par un connard de gestionnaire qui ne voulait pas que ses secrétaires se mettent à la fenêtre pour regarder dehors. Eh bien, le salaud avait vu son souhait exaucé. Piaggi tourna la manivelle pour ouvrir – enfin, il essaya : les trois panneaux avaient pivoté de quarante degrés quand le mécanisme se coinça.

*

Kelly les vit bouger et se demanda s'il devait manifester sa présence de manière plus directe. Mieux valait s'en abstenir, se dit-il, mieux valait être patient. L'attente pèse à ceux qui ne savent pas ce qui se passe.

Le plus remarquable, c'est qu'il n'était que dix heures du matin, en cette journée limpide de fin d'été. Des camions passaient sur O'Donnell Street, à un demi-pâté de maisons d'ici, quelques voitures particulières également, filant en vitesse. Peut-être leurs conducteurs apercevaient-ils la grande bâtisse abandonnée où se trouvait Kelly et se demandaient, tout comme lui, à quoi elle avait bien pu servir ; avisant les quatre voitures garées près de l'ancien entrepôt, ils devaient se demander si l'affaire n'avait pas repris ; mais même si tel était le cas, ce n'était qu'une réflexion en passant pour des gens qui avaient leur boulot. Le drame se jouait en pleine lumière et seuls ses acteurs en étaient conscients.

*

— J'y vois goutte, dit Piaggi, accroupi pour regarder à l'extérieur. Il n'y a personne dans le coin.

C'est le gars qui a éliminé les dealers, était en train de se dire Tucker lorsqu'il quitta la fenêtre. *Cinq ou six. Et il a tué Rick avec un putain de* couteau...

Tony avait choisi le bâtiment. C'était la partie la plus visible d'une petite affaire de transport routier inter-États, dont les propriétaires trempaient dans le coup et savaient se montrer discrets. Absolument parfait, avait-il jugé : proche des artères principales, dans un quartier tranquille rarement visité par les flics, une bâtisse anonyme parmi d'autres pour un boulot tout aussi anonyme. Parfait, avait également songé Henry en la voyant.

Ça ouais, absolument parfait...

— Laisse-moi jeter un œil... Ce n'était plus le moment de se défiler. Henry Tucker ne se considérait pas comme un trouillard. Il s'était battu, il avait tué, de ses mains, et pas seulement des femmes. Il avait passé des années à s'établir, et la première partie de l'opération s'était déroulée sans effusion de sang. Par ailleurs, il n'était pas question de faire montre de faiblesse devant Tony et deux « soldats ». Non... rien, admit-il.

— Essayons voir un truc. Piaggi retourna au téléphone et le décrocha. Pas de tonalité, juste un grésillement...

Kelly regarda le téléphone de campagne, écoutant le bruit qu'il émettait. Il n'allait plus y toucher de quelque temps, histoire de les laisser mariner à leur tour. Même si la situation tactique était de son fait, les options demeuraient malgré tout limitées. Parler, ne pas parler. Tirer, ne pas tirer. Bouger, ne pas bouger. Avec seulement trois choix fondamentaux, il devait sélectionner ses actions avec soin pour parvenir à l'effet désiré. Cette bataille n'était pas physique. Comme la plupart, elle se jouait au niveau mental.

Il commençait à faire chaud. Les derniers jours de canicule avant que les feuilles ne se mettent à rougir. Déjà plus de vingt-cinq, sans doute le thermomètre allait-il dépasser les trente degrés, une dernière fois. Il essuya la sueur de son visage, continuant d'observer le bâtiment, écoutant grésiller la ligne, les laissant transpirer pour une autre raison que la chaleur de la journée.

*

— Merde, grogna Piaggi en raccrochant brutalement le téléphone. Vous deux !

— Ouais ? C'était le plus grand, Bobby.

— Faites le tour du bâtiment...

— Non ! dit Henry, réfléchissant. Et s'il est juste dehors ? On n'y voit goutte par cette putain de fenêtre. Il pourrait être juste à côté de la porte. Tu veux courir ce risque ?

— Que veux-tu dire ? demanda Piaggi.

Tucker faisait les cent pas, maintenant, respirant un peu plus vite que d'habitude, se forçant à réfléchir. *Comment ferais-je, à sa place ?*

— Je veux dire que ce salaud coupe la ligne téléphonique, nous appelle, nous menace et ensuite il n'a plus qu'à nous attendre à la porte, par exemple...

— Qu'est-ce que tu sais de lui ?

— Je sais qu'il a tué cinq revendeurs et quatre de mes gars...

— Et quatre des miens, s'il ne raconte pas d'histoires...

— Donc, on a intérêt à deviner ce qu'il va faire, okay ? Comment tu t'y prendrais, toi ?

Piaggi réfléchit à la question. Il n'avait jamais tué. C'est simplement que la situation ne s'était jamais présentée. Dans l'affaire, il était plutôt le cerveau. Il avait certes dû en brusquer quelques-uns, en son temps, voire en tabasser quelques autres, mais ça s'arrêtait là, n'est-ce pas ? *Comment ferais-je à sa place ?* L'hypothèse d'Henry se tenait. Rester planqué hors de vue, mettons, derrière un angle, dans une ruelle, dans l'ombre, et puis les amener à regarder dans l'autre direction. La porte la plus accessible, celle par où ils étaient entrés, s'ouvrait sur la gauche, détail visible de l'extérieur par la disposition des paumelles. Elle avait également l'avantage d'être la plus proche des voitures et puisque celles-ci constituaient leur seul moyen d'évasion, il devait s'attendre logiquement à ce qu'ils l'empruntent.

Ouais.

Piaggi jeta un coup d'œil à son partenaire. Henry regardait en l'air. Les panneaux acoustiques avaient été démontés du faux plafond. Et là, perçant la dalle horizontale, il y avait une trappe d'accès. Elle était fermée par un simple loquet pour empêcher

les voleurs d'entrer. On pouvait l'ouvrir aisément, peut-être même silencieusement, pour accéder à la terrasse goudronnée et gravillonnée : un gars pouvait monter là-haut, gagner la corniche, jeter un œil en bas et descendre quiconque attendait planqué près de la porte de devant.

Ouais.

— Bobby, Fred, ramenez-vous ici, ordonna Piaggi. Il les informa de la situation critique. Dans l'intervalle, ils avaient eu le temps de se douter qu'il se passait un truc sérieusement grave, mais ce n'étaient pas les flics – c'était pourtant le truc le plus grave qui puisse leur arriver, croyaient-ils, et le fait qu'il ne s'agissait pas des flics aurait eu plutôt tendance à les rassurer. Tous deux avaient une arme, tous deux étaient malins et Fred avait tué une fois, pour régler une petite histoire de famille, sur les quais de Philadelphie. Tous deux firent glisser un bureau sous la trappe. Fred avait hâte de montrer qu'il était un gars sérieux, et de gagner ainsi les faveurs de ce Tony qui lui faisait également l'effet d'un gars sérieux. Il monta sur le meuble. Pas assez haut. Ils posèrent une chaise dessus, ce qui leur permit d'accéder à la trappe et de monter sur le toit.

*

Aha ! Kelly aperçut l'homme juché là-haut – en fait, seuls la tête et le torse étaient visibles. Le fusil s'éleva et les fils du réticule se calèrent sur le visage. Il faillit tirer. Ce qui l'arrêta fut de le voir poser les mains sur l'encadrement de la trappe, se tourner pour regarder autour de lui, scrutant le toit en terrasse avant d'aller plus loin. Il voulait y monter. *Eh bien, laissons-le faire,* se dit Kelly alors qu'un semi-remorque passait en grondant, à cinquante mètres de là. L'homme se hissa sur le toit. À travers sa lunette de visée, Kelly aperçut un revolver dans sa main. L'homme se redressa, regarda autour de lui puis s'avança très lentement vers la façade. Pas mauvaise, la tactique, en vérité. C'était toujours une bonne chose de commencer par la reconnaissance... *alors, c'est ce qu'ils se disent ?* songea Kelly Dommage pour eux.

*

Fred avait ôté ses chaussures. Le fin gravillon lui faisait mal aux pieds, de même que la chaleur irradiant du bitume en dessous, mais il devait être silencieux – et, de toute façon, il était un vrai dur, quelqu'un l'avait un jour appris à ses dépens, sur les berges de la Delaware. Sa main étreignit la crosse familière du Smith à canon court. Si l'autre salaud était bien là-dessous, il l'abattrait comme un chien. Tony et Henry tireraient le corps à l'intérieur, puis ils verseraient de l'eau pour laver le sang, avant de se remettre au boulot, parce qu'il s'agissait d'une livraison importante. Plus que la moitié du parcours. Fred redoubla de prudence. Il s'approcha du parapet, les pieds en avant, le corps penché vers l'arrière jusqu'à ce que ses orteils en chaussette touchent la rangée de briques basses qui formait la corniche. Puis, rapidement, il se pencha en avant, le pistolet braqué vers le bas sur... rien. Fred parcourut du regard toute la façade de l'immeuble.

— Merde ! Il se retourna et lança : Il n'y a personne en bas !

— Quoi ? La tête de Bobby passa dans l'ouverture pour regarder, mais Fred inspectait maintenant les voitures, pour voir s'il y avait quelqu'un tapi derrière.

*

Kelly se dit que la patience était presque toujours récompensée. Cette réflexion lui permit de contrer la fièvre qui prend le chasseur quand le gibier s'inscrit dans son viseur. Sitôt que sa vision périphérique eut décelé un mouvement du côté de la trappe, il porta son fusil sur la gauche. Un visage, blanc, la vingtaine, les yeux noirs, regardant l'autre, un pistolet dans la main droite. Une simple cible, désormais. *Commencer par celui-ci.* Kelly aligna le réticule sur l'arête du nez et pressa doucement la détente.

*

Smack. Fred tourna la tête quand il entendit le son à la fois sec et mouillé, mais quand il regarda, il n'y avait rien. Il n'avait rien noté d'autre que ce drôle de bruit sec et mouillé, mais voilà qu'il entendait un fracas, comme si la chaise de Bobby avait glissé de sur le bureau pour tomber par terre. Rien de plus mais, sans raison apparente, il sentit la peau sur sa nuque se glacer soudain. Il s'éloigna du bord à reculons, scrutant l'horizon plat et rectangulaire aussi vite qu'il pouvait tourner la tête. Rien.

*

L'arme était neuve et la culasse était encore un peu raide quand il chargea la deuxième balle. Kelly ramena le canon vers la droite. Deux pour un. La tête tournait à toute vitesse, maintenant. Il sentait la peur chez l'homme qui avait compris le danger mais sans pouvoir le définir ou le localiser. Puis l'homme se mit à battre en retraite vers la trappe. Il ne pouvait pas le laisser faire. Kelly calcula une quinzaine de centimètres d'avance et pressa de nouveau la détente. *Pingggg*.

Smack. Le bruit de l'impact était bien plus fort que le *plop* assourdi de la détonation. Kelly éjecta la douille et engagea une troisième balle au moment où une voiture approchait sur O'Donnell Street.

*

Tucker regardait encore le visage de Bobby quand il leva brusquement la tête, surpris par le bruit sourd de ce qui devait être un second corps heurtant les poutrelles d'acier du toit-terrasse.

— Oh mon Dieu...

37

Jugement de Dieu

— Vous avez l'air en bien meilleure forme que la dernière fois, colonel, observa plaisamment Ritter, en russe. L'agent de la sécurité se leva et quitta le séjour, laissant les deux hommes entre eux. Ritter portait une mallette qu'il déposa sur la table basse. On vous soigne bien ?

— Je n'ai pas à me plaindre, dit Grichanov, d'une voix lasse. Quand pourrai-je rentrer chez moi ?

— Ce soir, probablement. Nous attendons quelque chose. Ritter ouvrit la mallette. Cela mit Kolya mal à l'aise mais il n'en laissa rien paraître. Pour autant qu'il sache, elle, pouvait fort bien contenir un pistolet. Si confortable qu'ait été sa détention, si amicale qu'aient été les conversations avec les gardiens, il était sur le sol ennemi, sous le contrôle de l'ennemi. Tout cela lui évoqua un autre homme, bien loin d'ici et dans des circonstances bien différentes. Des différences qui lui donnèrent des scrupules de conscience et lui firent honte d'avoir peur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La confirmation que nos hommes sont bien à la prison d'Hoa Lo.

Le Russe baissa la tête et murmura quelques mots que Ritter ne put saisir. Grichanov leva la tête.

— Je suis heureux de l'entendre.

— Vous savez, je vous crois. Votre échange de courrier avec Rokossovski est explicite. Ritter prit la théière posée sur la table et se servit, remplissant également la tasse de Kolya.

— Vous m'avez traité correctement. Grichanov ne savait quoi dire d'autre et le silence devenait pesant.

— Nous avons une certaine habitude de traiter amicalement nos hôtes soviétiques, lui assura Ritter. Vous n'êtes pas le premier à séjourner ici. Faites-vous de l'équitation ?

— Non, je ne suis jamais monté à cheval.

— Hmmm. La mallette était bourrée de papiers, nota Kolya, en se demandant de quoi il s'agissait. Ritter sortit deux grandes fiches cartonnées et un tampon encreur. Pouvez-vous me donner vos mains, je vous prie ?

— Je ne saisis pas.

— Pas de quoi vous inquiéter. Ritter saisit la main gauche de Kolya et encra le bout des doigts avant de les apposer, un par un, sur les cases appropriées de la première fiche, puis de la seconde. La procédure fut rééditée avec la main droite. Là, ça ne fait pas mal, n'est-ce pas ? Vous pouvez vous laver les mains, à présent, il vaudrait mieux avant que l'encre ne sèche. Ritter glissa l'une des fiches dans le dossier, pour remplacer celle qui s'y trouvait précédemment. L'autre alla simplement dessus. Il referma la mallette puis jeta l'ancienne fiche dans la cheminée et l'enflamma avec son briquet. Elle brûla rapidement, se mêlant au tas de cendres du feu que les gardiens aimaient à faire un soir sur deux. Grichanov revint dans la pièce, les mains propres.

— Je ne comprends toujours pas.

— À vrai dire, ça ne vous concerne pas directement. Vous venez de me donner un coup de main pour quelque chose, c'est tout. Que diriez-vous de déjeuner avec moi ? Ensuite, nous pourrions rencontrer un de vos compatriotes. Je vous en prie, détendez-vous, camarade colonel, ajouta Ritter, sur le ton le plus rassurant possible. Si votre camp respecte le marché, vous serez sur le chemin du retour dans sept ou huit heures. C'est honnête ?

*

Mark Charon n'aimait pas trop devoir revenir ici, même s'il n'y avait pas encore trop de risque, l'endroit n'étant utilisé que depuis peu. Enfin, ça ne prendrait pas longtemps. Il gara sa Ford banalisée devant le bâtiment, descendit et gagna la porte d'entrée. Elle était verrouillée. Il dut frapper. Tony Piaggi l'entrouvrit, l'arme au poing.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Charon, inquiet.

*

« Qu'est-ce qui se passe ? » se demanda Kelly, sans s'affoler. Il n'avait pas prévu qu'une voiture se pointe devant l'immeuble et il avait déjà rajouté deux balles dans le chargeur quand le véhicule s'arrêta et qu'un homme en descendit. Le mécanisme était si raide qu'il eut du mal à réengager la culasse ; le temps d'y arriver, la silhouetté bougeait trop rapidement pour qu'il puisse tirer. Bigre. Évidemment, il ne savait pas qui c'était. Il tourna la bague du viseur jusqu'au grossissement maximal et examina la voiture. Caisse banale... une antenne radio supplémentaire... une voiture de police ? Les reflets l'empêchaient de voir à l'intérieur. Merde. Il avait commis une légère erreur. Il avait prévu un répit après avoir descendu les deux autres sur le toit. *Ne jamais croire que tout va de soi, bougre de crétin !* La légère erreur le fit grimacer.

*

— Merde, mais enfin qu'est-ce qui se passe ? aboya Charon. Puis il vit le corps étendu, un petit trou légèrement au-dessus et à gauche de l'œil droit grand ouvert.

— C'est lui ! Il est là, dehors ! dit Tucker.

— Qui ça ?

— Celui qui a descendu Billy, Rick et Burt...

— Kelly ! s'exclama Charon en se retournant pour regarder la porte fermée.

— Vous connaissez son nom ? demanda Tucker.

— Ryan et Douglas sont après lui – ils veulent le pincer pour des meurtres en chaîne.

Piaggi grommela.

— La chaîne a deux maillons de plus : Bobby ici présent, et Fred sur le toit. Il se pencha de nouveau devant la fenêtre. *Il doit se trouver juste de l'autre côté de la rue...*

Charon venait de dégainer son arme, sans raison apparente. D'une certaine façon, les sachets d'héroïne lui semblaient curieusement lourds à présent, et il posa son arme de service pour les sortir de ses poches et les déposer sur la table avec les

autres, à côté du bol à mélange, des enveloppes et de l'agrafeuse. Cette activité mit fin à sa possibilité de faire quoi que ce soit d'autre que surveiller les deux autres. C'est à cet instant que le téléphone sonna. Tucker alla décrocher.

— On s'amuse bien, enculé ?

*

— Tu t'es bien amusé avec Pam ? demanda Kelly, glacial. Eh bien, demanda-t-il sur un ton plus aimable, qui est ton copain ? Serait-ce le flic que tu arroses ?

— Tu crois tout savoir, hein ?

— Non, pas tout. Je ne sais pas pourquoi un homme arrive à prendre son pied en tuant des filles, Henry. Tu veux bien m'expliquer ça ?

— Va te faire enculer !

— Tu veux venir essayer ? Tu penches aussi de ce côté, ma poule ? Kelly espérait que Tucker n'avait pas brisé le téléphone, tant il l'avait raccroché brutalement. Il ne pigeait strictement rien au jeu et c'était tant mieux. Quand vous ne connaissiez pas les règles, vous ne pouviez pas vous défendre de manière efficace. Il y avait des traces d'épuisement dans sa voix, comme dans celle de Tony. Le gars sur le toit avait la chemise déboutonnée ; elle était froissée, nota Kelly en examinant le corps dans son viseur. Le pantalon avait des poches aux genoux comme si l'homme était resté assis toute la nuit. Avait-il été du genre négligé ? Peu probable, les pompes qu'il avait laissées près de l'ouverture étaient bien cirées. Non, il avait dû veiller toute la nuit, jugea Kelly après quelques secondes de réflexion. *Ils sont fatigues, et ils sont terrorisés, et ils ignorent la règle du jeu. Parfait.* Il avait son eau, ses barres chocolatées et toute la journée devant lui.

*

— Si vous connaissiez le nom de ce salopard, comment se fait-il... bordel de merde ! jura Tucker. Vous m'aviez dit que c'était qu'un riche plaisancier, je vous ai répondu que je pouvais

lui régler son compte à l'hosto, souvenez-vous, mais non, surtout pas, que vous m'avez dit, fallait lui foutre la paix !

— Calmos, Henry, intervint Piaggi, le plus doucement possible. *C'est vraiment un client sérieux que nous avons là. Il a éliminé six de mes hommes. Six ! Bon Dieu. C'est pas le moment de paniquer.*

— Cette fois, il s'agit de bien réfléchir, okay ? Tony frotta ses joues mal rasées, rassemblant ses idées, examinant la question à fond. Il a un fusil, et il se trouve dans cette grande bâtisse blanche en face.

— Tu veux traverser la rue, comme ça, pour aller le cueillir, Tony ? Tucker indiqua la tête de Bobby. Vise plutôt ce qu'il a fait !

— Déjà entendu parler du crépuscule, Henry ? Il y a une lampe, là-haut, juste au-dessus de la porte. Piaggi se dirigea vers la boîte à fusibles, l'ouvrit, consulta l'étiquette à l'intérieur de la porte et dévissa la tabatière convenable. Là, plus de lumière. On n'a qu'à attendre la nuit pour agir. Il ne pourra pas nous avoir tous. Si l'on fait assez vite, il n'en aura peut-être même aucun.

— Et la dope ?

— On peut laisser un gars ici pour la garder. On fait venir quelques gros bras pour lui tomber dessus, et on règle la question, okay ? Le plan était jouable, estimait Piaggi. L'autre n'avait pas tous les atouts en main. Il ne pouvait pas tirer à travers les murs. Ils avaient de l'eau, du café, et le temps pour eux.

*

Les trois récits étaient à peu près aussi identiques qu'il aurait pu l'espérer compte tenu des circonstances. On les avait interrogées séparément, dès qu'elles avaient suffisamment décroché de leurs pilules pour être en état de parler, et leur agitation ne pouvait que faciliter les choses. Les noms, les lieux où cela s'était produit, comment ce salaud de Tucker exportait à présent son héroïne, une remarque émise par Billy sur la puanteur des sacs – et confirmée lors du démantèlement du « labo » découvert sur la côte Est. Ils disposaient à présent d'un

numéro de permis de conduire et d'une adresse possible pour Tucker. L'adresse pouvait être bidon – le cas n'avait rien d'improbable –, mais ils avaient également une marque de voiture, ce qui leur avait fourni un numéro d'immatriculation. Il tenait désormais tous les éléments, en tout cas suffisamment pour lui permettre enfin d'envisager l'enquête d'une manière cohérente. Le moment était venu pour lui de prendre du recul et de laisser venir. L'alerte générale venait d'être lancée. Lors des prochaines réunions de service, le nom d'Henry Tucker, la marque et le numéro de son véhicule seraient transmis à tous les agents de patrouille qui étaient l'œil des forces de police. Ils pouvaient avoir beaucoup de chance, agir vite, le trouver, l'interpeller, l'inculper, l'accuser, le juger et le mettre définitivement à l'ombre même si la Cour Suprême avait la mauvaise grâce de lui refuser le sort que ses agissements lui auraient mérité. Ryan était à deux doigts de pouvoir agrafer ce monstre.

Et pourtant.

Et pourtant, il savait qu'il avait une étape de retard sur quelqu'un. L'Homme invisible utilisait maintenant un .45 – plus son fusil avec silencieux ; il avait changé de tactique, il cherchait maintenant à tuer vite, à coup sûr... sans se soucier du bruit... il avait parlé à d'autres avant de les tuer et il en savait probablement encore plus que lui. Ce fauve dangereux décrit par Farber courait les rues, chassant désormais au grand jour, sans doute, et Ryan ne savait pas où.

John T. Kelly, quartier-maître de première classe, SEAL de la Marine des États-Unis. Où diable êtes-vous ? Si j'étais à votre place... où serais-je ? Où irais-je ?

*

— Toujours là ? demanda Kelly lorsque Piaggi décrocha le téléphone.

— Ouais, mec, on se fait un déjeuner tardif. Ça te dit de venir bouffer avec nous ?

— J'ai mangé des calmars chez toi, l'autre soir. Pas mauvais. C'est ta mère qui cuisine ? demanda doucement Kelly en se demandant quel genre de réponse il allait obtenir.

— Exact, répondit Tony, aimable. C'est une vieille recette de famille, mon arrière-grand-mère l'a ramenée du pays, tu te rends compte ?

— Tu sais, tu me surprends.

— Comment ça, monsieur Kelly ? demanda l'homme, poliment, le ton beaucoup plus détendu maintenant. Il se demandait quel effet cela pourrait avoir à l'autre bout du fil.

— Je m'attendais à te voir tenter de me proposer un marché. Tes gars l'ont fait, mais je n'étais pas acheteur, indiqua Kelly en laissant transparaître un début d'irritation.

— Je renouvelle mon invitation. Passe donc nous voir, on pourra discuter en déjeunant. On raccrocha.

Excellent.

*

— Là, ça devrait lui donner matière à réflexion, à ce salaud. Piaggi se versa une autre tasse de café. Le breuvage, réchauffé, était épais, amer, mais il était également si chargé en caféine qu'il devait faire un effort conscient pour empêcher ses mains de trembler. Mais il s'estimait parfaitement alerte et réveillé. Il regarda les deux autres, leur sourit en hochant la tête avec confiance.

*

— Triste pour Cas, confia le directeur à son ami.

Maxwell acquiesça.

— Que puis-je dire, Will ? Ce n'était pas précisément le candidat à la retraite idéal, n'est-ce pas ? Sans famille, ici comme là-bas. C'était toute sa vie et il arrivait au bout, d'une manière ou d'une autre. Aucun des deux hommes n'avait envie de discuter de l'acte de son épouse. Peut-être que d'ici un an ou deux, ils seraient capables de discerner la symétrie poétique de la perte de deux amis, mais pas maintenant.

— J'ai entendu dire que tu rendais également ton tablier, Dutch. Le directeur de l'Académie navale des États-Unis n'arrivait pas à comprendre. Le bruit avait couru que Dutch était assuré de décrocher le commandement d'une flotte au printemps. Les bruits s'étaient éteints à peine quelques jours plus tôt et il en ignorait la raison.

— C'est exact. Maxwell ne pouvait dire pourquoi. Les ordres – sous forme de « suggestion » – étaient venus de la Maison Blanche, via le CNO, le chef des opérations navales. Cela fait assez longtemps, Will. Il est temps d'injecter un sang neuf. Nous autres vieux de la Seconde Guerre mondiale... eh bien, il est temps qu'on laisse la place, j'imagine.

— Le fiston va bien ?

— Je suis grand-père.

— À la bonne heure ! Enfin, une bonne nouvelle, alors que l'amiral Greer faisait son entrée, vêtu de son uniforme, pour une fois.

— James !

— Chouette bureau directorial, observa Greer. Comment va, Dutch ?

— Eh bien, qu'est-ce qui me vaut une telle sollicitude de la part du Haut État-Major ?

— Will, nous allons t'emprunter un de tes rafiots. Tu as quelque chose de sympa et confortable qui soit à la portée de deux amiraux ?

— Pas le choix qui manque. Vous voulez un de nos huit mètres ?

— Impeccable.

— Ma foi, je vais appeler le Service des affectations et leur demander s'ils peuvent vous en dégager un. Logique, songea l'amiral. L'un et l'autre avaient été proches de Cas, et quand on faisait ses adieux à un marin, on le faisait en mer. Il passa son coup de fil et ils prirent congé.

*

— À court d'idées ? demanda Piaggi. Sa voix trahissait désormais la confiance et le défi. La dynamique avait changé de camp, estimait-il. Pourquoi ne pas pousser son avantage ?

— Franchement, je ne crois pas que t'en aies beaucoup. Vous m'avez l'air d'avoir peur de la lumière, mes salauds. Je vais vous en donner, cracha Kelly. Regarde voir !

Il posa le téléphone, saisit son fusil et visa la fenêtre.

Plop.

Crash.

*

— Le bougre de con ! lança Tony au téléphone, même s'il savait qu'on avait raccroché. Vous voyez ? Il sait qu'il ne peut pas nous avoir. Il sait que le temps joue en notre faveur.

Deux carreaux étaient cassés, puis la fusillade cessa. Le téléphone sonna de nouveau. Tony le laissa grelotter plusieurs fois avant de répondre.

— Raté, connard !

— Et ça t'avance à quoi, trouduc ? La voix était si forte que Tucker et Charon l'entendirent résonner à trois mètres de là.

— Je crois qu'il est temps pour vous de filer au pas de course, monsieur Kelly. Qui sait, peut-être qu'on ne vous rattrapera pas. Peut-être que les flics s'en chargeront. J'ai cru comprendre qu'ils vous recherchaient, eux aussi.

— C'est quand même vous qui êtes pris au piège, faudrait pas l'oublier.

— C'est toi qui le dis, mec. Piaggi lui raccrocha de nouveau au nez, histoire de bien lui montrer qui avait le dessus.

*

— Et comment allez-vous, colonel ? demanda Volochine.

— Le voyage a été intéressant. Ritter et Grichanov étaient assis tous les deux sur les marches du mémorial de Lincoln, deux touristes fatigués après une journée de canicule, bientôt rejoints par un troisième comparse, sous les yeux attentifs d'un homme de la sécurité posté à dix mètres d'eux.

— Et votre ami vietnamien ?

— Hein ? demanda Kolya, légèrement surpris. Quel ami ?

Ritter sourit.

— Simple ruse de ma part. Il nous fallait identifier la fuite, vous comprenez.

— Je pensais qu'elle émanait de vous, observa, amer, le général du KGB. Le piège était gros, et il était tombé dedans. Enfin presque. La chance lui avait souri et Ritter l'ignorait sans doute.

— La partie continue, Sergueï. Allez-vous pleurer un traître ?

— Un traître, non. Un partisan de la cause d'un monde pacifique, oui. Vous êtes très habile, Bob. Vous avez joué finement. *Peut-être pas tant que ça,* se dit Volochine, *peut-être pas aussi loin dans le piège que tu l'imagines, mon jeune ami américain. Tu as agi trop vite. Tu as réussi à tuer ce Hicks, mais pas CASSIUS. Trop impétueux, mon jeune ami. Tu as commis une erreur d'évaluation sans vraiment t'en rendre compte, n'est-ce pas ?*

Temps de passer aux choses sérieuses.

— Et nos pilotes ?

— Comme convenu, ils ont rejoint les autres. Rokossovski confirme. Acceptez-vous ma parole, monsieur Ritter ?

— Oui, tout à fait. Très bien, il y a un vol Pan Am qui décolle de Dulles en direction de Paris, ce soir à dix-huit heures trente. Nous vous l'amènerons là-bas, si vous voulez venir le saluer avant son départ. Vous pourrez le faire récupérer à Orly.

— D'accord. Volochine s'éloigna.

— Pourquoi m'a-t-il laissé ? demanda Grichanov, plus surpris qu'inquiet.

— Colonel, c'est parce qu'il se fie à ma parole, tout comme je me fie à la sienne. Ritter se leva. Nous avons quelques heures à tuer...

— Tuer ?

— Excusez-moi, c'est une expression. Nous avons quelques heures rien que pour nous. Que diriez-vous d'une petite visite de Washington ? Il y a un rocher lunaire au Smithsonian. Les gens aiment bien le caresser, je ne sais pas pourquoi.

*

Dix-sept heures trente. Kelly avait le soleil dans l'œil à présent. Il devait s'éponger le visage plus souvent. L'observation de la fenêtre en partie brisée ne lui révélait rien d'autre qu'une ombre fugitive parfois. Il se demanda s'ils se reposaient. Pas bon, ça. Il décrocha le téléphone de campagne et tourna la manivelle. Ils le firent encore attendre.

— Qui est à l'appareil ? demanda Tony. C'était lui, l'adversaire le plus formidable, presque aussi formidable qu'il se le figurait. Quel gâchis, vraiment.

— Ton restaurant livre à domicile ?

— On commence à avoir la dalle, c'est ça ? Une pause. T'as peut-être envie de t'entendre avec nous.

— Sors donc, qu'on en cause, rétorqua Kelly. Pour toute réponse, il perçut un *clic*.

Ça se présente pas trop mal, estima-t-il, en regardant les ombres avancer sur le sol. Il but le reste de son eau, mangea sa dernière barre chocolatée, tout en scrutant de nouveau les alentours pour y détecter un éventuel changement. Il avait depuis longtemps décidé de la conduite à tenir. En un sens, ils avaient décidé pour lui. Il luttait de nouveau contre la montre, en un compte à rebours qui était extensible mais pas indéfiniment. Il pouvait laisser tomber à tout instant, s'il le fallait mais – en fait, non, il ne pouvait pas. Il consulta sa montre. Ce serait dangereux et le temps désormais n'y ferait rien. Ils veillaient depuis vingt-quatre heures maintenant, voire plus. Il leur avait fait peur, puis les avait laissés s'y accoutumer. Ils croyaient à présent avoir de bonnes cartes en main, exactement comme il avait osé l'espérer.

Kelly glissa à reculons sur le sol de ciment, abandonnant tout son barda. Il n'en aurait plus besoin désormais, quoi qu'il advienne. Une fois debout, il épousseta ses vêtements et vérifia son Colt automatique. Une balle engagée dans la chambre, sept dans le chargeur. Il s'étira un peu et se rendit compte soudain qu'il ne pouvait plus attendre. Il descendit l'escalier, sortit les clés de la Volkswagen. Elle démarra, bien qu'il ait redouté qu'elle refuse de le faire. Il laissa chauffer le moteur en

regardant les voitures passer dans la rue transversale devant lui. Il démarra et s'y engagea, encourant l'ire bruyante d'un conducteur venant en sens inverse, mais réussit à s'insérer dans la circulation de l'heure de pointe.

*

— Tu vois quelque chose ?

C'était Charon qui avait suggéré que l'angle empêcherait Kelly de voir jusqu'au fond du bâtiment. Il pouvait certes tenter de traverser, après tout, mais à deux, ils pouvaient surveiller chacun un flanc du bâtiment blanc. Et ils savaient qu'il était toujours là. L'étau se resserrait. Il n'avait pas pensé à tout, décréta Tony. Il était très malin, mais pas tant que ça, et quand il ferait nuit, et quand l'ombre aurait gagné, ils agiraient. Ça marcherait. Ce n'était pas une petite .22 de rien du tout qui pouvait pénétrer une carrosserie de voiture s'ils arrivaient à la rejoindre, et s'ils le prenaient par surprise, ils pourraient...

— Juste les voitures en face.

— T'approche pas trop de la fenêtre, mec.

— Putain de merde, s'exclama Henry. Et la livraison ?

— On a un dicton dans la famille, mec, mieux vaut tard que jamais, tu piges ?

Charon était le plus mal à l'aise des trois. Peut-être était-ce dû à la proximité de la drogue. Une belle saloperie. *Un peu tard pour y penser*. Y avait-il un moyen de s'en sortir ?

L'argent de sa livraison était posé là, à côté du bureau. Il était armé.

Mourir comme un criminel ? Il les regarda tous les deux, postés de part et d'autre de la fenêtre. C'étaient des criminels. Lui n'avait rien fait pour irriter ce Kelly. Enfin, pas qu'il sache. C'était Henry qui avait tué la fille, et Tony qui avait réglé son compte à l'autre. Charon n'était jamais qu'un flic véreux. Il s'agissait pour Kelly d'une affaire strictement personnelle. Facile à comprendre. Tuer Pam comme ils l'avaient fait avait été un acte brutal et stupide. Il l'avait déjà dit à Henry. Il pouvait se sortir d'ici en héros, non ? On lui avait filé un tuyau, il avait débarqué au beau milieu d'une fusillade effrénée. Il pouvait

même aider Kelly. Et il se promit de ne plus, mais alors jamais plus, se fourrer dans un binz pareil. Mettre le fric à la banque, obtenir sa promotion, et démanteler le réseau d'Henry, grâce à ses informations. Ils ne viendraient plus l'emmerder après ça, pas vrai ? Tout ce qu'il avait à faire, c'était décrocher son téléphone et *raisonner* ce mec. Excepté un petit détail.

*

Kelly prit à gauche, vers l'ouest, jusqu'à la rue suivante, où il tourna de nouveau à gauche, redescendant vers le sud pour rejoindre O'Donnell Street. Ses mains transpiraient maintenant. Ils étaient trois et il allait devoir être très, très bon. Mais il était un bon, et il fallait qu'il achève le boulot, même si c'était le boulot qui risquait de l'achever. Il arrêta la voiture un pâté de maisons avant, descendit, verrouilla la portière et finit le trajet à pied. Les autres entreprises étaient fermées à cette heure-ci, il en avait compté trois, qui fonctionnaient dans la journée, sans savoir ce qui se passait... en l'occurrence, juste en face.

Bon, t'avais bien calculé ton coup, non ?

Ouais, Johnnie-boy, mais c'était la partie facile.

Merci. Il s'était arrêté à l'angle de l'immeuble, regarda dans toutes les directions. Ce serait mieux de l'autre côté... il se dirigea vers le coin où se trouvaient les raccordements de téléphone et d'électricité, remontant sur le demi-appui de fenêtre qu'il avait utilisé déjà, puis escaladant la façade pour atteindre le parapet, en tâchant d'éviter les câbles électriques.

Parfait, maintenant tu n'as plus qu'à traverser le toit sans faire de bruit.

Sur du bitume recouvert de gravillons ?

Il y avait une solution alternative qu'il n'avait pas envisagée. Kelly se jucha sur le parapet. Il faisait au moins vingt centimètres de large, se dit-il. Il était surtout silencieux, remarqua-t-il en progressant en funambule sur l'étroit cordon de briques plates en direction de la trappe, tout en se demandant s'ils allaient utiliser le téléphone.

*

Charon devait se décider en vitesse. Il se leva, regarda les autres et s'étira ostensiblement avant de s'approcher d'eux. Il avait ôté sa gabardine, desserré sa cravate et son Smith à cinq coups battait contre sa hanche droite. Il suffisait de descendre ces salopards, puis de s'arranger avec ce fameux Kelly au téléphone. Pourquoi pas ? C'étaient des truands, pas vrai ? Pourquoi devrait-il mourir à cause de ce qu'ils avaient fait ?

— Qu'est-ce que vous faites, Mark ? demanda Henry, sans voir le danger, trop polarisé qu'il était par la fenêtre. *Bien*.

— Marre d'être assis. Charon sortit le mouchoir de sa poche revolver droite et s'essuya le visage tout en évaluant angles et distance, puis l'écart jusqu'au téléphone qui restait sa seule planche de salut. Il en était certain. C'était son unique chance de se tirer d'ici.

Piaggi n'appréciait pas du tout ce qu'il crut lire dans ses yeux.

— Et si on restait assis bien tranquillement, mec, d'accord ? On va pas tarder à avoir du boulot.

Pourquoi lorgne-t-il ainsi le téléphone ? Pourquoi nous regarde-t-il ?

— Bouge pas, Tony, d'accord ? lança Charon sur un ton de défi, en glissant la main vers sa poche pour ranger le mouchoir. Il ne savait pas que son regard l'avait trahi.

Sa main avait à peine effleuré son revolver que Tony visait et lui logeait une balle en pleine poitrine.

— Un vrai petit malin, hein ? dit Tony au mourant. Puis il remarqua une ombre dans le rectangle de lumière oblong de la trappe du toit. Il l'observait encore quand elle disparut, remplacée par une tache floue qu'intercepta sa vision périphérique. Henry regardait le corps de Charon.

*

La détonation le fit sursauter – l'idée première était que c'était lui qu'on visait – mais il était lancé et il sauta par l'ouverture de la trappe. Comme en parachute : *Garde les pieds*

joints, les genoux fléchis, le dos droit, roule en avant au moment de l'impact.

Le contact fut rude. C'était du carrelage sur une chape en béton mais ses jambes encaissèrent le plus gros du choc. Kelly roula aussitôt sur lui-même, raidit le bras. Le plus proche était Piaggi. Il leva son arme, visa à hauteur de poitrine et tira à deux reprises, en changeant d'angle, atteignant l'homme sous le menton.

Des cibles mouvantes.

Kelly boula de nouveau, comme il l'avait appris d'un soldat nord-vietnamien. Ça y était. Le temps s'arrêta à cet instant. Henry avait dégainé son arme et visé : leurs regards se croisèrent et durant ce qui parut une éternité, ils s'entre-regardèrent simplement, chasseur contre chasseur, le chasseur et sa proie. Puis Kelly fut le premier à se souvenir à quoi servait l'image dans son viseur. Son doigt pressa la détente, logeant un tir bien ajusté dans la poitrine de Tucker. Le Colt tressauta dans sa main et son cerveau tournait si vite à présent qu'il vit la culasse glisser vers l'arrière, éjecter la douille de laiton vide, puis repartir vers l'avant pour charger une autre balle en même temps que, d'un mouvement de son poignet, il rabaissait le canon de l'arme, et cette balle à son tour se logea dans la poitrine de l'homme. Tucker bascula tout en pivotant. Soit il avait glissé sur le carrelage, soit l'impact des deux projectiles l'avait déséquilibré, mais il s'effondra par terre.

Mission accomplie, se dit Kelly. Au moins avait-il réussi à achever un de ses boulots après tous les échecs de cet été sinistre. Il se releva et s'approcha d'Henry Tucker. D'un coup de pied, il dégagea l'arme de sa main. Il voulait dire quelque chose à ce visage qui vivait encore mais les mots lui manquaient. Peut-être que Pam connaîtrait la paix maintenant, mais c'était douteux. Ça ne marchait pas comme ça, n'est-ce pas ? Les morts étaient partis pour de bon et ils se fichaient bien de ce qu'ils laissaient derrière eux. Sans doute. Kelly ne savait pas ce qu'il en était, même s'il s'était bien souvent posé la question. Si les morts vivaient encore à la surface de cette terre, alors c'était dans l'esprit de ceux qui en gardaient la mémoire, et c'était pour cette mémoire qu'il avait tué Henry Tucker et tous les autres. Ce

n'était peut-être pas ça qui aiderait Pam à mieux reposer en paix. Lui, si. Kelly s'aperçut que la vie avait quitté Tucker alors qu'il était plongé dans ses réflexions et faisait son examen de conscience. Non, il n'y avait nul remords pour cet homme, pas plus que pour les autres. Kelly remit le cran de sécurité et parcourut la pièce du regard. Trois morts, et le mieux qu'on puisse en dire était qu'il ne faisait pas partie du lot. Il gagna la porte et sortit. Sa voiture était garée une rue plus loin et il avait encore un rendez-vous à honorer, une vie encore sur laquelle tirer un trait.

Mission accomplie.

*

Le bateau était là où il l'avait laissé. Kelly gara la Coccinelle, une heure plus tard, et sortit sa valise. Il verrouilla le véhicule en laissant les clés à l'intérieur : celui-là non plus, il n'en aurait plus besoin. Son trajet à travers la ville jusqu'à la marina s'était heureusement déroulé l'esprit vide, comme une suite d'actions purement mécaniques, manœuvrer la voiture, s'arrêter à des feux, en franchir d'autres, se diriger vers la mer, ou la baie, un des rares endroits où il se sentait chez lui. Il souleva la valise, gagna l'appontement pour rejoindre le *Springer* et monta à bord. Tout avait l'air normal et dans moins de dix minutes, il serait loin de tout ce qu'il avait fini par associer à cette ville. Kelly fit coulisser la porte du salon principal et se figea aussitôt en décelant la fumée, puis en entendant une voix.

— John Kelly, c'est ça ?

— À qui aurais-je l'honneur ?

— Emmet Ryan. Vous avez vu mon collègue, Tom Douglas.

— Que puis-je faire pour vous ? Kelly posa sa valise, et sentit l'automatique contre ses fesses, à l'intérieur de la saharienne déboutonnée.

— Vous pourriez me dire pourquoi vous avez tué tant de monde, suggéra Ryan.

— Si vous pensez que c'est moi, alors vous savez pourquoi.

— Exact. Pour l'heure, je cherche Henry Tucker.

— Il n'est pas ici, non ?

— Vous pourriez peut-être m'aider, dans ce cas ?

— Je vous suggère l'angle des rues O'Donnell et Mermen. Il n'ira pas bien loin, confia-t-il au policier.

— Qu'est-ce que je suis censé faire de vous ?

— Les trois filles de ce matin, sont-elles...

— Elles sont en sûreté. Nous nous occuperons d'elles. Vos amis et vous, vous avez fait du bon travail avec Pam Madden et Doris Brown. Pas de votre faute si ça n'a pas marché. Enfin, peut-être un peu. L'inspecteur marqua un temps. Je dois vous inculper, vous savez.

— Pour quoi ?

— Pour meurtre, monsieur Kelly.

— Non. Kelly secoua la tête. Ce n'est un meurtre que lorsque des innocents meurent.

Les yeux de Ryan s'étrécirent. Il ne voyait que la silhouette de l'homme, en fait, avec ce ciel qui jaunissait derrière lui. Mais il avait très bien entendu ce qu'il disait et il n'aurait pas été loin de partager son opinion.

— Ce n'est pas ce que dit la loi.

— Je ne vous demande pas de me pardonner. Je ne vous causerai plus de problèmes et je ne vais pas aller en prison.

— Je ne peux pas vous laisser partir. Mais il n'avait pas sorti son arme, nota Kelly. Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Je vous ai rendu l'agent Monroe.

— Je vous en suis reconnaissant.

— Je ne me contente pas de tuer des gens. J'ai été formé à ça mais il y faut une bonne raison. J'avais une raison amplement suffisante.

— Peut-être bien. Franchement, que croyez-vous avoir réalisé ? demanda Ryan. Ce problème de drogue ne va pas disparaître.

— Henry Tucker ne tuera plus de filles. J'ai déjà réalisé ça. Je n'avais jamais espéré faire plus, mais j'aurai déjà démantelé ce réseau. Kelly marqua une pause. Il y avait autre chose que cet homme devait savoir. Il poursuivit : Vous trouverez un flic dans ce bâtiment. Je crois qu'il avait les mains sales. Tucker et Piaggi l'ont descendu. Peut-être qu'il en sortira en héros. Il y a un bon paquet de came, là-bas. Comme ça, votre service ne fera pas

trop mauvaise figure. *Et Dieu merci, je n'ai pas eu à tuer un flic – même un pourri.* Je vais vous donner un autre tuyau, je sais comment Tucker faisait entrer sa marchandise. Kelly l'expliqua rapidement.

— Je ne peux pas vous laisser partir, répéta l'inspecteur même si, plus ou moins, il souhaitait le contraire. Mais c'était impossible, et il s'y refuserait car lui aussi vivait selon certaines règles.

— Pouvez-vous m'accorder une heure ? Je sais que vous ne me lâcherez pas. Une heure. Ça arrangera les choses pour tout le monde.

La requête prit Ryan par surprise. Elle allait à l'encontre de tous ses principes – mais enfin, les monstres qu'il avait tués aussi. *Nous sommes en dette envers lui... aurais-je élucidé ces affaires sans lui ? Qui aurait pris la défense des victimes ?... Et du reste, que pouvait-il faire – où pouvait-il aller ?... Ryan, es-tu devenu cinglé ?* Oui, peut-être bien...

— Vous avez une heure. Ensuite, tout ce que je peux vous recommander, c'est de prendre un bon avocat. Qui sait, il arrivera peut-être à vous faire sortir.

Ryan se leva et se dirigea vers la porte latérale sans un regard en arrière. Il s'arrêta devant la porte juste une seconde.

— Vous avez épargné quand vous auriez pu tuer, monsieur Kelly. Voilà pourquoi. Votre heure a commencé.

Kelly ne le regarda pas partir. Il se mit aux commandes, fit préchauffer les diesels. Une heure, ça devrait suffire, juste. Il se précipita sur le pont, largua les amarres, les laissant attachées aux bollards de quai et, le temps de redescendre, les diesels étaient prêts à tourner. Ils démarrèrent du premier coup, et aussitôt Kelly fit pivoter son bateau pour gagner la sortie du port. Sitôt qu'il fut hors du bassin de plaisance, il poussa à fond les deux manettes de gaz, amenant le *Springer* à sa vitesse maximale de vingt-deux nœuds. Le chenal était désert, Kelly mit le pilote automatique et procéda rapidement aux préparatifs nécessaires. Il coupa son virage à Bodkin Point. Obligé. Il savait qui ils allaient lancer à ses trousses.

*

— Garde-côtes, Thomas Point.

— Ici, la police municipale de Baltimore.

C'était l'enseigne Tomlinson qui avait pris la communication. Fraîchement diplômé de l'Académie des gardes-côtes à New London, il était ici pour faire ses classes, et même s'il avait un rang équivalent à l'adjudant-chef qui dirigeait le poste, l'officier comme le garçon n'étaient pas dupes. Âgé seulement de vingt-deux ans, ses galons dorés avaient encore le brillant du neuf, et il était temps de le lâcher sur une mission, estimait Paul English, mais uniquement parce que ce serait Portagee qui commanderait vraiment. Quarante et un Bravo, la seconde grosse vedette de patrouille du poste était prête à partir, moteurs chauds. Le jeune enseigne fonça, comme s'ils risquaient de démarrer sans lui, au grand amusement de l'adjudant-chef English. Cinq secondes après que le gamin eut bouclé son gilet de sauvetage, Quarante et un Bravo s'éloignait du quai en vrombissant et virait au nord, au ras du phare de Thomas Point.

*

Sûr qu'il ne me laisse pas de marge, songea Kelly en regardant la vedette approcher par tribord. Enfin, il avait réclamé une heure et on lui avait accordé une heure. Kelly faillit allumer sa radio pour lancer un dernier au revoir mais c'eût été déplacé et c'était d'autant plus regrettable. L'un de ses diesels commençait à chauffer, et cela aussi était regrettable, même s'il n'allait plus chauffer bien longtemps.

C'était une sorte de course, à présent, et voilà que survenait une complication, sous la forme d'un gros cargo français apparu juste à l'endroit où Kelly désirait se rendre, et il allait bientôt se retrouver pris en étau entre ce bâtiment et la vedette des gardes-côtes.

*

— Eh bien, nous y voilà, dit Ritter en congédiant l'agent de sécurité qui les avait suivis comme leur ombre tout l'après-midi. Il sortit un billet de sa poche. Première classe. Alcool à volonté, colonel. Un simple coup de fil leur avait permis d'esquiver le contrôle des passeports.

— Merci de votre hospitalité.

— Ouais, rigola Ritter. Le gouvernement américain vous a offert les trois quarts du tour du monde en avion. Je suppose que l'Aeroflot peut se charger du reste. Ritter marqua un temps et reprit, plus cérémonieusement : Votre conduite à l'égard de nos prisonniers a été aussi correcte que le permettaient les circonstances. Soyez-en remercié.

— C'est mon souhait qu'ils puissent rentrer chez eux sains et saufs. Ce ne sont pas de méchants hommes.

— Vous non plus. Ritter l'accompagna jusqu'à la porte où un gros véhicule de transfert attendait pour le conduire à un Boeing 747 flambant neuf. Revenez un de ces jours. On continuera la visite de Washington. Ritter le regarda embarquer avant de se tourner vers Volochine.

— Un brave homme, Sergueï. Cela va-t-il nuire à sa carrière ?

— Avec ce qu'il a dans la tête ? Je ne pense pas.

— À la bonne heure, dit Ritter, en s'éloignant.

*

Ils étaient trop semblables. L'autre bateau avait un léger avantage, puisqu'il était en tête et en mesure de choisir le cap, alors que la vedette avait besoin de garder un avantage de vitesse d'un demi-nœud pour se rapprocher avec cette lenteur désespérante. C'était une question de métier, en fait, et là aussi, il n'y avait qu'un poil de différence entre eux. Oreza regarda l'autre homme se glisser par le travers du sillage du cargo, surfant littéralement dessus, pour passer devant l'onde générée par le gros bâtiment et le doubler par bâbord, gagnant peut-être un demi-nœud d'avantage momentané. Oreza était forcé de l'admirer. Il n'avait guère d'autre choix. L'homme barrait son engin avec une facilité déconcertante, au mépris des lois du vent et des flots. Mais cela n'avait rien d'amusant, en vérité. Pas avec

ses hommes postés autour de la timonerie, le fusil chargé. Pas avec ce qu'il devait faire à un ami.

— Pour l'amour du ciel, grogna Oreza en amenant la barre légèrement sur tribord. Faites gaffe avec ces putains d'armes à feu ! Les autres membres d'équipage dans la timonerie cessèrent de tripoter les pistolets et rabattirent la languette de fermeture de leur étui.

— Cet homme est dangereux, dit l'homme derrière Oreza.

— Non, il ne l'est pas, pas avec nous !

— Et tous les types qu'il a...

— Peut-être que ces salauds l'avaient bien cherché !

Encore un petit coup de gaz et Oreza appuya de nouveau sur bâbord. Il allait bientôt pouvoir chercher les passages faciles dans les vagues, portant son bâtiment de treize mètres quelques décimètres à gauche et à droite pour tirer parti du clapot et gagner ainsi quelques précieux mètres, exactement comme celui qu'il poursuivait. Jamais aucune régate de la Coupe de l'América au large de Newport n'avait été excitante à ce point et Oreza en voulait intérieurement à son adversaire que le but de la course soit aussi malsain.

— Peut-être que vous devriez laisser...

Oreza ne daigna pas tourner la tête.

— M. Tomlinson, vous croyez que quelqu'un sait barrer ce bateau mieux que moi ?

— Non, chef Oreza, dit l'enseigne, le ton pincé. Oreza regarda le pare-brise et renifla. On pourrait peut-être demander un hélicoptère à la Marine ? poursuivit Tomlinson, sans conviction.

— Et pour quoi faire, monsieur ? Où croyez-vous qu'il file, à Cuba, peut-être ? J'ai deux fois plus de mazout dans les soutes, je le bats d'un demi-nœud en vitesse et il n'a que trois cents mètres d'avance. Faites vous-même le calcul. Tournez ça dans le sens que vous voulez, nous serons bord à bord dans vingt minutes, si habile soit-il. *Traite cet homme avec respect,* se retint d'ajouter Oreza.

— Mais il est dangereux, insista l'enseigne Tomlinson.

— Je vais courir le risque. Là... Oreza entama sa glissade à bâbord, chevauchant le sillage du cargo, exploitant l'énergie de l'autre bâtiment pour gagner de la vitesse. *Intéressant, c'est la*

méthode employée par les dauphins... ça me donne un bon nœud d'avantage et ma coque est plus fine que la sienne... En contradiction avec tout ce qu'il aurait dû ressentir, Manuel Oreza sourit. Il venait d'apprendre quelque chose en navigation, grâce à un ami qu'il essayait d'arrêter pour meurtre. Pour le meurtre de gens qui avaient besoin de tuer, se rappela-t-il, et il se demanda ce qu'en tireraient les avocats.

Non, il devait le traiter avec respect, le laisser disputer sa course du mieux possible, tenter de gagner sa liberté, même s'il n'avait aucune chance. Faire moins eût été avilir cet homme et, reconnut Oreza, s'avilir soi-même. Quand tout le reste avait échoué, il restait encore l'honneur. C'était peut-être la dernière loi de la mer et Oreza comme sa proie étaient gens de mer.

*

Il était diaboliquement proche. Portagee était simplement trop bon marin, raison pour laquelle Kelly avait d'autant plus de mal à risquer la manœuvre qu'il avait prévue. Il avait joué toutes ses cartes. Amener le *Springer* de biais dans le sillage du cargo était son plus bel exploit de barreur mais ce satané garde l'avait imité, n'hésitant pas à taper dans les vagues. Ses deux moteurs étaient dans le rouge, à présent, ils frôlaient tous les deux la surchauffe et ce putain de cargo filait juste un poil trop vite. *Pourquoi Ryan n'avait-il pas pu attendre dix fichues minutes de plus ?* La commande des charges pyrotechniques était à portée de sa main. Cinq secondes après le déclenchement, les soutes à combustible sauteraient mais ça ne servait plus à grand-chose avec cette vedette des gardes-côtes qui le talonnait à moins de deux cents mètres.

Que faire ?

*

— On vient de gagner vingt mètres, nota Oreza avec une satisfaction mitigée.

Il ne regardait même pas derrière lui, nota le sous-officier. Il savait. Il devait savoir. *Bon Dieu, t'es un bon,* essaya de se dire le maître de manœuvre de première classe, en regrettant tous

les coups d'épingle qu'il avait pu lui infliger, mais il avait bien dû se rendre compte que ce n'étaient que plaisanteries, entre marins. Et en courant cette régate de la sorte, il rendait lui aussi honneur à Oreza. Il devait avoir des armes à bord, il aurait pu faire front et tirer pour distraire et gêner ses poursuivants.

Mais non, et Portagee Oreza savait pourquoi. Cela aurait violé les règles d'une telle course. Il la courrait du mieux possible et le moment venu, il accepterait la défaite et les deux hommes auraient à la fois orgueil et tristesse à partager, mais chacun garderait intact son respect pour l'autre.

— Va pas tarder à faire nuit, remarqua Tomlinson, tirant de sa rêverie le sous-officier. Le garçon ne pigeait rien à rien mais enfin, ce n'était qu'un bleu. Peut-être apprendrait-il un jour. La plupart y arrivaient et Oreza espérait que la leçon d'aujourd'hui lui serait profitable.

— Pas encore assez, monsieur.

Oreza parcourut rapidement le reste de l'horizon. Le cargo battant pavillon français en bloquait un bon tiers. C'était une masse imposante, qui dominait la surface, tout luisant d'une peinture récente. Son équipage ignorait tout du drame qui se jouait. Un bâtiment neuf, releva machinalement le sous-officier, et son étrave bulbeuse créait de jolies vagues de proue que l'autre vedette utilisait pour surfer dessus.

*

La solution la plus simple et la plus expéditive était d'attirer le garde-côte derrière lui sur le flanc tribord du cargo, puis de plonger par le travers avant de celui-ci et ensuite seulement de faire sauter le bateau... mais... il y avait une autre solution... meilleure...

*

— Maintenant ! Oreza tourna la barre de peut-être dix degrés, glissant sur bâbord et gagnant une bonne cinquantaine de mètres apparemment d'un seul coup. Puis il renversa la barre, sautant un nouveau rouleau d'un mètre cinquante, et il

s'apprêtait à répéter la manœuvre. L'un des plus jeunes matelots siffla, en proie à une allégresse soudaine.

— Vous voyez, monsieur Tomlinson ? Nous avons une coque mieux conçue que la sienne pour ce genre d'exercice. Il peut nous battre d'un cheveu sur mer étale mais pas dans ce clapot. Nous avons été conçus pour ça. Deux minutes avaient suffi à réduire de moitié l'écart entre les deux navires.

— Vous êtes sûr de vouloir terminer cette course, Oreza ? demanda l'enseigne Tomlinson.

Pas si con, en fin de compte, hein ? ma foi, c'était un officier, et ils étaient censés être malins une fois de temps en temps.

— Toutes les courses ont une fin, monsieur. Il y a toujours un gagnant et un perdant, remarqua Oreza, en espérant que son ami le comprendrait aussi. Portagee glissa la main dans sa poche de chemise et sortit une cigarette qu'il alluma de la main gauche, tandis que la droite – juste du bout des doigts, en fait – manœuvrait la barre, effectuant les infimes ajustements qu'exigeait la partie de son cerveau qui déchiffrait pour les analyser les moindres rides à la surface. Il avait dit à Tomlinson vingt minutes. Il avait été pessimiste. Plus tôt que ça, il en était sûr.

Oreza scruta de nouveau la surface. Quantité de bateaux étaient en mer, la plupart remontant la baie ; aucun ne se doutait de la poursuite en cours. La vedette n'avait pas allumé ses gyrophares de police. Oreza n'aimait pas ces accessoires : ils étaient une insulte à sa profession. Quand passait une vedette des gardes-côtes des États-Unis, vous n'aviez pas besoin de gyrophares, estimait-il. Du reste, cette course était quelque chose de privé, strictement une affaire de professionnels, comme il se devait, parce que les spectateurs dégradaient toujours les choses, distrayaient les joueurs de leur partie.

*

Il était par le milieu du cargo à présent et Portagee avait gobé l'appât... comme de bien entendu. Bon Dieu, ce type était sacrément bon. Un mille encore et il serait parvenu à sa hauteur, réduisant ses options précisément à zéro, mais il avait

son plan, lui aussi, maintenant qu'il apercevait l'étrave en bulbe du cargo, en partie exposée. Un des matelots regardait du haut du pont, comme ce premier jour avec Pam, et son estomac se noua un instant, à ce souvenir. C'était si loin, et tant de choses s'étaient passées depuis. Avait-il bien ou mal agi ? Qui pouvait en juger ? Kelly secoua la tête. Il laissait à Dieu cette tâche. Il se retourna pour la première fois de cette course, évaluant l'écart, et il était bougrement réduit.

*

Le treize mètres était bien calé sur sa poupe, déjaugeant d'une quinzaine de degrés, sa coque profonde coupant le sillage clapoteux. Il roulait de gauche à droite en balayant un arc de vingt degrés, ses gros diesels marins dégonflés rugissaient avec leur accent typiquement félin. Et toute cette puissance était entre les mains d'Oreza, la barre et les manettes de gaz sous ses doigts experts, tandis que ses yeux scrutaient et mesuraient. Sa proie faisait exactement de même, tirant parti de chaque tour-minute de ses moteurs, usant au mieux de son talent et de son expérience. Cependant, ses atouts étaient un rien inférieurs à ceux de Portagee, c'était peut-être fort regrettable, mais c'était ainsi.

Juste à cet instant, Oreza vit le visage de l'homme qui se retournait pour la première fois.

Il est temps, mon ami. Viens, maintenant, terminons ceci de manière honorable. Peut-être que la chance te sourira et que tu pourras sortir dans pas trop longtemps, que nous puissions être à nouveau amis.

— Allez, coupe les gaz et barre à tribord, dit Oreza, se rendant à peine compte qu'il parlait et que chacun de ses hommes d'équipage pensait exactement pareil, heureux de savoir qu'ils analysaient les choses de la même façon que leur capitaine. La course n'avait duré qu'une demi-heure mais c'était le genre de récit de marin dont ils garderaient le souvenir durant toute leur carrière.

L'homme tourna de nouveau la tête. Oreza n'avait plus qu'une demi-longueur de retard maintenant. Il pouvait lire sans

peine le nom sur le tableau arrière et il serait ridicule de s'entêter plus avant. Cela gâcherait la course. Cela trahirait une mesquinerie indigne de vrais marins. Une conduite de plaisanciers, pas de professionnels.

Et puis Kelly fit quelque chose d'imprévu. Oreza fut le premier à s'en apercevoir et ses yeux évaluèrent la distance une première fois, puis une seconde, une troisième, et à chaque fois, la réponse ne collait pas et il se précipita vers sa radio.

— Fais pas ça ! s'écria-t-il sur la fréquence « réservée ».

— Quoi ? demanda Tomlinson, aussitôt.

Fais pas ça ! cria l'esprit d'Oreza, soudain tout seul dans un monde minuscule, lisant les pensées de l'autre et se révoltant contre ce qu'il y découvrait. Ce n'était pas une façon d'en finir. Il n'y avait là aucun honneur.

*

Kelly redressa légèrement la barre pour prendre la vague d'étrave, les yeux fixés sur la crête d'écume à l'avant du cargo. Quand le moment fut propice, il tourna la barre à fond. La radio couina. C'était la voix de Portagee et Kelly sourit en l'entendant. Quel brave gars, quand même. La vie serait tellement solitaire sans des hommes comme lui.

Le *Springer* bascula sur tribord sous la force de ce virage brutal, gîte encore accentuée lorsqu'il aborda la petite colline liquide de la vague d'étrave du cargo. Kelly maintint la barre de la main gauche tandis que de la droite, il saisissait la bonbonne à laquelle il avait fixé six ceintures lestées. *Bon Dieu,* songea-t-il instantanément au moment où le *Springer* se retournait de quatre-vingt-dix degrés, *je n'ai pas vérifié la profondeur. Et s'il n'y a pas assez de fond – Oh, mon Dieu… oh, Pam…*

*

Le bateau vira brutalement sur bâbord. Oreza en fut témoin alors qu'il était à cent mètres à peine mais la distance aurait aussi bien pu être de mille milles, cela n'aurait rien changé, et son esprit le comprit avant même que la réalité ne s'impose :

déjà fortement incliné sur la droite par le virage, le yacht escalada le rouleau de la vague d'étrave du cargo et, la prenant de biais, se retourna complètement, sa coque blanche disparaissant aussitôt dans l'écume sous l'étrave du navire marchand...

Ce n'était pas une façon de mourir pour un marin.

*

Quarante et un Bravo fit machine arrière toute, violemment secoué quand le sillage du navire le dépassa alors qu'il s'immobilisait. Le cargo coupa ses machines également, mais il lui fallut deux bons milles pour s'arrêter et, entre-temps, Oreza et sa vedette s'étaient mis à fouiller les alentours de l'épave. Les projecteurs s'allumèrent dans l'obscurité grandissante et le regard des matelots était lugubre.

— Garde-côte Quarante et un, Garde-côte Quarante et un, ici le voilier de la Marine américaine par votre travers bâbord, pouvons-nous vous porter assistance, à vous ?

— On veut bien quelques yeux supplémentaires, la Navy. Qui avez-vous à bord ?

— Deux amiraux, et celui qui vous parle est aviateur, si ça peut vous aider.

— Volontiers, monsieur.

*

Il était encore en vie. La surprise était aussi grande pour Kelly qu'elle l'aurait été pour Oreza. Les eaux ici étaient si profondes que, lesté avec sa bouteille, il était descendu de vingt mètres jusqu'au fond. Il se débattit pour l'attacher contre sa poitrine au milieu des violentes turbulences du cargo passant au-dessus de lui. Puis il se mit à nager frénétiquement pour s'éloigner de la trajectoire des moteurs et des autres grosses pièces qui, encore quelques secondes plus tôt, composaient un yacht luxueux. Ce n'est qu'après deux ou trois minutes qu'il accepta le fait d'avoir survécu à ce jugement de Dieu. Réflexion faite, il se demanda s'il n'avait pas été complètement fou de

courir un tel risque, mais pour une fois, il avait cru nécessaire de confier son existence à un jugement supérieur au sien, et s'était senti prêt à en assumer les conséquences, quelles qu'elles soient. Et le jugement l'avait épargné. Kelly aperçut la coque du garde-côte au-dessus de lui, côté est... et vers l'ouest, la forme plus sombre d'un voilier, plût à Dieu que ce soit le bon. Kelly libéra quatre des six ceintures lestées attachées à la bouteille et nagea dans sa direction, gauchement parce qu'il devait le faire sur le dos.

Sa tête creva la surface derrière le dériveur qui avait mis en panne, assez près pour en lire le nom. Il plongea de nouveau. Il lui fallut encore une minute pour remonter sur l'autre flanc du huit mètres.

— Hé ho ?

— Seigneur... est-ce vous ? lança Maxwell.

— Je crois bien. *Enfin, pas exactement.* Il tendit la main.

Le doyen de l'Aéronavale se pencha par-dessus bord, hissa le plongeur épuisé et couvert d'ecchymoses, et le guida vers la cabine.

*

— Quarante et un, pour Navy sur votre ouest maintenant... ça ne m'a pas l'air de trop bien s'annoncer, l'ami.

— J'ai bien peur que vous ayez raison, la Navy. Vous pouvez arrêter si vous voulez. Je pense que nous allons encore rester un moment, répondit Oreza. Ils avaient fait l'effort de sillonner le secteur trois heures durant, un sérieux coup de main de la part de deux officiers généraux. Ils arrivaient même à peu près à barrer leur voilier. En d'autres circonstances, il n'aurait pas hésité à railler les talents de navigateurs des gars de la Marine. Mais pas maintenant. Oreza et Quarante et un Bravo allaient poursuivre leurs recherches toute la nuit, pour ne trouver que des débris.

*

Cela fit les gros titres, sans qu'ils soient plus explicites pour autant. Le lieutenant de police Mark Charon, suivant une piste à ses heures perdues – après une suspension administrative à la suite d'une fusillade, pas moins –, était tombé sur un labo de drogue, et au cours de la fusillade qui était survenue, il avait perdu la vie dans l'exercice du devoir tout en mettant fin quand même à celles de deux gros trafiquants. L'évasion simultanée de trois jeunes femmes avait permis d'identifier l'un des défunts comme un assassin particulièrement brutal, ce qui pouvait expliquer le zèle héroïque de Charon et permettait de clore un certain nombre d'affaires d'une façon qui satisfaisait parfaitement la presse spécialisée. En page six, on pouvait lire un entrefilet sur un accident de navigation dans la baie.

Trois jours plus tard, une employée des archives de Saint Louis appela le lieutenant Ryan pour l'informer que le dossier Kelly était revenu mais qu'elle ne pouvait lui dire d'où. Ryan la remercia de ses efforts. Il décida de clore le dossier avec les autres et ne chercha même pas à contacter le registre central du FBI pour obtenir la fiche de Kelly, rendant ainsi vaine la substitution effectuée par Bob Ritter au profit des empreintes d'un homme qui avait peu de chances de remettre les pieds sur le sol américain.

La seule bavure, et qui troublait fortement Ritter, était un simple appel téléphonique. Mais même les criminels reçoivent des coups de fil, et Ritter n'avait pas envie de coincer Clark sur un truc pareil. Cinq mois plus tard, Sandra O'Toole démissionna de son poste à l'hôpital Johns Hopkins pour se rapprocher des côtes de Virginie où elle prit en charge un étage entier du CHU local grâce à la chaude recommandation du professeur Samuel Rosen.

ÉPILOGUE

12 février 1973

— Nous sommes honorés d'avoir eu l'occasion de servir notre pays en des circonstances difficiles, dit le capitaine Jeremiah Denton, du haut de la passerelle à la base aérienne de Clark, concluant une déclaration de trente-quatre mots par un sonore : « Dieu bénisse l'Amérique. »

— Mais que dites-vous de ça ? s'exclama le reporter, cherchant à faire partager sa surprise – il était payé pour. Juste derrière le capitaine Denton, voici qu'apparaît le colonel Robin Zacharias de l'Armée de l'air ! C'est l'un des cinquante-trois prisonniers dont nous n'avions aucune nouvelle jusqu'à très récemment. Il est accompagné de...

John Clark n'écouta pas le reste du commentaire. Il regardait le téléviseur posé sur la commode de son épouse, dans la chambre, et y vit le visage d'un homme, à l'autre bout du monde, un homme dont il avait été physiquement bien plus proche, et plus proche encore en esprit pas si longtemps auparavant. Il vit l'homme étreindre son épouse après quelque chose comme cinq ans de séparation. Il vit une femme vieillie par le chagrin mais aujourd'hui rajeunie par son amour pour l'époux qu'elle avait cru mort. Kelly pleura avec eux, découvrant pour la première fois les traits de l'homme sous une forme animée, y lisant la joie qui pouvait donc remplacer la douleur, si vaste fût-elle. Il serra si fort la main de Sandy qu'il lui fit presque mal jusqu'à ce qu'elle la prenne pour la poser sur son ventre afin qu'il y sente bouger leur premier enfant à naître. Le téléphone retentit alors et Kelly pesta contre cette invasion de ce moment d'intimité avant de reconnaître la voix.

— J'espère que vous êtes fier de vous, John, dit Dutch Maxwell. Nous les avons récupérés tous les vingt. Je voulais être sûr que vous le sachiez. Sans vous, ce ne serait jamais arrivé.

— Merci, monsieur. Clark raccrocha. Il n'y avait rien à ajouter.

— Qui était-ce ? demanda Sandy, qui n'avait pas enlevé sa main.

— Un ami, dit Clark, en s'essuyant les yeux avant de se tourner pour embrasser sa femme. Un ami d'une autre vie.

FIN

LEXIQUE

On trouvera dans ce lexique la liste des principaux sigles et acronymes techniques, politiques ou militaires rencontrés dans le cours du récit, avec leur traduction et, le cas échéant, une brève définition ou un court descriptif technique lorsque ces termes n'ont pas été explicités par l'auteur.

Je tiens ici à remercier Christian Zuccarelli pour son aide précieuse en matière de vocabulaire maritime.

Le lecteur intéressé pourra se reporter aux ouvrages de références ci-dessous (liste non limitative) :

Camille Rougeron, *L'Aviation nouvelle* (Larousse, Paris, 1955) ; *La Puissance militaire des USA* (Bordas, Paris, 1981) ; *La Puissance militaire soviétique* (Bordas, Paris, 1981) ; Miller, Kennedy, Jordan, Richardson, *L'Équilibre militaire des superpuissances* (Bordas, Paris, 1983) ; Enzo Angelucci, *Les Avions* (Sequoia-Elsevier, Bruxelles, 1979) ; *Boeing B-52 Stratofortress* (Adas, Paris, 1983) ; William Prochnau, *Les Minutes de l'Heure H* (Denoël, Paris, 1984).

RAPPEL DE QUELQUES NOTIONS UTILES.

En navigation maritime ou aérienne, on emploie toujours ces unités non métriques :

1 mille (nautique) = 1 852 mètres.

1 nœud (mesure de vitesse) = 1 mille nautique à l'heure.

1 pied (mesure d'altitude ou de profondeur) = 0,3048 m. En gros, pour convertir en mètres, on multiplie par trois et on ôte un zéro.

1 pouce = 2,54 cm.

1 livre = 453,6 grammes.

DÉNOMINATION DES APPAREILS :

Les armées américaines attribuent à leurs appareils aériens une ou deux lettres préfixes indiquant sa catégorie, suivie de chiffres précisant son type (les numéros sont en général attribués dans l'ordre chronologique de réception par les diverses armes), éventuellement complétés d'une ou deux lettres pour distinguer les variantes ou évolutions dans la série du type. En outre, ces engins héritent traditionnellement d'un nom de baptême : ainsi le F-105G est un chasseur (F = Fighter), type 105, dit « Thunderchief », en l'occurrence du modèle biplace équipé pour les contre-mesures électroniques (série G).

En voici les principales catégories (qui peuvent être précédées d'une lettre indice complémentaire précisant les attributions de l'appareil : D (drone), plate-forme de lancement d'engins-cibles, W (Weather) avion de surveillance météo, K (Kérosène), avion-citerne de ravitaillement en vol, et ainsi de suite.

A [Attack]	appareils d'appui tactique
B [Bomber]	bombardier
C [Carrier]	avion ou hélicoptère de transport (matériel et personnel)
E [Eye = Œil]	avions d'observation/avions-radar
F [Fighter]	chasseur
H [Helicopter]	hélicoptère (AH : attaque)/(CH : transport)
P [Pursuit]	ancien qualificatif des chasseurs et intercepteurs (exemple : le Lockheed P-38) abandonné après 1945.
T [Training]	avion d'entraînement
V [vertical]	appareil à décollage vertical
X [expérimental]	prototype expérimental (XB : bombardier prototype, EX, chasseur prototype, etc.
Y	prototype d'évaluation (avion de pré-série) avec la même déclinaison : YB...

Par ailleurs, durant la Seconde Guerre mondiale, les Alliés avaient adopté un code à base de prénoms pour désigner les appareils engagés par l'aviation japonaise : *Tony, Claude, Val ou Zeke* (dans ce cas, pour le célèbre chasseur Mitsubishi A6M3 ZERO).

Durant la Guerre froide, l'OTAN a systématisé le procédé avec les appareils et engins soviétiques (dans l'attente de connaître leur désignation officielle), en leur attribuant un surnom dont l'initiale était calquée sur la classification américaine : chasseurs MiG-25 « Foxbat » ou Sukhoï Su-15 « Flagon », bombardiers Myasichtchev Mya-4 « Bison » ou Tupolev-22 « Backfire ».

Ce système de codification avec lettres-indices et numéros matricule s'applique également aux autres armes et matériels (véhicules de l'Armée de terre et bâtiments de la Marine) ; ainsi, les porte-avions sont-ils affectés des lettres-indices CV (Carrier Vessel).

NOTA : Pour les divers engins, la définition est généralement indiquée a l'entrée correspondant au nom sous lequel ils apparaissent dans le corps du récit mais des renvois permettent à chaque fois, quelle que soit la dénomination, d'établir les correspondances. Les entrées sont classées successivement par ordre numérique puis alphabétique.

A-4 « Skyhawk »

Bombardier d'attaque léger à aile delta de l'aéronavale américaine, construit par McDonnell-Douglas. Livré entre 1956 et 1972.

A-6 « Intruder »

Avion d'attaque subsonique tout temps embarqué. Construit par Grumman et livré entre 1963 et 1975. Il a été utilisé jour et nuit au Viêt-Nam pour ses qualités de pénétration et de bombardement précis grâce à ses équipements de navigation évolués.

A-6B « Prowler »

Évolution du précédent aux capacités ECM renforcées.

A-7A « Corsair »

Bombardier d'attaque monoplace monoréacteur embarqué dérivé du Crusader. Construit par Vought et mis en service dès fin 1967, dans le golfe du Tonkin dans sa version A fabriquée à 199 exemplaires.

AAA « Triple-A » [Anti-Aircraft Artillery]

Artillerie antiaérienne. Regroupe la DCA classique et les missiles surface-air.

ADAMS [classe Charles F. Adams]

Classe de 33 destroyers lance-engins (DDG) construits au début des années 60, équipés de lanceurs balistiques Tartar, de tubes lance-missiles ASROC en sus de leurs canons de 127 mm. Mais il leur manque une plate-forme pour hélicoptère.

AFB [Air Force Base]

Voir BA.

AGI [Auxiliary General Intelligence]

Auxiliaire des services de renseignements.

AH-1 « HueyCobra »

Hélicoptère biplace d'attaque [= AH] construit par Bell et utilisé en grand nombre au Viêt-Nam à partir de septembre 1967. Dérivé du célèbre hélicoptère de transport multitâche Bell Huey Iroquois, il s'en distingue par une cellule affinée grâce à sa disposition biplace en tandem – mitrailleur à l'avant, pilote en retrait au-dessus – et par un armement puissant qui peut être extrêmement varié.

AICHI D3AI

Voir VAL.

AIRPAC

Commandant des opérations aéronavales dans le Pacifique.

ANV

Armée nord-vietnamienne. Par extension : un ANV = un soldat nord-vietnamien.

ASAP [As Soon As Possible]

Jargon militaire. « Le plus vite possible. »

ASM Air Surface Missile

Missile air-surface.

AUSTIN [classe]

Série de douze navires d'assaut amphibies de la Marine américaine, construits à partir de 1964. Il s'agit d'une variante rallongée (coque de 183 m) des navires de transport d'assaut de la classe RALEIGH. Équipés de quatre tourelles doubles de 76 mm, ils emportent 6 hélicoptères Sea Knight, et sont équipés d'un radier de 50 m (pouvant abriter jusqu'à vingt péniches de débarquement) recouvert d'un pont d'envol. Leur taille leur permet d'emporter, outre les barges, le matériel et les troupes.

B-24J « Liberator »

Gros quadrimoteur caractérisé par son empennage à double dérive, construit par Consolidated à partir de 1941 et utilisé comme bombardier, avion de transport et de reconnaissance durant la Seconde Guerre mondiale. On en construisit plus que tout autre appareil du côté allié (plus de 18 000 exemplaires).

B-47 « Stratojet »

Bombardier stratégique hexaréacteur construit par Boeing en 1951 et mis en service en 1956. Le prototype XB-47 a volé dès 1947. Ce fut le premier appareil à voilure en flèche et ailes affinées grâce à l'installation des réacteurs dans des nacelles au-dessous de celles-ci. Les 1 600 exemplaires qui équipaient le SAC furent remplacés au cours des années 60 par le B-52, plus gros, plus puissant, doté d'une capacité d'emport et d'une autonomie bien supérieurs.

B-52 « Stratofortress »

Bombardier stratégique octoréacteur construit par Boeing. Sans doute l'appareil le plus célèbre au monde. Tout, dans cet engin, dépasse les normes : son poids (229 t dans sa version B-52H), son rayon d'action (plus de 20 000 km), sa capacité d'emport (grappes de plusieurs dizaines de missiles nucléaires dans sa version stratégique), le nombre d'exemplaires construits (744, dont la moitié est encore en service) et la longévité : l'avant-projet date de 1946, les prototypes XB et YB-52 ont volé en 52, la mise en service est intervenue en 55 et il est probable que, faute de remplaçant, cet appareil volera encore en 2005... Le « Buff » a été décliné

en de nombreuses versions : bombardier stratégique nucléaire ou classique (les B-52D et F engagés au Viêt-Nam), plate-forme de contre-mesures électroniques, lanceur de missiles de croisière.

B-70 « Valkyrie »

Conçu en 1964 par North American, ce bombardier révolutionnaire capable d'atteindre Mach 3 devait remplacer le B-52. Mais le projet était trop coûteux et les deux seuls prototypes (XB-70A) construits furent mués en avions expérimentaux, dont l'un devait être détruit en vol, heurté par un avion d'accompagnement.

BA

Base aérienne [aux États-Unis : AFB = Air Force Base]

« BACKFIRE »

Voir TU-26.

« BADGER »

Voir TU-16.

BOEING B-47 « Stratojet »

Voir B-47.

BOEING B-52 « Stratofortress »

Voir B-52.

BOEING C-135 « Stratolifter ».

Voir C-135.

BOEING CH-46 « Seaknight »

Voir CH-46.

BOEING KC-135 « Stratotanker »

Voir KC-135.

C-2A « Greyhound »

Version avion de transport (39 passagers) du biturbopropulseur GRUMMAN E-2 « Hawkeye », utilisé comme avion radar d'alerte avancée par la marine américaine.

C-4

Type de charge explosive.

C-47A « Skytrain »

Version militaire du célèbre DC-3 construit par Douglas depuis 1935, utilisé entre autres comme transport de

parachutistes et décliné en de nombreuses versions : transport de troupes, de matériel, avion-hôpital, sous diverses dénominations (C-53 « Skytrooper », « Dakota » de la RAF) et à plus de dix mille exemplaires pendant la Seconde Guerre mondiale.

C-135 « Stratolifter »

Version militaire du célèbre quadriréacteur civil Boeing 707, décliné en de nombreuses variantes, dont le C-135, transport de troupes et le KC-135, « Stratotanker », ravitailleur en vol.

C-141 « Starlifter »

Quadriréacteur de transport stratégique construit par Lockheed. C'est l'avion le plus utilisé par le MAC (Commandement du transport aérien militaire). Pendant la guerre du Viêt-Nam, ils effectuaient des missions d'approvisionnement à l'aller et des rapatriements sanitaires au retour.

CAR-15 [CAR = carabine. 15 = nombre de balles par chargeur]

Fusil automatique léger de l'armée américaine.

CH-46 « Seaknight »

Hélicoptère birotor construit par Boeing-Vertol et affecté au transport d'assaut (25 hommes avec leur équipement), à la recherche/sauvetage et au dragage de mines, utilisé par la Navy et le Corps des Marines.

CIA [Central Intelligence Agency]

Service central du renseignement américain.

CIC [Combat Information (ou Intelligence) Centre]

Poste d'information de combat. PC de combat à bord d'un bâtiment de guerre où sont centralisées toutes les informations radio, radar, sonar, télémétrie, etc.

CINCPAC [Commander IN Chief PACific]

Commandant en chef des opérations dans le Pacifique.

CNO [Chief of Naval Operations]

Chef des opérations navales.

CO [Commanding Officer]

Dans la marine américaine, acronyme désignant le commandant d'un bâtiment ou d'une flotte.

CONSOLIDATED B-24J « Liberator »

Voir B-24J.

CONSTELLATION (CV-64)
: Porte-avions de la classe « Kitty Hawk », construits entre 1957 et 1961. Le « Connie » et ses *sister-ships* reprennent le plan des porte-avions de la classe « Forrestal » avec des améliorations, en particulier par déplacement des ascenseurs pour dégager le pont et accélérer les manœuvres de catapultage et d'appontage.

CQR [acronyme phonétique pour « secure »]
: Ancre de marine pour les fonds d'algues ou sableux, dite « ancre-charrue ».

CTF Commander Task Force
: Commandant de la *Task Force.*

CURTISS SB2C-4
: Voir SB2-C.

DANFORTH
: Ancre marine de conception récente, munie d'un bras rectiligne et de pattes longues et larges pour mieux accrocher le fond.

DANIEL WEBSTER [SSBN-626]
: Sous-marin lanceur d'engins appartenant aux 31 bâtiments de la classe La Fayette construits dans les années 60. Il s'en distingue par la disposition particulière de ses gouvernails de profondeur (sur le sonar de coque et non sur le kiosque). Long de 130 m et jaugeant 8 250 tonnes en immersion, il est équipé de missiles Poséidon.

DC-130 « Hercules »
: Version transport (indice C) et commandement d'engins-cibles (indice D pour drone) d'un quadriturbopropulseur multirôle construit par Lockheed et décliné en de multiples variantes (transport d'assaut, contre-mesures électroniques, avion-citerne, surveillance météo, interdiction de nuit, etc.) ; livré à plus de 1 600 exemplaires à 30 armées de par le monde !

DFC [Distinguished Flying Cross]
: Croix de la valeur militaire. Plus haute distinction spécifique aux aviateurs américains.

DOUGLAS C-47A

Voir C-47 « Skytrain ».

DRONE

Engin-cible sans pilote utilisé pour l'entraînement des pilotes de chasse, la formation des servants de batteries de DCA ou de missiles sol-air. Le qualificatif officiel est RPV [Remotely Piloted Vehicle : Engin piloté à distance].

EC-121 « Warning Star »

Quadrimoteur de transport tactique reconverti en appareil de surveillance électronique pour son engagement au Viêt-Nam.

ECM [Electronic Counter Measures]

Contre-mesures électroniques : dispositifs électroniques embarqués ou au sol destinés à brouiller les systèmes de repérage adverses – radars et systèmes de guidage.

ELINT [ELectronic INTelligence]

Renseignements électroniques : tous dispositifs de collecte de renseignements par des moyens de surveillance électronique installés sur des engins terrestres, aériens ou maritimes spécialement équipés (« plates-formes de surveillance électronique »).

ENTERPRISE

Porte-avions américain de la classe ESSEX, construit pendant la Seconde Guerre mondiale, engagé dans la flotte du Pacifique.

ENTERPRISE (CVN-65)

Premier porte-avions nucléaire américain (et dans le monde), mis en service en novembre 1961. Long de 326 mètres, il pèse 90 000 tonnes en charge, possède huit moteurs nucléaires. Son équipage est de 5 500 hommes. Il emporte 90 appareils (avions et hélicoptères) dont, depuis 1975, un certain nombre d'engins anti-sous-marins (ce qui l'a fait passer dans la catégorie « CVN »).

F-4 « Phantom » II

Biréacteur construit par McDonnell-Douglas à partir de 1961 et utilisé, entre autres, par l'aéronavale américaine comme intercepteur puis comme chasseur multirôle et avion de

reconnaissance. Construit à plus de 5 000 exemplaires en 1977, cet appareil capable d'atteindre mach 2,6 a équipé également les Marines et l'US Air Force ainsi que de nombreuses armées alliées.

F4F-4 « Wildcat »

Chasseur monoplan construit par Grumman et principal appareil utilisé par l'aéronavale américaine entre 1941 et 1943.

F6F-3 « Hellcat »

Successeur du « Wildcat » ci-dessus, mis en service dès la fin 1943, il a servi jusqu'à la guerre de Corée mais c'est surtout lors de la bataille de la mer des Philippines qu'il s'est particulièrement illustré.

F-14 « Tomcat »

Chasseur multirôle biplace embarqué, étudié par Grumman à partir de 1969. Les premiers exemplaires ont été embarqués sur l'*Enterprise* en 1974. Il a été construit à près de 500 exemplaires, malgré un coût de production bien plus élevé que prévu.

F-86 « Sabre »

Construit par North American en 1949, c'est le premier chasseur américain de série à ailes en flèche. Appareil remarquable, extrêmement maniable, il s'est illustré dans la guerre de Corée face aux MiG-15 soviétiques. Construit à près de 6 000 exemplaires dans les années 50, il a équipé une trentaine d'armées de l'air.

F-86H

Ultime évolution du F-86 « Sabre » en 1959.

F-89D « Scorpion »

Chasseur biplace, premier intercepteur tout temps produit par Northrop jusqu'en 1956. Mais avec sa voilure droite, il n'avait que des performances subsoniques.

F-104G « Starfighter »

Construit par Lockheed à partir de 1954 (et par la suite, sous licence, par Canadair, Fiat, Mitsubishi...), ce chasseur construit à plus de 2 000 exemplaires a été décliné en de multiples versions mono et biplaces (chasseur-bombardier, appareil de reconnaissance ou d'entraînement), qui n'ont pas

été, pour certaines, sans influer défavorablement sur ses qualités de vol initiales.

F-105 « Thunderchief »

Chasseur-bombardier construit par Republic-Fairchild, décliné en de nombreuses versions mono et biplaces. La version G « Wild Weasel » (Fouine enragée) est un biplace ECM (équipé de matériels de contre-mesures électroniques).

FBI [Federal Bureau of Investigation]

Bureau fédéral d'enquêtes.

« FIREBEE »

Variante du RPV 147SC construit par Teledyne Ryan et employé à l'origine comme engin-cible.

FOD [Foreign Object Damage]

Terme de vocabulaire aéronautique. Dégâts occasionnés par des corps étrangers (par introduction dans les tuyères d'entrée de réacteurs). Par extension, désigne une inspection effectuée sur le pont d'envol d'un porte-aéronefs ou autour d'une plate-forme d'atterrissage d'hélicoptères, visant à éliminer de tels corps suspects.

GRU [Glavnoï Razvedyvatelnoï Upravlenyïe]

Service du renseignement militaire soviétique.

GRUMMAN C-2A

Voir C-2A « Greyhound ».

GRUMMAN F4F-4

Voir F4F-4 « Wildcat ».

GRUMMAN F6F-3

Voir F6F-3 « Hellcat ».

GRUMMAN F-14

Voir F-14 « Tomcat ».

GRUMMAN TBF-1

Voir TBF-1 « Avenger ».

HF [High Frequency]

Gamme de fréquences entre 3 et 30 MHz, utilisée pour les communications radio civiles (CB, radio-amateurs) et militaires (radio-téléphonie, talkies-walkies, etc.)

HRD [High Resiliency Depth]

Fond de bonne résistance (indication de la qualité des fonds sur les cartes marines).

HUEY COBRA

Voir BELL AH-1.

ICBM [Intercontinental Ballistic Missile]

Missile balistique intercontinental.

INTRUDER

Voir A-6.

IP [Insertion Point]

Point d'insertion (lors d'une attaque aérienne).

KAMAN SH-2 « Seasprite »

Voir SH-2.

KGB [Komitet Gosudartsvennoy Bejopasnosti]

Comité pour la Sécurité de l'État : Services de renseignements soviétiques.

KC-135 « Stratotanker »

Évolution du Boeing C-135 destinée à servir à la fois de citerne volante de ravitaillement en vol, pour le Strategic Air Command et de transport logistique pour le commandement aérien. Cette dernière utilisation ne fut d'ailleurs qu'épisodique.

KTTTY HAWK (CV-63)

Porte-avions de 80 000 tonnes et 324 mètres de long. Construit à la fin des années 50, il reprend la disposition des bâtiments de la classe FORRESTAL mais avec des améliorations substantielles (déplacement des ascenseurs et de l'île latérale pour accélérer la rotation des appareils sur la piste d'envol et la piste oblique). Malgré des dimensions légèrement différentes, on range dans la même classe les porte-avions *Constellation, America et Kennedy* construits par la suite.

LOCKHEED C-141 « Starlifter »

Voir C-141.

LOCKHEED C-130 « Hercules »

Voir DC-130.

LOCKHEED F-104G « Starfighter »

Voir F-104G.

LOCKHEED SR-71 « Blackbird »

Voir SR-71.

LST [Landing Ship / Tank]

Navire de débarquement de blindés. (Voir [classe] Newport.)

L-T

« Lieutenant »

LZ [Landing Zone]

Zone d'atterrissage (d'hélicoptères.)

M-16A1

Fusil automatique de 5,56 mm. Dérivé du fusil d'assaut AR-10, utilisé par l'Aviation puis l'Armée américaine au Viêt-Nam, et devenu depuis l'arme standard des forces armées américaines.

M-60

Mitrailleuse légère de calibre 7,62 mm, équipement standard de l'Armée américaine depuis 1959.

M-79

Lance-grenades de 40 mm utilisé par l'infanterie américaine. D'une portée maximale de 400 m et 150 m en tir précis.

MAC [Military Airlift Command]

Commandement du transport aérien militaire américain.

McDONNELL DOUGLAS F-101 « Voodoo »

Voir RF-101.

McDONNELL DOUGLAS F-4 « Phantom II »

Voir F-4 « Phantom ».

MiG

Avions militaires soviétiques issus des usines du constructeur Mikoyan-Gourevitch.

MiG-17 « Fresco »

Chasseur soviétique, construit à partir de 1954, évolution directe du MiG-15 et rival direct du F-86 américain.

MiG-25 « Foxbat »

Intercepteur soviétique. Il avait été mis en chantier au début des années 60 pour répondre à la menace du futur bombardier supersonique B-70 américain, destiné à succéder au B-52. Après l'abandon de ce projet, le MiG-25,

armé de missiles AA-6 ou AA-7, n'a retrouvé un emploi possible que plusieurs années plus tard, comme appareil d'interception de missiles de croisière.

MIRANDA (Carte)

Carte plastifiée que porte sur lui tout officier de police américain et sur laquelle sont inscrits les droits que l'on doit énoncer à un inculpé au moment de son arrestation (« Tout ce que vous direz désormais pourra être retenu contre vous. Vous avez le droit de ne pas parler et de taire appel à un avocat... » etc.), conformément à la loi Miranda (d'où son nom).

MISSISSIPPI

L'un des derniers cuirassés américains, en service jusqu'à la fin des années 40. À ne pas confondre avec son homonyme qui est un croiseur nucléaire mis en service en 1976.

MO [du latin Modus Operandi]

En police criminelle, méthode employée pour commettre un meurtre.

NAUTILUS (SSN-571)

Premier navire à propulsion nucléaire jamais construit, ce sous-marin mis en service début 1955 était équipé d'une coque à dessin traditionnel, inspirée de celle des submersibles allemands de la Seconde Guerre mondiale. Avec le *Seawolf* (SSN-575), il servit de prototype aux sous-marins nucléaires employés par la suite par la Marine américaine.

NSA [National Security Agency]

Agence pour la sécurité nationale.

NSC [National Security Council]

Conseil national de sécurité.

NEWPORT [Classe]

Navires de débarquement blindés de fort tonnage. Longs de 160 mètres, capables d'atteindre 20 nœuds, ils sont armés de plusieurs tourelles de 76 mm et peuvent emporter jusqu'à 500 tonnes de matériel.

NEWPORT NEWS

Croiseur de la classe BALTIMORE. Ces croiseurs de 13 700 tonnes furent les plus puissants croiseurs lourds jamais construits. Ils avaient été équipés de trois tourelles triples de 203 mm, six tourelles doubles de 127 mm et 48 tubes de 40, 22 et 20 mm. Une partie de ces bâtiments datant de la Seconde Guerre mondiale furent refondus dans les années 50 (superstructure allégée, canons de gros calibre supprimés) pour être reconvertis en croiseurs lance-engins.

NORTH AMERICAN F-86 « Sabre »

Voir F-86.

NORTH AMERICAN XB-70A « Valkyrie »

Voir B-70.

NORTH-AMERICAN ROCKWELL RA-5 « Vigilante »

Voir RA-5 « Vigilante ».

NORTHROP F-89D « Scorpion »

Voir F-89D.

OCS [Officer Candidate School]

École d'élèves officiers (équivalent américain des EOR français, Élèves Officiers de réserve).

OGDEN

Transport d'assaut amphibie de la classe AUSTIN. Voir [classe] AUSTIN.

OSS [Office of Strategic Services]

Bureau des Services stratégiques : services du renseignement militaire américain pendant la Seconde Guerre mondiale. Remplacé en 1947 pat la CIA.

PCVN

Parti communiste vietnamien (parti au gouvernement au Nord-Viêt-Nam).

POW [Prisoner Of War]

Prisonnier de guerre.

PPV

Préparation pré-vol (vérifications techniques avant le décollage).

PUEBLO

Navire-espion américain arraisonné par les Nord-Coréens le 23 janvier 1968, ce qui provoqua une grave crise diplomatique. Les 82 marins ne furent libérés que onze mois plus tard.

PVO-STRANY [Protivo Vojdouchnoï Oboronyi-Strany]
Forces de défense aérienne de l'URSS.

RA-5 « Vigilante »
Version reconnaissance (RA-5C) de l'avion d'attaque embarqué (A-5A ou B) construit par North American Aviation (aujourd'hui, Rockwell International). Ce biréacteur révolutionnaire étudié dès 1956 pouvait emporter des charges nucléaires. Tous les appareils des séries initiales ont été reconvertis en RA-5C, suréquipés en matériel photo et électronique pour assurer la surveillance de la flotte et des autres forces armées. Les fans de la BD *Buck Danny* d'Hubinon et Charlier connaissent sa silhouette caractéristique qui est celle évoquée dans l'album « Prototype FX-13 ».

RAM [Radar-Absorbing Material]
Matériau absorbant les ondes radar.

REMF [REserve Military Forces]
Réservistes de l'Armée américaine.

REPUBLIC-FAIRCHILD F-105
Voir F-105.

RESCAP [RESCUE Air Patrol]
Patrouille héliportée spécialisée dans le sauvetage et la récupération des aviateurs abattus.

RF-101 « Voodoo »
Version avion de reconnaissance tout temps (RF) d'un biréacteur d'attaque tactique construit par McDonnell Douglas entre 1954 et 1961 à près de 500 exemplaires.

ROCKEYE
Nettoyage à la bombe anti-personnel.

RPV [Remotely Piloted Vehicle]
Engin piloté à distance, du sol ou généralement d'un autre appareil en vol (voir Drone).

SA
: Désignation OTAN pour les missiles sol-air soviétiques.

SA-2 « Guideline »
: Principal type de missile sol-air soviétique, déployé par batteries de 6 guidées par radar.

SA-6 « Gainful »
: Missile soviétique de théâtre d'opérations, également utilisé pour protéger les districts militaires.

SAC [Strategic Air Command]
: Commandement aérien stratégique américain.

SAM ou SA [Surface to Air Missile]
: missiles sol-air.

SB2-C « Helldiver »
: Bombardier en piqué monomoteur embarqué sur les porte-avions, utilisé durant la guerre du Pacifique. Construit par Curtiss, à plus de 7 000 exemplaires, de 1943 à 1950.

SEAL
: Acronyme pour SEa Air & Land [Terre/Air/Mer] En anglais, SEAL = phoque, d'où leur insigne. Commandos de la Marine américaine (équivalent des « marsouins » français) engagés dans les opérations délicates.

SERE [Survival/Evasion/Resistance/Escape]
: Survie, Esquive, Résistance, Évasion : Stage commando que suivent les aviateurs américains pour apprendre à survivre s'ils sont abattus en territoire hostile.

SH-2 « SeaSprite »
: Hélicoptère multirôle embarqué construit par Kaman de 1959 à 1972. Utilisé d'abord pour le transport, l'observation, la recherche et le sauvetage, il a été progressivement modifié pour la défense anti-sous-marins et le lancement de missiles air-surface.

sigint [Signals Intelligence]
: Branche du renseignement chargée d'intercepter et de décrypter les communications radio.

SIOP [Single Integrated Operational Plan]
: Plan opérationnel intégré unique. Ce plan, déclenché par le commandement national des États-Unis, organise à l'avance la chronologie et la coordination de l'ensemble des

opérations militaires à partir de scénarios simulés sur ordinateur.

727 B-727

Triréacteur civil construit par Boeing.

SKATE [Classe]

Classe de 4 sous-marins à propulsion nucléaire de l'US Navy, construits entre 1955 (SSN-578 *Skate)* et 1959 (SSN-584 *Seadragon) ;* premiers navires opérationnels après le prototype *Nautilus.* Armés de six tubes lance-torpilles, ils étaient dotés d'une coque dessinée pour optimiser les performances en immersion.

SOG [Spécial Operations Group]

Groupe d'opérations spéciales en commando.

SR-71 LOCKHEED SR-71 « Blackbird »

Appareil de reconnaissance américain construit par Lockheed. Il s'agit d'un biréacteur révolutionnaire dont la cellule est construite en titane. Capable de voler à 3 000 km/h à 30 000 m d'altitude.

SRS [Strategic Reconnaissance Squadron]

Escadron (Armée de terre) ou escadrille (Aviation) de reconnaissance stratégique.

TBF-I « Avenger »

Bombardier lance-torpilles monomoteur embarqué sur les porte-avions. En service de 1942 à 1950. Les premières unités, embarquées sur le *Hornet,* furent engagées dans la bataille de Midway. Près de 10 000 unités ont été produites par Grumman.

TF-77 [Task Force = Escadre]

L'une des six escadres composant la Septième Flotte de la Marine américaine (Flotte du Pacifique ouest, basée à Yokosuka au Japon) et constituée de 2 porte-avions et 19 bâtiments de surface.

THUD

Voir F-105.

TO & E [Table of Organisation and Equipment]

Tableau d'affectation.

Triple-A

Voir AAA.

TU-16 « Badger »

Construit par Tupolev, ce bombardier biréacteur est utilisé par l'aviation navale soviétique comme avion d'attaque tactique et comme bombardier stratégique, mais dans ce rôle, handicapé par un rayon d'action trop faible, il a été remplacé par le Tu-26 « Backfire ».

UDT [Underwater Demolition Team]

Unité de démolition sous l'eau. Unités de plongeurs de combat de la Marine américaine, spécialisées dans les missions de sabotage.

USAF [United States Air Force]

Armée de l'air des États-Unis.

USMC [United States Marine Corps]

Corps des Marines des États-Unis.

USN [United States Navy]

Marine de guerre des États-Unis.

USS ***

Préfixe d'identification d'un bâtiment de guerre américain. [Voir à chaque nom.]

VAL

Désignation alliée du bombardier japonais AIOHI D3AI. Bombardier en piqué sur porte-avions construit en 1941 qui s'illustra particulièrement lors de l'attaque de Pearl Harbor.

VHF [Very High Frequency]

Très hautes fréquences : gamme de fréquences radio entre 30 et 300 MHz, utilisée pour des transmissions civiles (TV, FM, radio-amateurs, radio-téléphones) et professionnelles ou militaires, en particulier par l'aviation (bande de 108 à 136 MHz). Par extension, désigne toute communication ou appareil radio utilisant cette bande de fréquences.

« VIGILANTE »

Voir RA-5 « Vigilante ».

VOUGHT A-7A

Voir A-7A « Corsair ».

WILD WEASEL [Fouine enragée]

Nom générique des avions d'attaque tactique de l'Armée américaine équipés de systèmes d'arme anti-radar, en particulier les F-4G et F-105G. Par extension, nom des aviateurs et spécialistes radar composant leur équipage. [Voir F-105G.]

XO [Executive Officer]

Dans la marine américaine, acronyme désignant le second.

YORKTOWN

Porte-avions américain de la classe ESSEX construit pendant la Seconde Guerre mondiale et engagé dans la flotte du Pacifique.

ZA

Zone d'Atterrissage d'hélicoptères [= LZ, Landing Zone].